



Bleak-House

Charles Dickens

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

TOME PREMIER.

Londres. La session judiciaire qui commence après la Saint-Michel vient de s'ouvrir, et le lord chancelier siège dans la grande salle de Lincoln's Inn. Un affreux temps de novembre ; autant de boue dans les rues que si les eaux du déluge venaient seulement d'abandonner la surface de la terre, et l'on ne serait pas surpris de rencontrer un megalosaurus, gravissant, dans la vase, la colline de Holborn. La fumée tombe des tuyaux de cheminée, bruine molle et noire, traversée de petites pelotes de suie qu'on prendrait pour des flocons de neige portant le deuil du soleil. On ne reconnaît plus les chiens sous la boue qui les couvre. Les chevaux, crottés jusqu'aux oreilles, ne sont guère mieux que les chiens. Les parapluies se heurtent, et les piétons, d'une humeur massacante, perdent pied à chaque coin de rue, où des milliers de passants ont trébuché depuis le commencement du jour (si toutefois on peut dire que le jour ait commencé), ajoutant de nouveaux dépôts aux couches successives de cette boue tenace, qui s'attache au pavé et s'y accumule à intérêts composés.

Partout du brouillard : sur les marais d'Essex et les hauteurs du Kent ; en amont de la Tamise, où il s'étend sur les îlots et les prairies ; en aval, où il se déploie au milieu des navires qu'il enveloppe, et se souille au contact des ordures que déposent sur la rive les égouts d'une ville immense et fangeuse. Il s'insinue dans la cambuse des bricks, s'enroule aux vergues et plane au-dessus des grands mâts ; il pèse sur le plat-bord des barques ; il est par-

tout, dans la gorge des pensionnaires de Greenwich qu'il oppresse, dans la pipe que le patron irrité fume au fond de sa cabane ; il pince les doigts et les orteils du petit mousse qui grelotte sur le pont ; et les passants qui, du haut des ponts, jetant par-dessus le parapet un regard au ciel bas et sombre, entourés eux-mêmes de cette brume, ont l'air d'être en ballon et suspendus entre les nuages.

Le gaz apparaît de loin en loin dans la ville, comme, dans les champs imbibés d'eau, le soleil, avant le jour, laisse apercevoir au laboureur ses rayons voilés d'ombre. Il semble reconnaître qu'on l'allume avant l'heure, tant il prête de mauvaise grâce sa lumière aux boutiques.

Le temps, humide et froid, est plus glacial encore, les rues plus boueuses qu'ailleurs, autour de Temple-Bar ; et non loin de Temple-Bar, au centre même du brouillard, siège, à la haute cour de justice, le lord grand chancelier.

Mais la brume ne sera jamais assez épaisse, la fange assez profonde, pour se mettre au niveau des ténèbres et du borborygme où se débat en tombant la plus pernicieuse d'entre toutes les pécheresses qui aient vieilli dans le mal, cette cour suprême, qui, le jour où nous sommes, tient séance à la face du ciel et de la terre.

Certes, si jamais le grand chancelier devait occuper son siège, c'était bien par une journée pareille, ainsi que nous l'y voyons en effet, la tête ceinte d'une auréole blafarde, le corps glorieusement encadré dans des manteaux et des rideaux cramoisis, les yeux fixés au plafond, sur une lanterne, où il ne voit que le brouillard, tandis qu'un gros avocat lui débite d'une voix grêle un bref interminable. Vingt membres du barreau de la haute cour obscur-

cissent de leurs plaidoiries l'une des dix mille instances d'un procès qui n'a pas de fin ; trébuchant contre les précédents, à tâtons et jusqu'aux genoux dans les termes de palais, et parlant d'équité avec un masque plus sérieux que celui dont jamais acteur ait su couvrir sa face. Les divers procureurs attachés à la cause, héritage que trois d'entre eux ont reçu de leurs pères qui s'y étaient enrichis, sont à leur banc, placé entre celui des avocats et la table rouge du grenier ; procès-verbaux, arrêts contradictoires, répliques, dupliques, défenses, déclarations, mémoires, référés et rapports, sont amoncelés devant eux.

Que l'ombre envahisse la salle dont les bougies s'usent et s'éteignent ; que le brouillard s'y condense et y reste à jamais ; que les vitraux décolorés n'y laissent pas pénétrer le jour, afin que de la rue, ceux qui passent, jetant leurs regards sur les panneaux vitrés de la porte, soient repoussés par cet aspect ténébreux et par le son traînant de cette voix qui s'échappe du dais ouaté d'où le lord chancelier contemple une lanterne qui ne contient pas de lumière. C'est la haute cour ! celle qui, dans chaque comté, a ses murailles en ruine et ses terrains en friche ; ses maniaques dans toutes les maisons de fous ; ses morts dans chaque cimetière ; ses plaideurs ruinés, endettés et mendiants, traînant de porte en porte leurs souliers éculés ; celle qui donne à l'argent le pouvoir d'anéantir le droit à force de le lasser : qui épuise la bourse, la patience, le courage, l'espoir, détruit la raison et brise le cœur, si bien qu'il n'est pas un homme honorable parmi ses praticiens qui ne vous donne ce conseil : « Supportez tout le tort que l'on pourra vous faire, plutôt que d'entrer ici pour demander justice. »

Qui, par ce temps humide et sombre, pouvait se trouver à la haute cour, si ce n'est le lord grand chancelier, l'avoué du procès, deux ou trois avocats sans cause, les procureurs déjà nommés, un greffier en robe et en perruque, deux ou trois massiers, huissiers, porte-bourses et porte-queues, enfin tous les comparses indispensables d'un procès en bonne forme ? Ils bâillent tous ; car il ne peut découler que de l'ennui de l'affaire Jarndyce contre Jarndyce, la cause pendante, pressurée depuis tant d'années, qu'on ne peut plus rien en attendre. Les sténographes et les journalistes décampent invariablement avec le reste des habitués, quand Jarndyce est appelé ; aussi leur place est-elle vide. Une petite femme est assise dans l'un des bas côtés, à l'endroit le plus favorable, pour jeter un coup d'œil entre les rideaux du sanctuaire où se renferme le grand chancelier ; vieille et folle, la pauvre créature ne manque pas une audience, arrive au commencement, ne part qu'après la fin, attendant toujours qu'un jugement quelconque soit rendu en sa faveur ; on suppose qu'elle a vraiment quelque procès, mais nul ne pourrait l'affirmer et personne ne s'en inquiète. Elle porte dans un sac un fouillis de riens sans nom, qu'elle appelle ses documents, et qui est surtout composé d'allumettes de papier et de lavande desséchée. Un prisonnier, maigre et blême, est dans un coin entre ses deux geôliers ; il vient pour la sixième fois demander à purger sa contumace ; exécuteur testamentaire, mêlé à des comptes dont on ne prétend même pas qu'il ait eu connaissance, néanmoins condamné pour la forme, il sollicite la révision de ce jugement qui le flétrit et l'enchaîne ; mais cette fois encore il ne l'obtiendra pas ; et tandis qu'il réclame, son avenir s'est brisé. Plus près de la barre, c'est un malheureux qui vient périodiquement du Shropshire, et qui s'épuise en vains efforts pour trouver, à la fin de chaque audience, le

moyen d'adresser un mot au juge ; un pauvre homme qui ne veut pas comprendre que, légalement parlant, son existence est complètement ignorée du lord chancelier, qui le voit et le désespère depuis plus de vingt-cinq ans ; il choisit une place où il puisse être remarqué, s'y cramponne, et, les yeux attachés sur le juge, se prépare à l'interpeller dès qu'il se lèvera de son siège ; ce que voyant, de jeunes clercs d'avoué s'arrêtent, comme ils allaient partir, dans l'espoir qu'il en résultera quelque plaisante affaire, tout au moins un bon mot qui égayera tant soit peu cette journée morne et sombre.

L'affaire Jarndyce continue à occuper l'audience ; par la suite des temps ce procès effroyable s'est tellement compliqué, que nul au monde n'en connaît plus le motif, les parties moins que personne, et parmi tous les membres du barreau, on n'en trouverait pas deux qui pussent en parler cinq minutes sans tomber en contradiction avec eux-mêmes. Des myriades d'enfants sont nés depuis le jour où ce procès commença ; ils ont grandi, se sont mariés et sont morts. On compte par vingtaines ceux qui, sans savoir ni comment ni pourquoi, se sont trouvés, de naissance, parties intéressées dans Jarndyce contre Jarndyce ; des familles tout entières ont hérité de ce procès et des haines traditionnelles qu'il engendra. Le petit défendeur auquel on promit jadis un cheval de bois quand la cause serait gagnée, a possédé de vrais chevaux, et est allé dans l'autre monde toujours trottant, avant que l'époque du jugement ait paru plus prochaine. Les pupilles de la cour sont devenues mères et grand'mères ; une longue procession de chanceliers a défilé et s'est éteinte ; peut-être n'y a-t-il plus trois Jarndyce sur la terre depuis que le vieux Tom s'est, dans son désespoir, fait sauter la cervelle au café de Chancery-

Lane ; mais le procès dure toujours et se traîne à perpétuité devant son juge impassible.

Jarndyce contre Jarndyce a passé en proverbe ; on en plaisante, on en rit, et c'est là tout le bien qu'il ait jamais su faire. Pas de magistrat qui n'ait à ce sujet quelque épigramme à recevoir ; pas de chancelier qui n'y ait été intéressé comme avocat plaident quand il était à la barre. De vieux légistes, aux souliers bulbeux, au nez violet, en ont eu des saillies après boire ; et les stagiaires s'en servent comme de cible pour exercer leur esprit au sarcasme légal ; le dernier lord chancelier nous en fournit l'exemple. « Telle chose n'arrivera, disait M. Blowers, l'avocat éminent, qu'à l'époque où il pleuvra des pommes de terre. Ou quand nous sortirons de l'affaire Jarndyce contre Jarndyce, » reprit le chancelier, dont l'aimable plaisanterie flatta surtout les massiers, les huisiers et les juges.

Et que de gens en dehors de ceux qu'il a ruinés, l'influence malsaine de ce procès n'a-t-elle pas corrompus : depuis le président, qui a devant lui cette montagne jaune de dossiers poudreux, ridés et recroquevillés, jusqu'au petit clerc dont la main a expédié ses dix mille rôles sous la rubrique Jarndyce contre Jarndyce ? Qu'est-ce que leur nature y a gagné ? Que peut-il ressortir des moyens échappatoires, de la ruse, de la spoliation, du mensonge, de l'insulte et de la haine, sous toutes les formes et sous tous les prétextes ? Le saute-ruisseau, qui a trompé cent fois l'infortuné plaideur en affirmant que M Chizzle ou Mizzle était sorti et ne rentrerait pas de la journée, a fini par contracter dans l'affaire Jarndyce des habitudes de mensonge dont sa franchise ne se relèvera jamais. Le receveur qui s'est enrichi en percevant les revenus des domaines en litige, y a perdu la confiance de sa

mère, et dans son propre cœur l'estime qu'autrefois il avait pour les hommes. Chizzle et Mizzle ont pris l'habitude de renvoyer l'examen de telle affaire où le bon droit est, suivant eux, odieusement outragé, après que Jarndyce contre Jarndyce leur en laissera le loisir. Toutes les variétés de l'escroquerie ont été semées à profusion par cet infernal procès ! Et que dire de ceux mêmes qui, sachant toutes ces menées, et de loin contemplant ces méfaits, en viennent peu à peu à laisser le mal suivre son cours, et s'endorment sur cette pensée que, si le monde va de travers, c'est qu'il est fait pour cela et n'ira jamais droit.

Ainsi donc au centre de la fange, au cœur même du brouillard, siège le lord grand chancelier à la haute cour de justice. « Maître Tangle, » dit-il, fatigué depuis un instant de l'éloquence déployée par ce savant juriste.

M Tangle est de tous ses contemporains celui qui en sait le plus sur Jarndyce contre Jarndyce ; on pense qu'il n'a pas lu autre chose depuis qu'il est sorti de l'école.

« M'lo'd ? répond le célèbre avocat.

— Êtes-vous près de conclure, maître Tangle ?

— Non, M'lo'd, non ; divers points sont encore à éclaircir ; toutefois, je le sais, mon devoir est de me soumettre à Votre Seign'rie.

— Il nous reste à entendre encore plusieurs membres du barreau, je le crois du moins, » reprend milord en souriant légèrement.

Dix-huit collègues de M Tangle, porteurs chacun d'un résumé sommaire de dix-huit cents feuillets, se lèvent comme poussés

par un ressort, font ensemble leurs dix-huit saluts et se replongent immédiatement dans leur obscurité,

— La cause est renvoyée à quinzaine, dit en se levant le grand chancelier.

— Milord ! s'écrie d'une voix suppliante le pauvre homme du Shropshire, auquel massiers, huissiers, et têtes à perruque, imposent silence avec indignation.

— Relativement à la jeune fille, continue le grand chancelier toujours à propos de l'affaire Jarndyce.

— Au jeune garçon, interrompt M Tangle.

— Relativement à la jeune fille, reprend milord en appuyant sur chaque syllabe, et au jeune homme que j'ai invités à paraître devant moi aujourd'hui, et qui doivent m'attendre dans mon cabinet, je vais, dès que je les aurai vus, expédier l'ordre qui établit leur domicile chez leur oncle.

— Je demande excuse à Votre Seign'rie, l'oncle est mort.

— En ce cas, chez leur,... continue le chancelier en jetant, à travers ses doubles lunettes, un coup d'œil sur les papiers qui sont placés devant lui, chez leur grand-père.

— Demande excuse à Votre Seign'rie, le grand-père s'est suicidé !

— Que Votre Seigneurie veuille bien me permettre, dit en se levant tout à coup un avoué, petit et grêle, dont la voix de basse-taille éclate comme le tonnerre ; je parais au nom de mon client, cousin des deux pupilles ; je ne saurais informer la cour, en ce

moment, du degré exact de parenté qui l'unit aux jeunes gens, je n'y suis point préparé : mais il est leur cousin. »

L'écho de ces paroles prononcées d'un ton sépulcral va se perdre dans la charpente qui soutient la toiture ; le très-petit avoué reprend sa place où le brouillard le cache à tous les yeux.

« Je vais questionner les deux jeunes gens, répond encore le chancelier ; je verrai ce que je dois faire relativement à leur résidence chez le cousin dont il est fait mention, et je rendrai compte à la cour de ce que j'aurai décidé, demain matin, à la reprise de l'audience. »

Au moment où milord va rendre son salut au barreau qui s'incline, on lui présente le malheureux prisonnier ; que peut-il en résulter pour le pauvre contumace, si ce n'est de retourner en prison, ce qui est fait immédiatement ?

« Milord ! » s'écrie de nouveau le malheureux homme du Shropshire ; mais le grand chancelier qui vient de l'apercevoir s'est adroitement éclipsé. Chacun disparaît à son tour ; sacs bleus et monceaux de liasses de toutes nuances sont emportés par les clercs ; la petite femme, vieille et folle, quitte la salle avec ses documents ; la cour est vide, on en ferme la porte. Que ne peut-on y enfermer en même temps les injustices qu'on y a commises, les ruines, les misères qui en résultent, et, approchant la flamme de ce bûcher monstrueux, anéantir toutes ces douleurs et ces iniquités !

Vers la fin de ce jour froid et brumeux il est nécessaire que nous jetions un coup d'œil sur le monde fashionable. Il a d'ailleurs assez de ressemblance avec la haute cour pour que nous puissions passer à vol d'oiseau d'une scène à l'autre.

Comme la chancellerie, la fashion n'a de principes que l'usage et les antécédents. Monde étroit, même relativement à celui où nous sommes, peuplé, comme la haute cour, de Rip van Winkles dont l'orage n'interrompt pas le sommeil, et de Belles au Bois dormant qui s'éveilleront à l'heure où les broches, arrêtées lorsqu'elles fermèrent les yeux, tourneront avec une vitesse prodigieuse ; point imperceptible sur la terre où il occupe une place déterminée, il renferme beaucoup de bien dans son étroite enceinte et les natures loyales et généreuses ne sont pas rares parmi ceux qui l'habitent. Malheureusement il est, comme les bijoux précieux, trop enveloppé de coton pour entendre le bruit qui s'élève des autres sphères et ne se doute pas de la révolution qu'elles accomplissent autour du soleil ; c'est comme un monde amorti qui étouffe et s'étiolle faute d'air.

Milady Dedlock est de retour à Londres ; elle y restera quelques jours, en attendant qu'elle parte pour Paris, où elle a l'intention de passer quelques semaines ; après quoi ses projets sont incertains. C'est du moins ce que l'on trouve dans le courrier du grand monde, fort au courant des allées et venues de la fashion ; quant à savoir les nouvelles d'autre part, ce serait peu fashionable.

Milady Dedlock a énormément souffert dans « son trou, » ainsi qu'elle appelle, entre intimes, son domaine du Lincolnshire.

Tout le comté est submergé ; une arche du pont qui est dans le parc a été emportée par les eaux ; la prairie est un lac dont les arbres font les îles, et dont la surface est criblée tout le long du jour par une pluie incessante. Milady s'est mortellement ennuyée ; il a plu si longtemps que les branches, véritables éponges, ne craquent pas même en tombant sous la cognée qui les frappe ; les daims transpercés ne franchissent plus qu'un marais ; le coup de fusil perd son retentissement dans un air trop humide, et sa fumée se dirige lentement vers la colline rayée de pluie. Le ciel passe alternativement de la couleur du plomb à celle de l'encre de Chine. L'eau remplit tous les vases de la terrasse, et tombe sur les larges dalles appelées de temps immémorial le promenoir du revenant, avec un drip drip continu, que ne supportaient pas les nerfs de milady Dedlock. Le dimanche, la petite chapelle du parc est moisie ; la chaire et les bancs sont inondés de sueur froide, et l'on y sent une vague odeur et comme un arrière-goût des anciens baronnets dont les tombeaux s'y trouvent. Le soir, à l'heure du crépuscule, milady, qui n'a pas d'enfants, a regardé de son boudoir la loge du garde qui est au bout de l'avenue : la lueur du feu sur les vitres, la fumée qui s'élevait de cette maisonnette, un bambin poursuivi par une femme, et courant sous la pluie à la rencontre d'un homme jeune et vigoureux, qui, enveloppé d'un manteau, se dirigeait vers la grille, ont tellement exaspéré milady, qu'elle a perdu patience.

Elle serait morte d'ennui, et c'est pourquoi elle est partie, abandonnant son trou à la pluie, aux corneilles, aux lapins, aux perdrix, aux daims et aux faisans. Les portraits de tous les anciens Dedlock se sont évanouis dans l'ombre où les a plongés la femme de charge en fermant les volets. Quand reparaitront-ils au jour ? Les nouvellistes fashionables, qui, dans leur omniscience

ne connaissent que le passé et pour qui l'avenir est lettre close, ne l'ont pas fait savoir.

Sir Leicester Dedlock est seulement baronnet, mais de tous les baronnets le plus puissant et le plus noble. Sa famille, aussi vieille que les collines, est infiniment plus respectable. Le monde, suivant lui, pourrait marcher sans montagnes, mais non pas sans Dedlocks. Il admet que la nature soit une heureuse idée (toutefois un peu vulgaire, quand elle n'est pas comprise dans l'enclosure d'un parc), mais une idée dont la réalisation dépend essentiellement des grandes familles d'Angleterre.

Gentilhomme intègre, il dédaigne toute bassesse, méprise toute lâcheté, et sera toujours prêt, au moindre signe, à mourir de quelque mort que vous lui imposiez, plutôt que de laisser soupçonner sa loyauté. Homme d'honneur, en un mot, fidèle, courageux, opiniâtre dans ses préjugés et parfaitement déraisonnable.

Il a vingt ans de plus que milady, bonne mesure ; jamais il ne reverra le chiffre soixante-cinq, ni peut-être même les deux suivants. De temps à autre il est pris d'un accès de goutte et sa démarche en a contracté quelque roideur ; mais il est d'un grand air, noble et digne avec ses cheveux et ses favoris grisonnants, son fin jabot, son gilet d'un blanc pur, et son habit bleu à boutons d'or, toujours boutonné. Plein de déférence à l'égard de milady, profondément respectueux, cérémonieux même envers elle et en toute circonstance, il professe la plus haute admiration pour sa dame, et la galanterie dont il fait preuve à son égard, et qui ne s'est pas démentie depuis l'époque où il la recherchait en mariage, est le seul trait romanesque de son caractère.

Il l'épousa par amour ; on dit tout bas qu'elle n'avait pas même de naissance ; mais sir Leicester était d'origine trop illustre pour avoir besoin d'ajouter au nombre de ses ancêtres. D'ailleurs elle possédait en échange assez de beauté, d'orgueil, d'esprit impérieux, d'insolence, de promptitude et de fermeté dans ses résolutions, pour doter une légion de nobles dames. Un titre et une immense fortune joints à ces qualités brillantes l'eurent bientôt placée au premier rang, et milady Dedlock est au sommet du grand monde et le centre des nouvelles fashionables.

On sait, ou du moins on doit savoir, combien Alexandre pleura quand il n'eut plus de mondes à conquérir. Milady Dedlock, ayant conquis son monde, ne fondit pas en larmes comme le héros macédonien, elle se congela. Une placidité d'épuisement, une sérénité de fatigue, un calme de glace, que ne parviennent à troubler ni l'intérêt ni la joie, sont les trophées de sa victoire. C'est une personne parfaitement bien élevée : si demain elle était transportée au séjour des élus, elle monterait au ciel sans laisser apercevoir le moindre ravissement.

Elle est toujours belle ; peut-être a-t-elle passé les premiers jours de l'été, mais assurément elle est loin encore de l'automne. Son charmant visage, plus séduisant que régulier dans l'origine, est devenu d'une beauté classique par l'expression acquise dans la haute position qu'elle occupe. Sa taille élégante paraît plus élevée qu'elle ne l'est en effet, ce que l'honorable Bob Stables explique en attestant, sous la foi du serment, que cela tient à l'aisance et à la noblesse de ses allures ; et il fait observer en même temps, à propos du soin avec lequel ses cheveux sont arrangés, qu'il n'y a pas dans tout le Stud de femme aussi bien pensée qu'elle.

Munie de ces perfections, milady Dedlock a donc quitté son trou pour venir à Londres, en attendant qu'elle parte pour Paris, et, vers le soir de cette journée de brouillard que nous avons passée à la haute cour, se présente à son hôtel un vieux gentleman, procureur et avoué à la chancellerie, qui a l'honneur d'agir en qualité de conseiller légal des Dedlock, et possède en son étude maintes et maintes boîtes de fonte portant ce noble nom, qui ressort partout chez lui comme la muscade présentée au public par l'escamoteur après chacun de ses tours. Il entre dans le vestibule, monte l'escalier, traverse les salons et les galeries splendides, lieu féérique à visiter, véritable désert pour celui qui l'habite, et, précédé par un Mercure à cheveux poudrés, le vieux gentleman est introduit en présence de milady.

Il est vêtu à l'ancienne mode, et son aspect n'a rien qui puisse flatter le regard ; toutefois, les contrats de mariage et les testaments de sa noble clientèle ont augmenté son épargne, et il passe pour très-riche. Il est environné d'une mystérieuse auréole que forment autour de lui les confidences dont on le sait dépositaire ; et les antiques mausolées gisant depuis des siècles au fond des grands parcs, sous la fougère et les ronces, contiennent moins de nobles secrets qu'il ne s'en promène au grand jour scellés dans la poitrine de M. Tulkinghorn. Il est ce qu'on appelle de la vieille école, expression qui s'applique généralement à ce qui n'a jamais été jeune. Il porte des culottes courtes rattachées à la jarrettière avec un nœud de rubans, et suivant la saison, il a des guêtres ou simplement des bas. Le caractère particulier de ses bas et de son habit, toujours noirs, c'est qu'ils ne reluisent jamais, quelle qu'en soit la matière ; de soie ou de laine, tous ses vêtements sont muets comme celui qui les porte, et ne répondent pas même à la lumière qui les frappe. M. Tulkinghorn ne parle jamais, à moins

qu'on ne le consulte pour affaire. On le voit souvent, silencieux, mais parfaitement à l'aise, au bas bout de la table, dans les nobles dîners des plus nobles châteaux, ou bien encore près de la porte du salon, où, d'après ce que rapporte le courrier du grand monde, la moitié du peerage s'arrête pour lui dire : « Comment vous portez-vous, monsieur Tulkinghorn ? » Il reçoit ces paroles avec une gravité imperturbable et les renferme en lui-même, où elles vont rejoindre les confidences qui lui ont été faites.

Sir Leicester Dedlock est auprès de milady, et paraît toujours heureux de voir M. Tulkinghorn. Il y a dans toute la personne de ce dernier un air de subordination particulièrement agréable au baronnet, qui le regarde comme une sorte d'hommage ; il aime le costume du procureur, où il retrouve quelque chose du respect qui lui est dû, costume profondément estimable, et dont l'ensemble rappelle le serviteur, l'intendant des mystères légaux, le sommelier de la cave judiciaire des Dedlock.

M. Tulkinghorn s'en doute-t-il ? personne ne pourrait le dire. Mais notons, en passant, une circonstance remarquable et qui s'applique non-seulement à milady, mais encore à tous ceux qu'elle représente. Milady est persuadée qu'elle est un être impénétrable, complètement en dehors de la portée du regard des mortels ordinaires ; elle le croit d'autant mieux qu'elle jette les yeux sur sa glace, où elle a parfaitement l'air d'être au-dessus de n'importe quelle atteinte ; et cependant tous les infimes satellites dont elle est le soleil et qui se meuvent autour d'elle, depuis sa femme de chambre jusqu'au directeur des Italiens, connaissent ses préjugés, ses folies, ses fiertés, ses caprices, et règlent toutes leurs actions d'après la mesure qu'ils ont prise de son moral avec autant d'exactitude que sa couturière l'a fait pour son corps. Y a-

t-il un vêtement, une étoffe, une mode quelconque, un chanteur, un danseur, une forme de bijou, un nain ou un géant, une chapelle, n'importe quoi dont on veuille faire le succès, il se trouve, dans chaque profession, des gens soumis et respectueux chez qui milady ne soupçonne pas autre chose qu'un profond servilisme et qui la gouvernent toute leur vie ; qui affectent de la suivre humblement et qui la mènent, et qui, l'ayant prise à l'hameçon, entraînent avec elle toute sa bande, comme fit Gulliver de la flotte de Lilliput.

« Si vous avez besoin de vous adresser à notre monde, disent les bijoutiers Blaze et Sparkle, désignant ainsi lady Dedlock et le reste, rappelez-vous que ce n'est plus au public que vous avez affaire. Prenez nos gens par leur faible, et c'est à telle place qu'est leur endroit sensible. »

« Le meilleur moyen d'assurer la vogue de cet article, messieurs, disent les marchands de nouveautés Sheen et Gloss à leurs amis les manufacturiers, c'est de nous le confier ; nous savons la manière de s'y prendre avec la haute fashion ; nous l'y ferons mordre, et le succès est certain. »

« Désirez-vous que cette gravure soit bientôt sur toutes les tables de mes nobles pratiques ? dit M. Sladdery le libraire ; avez-vous envie que votre nain ou votre géant paraisse dans le salon de mes hautes connaissances ? ou bien encore souhaitez-vous le patronage de mes relations distinguées pour ce bal ou ce concert ? je m'en charge, monsieur ; j'ai depuis longtemps étudié ma noble clientèle ; je connais les meneurs, et je puis dire, sans vanité, que je les fais aller du bout du doigt et tourner comme un toton. » assertion qui, de la part de M. Sladdery, n'est nullement exagérée.

C'est pourquoi M. Tulkinghorn peut fort bien savoir ce qui se passe dans l'esprit des Dedlock.

« Aurait-on appelé la cause de milady, M. Tulkinghorn ? dit sir Leicester en tendant la main au gentleman.

— Aujourd'hui même, répond l'avoué en adressant un salut discret à milady, qui est assise auprès du feu et qui tient un riche écran.

— Il est inutile de demander si on a fait quelque chose, ajoute milady, toujours profondément ennuyée.

— Rien, effectivement, de ce que vous voulez dire n'a été fait aujourd'hui, réplique le procureur.

— Ou ne se fera jamais, » dit encore milady.

La lenteur d'un interminable procès devant la cour suprême n'a rien qui déplaie au baronnet, dès que c'est une chose grave, dispendieuse, éminemment anglaise et se rattachant aux fondements de la constitution même. La seule impression désagréable qu'il reçoive de celui dont il s'agit, où d'ailleurs milady seule est en cause, est relativement à l'étiquette ; il est vraiment ridicule de voir le nom de Dedlock engagé dans une affaire quelconque sans figurer au titre ; mais il regarde l'institution de la chancellerie, alors même qu'à l'occasion elle entraverait un peu le cours de la justice et y apporterait quelque légère confusion, comme faisant partie essentielle d'une combinaison imaginée par la sagesse humaine, dans ce qu'elle a de plus excellent, pour régler à jamais tout ce qui se fait ici-bas. Et l'opinion bien arrêtée de sir Leicester est que, sanctionner, même par l'expression de sa physionomie, une plainte quelle qu'elle soit, contre ce monument si parfait de

la raison humaine, serait encourager certaines gens de la basse classe à s'agiter quelque part, ainsi que l'a fait jadis ce factieux de Wat Tyler.

« Comme certains affidavit ont été joints au dossier, continue M. Tulkinghorn, que la teneur en est courte, et que j'ai pour principe, fatigant j'en conviens, mais immuable, de ne rien laisser ignorer à mes clients des incidents de la cause où ils sont engagés ; sachant en outre que vous êtes sur le point de partir pour Paris, je me suis empressé d'apporter ces affidavit, afin de vous les soumettre. »

Sir Leicester est aussi du voyage, mais le courrier du grand monde ne parle que de milady.

M. Tulkinghorn demande la permission de poser les susdits papiers sur le tapis brodé d'or d'une petite table qui se trouve précisément à côté de milady, met ses lunettes, et commence la lecture suivante :

« En chancellerie, entre John Jarndyce... »

Milady l'interrompt pour le prier d'abrégé autant que possible et de passer toutes ces horreurs de phrases.

M. Tulkinghorn lance un coup d'œil par-dessus ses lunettes et reprend sa lecture un peu plus loin. Milady s'absorbe complètement en elle-même ; son air est à la fois insouciant et dédaigneux. Le baronnet est dans un grand fauteuil, il regarde les tisons, et paraît avoir un goût sérieux et noble pour les répétitions et prolixités judiciaires, comme faisant partie de cet ensemble d'institutions heureuses qui sauvegardent la vieille Angleterre. Le feu est des plus vifs : de sa place, milady en ressent trop la cha-

leur, et l'écran qu'elle tient à la main est moins utile que magnifique ; elle se détourne, aperçoit les papiers qui sont sur la petite table, les regarde de près, de plus près encore, et demande, comme poussée par un mouvement involontaire :

« Qui a écrit cela ? »

M. Tulkinghorn s'arrête, frappé du son de voix de milady.

« C'est là ce que vous appelez grossoyer ? » reprend-elle avec son indifférence habituelle et en regardant fixement le procureur, tandis qu'elle joue avec le riche écran.

M. Tulkinghorn examine le papier que lui désigne Sa Seigneurie.

« Non, répond-il, c'est une simple copie dont le caractère légal dérive de certaines formalités tout à fait en dehors de la manière dont elle se trouve écrite. Pourquoi demandez-vous cela ?

— Pour rien du tout, si ce n'est pour sortir un peu de cette lecture monotone ; continuez, je vous prie. »

M. Tulkinghorn obéit ; la chaleur augmente et milady se cache le visage derrière l'écran qu'elle tient. Tout à coup sir Leicester, qui commençait à sommeiller, se redresse vivement :

« Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrie-t-il.

— Je crains que milady ne se trouve mal, répond M. Tulkinghorn en se levant.

— Ce n'est qu'une faiblesse, murmure milady de ses lèvres pâles ; ce n'est rien, mais je me sens faible à mourir. Ne me par-

lez pas. Sonnez, sir Leicester, et reconduisez-moi dans mon appartement. »

M. Tulkinghorn se retire dans une pièce voisine ; les sonnettes s'agitent, le bruit des pas se fait entendre ; tout redevient silencieux ; Mercure paraît et prie l'avoué de rentrer dans le salon.

« Mieux maintenant, répond sir Leicester à la question du gentleman en l'invitant à s'asseoir et à reprendre sa lecture. J'ai été fort effrayé ; jamais, jusqu'à présent, je n'avais vu milady s'évanouir. Mais ce temps est si affreux, et elle s'est tellement ennuyée dans son château du Lincolnshire ! »

3

J'éprouve un grand embarras à écrire les pages qui vont suivre ; je n'ai jamais eu d'esprit ; je l'ai toujours su. Je me rappelle qu'autrefois, quand j'étais toute petite, je le disais à ma poupée en la priant de m'écouter avec patience ; et d'habitude elle restait tranquillement assise dans un grand fauteuil avec son teint blanc, ses joues roses, ses lèvres rouges et ses grands yeux qui me regardaient fixement (peut-être bien sans me voir), tandis que je couvais en lui disant mes secrets.

J'étais si timide que je n'ai jamais ouvert mon cœur à personne, excepté à ma poupée.

Les pleurs me viennent encore aux yeux quand je me rappelle de quelle consolation elle a été pour moi, lorsque, rentrant de l'école, je montais bien vite dans ma chambre, et qu'en la retrouvant, je m'écriais tout émue : « Chère Dolly, je savais bien que tu

m'attendais ; » puis, que m'asseyant par terre, le coude appuyé sur son fauteuil, je lui racontais ce que j'avais vu depuis que je l'avais quittée. Je suis observatrice par nature, non pas que je perçoive rapidement les choses qui me frappent ; c'est une façon tacite de remarquer tout ce qui se passe et de penser que j'aimerais à le mieux comprendre. Mon intelligence n'a pas la moindre vivacité ; pourtant quand j'aime quelqu'un, elle semble s'éclaircir de mon amour ; mais peut-être me trompé-je, et il est possible que cette croyance ne soit que l'effet de ma vanité.

Comme une princesse des contes de fées, avec cette différence que j'étais loin d'être charmante, je fus élevée par ma marraine ; du moins je ne lui connaissais pas d'autre titre à mon égard. Je crois qu'elle était très-bonne ; elle allait à l'église trois fois tous les dimanches, à la prière du matin le mercredi et le vendredi, et à tous les sermons où elle pouvait assister. Elle était belle, et je pense qu'elle l'eût été comme un ange si elle avait souri ; mais elle était toujours grave, sévère et si parfaite, que la malice des autres l'irrita toute sa vie. Je sentais si bien toute la distance qu'il y avait entre nous, j'étais si peu de chose auprès d'elle, si éloignée de sa perfection, que je n'ai jamais pu l'aimer comme je l'aurais voulu. J'étais bien triste, en la voyant si vertueuse, de me trouver si indigne de ses bontés, et je souhaitais ardemment d'avoir un meilleur cœur ; j'en parlais souvent à ma poupée ; mais je n'ai jamais aimé ma marraine, ainsi que je l'aurais fait si j'avais été bonne.

Ma timidité s'en augmenta, je recherchai la solitude, et je m'attachai d'autant plus à ma poupée qu'elle était ma seule amie, le seul être avec qui je me sentisse vraiment à l'aise. Un épisode de mon enfance vint contribuer encore à développer cette affec-

tion pour Dolly et cette humeur craintive qui me faisait aimer la retraite. Je n'avais jamais entendu parler de maman, je ne savais rien de mon père, mais j'éprouvais un plus vif intérêt pour ma mère que pour lui. Personne ne m'avait montré leur tombeau, ne m'avait dit en quel endroit il pouvait être ; je ne me rappelais pas avoir porté de robe noire, et même l'on ne m'avait jamais appris à prier que pour ma marraine. Ce rapprochement se présentait fréquemment à ma pensée quand mistress Rachaël, notre unique servante (une autre femme parfaite, mais très-sévère aussi) emportait la chandelle après m'avoir couchée et s'en allait en me souhaitant le bonsoir d'une voix sèche.

Il y avait sept petites filles à l'école voisine où j'allais comme externe ; elles m'appelaient toutes « la petite Esther Summerson, » mais je n'ai jamais été chez elles. À vrai dire, elles étaient de beaucoup plus âgées que moi, plus spirituelles et plus instruites ; néanmoins ce n'était pas là ce qui semblait nous séparer. L'une d'entre elles m'invita une fois à une petite réunion qui avait lieu chez sa mère ; c'était dans tout le commencement de mon séjour à l'école, et cette invitation me combla de joie ; mais ma marraine écrivit une lettre glaciale où elle refusait pour moi la partie proposée ; je n'y allai pas et je ne sortis jamais. Mon jour de naissance arriva ; on donnait congé à la pension quand venait celui des autres, et il y avait fête dans leurs familles, ainsi que je le leur entendais raconter ; mais de tous les jours de l'année, celui-ci était pour moi le plus ennuyeux et le plus triste.

J'ai dit plus haut que mon intelligence acquiert une certaine pénétration lorsque mon cœur est ému ; si toutefois, je le répète, ce n'est pas une erreur de ma vanité, car je puis être vaine sans le savoir. Mais je suis naturellement affectueuse ; et, si jamais l'in-

sensibilité des autres me fit souffrir, c'est à l'occasion de ce triste anniversaire. Nous avons fini de dîner, et ma marraine et moi nous étions au coin du feu. Le tintement de l'horloge et le pétilllement de la flamme étaient le seul bruit qui se fit entendre. Je levai timidement les yeux sur ma marraine ; elle me regardait fixement et d'un air sombre.

« Il vaudrait bien mieux que vous n'eussiez pas de jour de naissance, me dit-elle, et que vous ne fussiez pas née. »

Je fondis en larmes, et à travers mes sanglots :

« Chère marraine, m'écriai-je, dites-le-moi, je vous en prie, est-ce que c'est ce jour-là que maman est morte ?

— Non, répondit-elle, et ne me questionnez pas.

— Oh ! je vous en conjure, parlez-moi d'elle au contraire ; que lui ai-je fait pour qu'elle m'ait abandonnée ? quand est-ce que je l'ai perdue ? pourquoi ne suis-je pas comme tous les autres enfants, et pourquoi est-ce ma faute ?... Oh ! non, non, chère marraine, ne vous en allez pas, je vous en supplie, répondez-moi. »

Outre mon chagrin, j'avais peur ; et la saisissant par sa robe, je tombai à ses pieds. Ma marraine s'arrêta ; son visage pâle et sévère produisit un tel effet sur moi, que la parole me manqua ; mes petites mains tremblantes, que je tendais vers elle pour l'implorer, retombèrent sous l'influence de son regard et se posèrent sur mon cœur ; elle me releva, alla se rasseoir, et me faisant rester debout, — je vois encore son doigt tendu et ses sourcils contractés :

« Esther, me dit-elle froidement et d'une voix lente et basse, votre mère fait votre honte, ainsi que vous êtes la sienne. Un jour

viendra, trop tôt malheureusement, où vous comprendrez mes paroles et vous en éprouverez la douleur qu'une femme seule peut en ressentir. Je lui ai pardonné, ajouta ma marraine avec un visage qui ne le prouvait nullement, je lui ai pardonné, bien que moi seule aie jamais pu savoir tout ce que j'en ai souffert. Quant à vous, malheureuse enfant, orpheline et dégradée depuis ce jour, dont l'anniversaire ne rappelle qu'opprobre et malédiction, priez, priez pour que le péché des autres ne retombe pas sur votre tête, ainsi qu'il est écrit ; ne pensez pas à votre mère, et ne la rappelez jamais à ceux qui, en l'oubliant, se montrent généreux envers sa fille. »

Et comme je me disposais à partir, elle ajouta :

« L'obéissance, l'abnégation de vous-même, l'activité au travail sont désormais ce qui doit remplir une vie souillée dès l'origine. Vous différez des autres enfants, Esther, en ce que vous n'êtes pas née comme le commun des pécheurs sous le coup seulement du péché originel de tous les hommes : vous avez le vôtre à part. »

Je remontai dans ma chambre, je me glissai dans mon lit, et appuyant ma joue baignée de larmes contre celle de ma poupée que je serrai sur mon cœur, je ne m'endormis que lorsque le chagrin eut épuisé mes forces ; car je sentais, si bornée que fût mon intelligence, que j'avais fait le malheur des autres, et que je n'étais pour personne ce que Dolly se trouvait être pour moi. Oh ! qu'elle me devint chère, et que de fois après cela, dans ces longues heures de solitude que nous passions ensemble, je lui racontai l'histoire de mon jour de naissance, je lui confiai tous les efforts que je voulais faire pour réparer la faute dans laquelle j'étais née (faute dont je me sentais vaguement innocente,

quoique coupable) ; et combien je travaillerais à devenir laborieuse, aimable et bonne, afin de pouvoir faire un peu de bien à quelqu'un, et de gagner un peu d'amour, si cela m'était possible ! Je désire qu'il n'y ait pas trop de faiblesse et d'égoïsme à verser quelques larmes, en me rappelant toutes ces choses, car je ne peux pas m'empêcher d'en répandre tandis que j'écris ces lignes ; mais je les essuie et je continue.

La distance qui me séparait de ma marraine s'accrut encore à mes yeux, et je ne m'en sentis que d'autant plus touchée de la place qu'elle me permettait d'occuper dans sa maison, et qui aurait dû être vide, ce qui m'intimidait au point qu'il me devint plus difficile que jamais de l'approcher et de lui témoigner ma vive reconnaissance. Depuis les paroles qu'elle m'avait dites, non-seulement je n'osais plus la regarder, mais j'éprouvais la même contrainte à l'égard de mes compagnes, de mistress Rachaël, et surtout de sa fille dont elle était si fière et qui venait la voir une fois tous les quinze jours.

Une belle après-midi, je rentrais de l'école, tenant mon portefeuille et mes livres sous le bras ; il faisait du soleil et j'avais regardé longtemps mon ombre qui grandissait à mes côtés, lorsqu'enfin arrivée à la maison, je me faufilais dans l'escalier pour courir à ma chambre, quand ma marraine ouvrit la porte du parloir et m'appela. Chose très-rare, un étranger s'y trouvait avec elle, un gentleman à l'air grave et important, tout habillé de noir, avec une cravate blanche, de grosses breloques à sa montre et une énorme chevalière au doigt. « Voici l'enfant, » lui dit ma marraine à voix basse et comme en aparté ; puis elle reprit tout haut : « C'est Esther, monsieur. » Le gentleman mit des lunettes d'or, me pria d'approcher, me serra la main et me fit ôter mon

chapeau, en me regardant avec une grande attention. « Ah ! » s'écria-t-il quand j'eus la tête découverte ; et l'instant d'après : « Oui ! » Il ôta ses lunettes qu'il remit dans un étui rouge, tourna l'étui entre ses doigts, se renversa dans son fauteuil, et fit un signe à ma marraine qui me dit aussitôt : « Vous pouvez vous en aller, Esther. » Je fis une révérence au gentleman et je sortis du parler.

Deux années s'étaient écoulées depuis lors et j'approchais de mes quatorze ans ; il faisait un temps épouvantable, une nuit affreuse ; ma marraine et moi nous étions près du feu. J'étais descendue pour lui faire la lecture, et j'en étais au chapitre de saint Jean, où il est dit que le Seigneur, s'étant baissé, écrivait sur le sable avec son doigt, quand les scribes et les pharisiens lui amenèrent une pécheresse.

Et comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Je fus arrêtée tout à coup par ma marraine qui, portant la main à son front, s'écria d'une voix terrible et en se levant de son siège : « Restez éveillés, de peur que le maître, en venant à l'improviste, ne vous trouve endormis ; ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez ! » Et répétant ces mots, elle tomba comme frappée de la foudre ; je n'eus pas besoin d'appeler, sa voix avait retenti dans la maison et jusque dans la rue. On la porta dans son lit, où elle resta plus d'une semaine sans que l'expression de sa figure perdît rien de la sévérité qu'elle avait toujours eue. Je restai auprès d'elle nuit et jour, la tête appuyée sur son oreiller pour qu'elle pût mieux m'entendre ; et la couvrant de mes baisers, je la remerciais de toutes ses bontés, et je la suppliais de me pardon-

ner et de me bénir, tout au moins de faire un geste, un signe qui témoignât qu'elle m'avait entendue ; mais son visage demeura impassible et conserva jusqu'à la fin cet air rigide et courroucé, que la mort elle-même ne sut pas adoucir.

Le lendemain des funérailles de ma pauvre marraine, ayant été appelée par mistress Rachaël, je retrouvai au salon le gentleman à l'habit noir et à la cravate blanche, assis à la place où je l'avais vu deux ans auparavant, dans la même attitude et comme si jamais il ne l'avait quittée. « Mon nom est Kenge, me dit-il ; peut-être vous en souvenez-vous, mon enfant, Kenge et Carboy, de Lincoln-inn. » Je répondis que je me rappelais fort bien l'avoir vu chez ma marraine.

« Asseyez-vous près de moi, reprit-il, et ne vous désolez pas, ce qui ne servirait à rien. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, mistress Rachaël, à vous qui connaissiez les affaires de miss Barbary, que sa fortune s'éteint avec elle, et que cette jeune fille, maintenant que sa tante est morte....

— Ma tante, monsieur ?

— Il est complètement inutile de prolonger un subterfuge qui n'a plus aucun objet, dit M. Kenge ; tante de fait, sinon de droit. Ne pleurez pas comme ça, chère enfant. Mistress Rachaël, notre jeune amie, a, je n'en doute pas, entendu parler de.... l'affaire Jarndyce contre Jarndyce ?

— Jamais, répondit mistress Rachaël.

— Est-il possible, poursuivit M. Kenge, relevant ses lunettes, que notre jeune amie... je vous supplie de n'être pas si chagrine.... n'ait jamais entendu parler de Jarndyce contre Jarndyce.

— Je fis un signe de tête négatif, cherchant en moi-même ce que cela pouvait signifier.

— Ne pas savoir un mot de ce procès ! continua M. Kenge en me regardant par-dessus ses lunettes, dont il caressait l'étui rouge avec sollicitude ; ne pas connaître l'une des plus grandes causes qui aient jamais été plaidées ; Jarndyce contre Jarndyce ! véritable monument de pratique judiciaire, dans lequel se trouvent représentées maintes et maintes fois toutes les difficultés, contingences, suppositions et fictions, formalités et formes de procédure connues à la haute cour. Un procès qui ne peut se rencontrer que dans un pays puissant et libre, et qui ne pourrait exister ailleurs ! Quand je vous dirais qu'aujourd'hui, mistress Rachaël, l'ensemble des frais se monte à la somme de 1 750 000 fr. ! » Et M. Kenge se renversa sur sa chaise avec une satisfaction évidente ; mais, en dépit de tous les renseignements qu'il venait de me donner, je ne comprenais pas davantage ce dont il était question.

« Et vraiment elle n'a jamais entendu parler de ce procès ? dit encore M. Kenge ne revenant pas de sa surprise.

— Miss Barbary, monsieur, qui est maintenant avec les séraphins, répondit mistress Rachaël....

— Je n'en doute pas, interrompit M. Kenge.

— Miss Barbary désirait qu'Esther connût seulement ce qui pouvait lui être utile.

— Très-bien, dit M. Kenge, c'est on ne peut plus convenable ; mais abordons maintenant l'affaire qui nous occupe. Comme miss Barbary, votre seule parente, ma chère enfant (parente de

fait, comme je l'ai déjà dit, car devant la loi, je le répète, vous êtes sans parenté aucune), est décédée, et que nous ne pouvons pas naturellement nous attendre à ce que mistress Rachaël....

— Certes, non, dit vivement celle-ci.

— Assurément, répliqua M. Kenge d'un ton affirmatif ; ne pouvant donc nous attendre à ce que mistress Rachaël se charge de votre entretien et de votre nourriture (je vous supplie encore une fois de ne pas vous désoler), vous vous trouvez dans la position de recevoir et d'accepter une offre que j'avais été chargé de faire à miss Barbary pour vous il y a deux ans, et qui fut rejetée alors, mais, sous toutes réserves qu'elle pourrait vous être faite de nouveau dans la triste circonstance où vous êtes aujourd'hui. Maintenant, en vous avouant que je représente, dans Jarndyce contre Jarndyce et ailleurs, un homme à la fois excellent et bizarre, dois-je craindre de me compromettre et de sortir des limites que m'impose la prudence de ma profession ? » dit M. Kenge, se renversant sur son fauteuil et nous regardant l'une et l'autre avec calme.

M. Kenge semblait prendre un plaisir indicible à s'écouter parler ; ce qui, d'ailleurs, n'avait rien d'étonnant, car sa voix était pleine, harmonieuse, et donnait une grande valeur à ses paroles. Dans la satisfaction qu'il éprouvait à s'entendre, il battait parfois la mesure avec sa tête, ou bien accompagnait d'un geste circulaire ses périodes arrondies. L'impression qu'il produisit sur moi fut très-vive, même avant que j'eusse appris qu'il avait pour modèle un noble lord son client, et qu'on l'avait surnommé Kenge le beau diseur.

« M. Jarndyce, poursuivit-il, connaissant la position fâcheuse, l'abandon, oserai-je dire, de notre jeune amie, offre de la placer dans l'un des premiers pensionnats d'Angleterre, où, ses besoins étant prévenus et son confort assuré, elle recevra une éducation qui lui permettra d'occuper dans le monde la position à laquelle il a plu, dois-je dire, à la Providence de l'appeler. »

Je fus tellement émue de ces paroles et de la manière touchante dont elles étaient prononcées, que je ne pus rien répondre, malgré tous mes efforts.

« M. Jarndyce, continua M. Kenge, ne met à ses bontés d'autres conditions que celles-ci, à savoir que notre jeune amie ne s'éloignera pas de l'établissement susmentionné sans sa permission et son concours ; qu'elle s'appliquera sérieusement à acquérir l'instruction et les talents qui seront plus tard ses moyens d'existence ; qu'elle marchera toujours dans le sentier de la vertu et de l'honneur, etc., etc. »

Je me sentais moins que jamais en état de lui répondre.

« Et que dit à cela notre jeune amie ? ajouta M. Kenge. Prenez le temps de réfléchir ; ne vous pressez pas. J'attends votre acceptation ou votre refus ; mais ne vous hâtez nullement. »

Il est inutile de répéter ce que répondit la malheureuse enfant à qui l'on faisait cette offre généreuse ; et nulle parole au monde n'exprimerait la gratitude qu'elle en ressentit alors, et qu'elle en conservera jusqu'à sa dernière heure.

Cette entrevue de M. Kenge avait lieu à Windsor, où s'était passée toute ma vie, du moins depuis l'époque à laquelle remontaient mes souvenirs ; et, huit jours après, amplement pourvue

de tout ce qui m'était nécessaire, je quittai cette ville pour monter dans l'intérieur de la diligence, qui me conduisit à Reading.

Mistress Rachaël était trop parfaite pour éprouver la moindre émotion de mon départ ; quant à moi, je fondis en larmes d'autant plus amères, qu'après tant d'années passées auprès d'elle, j'aurais dû lui avoir inspiré assez d'intérêt pour que notre séparation lui fit quelque chagrin ; et, lorsque son baiser d'adieu s'imprima sur mon front, aussi froid que la goutte d'eau glacée qui tombait de l'auvent du porche (car nous étions en hiver), je me sentis si misérable et j'éprouvai tant de remords, que je me jetai dans ses bras en lui disant que c'était ma faute si elle pouvait me quitter sans regret et me dire adieu sans pleurer.

« Non, me répondit-elle ; ce n'est pas votre faute, Esther, mais celle de votre malheur. »

Elle me quitta sans attendre que mes bagages fussent chargés sur la diligence, et rentra, fermant la porte derrière elle. Tant que je pus distinguer la maison, je me retournai pour la regarder à travers mes larmes. Ma marraine avait laissé à mistress Rachaël tout ce qu'elle possédait, et cette chère maison était déjà en vente. Un vieux tapis où il y avait des roses, et qui me semblait tout ce qu'on pouvait voir de plus beau sur la terre, pendait négligemment à l'extérieur, exposé au froid et à la neige. Deux jours avant mon départ, j'avais enseveli ma vieille poupée dans son châle, et, j'ai presque honte de l'avouer, je l'avais enterrée sous le grand arbre qui ombrageait la fenêtre de ma chambre. Il ne me restait d'autre compagnon que mon serin, et je l'emportai dans sa cage.

Lorsque je ne vis plus la maison, je m'assis, avec mon oiseau à mes pieds, et je regardai les arbres couverts de givre, le soleil qui brillait sans chaleur, et la glace qui ressemblait à de l'acier, aux endroits où les patineurs et les enfants, dans leurs glissades, avaient chassé la neige. Sur la banquette en face de moi, se trouvait un gentleman que tous les habits dont il était couvert faisaient paraître très-gros ; il regardait par la portière, et ne semblait pas faire attention à moi.

Je pensais à ma marraine, à la dernière lecture que je lui avais faite, au visage sévère qu'elle avait conservé jusqu'à sa mort, à l'endroit inconnu où j'allais, aux personnes que j'y trouverais et à la manière dont j'y serais reçue, quand une voix qui résonna tout à coup me fit tressaillir des pieds jusqu'à la tête.

« Pourquoi diable pleurez-vous ? » demandait cette voix.

J'étais si effrayée qu'à peine si je pus répondre.

« Moi, monsieur ? » murmurai-je enfin, comprenant que ce ne pouvait être que le gros gentleman qui eût parlé, bien qu'il eût toujours le nez à la portière.

— Oui, vous ! dit-il en se retournant.

— Je ne savais pas que je pleurais, monsieur.

— Voyez plutôt, reprit le gentleman en passant sur mes yeux ses gros parements de fourrure, mais sans me faire aucun mal et en me montrant qu'ils étaient tout mouillés. Le savez-vous, à présent ?

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce qui vous fait pleurer ? Est-ce d'aller où l'on vous mène ?

— Oh ! non, monsieur, j'en suis très-contente, au contraire.

— Eh bien ! alors, ayez donc l'air joyeux. »

Je trouvais ce gentleman très-singulier, ou du moins ce que je pouvais entrevoir de sa personne, car il était enveloppé jusqu'au menton, et son bonnet fourré lui cachait presque entièrement le visage. Cependant, je n'avais pas peur de lui, et, me remettant bien vite de mon premier effroi, je lui dis que, si j'avais pleuré, c'était parce que ma marraine était morte, et encore parce que mistress Rachaël n'avait pas eu de chagrin lorsque je l'avais quittée.

« Que le diable l'emporte ! répondit-il, et laissez-la partir sur son manche à balai. »

Je tremblai de nouveau et regardai le gentleman avec surprise, mais je pensai que de ma vie je n'avais vu de si bons yeux, bien qu'il continuât de grommeler entre ses dents et de donner à mistress Rachaël toutes sortes de noms qui ressemblaient à des injures ; puis, ouvrant son manteau, qui me parut assez large pour envelopper toute la diligence, il plongea sa main dans une poche de côté.

« Regardez un peu, dit-il en me montrant un petit paquet soigneusement arrangé. Il y a, dans ce papier, le meilleur gâteau qu'on puisse jamais acheter, avec une couche de sucre d'un pouce d'épaisseur, comme de la fine graisse sur une côtelette de mouton ; et puis encore un petit pâté, une véritable perle, fait en France, et devinez avec quoi ? avec des foies d'oies grasses. Voilà

qui est un pâté ! Mangez-moi cela, petite, et voyons ce que vous allez en dire.

— Merci ! répondis-je. Oh ! merci ! et j'espère que vous ne vous fâcherez pas ; mais cela me ferait mal.

— Encore enfoncé ! » dit le gentleman.

Je le regardai sans comprendre, et il jeta le petit paquet par la portière.

Il ne me parla plus qu'au moment où nous approchions de Reading. Alors, il me recommanda d'être bien studieuse, de me montrer toujours bonne ; me donna une poignée de main, et descendit avant d'arriver à la ville. Je suis souvent revenue à l'endroit où il m'avait quittée, espérant toujours le rencontrer ; mais je ne le revis point : le temps passa, et je finis par l'oublier.

Quand la voiture s'arrêta, une dame très-convenable et très-proprement mise s'approcha de la portière.

« Miss Donny, dit-elle.

— Non, madame, Esther Summerson.

— Précisément, miss Donny. »

Je compris qu'elle se présentait à moi en s'annonçant par son nom. Je m'excusai de ma méprise et lui désignai mes malles, qu'elle fit mettre en dehors d'une petite voiture verte dans laquelle nous montâmes, et qui bientôt nous eut emmenées.

« Tout est prêt pour nous recevoir, Esther, dit miss Donny, et le plan de vos études a été tracé d'après les instructions de M. Jarndyce, votre tuteur.

— De qui, dites-vous, madame ?

— De M. Jarndyce, » reprit-elle.

J'étais si troublée, que miss Donny, me croyant indisposée par le froid ou la fatigue, me prêta son flacon.

« Est-ce que vous connaissez mon tuteur, madame ? lui demandai-je en hésitant.

— Je ne l'ai jamais vu et ne suis en relation avec lui que par l'intermédiaire de ses avoués, MM. Kenge et Carboy de Londres. Un homme vraiment supérieur que M. Kenge, d'une véritable éloquence ; il a de ces phrases d'une noblesse sans pareille. »

J'étais trop émue pour répondre. Notre prompte arrivée à notre destination accrut encore mon trouble et je n'oublierai jamais l'aspect fantastique que Greenleaf (la demeure de miss Donny) me présenta tout le reste de la soirée ; je me croyais le jouet d'un rêve ; mais bientôt j'eus pris si complètement toutes les habitudes de la maison, qu'avant peu ce fut la vie que j'avais menée chez ma marraine qui me fit l'effet d'un songe.

Nous étions douze pensionnaires, et miss Donny avait une sœur jumelle qui partageait ses travaux. On me destinait à la profession d'institutrice, et non-seulement j'apprenais tout ce qu'on enseignait à Greenleaf, mais encore je ne tardai pas à donner quelques leçons, les étendant à mesure que s'augmentaient mes propres connaissances ; surcroît de travail qui prenait tout mon temps, mais auquel je me livrais avec joie, parce que les chères petites que j'aidais dans leurs études m'en aimaient davantage, et les nouvelles élèves, toutes malheureuses de leur isolement au milieu de personnes étrangères, étaient tellement assurées de

trouver en moi une amie compatissante, que bientôt elles me furent toutes confiées. Elles disaient que j'étais bonne, mais c'étaient elles qui l'étaient bien plus que moi ; je me rappelais souvent la résolution que j'avais prise d'être laborieuse, obligeante et dévouée ; de faire un peu de bien à quelqu'un, afin de mériter qu'on m'aimât, si cela m'était possible ; et je me sentais confuse d'avoir fait si peu de chose et d'avoir tant gagné.

Je passai à Greenleaf six années de calme et de bonheur ; et grâce à Dieu, quand revenait mon jour de naissance, jamais aucun visage ne m'y a laissé voir que j'étais une honte et qu'il eût mieux valu que je ne fusse pas venue au monde. C'était au contraire pour chacun une occasion de me prouver sa tendresse, et ma petite chambre s'embellissait alors de tant de témoignages d'affection, qu'elle en était décorée, depuis le jour de l'an jusqu'à Noël.

Je n'étais jamais sortie de Greenleaf, excepté pour faire quelques visites dans le voisinage à certains jours de fête. Six mois après mon arrivée, j'avais écrit à M. Kenge, avec la permission de miss Donny, pour lui dire combien j'étais heureuse et surtout reconnaissante ; il m'avait accusé réception de ma lettre, ajoutant qu'il en avait pris note, afin d'en « transmettre le contenu à son client. » Je savais par miss Donny avec quelle exactitude le prix de ma pension était toujours payé chaque année, j'écrivais donc à M. Kenge pour exprimer ma reconnaissance à mon tuteur, et je recevais par le retour du courrier la réponse qui m'avait été déjà faite, exactement dans les mêmes termes, également écrite en ronde, et signée Kenge et Carboy d'une autre main, qui me parut être celle de l'avoué de mon tuteur.

Il me semble bien singulier d'être obligée d'écrire tous ces détails sur moi-même, comme si je devais faire l'histoire de ma vie ; mais bientôt ma petite personne n'occupera plus toute la scène et sera rejetée au second plan du tableau.

J'avais donc passé à Greenleaf six années de paix et de bonheur, voyant comme dans un miroir s'accomplir chez mes compagnes les changements qui s'opéraient en moi, lorsqu'un matin de novembre je reçus la lettre suivante :

« *Old-square, Lincoln's Inn.*

AFFAIRE JARNDYCE CONTRE JARNDYCE.

« Notre client, M. Jarndyce, étant sur le point de recevoir chez lui, ainsi qu'il a été ordonné par la cour de chancellerie, une pupille de la cour en ladite cause, et voulant garantir à ladite pupille une compagne dont il puisse répondre, nous charge de vous informer qu'il serait heureux d'obtenir votre consentement pour remplir lesdites fonctions.

« Nous avons pourvu aux frais et moyens de votre transport : voiture franco, départ de Reading à huit heures du matin, lundi prochain, pour arriver à White-Horse Cellar, Piccadilly, Londres, où l'un de nos clercs vous attendra pour vous conduire en notre étude, à l'adresse ci-dessus.

Nous sommes, madame,

« *Vos obéissants serviteurs,*

« *Kenge et Carboy.*

Jamais je n'oublierai la sensation que cette lettre produisit à Greenleaf. Que de bonté de leur part de s'intéresser autant à une

pauvre orpheline, et qu'il était généreux au Père céleste qui ne m'avait pas oubliée, de m'aplanir ainsi la voie et d'incliner vers moi tous ces excellents cœurs ! Je pouvais à peine supporter le chagrin que mon départ leur causait ; non pas que je regrettasse de les voir pleurer, mais le plaisir, la tristesse, l'orgueil, la joie, la gratitude et les regrets se mêlaient tellement en moi que je crus un instant que mon cœur allait se briser.

Je n'avais plus que cinq jours à passer auprès d'elles ; chaque minute ajoutait de nouvelles preuves d'affection à celles dont on m'avait comblée, et quand, le matin du départ, elles me firent visiter toute la maison, m'arrêtant à chaque pas pour me dire : « Embrassons-nous ici, où vous m'avez parlé avec tant de bonté la première fois que je vous ai vue ; dites-moi adieu près de mon lit où vous m'avez consolée ; écrivez mon nom sur ce livre, ajoutez que vous m'aimez ; quand elles se pressèrent autour de moi, m'offrant chacune un souvenir, et s'écriant, baignées de larmes : « Que deviendrons-nous sans notre Esther ? » Quand je voulus leur exprimer à mon tour combien je leur savais gré de leur indulgence, de leur bonté pour moi, les vœux que je faisais pour elles, la reconnaissance que je leur gardais à toutes, comme mon cœur fut attendri !

Et quelle émotion n'ai-je pas ressentie quand les deux miss Donny me témoignèrent autant de regrets que mes compagnes et mes élèves ; quand les bonnes vinrent me dire : « Soyez bénie, miss, partout où vous irez ; » et que le vieux jardinier boiteux, qui ne m'avait jamais remarquée, du moins à ce que je pensais, courut après la diligence, et, me donnant un bouquet de géraniums, me dit tout haletant que j'avais été la joie de ses yeux ? Comment retenir mes larmes à la vue des petits enfants de l'école agitant

leurs chapeaux et leurs mouchoirs sur mon passage ; à l'aspect d'un vieux gentleman à cheveux blancs et de sa femme, dont j'avais fait étudier la petite-fille, qui passaient pour les gens les plus fiers du pays, et qui oubliaient leur orgueil pour me crier : « Adieu, Esther, et puissiez-vous être heureuse ! » Comment s'étonner alors de me voir repliée sur moi-même au fond de la diligence, tandis que je m'écriais au milieu de mes sanglots : « Que je vous suis reconnaissante ! que je vous suis reconnaissante ! »

Cependant, je compris que je ne devais pas arriver tout en pleurs où j'étais attendue ; on aurait pu se méprendre sur la cause de mes larmes, et, après tant de bontés qu'on avait eues pour moi, je ne devais pas permettre que l'on pût s'y tromper. Je me calmai donc peu à peu, et je finissais de me bassiner les yeux avec de l'eau de lavande quand il me sembla qu'on apercevait Londres. Dix mille à peine, et je supposais que nous serions arrivés ; quand les dix mille furent franchis, il me parut, au contraire, qu'on n'arriverait jamais. Cependant quand je me sentis cahoter sur le pavé et que je vis le nombre des voitures s'accroître au point que je crus à chaque instant que la diligence allait écraser toutes celles qu'elle rencontrait, ou se faire briser par elles, je supposai que nous approchions du terme de notre voyage ; et peu après, effectivement, nous étions arrivés.

Un jeune homme, taché d'encre, accident assez ordinaire dans son état, m'adressa la parole dès que j'eus quitté la voiture :

« De la part de Kenge et Carboy de Lincoln's Inn, me dit-il ; c'est vous, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, » répondis-je.

Il se montra fort obligeant et me donna la main pour monter dans un fiacre, après s'être occupé d'y faire placer mes bagages.

« Le feu serait-il quelque part ? lui demandai-je ; car les rues étaient remplies d'une fumée si épaisse qu'on distinguait à peine les objets les plus proches.

— Oh ! du tout, mademoiselle ; c'est une des particularités de Londres ; un de ses brouillards, répondit le gentleman.

— Vraiment ! » lui dis-je. Et nous traversâmes les rues les plus sombres et les plus boueuses qu'on puisse imaginer, et si bruyantes et tellement obstruées, que je me demandais comment on pouvait n'y pas perdre la tête. Enfin, après avoir franchi une vieille porte, nous nous trouvâmes tout à coup dans une espèce de grande cour déserte et silencieuse, où notre voiture s'arrêta dans un enfoncement situé à l'un des angles et dont l'entrée, semblable au portail d'une église, donnait sur un large perron ; un cimetière se trouvait là, car je reconnus sous un des cloîtres, par la fenêtre de l'escalier, des pierres tumulaires.

C'était la demeure de Kenge et Carboy ; le jeune homme qui me servait de guide m'introduisit dans le cabinet de M. Kenge ; personne ne s'y trouvait ; il m'offrit poliment un fauteuil qu'il approcha du feu et attira mon attention sur un petit miroir appendu à l'un des côtés de la cheminée.

« C'est dans le cas où vous voudriez jeter un coup d'œil sur votre coiffure, comme vous devez être admise en présence du grand chancelier ; quoique, du reste, ce ne soit nullement nécessaire, ajouta le gentleman avec une parfaite courtoisie.

— Devant le grand chancelier ? répétai-je tout interdite.

— Simple formalité, répondit-il. M. Kenge est maintenant à la cour ; il vous présente ses compliments et vous invite à vous rafraîchir en l'attendant. »

Sur une petite table se trouvaient un flacon de vin et des biscuits. Le jeune homme me présenta le journal, pensant que je serais bien aise de le parcourir, attisa le feu et s'en alla.

Tout cela me paraissait fort étrange ; mais ce qui m'étonnait le plus, c'était de voir la nuit en plein jour, et les chandelles répandre une lumière si blafarde, que je ne distinguais pas même les mots que j'essayais de lire. Je mis le journal de côté, je regardai dans la petite glace si mon chapeau était droit, et je jetai les yeux, autour de cette chambre, sur les tables poudreuses aux tapis éraillés, les piles de papiers, les rayons couverts de livres de mauvaise mine, qui n'avaient pas l'air de promettre aux lecteurs beaucoup d'intérêt. Puis je détournai les yeux et me mis à réfléchir, tandis que le feu brûlait toujours et que les chandelles pétillaient et coulaient sans que je pusse y remédier, ne trouvant pas de mouchettes dans la pièce. Deux heures passèrent, au bout desquelles je vis entrer M. Kenge.

Il n'était pas changé, mais il fut très-surpris de voir, au contraire, combien j'avais grandi, et parut enchanté.

« Comme vous devez être la compagne de la jeune lady qui est maintenant dans le cabinet particulier du grand chancelier, me dit-il, nous avons pensé, miss Summerson, que vous deviez être présentée en même temps qu'elle : vous ne serez pas intimidée, je l'espère, par le lord chancelier ?

— Non, monsieur, » répondis-je, ne voyant pas à quel propos je pourrais être effrayée.

M. Kenge m'offrit son bras ; nous tournâmes le coin, suivîmes une colonnade, franchîmes une petite porte et, après avoir traversé un passage, nous entrâmes dans une pièce confortable, où une jeune fille et un jeune homme se tenaient debout, appuyés sur un écran placé devant la cheminée et conversant tous les deux.

Quand nous entrâmes ils levèrent la tête. Oh ! quel charmant visage avait cette jeune lady ! quelle chevelure opulente, blonde et à reflets d'or ! quels beaux yeux bleus, si profonds et si doux, et quelle figure ouverte, candide et souriante !

« Miss Éva, je vous présente miss Summerson, » dit M. Kenge. Elle vint à moi, me tendit la main, et, se ravisant aussitôt, m'embrassa cordialement ; bref, ses manières étaient si engageantes, qu'au bout de quelques minutes nous étions assises l'une auprès de l'autre, causant ensemble à la lueur d'un bon feu avec autant d'abandon que si nous nous étions toujours connues.

De quel poids je me sentais délivrée ! et quel bonheur de sentir que je lui inspirais toute confiance et qu'elle pourrait m'aimer !

Le jeune homme, son parent éloigné, me dit-elle, et qui s'appelait Richard Carstone, était d'une taille élégante ; son visage respirait la loyauté, et son rire franc et joyeux vous gagnait tout d'abord. Sur l'invitation de sa cousine, il vint s'asseoir auprès de nous, et se mit à causer d'un ton vif et enjoué. Il avait à peine dix-neuf ans, deux ans de plus qu'elle. Orphelins tous les deux, ils ne se connaissaient pas, malgré leur parenté. N'était-il pas étrange que nous fussions réunis tous les trois, pour une première entrevue, dans un lieu où d'habitude on ne se rencontre guère ? Cette

remarque ne pouvait nous échapper, et tandis que nous en jasions, le feu mourant, dont la flamme se réveillait par intervalles, semblait cligner sur nous ses yeux rouges, comme un vieux chancelier qui s'endort, à ce que disait Richard.

De temps en temps un gentleman en robe et en perruque entra dans la chambre où nous étions, et en ressortait aussitôt ; nous entendions alors, par la porte entr'ouverte, le son d'une voix traînante, celle de notre avocat s'adressant au grand chancelier, à ce que nous dit le gentleman qui annonça enfin à M. Kenge que celui-ci ne tarderait pas à paraître. Un bruit confus s'éleva bientôt ; des pas nombreux retentirent, l'audience était levée et le lord chancelier nous attendait dans la pièce voisine où le gentleman en perruque nous introduisit immédiatement : là, tout habillée de noir, assise dans un grand fauteuil auprès d'une petite table et à côté du feu, était Sa Seigneurie, dont la robe galonnée d'or avait été déposée sur une chaise. Elle jeta sur nous un regard scrutateur, mais nous reçut néanmoins avec politesse et bonté. Le gentleman en perruque posa sur la petite table plusieurs monceaux de paperasses, parmi lesquels Sa Seigneurie choisit en silence un cahier qu'elle se mit à feuilleter.

« Miss Clare ? » dit milord à M. Kenge.

Celui-ci présenta ma jeune amie au grand chancelier qui la fit asseoir auprès de lui ; je ne doutais pas que milord ne ressentît pour elle tout l'intérêt qu'elle méritait si bien. Évidemment Sa Seigneurie admirait la beauté de sa pupille, mais je ne pouvais me défendre d'une émotion pénible en voyant le foyer paternel d'une si charmante créature représenté par ce lieu banal et ces formes judiciaires ; le grand chancelier lui-même envisagé sous

son meilleur aspect, suppléait bien pauvrement à l'orgueil et à l'amour d'un père.

« Le Jarndyce dont il s'agit, dit-il en feuilletant les paperasses qui étaient placées devant lui, n'est-il pas Jarndyce de Bleak-House ?

— Oui, milord, répondit M. Kenge.

— Un nom lugubre, reprit le grand chancelier.

— Mais qui n'est plus applicable aujourd'hui à l'endroit qu'il désigne, fit observer M. Kenge.

— Et Bleak-House est situé... ? demanda Sa Seigneurie

— Dans le Hertfordshire, milord.

— M. Jarndyce n'est pas marié ?

— Non, milord.

— Richard Carstone est-il présent ? » demanda Sa Seigneurie après une pause assez longue.

Richard salua milord et s'avança.

« Hum ! fit le grand chancelier en tournant rapidement plusieurs feuillets.

— M. Jarndyce de Bleak-House, milord, objecta M. Kenge à voix basse, y a pourvu en procurant une compagne fort convenable à...

— M. Richard Carstone ? interrompit milord en souriant et à demi-voix ; du moins à ce que je crus voir et entendre.

— À miss Clare, milord ; c'est cette demoiselle, miss Summer-son, que j'ai l'honneur de présenter à Votre Seigneurie. »

Milord m'octroya un regard plein d'indulgence et répondit avec courtoisie à mon humble révérence.

« Aucune des parties intéressées dans la cause n'est unie à miss Summerson par un lien de parenté quelconque ? demanda-t-il.

— Non, milord. »

M. Kenge se pencha vers le grand chancelier, acheva tout bas sa phrase, dont je n'entendis pas la fin. Sa Seigneurie l'écouta sans quitter des yeux les papiers qu'elle feuilletait, hocha la tête deux ou trois fois, tourna beaucoup de pages et ne me regarda plus qu'au moment de notre départ.

M. Kenge et M. Carstone vinrent me retrouver près de la porte, laissant miss Clare à côté du grand chancelier qui, dans cet aparté, ainsi qu'elle me l'a dit plus tard, lui demanda si elle avait mûrement réfléchi à la proposition qui lui avait été faite d'habiter Bleak-House ; si elle pensait y être heureuse et quels motifs le lui faisaient supposer. Puis il se leva, et, s'adressant à Richard, lui parla debout pendant quelques minutes, avec une bonté toute cordiale, comme s'il avait su, bien qu'il fût grand chancelier, le moyen de gagner la confiance d'un jeune homme.

« Très-bien, dit à haute voix Sa Seigneurie ; je puis maintenant expédier l'ordre qui termine cette affaire. Autant qu'il m'est possible d'en juger, M. Jarndyce a parfaitement choisi la compagnie de miss Clare, et cet arrangement paraît aussi convenable que le permettent les circonstances. »

Il nous salua gracieusement et nous partîmes enchantés de sa politesse affable qui, à nos yeux, ne lui avait rien fait perdre de sa dignité ; elle semblait, au contraire, y avoir ajouté.

Quand nous fûmes sous la colonnade, M. Kenge se rappela qu'il lui restait encore certaine question à faire, et nous laissa en plein brouillard avec l'équipage et les domestiques du lord grand chancelier, qui attendaient leur maître.

« Voilà donc qui est réglé, dit Richard ; et où allons-nous maintenant, miss Summerson ?

— Ne le savez-vous point ? demandai-je...

— Assurément non.

— Et vous, Éva !

— Pas le moins du monde. »

Comme nous en étions là, une singulière petite femme, ayant un chapeau tout déformé, et tenant un sac à la main, s'approcha le sourire aux lèvres, et, nous abordant avec force révérences :

« Oh ! dit-elle, les pupilles de la cour dans l'affaire Jarndyce contre Jarndyce ! c'est un heureux présage pour l'espérance, la jeunesse et la beauté, quand elles se trouvent dans ces lieux sans savoir ce qui doit en advenir.

— Folle ! dit tout bas Richard, ne supposant pas qu'il pût être entendu.

— Vous l'avez dit, jeune homme ; folle en vérité, reprit-elle si vivement qu'il en resta confus. J'ai été pupille autrefois : je n'étais pas folle alors, continua la petite vieille entremêlant ses

phrases de profondes révérences accompagnées de sourires ; j'avais l'espoir, la jeunesse, je crois même la beauté ; peu importe à présent, rien de tout cela ne m'a servi, rien de tout cela ne m'a sauvée. J'ai l'honneur d'assister régulièrement aux séances de la cour avec mes documents. J'attends une conclusion... Avant peu... J'ai découvert que le sixième sceau mentionné dans les Écritures est le grand sceau de la haute cour. Acceptez, je vous prie, la bénédiction que je vous donne. »

Je lui répondis que nous en étions fort touchés.

« Oui, je le crois, dit-elle en minaudant. Ah ! voici Kenge avec ses documents. Comment se porte Votre Honneur ?

— Très-bien, très-bien, ne soyez pas importune ; ... c'est une bonne âme, répliqua M. Kenge en nous emmenant chez lui.

— Nullement, reprit la pauvre petite vieille qui nous suivait toujours ; bien loin d'être importune je vous conférerai de vastes domaines, jeunes pupilles, ce qui jamais ne passa pour importun ; j'attends une conclusion... Avant peu... Au grand jour du jugement. C'est pour vous d'un bon augure, et je vous bénis encore. »

Elle s'arrêta au bas du perron, mais, avant d'entrer, nous nous retournâmes et nous la vîmes à la même place continuant ses révérences et ses sourires entre chaque membre de phrase.

« Espoir ! Jeunesse ! Beauté, disait-elle, et Kenge le beau diseur. Acceptez, je vous prie, la bénédiction que je vous donne. »

4

M. Kenge nous annonça que nous devions passer la nuit chez mistress Jellyby.

« Vous la connaissez ? me dit-il en se tournant de mon côté.

— Non, monsieur, répondis-je ; peut-être M. Carstone ou miss Clare....

— Ni l'un ni l'autre n'en savait plus que moi.

— Mistress Jellyby, reprit M. Kenge le dos au feu et les yeux fixés sur le vieux tapis du foyer où il semblait lire la biographie de cette dame, est une personne d'une force de caractère excessivement remarquable et qui se dévoue entièrement au bien de l'humanité. De grandes questions l'ont successivement occupée jusqu'à ce jour ; elle est pour l'instant absorbée par l'Afrique au point de vue de la culture du café, de l'éducation des indigènes et de l'heureux établissement de l'excédent de la population anglaise sur les bords des rivières africaines. M. Jarndyce, qui aime à encourager toutes les œuvres utiles, et dont les philanthropes recherchent avidement la connaissance, a de mistress Jellyby la plus haute opinion. »

M. Kenge leva les yeux sur nous en ajustant sa cravate.

« Et M. Jellyby ? insinua Richard.

— Ah ! reprit M. Kenge, c'est... c'est le mari de Mme Jellyby.

— Un zéro ?

— Je n'ai pas dit cela ; du reste, je ne sais pas si je l'ai jamais rencontré ; ce peut être un homme supérieur, quoique complètement éclipsé par sa femme. »

M. Kenge ayant sonné, le jeune homme qui m'avait reçue entra dans le cabinet :

« M. Guppy, lui dit l'avoué, les malles de miss Summerson et les autres bagages ont-ils été envoyés à l'adresse que j'ai donnée ? »

M. Guppy répondit que non-seulement ils l'avaient été, mais qu'une voiture nous attendait et que nous pourrions partir dès que bon nous semblerait.

« Il ne me reste plus alors, dit M. Kenge en nous serrant la main, qu'à vous exprimer ma vive satisfaction (bonjour miss Clare), de l'arrangement qui vient d'être conclu (adieu, miss Summerson), et de mon plein espoir qu'il vous conduira au bonheur (enchanté, M. Carstone, d'avoir fait votre connaissance) ; au bien-être et à tous les avantages qu'il semble vous promettre.... Guppy, veillez à ce que ce jeune homme et ces deux demoiselles arrivent là-bas sains et saufs.

— Où allons-nous, M. Guppy ? demanda Richard en descendant l'escalier.

— Tout près, à Thavie's Inn, vous savez bien.

— Mais je ne sais pas du tout : j'arrive de Winchester et n'ai jamais vu Londres.

— Nous n'avons qu'à remonter Chancery-lane, à traverser Holborn, et nous y serons dans trois ou quatre minutes.... Un vrai

brouillard de Londres, n'est-ce pas, miss Summerson ?

— Affreusement épais, répondis-je.

— Non pas qu'il nuise à votre fraîcheur ; au contraire, il vous est favorable, si l'on en juge d'après les apparences. »

Il ferma la portière et monta sur le siège ; l'instant d'après, nous passions sous une arcade et nous entrions dans une rue étroite, bordée de hautes maisons, véritable citerne à brouillard, une foule d'individus, surtout d'enfants, étaient rassemblés devant la maison où nous nous arrêtâmes et qui portait le nom de Jellyby sur une plaque de cuivre très-sale.

« Ne vous effrayez pas, dit M. Guppy ; c'est seulement l'un des petits Jellyby qui a passé sa tête entre les barreaux de la grille et qui ne peut pas l'en retirer.

— Pauvre enfant !... Ouvrez-moi vite que je descende.

— Ne vous inquiétez pas, miss ; les petits Jellyby ont toujours quelque aventure de ce genre. »

Toutefois, je courus au malheureux bambin, le plus sale des marmots qu'on pût voir, et qui, tout rouge et poussant des cris affreux, avait le cou fixé entre deux barres de fer, tandis que le marchand de lait et un bedeau le tiraient par les jambes, dans l'espoir que son crâne obéirait à la pression et finirait par céder.

Supposant, au contraire, que, dans l'endroit où la tête avait passé, le corps ne tarderait pas à suivre, j'en fis part au bedeau qui, admettant cet avis, poussa immédiatement l'enfant et l'eût jeté en bas de l'autre côté, si je ne l'avais retenu par le bout de sa jaquette. Richard et M. Guppy coururent à la cuisine pour le re-

cevoir dans leurs bras ; et dès que le marmouset s'y trouva sans accident, il se mit à les frapper avec rage de la baguette de son cerceau qu'il tenait à la main. Survint une femme montée sur des patins, qui bourra l'enfant de coups de balai sans avoir l'air de nous apercevoir, ce qui me fit croire que la maîtresse du logis n'y était pas ; mais, à ma grande surprise, revenant bientôt à nous et montant au premier étage, cette femme nous introduisit dans une chambre où elle nous annonça comme étant les deux jeunes demoiselles qu'attendait mistress Jellyby. Plusieurs enfants s'étaient trouvés sous nos pas, et nous avions eu beaucoup de peine, dans l'ombre du couloir, à ne pas marcher sur eux. L'un de ces pauvres petits, à l'instant même où nous entrions chez sa mère, roula du haut en bas de l'escalier, faisant retentir la maison du bruit de sa tête qui rebondissait sur les marches ; mais mistress Jellyby, dont le visage demeura complètement impassible, ne nous en reçut pas moins avec la plus parfaite tranquillité. C'était une jolie petite femme grassouillette, de quarante à cinquante ans, dont les beaux yeux semblaient avoir l'habitude de ne regarder qu'à l'horizon, comme si l'objet le plus proche que sa vue pût saisir fût la rive africaine.

« Je suis vraiment enchantée de vous recevoir, nous dit-elle d'une voix douce et harmonieuse ; j'ai pour M. Jarndyce le plus profond respect, et personne de ceux qui l'intéressent ne me saurait être indifférent. »

Nous lui témoignâmes toute notre reconnaissance et nous allâmes nous asseoir derrière la porte, où se trouvait un canapé boiteux. Mistress Jellyby avait une belle chevelure ; malheureusement ses devoirs envers l'Afrique ne lui laissaient pas le temps de se peigner ; et le châle dont elle était enveloppée ayant glissé

sur sa chaise, nous pûmes constater, lorsqu'elle revint à sa place, que son dos, où le corsage de sa robe était retenu par un lacet blanc formant treillage, ressemblait au mur d'un pavillon d'été.

La chambre, jonchée de papiers, était presque remplie par une grande table, couverte également d'une litière de paperasses, et tout aussi malpropre que désordonnée. Mais ce qui surtout nous frappa tristement, c'était une jeune fille à l'aspect maladif, jolie pourtant malgré son air de fatigue et d'ennui, qui, assise à cette table, mordillait les barbes de sa plume en fixant sur nous ses grands yeux attristés. Je ne crois pas que jamais personne ait jamais eu un si grand nombre de taches d'encre ; et de ses cheveux ébouriffés à ses jolis petits pieds, où traînaient des savates de satin éraillées, il ne se trouvait pas un seul de ses vêtements, pas une épingle, qui fût à sa place.

— Vous me voyez, dit mistress Jellyby en mouchant ses deux chandelles qui brûlaient dans des chandeliers de fer et parfumaient la pièce d'une forte odeur de suif, vous me voyez, comme toujours, extrêmement occupée ; ce projet de colonisation africaine absorbe tout mon temps. Il m'oblige à correspondre avec plusieurs sociétés éminentes et avec une foule d'individus qui prennent vivement à cœur les intérêts de l'humanité. La chose avance, je suis heureuse de vous le dire. Nous espérons avoir l'année prochaine de cent cinquante à deux cents robustes familles se livrant à la culture du café ainsi qu'à l'instruction des indigènes de Borrioboula-Gha, sur la rive gauche du Niger. »

Éva m'ayant regardée sans rien dire, je fus obligée de répondre que c'était fort satisfaisant.

« Assurément, continua mistress Jellyby. Cette œuvre absorbe mon énergie et mes facultés tout entières ; mais qu’importe à qui doit réussir ! Chaque jour le succès me paraît plus certain ; je suis vraiment étonnée, miss Summerson, que vous n’ayez jamais songé à vous établir en Afrique. »

Cette apostrophe me prit tellement au dépourvu que je ne sus d’abord que répondre ; j’insinuai que le climat....

« Le plus beau climat de la terre.

— En vérité, madame ?

— Il faut certainement des précautions. Mais si vous alliez à Holborn sans en prendre, vous seriez écrasée ; vous en prenez et vous revenez saine et sauve : il en est de même pour l’Afrique.

— Sans aucun doute, répondis-je en pensant à Holborn.

— Si vous voulez voir les observations qui ont été faites à cet égard, dit mistress Jellyby en me passant un certain nombre d’imprimés, rien ne vous sera plus facile que de vous en convaincre pendant que je finirai de dicter une lettre que j’avais commencée. Je vous présente ma fille aînée, mon secrétaire. »

Nous fîmes un salut à la pauvre jeune fille qui s’inclina d’un air à la fois timide et rechigné.

« Un mot seulement et je suis à vous, bien qu’à vrai dire ma besogne ne soit jamais terminée, continua mistress Jellyby en souriant. Où en étions-nous, Caddy ?

« — Présente ses compliments à M. Swallow et lui demande....
répliqua la jeune fille.

« — La permission de l'informer, suivant le désir qu'il en a témoigné relativement au projet de.... » Non, Pépy, non ; je ne puis y consentir. »

Le pauvre enfant qui interrompait ainsi la correspondance africaine était celui dont la chute avait retenti dans l'escalier quelques instants auparavant ; il venait, le front couvert d'un emplâtre, montrer ses genoux écorchés, que sa mère refusait de voir et dont la crasse, non moins que les contusions, excita notre pitié.

« Laissez-nous et partez, méchant enfant, » dit tout simplement et sans rien perdre de sa sérénité mistress Jellyby, qui fixa de nouveau ses beaux yeux sur l'Afrique.

Le pauvre enfant pleurait ; je l'arrêtai au passage, et, tandis que sa mère continuait à dicter, je le pris sur mes genoux ; Éva l'embrassa ; il en parut tout surpris, et, se calmant peu à peu, il s'endormit bientôt, ne faisant plus entendre que de loin en loin de gros soupirs qui troublaient son sommeil.

« Six heures ! dit mistress Jellyby, et nous dînons à cinq ; nominalelement, car en général nous n'avons pas d'heure fixe. Caddy, conduisez miss Clare et miss Summerson dans leurs chambres, peut-être seront-elles bien aises de quitter leurs chapeaux. Vous m'excuserez, n'est-ce pas, je suis tellement occupée.... Oh ! ce vilain enfant, mettez-le par terre, je vous en prie, miss Summerson. »

Je demandai, au contraire, la permission de l'emmener avec moi, et je le déposai sur mon lit. Nos deux chambres communiquaient par une porte, et je n'ai rien vu qui pût leur être comparé ; les rideaux de la mienne étaient retenus à la croisée par une fourchette.

« Peut-être voudriez-vous de l'eau chaude ? nous demanda miss Jellyby qui cherchait un pot à l'eau et qui n'en trouvait pas.

— Oui, si toutefois cela ne donnait pas trop de peine.

— Oh ! ce n'est pas ça, répondit miss Jellyby ; toute la question est de savoir si l'on peut s'en procurer. »

Il faisait froid ; l'humidité nous pénétrait, et j'avoue que je me trouvais fort mal dans cette chambre qui sentait le marécage. Éva en pleurait presque ; mais bientôt nous nous mîmes à rire, et nous causions gaiement en défaisant nos malles quand miss Jellyby revint nous dire qu'il n'y avait pas d'eau chaude, qu'on ne trouvait pas le chaudron, et que la bouilloire était percée.

Nous la priâmes de ne pas s'en inquiéter, et nous fîmes tous nos efforts pour tâcher d'allumer le feu. Les enfants étaient montés ; ils regardaient du dehors le phénomène que présentait Pépy en dormant sur mon lit, et notre attention fut attirée par un certain nombre de petits nez et de petits doigts qui s'exposaient à se faire écraser si l'on avait pu fermer la porte ; mais le bouton manquait à la serrure de la mienne, et chez Éva la clef tournait toujours sans que le pêne s'en doutât. J'invitai tous les marmots à entrer ; ils se mirent autour de la table, et je leur racontai l'histoire du petit Chaperon rouge pendant que je m'habillais ; ils restèrent cois comme des souris tapies dans leur trou, jusqu'à Pépy lui-même, qui s'éveilla tout juste pour l'arrivée du loup.

Nous descendîmes quand j'eus fini mon conte, et nous trouvâmes, en guise de lampe, sur la fenêtre du palier, une mèche fumeuse, flottant dans un verre où ces mots étaient gravés : « Souvenir des eaux de Tunbridge. » Dans le salon, une jeune femme, la figure enflée et tout embobinée de flanelle, s'évertuait à souf-

fler le feu qui fumait horriblement. Nous voilà toussant et pleurant, avec les fenêtres ouvertes pendant une demi-heure ; ce qui n'empêchait pas mistress Jellyby, dont le cabinet de travail communiquait avec cette pièce, de continuer avec la même sérénité sa correspondance relative à l'Afrique ; et je m'estimai bien heureuse de la voir si occupée, car il nous fut impossible de n'être pas prises d'un fou rire, quand Richard nous raconta qu'il s'était lavé les mains dans une terrine à pâté, et qu'il avait trouvé le chaudron sur sa table de toilette.

Sept heures sonnèrent, et quelque temps après nous descendîmes dans la salle à manger. « Prenez garde, faites attention à vos pieds, » nous dit mistress Jellyby ; précaution fort utile, car les tapis, dépourvus de tringles et déchirés partout, n'étaient plus que de véritables pièges. On nous servit un cabillaud, un rosbif, des côtelettes et un pouding : un excellent dîner s'il avait été cuit ; mais, par malheur, c'était à peu près cru. La jeune femme embobinée de flanelle, et qui faisait le service, posait bout-ci bout-là tous les plats sur la table, sans s'inquiéter de rien. De temps à autre, la femme en patins, sans doute la cuisinière, entre-bâillait la porte et l'appelait aigrement ; une querelle s'ensuivait, et mille incidents qui entravaient le dîner : le plat de pommes de terre renversé dans les cendres, la poignée du tire-bouchon cédant tout à coup et venant frapper le menton de la jeune femme aux flanelles. Mistress Jellyby conservait néanmoins l'égalité de son humeur ; elle nous dit une foule de choses intéressantes sur Borrioboula-Gha, et reçut tant et tant de lettres, que Richard, assis à côté d'elle, compta jusqu'à cinq enveloppes à la fois dans la sauce du rôti : lettres de plusieurs comités de femmes ; comptes rendus et résolutions de plusieurs meetings ; questions relatives à la culture du café, aux indigènes du centre

de l'Afrique. Mistress Jellyby envoya sa fille à trois ou quatre reprises différentes écrire ce qu'elle avait à répondre. Que d'affaires n'avait-elle pas, et quel dévouement à la cause !

J'étais fort intriguée de savoir ce que ce pouvait être qu'un gentleman, à moitié chauve, portant lunettes, et qui, après que le poisson fut enlevé, s'était glissé à une place jusque-là restée vacante. Il semblait acquis à la question africaine, mais d'une manière passive ; et comme il ne disait pas un mot, j'aurais pu le prendre pour un indigène de Borrioboula-Gha, si ce n'avait été la couleur de son teint. Mais quand nous fûmes sorties de table, — et que je le vis rester avec Richard, il me vint à l'idée que ce devait être M. Jellyby, et je ne me trompais pas. Un jeune homme très-bavard qui vint dans la soirée, qu'on appelait M. Quale, et dont les cheveux, rejetés vigoureusement en arrière, laissaient voir deux tempes bossues et luisantes, philanthrope, à ce qu'il nous apprit lui-même, nous confirma le fait, en nous disant que l'alliance matrimoniale de M. et de Mme Jellyby lui représentait l'union de l'esprit et de la matière.

Ce jeune homme, qui avait aussi beaucoup à dire sur l'Afrique, et, entre autres choses l'exposé d'un projet dont il était l'auteur, projet qui consistait à enseigner aux colons de Borrioboula-Gha la manière d'apprendre aux indigènes à tourner des pieds de tables et de pianos qu'ils exporteraient ensuite, prenait un plaisir évident à faire ressortir le mérite de mistress Jellyby. « Vous recevez maintenant, lui disait-il, cent cinquante ou deux cents lettres par jour, relativement à l'Afrique. » Ou bien encore : « Si ma mémoire ne me trompe, pas, vous avez envoyé par le même courrier jusqu'à cinq mille circulaires. » Et il nous répétait la réponse de mistress Jellyby, comme eût fait un interprète.

Quant à M. Jellyby, nous le vîmes toute la soirée dans un coin, la tête appuyée contre le mur, ayant l'air d'un homme profondément abattu. Il paraît qu'il avait ouvert la bouche plusieurs fois, lorsqu'après le dîner il s'était trouvé seul avec Richard ; mais il l'avait toujours refermée sans rien dire, à la grande confusion de M. Carstone.

Pendant ce temps-là, mistress Jellyby, presque entièrement cachée par le monceau de papiers dont elle était entourée, prenait force café, dictait quelques lettres à sa fille, et entretenait avec M. Quale une discussion très-animée sur la fraternité humaine ; ce qui lui donna l'occasion d'exprimer les sentiments les plus nobles et les plus généreux. Toutefois, je ne pus pas l'écouter aussi attentivement que je l'aurais désiré, parce que les enfants nous entourèrent dans un coin du salon, Éva et moi, et me demandèrent une autre histoire. Je m'assis au milieu du cercle qu'ils formèrent, et leur racontai tout bas le Chat botté, sans regarder ce qui se passait autour de nous, jusqu'au moment où mistress Jellyby, se souvenant d'eux par hasard, les envoya coucher. Pépy ne voulut pas y aller sans moi, et je l'emportai à l'étage supérieur, où nous trouvâmes la jeune femme aux flanelles, qui chargea la petite famille haut la main, comme un vrai dragon, et fourra en un clin d'œil chaque enfant dans son lit.

J'essayai de mettre un peu d'ordre dans notre chambre, et je finis, à force de soins, par faire flamber notre vilain feu, qui n'allait pas lorsque j'étais entrée. De retour au salon, je compris que mistress Jellyby regardait avec une certaine pitié mon caractère frivole ; j'en fus triste, mais je sentis en même temps que mes prétentions ne dépassaient pas mes humbles facultés.

Minuit sonna avant que nous eussions pu saisir l'occasion de nous retirer ; nous levant enfin, nous laissâmes mistress Jellyby dictant ses lettres, prenant toujours du café, et sa pauvre fille mordillant les barbes de sa plume.

« Quelle singulière maison, dit Éva quand nous fûmes dans notre chambre, et quelle idée mon cousin Jarndyce a-t-il eue de nous envoyer ici ?

— Tout ce que j'y vois me confond, répondis-je ; j'ai besoin de le comprendre, et je ne peux y parvenir. C'est une grande bonté de la part de mistress Jellyby de se donner toute cette peine, et de vouloir faire le bien des indigènes de Borrioboula-Gha.... cependant sa maison.... Pépy et les autres.... »

Éva se mit à rire, me passa le bras autour du cou pendant que je regardais le feu, et me dit que j'étais une créature douce et tendre et que j'avais gagné son cœur.

« Vous êtes à la fois si réfléchie et si gaie, ajouta-t-elle, vous faites tant et si bien, et tout cela vous est si naturel. »

Simple et chère mignonne, c'était dans son cœur qu'elle trouvait la bonté dont elle me paraît à ses yeux.

« Puis-je vous faire une question ? lui demandai-je.

— Mille, si vous voulez.

— Voulez-vous me parler de votre cousin, M. Jarndyce, auquel j'ai tant d'obligations, et me dire comment il est ? »

Elle rejeta ses beaux cheveux en arrière et tourna vers moi des yeux à la fois si étonnés et si fins, que je restai surprise à mon tour et de son étonnement et de sa beauté.

« Que je vous dépeigne mon cousin Jarndyce !

— Eh bien ! oui, pourquoi pas ?

— Mais je ne l'ai jamais vu.

— Malgré votre parenté ?

— Mon Dieu non. »

Toutefois elle se rappelait, si jeune qu'elle fût alors, que les larmes venaient aux yeux de sa mère quand elle parlait de la noblesse et de la générosité du caractère de cet excellent homme, en qui, disait-elle, on pouvait avoir confiance plus qu'en personne au monde. Aussi miss Clare se fiait entièrement à son cousin Jarndyce, qui lui avait écrit quelques mois auparavant une lettre simple et franche, où il lui proposait l'arrangement que nous allions effectuer ; lui disant, en outre, qu'il espérait, avec le temps, guérir quelques-uns des maux qu'avait fait naître ce misérable procès. Elle avait accepté avec reconnaissance. Richard, qui avait reçu la même lettre et fait la même réponse, se rappelait avoir vu M. Jarndyce une fois seulement au collège de Winchester, où il était alors ; il y avait de cela cinq ans. Ses souvenirs le lui représentaient comme un homme franc, robuste, un peu gros. Éva n'en savait pas plus long.

Elle s'endormit ; je restai près du feu, songeant à Bleak-House, et m'étonnant que le matin fût si long à revenir. Je ne sais plus où s'égarèrent mes pensées, quand un léger coup frappé à la porte vint me rappeler à moi-même. J'ouvris doucement, c'était miss Jellyby, toute transie, tenant d'une main un chandelier cassé où coulait une chandelle brisée, et de l'autre un coquetier.

« Bonsoir, dit-elle d'un air maussade.

— Bonsoir, dis-je à mon tour.

— Peut-on entrer ? demanda-t-elle brusquement.

— Certes, mais ne réveillez pas miss Clare. »

Elle ne voulut pas s'asseoir et resta debout au coin de la cheminée, trempant son doigt dans le coquetier rempli de vinaigre, et s'aspergeant la figure pour en ôter les taches d'encre. Elle avait l'air sombre et le visage irrité.

« Je voudrais voir l'Afrique à tous les diables, dit-elle tout à coup. »

J'essayai de la calmer.

« C'est comme je le dis, reprit-elle, je l'exècre, je l'abhorre ; c'est une peste. »

Je posai ma main sur son front qui était brûlant. « Vous êtes fatiguée, lui dis-je, vous avez mal à la tête ; allez dormir, vous serez mieux demain matin. »

Elle continua de faire la moue et de froncer les sourcils ; mais elle quitta son coquetier et se tournant du côté d'Éva :

« Miss Clare est bien jolie, » dit-elle.

Je fis en souriant un signe affirmatif.

« N'est-elle pas orpheline ?

— Oui, répondis-je.

— Et pourtant je suis sûre qu'elle a appris beaucoup de choses : la danse, le piano, le chant, le français, la géographie et toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille ?

— Certainement.

— Tandis que moi, je ne sais rien faire, si ce n'est écrire ; j'écris toute la journée pour maman. C'est bien méchant de votre part d'être venues ici pour voir mon ignorance. C'est sans doute pour faire mieux ressortir votre mérite. »

Je la regardais sans rien dire en tâchant de lui montrer tout l'intérêt qu'elle m'inspirait.

« C'est déshonorant ! continua-t-elle les yeux pleins de larmes ; la maison tout entière, les enfants et moi, tout cela est une honte. Papa est malheureux ; ça n'a rien d'étonnant. Priscilla est toujours ivre ; vous ne pouvez pas dire que vous ne l'avez pas senti quand elle servait à table ; on se serait cru au cabaret ; vous l'avez bien vu.

— Je vous assure que non, chère Caroline.

— C'est un conte ; vous l'avez bien senti ; pourquoi dire le contraire ?

— Écoutez-moi, Caroline.

— Qu'ai-je besoin de vous entendre ? »

Elle s'approcha du lit et, sans quitter son air maussade, elle embrassa miss Clare ; puis elle revint près de moi ; sa poitrine se soulevait à faire pitié ; j'étais vivement émue.

« Je voudrais être morte, s'écria-t-elle, ce serait bien plus heureux. »

L'instant d'après, s'agenouillant auprès de moi, elle cacha sa tête dans mes vêtements, éclata en sanglots et me supplia de lui

pardonner. J'essayai de la relever ; mais elle ne voulut pas. « Non, non, disait-elle ; vous qui avez l'habitude de montrer aux autres, si vous vouliez m'instruire, j'apprendrais bien avec vous ; je suis si malheureuse et je vous aime tant ! »

Je ne pus jamais la décider à se mettre à côté de moi ; tout ce que je pus obtenir, c'est qu'elle prît au moins, pour s'asseoir, un tabouret tout en loques qui se trouvait dans la chambre. Peu à peu elle se calma, et s'endormit. J'attirai sa tête sur mes genoux, et l'enveloppai de mon châle ; le feu s'éteignit et toute la nuit elle sommeilla dans la même attitude. Je restai d'abord péniblement éveillée, puis mes idées se troublèrent, devinrent plus vagues, et la jeune fille endormie sur mes genoux se transforma successivement. Je la prenais tantôt pour Éva, tantôt pour une de mes amies de Reading que je croyais avoir quittée depuis longtemps, ou pour la petite femme vieille et folle aux révérences et aux sourires ; j'entrevis l'ombre du maître de Bleak-House ; la vision s'effaça, je ne distinguai plus rien et perdis bientôt jusqu'à la conscience de moi-même.

Le jour luttait faiblement contre le brouillard quand mes yeux s'ouvrirent et rencontrèrent le visage d'un petit fantôme crasseux qui me regardait fixement : c'était Pépy qui avait escaladé son berceau et qui s'était traîné jusqu'à moi en robe de nuit et en béguin ; il avait si froid que ses petites dents en claquaient à se briser.

5

Bien que la matinée fût froide et que le brouillard semblât toujours épais (je dis semblât, car les fenêtres étaient tellement sales que le plus beau soleil de juin en eût été assombri), je pressentais suffisamment ce que devait être la maison à l'heure du lever, et j'étais en outre assez curieuse de voir Londres, pour approuver l'excellente idée de miss Jellyby qui nous proposait une promenade.

« Maman ne descendra pas de longtemps, nous dit-elle, et ce sera bien heureux si après cela nous n'attendons pas le déjeuner plus d'une heure. Quant à papa il mange ce qu'il trouve, et s'en va au bureau ; mais jamais il ne déjeune régulièrement : la bonne laisse le pain sur la table et un peu de lait quand il en reste ou que le chat ne l'a pas bu, et voilà tout. Mais attendez-moi, je vais chercher mon chapeau. »

Pendant qu'Éva s'habillait, j'offris à Pépy de le débarbouiller et de le coucher ensuite dans mon lit ; ce qu'il accepta de bonne grâce, me regardant néanmoins pendant toute l'opération avec un étonnement qui témoignait de l'extrême rareté du fait. Il avait l'air très-malheureux, il faut l'avouer, mais ne proférait pas une plainte et paraissait enchanté d'aller dormir dans un lit bien bordé aussitôt que le nettoyage serait fini. L'idée me vint alors d'être inquiète de la liberté que je venais de prendre ; mais je réfléchis que probablement personne ne s'en apercevrait.

Nous trouvâmes miss Jellyby dans la salle de travail à côté du feu que Priscilla tâchait d'allumer à la flamme d'une chandelle. Elle finit même par y jeter aussi le bout pour faire aller le feu plus vite. Toute la maison était dans l'état où nous l'avions laissée la

veille au soir : la nappe était restée sur la table et s'y trouvait toute prête pour le déjeuner ; les miettes de pain, la poussière et les papiers qui se voyaient partout n'avaient pas été balayés et ne paraissaient pas devoir l'être ; la porte de la rue était ouverte, le pot au lait était accroché à la grille et nous rencontrâmes la cuisinière qui revenait du cabaret du coin en s'essuyant la bouche : elle nous dit en passant qu'elle avait été savoir l'heure.

Richard montait et descendait la rue, frappant de la semelle pour s'échauffer les pieds, et, fort agréablement surpris de nous voir, il se joignit à nous, enchanté de partager notre promenade. Miss Jellyby avait repris son air maussade, et personne ne se serait douté de l'affection qu'elle disait avoir pour moi.

« Où voulez-vous aller ? demanda-t-elle.

— N'importe où, répondis-je, mais de grâce ne nous arrêtons pas.

— Voyez-vous, dit-elle en m'entraînant tout à coup, dût-il venir tous les soirs, avec son front luisant et bossu, et vivre autant que Mathusalem, je ne trouverai jamais rien à lui dire : maman et lui sont de vrais ânes ! »

— Votre devoir, chère Caroline...

— Que me parlez-vous de devoir, miss Summerson ? maman a-t-elle jamais rempli les siens ? Elle ne pense qu'à l'Afrique ; eh bien ! que l'Afrique ait pour elle du respect, c'est son affaire et pas la mienne. Ça vous choque ? moi aussi ; mais, je vous le répète, continua-t-elle en marchant de plus en plus vite, il aura beau venir, je ne lui répondrai pas ; je le déteste ; et, s'il y a quelque chose au monde qui m'exaspère, ce sont les balivernes

qu'il débite avec maman ; je me demande comment les pavés qui sont devant la maison peuvent avoir la patience d'y rester et d'entendre toutes ces sottises. »

Je compris qu'elle parlait du philanthrope que nous avions vu la veille ; mais je fus dispensée d'y répondre par Éva et Richard, qui accouraient tout essoufflés en nous demandant si nous avions l'intention de gagner un prix à la course. Une fois interrompue, miss Jellyby garda le silence et marcha d'un air pensif à côté de moi, tandis que je regardais avec étonnement ces rues variées qui se succédaient sans fin, la foule qui s'y pressait déjà, la masse des voitures, l'activité qu'on déployait pour l'étalage des boutiques, et surtout ces malheureux en haillons qui fouillaient à la dérochée les tas d'ordures pour y chercher des épingles et des guenilles.

« Tous les chemins mènent à la chancellerie, s'écria gaiement Richard ; nous y revoilà, cousine ; et, par le grand sceau ! ne vois-je pas la petite femme aux révérences ? »

Elle était effectivement en face de nous, saluant et souriant comme la veille, et disant d'un air de protection bienveillante :

« Les pupilles dans Jarndyce contre Jarndyce ! très-heureuse de les revoir.

— Vous êtes sortie de bonne heure, madame, lui dis-je en réponse à la révérence qu'elle m'adressait.

— O... ui ; j'ai l'habitude de me promener ici le matin, avant l'ouverture de la cour. C'est un endroit retiré. J'y recueille mes pensées pour les affaires du jour, dit-elle avec un grand sérieux : les affaires exigent tant de réflexion... ! la justice est une chose si difficile à suivre !

— Qui est cette femme ? me demanda tout bas miss Jellyby en se serrant contre moi.

— Une plaideuse, mon enfant (répondit aussitôt la pauvre folle dont l'oreille était d'une finesse remarquable), à votre service. J'ai l'honneur d'assister régulièrement aux séances de la cour, avec mes documents. Est-ce à une autre pupille de l'affaire Jarndyce que j'ai l'honneur de parler ? »

Richard, désireux de faire oublier son étourderie de la veille, répondit avec bonté que miss Jellyby n'était pas intéressée dans le procès.

« Ah ! dit la petite vieille, elle n'attend pas de jugement, tant mieux pour elle ! cela ne l'empêchera pas de vieillir, mais elle ne vieillira pas sitôt. Voici le jardin de Lincoln's Inn ; un véritable bosquet en été, où les oiseaux chantent mélodieusement. J'y passe en contemplation la plus grande partie des vacances. Les vacances sont bien longues, n'est-ce pas ? »

Nous répondîmes que oui, pour lui être agréables.

« Quand vient la chute des feuilles et qu'on ne trouve plus de bouquets pour le grand chancelier, continua-t-elle, les vacances sont finies ; et le sixième sceau mentionné dans l'Apocalypse reprend tout son pouvoir. Je vous en prie, venez visiter ma retraite ; ce sera pour moi d'un bon augure : l'espérance, la jeunesse et la beauté ne s'y rencontrent guère. Il y a bien des années que l'une ou l'autre ne m'a rendu visite. »

Elle me prit par la main ainsi que miss Jellyby et appela d'un signe M. Carstone et miss Clare. Je ne savais comment refuser. Je regardai Richard pour qu'il vînt à mon secours, mais l'offre de

la petite vieille paraissait l'amuser, et je me laissai conduire par notre guide étrange, qui m'assurait en souriant que sa demeure n'était pas loin.

L'instant d'après, effectivement, elle nous fit franchir une petite porte latérale, entra dans une rue étroite formée par les murailles des cours et des allées qui se trouvent à l'extérieur de Lincoln's Inn et nous dit en s'arrêtant tout à coup : « C'est ici, veuillez monter. »

Nous nous trouvions devant une affreuse boutique où ces mots étaient écrits en gros caractères :

KROOK,
MAGASIN DE CHIFFONS ET DE BOUTEILLES CASSÉES.
Krook, marchand d'objets pour la marine.
Ici on achète les os, la graisse, les ferrailles, les vieux habits
d'homme et de femme.

Partout dans cette boutique, où l'on ne parlait que d'acheter et non de vendre, se trouvaient étalées des bouteilles sales de toute espèce, à drogues, à cirage, à bière, à eau gazeuse, à conserves, bouteilles à vin, bouteilles à encre ; ces dernières me rappellent que ce ramas de vieilleries se ressentait de son voisinage, et qu'il avait un certain air de parenté lointaine, mais réelle, avec l'ordre judiciaire. De vieux encriers, de vieux livres écornés, éraillés, déchirés, traînant sur des rayons poudreux avec cet écriteau :

« LIVRES DE DROIT ET DE JURISPRUDENCE À DIX-HUIT SOUS LE VOLUME. »

Titres et inscriptions écrits en ronde, comme les papiers que j'avais vus chez Kenge et Carboy, et comme les lettres que j'avais reçues de leur étude ; avis portant qu'un homme respectable, âgé

de quarante-cinq ans, demandait à faire des copies et des grosses, qu'il s'engageait à expédier avec soin et promptitude : s'adresser à M***, voir M. Krook pour les renseignements ; sacs bleus et sacs rouges appendus aux murailles ; monceau de vieux parchemins craquelés et recroquevillés ; dossiers jaunis cornés aux principaux feuillets ; trousseaux de clefs par centaines ayant appartenu aux portes des études, aux coffres-forts des hommes de loi ; guenilles faisant litière et s'échappant de l'énorme plateau d'une balance boiteuse, sans contre-poids aucun, où se retrouvaient des lambeaux souillés de rabats et de vieilles robes de palais. « Et pour compléter la ressemblance. nous dit tout bas Richard, il est facile de prendre ces vieux os grattés à blanc, qu'on voit empilés dans un coin, pour ceux des malheureux plaideurs. »

Comme le brouillard durait toujours, et que l'ombre du mur de Lincoln's Inn interceptait la lumière, qui aurait pu pénétrer dans la boutique, il nous eût été impossible d'y rien voir sans la lanterne qu'un vieux homme à lunettes et à bonnet fourré promenait dans le magasin. Il se tourna vers la porte où il nous aperçut ; il était petit, cadavéreux et ridé ; portait de travers sa tête enfoncée entre ses deux épaules, et son haleine, qu'on voyait sortir de sa bouche, paraissait être la fumée d'un feu qui le brûlait intérieurement ; sa gorge, son menton, ses joues et ses sourcils étaient couverts de poils blancs, si ébouriffés et si roides, sur une peau tellement raboteuse, où les veines se tordaient en faisant de telles saillies, que la partie supérieure de son corps, depuis la poitrine jusqu'au sommet de la tête, ressemblait à une vieille souche couverte d'une neige épaisse.

« Hi ! hi ! hi ! dit-il en s'approchant, avez-vous quelque chose à vendre ? »

Nous reculâmes en regardant la petite vieille, qui s'efforçait en vain d'ouvrir la porte de la maison, et à qui Richard essayait de faire entendre que, puisque nous avions eu le plaisir de voir l'endroit où elle demeurerait, nous allions la quitter ; mais elle devint si pressante et renouvela sa prière avec tant d'instances que je ne pus résister au désir qu'elle exprimait ; et, lorsque l'affreux vieillard, se joignant à elle, nous eut dit : « Contentez-la, c'est l'affaire d'une minute ; passez par la boutique si l'autre porte ne va pas, » nous nous laissâmes persuader, encouragées par Richard et comptant sur la protection qu'au besoin il saurait nous donner.

« Krook, mon propriétaire, dit la petite vieille en daignant condescendre jusqu'à nous le présenter ; il est connu dans le voisinage sous le nom de lord Chancelier, et sa boutique y est appelée la Cour de chancellerie ; c'est un homme original, tout à fait excentrique. » Elle hocha la tête en se frappant le front d'une manière significative, et nous pria d'être indulgents pour lui, « car il est un peu.... vous savez.... un peu fou.... » ajouta-t-elle avec une profonde dignité. Le vieillard l'entendit et se mit à ricaner.

« C'est pourtant vrai qu'ils m'appellent lord Chancelier, dit-il en passant devant nous avec sa lanterne, et qu'ils ont donné à ma boutique le nom de Chancellerie ; savez-vous pourquoi ?

— Assurément non, répondit Richard avec indifférence.

— Voyez-vous, reprit le vieillard, hi ! hi ! ... quelle jolie chevelure ! j'en ai trois grands sacs dans ma cave, rien que de cheveux de femme, et pas une mèche aussi belle que celle-ci ; quelle couleur ! quelle finesse !

— Assez, mon brave, assez ! dit Richard révolté de voir l'af-freux regrattier toucher de sa main jaune l'une des nattes de miss Clare ; vous pouvez les admirer, ainsi que nous le faisons tous, sans vous permettre une telle licence. »

Krook lança un regard rapide sur le jeune homme. Éva, toute tremblante et dont la beauté miraculeuse semblait fixer même l'attention de la petite vieille, dit en rougissant qu'elle ne pouvait que s'enorgueillir de cette preuve d'admiration ingénue, et le vieillard reprit, aussi vite qu'il l'avait quittée, la physionomie qui semblait lui être habituelle.

« Voyez-vous, dit-il, j'ai ici tant de choses de tant d'espèces, que les voisins qui s'imaginent (est-ce qu'ils savent ?) que tout ça n'est bon à rien, dépérit et s'en va, que ce n'est que ruine et désordre, nous ont rebaptisés mon magasin et moi. Et comme j'ai dans mon fonds de commerce tant de vieux parchemins et de vieilles paperasses, que j'ai du goût pour la rouille, la moisissure et les toiles d'araignée ; que je fais argent de tout ; que je n'aime pas à lâcher ce que j'agrippe, ni à changer quoi que ce soit, ni à balayer, à nettoyer, à fourbir non plus qu'à réparer tout ce qui m'entoure, c'est pour cela qu'ils m'ont donné ce sobriquet et m'appellent Chancelier. Cela m'est égal. Je vais tous les jours voir siéger mon confrère. Il ne me remarque pas ; moi je l'observe ; il n'y a pas tant de différence entre nous ; tous les deux nous pê-chons en eau trouble. Hi ! lady Jane ! »

Une grosse chatte grise sauta d'une planche sur l'épaule du vieillard et nous fit tressaillir.

« Montre-leur comme tu égratignes ; bien, lady Jane ; hi, hi ! Déchire, déchire, milady. »

L'animal se précipita sur un paquet de chiffons qu'il laboura de ses griffes de tigre avec un bruit qui me fit grincer les dents.

« Sans compter qu'elle en ferait autant de n'importe qui, si je le lui commandais, reprit le vieillard. J'achète des peaux de chat, parmi tant d'autres choses, et l'on vint m'offrir la sienne ; une belle peau, comme vous voyez ; mais j'ai gardé la bête et ne l'ai pas dépouillée ; ce qui ne ressemble guère, direz-vous, à ce qu'ils font à la chancellerie. »

Nous avons traversé la boutique, et le regrattier venait d'ouvrir la porte qui conduisait à l'entrée de la maison, quand la petite vieille lui dit d'un air gracieux :

« Merci Krook ; vous avez de bonnes intentions, mais vous êtes fatigant ; ces jeunes demoiselles sont pressées. J'ai moi-même peu de temps à perdre, ayant à me rendre à la cour. Mes jeunes amis sont les pupilles dans Jarndyce contre Jarndyce.

— Jarndyce ! s'écria le vieillard avec surprise.

— Mon Dieu, oui.

— Est-il possible ! reprit M. Krook émerveillé.

— Vous paraissez prendre un vif intérêt aux causes que votre noble collègue est appelé à juger, lui dit Richard.

— Oui, répliqua-t-il d'un air distrait. Alors votre nom doit être....

— Richard Carstone.

— Carstone, répéta-t-il en comptant sur ses doigts ; oui, c'est cela ; il y avait encore les noms de Barbary, de Clare et je crois ce-

lui de Dedlock.

— Il en sait autant là-dessus que le véritable chancelier, nous dit M. Carstone.

— Oui ! continua le vieillard sortant peu à peu de sa rêverie ; Tom Jarndyce.... excusez-moi, si je l'appelle Tom, mais à la cour on ne lui connaissait pas d'autre nom. Tom Jarndyce donc entraît souvent ici ; le pauvre homme n'avait plus guère de repos ; il avait pris l'habitude de rôder par ici quand sa cause était appelée ou quand elle devait l'être ; il allait et venait, parlant aux boutiquiers et disant à chacun : « Garex-vous de la chancellerie, quoi qu'il puisse arriver, car c'est être broyé lentement par un moulin qui ne tourne pas ; c'est cuire à petit feu ; mourir à coups d'épingle ; être noyé goutte à goutte ; devenir fou. » Le malheureux finit par se défaire en détail ; je le vois encore, il se tenait où sont justement les deux jeunes demoiselles. »

Nous écoutions avec horreur. Tout le voisinage savait bien qu'un jour ou l'autre il en arriverait là. « Une fois donc il entra, vint s'asseoir à la place où sont ces deux dames ; il me pria d'aller lui chercher une pinte de vin (j'étais un peu plus jeune que je ne le suis maintenant) ; « Je me sens, dit-il, tout abattu ; mon procès est appelé, et je suppose que je suis plus près que jamais d'obtenir un jugement ; il faut donc se remonter. » Je ne voulais pas le laisser seul, et je lui persuadai d'aller à la taverne qui est de l'autre côté de ma ruelle (c'est-à-dire la ruelle de la Chancellerie). Quelques instants après je le vis par la fenêtre confortablement établi près d'un bon feu, assis dans un grand fauteuil avec du monde autour de lui. Je sortis donc bien tranquille ; je n'étais pas rentré, que j'entends un coup de pistolet retentir avec fracas dans l'Inn ; j'accours avec tous les voisins. »

Le vieillard nous regarda fixement, ouvrit sa lanterne, en souffla la chandelle et continua :

« C'était lui, je n'ai pas besoin de vous le dire. Tout le monde se précipite à l'audience où le procès allait son train ; mon noble et savant confrère et tous les autres pataugeaient dans le bournier, comme toujours, et faisaient semblant de ne pas savoir un mot de ce qui s'était passé, ou bien de n'avoir pas à s'en préoccuper. »

Éva et Richard étaient d'une pâleur extrême, et je compris à l'émotion que je ressentais ce qu'ils devaient éprouver en se voyant héritiers de cette longue série de douleurs qui se rattachait à de si affreux souvenirs. Je souffrais aussi pour la pauvre créature qui nous avait amenés, craignant l'application qu'elle pouvait se faire de cette pénible histoire ; mais, à ma grande surprise, elle ne semblait pas même en être émue, et monta l'escalier en nous informant, avec l'indulgence d'un être supérieur, que son propriétaire était « un peu... fou... vous savez ! »

Elle habitait dans les combles une chambre assez grande, d'où elle apercevait le toit de la grande salle de Lincoln's Inn, avantage qui semblait l'avoir décidée à choisir ce logement. « La nuit, disait-elle, je peux encore voir la Cour, principalement quand il fait clair de lune. » Sa chambre était propre, mais absolument nue ; j'y vis à peine les meubles les plus indispensables ; quelques anciennes gravures arrachées à de vieux livres ; des portraits de chanceliers et d'avocats illustres, collés sur la muraille avec des pains à cacheter ; quelques vieux sacs fanés « contenant ses documents, » ainsi qu'elle prit grand soin de nous le dire ; dans la grille pas de charbon ni même de cendres, et nulle part aucune trace de vêtement, aucun vestige de nourriture. Dans un buffet

entr'ouvert, j'entrevis bien deux tasses, autant d'assiettes, un pot ou deux, mais tout cela vide et scrupuleusement essuyé. Je sentis alors que son extérieur misérable avait un sens plus profond et plus touchant que je ne l'avais supposé.

« Infiniment honorée, je vous assure, de la visite que me font les pupilles dans Jarndyce, dit la pauvre petite vieille avec une douceur extrême, et profondément reconnaissante de l'heureux présage qu'elle m'apporte. C'est un endroit retiré que celui que j'habite. La nécessité où je me trouve de suivre toutes les séances de la cour, restreint de beaucoup le cercle des logements où j'aurais pu m'établir. Je suis ici depuis bien des années ; je passe mes jours au palais, mes soirées et mes nuits dans cette chambre. Les nuits sont bien longues, car je dors peu et je pense beaucoup. C'est inévitable, plaidant en chancellerie. Je regrette de ne pas pouvoir vous offrir le chocolat. J'attends un jugement qui ne saurait plus tarder ; je m'établirai alors sur un grand pied. Quant à présent, je ne crains pas de l'avouer sous le sceau du secret aux pupilles dans Jarndyce, il m'est quelquefois bien difficile de conserver l'apparence d'une personne comme il faut. J'ai eu bien froid ici ; j'y ai supporté des privations encore plus rudes que le froid. Mais peu importe ; veuillez me pardonner de vous entretenir d'un sujet si vulgaire. »

Elle tira le rideau qui masquait la fenêtre étroite et basse de sa mansarde, et appela notre attention sur plusieurs cages renfermant des alouettes, des linotes, des chardonnerets, une vingtaine de petits oiseaux.

« Quand je me suis procuré ces chères petites créatures, nous dit-elle, j'avais un but que vous allez comprendre : c'était dans l'intention de leur rendre la liberté quand j'aurais gagné mon

procès. Mon Dieu ! oui. Mais, en attendant, elles meurent en prison. L'existence de ces pauvres petits êtres est si courte, en comparaison des formalités judiciaires, que ma collection s'est renouvelée bien des fois depuis lors ; je doute même que pas un de ceux que vous voyez, et qui sont tous très-jeunes, vive assez longtemps pour jamais être libre. C'est mortifiant, n'est-ce pas ? Et je pense quelquefois, poursuivit-elle sans attendre qu'on lui eût répondu, je pense qu'un jour on me trouvera froide et sans vie dans cette chambre avant la fin du procès, comme j'ai trouvé si souvent mes pauvres petits oiseaux. »

Richard, obéissant à la pitié profonde qu'exprimaient les yeux de miss Clare, saisit l'occasion de poser quelque argent sur le coin de la cheminée, tandis que, nous rapprochant des cages, nous feignîmes d'examiner les oiseaux qu'elles contenaient.

« Il est rare que je leur permette de chanter, reprit la pauvre fille. Vous trouvez cela singulier ? mais la pensée qu'ils chantent tandis que je suis à l'audience, à écouter les arguments qu'on m'y oppose, me trouble l'esprit, et vous savez combien il est urgent que mes idées soient précises. Une autre fois, je vous apprendrai leur nom. Pas à présent. Qu'ils chantent aujourd'hui, pour célébrer cette visite de bon augure ; qu'ils chantent tant qu'ils voudront en l'honneur de la jeunesse, de l'espoir et de la beauté, dit-elle en faisant à chaque mot une révérence accompagnée d'un sourire, et laissons-les jouir en plein de la lumière du jour. »

Immédiatement les pauvres petits commencèrent à gazouiller en sautillant dans leurs cages.

« Je ne les mets pas dehors, continua-t-elle, et je n'ouvre pas la fenêtre, parce que la chatte que vous avez vue, et qu'on appelle

lady Jane, pourrait bien les manger ; elle reste pendant des heures entières couchée au bord du toit. J'ai découvert, ajouta-t-elle mystérieusement, que la crainte de les voir retrouver leur liberté aiguise encore sa cruauté naturelle. Cette affreuse bête est rusée, pleine de malice. Quelquefois, je serais tentée de croire que ce n'est pas une chatte, mais cet affreux loup de la fable, tant il est difficile de l'éloigner de chez soi. »

Neuf heures et demie ayant sonné aux horloges du voisinage, la pauvre femme saisit en toute hâte son sac de documents qu'elle avait posé sur la table, et nous demanda si nous nous rendions à la cour. Sur la réponse que nous lui fîmes que ce n'était pas notre intention, mais que nous serions désolés de la retenir, elle ouvrit la porte et se dirigea vers l'escalier.

« Avec un tel présage, il est plus nécessaire que jamais, dit-elle, que je me trouve à la cour avant l'arrivée du chancelier, car il est possible que ma cause soit appelée tout d'abord. J'ai le pressentiment qu'elle passera la première. »

Elle s'arrêta et nous dit tout bas que la maison était remplie d'un ramas d'objets que son propriétaire avait achetés pièce à pièce et ne consentait pas à vendre, en raison de ce qu'il « était un peu.... fou. » Au second étage, elle nous avait montré du doigt, sans nous rien dire, une porte sombre qui s'ouvrait sur le palier.

« Le seul locataire qui habite cette maison avec moi, continua-t-elle, est un copiste qui fait de la grosse. Les enfants du voisinage disent qu'il a vendu son âme au diable. Je ne sais pas ce qu'il a fait du prix qu'on lui en a donné. Chut ! »

Et, craignant sans doute que le locataire pût l'entendre, elle répéta : « Chut ! » et marcha sur la pointe du pied, comme si le

bruit de ses pas avait pu révéler ses paroles.

Quand nous traversâmes la boutique, ainsi que nous l'avions fait en arrivant, le vieux Krook était en train d'emmagasiner de nombreux ballots de papier déchiré, qu'il fourrait dans une espèce de puits béant au milieu du plancher. La sueur couvrait son front, tant il mettait d'activité à cette besogne, et, à chaque ballot qu'il enfonçait dans la trappe, il faisait une croix sur la muraille avec un morceau de craie. Richard, Éva, miss Jellyby et la petite vieille étaient déjà passés, quand, m'arrêtant par le bras, il traça un J sur le mur, en commençant par la fin de la lettre et en la terminant à rebours. C'était une majuscule en ronde, telle que l'eût faite un clerc de Kenge et Carboy.

« Pouvez-vous lire ? me demanda-t-il en me jetant un regard perçant.

— Très-bien.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un J. »

Il me regarda de nouveau, lança un coup d'œil vers la porte, effaça la lettre qu'il avait faite, et la remplaça par un a (cette fois une petite lettre), et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il eût formé successivement toutes celles qui composent le mot Jarndyce.

« Qu'avez-vous lu ? » me demanda-t-il.

Je le lui dis. Il se mit à rire, et traça, toujours de la même façon et les unes après les autres, les lettres qui forment Bleak-House.

« Hi ! dit-il en posant son morceau de craie. Je ne sais ni lire ni écrire, mais j'ai toujours eu des dispositions pour retracer de mémoire les signes qui m'ont frappé. »

Sa physionomie avait quelque chose de si désagréable, et sa chatte me regardait avec un air si méchant, que je me sentis soulagée quand Richard, étant revenu sur ses pas, apparut à la porte en disant :

« J'espère, miss Summerson, que vous n'êtes pas en marché pour vendre votre chevelure. Ne vous laissez pas tenter ; M. Krook en a déjà trois sacs, et c'est bien suffisant. »

Je souhaitai le bonjour à l'horrible vieillard, et m'empressai de rejoindre mes amis dans la rue, où la pauvre folle nous quitta en nous donnant sa bénédiction en grande cérémonie, après avoir renouvelé la promesse qu'elle nous avait faite la veille de nous léguer d'immenses domaines.

Au moment de sortir de cette ruelle, nous nous retournâmes, et nous vîmes M. Krook sur sa porte, nous regardant à travers ses lunettes avec sa chatte sur l'épaule. La queue de l'animal, dressée comme un plumet, semblait faire partie de la coiffure de son maître.

« Une véritable aventure ! dit Richard en soupirant. Ah ! cousine, cousine, quel mot affreux que celui de Chancellerie !

— J'en ai toujours eu peur dit Éva. Je suis si malheureuse, d'être l'ennemie, sans le savoir, de tant de gens, qui, à leur tour, sont les miens ; de penser que nous nous ruinons mutuellement, sans même savoir pourquoi, et que nous passerons toute notre vie dans l'inquiétude et la discorde ! Le bon droit est pourtant

quelque part. N'est-il pas bien étrange que, depuis tant d'années qu'on s'en occupe, un juge honnête et pénétré de ses devoirs n'ait pas encore pu découvrir où il se trouve ?

— Oui, cousine, c'est quelque chose de bien étrange en effet ! que cette partie d'échecs, inutile et ruineuse ; que cette cour, impassible dans sa sérénité, au milieu des misères qu'elle fait naître et qu'elle prolonge ! Ma tête s'égare à force de me demander comment tout cela pourrait exister, si les hommes n'étaient pas des fous ou des fripons, et mon cœur se brise en pensant que peut-être sont-ils l'un et l'autre. Mais, quoi qu'il arrive, chère Éva.... vous permettez que je vous appelle ainsi ? ... quoi qu'il arrive, la chancellerie n'influera pas sur nous. Grâce à notre bon parent, nous voilà réunis ; elle ne peut plus nous séparer maintenant.

— Je l'espère, cousin Richard. »

Miss Jellyby me pressa le bras en me regardant d'un air significatif ; je répondis par un sourire, et notre promenade s'acheva gaiement. Nous étions rentrés déjà depuis quelque temps, lorsque mistress Jellyby sortit de sa chambre, et, une heure après environ, tout ce qui était nécessaire pour le déjeuner arriva peu à peu dans la salle à manger.

Il est probable que mistress Jellyby s'était déshabillée comme tout le monde avant de se mettre au lit, mais rien dans son aspect ne le faisait supposer. Elle fut très-occupée pendant tout le déjeuner, car le courrier du matin lui apporta une énorme quantité de lettres, toutes relatives à Borrioboula Gha, qui lui donnaient, nous dit-elle, beaucoup de besogne pour le reste du jour. Les enfants tombèrent de côté et d'autre, marquant chaque fois d'une

entaille leurs pauvres petites jambes, véritables mémoranda où s'inscrivaient leurs chutes ; Pépy fut perdu pendant deux heures, ramené du marché de Newgate par un policeman, et mistress Jellyby accueillit son retour avec autant de calme qu'elle avait supporté son absence.

Caroline était à son pupitre, les doigts et le visage tachés d'encre, comme nous l'avions trouvée la veille, et sa mère persévérant à lui dicter force lettres, quand une voiture découverte vint nous prendre, avec une petite charrette pour nos bagages.

Mistress Jellyby nous chargea de ses compliments affectueux pour M. Jarndyce ; Caroline vint nous reconduire, m'embrassa dans le corridor, et s'arrêta sur les marches où je la vis pleurer en mordillant sa plume. Pépy dormait, par bonheur, ce qui nous épargna le chagrin d'une séparation douloureuse (j'avais certains motifs de supposer qu'il n'était allé au marché de Newgate qu'avec l'intention de m'y chercher) ; les autres enfants montrèrent derrière notre carrosse, ne manquèrent pas d'en tomber, et nous les vîmes avec inquiétude éparpillés sur le pavé de Thavies-Inn, au moment où nous venions d'en sortir.

6

Le brouillard s'était dissipé et le ciel devenait de plus en plus clair à mesure que nous avançons vers l'ouest. Nous avons traversé Londres, admirant ses rues immenses, l'éclat de ses magasins, l'activité de son commerce et la foule aux mille couleurs que le soleil attirait au dehors. Après la Cité les faubourgs, qui à eux seuls formeraient une grande ville. Enfin, la route à travers la

campagne avec ses bornes milliaires ; et les moulins à vent ; les meules de blé, les charrettes de ferme, la senteur du vieux foin, les enseignes et les augettes aux portes des auberges ; les arbres, les champs et les haies. Sous ses yeux paysage et verdure, et derrière soi la métropole immense, quel plaisir ! Aussi, quand un chariot, dont le magnifique attelage, harnaché de rouge et grelots au collier, passa près de nous en faisant retentir son joyeux carillon, nous fûmes sur le point de joindre notre voix à celle des clochettes, tant l'influence vivifiante des lieux que nous traversions excitait notre gaieté.

« Cette route, dit Richard, me rappelle mon homonyme Wittington ; mais le chariot s'arrête, est-ce à nous qu'on veut parler ? »

Le carillon s'éteignait peu à peu, ranimé de temps en temps par un cheval qui, en relevant la tête ou en secouant sa crinière, faisait vibrer au loin le son éclatant de ses grelots.

« Bonjour, l'ami (le conducteur du chariot était à notre portière) ; mais voyez donc, Éva, nos trois noms dans son chapeau, sur trois billets qui nous sont adressés ; de la part de qui ? demanda Richard.

— De mon maître, monsieur, » répondit le charretier, qui, remettant son chapeau, fit claquer son fouet, réveilla ses clochettes et continua sa route au milieu d'un tourbillon sonore.

« Serait-ce le chariot de M. Jarndyce ? demanda Richard au postillon.

— Oui, monsieur. »

Nous ouvrîmes les billets qui nous avaient été remis ; ils étaient chacun la contre-partie de l'autre, et contenaient ces mots, d'une écriture ferme et lisible :

« Voulant dégager de toute contrainte notre première entrevue et la rendre aussi agréable que possible, je viens, chère enfant, vous proposer de nous aborder en vieux amis, et de considérer le passé comme un fait accompli ; vous et moi nous en serons plus à l'aise.

« Je vous attends et je vous aime.

« *John Jarndyce.* »

J'avais craint jusqu'alors de ne pouvoir exprimer assez ma reconnaissance à mon bienfaiteur, au seul appui que je me connusse sur la terre. Il m'avait toujours semblé que ma gratitude était trop profondément ensevelie dans mon cœur pour cela ; et je me demandais à présent comment je pourrais voir cet homme généreux sans le remercier des bienfaits dont il m'avait comblée. Mais ces quelques lignes réveillaient chez Éva et Richard un vague souvenir dont ils ne se rappelaient pas l'origine, et qu'ils avaient pourtant conservé, de l'antipathie que M. Jarndyce éprouvait pour les remerciements que lui attiraient ses bontés ; antipathie qui lui faisait recourir aux expédients les plus étranges, pour éviter toute expression de gratitude. Éva se souvenait d'avoir entendu raconter à sa mère, qu'un jour où elle allait le remercier d'un trait de générosité peu commune, il l'avait aperçue par la fenêtre, et, se doutant du motif de sa visite, s'était échappé par la porte de derrière et qu'il était ensuite resté pendant trois mois sans donner signe de vie. Cette bizarrerie servit de thème à notre conversation, qui roulait naturellement sur la

nouvelle existence que nous allions avoir ; que pouvait être Bleak-House ; et M. Jarndyce lui-même ? Que nous dirait-il et quelle serait notre réponse ? Le verrions-nous en arrivant ou ne serait-ce que plus tard ? mille questions qui servaient de base aux conjectures les plus incertaines et qui revenaient sans cesse.

La route était mauvaise pour les chevaux ; le trottoir des piétons au contraire paraissait assez bon. Nous descendîmes de voiture pour gravir la colline. Arrivés au sommet, trouvant du plaisir à marcher, nous continuâmes notre promenade. On relayait à Barnet : les chevaux étaient prêts, mais ils venaient de manger ; il fallut les attendre ; les jours étaient courts, et il faisait nuit close avant que nous eussions atteint la petite ville de Saint-Albans, près de laquelle est située Bleak-house.

L'inquiétude commençait à nous gagner ; Richard avouait lui-même qu'il éprouvait une certaine émotion et comme un vague désir de retourner sur ses pas. Quant à miss Clare et à moi, le froid aidant, nous tremblions de la tête aux pieds. Saint-Albans était maintenant derrière nous ; à un détour de la route, le postillon nous regarda, nous fit un signe, et, nous levant pour mieux voir (Richard tenait Éva pour l'empêcher de tomber), nous cherchâmes à distinguer quelque chose à l'horizon ; une lumière brillait à la crête d'une colline et le postillon, nous la montrant avec son fouet, nous cria : « C'est Bleak-House ! » Il mit ses chevaux au galop, pressa leur allure, faisant jaillir les cailloux autour de nous comme l'eau écumante que fouette la roue d'un moulin. La lumière disparue à nos yeux reparut encore ; de grands arbres nous la masquèrent ; nous franchîmes une avenue et nous la revîmes bientôt, brillant d'un plus vif éclat ; elle s'échappait de la fenêtre d'une vieille façade à trois pignons et à laquelle on arri-

vait par une allée tournante. Au bruit de nos roues, une cloche se fit entendre ; et aux sons graves que sa voix jetait dans l'air, aux aboiements des chiens, à la lueur des flambeaux, aux battements précipités de nos cœurs, nous descendîmes de voiture au milieu d'une extrême agitation.

« Éva, Esther, chers enfants ! soyez ici les bienvenus ; que je suis heureux de vous voir. Rick ! si j'avais une troisième main, elle serait pour vous, mon ami. »

Celui qui disait ces mots d'une voix franche et hospitalière nous entourait de ses bras, Éva et moi, et, nous couvrant de baisers paternels, il nous entraîna dans un petit salon où brillait un bon feu. Il nous fit asseoir près de lui sur une causeuse à côté de la cheminée.

« Maintenant, Rick, reprit M. Jarndyce, ma main est libre, la voici ; un mot du cœur vaut autant qu'un discours : je suis enchanté de vous voir ; approchez-vous du feu, vous êtes ici chez vous. »

Richard lui serra la main avec un mélange instinctif de respect et de franchise et n'ajoutant que ces paroles (mais avec tant d'âme que j'eus peur de voir s'enfuir M. Jarndyce) : « Vous êtes bien bon, monsieur, nous vous sommes très-reconnaissants. » Il se débarrassa de son chapeau et de son manteau et revint auprès du feu.

« Êtes-vous contents de votre voyage ? Et que pensez-vous de mistress Jellyby ? » demanda M. Jarndyce en se tournant vers Éva.

Je saisis cette occasion de l'examiner avec soin, tandis qu'il écoutait la réponse que lui faisait miss Clare. Il avait une belle et bonne figure, expressive et mobile, des cheveux d'un gris de fer argenté, et me parut avoir de cinquante à soixante ans ; mais il était droit et vigoureux et portait bien sa taille. Le son de sa voix avait, de prime abord, réveillé dans mon esprit une idée vague que je ne pouvais définir, mais son regard plein de bonté, et quelque chose de spontané dans ses manières, me rappelaient ce gentleman que j'avais rencontré dans la diligence le jour mémorable où j'avais quitté la maison de ma marraine pour me rendre à Reading, six ans auparavant. C'était lui, je ne pouvais en douter ; il me regarda au moment où je venais de faire cette découverte, et de ma vie je ne fus plus effrayée, car il sembla lire ma pensée dans mes yeux et se tourna vers la porte d'un air qui me fit croire qu'il voulait s'en aller ; cependant il n'en fit rien et me demanda de lui dire à mon tour mon opinion sur mistress Jellyby.

« Elle se donne beaucoup de mal pour l'Afrique, répondis-je.

— Noble conduite, répliqua M. Jarndyce ; mais c'est répondre comme Éva (je crois qu'Éva n'avait rien dit), et vous pensez autre chose.

— Peut-être oublie-t-elle un peu sa maison, ajoutai-je en regardant Richard qui m'engageait à parler.

— Continuez, reprit M. Jarndyce ; j'ai besoin de connaître votre opinion tout entière ; ce n'est pas sans motif que je vous ai envoyés là-bas...

— Nous pensons, repris-je en hésitant, qu'il faut d'abord remplir les devoirs que la famille impose et qu'on ne saurait les rem-

placer par d'autres.

— Les petits Jellyby sont vraiment dans un état... Je ne trouve pas d'expression assez forte pour qualifier leur abandon, monsieur, dit Richard qui s'empessa de venir à mon secours.

— Elle a de bonnes intentions, reprit M. Jarndyce avec vivacité... il fait un vent d'est qui...

— Il était du nord quand nous sommes arrivés, fit observer Richard. De l'est, mon cher Rick, dit M. Jarndyce en attisant le feu ; j'éprouve toujours une sensation pénible quand le vent souffle de ce côté, et cela ne me trompe jamais.

— Un rhumatisme ?

— Probablement.

— Ainsi donc les petits Jellyby... je m'en doutais, sont dans un é... Le vent est bien de l'est, je vous le jure. »

Il fit deux ou trois fois le tour de la chambre, tenant d'une main le tisonnier, de l'autre ébouriffant ses cheveux avec une originalité si plaisante et d'un air où la bonté se mêlait tellement à la mauvaise humeur, que nous nous surprîmes à l'aimer plus que je ne pourrais vous le dire. Puis, offrant un bras à Éva, l'autre à moi, et priant Richard de s'emparer d'une bougie, M. Jarndyce nous fit sortir du salon.

« Ces petits Jellyby ! poursuivit-il ; mais ne pouviez-vous pas... et d'ailleurs ne l'avez-vous pas fait ?... enfin s'il avait plu des dragées, des tartes aux confitures ou n'importe quoi du même genre...

— Oh ! mon cousin... dit Éva qui s'interrompit en rougissant.

— Très-bien, ma charmante ; j'aime cela, appelez-moi mon cousin ; cousin John serait mieux encore.

— Eh bien donc, cousin John, reprit Éva en riant, il a plu pour eux quelque chose de meilleur que les dragées : c'est Esther.

— Vraiment ? qu'est-ce qu'elle a donc fait ?

— Figurez-vous, dit Éva en croisant ses mains sur le bras de M. Jarndyce, et en me faisant des signes de tête négatifs pour répondre à ceux que je lui adressais de mon côté pour la faire taire, figurez-vous qu'elle est devenue tout de suite leur amie et qu'elle les a soignés, dorlotés, bercés, débarbouillés, habillés ; qu'elle leur racontait des histoires, leur faisait des cadeaux.

— Ma chérie, que dites-vous là ? pour un mauvais petit cheval de plomb....

— Et ce n'est pas tout, cousin John ; elle consolait Caroline, la fille aînée de mistress Jellyby, pensait à tout, veillait sur moi et s'est montrée si bonne et si aimable !... Non, non, chère Esther, je ne veux pas m'arrêter, encore moins être contredite ; vous savez bien que je dis vrai. »

Et la ravissante créature, se penchant vers moi, m'embrassa de tout son cœur ; puis regardant M. Jarndyce en face, elle lui dit audacieusement : « Quoique vous puissiez faire et dire, cousin John, je veux vous remercier de la compagne que vous m'avez donnée. » Je craignais de le voir partir ; mais se retournant vers Richard :

« De quel côté disiez-vous qu'était le vent ? lui demanda-t-il.

— Du nord, quand nous sommes arrivés, dit Richard.

— Vous aviez raison, mon ami ; pas le moindre petit vent d'est ; c'était une méprise de ma part. Allons, venez, enfants, que je vous fasse voir votre demeure. »

C'était une de ces vieilles maisons délicieusement irrégulières où l'on monte deux marches, on en descend trois, pour aller d'une pièce à l'autre ; où vous découvrez encore des chambres quand vous croyez avoir tout vu ; et qui contiennent une foule de cabinets, de petits passages, de couloirs, de chambrettes avec des jalousies aux fenêtres, à travers lesquelles passent les branches flexibles des plantes grimpantes qui tapissent la muraille. La mienne, dans laquelle nous entrâmes d'abord, était de ces dernières, en mansarde, avec toutes sortes de petits coins et une cheminée garnie intérieurement de carreaux de faïence qui reflétaient la flamme d'un feu de bois clair et vif. Nous descendîmes deux marches et nous nous trouvâmes dans un charmant petit salon, donnant sur le parterre et qui nous était réservé. Trois marches à monter et nous fûmes dans la chambre de miss Clare, belle et grande pièce dont la fenêtre à profonde embrasure dominait la campagne et d'où l'on devait découvrir un magnifique horizon ; pour l'instant, nous n'aperçûmes que d'immenses ténèbres se déroulant sous les étoiles. On sortait de cette chambre par une petite galerie avec laquelle communiquaient les deux chambres d'honneur et d'où l'on revenait à la grande salle du rez-de-chaussée par un petit escalier avec des embranchements sans nombre. Mais au lieu de suivre cette direction, nous revînmes sur nos pas, montâmes quelques marches et nous engageâmes dans des corridors où se trouvaient des cylindres, des tables triangulaires, une chaise hindoue qui servait en même temps de sofa, de lit et de coffre, qui tenait à la fois d'un bambou et d'une grande cage, et avait été rapportée des Indes on ne savait plus par qui.

De là on entrait dans la chambre de Richard, mi-bibliothèque et mi-salon. De là, nous allâmes par un corridor directement dans celle où M. Jarndyce couchait toute l'année, la fenêtre ouverte, et dont le lit sans rideaux occupait le milieu de la pièce afin d'y avoir plus d'air. À côté, dans un petit cabinet, se trouvait la baignoire où chaque matin il prenait son bain froid. Venait ensuite un couloir sur lequel donnait l'escalier dérobé, et d'où l'on pouvait entendre le pied des chevaux glisser sur le pavé en sortant de l'écurie et les paroles que le palefrenier leur adressait chaque fois ; ou bien, si vous preniez la porte opposée (toutes les chambres en avaient au moins deux), vous n'aviez que six marches à descendre et à traverser un corridor voûté, et vous étiez tout étonné de vous retrouver dans la salle.

La variété de cette disposition irrégulière se montrait également dans l'ameublement qui n'était pas vieux, mais à la vieille mode. Même la chambre où couchait Éva n'était que fleurs et guirlandes, sur le papier des murs, sur la perse des rideaux, le brocart des grands fauteuils qui se dressaient de chaque côté de la cheminée, fauteuils de cour roides et massifs ayant en guise de page un tabouret à leurs pieds. Notre salon était vert et contenait, dans des cadres accrochés aux murailles, de nombreux portraits d'oiseaux surprenants et non moins surpris de ce qu'ils voyaient autour d'eux ; une véritable truite dans sa vitrine où elle était aussi brune et aussi luisante que si on venait de la servir dans son jus ; enfin on y voyait la mort du capitaine Cook, avec une série de tableaux représentant la préparation du thé en Chine et dus au pinceau d'un artiste chinois.

Dans ma chambre étaient les mois de l'année, jeunes ladies à taille courte, un grand chapeau attaché sous le menton, et fanant

du bout des doigts, pour représenter juin ; gentilshommes, au chapeau à trois cornes, au jarret tendu, montrant au loin quelque clocher de village, pour figurer octobre. Et partout dans la maison des portraits demi-grandeur, mais tellement dispersés, que je retrouvai le pendant du frère d'un jeune officier de mes amis dans le cabinet aux porcelaines, et celui de la jolie fiancée de ma chambre, devenue une tête grise, et portant une fleur au corsage, dans la salle à manger. Par contre, j'avais l'ascension d'un gentleman du temps de la reine Anne, que quatre anges entouraient de guirlandes et s'efforçaient d'enlever au ciel, non sans difficulté ; plus, un tableau en tapisserie représentant des fruits, un chaudron et un alphabet. En un mot, tous les meubles, depuis les armoires jusqu'aux pelotes et aux flacons des tables de toilette, offraient la même diversité, et n'avaient de commun entre eux que leur exquise propreté, et la profusion de feuilles de rose et de lavande que renfermait chaque tiroir. C'est ainsi que nous apparut pour la première fois Bleak-House, avec ses fenêtres versant dans la nuit la lumière des flambeaux, avec sa flamme dans chaque foyer, ses habitudes de confort, son cliquetis hospitalier d'assiettes et de couverts qui annonçaient le dîner, le visage de son généreux maître éclairant tout de son regard, et juste assez de vent au dehors pour accompagner de son murmure cette harmonie intérieure.

« Je suis enchanté que Bleak-House vous convienne, nous dit M. Jarndyce en nous ramenant au petit salon de miss Clare ; c'est une demeure sans prétention, mais confortable, et qui le deviendra bien davantage avec de jeunes sourires et de si beaux yeux dans ses murs. Il vous reste une demi-heure à peine jusqu'au dîner ; nous n'avons personne, si ce n'est la meilleure créature du monde.... un enfant.

— Encore un bambin à dorloter, Esther, me dit Éva.

— Non pas comme vous l'entendez, reprit mon tuteur ; celui dont je parle est un homme de mon âge ; mais ce n'en est pas moins un enfant, par la simplicité, la fraîcheur, l'enthousiasme de son esprit et l'innocente inaptitude qu'il a conservée pour toutes les choses de ce monde. Il est excellent musicien, dessine parfaitement, pourrait exercer la profession d'artiste et vit en amateur ; il est fort instruit, et ses manières sont des plus séduisantes. Il n'a pas été heureux dans ses affaires, ses entreprises, son intérieur, mais il ne s'en souvient même pas.

— A-t-il des enfants ? demanda Richard.

— Certes, une demi-douzaine : huit ou dix peut-être ; mais il ne s'en est jamais occupé ; comment l'aurait-il fait, lui qui ne pense pas même à ses propres besoins ?

— Et que sont-ils devenus ? poursuivit Richard ; ont-ils pu au moins se tirer d'affaire tout seuls ?

— Je l'espère, dit M. Jarndyce, dont la figure s'attrista. On ne porte pas l'enfant du pauvre, on le traîne, et ce n'est pas à force de soins qu'on l'élève, mais à force de coups ; enfin, d'une manière ou de l'autre ceux d'Harold Skimpole ont culbuté dans le fossé... Le vent tourne, j'en ai peur. »

Richard fit observer que Bleak-House était en effet très-exposé à la bise.

« Assurément, répondit M. Jarndyce ; et nul doute que ce ne soit la cause de ce que j'éprouve ; mais votre chambre est près de la mienne, et je vais vous y conduire. »

Je fus habillée en quelques minutes, et je défaisais mes malles, quand une servante, que je n'avais pas encore vue, m'apporta un panier contenant deux trousseaux de clefs soigneusement étiquetées.

« Pour vous, s'il vous plaît, miss.

— Pour moi ?

— Les clefs de la maison, qu'on m'a dit de vous remettre ; je ne me trompe pas ; vous êtes bien miss Summerson ?

— Oui, répliquai-je.

— Le gros paquet de clefs est celui des chambres ; l'autre, celui de la cave ; demain matin, à l'heure que vous voudrez, je vous montrerai les armoires et les portes qu'elles ouvrent. »

Je lui répondis que je serais prête à six heures et demie. Elle s'en alla, et je restai debout en face du panier, tout émue de la grandeur et de l'importance de mes nouvelles fonctions ; mais lorsque j'eus montré mes clefs à Éva, et que je lui eus tout dit, elle me témoigna tant de confiance, que c'eût été de l'ingratitude de ne pas me sentir encouragée. Assurément c'était pure bienveillance de sa part, je le savais ; mais il m'était bien doux de me laisser tromper ainsi.

De retour au salon, nous fûmes présentées à M. Skimpole, que nous trouvâmes racontant à Richard combien, lorsqu'il était au collège, il avait été passionné pour le jeu de ballon. C'était un petit homme, à l'air vif et enjoué, avec la tête un peu forte, le visage délicat, la voix douce, un grand charme dans toute sa personne, et quelque chose de si imprévu et de si spontané dans l'esprit, que ses moindres paroles, dites avec une gaieté charmante, vous

captivaient complètement. Il paraissait bien moins âgé que M. Jarndyce, et me faisait plutôt l'effet d'un jeune homme flétri que d'un vieillard bien conservé ; sa toilette participait de l'insouciance pleine de grâce qu'il montrait dans ses manières ; et ses cheveux, qui retombaient négligemment sur ses épaules, sa cravate lâche et flottante, comme celle que j'avais remarquée dans le portrait de certains artistes peints par eux-mêmes, ajoutaient à l'idée qu'il faisait naître en moi d'un jeune homme romanesque, déchu par quelque cause inconnue, et vieilli avant l'âge, sans avoir suivi la route commune à travers les années, l'expérience et les soucis.

Il avait étudié la médecine dans sa jeunesse, et avait été placé chez un prince allemand en qualité de médecin ; mais comme il n'avait jamais rien su des poids et mesures, si ce n'est qu'il n'y avait rien de plus antipathique à son caractère, il avait toujours été incapable de prescrire la dose nécessaire des médicaments qu'il indiquait. Ne pouvant en outre s'astreindre à la pratique d'une science qui exigeait une précision de détails pour laquelle, disait-il, sa tête n'était pas faite, il avait trouvé fort naturel et fort juste que le prince eût rompu leur engagement.

C'est alors que n'ayant plus pour vivre que son cœur, et plus rien à faire que d'aimer, il s'était vivement épris d'une jeune fille qu'il avait épousée, et suivant son expression « s'était entouré de chérubins aux joues roses. » M. Jarndyce et plusieurs de ses amis avaient essayé maintes fois de lui ouvrir une carrière ; mais que peut faire en ce monde un homme qui ne sait pas compter et n'a jamais pu avoir une idée précise ni du temps ni de l'argent ? pas de rendez-vous possible, de terme à fixer, ni d'engagement à prendre ; d'entreprise à tenter, ou de mission à remplir ; il avait

donc mené la vie tout bonnement sans rien voir aux affaires d'ici-bas. Il aimait passionnément à lire, à dessiner et à chanter ; passionnément la nature et passionnément l'art. Tout ce qu'il demandait à la société, c'était de le laisser vivre, et c'était bien peu de chose ; qu'il eût des journaux, de la musique, une aimable causerie, un beau site, une côtelette, du café, des fruits dans la saison, quelques feuilles de Bristol et un peu de vin de Bordeaux, il n'en demandait pas davantage. Il n'était qu'un enfant, mais il n'exigeait pas qu'on lui donnât la lune.

« Vivez en paix chacun comme vous l'entendez, disait-il aux autres ; portez l'habit bleu ou l'habit rouge, prenez le surplis ou le tablier ; mettez-vous la plume derrière l'oreille ; courez après la gloire, la fortune ou la sainteté ; faites ce qui vous plaira ; mais laissez vivre Skimpole à sa guise. »

Il nous disait tout cela, non-seulement avec un brio sans pareil, mais surtout avec une franchise et une candeur singulières ; parlant de lui-même comme d'un étranger dont il connaissait les bizarreries et les défauts, mais dont il n'était pas permis néanmoins à la société de méconnaître les droits. Il m'enchantait, bien que je ne pusse faire concorder ses théories avec les convictions que j'avais toujours eues relativement aux exigences de la vie et aux devoirs qu'elle impose. Mais si je ne comprenais pas comment il avait pu s'en affranchir, j'étais bien obligée de reconnaître que néanmoins il l'avait fait complètement.

« Je ne convoite rien, poursuivit-il d'un ton enjoué ; la propriété n'aurait aucun charme pour moi, au contraire. Voilà mon ami Jarndyce qui a une excellente maison ; je lui suis très-reconnaissant de vouloir bien la posséder ; dès que j'y viens, elle m'appartient suffisamment, sans que j'en aie l'embarras et la

dépense ; je suis ici chez moi : mon intendant s'appelle Jarndyce et je puis compter sur sa fidélité.

« Nous parlions tout à l'heure de mistress Jellyby, une femme de tête, qui a une puissance d'application extraordinaire pour les choses de détail, et qui se jette dans les affaires avec une ardeur surprenante. Je l'admire, mais sans lui porter envie. Je puis sympathiser avec l'objet de ses préoccupations ; je puis en rêver, me coucher sur l'herbe par un beau jour et m'abandonner au courant d'une rivière africaine, embrassant tous les nègres que je rencontre, ou jouissant du profond silence de ces rivages déserts, dessiner la végétation des tropiques tout aussi exactement que si j'y étais allé. Je ne dis pas que ce soit d'une utilité absolue et directe ; mais c'est tout ce que je puis faire, et je le fais en conscience. Que le monde, ce composé d'individus affairés, se donne donc toute la peine qu'il aime à prendre, mais qu'il laisse vivre tout simplement Skimpole ; qu'il lui permette d'admirer la nature, et souffre que ce vieil enfant se berce joyeusement sur son cheval à bascule ; pourquoi ne pas lui laisser son dada ? »

Il était évident que M. Jarndyce n'avait pas négligé de se rendre à cette prière ; la position que M. Skimpole occupait à Bleak-House le prouvait suffisamment.

« Charmantes créatures, continua ce dernier en s'adressant à nous, c'est vous seules que j'envie ; c'est le pouvoir que vous avez de répandre la joie autour de vous qui ferait tous délices, et loin de ressentir pour vous une gratitude vulgaire, il me semble que c'est vous qui me devez de la reconnaissance, à moi qui vous donne l'occasion de jouir du bonheur qu'on éprouve à se montrer généreux. Peut-être ne suis-je venu au monde que pour accroître la somme de jouissances qui vous est destinée ; pour être l'un de

vos bienfaiteurs en vous mettant à même de m'assister dans mes perplexités. Pourquoi regretterais-je alors mon inaptitude aux affaires, quand elle a de si agréables conséquences ? »

De tout ce qu'il avait dit jusqu'alors, rien ne sembla plaire davantage à M. Jarndyce que ces dernières paroles ; et je me suis demandé bien des fois comment un homme qui se montrait si reconnaissant du bien qu'on lui donnait l'occasion de faire pouvait éprouver un si vif désir d'échapper à la gratitude qu'il faisait naître chez les autres.

Nous étions ravis de M. Skimpole, et j'attribuai aux qualités attrayantes de mes nouveaux amis l'abandon avec lequel cet esprit aimable se livrait sans réserve à des êtres qu'il ne connaissait pas. Éva et surtout Richard en paraissaient vivement touchés, et considéraient comme un rare privilège la confiance que leur témoignait cet homme séduisant. Plus nous l'écoutions, plus M. Skimpole montrait de verve et de gaieté ; plus il semblait nous dire par ses manières enjouées, sa grâce légère, sa franchise en parlant de ses faiblesses, son rire plein d'insouciance : « Je ne suis qu'un enfant, vous le savez ; oubliez un instant, vous qui êtes graves et réfléchis, oubliez votre science du monde et vos projets sérieux pour jouer avec moi, qui suis tout innocence ; » et nous restions éblouis. D'ailleurs très-sensible, le sentiment qu'éveillait en lui tout ce qui était beau, généreux et tendre, aurait suffi pour lui gagner tous les cœurs. Le soir, comme je préparais le thé, pendant qu'Éva, au piano dans le salon voisin, chantait à Richard une romance dont il avait été question, il vint s'asseoir auprès de moi et me parla de cette charmante créature en des termes qui auraient suffi pour me le faire aimer.

« Elle ressemble, disait-il, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et humides, cette teinte rose, délicate et si fraîche dont ses joues sont couvertes, au matin d'un beau jour. Les oiseaux la prendraient pour l'aurore en la voyant sourire. Nous ne pouvons pas appeler orpheline cette créature ravissante, qui fait la joie de l'humanité ; c'est l'enfant de l'univers. »

M. Jarndyce s'était approché de nous et l'écoutait en souriant :

« Je crains, dit-il, que l'univers ne soit un assez mauvais père.

— Je ne sais pas ! s'écria M. Skimpole.

— Je crois pouvoir l'affirmer, répliqua mon tuteur.

— Fort bien, reprit M. Skimpole. Vous connaissez la société, qui à vos yeux est l'univers, et je ne sais rien de ce monde ; conservez donc votre opinion : mais dans celui dont je parle, continua-t-il en regardant les deux jeunes gens, il n'y aurait pour eux ni ronces, ni réalités sordides ; leur sentier serait jonché de roses, et se déroulerait à l'ombre de bocages délicieux, où l'été serait éternel, et dont les années ne flétriraient pas les fleurs : monde divin d'où n'approcheraient pas les soucis et près duquel le mot argent ne serait jamais prononcé. »

M. Jarndyce lui frappa doucement sur la tête, comme on fait aux enfants, et tourna ses yeux vers les deux pupilles qui lui étaient confiés. Son regard devint pensif, mais d'une bienveillance que j'y ai vue bien souvent, et dont l'expression est restée gravée dans mon cœur. Le salon où se trouvaient les deux jeunes gens n'avait d'autre lumière que la flamme du foyer ; Éva était assise au piano ; Richard, debout auprès d'elle, inclinait sa tête vers la sienne ; leurs ombres s'unissaient et se confondaient

sur la muraille, où elles s'agitaient vaguement, à la lueur tremblante qui éclairait la pièce et dont chaque objet, autour d'eux, recevait une apparence de vie au milieu des formes indécises qu'ils revêtaient aux yeux. Éva effleurait à peine les touches d'ivoire, et le vent, qui gémissait au loin en passant sur les collines, mêlait ses soupirs aux accents affaiblis qu'elle murmurait tout bas à l'oreille de Richard : tableau charmant, rempli d'ombres flottantes, dont l'avenir semblait déjà percer le mystère.

Mais ce n'est pas pour parler de cette vision que j'ai décrit la scène qui me la rappelle. Ce qui alors me frappa, ce fut, au milieu du contraste que présentait ce silence avec le flux de paroles qui l'avait précédé, le regard significatif que mon tuteur jeta vers le piano, et celui qu'immédiatement il reposa sur moi ; il me sembla qu'il me confiait sa pensée, qu'il se sentait compris, et me disait son espérance de voir un jour Éva et Richard s'unir plus étroitement qu'ils ne l'étaient déjà par les liens de la famille.

M. Skimpole jouait du violoncelle et du piano ; il était compositeur, avait commencé un opéra qu'il avait laissé à moitié, et dont il exécuta plusieurs fragments avec un goût parfait. Après le thé, nous eûmes un véritable concert, dont Richard, complètement subjugué par la voix d'Éva, M. Jardnyce et moi fûmes les auditeurs ravis. Tout à coup, M. Skimpole s'éclipsa ; Richard quelques instants après, au moment où je m'étonnais de le voir si longtemps sans reparaitre et perdre ces chants qui l'avaient passionné, la servante qui m'avait remis les clefs entre-bâilla la porte et me demanda si je pouvais venir une minute.

« Oh ! s'il vous plaît, miss, allez-y ! s'écria la pauvre fille en joignant les mains dès que nous fûmes dans l'antichambre. M.

Carstone vous prie de monter chez M. Skimpole, où il est en ce moment, et qui vient d'être pris....

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, miss, il a été saisi tout à coup. »

Je craignis qu'une attaque soudaine n'eût mis sa vie en danger ; toutefois, je m'efforçai de calmer la pauvre fille, et lui recommandai de n'en parler à personne. Je tâchai, de mon côté, de rappeler toute ma présence d'esprit, et je la suivis en toute hâte, cherchant le meilleur remède qui pût servir en pareille occasion, quand, à ma grande surprise, au lieu de voir M. Skimpole étendu sur le carreau ou couché sur son lit, comme je m'y attendais, je le trouvai debout devant la cheminée, le dos au feu et souriant à Richard, qui regardait avec un extrême embarras un homme assis sur le sofa, vêtu d'une redingote blanche, avec des cheveux lisses et rares, qu'il rendait plus lisses et plus rares encore en les essuyant avec son mouchoir de poche.

« Miss Summerson, me dit vivement Richard, donnez-nous un conseil. Quel bonheur que vous soyez montée ! notre ami M. Skimpole, ... n'ayez pas peur.... est arrêté pour dettes.

— Et vraiment, chère miss, ajouta M. Skimpole avec son aisance habituelle, je n'ai jamais été dans une situation qui exigeât plus de ce calme, de cet esprit d'ordre et de méthode, de cette pratique des affaires et de ce sens droit que peut observer en vous quiconque a eu le bonheur de vous voir un instant. »

L'individu qui était sur le sofa, et qui me parut être enrhumé du cerveau, renifla si bruyamment que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

« La somme que vous devez est-elle considérable ? demandai-je à M. Skimpole.

— Chère miss, répondit-il en secouant la tête d'un air aimable, il me serait impossible de vous le dire ; il s'agit je crois de quelques centaines de francs, sans oublier les centimes.

— Six cent vingt francs soixante-quinze centimes, fit observer l'étranger.

— Ne croirait-on pas, à l'entendre, que c'est une petite somme ? » reprit M. Skimpole.

L'étranger ne répondit pas, mais fit entendre un nouveau reniflement d'une puissance à l'enlever du sofa.

« M. Skimpole, dans sa délicatesse, me dit Richard, éprouve quelque hésitation à s'adresser pour cette affaire à mon cousin Jarndyce, ayant eu, depuis peu.... Je crois avoir compris, monsieur, que c'était tout dernièrement....

— Oui, oui, répliqua M. Skimpole en souriant, il y a très-peu de temps, bien que je ne me rappelle plus ni l'époque ni combien ce pouvait être. Jarndyce recommencerait encore, et ce n'est pas là ce qui m'occupe ; mais je préférerais un nouveau bienfaiteur ; et je sens que la variété ajouterait une certaine volupté à l'appui qui me serait donné. J'aimerais, ajouta-t-il en me regardant ainsi que Richard, à développer la générosité dans un sol vierge, et à l'y voir fleurir sous une forme nouvelle.

— Qu'en pensez-vous, miss Summerson ? » me dit tout bas Richard.

Avant de répondre, je voulus savoir ce qui arriverait si M. Skimpole ne trouvait pas d'argent.

« La prison, me répondit l'étrange petit homme en mettant froidement son mouchoir dans son chapeau qui était à ses pieds ; la prison ou bien Coavinses.

— Et qu'est-ce que c'est que Coavinses ?

— Une prison pour dettes. »

Nous nous regardâmes, Richard et moi, profondément troublés ; et, chose bizarre, partageant seuls l'inquiétude et l'embarras que nous causait cette triste perspective. Quant à M. Skimpole, l'intérêt avec lequel il observait notre visage était sincère, et, quelque étrange que puisse paraître cette assertion, n'avait rien d'égoïste. Il s'était mis à l'écart, s'était retiré de la cause, et ne s'inquiétait plus que pour nous de cette difficulté, qui devenait notre affaire.

« J'ai pensé, nous suggéra-t-il dans notre propre intérêt et désirant nous aider à sortir d'embarras, j'ai pensé que M. Richard ou sa charmante cousine, étant parties intéressées dans un procès important où se trouvent engagées d'immenses propriétés, pourraient l'un ou l'autre ou l'un et l'autre signer, ou faire quelque chose comme un bon, une traite, un engagement, je ne sais quel nom les gens d'affaires donnent à ces sortes de formalités, mais je suppose qu'il existe en leur pouvoir quelque moyen d'agir et d'arranger tout cela.

— Nullement, répondit le petit homme.

— En vérité ? reprit M. Skimpole. Eh bien ! ça paraît drôle, je vous assure, à un être qui n'est pas, il est vrai, bon juge en cette

matière.

— Drôle ou non, répliqua l'étranger d'un air brusque et maussade, je vous dis que c'est impossible.

— Ne vous fâchez pas, mon ami ; restez calme, dit M. Skimpole raisonnant l'étranger avec douceur, tandis qu'il faisait le croquis de sa figure sur la page volante d'un livre. Ne vous tourmentez pas de l'office que vous avez à remplir ; nous savons distinguer l'homme de ses actes, et séparer l'individu des fonctions qu'il exerce. Nul doute que, dans la vie privée, vous ne soyez fort estimable, et que votre nature ne possède un fonds de poésie dont peut-être ne vous doutez-vous pas. »

L'étranger ne répondit que par un violent reniflement, soit qu'il voulût par là reconnaître le fonds de poésie qui lui était attribué, soit, au contraire, pour rejeter cette imputation avec mépris, ce qu'il ne m'a pas confié.

« Maintenant, chère miss Summerson et cher monsieur Richard, poursuivit M. Skimpole avec enjouement et confiance, tout en regardant son dessin et en penchant la tête de côté, vous me voyez dans la complète impuissance de rien faire pour moi-même. Mon sort repose entièrement entre vos mains. Je ne demande qu'à être libre. Les papillons jouissent de leur liberté : l'humanité ne refusera pas à Skimpole ce qu'elle accorde aux papillons.

— J'ai deux cent cinquante francs que j'ai reçus de M. Kenge, me dit tout bas Richard, et je m'en vais les offrir. »

De mon côté, j'avais près de quatre cents francs, résultat de plusieurs années d'épargnes, et que j'avais conservés avec soin,

craignant toujours de me trouver, à un moment donné, sans appui et sans ressource ; je le dis à Richard, en le priant, tandis que j'irais chercher mon trésor, d'annoncer à M. Skimpole que nous allions avoir le plaisir de le libérer complètement. À mon retour, M. Skimpole me baisa la main d'un air vraiment ému, non pas pour son compte, mais relativement à nous, comme si, toute considération personnelle lui étant impossible, la vue seule de notre bonheur causait son émotion. Richard m'ayant priée, pour rendre la chose plus gracieuse, de terminer l'affaire avec Coavinses, ainsi que notre ami appelait joyeusement le petit homme aux cheveux plats, je comptai l'argent et reçus la quittance en échange, formalité qui amusa beaucoup M. Skimpole, dont les compliments, d'une exquise délicatesse, diminuèrent ma rougeur. L'affaire une fois réglée sans méprise de ma part, le petit homme mit l'argent dans sa poche en disant brièvement :

« Bonsoir, miss.

— Mon ami, reprit M. Skimpole, qui maintenant, le dos au feu, avait abandonné son esquisse à moitié terminée, je voudrais vous faire une question, toutefois sans avoir l'intention de vous blesser : saviez-vous, ce matin, que vous auriez ce soir pareille mission à remplir ?

— J'l'ai su hier dans l'après-midi, à l'heure du thé, répondit l'agent de la maison Coavinses.

— Et vous n'en avez pas perdu l'appétit, pas éprouvé de malaise ?

— Pas un brin. J'savais que, si je vous manquais aujourd'hui, je ne vous manquerais pas demain ; un jour de plus ou d'moins, c'est pas ça une affaire.

— Mais aujourd’hui, continua M. Skimpole, c’était une belle journée : le soleil brillait sans nuages ; le vent avait d’harmonieux soupirs ; la lumière et l’ombre des effets magiques, et les oiseaux chantaient.

— Personne ne dit l’contraire, répondit Coavinses.

— Assurément, reprit M. Skimpole ; mais à quoi pensiez-vous, sur la route ?

— À quoi ? grommela Coavinses d’un air profondément irrité ; j’ai ben trop d’choses à faire et trop peu à gagner, sans qu’j’aille encore penser.... Penser ! ajouta-t-il avec mépris.

— Alors, vous ne vous êtes pas dit à ce propos : « Harold Skimpole aime à voir briller le soleil, à entendre le vent souffler et gémir, à regarder les effets changeants de la lumière et des ombres, à écouter les oiseaux, ces choristes divins du temple de la nature, et je vais priver Skimpole de la part qu’il a dans tous ces biens, son unique héritage. » Vous n’avez pas songé à tout cela, Coavinses ?

— As-su-ré-ment non ! répondit celui-ci en articulant avec colère chacune de ses syllabes, et en accompagnant le mot non ! d’un signe de tête assez violent pour disloquer un cou moins solidement attaché.

— Singulière chose, que la manière dont l’intelligence procède chez vous autres hommes d’affaires, répliqua M. Skimpole d’un air pensif ! Merci, mon ami, et bonsoir. »

Comme notre absence avait été assez longue pour que l’on pût s’en étonner, je m’empressai de retourner au salon, où Éva travaillait auprès du feu et causait avec son cousin John. M. Skim-

pole revint bientôt nous rejoindre, et Richard quelques instants après. Le reste de ma soirée fut consacré à ma première leçon de trictrac, jeu favori de M. Jarndyce, et que, par conséquent, je voulais apprendre le plus tôt possible, afin de pouvoir faire sa partie quand il n'aurait pas d'autre adversaire. Toutefois, en écoutant M. Skimpole jouer et chanter quelques-unes de ses compositions avec cette grâce qui lui était particulière, ou causer avec cet abandon, cette aisance qui donnaient tant de charme à sa conversation, je ne pus m'empêcher de faire cette remarque assez curieuse, qu'il nous avait transféré complètement, à Richard et à moi, l'impression qu'il aurait dû ressentir, et que c'était vraiment nous qu'on semblait avoir arrêtés quelques instants auparavant.

Il était fort tard lorsque nous nous séparâmes, car, Éva ayant voulu se retirer vers onze heures, M. Skimpole se mit au piano en lui disant gaiement que le meilleur moyen de prolonger l'existence était de dérober quelques heures au sommeil ; ce n'est qu'après minuit qu'il prit son bougeoir, et que sa figure radieuse disparut du salon. Je crois vraiment qu'il nous eût bien retenus jusqu'au jour, s'il l'avait voulu. Éva et Richard restèrent quelques moments encore à jaser auprès du feu, et se demandaient si mistress Jellyby avait fini de dicter ses lettres à la pauvre Caddy, lorsque rentra M. Jarndyce, qui nous avait quittés en même temps que M. Skimpole.

« Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? dit-il en se frottant la tête et en marchant à grands pas de cet air à la fois si bon et si vexé que nous connaissions déjà. Rick, mon enfant ! et vous, chère Esther, qu'est-ce qu'on vient de me dire là ? qu'avez-vous

fait ? pourquoi et comment ? dites un peu.... Le vent tourne de nouveau ; je le sens jusqu'à la moelle. »

Nous ne savions que lui répondre.

« Voyons, Rick, voyons, poursuivit-il, je veux régler cette affaire avant d'aller me coucher ; qu'est-il sorti de votre poche ? C'est vous deux qui avez fait la somme, je le sais ; mais pourquoi cela ? Comment avez-vous pu ?... Oh ! mon Dieu, quel vent d'est ?

— En vérité, monsieur, dit Richard, je ne crois pas pouvoir en tout honneur vous parler de cette affaire ; M. Skimpole s'est confié à nous...

— Que Dieu vous bénisse, mon cher enfant ! il se confie à tout le monde, répondit M. Jarndyce en se frappant la tête et en s'arrêtant tout à coup.

— Vraiment, monsieur ?

— À tout le monde, reprit mon tuteur qui arpenta de nouveau le salon à grands pas, tenant à la main sa bougie qu'il avait éteinte sans s'en apercevoir ; il sera dans le même borbier la semaine prochaine ; il y est toujours : il est né poursuivi et contraint ; je suis persuadé que l'on trouverait ces lignes dans le journal qui publia sa naissance : « Mardi dernier, Mme Skimpole est accouchée, en son domicile d'Argencourt, d'un garçon protesté. »

Richard éclata de rire.

« Toutefois, dit-il, je ne crois pas devoir divulguer le secret de M. Skimpole ; à moins qu'après y avoir réfléchi vous ne me don-

niez tort et n'insistiez pour que je vous le confie.

— Très-bien, répliqua M. Jardnyce qui s'arrêta et fit avec distraction quelques efforts pour mettre son bougeoir dans sa poche. Donc je... Prenez ceci, ma chère, et emportez-le ; je ne sais pas ce que je veux en faire ; c'est le vent d'est ; toujours le même effet ; Rick, je n'insisterai pas davantage ; il est possible que vous ayez raison ; mais vraiment... vous empaumer, Esther et vous ; et vous pressurer comme deux oranges de San-Miguel ; affreux vent d'est ! une véritable tempête ! » Et il plongeait alternativement les mains dans ses poches comme si elles devaient y rester, mais il les en retirait bientôt pour se frotter la tête avec violence. J'insinuai que M. Skimpole n'était vraiment qu'un enfant en matière d'intérêt.

« Plaît-il ? reprit M. Jardnyce que ce dernier mot avait frappé.

— Je dis que c'est un véritable enfant, et si différent de tout le monde, que...

— Vous avez bien raison, répliqua M. Jarndyce, dont le visage s'éclaircit tout à coup ; votre pénétration féminine a trouvé le mot ; c'est un enfant, et rien de plus ; tout d'abord je vous l'ai dit, quand je vous ai parlé de lui.

— Certainement, répondis-je.

— N'est-ce pas ? continua M. Jarndyce, dont les yeux rayonnèrent. C'est de votre part, du moins de la mienne, le comble de l'enfantillage, que de l'avoir considéré un instant comme un homme. Il ne saurait être responsable de ses actes ; Harold Skimpole ayant un but, faisant un plan et tirant des conséquences !... Ah ! ah ! ah ! »

Il était si touchant de voir les nuages qui avaient couvert son front se dissiper pour faire place à une joie sincère, et de sentir que cette joie prenait sa source dans un cœur pour lequel la nécessité de blâmer quelqu'un ou de s'en défier était une véritable torture, que je vis des larmes dans les yeux d'Éva, et que j'en sentis dans les miens, tout en nous joignant au rire bienveillant et sonore de mon excellent tuteur.

« Je ne suis vraiment qu'un imbécile, d'avoir eu besoin qu'on me le rappelât, continua M. Jarndyce ; l'affaire d'un bout à l'autre prouve assez que ce n'est en effet qu'un enfant ; un enfant seul pouvait avoir recours à vous et supposer que vous aviez cet argent ; car la somme eût-elle été de vingt-cinq mille francs, il vous l'aurait demandée avec la même confiance. »

Tout ce que nous avions vu confirmait cette opinion, et nous nous empressâmes de le lui dire.

« Certainement, poursuivit-il ; néanmoins, Rick, Esther, et vous aussi, Éva, car je ne crois pas que votre petite bourse elle-même soit à l'abri de son inexpérience, promettez-moi que rien de pareil n'arrivera plus ; aucun prêt, fût-il même de dix sous. »

Nous fîmes la promesse qui nous était demandée, et Richard mit la main à sa poche en me regardant avec malice, pour me rappeler qu'il n'y avait pas le moindre danger que nous vinssions à manquer à notre parole.

« Quant à Skimpole, continua M. Jarndyce, une maisonnette de poupée avec une bonne table et des bonshommes d'étain à qui l'on puisse emprunter quelque argent, et devoir toujours quelque chose, voilà tout ce qu'il lui faut ici-bas. Je suis sûr qu'il dort comme un enfant, bercé par des songes de l'autre monde, et je

m'en vais à mon tour mettre ma tête, infiniment plus positive, sur mon oreiller terrestre. Bonsoir, mes bien-aimés, bonsoir, et que Dieu vous garde ! »

Il rouvrit la porte et nous dit avec un sourire : « J'ai été voir la girouette ; c'était une fausse alerte ; le vent est bien du sud, » et nous l'entendîmes s'éloigner en chantant.

Quand nous fûmes montés, Éva et moi, nous parlâmes de cette préoccupation de M. Jarndyce relativement au vent d'est, et nous restâmes d'avis que c'était une fiction, le prétexte qu'il se donnait à lui-même pour détourner sa mauvaise humeur, quand il lui devenait impossible de n'être pas mécontent, et pour ne pas avoir à blâmer celui qui l'avait irrité. C'était une bizarrerie qui témoignait de son excessive bonté ; mais elle mettait aussi une distance entre lui et ces gens maussades qui, loin d'invoquer la bise pour oublier leurs ennemis, s'en font au contraire un nouveau motif d'avoir le spleen et de se montrer plus grognons et plus sombres.

Cette soirée avait ajouté tant d'affection à ma gratitude pour mon tuteur, qu'il me sembla d'avance, aidée par ces doux sentiments, pénétrer ses intentions et comprendre ses actes. Quant à M. Skimpole et à mistress Jellyby, j'avais trop peu d'expérience pour m'expliquer leur conduite et ne l'essayai même pas. Une seule fois, je reportai mon esprit sur Éva et sur Richard, et songai à la confidence que j'avais cru saisir, relativement à eux, dans le regard de mon tuteur. Enfin, peut-être égarée par le vent d'est, mon imagination vint à se replier sur elle-même en dépit de mes efforts, et à s'occuper de moi, quelque désir que j'eusse d'échapper à l'égoïsme. Je me retrouvai chez ma marraine, je parcourus de nouveau les années que j'avais passées à Greenleaf ;

et les folles visions qui avaient tremblé dans l'ombre où s'était écoulée mon enfance surgirent encore, me rappelant cette idée qui m'était venue souvent : M. Jarndyce devait connaître mon histoire ; j'avais été jusqu'à rêver qu'il pouvait être mon père ; mais ce rêve était maintenant complètement effacé. Je me levai tout à coup et rentrant en moi-même : « Ce n'est plus au passé, me dis-je, mais au présent que j'appartiens aujourd'hui et que je dois me consacrer tout entière avec joie et reconnaissance. À tes devoirs, Esther, à tes devoirs ! » m'écriai-je en secouant mon petit panier ; les clefs qu'il contenait, vibrèrent comme des clochettes, et, encouragée par leur tintement joyeux, je me couchai pleine d'espoir.

(Note du traducteur.)

7

Esther est endormie ; et tandis qu'elle repose, tandis qu'elle veille, il pleut dans le trou du Lincolnshire. Nuit et jour, la pluie incessante tombe sur les larges dalles que l'on appelle le Promenoir du Revenant ; le temps est si affreux que l'imagination la plus vive a de la peine à se figurer qu'il puisse redevenir beau. D'ailleurs la vie et l'imagination n'abondent pas à Chesney-Wold ; sir Leicester, qui sous ce rapport y eût peu mis du sien, n'est pas dans le Lincolnshire, mais à Paris avec milady Dedlock, et la solitude couvre de ses ailes le château du baronnet.

Il se peut toutefois qu'il se fasse quelque mouvement dans l'esprit des animaux inférieurs qui habitent Chesney-Wold. Les chevaux, par exemple, au fond des longues écuries situées dans la

basse-cour, désert entouré de murs en briques, où s'élève une tourelle contenant une cloche et une horloge, il se peut qu'ils contemplent quelque peinture imaginaire d'un beau jour, et se montrent plus artistes que leurs palefreniers. Le vieux rouan, si habile à franchir tout obstacle, qui tourne ses grands yeux vers la fenêtre placée auprès de son râtelier, songe peut-être au vert feuillage qu'à une autre époque il voyait briller, aux senteurs qui accompagnaient la fanfare, et, entraîné par ses souvenirs, il suit peut-être la meute à travers champs et bois, tandis que le groom qui est en train de curer la stalle voisine n'aperçoit rien au delà de son balai et de sa fourche. Le gris pommelé, qui dresse les oreilles chaque fois qu'on ouvre la porte et dont le regard, qu'il lance tristement sur celui qui vient d'entrer, reçoit pour toute réponse : « Ouah ! vieux gris ; reste tranquille, personne n'a besoin de toi, » le sait tout aussi bien que le rustaud qui le lui dit ; et les nobles bêtes qui partagent cette vie monotone passent peut-être ces jours de pluie à instruire si ce n'est à corrompre le poney qui est libre dans la stalle du coin.

Il se peut que le mâtin qui sommeille dans sa niche, sa large tête appuyée sur ses pattes, rêve d'un jour brûlant d'été, où l'ombre en tournant met sa patience à bout, et que, tout haletant, il éprouve le besoin d'avoir autre chose à tourmenter que lui-même ; à cette heure, clignant des yeux et à demi réveillé, peut-être se rappelle-t-il l'époque où la maison est remplie de monde, les remises de voitures, les écuries de chevaux, les cours de valets et d'écuyers ; jusqu'au moment où, doutant du présent, il sort de sa niche pour voir ce qui en est ; et secouant alors sa chaîne, peut-être se grogne-t-il en lui-même : « De la pluie, toujours de la pluie, rien que de la pluie, et personne, personne ! » tandis qu'il rentre dans sa niche, où il se couche en bâillant tristement.

Les limiers que le repos irrite et qui, de leur chenil situé au bout du parc, font entendre leur voix gémissante jusque dans la chambre de milady, parcourent en esprit la contrée tout entière pendant que la pluie tombe et les condamne à l'inaction. Peut-être que, tapis dans leurs terriers, les lapins dissipent leur ennui en songeant aux jours où leurs oreilles sont caressées par la brise ; à la saison intéressante où l'on a de jeunes pousses à grignoter, où les racines sont tendres, savoureuses, et où l'on folichonne à l'ombre des grands arbres. La dinde, vaguement troublée du sort qui attend toute sa race et pressentant la broche, peut se rappeler cette matinée de juillet où, s'échappant de la basse-cour, elle prit le chemin du parc, et, trottant parmi les branches des arbres abattus, arriva jusqu'à la grange qui se trouvait remplie d'orge. L'oie mécontente, qui se baisse pour passer sous la grand'porte, cancanne sa préférence pour les jours où l'ombre du portail se projette sur le sable.

C'est à peu près tout ce que l'imagination produit à Chesney-Wold ; mais le peu qu'il y en a ressemble au léger bruit de ce vieux château qui s'enfle répété par l'écho ; elle aussi, quand elle se met en frais, elle ne recule pas même devant les histoires de revenants les plus mystérieuses.

Il pleut donc si fort et depuis si longtemps dans le Lincolnshire, que mistress Rouncewell, la femme de charge de Chesney-Wold, ôte à plusieurs reprises ses lunettes qu'elle essuie, croyant y voir les gouttes d'eau qu'elle aperçoit au dehors ; elle aurait pu se détromper en écoutant la pluie, mais elle est un peu sourde, bien qu'elle ne veuille pas le croire. C'est une belle vieille femme, au port majestueux, d'une propreté merveilleuse, et dont le buste largement développé est tellement bien soutenu, que si après sa

mort l'on découvrirait un jour qu'elle avait pour corset une ancienne grille de foyer, personne n'en resterait surpris. La pluie l'affecte peu ; le château n'en est pas moins à sa place, et suivant son expression : « C'est la seule chose qui l'occupe. » Elle est assise dans sa chambre située au rez-de-chaussée, dans un corridor latéral, dont la fenêtre cintrée ouvre sur un terrain plat, quadrangulaire et parfaitement uni, planté régulièrement d'arbres lisses à tête ronde, et orné de grosses pierres également lisses et rondes, comme si les arbres étaient là pour faire une partie de boules avec les pierres. Toute la maison est confiée à la fidèle femme de charge ; c'est elle qui, active et affairée, l'ouvre en certaine occasion ; mais aujourd'hui tout est fermé, tout dort, plongé dans un sommeil profond et majestueux, et repose sur la vaste poitrine cerclée de fer de mistress Rouncewell.

Il serait impossible de se figurer Chesney-Wold sans elle ; demandez-lui, en ce jour pluvieux où nous sommes, depuis combien de temps elle l'habite, elle vous répondra : « Cinquante ans, trois mois et quinze jours, si le bon Dieu me fait la grâce de vivre jusqu'à mardi prochain. » M. Rouncewell mourut quelque temps avant la disparition de la mode charmante des catogans et s'en alla cacher modestement la sienne dans un coin du cimetière de l'église du parc tout à côté du portail humide et moisi. Cet honnête homme était né dans le bourg voisin, de même que sa jeune veuve, dont la faveur dans la famille Dedlock remontait au précédent baronnet et avait eu pour origine son habileté dans l'art de distiller les liqueurs.

Le baronnet actuel est un excellent maître ; il suppose ses domestiques privés absolument de tout caractère individuel, ne pouvant avoir ni intentions ni opinions par eux-mêmes ; et de-

meure intimement persuadé qu'il est venu au monde pour leur épargner la nécessité de réfléchir et de comprendre ; s'il découvrirait le contraire, il en serait foudroyé et n'aurait plus qu'à mourir ; néanmoins c'est un excellent maître, et qui regarde l'obligation de se montrer tel, comme faisant partie des devoirs que son rang lui impose. Il a pour mistress Rouncewell une sincère affection, la tient pour une femme éminemment respectable, ne manque jamais de lui serrer la main quand il arrive à Chesney-Wold, ou quand il en part ; et s'il advient qu'il soit malade ou blessé, rompu, écrasé, dans quelque position fâcheuse où un Dedlock n'aime pas à se faire voir : « Laissez-moi, dira-t-il, et qu'on m'envoie mistress Rouncewell, » sachant bien qu'avec la bonne dame sa dignité n'a rien à craindre.

Mistress Rouncewell n'en a pas moins connu l'inquiétude et le chagrin. Elle avait deux fils : le plus jeune, après quelques folies, s'engagea comme soldat, et n'est jamais revenu. Même encore aujourd'hui, les mains de la pauvre femme perdent leur calme habituel, se décroisent et s'agitent quand elle parle de lui : un si beau garçon, plein de cœur et de franchise, toujours gai, toujours joyeux, si aimable et si bon ! L'aîné aurait pu rester à Chesney-Wold, et, avec le temps, y devenir majordome ; mais tout enfant, passionné pour la mécanique, il construisait des machines à vapeur avec les poêlons et les marmites, faisait tirer à ses canaris l'eau qui leur était nécessaire, inventait mille moyens pour que cette tâche pût s'accomplir en dépensant le moins de force possible, et qu'un serin altéré n'eût littéralement qu'à mettre l'épaule à la roue pour que sa besogne fût faite. Ce penchant bien marqué fut pour mistress Rouncewell une cause de grande perplexité. Elle savait que toute aptitude à une profession quelconque se rattachant, de près ou de loin, à la cheminée d'une usine, était aux

yeux de sir Leicester le premier pas dans la direction fâcheuse qu'avait prise Wat Tyler, et sentait avec angoisse que son malheureux fils suivait cette voie funeste. Mais le jeune rebelle, très-doux sous tous les autres rapports, loin d'être touché par la grâce, ayant, avec l'âge, persévéré dans ses coupables intentions et fini par construire le modèle d'un métier mécanique, la pauvre mère se vit forcée d'aller, tout en larmes, confier au baronnet l'apostasie de son fils.

« Mistress Rouncewell, lui avait répondu sir Leicester, vous savez que je ne consens jamais à discuter avec personne ; puisqu'il en est ainsi, vous ferez bien de vous débarrasser de votre fils, et de le placer dans un atelier quelconque. C'est, je le suppose, dans les comtés du nord où l'on travaille le fer, que veut aller un garçon qui a de pareilles tendances. »

Le jeune Rouncewell partit donc pour le nord ; et si, plus tard, le baronnet Dedlock pensa jamais à lui, ce fut pour le considérer comme appartenant à une corporation de quelques milliers de conspirateurs noirs et menaçants, qui, deux ou trois fois par semaine, font, à la lueur des torches, quelque protestation dans un but illégal.

Néanmoins, le fils de mistress Rouncewell a pris des années, est devenu maître dans son art, s'est marié, a des enfants. Il a un fils à son tour dont l'apprentissage est fini, et qui, au retour d'un voyage qu'il a fait en pays étranger pour étendre ses connaissances, est venu voir sa grand'mère. C'est lui qui est précisément appuyé contre la cheminée, dans la chambre que mistress Rouncewell occupe à Chesney-Wold.

« Je suis bien heureuse de te voir, lui dit la femme de charge, bien heureuse, mon cher Watt. Tu es si beau garçon ! tout le portrait de ton oncle George. »

Les mains de mistress Rouncewell tremblent d'émotion, comme toujours, quand elle parle de ce dernier.

« On dit, grand'mère, que je ressemble à mon père.

— C'est vrai, mon enfant, mais bien plus encore à ton pauvre oncle. Et ton père, comment va-t-il ?

— À merveille.

— J'en remercie Dieu de tout mon cœur. »

Mistress Rouncewell a pour son fils une affection profonde ; mais elle éprouve en même temps une sorte de pitié douloureuse à son égard, comme si, par exemple, ayant été militaire, il avait passé à l'ennemi.

« Est-il vraiment heureux ?

— Complètement, grand'mère.

— Dieu soit loué, mon enfant ! Et il t'a élevé pour suivre la même carrière, et t'a fait voyager dans cette intention-là ? Enfin il connaît ça mieux que moi. Il peut y avoir, en dehors de Chesney-Wold, un monde auquel je n'entends rien, quoique je ne sois pas jeune et que j'aie vu toujours d'excellente compagnie.

— Grand'mère, dit Watt en changeant de conversation, quelle jolie personne j'ai trouvée là tout à l'heure ! C'est Rosa que vous appelez ?

— Oui, mon enfant ; sa mère est une pauvre veuve du village. Les filles qu'on prend en service ont aujourd'hui la tête si dure que j'ai voulu former celle-là de bonne heure et l'avoir auprès de moi. Elle mange à ma table et ne me quitte guère : c'est une bonne élève ; je crois qu'elle ira bien. Elle montre déjà très-joliment le château aux étrangers qui viennent le visiter.

— J'espère que ce n'est pas moi qui l'ai fait fuir ?

— Elle aura pensé que nous avions à parler d'affaires de famille, et sera partie pour nous laisser plus libres. Elle est très-modeste, qualité précieuse chez une jeune fille, et plus rare aujourd'hui qu'elle ne l'était jadis. »

Mistress Rouncewell met une épingle à son fichu croisé ; le jeune homme incline la tête en signe d'assentiment. Mistress Rouncewell prête l'oreille.

« Des roues ! » dit-elle.

Depuis longtemps déjà son compagnon les avait entendues.

« Qui peut venir par un temps pareil ? »

On frappe à la porte quelques instants après. Une jeune fille brune, aux yeux noirs, entre timidement dans la chambre ; elle a tant de grâce et de délicate fraîcheur, qu'on prendrait les gouttes de pluie qui tremblent sur ses cheveux pour des gouttes de rosée sur une fleur à peine éclosée.

« Qu'est-ce que c'est, Rosa ? dit mistress Rouncewell.

— Deux jeunes gens, madame, qui désireraient voir le château. Je leur ai dit que ce n'était ni le jour ni l'heure où on pouvait le visiter ; mais le jeune monsieur qui conduisait le tilbury a ôté son

chapeau malgré la pluie, et m'a priée de vous apporter cette carte.

— Lis-moi le nom qui s'y trouve, » dit la femme de charge à son petit-fils.

Rosa est si timide, qu'en donnant la carte au jeune homme elle la laisse tomber entre eux ; ils se précipitent tous les deux pour la ramasser : leurs fronts s'effleurent, et la jeune fille est plus intimidée que jamais.

« La carte ne porte que le nom de M. Guppy.

— Guppy ? répète mistress Rouncewell. Impossible ! je n'ai jamais entendu parler de ce nom-là.

— Il me l'a bien dit, reprend la jeune fille ; mais il a ajouté que lui et le gentleman qui l'accompagne étaient arrivés de Londres la nuit dernière par le courrier, pour assister à la réunion des magistrats qui a eu lieu ce matin dans les environs ; que leur affaire avait été finie de bonne heure, et qu'ayant beaucoup entendu parler de Chesney-Wold, ils étaient venus, malgré la pluie, pour visiter le château ; ce sont de jeunes avocats : il m'a dit qu'il ne travaillait pas dans l'étude de M. Tulkinghorn, mais qu'il pouvait s'autoriser de son nom, si la chose était nécessaire. »

M. Tulkinghorn fait partie de Chesney-Wold ; on pense, en outre, qu'il est dépositaire du testament de mistress Rouncewell, et, puisqu'il connaît cet étranger, la vieille dame consent à l'admission des visiteurs, et envoie Rosa pour leur servir de guide. Watt, à son tour, éprouve tout à coup le plus vif désir de voir cette magnifique résidence, et propose de se joindre aux deux jeunes avocats. Sa grand'mère, enchantée de l'intérêt qu'il té-

moigne pour Chesney-Wold, se lève et l'accompagne, malgré son insistance pour qu'elle ne se dérange pas.

« Je vous suis très-obligé, madame, s'empresse de dire M. Guppy en ôtant son pardessus qui ruisselle et qu'il laisse dans le vestibule. Il est rare que nous autres, gens de loi, nous puissions quitter Londres, et, quand cela nous arrive, nous tâchons d'en profiter. »

La femme de charge montre, d'un geste à la fois gracieux et digne, le grand escalier vers lequel on se dirige ; M. Guppy et son ami suivent Rosa ; mistress Rouncewell et son petit-fils viennent ensuite ; un garçon jardinier passe devant pour ouvrir les volets.

Comme il arrive presque toujours à ceux qui visitent n'importe quel château, les deux gentlemen sont morts de fatigue et d'ennui avant d'avoir rien vu, bâillent à chaque porte qu'on ouvre et sont visiblement accablés. Dans toutes les pièces où l'on entre, mistress Rouncewell, aussi droite que le vieux château lui-même, s'assied à l'écart, près d'une fenêtre ou dans un coin, d'où elle approuve majestueusement la démonstration que Rosa fait aux deux étrangers. Son petit-fils est tellement attentif aux paroles de la jeune fille, que Rosa est de plus en plus timide et de plus en plus jolie. On passe d'une chambre à l'autre, évoquant tour à tour les vieux Dedlock, dont l'image disparaît bientôt dans l'ombre où les plonge le garçon jardinier en refermant les volets. Il semble aux visiteurs désolés qu'ils n'arriveront jamais au bout de ces Dedlock, dont la grandeur paraît consister à n'avoir rien fait qui pût les distinguer les uns des autres depuis plus de sept cents ans.

Le grand salon de Chesney-Wold lui-même ne parvient pas à relever les forces de M. Guppy, qui se sent près de défaillir et retrouve à peine assez de courage pour en franchir le seuil. Mais un portrait, dû au pinceau de l'artiste le plus fashionable du jour, et placé au-dessus de la cheminée, le ranime tout à coup ; il le regarde et semble fasciné par l'image qu'il représente.

« Qui est-ce ? s'écrie-t-il vivement intéressé.

— Le portrait qui est au-dessus de la cheminée ? dit Rosa ; c'est celui de lady Dedlock, celle qui vit à présent ; il est d'une parfaite ressemblance, et c'est, dit-on, le meilleur ouvrage du maître.

— Vraiment ! dit M. Guppy en regardant son ami avec une sorte d'épouvante. Je ne l'ai jamais vue, et cependant je la reconnais. A-t-on gravé ce portrait, mademoiselle ?

— Non, monsieur ; sir Leicester ne l'a jamais permis.

— En ce cas, murmure tout bas M. Guppy, je veux être pendu si je sais comment j'ai pu voir ce portrait que je connais certainement ; c'est fort curieux. Ainsi donc c'est milady Dedlock ?

— Le portrait qui est à droite est celui du baronnet actuel ; le précédent représente le père de celui-ci, le dernier sir Leicester. »

M. Guppy ne donne pas même un regard à ces illustres magnats.

« Je ne puis comprendre, dit-il en considérant toujours le portrait de milady, comment il se fait que je connaisse ce visage, et surtout aussi bien ; je n'en reviens pas ; il faut que je l'aie rêvé ! »

Personne parmi ceux qui accompagnent M. Guppy ne s'intéressant à ses rêves, cette probabilité n'est pas même discutée ; il reste absorbé par le portrait de milady jusqu'au moment où le dernier volet est fermé ; il quitte le salon dans cet état de vertige qui lui tient lieu d'intérêt et traverse les pièces suivantes au hasard, comme s'il cherchait partout l'image de milady ; mais il ne la voit plus. Il entre dans son appartement qu'on montre le dernier parce qu'il est le plus élégant, et jette un coup d'œil par la fenêtre, d'où naguère elle voyait cet affreux temps qui la faisait mourir d'ennui. Tout prend fin, même les châteaux qu'on visite, et Rosa, la charmante villageoise, arrive au bout de sa description, qui se termine invariablement par ces mots :

« La terrasse que vous voyez de ces fenêtres est extrêmement admirée ; elle tire son nom d'un fait historique arrivé dans la famille, et s'appelle « le Promenoir du Revenant. »

— Bah ! dit M. Guppy chez qui ces mots excitent une vive curiosité, le fait dont vous parlez se rapporte-t-il au portrait ?

— Oh ! je vous en prie, contez-nous cette histoire, murmure Watt en se penchant vers la jeune fille.

— Je ne la sais pas, monsieur, répond Rosa dont la timidité augmente encore.

— On ne la raconte point aux étrangers ; elle est d'ailleurs presque oubliée, dit mistress Rouncewell en s'avançant, et n'a jamais été qu'une anecdote de famille.

— Pardonnez-moi si j'insiste de nouveau, madame, pour savoir si elle a quelque chose de relatif au portrait du grand salon, reprend M. Guppy ; car je vous assure que, plus je songe à ce por-

trait, plus je suis assuré de le connaître, sans pouvoir comprendre comment la chose est possible. »

L'histoire en question n'a pas le moindre rapport avec le portrait de milady : la femme de charge l'affirme. M. Guppy lui est fort obligé de cette communication et de la peine qu'on a prise pour lui montrer le château ; il se retire avec son ami, et, guidé par le garçon jardinier, il retrouve son mackintosh et sa voiture, qui ne tarde pas à s'éloigner.

Le jour baisse ; il fait déjà presque nuit ; mistress Rouncewell peut se fier à la discrétion de ses deux jeunes auditeurs et leur dire maintenant pourquoi la grande terrasse porte ce nom lugubre. Assise dans un grand fauteuil, près de la fenêtre qui s'assombrit, elle prend la parole en ces termes :

« À l'époque malheureuse et criminelle où régnait le roi Charles I, c'est-à-dire, chers enfants, à l'horrible époque où des rebelles se liguèrent contre cet excellent monarque, le possesseur de Chesney-Wold était sir Morbury Dedlock. Y avait-il avant ce temps-là quelque revenant dans la famille ? c'est ce que je ne saurais dire, bien que je sois portée à le croire. »

Mistress Rouncewell estime qu'une famille de cette importance et d'une telle ancienneté doit avoir son revenant ; car le revenant est l'un des privilèges de l'aristocratie, une distinction à laquelle le vulgaire ne peut nullement prétendre.

« Sir Morbury Dedlock, je n'ai pas besoin de vous le dire, poursuit mistress Rouncewell, était pour le saint roi, dont il soutenait la cause ; mais on pense que sa femme, qui n'avait pas une goutte de sang noble dans les veines, favorisait la rébellion. On dit qu'elle avait des parents parmi les révoltés ; qu'elle correspon-

daît avec eux et les informait des résolutions prises par les fidèles serviteurs du monarque ; et l'on assure que son oreille était toujours collée à la porte quand l'un des gentlemen qui suivaient la bonne cause se rendait au conseil... Watt, n'entends-tu pas quelque'un traverser la terrasse ? »

Rosa se rapproche de mistress Rouncewell.

« J'entends la pluie qui tombe sur les dalles, répond le jeune homme, et de plus un écho très-curieux ; j'imagine que ce n'est pas autre chose ; mais on dirait le pas inégal d'un boiteux.

Mistress Rouncewell hoche la tête et continue son récit :

« À cause de cette différence d'opinions et par d'autres motifs encore, sir Morbury et sa femme ne vivaient pas en très-bonne intelligence ; milady était fort impérieuse ; une grande différence d'âge et de caractère séparait milord et milady qui n'avaient pas d'enfants pour servir de lien entre eux ; et quand le frère bien-aimé de milady, jeune homme distingué, eut été tué pendant la guerre civile par un proche parent de sir Morbury, son désespoir fut si violent qu'elle étendit sa haine à toute la race de celui qu'elle avait épousé. On dit même qu'il lui arriva plus d'une fois, au moment où les Dedlock allaient quitter le château pour voler au secours du roi, de se glisser dans l'écurie au milieu des ténèbres et de rendre tous leurs chevaux boiteux. L'histoire ajoute qu'une nuit son mari, l'ayant surprise comme elle descendait l'escalier, la suivit jusqu'auprès de son cheval favori, et que, lui saisissant le poignet, soit qu'elle vînt à tomber en se débattant, soit qu'un cheval effrayé lui lançât quelque ruade, elle resta boiteuse de la hanche et depuis lors déclina de jour en jour. »

Mistress Rouncewell avait baissé la voix au point qu'on l'entendait à peine.

« Milady, continua-t-elle, avait eu la taille élégante et la démarche noble ; elle ne se plaignit jamais du changement qui s'était fait en elle, jamais de boiter ou de souffrir ; mais du matin jusqu'au soir elle se promenait sur la terrasse, appuyée sur un bâton, et chaque fois avec une difficulté croissante. Enfin, un jour, comme la nuit approchait, son mari, à qui rien n'avait pu la décider à parler depuis son accident, la vit tomber sur les dalles et se précipita pour la relever ; mais elle le repoussa rudement, et fixant sur lui un regard froid et sévère :

« — Je veux mourir ici, dit-elle, où je me suis tant promenée ; et j'y reviendrai, sortant de ma tombe, jusqu'à ce que l'orgueil de cette maison soit humilié ! Que vos descendants écoutent, ils entendront mon pas chaque fois que le malheur ou la honte planera sur leur famille. »

Watt regarde Rosa, qui, à demi effrayée, à demi intimidée, fixe dans l'ombre ses yeux sur le parquet.

« Elle mourut au même instant, poursuit mistress Rouncewell, et depuis cette époque la terrasse porte le nom de « Promenoir du Revenant. » Si le bruit de ces pas n'est que celui d'un écho, c'est un écho bien étrange, car on ne l'entend qu'à la nuit close, et souvent il s'est passé bien des années sans qu'on l'ait entendu ; toutefois il revient de temps à autre, et soyez sûrs que, dans ce cas, la maladie ou la mort a frappé la famille.

— Et la honte, grand'mère ? demande Watt.

— Jamais la honte ne visite Chesney-Wold, répond la femme de charge.

— C'est vrai, dit Watt en s'excusant.

— Telle est l'histoire. Mais, n'importe d'où il vienne, ce bruit n'en est pas moins tourmentant ; et remarquez bien, dit mistress Rouncewell en se levant, qu'on ne peut pas se dispenser de l'écouter. Milady, qui ne s'effraye de rien, l'admet comme tout le monde. Quand il existe, il faut absolument qu'on l'entende ; rien ne peut l'empêcher d'arriver jusqu'à vous. Il y a derrière toi une grande horloge française qui a été placée là tout exprès, dont le mouvement fait beaucoup de bruit quand elle va, et qui a une musique ; tu sais, Watt, comment la faire marcher ?

— Oui, grand'mère.

— Eh bien, remonte-la un peu. »

Watt remonte à la fois l'horloge et la musique.

« Viens ici, maintenant, dit la femme de charge ; ici enfant, tout près de l'oreiller de milady. Je ne suis pas bien sûre que l'ombre soit assez épaisse ; mais écoute, n'entends-tu pas marcher sur la terrasse, malgré la musique et le tintement de la grande horloge ?

— Assurément, grand'mère. »

C'est ce que dit aussi milady.

Dès que je fus habillée, mon premier soin fut de regarder par la fenêtre où mes bougies se reflétaient comme deux phares en attendant la venue du jour. Tout reposait encore, enveloppé de ténèbres, et j'éprouvais un vif intérêt à guetter le retour de la lumière, afin de voir ce qui sortirait de l'obscurité. Peu à peu, la perspective se dévoila. Ces lieux, sur lesquels pendant la nuit le vent errait dans l'ombre comme ma mémoire sur le passé, apparurent graduellement, et je distinguai bientôt les objets dont j'étais environnée ; d'abord vaguement, à travers le brouillard, au-dessus duquel les dernières étoiles brillaient encore ; puis cette pâle vapeur se dissipa, le cadre du tableau s'élargit et s'emplit tellement vite qu'à chaque nouveau coup d'œil je découvrais un nouvel horizon. Mes bougies pâlirent devant l'éclat du jour ; les dernières ténèbres s'évanouirent, et le soleil éclaira l'église de l'ancienne abbaye, dont la vieille tour projetait une ombre gracieuse sur ses lignes austères. Ce n'était pas la première fois que j'avais vu la rudesse des formes cacher la douceur et la sérénité.

La maison était tenue avec tant d'ordre, et tout le monde se montra si attentif et si bon envers moi, que mes deux trousseaux de clefs ne me causèrent nul embarras. Néanmoins, la visite des buffets et des tiroirs de l'office, les notes que je pris sur les jambons, les conserves, les bouteilles, les verres, la porcelaine et tant d'autres menues choses, en un mot tous les soins que j'apportai dans mes recherches, car je suis de ma nature une personne méthodique et tant soit peu vieille fille, m'occupèrent au point que je ne pouvais croire qu'il fût l'heure du déjeuner quand j'entendis la cloche qui nous y appelait tous. J'y courus aussitôt et m'empresai de faire le thé, car c'était à moi que la théière avait été confiée.

Puis, comme personne n'était encore descendu, je crus pouvoir jeter un coup d'œil au dehors. Devant la porte d'entrée s'étendait l'avenue par laquelle nous étions arrivés et l'allée circulaire qui conduisait au perron. Derrière la maison était le jardin rempli de fleurs ; Éva le regardait de sa fenêtre, et me jeta un sourire, comme si elle avait voulu m'embrasser à distance. Après le jardin on trouvait le potager, puis un enclos, un terrain rempli de meules de foin et de blé, enfin une petite cour de ferme. Quant à la maison par elle-même, avec ses trois pignons, ses fenêtres variées et toutes charmantes, son treillage au midi pour palisser le chèvrefeuille et les roses, son aspect confortable. son air hospitalier, elle était, selon l'expression d'Éva qui vint à ma rencontre au bras de M. Jarndyce, digne, sous tous les rapports, de son propriétaire, parole audacieuse qui valut à la ravissante créature d'avoir la joue pincée.

M. Skimpole fut aussi aimable à déjeuner qu'il l'avait été la veille.

« Je n'élève aucune objection contre le miel, nous dit-il, mais je proteste contre l'arrogance des abeilles. De quel droit m'imposeraient-elles leur exemple ? Si elles fabriquent du miel, c'est que la chose les amuse ; personne ne les y force. Pourquoi se ferait-on un mérite de ses goûts ? Si chaque producteur s'en allait bourdonnant, quereller le premier venu, et, dans son égoïsme, tracasser chacun pour lui faire observer qu'on ne doit pas le déranger pendant qu'il va à son ouvrage, le monde deviendrait un lieu insupportable. C'est, d'ailleurs, une position ridicule, que d'être enfumé par celui qui vous prend votre fortune aussitôt qu'elle est faite. Vous auriez une bien pauvre opinion d'un fabricant de Manchester, s'il ne filait le coton que pour arriver à ce but. Ne

pensez-vous pas que le bourdon personnifie une idée plus souriante et plus sage ? Il vous dit tout bonnement : « Veuillez bien m'excuser ; mais je ne puis vraiment pas m'occuper du magasin. Je me trouve dans un monde où il y a tant à voir et où l'on reste si peu, que je m'empresse de regarder autour de moi, ne demandant qu'une chose, c'est d'être pourvu de ce qui m'est nécessaire par ceux qui n'ont « pas besoin de regarder autour d'eux. »

Suivant M. Skimpole, toute la philosophie du bourdon était renfermée dans ce peu de mots, et il la trouvait excellente, ajoutant que le bourdon, facile à vivre par nature, consentirait volontiers à rester en bons termes avec l'abeille et y resterait toujours, si cette dernière avait moins de prétentions orgueilleuses pour son miel.

Il poursuivit ce raisonnement, qu'il étendit à une foule de sujets, avec une délicatesse et une vivacité qui nous firent beaucoup rire, bien qu'il parût attacher une intention réelle au sens de ses paroles, et y mettre tout le sérieux dont il était capable. Je le laissai développant ses théories, et je retournais vaquer à mes occupations, lorsque, traversant un corridor, M. Jarndyce m'appela et me fit entrer dans une petite pièce où l'on voyait, d'un côté, des papiers et des livres qui la faisaient ressembler à une bibliothèque ; de l'autre, une collection de bottes, de souliers et de cartons à chapeau qui la convertissaient en un véritable musée de toilette.

« Asseyez-vous, et apprenez, chère fille, me dit M. Jarndyce, que vous êtes dans mon grognoir. Quand je suis de mauvaise humeur, je viens ici, je m'y enferme et j'y grogne ; c'est, de toute la maison, la pièce qui me sert le plus. Vous ne vous doutez pas de mon affreux caractère ;... mais vous tremblez, chère enfant ? »

Comment n'être pas émue ? J'essayais de me contenir ; mais me trouver en face de cet homme généreux, voir son regard s'arrêter sur le mien avec tant de bienveillance, et me sentir si heureuse, si honorée ; oh ! que mon cœur était plein !...

Je pris sa main, que je baisai. Je ne sais pas ce qu'il me dit ou même s'il me parla : il sembla déconcerté, fit quelques pas vers la fenêtre, et je crus qu'il allait la franchir et disparaître ; mais je fus bientôt rassurée en voyant dans ses yeux ce qui l'avait fait s'éloigner afin de me le cacher. Il me frappa doucement sur la tête, et nous nous assîmes tous les deux.

« Ah !... dit-il, c'est fini ; bouh ! pas de folies, mon enfant !

— Cela ne m'arrivera plus, monsieur, répondis-je ; mais, tout d'abord, il est bien difficile...

— Au contraire ; rien n'était plus aisé. Pourquoi pas ? j'entends parler d'une petite orpheline qui n'a personne au monde ; je me mets en tête de devenir son protecteur ; elle grandit, fait plus que justifier mes espérances, et je reste son tuteur et son ami : c'est tout ce qu'il y a de plus simple. Maintenant les vieux comptes sont réglés, et j'ai devant moi ton aimable figure, aimable et franche s'il en fut.

L'effet des paroles de mon tuteur avait été si puissant que je retrouvai tout à coup mon sang-froid et que je croisai tranquillement mes mains sur mon panier. M. Jarndyce m'approuva du regard et se mit à me parler avec la même confiance que si j'avais eu l'habitude de causer avec lui chaque matin.

« Ainsi donc, me dit mon tuteur, vous ne comprenez rien à cette affaire ? »

Je fis un signe négatif.

« Eh bien ! je ne crois pas, poursuivit-il, que personne y comprenne davantage ; les avocats ont si bien dénaturé le fait primitif et l'ont tellement embrouillé qu'il a disparu depuis longtemps et qu'il n'est même plus en cause. C'est à propos de testament et de fidéicommiss : du moins c'était à ce sujet-là, car aujourd'hui le procès n'existe plus que relativement aux frais, la seule chose dont on s'occupe. Nous comparaissons, disparaissions, interrogeons, verbalisons, contre-verbalisons, disputons, motionnons, rapportons, référons, considérons, tournons autour du grand chancelier et de tous ses satellites ; et nous valsons ainsi en toute équité jusqu'à ce que mort s'ensuive, rien qu'à propos des frais. C'est là toute la question ; le reste s'est évanoui je ne sais comment.

— Mais n'était-ce pas, disiez-vous, à propos d'un testament ? lui demandai-je pour le rappeler à lui-même, car il commençait à se frotter vivement la tête.

— Oui, répondit-il ; autrefois, quand c'était à propos de quelque chose. Un certain Jarndyce avait, dans un jour de malheur, fait une fortune considérable, et crut devoir, à sa mort, en disposer par testament. La fortune a passé tout entière à savoir comment seraient administrés les fidéicommiss ; ceux qu'elle devait enrichir ont été réduits à une telle misère qu'ils n'auraient pas pu être plus rudement châtiés, s'ils s'étaient, par un crime, appropriés les sommes qui leur étaient léguées. Pour le testament, ce ne fut jamais qu'une lettre morte ; et depuis le commencement de cette affaire, chaque fois qu'une chose connue de tout le monde est ignorée d'un seul individu, on la lui signifie : chacun alors reçoit une nouvelle copie de toutes les pièces ; et à chaque

incident les copies s'accumulent et s'entassent jusqu'à former la charge de plusieurs charrettes ; souvent même on les paye sans qu'elles aient été faites, ce qui est le plus ordinaire, car personne n'en a besoin. Et vous êtes forcé de prendre part à ce chassé-croisé de frais et d'honoraires, de sottise et de corruption plus infernal, cent fois, qu'on n'en rêva jamais dans les plus folles visions du sabbat des sorcières. L'équité naturelle pose des questions au droit légal ; le droit y répond par d'autres questions à l'équité. Le droit trouve que cela ne peut pas aller comme ceci ; l'équité que cela ne peut pas se passer comme ça, et ni l'un ni l'autre ne peuvent rien pour vous sans maîtres tels et tels, avocats et avoués comparaissant pour A ; et maîtres tels et tels comparaissant pour B ; ainsi de suite jusqu'à Z ; et les choses vont de la sorte d'années en années, de plaideurs en plaideurs, recommençant toujours et ne finissant jamais ; et vous ne pouvez pas même renoncer à ce procès, car vous en faites partie, et partie vous devez être — que vous le vouliez ou non. D'ailleurs cela ne servirait à rien d'y penser ; sitôt que l'idée en vint à notre pauvre oncle Tom, ce fut pour lui le commencement de la fin.

— Le M. Jarndyce dont l'histoire m'a été racontée ? demandai-je.

— Oui, répondit-il gravement ; j'héritai de lui ; cette maison était la sienne, et méritait bien qu'on l'appelât la maison désolée ; quel cachet de misère n'avait-elle pas alors ! Autrefois on la nommait les Pignons ; c'est mon pauvre oncle Tom qui lui donna le nom lugubre qu'elle porte aujourd'hui. Le malheureux y vivait enfermé, courbé nuit et jour sur les pièces du procès, dans l'espoir de le dépouiller de ses mystifications et de l'amener à bonne fin. Pendant ce temps-là, sa demeure dépérissait ; le vent souf-

flait à travers les murailles ; le toit effondré laissait passer la pluie, l'herbe emplissait les allées qui conduisaient à la porte vermoulue ; et quand je vins ici, rapportant ce qui restait de mon malheureux oncle, il me sembla que sa maison s'était, en même temps que lui, fait sauter la cervelle, car on n'y voyait plus que débris et que ruines. »

Il marchait à grands pas et tressaillit en disant ces paroles ; puis il me regarda ; son visage s'éclaircit, et il revint s'asseoir, ses deux mains dans ses poches.

« Esther, je vous l'ai dit, reprit-il, c'est pour grogner qu'on vient ici. Où en étais-je ?

— À l'heureux changement que vous avez fait dans cette maison, répondis-je.

— C'est vrai, dit-il, et je reprends mon récit. Nous possédons dans certains quartiers de Londres d'autres immeubles qui sont aujourd'hui dans l'état où Bleak-House était alors. Quand je dis nous, c'est du procès que je parle, et à vrai dire cette propriété n'appartient plus qu'à lui ; pour tout autre ce ne sera jamais qu'une plaie vive. C'est toute une rue de maisons délabrées, sans vitres et sans fenêtres, dont les ouvertures, aveuglées par des pierres, ne laissent plus pénétrer le jour ; dont les contrevents sont arrachés de leurs gonds et pendent aux murailles ; dont les grilles sont rongées par la rouille ; dont les marches des portes (véritable seuil du palais de la Mort) croupissent dans l'humidité qui les verdit, et dont les étais mêmes, béquilles sur lesquelles sont appuyées ces ruines, ont pourri à leur tour. La chancellerie n'avait aucun droit sur Bleak-House, mais Tom Jarndyce appartenait à la cour, et la maison où il vivait a été mise comme lui

sous les scellés : les scellés du grand sceau qui règne sur toute l'Angleterre ; ... les enfants ne le connaissent que trop, le grand sceau !

— Quel changement vous avez fait ici ! répétais-je.

— Assurément, répondit-il d'un ton plus gai ; et c'est de votre part une grande habileté que de remettre sous mes yeux le beau côté de la médaille. (Parler de ma sagesse et avoir l'air d'y croire !) ... Voilà de ces choses, ma fille, continua mon tuteur, dont je ne m'entretiens jamais et qu'il vaudrait mieux oublier. Cependant, poursuivit-il en me regardant sérieusement, si vous trouvez bon d'en causer avec Éva et Richard, vous pouvez le faire ; je vous en laisse juge.

— J'espère, monsieur, répondis-je...

— Appelez-moi votre tuteur, chère enfant ! »

Je me sentis de nouveau gagner par l'émotion en écoutant ces paroles qu'il disait avec une feinte indifférence, comme s'il n'avait voulu exprimer qu'un caprice, et sous lesquelles se cachait une tendresse ingénieuse ; mais j'imprimai une légère secousse à mes deux trousseaux de clefs qui me rappelèrent à moi-même.

« J'espère, tuteur, continuai-je, que vous n'allez pas vous en rapporter à mon propre jugement ; vous pourriez vous méprendre, et je crains que vous ne soyez désappointé en apprenant que j'ai peu d'intelligence et que je n'ai pas d'esprit ; pourtant rien n'est plus vrai, et vous l'auriez bientôt découvert si je n'avais pas la franchise de vous l'avouer maintenant. »

Il ne sembla pas étonné, bien au contraire, et me dit en souriant qu'il me connaissait à merveille, et que j'étais assez intelli-

gente comme cela pour lui.

« Je pourrai peut-être le devenir, mais j'ai bien peur...

— Vous le serez toujours assez pour être l'excellente petite femme qu'il faut à Bleak-House afin qu'on y soit bien ; vous savez la bonne petite vieille de la chanson de l'enfant (je ne parle pas de Skimpole) :

Son bras n'est pas si petit
Qu'au besoin elle ne puisse
Balayer du ciel de lit
La toile qui le tapisse.

Et vous aussi, vous tiendrez notre ciel si net et si brillant, chère Esther, qu'un de ces jours nous ne reviendrons plus au grenoir, dont nous fermerons la porte. »

C'est depuis lors qu'on m'appela petite vieille, petite femme, petite mère, bonne maman, dame Durden, et que j'eus tant de noms de ce genre, que celui d'Esther ne tarda pas à disparaître.

« Pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, reprit M. Jarndyce, voilà Richard, un beau jeune homme, un garçon plein d'avenir, mais qu'allons-nous en faire ? »

Bonté divine ! avoir l'idée de me consulter, et sur un point de cette importance !

« Il faut qu'il ait une profession, mais laquelle ? ajouta M. Jarndyce en mettant les mains dans ses poches et en allongeant ses jambes. Il va falloir que nous ayons là-dessus un perrucobalivernage qui n'en finira pas.

— Un perruco...

— Oui, répondit-il ; je ne sais pas d'autre nom qui convienne à la chose. Il est pupille en chancellerie : Kenge et Carboy auront leur mot à dire ; maître un tel, espèce de fossoyeur, qui dans une arrière-chambre, au bout de Chancery-Lane, creuse la fosse où l'on enterre le bon droit et le bon sens qui se trouvent dans un procès, l'avocat, le chancelier, ses acolytes auront leur mot à dire, et chacun, pour ce mot, touchera de gros honoraires ; la chose se fera solennellement, verbeusement, désagréablement, surtout dispendieusement, et voilà ce que j'appelle un perrucobalivernage. D'où vient que l'humanité est affligée de cette plaie ? ou pour quelle faute ces malheureux jeunes gens furent-ils plongés dans cet abîme ? je l'ignore ; mais il en est ainsi. »

Et se frottant la tête avec violence, M. Jarndyce fit allusion au vent d'est ; mais, preuve touchante de sa bonté pour moi, son visage recouvrait son expression bienveillante dès qu'il rencontrait le mien.

« Ce qu'il y aurait peut-être de mieux à faire, répondis-je, ce serait d'abord de demander à Richard quelle serait la profession qui semble avoir pour lui de l'attrait.

— Précisément, répliqua mon tuteur ; parlez-en souvent avec Éva et lui ; mettez-y votre tact habituel, et nous verrons ensuite. »

Ce n'était pas là ce que j'avais voulu dire ; je pensais que ce serait lui qui parlerait à Richard, je me sentais donc effrayée de l'importance que l'on me donnait et du nombre de choses qui allaient reposer sur moi. Néanmoins je promis de faire de mon mieux, répétant que j'avais peur qu'il ne me supposât une sagaci-

té que j'étais bien loin d'avoir ; ce à quoi mon tuteur répondit par le plus aimable de tous les rires que j'eusse jamais entendus.

« Allons, dit-il en se levant et en repoussant son fauteuil, assez de grognerie pour un jour ; mais un seul mot encore. Avez-vous quelque chose à me demander, chère Esther ? »

Il fixa sur moi des yeux si attentifs qu'il attira mon regard, et je crus comprendre sa pensée.

« Relativement à moi ? lui demandai-je.

— Oui, répondit-il.

— Rien, cher tuteur, répliquai-je en mettant dans la sienne ma main qui se trouva tout à coup plus tremblante que je ne l'aurais voulu ; s'il existait une chose qu'il me fallût savoir, je n'aurais pas besoin de vous prier de me la dire ; il faudrait que mon cœur fût bien profondément endurci pour que toute ma confiance ne vous soit pas acquise ; non, tuteur, je n'ai rien à vous demander. »

Il me donna son bras ; nous sortîmes pour aller à la recherche d'Éva ; et depuis ce moment je me sentis complètement à l'aise auprès de lui, complètement heureuse et ne désirant pas en savoir davantage.

La vie que nous menions à Bleak-House fut d'abord assez active : nous avions à faire connaissance avec les personnes du voisinage que voyait M. Jarndyce, et nous fîmes cette remarque, Éva et moi, qu'il semblait connaître tous ceux qui éprouvent le besoin de faire quelque chose avec l'argent des autres. Un jour que nous étions occupées dans le grognoir à trier ses lettres et à répondre à quelques-unes d'entre elles, nous en restâmes confondues. La plupart de ses correspondants paraissaient n'avoir d'autre affaire

que de se former en comités pour demander de l'argent ; les femmes tout aussi bien que les hommes, et peut-être plus encore. Elles y mettaient une passion vraiment extraordinaire, et leur vie nous sembla n'avoir pas d'autre but que de jeter à la poste des billets de souscription, depuis un sou jusqu'à un souverain ; elles demandaient sans cesse et avaient besoin de tout : de vêtements, de vieux linge, de charbon, d'intérêt, d'aliments, de flanelle, d'autographes et d'argent, de tout ce que M. Jarndyce avait ou n'avait pas. Leurs projets n'étaient pas moins variés que ne l'étaient leurs demandes ; elles avaient à construire un nouvel édifice ; à terminer tel autre sur lequel on redevait et qu'il fallait payer ; à établir la confrérie de Marie du Moyen Âge, construction pittoresque dont la gravure de la façade était jointe au billet ; à donner un témoignage d'admiration publique à mistress Jellyby ; à faire faire le portrait à l'huile du secrétaire de leur comité, pour l'offrir à sa belle-mère, dont le profond dévouement à ce gendre estimable était bien connu de tous. En un mot, elles éprouvaient le besoin d'ériger tout au monde, depuis un hôpital jusqu'au marbre d'une tombe ; de tout offrir, depuis une rente de cinq cent mille livres jusqu'à une théière d'argent ; et prenaient une multitude de titres, s'appelant les femmes d'Angleterre, les filles de la Grande-Bretagne, les sœurs de la foi, de la charité, de l'espérance, de toutes les vertus du monde ; s'occupaient continuellement d'intriguer et d'élire, et notre faible tête se brisait, rien qu'à penser à la vie fiévreuse que devaient mener toutes ces dames.

Parmi celles que faisait remarquer entre toutes la rapacité de leur bienfaisance, était une mistress Pardiggle. À en juger par le nombre de ses lettres à M. Jarndyce, elle devait avoir une puissance épistolaire presque égale à celle de mistress Jellyby. Nous

avions observé que le vent changeait toujours quand le nom de mistress Pardiggle se mêlait par hasard à la conversation, et que la bise interrompait invariablement M. Jarndyce dès qu'il avait exprimé cette opinion : qu'il existe deux sortes de gens charitables, ceux qui font beaucoup de bruit et peu de bien ; ceux qui font beaucoup de bien sans faire le moindre bruit. Nous étions fort curieux de voir mistress Pardiggle, qui devait, pensions-nous, être un type de charité bruyante ; aussi fûmes-nous enchantées lorsqu'un beau jour nous vîmes entrer cette dame avec cinq petits garçons qui lui appartenaient.

C'était une grande femme d'un aspect formidable, avec des lunettes, un nez proéminent, la voix haute et des mouvements si brusques et d'une telle force qu'elle renversait les chaises rien qu'en les effleurant de sa robe, dont l'immense ampleur exigeait une place énorme. Nous étions seules à la maison, Éva et moi, et nous la reçûmes avec timidité, saisies par le froid glacial qui entraînait en même temps qu'elle et bleuissait le visage des petits Pardiggle dont elle était suivie.

« Jeunes ladies, nous dit-elle après les salutations d'usage et avec une grande volubilité, je vous présente mes cinq fils, dont vous avez pu voir les noms sur les listes de souscription imprimées que possède M. Jarndyce, mon estimable ami : Egbert, mon fils aîné (douze ans) est celui qui envoya tout son argent de poche, cinq schellings et trois pence, aux Indiens Tockahoupo ; Oswald, mon second fils (dix ans et demi) contribua pour deux schellings et neuf pence à la grande manifestation nationale des forgerons ; ainsi que François, mon troisième (neuf ans), qui donna pour le même objet un schelling six pence et un demi-penny ; Félix, mon quatrième (sept ans), a envoyé huit pence à la so-

ciété des veuves ; Alfred, mon petit dernier (cinq ans), fait volontairement partie de l'association des enfants de la joie, et s'est engagé pour la vie à ne jamais user de tabac sous une forme quelconque. »

Vous n'avez jamais vu d'enfants plus mécontents, et dont la figure, contractée par la fureur, exprimât plus de rage concentrée en entendant citer le chiffre de leurs contributions ; quant à l'enfant de la joie, on n'a pas l'air plus malheureux ni plus stupide.

« Si j'ai bien compris, nous dit mistress Pardiggle, vous avez fait une visite à mistress Jellyby ?

— Oui, madame, répondis-je, nous y avons même couché.

— Mistress Jellyby, poursuivit notre interlocutrice d'un ton dogmatique, d'une voix qui me sembla porter des lunettes et avec de gros yeux qui lui sortaient de la tête... mistress Jellyby est un bienfait pour la société tout entière, et mérite qu'on la soutienne ; mes fils ont contribué pour leur part à ses projets sur l'Afrique ; Egbert y a souscrit pour un schelling et six pence, montant de la petite somme qui lui est allouée pour neuf semaines ; Oswald pour un schelling et un penny, et les autres suivant leurs faibles moyens. Toutefois je ne partage pas entièrement la manière de voir de mistress Jellyby et n'approuve pas sa conduite envers sa jeune famille. On a fait cette remarque fâcheuse, que ses enfants sont exclus de toute participation à l'œuvre qu'elle a entreprise. Elle peut avoir raison, comme elle peut avoir tort ; mais à tort ou à raison, ce n'est pas ainsi que je me conduis envers ma jeune famille, que je conduis partout avec moi. »

Ces paroles arrachèrent au malheureux Egbert une plainte qu'il termina par un bâillement, mais qui, j'en suis certaine, com-

mença par un cri.

« Ils me suivent à l'église, où nous allons tous les jours à six heures et demie du matin, même au plus fort de l'hiver, continua mistress Pardiggle avec volubilité ; ils viennent avec moi dans tous les lieux où m'appellent les devoirs que mes fonctions m'imposent. Je suis dame lectrice, surveillante des écoles, distributrice de secours et dame visitante des ouvriers et des malades. J'appartiens au comité local des layettes, à plusieurs comités généraux, et mes œuvres particulières sont extrêmement nombreuses, plus peut-être que celles de qui que ce soit. Eh bien ! mes enfants ne me quittent jamais, et c'est ainsi qu'ils apprennent à connaître les pauvres, qu'ils acquièrent l'intelligence des affaires de charité, s'exercent à les traiter en général, et prennent le goût de ces occupations qui, plus tard, les rendront utiles à leur prochain et seront pour eux une source de satisfaction. Mes enfants n'ont rien de frivole ; tout l'argent qui leur est alloué pour leurs menus plaisirs est dépensé par eux en souscriptions, que je dirige ; et les réunions publiques auxquelles je les fais assister, les sermons, les oraisons et les discussions qu'ils entendent dépassent en nombre tout ce qu'il est possible d'imaginer. Alfred (cinq ans), dont je vous ai parlé comme s'étant, de son propre mouvement, engagé à n'user jamais de tabac sous aucune forme, est l'un des rares enfants qui, dans cette occasion solennelle, montrèrent qu'ils avaient conscience de ce qu'ils faisaient, après avoir écouté le discours plein de chaleur que le président leur adressa dans cette soirée mémorable, et qui dura deux heures.

« Vous avez pu, miss Summerson, poursuivre mistress Pardiggle, remarquer dans quelques-unes des listes de souscription

que possède notre estimable ami M. Jarndyce, après les noms de ma jeune famille, celui de O. A. Pardiggle, F. R. S., souscrivant pour une livre, c'est mon mari ; nous suivons toujours le même ordre ; j'ouvre la marche et dépense mon obole la première ; viennent ensuite mes enfants par rang d'âge et souscrivant d'après leurs faibles ressources ; enfin M. Pardiggle forme l'arrière-garde, heureux d'apporter, sous ma direction, la modeste offrande qu'il peut donner.

« C'est ainsi que la chose est faite, non-seulement pour nous être agréable, mais encore pour servir d'exemple aux autres, et rendre meilleurs ceux qui peuvent en profiter. »

Supposez que M. Pardiggle et M. Jellyby, ayant dîné ensemble, voulussent après boire soulager leur esprit et en vinssent à se confier mutuellement leurs pensées !... J'étais vraiment confuse d'avoir eu cette idée, mais malgré moi elle me trottait dans la tête.

« Cette maison est parfaitement située, » dit tout à coup mistress Pardiggle.

Et fort contente de lui voir changer de conversation, je m'approchai de la fenêtre et lui fis remarquer les beautés du paysage, sur lesquelles ses lunettes me parurent se reposer avec indifférence.

« Vous connaissez M. Gusher ? » reprit-elle aussitôt.

Nous fûmes obligées de répondre que non.

« Vous y perdez beaucoup, répliqua mistress Pardiggle avec un air d'importance ; M. Gusher est un orateur fervent et passionné, dont la parole est pleine de feu. Monté dans une charrette

sur cette pelouse, qui, par la disposition des lieux semble naturellement destinée pour un meeting, il pourrait parler pendant des heures entières sur n'importe quel sujet et le développer avec une éloquence saisissante ! Maintenant, jeunes ladies, ajouta mistress Pardiggle, en reculant son fauteuil et en renversant comme par une puissance invisible une petite table ronde où était mon panier à ouvrage et qui se trouvait à l'autre bout du salon, maintenant, j'ose le dire, vous m'avez comprise et jugée. »

À ces paroles embarrassantes, Éva me regarda tout interdite, et ma rougeur exprima trop clairement ma pensée.

« Je veux dire, poursuivit mistress Pardiggle, que vous devez maintenant connaître le trait saillant de ma nature. Il est assez marquant pour être immédiatement découvert ; d'ailleurs je me livre sans réserve et j'avoue franchement que je suis une femme pratique, adonnée aux affaires. J'aime les difficultés et ne redoute pas la peine ; elle m'excite et m'est vraiment salutaire ; je suis accoutumée, endurcie aux travaux pénibles et ne connais pas la fatigue. »

Nous balbutiâmes quelques mots sans suite, exprimant à la fois notre étonnement et les félicitations que nous dictait la politesse.

« Le mot lassitude n'existe pas pour moi, je ne le comprends pas, continua mistress Pardiggle ; vous voudriez me lasser que vous ne le pourriez jamais ; tout ce que je fais (et sans efforts), la quantité d'affaires que j'expédie (et que je regarde comme peu de chose) m'étonne souvent moi-même. J'ai vu M. Pardiggle et ma jeune famille se lasser complètement, rien qu'en me voyant agir, alors que je me sentais aussi vive qu'une alouette. »

Si jamais le sombre visage du fils aîné put exprimer plus de haine malicieuse qu'il ne l'avait fait depuis le commencement de cette visite, ce fut en entendant ces paroles ; et fermant le poing, il en donna un coup discret, mais significatif, dans le fond de son chapeau qu'il portait sous le bras gauche.

« Cette faculté, poursuivit mistress Pardiggle, me donne un grand avantage lorsque je fais mes tournées ; si je rencontre une personne qui refuse de m'écouter, je lui dis tout de suite : « Mon ami, je ne connais pas la fatigue ; je ne me lasse jamais et j'ai la ferme intention de persévérer jusqu'au bout... » Mais cela se trouve à merveille, j'ai précisément à voir quelques malheureux dans les environs ; puis-je espérer, miss Summerson et miss Clare, que vous voudrez bien m'accompagner ?

— Je suis, lui dis-je, trop occupée pour sortir ; » et voyant que cette excuse n'était pas acceptée, j'ajoutai que je ne me croyais pas les qualités nécessaires pour remplir une telle mission ; que j'avais trop peu d'expérience pour savoir mettre mon esprit à la portée des gens dont la situation était différente de la mienne ; que je n'avais pas cette connaissance du cœur humain, ce tact indispensable pour une telle œuvre ; qu'il me restait trop à apprendre pour que je pusse me livrer à l'enseignement des autres et que mes bonnes intentions ne me semblaient pas suffire ; que par tous ces motifs je croyais devoir limiter mes efforts et tâcher de me rendre utile à ceux qui m'entouraient, essayant d'étendre peu à peu le cercle de mes devoirs, à mesure que se développeraient mes facultés et mes forces.

« Vous avez tort, me dit mistress Pardiggle. Toutefois il se peut que vous n'ayez pas la vigueur nécessaire pour vous livrer à cette pénible tâche. Mais s'il vous plaisait de me voir à l'œuvre, je

vais de ce pas, avec ma jeune famille, visiter un briquetier du voisinage (fort vilain homme du reste), et je serais enchantée de vous avoir toutes les deux avec moi. »

J'échangeai un coup d'œil avec Éva et j'acceptai l'offre qui nous était faite, puisque dans tous les cas nous devons nous promener. Quand nous revînmes au salon, après avoir été chercher notre chapeau et notre châle, nous trouvâmes la jeune famille languissant dans un coin, tandis que mistress Pardiggle marchait à grands pas, renversant tous les petits meubles qui se trouvaient dans la pièce. Elle prit possession d'Éva et je les suivis avec tous les enfants.

J'aime passionnément les enfants, et je me suis toujours estimée fort heureuse de leur pétulante confiance ; mais, dans cette occasion, ce fut le contraire, et j'eus beaucoup à souffrir de tous ces petits Pardiggle. À peine étions-nous dehors, qu'Egbert, s'adressant à moi comme l'eût fait un mendiant, me demanda un schelling, sous prétexte qu'on lui avait volé son argent ; et sur l'observation que je me permis de lui faire relativement à l'inconvenance de son langage, car il avait ajouté « c'est elle, » en désignant sa mère : « C'est bon, dit-il, et je voudrais vous y voir ; pourquoi est-ce qu'elle m'attrape en me disant qu'elle me donne de l'argent pour me le reprendre ensuite ? Pourquoi dit-elle que c'est à moi, et qu'elle m'empêche de le dépenser ? c'est bien la peine de parler de ce qu'on me donne par semaine ! » Ces questions brûlantes l'exaspérèrent tellement, ainsi qu'Oswald et Francis, qu'ils me pincèrent tous à la fois, et d'une manière si atroce que j'eus beaucoup de peine à m'empêcher de crier. En même temps Félix me marchait sur les pieds, et l'Enfant de la joie, dont tout l'argent passait en souscriptions, et qui se trouvait condam-

né par le fait à s'abstenir de gâteaux en même temps que de tabac, devint tellement pourpre de rage quand nous passâmes devant la boutique du pâtissier, que j'en fus vivement effrayée. Jamais enfants ne m'ont fait autant souffrir ; aussi me félicitai-je d'arriver à la maison du briquetier ; pauvre mesure pourtant, faisant partie d'un groupe de misérables cabanes situées au milieu d'un terrain argileux, ayant devant la porte un jardin ne produisant autre chose que des flaques d'eau stagnante, avec l'étable aux cochons près des fenêtres brisées ; et çà et là un vieux cuvier pour recevoir, quand il pleut, l'eau qui découle du toit, ou bien rempli d'argile et ressemblant à un gros pâté de boue. Des hommes et des femmes étaient aux fenêtres ou sur les portes et ne semblèrent pas nous voir ; toutefois ils se mirent à ricaner lorsque nous passâmes devant eux et à jaser du beau monde qui ferait mieux de penser à ses affaires que de s'occuper de celles des autres, et de crotter ses souliers pour venir voir ce qui ne le regarde pas.

Mistress Pardiggle ouvrait la marche d'un air déterminé, et tout en parlant des habitudes de désordre et de saleté des gens près desquels nous passions (je doute que la plus soigneuse d'entre nous eût pu être plus propre qu'eux dans un pareil endroit), elle nous conduisit à l'une des mesures les plus reculées, dont la chambre d'en bas était à peine assez grande pour pouvoir nous contenir. Dans cette pièce humide et puante se trouvaient une femme ayant un œil poché, assise auprès du feu, et tenant sur ses genoux un petit enfant qui râlait ; un homme ignoble, aux vêtements souillés de boue, qui gisait sur le carreau, où il fumait sa pipe ; un grand garçon qui mettait un collier à un chien, et une fille effrontée, faisant une espèce de savonnage dans une eau épaisse et bourbeuse. Ils nous regardèrent quand nous

entrâmes : la femme se détourna pour cacher son œil meurtri ; mais personne ne nous souhaita le bonjour.

« Eh bien ! mes amis, comment vous portez-vous ? demanda mistress Pardiggle d'une voix brève et dure qui n'avait rien d'affectueux ; me voilà revenue ; je vous l'avais dit : vous ne pourrez pas me lasser ; j'aime les difficultés, la rude besogne, et je suis fidèle à ma parole.

— Y a-t-i' encore queuqu'un à entrer avec vous ? grommela entre ses dents l'homme étendu par terre, et qui, sans se relever, posa sa tête sur sa main pour nous regarder fixement.

— Non, mon ami, répondit mistress Pardiggle, qui renversa l'un des escabeaux en s'asseyant sur l'autre.

— C'est que j'trouvons qu'vous n'êtes pas assez d'monde, » dit l'homme sans quitter sa pipe et en promenant sur nous un regard peu bienveillant.

Le fils et la fille se mirent à rire ainsi que deux amis du jeune homme accourus pour nous voir et qui se tenaient debout près de la porte, les deux mains dans leurs poches.

« Vous ne me lasserez pas, braves gens, reprit mistress Pardiggle ; je me fais un jeu de toutes les difficultés, et plus vous rendrez ma tâche pénible, plus vous me la ferez aimer.

— Eh ben ! alors, à vos souhaits ! grogna l'homme à la pipe. J'en ons assez comme ça, et i'faut qu'ça finisse. J'n'en veux pus d'ces libertés qu'on prend dans ma maison ; c'est-i' que j'sommes un blaireau pour qu'on me r'lance dans mon trou ? Vous v'là encore fourrant vot'nez ici pour faire tout'vos questions comme à vot'habitude. J'vous connaissons et j'savons tout c'que vous v'nez

nous dire. Mais pas la peine, j'm'en vas vous l'épargner. Ma fille savonne-t-elle ? Eh ben ! oui, la v'là qui lave ; r'gardez un peu c't' eau-là, et flairez-la pour voir ; c'est pourtant c' que j' buvons. Comment la trouvez-vous ? qu' pensez-vous du gin auprès de c'te boisson ? Ma baraque est-elle sale ? Eh ben ! oui, elle est sale, et par elle-même, encore, tout comme elle est malsaine, et cinq enfants qu' nous avons, qui sont sales et malsains, et condamnés d'avance ; tant mieux pour eux s'ils meurent, et tant mieux pour nous autres. J'ai-t-y lu l' petit liv' que vous avez laissé ? Non ; je n'lisons pas les liv' que vous nous apportez ; y a personne ici qui sache seulement y lire, et quand y en aurait, ça n' nous conviendrait pas. C'est bon pour un marmot, et j' sommes pas un enfant ; si c'était vot' idée de m'laisser une poupée, est-c' que j' m'en occuperais ? Maint'nant c'est ma conduite, vous v'nez pour la savoir ? Eh ben ! j'vas vous la dire ; j'ons été soûl trois jours, et j' l'aurions été quat', si j'avions eu de l'argent. J'ai-t-y été à l'église ? Non, j' n'y mettons pas les pieds ; c'est pas là qu'on m'verra ; le bedeau est un mon-sieur trop dis-tin-gué pour moi ; et comment que ma femme a attrapé sa tape à l'œil ? C'est moi qui l'y ai fichue, et si alle vous dit qu'non, all' en aura menti. »

Et reprenant sa pipe, qu'il avait quittée pour nous faire ce discours, il nous tourna le dos et se remit à fumer.

Mistress Pardiggle, qui, tout le temps, l'avait regardé à travers ses lunettes d'une façon provocante, tira de sa poche un livre, et, s'en servant comme d'un bâton de constable, fit main basse sur toute la famille, condamnée en bloc, de par elle, à entendre la lecture qu'elle s'apprêtait à faire.

Nous étions fort mal à notre aise, Éva et moi, nous sentant déplacées aussi bien qu'importunes, et supposant que mistress Par-

diggle serait arrivée plus sûrement à son but en agissant d'une tout autre manière. Ses enfants, l'œil fixe et l'air maussade, regardaient tout sans rien voir ; et, dans la famille du briquetier, personne ne s'occupait plus de nous, à l'exception du fils aîné, qui ne manquait pas de faire aboyer son chien toutes les fois que mistress Pardiggle déployait le plus d'emphase. Une barrière infranchissable nous séparait de ces malheureux. Pouvait-elle s'abaisser ? Nous n'aurions pas su le dire ; mais assurément notre nouvelle connaissance n'était pas destinée à opérer ce miracle. Sa lecture, aussi bien que ses paroles, nous sembla mal choisie pour de tels auditeurs, et n'aurait produit aucun bon résultat, même alors qu'elle eût été faite avec douceur et en s'y prenant mieux. Quant au petit livre auquel le briquetier avait fait allusion, nous en apprîmes le titre, et mon tuteur nous dit que Robinson Crusoé ne l'aurait même pas lu au fond de son île déserte.

Enfin mistress Pardiggle termina sa lecture, et ce fut pour nous un véritable soulagement.

« Vous avez donc fini ? demanda le briquetier d'un ton bourru en se retournant vers elle.

— Pour aujourd'hui, mon ami, répliqua mistress Pardiggle ; mais vous savez que je ne me fatigue jamais, et vous aurez ma visite quand votre tour reviendra.

— C'est bon ! Filez d'abord, et, quand vous s'rez ailleurs, faites tout c' qui vous plaira, » répondit l'homme en croisant les bras et en accompagnant ces paroles d'un juron énergique.

Mistress Pardiggle se leva, formant un tourbillon qui faillit entraîner la pipe de l'ouvrier, prit deux de ses enfants par la main, appela les autres, exprima l'espoir qu'à sa prochaine visite elle

trouverait la maison et la famille du briquetier dans un état plus convenable, et se dirigea vers une cabane voisine. Je ne crois pas manquer de bienveillance, ni me tromper, en supposant qu'elle voulait, en ceci comme dans tout le reste, montrer qu'elle faisait la charité en gros et donnait à ses affaires une immense extension.

Elle supposait que nous allions la suivre ; mais, dès qu'elle fut sortie de la chambre, nous nous approchâmes de la femme qui était assise près du feu, pour lui demander ce qu'avait l'enfant qu'elle tenait sur ses genoux.

Elle regarda le pauvre petit sans nous répondre, en cachant son œil meurtri, comme pour séparer toute idée de violence et de mauvais traitement du pauvre ange dont la vie s'éteignait. Éva, profondément émue, s'inclina vers l'enfant. Le pauvre petit n'était plus !

« Esther ! s'écria-t-elle en s'agenouillant auprès de lui, voyez donc la malheureuse petite créature, comme elle est calme et jolie ! Oh ! mon Dieu, quel chagrin ! et que je suis triste pour sa pauvre mère. Je n'ai jamais rien vu qui me causât autant de peine. Cher ange, cher petit ange ! »

Elle mit, en pleurant, sa main sur celle de la malheureuse femme, qui, la regardant tout étonnée, éclata en sanglots.

Je pris l'enfant, que j'arrangeai pour son dernier sommeil ; et le posant sur une planche, je le couvris de mon mouchoir. Nous essayâmes de consoler sa pauvre mère en lui disant tout bas les paroles de notre Sauveur au sujet des enfants. Elle ne répondit pas et continua de pleurer.

Le fils aîné avait mis son chien dehors et se tenait auprès de la porte. Ses yeux étaient secs, mais n'avaient plus rien d'insolent. Sa sœur avait quitté son savonnage ; elle était assise dans un coin et regardait vaguement par terre. Le briquetier s'était levé ; il fumait toujours sa pipe et conservait un air sombre et défiant, mais il était silencieux. Comme je les regardais, une femme très-laide et misérablement vêtue se précipita dans la chambre en s'écriant :

« Jenny ! Jenny ! »

À cette voix, la pauvre mère quitta sa chaise et se jeta dans les bras de celle qui l'appelait ainsi. La nouvelle arrivée portait, sur les mains et sur le visage, la marque des mauvais traitements qu'elle recevait chaque jour. Elle était laide, sans grâce aucune, mais bonne et sensible ; et, lorsqu'elle mêla ses pleurs à ceux de la malheureuse qu'elle était venue consoler, la beauté ne lui manquait plus. Quand je dis consoler, elle ne trouvait que ces mots : « Jenny ! Jenny ! » Tout le reste était dans la manière dont elle les prononçait. Rien n'était plus touchant que de voir ces deux femmes battues et misérables, si étroitement unies, éprouver l'une pour l'autre une sympathie si vive et se soutenir mutuellement ; de sentir que les rudes épreuves de leur cruelle existence avaient attendri leur cœur et les faisaient s'entraider et s'aimer. Le bon côté de ces malheureux, pensai-je, nous est toujours caché. Tout le monde ignore ce que le pauvre est pour le pauvre, excepté lui et Dieu.

Nous jugeâmes plus convenable de ne pas les interrompre et de nous retirer sans bruit. Personne ne remarqua notre départ, si ce n'est le briquetier, qui, appuyé contre le mur, se dérangea pour nous laisser passer. Nous l'en remerciâmes ; mais il ne voulut pas

avoir l'air de l'avoir fait avec cette intention et ne nous répondit pas.

Éva était si désolée de ce que nous avions vu, et Richard, que nous trouvâmes en rentrant, fut si triste de la voir pleurer (bien qu'il m'avouât que les larmes l'embellissaient encore), que nous fîmes le projet de retourner le soir chez la pauvre Jenny et de lui porter diverses choses.

Quant à M. Jarndyce, il avait suffi de lui en dire un seul mot pour que le vent changeât immédiatement.

Le soir venu, Richard nous accompagna jusqu'où nous devions aller. Sur la route se trouvait un cabaret où beaucoup d'hommes étaient rassemblés devant la porte ; et, parmi ces hommes, le briquetier dont l'enfant venait de mourir se querellait bruyamment. Un peu plus loin, nous rencontrâmes son fils aîné avec son chien ; quant à sa fille, elle riait et causait avec d'autres jeunes femmes ; mais elle parut confuse en nous apercevant, et se détourna quand nous passâmes près d'elle.

Richard nous quitta lorsque nous fûmes arrivées près de la maison de Jenny. La pauvre femme que nous y avions laissée y était toujours et regardait au dehors avec anxiété.

« Est-ce vous, bonnes demoiselles ? nous demanda-t-elle tout bas. J'suis là, guettant not' maît', et j'en suis toute tremblante, car il m'assommerait de coups s'il venait à me trouver ailleurs qu'à la maison.

— Votre mari ? lui demandai-je.

— Oui, mademoiselle, not' maît'. Jenny dort ; elle a eu tant de peine avec son pauvre petit, qu'elle en est épuisée ; elle l'a gardé

sept jours et sept nuits sur ses genoux sans vouloir le quitter, si c' n'est lorsque j' pouvais le lui prendre pour une minute ou deux. »

Elle nous laissa entrer, et nous posâmes ce que nous avions apporté à côté du grabat où dormait la pauvre mère. Nul effort n'avait été fait pour nettoyer la chambre, qui était sale par nature. Mais le pauvre ange endormi, dont la présence répandait tant de solennité dans cette triste demeure, avait été lavé soigneusement, enveloppé de quelques lambeaux de linge blanc, et, sur mon mouchoir, qui le recouvrait toujours, un bouquet d'herbes aromatiques avait été posé délicatement par ces mains calleuses et couvertes de cicatrices.

« Que le ciel vous récompense ! dis-je à la pauvre femme. Vous êtes une bonne créature.

— Moi ? répondit-elle avec surprise. Mais chut... Jenny ! Jenny ! »

La malheureuse mère avait fait entendre une plainte et s'était agitée ; le son de la voix qui lui était familière la calma tout à coup, et son sommeil redevint paisible.

Je soulevai le mouchoir qui couvrait le petit enfant pour regarder une dernière fois ce pauvre ange, auquel les cheveux d'Éva, qui s'était penchée vers lui, semblaient faire une auréole. Je me doutais bien peu qu'après avoir abrité ce chérubin si calme dans les bras de la mort, mon mouchoir reposerait un jour sur un cœur dévoré d'inquiétudes ; et je m'en allai en pensant que l'ange du pauvre petit reconnaîtrait celle qui remplaçait d'une main pieuse la batiste que je venais d'écarter, et qu'il se souviendrait de cette femme que nous laissions tremblante sur le seuil de cette pauvre mesure, écoutant avec effroi les pas qu'elle entendait au

loin, et maîtrisant sa frayeur pour répéter de sa voix douce et affectueuse : « Jenny ! Jenny ! »

9

Je ne sais pas comment cela se fait, mais il me semble que je parle toujours de moi. Je ne prends jamais la plume qu'avec l'intention de m'oublier autant que possible et de m'occuper exclusivement des autres, et chaque fois que j'en reviens à mon histoire j'éprouve une contrariété réelle ; je voudrais rentrer dans l'ombre et ne puis y parvenir. J'espère néanmoins que ceux qui liront ces pages comprendront que, si elles contiennent beaucoup de détails sur moi-même, c'est que vraiment c'était indispensable et qu'il était impossible que cela ne s'y trouvât pas.

Nous étions presque toujours ensemble, Éva et moi, occupées à lire, à travailler, à faire de la musique, et notre temps était si bien employé que les journées d'hiver voltigeaient autour de nous comme des oiseaux à l'aile brillante.

Richard nous donnait toutes ses soirées, la plupart de ses après-midi, et se plaisait beaucoup dans notre société, bien qu'il fût l'un des êtres les plus remuants qu'on pût trouver au monde.

Il aimait beaucoup Éva ; mais beaucoup, beaucoup. J'aurais pu le dire plus tôt, car je devinai tout de suite combien ils s'adoraient. Non pas que je le fisse voir, au contraire ; j'étais si réservée à cet égard, et j'avais si bien l'air de ne me douter de rien, que je me demandais souvent, pendant que je travaillais assise à côté d'eux, si je ne devenais pas profondément dissimulée.

Et pourtant, chaque jour, la dissimulation devenait plus difficile. Leur réserve, du moins en paroles, égalait bien la mienne ; mais l'innocente façon avec laquelle ils s'attachaient à moi de plus en plus, à mesure qu'ils s'aimaient davantage, avait tant de charme, que j'avais bien de la peine à ne pas montrer l'intérêt que je prenais à leur amour.

« Notre chère amie est si bonne, disait Richard en venant me trouver dès le matin dans les allées du parterre, c'est une si admirable petite femme ! et, avant de galoper par monts et par vaux comme un voleur de grands chemins, cela me fait tant de bien de me promener gravement avec elle, que me voilà encore ici, comme j'y étais hier.

« Vous savez, dame Durden, me disait Éva lorsque, remontées dans notre chambre, elle posait sa tête sur mon épaule, reflétant dans ses yeux la flamme de notre foyer, vous savez bien que je n'ai pas besoin de causer ; mais de rester là auprès de vous, à rêver en compagnie de votre cher visage, écoutant souffler le vent, et songeant à ceux qui sont maintenant sur mer. »

C'est que Richard parlait d'être marin ; nous en avions dit quelques mots, et il était question de satisfaire le penchant que, dans son enfance, il montrait pour les voyages. M. Jarndyce avait écrit à l'un des membres de la famille, au baron sir Leicester Dedlock, pour qu'il s'intéressât en faveur de Richard, et sir Leicester avait répondu gracieusement : « Qu'il serait heureux de faire quelque chose pour M. Carstone, si toutefois c'était en son pouvoir, ce dont malheureusement il n'entrevoyait pas la probabilité ; que milady envoyait ses compliments à ce jeune homme (à qui elle se souvenait parfaitement d'être unie par des liens de famille éloignés) et avait la ferme confiance qu'il ferait

son devoir dans quelque profession honorable qu'il lui plût d'embrasser. »

« Il est très-clair, me dit Richard après la réception de ce billet, que je ne dois compter sur personne et faire mon chemin moi-même. Peu importe, après tout ; bien des gens avant moi n'ont pas eu d'autre appui. Je voudrais seulement, pour commencer, être bien armé en course, afin de pouvoir m'emparer du grand chancelier, que je mettrais à la portion congrue jusqu'à ce qu'il eût terminé notre affaire ; il en deviendrait toujours moins épais, s'il n'en devenait pas plus lucide. »

Richard joignait aux plus heureuses dispositions qu'un jeune homme puisse avoir une gaieté inaltérable, mais malheureusement aussi une légèreté qui m'inquiétait d'autant plus qu'il appelait sagesse ce qui n'était qu'insouciance. Je ne puis mieux faire comprendre sa manière de calculer que d'en citer un exemple, à propos de l'argent que nous avions prêté à M. Skimpole. M. Jarnyce avait fini par en savoir le chiffre, soit qu'il l'eût demandé à ce dernier, soit qu'il se fût adressé à Coavinses, et avait remis la somme entre mes mains en me priant de retenir ce que j'avais avancé, et de rendre le reste à Richard ; toutes les dépenses inutiles que celui-ci justifia par le recouvrement de ses dix livres et le nombre de fois dont il me parla de cet argent, comme s'il venait de le réaliser, ou qu'il l'eût toujours là de côté sous sa main, formerait, en les additionnant, une somme considérable.

« Ma prudente petite mère, pourquoi pas ?... me disait-il quand, sans la moindre réflexion, il éprouva le besoin de donner cinq livres au briquetier ; puisque j'ai retiré dix livres de l'affaire Coavinses.

— Et comment cela, Richard ?

— Vous savez bien que j'avais donné ces dix livres avec plaisir et ne comptais plus les ravoir ; vous ne pouvez pas nier cela ?

— Je ne le nie pas non plus.

— Eh bien ! donc, puisque j'ai gagné dix livres...

— Mais ce sont les mêmes, insinuai-je.

— Pas du tout, ce sont dix livres auxquelles, je ne m'attendais nullement ; dix livres de plus dans ma bourse, et que, par conséquent, je puis employer à n'importe quel usage. »

Et lorsqu'il eut renoncé au don qu'il voulait faire, après avoir fini par comprendre que ce sacrifice n'eût produit aucun bien :

« Voyons, disait-il, j'ai économisé cinq livres sur l'affaire du briquetier. Si donc je puis faire un voyage à Londres, prendre la poste pour aller et revenir sans qu'il m'en coûte plus de quatre livres, j'en aurai une d'économisée, et l'économie est toujours une bonne chose ; un penny qu'on épargne est un penny gagné. »

Je ne crois pas qu'on pût voir une nature plus généreuse et plus ouverte que celle de Richard ; au bout de quelques semaines, je le connaissais aussi bien que s'il eût été mon frère, ardent et brave, et d'une activité dévorante, il n'en était pas moins d'une excessive douceur qui, sous l'influence d'Éva, en faisait le plus agréable de tous les compagnons, s'intéressant à toute chose, et si heureux, si confiant, si gai !

Et moi qui les voyais s'adorer de plus en plus, sans en rien dire, chacun d'eux supposant que son amour était le plus grand des secrets, que ne soupçonnait pas même la personne adorée ;

moi qui ne les quittais jamais, causant et me promenant avec eux, je n'étais guère moins enchantée, guère moins ravie qu'eux-mêmes de leur délicieux rêve.

Nous vivions ainsi, lorsqu'un matin à déjeuner M. Jarndyce reçut une lettre qu'il ouvrit, en s'écriant :

« C'est de Boythorn. »

Il la parcourut avec une joie évidente, et s'arrêta au milieu de sa lecture pour nous dire que M. Boythorn venait à Bleak-House.

« Nous étions ensemble au collège, il y a de cela quarante-cinq ans au moins, continua t-il en frappant sur sa lettre, qu'il posa sur la table. Lawrence Boythorn était le garçon le plus impétueux qui fût au monde, et il est resté le plus vif de tous les hommes que je connaisse. C'était l'enfant le plus robuste, le plus audacieux qu'on pût voir, et il est aujourd'hui tout ce qu'il était alors, plein de cœur, mais terriblement effrayant.

— Au physique, monsieur ? demanda Richard.

— Mais un peu sous ce rapport, répondit M. Jarndyce ; il porte la tête en arrière comme un vieux soldat ; j'ai dix ans de moins que lui, mais il a deux pouces de plus que moi, des mains de forgeron, une vaste poitrine et des poumons !... je n'en connais pas de semblables. Il suffit qu'il parle, qu'il vienne à rire ou à ronfler pour que les poutres de la maison s'ébranlent. »

Toutefois M. Jarndyce ne fit pas la plus légère allusion à la girouette, et nous pensâmes que c'était de bon augure.

« Mais ce n'est pas de l'extérieur que je parle, poursuivit mon tuteur, c'est du moral de l'homme, de son caractère emporté que

je vous signale, Rick, Éva, et vous aussi, petite femme, car vous y êtes tous intéressés. Le langage de Boythorn est aussi violent que sa parole est sonore ; toujours dans les extrêmes et au superlatif, on le prendrait pour un ogre, et je crois qu'il passe pour tel dans l'esprit de certaines gens. Vous ne serez pas étonnés de le voir me prendre sous sa protection, car il n'a pas oublié qu'en pension, où j'étais tout enfant, il cassa deux dents (il vous en dira six) à l'un de mes oppresseurs, et que c'est ainsi que notre amitié commença. Dame Durden, Boythorn et son domestique arriveront cette après-midi à Bleak-House. »

Je veillai aux préparatifs nécessaires pour que rien ne manquât à la réception de notre hôte, et nous attendîmes M. Boythorn avec curiosité. L'après-midi était passée, la journée s'avancait, il n'avait pas paru ; le dîner avait été retardé d'une heure, et nous attendions toujours, assis autour de la cheminée, sans autre lumière que la lueur du foyer, quand ces paroles, prononcées d'une voix de stentor, retentirent dans l'antichambre :

« Nous avons été trompés, Jarndyce, par un damné coquin, un misérable, qui nous a fait tourner à droite au lieu de nous dire de prendre à gauche, le triple scélérat ; il faut que son père ait été un bien affreux vaurien pour avoir un tel fils ; je te le déclare, Jarndyce, je serais heureux de lui fracasser la tête.

— Penses-tu qu'il l'ait fait exprès ? lui demanda mon tuteur.

— Je n'en ai pas le moindre doute ; c'est un coquin qui doit passer sa vie à égarer les voyageurs ; sur mon âme, je n'ai jamais vu de plus mauvais air que le sien quand il m'a dit de tourner à droite ; et penser que je me suis trouvé face à face avec un tel scélérat sans lui faire sauter la cervelle !

— Passe encore pour les dents, » reprit M. Jarndyce.

M. Boythorn éclata de rire et tout vibra dans la maison.

« Tu n'as pas oublié ça ! poursuivit-il ; ah ! ah ! ah ! quand j'y pense ; encore un fameux coquin. La physionomie de ce garçon-là, quand il était enfant, exprimait assez de cruauté, de noire perfidie et de bassesse pour servir d'épouvantail dans un régiment de scélérats. Si je rencontrais demain dans la rue cet abominable despote, je l'abattrais sans façon comme un arbre pourri.

— Je n'en doute pas, répondit M. Jarndyce ; mais veux-tu monter un instant dans ta chambre ?

— Sur mon âme, Jarndyce, reprit notre hôte en consultant sa montre, si tu avais été marié, j'aurais tourné bride à la porte du jardin et me serais enfui jusqu'au sommet de l'Himalaya plutôt que de me présenter à une heure aussi indue.

— Pas tout à fait aussi loin, dit mon tuteur en souriant.

— Sur ma vie, je l'aurais fait, s'écria M. Boythorn ; je ne voudrais pas pour rien au monde avoir eu la coupable insolence de faire attendre une maîtresse de maison jusqu'à l'heure où nous sommes ; j'aimerais mieux me tuer, mais infiniment mieux. »

Il monta l'escalier avec M. Jarndyce, et nous l'entendîmes faire retentir sa chambre de sa voix et de ses rires, dont l'écho le plus éloigné répétait le son joyeux, ainsi que bientôt nous le fîmes nous-mêmes, entraînés par cette gaieté contagieuse.

Il y avait quelque chose de si franc et de si loyal dans sa voix forte et vibrante, dans sa verve furieuse, et ses superlatifs qui éclataient comme des canons chargés à poudre sans jamais bles-

ser personne, que nous fûmes tout d'abord prévenus en sa faveur, impression dans laquelle son aspect nous confirma bientôt lorsque M. Jarndyce vint à nous le présenter. Non-seulement c'était un beau vieillard, droit et vigoureux, avec une tête massive, couronnée de cheveux gris, la physionomie intelligente et noble quand il gardait le silence, une grande taille, une stature qui eût semblé trop forte s'il n'eût pas toujours été en mouvement, et un menton qui se serait peut-être doublé s'il ne s'était sans cesse agité avec ardeur ; mais encore M. Boythorn avait les manières d'un si parfait gentleman ; sa politesse avait quelque chose de si chevaleresque ; son visage s'éclairait parfois d'un sourire si affectueux et si doux ; on voyait si bien qu'il se montrait tout entier, n'ayant rien à cacher, incapable, comme disait Richard, de se restreindre en quoi que ce soit, et déchargeant ses gros canons inoffensifs, parce qu'il n'avait pas d'autres armes, que je le regardais à table avec un égal plaisir, soit qu'il causât en souriant avec Éva et moi, soit qu'il fût poussé par M. Jarndyce à quelque volée de superlatifs, ou bien que, relevant la tête comme un limier, il fit trembler les vitres de ses éclats de rire.

« J'espère que tu as apporté ton oiseau ? lui demanda mon tuteur.

— Ma foi, répondit-il, c'est bien le plus étonnant de tous les oiseaux d'Europe, la plus merveilleuse de toutes les créatures ; je ne le donnerais pas, même pour dix mille guinées. J'ai constitué une rente à son profit au cas où il me survivrait ; c'est un vrai phénomène pour l'intelligence et l'affection ; d'ailleurs son père avait été, avant lui, l'un des oiseaux les plus surprenants qui aient jamais vécu. »

Le sujet de cet éloge était un petit serin, si bien apprivoisé, que le domestique de M. Boythorn l'ayant apporté sur son doigt, il vint se poser sur la tête de son maître, après avoir fait le tour de la pièce en voltigeant. Rien ne me sembla mieux peindre le caractère de M. Boythorn que de lui entendre exprimer les sentiments les plus implacables avec cette petite créature si fragile, perchée tranquillement sur son front.

« Sur mon âme, disait-il en tendant avec délicatesse une miette de pain au canari, si j'étais à ta place, Jarndyce, demain matin je saisisrais à la gorge tous les maîtres de la chancellerie et je vous les secouerais jusqu'à ce que leur argent eût roulé hors de leur poche, et qu'on entendît sous leur peau les os claquer comme des castagnettes. Je voudrais obtenir un jugement de n'importe qui, par voie légale ou non ; et, si tu veux me donner tes pleins pouvoirs, je me charge de cette affaire avec une extrême satisfaction. »

Le petit canari, sans paraître inquiet de la violence de ces paroles, mangeait toujours ce que lui donnait son maître.

« Je te remercie, Lawrence, répondit M. Jarndyce en riant ; mais le procès n'en est pas arrivé à ce point qu'on puisse en avancer la conclusion par le moyen que tu m'indiques, alors même qu'on prendrait à la gorge toute la magistrature et le barreau tout entier.

— Il n'y a jamais eu ici-bas un chaudron de sorcière comparable à cette affreuse chancellerie, continua M. Boythorn ; je ne vois pas d'autre réforme à tenter à son égard, que de miner cette infernale boutique et de faire tout sauter un beau jour, pape-rasses et fonctionnaires de haut et bas degré, depuis le diable, qui

engendra cette pétaudière, jusqu'au trésorier général qu'elle engendra à son tour. »

Il était impossible de ne pas rire du sérieux énergique avec lequel il recommandait cette mesure efficace ; et, partageant bientôt l'hilarité qu'il avait fait naître, M. Boythorn éclata de rire à son tour ; la vallée tout entière sembla lui faire écho, sans que cette gaieté, ni cette parole bruyante inquiétât le canari, qui sautillait tranquillement sur la table, lançant la tête à droite, à gauche, et tournant tout à coup son œil brillant vers son maître, comme s'il n'avait vu dans M. Boythorn qu'un oiseau comme lui.

« Et où en es-tu avec ton voisin pour ce droit de passage que vous vous disputez ? demanda M. Jarndyce ; car tu n'es pas non plus à l'abri des tracasseries de la procédure.

— Le particulier a porté plainte contre moi, comme étant coupable de délit à son égard. C'est bien le plus orgueilleux de tous les êtres qui aient jamais existé ; il est moralement impossible qu'il s'appelle Leicester, son nom est Lucifer.

— Très-flatteur pour votre parent éloigné, dit en riant M. Jarndyce à Richard et à Éva.

— Je demanderais pardon à miss Clare et à M. Carstone, reprit notre hôte, si je ne voyais, sur le charmant visage de cette jeune miss et dans le sourire de ce gentleman, qu'ils tiennent leur parent éloigné à distance respectueuse.

— Dites plutôt que c'est lui qui nous tient éloignés, répondit Richard.

— Sur mon âme, s'écria M. Boythorn, lançant tout à coup une volée de son artillerie, ce triste personnage est bien, comme

l'étaient avant lui son père et son grand-père, le plus sot animal, le plus franc imbécile, le plus roide et le plus arrogant de tous les êtres, qui, par une méprise inexplicable de la nature, occupe sur la terre une autre position que celle de canne de parade, la seule qui réponde à la roideur de son caractère et de son maintien. Cette famille n'a jamais compté que des bornes, solennellement entichées de leur mérite ; mais peu importe ; il ne me fermera pas mon sentier, eût-il cinquante baronnets en lui-même, et possédât-il jusqu'à cent Chesney-Wold, les uns dans les autres, comme ces boules d'ivoire tournées par les Chinois. Ne me fait-il pas écrire par son agent, son secrétaire, ou je ne sais qui : « Sir Leicester Dedlock, baronnet, présente ses compliments à M. Lawrence Boythorn, et appelle son attention sur ce fait : que le droit de passage par le sentier conduisant à l'ancien presbytère, demeure actuelle de M. Boythorn, appartient exclusivement à sir Leicester ; ledit sentier faisant partie effective du parc de Chesney-Wold ; par suite duquel droit, sir Leicester juge convenable de fermer ledit sentier. »

Je réponds dans le même style :

« M. Lawrence Boythorn présente ses compliments au baronnet sir Leicester Dedlock, et appelle son attention sur ce fait : qu'il nie toutes les prétentions de sir Leicester Dedlock sur tout le reste, et ajoute, relativement à la clôture du sentier, qu'il serait enchanté de connaître l'homme qui oserait l'entreprendre. »

Le baronnet m'envoie un exécrationnel borgne pour construire une barrière à l'entrée du sentier. Je joue de mon arme à feu sur l'ignoble coquin jusqu'à le laisser pour mort. Notre entêté persiste, et la barrière est élevée dans la nuit. J'en fais le lendemain matin des copeaux et je les brûle, notre baronnet s'irrite, envoie

ses mirmidons franchir mes palissades, traverser mon jardin ; je leur tends des pièges, leur fais éclater des fusées dans les jambes, et leur tire des coups de fusil, bien résolu de délivrer le genre humain de l'insupportable engeance de ces bandits nocturnes. Il porte plainte contre moi, j'en fais autant contre lui ; il m'attaque en sévices et voies de fait ; je plaide mon droit de légitime défense et continue ce qu'il appelle mes sévices et voies de fait. Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! »

À l'entendre s'exprimer avec cette incroyable énergie, on l'aurait supposé le plus violent de tous les hommes ; à le voir en même temps regarder son oiseau qui était perché sur son pouce, et dont il satinait délicatement les plumes, on l'aurait pris pour l'être le plus doux, le plus inoffensif ; et chacun eût pensé, en regardant son visage ou en l'écoutant rire, qu'il n'avait pas de souci, qu'il ignorait toute dispute, et que sa vie tout entière s'écoulait comme un beau jour d'été.

« Non, non, ajouta-t-il ; aucun Dedlock ne m'interdira le passage ; bien que je reconnaisse volontiers, dit-il en changeant de ton immédiatement, que milady Dedlock est la femme la plus accomplie qu'il soit possible de voir, et à laquelle un vrai gentleman puisse jamais rendre hommage ; mais ce n'est pas un baronnet de sept cents ans d'épaisseur qui clora mon sentier. Un homme qui est entré au régiment à vingt ans, et qui, au bout de huit jours, avait défié le plus sot, le plus présomptueux, le plus impérieux de tous les officiers dont jamais l'uniforme ait étranglé la taille, et qui est sorti vainqueur de ce défi audacieux, ne se laissera pas arrêter par tous les sirs Lucifers morts ou vifs, avec ou sans barrières.

— Pas plus qu'il n'a souffert qu'on opprimât son jeune ami sans défense, ajouta mon tuteur.

— Assurément, reprit M. Boythorn en frappant sur l'épaule de M. Jarndyce avec un air de protection où quelque chose de sérieux se mêlait au sourire. Cet homme est toujours là, prêt à défendre son petit camarade. Jarndyce, tu peux compter sur lui. Quant à la sotte affaire dont je parlais tout à l'heure, que miss Clare et miss Summerson veuillent bien me pardonner d'avoir développé si longuement un sujet si aride. Il n'est rien arrivé à mon adresse de la part de Kenge et Carboy ?

— Je ne le pense pas, Esther ? me dit M. Jarndyce.

— Non, tuteur, répondis-je.

— Merci, répliqua M. Boythorn ; je n'avais pas même besoin de le demander, ayant vu tout de suite combien miss Summerson est attentive pour tous ceux qui l'entourent. Si j'en ai parlé, continua-t-il, c'est qu'arrivant du Lincolnshire, je ne suis pas allé à Londres ; et je pensais que quelques lettres avaient pu m'être envoyées ici ; j'espère que demain matin elles m'annonceront que mon affaire va marcher. »

Je le vis si souvent, pendant le cours de la soirée, contempler Éva et Richard avec un plaisir qui donnait à son visage une expression des plus aimables, tandis qu'assis à quelque distance du piano, il écoutait la musique avec délices, que je demandai à mon tuteur, lorsque nous commençâmes la partie de trictrac, si M. Boythorn était marié.

« Non, me répondit M. Jarndyce.

— Mais il en a eu l'intention ?

— Comment l’avez-vous deviné ? reprit mon tuteur en souriant.

— C’est que, répondis-je, non sans quelque embarras, il y a quelque chose de si affectueux dans ses manières ; il est si aimable, si attentif envers nous, que...

— Vous avez raison, petite femme, répondit mon tuteur, il a été sur le point de se marier, une seule fois ; il y a déjà longtemps.

— La jeune fille est-elle morte ? demandai-je.

— Non... ; mais elle est morte pour lui. Cette circonstance a énormément influé sur sa vie et sur son caractère. Croiriez-vous jamais qu’il a encore le cœur et la tête d’un héros de roman ?

— Cher tuteur, j’étais toute disposée à le deviner, avant même que vous me l’eussiez dit.

— Il n’a jamais été, depuis lors, tout ce qu’il aurait pu être, dit M. Jarndyce ; et le voilà maintenant arrivé à la vieillesse, sans personne auprès de lui qu’un domestique et un oiseau.... C’est à vous de jouer, mon enfant. »

Je compris que nous en étions au point où le vent allait changer si la conversation continuait, et je n’en dis pas davantage.

Il y avait quelques instants que je repensais dans mon lit à cette vieille histoire d’amour, lorsque je fus réveillée par le ronflement sonore de notre hôte ; et je tentai cette chose difficile, de me figurer un vieillard comme il était autrefois, et de le revêtir de toutes les grâces de la jeunesse ; je me rendormis avant d’y être parvenue, et je rêvai du temps où j’étais chez ma marraine. La science des songes m’est trop peu familière pour que je puisse sa-

voir s'il y a dans ce fait quelque chose de remarquable ; mais il m'arrivait bien souvent de me retrouver, dans mes rêves, à cette époque de ma vie.

Le lendemain matin, une lettre de MM. Kenge et Carboy informa M. Boythorn qu'un de leurs clercs viendrait dans la journée pour s'entendre avec lui. Comme c'était précisément le jour de la semaine où j'expédiais mes paiements, mes comptes, mes affaires de ménage, que j'accumulais à dessein pour les traiter en bloc, je restai à la maison pendant que M. Jarndyce, Éva et Richard profitaient d'un temps magnifique pour faire une longue promenade. Quant à M. Boythorn, il devait attendre le clerc de M. Kenge et aller au-devant de nos promeneurs dès que sa conférence avec lui serait terminée.

J'étais donc enfoncée dans mes comptes, examinant les livres des fournisseurs, additionnant des mémoires, enfilant des quittances, et faisant à ce sujet pas mal de bruit et d'embarras, lorsque M. Guppy me fut annoncé. J'avais eu l'idée tout d'abord que l'envoyé de M. Kenge pourrait bien être le jeune homme qui m'avait reçue à Londres, et je fus contente d'avoir deviné juste et de revoir ce gentleman, parce que son nom était lié dans mon souvenir à mon bonheur actuel.

Je l'aurais à peine reconnu, tant sa toilette était pimpante ; habillé de neuf et tout flambant des pieds jusqu'à la tête, chapeau luisant, gants de chevreau lilas, cravate aux vives nuances, gros bouquet de fleurs à la boutonnière, bague en or au petit doigt ; et, de plus, répandant autour de lui un relent de graisse d'ours et de mille essences dont la salle à manger fut aussitôt parfumée. Je le priai de s'asseoir en lui indiquant un siège, et lui demandai des

nouvelles de M. Kenge, sans oser lever les yeux, car il fixait sur moi un regard si pénétrant que j'en étais toute confuse.

Quand on vint l'avertir que M. Boythorn l'attendait et qu'il eût à monter dans la chambre de ce gentleman, je le prévins qu'il trouverait, en descendant, une collation à laquelle M. Jarndyce espérait bien qu'il prendrait part.

« Aurai-je l'honneur de vous retrouver ici, mademoiselle ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, » répondis-je, et il sortit en me lançant un nouveau regard et en me faisant un salut.

Je supposai qu'il était naturellement gauche et timide, car évidemment il avait l'air embarrassé, et j'attendis son retour avec l'intention de veiller à ce que rien ne lui manquât et de m'en aller ensuite, le laissant à lui-même. On apporta la collation ; mais l'entrevue qu'avait M. Guppy avec M. Boythorn était longue et, j'imagine, fort orageuse ; car, bien que la chambre de celui-ci fût assez éloignée, j'entendais s'élever de temps en temps la voix de notre hôte qui mugissait comme le vent dans la tempête et lançait probablement une bordée complète de récriminations et d'injures superlatives.

Enfin M. Guppy rentra, ayant l'air plus déconcerté que jamais par suite de ce bruyant entretien.

« C'est un vrai Tartare, me dit-il à voix basse.

— Veuillez, monsieur, prendre quelques rafraîchissements, » répondis-je en lui montrant la collation.

Il se mit à table et se prit à aiguïser convulsivement le grand couteau sur la fourchette à découper, en me regardant toujours (ce dont j'étais bien sûre, quoique j'eusse les yeux baissés). L'aiguïsement du couteau sur la fourchette durait depuis si longtemps, que je me crus obligée de lever les yeux pour rompre le charme par lequel M. Guppy semblait enchaîné ; immédiatement, en effet, il regarda le plat qui se trouvait en face de lui et se mit à découper.

« Que vous offrirai-je, mademoiselle ? Ne prendrez-vous pas quelque chose ? me demanda-t-il.

— Merci, monsieur, je ne prendrai rien.

— Comment, je ne puis rien vous offrir ? reprit M. Guppy en avalant précipitamment un verre de vin.

— Rien du tout, monsieur ; je vous ai seulement attendu pour savoir si vous aviez besoin de quelque chose.

— Je vous suis bien reconnaissant, mademoiselle ; j'ai tout ce que je puis désirer... au moins... c'est-à-dire que... bien au contraire... Il but deux verres de vin l'un après l'autre, et je pensai que je ferais mieux de m'en aller.

— Mille pardons, mademoiselle, me dit-il en se levant à son tour ; mais faites-moi la grâce de m'accorder une minute d'entretien ? »

Ne sachant pas ce qu'il avait à me dire, je consentis à me rasseoir.

« Sous toutes réserves, n'est-ce pas, mademoiselle ? me demanda M. Guppy avec anxiété, en se rapprochant de ma table.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répliquai-je toute surprise.

— C'est un de nos termes de procédure, mademoiselle ; j'entends par là que soit chez Kenge et Carboy, soit ailleurs, vous ne ferez pas usage, à mon détriment, des paroles que je vais prononcer ; que, dans le cas où cet entretien n'aboutirait à aucun résultat, je resterai dans la position où je me trouve actuellement, et qu'il ne me causera nul préjudice ni dans le présent ni dans l'avenir ; en un mot, qu'il s'agit d'une communication entièrement confidentielle.

— Je ne devine pas du tout ce que vous pouvez avoir à me confier ; mais, croyez-le, monsieur, je serais désolée de vous porter un préjudice quelconque.

— Merci, mademoiselle ; j'en suis intimement convaincu et cela me suffit complètement. »

M. Guppy n'avait pas cessé, pendant toutes ces paroles, de frotter la paume de sa main droite contre celle de sa main gauche, si ce n'est pour se polir le front avec son mouchoir de poche.

« Si vous voulez me permettre de prendre un autre verre de vin, je crois, mademoiselle, que j'en surmonterai mieux le hoquet qui m'opprime, et qui serait également désagréable et pour vous et pour moi. »

Il but de nouveau et revint auprès de ma table, derrière laquelle je m'étais retranchée.

« Vous ne voulez pas que je vous en offre un verre, mademoiselle ? me dit M. Guppy quelque peu restauré par cette nouvelle

libation.

— Non, monsieur.

— Pas un demi-verre ? pas même un quart ? ... Eh bien ! alors, procédons : Mes appointements s'élèvent aujourd'hui, chez Kenge et Carboy, à deux livres par semaine. Quand j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois, miss Summerson, ils n'étaient que d'une livre quinze schellings, chiffre auquel depuis longtemps ils se trouvaient fixés. Ils se sont donc élevés de cinq schellings depuis cette époque, et pareille augmentation m'est garantie dans un an, à dater d'aujourd'hui. Ma mère possède une petite propriété, dont l'usufruit la fait vivre d'une manière indépendante, quoique modeste, dans Old-Street-Road. Elle est éminemment qualifiée pour être une belle-mère accomplie ; ne se mêle jamais de rien, est pour la paix quand même et du caractère le plus facile à vivre ; elle a ses défauts ; qui n'en a pas ? mais je ne l'ai jamais vue manquer aux convenances en présence de personne ; et vous pourrez lui confier en toute sûreté le vin, les liqueurs et la bière. Quant à moi, je loge Penton-Place-Pentonville ; c'est un peu bas, mais aéré, ouvert par derrière et considéré comme l'un des quartiers les plus sains. Miss Summerson, je vous adore ; soyez assez bonne pour prendre acte de ma déclaration et pour me permettre de l'appuyer (si je puis parler ainsi) d'une offre de mariage. »

M. Guppy s'agenouilla devant moi. J'étais fort à l'aise derrière ma table et point du tout effrayée. « Quittez, lui dis-je, cette position ridicule, ou je me verrais forcée de manquer à ma parole et de tirer la sonnette.

— Écoutez-moi, mademoiselle, dit M. Guppy en joignant les mains.

— Je n'écouterai pas un mot avant que vous ayez repris la place que vous n'auriez pas quittée, si vous aviez eu le sens commun. »

Il se leva d'un air piteux et alla se rasseoir comme je le lui disais.

« Quelle dérision, mademoiselle, reprit-il en posant la main sur son cœur, et en secouant la tête avec mélancolie ; quelle dérision que de se trouver en face d'aliments quelconques dans un pareil moment ! l'âme recule devant toute nourriture, mademoiselle, quand elle est si profondément émue.

— Monsieur, lui dis-je, vous m'avez priée de vous écouter, et je vous demande à mon tour de vouloir bien en rester là.

— Oui, mademoiselle, répondit-il, car mon obéissance égale mon amour et mon respect. Plût à Dieu que je puisse un jour te le jurer devant l'autel !

— C'est impossible, répliquai-je, il ne faut pas parler de cela.

— Je ne suis pas sans savoir, continua M. Guppy en se penchant au-dessus du plateau, et en fixant sur moi ce regard ardent que je devinais sans le voir, car mes yeux étaient détournés des siens ; je ne suis pas sans savoir que sous le rapport des biens de ce monde, la proposition que je vous ai faite paraît offrir peu d'avantages ; mais écoutez, miss Summerson, ange du ciel ! ... ne sonnez pas. J'ai été élevé à une rude école, je suis accoutumé au travail et à tout ce qui concerne la pratique judiciaire. Quoique bien jeune encore, j'ai découvert des preuves, gagné des causes,

et acquis une profonde expérience ; que ne ferais-je pas si j'avais le bonheur de posséder votre main ; que ne ferais-je pas pour servir vos intérêts ; et pour avancer votre fortune ; quels moyens n'aurais-je pas d'apprendre tout ce qui vous concerne ? je ne sais rien aujourd'hui, mais que ne pourrais-je pas découvrir si j'avais votre confiance et que vous voulussiez encourager mes efforts ? »

Je lui répondis qu'il ne réussirait pas plus en invoquant mes intérêts qu'en s'adressant à mes sentiments, et que je le priais de comprendre que tout ce que je lui demandais, c'était de partir immédiatement.

« Cruelle ! s'écria-t-il, un seul mot encore ; vous avez dû voir combien j'étais frappé de votre beauté, le jour où je vous aperçus pour la première fois dans la cour du Cheval-blanc ; vous avez remarqué, je n'en doute pas, qu'il me fut impossible de ne point payer tribut à vos charmes, quand j'ai relevé le marchepied du fiacre où vous étiez montée ; faible tribut, j'en conviens, mais partant d'un cœur sincère ; et depuis lors ton image est gravée dans mon cœur. J'ai passé toute ma soirée à me promener devant la maison de mistress Jellyby rien que pour regarder les murailles qui te renfermaient, céleste créature ! Cette course d'aujourd'hui, complètement inutile, ainsi que le message qui lui sert de prétexte, a été projetée par moi dans le seul but de te revoir ; et si j'ai parlé d'intérêts, c'était pour me recommander et me servir d'appui dans mon triste sort ; mais l'amour était avant tout dans mon cœur où il domine toute chose.

— Monsieur Guppy, je serais désolée, répondis-je en mettant la main sur la sonnette, de me montrer injuste envers quelqu'un de sincère ; je ne mépriserais jamais l'expression d'un sentiment honnête, quelque désagréable que m'en soit l'aveu ; et, s'il est

vrai que vous ayez voulu me prouver l'estime que je vous inspire, je sens que je dois vous en remercier. Maintenant, j'espère que vous allez partir, oublier vos folies et ne vous occuper que des affaires de MM. Kenge et Carboy.

— Une seconde, mademoiselle, s'écria M. Guppy en arrêtant mon bras au moment où j'allais sonner, il est convenu que cet entretien ne me portera nul préjudice ?

— Je n'en parlerai jamais, répliquai-je, à moins qu'un jour vous ne me forciez à le faire.

— Une demi-seconde, mademoiselle : dans le cas où vous viendriez à prendre en considération les paroles que je vous ai dites, fût-ce dans un temps éloigné, peu importe, car mes sentiments resteront inaltérables, dans le cas où vous regarderiez mes offres d'un œil plus favorable, particulièrement au sujet des voies et moyens relatifs à votre fortune..., il suffira d'adresser un billet à William Guppy, 87, Penton-Place ; et, en cas d'absence ou de mort (par suite de mes espérances brisées ou autres causes), à mistress Guppy, 302, Old-Street-Road. »

Je sonnai enfin ; le domestique entra. M. Guppy posa sa carte sur la table, salua et partit d'un air abattu. Comme il sortait de la maison, je levai les yeux et je vis qu'il s'arrêtait pour me regarder encore.

Je repris mes livres pour terminer mes comptes ; et lorsque j'eus fini tout ce que j'avais à faire, que j'eus rangé mon pupitre et mis tout à sa place, je me trouvai si calme et si heureuse que je crus avoir oublié cet incident imprévu. Mais quand je fus remontée dans ma chambre, je fus tout étonnée de commencer par en rire et plus surprise encore de finir par en pleurer ; bref, j'étais vi-

vement émue, et je sentis que l'ancienne corde qui vibrait autrefois dans mon cœur n'avait jamais été plus violemment ébranlée depuis l'époque où je n'avais pour confidente que ma pauvre poupée.

10

Sur la frontière orientale de Chancery-Lane, ou, pour parler d'une manière plus précise, dans Cook's-Court, Cursitor-Street, M. Snagsby exerce la profession de papetier du palais et vend, dans cet endroit ténébreux, têtes de lettres et formules judiciaires ; parchemin et papier de tout format, brun, blanc, gris et brouillard ; billets et timbres de toutes les valeurs ; plumes de bureau, plumes de fer ; encre noire et de couleur ; gomme élastique, pierre ponce, épingles et crayons ; pains et cire à cacheter ; fil rouge et signets verts ; almanachs, portefeuilles et agendas ; boîtes à ficelle, registres, règles, encriers de verre et de plomb, canifs, ciseaux, grattoirs et mille autres articles trop longs à détailler ; commerce qu'il fait depuis l'époque où, ayant fini son apprentissage, il devint l'associé de son patron et substitua l'inscription Peffer et Snagsby à celle de Peffer seul, consacrée par le temps et devenue illisible ; car la fumée, qui est le lierre de Londres, s'était tellement attachée au nom et à la demeure du vieux papetier, qu'elle en avait fait disparaître l'enseigne.

Depuis vingt-cinq ans, l'associé de M. Snagsby a quitté sa maison pour le cimetière de Saint-André de Holborn, où il repose au bruit des fiacres et des locomotives, dragons infatigables qui passent nuit et jour auprès de lui en vomissant des flammes. Si

jamais il sort de son tombeau, à l'heure où tout sommeille, pour revenir se promener dans Cook's-Court jusqu'au moment où il est rappelé au cimetière par le coq de la laiterie de Cursitor-Street, dont il serait curieux d'étudier le procédé divinatoire pour connaître la venue du jour, puisqu'il n'en peut rien savoir par ses observations personnelles... si jamais, disons-nous, Peffer revient visiter le sombre quartier qu'il habita jadis, il y revient incognito et, par conséquent, cela ne fait ni chaud ni froid.

À l'époque où il tenait boutique et pendant que Snagsby faisait son apprentissage, qui dura sept années, vivait chez lui, dans la maison où se trouvait le magasin, une de ses nièces petite et rusée ; trop étroite de corsage, au regard froid comme un vent de bise, au nez pointu et tendre à la gelée. Le bruit courait dans Cook's-Court que la mère de cette nièce, poussée par une trop vive sollicitude pour la taille de sa fille, ne lâchait jamais l'intéressante enfant sans mettre le pied contre le mur, afin d'avoir plus de puissance pour la serrer, la malheureuse ! qu'elle lui donnait en outre force vinaigre et jus de citron à boire, dont l'acide avait fini par monter au nez et au caractère de la pauvre victime. Fondée ou non, cette rumeur n'arriva pas à l'oreille de Snagsby, ou du moins n'eut aucune influence sur les sentiments de ce jeune homme, qui, ayant fait la cour à la nièce et réussi à lui plaire, prit avec la boutique deux associés au lieu d'un. Ainsi donc, Snagsby et la nièce de Peffer ne font plus qu'un seul être ; et l'intéressante créature soigne toujours sa jolie taille, d'autant plus précieuse qu'elle n'en a pas plus gros que rien.

Non-seulement M. et Mme Snagsby ne font qu'une seule et même chair, mais encore une seule et même voix, à ce que disent les voisins ; et cette voix, qui semble provenir exclusivement de

mistress Snagsby, retentit fréquemment dans Cook's-Court ; quant au mari de la nièce, il est fort rare qu'il s'exprime autrement que par l'organe de sa femme. Il est doux, timide et chauve, et porte seulement à l'arrière de sa tête luisante un maigre bouquet de cheveux noirs. Modeste et légèrement obèse, quand, vêtu de sa houppelande grise et de ses manches de lustrine, il regarde les nuages sur le pas de sa porte, ou qu'assis à son pupitre et dans l'ombre, il coupe du parchemin en compagnie de ses deux apprentis, il a tout à fait l'air d'un brave homme sans prétention. Mais, par exemple, il n'est pas rare que des plaintes et des lamentations s'élèvent d'une espèce de cave située sous les pieds de M. Snagsby ; et quand elles deviennent plus aiguës qu'à l'ordinaire, le papetier dit à ses apprentis : « Je pense que ma petite femme donne une bourrade à Guster. »

La bourrade en effet est tout ce que reçoit, avec un gage de cinquante schellings par an, une jeune fille pâle et maigre, baptisée sous le nom d'Augusta, élevée dans un dépôt de mendicité, et qui, bien qu'elle ait été mise à la ferme pendant tout le temps de sa croissance par un bienfaiteur de l'humanité qui réside à Tooting, et qu'elle ait dû se développer dans les plus heureuses conditions, a des attaques d'épilepsie dont la paroisse ne saurait être responsable.

Guster a vingt-trois ou vingt-quatre ans ; mais elle paraît en avoir dix de plus, et ne peut gagner que de faibles gages avec l'affreuse maladie dont elle est affligée. Elle a tellement peur d'être renvoyée à la paroisse, qu'à l'exception du moment où on la ramasse la tête dans le seau, dans le poêlon, sur l'évier, dans les casseroles, dans n'importe quel objet près duquel elle se trouve au moment où son accès la saisit, elle travaille sans cesse et ne se

repose jamais. Elle fait la satisfaction des parents et des tuteurs des apprentis, qui n'éprouvent nulle crainte de lui voir inspirer de tendres sentiments à leurs fils ou à leurs pupilles ; la satisfaction de Mme Snagsby, qui ne la prend jamais en faute, et celle de M. Snagsby, qui se figure lui faire une charité en la gardant chez lui. Aux yeux de Guster, l'établissement du papetier du palais passe pour le temple de la splendeur et de l'abondance ; le petit salon du premier, toujours tiré à quatre épingles, lui paraît être la pièce la plus élégante de toute la chrétienté ; la vue qu'on a de la fenêtre qui donne sur Cook's-Court lui semble une perspective d'une beauté sans pareille, et les deux portraits à l'huile de M. et Mme Snagsby, placés de chaque côté de la porte, pour faire pendants, sont pour elle des chefs-d'œuvre d'une valeur égale à ceux de Raphaël et du Titien. La position de Guster a, comme on voit, ses dédommagements.

M. Snagsby s'en réfère à sa femme de tout ce qui est en dehors des détails pratiques de son commerce mystérieux ; c'est elle qui dispose de la bourse, se dispute avec le percepteur, règle les dévotions du dimanche, les plaisirs de M. Snagsby, et le menu du dîner, sans reconnaître à personne le droit de discuter ses actes. Aussi mistress Snagsby sert-elle de point de comparaison à toutes les femmes de Chancery-Lane, voire d'Holborn, qui, dans toutes leurs querelles de ménage, appellent l'attention de leurs maris sur la différence qui existe entre la position de mistress Snagsby et la leur, entre la conduite de l'excellent papetier et celle qu'on tient à leur égard. On dit tout bas dans Cook's-Court, où les cancans voltigent dans l'ombre, et, semblables aux chauves-souris, vont se heurter aux fenêtres de tous ceux qui l'habitent, on dit que mistress Snagsby est curieuse et jalouse, et qu'elle tourmente son mari au point de le chasser parfois de la

maison, ce qu'il ne supporterait pas si ce n'était pas une poule mouillée. On a observé que les femmes qui le citent à leurs maris égoïstes comme le modèle de toutes les vertus conjugales le méprisent au fond, et que personne ne le regarde avec plus de dédain qu'une certaine épouse dont le seigneur et maître est fortement soupçonné d'user de son parapluie comme instrument de correction et de lui en frotter les épaules. Mais ces bruits vagues peuvent n'avoir d'autre origine que l'humeur tant soit peu méditative et poétique de M. Snagsby, qui aime à se promener en été dans Staple-Inn, et à retrouver chez les moineaux et dans les feuilles des arbres de la Cité quelque chose d'agreste dont il est charmé ; il se plaît aussi à flâner le dimanche après l'office dans la cour du greffe, et à parler, quand il est en verve, du bon vieux temps où l'on enterrait là quelques grands personnages de la magistrature, dont on retrouverait encore, si l'on voulait donner un coup de pioche dans la chapelle, les pierres tumulaires. Ou bien encore, laissant errer son imagination, il rêve à cette longue suite de chanceliers, de vice-chanceliers et de greffiers décédés tour à tour ; et lorsqu'il raconte à ses deux apprentis, « qu'autrefois, à ce qu'il a entendu dire, une onde pure comme le cristal descendait la colline d'Holborn, d'où l'on arrivait par une pente insensible à de vertes prairies, » rien que d'en parler il respire à plein nez un si doux parfum de campagne, qu'il n'a plus besoin d'y aller.

Le jour va finir, et le gaz est allumé ; toutefois il ne jette qu'une lueur douteuse, car la nuit n'est pas encore venue. M. Snagsby est sur le pas de sa porte, d'où il regarde les nuages, et aperçoit une corneille attardée qui se dirige vers l'ouest en rasant la petite bande de ciel plombé qui dépend de Cook's-Court. La

corneille traverse Chancery-Lane et s'arrête dans le territoire de Lincoln's-Inn.

C'est là que M. Tulkinghorn habite une grande maison jadis un château, aujourd'hui divisée en plusieurs appartements qu'on loue à différents locataires ; et dans les fragments de sa grandeur déchue, elle abrite maintenant des procureurs et des avoués qui s'y logent comme des vers dans une noix. Mais elle a conservé ses vastes escaliers, ses larges vestibules, ses spacieuses anti-chambres et ses plafonds où l'Allégorie, revêtue d'un casque romain et d'une draperie flottante, se détache au milieu des fleurs, des balustrades et des nuages, entourée d'enfants joufflus, et donne la migraine à tous ceux qui la regardent, le résultat le plus clair de toutes les allégories. C'est là qu'au milieu de boîtes nombreuses, étiquetées de noms illustres, vit M. Tulkinghorn, quand il n'est pas silencieusement installé dans ces châteaux où les grands de la terre périssent d'ennui. Il est chez lui ce soir, tranquillement assis à sa table ; solitaire comme une huître de la vieille école que personne ne peut ouvrir.

Son cabinet a dans l'ombre un aspect analogue à celui qu'il offre lui-même : terne et d'un autre âge, il n'attire pas l'attention qu'il mériterait de fixer. De lourds fauteuils, au large dossier, en acajou massif et recouverts en crin ; de vieilles tables garnies de serge poudreuse, et les portraits gravés des plus hauts personnages du siècle précédent environnent le procureur. Un vieux tapis de Turquie, de couleur sombre, s'étend sous ses pieds ; et près de lui sont deux chandeliers d'argent, passés de mode, où brûlent deux bougies dont la lumière ne suffit pas à dissiper les ténèbres de cette vaste pièce. Les titres de ses livres se sont retirés et ont disparu dans l'épaisseur de la reliure ; tout ce qui peut avoir une

serrure en a une ; mais pas une clef n'est visible. Quelques rares papiers sont éparés sur sa table. Il a devant lui un manuscrit dont il ne s'occupe pas. Il aide à fixer l'indécision de sa pensée en changeant de place alternativement deux morceaux de cire à cacheter et un couvercle d'encrier ; tantôt c'est le couvercle qui se trouve au milieu, tantôt la cire rouge, et maintenant c'est la noire ; mais cet arrangement ne lui convient pas, et il en cherche un autre.

M. Tulkinghorn vit seul et n'a pas d'autre état-major qu'un homme entre deux âges, qu'on trouve toujours à son banc dans la grande salle, et qui est rarement accablé de besogne. Le genre d'affaires que traite M. Tulkinghorn est un genre tout à part, et il ne lui faut pas de clercs. Réservoir de nobles confidences, il n'est pas homme à se les laisser soutirer ; c'est de lui-même que ses clients ont besoin, et c'est lui seul qui s'occupe de tout ce qui les concerne. Il fait tirer les actes qui lui sont nécessaires par des avocats spéciaux du Temple, et d'après des instructions mystérieuses ; il charge le papetier de faire faire toutes ses copies, la dépense ne l'embarrassant jamais. Quant à l'homme entre deux âges qui est toujours à son banc, il n'en sait pas plus long sur les affaires du peerage qu'un balayeur d'Holborn.

La cire noire, la cire rouge, le couvercle de l'encrier, celui d'une autre écritoire et la petite poudrière sont enfin arrivés à une combinaison qui paraît définitive.

« Vous au milieu, vous à gauche, vous à droite... »

Toute indécision a cessé ou bien ne cessera jamais. M. Tulkinghorn se lève, assujettit ses lunettes, prend son chapeau, met le manuscrit dans sa poche, sort de son cabinet et dit à l'homme

entre deux âges qu'il sera rentré dans un instant ; il est très-rare qu'il lui en dise davantage.

M. Tulkinghorn fait comme la corneille, il prend son vol et se rend en droite ligne chez M. Snagsby, papetier du palais, faisant copies et grosses, et tout ce qui constitue les écritures judiciaires.

Il est environ cinq ou six heures du soir ; un parfum de thé bouillant plane sur la maison de M. Snagsby, qui, au moment de descendre dans les régions souterraines où il va prendre le thé, a jeté un coup d'œil à la porte, regardé les nuages, et aperçu la corneille attardée qui volait du côté de l'ouest.

« Votre maître y est-il ? »

Guster garde la boutique pendant que les deux apprentis sont dans la cuisine et prennent le thé avec M. et Mme Snagsby ; par conséquent, les deux filles de la couturière, qui frisent leurs cheveux aux miroirs suspendus aux deux fenêtres du second étage de la maison d'en face, n'attirent pas l'attention des apprentis, ainsi qu'elles aiment à le croire, et n'éveillent que la stérile admiration de Guster, qui voudrait bien aussi avoir des cheveux ; mais il n'y a pas de danger que les siens repoussent jamais, à ce que disent les mauvaises langues.

« Votre maître y est-il ? » demande M. Tulkinghorn.

Son maître y est, et Guster va le chercher, fort contente de quitter la boutique, qu'elle regarde avec terreur, comme un arsenal d'instruments effroyables de torture légale, et où il ne faut pas entrer, lorsque le gaz est éteint.

M. Snagsby arrive tout essoufflé, les mains grasses et la bouche pleine, avale un morceau de pain et de beurre et s'écrie :

« Bonté divine, c'est M. Tulkinghorn !

— J'aurais besoin de vous dire un mot, Snagsby.

— Certainement, monsieur ; mais pourquoi ne m'avoir pas envoyé votre jeune homme ? j'y serais allé tout de suite. Passez, s'il vous plaît, dans mon arrière-boutique. »

Snagsby est rayonnant ; la petite pièce où il entre, et qui sent le parchemin, sert à la fois d'entrepôt, de comptoir et de bureau. M. Tulkinghorn s'assied devant le pupitre, en face du papetier.

« L'affaire Jarndyce, Snagsby, dit-il.

— Oui, monsieur. »

Le papetier monte le gaz et tousse modestement derrière sa main, anticipant un bénéfice quelconque. M. Snagsby, en homme timide, a l'habitude de tousser avec une variété d'expressions qui le dispense de parler.

« Dernièrement, vous avez copié pour moi quelques affidavit qui se rattachaient à cette cause.

— Oui, monsieur.

— Il est une de ces pièces, continue l'impénétrable M. Tulkinghorn en fouillant avec indifférence dans la poche où la copie ne se trouve pas, dont l'écriture a quelque chose de particulier qui me conviendrait assez. Comme je passais par ici et que je croyais avoir cette pièce sur moi, je suis entré pour vous demander... mais je l'aurai laissée sur ma table. Ce sera pour une autre fois ; peu importe... Ah ! cependant la voilà. Je suis donc entré pour vous demander qu'est-ce qui l'avait copiée.

— Qui a fait cette copie, monsieur ? répond Snagsby en prenant le manuscrit, dont il fait voltiger les feuillets avec un tour de main particulier aux papetiers du palais ; ce n'est pas ici qu'elle a été faite : nous avons, à cette époque, donné beaucoup de besogne au dehors. Mais je puis vous dire qui l'a copiée en consultant mon livre. »

M. Snagsby prend son livre dans la caisse, fait un effort pour avaler le morceau de pain et de beurre qui semble s'être arrêté dans son gosier, jette un coup d'œil à la pièce dont il s'agit, et porte l'index de sa main droite à l'une des pages ouvertes devant lui.

« Jewby... Packer... Jarndyce ! voilà ! Certainement... j'aurais dû me le rappeler ; cette copie a été faite par un écrivain qui demeure précisément en face. »

M. Tulkinghorn avait vu l'article bien avant M. Snagsby, et l'avait lu pendant que l'index du papetier descendait encore la colonne.

« Comment l'appellez-vous ? Nemo ? dit M. Tulkinghorn.

— Oui, monsieur, comme vous voyez, folio quarante-deux : envoyé le mercredi à huit heures du soir, et rapporté le jeudi matin à neuf heures et demie.

— Nemo ! répète M. Tulkinghorn signifie personne en latin.

— Cela veut dire quelqu'un en anglais ; du moins je le suppose, insinue M. Snagsby avec sa toux de déférence, puisque c'est le nom du copiste. Vous voyez, monsieur ? folio quarante-deux : envoyé le mercredi à huit heures du soir, rapporté le jeudi matin à neuf heures et demie. »

Le coin de l'œil du papetier aperçoit la tête de mistress Snagsby, qui vient à la porte de la boutique savoir pour quel motif son mari est sorti de table ; M. Snagsby adresse une toux explicative à sa femme ; comme s'il lui répondait : « C'est une pratique, ma chère. »

« Oui, monsieur ; et rendu à neuf heures et demie. Nos expéditionnaires, qui travaillent à la tâche, reprend M. Snagsby, sont souvent de drôles de corps, et il est possible que ce ne soit pas son nom ; mais c'est celui qu'il porte. Il s'est désigné sous cette appellation dans un avertissement qu'il afficha au bureau des ordonnances, au parquet, à la cour, à la chambre des juges ; vous connaissez, monsieur, ce genre d'affiches : « ... désire trouver de l'emploi..., etc., etc. »

M. Tulkinghorn regarde par la petite croisée qui donne sur Coavinses, dont les fenêtres sont éclairées. Le café de Coavinses est derrière la maison, et l'ombre de plusieurs gentlemen se dessine vaguement sur les rideaux. M. Snagsby saisit cette occasion de tourner légèrement la tête, et de lancer par-dessus son épaule un coup d'œil à sa petite femme, en articulant des lèvres ces mots qu'il ne fait pas entendre :

« Tul-king-horn, riche et in-flu-ent.

— Aviez-vous déjà donné de l'ouvrage à cet homme ? demande le procureur.

— Certainement, monsieur, et pour vous encore.

— J'ai oublié l'endroit où vous m'avez dit qu'il demeure.

— De l'autre côté de la rue, dans la maison où... M. Snagsby fait un nouvel effort pour avaler le morceau de pain et de beurre,

qui ne veut pas absolument descendre... la maison où il y a un magasin de chiffons et de vieilles bouteilles.

— Pourriez-vous me la faire voir en m'en allant ?

— Avec le plus grand plaisir, monsieur. »

Le papetier ôte ses manches de lustrine, remplace son habit gris par un habit noir, et prend son chapeau.

« Ah ! voici ma petite femme, s'écrie-t-il. Chère amie, aie la bonté de dire à l'un des garçons de veiller à la boutique pendant que je traverse la rue avec M. Tulkinghorn. Je ne serai que deux minutes, cher trésor ! »

Mistress Snagsby fait un salut au procureur, se retire derrière le comptoir, regarde à travers la jalousie de quel côté se dirige M. Tulkinghorn et son mari, se glisse dans l'arrière-boutique, jette un coup d'œil sur la page du livre qui est resté ouvert... évidemment, elle est curieuse.

« Vous trouverez cette maison bien misérable, monsieur, dit Snagsby en marchant respectueusement au milieu de la rue, pour laisser au procureur l'étroite bande de bitume qui simule un trottoir. Il est vrai que notre copiste n'est pas moins pauvre que sa demeure : ces gens-là ont, en général, une vie assez étrange ; l'avantage de celui dont nous parlons est de n'avoir jamais besoin de sommeil ; il copiera tout ce que vous lui donnerez et aussi longtemps que vous voudrez sans penser à dormir.

Il fait nuit ; le gaz brille de tout son éclat, et se heurtant contre les clercs qui vont jeter à la poste les lettres du jour ; contre les avocats et les avoués qui vont dîner chez eux ; contre les demandeurs, les défendeurs, les plaideurs de toute espèce, contre la

foule en général dont la sagesse des lois entrave les affaires ; et se plongeant au centre de la procédure et dans la boue, composé mystérieux de la même famille, dont on ignore les éléments et qui s'attache à nous sans qu'on puisse savoir ni pourquoi ni comment, dont on ne sait rien au monde, si ce n'est que quand il y en a trop, nous jugeons nécessaire de la balayer au loin, M. Tulkinghorn et le papetier arrivent au magasin du vieux Krook.

« C'est ici qu'il demeure, monsieur, dit le papetier.

— Ici ? répond l'avoué avec indifférence.

— Y entrez-vous, monsieur ?

— Non ; je retourne chez moi ; bonsoir ; je vous remercie. »

M. Snagsby salue profondément, et va retrouver sa petite femme et son thé. M. Tulkinghorn se retourne après avoir fait quelques pas, et entre dans la boutique de M. Krook. Une chandelle fumeuse forme tout l'éclairage de la devanture ; un vieillard et un chat sont assis au coin du feu dans le fond du magasin ; le vieillard se lève et se dirige vers l'étranger en tenant à la main une chandelle coulante et noircie, dont la mèche a besoin d'être mouchée.

— Votre locataire y est-il ? demande le procureur.

— L'homme ou la femme ? dit M. Krook.

— L'expéditionnaire, » répond M. Tulkinghorn.

Le vieillard jette sur l'avoué un regard observateur ; il le connaît de vue ; il a même une idée vague de sa réputation aristocratique.

« Voudriez-vous le voir, monsieur ?

— Oui, répond l'avoué.

— C'est un plaisir que je n'ai pas souvent moi-même, dit M. Krook en faisant une grimace ; faut-il lui dire de descendre ? Il est probable qu'il ne viendra pas, je vous en préviens.

— Dans ce cas-là je vais monter, dit M. Tulkinghorn.

— Au second étage, monsieur ; prenez la chandelle et passez par ici. »

M. Krook, son chat sur ses talons, reste au bas de l'escalier, d'où il suit des yeux M. Tulkinghorn.

« Hi ! hi ! hi ! » fait-il en ricanant dès que l'avoué a franchi le premier palier. Celui-ci regarde par-dessus la rampe ; le chat retrousse ses lèvres et lui montre les dents.

— Chut ! lady Jane ; il faut être polie ; vous savez ce qu'on dit de mon locataire ? demande M. Krook à l'avoué en montant deux ou trois marches.

— Non ; et qu'en dit-on ?

— Qu'il s'est vendu au diable ; mais, vous et moi, nous savons ce qui en est, et que le diable n'achète guère. Cependant je vous dirai qu'il est tellement sombre et d'une humeur si noire, que si jamais pareil marché s'est fait, ce doit être avec lui ; ne le fâchez pas, monsieur ; c'est tout ce que je puis vous dire. »

M. Tulkinghorn fait un signe affirmatif et continue de monter ; il arrive au second étage, frappe chez l'expéditionnaire,

ne reçoit aucune réponse, ouvre la porte, et en l'ouvrant il éteint sa chandelle.

La pièce où il entre est petite, noire de suie, de graisse et de boue ; l'air y est tellement épais que la chandelle de l'avoué s'y serait éteinte d'elle-même. Un charbon rouge brûle tout bas dans la grille, tordue au milieu, comme si la pauvreté l'eût empoignée dans un jour de colère. Près de la cheminée est une table de sapin inondée d'une pluie d'encre, et sur laquelle se trouve un pupitre brisé ; dans l'autre coin, sur l'une des deux chaises, un portemanteau déchiré sert de garde-robe et d'armoire, et n'est pas même nécessaire, car ses deux côtés sont affaissés et se rejoignent comme les bajoues d'un pauvre homme qui a longtemps jeûné. Un vieux paillason, usé jusqu'à la corde, pourrit devant le foyer ; pas de rideaux pour voiler l'ombre de la nuit ; mais les contrevents sont fermés, et par les deux trous qu'on y a faits pour laisser passer le jour, il est probable que la faim fixe son œil hagard sur le spectre qui est couché sur le lit. Car sur un grabat, dont la maigre paillasse est recouverte des lambeaux d'un couvre-pied crasseux, le procureur, hésitant sur le seuil de cette chambre, aperçoit un homme vêtu d'une chemise et d'un pantalon de toile, d'où sortent ses pieds nus. À la lueur mourante d'une chandelle qui a coulé tout entière, et dont le lumignon obscurci brûle encore au-dessus d'un amas de suif qui flotte autour de lui, on distingue l'affreuse pâleur de cet homme, dont les cheveux épars se mêlent à une barbe en désordre ; on ne saurait dire quelle vapeur emplît cette chambre et vous oppresse ; mais, au milieu de cette odeur nauséabonde de moisissure et de vieux tabac, la subtile amertume de l'opium s'attache aux lèvres de M. Tulkinghorn.

« Eh ! l'ami, » s'écrie l'avoué en frappant à la porte avec son chandelier de fer.

Il croit avoir éveillé l'ami, dont les yeux sont tout grands ouverts.

« Eh ! l'ami, » répète M. Tulkinghorn avec force ; mais, tandis qu'il frappe de nouveau, la chandelle, qui a coulé jusqu'au bout, s'éteint subitement et le laisse dans les ténèbres, où les yeux affaiblis attachés aux trous des volets n'ont sans doute pas cessé de regarder fixement le grabat.

11

Quelque chose qui, dans l'ombre, touche sa main ridée, fait tressaillir l'avoué :

« Qui est là ? dit-il.

— C'est moi, murmure à son oreille le vieux marchand de guenilles ; pouvez-vous le réveiller ?

— Non,

— Qu'avez-vous fait de votre lumière ?

— Elle s'est éteinte. »

Le vieillard prend le chandelier des mains de l'avoué, s'approche du foyer, se baisse vers la grille, et cherche à rallumer la chandelle ; les cendres y sont froides, ses efforts sont inutiles ; et après avoir appelé vainement l'écrivain, il dit à l'avoué qu'il descend pour chercher de la lumière.

M. Tulkinghorn, par un motif quelconque, va l'attendre sur le carré ; la lumière brille bientôt sur la muraille, et le vieillard remonte lentement, suivi de son chat aux yeux verts.

« A-t-il en général le sommeil aussi dur ? demande le procureur.

— Je ne sais pas, dit Krook en hochant la tête et en relevant les sourcils ; je ne connais rien de ses habitudes, si ce n'est qu'on le voit rarement et qu'il ne parle jamais. »

À la lueur de sa chandelle, les grands yeux des volets s'assombrissent et paraissent se fermer ; ceux de l'homme qui est couché sur le lit restent toujours ouverts.

« Miséricorde ! s'écrie l'avoué, il est mort ! »

Krook lâche subitement la main de l'expéditionnaire, qu'il avait prise.

« Vite un médecin ! appelez miss Flite ; elle demeure au troisième ; voilà le poison ! appelez miss Flite, monsieur, » dit Krook en étendant ses mains décharnées au-dessus du cadavre comme un vautour qui déploie ses ailes.

M. Tulkinghorn se précipite vers l'étage supérieur, et s'écrie :

« Miss Flite ! miss Flite ! dépêchez-vous de descendre, dépêchez-vous, miss Flite ! »

Krook le suit du regard, et, pendant que l'avoué appelle la vieille fille, trouve le moyen de se glisser vers le portemanteau et de revenir auprès du lit.

« Courez, Flite, courez chez le docteur le plus proche, » dit-il en s'adressant à une petite femme qui disparaît en un clin d'œil et revient bientôt accompagnée d'un médecin qu'elle a trouvé à table, et qui joint à un accent écossais fortement prononcé une grosse lèvre supérieure couverte de tabac.

— Parbleu, dit-il après un court examen, il est mort, et bien mort. »

M. Tulkinghorn, qui se tient debout à côté du vieux portemanteau, demande s'il y a longtemps qu'il a rendu le dernier soupir.

« Probablement trois heures, lui répond l'homme de l'art.

— À peu près, dit un jeune homme brun qui est de l'autre côté du lit.

— Appartenez-vous au corps médical ? demande le premier docteur.

— Oui, monsieur, dit le jeune homme.

— Dans ce cas-là je puis partir, car ma présence ici est complètement inutile. » Et terminant sa visite il va finir son dîner.

Le jeune homme brun passe et repasse la chandelle sur le visage de l'expéditionnaire, qui justifie complètement le nom qu'il s'était donné, car maintenant il n'est rien.

« Je le connaissais beaucoup de vue, dit le jeune médecin ; depuis dix-huit mois je lui ai vendu souvent de l'opium. Y a-t-il ici quelqu'un de sa famille ?

— J'étais son propriétaire, répond le vieillard en faisant une grimace ; et il m'a dit une fois que j'étais le plus proche parent

qui lui restât au monde.

— Il est mort par l'opium, dit le médecin ; la chambre est fortement imprégnée d'une odeur qui l'annonce ; et il y a là de quoi empoisonner dix personnes, ajoute-t-il en montrant une vieille théière qui est à côté du lit.

— Pensez-vous qu'il l'ait fait à dessein ? demande le vieillard.

— D'exagérer la dose ?

— Oui, répond le regrattier, qui savoure ces détails auxquels il apporte un horrible intérêt.

— Je ne sais pas ; il avait l'habitude de prendre énormément d'opium ; personne ne peut dire si cette fois il a outré la dose avec l'intention d'en finir. Il était, je crois, dans la misère ?

— Sa chambre n'annonce pas qu'il fût riche, dit le vieux marchand de guenilles, en promenant autour de lui un regard perçant qu'il paraît emprunter aux yeux verts de son chat. Mais je n'y suis jamais venu depuis qu'il l'habitait, et il n'était pas homme à conter ses affaires.

— Vous devait-il quelque chose ?

— Six semaines de loyer.

— Qu'il ne payera jamais, car il est mort et bien mort. À en juger d'après les apparences, c'est fort heureux pour lui. Toutefois il a dû avoir une belle tête dans sa jeunesse, et je ne serais pas surpris qu'à cette époque il occupât dans le monde une position élevée, poursuit le jeune médecin d'une voix émue en s'asseyant sur le bord du grabat, et en posant la main sur la poitrine du malheureux Nemo. Je me rappelle avoir été frappé de ses manières :

elles avaient quelque chose qui dénotait l'homme distingué tombé dans la misère par un malheur quelconque. N'en avez-vous pas été frappé aussi ?

— Autant vaudrait me demander ce qu'ont été les femmes dont j'ai la chevelure dans mes sacs, répond le vieillard ; tout ce que je puis dire, c'est qu'il a été mon locataire un an et demi ; et que, pendant ces dix-huit mois, il vivait... ou ne vivait pas... des copies qu'il faisait ; je n'en sais pas davantage. »

Pendant cet entretien, M. Tulkinghorn resté à l'écart, près du portemanteau, est complètement étranger, en apparence, aux divers genres d'intérêt que manifestent les trois personnes qui entourent le cadavre : intérêt scientifique de la part du jeune homme ; curiosité chez le vieux Krook ; profond respect mêlé de terreur chez la pauvre miss Flite ; mais le visage impassible de l'avoué n'exprime rien, ne reflète rien, pas plus que son habit d'un noir mat qui n'a jamais eu de lustre ; M. Tulkinghorn ne se montre ni attentif ni distrait, il est rentré dans sa coquille ; il serait aussi difficile de soupçonner ce qui se passe en lui que de juger du son d'un instrument par l'étui qui le renferme.

« Je suis entré dans cette chambre un instant avant vous, dit-il au jeune médecin, de la voix calme et froide dont il parle d'affaires ; j'avais l'intention de donner au défunt, que je n'ai jamais vu pendant sa vie, plusieurs copies à expédier. C'est par M. Snagsby, mon papetier, que j'ai entendu parler de lui ; puisque personne ne peut rien dire relativement à cet homme — il pourrait être bon d'envoyer chercher Snagsby, qui paraît l'avoir connu. Ah ! » dit-il en s'adressant à la petite femme qu'il a vue souvent à la cour, et qui s'offre en silence pour courir chez Snagsby ; « volontiers, s'il vous plaît. »

Le jeune docteur termine son examen désormais inutile, et couvre le défunt des lambeaux qu'il trouve sur le grabat ; M. Krook et lui échangent quelques paroles ; M. Tulkinghorn ne dit rien ; mais il reste toujours près du portemanteau.

M. Snagsby arrive en toute hâte ; il a gardé sa houppelande et ses manches de lustrine.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, est-ce bien possible ? en est-il venu à cette extrémité ?

— Snagsby, pouvez-vous donner au propriétaire de cette maison quelques renseignements sur cet infortuné ? demande M. Tulkinghorn ; il paraît que le défunt lui doit six semaines de loyer ; il faut, en outre, faire enterrer ce malheureux.

— Monsieur, répond Snagsby en toussant derrière sa main avec humilité, je ne sais vraiment pas quel avis je pourrais donner, si ce n'est toutefois d'avertir le bedeau.

— Je ne demande pas d'avis, reprend M. Tulkinghorn, je sais fort bien ce qui est à faire.

— Personne ne le sait mieux que vous, répond M. Snagsby, accompagnant ces paroles de sa toux de déférence.

— Je vous demande si vous pouvez fournir quelques renseignements sur la famille de cet homme, son pays ou ses affaires.

— Mais, monsieur, répond Snagsby, je ne sais pas plus d'où il est venu que je ne sais...

— Où il est allé, insinue le jeune médecin, venant au secours du papetier.

— Quant à sa famille, reprend M. Snagsby, alors même qu'on me dirait : « Snagsby, vingt mille livres sont déposée pour toi à la banque d'Angleterre si tu peux nommer seulement un des parents de cet homme, » il me serait impossible d'en rien faire. Non, monsieur. Il y a environ dix-huit mois, si je me le rappelle bien, à l'époque où il vint loger dans cette maison...

— Dix-huit mois, c'est bien ça, interrompt M. Krook avec un signe d'assentiment.

— Il y a environ dix-huit mois, reprend M. Snagsby, encouragé par cette approbation, l'homme dont nous nous occupons vint chez nous un matin ; nous sortions de déjeuner. Il trouva ma petite femme (c'est Mme Snagsby que je veux dire), il la trouva dans la boutique, lui présenta un spécimen de son écriture, en lui donnant à comprendre qu'il désirerait trouver des copies à faire, étant, pour dire le mot et parler sans détour (phrase favorite de M. Snagsby, qu'il emploie pour excuser sa franchise),... étant pressé par le besoin. Ma petite femme est généralement peu portée en faveur des étrangers, surtout quand ils demandent quelque chose ; mais celui-ci avait un certain je ne sais quoi dans sa personne auquel ma petite femme se laissa prendre. Était-ce parce qu'il avait une grande barbe ou de longs cheveux négligemment arrangés, ou par quelque motif connu seulement des dames, c'est ce que je ne pourrais dire ; toujours est-il qu'elle accepta le spécimen et les adresses que lui présentait l'étranger ; et, comme elle estropie souvent les noms et qu'elle avait cru entendre Nemrod pour Nemo, elle me disait à chaque repas : « Monsieur Snagsby, vous n'avez pas encore donné d'ouvrage à Nemrod ! » ou bien : « Pourquoi ne donneriez-vous pas à Nemrod ces trente-huit folios du procès de Jarndyce en

Chancellerie ? » Et c'est ainsi que peu à peu nous l'avons employé. Je ne sais pas autre chose en ce qui le concerne, sinon qu'il écrivait très-vite et ne s'inquiétait pas de travailler toute la nuit. Vous lui donniez, par exemple, quarante-cinq folios le mercredi soir, et vous les aviez le jeudi matin ; ce qu'il vous confirmerait sans aucun doute, s'il lui était possible de le faire, ajoute M. Snagsby en approchant poliment son chapeau du grabat.

— Vous feriez bien, dit M. Tulkinghorn au vieux Krook, de voir s'il n'a pas quelque papier qui puisse vous éclairer ; il y aura une enquête, et vous serez interrogé. Savez-vous lire ?

— Non, répond le vieillard avec une grimace.

— Snagsby, reprend M. Tulkinghorn, examinez pour lui tous les objets qui sont dans cette chambre ; vous lui épargnerez ainsi beaucoup de difficultés ; et, puisque je me trouve là, j'attendrai que vous ayez terminé ; seulement, dépêchez-vous. Si, plus tard, la chose était nécessaire, je pourrais servir de témoin et affirmer que tout s'est passé dans l'ordre. Prenez la chandelle, mon brave ami, dit-il à M. Krook, et M. Snagsby va chercher s'il existe le moindre papier qui puisse vous servir et vous faire rentrer dans vos fonds.

— Voici d'abord un vieux portemanteau, dit Snagsby.

— Tiens, c'est vrai, « répond M. Tulkinghorn qui n'a pas l'air de l'avoir aperçu.

Le marchand de guenilles tient la chandelle ; Snagsby fait la perquisition ; le jeune médecin est appuyé au coin de la cheminée ; miss Flite, retirée près de la porte, jette un regard ef-

frayé dans la chambre, et l'habile avoué de la vieille école se tient toujours à la même place et dans la même attitude.

Le portemanteau ne contient que quelques vêtements sans valeur ; un paquet de reconnaissances du prêteur sur gages, tristes laisser-passer sur la route de la misère ; un chiffon de papier sentant l'opium, où quelques notes ont été prises : « Tant de grains tel jour ; tel autre, une dose beaucoup plus forte, » et ainsi de suite, mémorandum commencé avec l'intention d'être continué régulièrement, mais bientôt abandonné ; enfin quelques fragments de journaux crasseux, tous relatifs à des suicides. On cherche dans le placard, dans le tiroir de la table ; mais pas la moindre lettre, pas un lambeau de papier. Le jeune médecin regarde dans la poche de l'habit du copiste : un canif et quelques sous, voilà tout ce qu'il y trouve. L'avis du papetier est le seul qu'on ait à suivre : il faut appeler le bedeau ; miss Flite va le chercher, et tout le monde quitte la chambre.

« Emmenez votre chat, dit le jeune médecin à M. Krook ; il ne doit pas rester ici. »

Le marchand de guenilles appelle lady Jane, qui descend furtivement l'escalier en faisant ondoyer sa queue flexible et en se léchant les lèvres.

« Bonsoir, » dit M. Tulkinghorn, qui rentre chez lui pour se livrer à ses méditations.

La nouvelle est déjà répandue dans le quartier ; des groupes se forment pour discuter ce fait étrange. L'avant-garde de l'armée d'observation, composée de gamins, envahit les fenêtres de M. Krook. Un policeman est remonté dans la chambre, puis il est redescendu à la porte de la boutique, où il s'établit, ferme comme

une tour, laissant tomber de temps en temps sur les gamins qui environnent sa base, un regard dont l'effet immédiat est de provoquer un mouvement de recul précipité. Mistress Perkins et mistress Piper, qui ne se parlent pas depuis trois semaines, et dont la brouille est venue à la suite d'une bataille entre le jeune Perkins et le jeune Piper, saisissent avec empressement cette occasion favorable de renouer leur ancienne amitié. Le garçon du café du coin, amateur privilégié, qui doit à sa position l'avantage d'avoir souvent affaire à des gens ivres et d'être ainsi versé dans l'art des pratiques policières, échange avec le policeman quelques paroles confidentielles. Les croisées sont ouvertes ; on se parle d'une fenêtre à l'autre ; des courriers sont expédiés de Chancery-Lane, pour savoir ce qui se passe dans le quartier ; et c'est au milieu de ces émotions diverses que le bedeau arrive à la maison du défunt.

Le bedeau, bien qu'il soit généralement considéré comme une institution ridicule, n'en jouit pas moins en ce moment d'une certaine considération, ne fût-ce qu'en vertu de son privilège d'être admis seul à visiter le cadavre. Le policeman le tient pour un pékin imbécile, un reste des temps barbares où il existait des watchmen. Cependant il le laisse passer comme une chose qui doit être acceptée jusqu'à ce qu'il ait plu au gouvernement d'en décréter l'abolition.

La nouvelle de l'arrivée du bedeau excite au plus haut point l'intérêt de la foule, intérêt qui augmente encore lorsqu'on apprend que l'homme d'église a pénétré dans la maison mortuaire.

Il en sort quelques instants après, et l'émotion, qui a languie dans l'intervalle, redevient plus vive qu'elle n'a jamais été.

Il court le bruit qu'on ne trouve pas de témoin qui puisse fournir le plus petit renseignement sur la personne du défunt. Le bedeau demande à tout le monde qui pourra lui donner quelques détails à ce sujet, et reçoit de tous côtés cette information, qui le rend de plus en plus stupide, à savoir que le fils de mistress Green, expéditionnaire comme le défunt, est le seul qui l'ait connu. Malheureusement, le fils de mistress Green est, depuis trois mois, à bord d'un vaisseau qui est en route pour la Chine ; mais on pense que, par l'entremise des lords de l'amirauté, il n'en est pas moins accessible au télégraphe électrique. Le bedeau entre dans plusieurs maisons, dont il interroge les habitants à huis clos, et irrite le public par cette exclusion, sa lenteur et sa bêtise. Le policeman échange un sourire avec le garçon de café, l'intérêt public se refroidit et la réaction commence. De jeunes voix criardes accusent le bedeau d'avoir fait bouillir un enfant ; des fragments d'une chanson populaire sont chantés en chœur et affirment qu'on a fait de cet enfant du bouillon pour les dépôts de mendicité. Le policeman juge enfin nécessaire de soutenir l'autorité ; il saisit l'un des virtuoses, qu'il relâche dès que cet acte de vigueur a fait fuir tous les autres, mettant pour condition que le gamin videra les lieux, ce qu'il fait immédiatement. L'émotion s'apaise, l'intérêt s'évanouit, et le policeman, à qui un peu plus ou un peu moins d'opium est tout à fait indifférent, continue sa ronde d'un pas lourd et retentissant, frotte ses mains dans leurs gants blancs, et s'arrête au coin de la rue pour regarder si par hasard il n'apercevra pas un cas de procès-verbal, depuis un enfant perdu jusqu'à un assassinat.

Protégé par la nuit qui le couvre de son ombre, le bedeau parcourt Chancery-Lane, et porte, à ceux qu'elles concernent, des assignations où son nom est le seul mot dont l'orthographe soit

correcte. Cette besogne terminée, il revient chez le défunt, où il a donné rendez-vous à certains individus qui montent avec lui dans la chambre mortuaire ; et les yeux caves qui regardent par le trou des volets, peuvent contempler la dernière forme qu'on donne dans son linceul à Nemo, en attendant qu'on la donne à chacun de nous à son tour.

Toute la nuit, le cercueil reste à côté du vieux portemanteau. Et le mort solitaire, après avoir marché dans la vie pendant quarante-cinq ans, est étendu sur ce grabat, sans laisser plus de trace derrière lui qu'un enfant abandonné.

Le lendemain la cour est pleine d'animation ; « une véritable foire, » comme mistress Perkins, réconciliée avec mistress Piper, le fait remarquer à cette excellente femme. Le coroner doit siéger dans la salle du premier étage des Armes d'Apollon, où deux fois par semaine ont lieu des réunions musicales dont l'orchestre est dirigé par un habile artiste, et où l'on entend le jeune Swills, chanteur comique de la plus haute valeur, qui espère (suivant l'affiche apposée à la fenêtre) que ses amis voudront bien encourager de leur présence un talent de premier ordre.

Les Armes d'Apollon font de très-brillantes affaires ; les enfants même ont, sous l'influence de l'animation générale, éprouvé un tel besoin de réparer leurs forces, qu'un pâtissier, qui s'est établi pour la circonstance au coin de la rue, avoue que ses pains d'épice n'ont fait que paraître et disparaître, tandis que le be-deau, qui va et vient de la maison de M. Krook aux Armes d'Apollon, montre à quelques gens discrets la curiosité dont il est dépositaire, et accepte, en échange de cet aimable procédé, la politesse d'un verre d'ale ou de tout autre liquide.

À l'heure convenue arrive le coroner que les jurés attendent et que saluent à son passage les joueurs de quilles des Armes d'Apollon. Le coroner fréquente plus de cafés et de cabarets que qui que ce soit au monde ; l'odeur de la bière, de la sciure de bois, du tabac et des liqueurs, est pour lui inséparable de la mort dans ce qu'elle a de plus imposant. Il est introduit par le bedeau et le maître du café dans la salle des concerts, où il pose son chapeau sur le piano et s'assied dans un fauteuil, à l'extrémité supérieure d'une grande table, composée de plusieurs autres placées bout à bout, et sur lesquelles des ronds gluants forment des entre-lacs déposés par les verres. Il y a autour de cette table autant de jurés qu'il peut en tenir ; les autres se tiennent au milieu des crachoirs et des pipes ; une guirlande de fer, qui sert de poignée à la sonnette, est suspendue précisément au-dessus de la tête du coroner, ce qui pourrait faire croire mal à propos au public ignorant que ce majestueux personnage doit être pendu séance tenante.

Les membres du jury sont appelés et prêtent serment les uns après les autres. Tandis que la cérémonie suit son cours, un petit homme à grosse tête, portant un col rabattu, l'œil humide, et le nez rouge, entre dans la salle où il produit une certaine sensation, et va modestement prendre place auprès de la porte, comme un simple curieux, bien qu'il paraisse connaître à merveille l'endroit où il se trouve. On dit tout bas que c'est le petit Swills, et l'on suppose qu'il vient étudier la voix du coroner, dont l'imitation formera le morceau principal de la réunion harmonique du soir.

« Gentlemen... commence le coroner.

— Silence ! dit le bedeau ; non pas au coroner, bien qu'on puisse croire que c'est à lui que s'adresse cette injonction.

— Gentlemen, répète le magistrat, vous avez été convoqués pour procéder à une enquête sur la mort d'un certain individu. Des dépositions vont avoir lieu devant vous, qui établiront les circonstances dans lesquelles cette mort a été découverte ; et vous aurez à prononcer votre verdict d'après les... Diables de quilles ! Bedeau, faites suspendre la partie ;... d'après les preuves qui vous seront données et seulement d'après ces preuves ; la première chose à faire est d'examiner le corps.

— Faites place ! » crie le bedeau.

Et comme des gens qui vont aux funérailles, ils se dirigent vers le second étage de la maison de M. Krook, d'où s'échappent bientôt quelques-uns des jurés d'une excessive pâleur. Deux gentlemen, dont les boutons et les parements laissent beaucoup à désirer, sont l'objet des soins particuliers du bedeau qui a fait mettre pour eux, dans la grande salle, une petite table à côté de celle du coroner, et qui, dans la chambre du défunt, les place de manière qu'ils puissent voir tout ce qui doit être vu ; car ces deux gentlemen sont les chroniqueurs attirés de ce genre d'enquête, et notre bedeau, qui n'est pas exempt plus que nous des faiblesses humaines, espère bien lire, imprimé dans le compte rendu de l'affaire, que « Mooney, l'actif et intelligent bedeau du district, a dit et fait, etc., etc. » Il aspire même à voir le nom de Mooney mentionné avec autant de faveur que celui du bourreau l'a été dans quelques articles récents.

Le petit Swills attend dans la salle le retour du jury et du coroner, ainsi que M. Tulkinghorn. L'avoué est accueilli avec distinction par le magistrat, qui le fait asseoir à côté de lui, entre le seau à charbon et un billard harmonique. On procède à l'enquête ; le

jury apprend comment est mort celui dont il s'occupe, mais rien de plus sur le compte du défunt.

« Gentlemen, dit le coroner, un juriste éminent, qui se trouve dans l'assemblée, a assisté par hasard à la découverte du fait qui est le sujet de cette enquête ; mais sa déposition serait exactement la même que celles du médecin, du propriétaire, du colocataire du défunt, précédemment entendus, et il est inutile de donner à ce juriste éminent la peine de déposer. Y a-t-il quelqu'un dans l'auditoire qui ait d'autres renseignements à nous communiquer ? »

Mistress Perkins pousse en avant mistress Piper, qui décline ses nom, prénoms et qualité, et prête le serment qu'on lui demande.

« Anastasie Piper, qu'avez-vous à nous dire ? »

Anastasie a toujours beaucoup à dire, particulièrement entre parenthèses et sans ponctuation, mais fort peu de faits à raconter. Elle demeure dans Cook's-Court (où son mari est menuisier), et depuis longtemps on disait entre voisins (à partir de l'avant-veille du matin où Alexandre-James Piper a été ondoyé à l'âge de dix-huit mois et quatre jours, vu qu'on ne croyait pas qu'il vivrait, gentlemen, tant le pauvre petit souffrait des dents) que le plaignant (mistress Piper appelle ainsi le défunt, et insiste pour lui garder ce nom) avait vendu son âme. Elle pense que l'air du plaignant avait donné lieu à cette croyance. Elle le voyait souvent et lui trouvait un air barbatif qui ne permettait pas d'en laisser approcher les enfants (et si l'on en doutait elle demande que mistress Perkins, qui est à l'audience, et qui fait honneur à son mari, à sa famille et à elle-même, soit appelée pour le dire). Elle a vu le

plaignant bien des fois poursuivi par les enfants qui criaillaient après lui (car on ne peut pas attendre des enfants qu'ils se montrent meilleurs pour ces mécréants que vous ne le seriez vous-mêmes), et il avait le regard si noir qu'elle a rêvé souvent qu'il tirait une pioche de sa poche et fendait la tête à Johnny (car c'est un enfant qui ne connaît pas la peur et qu'elle a plus d'une fois été forcée de le rappeler, le trouvant toujours sur les talons du plaignant). Mais jamais, tout de même, elle n'a vu le plaignant prendre une pioche ou une autre arme de n'importe quelle façon. Elle l'a vu se sauver quand on courait après lui ou qu'on l'appelait, montrant assez qu'il n'aimait pas les enfants et ne l'a jamais vu parler à personne (excepté au garçon qui balaye la traversée de la rue au détour du coin ; mais, quant à lui, c'est vrai qu'il lui parlait souvent).

Le coroner demande si ce garçon est à l'audience.

« Non, monsieur, répond le bedeau.

— Allez le chercher et ramenez-le, » dit le magistrat qui, pendant l'absence de l'actif et intelligent Mooney, fait la conversation avec M. Tulkinghorn.

« Le voici, gentlemen. »

Et en effet le voici enroué, sale et couvert de guenilles.

« Vous connaissez, dit-on... »

Mais attendez, prenez garde ; ce va-nu-pieds doit être soumis à un examen préliminaire. Votre nom ? — Jo ; il n'en connaît pas d'autre et ne sait pas même que chacun a deux noms ; il ne sait pas non plus que Jo est un diminutif et le trouve bien assez long pour lui. Savez-vous l'écrire ? — Non ; il n'a jamais été à l'école. Il

n'a ni père, ni mère, ni amis, ni feu, ni lieux ; il sait qu'un balai est un balai, et qu'il est mal de mentir ; ne se rappelle pas qu'est-ce qui le lui a dit, mais enfin il le sait ; « n' peut pas dire quoi qui l'y s'ra fait quand y s'ra mort, si y dit une menterie aux mossieux qui sont là ; mais y croit qui l'y s'ra fait queuqu' chose pour le punir, c' qui s'rait ben fait, et pour lors y n' dira qu' la vérité. »

— Il était complètement inutile de l'envoyer chercher, dit le coroner en secouant la tête avec mélancolie.

— Vous ne pensez pas que la cour puisse recevoir son témoignage ? demande l'un des jurés.

— Ça ne fait pas le moindre doute ; vous l'avez entendu ; je ne dis pas que cela ne servirait à rien ; mais on ne peut point admettre ça dans une cour de justice. C'est une affreuse dépravation. Bedeau ! faites-le retirer. »

L'ordre s'exécute immédiatement, à la grande édification de l'assemblée, particulièrement du petit Swills, le grand chanteur comique.

« Y a-t-il d'autres témoins ?

— Non, coroner.

— Très-bien, gentlemen ! Un inconnu, ayant l'habitude de boire de l'opium en grande quantité, depuis dix-huit mois au moins, ce dont on a la preuve, est trouvé mort à la suite d'une dose exagérée de ce poison. Y a-t-il eu suicide ou mort accidentelle ? Vous avez entendu les dépositions des témoins, et vous rendrez votre verdict suivant la conviction qu'elles ont fait naître dans votre esprit. »

Le jury se prononce pour la mort accidentelle ; aucun doute ne subsiste.

« Gentlemen, vous êtes libres, et je vous souhaite le bonjour. »

Pendant que le coroner boutonne son pardessus, il interroge, conjointement avec M. Tulkinghorn, le témoin qui a été repoussé.

Le malheureux ne sait rien ; il raconte seulement que le défunt dont il vient de reconnaître le visage pâle et les cheveux noirs était quelquefois poursuivi par les enfants qui le huaient dans les rues ; qu'un soir d'hiver où il faisait bien froid, lui, pauvre garçon, tremblait au seuil d'une porte, à côté de la traversée qu'il balaye ; que cet homme pâle et brun se retourna, l'aperçut, revint sur ses pas, le questionna et apprenant qu'il était sans ami sur la terre, lui avait dit : « Moi non plus, je n'en ai pas, » et lui avait donné de quoi payer son souper et son coucher de la nuit ; que, depuis lors, il lui parlait souvent ; lui demandait s'il dormait toujours bien ; comment il supportait le froid et la faim, si jamais il avait souhaité de mourir, et d'autres choses pareilles ; que, lorsqu'il était sans argent, il lui disait : « Aujourd'hui, je suis aussi pauvre que toi ; » mais que, quand il en avait, il lui en donnait toujours, et de grand cœur. « Il était si bon pour moi, continue le pauvre Jo en essuyant ses yeux avec sa manche en guenilles ; je voudrais qu'il aurait pu m'entendre, quand je l'ai vu couché là, tout à l'heure et qu' j'ai dit comm' ça qu'il était bon pour moi, car c'est vrai qu'il l'était. »

Il rencontre dans l'escalier M. Snagsby, qui s'y est arrêté pour l'attendre, et qui lui met une demi-couronne dans la main. « Sur-tout n'en parlez pas, si jamais vous me voyez avec ma petite

femme, » insinue le papetier, en portant son index au bout de son nez, pour ajouter plus de force à la recommandation.

Les jurés flânent pendant quelque temps à la porte des Armes d'Apollon, et se dispersent peu à peu ; une demi-douzaine restent encore au milieu de la fumée de tabac qui s'échappe de l'intérieur du café. Deux d'entre eux se dirigent enfin vers Hampstead ; les quatre autres arrangent pour le soir une partie de spectacle à moitié prix, avec souper aux huîtres pour couronner la fête. Le petit Swills est fêté par différentes personnes et répond à ceux qui lui demandent son avis sur l'enquête du coroner, que c'est une « vraie blague, » Swills n'est pas, en général, un modèle de style académique. Le patron des Armes d'Apollon, voyant la popularité du petit Swills, fait un pompeux éloge du comique ; et ajoute que, pour le chant à caractère, il ne connaît pas son égal, sans compter que cet habile artiste aurait de quoi remplir une charrette de tous ses déguisements.

Le jour s'en va ; l'ombre voile de plus en plus les Armes d'Apollon qui s'effacent pour briller l'instant d'après sous des flots de gaz. L'heure du concert est arrivée ; le chef d'orchestre est à son poste ; le petit Swills est en face de lui, entouré d'amis nombreux, qui sont venus soutenir de leur concours ce talent de premier ordre.

La soirée s'avance, la salle est comble. « Gentlemen, dit le petit Swills, je vais essayer, avec votre permission, de vous représenter une scène de la vie réelle qui a eu lieu dans cette salle aujourd'hui même. » Applaudissements prolongés. Swills disparaît et rentre bientôt avec le costume du coroner dont il a pris les traits ; il raconte l'enquête et entremêle son récit de refrains

joyeux, avec accompagnement de piano : « Vive la bouteille, lari don daine, vive la bouteille, lari don don. »

Le piano est enfin silencieux et les amis du petit Swills sont allés retrouver leur oreiller ; tout est calme autour du corps solitaire qui repose maintenant dans sa dernière demeure et que regardent seuls les orbites mystérieux percés dans les volets.

Si, par une vision prophétique, la mère de cet homme abandonné avait pu le voir ainsi, alors que, petit enfant, elle le pressait contre son cœur, et que le cher ange, essayant de s'attacher à son cou, levait des yeux souriants vers son visage plein d'amour, combien l'horrible vision lui eût semblé menteuse. Oh ! si, à une autre époque, la flamme qui était en lui brûla jamais pour une femme qui l'ait aimé, où est-elle, pendant que ces restes sont encore sur la terre !

La nuit est loin d'être calme chez le papetier de Cook's-Court. Guster en a chassé le sommeil par vingt crises successives, si M. Snagsby ne s'est pas trompé dans son compte. La pauvre fille a le cœur sensible et quelque chose en elle qui aurait pu devenir de l'imagination, n'étaient le bienfaiteur qui affirma sa jeunesse et la paroisse qui l'a recueillie dès sa naissance. Toujours est-il qu'elle a été si vivement impressionnée en entendant M. Snagsby raconter les détails de l'enquête du coroner, qu'au beau moment du souper elle s'est étalée sur le pavé de la cuisine, précédée d'un fromage de Hollande, et n'est sortie d'un accès que pour retomber dans un autre, profitant des courts intervalles qui lui étaient laissés, pour conjurer sa maîtresse de ne pas la renvoyer dès qu'elle serait rétablie, et pour prier tout le monde de la laisser par terre et d'aller se coucher.

Le coq de la laiterie voisine entonne son chant matinal sans trop savoir pourquoi.

M. Snagsby, pourtant le plus patient de tous les hommes, respire longuement et ne peut s'empêcher de s'écrier : « Enfin ! je croyais que tu étais mort. » Quel problème cette volaille enthousiaste s'imagine-t-elle résoudre en s'égosillant ainsi ? pourquoi embouche-t-elle la trompette à propos de quelque chose qui ne l'intéresse nullement ? Il est vrai que l'homme agit de même en certaines occasions triomphales. Après tout, cela la regarde ; il nous suffit que le jour paraisse, que le matin vienne et que midi arrive.

Mooney, que les journaux qualifient de bedeau actif et intelligent, se présente alors chez M. Krook avec sa compagnie des pauvres et enlève le corps de notre cher frère, qu'il fait porter dans un cimetière pestilentiel, ignoble, resserré entre des rues étroites, d'où les fièvres malignes se répandent sur nos chers frères et nos chères sœurs qui sont encore de ce monde, pendant que d'autres chers frères et chères sœurs qui hantent les escaliers dérobés des ministères et obsèdent les puissants (plût à Dieu que ceux-là ne fussent plus de ce monde !) font les aimables et les complaisants. Et dans ce petit coin de terre, abomination qui révolterait les Turcs et dont la vue ferait tressaillir un Caffre, ils portent le corps du trépassé pour qu'il y reçoive une sépulture chrétienne.

Les maisons les regardent passer le long du chemin, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un tunnel qui conduit à la grille du cimetière infâme où se pressent toutes les iniquités de la vie sur le seuil de la mort ; tous les poisons de la mort au centre de la vie ! c'est là qu'ils déposent notre cher frère à un ou deux pieds de

profondeur : là, qu'ils le sèment dans la corruption pour y ressusciter un jour dans la pourriture, et témoigner devant les siècles futurs de la barbarie qui se mêlait à la civilisation dans cette île orgueilleuse.

Viens, ô nuit ! viens ! tu n'arriveras jamais assez vite pour voiler cet horrible endroit que tu ne couvriras jamais assez longtemps.

Lumières errantes, apparaissez aux fenêtres de ces maisons hideuses ; et vous, qui, au fond de ces bouges, pratiquez l'infamie, retirez-vous au moins de cette effroyable scène. Flamme qui brûles si tristement au-dessus de la grille où l'air empoisonné dépose une bave gluante, appelle ceux qui passent et dis-leur : « Regardez ! »

Avec la nuit s'avance un malheureux qui, la tête baissée, traverse le tunnel et s'approche du cimetière ; il pose les mains sur les barreaux de la grille et regarde pendant quelques instants ; il prend ensuite le vieux balai qu'il apporta, nettoie la marche et le passage de la porte ; puis il regarde encore à travers les barreaux et s'en va tristement.

Est-ce toi, pauvre témoin repoussé ? toi qui ne sais rien, pas même le nom de Dieu ; au milieu de ton ignorance, un rayon de la lumière lointaine est descendue jusqu'à toi et se retrouve dans le motif de cette action touchante, que tu as exprimé en disant : « Il était bon pour moi ! il était bon pour moi ! »

La pluie a enfin cessé dans le Lincolnshire, et Chesney-Wold a retrouvé le mouvement et la vie. Mistress Rouncewell est dans le coup de feu, car sir Dedlock et milady vont bientôt arriver. Le courrier fashionable vient de l'apprendre et s'empresse de communiquer cette heureuse nouvelle à l'Angleterre, que cette absence a plongée dans la nuit ; il annonce, en même temps, que sir Dedlock et milady recevront l'élite du beau monde dans leur vieux château patrimonial du Lincolnshire.

L'arche du pont de Chesney-Wold a été réparée en cet honneur ; et les eaux, qui ont repris leur cours ordinaire, serpentent gracieusement dans leur lit habituel et forment l'un des traits les plus remarquables du paysage qu'on aperçoit du château. Un beau soleil d'hiver jette sa froide clarté au milieu des branches nues et regarde le vent de bise qui fait tourbillonner les feuilles et la mousse desséchée ; il rase la cime des arbres et, poursuivant l'ombre mobile des nuages qui fuient devant lui, il s'arrête aux fenêtres du grand salon, rehausse les tableaux de touches étincelantes et traversant d'un éclair sinistre le portrait de milady, qui orne la grande cheminée, va se briser sur le marbre du foyer.

Par ce même soleil clair et froid, et par ce même vent de bise, lady Dedlock et le baronnet montent dans leur calèche de voyage pour revenir en Angleterre (la femme de chambre de milady et le domestique favori de sir Dedlock sont tous les deux sur le siège). Au bruit des grelots et des coups de fouet, la voiture attelée de deux chevaux impatients et de deux centaures à grandes bottes, à chapeaux vernis et à queues flottantes, sort de la place Vendôme, passe au galop entre la colonnade bigarrée d'ombre et de soleil de

la rue de Rivoli et le jardin du palais fatal qu'ont habité Louis XVI et Marie-Antoinette, franchit la place de la Concorde, les Champs-Élysées, la barrière de l'Étoile : adieu Paris.

Les quatre chevaux qui l'entraînent ne fuiront jamais assez vite ; car, même ici, milady Dedlock s'est ennuyée à périr : soirées, concerts, théâtres, promenades au bois, rien n'offre plus pour elle d'intérêt sous les cieux. Pas plus tard que dimanche dernier, tandis que les pauvres gens s'amusaient dans la ville, jouant avec les enfants au milieu des arbres taillés et des statues des Tuileries ; ou se promenaient, vingt de front, aux Champs-Élysées, rendus plus élyséens par les chevaux de bois et les marionnettes ; pendant, qu'au dehors, entourant Paris d'un cercle joyeux, les autres faisaient l'amour, dansaient, buvaient, fumaient, jouaient aux cartes, au billard, aux dominos, visitaient les cimetières ou écoutaient les charlatans, milady, en proie à un ennui qui la désespère, eut presque un mouvement de haine contre sa femme de chambre dont l'entrain et la vivacité révoltaient sa langueur ; et jamais elle ne quittera Paris assez vite.

Il est vrai que cette fatigue de l'âme, dont milady est accablée, sera partout sur sa route ; mais le seul remède qu'on puisse y apporter, si imparfait qu'il soit, est de fuir sans cesse et de quitter à la hâte le dernier endroit où cette fatigue vous a saisi. Laissons donc Paris derrière nous, échangeons-le pour la route sans fin, croisée par d'autres routes dont l'hiver a dépouillé les arbres ; et ne nous retournons pas avant que l'Arc de triomphe n'apparaisse plus que comme un point brillant au soleil, et la ville comme une simple citadelle, avec deux tours carrées sur lesquelles l'ombre et la lumière descendent obliquement ainsi que les anges dans la vision de Jacob.

Sir Leicester est généralement satisfait de l'existence et ne connaît pas l'ennui ; il peut toujours contempler sa propre grandeur quand il n'a rien de mieux à faire. C'est un immense avantage pour un homme que de posséder un sujet de méditation inépuisable et d'un intérêt aussi puissant. Il vient de terminer la lecture de ses lettres et s'appuie dans le coin de la calèche, où il réfléchit à la place importante qu'un homme comme lui tient dans la société.

« Vous avez ce matin un courrier plus considérable qu'à l'ordinaire, remarque milady, qui est fatiguée d'avoir lu presque une page en deux heures.

— Et pourtant, pas la moindre nouvelle.

— Cette longue épître est, j'imagine, de M. Tulkinghorn ?

— Rien ne vous échappe, dit sir Leicester avec admiration.

— Ah ! soupire milady, c'est le plus assommant de tous les hommes.

— Il joint à... ; je vous demande mille fois pardon, il joint à sa lettre quelque chose pour vous, dit sir Leicester en cherchant l'épître et en la dépliant ; nous avons changé de chevaux comme j'arrivais à ce post-scriptum, et je n'y ai plus pensé ; je vous supplie de m'excuser. » Sir Leicester est si longtemps à trouver ses lunettes et à les ajuster sur son nez, que milady paraît un peu crispée. « Il dit : « Relativement au droit de passage... » Mille pardons, ce n'est pas cela. Il dit... hum... hum... J'y suis maintenant ; m'y voilà : « Je présente, dit-il, mes respectueux compliments à milady qui, j'espère, se trouve bien de son voyage, et vous prie de me faire la faveur de lui dire (si toutefois cela peut

l'intéresser) que j'ai quelques renseignements à lui donner sur la personne qui a copié l'affidavit joint aux pièces du procès en chancellerie, affidavit qui a si puissamment éveillé la curiosité de Sa Seigneurie ; j'ai vu le copiste. »

Milady met la tête à la portière.

« C'est là ce que M. Tulkinghorn me charge de vous transmettre, fait observer le baronnet.

— Je voudrais marcher un peu, répond milady toujours à la portière.

— Marcher ! répète sir Leicester avec surprise.

— Je voudrais marcher un peu, reprend milady en articulant de manière qu'on ne puisse pas s'y méprendre ; faites, je vous prie, arrêter la voiture. »

La voiture s'arrête, le domestique favori quitte le siège et s'empresse d'abaisser le marchepied pour obéir à un geste impatient de milady, qui est si vite descendue et qui marche si rapidement, que sir Leicester, malgré son excessive politesse, n'a pu lui offrir la main pour sortir de voiture, et ne parvient à la rejoindre qu'au bout de quelques minutes. Elle est plus belle que jamais, le regarde en souriant, prend son bras, fait en flânant trois ou quatre cents pas, est affreusement ennuyée de marcher, et reprend sa place dans la voiture.

Le bruit des roues et des chevaux continue pendant la plus grande partie des deux journées suivantes, accompagné de plus ou moins de grelots, de coups de fouet et de mouvements des centaures ; l'excessive politesse du baronnet pour milady, et réci-

proquement, fait le sujet de l'admiration générale dans tous les hôtels où ils s'arrêtent.

« Quoique milord soit un peu âgé pour milady, et qu'il pût être son père, fait observer l'hôtesse du Singe doré, on n'a besoin que d'un coup d'œil pour voir combien ils s'aiment. »

Milord, découvrant ses cheveux blancs et le chapeau à la main, aide avec tant de respect milady à descendre de voiture ; et milady répond à la politesse de milord en inclinant si gracieusement sa jolie tête et en abandonnant avec un si doux sourire ses doigts effilés à la main qui lui est offerte, que c'est vraiment ravissant.

La mer n'a pas du tout d'égard pour les grands hommes et les traite absolument comme le fretin ; elle est en général fort mauvaise pour sir Leicester, qu'elle parsème de taches vertes comme un fromage de Roquefort, et dont elle ébranle le système aristocratique d'une manière effrayante. Néanmoins sir Dedlock triomphe de cette opposition radicale et recouvre sa dignité dès qu'il met pied à terre ; il part immédiatement pour Londres avec milady, ne s'y arrête qu'une seule nuit, et se dirige vers Chesney-Wold.

Par ce même soleil clair et froid, plus froid encore à mesure que le jour décline, et par ce même vent de bise plus aigu et plus âpre à mesure que l'ombre s'épaissit dans les bois, milady et milord traversent leur parc du Lincolnshire. Les corneilles, regagnant leur retraite au sommet des vieux arbres, semblent se demander quelle est cette voiture qui arrive, et discuter vivement cette question importante. Les unes prétendent que sir Leicester et milady sont de retour ; les autres se joignent aux mécontents, contredisent le fait et soutiennent leur opinion mordicus ; la

question paraît enfin jugée, mais l'instant d'après le débat recommence avec une nouvelle aigreur, ranimé par un vieil entêté, qui persiste à émettre un croassement contradictoire. Et laissant les corneilles croasser à leur aise, la calèche roule vers le château, où de grands feux éclairent quelques-unes des fenêtres, sans toutefois que leur nombre soit assez considérable pour animer la sombre masse qui se découpe sur le ciel et pour lui donner l'air d'une maison habitée, ce que fera bientôt l'élite brillante qui peuplera ces lieux.

La fidèle femme de charge se trouve à l'arrivée de la voiture, et reçoit avec une profonde révérence la poignée de main que lui donne sir Leicester.

« Comment vous portez-vous, mistress Rouncewell ? je suis fort content de vous voir.

— J'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue, et j'espère que je vous revois en bonne santé, sir Leicester ?

— En parfaite santé, mistress Rouncewell.

— Milady a une mine charmante et l'air de se porter à merveille, » dit la femme de charge avec une autre révérence.

Milady répond brièvement qu'elle est très-fatiguée.

Rosa se tient à distance derrière mistress Rouncewell ; et milady, qui a conservé la rapidité d'observation qui la caractérise, demande aussitôt :

« Quelle est cette jeune fille ?

— Une jeune personne que j'ai prise avec moi, milady, et qui s'appelle Rosa. »

Milady fait signe à la jeune fille d'approcher et la regarde avec un intérêt évident.

« Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes très-jolie, mon enfant ?

— Non, milady, répond Rosa toute confuse et d'autant plus charmante.

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans et quelques jours.

— Dix-neuf ans... répète milady qui devient pensive. Prenez garde qu'ils ne vous gâtent avec toutes leurs flatteries.

— Oui, milady. »

Milady touche de ses doigts délicats et gantés la joue à fossettes de la jeune fille et se dirige vers l'escalier où l'attend sir Leicester pour lui donner la main. Un vieux Dedlock, aussi grand et aussi stupide que nature, est incrusté dans la boiserie et a l'air de ne savoir à quoi penser ; sans doute pour plus de ressemblance avec l'état qui lui était habituel sous le règne d'Élisabeth.

Une fois rentrée dans la chambre de mistress Rouncewell, Rosa ne tarit pas en éloges sur le compte de milady : « Elle est si affable, si élégante, si belle et si gracieuse ; elle a une voix si douce et un toucher si délicat ! » La femme de charge confirme toutes ces louanges, non sans éprouver un certain orgueil personnel ; toutefois elle fait quelque réserve à propos de l'affabilité sur laquelle insiste Rosa ; elle n'est pas bien sûre que milady soit affable. Dieu la préserve de dire un seul mot défavorable sur l'un des membres de cette noble famille, surtout contre milady, que

chacun admire ; et cependant, si milady voulait avoir un peu plus d'abandon, être moins réservée, moins froide, mistress Rouncewell pense qu'elle en serait plus parfaite.

« Il est presque dommage, continue la femme de charge, seulement presque, notez bien, car cela frise l'impiété de supposer que quelque chose pourrait être mieux que ce qui est, relativement aux Dedlock, presque dommage que milady n'ait pas d'enfants ; si elle avait eu une fille, qui pourrait être déjà grande, et qui serait pour elle un profond intérêt dans la vie, je crois qu'elle posséderait la seule perfection qui lui manque.

— N'en aurait-elle pas eu au contraire plus d'orgueil encore ? demande Watt, qui revient souvent à Chesney-Wold ; c'est un si bon petit-fils !

— Il ne m'appartient pas, mon cher enfant, reprend avec dignité la femme de charge, de me servir du mot plus, ni même de l'écouter, quand il implique une critique de milady.

— Je vous demande pardon, grand'mère, répond Watt ; mais est-elle fière, oui ou non ?

— Si elle est fière, ce n'est pas sans motif ; les Dedlock ont mille fois raison de l'être.

— Très-bien ; j'espère alors qu'ils suppriment de leur livre d'heures un certain chapitre à l'usage de nous autres, sur l'orgueil et les vanités de ce monde ; pardonnez-moi, grand'mère, c'était pure plaisanterie de ma part.

— Sir Leicester et milady Dedlock, mon cher enfant, ne sont pas un sujet de plaisanterie.

— Assurément, dit Watt, sir Leicester n'a rien de plaisant ; et je lui fais mes humbles excuses. Je suppose, grand'mère, que l'arrivée de la famille, voire celle de tous les hôtes qu'on attend, n'empêchera pas que je reste encore aux Armes de Dedlock un jour ou deux, ainsi que peut le faire tout autre voyageur ?

— Pas le moins du monde, cher enfant.

— Tant mieux, dit Watt, parce que je.... parce que j'ai le plus vif désir de connaître les environs, qui me paraissent magnifiques. »

Il lance un coup d'œil à Rosa, dont les yeux sont baissés et qui est toute confuse ; d'ailleurs, si le proverbe dit vrai, les oreilles de la jeune fille doivent lui tinter, car la femme de chambre de milady parle d'elle en ce moment avec toute la violence dont elle est susceptible. Cette dernière a trente-deux ans ; c'est une Française, née dans le midi, entre Avignon et Marseille ; brune, avec de grands yeux noirs et de beaux cheveux ; elle serait vraiment belle sans une bouche féline qui dépare son visage, et un resserrement général de la face qui rend la mâchoire trop aiguë et fait paraître le crâne trop saillant ; elle a quelque chose d'acéré dans toute sa personne, et une certaine manière de regarder du coin de l'œil, sans avoir besoin de tourner la tête, dont on la dispenserait volontiers, surtout quand elle est de mauvaise humeur et qu'elle a près d'elle un couteau.

Cette expression indéfinissable perce tellement en elle, que, malgré sa toilette élégante et de bon goût, elle ressemble à une louve imparfaitement apprivoisée. D'ailleurs accomplie dans tout ce qui concerne les fonctions qu'elle occupe, elle s'exprime en anglais presque aussi bien que dans sa propre langue, et les paroles

ne lui manquent pas pour accabler la pauvre Rosa, coupable d'avoir fixé l'attention de milady.

« Ah ! ah ! ah ! vraiment ! Elle, qui est depuis cinq ans au service de milady et qu'on a toujours tenue à distance, voir cette nouvelle venue, cette poupée, caressée dès que milady l'aperçoit. « Savez-vous que vous êtes très-jolie, mon enfant ? — Non, milady. » (En cela vous avez bien raison, ma petite.) « Et quel âge avez-vous, mon enfant ?... Prenez garde qu'ils ne vous gâtent avec toutes leurs flatteries ! » Oh ! la bonne chose ! l'excellente chose ! » s'écrie Mlle Hortense, qui a contrefait la voix de milady en y ajoutant maintes grimaces, et il faut qu'elle trouve en effet la chose bien amusante car elle ne peut l'oublier ; à chaque repas, dans la société même de ses compatriotes attachées aux visiteurs de Chesney-Wold, elle jouit en silence de cette bonne plaisanterie ; on s'en aperçoit à sa moue plus allongée, à un resserrement plus prononcé du visage et à un regard plus perfide que réfléchit souvent le miroir de milady, quand milady n'est pas là pour s'y mirer elle-même.

Du reste, toutes les glaces du château sont maintenant occupées. Après n'avoir, pendant longtemps, reflété que le vide, elles réfléchissent aujourd'hui les traits divers de tous les hôtes qui sont venus passer à Chesney-Wold une semaine ou deux de janvier : traits charmants, figures souriantes et visages de soixantedix ans qui ne consentent pas à vieillir ; élite brillante que le courrier fashionable, un grand chasseur devant Dieu, suit à la piste depuis le lancer à la cour de Saint-James, jusqu'à ce que la mort ait sonné l'hallali.

Tout n'est que vie et mouvement dans le trou du Lincolnshire. Pendant le jour, les cavaliers et les voitures animent les grandes

allées du parc, où retentissent le son des voix et le bruit des armes à feu. Valets et serviteurs de tout genre circulent dans le village, où ils encombrent l'auberge des Armes de Dedlock ; et, vue la nuit à une certaine distance, la rangée de fenêtres du grand salon apparaît comme un collier de pierres précieuses montées sur émail noir. Le dimanche, la petite église humide et froide est presque réchauffée par cette foule élégante, et la vague odeur que répandent les restes des vieux Dedlock disparaît sous des parfums d'une exquise délicatesse.

Cette réunion brillante renferme en elle-même une somme considérable d'esprit, d'éducation, de courage, de beauté, d'honneur et de vertu ; et cependant elle a quelque chose de faux en dépit de ses immenses avantages : c'est le dandysme. Nous n'avons plus George IV, aujourd'hui, pour imposer la mode aux fashionables, et c'est dommage. Nous avons perdu les essuie-mains empesés qu'on portait en cravates, les habits à taille courte, les faux mollets et les corsets ; nous n'avons plus d'efféminés qui s'évanouissaient à l'opéra par excès de ravissement, et que d'autres efféminés ramenaient à la vie en leur mettant sous les narines des flacons emmanchés d'un long cou ; plus de ces caricatures, de ces incroyables qui avaient besoin de quatre hommes pour entrer dans leur culotte de peau de daim ; qui allaient voir en partie de plaisir toutes les exécutions, mais dont la conscience était troublée pour avoir « consommé un pois. » Mais le dandysme existe encore parmi les fashionables ; dandysme plus dangereux que les essuie-mains en cravates, ou même que les ceintures qui entravaient la digestion ; car celui-là du moins ne pouvait pas se déguiser, et nul être raisonnable ne s'y laissait prendre. Il y a, dans le cercle brillant réuni à Chesney-Wold, quelques ladies et quelques gentlemen, qui, par exemple, ont éta-

bli un dandysme religieux, et qui, d'un commun accord, s'entre-tiennent, d'une certaine façon et à la dernière mode, du manque de foi chez le vulgaire ; qui ne peuvent trop s'étonner qu'un homme ait perdu la foi qu'il avait dans la valeur d'un schelling, après avoir découvert que ce schelling était de la fausse monnaie ; ladies et gentlemen, qui arrêteraient volontiers l'horloge du temps et effaceraient quelques siècles de l'histoire pour que le vulgaire demeurât pittoresque et fidèle aux vieux usages ; ou bien encore des ladies et des gentlemen, d'un autre genre fort élégant aussi, bien qu'un peu moins nouveau, qui sont convenus de passer un vernis sur toutes les choses de ce monde, qui font abstraction de toutes ses réalités, qui ne se réjouissent et ne se désolent de rien ; qui ont trouvé non pas le mouvement, mais le repos perpétuel, et sont incapables d'être émus par une idée quelconque ; des gens pour qui même les beaux-arts, poudrés et marchant à reculons comme le lord chambellan, doivent revêtir le costume des générations éteintes et surtout rester calmes et immobiles, sans recevoir aucune impression de ce siècle remuant.

Il y a aussi milord Boodle, qui connaît les affaires, qui jouit dans son parti d'une immense réputation, et qui, en causant avec sir Leicester, lui dit gravement qu'il ne sait vraiment pas où ce siècle veut en venir. Un débat n'est plus ce qu'était jadis un débat ; la chambre n'est plus ce qu'elle a toujours été ; un cabinet même ne se forme plus aujourd'hui comme on le formait autrefois. Supposez que le ministère actuel vienne à être renversé, la couronne ne pourrait choisir, pour la formation du nouveau cabinet, qu'entre lord Coodle et sir Thomas Doodle ; et, comme il est probable que le duc de Foodle refuserait d'entrer dans une combinaison où l'on admettrait Goodle, par suite de la rupture qui a

eu lieu après l'affaire Hoodle, il faudrait donner le ministère de l'intérieur à Joodle, qui prendrait en même temps la direction de la chambre des communes ; les finances à Koodle, les colonies à Loodle, les affaires étrangères à Moodle ; et que feriez-vous de Noodle ? vous ne pourriez pas lui offrir la présidence du conseil, qui est réservée à Poodle ; ni lui donner les eaux et forêts, qui sont à peine dignes de Quoodle. Il en résulte que le pays marche à sa ruine, et qu'il est perdu parce qu'il n'a pas où placer Noodle, ce qui est parfaitement démontré au patriotisme de sir Leicester.

Toutefois, l'honorable William Buffy conteste, à l'autre bout de la table, non pas la ruine complète du pays, qui ne fait pas le moindre doute ; mais la cause de cet affreux désastre, qu'on ne saurait attribuer à Noodle, mais bien à Cuffy. Si vous aviez agi avec Cuffy, ainsi que vous deviez le faire quand il est entré au parlement, vous l'auriez empêché de passer à Duffy ; et, de plus, l'ayant rallié à Fuffy, vous auriez entraîné Guffy, qui non-seulement vous eût donné tout le poids de son éloquence ; mais vous eût permis de jeter dans les élections l'immense fortune de Huffy, qui vous aurait fait enlever la nomination de Juffy, de Kuffy et de Luffy, et fait acquérir Muffy, dont la science pratique et l'habitude des affaires auraient donné une force immense à votre administration ; tout cela, au lieu de dépendre, comme aujourd'hui, du simple caprice de Puffy.

Quant à ce dernier point, les opinions sont différentes, ainsi qu'à propos d'autres sujets d'une minime importance ; mais il est parfaitement clair, pour tous ceux qui composent le cercle brillant et distingué qui entoure le baronnet, qu'il n'y a dans le pays d'autre intérêt en question que celui de Boodle et de sa suite, de Buffy et des siens. Il existe assurément une légion de

surnuméraires à qui on peut s'adresser à l'occasion et sur lesquels on peut compter pour les interruptions et les applaudissements, comme au théâtre ; mais Boodle et Buffy, leurs héritiers, leurs administrateurs et leurs agents, sont les acteurs nés, les directeurs et les meneurs qui seuls doivent paraître sur la scène, interdite à jamais à tout ce qui n'est pas de leur famille.

Peut-être y a-t-il dans tout ceci plus de dandysme que l'élite fashionable rassemblée à Chesney-Wold n'aura un jour lieu de s'en féliciter ; car il en est des cercles les plus brillants et les plus distingués comme de celui que le nécromancien trace autour de lui : des êtres bizarres, dont on aperçoit de l'intérieur l'activité menaçante, se meuvent au dehors avec cette différence qu'appartenant au monde réel et n'étant pas de vains fantômes, leur invasion dans le cercle offrira plus de danger.

Il y a tant de maîtres à Chesney-Wold, qu'un ressentiment profond s'amasse au cœur des femmes de chambre, mécontentes de l'endroit où on les a reléguées, et dont on ne peut calmer l'irritation croissante ; car il n'y a, dans tout le château, qu'une seule chambre qui soit libre, une petite pièce de troisième ordre située dans une tourelle, et dont l'ameublement simple, mais confortable et passé de mode, lui donne un certain air de gravité qui sent l'étude et le cabinet d'affaires ; c'est la chambre de M. Tullingham. Jamais on ne la donne à personne, vu que, d'un moment à l'autre, l'homme de loi peut venir sans qu'on l'attende. En effet il a pour habitude de traverser le parc en se promenant, d'entrer chez lui comme s'il n'avait pas quitté Chesney-Wold, de faire avertir le baronnet de son arrivée, pour le cas où on aurait besoin de lui, et d'apparaître dix minutes avant le dîner, près de la porte de la bibliothèque. Il rentre le soir dans sa tourelle, et

s'endort ayant au-dessus de lui un drapeau que le vent fait gémir ; et, devant sa fenêtre, un balcon en terrasse où le matin, quand il fait beau, son noir personnage, qui se promène avant le déjeuner, fait l'effet d'une corneille de grande espèce.

Tous les jours, au moment du dîner, milady le cherche du regard dans l'ombre de la bibliothèque, et ne l'y aperçoit pas ; tous les jours, elle jette un coup d'œil au bas bout de la table, où son couvert l'attendrait s'il était au château, mais où sa place n'est pas vacante ; tous les soirs, elle demande négligemment à sa femme de chambre si M. Tulkinghorn est arrivé, et chaque fois il lui est répondu : « Non, milady, pas encore. »

Un soir, tandis que ses cheveux déployés lui couvrent les épaules, milady, après avoir entendu cette réponse, demeure absorbée dans ses pensées, jusqu'au moment où elle aperçoit dans la glace qui est devant elle deux yeux noirs qui l'observent avec curiosité.

« Ayez la bonté de continuer votre service, dit milady en s'adressant à l'image de Mlle Hortense, vous contemplerez votre beauté une autre fois.

— C'est la beauté de milady et non la mienne que j'admire.

— Quant à celle-là, répond milady, vous n'avez pas besoin de la contempler du tout. »

Enfin, un jour, un peu avant le coucher du soleil, au moment où les groupes qui, pendant une heure ou deux, ont animé le promenoir du revenant, viennent de laisser milady et sir Leicester en tête-à-tête sur la terrasse, M. Tulkinghorn apparaît ; il se dirige vers le baronnet, de ce pas méthodique qui lui est ordinaire, et

que rien ne précipite ou ralentit. Il a toujours son masque impassible, si toutefois c'est un masque, et porte des secrets de famille dans chaque trait de son visage et dans chaque pli de ses vêtements. Du reste, qu'il soit dévoué corps et âme aux grands de ce monde, ou qu'il ne leur accorde rien de plus que les services qu'il leur vend, c'est un secret qu'il se garde à lui-même, comme il garde tous ceux qu'on lui confie, et ne se trahira pas.

« Comment vous portez-vous, monsieur Tulkinghorn ? » dit sir Leicester en lui tendant la main.

M. Tulkinghorn va très-bien, sir Leicester et milady vont à merveille ; c'est on ne peut plus satisfaisant. L'avoué, les mains derrière le dos, marche à côté du baronnet ; milady se promène à l'autre bout de la terrasse.

« Nous vous attendions plus tôt que cela, monsieur Tulkinghorn, » reprend sir Leicester. Gracieuse observation qui équivaut à ceci : « Monsieur Tulkinghorn, nous nous souvenons de votre existence alors même que vous n'êtes pas sous nos yeux ; vous occupez, comme vous voyez, un fragment de notre pensée. »

L'avoué le comprend, incline la tête, et répond qu'il est fort touché de cette remarque.

« Je serais venu plus tôt, ajoute-t-il, si je n'avais pas eu à traiter diverses matières relativement au procès qui existe entre vous et M. Boythorn.

— Un homme d'un esprit bien indiscipliné, répond sir Dedlock d'un ton sévère ; excessivement dangereux pour la société ; un véritable manant.

— Il est entêté, dit M. Tulkinghorn.

— C'est un défaut naturel à tous les gens de son espèce, réplique sir Leicester, dont la physionomie annonce un extrême entêtement.

— Toute la question est de savoir, poursuit l'avoué, si vous voulez céder quelque chose ?

— Rien du tout, répond sir Leicester ; moi, céder !

— Je n'entends pas dire quelque chose d'important ; je sais que vous ne pourriez y consentir ; je parle de quelque point minime.

— Monsieur Tulkinghorn, répond sir Leicester, il ne saurait y avoir de point minime entre moi et M. Boythorn ; je vais plus loin et j'ajoute que je ne peux pas comprendre comment un de mes droits quelconques pourrait être quelque chose de minime ; et c'est moins par rapport à moi comme individu que je parle ainsi, que relativement à la position de la famille que je suis chargé de maintenir. »

M. Tulkinghorn incline la tête : « J'ai maintenant mes instructions, dit-il, et je m'y conformerai. M. Boythorn nous causera beaucoup d'embarras...

— C'est le propre d'un tel esprit d'être une cause d'embarras ; un égalitaire, un individu de basse extraction, qu'on aurait jugé, il y a cinquante ans, à Old-Bailey, comme coupable de démagogie, et qu'on aurait puni sévèrement, si toutefois, ajoute le baronnet, on ne l'avait pas pendu, roué ou écartelé. »

Sir Leicester paraît décharger sa noble poitrine d'un pesant fardeau en prononçant cette sentence.

« Mais la nuit approche, dit-il, et milady s'enrhumerait ; ne voulez-vous pas rentrer, chère belle ? »

Arrivée près de la porte, milady adresse pour la première fois la parole à M. Tulkinghorn.

« Vous m'avez fait dire quelque chose relativement à la personne dont l'écriture avait paru attirer mon attention, dit-elle ; cela vous ressemble bien de vous être souvenu de cette circonstance ; moi, je l'avais complètement oubliée ; ce sont vos quelques lignes qui me l'ont rappelée. Je ne peux pas m'imaginer quelle association d'idées a fait naître en moi cette écriture ; mais certainement elle a réveillé l'une ou l'autre de mes pensées.

— L'une ou l'autre ? répète M. Tulkinghorn.

— Oui, bien que je ne sache plus laquelle, répond milady avec insouciance. Avez-vous réellement pris la peine de découvrir le copiste de ce... Qu'est-ce que c'était ?... un affidavit ?

— Oui, milady.

— Quel nom bizarre ! »

Ils entrent dans une salle à manger sombre, où on déjeune le matin, éclairée dans le jour par deux fenêtres profondes donnant sur la terrasse. On est à l'heure du crépuscule ; la flamme du foyer se reflète sur les boiseries et sur les vitres où, à travers cette lueur pâle et froide, tremble, au souffle du vent, le paysage où glisse en rampant un brouillard grisâtre, seul voyageur qu'on aperçoive au-dessous des nuages amoncelés.

Milady s'étend dans un fauteuil au coin de la cheminée, sir Leicester prend celui qui est au coin opposé ; M. Tulkinghorn

s'assied devant le feu, étend le bras et se sert de sa main comme d'un écran ; il tourne la tête du côté de milady, qu'il regarde.

« Oui, dit-il, je me suis informé de cet homme et je l'ai trouvé ; mais ce qui est étrange, c'est qu'il était...

— Dans une position peu favorable, j'en ai peur, interrompt milady négligemment.

— Il était mort, dit M. Tulkinghorn.

— Ah ! que dites-vous là ? reprend sir Leicester, moins ému du fait en lui-même, que de l'entendre énoncer devant lui.

— On m'indiqua sa demeure, un bouge affreux, où la misère avait laissé d'ignobles traces, continue l'avoué ; et c'est là que je l'ai trouvé ; mais, je le répète, il était mort.

— Excusez-moi, monsieur Tulkinghorn, reprend le baronnet ; je crois que moins on parlera de...

— Je vous en prie, sir Leicester, laissez finir cette histoire. Elle est vraiment faite pour être contée dans l'ombre. Quel horreur ! mort, disiez-vous ? »

M. Tulkinghorn le confirme par un signe de tête et continue :

« Mort de sa propre main...

— Sur mon honneur, s'écrie sir Leicester, je ne...

— Laissez-moi entendre la fin, dit milady.

— Tout ce que vous voudrez, chère belle ; mais je dois dire...

— Non, vous n'avez rien à dire ; continuez, monsieur Tulkinghorn. »

La galanterie de sir Leicester concède à milady tout ce qu'elle demande ; néanmoins il pense que parler de ces saletés dégoûtantes devant les classes supérieures de la société, c'est vraiment... vraiment...

« Je disais donc, reprend l'avoué avec un flegme imperturbable, que sa mort peut être le résultat d'un suicide comme celui d'un accident, mais que personne n'a pu rien dire à cet égard. Je dois ajouter néanmoins que c'est bien de sa propre main qu'il est mort, même en supposant qu'il l'ait fait sans préméditation. Le jury du coroner a déclaré qu'il s'était empoisonné par accident ; toujours est-il que c'est lui qui s'est empoisonné.

— Et quel genre d'homme était-ce ? demande lady Dedlock.

— Très-difficile à dire, répond l'avoué en secouant la tête ; il était si pauvre et si sale, avec son teint de bohémien, ses longs cheveux noirs et sa barbe en désordre, que je l'aurais pris pour le plus infime de tous les êtres. Le docteur pense au contraire qu'il avait été bien dans sa jeunesse et qu'il a dû occuper dans le monde une certaine position.

— Comment appelait-on ce misérable ?

— Il portait un pseudonyme et personne n'a pu dire son véritable nom.

— Pas même son domestique ?

— Il n'en avait pas. On l'a trouvé, ou plutôt c'est moi qui l'ai trouvé sans vie...

— Et l'on n'en sait pas davantage ? On n'a aucun soupçon qui puisse... ?

— Aucun. Il y avait dans sa chambre, dit l'avoué d'un air pensif, un vieux portemanteau ; mais ne contenant pas un seul papier, une seule lettre. »

Pendant tout le temps qu'a duré ce dialogue, milady et M. Tulkinghorn, dont les manières habituelles n'ont pas subi la plus légère altération, se sont regardés fixement, comme il était sans doute naturel de le faire en parlant d'un sujet aussi étrange. Sir Leicester a constamment tourné les yeux vers la cheminée ; c'est étonnant comme il ressemble au vieux Dedlock dont on voit le portrait dans l'escalier. Dès que l'histoire est achevée, il proteste de nouveau contre l'inconvenance d'un semblable récit, et ajoute qu'il est évident que milady n'a jamais eu aucune association d'idées qui puisse se rattacher à un pareil misérable (à moins que cet homme n'ait, dans son métier d'écrivain, fait quelque lettre pour un mendiant) ; il espère bien ne plus entendre parler d'un sujet aussi étranger à milady, et surtout aussi éloigné de la position qu'elle occupe.

« Un tas d'horreurs, c'est vrai ; mais cela intéresse toujours un instant, dit celle-ci en fermant son mantelet et en reprenant ses fourrures ; monsieur Tulkinghorn, ayez la bonté de m'ouvrir la porte. »

M. Tulkinghorn défère immédiatement à cet ordre et reste auprès de la porte qu'il tient ouverte ; milady passe à côté de lui, avec son air de fatigue habituel et sa grâce insolente. Ils se revoient à dîner, le jour même, le lendemain, le surlendemain et les jours suivants. Lady Dedlock est toujours cette divinité, accablée de fatigue, entourée d'adorateurs, qui s'ennuie à mourir, alors même qu'elle préside au culte dont elle est l'objet. M. Tulkinghorn est toujours le même dépositaire silencieux de nobles

confidences, étrangement déplacé au milieu de cette foule brillante où néanmoins il semble parfaitement à l'aise. Ils s'accordent l'un à l'autre aussi peu d'attention qu'il est possible de le faire entre individus qui habitent sous le même toit ; et si l'avoué guette et soupçonne d'autant plus milady qu'elle affiche plus de réserve ; si, d'un autre côté, milady est d'autant plus sur ses gardes que l'homme de loi paraît moins l'observer, tout ce qu'ils pensent est enseveli, quant à présent, au plus profond de leur âme.

13

Nous eûmes de nombreux entretiens relativement à la carrière que Richard devait suivre ; d'abord sans mon tuteur, ainsi qu'il l'avait désiré, et plus tard avec lui ; mais la question resta longtemps au même point. Richard était prêt à faire, disait-il, tout ce qu'on voudrait. Quand on lui demandait s'il n'était pas encore d'âge à entrer dans la marine : « Cela pourrait bien être, répondait-il, j'y ai déjà pensé. » Lui parlait-on de l'armée, « L'idée n'est pas mauvaise, » disait-il. Quand M. Jarndyce lui conseillait de s'interroger sérieusement et de décider enfin si la préférence qu'il avait annoncée pour la marine était un goût d'enfant ou le résultat d'une vocation réelle : « Je me le suis demandé bien souvent, répliquait-il, et je n'en sais vraiment rien. »

« Je ne prétends pas attribuer complètement cette irrésolution de caractère à l'incertitude où ce procès l'a jeté depuis le jour de sa naissance, me disait mon tuteur ; mais il est certain que parmi tous ses torts, la chancellerie a bien quelque chose à se re-

procher là dedans ; elle a développé, sinon fait naître en lui, cette habitude de toujours remettre le parti qu'il faut prendre à une époque indéterminée que l'on attend tous les jours ; de se fier à une chance quelconque et de s'en rapporter au hasard pour tout ce qui doit régler ses affaires. On a vu des hommes plus âgés et plus fermes que lui, dont la nature avait été modifiée par les faits extérieurs ; comment vouloir qu'un enfant ait pu se soustraire à de pareilles influences ? »

Je sentais la vérité de cette remarque, et, si je puis me permettre de donner mon avis, je regrettais que ceux qui avaient élevé Richard n'eussent pas combattu cette malheureuse tendance à l'irrésolution, en dirigeant sa pensée vers une carrière quelconque. Il avait été pendant huit ans au collège, où il avait appris à composer des vers latins de toute espèce, et avec tant d'habileté qu'il ne lui restait plus rien à acquérir en ce genre à présent, que d'oublier la manière de les faire ; mais je n'ai pas entendu dire qu'on se fût jamais occupé de découvrir ses aptitudes et de savoir à quelle espèce de connaissances on devait particulièrement appliquer son esprit. Je ne doute pas que les vers latins ne soient une chose admirable, excellente à connaître et fort utile pour atteindre le but qu'on se propose dans la vie ; mais je me demande si Richard n'aurait pas gagné davantage à les étudier un peu moins et à ce qu'on étudiât un peu plus ses facultés et ses penchants. Il est vrai qu'en pareille matière je ne suis pas compétente et que j'ignore si les collégiens de l'ancienne Rome et de l'ancienne Grèce, ou de toute autre nation, firent jamais autant de vers qu'en avait fait Richard, surtout dans une langue qui n'était pas la leur.

« Je ne me doute pas de ce que je dois faire, disait-il d'un air rêveur ; si ce n'est que je ne veux pas entrer dans l'Église, tout le reste m'est parfaitement égal, et peut se jouer à pile ou face. »

« Vous n'avez pas de goût pour le droit ? lui dit un jour M. Jarndyce.

— Je ne sais pas, répondit-il. J'aime beaucoup aller en bateau, et les jeunes avocats sont de fameux canotiers ; c'est une fort belle carrière.

— Médecin ? demanda mon tuteur.

— Précisément ! s'écria Richard. (Je doute qu'il y eût jamais songé.) C'est là ma vocation, ajouta-t-il, je n'en ai jamais eu d'autre. Nous l'avons donc trouvée ! D. M. »

Il se mit à rire de tout son cœur, et nous affirma que plus il y pensait, plus il voyait que c'était à cela qu'il était destiné ; que l'art de guérir était le plus beau de tous à ses yeux ; et, se méprenant lui-même sur la joie que lui causait cette découverte, il s'attachait à cette idée, bien moins par suite d'un goût sérieux et réel que pour se débarrasser d'une préoccupation importune. Je voudrais bien savoir si les vers latins ont toujours ce résultat, ou bien si Richard fait exception à la règle.

M. Jarndyce prit la peine de lui en reparler plusieurs fois et d'attirer son attention sur tout ce qu'il y avait d'important dans un choix d'où devait dépendre son existence entière ; Richard avait l'air un peu plus grave après ces entrevues, mais finissait toujours par dire que c'était un parti arrêté, et se mettait aussitôt à parler d'autre chose.

« Parbleu ! s'écriait M. Boythorn, qui s'intéressait vivement à la solution de cette affaire, ce que je n'ai pas besoin de dire, puisqu'il ne faisait rien avec indifférence, je suis heureux de voir un jeune homme ardent et courageux se vouer à cette noble profession ; le genre humain tout entier profitera de cette ardeur généreuse, à la honte de ces vils entrepreneurs, qui n'ont pas craint de dégrader cet art illustre par la manière dont ils le récompensent. En vérité, les appointements des chirurgiens de marine sont tels, que je voudrais soumettre les bras et les jambes de ces messieurs de l'amirauté à une fracture compliquée, et défendre, sous peine de la déportation, à un médecin quelconque de les leur remettre, si tout le système n'était pas changé dans les quarante-huit heures.

— Tu n'accorderais pas une semaine ? demanda M. Jarndyce.

— Du tout ; quarante-huit heures, pas une minute de plus. Quant aux sacristains, aux fabriciens et autres collections d'imbéciles de toute espèce, qui se rassemblent pour débiter, Dieu sait quels discours, on devrait envoyer tous ces butors dans les mines y terminer leur misérable existence, ne serait-ce que pour les empêcher de souiller par leur baragouinage une langue qui se parle honnêtement, à la face du soleil. Mais, quant à ceux-là, dis-je, qui exploitent l'ardeur avec laquelle d'honorables gentlemen se livrent à la pratique de la plus belle des sciences, et qui osent payer d'incalculables services, de longues et dispendieuses études, par un traitement que n'accepterait pas le dernier clerc d'huissier, je voudrais qu'ils eussent le cou tordu, afin que leurs têtes, rangées dans l'une des galeries du collège médical, apprissent aux jeunes membres de cette honorable profession le de-

gré d'épaisseur stupide auquel peut atteindre le crâne de certaines gens. »

Il termina cette déclaration véhémement en nous jetant un regard plein de bonté, auquel succéda tout à coup un éclat de rire si formidable qu'une autre personne en eût été brisée.

Comme Richard persistait dans son choix, et que le délai fixé par M. Jarndyce pour lui laisser le temps de la réflexion était expiré depuis plusieurs jours, il fut résolu qu'on demanderait conseil à M. Kenge, qui, à cette occasion, vint dîner avec nous, s'étendit dans son fauteuil, caressa l'étui de ses lunettes qu'il tourna entre ses doigts, parla d'une voix harmonieuse, et fit exactement tout ce que je lui avais vu faire lorsque j'étais enfant.

« Fort bien, dit-il ; une très-bonne profession, très-bonne, en vérité.

— Qui exige de sérieuses études poursuivies avec ardeur, fit observer M. Jarndyce en regardant Richard.

— Sans aucun doute, répliqua M. Kenge.

— Mais il en est ainsi de toutes les professions savantes, reprit M. Jarndyce, et il en eût été de même dans toute autre carrière.

— Assurément, dit M. Kenge ; et M. Carstone, qui s'est acquitté d'une manière si brillante de ses études classiques, portera, je n'en doute pas, dans la carrière éminente à laquelle désormais il consacre sa vie, l'application contractée dans l'étude de cette langue dont un auteur a dit, si je ne me trompe, qu'on naissait poète et qu'on devenait... médecin. *Nascuntur poetæ, fiunt oratores.*

— Comptez, monsieur, répliqua Richard avec l'élan qui lui était ordinaire, que je ferai tous mes efforts pour parvenir au but que je me propose d'atteindre.

— Fort bien, répondit M. Kenge avec un signe de tête approbatif ; et dès que nous sommes assurés que M. Carstone, poursuivra-il en s'adressant à mon tuteur, fera tous ses efforts pour parvenir au but, il ne nous reste plus qu'à nous enquerir du meilleur moyen qu'il y ait à prendre pour y arriver. Avez-vous en vue quelque praticien chez qui M. Carstone doit être placé tout d'abord ?

— Personne, quant à moi ; et vous, Rick ? demanda mon tuteur.

— Personne, répondit Richard.

— Fort bien, reprit M. Kenge. Et au sujet de la résidence ? avez-vous, sur ce chef, quelque sentiment particulier ?

— N... non, dit Richard.

— Fort bien, répéta M. Kenge.

— J'aimerais assez la variété, insinua Richard ; c'est-à-dire un champ d'observation un peu vaste.

— Parfaitement juste, et d'ailleurs très-facile à obtenir, dit M. Kenge. La première chose que nous ayons à faire, monsieur Jarn-dyce, est donc de chercher un excellent praticien, et j'ose dire que nous n'aurons que l'embarras du choix, dès qu'on saura ce que nous voulons, et le prix que nous pouvons y mettre. En second lieu, nous devons remplir quelques formalités auxquelles nous sommes assujetti comme pupille de la cour, ce qui est aussi

simple que facile. Étrange coïncidence ! poursuivit M. Kenge avec un sourire empreint de mélancolie ; étrange coïncidence ! dont l'explication dépasse peut-être les limites de nos facultés présentes. N'est-il pas singulier que j'aie précisément un cousin qui occupe un rang distingué dans le corps médical ; vous pourriez, monsieur Jarndyce, vous adresser à lui, si vous le jugez convenable ; je le disposerais, d'autre part, à écouter vos offres, et je peux répondre de lui presque autant que de vous-même. »

Il fut convenu que M. Kenge verrait son cousin, lui parlerait de cette affaire ; et, comme M. Jarndyce nous avait proposé, quelque temps auparavant, de passer à Londres un mois ou deux, nous résolûmes d'avancer notre voyage pour le faire concorder avec celui de Richard.

M. Boythorn nous ayant quittés huit jours après, nous nous installâmes dans un logement très-gai, près de la rue d'Oxford et situé au-dessus de la boutique d'un tapissier. Londres nous paraissait une merveille ; nous restions dehors une grande partie du temps, sans jamais nous lasser de regarder tout ce qu'il y avait à voir, et nous allâmes voir représenter toutes les pièces qui avaient quelque mérite ; c'est au théâtre que, je retrouvai M. Guppy, dont la présence me causa un véritable malaise.

Un soir, j'étais assise sur le devant de la loge avec Éva, et Richard occupait derrière elle la place qu'il préférerait, lorsque, tournant mes yeux vers le parterre, j'aperçus M. Guppy, les cheveux aplatis sur le front et qui, d'un air lamentable, fixait sur moi des regards étrangement désolés. Cette découverte m'enleva tout le plaisir que je pouvais avoir, tant la persistance que mettait ce gentleman à me poursuivre de son œil abattu devenait à la fois ridicule et embarrassante. Pour comble de malheur, il me fut im-

possible de retourner au théâtre sans le retrouver au parterre avec ses cheveux plats, son col rabattu et son air accablé. Si, par hasard, je ne le découvrais pas tout d'abord, et, qu'espérant ne pas le voir arriver, je prisse intérêt au spectacle, je ne manquais pas, au moment où je m'y attendais le moins, de rencontrer ses yeux languissants qui ne me quittaient plus de la soirée.

Je ne puis pas dire l'ennui que j'en éprouvais. S'il avait seulement relevé ses cheveux d'un coup de brosse et remonté son col de chemise ! mais, de savoir que ce ridicule personnage avait sans cesse les yeux sur moi et me regardait avec ce désespoir démonstratif, cela m'imposait une contrainte si pénible que je ne pouvais ni pleurer ni rire de la pièce, ni remuer, ni parler naturellement ; quant à me réfugier au fond de la loge pour échapper à cette obsession, il n'y avait pas à y songer ; Richard et Éva comptaient sur moi pour rester auprès d'eux, et n'auraient pas pu causer avec autant d'abandon si un étranger se fût assis à ma place.

J'y restais donc, fort embarrassée de moi-même, car je sentais le regard de M. Guppy toujours attaché sur ma personne, et je pensais en outre à l'effroyable dépense que ce malheureux jeune homme faisait pour l'amour de moi. Quelquefois je songeais à en parler à M. Jarndyce, mais la crainte de nuire à M. Guppy et de lui faire perdre sa position chez M. Kenge m'en détournait aussitôt ; ou bien je pensais à confier cet ennui à Richard, et la peur de voir M. Guppy sortir de là les yeux pochés m'empêchait d'en rien faire. Je voulus essayer de faire comprendre à l'importun tout mon mécontentement et je ne pus y parvenir. Je me demandai si je ne pourrais pas écrire à sa mère ; puis, j'abandonnai ce projet, qui eût aggravé la chose, et j'en arrivai à conclure qu'il n'y avait rien à faire. Pendant ce temps-là, M. Guppy nous suivait non-

seulement au théâtre, mais encore dans tous les lieux publics où nous pouvions nous trouver, et il en vint jusqu'à monter derrière notre calèche où je suis certaine de l'avoir vu deux ou trois fois au milieu des horribles piquants dont elle était armée ; étions-nous rentrés, il se promenait en face de la maison ; et je n'osais plus m'approcher de la fenêtre de ma chambre, depuis qu'un soir, au clair de lune, je l'avais vu appuyé, d'un air sentimental, contre le poteau d'en face, au risque de s'enrhumer.

Heureusement qu'il était occupé toute la journée, sans quoi je n'aurais pas eu un seul instant de repos.

Tout en prenant ces plaisirs que partageait M. Guppy, l'affaire qui nous avait amenés à Londres n'était pas négligée. Le cousin de M. Kenge était un M. Bayham Badger, médecin d'un établissement public assez important, avec une clientèle fort étendue à Chelsea.

Il consentit volontiers à prendre Richard en qualité de pensionnaire et à surveiller ses études ; et, comme Richard semblait devoir en faire d'excellentes avec M. Badger, qui paraissait beaucoup l'aimer, un arrangement fut proposé entre eux, approuvé par le lord chancelier, et ce fut pour l'instant une affaire terminée.

Le jour où l'on signait le contrat, nous dînâmes tous chez le docteur ; « simple dîner de famille, » avait dit l'invitation, et où effectivement il n'y avait d'autres femmes que la maîtresse de la maison, Éva et moi. Nous trouvâmes mistress Badger entourée d'objets de différente nature, annonçant qu'elle peignait un peu, jouait un peu du piano, un peu de la guitare, un peu de la harpe, chantait un peu, travaillait, lisait, versifiait, herborisait un peu.

C'était une femme d'environ cinquante ans, ayant encore assez d'éclat et dont la toilette était infiniment trop jeune. Si j'ajoute à tous ces avantages qu'elle rougissait un peu, je n'entends pas l'en blâmer.

M. Badger était lui-même un gentleman blanc et rose ; ayant la voix douce, les dents blanches, les cheveux blonds et frisés, les yeux à fleur de tête et quelques années de moins que mistress Badger, qu'il admirait excessivement, et dont il admirait surtout (ce qui nous parut étrange) les deux maris qu'elle avait eus avant lui ; à peine avions-nous pris un siège, que, s'adressant à mon tuteur :

« Croiriez-vous, lui dit-il d'un air de triomphe, que je suis le troisième mari de mistress Bayham Badger ?

— Vraiment ! s'écria M. Jarndyce.

— Mon Dieu, oui ; son troisième ! À voir mistress Badger, on ne se douterait pas de cela, n'est-ce pas, miss Summerson ?

— Pas le moins du monde, répondis-je.

— Et des hommes fort remarquables, poursuivit-il d'un ton confidentiel ; le capitaine Swosser, de la marine royale, le premier de mistress Badger, était un officier du plus haut mérite ; et le professeur Dingo, mon prédécesseur immédiat, a laissé une réputation européenne. »

Mistress Badger entendit ces derniers mots qu'elle approuva d'un sourire.

« Oui, chère amie, continua le docteur, répondant au sourire de sa femme, je faisais remarquer à M. Jarndyce et à miss Sum-

merson que vous aviez eu deux maris avant moi, deux hommes fort distingués ; ce qu'ils trouvent, comme tout le monde, très-difficile à croire.

— J'avais à peine vingt ans, dit alors mistress Badger, quand j'épousai le capitaine Swosser de la marine royale ; je l'ai accompagné dans la Méditerranée et suis devenue moi-même un véritable marin. Le jour du douzième anniversaire de mon premier mariage, je devins la femme du professeur Dingo.

— D'une réputation européenne, ajouta le docteur.

— Et lorsque M. Badger et moi nous nous mariâmes, ce fut encore le même jour de l'année, poursuivit-elle ; car je m'étais attachée à cet anniversaire.

— Ainsi, mistress Badger, reprit le docteur pour résumer les faits, a épousé trois maris, parmi lesquels deux hommes éminemment distingués, et tous les trois le 21 mars à onze heures du matin. »

Nous exprimâmes toute notre admiration.

« Si je ne craignais de blesser la modestie de M. Badger, ajouta mon tuteur, je corrigerais sa phrase et je dirais : trois hommes fort distingués.

— C'est ce que je lui dis toujours, répliqua mistress Badger.

— Et moi, chère amie, qu'est-ce que je réponds à cela ? reprit le troisième mari ; je réponds que sans vouloir, par une affectation de mauvais goût, déprécier la distinction que j'ai acquise dans mon art (et dont notre ami M. Carstone aura bientôt l'occasion de juger), je ne suis pas assez faible d'esprit, assez déraison-

nable, ajouta-t-il en s'adressant à nous, pour mettre ma réputation au niveau de celle qu'ont acquise des hommes d'un premier mérite, comme l'ont été le capitaine Swosser et le professeur Dingo. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour vous, monsieur Jarndyce, poursuivit le docteur en ouvrant la porte du salon voisin, de jeter un coup d'œil sur le portrait du capitaine Swosser, qui se fit peindre au retour d'une station prolongée sur la côte africaine, pendant laquelle il avait eu la fièvre ; ce qui fait que mistress Badger trouve cette peinture un peu jaune ; mais c'est néanmoins une fort belle tête.

— Une très-belle tête, répondîmes-nous, faisant à écho à ces paroles.

— Quand je regarde ce noble visage, reprit le docteur Badger, je sens que j'aurais voulu connaître l'homme auquel il appartenait. Il révèle d'une manière évidente le mérite remarquable du capitaine Swosser. De l'autre côté, c'est le professeur Dingo ; je l'ai connu très-intimement ; c'est moi qui l'ai soigné dans sa dernière maladie ; une ressemblance frappante. Au-dessus du piano, c'est mistress Bayham Badger, lorsqu'elle était mistress Swosser ; au-dessus du canapé, la même, à l'époque où elle était mistress Dingo ; quant à mistress Badger proprement dite, je possède l'original en nature et n'ai pas besoin de copie. »

On annonça que le dîner nous attendait et nous descendîmes dans la salle à manger ; le repas était bien ordonné, élégamment servi, la cuisine excellente ; mais le capitaine et le professeur trottaient toujours dans l'esprit de M. Bayham Badger ; et, comme Éva et moi, nous avions l'honneur d'être confiées à ses soins, nous eûmes tout le bénéfice de cette préoccupation.

« De l'eau, miss Summerson ? Permettez... pas dans ce verre ; James, apportez le gobelet du professeur. »

Quelques fleurs artificielles avaient provoqué l'admiration d'Éva.

« Étonnamment bien conservées, en effet, s'empressa de dire le docteur ; elles furent présentées à mistress Badger, lors du voyage qu'elle fit dans la Méditerranée avec le capitaine.

« Monsieur Jarndyce, pas de ce bordeaux-là ; excusez-moi. C'est une véritable occasion, et je ne manque jamais, dans ce cas-là, de produire un certain bordeaux que j'ai l'avantage de posséder... James, le vin du capitaine. C'est un vin, monsieur Jarndyce, que le capitaine Swosser rapporta... il y a je ne sais plus combien d'années ; vous le trouverez excellent, je n'en doute pas. Chère amie, j'aurai un véritable plaisir à vous voir prendre un peu de bordeaux.... James, servez à votre maîtresse du vin du capitaine... À votre santé, mon trésor. »

Le dîner fini, lorsque nous rentrâmes dans le salon, tandis que ces messieurs restaient dans la salle à manger, les deux premiers maris de mistress Badger nous poursuivirent encore, car elle commença par une esquisse biographique du capitaine Swosser, où elle nous fit le récit détaillé de la manière dont cet homme remarquable devint éperdument amoureux d'elle à un bal que donnaient à leur bord les officiers du Crippler, dans la rade de Plymouth.

« Ce vieux Crippler ! nous dit-elle en hochant la tête d'un air pensif ; c'était un noble vaisseau ; bien assis, bien gréé, belle mâture.... Veuillez me pardonner si je me sers à l'occasion de quelques termes nautiques ; j'étais à cette époque un véritable

marin. Le capitaine Swosser aimait ce beau vaisseau à cause de moi ; il répétait souvent, quand ce pauvre Crippler ne fut plus en commission, que, s'il était assez riche pour acheter sa vieille coque, il ferait graver une inscription sur le gaillard d'arrière, à l'endroit où nous avions dansé ensemble, pour marquer la place où il était tombé (suivant son expression) foudroyé sous le feu de mes fanaux de hune (c'est ainsi qu'il désignait mes yeux). »

Mistress Badger hocha la tête, soupira, et se regarda dans la glace.

« Ce fut un grand changement que de passer du capitaine au professeur Dingo, reprit-elle avec un sourire mélancolique ; je le sentis vivement tout d'abord ; quelle révolution dans ma manière de vivre ! Mais l'habitude, combinée avec la science, me plia peu à peu à ce nouveau genre de vie. Seul disciple du professeur Dingo qui l'accompagnât dans ses herborisations, j'oubliai presque entièrement que j'avais été sur mer, et j'acquis bientôt une science profonde. Il est à remarquer, chose étrange, que le professeur Dingo était l'antipode du capitaine Swosser, et que le docteur Badger ne ressemble en rien ni à l'un ni à l'autre. »

Vint ensuite le récit de la mort de ces hommes distingués, qui tous deux avaient emporté de vifs regrets. Mistress Badger nous déclara néanmoins qu'elle n'avait aimé passionnément qu'une seule fois dans sa vie, et que l'objet de cet amour violent, dont rien n'avait pu depuis renouveler la fraîcheur et l'enthousiasme, avait été le capitaine Swosser. Le professeur Dingo était mort d'une affreuse maladie, qui avait prolongé ses souffrances d'une manière effroyable ; et mistress Badger nous donnait une imitation exacte de la difficulté avec laquelle il articulait ces mots : « Où est Laura ? — Dites à Laura de m'apporter mon eau

panée... » lorsque l'arrivée de ces messieurs fit rentrer le professeur dans la tombe.

J'avais remarqué pendant toute la soirée qu'Éva et Richard se recherchaient avec plus d'empressement que jamais ; et cette observation, que j'avais faite depuis plusieurs jours, n'avait rien qui pût m'étonner, au moment d'une séparation qui devait être assez longue ; aussi ne fus-je pas surprise, lorsque nous fûmes dans notre chambre, de trouver Éva plus pensive qu'à l'ordinaire ; mais je ne m'attendais pas à la voir se jeter dans mes bras et à l'entendre me dire, en se cachant la figure :

« Chère Esther, j'ai un grand secret à vous confier.

— Bien grand, mignonne aimée ?

— Oh ! vous ne devineriez jamais.

— Faut-il que j'essaye ?

— Non, non ! je vous en prie, s'écria-t-elle toute tremblante.

— Je ne devine pas, repris-je.

— C'est... murmura-t-elle, à propos de mon cousin Richard.

— Et qu'y a-t-il à ce propos-là, cher ange ?

— Oh ! vous ne devineriez jamais. »

Il m'était si doux de la sentir se presser contre moi, et de savoir que ce n'était pas le chagrin qui la faisait pleurer, mais la joie et l'espoir, que je ne voulus pas l'aider à découvrir son secret.

« Il dit que... (je sais bien que c'est une folie ; nous sommes si jeunes tous les deux...) mais il dit... qu'il m'aime... beaucoup,

Esther.

— Vraiment ! répondis-je ; ah ! mignonne aimée, a-t-on jamais vu chose pareille !... allez ! il y a bien longtemps que j'aurais pu vous l'apprendre. »

Elle releva son doux visage où le bonheur se mêlait à la surprise, me regarda en rougissant, et se mit à rire et à pleurer tour à tour.

« Votre cousin Richard vous aime de toutes ses forces, depuis qu'il vous connaît, poursuivis-je.

— Et vous ne me le disiez pas ? s'écria-t-elle en m'embrassant.

— Non, mignonne ; j'attendais que vous m'en fissiez la confidence.

— Vous n'y voyez pas de mal, n'est-ce pas ? »

Elle m'eût arraché un non, alors même que j'eusse été la plus sévère de toutes les duègnes.

« C'est que vous ne savez pas tout, reprit-elle en se cachant de nouveau dans mes bras.

— Voudriez-vous dire par hasard que... ? »

Elle me regarda en souriant à travers ses larmes.

« Oui, Esther ! de tout mon cœur et de toute mon âme ; si vous saviez comme je l'aime ! » ajouta-t-elle en sanglotant.

Je répondis en riant que je le savais depuis l'époque où j'avais découvert l'amour de Richard ; et, nous asseyant devant le feu, je

continuai la conversation, à laquelle Éva, tout absorbée par son bonheur, fut quelque temps sans prendre part.

« Croyez-vous que mon cousin John le sache ? demanda-t-elle.

— À moins qu'il ne soit aveugle, ma bichette, le cousin John doit le savoir, tout aussi bien que nous-mêmes.

— Il faut pourtant lui en parler avant que Richard s'en aille, reprit-elle en rougissant ; si vous vouliez vous en charger, petite mère Durden... Si cela vous était égal de le laisser entrer ?

— Qui cela ? Richard ? il est donc là à la porte ?

— Oh ! je n'en suis pas sûre, » répondit-elle avec un embarras charmant qui lui aurait gagné mon cœur, si elle ne l'avait eu depuis longtemps.

Il y était bien en effet. Il prit une chaise, vint s'asseoir à côté de moi et tous les deux me comblèrent de tant de marques d'affection, me donnèrent tant de preuves de confiance, qu'on eût dit qu'ils m'aimaient plus qu'eux-mêmes et s'oubliaient pour moi. Ce fut d'abord un flux de paroles que je me gardai bien d'arrêter ; les riens qu'on s'était dits cent fois ; puis les questions plus graves eurent leur tour. Combien il leur faudrait d'années avant qu'ils pussent s'unir, mais aussi quel bonheur de nourrir cet amour constant et durable, pour la félicité l'un de l'autre ! Aussi Richard allait travailler pour Éva jusqu'à s'user les ongles. Éva, de son côté, ne ferait pas moins pour Richard. Enfin, m'appelant des noms les plus tendres, ils devisèrent de la sorte une grande partie de la nuit et ne se séparèrent qu'après m'avoir fait promettre de parler au cousin John.

Le lendemain matin, j'allai donc trouver mon tuteur dès qu'il eut déjeuné, et lui dis que j'avais à lui communiquer certaine chose dont on m'avait chargée.

« Très-bien, petite femme, dit-il en fermant son livre ; c'est une preuve que votre mission est excellente, puisque vous l'avez acceptée.

— Je l'espère bien, tuteur ; je puis, du reste, vous garantir qu'il ne m'a pas été possible de m'en acquitter plus tôt ; car c'est d'hier seulement qu'elle m'a été confiée.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Vous n'avez pas oublié l'heureux soir où nous sommes arrivés à Bleak-House, et le moment où Éva chantait dans l'ombre, tuteur ?

— Je me le rappelle à merveille, chère enfant.

— C'est que... Éva et Richard se sont dit qu'ils s'aimaient.

— Déjà ! s'écria-t-il avec surprise.

— Oui, tuteur ; et à vrai dire je m'y attendais depuis longtemps. »

Après un moment de réflexion, pendant lequel son visage s'éclaira d'un bienveillant sourire, il me pria de faire connaître aux deux amants qu'il désirait les voir. Quand ils entrèrent, il attira Éva auprès de lui, l'entoura paternellement de son bras gauche, et s'adressant à Richard avec une douce gravité :

« Rick, lui dit-il, je suis heureux d'avoir gagné votre confiance, et j'espère bien la conserver. Lorsque la pensée m'est venue d'éta-

blir entre nous quatre ces relations qui répandent sur ma vie tant de bonheur en me créant de nouveaux plaisirs et de nouveaux intérêts, j'ai certainement envisagé, dans l'avenir, la possibilité, pour vous et votre charmante cousine, d'une liaison plus étroite que celle qui existe aujourd'hui. Je voyais, et je vois encore plusieurs motifs qui rendraient cette union désirable, mais dans un avenir éloigné, bien éloigné, Richard.

— C'est aussi à l'avenir que nous avons pensé, monsieur.

— Très-bien, reprit mon tuteur ; on ne peut pas être plus raisonnable. Écoutez-moi, chers enfants : je pourrais vous dire que vous ne savez pas trop encore ce que vous faites : que mille choses, mille événements peuvent arriver qui vous séparent et vous détournent l'un de l'autre ; qu'il est heureux que cette chaîne de fleurs que vous portez aujourd'hui puisse être facilement rompue, car sans cela elle deviendrait une chaîne de fer ; mais je n'en ferai rien ; vous le saurez assez tôt, si vous devez jamais l'apprendre ; et je veux penser, au contraire, que vous éprouverez toujours l'un pour l'autre ce que vous ressentez maintenant. Mais, si vous reconnaissiez plus tard que vous vous êtes trompés, et qu'il n'existât plus entre vous que le lien de famille banal qui vous unit aujourd'hui, ne craignez pas de me l'avouer ; car il n'y aurait dans ce fait rien d'extraordinaire et qui pût m'étonner (quand vous serez plus âgé, Rick, vous me pardonneriez ces paroles). Je ne suis, à votre égard, qu'un parent éloigné, qu'un ami ; je n'ai aucun droit sur vous ; mais je désire et j'espère conserver votre confiance, tant que je n'aurai rien fait qui puisse me la faire perdre.

— Monsieur, répondit Richard, vous avez sur nous le plus puissant de tous les droits : celui que vous donnent la reconnais-

sance et l'affection que nous éprouvons pour vous et qui grandissent chaque jour.

— Cousin John, dit Éva en se penchant sur l'épaule de mon tuteur, vous occupez la place que mon père laissait vide auprès de moi ; tout le respect, toute la tendresse que j'aurais eus pour lui, c'est vous qui les avez.

— Maintenant, reprit M. Jarndyce, relevons la tête et envisageons l'avenir avec espoir ; le monde s'ouvre devant vous, Richard ; et de la manière dont vous y entrerez dépendra probablement celle dont vous y serez reçu ; ne comptez que sur vos propres efforts et sur la Providence ; n'oubliez jamais Dieu ; ne séparez sa pensée d'aucune de vos actions ; rappelez-vous que la constance dans votre amour ne serait rien par elle-même, sans la persévérance que vous devez apporter au travail ; et qu'eussiez-vous le génie de tous les grands hommes de la terre, vous n'obtiendriez aucun résultat, sans une volonté ferme et une application constante. Si vous pensiez qu'on peut saisir la fortune au passage et d'un bond lui arracher le succès, il faudrait abandonner cette idée fausse ou renoncer pour toujours à la main de votre cousine.

— Monsieur, répondit Richard en souriant, si j'avais le malheur d'avoir cette idée-là, j'y renoncerais bien vite, pour me frayer, par mon travail, le chemin qui me ramènerait à Éva.

— C'est juste, dit M. Jarndyce ; pourquoi cherchiez-vous à l'obtenir, si c'était pour la rendre malheureuse ?

— La rendre malheureuse ! oh ! je ne le voudrais pas, au prix même de son amour, s'écria Richard avec fierté.

— Bien dit ! répliqua M. Jarndyce ; maintenant, Rick, elle va rester près de nous ; pensez à elle, au milieu de cette vie active que vous allez avoir ; aimez-la toujours ; revenez ici quelquefois ; et tout ira parfaitement ; mon sermon est fini ; je crois qu'un tour de promenade est, quant à présent, ce que vous avez de mieux à faire. »

Éva embrassa M. Jarndyce de tout son cœur ; Richard lui serra la main, et tous les deux quittèrent la chambre en me faisant comprendre qu'ils m'attendraient pour sortir.

La porte resta ouverte ; nous les suivîmes des yeux tandis qu'ils traversaient la pièce voisine toute brillante de lumière. Richard lui donnait le bras, et la tête inclinée, lui parlait avec ardeur ; elle le regardait en l'écoutant et ne semblait plus voir que lui au monde. Charmants, pleins d'espérance, ils traversaient d'un pas léger l'étroit espace qu'un rayon de soleil inondait de sa clarté ; ainsi leur pensée joyeuse franchissait les années qu'elle faisait resplendir. Ils passèrent ; le rayon qui avait brillé un instant s'évanouit comme ils fermaient la porte ; de gros nuages voilèrent le soleil ; et la pièce redevint sombre.

« N'ai-je pas eu raison, Esther ? me demanda mon tuteur lorsqu'ils se furent éloignés ; Rick pourra peut-être y gagner ce qui lui manque : la force, la puissance de faire valoir ses qualités précieuses, ajouta-t-il d'un air pensif. Je n'ai rien dit à Éva ; elle a près d'elle son conseil et son amie ; » et il posa sa main sur ma tête avec tant d'affection que je ne pus m'empêcher d'être émue ; il le vit, malgré tous mes efforts pour le dissimuler.

« Tut ! tut ! dit-il ; nous veillerons de notre côté à ce que la vie de notre petite femme ne soit pas absorbée tout entière par la

peine qu'elle se donne pour assurer le bonheur des autres.

— De la peine, cher tuteur ! moi qui suis la plus heureuse de toutes les créatures.

— Je l'espère, dit-il ; mais ce n'est pas une raison pour négliger notre petite femme, à qui l'on doit penser avant tout ; car c'est ce que dame Durden ne ferait pas si personne ne s'en mêlait. »

J'ai oublié de dire plus haut, qu'il y avait avec nous quelqu'un à dîner chez mistress Badger. Ce n'était pas une femme, mais un gentleman aux cheveux noirs, à la peau brune, un jeune médecin, qui, malgré la réserve qu'il montra, me parut aimable et sensé ; du moins Éva m'ayant demandé si je ne l'avais pas trouvé tel, je fus tout à fait de son avis.

14

Richard nous quitta le lendemain matin pour entrer chez le docteur Badger, et me témoigna tant de confiance à l'égard d'Éva, qu'il remettait à mes soins, que j'en fus profondément touchée. Même aujourd'hui, je ne me rappelle pas sans émotion la part qu'ils me donnaient dans leurs projets d'avenir, aussi bien que dans leurs affaires présentes. Je devais envoyer toutes les semaines un rapport détaillé à Richard sur Éva, qui de son côté lui écrirait tous les deux jours ; et il devait m'informer régulièrement de ses travaux et du résultat de ses efforts ; je verrais, disait-il, quelle résolution et quelle persévérance il y apporterait ; c'est moi qui, le jour de leur mariage, serais la demoiselle d'honneur ;

puis j'irais vivre chez eux ; je tiendrais leur maison ; je serais heureuse à tout jamais.

« Et si, pour couronner tout cela, s'écria Richard, nous venions à gagner notre procès, ce qui est possible, après tout ! »

Les yeux d'Éva s'assombrirent.

« Et pourquoi pas, chère ange ? lui demanda-t-il en s'arrêtant.

— Il vaudrait mieux que la chancellerie eût décrété tout de suite que nous resterons pauvres.

— Je n'en sais rien, reprit Richard ; d'abord la chancellerie ne se prononce jamais tout de suite, et il y a des années qu'elle n'a rien décrété.

— Ce n'est que trop vrai, dit Éva.

— Oui, mais plus il y a de temps que ce procès est commencé, plus il touche à sa fin ; n'est-ce pas une chose évidente ?

— Vous savez cela mieux que moi, Richard ; seulement j'ai peur que ce procès ne nous rende bien malheureux, si nous comptons sur lui.

— Ne craignez rien, chère Éva, je sais trop à quoi m'en tenir ; je dis seulement que, si par hasard ce procès venait à nous enrichir, nous n'aurions pas à nous en plaindre. D'après un jugement solennel, la cour est notre tutrice, et nous devons supposer que tout ce qu'elle nous donnera (si jamais elle nous donne quelque chose) sera justement acquis ; je ne crois pas nécessaire de discuter là-dessus.

— Non, répondit Éva ; mais il vaut peut-être mieux n'y pas penser du tout.

— Eh bien ! n'y pensons plus ; déclarons une fois pour toutes que la chose est condamnée à l'oubli, et que l'affaire est terminée. Approuvé et scellé par-devant dame Durden.

— Dame Durden, répondis-je en sortant la tête d'une caisse où j'emballais des livres, n'était pas très-visible au moment où vous l'avez invoquée ; mais elle approuve complètement la déclaration précédente comme le meilleur parti que vous puissiez jamais suivre. »

Et Richard, ayant répété qu'on n'en parlerait plus, commença immédiatement à faire à ce sujet mille châteaux en Espagne. Il nous quitta là-dessus plein de courage et d'espoir, tandis qu'Éva et moi nous nous préparions, de notre côté, à mener une vie plus calme, où son absence devait laisser un grand vide.

Lors de notre arrivée à Londres, nous étions allés, avec M. Jarndyce, faire une visite à mistress Jellyby, que nous n'avions pas rencontrée ; elle était allée prendre le thé dans une maison où l'on devait s'entretenir de la culture du café sur les bords du Niger ; et comme il était probable qu'il y aurait à ce sujet quelque chose à écrire, elle avait emmené sa fille aînée, à qui cette réunion promettait plus d'ennui que de plaisir. Notre seconde démarche ne fut pas plus heureuse ; mistress Jellyby s'était rendue à Mile-End immédiatement après son déjeuner, pour quelque affaire borrioboulaganaise dont s'occupait la société de ramification des secours de la partie Est de Londres. Je n'avais pas pu voir Pepy, qu'on avait cherché vainement lors de notre première visite, et qu'on supposait avoir suivi la charrette du boueur ; je

redemandai cette fois si nous ne pourrions pas l'embrasser ; la maison qu'il avait faite avec des coquilles d'huître était bien dans le corridor, mais lui n'était nulle part ; et la cuisinière pensa qu'il « était allé courir après les moutons. »

Comme nous exprimâmes notre surprise : « Oh ! oui, dit-elle, bien souvent il lui arrive, quand c'est le jour du marché, de s'en aller avec eux jusque hors de la ville, et de revenir ensuite, faut voir dans quel état ! »

Le lendemain, j'étais assise auprès de la fenêtre avec mon tuteur, pendant qu'Éva écrivait à Richard, lorsqu'on annonça miss Jellyby ; elle était accompagnée du vagabond Pepy, qu'elle s'était efforcée de rendre présentable en lui lavant les mains et la figure et en lui mouillant les cheveux, qu'elle avait ensuite roulés sur ses doigts, et qui frisaient comme les poils d'un caniche. Tout ce que portait le pauvre enfant était trop large ou trop court : il avait un chapeau d'évêque anglican et des gants de poupon ; ses brodequins étaient de la forme de ceux des laboureurs ; et ses pauvres jambes, couturées de cicatrices et nuancées de diverses couleurs, sortaient nues d'un pantalon écossais beaucoup trop petit, dont chaque jambière était ornée d'une frange différente ; certains boutons de son paletot avaient été pris évidemment à quelque vieil habit de son père ; et je reconnus l'aiguille inexpérimentée de sa sœur à maints raccommodages faits à la hâte et d'un aspect bizarre que l'on remarquait dans plusieurs parties de sa toilette. Quant à miss Jellyby, dont l'extérieur avait beaucoup gagné, elle était vraiment fort jolie et paraissait avoir conscience du peu de succès qu'avaient eu ses efforts de couture en faveur de son frère, ce qu'elle exprima par le regard qu'elle jeta en entrant, sur lui d'abord, et sur nous trois ensuite.

« Miséricorde ! s'écria mon tuteur ; quel vent d'est ! »

Éva et moi, nous fîmes à miss Jellyby l'accueil le plus cordial, et nous la présentâmes à M. Jarndyce, à qui elle dit en s'asseyant :

« Maman vous fait ses compliments et vous prie de l'excuser. Elle n'a pas pu venir avec nous parce qu'elle corrige les épreuves de son projet. Elle va répandre cinq mille circulaires nouvelles, et m'a dit de vous le dire, à cause de l'intérêt que vous prenez à son œuvre ; en voici une que j'ai apportée pour vous.

— Merci, mademoiselle, répondit mon tuteur. Vous direz à madame votre mère que je lui suis fort obligé... Mon Dieu, quel maudit vent ! »

Pendant ce temps-là, nous avions ôté à Pepy son chapeau clérical, et nous lui demandions s'il ne nous avait pas oubliées. Il se cacha d'abord la figure derrière son coude ; mais s'apprivoisant peu à peu à la vue d'un gâteau, il consentit à s'asseoir sur mes genoux, et y resta tranquillement à grignoter sans rien dire. M. Jarndyce nous quitta pour aller dans le grognoir, et miss Jellyby entama la conversation du ton brusque et maussade qui lui était ordinaire.

« Chez nous, tout va plus mal que jamais, commença-t-elle. Je n'ai pas de repos ; toujours l'Afrique ! Autant vaudrait être déportée. C'est affreux... Quand je serais une n'importe qui... »

J'essayai de la calmer.

« C'est inutile, miss Summerson. Je vous remercie de votre intention ; mais je sais comment on me traite, et ne peux pas souffrir qu'on me dise qu'il faut supporter ça. Vous seriez à ma

place que vous feriez comme moi. Pepy, va te mettre sous le piano, tu t'amuseras à y faire l'ours en cage.

— Je ne veux pas, dit l'enfant.

— Oh ! le vilain méchant, l'ingrat, le sans cœur, répliqua miss Jellyby les larmes aux yeux. Une autre fois, je ne vous habillerai plus.

— J'y vais, Caddy, tout de suite, cria Pepy qui était vraiment très-bon et que le chagrin de sa sœur touchait profondément.

— Vous trouvez que c'est bien peu de chose pour que ça me fasse pleurer, dit la pauvre fille en s'excusant ; mais je suis si fatiguée !... J'ai mis des adresses aux nouvelles circulaires jusqu'à deux heures du matin, et la tête me fait mal au point que je n'y vois plus ; et regardez ce pauvre enfant, vit-on jamais une pareille caricature ? »

Pepy, qui heureusement ne se doutait pas du ridicule de sa toilette, alla s'asseoir sous le piano et continua de manger son biscuit en nous regardant tranquillement.

« Je l'ai envoyé là-bas, continua miss Jellyby en rapprochant sa chaise et en baissant la voix, parce que je ne veux pas qu'il entende ce qui me reste à vous dire. Les enfants ont tant de finesse, et tout va si mal à la maison ! Papa va faire banqueroute : alors maman sera contente ; c'est bien elle qu'il en faudra remercier.

— J'espère, lui répondis-je, que l'état des affaires de M. Jellyby n'est pas aussi mauvais que vous avez l'air de le craindre.

— Vous dites cela par bonté, miss Summerson, et je vous en remercie bien ; mais c'est une affaire finie. Si vous saviez comme

papa en est malheureux ! Il m'a dit hier qu'il ne pouvait plus tenir, et je n'en suis pas surprise : les fournisseurs envoient à la maison tout ce qu'ils veulent ; les domestiques en font ce que bon leur semble ; et quand je saurais comment m'y prendre pour mettre ordre à tout cela, je n'aurais pas le temps de le faire. Maman ne s'occupe de rien et se moque pas mal de ce qui arrive ! À la place de papa, je m'en irais et je ne reviendrais plus.

— On ne quitte pas comme cela son intérieur et sa famille, répondis-je en souriant.

— Ah ! oui, elle est jolie, la famille de papa, et il a bien raison d'aimer son intérieur ! Des mémoires à payer, du bruit, de la saleté, du gaspillage et de la misère ; des enfants crasseux tombant, criant, dégringolant ; une maison à l'envers comme un jour de lavage, avec cette différence qu'elle n'est jamais lavée. »

Miss Jellyby frappa du pied en s'essuyant les yeux.

« J'ai tant de chagrin pour papa et de colère contre maman, poursuivit-elle, que je ne trouve pas de mots pour le dire ; je ne le supporterai pas plus longtemps ; j'y suis bien résolue ; je ne veux pas être esclave toute ma vie, et devenir la femme de M. Quale. Une belle chose, en vérité, que d'épouser un philanthrope ; j'en ai assez comme cela, de toute leur philanthropie. »

Je dois avouer que j'éprouvais moi-même une certaine colère contre mistress Jellyby en écoutant sa pauvre fille, dont je savais trop bien que les plaintes étaient fondées.

« Si vous n'aviez pas été si bonne pour moi quand vous avez couché à la maison, reprit miss Jellyby, je ne serais pas venue vous voir ; je ne l'aurais pas osé. Je dois vous paraître si ridicule !

cependant je me suis décidée à venir, d'autant plus qu'il est probable que je ne vous reverrai pas quand vous reviendrez à Londres. »

Elle accompagna ces paroles d'un coup d'œil significatif.

« J'ai confiance en vous, poursuivit Caroline ; je puis bien vous conter cela ; vous ne me trahirez pas. Je me suis promise à quelqu'un.

— Sans le dire à vos parents ? demandai-je.

— Certainement, répondit-elle avec vivacité. Vous connaissez ma mère, vous savez comme elle est ; et en parler à papa, c'eût été le rendre plus malheureux encore.

— Mais ne croyez-vous pas, au contraire, que ce serait ajouter à ses chagrins, que de vous marier sans son consentement ?

— Non, répliqua-t-elle avec douceur. Il viendra me voir, et je ferai tous mes efforts pour le consoler et pour le rendre heureux. Pepy et les autres viendront aussi et resteront avec moi chacun à leur tour ; ils auront alors quelqu'un pour les soigner. »

La pauvre Caroline avait un grand fonds de tendresse et de sensibilité ; l'image qu'elle se créait d'un intérieur où elle pourrait être utile à son père et à ses frères l'émut tellement, que Pepy, touché des larmes qu'il lui voyait répandre se mit à sangloter au point que je fus obligée d'aller le chercher dans sa caverne, de l'asseoir sur mes genoux, et que je ne parvins à le calmer qu'en lui faisant embrasser sa sœur, qui se mit à rire pour tâcher de le consoler. Toutefois, comme il avait encore le cœur gros, nous le fîmes monter sur une chaise pour regarder dans la rue, et miss Jellyby, le retenant par une jambe, reprit sa confidence.

« C'est votre séjour à la maison qui en est cause, nous dit-elle. Je compris, en vous voyant, que j'étais si disgracieuse, que je voulus apprendre à danser. Je parlai de ce projet à ma mère, en lui disant que j'avais honte de moi-même. Elle me regarda sans me voir et ne me répondit pas ; mais j'étais bien décidée à faire ce que j'avais résolu, et je me rendis au cours de M. Turveydrop.

— Et c'est là... commençai-je.

— Mon Dieu, oui, poursuivit-elle, c'est M. Turveydrop qui doit être mon mari ; le jeune, bien entendu, car ils sont deux, le père et le fils. Je regrette bien de n'être pas mieux élevée, et de ne pas pouvoir faire une meilleure femme pour lui. Si vous saviez comme je l'aime !

— Tout cela me fait beaucoup de peine, lui dis-je.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'un air inquiet. M. Turveydrop m'aime beaucoup. Et puisque je dois l'épouser ; mais c'est un secret, même de son côté, parce que son père, qui demeure avec lui, pourrait en ressentir une impression trop vive si on lui apprenait brusquement cette nouvelle. C'est un homme si bien élevé, si distingué !

— Sa femme le sait-elle ? demanda Éva.

— Elle est morte depuis longtemps, répondit Caroline. Voilà où nous en sommes ; et, si j'ai eu tort, c'est la faute de ma mère ; nous nous marierons dès que nous le pourrons ; quand ce sera fini, j'irai le dire à papa et je l'écrirai à maman ; elle ne s'en tourmentera pas ; je ne suis pour elle qu'une machine à écrire. C'est un grand bonheur, ajouta-t-elle en étouffant ses sanglots, de penser qu'une fois mariée je n'entendrai plus parler de l'Afrique ; M.

Turveydrop la déteste par amour pour moi ; et son père en ferait autant, s'il savait que ce pays-là existe.

— N'est-ce pas lui qui est si bien élevé ? demandai-je.

— Admirablement ! On vante partout sa tournure.

— Est-il aussi professeur de danse ?

— Non, pas précisément, répliqua miss Jellyby ; mais il a une tournure magnifique. »

Elle ajouta, en rougissant et avec beaucoup d'hésitation, qu'elle voulait nous dire quelque chose, mais qu'elle avait peur de nous déplaire et que, cependant, elle espérait que nous ne la blâmerions pas ; elle avait cultivé la connaissance de miss Flite, la vieille petite folle, et allait souvent la voir le matin, pour rencontrer chez elle son amant qui venait y passer quelques minutes, seulement quelques minutes, avant son déjeuner. « J'y vais aussi dans la journée, continua-t-elle ; mais Prince n'y vient jamais que le matin ; c'est le petit nom de M. Turveydrop ; j'aurais préféré qu'il en eût un autre, il y a tant de chiens qu'on appelle ainsi ; mais ce n'est pas lui qui l'a choisi ; son père le lui a donné en mémoire du prince régent qu'il adorait à cause de sa tournure. J'espère que vous n'aurez pas mauvaise opinion de moi, pour avoir eu avec Prince des rendez-vous chez miss Flite, où nous sommes allées ensemble ; j'aime cette pauvre créature et je crois qu'elle me le rend bien. Si vous connaissiez Prince, je suis sûre qu'il vous plairait. Je vais aller prendre ma leçon ; je n'ose pas vous demander de m'accompagner ; mais, pourtant, si vous le pouviez, je serais si contente, miss Summerson. »

Le hasard voulait que précisément nous eussions fait le projet avec mon tuteur d'aller voir miss Flite ; il avait été vivement intéressé par tout ce que nous lui avions dit de cette pauvre créature, et nous aurait accompagnées chez elle depuis longtemps, si une chose ou l'autre ne l'en avait empêché. Il fut donc convenu que j'irais d'abord au cours de danse avec Caroline et Pepy, et que nous rejoindrions Éva et mon tuteur chez miss Flite, à condition que miss Jellyby et son frère reviendraient dîner avec nous. Cet arrangement accepté avec joie de part et d'autre, je m'occupai de la toilette de Pepy qu'un peu d'eau et de savon, quelques épingles et un coup de peigne rendirent infiniment plus présentable ; et nous sortîmes en dirigeant nos pas vers Newman-street, qui était dans le voisinage ; c'était là que demeurait M. Turveydrop.

Nous entrâmes dans une maison passablement obscure, située au coin d'un passage voûté, et dont chaque fenêtre de l'escalier était décorée d'un buste en plâtre ; un maître de dessin, un marchand de charbon et un lithographe habitaient cette maison, comme me l'avaient appris les plaques de cuivre fixées à la porte d'entrée, parmi lesquelles s'en trouvait une plus grande que les autres et portant le nom de M. TURVEYDROP. La porte était ouverte et laissait voir un piano à queue, une harpe, plusieurs instruments dans leurs étuis, d'assez mauvaise mine au grand jour, et qu'on était en train d'emporter ; miss Jellyby m'informa que, la veille, l'académie de M. Turveydrop avait été louée pour un concert.

Nous montâmes l'escalier ; cette maison avait été belle autrefois, à une époque où probablement quelqu'un s'occupait de la nettoyer et où personne ne l'enfumait de tabac du matin jusqu'au

soir. La salle de danse était située au-dessus des écuries et prenait jour par le haut.

C'était une grande pièce, nue et sonore, sentant le cheval, avec des bancs de canne tout autour, et décorée sur la muraille de lyres peintes et de girandoles à pendeloques de cristal, qui semblaient se dépouiller chaque jour de quelqu'un de leurs antiques ornements, comme la ramée, en automne, se dépouille de ses feuilles ; un certain nombre de jeunes filles de treize à vingt-deux ans s'y trouvaient rassemblées ; je cherchais parmi elles où pouvait être leur professeur, lorsque miss Jellyby, me pinçant le bras, me dit en s'acquittant de la présentation d'usage : « Miss Summerson, M. Prince Turveydrop. » Je fis ma révérence à un petit homme, ayant l'air très-jeune, des yeux bleus, des cheveux blonds séparés au milieu et revenant boucler tout autour de la tête ; il tenait une pochette sous le bras gauche ; ses souliers étaient imperceptibles et il avait dans les manières quelque chose d'innocent et de féminin qui, non-seulement m'attira vers lui, mais produisit sur moi un singulier effet : je sentis qu'il devait ressembler à sa mère, douce créature, qui n'avait été sans doute ni appréciée, ni traitée comme elle le méritait.

« Je suis très-heureux de connaître l'amie de Mlle Jellyby, dit-il en me faisant un profond salut ; comme il est un peu tard, ajouta-t-il avec un tendre embarras, je commençais à craindre que mademoiselle ne vînt pas aujourd'hui.

— C'est à moi, répondis-je, qu'il faut attribuer ce retard ; j'espère, monsieur, que vous voudrez bien me le pardonner.

— Mademoiselle !...

— Je vous en prie, monsieur, que je ne sois pas la cause d'un retard plus grand encore. »

Et j'allai m'asseoir entre Pepy qui, en habitué de la maison, avait déjà grimpé sur un banc, et une vieille dame à l'air caustique, dont les deux nièces faisaient partie de la classe et qui se montra fort indignée des brodequins rustiques du pauvre enfant. Prince fit résonner sa pochette, et ses élèves se mirent en place ; c'est alors que, par une porte latérale, apparut M. Turveydrop, dans toute la noblesse et l'élégance de sa tournure.

C'était un gentleman vieux et gras, ayant de fausses dents, un faux teint, de faux cheveux et des favoris d'emprunt. Il portait un col de fourrure et avait un habit rembourré sur la poitrine, auquel manquait seulement une étoile ou un large ruban bleu, pour se donner un air aristocratique. Il était aussi pincé, gonflé, sanglé, brossé qu'il est possible de l'être ; sa cravate, où son menton et ses oreilles avaient complètement disparu et qui lui faisait sortir les yeux de la tête, l'étranglait au point que son cou aurait doublé de volume si on l'avait desserrée. Il portait sous le bras un immense chapeau, dont la forme s'évasait comme un tromblon ; il tenait à la main une paire de gants blancs dont il frappait négligemment le susdit chapeau, en s'appuyant sur une jambe, le coude arrondi, l'épaule haute, avec une élégance qui ne saurait être surpassée ; il avait une canne, un lorgnon, une tabatière, des manchettes, des bagues, tout ce qu'on peut imaginer, excepté du naturel ; il n'avait rien d'un jeune homme, encore moins d'un vieillard, et ne ressemblait qu'à lui-même, c'est-à-dire à un modèle de tournure.

« Mon père, une visite : Mlle Summerson, l'amie de Mlle Jellyby.

— Très-honoré de la présence de Mlle Summerson, répondit le vieux gentleman, dont le blanc des yeux me parut se plisser sous l'effort qu'il fit en se courbant pour me saluer avec grâce.

— Mon père, me dit Prince d'un air à la fois affectueux et convaincu, est une célébrité ; on l'admire extrêmement.

— Allez, Prince, allez ; continuez votre leçon, dit M. Turveydrop en agitant ses gants avec un geste plein de condescendance ; allez, mon fils. »

Et la leçon continua ; Prince jouait de la pochette en dansant, du piano en restant debout, chantait de sa faible voix en prenant la main d'une élève dont il rectifiait les pas ; s'occupant en conscience de celles dont les progrès étaient les moins rapides et ne se reposant jamais, tandis que son admirable père, debout devant la cheminée, déployait toute la grâce de sa tournure.

« Jamais il ne fait autre chose, me dit la vieille dame à l'air caustique ; et, vous ne le croiriez pas, c'est son nom qui est gravé sur la porte.

— C'est en même temps celui de son fils, répondis-je.

— C'est bien heureux qu'il ne puisse pas le lui prendre ; sans quoi, le pauvre garçon ne l'aurait plus depuis longtemps ; regardez l'habit du fils. »

Il montrait la corde, et peu s'en fallait qu'il ne fût déchiré.

« Mais il faut, continua la vieille dame, que le père soit mis élégamment, par respect pour sa tournure ; vieux fat ! il m'agace tellement que je voudrais le voir enfermer.

— Est-ce qu'il donne des leçons de maintien ? demandai-je à ma voisine.

— Lui ? répliqua la vieille dame, il n'a jamais rien donné. » J'insinuai que l'escrime avait peut-être...

« Non, répondit-elle encore ; je ne crois pas même qu'il ait su faire des armes. »

Je témoignai ma surprise et ma curiosité ; la vieille dame, s'animant de plus en plus contre M. Turveydrop, me raconta qu'il avait épousé une petite maîtresse de danse, faible et douce créature, ayant pas mal d'élèves ; et, comme il n'avait jamais fait autre chose que d'étaler ses grâces, il fit travailler la pauvre femme, ou du moins souffrit qu'elle travaillât jusqu'à extinction de chaleur vitale, pour subvenir aux dépenses que nécessitait sa position dans le monde. Ne fallait-il pas, pour exhiber sa tournure devant les meilleurs juges, et en même temps pour avoir toujours sous les yeux les meilleurs modèles du genre, ne fallait-il pas qu'il fréquentât les endroits les plus recherchés du public fashionable ; qu'il allât à Brighton et ailleurs, et qu'il vécût sans rien faire dans de magnifiques habits ! C'était pour lui permettre de mener cette vie fastueuse que la petite maîtresse de danse avait travaillé sans relâche, et travaillerait encore si ses forces avaient duré jusqu'à ce jour ; car le plus curieux de l'histoire, c'est qu'en dépit de l'égoïsme de cet homme, sa pauvre femme, subjuguée par tant de grâces, l'avait pris au sérieux jusqu'au dernier soupir, et avait trouvé à son lit de mort les expressions les plus touchantes, pour le confier à son fils comme un être dont il ne serait jamais assez fier, et qui avait des droits imprescriptibles à son dévouement et à sa reconnaissance. Le fils avait hérité des sentiments de sa mère, avait grandi dans la foi où il vivait encore,

et travaillait douze heures par jour au bénéfice de son père, que ses humbles regards contemplaient avec amour sur le piédestal où trônait le vieux gentleman.

« Se donne-t-il des airs ! continua ma voisine en regardant de travers M. Turveydrop, qui mettait ses gants trop étroits. Il est persuadé qu'il appartient à l'aristocratie, et vous croiriez, à l'entendre, qu'il est le meilleur de tous les pères. Oh ! si je pouvais le mordre ! » ajouta-t-elle avec une véhémence dont je ne pus m'empêcher de sourire malgré la tristesse que m'avait causée le récit qu'elle venait de me faire. Il était impossible de n'être pas convaincu de la vérité de ses paroles en voyant le père et le fils ; et mes yeux allaient du pauvre Prince, qui se donnait tant de peine, au vieux gentleman qui se pavanait à l'aise, quand celui-ci vint à moi en se dandinant, et me demanda « si Londres avait le bonheur d'être mon séjour habituel, ou si le charme de ma présence était purement provisoire. » Je ne crus pas nécessaire de lui dire ce que je pensais du charme de ma présence, et me bornai à lui répondre que j'habitais la campagne.

« Une personne aussi accomplie, dit-il en baisant son gant droit, qu'ensuite il étendit du côté des élèves, voudra-t-elle bien se montrer indulgente pour les grâces qui nous manquent ? nous faisons tous nos efforts pour polir, polir, polir. »

Il s'assit à côté de moi, en ayant soin de se poser sur le banc, comme son illustre maître, dans la gravure où ce dernier est assis sur un sofa, et l'imita vraiment à s'y méprendre.

« Pour polir, polir, polir, répéta-t-il en prenant une prise de tabac et en agitant les doigts avec délicatesse ; mais, poursuivit-il en saluant des épaules, en relevant les sourcils et en fermant les

yeux, nous ne sommes plus, si toutefois je puis m'exprimer ainsi devant une personne comblée de toutes les grâces que l'art et la nature aient jamais pu donner, nous ne sommes plus ce que nous avons été, sous le rapport des manières et de la tournure.

— Vraiment, monsieur ?

— Nous avons dégénéré, reprit-il en hochant la tête dans sa cravate ; un siècle d'égalité comme le nôtre n'est pas favorable au bon ton et à la suprême élégance ; il développe nécessairement tous les instincts vulgaires. Peut-être ne suis-je pas complètement désintéressé dans la question ; il ne m'appartient pas de vous dire qu'on m'a surnommé le Gentleman ; et que S. A. R. le prince régent ayant remarqué le salut que je lui adressai au moment où il sortait du pavillon de Brighton (cet élégant édifice), me fit l'honneur de demander : « Qui est-il ? Qui diable est-il ? Pourquoi m'est-il inconnu ? Pourquoi n'a-t-il pas trente mille livres par an ?... » Simple anecdote... mais qui est tombée dans le domaine public, ma'ame, et qu'on répète encore dans les plus hautes régions de la société.

— Vraiment ! monsieur. »

Il salua des épaules.

« Dans ces régions, ajouta-t-il, où s'est réfugié ce qui nous reste de grâce et d'élégance. L'Angleterre, ma patrie, hélas ! a bien dégénéré, et dégénère chaque jour ; les gentlemen s'en vont ; nous sommes bien peu maintenant, et je ne vois pour nous succéder qu'une race d'industriels.

— On peut espérer, monsieur, que la race des gentlemen se perpétuera dans cette maison.

— Vous êtes mille fois bonne, me répondit-il avec un sourire et en saluant toujours des épaules ; vous me flattez ; mais non... non ! Je n'ai jamais pu inculquer à mon pauvre fils cette partie importante de son art ; le ciel me préserve de me montrer injuste pour ce cher enfant dont je reconnais le mérite ! mais il n'a... pas de tournure.

— Il paraît être un excellent professeur, répondis-je.

— Entendons-nous, chère ma'ame ; c'est un excellent maître ; il possède tout ce qui peut s'acquérir, démontre et donne à ses élèves tout ce qui peut s'enseigner ; mais il y a de ces choses !... il aspira sa prise de tabac en arrondissant le coude et en relevant les épaules comme pour me dire : « Ceci, par exemple. »

Je jetai un coup d'œil au centre de la pièce où l'amant de Caroline se donnait plus de peine que jamais.

« Aimable enfant ! murmura M. Turveydrop en rajustant sa cravate.

— Monsieur votre fils est infatigable, lui dis-je.

— C'est ma récompense de vous entendre parler ainsi. Cher Prince ! il marche, à quelques égards, sur les pas de sa sainte mère ; une créature d'un dévouement... une femme, c'est tout dire ; un être aimable et doux. Quel sexe que le vôtre ! » ajouta M. Turveydrop de la façon la plus galante et la plus détestable.

Je me levai pour aller rejoindre Caroline qui mettait son chapeau ; la leçon était finie, et c'était un trémoussement général de toutes les élèves se préparant au départ. Je ne sais pas comment la pauvre Caroline et l'infortuné Prince avaient trouvé le moment d'échanger leurs serments ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils

n'avaient pas eu l'occasion de se parler deux minutes depuis notre arrivée.

« Prince, dit M. Turveydrop en s'adressant à son fils d'une voix bénigne, savez-vous l'heure qu'il est ?

— Non, mon père. » Le fils n'avait pas de montre : Le père tira la sienne avec une majesté qui se proposait pour modèle au genre humain tout entier.

« Mon fils, il est deux heures, répondit-il ; n'oubliez pas qu'à trois heures précises vous avez un cours à Kensington.

— J'y serai, mon père ; je vais manger seulement un morceau et partir.

— Cher enfant ! il faut vous dépêcher ; vous trouverez le mouton froid sur la table.

— Merci, mon père ; sortez-vous bientôt ?

— Oui, cher enfant ; je crois, répondit M. Turveydrop en fermant les yeux et en haussant les épaules avec modestie, je crois devoir, comme à l'ordinaire, me montrer par la ville.

— Vous feriez bien de dîner quelque part d'une manière confortable, dit Prince.

— J'en ai l'intention, cher enfant ; je prendrai mon léger repas au restaurant français, sous la colonnade de l'Opéra.

— Vous avez raison ; n'y manquez point ; adieu, mon père, dit Prince en lui prenant la main.

— Adieu, mon fils ; Dieu vous garde ! »

Ces paroles, que le vieux gentleman prononça d'une voix pieuse, firent un bien évident au jeune homme, qui se montrait si fier et si enchanté de son glorieux père, que je me reprochais presque, à cause de lui, de ne pas assez partager son admiration pour M. Turveydrop. L'instant qu'il nous donna pour prendre congé de nous, surtout de miss Jellyby, augmenta l'impression favorable qu'il avait faite sur moi ; et je ressentis pour lui un intérêt si réel, que lorsque, malgré son désir de rester plus longtemps auprès de Caroline, je le vis mettre son petit violon dans sa poche et partir de bonne humeur pour aller manger son mouton froid et courir à Kensington, j'éprouvai contre son père une indignation presque aussi vive que celle de la vieille dame.

Le gentleman ouvrit la porte, nous reconduisit en nous faisant un salut digne en tout point de son illustre modèle, et passa de l'autre côté de la rue, toujours avec la même élégance, pour aller se montrer dans la partie la plus aristocratique de la ville au milieu des rares gentlemen qui nous restent encore. Je fus tellement absorbée pendant quelques instants par tout ce que je venais de voir et d'entendre, qu'il m'était impossible d'écouter Caroline. Je me demandais s'il n'existait pas, en dehors des maîtres de danse, d'autres personnes encore, ayant pour seule affaire de déployer leurs grâces, et vivant uniquement de la réputation de leur tournure. Cette pensée qu'il pouvait exister dans le monde une quantité de gentlemen Turveydrop finit par m'obséder, au point que je fus obligée de faire un violent effort sur moi-même pour la chasser de mon esprit et pour renouer la conversation, qui ne s'arrêta plus jusqu'à notre arrivée à Lincoln's-Inn.

Miss Jellyby me raconta que l'éducation du pauvre Prince avait été si négligée qu'il n'était pas toujours facile de déchiffrer

son écriture. « S'il se préoccupait moins de son orthographe, disait-elle, je suis persuadée qu'il réussirait mieux ; il met tant de lettres dans les mots les plus simples, que bien souvent on ne sait plus ce que ça veut dire ; mais comment pourrait-on espérer qu'il en sût davantage, n'ayant fait toute sa vie qu'apprendre ou montrer à danser, du matin jusqu'au soir ? » Et puis, après tout, la chose importait peu ; elle se chargerait des écritures ; il lui en avait coûté assez cher pour qu'elle sût l'orthographe, et mieux valait que Prince fût aimable que savant. « D'ailleurs, ce n'est pas, dit-elle, comme si j'étais une fille instruite, qui pût se donner des airs ; grâce à maman, je ne sais presque rien non plus.

« Il y a encore autre chose que je voudrais bien vous dire, à présent que nous sommes seules, continua miss Jellyby ; vous savez quelle maison est la nôtre, miss Summerson, et que je ne pouvais rien y apprendre qui pût m'être utile pour tenir celle de Prince. Nous vivons au milieu d'un tel désordre, que c'eût été perdre mon temps et me décourager tout à fait que d'essayer de m'occuper du ménage ; et devinez avec qui je me suis mise à l'apprendre : avec pauvre miss Flite ! Je vais de bonne heure chez elle ; je l'aide à nettoyer sa chambre, à soigner ses oiseaux ; je lui fais son café (elle m'a montré la manière) ; je réussis tellement bien, que Prince m'a dit n'en avoir jamais goûté de meilleur, et que cela fera les délices du vieux M. Turveydrop, qui est très-connaisseur et très-difficile en fait de café. Je sais faire aussi des puddings, acheter le mouton, le sucre, le thé, le beurre et une foule d'autres choses. Par exemple, je ne suis pas très-habile à travailler de l'aiguille, dit-elle en jetant un coup d'œil sur les raccommodages qu'elle avait faits aux vêtements du pauvre Pepy ; mais plus tard, peut-être que je saurai mieux. Depuis que mon mariage est convenu avec Prince, et que je me suis mise à tra-

vailler avec miss Flite, je sens que mon caractère est meilleur. Ce matin, si je me suis emportée chez vous contre maman, c'est qu'en vous voyant toutes les deux si bien mises et si jolies, je me suis trouvée honteuse de moi-même, et surtout de Pepy ; mais j'espère avoir gagné sous ce rapport et finir par ne plus en vouloir tant à maman. »

La pauvre enfant disait cela dans la simplicité de son cœur, et je me sentis émue.

« J'éprouve une grande affection pour vous, chère Caroline, répliquai-je, et j'espère que nous deviendrons amies.

— Vraiment ! s'écria-t-elle ; oh ! comme je serai heureuse !

— Soyons-le tout de suite, chère Caroline, et parlons souvent de tout ce qui vous occupe et vous embarrasse, ce sera le meilleur moyen de triompher de toutes les difficultés. »

Je continuai à l'encourager en lui disant, à ma manière, tout ce que je pus trouver dans ma tête et dans mon cœur, et nous arrivâmes à la maison de M. Krook, dont la porte était ouverte et où une affiche annonçait qu'au second étage une chambre était à louer. Caddy m'apprit alors, en montant l'escalier, qu'il y avait eu dans cette chambre une mort subite ; qu'on avait fait une enquête à ce sujet, et que notre vieille petite amie en avait été malade de frayeur. La porte était ouverte, c'était celle que m'avait désignée la pauvre folle la première fois que j'étais venue dans la maison. Je n'ai rien vu de plus sombre et de plus désolé que cette chambre, qui me fit éprouver une sensation de terreur dont je ne fus pas maîtresse. « Comme vous êtes pâle ! on dirait que vous avez froid ! » s'écria miss Jellyby. Effectivement, cette chambre m'avait glacée.

Nous trouvâmes miss Flite dans sa mansarde. Éva et mon tuteur étaient arrivés déjà depuis quelque temps. Ils regardaient les oiseaux, pendant qu'un jeune médecin, qui avait la bonté de donner ses soins à miss Flite, causait avec elle auprès du feu.

« Notre malade est beaucoup mieux, dit-il en s'avançant vers nous, et peut paraître demain à la cour, où son absence a été vivement regrettée, à ce que j'ai pu savoir. »

Miss Flite reçut le compliment sans en être surprise, et nous fit la révérence.

« Très-honorée, dit-elle, de cette seconde visite des pupilles de la cour. Très-heureuse de recevoir sous mon humble toit Jarndyce de Bleak-House, ajouta-t-elle en faisant une révérence particulière à mon tuteur ; Fitz-Jarndyce, mon enfant (c'est ainsi qu'elle appelait toujours miss Jellyby), bonjour encore et bienvenue !

— A-t-elle été sérieusement malade ? demanda M. Jarndyce au docteur ; mais bien que la question eût été faite à voix basse, ce fut miss Flite qui répondit.

— Oh ! très-malade, dit-elle d'un ton confidentiel ; pas de corps, mais d'esprit. Oh ! les nerfs, les nerfs ! Voyez-vous, continua-t-elle en tremblant et en baissant la voix, nous avons eu la mort dans cette maison, un empoisonnement. Je suis très-impressionnable, et j'ai été fort effrayée ; M. Woodcourt est le seul qui ait connu toute ma frayeur. Je vous présente M. Woodcourt, mon médecin, nous dit-elle avec beaucoup de dignité ; M. Woodcourt, les pupilles dans l'affaire Jarndyce, Jarndyce de Bleak-House, et Fitz-Jarndyce.

— Miss Flite, répondit M. Woodcourt d'une voix grave, en mettant la main sur le bras de la pauvre folle, miss Flite décrit sa maladie avec sa pénétration ordinaire. Elle a été alarmée d'un événement qui aurait effrayé quelqu'un de plus robuste ; l'émotion l'a rendue très-souffrante ; elle m'avait appelé au moment où l'on découvrit la mort de cet infortuné. Malheureusement il était trop tard ; mais j'ai compensé le regret que j'avais éprouvé dans cette triste circonstance, en revenant ici donner mes soins à miss Flite, et en ayant cette fois l'avantage de pouvoir lui être utile.

— Le plus généreux de tous les membres, du corps médical, me dit tout bas miss Flite. J'attends le prononcé du jugement, pour lui donner de vastes domaines.

— D'ici à un jour ou deux, reprit M. Woodcourt en la regardant avec un sourire, miss Flite sera tout à fait guérie et se portera mieux que jamais. Vous avez appris sa bonne fortune ?

— La chose la plus extraordinaire ! On n'a rien vu de pareil ! nous dit miss Flite, dont le visage rayonnait. Tous les samedis, Kenge le beau diseur, ou Guppy, l'un de ses clercs, me met un papier dans la main, avec un billet de quelques schellings. Toujours le même nombre ; autant de schellings qu'il y a de jours dans la semaine. Et vous savez si cela vient à propos ! D'où m'arrive cet argent ? c'est la question. Vous dirai-je ce que je pense ? Eh bien ! continua miss Flite, en se reculant d'un air fin et en agitant l'index de la main droite d'une manière significative, je pense que c'est le lord chancelier qui me l'envoie, prenant en considération la longueur du temps qui s'est écoulé depuis l'apposition du grand sceau ; car il y a bien des années que le commencement en est, et il continuera sans doute jusqu'au jour du jugement. C'est fort honnête, comme vous voyez, plein de délicatesse d'avouer

ainsi qu'il met un peu de lenteur dans sa manière d'agir. Dernièrement, à la cour, où je ne manque jamais l'audience, avec mes documents, je l'accusai d'être l'auteur de cet envoi ; il le confessa presque ; du moins il répondit par un sourire à celui que je lui adressai de mon banc. »

Nous lui exprimâmes nos félicitations bien sincères, et je lui témoignai le désir de voir continuer cette rente, qui venait si à propos augmenter ses revenus. Quant à deviner d'où elle pouvait provenir, mon tuteur était devant moi, absorbé, par l'attention qu'il prêtait à la volière de miss Flite, et je n'avais pas besoin de chercher plus longtemps quelle était la personne qui se montrait aussi discrète que généreuse à l'égard de notre amie.

« Comment appelez-vous ces oiseaux, madame ? demanda-t-il d'un air gracieux ; ont-ils chacun leur nom ?

— Oui, répondis-je, et même miss Flite nous a promis de nous les dire.

— Vous ai-je fait cette promesse ? Je vais alors... Mais qui est là ? Krook, pourquoi écoutez-vous à ma porte ?

— Je n'écoutais pas, miss Flite, dit le vieux marchand, qui entra, son bonnet fourré à la main et son chat derrière lui ; j'allais frapper... mais vous êtes si vive !

— Renvoyez votre chat, renvoyez-le ! s'écria la petite vieille avec colère.

— Bah ! bah ! répondit M. Krook en tournant lentement vers chacun de nous son regard perçant et rusé. Ne craignez rien ; elle ne touchera pas aux oiseaux tant que je serai là, à moins que je ne le lui dise.

— Ne faites pas attention ; excusez-le, nous dit miss Flite d'un air grave, il est fou, complètement fou. Que venez-vous faire ici, quand j'ai du monde, Krook ?

— Hi ! hi ! Vous savez que je suis le lord chancelier, répondit le vieillard.

— Qu'est-ce que cela fait ? répliqua miss Flite.

— Il est assez drôle que le lord chancelier ne connaisse pas tous les Jarndyce. Votre serviteur, monsieur. J'en sais aussi long que vous sur votre affaire en chancellerie. J'ai connu le vieux squire Tom ; mais je ne vous ai jamais vu, monsieur, pas même à la cour. J'y passe pourtant bien des heures dans le courant d'une année.

— Je n'y vais jamais, répondit mon tuteur ; j'aimerais mieux...

— Vous vous montrez sévère pour mon noble collègue, monsieur. Après tout, c'est naturel chez un Jarndyce : chat échaudé craint l'eau froide. Que dites-vous de ma locataire ? poursuivit le regrattier, qui peu à peu s'était approché de mon tuteur et le regardait à travers ses lunettes. C'est une des bizarreries de miss Flite de ne pas vouloir dire le nom de ses oiseaux. Flite, voulez-vous que je m'en charge ? demanda-t-il en se tournant vers la petite vieille.

— Comme vous voudrez, » répondit-elle vivement.

M. Krook leva les yeux vers la cage et commença la liste suivante :

« Jeunesse, Joie, Espérance, Paix, Repos ; Vie, Cendres, Pousière, Désordre, Besoin, Ruine, Désespoir, Fureur, Trépas ; Ruse,

Sottise, Paroles, Perruques, Haillons, Parchemin, Dépouilles, Ar-rêt, Jargon ; Épinards et Jambon. Les voilà tous, dit le vieux marchand, tous emprisonnés là, de par mon noble confrère.

— Un vent affreux ! murmura mon tuteur.

— Ils seront mis en liberté le jour où mon savant collègue prononcera son jugement, continua M. Krook en faisant une grimace ; et alors, ajouta-t-il plus bas, si jamais cela arrive, ils tomberont sous la griffe de quelque autre oiseau qu'on n'a pas mis en cage.

— Si le vent fut jamais de l'est, dit mon tuteur en cherchant du regard une girouette, c'est assurément aujourd'hui. »

Il nous fut très-difficile de quitter la maison ; non pas parce que miss Flite insista pour nous retenir : elle était aussi raisonnable que possible toutes les fois qu'il s'agissait de respecter la volonté des autres, mais M. Krook ne pouvait se détacher de mon tuteur. On eût dit qu'une chaîne invisible l'unissait étroitement à M. Jarndyce, qu'il suivait pas à pas, et qui, bon gré, mal gré, dut traverser la chancellerie du vieux marchand et subir l'exhibition du singulier mélange qui s'y trouvait contenu. M. Krook prolongeait évidemment cette entrevue avec l'intention d'entamer un sujet qu'il n'osait aborder ; jamais la crainte et le désir, jamais l'indécision n'a été plus clairement exprimée que par la physionomie et les manières du vieillard. M. Krook ne quittait pas mon tuteur, et l'observait de l'air inquiet et rusé d'un vieux renard blanc ; se mettant en face de lui dès que nous nous arrêtions, et passant et repassant sa main noueuse sur ses lèvres ouvertes avec le sentiment de l'importance de ce qu'il avait à dire, relevant les yeux en fronçant les sourcils, et cherchant à lire dans tous les

traits du visage de son visiteur, sans parvenir à surmonter l'embarras ou la défiance qui l'empêchait de parler.

Après avoir parcouru toute la maison, toujours suivis par le chat, et regardé l'étrange assemblage qui formait le commerce de M. Krook, nous entrâmes dans une arrière-boutique, où plusieurs alphabets imprimés en différents caractères étaient collés à la muraille, et où nous vîmes, sur un tonneau dressé, une bouteille d'encre, quelques vieux trognons de plumes et quelques affiches de théâtre déchirées et crasseuses.

« Que faites-vous dans cette pièce ? lui demanda mon tuteur.

— J'y essaye d'apprendre à lire et à écrire tout seul, répondit M. Krook.

— Et réussissez-vous ?

— Assez mal, répliqua le vieillard d'un air mécontent. C'est difficile, à mon âge.

— Vous auriez bien moins de peine si quelqu'un vous montrait ? reprit M. Jarndyce.

— Oui, sans doute si j'étais sûr d'être bien montré, répliqua M. Krook, dont le regard soupçonneux étincela. J'ai beaucoup perdu à ne pas avoir su lire, mais je ne voudrais pas qu'on me fît perdre encore plus en me l'apprenant de travers.

— Et qui donc vous montrerait à lire de travers ? demanda mon tuteur en souriant.

— Je ne sais pas, monsieur Jarndyce, répliqua le vieillard en relevant ses lunettes et en se frottant les mains. Je ne suppose

pas que personne voudrait... mais il vaut toujours mieux s'en rapporter à soi que de compter sur les autres. »

Tout cela était assez bizarre pour qu'en revenant avec M. Woodcourt, mon tuteur demandât à ce dernier si M. Krook n'était pas un peu comme le disait sa locataire. Le jeune médecin répondit qu'il n'avait aucun motif de le croire ; que M. Krook était d'une défiance excessive, comme tous les gens ignorants ; et, d'ailleurs, presque toujours sous l'influence du gin, dont il faisait une énorme consommation, ainsi que nous avons pu le remarquer à l'odeur qu'exhalait sa boutique et surtout sa personne ; mais il ne voyait rien chez lui, jusqu'à présent, qui dénotât de la folie.

Chemin faisant, je me conciliai tellement l'affection de Pepy, en lui achetant un petit moulin à vent avec deux sacs de farine, qu'à table il fallut absolument le placer à côté de moi. Sa sœur se mit auprès d'Éva. La pauvre Caroline était rayonnante ; sa joie nous rendait heureuses, et mon tuteur n'était pas moins gai que nous. Le soir, Caroline retourna chez elle en fiacre avec Pepy, qu'on avait porté dans la voiture, profondément endormi, mais tenant toujours son petit moulin à vent.

J'oubliais de dire, ou, si je ne l'ai pas oublié, je suis toujours bien sûre de ne pas l'avoir dit, que M. Woodcourt, le médecin de miss Flite, était ce jeune homme brun que nous avons rencontré chez le docteur Bayham Badger ; et puis encore que M. Jarndyce l'invita à dîner avec nous ; et puis aussi qu'il accepta, et qu'après son départ, ayant dit à Éva : « Mignonne aimée, si nous parlions de Richard ? » elle se mit à rire et me dit... Mais à quoi bon répéter ce que me dit mignonne aimée ? »

Cette chère Éva ! elle aimait tant à rire !

15

Pendant tout le temps de notre séjour à Londres, M. Jarndyce fut constamment assiégé par cette foule de ladies et de gentlemen dont les actions et les manières nous avaient toujours si vivement étonnées. Quelque temps après notre arrivée, M. Quale était venu le voir ; jamais l'exaltation de ce monsieur n'avait été plus grande ; on eût dit qu'il voulait projeter les bosses luisantes de son front et de ses tempes dans tout ce qu'il rencontrait sur sa route ; et que ses cheveux, violemment, rejetés en arrière, n'aspiraient qu'à s'envoler de son crâne dans l'ardeur inextinguible d'une philanthropie que rien ne pouvait calmer.

Toutes les missions lui convenaient également et son esprit universel le rendait propre à tout ; néanmoins il se sentait particulièrement destiné à l'organisation des témoignages de la reconnaissance publique envers n'importe qui. Ses facultés admiratives semblaient avoir absorbé la plus grande partie de la puissance de son âme, et il passait de longues heures à baigner ses tempes avec délices dans les flots de lumière que répandait autour de lui n'importe quel flambeau. Je l'avais vu plongé dans une telle admiration pour mistress Jellyby, que j'avais supposé que cette dame était l'objet exclusif de son culte ; je reconnus bientôt mon erreur, en voyant qu'il était le souffleur d'orgues et le porte-queue d'une légion d'autres individus.

Il accompagna un jour mistress Pardiggle, qui venait voir mon tuteur à propos de je ne sais quel monument, et nous vanta les

perfections de cette vaillante femme avec le même enthousiasme qu'il avait mis à nous détailler celles de mistress Jellyby. Quelques jours après, mistress Pardiggle écrivit à mon tuteur pour lui recommander M. Gusher, son éloquent ami, qui apparut bientôt en compagnie de M. Quale. C'était un gentleman au corps flasque, à la peau moite, dont les yeux, beaucoup trop petits pour son visage de pleine lune, semblaient avoir été faits pour un autre. Et cependant il n'était pas assis, qu'en dépit de cet extérieur qui n'avait rien de séduisant, M. Quale nous demandait à Éva et à moi, si nous n'admirions pas la beauté morale qui rayonnait dans toute la personne de M. Gusher ; si nous n'étions pas frappés de la forme de sa tête, du développement de son front, etc., etc. ; il nous parla ensuite des missions de toute espèce accomplies par ses amis et connaissances. Ce qu'il y eut dans tout cela de plus évident pour nous, c'est que la mission spéciale de M. Quale était de tomber en extase devant la mission des autres, mission la plus populaire d'entre toutes les missions.

Mon tuteur, dans son extrême bonté et dans son désir de faire tout le bien qui était en son pouvoir, s'était lié avec ces philanthropes, et n'avait pas tardé à reconnaître qu'ils formaient une corporation fort déplaisante, où la charité, devenue spasmodique, servait d'uniforme à des spéculateurs avides de renommée, fougueux dans leurs discours, turbulents dans leurs actes, prodiges de paroles sonores et d'agitation vaine ; serviles jusqu'à la bassesse envers les grands, adulateurs les uns des autres, et insupportables à tous ceux qui auraient mieux aimé prévenir le mal sans bruit, que de faire tout ce fracas inutile pour y apporter un palliatif dérisoire quand il n'était plus temps. C'était du moins l'opinion de mon tuteur, qui nous l'avoua sans détour ; et, lorsqu'un témoignage de gratitude publique fut provoqué par M. Gu-

sher pour honorer M. Quale, qui en avait organisé un, non moins honorable pour M. Gusher, et qu'à cette occasion M. Gusher parla une heure et demie sur les services rendus par M. Quale, dans un meeting auquel assistaient deux écoles d'enfants pauvres, à qui l'orateur ne manqua pas de rappeler le denier de la veuve, les adjurant d'apporter leurs demi-pence à la quête qu'on allait faire, je crois que le vent d'est souffla pendant quinze jours.

Cela me ramène à M. Skimpole, dont la naïve insouciance plaisait d'autant plus à mon tuteur qu'elle contrastait davantage avec tout ce jargon philanthropique. Je serais fâchée d'insinuer que M. Skimpole devinât tout le plaisir que sa naïveté faisait à mon tuteur, et qu'il y mît une certaine diplomatie ; je n'ai jamais assez bien compris son caractère pour le savoir ; tout ce que je puis dire, c'est qu'il était pour tout le monde le même homme que pour M. Jarndyce.

Il avait été fort souffrant depuis que nous étions à Londres ; et nous ne l'avions pas encore vu, lorsqu'un matin il entra plus gracieux et plus aimable que jamais.

Il avait eu une maladie de la bile, et il avait profité de l'occasion pour s'imaginer qu'il possédait une grande fortune, les gens très-riches étant sujets aux indispositions de ce genre ; il avait en conséquence agi grandement avec son médecin, dont il avait triplé les honoraires, mais voici comment :

« Docteur, lui avait-il dit, votre fortune serait faite si j'avais en réalité ce que mon intention vous donne. » Et, vraiment, s'il eût possédé quelques lingots d'or ou quelques liasses de ce papier mince et soyeux, auxquels les hommes attachent tant d'importance, il les aurait donnés au docteur.

Mais n'en ayant pas, il se contenta de prendre l'intention pour le fait ; et, croyant que cette monnaie pouvait remplacer l'autre, il se trouva libéré de tout ce qu'il eût payé s'il avait été riche.

« Peut-être cela tient-il à ce que je ne connais pas la valeur de l'argent, » disait-il ; mais rien ne me paraît plus juste que le raisonnement que voici : Mon boucher vient me prier d'acquitter sa petite note, (c'est l'un des traits charmants de la poésie instinctive de cet homme d'appeler toujours son mémoire une « petite note, » afin que le paiement en paraisse plus facile). Mon ami, je ne demande pas mieux, lui dis-je, que de vous donner l'argent qui vous est dû ; vous en êtes bien persuadé ; il était donc inutile de prendre la peine d'apporter la petite note. J'ai la plus ferme intention de vous payer ; supposez que vous l'êtes, c'est comme si vous l'étiez.

Mon tuteur se mit à rire.

« Et si le boucher, dit-il, avait supposé la viande dont il apportait le mémoire, au lieu de vous la fournir ?

— Vous me surprenez, mon cher Jarndyce, » reprit M. Skimpole. Vous me répondez précisément comme un certain boucher, qui me dit un jour : « Pourquoi, monsieur, avez-vous mangé de l'agneau à trente-six sous la livre ? — Parce que je l'aime, » répliquai-je fort étonné de cette question ; n'était-ce pas convaincant ? « Très-bien, poursuivit-il ; je regrette seulement de ne pas m'être borné à l'intention de vous le fournir, comme vous avez aujourd'hui l'intention de me payer. — Mon brave camarade, lui répondis-je, c'était complètement impossible. Raisonnons, s'il vous plaît ; vous aviez l'agneau, donc vous ne pouviez pas avoir l'intention de me le fournir sans me l'envoyer immédia-

tement ; tandis que moi, qui n'ai pas votre argent, comment voulez-vous que je puisse faire autre chose que d'avoir l'intention de vous le donner ? » Il n'y avait pas un seul mot à répondre, et il me quitta sans rien dire.

— Et il n'eut pas recours à la justice ? demanda mon tuteur.

— Mon Dieu si, répondit M. Skimpole. Le malheureux, au lieu de suivre les conseils de la raison, n'écoula que la passion, et... cela me rappelle M. Boythorn ; il m'écrit que vous lui aviez promis d'aller, avec ces dames, lui faire une petite visite à la campagne.

— C'est vrai, reprit M. Jarndyce ; mes deux filles l'aiment beaucoup, et j'ai accepté pour elles l'invitation qu'il m'a faite.

— La nature a oublié chez lui d'adoucir les teintes et les contours, reprit M. Skimpole en s'adressant à Éva et à moi. Il est un peu comme la mer, trop enclin aux orages ; et trop souvent en fureur, comme un taureau qui se serait mis dans la tête de voir tout écarlate ; mais je lui accorde en revanche les facultés étourdissantes d'un bon marteau d'enclume. »

J'aurais été fort surprise que ces deux hommes, d'une nature complètement opposée, pussent avoir grande opinion l'un de l'autre, et je me contentai de répondre, avec Éva, que nous étions enchantées de connaître M. Boythorn.

« Il m'a invité à l'aller voir, continua M. Skimpole ; et si toutefois un enfant peut se confier à un tel homme, je me rendrai à son invitation, d'autant plus volontiers qu'en allant avec vous, l'enfant sera sous la protection de deux anges gardiens. Il m'a proposé de me recevoir franco, aller et retour. J'imagine que cela coûte

de l'argent ; quelques schellings, quelques livres ou quelque chose de ce genre. À propos, notre ami Coavinses, vous le rappelez-vous, miss Summerson ?

— Certainement, lui répondis-je.

— Eh bien ! chère demoiselle, le grand bailli vient de l'arrêter à son tour ; et il ne mettra plus personne en prison, à la face du soleil. »

La légèreté de ces paroles me fit une vive impression, car le souvenir du recors s'associait dans mon esprit à des pensées qui n'avaient rien de plaisant.

« C'est le successeur de Coavinses qui m'a appris cette nouvelle, poursuivit M. Skimpole. Ce brave homme est actuellement chez moi, en prise de possession, comme j'ai coutume de dire ; figurez-vous qu'il vint hier ; c'était le jour de naissance de ma fille aux yeux bleus ; je lui fis remarquer l'inconvenance d'un pareil procédé. « Si vous aviez une fille charmante, seriez-vous content, lui demandai-je, de me voir venir le jour de sa fête sans y être invité ? » Il n'en resta pas moins, en dépit de cette observation judicieuse. »

M. Skimpole ne put s'empêcher de rire d'un fait aussi déraisonnable, et fit courir ses doigts sur le piano près duquel il se trouvait assis, faisant un arpège ou quelque trait rapide à l'octave suraiguë, à chaque membre de phrase où vous verrez un point.

« Voilà donc ce qu'il m'a appris : Coavinses a laissé trois enfants. Pas de mère. Le métier de recors. Étant fort peu estimé. Les petits Coavinses se trouvent dans une position, excessivement fâcheuse. »

Mon tuteur se leva, se frotta la tête et se mit à marcher de long en large pendant que M. Skimpole jouait l'un des airs favoris d'Éva.

Quand M. Jarndyce eut parcouru le salon plusieurs fois avec agitation, il s'approcha du piano, et, interrompant le musicien :

« Tout cela me fait beaucoup de peine, lui dit-il d'un air pensif. »

M. Skimpole, qui avait complètement oublié de quoi il était question, le regarda tout surpris.

« Cet homme était nécessaire, poursuivit mon tuteur en faisant quelques pas et en ébouriffant ses cheveux comme aurait pu le faire le vent d'est, s'il s'en était mêlé ; « si nos folies ou nos fautes, notre malheur ou notre ignorance des lois de ce monde ont rendu cet homme indispensable, nous ne devons pas nous venger sur lui de nos torts ou de nos misères. Il ne faisait aucun mal et soutenait sa famille ; je voudrais savoir ce que vont devenir ses enfants.

— Coavinses ? demanda M. Skimpole, comprenant enfin ce que mon tuteur voulait dire, mais, rien n'est plus aisé ; il suffit d'aller chez lui, et vous y apprendrez ce que vous voulez savoir.

— Chères filles, nous dit M. Jarndyce en nous faisant un signe que nous attendions toutes les deux, cette promenade en vaudra bien une autre ; allons chez Coavinses. »

Nous fûmes prêtes en un clin d'œil et nous sortîmes aussitôt.

M. Skimpole vint avec nous, enchanté de faire partie d'une semblable expédition. Il était si piquant pour lui, disait-il, d'aller

à la recherche de Coavinses, au lieu d'éviter la sienne, comme il avait fait tant de fois !

Il nous conduisit, d'abord, dans Cursitor-street, et s'arrêta devant une maison dont les fenêtres étaient grillées et qu'il appelait du nom de château fort de Coavinses. Nous entrâmes sous le porche ; il sonna ; un jeune garçon, hideux, sortit d'une espèce de bureau et nous regarda par un guichet hérissé de pointes de fer.

« Que voulez-vous ? demanda l'affreux gnome en appuyant son menton sur les pointes qui défendaient le judas.

— Il y avait ici, répondit M. Jarndyce, un recors ou un agent quelconque attaché aux poursuites et qui est mort depuis peu.

— Oui ; après ?

— Pourriez-vous me dire son nom ?

— Neckett.

— Et son adresse, la savez-vous ?

— Bell-Yard, maison du fabricant de chandelles, à main gauche.

— Était-il, — je ne sais pas trop quelle expression employer, murmura mon tuteur, — intelligent et laborieux ?

— Neckett ? jamais las de faire le guet ; il serait resté sur une borne, au coin d'une rue, jusqu'à dix heures, d'une traite, s'il l'avait promis.

— Il aurait pu faire pis : par exemple, il aurait pu le promettre et ne pas le faire, dit mon tuteur en se parlant à lui-même. C'est tout ce que je voulais savoir, ajouta-t-il : je vous remercie. »

Nous partîmes, laissant derrière nous cet affreux personnage qui, appuyé contre la porte et la tête de côté, suçait et caressait les barreaux du judas ; et, retrouvant un peu plus loin M. Skimpole, qui ne s'était pas soucié de rester plus longtemps dans le voisinage immédiat de Coavinses, nous nous dirigeâmes vers Bell-Yard, étroite allée, tout près de Cursitor-street, où nous aperçûmes bientôt la boutique du fabricant de chandelles ; et, dans cette boutique, une vieille femme hydropique ou asthmatique, peut-être l'un et l'autre, dont le visage annonçait la bonté.

« Les enfants de Neckett ? lui demandai-je.

— C'est ici, au troisième, la porte en face de l'escalier, » répondit-elle en me présentant une clef.

Il était évident que c'était la clef de la porte de la chambre des enfants ; je la pris donc sans demander autre chose, et sortant de la boutique, je me dirigeai, suivie de tout le monde, vers le vieil escalier.

Au bruit de nos pas qui faisaient craquer les marches vermoulues, un homme entre-bâilla sa porte, et me regardant avec colère :

— Non, monsieur, répondis-je, nous allons au troisième. »

Il regarda successivement Éva, M. Jarndyce et M. Skimpole de l'air courroucé qu'il avait pris en me voyant, et répondit d'une voix bourrue au « bonjour » que mon tuteur lui adressa en passant. C'était un homme de grande taille, d'une pâleur livide, presque entièrement chauve, dont la figure sillonnée de rides profondes, les yeux saillants, les manières agressives, jointes à des formes athlétiques, me causèrent un sentiment de frayeur ; il

avait une plume à la main, et sa chambre, dans laquelle en montant je pus lancer un coup d'œil, était jonchée de papiers.

Nous continuâmes notre ascension tandis qu'il restait à la même place ; et, arrivée où finissait l'escalier, je frappai à la porte qui était en face de moi ; une voix enfantine me répondit de l'intérieur : « Nous sommes enfermés ; c'est mistress Blinder qui a la clef. »

J'ouvris la porte, et nous vîmes dans un grenier, presque sans meubles, un petit garçon maigre et pâle, n'ayant pas plus de cinq ou six ans, qui tenait dans ses bras un enfant de dix-huit mois, dont il s'efforçait d'apaiser les cris. Il n'y avait pas de feu et le temps était glacial ; les deux pauvres petits, enveloppés d'un vieux châle et d'une mauvaise palatine, avaient le nez rouge et le visage contracté par le froid.

« Qui est-ce qui vous a enfermés dans cette chambre ? demandai-je au petit garçon.

— Charley, répondit-il en fixant sur nous des yeux tout étonnés.

— Votre frère ?

— Non, c'est ma sœur Charlotte ; papa l'appelait Charley.

— Combien êtes-vous d'enfants ?

— Il y a moi et puis Emma, dit-il en frappant sur le béguin du poupon qui cachait sa figure sur l'épaule de son frère, et puis Charley.

— Où est-elle, Charley ?

— Dehors, à laver, » répondit l'enfant, qui se remit à marcher de long en large dans la chambre, et qui, en essayant de nous regarder en même temps, approcha le béguin d'Emma un peu trop du bois de lit.

Nous nous regardions sans rien dire, lorsqu'une petite fille entra ; une enfant par la taille, mais dont la jolie figure intelligente et sérieuse paraissait plus âgée que le corps et les membres ; elle portait un chapeau beaucoup trop grand pour elle et s'essuyait les bras à un grand tablier ; sans la mousse fumante dont ses bras étaient couverts, et sans les rides que l'eau de savon avait faites à ses doigts, on l'aurait prise pour une enfant qui jouait à la blanchisseuse et mettait dans son imitation autant de vérité que de finesse. Elle accourait en toute hâte de quelque maison du voisinage, et avait monté si vite qu'elle était tout essoufflée.

« Voici Charley ! » s'écria le petit garçon.

L'enfant qu'il tenait tendit les bras à sa sœur en criant pour aller avec elle. Charley prit la pauvre petite créature, qu'elle porta comme l'aurait fait sa mère, et nous regarda par-dessus l'épaule d'Emma qui s'attachait à elle avec amour, tandis que le petit garçon prenait le coin du tablier de sa sœur.

« Est-il possible, murmura M. Jarndyce, que cette petite travaille assez pour nourrir ces deux enfants ; est-il possible ? mais voyez donc ! »

Et c'était vraiment une chose à voir que ces trois orphelins, pressés les uns contre les autres ; les deux plus petits n'ayant pour tout soutien que l'aînée des trois, si jeune elle-même, en dépit de l'air sérieux qui contrastait si vivement avec ses traits enfantins.

« Quel âge as-tu, Charley ? dit mon tuteur.

— Je vais sur treize ans, monsieur.

— Oh le grand âge ! reprit mon tuteur, le grand âge ! »

Je ne puis exprimer la tendre compassion avec laquelle M. Jarndyce prononça ces paroles d'une voix où l'enjouement se mêlait à la tristesse.

« Et tu demeures toute seule avec ton frère et ta sœur ? poursuivit-il.

— Oui, monsieur, répondit la petite fille en le regardant avec confiance.

— Et qu'est-ce qui vous fait vivre, Charley ? reprit mon tuteur en détournant la tête.

— Depuis que mon père est mort, je vais en journée, monsieur ; aujourd'hui, j'étais à savonner.

— Mais Dieu me pardonne ! mon enfant, tu n'es pas assez grande pour atteindre le haut du baquet.

— Si, monsieur, avec des patins ; j'en ai de bien hauts qui appartenaient à maman.

— Et quand ta mère est-elle morte ? pauvre femme !

— Tout juste quand Emma est venue au monde, répondit Charley en jetant un regard à l'enfant qu'elle portait. Papa m'a dit alors que je devais être la petite maman d'Emma, et j'ai fait tout ce que j'ai pu ; j'ai nettoyé la chambre, soigné l'enfant, lavé le linge de la maison ; voilà comment j'ai appris, voyez-vous bien, monsieur ?

— Et vas-tu souvent en journée ?

— Autant que je le peux, monsieur, reprit Charley en souriant, parce qu'alors je gagne de l'argent, des pièces de six pence et puis des schellings.

— Est-ce que tu enfermes toujours ton frère et ta sœur quand tu t'en vas ?

— C'est pour les mettre en sûreté, voyez-vous ; mistress Blinder vient de temps en temps, et puis M. Gridley ; j'accours aussi quand je ne suis pas trop loin ; et ils s'amuse tous les deux ; ils n'ont pas peur d'être enfermés, n'est-ce pas, Tom ?

— Non ! dit bravement le petit garçon.

— Quand la nuit vient, on allume les réverbères dans la rue, et la chambre est éclairée, n'est-ce pas, Tom ?

— Oui, Charley, tout éclairée.

— Et Tom est si bon ! ajouta la grande sœur d'un air tout maternel. Quand Emma est fatiguée, il la couche ; et, quand il est fatigué à son tour, il se couche aussi ; et puis, lorsque je rentre, si j'allume la chandelle et que j'apporte de quoi souper, il se relève pour manger avec moi, n'est-ce pas, Tom ?

— Oh ! oui, Charley, » répondit l'enfant qui, tout ému, soit à la pensée du souper, soit de reconnaissance et d'amour pour sa sœur, cacha sa figure dans la jupe de Charley, se mit à rire d'abord et finit par pleurer.

C'était la première larme que l'un de ces enfants eût versée depuis que nous étions près d'eux. Charley avait parlé de son père sans montrer d'émotion, comme si la nécessité de garder son

courage, sa vie active et la satisfaction enfantine qu'elle tirait de son importance, lui avaient fait oublier sa douleur. Mais dès que Tom se fut mis à pleurer, bien qu'elle restât immobile et que son visage tourné vers nous conservât tout son calme, je vis deux grosses larmes rouler sur ses joues.

Nous nous approchâmes de la fenêtre, Éva et moi, sous prétexte d'examiner les tuyaux de cheminées, les plantes chétives et les oiseaux du voisinage ; et nous regardions sans voir, quand nous entendîmes la voix de mistress Blinder qui parlait à mon tuteur ; peut-être la pauvre femme avait-elle mis à monter l'escalier tout le temps qui s'était écoulé depuis que nous étions dans le grenier.

« Ce n'est pas grand'chose, allez, monsieur, disait-elle, que de leur faire remise du loyer ; qui est-ce qui aurait le courage de leur prendre leur argent ?

— Bien, bien, nous dit mon tuteur ; le jour viendra où cette excellente femme saura du bon Dieu qu'elle a fait une chose d'autant plus grande qu'elle y attachait moins d'importance. Est-ce que cette enfant, ajouta-t-il, pourra continuer la tâche qu'elle a si vaillamment entreprise ?

— Je le crois, monsieur, répondit mistress Blinder en respirant avec peine. Elle est adroite au possible. La manière dont elle soigna les deux enfants, après la mort de sa mère, a fait parler tout le quartier ; et c'était merveille de la voir auprès de son père quand le pauvre homme fut malade. « Mistress Blinder, qu'il me disait à ses derniers moments ; — il était couché là, ce pauvre Neckett ; — mistress Blinder, qu'il me disait, quel que soit le métier que j'aie pu faire ici-bas, je n'en ai pas moins vu un ange cette

nuît, dans cette chambre, qui veillait sur ma fille, et je la confie à notre père qui est aux cieux. »

— Il n'avait pas d'autre profession ? demanda mon tuteur.

— Non, monsieur ; il ne faisait pas autre chose que de poursuivre et d'arrêter ceux qui avaient des dettes. Quand il vint dans la maison, je ne savais pas ce qu'il était ; et j'avoue que quand je l'ai su, je lui ai donné congé. Le métier de recors n'est pas bien vu dans le quartier ; ce n'est pas un état comme il faut, et beaucoup de gens trouvaient à redire là-dessus, M. Gridley notamment, qui s'en plaignait très-fort ; et c'est un bon locataire, bien qu'il soit un peu vif.

— Et vous aviez donné congé à Neckett ? dit mon tuteur.

— Oui, monsieur, reprit mistress Blinder ; mais, quand le terme arriva, je me trouvai indécise. On n'avait rien à lui reprocher ; il était laborieux, actif, exact ; il faisait son métier en conscience, continua la brave femme en regardant M. Skimpole sans savoir à qui elle s'adressait, et c'est quelque chose, dans ce bas monde, ce n'est déjà pas si commun.

— Et vous l'avez conservé ?

— Dame ! je lui dis que s'il pouvait s'arranger avec M. Gridley, je me chargeais des autres locataires, et que je ne m'inquiétais pas de ce qu'on dirait dans le quartier. M. Gridley consentit en grognant, mais enfin consentit. Il a toujours été bourru pour le pauvre Neckett ; mais, depuis la mort du père, il est bon pour les enfants ; c'est à l'œuvre qu'il faut juger les gens.

— Y a-t-il beaucoup de monde qui ait été bon pour eux ? demanda M. Jarndyce.

— On n'a pas été mauvais, répondit mistress Blinder ; mais ce n'est pas à beaucoup près comme si l'état du père avait été différent. M. Coavinses a donné une guinée ; les recors ont fait une petite bourse ; et plusieurs personnes du voisinage, qui se frappaient sur l'épaule en riant sous cape lorsque Neckett passait, ont organisé une petite souscription qui n'a pas mal été. Il en est de même pour Charlotte. Il y a des gens qui ne veulent pas l'employer parce qu'elle est la fille d'un recors ; il y en a d'autres qui la prennent malgré ça, mais qui lui jettent au nez l'ancien métier de son père, ou bien qui se font un mérite de lui donner de l'ouvrage, et qui peut-être en profitent pour la faire travailler un peu plus et la payer un peu moins. Mais elle est si patiente et avec ça pas maladroite, et de si bonne volonté, faisant toujours plus qu'elle ne peut, qu'on n'est pas mauvais pour elle ; mais on pourrait être meilleur. »

Mistress Blinder, épuisée par un si long discours, alla s'asseoir pour tâcher de reprendre haleine, et M. Jarndyce se tournait vers nous pour nous dire quelque chose, lorsque son attention fut attirée par la brusque entrée de M. Gridley, dont il venait d'être question : c'était le locataire que nous avions vu dans l'escalier.

« Je ne sais pas ce que vous pouvez faire ici, mesdames et monsieur, nous dit-il en entrant, comme s'il eût été blessé de notre présence ; quant à moi, ce n'est pas la curiosité qui me fait venir, et vous m'excuserez d'être monté. Bonjour, Charley, bonjour, Tom, bonjour, petite ; comment allons-nous aujourd'hui ? »

Sa figure et ses manières avaient conservé à notre égard leur rudesse et leur sévérité ; mais il se pencha d'une façon affectueuse vers les trois orphelins qui le regardaient comme on regarde un ami. M. Jarndyce en fut touché.

« Personne, répondit-il avec douceur, ne peut être soupçonné de venir ici par partie de plaisir.

— Peut-être, monsieur, peut-être, répliqua M. Gridley en prenant Tom sur ses genoux et en éloignant mon tuteur du geste avec une vive impatience. Au reste je ne me soucie pas de discuter avec les gens du monde ; j'ai eu assez de discussions dans ma vie pour en être guéri à tout jamais.

— Vous avez, dans ce cas, reprit mon tuteur, des motifs suffisants...

— Que me voulez-vous encore ? s'écria M. Gridley s'emportant tout à coup. Je suis querelleur, irascible ; je ne suis pas poli, monsieur !

— Je crois m'en apercevoir, répliqua mon tuteur.

— Connaissez-vous la cour d'équité, monsieur ? poursuivit Gridley en se levant et en se dirigeant vers M. Jarndyce, comme avec l'intention de le battre.

— Que trop, pour mon malheur !

— Pour votre malheur ? répéta notre homme, dont la colère s'apaisa. S'il en est ainsi, je vous fais bien mes excuses ; je sais que je ne suis pas poli ; mais je vous demande très-sincèrement pardon. Il y a vingt-cinq ans, monsieur, reprit-il avec violence, que je suis sur le gril, et j'ai perdu l'habitude de marcher sur le velours. Vous n'avez qu'à entrer à la chancellerie, monsieur, et à demander quels sont les quolibets dont parfois on y égaye les affaires ; ils vous répondront que le meilleur sujet de plaisanterie qui ait jamais existé, c'est l'homme du Shropshire, et c'est moi,

monsieur, dit-il en frappant avec colère ses mains l'une contre l'autre, c'est moi qui suis l'homme du Shrospshire.

— Je crois que ma famille a également l'honneur de fournir son contingent aux distractions de la cour, dit mon tuteur avec calme. Vous devez me connaître de nom ; je m'appelle Jarndyce.

— Monsieur Jarndyce, reprit l'homme du Shrospshire, vous endurez vos maux plus tranquillement que je ne supporte les miens ; mais voyez vous, si je les prenais autrement, je deviendrais fou. C'est en me révoltant contre eux, en faisant des projets de vengeance, en réclamant avec colère la justice qu'on me dénie, que je parviens à garder ma raison. Vous me direz que je me sur-excite et que je devrais me calmer ; je réponds à cela qu'il est dans ma nature de me soulever contre le mal, et que je ne vois pas de milieu entre ma fureur et les sourires perpétuels d'une pauvre petite femme vieille et folle qui fréquente aussi la cour ; si je changeais d'humeur, ce serait pour devenir imbécile. »

Rien n'était plus pénible à voir que sa figure bouleversée par l'indignation, tandis qu'il prononçait avec rage ces paroles véhémentes, qu'il accompagnait de gestes d'une violence excessive.

« Jugez un peu du fait, monsieur, poursuivit-il : nous sommes deux frères ; mon père était fermier ; par testament, il laisse à ma mère tout ce qu'il possède, sa ferme, son attirail et le reste. À la mort de ma mère, tout cela devait me revenir, à la charge de payer trois cents livres à mon frère. Ma mère vient à mourir ; quelque temps après, mon frère réclame ses trois cents livres. Plusieurs de nos parents prétendent qu'il en a touché une partie à différentes époques, soit en argent, soit en nature, logement, pension, etc. Doit-on considérer cela comme avancement

d'hoirie ? C'est là toute la question. Il ne s'agit point d'autre chose ; pas de contestation relative au testament, pas de difficulté d'aucune sorte. Une partie des trois cents livres a-t-elle été payée, oui ou non ? C'est tout ce qu'on veut savoir. Mon frère, pour régler ce différend, m'assigne devant la cour. Je suis obligé de me rendre dans cet endroit maudit ; la loi m'y forçait, et ne voulait pas me permettre de m'expliquer ailleurs. Dix-sept défendeurs sont créés au procès. Deux années s'écoulent d'abord avant qu'il soit appelé. Son tour arrive. La cause est suspendue pendant deux autres années, pour laisser au juge (que sa tête pourrisse sur ses épaules !) le temps de faire une enquête, à cette fin de savoir si je suis le fils de mon père, ce que personne ne conteste et n'a jamais contesté. Il découvre alors que nous n'étions pas assez de défendeurs (rappelez-vous qu'il y en avait dix-sept), et qu'il s'en trouvait un qu'on avait oublié, et toute l'affaire recommence. Les frais montaient déjà à neuf cents livres, trois fois la somme dont une partie seulement faisait l'objet du procès. Mon frère, pour en éviter d'autres, eût été bien content d'abandonner sa demande. Tout ce que j'avais y a passé ; et la cause, toujours pendante, n'a produit que tortures, misère et désespoir, et c'est là que j'en suis aujourd'hui ! Vous comptez par mille livres, monsieur Jarndyce, tandis que je compte par centaines ; mais ce n'est pas une raison pour que mon sort soit moins à plaindre que le vôtre. Il n'en est que plus dur, au contraire, puisqu'il ne me reste rien, et qu'ils m'ont soutiré jusqu'à mon dernier schelling ? »

Mon tuteur lui répondit qu'il le plaignait de toute son âme et qu'il ne prétendait pas avoir le monopole des injustices de ce monstrueux système.

« Encore ! s'écria M. Gridley s'exaspérant de plus en plus ; mais je ne peux donc m'adresser à personne qu'on ne me parle du système. Si je me plains : « C'est le système. » Si je me présente à la cour et que je m'écrie : « Milord, je vous le demande, aurez-vous le front de me dire qu'on m'a rendu justice ? » Milord ne connaît pas même mon affaire ; il siège pour diriger le système. Si je vais chez M. Tulkinghorn, l'avoué, qui me rend furieux par son calme et son air satisfait, comme ils l'ont tous (satisfait, je le crois bien ; ils gagnent à cela tout ce que j'y perds), et que je lui dise que d'une façon ou de l'autre quelqu'un me le payera, il me répond « que c'est le système et qu'il n'en est pas responsable. » Qu'arrivera-t-il ? je n'en sais rien ; mais ils finiront par me mettre hors de moi et je ferai comparaître les artisans de leur système à la barre éternelle, face à face avec Dieu. »

Sa colère était effrayante ; je n'aurais jamais cru qu'on pût arriver à un tel degré de fureur, si je ne l'avais pas vu.

« J'ai déjà commencé, continua-t-il en s'essuyant le visage. Oui, monsieur Jarndyce, on m'a mis en prison pour insulte à la cour, pour menaces à l'avoué ; pour ceci, pour cela ; on m'y remettra encore. Je suis l'homme du Shropshire, et je fais quelquefois plus que d'amuser ces messieurs, bien que ça les ait fait rire de me voir mettre en prison. Ils me disent que je ferais bien mieux de me taire. Ah ! s'il fallait me contraindre, je deviendrais bientôt fou. J'étais doux et bon autrefois ; dans mon pays on se le rappelle encore ; mais il faut à présent que je donne cours à ma fureur si je veux conserver ma tête. « Monsieur Gridley, me disait le lord chancelier la semaine dernière, il vaudrait mieux pour vous retourner dans le Shropshire et vous y occuper utilement, que de perdre votre temps ici. — Je le sais, milord, lui ai-je ré-

pondu. Je sais aussi qu'il eût été plus heureux pour moi d'ignorer jusqu'au nom de la haute cour. Par malheur, je ne puis détruire le passé, et le passé me contraint à venir ici ! » D'ailleurs, ajouta-t-il en éclatant tout à fait, je veux les faire rougir et me montrer jusqu'à la fin pour qu'ils aient honte d'eux-mêmes ; je veux, à l'heure de ma mort, me faire porter devant eux et leur dire, si j'ai encore assez de voix pour parler : « Vous m'avez appelé ici, et me voilà ; vous m'en avez renvoyé mainte et mainte fois ; chassez-en mon cadavre. »

Sa figure avait si souvent, depuis tant d'années, exprimé la fureur, que sa physionomie ne pouvait plus s'adoucir, alors même que sa colère s'apaisait.

« J'étais venu, reprit-il, pour chercher les bambins et les emmener dans ma chambre où ils s'amusez tous les deux ; je n'avais pas l'intention de dire tout cela ; mais ça ne fait pas grand'chose. Est-ce que tu as peur de moi, Tom ?

— Non ! répondit le marmot ; c'est pas contre moi que vous êtes fâché.

— Tu as raison, mon enfant ; est-ce que tu t'en vas, Charley ? Oui ? eh bien ! partons tout de suite. » Il prit dans ses bras la petite fille qui se laissa emporter de fort bonne grâce. « Je ne serais pas étonné, lui dit-il, si nous trouvions dans ma chambre un soldat de pain d'épice ; descendons vite pour y aller voir. »

Il fit à mon tuteur un salut assez gauche, mais néanmoins respectueux, s'inclina légèrement devant nous, et sortit du grenier avec les deux enfants.

« N'est-il pas fort curieux, nous dit alors M. Skimpole avec son enjouement ordinaire, de voir la manière dont tout s'enchaîne et les résultats qui en découlent ? Voilà M. Gridley qui possède une force de volonté, une énergie surprenante, et qui, au moral, est une espèce de forgeron toujours prêt à battre l'enclume. Eh bien ! vous n'avez qu'à vous le figurer, à l'époque où il entra dans la vie, avec cette exubérance de force et de résistance qui ne demandait qu'à se dépenser dans les luttes, lorsqu'il trouve justement sur son chemin la chancellerie qui lui fournit l'aliment dont il avait besoin, et le voilà fixé désormais ; sans cela, qui sait s'il n'eût pas fait un grand capitaine, un démolisseur de villes ; ou un grand politique, un foudre parlementaire ? mais non, lui et la cour se rencontrent, ils s'épousent, et notre homme est pourvu. Quelle étude que celle des causes finales ! Voyez plutôt Coavinses. Que de fois n'ai-je pas murmuré contre l'existence du pauvre homme ! Je l'ai trouvé sur ma route et m'en serais bien dispensé. Il y a de ces jours où, si j'avais été le grand Turc, j'aurais dit à mon vizir, lorsqu'il serait venu me demander ce que Ma Hautesse requérait de son esclave, de m'apporter la tête de Coavinses. Qu'est-il arrivé, pourtant ? Que j'ai fourni de la besogne à un excellent homme, dont je me suis trouvé le bienfaiteur ; et qui, par ce moyen, a pu élever ces charmants enfants et développer en eux toutes les vertus sociales. »

Il avait une manière si séduisante de toucher ces cordes fantastiques, et faisait, par son joyeux enfantillage, un contraste si frappant avec la gravité de Charley, que mon tuteur, qui avait échangé quelques mots avec mistress Blinder, ne put s'empêcher de sourire quand il revint près de lui. Nous embrassâmes Charley qui descendit avec nous, et nous nous arrê tâmes un instant pour la regarder. Je ne sais pas où elle allait ; mais elle prit un passage

couvert au fond de Bell-Yard ; et la pauvre enfant, si petite, avec son chapeau et son tablier de femme, disparut au milieu du bruit et du tumulte de la grande ville, comme une goutte de rosée qui se mêle à l'Océan.

16

Lady Dedlock est sans cesse en mouvement ; le courrier du grand monde sait à peine où la trouver. Aujourd'hui elle est à Chesney-Wold ; hier elle était à Londres ; demain elle sera peut-être à Paris ; on n'en peut rien savoir ; la galanterie de sir Leicester lui-même a quelque peine à la suivre ; et elle aurait eu bien plus d'exercice encore, si la goutte n'était venue le prendre par les jambes.

Sir Leicester accueille la goutte comme une chose importune, mais cependant comme un fâcheux d'origine patricienne. De temps immémorial, tous les Dedlock ont eu la goutte en ligne mâle et directe ; le fait est prouvé, monsieur, et personne ne le conteste. Les grands-pères des autres hommes ont pu mourir de rhumatismes ou être atteints par la basse contagion d'une maladie vulgaire ; mais les Dedlock ont imposé, même à la mort, cette grande niveleuse, quelque chose d'exclusif ; ils meurent tous de leur propre goutte, qui s'est transmise à l'illustre lignée, comme la vaisselle d'argent, les tableaux et le manoir du Lincolnshire ; elle fait partie de leurs dignités et de leurs droits ; sir Leicester, bien qu'il ne l'ait jamais dit à personne, a néanmoins cette arrière-pensée, que l'ange de la mort s'exprime ainsi auprès des ombres de l'aristocratie, quand un des membres de sa famille ex-

pire : « Milords et gentlemen, j'ai l'honneur de vous présenter un autre Dedlock, arrivé, suivant certificat, par la goutte de famille. »

Il résulte de là que le baronnet abandonne ses nobles jambes à la maladie de ses ancêtres, comme à titre de redevance féodale pour son nom et sa fortune. Il trouve bien que c'est de la part de la goutte une liberté un peu grande que d'étendre un Dedlock sur le dos, de lui tordre les orteils et de lui larder les membres avec des pointes acérées ; mais il se dit à cela : Tous mes aïeux ont subi cette torture ; elle appartient à la famille ; il est convenu depuis des siècles que cette noble maladie nous conduira seule au caveau de nos ancêtres ; je ne puis donc que ratifier cet ancien compromis. »

Et, le visage pourpre et or, il fait noble contenance, couché au milieu du grand salon, en face du portrait de milady qu'il regarde ; autour de lui le soleil brille ; de larges raies lumineuses, alternées d'ombre, traversent la longue rangée de fenêtres qui donnent sur la terrasse ; au dehors, les chênes majestueux, enracinés depuis des siècles dans un sol que la charrue n'a jamais entr'ouvert, témoignent de sa grandeur ; au dedans, les portraits de ses ancêtres qui lui disent pourtant : « Chacun de nous fut dans ces lieux une réalité passagère, puis a laissé derrière lui cette image, et n'est plus maintenant qu'un souvenir aussi vague que le croassement lointain des corneilles, qui vous berce et vous endort, » les portraits de ses aïeux témoignent de sa puissance ; jamais il n'a été plus grand qu'aujourd'hui ; et malheur à Boythorn, malheur à l'audacieux qui tenterait de lui contester un pouce de la terre qu'il possède.

Milady n'est qu'en peinture auprès de l'illustre baronnet ; elle est à la ville pour un jour seulement ; demain elle reprendra sa volée vers Chesney-Wold, à la grande confusion du courrier fashionable qui n'en est pas prévenu. L'hôtel n'a pas été préparé pour la recevoir ; il est sombre et emmitouflé ; un seul Mercure, avec sa tête poudrée, est à bayer tristement à la fenêtre de l'anti-chambre ; il disait, pas plus tard qu'hier au soir, à l'un de ses collègues, habitué comme lui à la bonne société, que si cet état de choses devait se prolonger, il n'aurait, sur son honneur, d'autre parti à prendre que de se couper la gorge.

Quel rapport peut-il y avoir entre ce Mercure, le château du Lincolnshire, l'hôtel de Londres et le pauvre hère sur qui tomba un rayon de lumière céleste le soir où il balaya les marches du cimetière des pauvres ? Quel rapport existe-t-il entre tant de gens qui, des points opposés de l'abîme, n'en sont pas moins rapprochés d'une façon étrange, dans les drames sans nombre que renferme la société ? Jo balaye toute la journée sans avoir conscience de cette chaîne mystérieuse qui le rattache à certains êtres ; quand on lui demande quelque chose, il résume sa condition mentale en répondant « qu'i'n'sait rin. » Il ne sait qu'une chose, c'est qu'il est bien difficile de tenir proprement son passage lorsque le temps est humide ; et plus difficile encore de vivre avec ce qu'il y gagne ; mais c'est lui qui l'a deviné, personne ne lui en apprend jamais aussi long. Il vit, c'est-à-dire qu'il n'a pas encore fini de mourir, dans un endroit indescriptible, que ses pareils connaissent sous le nom de Tom-all alone's ; c'est une rue sombre et noire, dont les maisons tombent en ruine. De hardis vagabonds s'emparèrent de ces mesures à une époque où leur délabrement était déjà fort avancé ; ils s'y installèrent, et, quand ils eurent établi leur droit de possession, ils finirent par louer ces

bouges, qui maintenant, chaque soir, renferment un amas de toutes les infamies. Et de même que la vermine pullule sur le corps de l'infortuné que la misère accable, ces ruines ont engendré une multitude immonde qui vient s'y abriter, rampe à travers les murailles béantes, et se replie sur elle-même pour y dormir ; essaim monstrueux de larves sans nombre sur lequel tombe la pluie, gronde le vent, et qui se répand ensuite par la Cité, portant la fièvre, et semant plus de mal sur ses traces que tous les gentlemen de la bureaucratie, depuis sir Thomas Boodle jusqu'au duc de Zoodle, ne pourraient en détruire en cinq cents ans..., quoique nés et mis au monde tout exprès pour cela.

Deux fois depuis peu de temps, un violent fracas, suivi d'un nuage de poussière, a retenti dans Tom-all-alone's ; c'était, chaque fois, une maison qui s'écroulait. Ces accidents ont rempli un paragraphe dans les journaux et un lit ou deux à l'hôpital voisin. La brèche est restée, les décombres fournissent des logements qui ne sont pas dédaignés ; et, comme plusieurs autres maisons chancellent, on peut s'attendre à ce que le premier écroulement qui aura lieu dans Tom-all-alone's fera un bruit et une poussière effroyables.

Il va sans dire que cette propriété relève de la Cour de chancellerie ; ce serait faire injure au discernement d'un homme ayant la moitié d'un œil, que de supposer qu'il ne le voit pas bien sans qu'il soit besoin de le lui apprendre. Le nom de Tom a-t-il été donné à cette rue parce qu'elle offre une image saisissante du premier plaignant de l'affaire Jarndyce, dont elle rappelle la ruine et la fin désastreuse ? Le pauvre Tom y a-t-il vécu tout seul, jusqu'à l'époque où d'autres misérables vinrent s'y établir ; ou bien ce nom traditionnel signifie-t-il que c'est un endroit perdu,

isolé de tout ce qui est honnête, et que l'espérance a déserté ? Peu de personnes pourraient le dire ; et certainement Jo l'ignore, « car je n'sais rin, » dit-il.

Ce doit être une condition étrange que celle de Jo ; une singulière chose que de traîner dans une ville, sans rien comprendre à ces caractères mystérieux qui abondent au coin des rues, sur les boutiques, sur les portes, sur les fenêtres ; que de rencontrer partout des gens qui lisent et qui écrivent, des facteurs qui distribuent des lettres, et de n'avoir pas la moindre idée de ce langage en face duquel vous restez sourd et aveugle ; ce doit être une énigme embarrassante que de voir le dimanche tous les gens comme il faut se rendre à l'église avec un livre à la main, que de se demander ce qu'il peut y avoir dans ce livre (car il est possible que Jo ait des heures où il pense) et de se dire : « Comment se fait-il que cela ne signifie rien pour moi, tandis que cela signifie tout pour les autres ? » N'est-ce pas un sujet d'étonnement perpétuel que d'être secoué, poussé continuellement, de ne pouvoir s'arrêter nulle part sans qu'on vous dise de passer votre chemin, et de sentir qu'en effet on n'a aucun motif d'être là plutôt qu'ailleurs ; qu'on n'a d'affaires nulle part, qu'on existe pourtant d'une façon ou d'une autre, et qu'on est arrivé jusqu'à tel âge sans que personne vous ait jamais regardé ? Ce doit être une chose bizarre, non-seulement de s'entendre dire qu'on ne compte pas pour une créature humaine, quand par exemple on offre son témoignage, mais surtout de sentir que c'est vrai, en pensant à la manière dont on vit ; de voir passer les chevaux, les chiens, les bœufs, et de reconnaître que, par son ignorance, on appartient à leur espèce, et non pas à celle des êtres dont on a la forme et dont on offense la nature délicate. Les idées de Jo sur un procès criminel, un juge, un évêque, un gouvernement quelconque ; sur la

constitution, cet inestimable joyau, si toutefois il sait qu'elle existe, doivent être bien singulières ; tout dans sa vie matérielle et morale est étrange, et sa mort ne sera pas ce qu'il y aura de moins curieux dans sa vie.

Jo sort de Tom-all-alone's, il va au-devant du jour qui n'est pas encore descendu ; et tout en marchant, il grignote un morceau de pain dur et sale ; rien n'est encore ouvert ; il s'assied, pour déjeuner, sur le pas de la porte de la société qui s'occupe de « la propagation de l'Évangile dans les contrées lointaines, » et lui donne un coup de balai quand il a fini, par reconnaissance pour le siège qu'il y a trouvé ; il se demande à quoi peut servir cet édifice dont il admire la grandeur ; et ne se doute pas, l'infortuné, du dénûment spirituel où se trouve un rocher de corail dans l'océan Pacifique ; il ignore ce qu'il en coûte pour sortir de leur abjection les âmes précieuses qui languissent au milieu des cocotiers et des arbres à pain !

Il se dirige vers la traversée qu'il balaye, et se met à l'ouvrage dès qu'il y est arrivé ; la ville s'éveille, le grand toton s'ébranle, tourbillonne, et de tous côtés on recommence à lire et à écrire. Jo et les autres animaux inférieurs se tirent comme ils peuvent de cet immense tohu-bohu. C'est le jour du marché ; les bœufs aveuglés, surmenés, qu'on aiguillonne mais qu'on ne guide pas, se précipitent à tort et à travers dans les lieux où ils ne doivent pas être, en sont chassés à grands coups et s'élancent, tête baissée, contre les murailles, écumants et l'œil en feu ; ils déchirent parfois celui qui ne leur avait rien fait, et se blessent souvent eux-mêmes sans savoir ce qu'ils font, absolument comme Jo et ses pareils.

Une bande de musiciens s'arrête et joue une valse. Jo l'écoute, un chien en fait autant, le chien d'un conducteur de bestiaux qui attend son maître à la porte d'un boucher, et qui pense évidemment aux moutons qu'on lui avait confiés le long de la route, et dont le voilà débarrassé ; pourtant il semble inquiet sur le compte de quatre d'entre eux ; il ne se rappelle pas l'endroit où il les a laissés, et regarde d'un bout à l'autre de la rue, s'attendant à les voir ; il dresse tout à coup les oreilles et se souvient maintenant de tout ce qui est arrivé. Ah ! le bon chien ! un peu vagabond, accoutumé aux cabarets et à la mauvaise compagnie, c'est vrai ; mais, après tout, c'est un chien qu'on a pris soin d'élever, d'instruire, d'améliorer, qui connaît ses devoirs et sait comment les remplir. Jo et lui écoutent la musique avec la même somme de jouissance animale, et sont probablement tout aussi étrangers l'un que l'autre aux souvenirs, aux aspirations, aux pensées tristes ou joyeuses que la musique éveille chez les hommes ; du reste, sous tous les autres rapports, combien la brute se trouve au-dessus de l'auditeur à face humaine !

Que les descendants du chien, abandonnés à eux-mêmes, retournent, comme Jo, à l'état sauvage, et avant peu ils auront dégénéré au point d'avoir perdu leur faculté d'aboyer, il ne leur restera plus que celle de mordre.

La journée s'avance, le ciel se couvre, il tombe une pluie fine et glacée ; Jo se tire d'affaire comme il peut, au milieu de la boue, des voitures, des parapluies, des chevaux, des coups de fouet, et gagne à peine ce qui lui est nécessaire pour payer le triste abri que lui fournit Tom-all-alone's. Le crépuscule arrive, le gaz apparaît dans les boutiques, l'allumeur court avec son échelle le long des rues ; c'est une triste soirée que celle qui commence.

M. Tulkinghorn est dans son cabinet ; il médite sur une déclaration qu'il veut faire le lendemain au magistrat du quartier ; Gridley, un plaideur désappointé, dont la violence est extrême, est venu chez lui dans la journée et s'est montré menaçant ; il ne faut pas que nous ayons d'inquiétude pour notre corps respectable, et Gridley doit retourner en prison. L'allégorie du plafond, sous la forme raccourcie d'un Romain impossible, la tête en bas, les pieds en l'air, étend son bras luxé vers la fenêtre qu'il désigne opiniâtrement du doigt. Mais M. Tulkinghorn n'est pas si bête, et pourquoi donc regarderait-il dans la rue ? le Romain n'a-t-il pas toujours le bras tourné de ce côté ? Aussi M. Tulkinghorn reste-t-il à sa place.

Quel intérêt, d'ailleurs, s'il se fût dérangé, aurait-il eu à voir une femme qui passait sous ses fenêtres ? Il y a beaucoup de femmes dans le monde ; M. Tulkinghorn pense même qu'il y en a trop ; elles sont au fond de tout ce qui va de travers ici-bas ; de tous les crimes, de tous les torts ; bien qu'en cela elles aient pourtant le mérite de créer de la besogne aux gens de loi. Mais, qu'importerait à M. Tulkinghorn de voir la femme qui passe, alors même qu'elle s'envelopperait de mystère ? elles sont toutes comme ça ; M. Tulkinghorn le sait très-bien.

Mais elles ne ressemblent pas toutes à celle qui vient de passer devant la maison de l'avoué ; entre la simplicité de ses vêtements et l'élégance de ses manières, il y a complet désaccord ; son costume est celui d'une femme de chambre de bonne maison, sa démarche, celle d'une grande dame ; elle presse le pas, autant que le pavé glissant le lui permet. Elle cherche à prendre la tournure du personnage dont elle a revêtu la robe, et, malgré le voile qui

lui couvre le visage, elle se trahit assez pour que plus d'un passant la regarde avec surprise.

Elle va droit à son but ; lady ou servante, elle a un projet dans l'âme et assez d'énergie pour le suivre ; elle se dirige vers l'endroit que Jo balaye ; il lui demande un penny ; elle ne détourne la tête qu'après avoir atteint l'autre côté de la rue et fait alors un signe au balayeur en lui disant de venir.

Jo la suit à deux pas dans une cour retirée.

« Êtes-vous celui dont il a été question dans les journaux ? lui demande-t-elle derrière son voile.

— J'sais rin de rin, répond Jo en regardant la femme voilée d'un air maussade.

— N'avez-vous pas assisté à une enquête ?

— J'sais rin de rin. Ah ! c'est-y où c'que le bedeau m'a mené, qu'vous voulez dire ? c'est-y le Jo qu'était à l'encrète ?

— Oui.

— Eh ben ! c'est moi.

— Avançons, dit-elle.

— C'est-y pour l'homme ? répond Jo en la suivant, pour c'ti-là qu'a mouru ?

— Chut ! parlez plus bas ; avait-il, pendant sa vie, l'air malade et bien pauvre ?

— J'cré ben ! dit Jo.

— Cependant, il n'était pas comme vous ? reprend la femme avec horreur.

— Ah ! non ; moi j'suis qu'une bête ; c'est-y qu'vous l'avez connu, lui ?

— Comment osez-vous me demander cela ?

— Pas pour vous offenser, milady, répond humblement Jo qui la soupçonne d'être une grande dame.

— Je ne suis pas une lady, mais une servante.

— Et une jolie encore ! En v'la-t'y un' de gaillarde, s'écrie Jo avec admiration.

— Écoutez-moi en silence et ne vous approchez pas. Pouvez-vous me montrer les différents endroits dont il est fait mention dans le compte rendu de l'enquête ? le magasin du papetier pour lequel il faisait des copies, la maison où il est mort, le café où le bedeau vous a conduit et la place où il est enterré ? Connaissez-vous le lieu où il repose ? »

Jo a répondu par un signe affirmatif à toutes les questions qui lui ont été faites.

« Passez devant et conduisez-moi à tous les endroits que je viens de vous dire ; arrêtez-vous en face de chacun d'eux ; ne parlez que si je vous questionne ; ne vous retournez pas, faites ce que je désire et vous serez bien payé. »

Jo écoute ces paroles avec attention, se les répète tout bas appuyé sur le manche de son balai ; il trouve qu'elles sont un peu difficiles à prononcer, mais leur signification, à laquelle il s'arrête

un instant, finit par lui sembler assez satisfaisante ; et, secouant sa tête ébouriffée :

« Convenu, dit-il ; mais on s'esbigne et bonjour, pas de flouerie que j'dis.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ? s'écrie la servante en reculant avec dégoût.

— Je dis qu'c'est pas tout d'jaspiner, quoi !

— Je ne vous comprends pas ; marchez devant moi, comme je l'ai dit, et je vous donnerai plus d'argent que vous n'en avez jamais eu. »

Jo siffle en tortillant ses lèvres, se frotte la tête, prend son balai sous son bras, ouvre la marche, et, passant adroitement et nu-pieds sur les cailloux des rues, dans la boue et dans la crotte, il arrive à Cook's-Court, et s'arrête :

« Qui demeure ici ? lui demande-t-elle.

— C'ti-là qui l'y donnait à écrire et qui m'a donné un petit écu, dit Jo tout bas et sans tourner la tête.

— Allez ! »

Jo s'arrête un peu plus loin à la maison du regrattier.

« Qui demeure dans cette maison ?

— C'était lui, répond Jo toujours sans se retourner.

— Dans quelle chambre ? lui demande-t-elle après une pause assez longue.

— Celle qu'est en haut, su'le derrière. Vous pouvez en voir la croisée du coin où vous êtes ; en haut, voyez-vous pas ? C'est là où c'que j'l'ai vu après sa mort. V'là le café où c'qu'on m'avait amené.

— Allons à l'autre endroit. »

Il y a loin de Cook's-Court au cimetière ; mais Jo, délivré de ses premiers soupçons, reste fidèle aux termes de son engagement, et, sans rien dire, sans détourner la tête, il prend maintes et maintes rues tortueuses, d'où s'élève une odeur infecte, traverse un tunnel et arrive à une grille de fer éclairée par la lanterne suspendue à la voûte.

« C'est là qu'i l'ont mis, dit-il en passant un bras entre les barreaux de la grille et en désignant l'intérieur du cimetière.

— Quelle horreur ! Où l'ont-ils déposé ?

— Là-bas, au mi'ieu d'ces tas d'os empilés, tout près de c'te fenê't de cuisine, tout à côté du tas ; i's on'éte obligés de monter su' l' cercueil et de peser dessus pour l'faire entrer ; je pourrais le découvrir' avec mon balai pour vous le faire voir si la porte était ouverte ; c'est pour ça qu'i la ferment, j'suppose. »

Jo secoue la grille inutilement et s'écrie tout à coup : « Un rat, un rat, le voyez-vous ?... juste auprès du tas, l'y v'là tout juste, il y entre dans la terre ! »

La servante se recule avec effroi et s'appuie à la muraille de cette voûte hideuse, dont l'exsudation fétide s'attache à ses vêtements ; elle étend les mains en criant à Jo de ne pas l'approcher, car il la dégoûte, et reste ainsi quelques instants. Jo la regarde tout surpris.

« Ce lieu d'abomination est-il un terrain consacré ?

— J'sais pas, lui répond Jo en la regardant toujours.

— Est-il béni ?

— De quoi ? demande Jo arrivé au dernier degré d'étonnement.

— Est-il béni ?

— Est-ce que j'sais ? réplique Jo dont les yeux s'écarquillent de plus en plus ; béni ? répète-t-il l'esprit légèrement troublé ; j'cré pas ; mais, en tout cas, ça gn'y a pas fait grand bien, s'il a été béni ; j'aurais cru... mais, j'sais rin, moi. »

La femme de chambre ne fait aucune attention aux paroles de Jo et n'a pas l'air de se rappeler ce qu'elle vient de dire ; elle ôte son gant pour prendre quelque argent dans sa bourse ; Jo remarque en silence combien sa main est petite et blanche et quelle gaillarde il faut qu'elle soit pour avoir des bagues aussi brillantes.

Elle laisse tomber quelque chose dans la main du balayeur et frissonne quand ses doigts se rapprochent de ceux de Jo sans les toucher pourtant.

« Maintenant, dit-elle, montrez-moi l'endroit encore. »

Jo passe le manche de son balai entre les barreaux de la grille et désigne la place qu'il a déjà montrée. Au bout de quelques instants, il se retourne pour voir s'il a été compris ; mais la servante a disparu. Son premier mouvement est de s'approcher du gaz pour voir ce qu'elle lui a donné : c'est une pièce jaune ; il reste un instant tout ébloui, essaye de mordre l'un des côtés de la pièce pour s'assurer de sa qualité, la met dans sa bouche pour ne pas la

perdre, et balaye avec grand soin la marche du cimetière et le tunnel ; puis, cette besogne terminée, il reprend le chemin de Tom-all-alone's, et s'arrête à toutes les lanternes pour regarder de nouveau sa pièce d'or en la mordillant chaque fois, afin de bien s'assurer qu'elle n'est pas fausse.

Mercure n'a pas à se plaindre, ce soir-là, du manque de société ; car milady assiste à un grand dîner et à trois ou quatre bals ; sir Leicester est seul à Chesney-Wold avec la goutte ; il est agité, agacé ; il se plaint à mistress Rouncewell du bruit monotone que fait la pluie en tombant sur la terrasse, et qui l'empêche de lire son journal, même au coin du feu, dans son propre cabinet, si commode, si confortable.

« Sir Leicester aurait mieux fait de se mettre de l'autre côté du château, dit mistress Rouncewell à Rosa ; son cabinet est sur la même façade que la chambre de milady ; et je n'ai jamais entendu marcher le revenant plus distinctement que ce soir. »

17

Richard vint très-souvent nous voir pendant tout le temps que nous restâmes à Londres (bien que plus tard son exactitude à nous écrire ne fût pas de longue durée). Son entrain, sa franchise, sa gaieté, son excellent caractère, la fraîcheur et la vivacité de son esprit, le rendaient toujours d'une société charmante. Mais, bien que je l'aimasse de plus en plus, à mesure que je le connaissais davantage, je sentais en même temps combien il était regrettable qu'on ne lui eût pas donné l'habitude de concentrer ses facultés sur un but. Le système d'éducation qu'on avait suivi à son égard,

et qu'on applique exactement de la même manière à des centaines de jeunes gens dont le caractère et les facultés varient pour chacun d'eux, avait certainement développé en lui la capacité nécessaire pour entreprendre certaines études, pour s'y livrer avec fruit et même avec éclat ; mais ces dispositions mêmes étaient dues à des qualités naturelles qu'il aurait fallu diriger avant tout ; qualités précieuses sans lesquelles nulle position élevée ne peut être atteinte ; et qui sont, comme l'eau et le feu, d'excellents serviteurs, mais de fort mauvais maîtres. Soumises à Richard, elles l'auraient aidé puissamment et ne furent pour lui qu'un malheur, dès qu'elles le dominèrent au lieu de lui obéir.

Je donne cette opinion qui m'appartient, non pas que je prétende affirmer qu'elle soit juste, mais parce qu'elle est chez moi le résultat d'une conviction profonde et que j'éprouve le besoin de dire franchement tout ce que je pense. Tel était donc mon avis relativement à Richard ; et non-seulement l'éducation qu'il avait reçue me paraissait vicieuse, mais j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'observer combien M. Jarndyce avait eu raison de dire que les incertitudes, et les remises continuelles d'un procès en chancellerie avaient communiqué à sa nature quelque chose de l'insouciance du joueur pour tout ce qui est en dehors de la partie où il se trouve engagé.

Le docteur Badger étant venu nous faire une visite avec sa femme, un jour que nous étions seules, Éva et moi, je profitai de la circonstance pour demander quelques détails sur les travaux de Richard.

« M. Carstone, répondit mistress Badger, est fort aimable, et c'est pour nous, je vous assure, une excellente acquisition. Le capitaine Swosser avait coutume de dire en parlant de moi, que ma

présence au repas des contre-mâîtres de marine valait mieux que terre en vue et brise à l'arrière, même à l'époque où le bœuf devenait aussi coriace que les rabans d'empointure des huniers ; c'était l'expression nautique dont il se servait, pour exprimer qu'on était heureux de m'avoir dans la société où je me trouvais ; et je puis en dire autant de M. Richard Carstone ; mais... vous ne m'accuserez pas de porter un jugement téméraire, si je vous dis que ?...

— Non, madame.

— Miss Clare, non plus ?

— Nullement, répondit Éva qui prit un air inquiet.

— C'est que, voyez-vous, très-chères pardonnez-moi de vous appeler ainsi...

— Au contraire, madame, nous sommes touchées de...

— C'est que, vous êtes vraiment charmantes. Et voyez-vous, très-chères, quoique jeune encore... du moins suivant le docteur Badger, qui veut bien m'en adresser le compliment...

— Je proteste, répliqua le docteur. Ce n'est point un compliment.

— Allons, reprit en souriant mistress Badger, puisqu'il le faut, je répéterai : quoique jeune encore, chères demoiselles, j'ai eu l'occasion d'observer beaucoup de jeunes gens. Ils étaient très-nombreux à bord de ce cher vieux Crippler, d'heureuse mémoire ; et, quand j'allai dans la Méditerranée, avec le capitaine, je me fis un plaisir de profiter des moindres circonstances pour accueillir les contre-mâîtres et les traiter en amis. Vous

n'avez pas connu leur manière de vivre, très-chères, et vous ne comprendriez pas les allusions que l'on pourrait faire à propos du blanchiment de leurs comptes de semaine ; pour moi, c'est différent ; car l'eau salée était ma seconde patrie. J'étais à cette époque un véritable marin. De même avec le professeur Dingo.

— D'une réputation européenne, murmura M. Badger.

— Quand, après avoir perdu mon premier, j'eus épousé mon second, reprit mistress Badger, parlant du capitaine et du professeur, comme si c'étaient les deux premiers termes d'une charade, j'eus encore mainte occasion d'observer la jeunesse. Le cours du professeur Dingo était suivi par un nombre considérable d'étudiants ; et je tins à honneur, comme femme d'un savant illustre, cherchant elle-même dans la science la consolation infinie qu'elle peut donner, d'ouvrir ma maison aux jeunes disciples du professeur. Tous les mardis soir, il y avait chez moi de la limonade, un biscuit pour chacun de ceux qui voulaient venir, et l'on y faisait de la science sur la plus vaste échelle.

— Réunions bien remarquables, miss Summerson, dit M. Badger avec un profond respect. Quels résultats n'a pas dû produire cette émulation, cette espèce de frottement moral sous les auspices d'un tel homme !

— Et à présent que je suis la femme de mon troisième, reprit mistress Badger, je poursuis le cours de mes observations, et voilà pourquoi j'ai pu me former sur M. Carstone un jugement qui n'a rien de prématuré : mon opinion bien arrêtée, mes très-chères, est qu'il n'a pas choisi la profession qui lui convenait. »

Je demandai à mistress Badger sur quoi elle fondait cette opinion.

« Sur le caractère et la conduite de M. Carstone, répondit-elle. Probablement il ne se donne pas la peine d'analyser ce qu'il éprouve ; mais il apporte de la tiédeur dans ses études. Il ne ressent pas cet intérêt puissant qui témoigne d'une vocation réelle ; et, si la science médicale lui inspire quelque chose, je crois pouvoir dire que c'est de la fatigue et de l'ennui. Tout cela ne promet pas de grands succès. Il est possible à certains jeunes gens qui s'attachent à la médecine avec une volonté ferme, une ardeur soutenue, comme M. Woodcourt, par exemple, de trouver un jour la récompense de leur zèle, après avoir eu à supporter bien des désappointements, subi de longues années de privations et beaucoup travaillé pour peu d'argent ; mais je suis convaincue, chère miss, qu'il n'en sera jamais ainsi de M. Carstone, et qu'il n'a rien à espérer de ce côté-là.

— M. Badger est-il du même avis ? demandai-je.

— À vrai dire, miss Summerson, répliqua le docteur, je n'avais pas envisagé la question sous ce point de vue, jusqu'au moment où mistress Badger m'en fit l'observation ; mais, ayant depuis lors considéré attentivement les choses, et sachant que l'intelligence de mistress Badger, en surcroît des facultés naturelles qui lui avaient été départies, a eu le rare avantage d'être développée par deux hommes aussi distingués (je devrais dire illustres) que le capitaine Swosser et le professeur Dingo, la conclusion à laquelle je suis arrivé ne pouvait manquer d'être... celle que vous venez d'entendre.

— Le capitaine avait pour maxime, reprit mistress Badger, qu'on ne saurait trop faire chauffer la poix quand on veut l'avoir chaude ; et que si l'on a une planche à essarder, il faut y aller de toutes ses forces, comme si l'on avait le diable à ses trousses. Il

me semble que ce précepte s'applique aussi bien à la médecine qu'à la marine.

— Ainsi qu'à toutes les professions, ma chère belle, ajouta le docteur.

— Un jour, poursuivit mistress Badger, certaines gens faisaient observer au professeur Dingo, pendant une excursion que nous fîmes quelque temps après notre mariage, dans le nord du Devonshire, qu'il gâtait les édifices en en détachant des fragments avec son marteau. Mais le professeur répondit qu'il ne connaissait d'autre édifice que le temple de la science ; n'est-ce pas le même principe que celui du capitaine ?

— Exactement, répondit M. Badger, et l'expression n'en est pas moins heureuse. Le professeur fit encore la même remarque dans sa dernière maladie, quand, dans son délire, il insista pour garder sous son oreiller son marteau de géologue, dont il frappait tous ceux qui l'approchaient, pour détacher quelques fragments de leur structure. Puissance de la passion dominante ! »

Bien que nous eussions volontiers dispensé M. et Mme Badger de tous les détails dont ils avaient allongé la conversation, il y avait trop de désintéressement dans l'opinion qu'ils venaient d'exprimer pour qu'elle ne nous fit pas réfléchir ; et nous sentions que malheureusement elle devait être fondée. Nous convînmes de n'en rien dire à mon tuteur avant d'en avoir parlé à Richard ; et, comme nous l'attendions le lendemain matin, nous résolûmes d'avoir avec lui un sérieux entretien à ce sujet.

— « Eh bien ! Richard, comment vont les études ? lui demandai-je, après qu'il eut causé quelque temps avec Éva.

— Assez bien, dame Durden !

— Vous le voyez, Esther ; on ne peut pas mieux répondre, » s'écria Mignonne aimée, toute triomphante.

J'essayai de la regarder sévèrement, et je ne pus y parvenir.

« Assez bien ? répétais-je.

— Certainement, reprit-il. C'est un peu monotone ; mais autant cela qu'autre chose.

— Richard ? lui dis-je d'un ton de reproche.

— Qu'y a-t-il donc ? me demanda-t-il avec surprise.

— Autant cela qu'autre chose !

— Et que voyez-vous de mal dans cette phrase, dame Durden ? me dit Éva en se penchant pour me regarder. Si cela va aussi bien qu'autre chose, cela ne veut pas dire que ça ne va pas bien ?

— Mais certainement, reprit Richard en secouant la tête avec insouciance pour rejeter ses cheveux en arrière. Et puis, après tout, ce n'est peut-être que provisoire ; une fois que... j'oubliais que le procès est un terrain défendu ; oui, oui, tout ira bien ; et parlons d'autre chose.

— Non pas, Richard. Considérez combien il importe à votre avenir, et à celui d'Éva, que vous travailliez avec ardeur et sans arrière-pensée. Vous l'avez promis ; votre parole est engagée ; il faut, au contraire, en parler aujourd'hui ; avant peu, il serait trop tard.

— Eh bien ! oui, parlons-en, dit Éva ; mais je crois qu'il a raison. »

À quoi servaient tous mes efforts pour me donner l'air grave, quand elle était si belle et si éprise !

« Le docteur et sa femme sont venus hier, continuai-je, et paraissent disposés à croire que vous n'aimez pas beaucoup la médecine.

— Vraiment ? répliqua Richard ; voilà qui change les affaires. Je ne croyais pas qu'ils eussent cette idée-là, sans quoi je n'aurais pas voulu les contrarier. Le fait est que je n'ai pas beaucoup de goût pour la médecine ; mais qu'importe ?...

— Vous l'entendez, Mignonne ?

— À vrai dire, reprit Richard d'un air demi-pensif, demi-enjoué, ce n'est pas tout à fait ma vocation. Je ne travaille pas énormément ; j'en apprend beaucoup trop sur le premier et le second de mistress Badger.

— Cela ne m'étonne pas ! s'écria Éva.

— Et cela devient fastidieux, poursuivit Richard. Aujourd'hui ressemble trop à hier, et demain ressemblera trop à aujourd'hui.

— Je crains bien qu'il n'en soit ainsi dans toutes les professions, répondis-je ; et que la vie elle-même n'offre pas beaucoup plus de variété, si ce n'est dans des circonstances tout à fait exceptionnelles.

— Croyez-vous ? demanda Richard toujours pensif. Peut-être avez-vous raison. Eh bien ! alors, reprit-il avec gaieté, nous voilà revenus à ce que je disais tout à l'heure : autant cela qu'autre chose. Tout est donc pour le mieux, et changeons de conversation. »

Mais Éva elle-même secoua la tête en entendant ces paroles, et son charmant visage devint sérieux et triste. Je profitai de ce moment, qui me parut favorable, pour dire à Richard que, si parfois il se montrait insouciant pour lui-même, j'étais bien sûre que tout ce qui était relatif à Éva ne le trouvait jamais indifférent ; et qu'il ne pouvait pas, sans manquer à l'affection qu'il témoignait pour elle, envisager aussi légèrement une chose qui devait influencer sur leur vie tout entière. Cette observation le rendit presque sérieux.

« Chère petite mère, répondit-il, j'y ai pensé bien des fois, et je m'en suis toujours voulu de ne pas apporter au travail cette ardeur que j'ai l'intention d'y mettre, sans réussir à m'y astreindre. Je ne sais pas comment cela se fait, une chose ou l'autre me détourne toujours. Vous n'avez pas d'idée combien je suis fou d'Éva (je vous aime tant, chère cousine !), eh bien ! je ne puis pas avoir de constance pour autre chose. Aussi c'est une si rude besogne et qui demande tant de temps ! ajouta-t-il d'un air vexé.

— Elle ne vous paraît peut-être si difficile que parce que vous n'aimez pas la carrière que vous avez choisie ?

— Pauvre garçon ! dit Éva ; ce n'est pas bien étonnant. »

J'essayai de nouveau de prendre un visage sévère ; mais comment y parvenir ? et d'ailleurs, à quoi bon, lorsqu'Éva, les mains jointes, s'appuyait sur l'épaule de Richard, et que tous deux se regardaient avec amour ?

« Voyez-vous, chère ange, disait-il en passant les doigts dans les boucles soyeuses d'Éva, je n'ai pas assez réfléchi avant de me décider. Je ne crois pas que je sois né pour la médecine ; je n'en pouvais rien dire avant d'avoir essayé. Reste à savoir maintenant

si cela vaut la peine de changer ; ce serait beaucoup d'embarras pour peu de chose.

— Comment, Richard, vous appelez cela peu de chose ?

— Ce n'est pas précisément ce que je veux dire, reprit-il ; mais si j'ai l'air d'y attacher moins d'importance, c'est parce qu'il est possible que cela devienne inutile. »

Nous insistâmes vivement, Éva et moi, pour lui faire comprendre non-seulement que cela valait la peine de changer, mais qu'il fallait changer au plus tôt ; et je demandai à Richard s'il avait pensé à une autre carrière plus en rapport avec ses goûts.

« Mon Dieu, oui, répondit-il ; je suis persuadé, petite mère, que le barreau est mon fait.

— Le barreau ! dit Éva comme effrayée.

— Si je travaillais chez Kenge, poursuivit-il, et que je fusse attaché à son étude, j'aurais l'œil sur... hum !... le terrain défendu. Je pourrais l'étudier, le diriger convenablement ; je serais sûr qu'au moins quelqu'un s'en occuperait ! j'acquerrais enfin la capacité nécessaire pour veiller aux intérêts d'Éva, qui sont pareils aux miens ; et je m'enfoncerais dans Blackstone avec une ardeur effrayante. »

Je n'étais nullement convaincue de la vérité de ces dernières paroles, et je vis combien son désir de se rattacher au procès et de consacrer sa vie à cette folle poursuite inquiétait la pauvre Éva ; mais je pensai qu'il valait mieux l'encourager dans ses efforts et lui recommandai seulement de bien réfléchir et de bien voir si la décision qu'il voulait prendre était réellement celle qui pouvait lui convenir.

« Ma chère Minerve, me dit-il, je me sens aussi ferme dans ma résolution que vous pourriez l'être vous-même. Je me suis trompé une fois : nous sommes tous sujets à l'erreur ; mais c'est une raison pour que cela ne m'arrive plus ; et je ferai un légiste comme on en voit peu, si réellement, ajouta-t-il en retombant dans son incertitude, vous croyez que cela vaille la peine de changer. »

Nous lui répétâmes, avec autant d'insistance et de gravité que nous pûmes en mettre dans nos paroles, tout ce que nous venions de lui dire ; et nous l'engageâmes si fortement à parler sans retard à mon tuteur, qu'il se rendit avec nous immédiatement auprès de lui, et avoua l'état des choses avec toute la franchise qui lui était naturelle.

« Nous pouvons, lui dit M. Jarndyce, faire une retraite honorable, et nous ne devons pas hésiter ; mais pour l'amour de votre cousine, pour l'amour d'Éva, Rick, prenons bien garde de nous tromper encore. C'est pourquoi je suis d'avis de ne pas y mettre de précipitation et de faire un certain noviciat avant de nous engager dans cette nouvelle carrière. »

Obéissant toujours à l'impulsion du moment avec une énergie d'autant plus vive qu'elle avait moins de persévérance, Richard aurait voulu, au contraire, se rendre immédiatement chez M. Kenge et signer à l'instant même l'engagement qu'il devait prendre. Néanmoins il se soumit de bonne grâce aux observations de mon tuteur, et, s'asseyant auprès de nous, il se mit à parler de sa nouvelle profession comme s'il n'avait jamais eu d'autre désir que d'étudier la procédure. Mon tuteur se montra pour lui bienveillant et cordial, mais conserva toutefois un visage assez

grave pour que le soir, au moment où nous allions monter dans notre chambre, Éva lui dît :

« Cousin John, vous n'êtes pas fâché contre Richard ?

— Non, mon enfant, répondit M. Jarndyce.

— Il est bien naturel qu'il ait pu se tromper. N'est-ce pas une chose qui arrive à tout le monde ?

— Oui, chère fille. Allez ! Ne vous tourmentez pas de cela.

— Oh ! je ne m'en tourmente pas, cousin John, reprit-elle en souriant et en mettant la main sur l'épaule de mon tuteur ; mais je serais bien malheureuse si vous en vouliez à Richard.

— Je ne pourrais lui en vouloir, chère enfant, reprit mon tuteur, que si un jour vous souffriez par sa faute ; encore serait-ce à moi-même que j'en voudrais plus qu'à lui, car c'est moi qui vous ai rapprochés. Mais bah ! tout cela n'est rien ; il est jeune, et l'avenir lui reste. Non, chère fille, je ne lui en veux pas ; ni vous non plus, j'en suis sûr ?

— Assurément, cousin John ! lui en vouloir ! Mais je ne le pourrais pas alors même que tout le monde le blâmerait ; ce serait même une raison pour m'attacher à lui avec plus de force que jamais. »

Elle prononça ces paroles avec une douceur et un calme angéliques, ses deux mains appuyées sur l'épaule de mon tuteur, qu'elle regardait avec des yeux où rayonnait la franchise.

« Il doit être écrit quelque part, répliqua M. Jarndyce en abaissant vers elle un regard pensif, que les vertus des mères compteront à leurs enfants aussi bien que les fautes des pères ?

Bonsoir, mon bouton de rose ; bonsoir, Esther ; un doux sommeil et d'heureux songes ! »

Pour la première fois, je vis son regard bienveillant s'assombrir en s'attachant sur Éva ; et je me rappelai celui qu'il avait jeté sur elle et sur Richard le soir de notre arrivée, tandis qu'elle chantait à la lueur vacillante du foyer. Peu de temps s'était écoulé depuis le jour où il les avait suivis des yeux traversant la chambre voisine, tout inondée de lumière, et disparaissant dans l'ombre ; mais aujourd'hui son regard n'était plus le même, et celui qu'il m'adressa en la voyant s'éloigner n'avait plus ce calme et cette confiance qu'il exprimait autrefois.

Quand nous fûmes dans notre chambre, Éva me fit l'éloge de Richard avec plus d'insistance que jamais. Elle n'ôta pas pour se coucher le petit bracelet qu'il lui avait donné ; et je crois qu'elle rêvait de lui quand, une heure après, je l'embrassai tout doucement sur la joue ; elle était si tranquille et avait l'air si heureux !

Moi, je n'avais point du tout envie de dormir, et je repris mon ouvrage. Circonstance bien peu importante en elle-même ! mais enfin je n'avais point sommeil et j'étais un peu ennuyée. Je ne sais pas pourquoi. Du moins je crois que je ne sais pas pourquoi... ou si je le sais, ce n'est pas la peine de le dire.

Quoi qu'il en soit, je résolus de travailler avec tant d'ardeur que je n'eusse pas le loisir de m'abandonner à ma tristesse ; et il était bien temps, car en levant les yeux sur ma glace, je me vis sur le point de fondre en larmes.

« Eh quoi, Esther ! m'écriai-je, vous triste et malheureuse lorsque tout semble concourir à votre bonheur, ingrate que vous êtes ! »

Et prenant dans mon panier une tapisserie que je faisais pour Bleak-House, je me promis de travailler jusqu'au moment où, mes yeux se fermant d'eux-mêmes, j'irais enfin me coucher.

Bientôt mon ouvrage m'absorba tout entière ; mais j'avais laissé l'une de mes soies dans le cabinet de M. Jarndyce, et ne pouvant plus rien faire sans le peloton qui me manquait, je pris ma bougie et descendis tout doucement pour aller le chercher. À ma grande surprise, je retrouvai mon tuteur auprès de la cheminée, regardant les cendres, et plongé dans une méditation profonde. Son livre, fermé, était à côté de lui ; et ses cheveux étaient épars sur son front ; son visage était pâle, et je serais partie sans lui rien dire, s'il ne m'eût aperçue.

« Esther ! » s'écria-t-il en tressaillant.

Je lui dis ce que j'étais venue chercher.

« Si tard à l'ouvrage, mon enfant ?

— Je n'aurais pas pu dormir, et j'ai mieux aimé ne pas me coucher. Mais vous veillez aussi, cher tuteur, et vous avez l'air fatigué ; j'espère que vous n'avez rien qui vous attriste ?

— Non, petite femme ; rien que vous puissiez comprendre, » me dit-il.

Le ton de regret dont il prononça ces paroles était si nouveau pour moi, que je répétais en moi-même les mots qu'il venait de dire pour m'aider à en pénétrer le sens.

« Restez un instant, reprit-il ; je pensais à vous, Esther.

— Ce n'est pas moi qui vous inquiète et vous afflige, tuteur ? »

Il fit un geste négatif et reprit aussitôt sa manière habituelle.

« Je pensais, dit-il, que je devais enfin vous faire connaître de votre histoire tout ce que j'en sais moi-même ; bien peu de chose, il est vrai, presque rien.

— Cher tuteur, répliquai-je, lorsque vous m'avez déjà parlé de cela...

— C'est vrai ; depuis lors j'ai réfléchi, dit-il en m'interrompant d'un air grave, et je crois qu'il est de mon devoir de vous apprendre le peu que je sais de votre naissance.

— Vous devez avoir toujours raison, tuteur, et j'écoute.

— Le motif qui me fait agir est celui-ci, continua-t-il avec douceur et en articulant avec soin chacune de ses paroles : si jamais votre position pouvait faire naître dans l'esprit d'un homme ou d'une femme, ayant quelque valeur, une opinion qui vous fût désavantageuse, il faut au moins que l'impression que vous pourriez en ressentir ne s'augmente pas de tout ce que le mystère et l'inconnu pourraient y ajouter de pénible, et que vous n'accordiez à cette opinion que l'importance qu'elle mérite. »

Je pris une chaise, et faisant un effort sur moi-même pour tâcher d'être calme

« Tuteur, lui dis-je, l'un de mes premiers souvenirs est celui que m'ont laissé les paroles de ma marraine : « Votre mère fait votre honte, ainsi que vous faites la sienne ; un jour viendra où vous le comprendrez, Esther, comme une femme seule peut le comprendre. »

J'avais couvert mon visage de mes mains en répétant ces mots ; je relevai la tête pour regarder mon tuteur et pour lui dire que, depuis la mort de ma marraine, grâce aux bienfaits dont il m'avait comblée, je ne m'étais jamais aperçue du malheur qui pesait sur ma naissance, jamais, jamais. Il m'arrêta d'un geste, et me rappelant qu'il n'aimait pas qu'on le remerciât, je n'en dis pas davantage.

« Neuf ans se sont écoulés, reprit M. Jarndyce après quelques instants de silence, depuis que je reçus d'une femme vivant dans la retraite, plusieurs pages qui ne ressemblaient en rien à tout ce que j'avais lu jusqu'alors.

« Il était question dans cette lettre d'une enfant, d'une orpheline ayant alors douze ans, et dont on me parlait dans les termes cruels que vous venez de rapporter. La personne qui m'écrivait disait avoir élevé secrètement cette orpheline et fait disparaître jusqu'aux moindres traces de son existence ; elle ajoutait que, si l'auteur de la lettre venait à mourir, cette enfant resterait sans nom et sans appui sur la terre ; et me demandait si, dans ce cas-là, je voudrais bien veiller sur elle et continuer l'œuvre commencée. »

J'écoutais en silence, les yeux fixés sur mon tuteur.

« Vos souvenirs, chère fille, suppléeront à ce que la lettre faisait seulement pressentir, et vous rappelleront ces principes d'une religion faussée, en vertu desquels cette femme put admettre qu'il fût nécessaire pour une enfant d'expier la faute dont elle était innocente. Je ressentis une compassion profonde pour le pauvre ange dont la vie était si malheureuse, et je répondis à la lettre. »

Je pris la main de mon tuteur et je la baisai respectueusement.

« On m'imposait la condition, poursuivit-il, de ne jamais chercher à voir la personne qui m'écrivait, et qui depuis longtemps avait rompu toute relation avec le monde ; on me priait de désigner un agent qui s'entendrait avec elle ; je choisis M. Kenge, à qui l'auteur de la lettre confia, sans qu'il le lui eût demandé, qu'elle ne portait pas son véritable nom et qu'elle était la tante de l'enfant, si toutefois les liens du sang existaient en pareil cas. Elle ajouta que rien au monde ne lui en ferait avouer davantage ; M. Kenge resta convaincu de la fermeté inébranlable de cette résolution ; et c'est là, chère Esther, tout ce que j'ai à vous dire. »

Je gardai la main de mon tuteur quelque temps dans les miennes.

« J'allais voir quelquefois ma pupille, reprit M. Jarndyce ; la chère enfant ne s'en doutait pas ; je reconnus qu'elle était heureuse, qu'elle savait se rendre utile et surtout se faire aimer ; enfin je l'ai prise avec moi ; elle me rend au centuple et à chaque heure du jour le peu que j'ai fait pour elle.

— Et à chaque instant, répondis-je, l'orpheline bénit le tuteur qui est pour elle un père. »

À ces paroles, un nuage passa rapidement sur le front de M. Jarndyce ; il me sembla que le mot « père » lui avait produit une commotion étrange quoiqu'il reprît aussitôt son calme et son sourire. Mais c'est égal, j'étais bien sûr d'avoir vu son émotion, et je me répétais toujours intérieurement avec surprise ces mots tombés auparavant de sa bouche : « Vous ne pourriez pas me comprendre. » Ce n'était toujours pas ce qu'il venait de me dire : cela, j'avais pu le comprendre aisément... Hélas ! ce n'était que

trop vrai : Je ne comprenais pas, et je restai longtemps encore sans comprendre.

« Un bonsoir paternel, Esther, me dit-il en m'embrassant sur le front ; allez vous reposer ; ne travaillez pas la nuit, c'est assez de la journée, bonne petite ménagère ! »

Je ne repris pas mon ouvrage et ne pensai plus à rien. J'ouvris mon cœur à Dieu en reconnaissance de toutes les bontés dont il m'avait comblée, et je m'endormis du plus profond sommeil.

Le lendemain, nous eûmes la visite de M. Allan Woodcourt ; il partait pour les Indes comme chirurgien de marine, et venait nous faire ses adieux. Il était sans fortune ; sa mère avait dépensé toutes ses épargnes pour subvenir aux frais de son éducation médicale ; et, bien que nuit et jour il prodiguât ses soins à des malheureux sans nombre et se montrât aussi habile que généreux et bon, il ne recevait pas assez d'argent pour suffire à ses dépenses. Il avait sept ans de plus que moi... remarque bien inutile, je ne sais pas pourquoi je la fais. Il exerçait la médecine depuis trois ou quatre ans, et n'aurait pas fait ce voyage s'il avait pu se soutenir quelques années encore ; n'en ayant pas le moyen, il se décidait à partir. C'était vraiment fâcheux, car il se faisait remarquer parmi les hommes les plus distingués dans son art, et les princes de la science avaient la plus haute opinion de son mérite.

Il était accompagné de sa mère qui venait nous voir pour la première fois ; c'était une femme d'un certain âge, bien encore, avec de beaux yeux noirs, mais qui semblait très-fière. Née dans le pays de Galles, elle comptait parmi ses ancêtres un personnage éminent, du nom de Morgan-ap-Kerrig, natif de Gimlet, je crois, dont l'illustration et les alliances rivalisaient d'éclat avec celles

des souverains. Ce Morgan-ap-Kerrig avait passé toute sa vie dans les montagnes, à combattre sans cesse un ennemi quelconque ; et le barde Crumlinwallinwer avait célébré ses exploits dans une pièce de vers immortelle intitulée Mewlinnwillinwodd.

Mistress Woodcourt, après s'être étendue longuement sur la renommée de l'illustre Morgan-ap-Kerrig, ajouta « qu'elle ne doutait pas que son fils Allan ne se souvînt de sa généalogie, en quelque lieu qu'il fût, et ne repoussât toute alliance qui serait indigne de lui. » S'adressant alors à son fils, elle lui dit qu'il ne manquait pas dans les Indes de jeunes Anglaises qui s'y étaient rendues pour spéculer sur leurs charmes ; que, parmi elles, on pouvait en trouver qui joignissent la fortune à la beauté, mais que, pour le descendant d'une aussi noble race, ni la beauté ni la fortune n'étaient rien sans la naissance, qui devait passer en première ligne ; elle parla si longtemps sur ce sujet, que je crus un instant, et cela me fit de la peine, que... mais quelle folie de supposer qu'elle connaissait mon origine et qu'elle en eût le moindre souci !

M. Woodcourt paraissait un peu contrarié de la prolixité de sa mère ; toutefois il avait pour elle trop de respect pour le lui témoigner, et s'efforça délicatement de rendre la conversation générale en exprimant sa gratitude à M. Jarndyce pour l'accueil qu'il avait reçu chez lui, et pour les heureux moments qu'il y avait passés. « Le souvenir que j'en conserve, dit-il, me suivra partout, croyez-le bien, et restera toujours gravé au fond de mon cœur. » Nous lui serrâmes la main les uns après les autres ; il posa ses lèvres sur la main d'Éva... puis sur la mienne ; et partit pour ce voyage qui devait durer si longtemps ! si longtemps !

Je fus très-occupée tout le reste de la journée ; j'écrivis à Bleak-House pour y donner des ordres ; mon tuteur me chargea de répondre pour lui à plusieurs lettres ; j'époussetai ses livres, ses papiers, je me donnai beaucoup de mouvement, et jamais mon trousseau de clefs n'avait tinté davantage ; le jour allait finir, et j'étais assise près de la fenêtre où je travaillais avec ardeur en chantant quelque vieux refrain, quand je vis entrer Caroline Jellyby, que j'étais bien loin d'attendre. Elle tenait à la main un délicieux bouquet.

« Oh ! les charmantes fleurs ! m'écriai-je.

— Oui, répondit Caroline, je n'en ai jamais vu d'aussi jolies.

— C'est de Prince ? lui dis-je tout bas.

— Non, répliqua-t-elle en secouant la tête et en me faisant sentir le bouquet.

— Alors, chère Caroline, vous avez un second adorateur.

— Vraiment ? ce bouquet ressemble-t-il à un présent d'amoureux ! »

Je lui pinçai la joue ; elle se prit à rire et me dit qu'elle était venue nous voir en attendant Prince, qui, dans une demi-heure, se trouverait au coin de la rue ; elle s'assit auprès de la fenêtre et se mit à causer avec Éva et moi, me faisant respirer les fleurs de temps en temps, ou les approchant de ma figure pour voir l'effet qu'elles produiraient dans mes cheveux. Enfin, comme elle allait partir, elle m'emmena dans ma chambre et attacha le bouquet à mon corsage.

« Pour moi ! m'écriai-je avec surprise.

— Mais oui, répondit-elle en m’embrassant ; quelqu’un les a laissées pour vous au moment de son départ.

— Quelqu’un... au moment de son départ ?

— Chez la pauvre miss Flite ; quelqu’un qui fut bien bon pour elle, et qui est parti pour rejoindre son vaisseau, il y a une heure à peine ; non, non, ne les ôtez pas ; laissez-les reposer là, dit-elle en les fixant avec soin. J’étais présente quand on les apporta chez miss Flite, et je crois bien que c’est pour qu’elles soient où je les ai mises qu’elles ont été laissées.

— Vraiment ! dit Éva en riant et en me prenant par la taille, ce bouquet ressemble-t-il à un présent d’amoureux ? Eh bien ! oui, dame Durden, tout à fait ! tout à fait ! »

18

Il ne fut pas si aisé qu’on l’avait cru d’abord de faire entrer Richard dans l’étude de M. Kenge, pour y commencer une espèce de noviciat de la nouvelle carrière qu’il voulait entreprendre ; le principal obstacle était Richard lui-même. Dès qu’il lui fut possible de quitter M. Badger, son incertitude recommença ; il ne savait pas si réellement il faisait bien d’abandonner la médecine ; ce n’était pas une mauvaise profession ; il n’était pas bien sûr qu’il n’eût pas de goût pour elle, ni surtout qu’une autre lui plût davantage ; il fallait encore essayer. Il s’enferma donc pendant un mois avec quelques livres et quelques os, parut faire des progrès excessivement rapides, acquérir en peu de temps un grand fonds de connaissances ; puis son ardeur se refroidit peu à peu, s’étei-

gnit complètement, et reprit plus vive que jamais. Enfin, ses oscillations entre le droit et la médecine durèrent si longtemps, que le milieu de l'été arriva avant qu'il eût quitté définitivement le docteur Badger pour entrer chez M. Kenge, mais, avec tout cela, loin d'être honteux de son inconstance, il s'admirait de s'être enfin décidé cette fois pour tout de bon. Il y mettait tant d'ingénuité, et se montrait en même temps si plein de verve et d'entrain, si passionné pour Éva, qu'il eût été difficile de ne pas lui faire bonne mine.

« Quant à M. Jarndyce, qui, par parenthèse, se plaignait pendant tout ce temps-là du vent d'est ; quant à M. Jarndyce, disait Richard, c'est bien le meilleur de tous les hommes ; et ne fût-ce que pour lui plaire, dame Durden, je travaillerais d'arrache-pied et jusqu'au bout, pour mener à bonne fin mes études nouvelles. »

L'idée seule de le voir s'appliquer sérieusement à une étude quelconque formait un singulier contraste avec sa figure enjouée, et semblait une bizarre anomalie avec l'insouciance de ses manières. Il nous disait pourtant, lorsqu'il venait nous voir, qu'il travaillait au point de ne pas comprendre comment ses cheveux n'en avaient pas blanchi. C'est alors qu'il abandonna M. Badger pour entrer chez Kenge et Carboy vers le milieu de l'été.

Nous le retrouvons à cette époque, en fait d'argent, ce qu'il était autrefois : généreux, prodigue, follement imprévoyant et persuadé néanmoins qu'il mettait dans ses dépenses tout l'ordre imaginable. Un jour, que je disais devant lui à Éva, d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, qu'il lui faudrait au moins la bourse du prince Fortuné :

« Mon bijou de cousine, vous entendez cette vieille femme, s'écria-t-il ; savez-vous pourquoi elle vous dit cela ? parce que j'ai payé dernièrement un certain habit, avec les boutons, huit livres et quelques schellings ; notez bien, que si j'étais resté chez le docteur, il m'aurait fallu en donner douze pour suivre un cours nauséabond ; j'ai donc gagné à cela quatre livres d'un seul coup. »

Nous agitâmes longtemps, mon tuteur et moi, la question de savoir quels arrangements nous prendrions pour son établissement à Londres pendant les quelques mois qu'il passerait chez Kenge à titre de noviciat ; car, depuis lors, nous étions rentrés à Bleak-House, et la distance ne lui permettait pas d'y venir plus d'une fois par semaine.

« Si Richard, me disait M. Jarndyce, avait réglé avec M. Kenge et devait suivre définitivement la nouvelle carrière où il désire entrer, il prendrait un appartement complet où nous pourrions de temps à autre aller passer quelques jours ; mais, petite femme, ajoutait mon tuteur en se frottant la tête d'une manière significative, il est bien loin d'être engagé avec Kenge, et d'avoir rien conclu. » Nous finîmes par l'installer dans une vieille maison bien tranquille, située près du square de la Reine et où il occupait au mois deux petites chambres, convenablement garnies. Son premier soin fut de dépenser tout l'argent qu'il possédait en achat de futilités diverses pour orner son logement ; et, chaque fois qu'Éva et moi nous parvenions à le détourner d'une emplette inutile et dispendieuse, il prenait note de ce qu'elle aurait coûté, achetait quelque chose d'un peu moins cher et envisageait la différence comme un bénéfice clair et net.

Toutes ces affaires avaient retardé notre visite à M. Boythorn. Enfin, Richard ayant pris possession de son logement, rien ne

s'opposa plus à notre départ pour le comté de Lincoln ; à l'époque où nous étions, Rick aurait pu venir avec nous sans le moindre inconvénient ; mais il était dans tout le feu de ses débuts chez Kenge, et faisait des efforts inouïs pour débrouiller les mystères de Jarndyce contre Jarndyce.

Il resta donc à Londres, ce qui fut pour Éva l'occasion de vanter avec bonheur son zèle et son activité.

Notre voyage se fit très-agréablement, et nous eûmes dans M. Skimpole un compagnon fort aimable. Ses meubles avaient été saisis par le successeur de Coavinses ; mais la perte de son mobilier paraissait être pour lui un soulagement réel. « Les chaises et les tables, disait-il, sont des objets fatigants par leur monotonie, et qui finissent à la longue par vous exaspérer. Quel avantage de ne pas être lié à tel ou tel fauteuil, de se poser comme un papillon, sur des sièges que vous pouvez varier sans cesse, en les louant chez le tapissier ; de voltiger du bois de rose à l'acajou, du noyer au palissandre et de telle forme à telle autre, suivant l'humeur où l'on se trouve !

« Ce qu'il y a de bizarre dans cette affaire, ajouta-t-il avec un profond sentiment de ce qu'il y avait de comique dans l'aventure, c'est que mes meubles ne sont pas payés et que mon propriétaire les enlève tranquillement comme s'ils étaient à moi ; ne trouvez-vous pas qu'il y a là quelque chose de grotesque ? Le marchand de tables et de chaises ne s'est pas engagé à payer mon loyer ; pourquoi mon propriétaire va-t-il s'en prendre à lui ? Si j'avais un bouton sur le nez et que ce bouton blessât les idées spéciales que mon propriétaire a conçues de la beauté, ce ne serait pas un motif pour aller écorcher le nez de mon ébéniste, dépourvu de cet

ornement ; le raisonnement du propriétaire est complètement défectueux.

— Il résulte de tout cela, répondit mon tuteur d'un air enjoué, que celui qui a répondu pour les meubles devra les payer.

— Certainement, reprit M. Skimpole, et c'est là ce qui achève le ridicule de mon propriétaire ; vous n'ignorez pas, lui ai-je dit, que c'est mon excellent ami Jarndyce qui devra payer tout ce que vous enlevez d'une façon aussi indélicate ; n'avez-vous donc nul respect pour le droit de propriété de cet excellent ami ?

— Et il a refusé toutes vos propositions ? demanda M. Jarndyce.

— Toutes mes propositions, répondit M. Skimpole. Je l'ai pris à part et lui ai dit : « Vous entendez les affaires ? — Oui, monsieur. — Très-bien, ai-je répondu ; eh bien ! traitons cette affaire-là entre nous ; voici du papier, des plumes, de l'encre et des pains à cacheter ; que demandez-vous ? J'habite votre maison depuis longtemps, et, je le crois, à notre mutuelle satisfaction, jusqu'au moment où ce malentendu s'est élevé entre nous ; arrangeons cela en amis et d'après toutes les règles qu'on suit en affaires : que voulez-vous ? que demandez-vous ? » Pour toute réponse, il me dit en langage figuré, à la façon des Orientaux : « qu'il n'avait jamais vu la couleur de mon argent. — Mon aimable ami, répondis-je, c'est tout simple ; je n'en ai jamais et ne sais pas même ce que c'est. — Eh bien ! reprit-il, que m'offririez-vous si je vous donnais du temps ? — Je ne sais pas ce que vous voulez me dire avec votre temps, répondis-je encore ; mais je suis prêt à faire tout ce qui pourra se conclure entre nous avec du papier, des plumes, de l'encre et des pains à cacheter. Mais, encore une fois,

ne vous payez pas aux dépens d'un autre, ce qui est une folie ; et, puisque vous connaissez les affaires, terminons celle-là entre nous. Il ne voulut pas m'entendre, et la chose en resta là. »

Si le caractère de M. Skimpole avait quelques inconvénients, il avait assurément ses avantages ; par exemple, celui de permettre à cet aimable compagnon de satisfaire un excellent appétit et de manger un panier de pêches de primeur, comme il lui arriva de le faire pendant notre voyage, sans qu'il songeât à payer quoi que ce soit. Il en fut de même, lorsque arrivés où nous quitions la voiture, on lui demanda le prix de sa place.

« Combien faut-il pour que vous soyez largement rétribué ? demanda-t-il à son tour.

— Un petit écu, répondit le conducteur.

— Ce n'est pas cher, » reprit-il en laissant M. Jarndyce donner ce qu'on lui demandait.

Quel beau temps ! quel délicieux voyage ! La brise faisait onduler si gracieusement les blés verts ; l'alouette chantait d'une voix si gaie ; la feuillée était si fraîche et si épaisse ; il y avait tant de fleurs dans les haies, et les champs de fèves emplissaient l'air d'un parfum si pénétrant ! La voiture s'arrêta sur la place du marché, dans une petite ville d'un calme plat, où nous vîmes un clocher, une croix sur la place, une rue tout inondée de soleil, une mare où un vieux cheval rafraîchissait ses jambes, et quelques hommes endormis çà et là, dans quelque coin à l'ombre. Après le mouvement de la route, le bruit du vent dans les feuilles et la houle des blés verts, cette petite ville nous paraissait aussi morne, aussi chaude, aussi paralysée que pouvait l'être une ville d'Angleterre.

M. Boythorn nous attendait à l'auberge avec une voiture découverte pour nous emmener chez lui à quelques milles de distance ; il était à cheval ; en nous voyant il s'empressa de mettre pied à terre.

« Parbleu, s'écria-t-il après nous avoir fait un salut plein de courtoisie, voilà une infâme diligence ! le plus abominable véhicule dont jamais la voie publique ait été encombrée ; vingt-cinq minutes de retard ! le conducteur mériterait d'être pendu.

— En retard ? répondit M. Skimpole ; mais vous savez, cher monsieur, que je ne connais pas les heures.

— Vingt-cinq minutes ! reprit M. Boythorn en consultant sa montre ; et deux femmes dans la voiture ! Cet affreux coquin l'a fait de propos délibéré, car il est impossible que ce soit accidentel ! d'ailleurs, son père et son oncle étaient les plus infâmes débauchés qui aient jamais conduit une diligence. »

Tout en disant ces paroles avec la plus grande indignation, il nous offrait la main avec une extrême politesse, pour nous faire monter en voiture, et son visage n'exprimait que le contentement et le plaisir.

« Je suis désolé, mesdames, reprit-il en restant découvert auprès du phaéton, d'être forcé d'allonger d'environ deux milles le chemin que vous avez à faire ; mais la route directe traverse le parc de sir Leicester Dedlock ; et j'ai juré de ne pas mettre le pied, ni moi ni mes chevaux, sur les terres du baronnet, tant que les relations qui existent entre nous resteront dans le même état. » Et son regard ayant rencontré celui de M. Jarndyce, il fit entendre un de ses effrayants éclats de rire, qui parut faire sortir un moment de sa torpeur la petite place du marché.

« Les Dedlock sont-ils au château, Laurence ? demanda mon tuteur à M. Boythorn, qui trotta sur le gazon à côté de la voiture.

— Sir Arrogant de Sottenville est ici, répliqua M. Boythorn, ah ! ah ! ah ! et je suis enchanté d'avoir à vous apprendre qu'il y est pris par les pieds ; quant à milady... (M. Boythorn fit un geste plein de grâce comme pour exprimer qu'elle restait complètement en dehors de toute querelle) je crois qu'on l'attend tous les jours, et je ne suis pas surpris le moins du monde de lui voir retarder son arrivée le plus possible. Le motif qui a pu déterminer cette femme supérieure à épouser cette effigie de baronnet est l'un des mystères les plus impénétrables qui aient jamais dérouté la perspicacité humaine ; ah ! ah ! ah !

— Je suppose, répondit en riant M. Jarndyce, que nous pourrions entrer dans le parc et nous y promener quelquefois, à moins que nous ne soyons compris dans l'obligation que tu t'es imposée de n'y pas mettre les pieds.

— Je laisse à mes hôtes une liberté complète, excepté pour fixer leur départ, répondit-il en nous saluant avec une grâce infinie Éva et moi ; je regretterai seulement de n'avoir pas le bonheur de vous accompagner dans le parc de Chesney-Wold, qui est un endroit magnifique ; mais, j'en jure par la lumière de ce jour d'été, Jarndyce, si vous faites une visite au propriétaire de ces lieux tandis que vous serez chez moi, il est plus que probable qu'on vous recevra froidement. Il est dans tous les temps d'une froideur excessive et roide comme un piquet ; mais il y ajoutera certainement un petit supplément de roideur pour les amis de son voisin Boythorn.

— Je ne le soumettrai pas à cette épreuve, répondit mon tuteur ; il serait aussi indifférent au plaisir de me recevoir que moi à l'honneur de le connaître. Je me contenterai parfaitement de visiter son parc et peut-être son château comme simple voyageur, sans prétendre davantage.

— À merveille ! s'écria M. Boythorn ; je suis enchanté de cette détermination qui s'accorde mieux avec ma position. On me regarde ici comme un second Ajax, défiant le maître des dieux, ah ! ah ! ah ! Quand je vais le dimanche à notre petite église, une partie considérable de la paroisse qui n'est guère considérable s'attend à me voir tomber sur les dalles, foudroyé par la colère du Dedlock ; et je ne doute pas qu'il ne s'y attende lui-même et ne soit fort surpris que ce ne soit pas fait déjà, car c'est bien l'âne le plus vain et le plus dénué de cervelle qui ait jamais existé. »

Notre arrivée sur le haut d'une colline que nous avions montée à pied, et d'où l'on apercevait Chesney-Wold, détourna la pensée de notre ami, qui reporta sur le château l'attention qu'il avait donnée jusqu'alors à son insipide propriétaire.

C'était une ancienne résidence, d'un extérieur pittoresque, située dans un parc admirable, d'où s'élevait le clocher de la petite église dont avait parlé M. Boythorn. Oh ! les beaux arbres ! la lumière et l'ombre passaient rapidement au-dessus d'eux, comme si des anges eussent glissé dans les airs, portant de doux messages par ce beau jour d'été. Quel ravissant coup d'œil que ces pentes couvertes d'un gazon si uni et si frais, que ces eaux étincelantes, que ces jardins, où les fleurs étaient groupées avec symétrie, et dont les vives nuances s'harmonisaient entre elles ! Au milieu du calme et du silence qui l'environnaient de toute part, le château avec ses pignons, ses cheminées, ses tourelles, son por-

tail sombre et sa large terrasse, dont la balustrade était couverte de rosiers, avait quelque chose de fantastique dans sa masse, à la fois imposante et légère. Quelle douce quiétude vous pénétrait en regardant cette belle vue ! Le manoir, les jardins, la terrasse, les pièces d'eau, les vieux chênes, les grands bois à l'horizon, la perspective qui s'étendait au loin, nuancés de pourpre et d'azur, tout enfin paraissait plongé dans un repos que rien ne devait troubler.

Quand nous traversâmes le petit village, M. Boythorn, passant devant la porte de l'auberge, où se balançaient pour enseigne les armes de Dedlock, échangea quelques paroles avec un jeune gentleman assis sur un banc, et qui avait auprès de lui divers instruments de pêche.

« C'est le petit-fils de la femme de charge du château, M. Rouncewell, nous dit M. Boythorn. Il aime passionnément une jolie fille qui est au service des Dedlock. Milady a pris à son tour un caprice pour cette charmante enfant, qu'elle veut garder auprès d'elle ; honneur auquel mon jeune ami ne se montre pas sensible. Et ne pouvant pas se marier maintenant, alors même que Rosa voudrait y consentir, il en prend son parti comme il peut ; et vient souvent ici passer un ou deux jours, afin de... pêcher... Ah ! ah ! ah !

— Sont-ils engagés l'un à l'autre, monsieur ? demanda Éva.

— Je crois qu'ils se comprennent fort bien, miss Clare ; mais vous les verrez probablement, et c'est vous qui m'apprendrez alors ce que vous me demandez aujourd'hui. »

Éva rougit ; M. Boythorn, pressant l'allure de son cheval, mit pied à terre à la porte de sa demeure ; et, la tête découverte, il se tint prêt à nous recevoir dès que nous y serions arrivés.

Il habitait une jolie maison, qui servait autrefois de presbytère, et devant laquelle s'étendait une grande pelouse ; un jardin rempli de fleurs était sur le côté ; par derrière se trouvaient le potager et le verger ; tout cela entouré d'un vieux mur en briques, et présentant l'aspect d'une abondance plantureuse. La vieille allée de tilleuls ressemblait à un cloître de verdure ; les cerisiers et les pommiers étaient chargés de fruits, les groseilliers laissaient tomber jusqu'à terre leurs branches qui pliaient sous les grappes ; les fraises, les framboises s'y trouvaient à profusion, et tout le long de l'espalier les pêches mûrissaient par centaines. Au milieu des filets tendus et des châssis qui étincelaient au soleil, se voyait une incroyable quantité de légumes de toute espèce, tandis que l'air était parfumé de la senteur vivifiante des plantes aromatiques, sans parler de celle qu'y ajoutaient les prairies voisines où l'on faisait les foin.

Il régnait tant de sérénité dans l'enceinte du vieux mur de briques qu'à peine si les plumes disposées en guirlandes pour effrayer les oiseaux s'agitaient faiblement ; et le vieux mur lui-même avait une si douce influence sur la maturité, que les vieux clous, qui çà et là retenaient quelques lambeaux de lisière, semblaient avoir mûri plutôt avec le reste que s'être usés par la rouille, suivant la loi commune.

La maison, moins bien tenue que le jardin, était une de ces anciennes habitations où l'on trouve des sièges sous la grande cheminée de la cuisine carrelée de briques, et de grandes poutres au plafond. Sur l'un des côtés de cette vieille demeure, s'étendait le chemin en litige où M. Boythorn faisait monter la garde nuit et jour par une sentinelle en blouse, qui, en cas d'agression, devait sonner une grosse cloche, détacher un bouledogue, et faire feu de

toutes ses pièces pour repousser l'ennemi. Non content de cela, notre ami avait peint lui-même de larges écriteaux qu'il avait attachés à des pieux, et qui portaient ces avertissements solennels : « Gardez-vous du bouledogue, il est féroce, signé Lawrence Boythorn. — L'espingle est chargée de chevrotines, Lawrence Boythorn. — Il y a ici des pièges à loup et des fusils à ressort tendus à toute heure de la nuit et du jour, Lawrence Boythorn. — Quiconque aurait l'audace de commettre le moindre délit sur cette propriété serait immédiatement puni par tout ce que le châtiement privé peut avoir de plus sévère, et poursuivi selon toute la rigueur des lois, Lawrence Boythorn. »

« Vous vous êtes donné là beaucoup de peine, lui dit M. Skimpole avec sa légèreté ordinaire ; et pour une chose qu'après tout vous ne prenez pas au sérieux.

— Pas au sérieux ! reprit M. Boythorn avec une chaleur indigne ; pas au sérieux ! mais si j'avais pu espérer de le dresser convenablement, j'aurais acheté un lion à la place du bouledogue que voici, et je l'aurais lancé contre le premier scélérat qui se serait permis d'empiéter sur mes droits. Que sir Leicester consente à venir, et à vider la question en combat singulier ; j'irai à sa rencontre avec n'importe quelle arme connue ou à connaître ; c'est ainsi que je prends la chose ; ce n'est pas plus sérieux que cela ! »

Nous étions arrivés le samedi, et le lendemain matin nous nous dirigeâmes vers la petite église du parc, afin d'assister à l'office. Un charmant sentier qui serpentait à côté du terrain en litige nous conduisit, à travers les grands arbres, jusqu'au porche du temple.

L'assemblée, fort peu nombreuse, était composée de gens de campagne, à l'exception toutefois de la collection considérable des domestiques du château, dont la plupart étaient déjà placés lorsque nous arrivâmes : quelques valets de pied majestueux, un vieux cocher, modèle accompli du genre, ayant l'air d'être le représentant officiel de toutes les vanités qu'il avait conduites en carrosse, et de jolies femmes que dominaient la grande taille et la belle figure de la vieille femme de charge. Auprès d'elle se trouvait la jeune fille dont M. Boythorn nous avait parlé la veille en passant devant l'auberge : elle était si jolie, que sa beauté seule me l'aurait fait reconnaître, alors même que je ne l'aurais pas vue rougir sous le regard du jeune pêcheur que j'aperçus non loin d'elle.

Un visage, qui n'était pas non plus sans beauté, mais d'une physionomie peu agréable, et qui appartenait à une Française, épiait cette jeune fille avec malice, et regardait, à vrai dire, tous ceux qui étaient là, d'un air peu bienveillant.

La petite église, ancienne et sombre, avait quelque chose de solennel et sentait cette odeur terreuse qui s'exhale des tombeaux ; les fenêtres, ombragées par les arbres, versaient à l'intérieur une lumière affaiblie et verdâtre, qui pâlisait tous les visages, assombrissait les feuilles d'airain mêlées aux dalles, et faisait ressortir l'éclat inestimable du rayon de soleil, qui brillait sous le portail où le sacristain continuait à sonner la cloche. Un certain mouvement qui eut lieu vers la porte, une expression de crainte respectueuse sur le visage des paysans, et la résolution féroce que témoigna tout à coup M. Boythorn de ne pas avoir l'air de se douter de l'existence de quelqu'un, m'annoncèrent que le grand monde arrivait et que le service allait enfin commencer.

« N'entre pas en jugement avec ton serviteur, ô mon Dieu, car à ta vue... »

Pourrai-je jamais oublier l'émotion dont je fus saisie, en rencontrant ce regard, et la manière dont ces beaux yeux sortirent tout à coup de leur langueur pour s'attacher sur les miens ? Ce regard ne dura qu'un instant, et je baissai la tête sur mon livre ; mais c'était un éclair qui avait suffi pour graver à jamais ce noble visage dans mon souvenir.

Et, chose étrange, au fond de moi-même se réveillait la mémoire des jours solitaires que j'avais passés chez ma marraine ; je me retrouvais à l'époque où, me dressant sur la pointe des pieds pour me voir dans ma petite glace, je m'habillais seule, après avoir habillé ma poupée. Et cependant j'étais bien sûre de n'avoir jamais vu cette lady ; bien sûre, bien sûre.

Il était facile de reconnaître que le gentleman à cheveux gris, cérémonieux et goutteux, qui occupait, seul avec elle, le banc d'honneur, était sir Leicester, et que cette femme était lady Dedlock ; mais pourquoi son visage était-il pour moi comme un miroir brisé, où je retrouvais confusément les débris de mes souvenirs ? Et pourquoi ce regard, saisi à l'aventure, m'avait-il si profondément troublée que j'en tressaillais encore ?

Je voulus surmonter cette faiblesse, et redoublai d'attention pour suivre les paroles du service. Mais, au lieu d'arriver à mon oreille par la voix du lecteur, il me semblait qu'elles étaient prononcées par ma marraine, dont je croyais entendre l'accent bien connu. Lady Dedlock, pensai-je, ressemblerait-elle par hasard à ma marraine ? Peut-être un peu ; mais l'expression des traits était si différente et la sévérité implacable qui avait sillonné de

rides le visage de ma marraine, comme les frimas creusent les rocs, manquait trop complètement à la figure que j'avais sous les yeux pour que cette ressemblance ait pu me frapper tout d'abord. Jamais non plus je n'avais rencontré chez une autre cette fierté dédaigneuse empreinte sur le visage de lady Dedlock ; et, cependant, moi, oui moi, la pauvre Esther, cette petite fille qui vivait à part, et dont le jour de naissance ne rappelait que honte et douleur, je me voyais me dresser moi-même devant moi, évoquée du passé, fascinée par cette brillante lady, que je savais pourtant bien ne pas connaître et n'avoir jamais vue. Peu à peu, néanmoins, je finis par vaincre cette étrange émotion, et je pus regarder sans trouble du côté de milady. C'était avant le sermon et pendant qu'on se préparait à chanter ; elle ne fit pas attention à moi ; et les battements de mon cœur s'arrêtèrent pour redoubler quelques moments après, quand elle me regarda une ou deux fois avec son lorgnon, ainsi qu'Éva.

L'office terminé, sir Leicester, bien qu'obligé de se servir d'une forte canne pour marcher, offrit son bras à milady avec autant de respect que de galanterie, et la conduisit pompeusement jusqu'à la voiture, attelée des poneys qui les avaient amenés. Les domestiques se dispersèrent ; et enfin s'écoula le commun des martyrs, que sir Leicester, d'après M. Skimpole, avait contemplé tout le temps comme un homme qui a dans le ciel un domaine considérable dont ils font partie.

« C'est que réellement il le croit, répondit M. Boythorn ; il le croit fermement, comme son père, son grand-père et ses arrière-grands-pères l'avaient cru avant lui.

— Savez-vous, reprit M. Skimpole, qu'il m'est agréable de rencontrer un homme de cette espèce ?

— Pas possible ? dit M. Boythorn.

— Un homme qui éprouve le besoin de vous patronner ! poursuivait M. Skimpole ; je trouve cela fort bien, et, pour ma part, ne m'y oppose nullement.

— Mais moi je m'y oppose, répliqua M. Boythorn avec violence.

— Vraiment ? reprit M. Skimpole ; mais c'est se donner de la peine ; et je ne vois pas pourquoi vous vous en donneriez. Quant à moi, je prends les choses comme elles sont, et ne m'inquiète pas du reste. Je viens ici, par exemple ; j'y trouve un potentat qui exige des hommages. Fort bien, « Puissant potentat, lui dis-je, vous demandez mon hommage, le voici ; je trouve plus facile de céder que de contester. Si vous avez quelque chose d'agréable à me montrer, je serai très-heureux de le voir ; quelque chose de bon à m'offrir, je serai heureux de l'accepter. » Mon homme répond à cela : « Voici un charmant camarade, qui s'accorde à merveille avec ma digestion et mon système bilieux ; qui ne me force pas à me rouler sur moi-même comme un hérisson, tous mes piquants dehors ; qui me permet, au contraire, de m'étendre, de m'épancher, de montrer ma doublure d'argent comme le nuage de Milton, ce qui est plus agréable pour tous les deux. » C'est ma manière de prendre les choses ; que voulez-vous ! je suis un enfant.

— Mais supposez que demain vous vous trouviez ailleurs, dit M. Boythorn, et que vous ayez précisément affaire à l'adversaire de ce potentat, qu'arriverait-il ?

— Absolument la même chose, répliqua M. Skimpole de l'air le plus naturel du monde ; je dirais alors, mon estimable Boythorn,

en supposant que vous soyez la personnification de l'être imaginaire dont il s'agit, mon estimable Boythorn, vous êtes opposé à ce puissant potentat ? Fort bien. Moi aussi, je n'ai d'autre affaire en ce monde que de me rendre agréable ; c'est mon rôle ici-bas et la grande affaire pour chacun. La société, après tout, n'est qu'un système d'harmonie ; si donc vous lui êtes contraire, je le suis. Et maintenant, excellent Boythorn, n'allons-nous pas dîner ?

— Mais l'excellent Boythorn pourrait vous dire, répliqua notre hôte dont le visage commençait à s'enflammer, je...

— Assurément, reprit M. Skimpole, il est très-probable qu'il me dirait qu'il ne demande pas mieux.

— D'aller dîner ? s'écria M. Boythorn en frappant la terre de sa canne et en s'arrêtant tout à coup ; mais les principes, monsieur Skimpole ! existent-ils, oui ou non ?

— Sur mon âme, répondit celui-ci avec un sourire ingénu et du ton le plus enjoué du monde, je n'en ai pas la moindre idée ; je ne sais pas même ce que vous appelez ainsi ; je ne sais pas où cela se trouve, et j'ignore qui le possède. Si vous en avez, et que cela soit confortable, j'en suis vraiment enchanté, et je vous en félicite. Quant à moi, je ne connais rien à tout cela, et je m'en passe à merveille ; mais j'irai volontiers du côté du dîner. »

Je m'attendais toujours à voir finir ces dialogues, qui se renouvelaient fréquemment, par quelque violente explosion de la part de M. Boythorn, ce qui n'eût pas manqué en toute autre circonstance ; mais il avait un sentiment si profond des devoirs que l'hospitalité impose, et M. Jarndyce riait si franchement des théories de M. Skimpole, que les choses ne dépassèrent jamais les bornes de la discussion ordinaire. Quant à ce dernier, qui

n'avait jamais l'air de savoir qu'il venait de marcher sur un terrain brûlant, il commençait un dessin qu'il ne finissait pas, s'asseyait au piano, jouait des fragments d'opéras, chantait des couplets détachés de diverses romances, ou bien allait dans le parc, s'étendait sous un arbre et regardait le ciel, « occupation pour laquelle, disait-il, je ne puis m'empêcher de croire que la nature m'ait expressément créé, tant elle est appropriée à mes goûts et à mes facultés.

« Les grandes entreprises, les efforts généreux, nous disait-il (toujours couché sur le dos), me procurent un plaisir infini. Je suis né cosmopolite ; j'ai pour les voyageurs une sympathie profonde. Je m'étends à l'ombre comme ici, par exemple, et je pense avec admiration à ces hommes courageux qui s'en vont au pôle nord ou qui pénètrent jusqu'au centre de la zone torride. À quoi peut servir un homme qui s'en va au pôle nord ? demanderont les esprits mercantiles. Je n'en sais rien ; à moins qu'il n'ait pour but d'occuper mes pensées tandis que je suis ici. Pouvons la chose à l'extrême ; prenons les nègres d'une plantation américaine : j'avoue que leur position est pénible, et je suppose qu'ils ne doivent pas l'aimer ; c'est en général une triste épreuve que celle qu'ils font de la vie ; mais pour moi ils peuplent le paysage, ils lui donnent une certaine poésie dont je suis vivement touché ; et qui sait si ce n'est pas là l'une des causes finales de leur malheureuse existence. »

Je me demandais s'il pensait quelquefois à sa famille, et sous quel point de vue sa femme et ses enfants se présentaient à son esprit cosmopolite ; mais autant que je pus le comprendre, ils ne s'y présentaient jamais sous une forme quelconque.

Une semaine s'était presque entièrement écoulée depuis le dimanche où mon cœur avait battu si vivement à l'église, et chaque jour le ciel avait été si bleu et le soleil si brillant, que nous avions pris un plaisir extrême à nous promener dans les bois, à voir la lumière traverser les feuilles transparentes et rayonner au milieu des ombres entrelacées des grands arbres, tandis que les oiseaux versaient leurs chants autour de nous, et que l'air semblait s'assoupir au bourdonnement des insectes. Nous avions un endroit favori où la mousse était épaisse et où gisaient, parmi les feuilles de l'année précédente, quelques arbres abattus dont l'écorce avait été enlevée. De ces arbres où nous allions nous asseoir, nos regards plongeaient sous une longue voûte de verdure soutenue par des milliers de colonnes ; et le rayon de soleil, frappant au loin celles qui terminaient la perspective, formait, avec l'ombre dont nous étions entourés, un contraste si radieux, qu'on aurait pris cette échappée pour la vision d'un monde meilleur. Le samedi, qui suivit notre arrivée, nous y étions assis, M. Jarndyce, Éva et moi, lorsque nous entendîmes gronder le tonnerre dans le lointain. Il avait fait une chaleur étouffante toute la semaine, et l'orage n'avait rien qui dût nous étonner ; mais il se déclara si promptement, qu'avant que nous eussions pu atteindre la lisière du bois, les éclairs se succédaient rapidement, et que la pluie traversait la feuillée comme si chacune de ses gouttes avait été une balle de plomb. Courir vers une échelle double placée en travers d'une palissade, en gravir les échelons couverts de mousse, et nous diriger vers une loge de garde située à peu de distance fut l'affaire d'un instant. Nous avions souvent remarqué la sombre beauté de cette loge, enveloppée de lierre et placée près d'une excavation profonde où nous avions vu le chien du garde plonger au milieu des fougères comme il l'eût fait dans une pièce d'eau.

L'intérieur était si obscur que nous n'y aperçûmes que le garde, encore lorsqu'il apporta deux chaises auprès de la porte pour Éva et pour moi. Les persiennes étaient ouvertes, et nous restâmes à l'entrée de la loge pour contempler l'orage. Il était beau d'entendre les grondements du tonnerre, de voir avec quelle puissance le vent courbait les arbres et chassait la pluie au loin comme un nuage de fumée ; et, tout en frémissant à la pensée des forces effrayantes dont notre frêle existence est environnée de toute part, il était doux de reconnaître combien ce pouvoir terrible était aussi bienfaisant et fécond. Sur la plus humble des fleurs, sur la plus petite des feuilles, cette fureur apparente versait une vie nouvelle et semblait ranimer la création tout entière.

« N'est-il pas dangereux de rester à un endroit aussi exposé à l'orage ?

— Non, Esther, » me répondit Éva.

Mais ce n'était pas moi qui avais parlé. Mon cœur battit de nouveau comme à l'église. Cette voix, que j'entendais pour la première fois, me causait la même impression que j'avais ressentie le dimanche précédent, et, comme alors, faisait surgir à mes yeux d'innombrables portraits de moi-même.

Lady Dedlock s'était réfugiée dans la loge avant notre arrivée. Nous ne l'avions pas aperçue dans l'ombre, et maintenant elle se tenait debout derrière ma chaise, où je vis sa main à côté de mon épaule lorsque je tournai la tête.

« Je vous ai fait peur ? » dit-elle.

Oh ! non, ce n'était pas de la peur. Et pourquoi donc aurais-je été effrayée ?

« Je crois avoir le plaisir de parler à monsieur Jarndyce ? re-prit-elle en s'adressant à mon tuteur.

— Votre mémoire me fait plus d'honneur que je ne l'aurais espéré, milady.

— Je vous ai reconnu dimanche à l'église ; et je regrette qu'une discussion tout à fait locale avec votre hôte, discussion que sir Leicester n'a cependant pas provoquée, je crois, rende à peu près inutile toute avance de notre part, pendant le séjour que vous vous proposez de faire ici.

— Je connais les circonstances qui s'y opposent, répondit mon tuteur en souriant, et je suis touché du regret que vous voulez bien me témoigner. »

Lady Dedlock avait donné la main à mon tuteur avec une nonchalance qui paraissait lui être ordinaire, et lui avait parlé d'une voix également, indifférente, mais harmonieuse et douce. Elle était aussi gracieuse que belle, parfaitement digne et maîtresse d'elle-même ; et je pensai qu'elle aurait pu gagner tous les cœurs si elle avait trouvé qu'ils en valussent la peine. Le garde lui apporta une chaise qu'il plaça au milieu du porche, où elle s'assit entre nous.

« Le jeune homme pour lequel vous avez écrit à sir Leicester, qui regretta vivement de ne pouvoir être utile à ce gentleman, a-t-il choisi une carrière ? demanda-t-elle à M. Jarndyce par-dessus son épaule.

— Oui, milady ; j'espère du moins qu'il continuera celle qu'il a embrassée. »

Elle paraissait avoir du respect pour mon tuteur, et désirer même de se concilier ses bonnes grâces. Il y avait une séduction puissante dans ses manières hautaines, qui devinrent plus familières, je dirais presque aisées et naturelles, si elle n'avait pas affecté de lui parler par-dessus l'épaule.

« Je présume que cette jeune fille est miss Glare, votre seconde pupille ? »

M. Jarndyce présenta Éva dans toutes les formes.

« Vous perdrez la réputation de don Quichotte que vous vous étiez faite, dit-elle en parlant (toujours par-dessus son épaule,) si vous ne redressez les torts que de beautés comme celle-ci ; mais présentez-moi également cette jeune lady, poursuivit-elle en se tournant en face de moi.

— Miss Summerson est réellement ma pupille, répliqua mon tuteur ; je ne réponds d'elle à aucun chancelier.

— A-t-elle perdu ses parents ?

— Oui, milady.

— Elle est fort heureuse au moins d'avoir un pareil tuteur. »

Lady Dedlock me regarda en disant ces paroles ; nos yeux se rencontrèrent ; tout à coup elle détourna les siens, qui exprimèrent presque le déplaisir ou l'aversion, et s'adressa de nouveau à M. Jarndyce, toujours sans tourner la tête.

« Des siècles se sont écoulés depuis l'époque où nous avions l'habitude de nous rencontrer, monsieur Jarndyce, reprit-elle.

— Il y a bien longtemps en effet, répondit mon tuteur ; du moins cela m'avait paru bien long quand je vous ai vue dimanche dernier.

— Et vous aussi, dit-elle avec dédain, vous voilà courtisan ? Peut-être pensez-vous qu'il est nécessaire de le devenir avec moi. Il faut que je doive cela à la réputation que j'ai réussi à me faire.

— Vous avez réussi à faire tant de choses, milady, continua mon tuteur, qu'il serait permis de vous imposer quelque pénitence en échange ; mais ce n'est pas moi qui voudrais m'en charger.

— Tant de choses !... répéta-t-elle en riant. Oui, peut-être. »

Elle nous considéra un instant, Éva et moi, comme si nous eussions été pour elle deux enfants ou à peu près ; et se mit à regarder la pluie d'un air calme en s'abandonnant à ses propres pensées avec la même liberté d'esprit que si elle avait été seule.

« Je crois me rappeler qu'à l'époque de notre voyage à l'étranger, dit-elle à M. Jarndyce, vous étiez plus lié avec ma sœur qu'avec moi.

— Nous nous étions vus plus souvent, répondit mon tuteur.

— Et puis il y avait moins de rapport entre nos deux caractères, et nous étions rarement d'accord, même avant notre séparation complète, reprit lady Dedlock. C'est peut être regrettable ; mais comment l'empêcher ? »

L'orage commençait à se dissiper ; la pluie diminuait peu à peu ; le tonnerre ne grondait plus qu'au loin, et le soleil brillait de

nouveau sur le feuillage humide, quand nous vîmes un petit phaéton se diriger de notre côté.

« Le messenger de milady est de retour, et voici la voiture, » annonça le garde chez qui nous nous trouvions.

Deux personnes descendirent du phaéton, portant des manteaux et des châles ; l'une d'elles était la femme de chambre française que j'avais vue à l'église, et l'autre, la jeune fille que j'avais remarquée auprès de la femme de charge : la première, hardie et provocante ; l'autre, confuse et timide.

« Comment ! dit lady Dedlock, vous êtes venues toutes deux ?

— C'est moi qui suis votre femme de chambre, milady, répliqua la Française, et le message était sans doute pour moi.

— J'avais peur que ce ne fût moi que vous eussiez voulu désigner, répondit la jolie fille.

— C'était vous que je demandais, mon enfant, reprit milady avec calme ; mettez ce châle sur mes épaules. »

Elle se baissa légèrement pour le recevoir, et la jeune fille le posa sur sa maîtresse ; la Française, à laquelle milady ne faisait nulle attention, avait les lèvres pâles et serrées en regardant sa rivale.

« Je vois avec peine, monsieur Jarndyce, dit milady à mon tuteur, que nous ne puissions pas renouveler notre ancienne connaissance. Permettez-moi de renvoyer le phaéton pour vos deux pupilles ; dans un instant il sera de retour. »

Nous refusâmes cette offre, malgré toute l'insistance qu'elle voulut bien y mettre ; milady prit alors gracieusement congé

d'Éva, ne me fit pas même le plus léger salut, posa la main sur le bras qu'avancait mon tuteur, et monta dans le phaéton : c'était une petite voiture de parc très-basse et à capote.

« Montez avec moi, petite, j'aurai besoin de vous, » dit milady à la charmante jeune fille.

Le phaéton s'éloigna, et la femme de chambre resta debout à la place où elle était descendue, ayant sur le bras le manteau qu'elle avait apporté pour couvrir milady.

J'imagine que rien ne déplaît aux orgueilleux comme l'orgueil qu'ils rencontrent chez les autres, et que l'air impérieux de la Française avait été la cause de sa disgrâce. Toutefois, la revanche qu'elle prit de cette mortification me sembla bien singulière ; elle demeura immobile jusqu'au moment où le phaéton eut disparu ; défaisant alors ses souliers avec le plus grand calme, elle les laissa par terre et marcha délibérément sur l'herbe mouillée en suivant la direction que la voiture avait prise.

« Cette jeune femme est-elle folle ? demanda mon tuteur.

— Non, monsieur, répondit le garde, qui, avec sa femme, suivait des yeux la femme de chambre. Hortense a une fameuse tête, au contraire ; mais elle est furieusement fière, et n'est pas fille à se laisser mettre de côté et à voir les autres passer devant elle sans joliment enrager.

— Mais pourquoi a-t-elle défait ses souliers pour marcher dans l'eau ? dit encore mon tuteur.

— Peut-être pour se rafraîchir, répondit le garde.

— Ou bien parce qu'elle prend cette eau-là pour autre chose, ajouta sa femme : du sang peut-être. Elle traverserait aussi bien un flot de sang qu'un ruisseau, quand sa tête est montée. »

Quelques minutes après nous passions à côté du château, qui nous parut encore plus paisible que le jour où nous l'avions aperçu pour la première fois. La brise soufflait doucement autour de ses murs ; le soleil faisait étinceler comme des diamants les gouttes de pluie qui tremblaient sur les pierres et les feuilles ; les oiseaux, silencieux un instant, recommençaient à chanter avec ardeur ; et, devant la porte, brillait, comme un char de fée, le petit phaéton ouvré d'argent qu'avait pris milady. Au milieu de ce paysage rempli de calme et de douceur, Mlle Hortense se dirigeait vers le château d'un pas ferme, le visage impassible et les pieds nus sur l'herbe toute mouillée.

19

Chancery-Lane est en vacances ; la justice et la loi ont désarmé ; le vaisseau qu'elles montaient, lourd, doublé de cuivre et bardé de fer, se radoube en ce moment et a licencié l'équipage ; le vent emporte à la dérive, Dieu sait où, l'esquif monté par les ombres des plaideurs qui supplient tous ceux qu'ils rencontrent de jeter les yeux sur leurs dossiers ; les tribunaux sont fermés ; les études, les cabinets des gens de loi dorment d'un sommeil caniculaire ; Westminster-Hall n'est plus qu'une solitude ténébreuse où les rossignols peuvent chanter, et les amants, plaideurs à la voix tendre, se promener sans crainte d'y rencontrer ceux qu'ils ont remplacés.

Le Temple, Chancery-Lane, Serjeant's-Inn et Lincoln's-Inn ressemblent à des ports mis à sec par le reflux, où la procédure est échouée sur la vase, et où les clerks désœuvrés bâillent en se balançant sur des tabourets qui ne reprendront leur perpendiculaire que lorsque la session ramènera la marée. Les portes sont closes, les paquets et les lettres s'entassent par boisseaux dans la loge du portier. L'herbe grandirait entre les pavés de Lincoln's-Inn et donnerait une récolte abondante, si les porteurs de contraintes, qui n'ont plus rien à faire que de s'asseoir à l'ombre, leurs tabliers sur la tête, afin de se préserver des mouches, ne l'arrachaient pour la brouter d'un air mélancolique.

Il n'y a plus en ville qu'un seul juge, encore n'y siège-t-il que deux fois par semaine ; ah ! si les gens de province qui relèvent de son ressort pouvaient le voir aujourd'hui ! Pas de perruque, de robe rouge, de fourrures, de baguettes blanches ni d'hommes portant javelines ; tout bonnement un gentleman rasé de près, avec un chapeau de paille, un pantalon blanc, un visage bronzé par le grand air, un nez magistral dépouillé de son écorce par les rayons du soleil, et qui entre, en passant, à l'enseigne du Crustacé pour y boire un ginger-beer frappé.

Le barreau d'Angleterre est éparpillé sur la surface du globe. Comment la Grande-Bretagne peut-elle vivre quatre grands mois privée de son illustre barreau, son refuge pendant les mauvais jours, sa gloire et son triomphe dans la prospérité ? Pour l'instant, néanmoins, ce bouclier précieux ne protège plus l'Angleterre ; l'honorable avocat, toujours si effroyablement indigné de l'outrage sans précédent commis envers son client par la partie adverse, et qui semblait ne devoir jamais se remettre de la secousse douloureuse qu'il en avait éprouvée, est actuellement en

Suisse, où, Dieu merci ! il se porte beaucoup mieux qu'on ne pouvait s'y attendre. Cet autre avocat, dont la spécialité est de flétrir de ses lugubres sarcasmes tout opposant à sa cause, est en ce moment aux eaux des Pyrénées, où il est d'une gaieté folle. Son collègue, que la moindre accusation fait pleurer amèrement, n'a pas versé une larme depuis plus de six semaines. Le très-honorable avocat qui est parvenu à refroidir sa nature ardente en s'abreuvant aux sources de la loi, où il puise ces arguments subtils que, pendant la session, il pose aux magistrats assoupis, fétus légaux, insaisissables à la plupart des initiés aussi bien qu'aux profanes, parcourt avec délices les environs poudreux de Constantinople. D'autres fragments épars de ce grand palladium de la justice sont maintenant sur le bord des lagunes, aux bords d'Allemagne, à la seconde cataracte du Nil ou répandus sur toutes les côtes d'Angleterre, dont ils émaillent le sable ; mais à peine en trouverait-on un seul dans la région de Chancery-Lane. Et si, par aventure, ce membre solitaire du barreau, traversant le désert qu'il habite, rencontre un plaideur acharné, qui revient malgré lui hanter les lieux témoins de sa fiévreuse inquiétude, ils ont peur l'un de l'autre et se retirent dans l'ombre, en se tournant le dos.

Ce sont les vacances les plus chaudes qu'on ait vues depuis bien des années ; tous les jeunes clercs sont amoureux fous et, suivant le degré qu'ils occupent, soupirent auprès de l'objet aimé à Margate, Ramsgate ou Gravesend. Tous ceux de leurs confrères qui sont entre deux âges passent leur temps au sein de leur famille trop nombreuse dont ils se passeraient bien ; tous les chiens perdus qui errent aux environs de la cour, et cherchent, haletant sur les places, l'eau qui leur manque, font entendre des hurlements plaintifs ; tous les chiens d'aveugles traînent leurs maîtres du côté des fontaines ; la moindre boutique qui a une

tente devant sa porte, un bocal rempli de poissons rouges sur sa fenêtre, et dont le trottoir est arrosé, paraît un véritable sanctuaire. Temple-Bar est devenu si brûlant, qu'il est aux rues voisines ce qu'est un cylindre bouillant dans une bouilloire à thé, et les fait mijoter toute la nuit.

Il y a bien, aux environs de la cour, certaines études d'avoué où l'on trouverait la fraîcheur, si la fraîcheur, même par cette température, valait qu'on l'achetât par l'ennui ; mais tout ce qui avoisine ces retraites profondes semble vomir des flammes. Dans Cook's-Court, il fait tellement chaud, que les habitants désertent leurs maisons pour s'installer dans la rue, y compris M. Krook, ayant à ses côtés lady Jane, qui ne s'aperçoit pas de la chaleur. Les soirées musicales ont cessé aux Armes d'Apollon ; et le petit Swills s'est engagé pour l'été au Jardin pastoral, situé près de la Tamise, où il prend un air innocent pour débiter des chansonnettes comiques d'un genre tout juvénile, expressément composées (ainsi que le dit l'affiche) de manière à ne pas blesser la susceptibilité des esprits les plus délicats.

L'oisiveté et la mélancolie s'étendent comme une toile d'araignée gigantesque sur tout le quartier des gens de robe. M. Snagsby, papetier dans Cursitor-Street, ressent vivement cette influence, dont il souffre, non-seulement dans sa nature contemplative et sympathique, mais aussi dans ses affaires, en sa qualité de papetier du palais. Il a plus de temps pour aller rêver dans Staple-Inn et dans Rolls-Yard, pendant les vacances que dans toute autre saison ; « si on croirait jamais, dit-il aux deux apprentis, que par cette chaleur on habite une île ; et qu'autour de vous la mer roule ses flots et fait bondir ses vagues ! »

Par une de ces journées étouffantes, Guster est fort occupée dans le petit salon où M. et Mme Snagsby attendent leurs invités ; plus distingués que nombreux, les hôtes du papetier se réduisent à deux personnes, M. et Mme Chadband. Soit en paroles, soit par écrit, M. Chadband a l'habitude de se comparer à un vaisseau ballotté par les vagues, d'où il résulte que les étrangers le supposent employé dans la marine ; c'est une erreur ; il est, suivant sa propre expression, attaché au saint ministère. Toutefois, il n'a pas de titre spécial, n'appartient à aucune église, et ses persécuteurs affirment qu'il pourrait, sans charger sa conscience, renoncer à la mission qu'il s'est donnée de péroter sur le plus grand de tous les sujets sans avoir rien à en dire ; mais il a ses partisans, et Mme Snagsby est du nombre. C'est tout dernièrement qu'elle a pris passage sur le vaisseau Chadband, depuis que la chaleur lui a fait porter le sang à la tête.

« C'est que, voyez-vous, ma petite femme, dit M. Snagsby aux moineaux de Staple-Inn, aime diantrement sa religion. »

Guster, en préparant le petit salon pour recevoir M. Chadband, est toute fière de se croire un moment la servante de cet homme remarquable qu'elle sait doué de l'admirable faculté de parler quatre heures de suite, sans désespérer, et ressent une vive impression de l'importance qu'elle en acquiert à ses yeux. Aussi tous les meubles sont époussetés avec soin ; les portraits de M. et de Mme Snagsby essuyés avec un linge humide ; on a sorti de l'armoire la plus belle porcelaine et couvert la table d'excellent pain tendre, de pâtisserie croustillante, de beurre frais, de tranches de jambon, de filets d'anchois cachés au milieu du persil, de langue fumée et de saucisson d'Allemagne, sans compter les œufs frais qu'on apportera dans une serviette, et les rôties

brûlantes et bien beurrées qu'on servira au dernier moment, car Chadband, disent ses persécuteurs, n'est pas un vaisseau ordinaire, il aime à être bien lesté et manie aussi bien la fourchette que pas une de ses ouailles.

Le papetier, dans son plus bel habit, regarde tous ces préparatifs ; et, toussant avec déférence derrière sa main, demande à sa petite femme à quelle heure elle attend M. et Mme Chadband.

« À six heures, » répond Mme Snagsby.

M. Snagsby fait observer d'une voix douce qu'il est six heures passées.

« Vous voudriez peut-être vous mettre à table sans les attendre ? » dit la petite femme d'un ton de reproche.

M. Snagsby paraîtrait fort disposé à commettre cette énormité, toutefois il répond avec sa toux de conciliation :

« Non, chère amie, je voulais dire seulement qu'il est l'heure.

— Qu'est-ce que l'heure auprès de l'éternité ?

— C'est très-vrai, ma petite femme ; seulement, quand on fait des préparatifs pour prendre le thé, c'est peut-être... en vue de l'heure indiquée, plutôt que... ; et lorsqu'une heure a été désignée, n'est-il pas mieux d'être exact ?

— D'être exact ! répète Mme Snagsby d'un air sévère : d'être exact ! Ne croirait-on pas que M. Chadband est à l'heure, comme un fiacre ! »

Ici Guster, qui pendant cette discussion avait regardé dans la rue par la fenêtre de la chambre à coucher, dégringole l'escalier

quatre à quatre, et vient toute rouge prévenir ses maîtres que M. et Mme Chadband sont entrés dans Cook's-Court. L'instant d'après, la sonnette s'étant fait entendre à la porte qui est au fond du passage, mistress Snagsby recommande à Guster de ne pas manquer d'annoncer distinctement, sous peine d'être aussitôt renvoyée d'où elle sort ; profondément troublée par cette menace, la pauvre fille annonce : « M. et Mme... Chose, ah ! mon Dieu, vl'à que je ne sais plus son nom, » et elle se retire excessivement inquiète et bourrelée de remords.

M. Chadband est un gros homme au teint jaune, au gras sourire, et dont l'aspect général a quelque chose d'onctueux, qui semblerait annoncer des rapports intimes entre la personne de son vaisseau et le commerce de l'huile de baleine. Il se remue lentement, lourdement, à peu près comme un ours à qui l'on a appris à marcher debout ; il ne sait que faire de ses bras comme s'il voulait quitter cette attitude incommode pour retomber à quatre pattes ; il transpire énormément, surtout de la tête, et ne parle jamais sans lever d'abord la main, pour avertir ses auditeurs qu'il va les édifier.

« Mes amis, dit-il en entrant, que la paix soit avec vous, avec le maître et la maîtresse de cette maison ; avec les jeunes filles et les jeunes hommes qui habitent cette demeure. Pourquoi, mes amis, vous souhaité-je la paix ? Et d'abord, qu'est-ce que la paix ? Est-ce la guerre ? Non ! Est-ce la lutte ? Non ! la paix est aimable et douce, elle est belle, sereine et joyeuse ; oh ! oui ; et c'est pour cela, mes amis, que je souhaite que la paix soit avec vous et avec les vôtres. »

Mme Snagsby a l'air si profondément touché de ces paroles édifiantes, que M. Snagsby juge à propos de répondre Amen ! ce

qui est parfaitement accueilli.

« Et maintenant, mes amis, continue M. Chadband, puisque j'ai abordé ce sujet.... »

Guster paraît à la porte du salon.

« Allez-vous-en, » dit Mme Snagsby d'une voix lugubre, sans détourner les yeux du révérend.

« Et maintenant, mes amis, reprend M. Chadband, puisque j'ai abordé ce sujet, qu'il m'est donné, dans l'humble voie où je...

— Dix-sept cent quatre-vingt-deux, murmure Guster.

— Allez-vous-en, répète la voix lugubre avec solennité.

— Maintenant, mes amis, poursuit M. Chadband, demandons-nous dans un esprit d'amour...

— Dix-sept cent quatre-vingt-deux, » répète encore Guster.

M. Chadband s'arrête avec la résignation d'un homme accoutumé à la persécution, et sourit languissamment du gras sourire qui fait plisser son menton.

« Laissez-nous l'entendre, dit-il ; parlez, jeune fille !

— Dix-sept cent quatre-vingt-deux, s'il vous plaît..., monsieur. Le schelling que vous savez bien, il voudrait savoir pourquoi c'est faire, dit Guster tout essoufflée.

— Mais pour sa peine, répond mistress Chadband qui est une femme silencieuse et d'une figure sévère.

— Il dit que c'est un schelling et huit pence, et qu'il les veut, ou qu'il va vous citer devant le juge, » répond Guster.

Mme Snagsby et Mme Chadband expriment d'une voix aiguë toute leur indignation ; M. Chadband lève la main et le tumulte s'apaise.

« Mes amis, dit-il, je me rappelle un devoir qu'hier j'ai oublié de remplir ; il est juste que j'en subisse le châtement, et je ne dois pas murmurer : donnez les huit pence, Rachaël. »

Mme Chadband compte huit pence à Guster ; pendant ce temps-là Mme Snagsby respire longuement et regarde M. Snagsby, comme pour lui dire : « Quel apôtre ! » Quant à M. Chadband, il a le visage rayonnant d'humilité et d'huile de baleine. C'est l'une de ses habitudes, on pourrait dire l'une de ses prétentions, d'avoir toujours à équilibrer un compte de cette espèce, et de l'afficher volontiers en public à propos des circonstances les plus vulgaires.

« Mes amis, reprend-il, c'est une faible somme que huit pence ; on aurait pu, tout aussi bien, me demander un schelling et quatre pence ; on aurait pu tout aussi bien me demander une demi-couronne ; réjouissons-nous ! réjouissons-nous ! »

En disant ces paroles, M. Chadband se dirige vers la table, et avant de s'asseoir, lève sa main pour réclamer l'attention :

— Que voyons-nous sur cette table ? dit-il ; des rafraîchissements nombreux. Avons-nous donc besoin de nous rafraîchir, mes amis ? Assurément, direz-vous. Et pourquoi ce besoin ? vous demanderai-je. Parce que nous sommes mortels ; parce que nous sommes conçus dans le péché ; parce que nous appartenons à la terre ; parce que nous ne sommes pas fils de l'air. Pouvons-nous voler, mes amis ? Non, c'est impossible ; et pourquoi ne pouvons-nous pas voler ? »

M. Snagsby, encouragé par le succès qu'a rencontré son amen, risque, d'un air tant soit peu satisfait et connaisseur, « parce que nous n'avons pas d'ailes ; » mais le regard de sa petite femme le fait taire immédiatement.

« Je demande, poursuit l'homme du saint ministère sans faire la moindre attention à la remarque de M. Snagsby, je demande pourquoi nous ne pouvons pas voler. C'est parce que nous sommes faits pour marcher. Maintenant, mes amis, pouvons-nous marcher sans être forts ? Non, nous ne pouvons rien sans la force. Nos jambes refuseraient de nous porter ; nos genoux fléchiraient, nos chevilles se retourneraient, et nous tomberions avant d'avoir fait un seul pas. D'où vient donc cette force qui est nécessaire à nos membres ? d'où la tirons-nous ici-bas, mes amis ? Du pain sous toutes les formes, continue M. Chadband en jetant un coup d'œil sur la table ; du beurre, qui se fait avec le lait que nous donne la vache ; des œufs que pondent les poules ; du jambon, de la langue fumée, du saucisson et d'autres aliments semblables ; prenons donc alors notre part des bonnes choses qui sont étalées devant nous ! »

Les persécuteurs de M. Chadband nient obstinément que cette faculté verbeuse qu'a le saint homme d'entasser ainsi phrases sur phrases soit une faveur du ciel ; mais c'est une preuve de la détermination qu'ils ont prise de le persécuter quand même, puisqu'il est au vu et su de tout le monde que le style oratoire de M. Chadband est un genre de style très-répandu, et généralement goûté :

Quoi qu'il en soit, ayant terminé son discours, il s'assied à la table de mistress Snagsby et fonctionne vigoureusement ; la faculté de changer en huile quelconque les aliments qu'il absorbe est tellement inhérente à la constitution de ce vaisseau exem-

plaire, que dès l'instant où M. Chadband commence à manger, on peut dire qu'il n'est plus qu'un moulin à huile opérant sur une grande échelle ; et précisément le soir où nous sommes, il a si bien fonctionné chez le papetier de Cursitor-Street, qu'il paraît avoir rempli son magasin, c'est pourquoi il arrête la mécanique.

C'est alors que Guster, qui n'est pas encore remise de sa première bévue et qui a continué le cours de ses maladresses, comme par exemple de faire résonner les assiettes sur le crâne du révérend et de le couronner ensuite d'un pain à thé, c'est alors qu'elle s'approche de M. Snagsby et lui dit tout bas qu'on le demande.

« J'espère que l'honorable compagnie voudra bien m'excuser, dit M. Snagsby à ses hôtes ; on me demande à la boutique, et je ne serai qu'une minute. »

Le papetier descend et trouve les deux apprentis les yeux fixés sur un constable qui tient par le bras un jeune garçon tout en guenilles.

« Mon Dieu ! de quoi s'agit-il ? demande M. Snagsby.

— C'est cet individu là, répond le constable, qui refuse de circuler, bien qu'on le lui ait répété plusieurs fois.

— J'circule toujours, s'écrie le malheureux en essuyant ses yeux avec sa manche ; j'ai toujours circulé d'pis que j'sis au monde ; où c'qu'il est possib'que j'aïlle pour circuler pus que j'circule ?

— Il s'y refuse complètement, reprit le constable en remettant son col à sa place au moyen d'une secousse particulière qu'il im-

prime à son cou ; il est obstiné comme un païen et s'entête à ne vouloir pas circuler.

— Mais où c'qu'on veut donc qu'j'aille ? reprend l'infortuné en se tirant les cheveux avec désespoir et en frappant de son pied nu sur le carreau.

— Allons ! allons ! pas de ces manières-là, ou j'aurai bientôt fait d'en finir, dit le constable en le secouant d'un air impassible. Ma consigne est de vous faire circuler, je vous l'ai dit cinq cents fois. Ainsi donc, pas de raisons.

— Mais où c'qu'i faut qu'j'aille ?

— Vraiment, constable, dit M. Snagsby en faisant entendre derrière sa main sa toux de perplexité ; vraiment, c'est une question à faire : où voulez-vous qu'il aille ?

— Mes instructions n'en parlent pas, répond le constable, elles disent seulement de faire circuler ce garçon. »

Entendez-vous, Jo ? Il ne vous sert à rien, ainsi qu'à vos pareils, d'invoquer en cette occasion l'exemple que vous ont donné les astres du ciel parlementaire qui, depuis quelques années sont restés immobiles ; le grand principe du mouvement n'en demeure pas moins à votre usage ; allez ! marchez ! c'est le but de votre existence : vous êtes fait pour ça. Circulez : mais ne vous sauvez pas de ce monde, pourtant, car les grandes lumières du firmament parlementaire dont je vous parlais tout à l'heure sont d'accord que vous n'en avez pas le droit. Allez, trottez, circulez.

M. Snagsby n'a rien à dire à cela et ne dit rien en effet ; mais la toux qu'il fait entendre exprime assez qu'il n'aperçoit aucune issue à la situation. M. et Mme Chadband et mistress Snagsby, atti-

rés par le bruit des voix, apparaissent dans l'escalier, et comme Guster n'a pas quitté la place, toute la famille est rassemblée.

« Toute la question est celle-ci, monsieur, dit le constable au papetier : Connaissez-vous cet individu-là, ainsi qu'il le prétend ?

— Pas le moins du monde, s'écrie Mme Snagsby avec vivacité du point élevé où elle se trouve.

— Ma petite femme ! s'écrie à son tour le papetier en levant les yeux vers mistress Snagsby ; permettez, mon amour ; un instant de patience, cher trésor ; je connais un peu ce garçon, et je puis dire qu'il n'y a pas le moindre mal dans ce que je puis savoir de lui. Au contraire, ajoute-t-il en s'adressant au constable, à qui M. Snagsby raconte ce qu'il sait du pauvre Jo, sans parler toutefois de la demi-couronne qu'il lui avait donnée.

— D'après cela, répond le constable, il y aurait quelque chose de vrai dans ce qu'il avance. Au moment où je l'ai saisi en haut d'Holborn, il m'a dit tout de suite qu'il était connu de vous ; et là-dessus un jeune homme, qui se trouvait dans la foule et qui m'a dit vous connaître, ajouta que vous étiez un homme respectable et que, si je voulais me rendre chez vous et m'enquérir du fait, il s'y rendrait en même temps que moi ; j'ai peur qu'il ne tienne pas sa parole, mais... ah ! justement le voici. »

Entre M. Guppy qui fait un signe de tête à M. Snagsby, porte la main à son chapeau en regardant les dames qui sont sur l'escalier, et met dans son salut toute la grâce chevaleresque qui appartient à la cléricature.

« Je revenais de l'étude en flânant, dit-il au papetier, quand je rencontraï ce constable aux prises avec ce pauvre diable ; et

comme votre nom fut prononcé, je pensai qu'il était juste de regarder au fond de l'affaire.

— C'est une grande bonté de votre part ; je vous en suis bien obligé, monsieur, répond le papetier qui raconte de nouveau tout ce qu'il sait de l'individu, en supprimant toutefois l'incident de la demi-couronne.

— Je sais à présent où vous demeurez, dit le constable au pauvre Jo ; dans Tom-all-alone's ; un endroit bien honnête pour y vivre, n'est-ce pas ?

— J'peux pas aller vivre dans un aut'endroit pus joli, répond Jo ; quoi qu'on m'dirait si j'allais dans un honnête endroit pour y loger ? Qui ça qui voudrait louer un logis honnête à un pauv'malheureux comme moi ?

— Vous êtes très-pauvre, n'est-ce pas ? dit le constable.

— Ah ! oui, j'suis pauv' ! et toujours pauv'encore.

— Vous l'entendez, messieurs ; eh bien, reprend le constable, il m'a suffi de le fouiller pour trouver sur lui ces deux demi-couronnes ; qu'en pensez-vous maintenant ?

— C'est tout c'qui m'reste, monsieur Snagsby, répond Jo, de la pièce d'or qu'la dame m'a donnée ; qu'elle avait un voile et qu'elle disait qu'elle était une servante ; et qu'elle est venue un soir où c'que j'balaye pour me dire comme ça que j'lui montre, c'te maison où qu'vous êtes, et la maison où c'qu'était mort celui qu'vous y donniez à écrire ; et pis l'cimetière où c'qu'on l'a enterré. Et qu'ell'me dit comme ça : « c'est-y vous le garçon de l'incrière ? » qu'elle dit. J'dis oui que j'dis ; alors qu'elle me dit : « Pouvez-vous t'y m'montrer toutes les places que j'ai dit ? » J'dis oui que j'dis ;

et qu'elle me dit : « Faites-le comme j'vous l'dis, » et qu'elle m'a donné un souverain, et pis qu'elle a filé. Et j'en ai pas beauco' eu du souverain, continue Jo en pleurant ; il a fallu que j'donne cinq schellings dans Tom-all-alone's, pour qu'ils aient voulu m'changer la pièce ; et pis alors y a un homme qui m'en a volé cinq autres comme j'étais endormi ; et un autre garçon qui m'a pris neuf pence ; et le propriétaire qui m'en a soutiré encore pus qu'ça pour sa part.

— Vous n'espérez pas nous faire accroire ce conte-là, je suppose ? reprend le constable en regardant de côté avec un indigne dédain.

— J'sais pas c'que j'espère, répond Jo ; car moi j'sais rin du tout ; seul'ment c'que j'vous ai dit c'est aussi vrai que j'vous le dis.

— Vous voyez quel garnement ça fait ! dit le constable, mais c'est égal : si on ne le met pas en prison, monsieur Snagsby, voulez-vous répondre pour lui et garantir qu'il circulera ?

— Non ! s'écrie Mme Snagsby du haut de l'escalier.

— Ma petite femme ! réplique M. Snagsby d'une voix suppliante. Il circulera, constable ; je n'en doute pas ; vous voyez bien, mon pauvre Jo, qu'il le faut absolument, continue le papetier.

— J'ai jamais dit qu'j'voulais pas, répond l'infortuné.

— Eh ! bien faites-le, dit le constable ; et rappelez-vous qu'une autre fois vous n'en seriez pas quitte à aussi bon marché ; reprenez votre argent ; dépêchez-vous de partir ; soyez à cinq milles d'ici le plus tôt possible, et tout le monde y gagnera. »

Le constable souhaite le bonjour à toute la société, fait retentir Cook's-Court du bruit de ses pas et s'éloigne en marchant à l'ombre et en s'éventant de son chapeau cerclé de fer.

Mais l'histoire que Jo vient de raconter à propos du souverain a fait naître une curiosité plus ou moins vive chez tous les auditeurs de ce récit incroyable. M. Guppy, dont l'esprit pénétrant a des facultés spéciales en matière de découvertes et de preuves judiciaires, et que l'oisiveté des vacances fatigue énormément, s'intéresse tellement à la chose, qu'il procède à un interrogatoire dans toutes les formes et captive l'attention des dames au point que mistress Snagsby l'invite à monter dans le salon pour y prendre une tasse de thé. Le jeune homme accepte et monte l'escalier, suivi de Jo dont il s'empare et qu'il retourne et pétrit dans tous les sens, d'après les meilleurs modèles judiciaires, dont le présent interrogatoire se rapproche surtout par l'absence de résultat, la longueur et les répétitions. Pendant cette enquête minutieuse, le vaisseau Chadband a échoué sur le rivage, où il attend qu'on vienne le remettre à flot et qu'on lui fournisse l'occasion de déployer à grandes voiles son onctueuse éloquence.

« Mesdames, s'écrie enfin M. Guppy, ou il faut que ce jeune vagabond ne veuille pas démordre d'un récit de pure invention ; ou, s'il est véridique, il se trouve dans cette affaire quelque chose qui dépasse tout ce que j'ai rencontré chez Kenge et Carboy.

— Vraiment ! répond mistress Snagsby à mistress Chadband qui lui parle tout bas.

— Depuis des années, ajoute mistress Chadband.

— Monsieur Guppy, s'écrie d'une voix triomphante la petite femme du papetier, mistress Chadband, l'épouse de ce gentle-

man, connaît depuis des années l'étude de MM. Kenge et Carboy.

— En vérité ! répond ce jeune homme.

— C'était avant mon mariage avec M. Chadband, mon second mari.

— Aviez-vous quelque procès, madame ? demande M. Guppy transférant son interrogatoire à la femme du révérend.

— Non, monsieur.

— Pas le moindre intérêt dans un fait en litige, madame ? »

Mistress Chadband fait un signe négatif.

« Peut-être alors connaissiez-vous quelque partie dans une affaire quelconque ? poursuit M. Guppy.

— Non, pas précisément, répond mistress Chadband grimaçant un sourire.

— Pas précisément, répète M. Guppy. Très-bien. N'était-ce pas une dame de votre connaissance qui avait à cette époque une affaire quelconque (nous verrons plus tard de quelle sorte) en l'étude de Kenge et Carboy ? ne vous pressez pas, madame ; prenez le temps de répondre ; était-ce un homme ou une femme ?

— Ni l'un ni l'autre, réplique Mme Chadband.

— Alors c'est un enfant ! s'écrie M. Guppy en lançant à Mme Snagsby, remplie d'admiration, le coup d'œil professionnel et significatif que le jury d'Angleterre reçoit en pareil cas. Maintenant, madame, aurez-vous la bonté de nous dire quel était cet enfant ?

— Vous y êtes enfin ! répond Mme Chadband avec un nouveau sourire ; eh bien, monsieur, il est probable, à en juger d'après votre âge, que c'était avant que vous fussiez à l'étude ; j'étais alors chargée d'une enfant qu'on appelait Esther Summerson et qui fut placée par l'entremise de MM. Kenge et Carboy.

— Miss Summerson, madame ! s'écrie M. Guppy vivement surexcité.

— Je l'appelle tout simplement Esther, répond Mme Chadband avec austérité ; de mon temps, il n'y avait pas de miss Esther ; on disait tout bonnement Esther par-ci, Esther par-là ; elle y était habituée.

— Chère madame, reprend M. Guppy en traversant le petit salon d'un pas rapide, l'humble individu qui vous parle en ce moment est celui qui reçut cette jeune lady à son arrivée à Londres quand elle quitta l'établissement auquel vous avez fait allusion ; permettez-moi d'avoir le plaisir de vous toucher la main. »

M. Chadband, trouvant dans la circonstance une occasion favorable pour remettre à la voile, fait le signal qui lui est habituel, se lève, et tamponne sa tête fumante avec son mouchoir de poche, tandis que Mme Snagsby murmure un « Chut ! » respectueux.

« Mes amis, dit-il, nous avons profité avec modération du repas confortable qui était placé devant nous (il aurait aussi bien fait de ne pas parler de modération, en ce qui le touchait personnellement). Puisse la terre, dans sa fécondité, remplir de ses biens cette maison hospitalière ! puissent le pain et le vin abonder dans cette demeure ! puisse-t-elle croître et prospérer, cette maison bénie ! puisse-t-elle avancer toujours dans la voie de la

fortune et du bonheur ! Mais n'avons-nous pas, mes amis, partagé d'autres biens que ceux du corps ? Assurément ! et quels sont-ils, ces autres biens dont nous avons bénéficié ? des biens spirituels, mes amis ! et d'où vient que nous avons eu le pouvoir de profiter de ces biens précieux ?... Avancez, mon jeune ami ! »

Ainsi apostrophé, Jo regarde l'éloquent Chadband avec une défiance évidente, et jette autour de lui un coup d'œil qui témoigne de ses craintes.

« Mon jeune ami, continue M. Chadband, vous êtes pour nous une perle, un diamant, une pierre précieuse, un joyau inestimable, et pourquoi cela, mon jeune ami ?

— J'sais pas, répond Jo ; moi j'sais rin.

— C'est précisément parce que vous ne savez rien, mon jeune ami, reprend M. Chadband, que vous êtes pour nous une pierre précieuse, un joyau inestimable. Et qu'êtes-vous donc, mon jeune ami ? Êtes-vous un animal des champs ? non !... Un oiseau de l'air ? non !... Un poisson de mer ou d'eau douce ? non !... vous êtes un être humain, mon jeune ami ! Quel sort glorieux que celui d'un être humain ! Et pourquoi est-ce glorieux, mon jeune ami ? parce que vous êtes capable de recevoir les enseignements de la sagesse ; parce que vous n'êtes pas un bâton, une bûche, une pierre, un poteau, un pilier ; parce qu'enfin, vous êtes capable de profiter de ces paroles que je vous adresse pour votre bien.

« Ô source de plaisir, ô sort trois fois heureux
D'être homme et de pouvoir s'élancer vers les cieux ! »

Et la sentez-vous couler dans vos veines cette source rafraîchissante, mon jeune ami ? Non ? pourquoi cela, jeune être hu-

main ? parce que vous êtes dans l'ombre, parce que vous êtes dans les ténèbres ; parce que vous êtes dans le péché, parce que vous êtes dans l'esclavage ; et qu'est-ce que l'esclavage, mon jeune ami ? Examinons-le dans un esprit d'amour. »

À cette période menaçante du révérend, Jo, qui semble avoir perdu le peu de raison qui lui fut départi, pousse un bâillement terrible qui indigna mistress Snagsby, et lui fait déclarer que ce païen n'est qu'un suppôt de Satan.

« Mes amis, reprend M. Chadband, d'un air persécuté, en promenant autour de lui son gras sourire qui plisse mollement son menton résigné, mes amis, il est juste que je sois humilié ; il est juste que je sois éprouvé ; il est juste que je sois mortifié et châtié ; car j'ai failli dimanche dernier, en pensant avec orgueil aux trois heures d'exhortation que j'avais adressées à mon pieux auditoire. Ma dette est maintenant acquittée, mon divin créancier accepte en paiement l'humiliation qu'il m'inflige, réjouissons-nous, réjouissons-nous ! »

Mme Snagsby éprouve une émotion profonde.

« Mes amis, continue M. Chadband, je ne poursuivrai pas plus longtemps aujourd'hui les conseils que j'adresse à ce jeune néophyte ; voulez-vous venir demain, jeune homme, demander à cette excellente dame, chez qui nous sommes actuellement, l'endroit où vous me trouverez toujours prêt à vous faire un discours ; et, comme l'hirondelle altérée, voulez-vous revenir le lendemain, le surlendemain, et tous les lendemains suivants, entendre de nouveaux discours ? »

Jo, qui n'a pas d'autre désir que de s'échapper au plus vite, fait un signe de tête embarrassé, et se lève pour s'en aller. M. Guppy

lui jette un penny, et mistress Snagsby appelle Guster pour le reconduire jusqu'à la porte ; mais avant qu'il ait descendu l'escalier, M. Snagsby lui glisse quelques restes de pain et de viande qu'il emporte dans ses bras.

Peu de temps après, M. Chadband, dont ses persécuteurs disent que ce qui les étonne dans sa faconde, ce n'est pas qu'il soit en état de débiter des heures entières de si abominables sottises, mais qu'une fois en train, il puisse s'arrêter, se retire dans le sanctuaire de la vie privée jusqu'au moment où il trouvera l'occasion d'introduire, en guise de capital, un nouveau souper dans la fabrication des huiles dont se charge son estomac. Jo traverse les Inns désertés et arrive au pont de Blackfriars, où il trouve une pierre brûlante sur laquelle il s'assied pour faire son repas.

Tout en grignotant son pain et en rongeant sa viande, il regarde la croix qui surmonte le dôme de Saint-Paul, et qui brille au-dessus d'un nuage de fumée. Pour le pauvre garçon, cet emblème sacré n'est que le symbole confus de la grande cité qu'il couronne ; il voit bien qu'elle est resplendissante de dorure, élevée dans les airs et loin de son atteinte, mais c'est tout ce qu'il en sait. Il reste encore un moment sur sa pierre ; le soleil baisse à l'horizon, la rivière suit rapidement son cours, la foule traverse le pont, tout se meut autour de lui : chacun a son but, et veut arriver quelque part : mais lui, où ira-t-il quand la voix du policeman lui fait lever le siège, en lui criant : « Allons ! circulez ! circulez ! »

Tout en flânant, les vacances touchent à la rentrée, comme un fleuve qui traverse lentement un pays plat, et qui arrive néanmoins à la mer. M. Guppy a traîné péniblement l'existence pendant ces longs jours de loisir ; il a émoussé la lame de son canif, il en a cassé la pointe à la planter sur tous les points de son pupitre ; non pas qu'il en veuille au malheureux pupitre, mais il faut bien faire quelque chose et quelque chose d'assez peu intéressant pour ne pas trop fatiguer ses forces physiques ou intellectuelles ; or, il trouve qu'à ce double point de vue rien ne lui va mieux que de tourner sur l'un des pieds de son tabouret, de poignarder son pupitre, et de bâiller.

Kenge et Carboy sont en voyage ; le premier clerc a pris un permis de chasse, et s'en est allé dans sa famille ; les deux autres sont en congé ; tout le poids de l'étude retombe sur MM. Guppy et Richard Carstone ; mais M. Carstone est établi, pour le moment, dans le cabinet même de M. Kenge, ce qui exaspère à un tel point M. Guppy, qu'il dit à sa mère, d'un ton sarcastique, dans ses instants d'épanchement, lorsqu'il va manger avec elle une salade de homard, chez le traiteur, qu'il a grand'peur que l'étude ne soit pas assez élégante pour recevoir des fashionables ; et que, s'il avait su qu'un petit-maître dût y venir, il se serait empressé de la faire repeindre à neuf.

M. Guppy soupçonne quiconque vient occuper un tabouret dans l'étude de Kenge et Carboy, de nourrir contre lui de sinistres desseins. Il est clair, à ses yeux, que le nouvel arrivant n'aspire qu'à le déposséder ; si vous lui demandez pourquoi, il ferme un œil et hoche la tête sans répondre ; il en résulte qu'il prend une

peine infinie pour déjouer un complot qui n'exista jamais, et se livre aux combinaisons les plus savantes pour gagner une partie d'échecs où il n'a pas d'adversaire.

Aussi M. Guppy éprouve-t-il une joie réelle à voir M. Carstone complètement absorbé par l'affaire Jarndyce ; sachant bien qu'il ne peut ressortir de ce procès que la confusion et la ruine de celui qui s'en occupe ; cette satisfaction est partagée par un troisième individu, également attaché à l'étude de Kenge et Carboy, et qu'on appelle le jeune Smallweed.

On se demande dans Lincoln's-Inn, si le jeune Smallweed a jamais eu d'enfance ; il n'a pas encore ses quinze ans révolus, et c'est un vieux légiste. On raconte, en plaisantant, qu'il ressent une vive passion pour une marchande de cigares dont la boutique est auprès de Chancery-Lane, et que, pour lui donner son cœur, il a rompu les liens qui, depuis plusieurs années, l'unissaient à une autre beauté. Smallweed est un produit citadin, aux membres grêles, au visage flétri, à la taille exiguë, mais qui se fait apercevoir à une fort grande distance, au moyen d'un chapeau excessivement élevé. Toute son ambition est de ressembler à M. Guppy qui veut bien le patronner, et dont il copie la toilette, le langage et les manières. Il est, en revanche, honoré de la confiance particulière de ce gentleman, auquel il donne, dans l'occasion, sur les difficultés de la vie, d'excellents conseils que lui dicte sa profonde expérience.

M. Guppy est resté nonchalamment à la fenêtre une grande partie de la journée, après avoir essayé successivement tous les tabourets de l'étude, et mis, à plusieurs reprises, sa tête dans le coffre-fort en fer, avec l'intention de se rafraîchir. Deux fois il a envoyé M. Smallweed chercher tout ce qu'il fallait pour préparer

quelque boisson gazeuse ; et deux fois M. Smallweed a opéré le mélange dans les deux verres de l'étude, et l'a remué avec la règle. M. Guppy soumet ce paradoxe aux méditations de M. Smallweed : que plus on boit, plus on a soif, et incline sa tête languissante sur l'appui de la croisée.

Tandis qu'il regarde vaguement dans l'ombre d'Old-Square, M. Guppy voit surgir, des sombres arcades, une paire de favoris qui se dirigent de son côté. Au même instant, un léger sifflement se fait entendre dans l'Inn, et une voix étouffée s'écrie : « Hé ! Gup-py ! »

« Le croiriez-vous ? Small, dit en se retournant M. Guppy que cette voix réveille tout à coup, c'est Jobling ! »

Small se précipite vers la croisée, et fait un signe de tête à Jobling.

« Et d'où sortez-vous donc ? demande M. Guppy.

— De Market-Gardens ; là-bas près Deptford. Mais je n'y tiens plus, Guppy ; je suis sur le point de m'engager, prêtez-moi une demi-couronne ; car, sur mon âme ! j'ai grand'faim. »

Jobling a effectivement l'air d'avoir jeûné longtemps, et d'être monté à graine au milieu des légumes de Deptford.

« Si donc vous avez une demi-couronne dont vous puissiez disposer, jetez-la-moi, dit Jobling, car il faut absolument que je dîne.

— Voulez-vous venir et dîner avec moi ? répond Guppy en jetant à Jobling une pièce de monnaie que celui-ci rattrape au vol.

— Combien faudra-t-il que j'attende ?

— Seulement jusqu'au départ de l'ennemi, une demi-heure à peine.

— Quel ennemi ?

— Un nouveau clerc qui vient faire ici ses études ; voulez-vous attendre ?

— Pouvez-vous me donner quelque chose à lire pendant ce temps-là ? »

Smallweed propose le répertoire, que M. Jobling refuse avec horreur.

« Je vais vous envoyer le journal par Smallweed, répond M. Guppy ; mais il vaut mieux qu'on ne vous voie pas ici ; mettez-vous sur notre escalier, c'est un endroit tranquille où vous serez bien pour lire. »

Jobling ne demande pas mieux ; le jeune Smallweed lui porte le journal, et de temps en temps lui jette un regard pour l'empêcher de s'ennuyer et de partir ; l'ennemi se retire enfin, et Smallweed fait monter M. Jobling.

« Eh bien ! comment ça va-t-il ? demande M. Guppy en lui tendant la main.

— Couci-couci, et vous ? »

M. Guppy ayant répondu qu'il n'a pas de quoi se vanter de la manière dont il se porte, M. Jobling se hasarde à lui faire cette question : « Comment va-t-elle ? » audace qui lui attire cette réponse faite d'un ton offensé : « Jobling, il y a dans le cœur humain, de ces cordes... » M. Jobling fait immédiatement ses excuses.

« Tous les sujets, excepté celui-là ! continue M. Guppy d'un air sombre, car il y a de ces cordes... »

Jobling demande une seconde fois pardon.

Pendant ce court dialogue, le jeune et actif Smallweed, qui fait partie du dîner, écrit ces mots en ronde sur un morceau de papier : « On revient immédiatement, » fixe à la boîte aux lettres cette notification à l'usage de tous ceux qui pourraient se présenter, met son grand chapeau sur sa tête, à l'angle d'inclinaison sous lequel M. Guppy a posé le sien, et annonce à son jeune patron qu'à présent ils peuvent se donner du bon temps.

Ils se dirigent vers un restaurant voisin où l'on dîne sans façon ; et dont la sémillante fille de service, jeune femme de quarante ans, est soupçonnée d'avoir fait quelque impression sur le sensible Smallweed ; remarquons, à ce propos, que Smallweed est un puissant magicien pour qui le temps n'existe pas, et qui se joue des années ; dans sa précocité, il a toute la sagesse d'un hibou séculaire ; et si jamais il reposa dans un berceau, je parie qu'il y était déjà en frac et tout botté ; Smallweed a l'œil vieux, le regard vieux ; il boit et fume comme un vieux singe ; il a le cou d'une roideur inflexible, connaît la vie à fond, sait tout au monde en fait de ruses, de fraudes, de fourberies, et ne pourrait être dupe de qui que ce soit, à propos de quoi que ce soit. Bref, élevé au sein de la procédure dès son âge le plus tendre, il s'y est transformé en une sorte de diabolotin fossile ; quant à son origine, on raconte au palais que sa mère, le seul membre féminin de la famille Roe, de père en fils, lui tailla sa première robe dans un sac à dossiers.

Il ouvre la marche, et entre le premier dans le restaurant, dont il franchit la porte, sans se laisser impressionner par l'étalage appétissant de choux-fleurs et de volailles d'un blanc artificiel ; de paniers de pois verts, de concombres rafraîchissants et de quartiers de viande préparés pour la broche. Il est connu dans l'établissement, où l'on a pour lui une certaine déférence ; il y a sa place favorite, réclame tous les journaux, et se plaint vivement des patriarches à tête chauve qui les conservent plus de dix minutes après la demande qu'il en a faite ; il refuserait le pain entamé si on avait l'impudence de le lui offrir, et n'accepterait pas un rôti qui ne fût dans son entier, à moins que ce ne soit dans le cœur même du filet ; quant au jus, il est impitoyable.

Convaincu de son pouvoir mystérieux, et se soumettant à sa vieille expérience, M. Guppy le consulte, et s'en rapporte à lui pour le menu du festin.

« Que prenez-vous, Small ? lui dit-il quand la fille eut débité le catalogue des viandes qu'elle pouvait leur fournir.

— Apportez-moi du veau au lard et des haricots verts, dit Small avec aplomb ; surtout, Polly, n'oubliez pas la farce. » ajoute-t-il avec un clignement expressif de son œil vénérable.

MM. Guppy et Jobling font exactement la même demande, à laquelle on ajoute trois pintes de half-and-half. La fille revient prestement, chargée d'une espèce de tour de Babel, composée d'une pile d'assiettes, de plats d'étain, de cuillers et de fourchettes ; M. Smallweed, satisfait de ce qu'elle pose devant lui, cligne sa paupière reconnaissante et jette à Polly un regard d'une intelligente bénignité. Enfin, au milieu d'un va-et-vient continu, du cliquetis des plats et des assiettes, du bruit de la ma-

chine qui monte les portions, des cris aigus qui en demandent de nouvelles, des comptes divers de toutes celles qui ont été données, de la vapeur des mets et d'une atmosphère qui semble tourner spontanément les couteaux et les nappes en flots de graisse et en taches de bière, nos trois juristes apaisent leur appétit.

M. Jobling est boutonné avec un soin que ne motivent pas suffisamment les règles du bon goût ; le bord de son chapeau est d'un aspect brillant, de nature particulière, comme s'il avait servi de promenoir favori à un colimaçon ; diverses parties de son habit, notamment les coutures, présentent le même phénomène ; son extérieur est celui d'un gentleman un peu gêné dans ses affaires ; jusqu'à ses favoris clair-semés qui ont un air râpé.

La vigueur de son appétit fait penser qu'il a fait maigre chère depuis longtemps ; il a si vite expédié sa portion de veau et de lard, tandis que ses camarades sont à peine à la moitié de la leur, que M. Guppy lui en propose une autre.

« Merci, répond-il ; je crois vraiment que je vais en prendre une seconde. »

Une autre portion est apportée, Jobling l'attaque avec autant d'ardeur que la première.

M. Guppy l'observe en silence jusqu'au moment où, arrivé à la moitié de sa seconde portion, il s'arrête un instant pour boire un verre de bière, étend ses jambes et se frotte les mains.

« Vous voilà remis, Tony, lui dit M. Guppy.

— Pas tout à fait encore ; mais je commence.

— Voulez-vous encore quelques légumes, des petits pois, des choux, des asperges ? »

— Merci, Guppy ; je crois vraiment que je vais prendre des choux.

— Un chou, demande aussitôt M. Guppy.

— Sans limaces, Polly, » ajoute le petit Smallweed. Et les choux sont apportés.

« Je sens que je renais, Guppy, dit Jobling en maniant son couteau et sa fourchette d'une main plus ferme.

— J'en suis ravi, Jobling.

— Je me retrouve à quinze ans ; » et, poursuivant son œuvre en silence, Jobling arrive au but en même temps que MM. Small et Guppy, les distançant d'un veau au lard, d'un haricot et d'un chou.

« Quelle pâtisserie nous conseillez-vous de prendre, Small ? demande M. Guppy,

— Trois poudings à la moelle, répond immédiatement Smallweed.

— Peste ! s'écrie M. Jobling en ouvrant de grands yeux ; des poudings à la moelle ! Je ne sais vraiment pas, Guppy... si je n'en prendrai pas un volontiers. »

Les trois poudings sont apportés, et M. Jobling dit plaisamment qu'il a pris des forces et se sent maintenant en âge de jeûner. Trois portions de chester leur ont succédé et sont suivies de

trois rhum ; à ce couronnement de la fête, M. Jobling étend ses jambes sur la banquette, s'appuie contre le mur en s'écriant :

« J'ai terminé ma croissance et retrouvé toute ma vigueur.

— Que pensez-vous à présent de... Cela ne vous fait rien que j'en parle devant Smallweed !

— Pas le moins du monde ; au contraire, je bois à sa santé.

— À la vôtre, monsieur, répond le petit Smallweed.

— Je vous demandais, reprend M. Guppy, si vous avez toujours l'intention de vous engager.

— Mais... avant dîner et après dîner font deux, et l'opinion peut se ressentir de cette influence diverse ; toutefois, mon cher Guppy, je me le demande encore, même après être rassasié ; que vais-je faire ? comment vivrai-je ? Il faut manger, poursuit M. Jobling qui appuie sur ces trois mots comme s'il avait l'intention de les sceller dans la muraille. Il faut manger, disent les Français ; et manger m'est aussi nécessaire qu'à pas un homme en France.

— Beaucoup plus, ajoute M. Smallweed.

— Si quelqu'un m'avait dit, poursuit Jobling, même à l'époque où nous avons visité ce château du Lincolnshire, qu'on appelle Castle-Wold...

— Chesney-Wold, reprend M. Smallweed.

— Je remercie mon honorable ami : Chesney-Wold ; si quelqu'un m'avait dit alors que je serais un jour dans la débîne où je me trouve aujourd'hui, je lui aurais... certainement flanqué une

pile, dit Jobling en avalant une gorgée de rhum d'un air désespéré.

— Cependant, Tony, vous étiez déjà dans une assez mauvaise passe ; vous n'avez fait que parler de cela pendant tout le temps du voyage.

— Je ne le nie pas ; j'étais déjà peu fortuné ; toutefois j'espérais que les choses prendraient meilleure tournure et finiraient par s'arranger ; mais quel désappointement ! les créanciers vinrent par bandes se présenter à l'étude ; les fournisseurs de l'étude se plaignirent et clabaudèrent à propos de méchantes petites sommes que je leur avais empruntées, et je perdis ma position ; sans compter qu'il n'y avait pas à se replacer ailleurs. Que je fasse une démarche, que je demande n'importe quoi, la chose est sue, et me voilà pris pour dettes. Que faire alors, si ce n'est de me tenir à l'écart, en dépensant le moins possible ? Mais à quoi sert de vivre avec économie quand on n'a pas d'argent ? Autant vaudrait faire grand'chère, ce ne serait pas plus difficile.

— Ce serait surtout beaucoup plus agréable, ajoute M. Smallweed.

— Certainement ; c'est ainsi qu'on fait dans le grand monde ; et la fashion et les favoris ont toujours été mes faiblesses ; peu m'importe qu'on le sache, ce sont de nobles faiblesses ; oui, monsieur ; mais, je vous le demande, continue M. Jobling en vidant son verre, que peut faire un homme dans la situation où je me trouve, à moins qu'il ne s'engage ? »

M. Guppy prend alors la parole ; ses manières ont la gravité mélancolique d'un homme qui n'est entré dans le monde que pour y être victime d'un violent chagrin de cœur.

« Jobling, dit-il, notre ami commun Smallweed et moi...

— Tous deux, de vrais gentlemen, fait modestement observer M. Smallweed qui boit une gorgée de rhum.

— Nous nous sommes entretenus plus d'une fois de cette matière depuis que...

— J'ai été mis à la porte, s'écrie M. Jobling avec amertume, dites-le, Guppy, car c'est là ce que vous pensez.

— N...on ; depuis que vous avez quitté l'Inn, suggère délicatement M. Smallweed.

— Depuis que vous avez quitté l'Inn, reprend M. Guppy ; et j'ai communiqué à notre ami commun, Smallweed, un plan auquel j'ai pensé depuis lors et que je voulais vous proposer. Vous connaissez le papetier Snagsby ?

— Je sais qu'il existe un papetier de ce nom-là ; mais, comme ce n'était pas celui de l'étude, je ne le connais pas.

— C'est le nôtre, Jobling, et je le connais, répond M. Guppy, je le connais même beaucoup ; diverses circonstances que le hasard a fait naître m'ont amené dernièrement à lui rendre visite et m'ont fait admettre dans son intérieur. Il est inutile de présenter comme argument les circonstances auxquelles je viens de faire allusion. Elles se rapportent... ou ne se rapportent pas à un sujet... qui peut avoir... oui ou non, assombri mon existence. »

Comme en dépit de ses paroles, éminemment faites pour éveiller la curiosité, M. Guppy arrête immédiatement ses auditeurs dès qu'ils touchent à certaines cordes du cœur humain, M.

Jobling et M. Smallweed se gardent bien de donner dans le piège et restent silencieux.

« Qu'il existe ou non, poursuit M. Guppy, un rapport quelconque entre ce triste sujet et les circonstances précitées, cela ne fait nullement partie de la question qui nous occupe. Il suffit de vous dire que M. et Mme Snagsby ont le désir de m'obliger ; et que Snagsby a, pendant toute la session, une quantité considérable de copies à faire faire au dehors. Il a toutes celles de Tulkin-ghorn, et de plus, une excellente clientèle ; notre ami Smallweed, appelé à témoigner du fait, le jurerait sans scrupule en justice. »

M. Smallweed fait un signe affirmatif.

« Vous trouverez peut-être, gentlemen du jury, c'est Jobling que je veux dire, vous trouverez peut-être que c'est là un piètre moyen d'existence ? Je vous l'accorde sans peine ; mais cela vaut mieux que rien, et même que de s'engager. Au bout d'un certain temps, l'impression causée par vos dernières affaires sera complètement effacée ; mais pendant ce temps-là il faut vivre, et vous pourriez en être réduit à faire quelque chose de pis que de copier pour Snagsby. »

M. Jobling est sur le point d'interrompre l'orateur, quand M. Smallweed fait entendre une toux sèche qui l'en empêche.

« Cette affaire se divise en deux points, poursuit M. Guppy, » voilà le premier ; passons maintenant au second : vous connaissez Krook le chancelier, Jobling, celui dont la boutique est de l'autre côté de Chancery-Lane ?

— Je le connais de vue, répond Jobling.

— Fort bien ; vous connaissez miss Flite ?

— Qui est-ce qui ne la connaît pas ?

— Très-bien. Depuis quelque temps, je suis chargé de remettre à miss Flite une certaine rente hebdomadaire sur laquelle je prélève le montant de son loyer de la semaine, que je paye à Krook lui-même, en présence de miss Flite, suivant les instructions qui m'ont été données. Cette circonstance m'a mis en relations avec Krook et m'a fait connaître ses habitudes et sa maison. Je sais donc qu'il a une chambre à louer ; vous pouvez l'avoir presque pour rien et vous y établir sous le nom qui vous plaira ; vous y serez aussi tranquille que si vous étiez à cent milles de Londres ; Krook ne vous fera pas la moindre question et vous acceptera pour locataire au moindre mot que je lui dirai ; cela vous va-t-il ? L'affaire peut être faite avant deux minutes, montre en main. Puis, encore autre chose, continue M. Guppy dont la voix baisse tout à coup et devient plus familière ; Krook est un singulier corps, un vieux drôle, toujours farfouillant dans un tas de vieux papiers où il tâche d'apprendre à lire et à écrire, sans faire le moindre progrès ; bref, un vieux coquin des plus extraordinaires, et cela m'étonnerait qu'il ne valût pas la peine d'être entrepris.

— Vous ne voulez pas dire... commence M. Jobling.

— Je veux dire, reprend M. Guppy en levant les épaules d'un air modeste, que je ne peux rien comprendre à ce vieux drôle ; j'en appelle à notre ami commun Smallweed. J'ai quelque expérience de notre profession et de la vie, Jobling ; et il est rare que je ne devine pas plus ou moins les intentions d'un homme ; mais je n'ai jamais rencontré un pareil dessous de cartes ; un vieux renard, si profond et si mystérieux, bien qu'il ne soit pas toujours sobre. Toutefois, c'est un vieux diable qui doit avoir son prix ; il est tout seul au monde et immensément riche, du moins à ce

qu'on prétend. Et qu'il soit contrebandier, recéleur, prêteur sur gages ou usurier, toutes choses qui souvent m'ont paru vraisemblables, vous pouvez avoir un certain bénéfice à le surveiller et à pénétrer ce qu'il peut être. Je ne vois pas pourquoi vous n'entreriez pas chez lui avec cette intention, quand d'ailleurs tout convient d'autre part. »

M. Jobling, M. Guppy et M. Smallweed mettent leurs coudes sur la table, leur menton sur leurs mains et lèvent les yeux au plafond. Quelques instants après, ils boivent tous une gorgée de rhum, s'appuient contre le mur, enfoncent leurs mains dans leurs poches et se regardent mutuellement.

« Si j'avais l'énergie que je possédais autrefois, Tony, dit en soupirant M. Guppy..., mais il y a dans le cœur humain de ces cordes... »

Après avoir exprimé la fin de sa triste pensée en buvant d'un air sentimental quelques gouttes de son grog, M. Guppy se résume en disant à M. Jobling que c'est à lui maintenant de décider de cette affaire, et lui offre sa bourse « jusqu'à concurrence de trois ou quatre, et même cinq livres ; car jamais on ne pourra dire, ajoute-t-il avec emphase, que William Guppy ait tourné le dos à un ami dans le malheur. »

Cette dernière proposition arrive tellement à point, que M. Jobling s'écrie tout ému : « Guppy ! mon brave garçon, mon sauveur, votre main, je vous en prie.

— Jobling, mon ami, la voilà et de grand cœur.

— Savez-vous, Guppy, que nous sommes de vieux camarades ?

— Oui, Jobling. »

Ils se serrent la main avec effusion, et M. Jobling ajoute avec sentiment :

« Je crois, Guppy, que je prendrais volontiers encore un grog en l'honneur de notre vieille amitié.

— Le dernier locataire de Krook est mort dans la chambre que vous allez occuper, fait observer M. Guppy sous forme d'incident.

— Bah ! répond M. Jobling.

— Il y a eu verdict ; et l'on a déclaré qu'il était mort par accident ; cela vous est bien égal ?

— Assurément, réplique M. Jobling ; mais il aurait pu tout aussi bien aller mourir ailleurs ; qu'avait-il besoin de trépasser dans ma chambre ? Quelle idée saugrenue. » M. Jobling est profondément choqué de la liberté que s'est permise le défunt, et ne peut s'empêcher de s'écrier à diverses reprises : « Comme s'il n'y avait pas assez d'autres endroits pour mourir ! Il n'aurait pas été bien aise, je suppose que j'allasse mourir dans sa chambre ? »

Néanmoins, l'affaire étant agréée, M. Guppy propose d'envoyer le fidèle Smallweed chez M. Krook, pour savoir si ce dernier est chez lui, afin qu'on puisse régler immédiatement les conditions du loyer. Jobling approuve ; Smallweed se met sous son grand chapeau, traverse la pièce en se dandinant à la façon de M. Guppy, et revient quelques minutes après annoncer que M. Krook n'est pas sorti, qu'il l'a vu par la porte du magasin, ronflant comme une toupie au fond de l'arrière-boutique.

« Je vais payer et nous partirons aussitôt, répond M. Guppy. Small, voulez-vous faire l'addition ? »

M. Smallweed appelle la fille d'un clignement d'œil et fait le compte suivant : « Quatre veau au lard font trois ; quatre pommes de terre, cela fait trois et quatre ; plus un chou, trois et six ; et trois poudings, quatre et six, et six pains font cinq ; et trois chester font cinq et trois, et quatre pintes de half-and-half, six et trois, et quatre grogs au rhum, huit et trois et trois pour Polly, font huit et six. Polly, huit et six à prendre sur ce demi-souverain ; c'est dix-huit pence à rendre. »

Nullement échauffé par la rapidité avec laquelle il a fait cet étonnant calcul, M. Smallweed congédie froidement ses amis d'un signe de tête ; il reste pour admirer Polly, autant que le permettront les circonstances, et pour jeter un coup d'œil sur les journaux qui sont d'une telle dimension, relativement à sa taille, quand il est privé de son chapeau, que, lorsqu'il déploie le Times et qu'il en parcourt les colonnes, on croirait qu'il est allé se coucher et qu'il a complètement disparu sous sa couverture.

M. Guppy et M. Jobling se dirigent vers le magasin de chiffons et de vieilles bouteilles, où ils trouvent le regrattier ronflant toujours et complètement insensible à tout bruit extérieur : il ne sent même pas les efforts, légers d'abord, qu'ils font pour l'éveiller, en le remuant doucement. Sur la table qui est auprès de lui, au milieu des vieilleries qui l'encombrent, sont un verre et une bouteille vide où il y a eu du gin ; l'air épais est tellement imprégné d'une odeur spiritueuse, que les yeux verts du chat noir qui est sur la planche s'ouvrent, se ferment et papillotent en regardant ceux qui entrent, comme s'il était ivre lui-même.

« Monsieur Krook ! dit M. Guppy en secouant le vieillard de nouveau ; monsieur Krook ! »

Mais autant aurait valu réveiller un paquet de vieux habits au milieu duquel aurait couvé la flamme de quelque spiritueux.

« Avez-vous jamais rien vu de pareil ? demande M. Guppy.

— S'il dort toujours ainsi, répond M. Jobling quelque peu effrayé, je crois qu'un de ces jours il finira par dormir tout à fait.

— C'est une léthargie plutôt qu'un somme, répond M. Guppy en imprimant au vieillard une secousse nouvelle. Ohé ! Votre Seigneurie ! On pourrait le voler cent fois ; réveillez-vous, monsieur Krook ! »

Il ouvre enfin les yeux, mais sans rien voir ; et bien qu'il passe une de ses jambes par-dessus l'autre, croise les mains, ouvre et ferme à plusieurs reprises ses lèvres desséchées, il paraît aussi étranger qu'auparavant à tout ce qui se fait autour de lui.

« Il est en vie, par ma foi ! s'écrie M. Guppy ; comment vous portez-vous, milord chancelier ? Je vous amène un de mes amis pour vous parler d'affaires. »

Le vieillard est toujours immobile et continue à faire claquer ses lèvres. Au bout de quelques minutes, il essaye de se lever ; ses deux visiteurs viennent à son aide, il trébuche, s'appuie contre le mur et les regarde fixement.

« Comment vous portez-vous, milord ? reprend M. Guppy légèrement décontenancé ; vous avez une mine charmante, monsieur Krook ; j'espère que vous vous portez bien ? »

M. Krook répond par un coup de poing qu'il adresse, soit à M. Guppy, soit à toute autre chose, n'atteint que le vide, chancelle, fait un demi-tour sur lui-même et tombe la face contre le mur ; il

reste ainsi pendant quelques instants, et finit par se traîner jusqu'à la porte. Arrivé sur le seuil du magasin, le grand air, le tapage qu'on fait dans la rue, le temps qui s'écoule le rappellent à lui-même ; il revient dans l'arrière-boutique d'un pas assez ferme, rajuste son bonnet fourré sur sa tête et fixe un regard pénétrant sur MM. Jobling et Guppy.

« Votre serviteur, gentlemen ; je m'étais endormi à ce qu'il paraît ; hi ! hi ! Il y a de ces fois où j'ai le sommeil un peu dur.

— Pour ça, nous venons d'en voir quelque chose, lui dit M. Guppy.

— Est-ce que vous avez eu de la peine à m'éveiller ? demande le soupçonneux vieillard.

— Un peu, » répond Jobling.

M. Krook regarde la bouteille vide, la prend, l'examine et la met sens dessus dessous.

« Quelqu'un, s'écrie-t-il, a pris la liberté de...

— Je vous assure qu'elle était vide quand nous sommes arrivés ; voulez-vous me permettre, dit M. Guppy, de la faire remplir pour vous ?

— Si je le veux ! mais certainement, s'écrie M. Krook avec joie ; allez la faire emplir aux Armes d'Apollon ; demandez le quatorze penny du chancelier ; allez vite, ils me connaissent et sauront ce que ça veut dire. »

Le jeune homme se précipite dans la rue et revient aussitôt rapportant la bouteille pleine ; le vieux marchand la reçoit dans

ses bras comme un grand-père son petit-fils bien-aimé, et la carresse tendrement.

« Eh ! eh ! dit-il à voix basse en clignant des yeux après avoir goûté la liqueur, ce n'est pas du quatorze, mais du dix-huit.

— J'ai pensé que ce serait meilleur, répond M. Guppy.

— Vous êtes un vrai gentilhomme, monsieur ! dit le regrattier en avalant une gorgée du précieux liquide et en répandant autour de lui son haleine enflammée ; il faut que vous soyez baron de cette noble terre ! ni plus ni moins. »

Profitant de cette heureuse disposition, M. Guppy présente son ami au vieux marchand sous le nom de M. Weevle, et lui expose le but de leur visite ; Krook, sa bouteille sous le bras, examine attentivement le locataire qu'on lui propose et qui paraît lui convenir. « Vous désirez voir la chambre ? lui dit-il ; ah ! c'est une belle pièce, jeune homme ; passée au lait de chaux et lavée à la potasse. Hi ! hi ! elle vaudrait plus de deux fois le prix que je vous en demande ; sans compter ma société quand bon vous semblera, et une chatte sans pareille pour chasser les souris. »

Le vieillard fait monter les deux amis au second étage où ils trouvent effectivement la pièce en question beaucoup plus propre qu'elle n'avait coutume de l'être, et garnie de quelques vieux meubles exhumés, par le regrattier, de son magasin de vieilleries. L'affaire ne présente aucune difficulté, le vieux chancelier ne peut que se montrer fort coulant avec M. Guppy, un gentleman qui a d'étroites relations avec Jarndyce, Kenge et Carboy, et tant d'autres qui ont des titres incontestables à sa protection ; il est donc arrêté que M. Weevle entrera le lendemain dans la chambre de M. Krook. Cette affaire terminée, M. Guppy conduit M.

Weevle à Cursitor-Street, le présente à M. Snagsby, et, chose plus importante, obtient pour son protégé l'intérêt et le bon vouloir de la petite femme du papetier. Ils reviennent enfin raconter le résultat de leurs démarches à M. Smallweed qui, sous son grand chapeau, les attend à l'étude, et se séparent en échangeant une poignée de main cordiale. M. Guppy explique à ses amis qu'il aurait volontiers couronné la fête en les menant au spectacle ; « mais il y a dans le cœur humain de ces cordes qui feraient de ce plaisir une dérision amère ! »

Le lendemain, à l'heure douteuse du crépuscule, le nouveau locataire, peu surchargé de bagages, se présente modestement chez M. Krook et s'installe dans l'ancienne chambre de Némò, où les deux yeux percés dans les volets fixent sur lui, pendant son sommeil, leur regard étonné. Le jour suivant, M. Weevle, qui est un vaurien assez habile dans son espèce, emprunte à miss Flite une aiguille et du fil ; un marteau à son propriétaire ; invente des rideaux de contrebande pour remplacer ceux qu'il n'a pas, enfonce des clous dans la muraille pour remplacer les étagères absentes, y suspend ses deux tasses, son pot au lait, quelques poteries, et s'ingénie comme un marin naufragé à tirer le meilleur parti possible des débris qui lui restent.

Mais après ses favoris, pour lesquels il éprouve une affection que des favoris seuls peuvent éveiller dans le cœur d'un homme, de tous ses biens, ce que M. Weevle estime le plus, c'est une collection choisie de gravures sur cuivre, tirées de cette œuvre éminemment nationale qui a pour titre les Divinités d'Albion, galerie des beautés de la Grande-Bretagne, où toutes les ressources de l'art, unies au capital, ont été prodiguées pour représenter les femmes nobles et fashionables d'Angleterre, avec toutes les varié-

tés de sourire qu'on peut imaginer. Ces admirables portraits, qui sont restés indignement enfermés dans une boîte à rabats pendant tout le temps de la réclusion de M. Weevle au fond de Market-Gardens, revoient enfin la lumière et décorent la nouvelle demeure du gentleman ; et, comme les beautés de la Grande-Bretagne offrent, avec leurs sourires, une collection complète de toilettes fantastiques ; comme elles jouent d'instruments divers, caressent des chiens de toute espèce, lancent des œillades à toutes sortes de paysages, et ont derrière elles toutes les variétés imaginables de vases et de balustrades, le résultat de cette exhibition ne laisse pas de produire un effet imposant.

Mais ce n'est pas là le seul mérite de cette précieuse collection ; l'amour du grand monde est le côté faible de M. Weevle, comme il était autrefois celui de Tony Jobling ; et emprunter le soir le journal de la veille aux Armes d'Apollon, suivre la course des brillants météores qui traversent le ciel fashionable est pour lui une consolation indicible ; savoir que tel membre de tel cercle brillant est venu embellir hier cette illustre réunion, ou accomplira l'exploit non moins éclatant de s'en éloigner demain pour quelques jours, le fait palpiter de joie ; apprendre ce que font ou vont faire les beautés de la Grande-Bretagne, quels mariages sont en ce moment sur le tapis, quels bruits circulent dans les hautes régions du grand monde, c'est à ses yeux acquérir la connaissance des destinées glorieuses auxquelles le genre humain est appelé ; et M. Weevle, au milieu de sa lecture, levant les yeux vers les divinités d'Albion, s' imagine connaître les originaux de ces admirables portraits dont il lui semble qu'à son tour il doit être connu.

Du reste, c'est un garçon tranquille, adroit de ses mains et fertile en inventions, comme on l'a vu plus haut ; connaissant un peu de cuisine, sachant laver son linge, raccommoder un meuble au besoin, et développer, le soir, dans son voisinage, les instincts de sociabilité que la nature a mis dans le cœur de l'homme. Quand les ombres du crépuscule se répandent sur Cook's-Court, si M. Weevle ne reçoit pas la visite de M. Guppy ou celle du jeune Smallweed, il sort de sa chambre et va causer avec M. Krook, ou s'entretenir avec quiconque est disposé à la conversation ; d'où il résulte que mistress Piper, qui est l'oracle du quartier, dit à mistress Perkins : « 1 que si Johnny doit jamais avoir des favoris, elle ne désire qu'une chose, c'est qu'ils soient exactement pareils à ceux que porte M. Weevle ; et 2, notez bien mes paroles, mistress Perkins, notez-les bien, et ne soyez pas étonnée si ce jeune homme hérite un beau jour du magot du vieux Krook. »

21

Le jeune Smallweed, Barthélemy de son petit nom, mais que sa famille appelle Bart, par forme diminutive, passe le peu de temps que lui laissent les affaires dans un quartier peu favorisé du ciel, bien que l'une des éminences qu'il renferme soit appelée le Mont-Charmant. Barthélemy habite une rue étroite, sombre et triste, toujours déserte, fermée comme une tombe, mais où végète encore le tronc ébranché d'un vieil arbre qui a presque autant de sève que le jeune Smallweed a de jeunesse.

Depuis plusieurs générations, la famille Smallweed n'a eu qu'un descendant ; elle s'est toujours composée de petits

vieillards ; et n'a compté d'enfants parmi ses membres que depuis que la grand'mère de M. Smallweed, qui vit encore, a perdu la mémoire, le jugement, l'intelligence ; depuis qu'elle montre une disposition continuelle à s'endormir et à se jeter dans le feu ; grâces enfantines qui ont sans aucun doute animé l'intérieur de la famille et l'ont rendu moins triste.

Le grand-père de M. Smallweed est perclus de ses deux jambes, mais il a conservé toute la vigueur de son esprit ; il possède ses quatre règles aussi bien qu'autrefois, et n'a rien oublié des hauts faits de certains avares dont il garde le souvenir à titre de renseignements ; quant à l'idéalité, à la respectivité, à la merveilleosité, à tous les attributs phrénologiques de cette catégorie, il demeure dans l'état où il était jadis, n'ayant à cet égard jamais eu rien à perdre ; tous les germes d'ailleurs que la nature déposa dans son esprit y sont restés à l'état de larves, sans qu'il ait de sa vie fait éclore le moindre papillon.

Le père de cet agréable grand-père, qui habitait le même quartier, était une espèce d'araignée à deux pattes de la famille des grippe-sous, qui tendait sa toile aux mouches imprévoyantes, et se retirait dans son trou jusqu'au moment où les pauvres dupes étaient prises. L'idole de ce païen endurci s'appelait Intérêt composé ; c'est pour elle qu'il vécut, qu'il se maria, qu'il mourut. Un déficit assez considérable qu'il eut à supporter dans une honnête entreprise calculée pourtant de manière que toutes les chances de perte fussent du côté des autres, lui produisit une impression si vive, qu'il se brisa quelque organe,... un organe nécessaire à son existence, et par conséquent ce ne pouvait être le cœur : c'est ainsi qu'il termina sa carrière. Comme il ne jouissait pas d'une bonne réputation, bien qu'il eût appris à l'école de charité, où il

avait été élevé, tout ce qui concerne les Amorites et les Hittites, par demandes et par réponses, on le citait fréquemment comme un exemple de l'inefficacité de l'éducation.

Toutefois son esprit rayonnait dans son fils, qu'il avait placé à l'âge de douze ans chez un notaire habile et rusé, où le jeune homme, naturellement avide et prévoyant, développa ces qualités de famille et fit un chemin rapide dans la profession honorable qui consiste à prendre un escompte plus ou moins légitime ; lancé de bonne heure dans la vie et se mariant tard, comme avait fait son père, il engendra un fils avide et prévoyant comme lui, qui, à son tour, entrant de bonne heure dans le monde et se mariant à un âge avancé, fut le père de Barthélemy et de Judith Smallweed, la sœur jumelle de notre ami. Pendant toute la croissance de son arbre généalogique, la maison Smallweed, entrant de bonne heure dans les affaires et se mariant sur le retour, travailla sans cesse à développer ses qualités pratiques ; s'éloigna de tout plaisir, repoussa tous les livres, les contes de fées, les fictions, les fables de toute espèce, et bannit d'auprès d'elle tout ce qui portait un caractère de frivolité stérile. De là cet avantage qu'elle avait eu de ne produire, au lieu d'enfants, que de petits hommes et de petites femmes, assez complets, et ressemblant dès leur jeune âge à de vieux singes avec moins d'intelligence.

Le grand-père et la grand'mère Smallweed, chargés d'années, sont, pour le moment, assis de chaque côté de la cheminée, dans un grand fauteuil recouvert en crin, et filent des heures d'or et de soie au fond d'un petit parloir sombre, situé à plus d'un pied au-dessous du niveau de la rue ; pièce froide et maussade, ayant pour tout ornement la serge grossière dont la table est couverte, et un plateau, simple feuille de tôle, offrant dans sa nudité, dans

ses angles, dans tout son aspect décoratif, une assez bonne allégorie de l'esprit du vieux Smallweed. Sur le fourneau sont deux trépieds destinés à poser les pots et les chaudrons que le grand-père a pour fonction habituelle de surveiller ; de la cheminée se projette une espèce de potence qui sert de tournebroche et dont la direction est également confiée à M. Smallweed lorsque, par aventure, on fait un rôti dans la famille. Sous le fauteuil du vieillard, et gardé par les jambes en fuseau de ce vénérable grand-père, est un tiroir qui contient, dit-on, des richesses fabuleuses ; à côté de M. Smallweed est un coussin dont il est toujours pourvu, afin d'avoir quelque chose à jeter à la tête de sa femme toutes les fois qu'elle parle d'argent, car c'est un sujet sur lequel M. Smallweed est extrêmement chatouilleux.

« Où donc est Bart ? demande-t-il à Judy, sœur, jumelle de son petit-fils.

— Il n'est pas encore rentré, répond Judy.

— N'est-il pas l'heure du thé ?

— Non.

— De combien s'en manque-t-il ?

— De dix minutes.

— Hein ?

— De dix minutes, répète Judy en élevant la voix.

— Ah ! dix minutes. »

La grand'mère Smallweed, qui, pendant ce temps-là, marmotte des mots sans suite en faisant des signes de tête aux tré-

pieds qui sont sur le fourneau, entendant nommer un chiffre s' imagine qu'il s'agit d'argent et s'écrie, de la voix perçante d'un affreux perroquet dépouillé de toutes ses plumes :

« Dix billets de dix livres !

— Te tairas-tu, vieille sotte ! » lui dit le grand-père Smallweed en lui jetant immédiatement le coussin qui est auprès de lui.

Cette action jaculatoire a un double résultat. Premièrement elle applique la tête de mistress Smallweed sur l'un des côtés de son fauteuil, et lui tourne son bonnet tout de travers ; secondement elle fait faire à M. Smallweed un effort qui le rejette en arrière et le replie sur lui-même comme une marionnette brisée ; l'excellent vieillard n'est plus alors qu'un simple monceau de hardes surmonté d'un bonnet noir, et ne reprend son aspect naturel que lorsque sa petite-fille l'a secoué comme une bouteille et remué, foulé, battu comme un grand traversin. L'emploi de ces moyens énergiques ayant fait reparaître le cou du vieillard, le grand-père Smallweed et la compagne de ses vieux jours se retrouvent de nouveau face à face comme deux sentinelles oubliées en faction par le caporal noir qui devait les relever,... la mort.

Judith, est la digne petite-fille de ces deux partenaires, la digne sœur de M. Smallweed. Tous les deux pétris ensemble feraient à peine un individu de proportion ordinaire ; elle présente d'une manière si frappante la ressemblance que la famille Smallweed a toujours eue avec la tribu des singes, que, vêtue d'une robe à paillettes et d'une toque galonnée, elle pourrait se montrer sur la tablette d'un orgue sans exciter plus de surprise que les sapajous qu'on y voit d'ordinaire. Toutefois, elle ne porte ni galons ni paillettes, mais un fourreau d'étoffe brune, dont la jupe est

trop étroite. Elle n'a jamais eu de poupée, jamais entendu parler de Cendrillon, ni jamais su aucun jeu. Une ou deux fois, elle avait alors neuf ou dix ans, Judy est tombée dans une société d'enfants ; mais elle semblait être d'une autre espèce que les marmots avec qui elle se trouvait, et une répulsion instinctive s'éleva des deux côtés. Il est probable qu'elle n'a jamais ri ; elle a même eu si rarement l'occasion de voir rire les autres, qu'il y a de fortes présomptions pour qu'elle ignore comment on fait pour rire. Elle n'a certes pas la moindre idée d'un rire frais et joyeux.

Quant à son frère, il n'a jamais de sa vie fait tourner une toupie, et ne connaît pas plus Sinbad le marin que les habitants de la lune ; il lui serait aussi difficile de jouer à la balle ou au cheval fondu que de se changer lui-même en cheval ou en raquette ; mais il a, de plus que sa sœur, cet avantage immense d'entrevoir, du fond de sa petite sphère, les régions infiniment plus vastes ouvertes devant l'intelligence de M. Guppy ; d'où résulte son admiration pour ce brillant gentleman et le vif désir de s'élever jusqu'à lui.

Judy pose sur la table le vieux plateau, qui résonne comme un tam-tam, et prépare les tasses pour le thé ; elle met les morceaux de pain dans une corbeille de fer, et un peu de beurre dans un petit plat d'étain. Le grand-père jette un regard avide sur la table dès que le thé est servi, et demande où est la fille.

« Est-ce de Charley que vous parlez ? répond Judy.

— Hein ?

— Est-ce de Charley que vous parlez ? »

Il semble que ces mots fassent partir un ressort dans la grand'mère Smallweed, qui se met aussitôt à rire en regardant les trépieds et chante avec une énergie croissante :

« Charley, passez l'eau ; Charley, passez l'eau ; faites passer l'eau à Charley ; Charley, passez l'eau ; faites passer l'eau à Charley ! »

Le grand-père regarde son coussin, mais il n'est pas remis suffisamment du dernier effort qu'il a fait pour s'en servir, et se contente de répondre quand le silence est rétabli :

« Ah ! c'est Charley qu'on la nomme ; elle mange beaucoup ; il vaudrait mieux convenir avec elle qu'elle se nourrira. »

Judy fait un signe négatif en clignant un œil, et fronce la bouche pour formuler un « non » qu'elle prononce seulement des lèvres.

« Non ? reprend le vieillard ; et pourquoi pas ?

— Il faudrait lui donner six pence par jour ; et elle ne nous coûte pas cela, répond Judy.

— Bien sûr ? »

Judy fait un geste d'une signification profonde, et se met à crier, en étendant le beurre sur le pain, qu'elle râcle soigneusement et qu'elle coupe en tartines :

« Charley, où êtes-vous ? »

À cet appel, une petite fille, qui porte un grand chapeau, un tablier de grosse toile, et qui tient une brosse à la main, apparaît timidement et fait la révérence.

« Qu'est-ce que vous faites ? lui demande Judy d'un ton rogue et d'un air de vieille sorcière.

— Je nettoie les chambres d'en haut, miss, répond Charley.

— Faites-les à fond et ne vous amusez pas ; vous savez qu'avec moi il n'y a pas à flâner ; allons, partez ; mais dépêchez-vous donc ! s'écrie Judy en frappant du pied ; ces petites filles-là vous donnent plus d'embarras qu'elles ne valent ! »

L'ombre de son frère regardant par la fenêtre vient tomber sur la sévère matrone, qui s'est remise à gratter ses tartines, et qui, sans lâcher son couteau et son pain, va ouvrir la porte de la rue à Barthélemy Smallweed.

« Ah ! ah ! Bart, dit le grand-père, vous voilà donc enfin !

— Oui, répond le petit-fils.

— Vous avez vu votre ami, Bart ? »

Smallweed fait signe que oui.

« Et dîné à ses frais, Bart ? »

Nouveau signe affirmatif.

« C'est bien ; vivez le plus possible à ses dépens, et que le fol exemple qu'il vous donne vous serve de leçon ; c'est l'usage qu'on doit faire d'un tel ami, Bart, le seul auquel vous puissiez l'employer, » dit le vénérable grand-père.

Le petit-fils, sans accorder à cet avis tout le respect qu'il mérite, l'honore, toutefois, d'autant d'approbation que peut en contenir un clignement d'œil et un léger signe de tête ; il prend une chaise et s'approche de la table ; les quatre vieux visages

planent alors au-dessus des tasses comme des spectres de chérubins ; la grand'mère hoche perpétuellement la tête en jasant avec les deux trépieds, et le grand-père a de temps en temps besoin d'être secoué comme une fiole d'apothicaire.

« Oui, reprend le vieux gentleman, c'est là le conseil que votre père vous eût donné, Bart ; vous ne l'avez pas connu, votre père, et c'est dommage ; il était bien mon fils ; tout mon portrait... » cela ne veut pas dire qu'il fût agréable à voir ;... « mon véritable fils, » continue le vieux ladre en pliant sa tartine de pain et de beurre sur son genou. « C'est celui-là qui savait l'arithmétique ! Voilà quinze ans qu'il est mort ! »

Mistress Smallweed, obéissant à son instinct ordinaire, fait aussitôt retentir ces paroles :

« Quinze cents livres, quinze cents livres dans une boîte noire ; quinze cents livres bien cachées ! »

Son digne époux, mettant de côté sa tartine, lui lance immédiatement son coussin à la tête, l'aplatit contre la joue de son fauteuil et retombe épuisé au fond du sien ; l'aspect qu'il offre après l'une de ces admonestations à mistress Smallweed est plus étrange que flatteur ; l'effort qu'il est obligé de faire tortille son bonnet noir, qui retombe sur l'un de ses yeux et le fait ressembler à un vieux spectre en goguette ; tandis que les imprécations qu'il répand dans sa fureur contre sa vieille épouse, contrastant par leur énergie, avec son impuissance, font penser à tout le mal que pourrait faire ce vieux coquin s'il en avait la force. Toutefois, les scènes de ce genre se renouvellent si fréquemment dans l'intérieur de la famille Smallweed, qu'elles n'y produisent pas la moindre impression ; le vieux gentleman est simplement secoué

par Judy, le coussin est remis à sa place, et la grand'mère, dont le bonnet est quelquefois rajusté et quelquefois laissé tel quel, est replantée sur son fauteuil, prête à recevoir de nouveau le projectile de son mari, et à se voir renverser comme une quille.

Pour le moment, il se passe quelques minutes avant que le vieux gentleman ait retrouvé assez de force pour reprendre son discours, qu'il entremêle d'épithètes édifiantes à l'adresse de sa femme, dont toute l'attention est absorbée par les deux trépieds, et qui n'entend pas les douces paroles que lui prodigue son mari.

« Si votre père eût vécu plus longtemps, Bart, reprend l'affreux vieillard, il aurait amassé gros d'argent... Te tairas-tu, vieille sottie !... mais juste au moment où il commençait à élever l'édifice dont il avait mis tant d'années à jeter les fondations... Vieille coquine de pie borgne ! te tairas-tu, vieille perruche !... il tomba malade et mourut d'une fièvre lente, sans avoir cessé un instant d'être un homme économe, rempli d'activité et de soin pour les affaires... Ce n'est pas un coussin, c'est un chat que je voudrais te jeter à la figure, vieille folle que le diable confonde !... et votre mère, qui était une femme remplie d'ordre et sèche comme un copeau, passa comme une chandelle, une fois qu'elle vous eut donné le jour à vous et à Judy... Vieille tête de cochon ! »

Pendant ce temps-là, Judy, qui avait entendu trop souvent cette histoire pour s'y intéresser, recueillait dans un bol, pour la fille de journée, les restes de thé qui se trouvaient au fond des tasses et des soucoupes, et ramassait pour le même usage les menues croûtes de pain que la stricte économie de la famille avait laissées en réserve.

« Mais votre père et moi, nous étions associés, continua le vieux gentleman, et quand je n'y serai plus, tout sera pour vous et pour Judy, Bart. Comme c'est heureux que vous sachiez travailler l'un et l'autre ! Judy à la fabrication des fleurs artificielles, et vous, Bart, dans la procédure. Vous n'aurez pas besoin de toucher, pour vivre, à votre avoir, et vous pourrez l'augmenter. Quand je n'y serai plus, Judy reprendra les fleurs, et vous resterez chez l'avoué. »

Un observateur attentif aurait pu découvrir dans les yeux du frère et de la sœur quelque impatience de savoir quand viendrait l'époque où le grand-père ne serait plus.

« Maintenant, dit la sœur jumelle de Bart, si tout le monde a fini, je vais appeler la fille, pour qu'elle vienne prendre son thé ; elle n'en finirait pas si elle le mangeait toute seule dans la cuisine. »

Charley est donc introduite dans le parloir ; et, sous le feu croisé des yeux de toute la famille, elle s'assied devant la tasse de thé auprès de laquelle se trouvent les débris de pain et de beurre qui lui sont destinés. Judy Smallweed, tout entière à la surveillance qu'elle exerce sur cette jeune fille, semble remonter à l'âge des formations géologiques et dater des périodes les plus reculées ; elle a une certaine manière de se précipiter sur Charley et de la tenir sous sa griffe qui annonce dans l'art de mener les servantes un degré de perfection qu'atteignent rarement les plus vieilles praticiennes.

« Allons, allons, ne regardez pas pendant une heure ; dépêchez-vous de manger et de retourner à votre ouvrage, s'écrie-t-elle en branlant la tête et en frappant du pied au moment où elle

surprend le coup d'œil que la pauvre Charley jette au fond du grand bol.

— Oui, miss, dit l'enfant avec douceur.

— Ne répondez pas, c'est du temps perdu ; est-ce que je ne sais pas ce que vous valez toutes ? Faites-le sans rien dire, et je commencerai à vous croire. »

Charley avale en signe d'obéissance la moitié de son bol de thé, et fait disparaître les débris de pain et de beurre avec un tel empressement, que Judy lui reproche de se livrer à la gourmandise : « Ces petites filles-là, dit-elle, sont vraiment dégoûtantes. » Charley aurait bien envie de contredire à cet égard l'opinion de miss Smallweed, mais un coup retentissant se fait entendre à la porte de la rue.

« Voyez qui c'est ; et ne mâchez pas en ouvrant la porte, » s'écrie Judy.

Charley se dirige vers le couloir ; miss Smallweed profite de la circonstance pour ramasser les restes de pain et de beurre et pour plonger dans le bol où se trouve le thé de Charley deux tasses sales, afin d'insinuer à « la fille » que son repas est terminé.

« Qui est-ce ? et qu'est-ce qu'on demande ? reprend Judy avec aigreur.

— C'est un M. Georges, à ce qu'il paraît. »

Et M. Georges entre dans le parloir sans plus de cérémonie d'introduction.

« Pouh ! quelle chaleur il fait ici ; du feu par ce temps-là ! Peut-être qu'après tout, ils font bien de s'habituer à rôti, se dit M. Georges en saluant le vieil avare.

— Ah ! c'est vous ! s'écrie le vieux gentleman ; comment va la santé ?

— Tout doucement, répond M. Georges en prenant une chaise ; c'est là votre petite-fille ? j'ai déjà eu l'honneur de la voir ; miss Smallweed, tout prêt à vous servir.

— Et voici mon petit-fils que vous ne connaissez pas, dit le grand-père ; il travaille chez l'avoué, et n'est pas souvent à la maison.

— Également à son service ; il ressemble beaucoup à sa sœur ; il lui ressemble diablement, dit M. Georges en appuyant sur ce dernier adverbe.

— Et les affaires, comment les menez-vous ? lui demande le vieux Smallweed en se frottant lentement les jambes.

— Mais,... comme à l'ordinaire, on boulotte. »

M. Georges a cinquante ans ; c'est un homme grand, bien fait, qui a la figure ouverte, l'air franc et bon, le teint brun, les cheveux noirs et frisés, les yeux brillants, la poitrine large, et dont les mains nerveuses, bronzées par le soleil, ont évidemment servi à des travaux assez rudes. Il s'assied sur le bord de sa chaise, comme pour laisser derrière lui, par suite d'une longue habitude, un espace suffisant pour contenir quelque sac ou portemanteau dont il s'est déchargé là. Le bruit de son pas cadencé, habitué à faire sonner de lourds éperons, s'unirait à merveille au cliquetis d'un grand sabre ; il est maintenant rasé de près, mais, à la ma-

nière dont la bouche est fermée, on devine que pendant des années une longue moustache a recouvert sa lèvre supérieure, et la façon dont il y passe de temps en temps la paume de sa large main basanée, confirme dans cette opinion ; bref, il est facile de voir que M. Georges a été militaire. Il présente un contraste frappant avec les membres de la famille Smallweed ; jamais soldat de passage ne fut logé dans un intérieur qui fût moins en rapport avec lui ; c'est la même différence qu'entre un sabre et un canif ; sa grande taille, sa poitrine développée, l'aisance et l'ampleur de ses manières, sa voix pleine et vibrante, font, avec le corps rabougri des Smallweed, avec leurs allures pincées, leurs gestes rétrécis, leur voix grêle et pointue, l'opposition la plus étrange et la plus prononcée ; on pense, en le voyant assis au milieu de cet affreux petit parloir, les mains appuyées sur ses cuisses, les coudes déployés carrément et le corps penché légèrement en avant, que, s'il y restait longtemps, il absorberait toute la famille, avec les quatre pièces de la maison par-dessus le marché, y compris la cuisine.

« Est-ce pour rendre un peu de vie à vos jambes que vous les frictionnez ainsi ? demande-t-il au grand-père Smallweed après avoir promené son regard tout autour de la chambre.

— Mais... c'est un peu par habitude, monsieur Georges ; et..., oui... un peu aussi pour aider à la circulation.

— À la cir-cu-la-tion, reprend M. Georges en se croisant les bras sur la poitrine, ce qui le fait paraître deux fois plus large ; ça vous serait un peu difficile, je crois, de circuler.

— Il est vrai que je suis vieux, monsieur Georges, dit le grand-père Smallweed ; mais je porte bien les années ; je suis plus âgé

qu'elle, et voyez comme elle est, cette vieille jacasse ! ajoute-t-il en désignant sa femme.

— Pauvre créature ! dit M. Georges en tournant les yeux vers la grand'mère ; ne la grondez pas, monsieur Smallweed ; regardez-la, la pauvre femme ! avec son bonnet de travers et ses pauvres cheveux tout emmêlés ; relevez-vous un peu, madame, vous serez mieux ; ne vous tourmentez pas, nous sommes là ; pensez à votre mère, monsieur Smallweed, si, pour la faire respecter, ce n'est pas assez qu'elle soit votre femme, ajoute l'ancien soldat en revenant à sa place après avoir recoiffé mistress Smallweed.

— Vous avez dû être un excellent fils, monsieur Georges, insinue le vieux ladre en regardant l'ancien troupier d'un air goguenard.

— Vous vous trompez, répond M. Georges dont le visage se rembrunit.

— Cela m'étonne.

— C'est pourtant comme ça ; j'aurais dû être un bon fils, et je crois que j'en avais l'intention ; mais je ne l'ai pas été ; au contraire, je n'ai jamais fait honneur à personne.

— En vérité ! s'écrie le vieillard.

— N'en parlons plus ; moins on y pense et mieux ça vaut, reprend M. Georges ; vous vous rappelez nos conditions, une pipe pour les deux mois d'intérêt ? Tout est en règle ; n'ayez pas peur de commander la pipe ; voici le nouveau billet, plus l'argent des deux mois, et il a fallu diablement gratter et regratter pour compléter la somme. »

M. Georges reste assis les bras croisés, tandis que le grand-père Smallweed, avec l'aide de Judy, ouvre le tiroir d'un bureau fermé à clef, y prend deux portefeuilles de cuir, met dans l'un de ces portefeuilles le billet qu'il vient de recevoir, tire de l'autre un billet tout pareil, et le remet à M. Georges, qui le tortille immédiatement pour en allumer sa pipe. Comme le vieillard examine à travers ses lunettes chaque ligne et chaque mot des deux titres avec un soin minutieux ; comme il compte l'argent trois fois tout bas, en recommandant à sa petite-fille de répéter au moins deux fois tout haut de son côté ; comme il tremble de tout son corps, et qu'il agit et qu'il parle avec une lenteur excessive, l'affaire des deux billets est assez longue à conclure. Quand elle est terminée, mais pas avant, il détourne ses yeux rapaces du bureau où ses doigts crochus ont replacé les portefeuilles et répond à la dernière remarque de M. Georges, en disant :

« Que je n'aie pas peur de commander la pipe ! nous ne sommes pas si juif que ça, mon cher monsieur. Judy, occupez-vous tout de suite de la pipe et du grog de M. Georges. »

Les deux jumeaux, qui, pendant tout ce temps-là, sont restés immobiles, les yeux fixés devant eux, excepté au moment où les deux portefeuilles de cuir noir leur ont été confiés, s'en vont ensemble, sans s'occuper davantage du visiteur, qu'ils laissent à leur grand-père, comme deux oursons qui abandonnent un voyageur à la mère ours qui leur a donné le jour.

« Et vous restez dans cette chambre, assis dans votre fauteuil, du matin jusqu'au soir ? dit M. Georges à l'usurier.

— Mais oui, répond le vieillard en faisant un signe de tête.

— Sans rien faire, monsieur Smallweed ?

— Je surveille le feu, la marmite, le rôti.

— Quand il y en a, dit M. Georges d'un ton significatif.

— Certainement, répond le vieillard.

— Vous ne lisez jamais ? »

Le vieux ladre secoue la tête d'un air malicieux et triomphant.

« Non, non, dit-il ; nous n'avons jamais lu dans notre famille ; ça ne rapporte rien, la lecture ; sottise, folie et paresse ! non, non, je m'en garderais bien.

— Entre l'état du mari et celui de la femme, je donnerais bien le choix pour une épingle, dit M. Georges assez bas pour n'être point entendu du vieillard, qui a l'oreille dure, et en regardant alternativement les deux époux.

— Vous dites ?... reprend le vieux ladre.

— Que vous m'exproprierez, si j'étais seulement en retard d'un jour pour vous payer.

— Moi, mon cher ami ? s'écrie le vieux Smallweed en étendant les mains comme pour embrasser l'ancien soldat, oh ! croyez-moi ! jamais, jamais ! Mais, par exemple, mon ami de la Cité, qui, à ma demande, vous a prêté l'argent,... serait bien capable de le faire.

— Vous ne répondez pas de lui ?... vieux coquin ! ajoute M. Georges à demi-voix.

— Ce n'est pas un homme sur lequel on puisse compter, mon cher ami ; je ne voudrais pas m'y fier ; il exigera son dû.

— Que le diable l'étouffe ! dit M. Georges. »

La porte s'ouvre, et Charley s'approche tenant un plateau sur lequel sont une pipe, un petit cornet de tabac et un peu d'eau-de-vie dans beaucoup d'eau.

« Tiens ! comment vous trouvez-vous ici ? lui demande l'ancien soldat ; vous n'avez pas un air de famille.

— Je suis en journée, » répond Charley.

M. Georges ôte à la petite fille le grand chapeau qui la couvre et lui caresse les cheveux plus délicatement qu'on aurait pu s'y attendre d'une main aussi vigoureuse :

« À la bonne heure, vous rajeunissez presque cette triste maison, lui dit l'ancien soldat ; il y manque un peu de jeunesse et d'air pur, et l'on est soulagé en vous voyant.

M. Georges allume sa pipe et boit à la santé de l'ami que M. Smallweed possède dans la Cité, cet ami imaginaire de l'aimable vieillard.

— Ainsi vous pensez qu'il ferait tout vendre impitoyablement, dit M. Georges.

— À vrai dire... j'en ai peur ; je le lui ai vu faire... vingt fois, » ajoute imprudemment M. Smallweed.

Je dis imprudemment, parce que sa meilleure moitié, qui sommeillait depuis quelque temps, est réveillée tout à coup par le nombre vingt et bredouille aussitôt : « Vingt mille livres, vingt billets de vingt livres, vingt guinées, vingt millions à vingt pour cent. » Elle est interrompue par le coussin que le visiteur, pour qui ce singulier expédient est complètement nouveau, s'empresse

de ramasser, toutefois après que la pauvre femme eut été, comme à l'ordinaire, aplatie contre la joue de son fauteuil.

« Vous n'êtes qu'une idiote, un scorpion, un crapaud grillé, une furie, une sorcière que l'on devrait brûler, s'écrie d'une voix râlante le vieux Smallweed replié sur lui-même. Mon cher ami, voudriez-vous me secouer un peu, » dit-il à M. Georges.

Celui-ci, qui a d'abord regardé la femme, puis le mari, sans rien comprendre à la scène dont il est témoin, prend son vénérable créancier par le cou, suivant les prescriptions indiquées, et le redressant comme il aurait fait d'une poupée, semble partagé entre l'intention d'être utile au vieillard et le désir beaucoup plus violent de faire rendre l'âme au vieux ladre en le secouant de la bonne manière, une fois pour toutes ; mais il résiste à cette vive tentation, et se contente d'agiter le père Smallweed assez vigoureusement pour que le chef du bonhomme roule sur ses épaules comme la tête d'Arlequin : puis il l'assied dans son fauteuil, et lui frotte si bien les oreilles en lui rajustant son bonnet noir sur le crâne, que le vieux ladre cligne des yeux quelques minutes encore après l'opération.

« Ah ! mon Dieu ! balbutie M. Smallweed ; assez comme ça ; merci, mon cher ami ; assez, assez ; miséricorde ! Je n'en peux plus. Seigneur mon Dieu ! »

M. Smallweed n'était pas sans éprouver des craintes assez vives sur les intentions de M. Georges, dont la stature ne lui avait jamais paru plus colossale. Néanmoins l'ancien soldat reprend sa pipe, fait tourner la fumée autour de lui, et se console en disant tout bas : « Le nom de votre ami de la Cité commence par un D,

camarade, et vous avez cent fois raison de vous défier de lui comme du Diable.

— Parlez-vous, monsieur Georges ? » demande M. Smallweed. Le troupier fait un signe affirmatif et continue à fumer ; il regarde M. Smallweed avec attention, et de temps en temps il écarte le nuage dont il est environné, afin de voir plus distinctement la figure du vieux ladre.

« Je parie, dit-il en portant son verre à ses lèvres, que je suis le seul individu, mort ou vif, à qui vous ayez jamais donné une pipe et un verre d'eau ?

— Il est vrai, répond le vieillard, que je ne vois pas beaucoup de monde, et que je ne traite jamais personne ; mes moyens ne me le permettraient pas ; mais comme vous avez fait de votre pipe une condition...

— Ah ! ce n'est pas pour la valeur du tabac, mais pour la rareté du fait ; une idée qui m'est venue de tirer quelque chose de vous en échange de mon argent.

— Vous êtes un habile homme, monsieur Georges, un habile homme, dit le grand-père Smallweed en se frottant les jambes.

— Oui, je l'ai toujours été ;... pouf... c'en est une preuve d'avoir trouvé le chemin qui m'a conduit ici,... pouf... et d'en être arrivé là,... pouf... Je suis vraiment fort habile et connu pour ça, répond M. Georges en fumant avec calme ; aussi vous voyez comme cela m'a bien réussi.

— Ne vous laissez pas abattre, monsieur Georges, vous pouvez encore vous relever. »

M. Georges se met à rire, et boit une gorgée d'eau.

« N'avez-vous pas des parents qui consentiraient à payer le principal, ou qui vous cautionneraient, dit le vieux ladre ? mon ami de la Cité vous ferait alors quelques avances ; deux noms honorables et sûrs, deux bons parents, n'avez-vous pas ça dans votre famille ? mon ami s'en contenterait.

— Si je les avais, je ne leur donnerais pas cette peine-là, répond M. Georges en fumant toujours avec indifférence. J'ai causé assez de tourment à ma famille quand j'étais jeune, sans la mettre encore dans l'embarras. Ça peut être une bonne manière de faire pénitence pour un vagabond, que de revenir plus tard s'accrocher à d'honnêtes gens qu'il a déshonorés par sa conduite, pour vivre à leurs dépens ; mais ce n'est pas là mon genre : la meilleure chose qu'on ait à faire, une fois qu'on est parti, c'est de ne jamais revenir.

— Mais les affections naturelles, monsieur Georges, insinue le grand-père Smallweed.

— Deux noms honorables et sûrs ! répond l'ancien soldat en secouant la tête et en fumant toujours ; non, non, ce n'est pas mon genre.

— Ah ! s'écrie l'avare, si vous aviez pu découvrir le capitaine, c'était là votre affaire, monsieur Georges. Si la première fois que vous êtes venu ici sur l'avertissement que nous avons fait mettre dans le journal... Quand je dis nous, c'est mon ami de la Cité que je désigne, et un ou deux autres comme lui, qui engagent leurs capitaux de la même manière, et qui sont assez mes amis pour m'aider de temps en temps à payer ma petite pitance ; oui, mon-

sieur Georges, si vous aviez pu, à cette époque, nous mettre sur la trace du capitaine, ça aurait bien fait votre affaire.

— Je n'aurais pas mieux demandé que de faire mon affaire, comme vous dites ; mais, en résumé, je suis bien aise aujourd'hui qu'il n'en ait rien été, répond M. Georges, qui fume avec moins d'insouciance qu'auparavant ; car depuis l'arrivée de la petite-fille de M. Smallweed qui vient d'entrer, rappelée par son grand-père, il subit une sorte de fascination fort désagréable, qui l'oblige à regarder Judy, et qui le trouble en dépit de lui-même.

— Et pourquoi ça, monsieur Georges ? Au nom de... vieille furie, va, vieille mégère !... dit le vieillard exaspéré en jetant les yeux sur sa ménagère endormie. Pourquoi ça ?

— Pour deux raisons, camarade.

— Et ces deux raisons, monsieur Georges ?

— La première, répond l'ancien soldat, c'est que vous m'avez mis dedans ; vous annoncez que M. Hawdon (capitaine Hawdon, si vous tenez à bien dire), est invité à se rendre à tel endroit, pour y recevoir communication de nouvelles avantageuses pour lui.

— Eh bien ? dit aigrement le vieillard.

— Eh bien ! je ne vois pas quel avantage c'eût été pour le capitaine, que d'être mis en prison par le tribunal de commerce.

— Et qu'en savez-vous ? Peut-être que dans ce cas-là un de ses riches parents aurait payé ses dettes, ou du moins se serait entendu avec ses créanciers ; mais c'est lui, au contraire, qui nous a fourrés dedans. Il nous devait une somme énorme, le misérable ! Quand je pense à lui, dit le vieillard en grinçant des dents et en

levant ses dix doigts impotents, j'éprouve encore le besoin de l'étrangler. »

Et, dans sa fureur, il jette à sa femme endormie le coussin qui est près de lui, et qui va tomber à côté du fauteuil de la grand-mère sans atteindre le but que visait M. Smallweed.

« Vous n'avez pas besoin de me dire que le capitaine était ruiné, répond l'ancien soldat en ôtant sa pipe de ses lèvres et en détournant les yeux du coussin, qu'il a suivi dans son vol : je me suis trouvé plus d'une fois à sa droite, à l'époque où il galopait à sa ruine ; j'étais là quand il ne vit plus autour de lui que le désespoir, et c'est ma main qui détourna le pistolet qu'il appuyait sur son front.

— Je regrette que vous l'ayez arrêté, dit l'excellent vieillard, et qu'il n'ait pas fait de son crâne autant de morceaux qu'il devait de livres.

— Il y en aurait eu beaucoup, répond froidement l'ancien trou-pier ; quoi qu'il en soit, je l'ai connu jeune, élégant, plein d'espoir et d'avenir, et je suis bien aise de ne pas vous avoir aidé à lui faire cette communication avantageuse dont vous parliez alors : c'est ma première raison.

— J'espère que la seconde est aussi bonne que la première, dit le vieillard entre ses dents.

— Pourquoi pas ? elle est fondée sur l'égoïsme ; car il m'aurait fallu, pour le retrouver, aller dans l'autre monde, puisqu'il y était déjà.

— Comment savez-vous ça ?

— Ne perdez pas patience comme vous avez perdu votre argent, monsieur Smallweed, répond M. Georges en faisant tomber les cendres de sa pipe ; il y avait déjà longtemps que le capitaine était noyé ; j'en ai la certitude. Est-ce avec intention ou par accident ? je l'ignore ; votre ami de la Cité pourrait peut-être le savoir... Connaissez-vous cet air-là, monsieur Smallweed ? ajoute-t-il en s'arrêtant tout à coup au milieu d'une marche qu'il siffle et qu'il accompagne en frappant la table de sa pipe

— Un air ? dit le vieillard ; non ; jamais on ne chante à la maison.

— C'est la marche des morts, au son de laquelle on enterre les soldats, reprend M. Georges, et c'est la fin de cette histoire. Maintenant, si votre charmante petite-fille veut bien conserver la pipe que voici pendant deux mois, ça vous évitera d'en acheter une autre la première fois que je viendrai ; bonsoir, monsieur Smallweed.

— Mon cher ami ! (le vieillard lui tend les mains).

— Ainsi, vous pensez que votre ami de la Cité userait de rigueur avec moi, si je ne le payais pas ? dit l'ancien soldat en regardant l'usurier du haut de sa grande taille.

— Mon cher ami, j'en ai bien peur, » répond le vieux pygmée en levant les yeux vers le géant.

M. Georges se met à rire, salue Judy, qui le regarde avec mépris, et sort du parloir en faisant retentir le cliquetis d'un sabre imaginaire, et sonner sur le pavé les éperons qu'il n'a plus.

« Damné coquin ! s'écrie le vieux ladre en faisant une horrible grimace au moment où le créancier ferme la porte ; mais je te li-

merai les dents, chien que tu es ! je te les limerai, chien hargneux, et nous verrons après si tu peux mordre ! »

Après avoir dit ces aimables paroles, M. Smallweed s'abandonne à ses rêves ; il laisse errer son esprit dans les régions enchantées que lui ont ouvertes son éducation et la pratique des affaires ; et les sentinelles oubliées par la mort, le grand-père et la grand'mère Smallweed, assis de chaque côté de la cheminée, recommencent à filer leurs jours d'or et de soie, au fond de leur triste réduit.

Pendant que le vieux couple reste ainsi fidèlement à son poste, M. Georges parcourt les rues à grands pas ; sa démarche pesante a une certaine crânerie, mais son visage est sérieux. Il est huit heures du soir, et le jour décline rapidement ; l'ancien soldat s'arrête auprès du pont de Waterloo, pour lire les affiches de spectacle, et décide qu'il ira au théâtre d'Astley, où il est enchanté des chevaux et des tours de force qu'on y voit, critique les armes, désapprouve les combats comme donnant l'exemple d'une maladresse insigne dans le maniement du sabre ; mais il est profondément touché des sentiments qu'on y exprime, et ses paupières se mouillent quand, à la dernière scène, l'empereur de Tartarie, monté sur un char, condescend à bénir les deux amants, et plane au-dessus d'eux en déployant le drapeau de la Grande-Bretagne.

La représentation terminée, M. Georges repasse de l'autre côté de l'eau, et se dirige vers cette région située entre Haymarket et Leicester-Square ; région curieuse qui renferme dans son sein les boxeurs, les maîtres d'escrime, les vagabonds, les gardes à pied, les maisons de jeu, la vieille porcelaine, les exhibitions monstrueuses et le mélange sans nom de toutes les gueuseries qui ont besoin de se cacher. Pénétrant au cœur de cette région, l'ancien

soldat traverse une cour, et, après avoir franchi un long passage, arrive à un grand édifice en briques, simplement composé de quatre murailles, d'un plancher et d'une toiture, par où la lumière pénètre à l'intérieur ; sur la façade, si toutefois on peut dire que cette bâtisse en ait une, on lit ces mots, peints en gros caractères : Galerie de tir, dirigé par M. Georges, etc., etc.

L'ancien soldat entre dans la galerie, où ne veille plus qu'un bec de gaz et où l'on voit deux cibles ; tout ce qui concerne le tir au pistolet, au fusil, à la carabine, à l'arbalète, ainsi que tout ce qui a rapport à l'escrime et à l'art national de la boxe. À l'heure où nous sommes, la galerie est déserte et appartient tout entière à un petit homme à grosse tête qui dort sur le plancher ; le costume de ce petit homme grotesque se rapproche de celui des armuriers : tablier de serge verte et bonnet de même étoffe. Sa figure et ses mains sont noircies par la poudre à force d'avoir chargé les armes, et le barbouillage du personnage n'en ressort que mieux, couché comme il est sous le bec de gaz et devant l'une des cibles, dont la blancheur est éclatante. À peu de distance est la table grossière et primitive qui lui sert d'établi. Les nombreuses cicatrices dont son visage est couvert et l'aspect bleuâtre et tacheté de l'une de ses joues semblent annoncer qu'il a été plus d'une fois brûlé par la poudre dans l'exercice de ses fonctions.

« Phill ! dit M. Georges d'une voix calme.

— Présent ! répond Phill en se dressant tout à coup.

— A-t-on fait quelque chose ?

— Quasiment rien : cinq douzaines de carabine et douze pistolets, répond Phill avec un gémissement.

— Ferme la galerie, » dit M. Georges.

Phill se met en devoir d'exécuter cet ordre ; on s'aperçoit, alors qu'il est boiteux, ce qui ne l'empêche pas d'aller et de venir avec une extrême vitesse ; il n'a pas de sourcil du côté où sa joue est brûlée ; mais celui qui surmonte son autre œil forme une broussaille épaisse et noire, et ce manque d'uniformité donne quelque chose de sinistre à sa physionomie ; ses mains semblent avoir éprouvé tous les accidents imaginables, tant ses doigts sont couturés, entaillés, recroquevillés ; il paraît très-fort, et remue les bancs, soulève, emporte tout ce qu'il rencontre sur son passage comme si rien ne lui pèse. Au lieu d'aller tout droit aux objets qu'il veut prendre, il fait en boitillant le tour de la galerie, et se frôle à chaque pas l'épaule contre la muraille, où il a laissé une empreinte graisseuse et noirâtre que les habitués de la salle ont surnommée « la trace de Phill. »

Après avoir fermé toutes les portes, l'ouvrier de M. Georges termine ses travaux en tirant d'un cabinet, qui se trouve dans un coin, deux matelas avec leurs accessoires ; il les traîne chacun à un bout opposé de la galerie et fait son lit d'un côté, pendant que M. Georges fait le sien de l'autre.

« Phill, dit l'ancien soldat en allant vers le petit homme, après s'être dépouillé de son habit et de son gilet, n'as-tu pas été trouvé, à ta naissance, sur le pas d'une porte ?

— Dans le ruisseau, répond Phill ; le watchman, en me rencontrant sous son pied, est tombé et a roulé sur moi.

— Alors si tu es un vagabond, c'est ton état naturel ?

— Pardieu, oui.

— Bonsoir, Phill.

— Bonsoir, gouverneur. »

Le petit homme fait le tour de la galerie en frottant le mur de son épaule, et vire enfin du côté de son matelas. M. Georges parcourt deux ou trois fois la distance qui sépare la cible du point d'où l'on tire, regarde un instant la lune qui brille à travers le vitrage, se rend à son lit par un chemin plus direct que celui de Phill, et se couche immédiatement.

22

La soirée est d'une chaleur étouffante ; cependant l'Allégorie du cabinet de M. Tulkinghorn, malgré ses joues qui ressemblent à des pêches, ses genoux, qu'on prendrait pour des touffes de fleurs, et les boursofflures couleur de rose qui lui servent de mollets, ne paraît pas en souffrir. Les deux fenêtres sont largement ouvertes, la pièce est élevée, sombre et pleine de courants d'air, qualités peu désirables quand vient novembre avec le brouillard et le grésil, et janvier, avec la glace et la neige ; mais qui ont bien leur mérite pendant les chaleurs accablantes des longs jours de vacances.

Une énorme quantité de poussière entre par les fenêtres du procureur ; une quantité plus grande encore est accumulée derrière les meubles, parmi les papiers et les livres ; et quand une brise des champs qui s'égare, vient se perdre dans cette pièce obscure et que, dans son effroi, elle se précipite au dehors, elle envoie autant de poudre aux yeux de l'Allégorie que M. Tulkin-

ghorn et tous les hommes de loi en jettent à ceux des malheureux plaideurs.

Au milieu de toute cette poussière, élément originel auquel retourneront ses papiers, ses clients et lui-même, avec toutes les choses d'ici-bas, M. Tulkinghorn, assis près de l'une de ses fenêtres, déguste une bouteille d'excellent vin, qu'il apprécie mieux que personne. Bien qu'il soit austère, il aime le jus de la treille, et il a en réserve, dans quelque cellier mystérieux, un porto d'une valeur inestimable. Quand il dîne tout seul dans son cabinet, comme aujourd'hui, par exemple, et qu'on lui a, du café voisin, apporté son bifteck, ou son poulet, avec sa part de poisson, il descend dans les régions souterraines de sa demeure solitaire, et, précédé par le bruit retentissant des lourdes portes qu'il referme, il revient, entouré d'une atmosphère terreuse, et rapporte une bouteille d'où il verse un radieux nectar, âgé de plus de cinquante ans, qui, par modestie, rougit dans le verre de se trouver si parfait, et qui remplit la pièce de la vivifiants odeur qu'exhale le raisin parfumé des heureuses contrées du midi.

M. Tulkinghorn est donc assis auprès de sa fenêtre, et savoure son excellent porto. Ce vieux vin, comme s'il lui parlait mystérieusement de ses cinquante années de silence et de réclusion, augmente encore la réserve impassible de l'avoué. Plus impénétrable que jamais, M. Tulkinghorn boit le précieux nectar et se renferme en lui-même, où il s'épanouit en secret. Alors, à la clarté douteuse du crépuscule, il songe à tous les mystères qu'il connaît et qui se rattachent, dans la campagne, aux grands bois remplis d'ombre ; à la ville, aux hôtels fermés et déserts ; peut-être aussi se donne-t-il une ou deux pensées à lui-même, à son origine, à son argent, à ses dernières volontés ; peut-être alors se

souvient-il d'un de ses amis, vieux garçon de la même école et procureur comme lui, qui mena la même existence que la sienne jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans, époque à laquelle, trouvant cette vie trop monotone, il donna, un soir d'été, sa montre d'or à son coiffeur, se dirigea tranquillement vers le Temple, où il demeurerait, et se pendit sans rien dire.

Mais aujourd'hui M. Tulkinghorn n'est pas seul et n'est pas libre de se livrer à ses méditations habituelles, comme il le voudrait. Un homme chauve, au front luisant, à l'air timide, est assis en face de lui sur une chaise modestement éloignée de la table, et tousse respectueusement derrière sa main quand l'avoué lui dit de remplir son verre.

« Et maintenant, monsieur Snagsby, revenons un peu à cette étrange aventure, dit le procureur au papetier.

— Comme vous voudrez, monsieur.

— Vous m'avez dit hier au soir, quand vous avez eu la bonté de venir ici...

— Excusez-moi, monsieur, d'avoir pris cette liberté ; mais je me suis souvenu que vous aviez paru prendre un certain intérêt à cet individu, et j'ai pensé qu'il se pourrait que... précisément... vous ayez... justement... »

M. Tulkinghorn n'est pas homme à venir au secours du papetier, encore moins à admettre qu'il prend intérêt à quelque chose ; M. Snagsby en est donc réduit à ses propres ressources, et renouvelle ses excuses pour la liberté qu'il a prise.

« Vous n'en avez pas besoin, répond M. Tulkinghorn.... ; vous m'avez dit hier que vous aviez pris votre chapeau et que vous

étiez venu sans en parler à votre femme ; c'était prudent, et vous avez bien fait ; la chose est trop importante pour la confier à personne.

— C'est que, voyez-vous, reprend M. Snagsby, ma petite femme, pour dire le mot et parler sans détour, est tant soit peu curieuse ; pauvre chère âme ! elle est sujette à des spasmes, et son esprit a besoin d'aliment : aussi l'occupe-t-elle de tout ce qu'elle peut découvrir, surtout de ce qui ne la regarde pas ; ma petite femme, monsieur, a trop d'activité dans l'imagination. »

Le papetier porte son verre à ses lèvres et murmure en tissant derrière sa main avec admiration : « Bonté divine ! quel vin !

— C'est pour cela que vous ne lui avez rien dit de votre visite d'hier, ni de celle d'aujourd'hui non plus ? dit M. Tulkinghorn.

— Oui, monsieur ; ma petite femme donne en ce moment... pour dire le mot et parler sans détour... dans une grande piété ; elle suit régulièrement les exercices du soir d'un révérend, nommé Chadband, qui a sans doute un grand fonds d'éloquence, mais dont je n'aime pas beaucoup le style ;... mais cela ne fait rien à l'affaire. Ma petite femme étant donc occupée de ce côté, j'ai pu venir ici tranquillement sans m'inquiéter de rien. »

M. Tulkinghorn fait un signe d'approbation : « Remplissez votre verre, dit-il.

— Merci, monsieur, répond le papetier avec sa toux de déférence ; c'est un vin merveilleux.

— Oui, il est assez rare, dit M. Tulkinghorn ; il a maintenant plus de cinquante ans.

— En vérité, monsieur ! mais, je n'en suis pas surpris ; on lui donnerait bien... n'importe quel âge. » Et dans son humilité, M. Snagsby tousse derrière sa main, pour excuser la liberté qu'il prend de boire quelque chose d'aussi précieux.

« Voulez-vous me dire encore une fois ce que vous tenez de ce balayeur, Snagsby ? continue M. Tulkinghorn en mettant les mains dans ses poches et en s'enfonçant tranquillement dans son fauteuil.

— Avec plaisir, monsieur. »

Le papetier raconte avec plus de fidélité que de laconisme les faits qui se sont passés chez lui quelques jours avant et répète ce que Jo a dit à ses hôtes, relativement au souverain et à la dame qui le lui a donné. Arrivé à la fin de sa narration, il tressaille vivement et s'écrie : « Bonté du ciel ! je ne savais pas, monsieur, qu'il y eût quelqu'un avec nous ! »

M. Snagsby est consterné de voir entre lui et M. Tulkinghorn un homme au visage attentif, qui n'était pas dans la pièce lorsque lui, Snagsby, est arrivé, et qui, depuis lors, n'est entré ni par la porte ni par la fenêtre. Il y a bien une armoire dans la chambre, mais les gonds n'ont pas crié, et aucun bruit de pas n'a fait craquer le parquet ; néanmoins un troisième personnage est bien là qui écoute d'un air calme et réfléchi les paroles du papetier, qui a une canne et un chapeau dans les mains et les mains derrière le dos ; c'est un homme d'un âge mûr, vigoureusement bâti, vêtu de noir, ayant l'air ferme et l'œil fin, rien d'ailleurs d'extraordinaire en lui-même, si ce n'est la façon mystérieuse dont il est apparu et la manière dont il observe le papetier.

« Ne faites pas attention, Snagsby, dit tranquillement M. Tulkinghorn, c'est tout simplement M. Bucket.

— Vraiment, monsieur ? dit le papetier, dont la toux veut dire qu'il n'en est pas plus avancé.

— J'avais besoin de lui faire connaître cette histoire, répond l'avoué ; j'ai une velléité (pour certain motif à moi connu) d'en savoir davantage à ce sujet ; et il est fort intelligent pour ces sortes de choses. Qu'en dites-vous, monsieur Bucket ?

— Rien n'est plus simple que ce qui nous reste à faire, répond ce dernier ; puisque nos hommes ont fait circuler ce balayeur, et qu'on ne le trouverait plus à la place qu'il balayait autrefois, si M. Snagsby consent à venir avec moi dans Tom-all-alone's et à me le montrer, nous pouvons vous l'amener avant deux heures d'ici ; je puis le faire également sans le concours de M. Snagsby ; mais ce serait la voie la plus expéditive.

— M. Bucket est l'un des agents de la police de sûreté, dit M. Tulkinghorn au papetier.

— En vérité ! répond M. Snagsby, dont, rien que d'y penser, les cheveux, s'il en avait, se dresseraient sur sa tête.

— Je vous serais fort obligé de vouloir bien l'accompagner dans l'endroit en question, poursuit l'avoué ; si toutefois vous n'avez rien qui vous en empêche. »

M. Snagsby hésite un instant, M. Bucket plonge au fond de la pensée du papetier.

« N'ayez pas peur, lui dit-il, de nuire à ce pauvre diable ; il est en règle pour tout ce qui le concerne ; nous ne l'amènerons ici

que pour lui faire une ou deux questions que j'ai besoin de lui adresser ; on lui payera sa peine et on le renverra sans l'inquiéter. C'est au contraire une bonne aubaine pour lui ; je vous donne ma parole que vous le verrez partir sans qu'il ait à regretter d'être venu.

— Très-bien, alors, s'écrie joyeusement M. Snagsby tout à fait rassuré ; puisqu'il en est ainsi, M. Tulkinghorn...

— Et, maintenant, M. Snagsby, continue M. Bucket d'un air confidentiel, en prenant le papetier par le bras et en lui frappant familièrement sur la poitrine, vous connaissez le monde et les affaires, vous êtes un homme de sens...

— Je vous suis fort obligé, monsieur, de la bonne opinion que vous avez de moi, interrompt le papetier, avec une toux modeste, mais...

— Vous êtes un homme de sens, je le maintiens, reprend M. Bucket ; il est donc inutile de dire à un homme comme vous et dont précisément le genre d'affaires exige de la pénétration, de la fermeté, de la présence d'esprit (j'avais autrefois un oncle qui était dans votre partie), il est donc inutile de vous dire que le plus sage est, en pareille matière, de tenir la chose secrète.

— Assurément, répond M. Snagsby.

— Je ne crains pas de vous avouer, qu'on suppose, autant que j'ai pu le comprendre, dit M. Bucket avec une apparence de franchise tout à fait engageante, que le défunt avait des droits à une petite propriété, et que cette femme n'est pas étrangère à quelque intrigue relativement à cette affaire ; vous comprenez ?

— Oh ! s'écrie M. Snagsby qui ne paraît pas très-bien comprendre.

— Or, que demandez-vous ? poursuit M. Bucket, en frappant de nouveau et d'une manière vraiment flatteuse, sur la poitrine du papetier. Que chacun jouisse de ce qui lui appartient d'après les lois du pays ; vous ne demandez pas autre chose, n'est-ce pas ?

— Certainement, répond M. Snagsby, en appuyant cette parole d'un signe affirmatif.

— Eh bien ! vous aurez de plus encore l'avantage d'obliger... comment dites-vous dans votre partie, un client ou une pratique ? j'ai oublié de quelle expression mon oncle avait l'habitude de se servir.

— Mais, je dis en général une pratique, répond M. Snagsby.

— C'est juste, continue M. Bucket en serrant cordialement la main du papetier ; l'avantage d'obliger une excellente pratique ; d'où il résulte que vous consentez volontiers à venir avec moi à Tom-all-alone's, et que vous prenez l'engagement de ne jamais parler de cette affaire à personne. Si je vous ai bien compris, tout cela rentre dans vos intentions.

— Parfaitement, monsieur, parfaitement, » répond M. Snagsby.

Ils sortent du cabinet où ils laissent M. Tulkinghorn qui, toujours impassible, continue de boire son vieux vin ; et ils se dirigent vers l'endroit en question.

« Vous ne connaîtriez pas, par hasard, un brave homme nommé Gridley ? demande M. Bucket en causant amicalement avec le papetier.

— Non, réplique M. Snagsby après un instant de réflexion ; je ne connais personne qui s'appelle ainsi. Pourquoi demandez-vous ça ?

— Oh ! pour rien, dit M. Bucket ; seulement, comme Gridley s'est permis certaines paroles un peu vives à l'égard de gens respectables, qu'il a été jusqu'à menacer, j'ai obtenu contre lui un mandat d'amener auquel il s'est dérobé par la fuite, ce qui m'étonne de la part d'un homme de sens. »

Tout en poursuivant leur chemin, M. Snagsby remarque avec étonnement que son compagnon, quelque rapide que soit leur marche, a une manière indéfinissable de regarder ce qui se passe, sans faire semblant de rien ; qu'au beau moment où on croit qu'il va détourner à droite ou à gauche, il fait brusquement une pirouette sur ses talons, pour aller tout droit son chemin. De temps en temps, lorsqu'ils rencontrent un constable faisant sa ronde, M. Bucket et le constable ont l'air de ne pas s'apercevoir et de regarder en l'air, en passant auprès l'un de l'autre. D'autres fois, M. Bucket, arrivant par hasard derrière un certain jeune homme au-dessous de la taille moyenne, qui porte un chapeau luisant et qui a sur les tempes deux boucles de cheveux plates et lisses, le touche du bout de sa canne sans le regarder, sur quoi ledit jeune homme s'évapore à l'instant. Mais le plus souvent M. Bucket observe tout en général, avec un visage impassible, et ne change pas plus de couleur que l'énorme bague qu'il porte au petit doigt, ou que la grosse épingle composée de peu de diamants et de beaucoup de métal qui se fait remarquer à sa chemise.

Arrivés enfin, auprès de Tom-all-alone's, M. Bucket demande une lanterne allumée au constable de service dans le quartier qui dès lors l'accompagne avec une autre lanterne attachée à sa ceinture. M. Snagsby, placé entre ses deux conducteurs, passe au milieu d'une rue infecte, remplie d'une boue fétide et noire et de flaques d'eau corrompue, bien que partout ailleurs les chemins soient desséchés ; l'odeur qui s'en exhale est tellement repoussante, et l'aspect qu'offre cette rue infâme est si odieux, que M. Snagsby, qui a toujours habité Londres, ne peut en croire ses sens ; d'autres ruelles, non moins infâmes, se ramifient à travers ce monceau de ruines et présentent un ensemble tellement hideux que le papetier se sent défaillir à chaque pas.

« Retirez-vous un peu, monsieur Snagsby, dit l'officier de police en voyant venir à eux une espèce de brancard misérable suivi d'une foule bruyante. C'est un malade qu'on emporte. »

La foule abandonne le brancard pour entourer les trois visiteurs, les regarde un instant et se disperse au milieu des ruines, en sifflant et en jetant par intervalles des cris aigus qui retentissent dans l'air pendant tout le temps que les trois inconnus restent dans cet abominable endroit.

« Est-ce que ce sont là les maisons atteintes du typhus, Darby ? demande froidement M. Bucket en dirigeant la lumière de sa lanterne sur une ligne de bouges infects.

— Elles le sont toutes à présent, répond Darby ; depuis bien des mois, les gens y tombent malades par douzaines, et y crèvent comme les moutons de la clavelée. »

M. Bucket dit à M. Snagsby qu'il a l'air un peu souffrant ; le papetier répond qu'il éprouve un sentiment d'oppression indéfi-

nissable, comme s'il lui était impossible de respirer au milieu de cet air fétide.

« Connaissez-vous par ici un jeune garçon nommé Jo ? » demandent les visiteurs en entrant dans plusieurs maisons. Mais il y a peu de gens qui soient connus par leur nom de baptême dans Tom-all-alone's, et l'on répond à M. Snagsby en lui demandant si c'est Carotte qu'il veut dire, ou le Colonel, ou bien Potence, Jeune-Ciseau, Loup-Cervier, le Brick ou le Maigrot. M. Snagsby répète le signalement qu'il a déjà donné ; les opinions sont partagées sur l'individu qui répond à ce portrait ; quelques-uns pensent que ce doit être Carotte ; d'autres disent que c'est le Brick ; on produit le Colonel, mais ce n'est pas lui qu'on demande ; on entoure les trois gentlemen dès qu'ils stationnent quelque part, et du fond de la foule s'élèvent d'obséquieux avis qui s'adressent à M. Bucket ; puis chacun s'enfuit et disparaît dans les allées, derrière les murs, au milieu des ruines, dès que les trois visiteurs se remettent en marche, et que la lanterne sourde recommence à briller.

À la fin, on découvre un ignoble repaire où Dur-à-cuire vient se retirer tous les soirs, et l'on pense que Dur-à-cuire pourrait bien être Jo. Il résulte des paroles que M. Snagsby échange avec la propriétaire de cette mesure, face d'ivrognesse enveloppée de chiffons noirs, et qui surgit d'un tas de guenilles amoncelées dans la hutte à chien où elle loge, qu'il est allé chez le docteur chercher une médecine pour une femme malade, et ne tardera pas à revenir.

« Et qui logez-vous cette nuit ? demande M. Bucket en ouvrant une porte et en dirigeant à l'intérieur la lumière de sa lanterne sourde. Deux hommes soûls et deux femmes ; les deux

hommes sont assez bien portants, ajoute-t-il en écartant, pour les mieux voir, le bras dont chaque dormeur s'est couvert le visage ; ce sont vos maris, braves femmes ?

— Oui, monsieur, répond l'une d'elles.

— Briquetiers, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Que faites-vous ici ? Vous n'êtes pas de Londres ?

— Non, monsieur ; nous sommes du Hertfordshire.

— Et de quel endroit ?

— De Saint-Alban.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Parce que l'ouvrage ne va plus ; c'est d'hier que nous sommes arrivés ; mais je n'crois pas qu'tout de même nous ayons bien fait de venir ici, je n'en espère pas grand bien.

— Le bien ne vient pas en dormant, dit M. Bucket en regardant les deux hommes.

— Qu'voulez-vous, répond la femme en soupirant ; Jenny et moi nous l'savons de reste. »

La chambre où ils se trouvent est si basse d'étage, que, bien qu'elle ait deux ou trois pieds d'élévation de plus que la porte par laquelle on y entre, le plus grand des trois visiteurs ne pourrait s'y tenir debout sans se heurter la tête au plafond ; elle blesse tous les sens, et l'air vicié peut à peine alimenter la flamme malade de la mauvaise chandelle qui l'éclaire. Elle contient deux

bancs et un troisième plus élevé en guise de table. Les deux hommes sont couchés par terre à la place où ils sont tombés ; mais les deux femmes sont assises auprès de la lumière ; et celle qui a parlé tient dans ses bras un enfant au maillot.

« Quel âge a-t-il ? » demande M. Bucket avec douceur, en dirigeant sa lanterne vers l'innocente créature ; M. Snagsby est vivement impressionné par ce spectacle qui lui rappelle un autre enfant entouré d'une brillante auréole, qu'il a vu souvent dans les tableaux et les gravures.

« Il n'a pas encore trois semaines, répond la femme.

— Est-ce votre enfant ?

— Oui, monsieur. »

L'autre femme, qui était penchée vers le pauvre petit quand l'officier de police est entré, s'incline de nouveau pour embrasser l'enfant.

« Vous semblez l'aimer autant que si vous étiez sa mère, lui dit M. Bucket.

— J'en avais un, monsieur, qui lui ressemblait et qui est mort.

— Ah ! Jenny, Jenny ! s'écrie l'autre femme, il vaut bien mieux penser aux morts qu'aux vivants ; bien mieux, Jenny.

— Je suppose, reprend M. Bucket d'un ton sévère, que vous n'êtes pas assez dénaturée pour souhaiter la mort de votre enfant ?

— Oh ! Dieu ! non, monsieur ; je donnerais mon sang pour lui sauver la vie tout aussi bien qu'une belle dame.

— Alors, pourquoi parler ainsi, pourquoi ? dit M. Bucket avec bonté.

— C'est une idée qui m'a passé par la tête, répond la femme dont les yeux s'emplissent de larmes ; s'il était endormi pour ne plus s'éveiller, j'en aurais tant de chagrin que j'en deviendrais folle ; j'étais près d'elle quand Jenny a perdu le sien ; n'est-ce pas, Jenny ? et je sais combien elle l'a pleuré ; mais voyez cette chambre, monsieur, regardez-les ! dit-elle en tournant les yeux vers les deux hommes couchés sur le carreau ; et le garçon que vous attendez ici et tous les enfants qui ont affaire à vous et que vous voyez grandir sous l'œil de la police.

— Bon, bon, dit M. Bucket ; vous n'avez qu'à en faire un honnête homme, et plus tard ce sera la consolation et le soutien de votre vieillesse.

— Je ferai bien tout mon possible, dit-elle en s'essuyant les yeux ; mais, si fatiguée que je suis, et malade de la fièvre, je ne peux pas m'empêcher de penser à tout le mal qui peut lui arriver. Not'homme peut se mettre à la traverse ; et l'enfant sera battu, me verra battre, il craindra la maison et s'en sauvera peut-être pour vagabonder on ne sait où. Si je travaille tant pour lui, et je le ferai, sans qu'il y ait personne qui puisse m'en empêcher, et puis qu'après ça il devienne mauvais sujet, en dépit de tout ce que j'aurai pu faire, et qu'il arrive un jour où je sois assise auprès de lui pendant qu'il dormira comme je suis là, et qu'il ait mal tourné, n'est-il pas certain que je regretterai dans ce temps-là qu'il ne soit pas mort comme le bébé de Jenny ?

— Allons ! allons ! dit sa compagne, tu es malade, ma pauvre Lize, donne-le-moi, il te fatigue. »

En le prenant, elle écarte le châle de la pauvre mère et le referme aussitôt sur le sein meurtri et déchiré où reposait la petite créature.

« C'est celui que j'ai perdu qui me le fait tant aimer, dit Jenny en promenant l'enfant dans la chambre ; et c'est aussi mon pauvre petit qui fait que Lize aime si tendrement le sien, parce qu'elle pense qu'il pourrait lui être enlevé, et qu'elle sait bien que je donnerais une fortune, si je l'avais, pour que le mien me fût rendu ; au fond de notre cœur nous sentons la même chose, mais nous ne savons pas le dire, pauvres mères que nous sommes. »

Pendant que M. Snagsby se détourne pour tousser et se moucher, un pas se fait entendre au dehors. M. Bucket dirige sa lanterne vers la porte, et dit au papetier :

« Voilà Dur-à-cuire ; qu'en pensez-vous ? Est-ce bien celui que nous cherchons ?

— C'est bien Jo, » répond M. Snagsby.

Jo reste saisi de frayeur dans le cercle lumineux que projette sur lui l'officier de police, et, pareil à l'un de ces gueux dépeñaillés que montre la lanterne magique, il tremble de tout son corps et s' imagine qu'il a offensé de nouveau l'autorité en ne circulant pas comme on le lui avait dit ; toutefois M. Snagsby le rassure : « Nous venons vous chercher, lui dit-il, pour une chose qui vous sera bien payée. » Jo se remet immédiatement, et, bien que tout essoufflé, répond d'une manière satisfaisante à l'officier de police qui l'emmène au dehors pour lui parler plus à l'aise.

« Tout va bien, dit M. Bucket en rouvrant la porte ; et maintenant, monsieur Snagsby, nous sommes prêts à vous suivre. »

Il faut d'abord que Jo termine sa commission et qu'il remette à qui de droit la médecine qu'il a été chercher. Il faut ensuite que M. Snagsby ait posé sur la table une demi-couronne, panacée universelle qu'il applique à tous les maux, et que M. Bucket, ayant pris Dur-à-cuire par le bras, un peu au-dessus du coude, le fasse marcher devant lui, formalité sans laquelle personne ne peut être conduit légalement par la police. Nos trois visiteurs souhaitent enfin le bonsoir aux deux femmes et s'enfoncent de nouveau dans les ténèbres impures de Tom-all-alone's. Ils sortent de cet horrible gouffre par le chemin infect qui les y a conduits ; la foule sifflante qui se traîne dans l'ombre et se disperse un instant pour se reformer et grossir autour d'eux, les accompagne jusqu'à la limite de ce repaire effroyable, où, comme une troupe de démons emprisonnés, elle retourne sur ses pas et disparaît en hurlant.

M. Snagsby, Jo et M. Bucket se dirigent vers Lincoln's Inn et se retrouvent à la porte de M. Tulkinghorn ; jamais les rues de Londres n'ont semblé plus aérées et plus saines, jamais le gaz n'a paru si brillant à M. Snagsby qu'en revenant de Tom-all-alone's.

En montant l'escalier (l'appartement du procureur est au premier étage), M. Bucket annonce qu'il a la clef dans sa poche et qu'il est inutile de sonner ; pour un homme aussi expert que lui dans ces sortes de choses, il est assez longtemps à trouver la serrure, et fait en ouvrant la porte un bruit qui est peut-être une manière de s'annoncer. Quoi qu'il en soit, ils entrent dans la salle et pénètrent dans le cabinet où ils ont laissé l'avoué buvant son vieux porto. M. Tulkinghorn n'y est pas ; mais ses deux flambeaux y sont restés et la pièce est assez bien éclairée.

L'officier de police tient toujours le bras de Jo un peu au-dessus du coude ; ses yeux semblent se multiplier pour ne rien perdre de ce qu'il peut voir, et il n'a pas fait trois pas dans le cabinet de l'avoué que Jo s'arrête en tressaillant.

« Qu'avez-vous ? lui demande tout bas M. Bucket.

— C'est elle !

— Qui ça ?

— La dame. »

Une femme, soigneusement voilée, se tient debout au milieu de la chambre ; immobile et silencieuse, elle a le visage tourné vers la porte, mais ne paraît pas faire attention à ceux qui entrent et ne remue pas plus qu'une statue.

« À quoi reconnaissez-vous cette dame ? dit tout haut M. Bucket.

— Je r'connais le vouéle, répond Jo, et pis l'chapeau et la robe.

— Prenez garde à ce que vous dites, reprend M. Bucket en observant Jo avec la plus grande attention ; regardez bien, ne vous pressez pas.

— Je r'garde de toutes mes forces, dit Jo en écarquillant les yeux, et c'est ben le vouéle, le chapeau et la robe.

— Et ces bagues dont vous m'avez parlé ?

— C'était tout brillant comme ça, là, » répond Jo en passant les doigts de sa main gauche sur les dernières phalanges de l'autre main sans détourner les yeux de la personne qui est devant lui.

Cette personne ôte son gant et présente la main droite.

« C'est pas du tout ces bagues-là, dit Jo en secouant la tête ; ni c'te main-là non pus.

— Qu'est-ce que vous dites ? faites attention, reprend M. Bucket dont la satisfaction, malgré cela, est évidente.

— La main de c'te lady était ben autrement blanche et pus p'tite et pus jolie.

— Vous me ferez bientôt accroire que je suis ma propre mère, dit M. Bucket. Vous rappelez-vous la voix de cette dame ?

— J'cré ben qu'oui.

— Ressemblait-elle à celle-ci, demande la personne voilée ; je parlerai aussi longtemps que vous voudrez, si vous n'en êtes pas sûr ; est-ce cette voix-là que vous avez entendue ? »

Jo regarde M. Bucket d'un air tout effaré : « Pas un brin, dit-il.

— Comment dites-vous alors que vous la reconnaissez ? reprend l'officier de police en montrant l'inconnue.

— À cause, dit Jo profondément embarrassé, mais dont la conviction ne paraît pas ébranlée, à cause que c'est son vouéle, son chapeau et sa robe ; c'est elle et c'est pas elle ; c'est pas sa main, pas ses bagues, pas sa voix ; mais c'est son chapeau, sa robe et son vouéle ; et arrangés tout comme, et c'est la même grandeur, et qu'elle m'a donné un souverain, et pis qu'elle a filé.

— C'est bon, dit M. Bucket d'un air indifférent ; vous ne nous avez pas appris grand'chose ; mais cependant voilà cinq schellings ; faites attention à la manière dont vous les dépenserez et

conduisez-vous bien. » M. Bucket fait passer les cinq schellings d'une main dans l'autre sans qu'on s'en aperçoive, possédant l'art d'escamoter les jetons dont il ne fait guère usage que pour ces tours d'adresse, et les met en pile dans la main de Dur-à-cuire qu'il reprend par le bras et qu'il fait sortir du cabinet où M. Snagsby, fort mal à l'aise au milieu de ce mystère, reste seul avec la femme voilée. Mais presque au même instant M. Tulkinghorn rentre chez lui ; l'inconnue lève son voile et découvre un assez joli visage, qui pourtant a quelque chose de trop accentué dans l'expression de la physionomie.

« Je vous remercie, mademoiselle Hortense, dit M. Tulkinghorn avec son calme habituel ; je ne vous dérangerai plus désormais pour cette gageure.

— Serez-vous assez bon, monsieur, pour vous rappeler que je suis maintenant sans place ? dit Mlle Hortense.

— Certainement, mademoiselle.

— Et me ferez-vous la faveur de m'accorder votre précieuse protection ?

— Vous pouvez y compter.

— Un mot de M. Tulkinghorn a tant de pouvoir !

— Ma recommandation vous est acquise, soyez-en sûre.

— Recevez, monsieur, l'assurance de toute ma gratitude et de mon sincère dévouement. »

Mlle Hortense s'éloigne avec un air de distinction naturel ; et l'officier de police, à qui les fonctions de maître des cérémonies paraissent aussi familières que toutes celles dont il se charge à

l'occasion, reconduit Mlle Hortense jusqu'au bas de l'escalier, avec une certaine galanterie.

« Eh bien ! Bucket ? lui dit M. Tulkinghorn aussitôt qu'il est de retour.

— Eh bien ! monsieur, vous le voyez, cela cadre parfaitement avec tout ce que je vous avais dit. Il n'y a pas à en douter, c'était l'autre avec le costume de celle-ci. Jo est parfaitement exact dans tout ce qu'il raconte ; monsieur Snagsby, je vous avais donné ma parole qu'il n'avait rien à craindre ; êtes-vous maintenant rassuré à cet égard ?

— Complètement, monsieur, dit le papetier ; et si je suis inutile à M. Tulkinghorn..., je pense que ma petite femme pourrait bien être inquiète...

— Merci, monsieur Snagsby, je n'ai plus maintenant besoin de vous, répond le vieux procureur, et je vous suis fort obligé de la peine que vous avez bien voulu prendre.

— Oh ! pas du tout, monsieur ; j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Ce qui me plaît en vous, dit l'officier de police en reconduisant le papetier et en lui donnant force poignées de main, c'est que je sais bien que vous êtes un de ces hommes à qui l'on chercherait vainement à tirer les vers du nez. Quand une fois vous avez la conscience de n'avoir pas fait de mal, vous mettez ça de côté ; c'est une chose terminée et vous n'y pensez plus. N'est-ce pas ?

— C'est ce que je m'efforce de faire, répond M. Snagsby.

— Vous y réussissez à merveille, réplique M. Bucket, et c'est précisément ce que j'estime chez un homme de votre profession. »

M. Snagsby prend congé de l'officier de police, et retourne chez lui tellement troublé qu'il se demande s'il est bien éveillé, si les rues qu'il parcourt, la lune qui brille existent réellement, et si tout cela n'est pas un rêve ; mais il est bientôt mis hors de doute à cet égard par l'incontestable réalité de sa petite femme qu'il trouve en papillotes et en bonnet de nuit, et qui vient d'envoyer Guster à la police pour y déclarer la disparition de M. Snagsby, après avoir, pendant les deux dernières heures, passé par tous les degrés d'évanouissement qu'on puisse imaginer. « Heureusement, dit-elle d'une voix émue, qu'on m'en a fait revenir ! »

23

Nous revînmes à Bleak-House après être restés six semaines chez M. Boythorn. Pendant ces six semaines qui s'étaient écoulées fort agréablement, nous avons été souvent dans le parc, et il nous était arrivé bien rarement de passer devant la loge où nous nous étions abrités le jour de l'orage sans y entrer pour parler à la femme du garde ; mais, nous ne vîmes plus lady Dedlock, si ce n'est le dimanche à l'église. Il y avait beaucoup de monde à Chesney-Wold, et, malgré les charmants visages dont milady était entourée, sa vue produisait toujours le même effet sur moi. Je ne pourrais pas dire, même à présent, si cette impression était pénible ou agréable ; si je me sentais attirée vers elle ou si j'éprouvais le besoin de la fuir ; je sais seulement qu'en sa présence mes

pensées se reportaient en arrière et que je me revoyais aux premières années de ma vie.

Plusieurs fois il me sembla que j'exerçais sur elle une influence analogue ; c'est-à-dire qu'elle partageait, en me regardant, ce trouble singulier qu'elle faisait naître en moi ; mais, lorsque ensuite je la voyais si calme et si fière, cette idée me paraissait une folie ; je me reprochais ma faiblesse et je faisais tous mes efforts pour surmonter mon émotion.

Je dois noter ici un fait peu important qui arriva pendant notre séjour chez M. Boythorn.

Je me promenais dans le jardin avec Éva, lorsqu'on vint me dire qu'une personne demandait à me parler. Je me rendis immédiatement dans la salle à manger où elle m'attendait, et j'y trouvai la femme de chambre de milady, cette Française qui avait défait ses souliers pour marcher dans l'herbe mouillée le jour du fameux orage.

« Mademoiselle, me dit-elle en fixant sur moi son regard vif et dur, mais du reste avec un extérieur agréable et parlant sans hardiesse comme sans servilité ; j'ai pris une grande liberté en venant ici, mais vous êtes si bonne, mademoiselle, que vous voudrez bien m'excuser.

— Vous n'avez pas besoin d'excuse, répondis-je ; on m'a dit que vous désiriez me parler ?

— Oui, mademoiselle ; je vous remercie mille fois d'avoir bien voulu me recevoir ; vous permettez, n'est-ce pas ?

— Certainement, lui dis-je.

— Mademoiselle est si aimable ! veuillez donc m'écouter, s'il vous plaît. J'ai quitté milady ; nous ne nous accordions pas ; milady est si hautaine !... Pardon, mademoiselle ; vous avez raison, dit-elle vivement en pénétrant ma pensée ; il ne m'appartient pas de me plaindre de milady ; mais pourtant elle est si fière ! Je n'en dirai plus un mot ; du reste, tout le monde le sait.

— Et que vouliez-vous me demander ? lui dis-je.

— Mademoiselle est bien bonne et je suis touchée de sa politesse. Voilà ce qui m'amène : j'ai un désir inexprimable d'entrer au service d'une jeune lady qui soit bonne, aimable et belle comme vous ; ah ! si j'avais l'honneur de vous servir !

— Je regrette vivement... commençai-je.

— Ne me congédiez pas encore, mademoiselle ! et permettez-moi d'espérer, dit-elle en contractant involontairement ses beaux sourcils ; je sais que le service de mademoiselle sera moins brillant que celui que je quitte, et que la vie que j'aurai près d'elle sera beaucoup plus retirée ; c'est ce que je désire. Je n'aurai pas les mêmes gages ; peu importe, je n'en serai pas moins heureuse.

— Je vous assure, lui répondis-je toute confuse à la simple pensée d'avoir une telle servante, je vous assure que je n'ai pas de femme de chambre.

— Ah ! mademoiselle, pourquoi cela, quand vous pourriez en avoir une si dévouée, qui serait si enchantée de vous servir, qui se montrerait si fidèle, si empressée ! Mademoiselle, nu parlez pas d'argent ; prenez-moi telle que je suis et pour rien. »

Elle s'exprimait avec une ardeur si singulière que je reculai presque effrayée ; elle ne parut pas s'en apercevoir et poursuivit

ses instances d'une voix contenue, parlant toujours avec une certaine grâce et une grande facilité d'élocution. « Je suis du midi, mademoiselle, d'un pays où l'on est violent et passionné, où l'on aime et où l'on déteste vivement ; milady avait trop de fierté pour moi ; j'en avais trop pour elle ; c'est fini ! prenez-moi pour domestique et je vous servirai bien ; je ferai pour vous plus que vous ne pouvez l'imaginer, mademoiselle... Acceptez mes services ; vous ne vous en repentirez point ; je vous servirai si bien ; oh ! vous ne savez pas comme je vous servirai ! »

Elle écouta sans m'interrompre les explications que je lui donnai relativement à l'impossibilité où je me trouvais de la prendre à mon service (je crus inutile de lui avouer combien j'en avais peu le désir), et pendant tout ce temps-là son visage exprima une sombre énergie qui me fit penser à quelques femmes des rues de Paris sous le règne de la Terreur.

« Ainsi, me dit-elle de sa voix la plus douce quand j'eus fini de parler, je n'ai pas d'autre réponse à attendre ? Je le regrette bien vivement ; j'irai chercher ailleurs ce que je n'ai pas trouvé ici. Voulez-vous me permettre de vous baiser la main ? »

Elle me regarda plus attentivement que jamais, et sembla, en me touchant la main, prendre note des moindres veines qui pouvaient s'y trouver. « Je crains de vous avoir surprise le jour de l'orage, » me dit-elle en prenant congé de moi.

Je lui avouai qu'elle nous avait fort étonnés.

« C'est un serment que je me fis alors à moi-même, répondit-elle en souriant ; j'ai voulu le graver dans ma mémoire afin de me le garder fidèlement, et c'est à quoi je ne manquerai pas ! Adieu, mademoiselle. »

Ainsi se termina cet entretien que je fus enchantée de voir finir. Je suppose que Mlle Hortense quitta le village peu de temps après, car je ne la revis plus ; et nul autre incident ne vint troubler nos plaisirs jusqu'au jour où nous rentrâmes à Bleak-House, après six semaines d'absence, comme je l'ai dit plus haut.

Richard, à cette époque, était fort exact à venir nous visiter ; non-seulement il arrivait le samedi soir ou le dimanche matin pour ne repartir que le lundi, mais il venait souvent à cheval sans être attendu, passait la soirée avec nous et repartait le lendemain matin de bonne heure. Vif et enjoué comme toujours, il nous disait qu'il se donnait beaucoup de peine et travaillait énormément, ce qui ne me rassurait pas à son égard ; il me semblait que toute cette ardeur était mal employée, qu'elle ne le conduirait à rien si ce n'est à nourrir des illusions fatales attachées à ce procès, cause pernicieuse de tant de chagrin et de ruine. Il avait pénétré, disait-il, jusqu'au fond de ce mystère et ne doutait pas que le testament, en vertu duquel Éva et lui devaient recevoir je ne sais combien de mille livres, ne fût enfin confirmé, s'il restait encore chez ses juges le moindre bon sens ou la moindre équité. Mais combien ce si paraissait gros à mon oreille, et que de temps pouvait s'écouler avant d'atteindre cette heureuse conclusion ! Quant à lui, chaque jour augmentait son espoir et le changeait en certitude ; il commençait à fréquenter la chancellerie et nous racontait qu'il y voyait miss Flite, qu'ils causaient ensemble et qu'elle avait pour lui mille et mille politesses ; qu'il ne pouvait s'empêcher de rire des manies de la pauvre folle, mais qu'en même temps il la plaignait de tout son cœur. Il ne pensait pas alors, pauvre Richard, il ne pensa jamais, lui qui était si confiant dans l'avenir, si bien fait pour le bonheur et si capable de le ressentir, qu'une chaîne fatale rivait sa jeunesse brillante aux jours flétris de la vieille fille, que

ses rêves d'espérance et les oiseaux en cage de la plaideuse avaient le même destin ; il ne songeait pas assez, pauvre Richard, à la misère, à la folie de miss Flite.

Mais Éva l'aimait trop pour douter de ses paroles ; et mon tuteur, bien qu'il se plaignît fréquemment du vent d'est et s'enfermât plus souvent qu'autrefois dans le grognoir, gardait à cet égard un silence absolu.

Je profitai donc de l'occasion, un jour où Caroline m'avait priée de venir la voir, pour écrire à Richard de se trouver à la voiture, afin, pensais-je, de causer un peu avec lui. Il était là quand j'arrivai ; je pris son bras, et dès qu'il me fut possible de retrouver un peu de gravité :

« Eh bien, lui dis-je, sommes-nous maintenant fixé ?

— Oui, petite mère, répondit-il ; oh ! je travaille...

— Très-bien ; mais êtes-vous fixé ?

— Comment l'entendez-vous ? reprit-il en riant de son rire si franc et si joyeux.

— Je voudrais savoir si vous avez décidé quelque chose relativement à votre carrière.

— Oui, oui, je travaille beaucoup.

— Vous me l'avez déjà dit, Richard.

— Est-ce que ça ne suffit pas ? Mais vous avez peut-être raison ; vous me demandez si je me sens bien décidé à entrer dans le barreau ?

— Oui, Richard.

— Je ne peux pas dire que j'y sois définitivement résolu, car je ne peux pas prendre une détermination définitive, tant que cette affaire ne sera pas terminée. Quand je dis cette affaire, vous comprenez, c'est le... sujet défendu.

— Pensez-vous que jamais elle se termine ?

— Cela ne fait pas le moindre doute.

« Ma chère Esther, reprit-il après quelques instants de silence, je vous comprends et je voudrais de toute mon âme être plus constant dans mes désirs ; je ne dis pas cela pour Éva, car je l'aime tous les jours davantage ; je veux parler des résolutions que je prends et que je ne conserve point ; c'est quelque chose que je ne peux pas définir, mais que vous saurez deviner. Si j'étais moins inconstant, je me serais attaché au docteur Badger ou à Kenge et Carboy ; je n'aurais pas lâché ma proie pour l'ombre ; je serais maintenant un garçon rangé, méthodique, je n'aurais pas de dettes, je...

— Vous avez des dettes, Richard ?

— Quelques-unes ; j'ai pris trop de goût au billard et à tout le reste. Maintenant, que le mot est lâché, vous me méprisez, n'est-ce pas, Esther ?

— Vous savez bien que non.

— Vous êtes alors plus indulgente pour moi que je ne le suis moi-même, chère Esther ; je suis bien malheureux de n'avoir pas plus de persistance ; mais comment en aurais-je ? Si vous habitez une maison qui n'est pas terminée, vous ne pourriez pas vous y fixer ; encore moins vous appliquer à une chose si vous étiez condamnée à l'abandonner avant qu'elle fût finie, et c'est là ma

position. Je suis né au milieu des alternatives de ce procès qui a commencé à me rendre irrésolu avant que j'aie su la différence qui existe entre une robe de femme et celle d'un avocat ; et cette irrésolution n'a fait qu'augmenter avec les hasards de la cause. Parfois je me trouve un grand misérable d'oser aimer cette chère Éva, si confiante et si pure. »

Nous étions dans un endroit solitaire, et il se mit à sangloter en disant ces paroles.

« Ne vous laissez pas abattre ainsi, lui dis-je ; vous avez une noble nature, et l'amour d'Éva ne peut que vous rendre meilleur et vous élever davantage.

— Je le sais, chère Esther, répondit-il. Je suis ému parce qu'il y a longtemps que j'avais tout cela sur le cœur ; n'y faites pas attention ; je voulais toujours vous parler, mais je n'en trouvais pas l'occasion ou parfois je n'en avais pas la force. Je sais tout ce que la pensée d'Éva devrait être pour moi, et je n'en suis pas plus ferme pour cela. J'aime ma cousine avec passion, et je manque à tous mes devoirs envers elle en ne faisant pas ce que je dois faire. Mais cela ne peut pas durer, nous obtiendrons enfin justice ; vous verrez alors ce que je suis réellement et ce que je ferai pour Éva. »

J'avais eu le cœur vivement serré en entendant ses sanglots et en voyant ses larmes ; je fus encore plus péniblement affectée par l'animation qu'il avait mise dans ces dernières paroles.

« J'ai examiné soigneusement tous les dossiers, continua-t-il en retrouvant tout à coup sa gaieté ; pendant plusieurs mois je n'ai pas fait autre chose, et vous pouvez compter que nous triompherons un jour ; plus la conclusion s'est fait attendre, plus il est probable que nous touchons au jugement définitif ; la cause est

appelée de nouveau, on s'en occupe maintenant ; tout s'arrangera et vous verrez alors !

— Quand avez-vous l'intention de passer votre contrat avec Kenge et Carboy ? lui demandai-je.

— Mais je n'en ai pas du tout l'intention, répondit-il en faisant un effort sur lui-même ; je suis rassasié de procédure. Cette affaire Jarndyce, en me faisant travailler comme un galérien, n'a pas seulement calmé mon ardeur pour la jurisprudence, elle m'a encore prouvé que je n'avais aucun goût pour le droit ; et puis cela augmente mon irrésolution d'être constamment près de la scène où se débattent nos intérêts. Aussi, continua-t-il d'un ton plein d'assurance, vers quelle carrière pensez-vous que j'aie naturellement dirigé ma pensée ?

— Je ne m'en doute pas, répondis-je.

— N'ayez pas l'air si grave, petite mère, c'est ce que je puis faire de mieux ; ce n'est pas comme si j'avais besoin d'une profession que je dusse continuer toute ma vie. Ce procès aura une fin, et alors je serai pourvu. Je regarde donc cette nouvelle carrière comme quelque chose de provisoire et qui, par cela même, convient à merveille à la position passagère où je me trouve ; ne devinez-vous pas, Esther ? »

Je fis un signe négatif.

« Comment ? dit Richard d'un ton surpris, mais l'armée !

— L'armée ! répondis-je.

— Certainement ! Qu'ai-je à faire pour y entrer ? Obtenir un brevet et c'est une chose finie. Supposez maintenant, dit-il en

prenant son carnet afin de prouver son raisonnement par des chiffres, supposez que j'aie fait en dehors de l'armée deux cents livres de dettes en six mois, dettes que je ne ferai pas dans l'état militaire, j'y suis bien résolu ; c'est donc une économie de quatre cents livres par an et de deux mille en cinq ans, ce qui fait une somme considérable. »

Il me parla ensuite avec tant de sincérité du sacrifice qu'il faisait en s'éloignant d'Éva, et de l'ardeur avec laquelle il aspirait à assurer l'heureux avenir de cet ange adoré, du soin qu'il apporterait à vaincre ses défauts, à acquérir l'esprit de décision qui lui manquait, enfin à se rendre digne de son amour, que j'en eus le cœur brisé, car je prévoyais trop comment tout cela devait finir, puisque désormais son caractère avait subi l'atteinte fatale de cette influence maudite qui avait flétri tout ce qu'elle avait touché.

Je lui répondis avec toute la chaleur que je pus y mettre et le suppliai, pour l'amour d'Éva, de ne pas compter sur un jugement illusoire et de ne plus penser à ce procès. Il approuva toutes mes paroles, s'éleva contre la cour et la procédure avec sa verve habituelle, fit un brillant tableau des résolutions qu'il voulait prendre et de ce qu'il serait un jour... hélas ! quand ce malheureux procès le lui aurait permis. Notre conversation dura longtemps encore, et nous en revînmes toujours à cette conclusion désespérante.

À la fin nous arrivâmes à Soho-square, où Caroline m'avait donné rendez-vous ; elle était dans le jardin et s'empressa de venir à ma rencontre dès qu'elle m'eut aperçue. Après avoir échangé quelques mots de politesse affectueuse, Richard prit congé de nous et nous laissa toutes deux.

« Prince a une élève dans le Square et a obtenu la clef du jardin pour nous, me dit aussitôt miss Jellyby ; si vous voulez faire un tour avec moi, je vais fermer la porte et je pourrai vous dire tout à mon aise pourquoi j'avais tant besoin de vous voir.

— Cela me convient parfaitement, » lui répondis-je. Caroline m'ayant embrassée ferma la porte, prit mon bras et nous nous promenâmes tranquillement dans le jardin.

« Comme vous m'aviez dit, reprit-elle, que j'aurais tort de me marier sans en parler à ma mère, et même de lui laisser ignorer mon engagement avec M. Turveydrop, bien que je sois persuadée qu'elle ne s'y intéresse pas beaucoup, j'ai dit à Prince ce que vous pensiez à cet égard, d'abord parce que je désire profiter de vos conseils, et, ensuite, parce que je n'ai pas de secret pour lui.

— J'espère qu'il a été de mon avis ?

— Oh ! certainement ; d'ailleurs, il approuve tout ce que vous dites ; vous ne vous faites pas une idée de l'opinion qu'il a de vous. Toute autre que moi en serait jalouse, dit-elle en riant et en hochant la tête avec malice ; mais tout cela me fait plaisir, car vous êtes la première amie que j'aie jamais eue, la meilleure que je pourrai jamais avoir ; et plus on vous aimera, plus je serai contente.

— Chère et bonne Caroline, vous conspirez avec les autres pour me rendre la plus heureuse des femmes ; mais de quoi voulez-vous m'entretenir ?

— Eh bien, reprit-elle en croisant les mains sur mon bras d'un air confidentiel, nous avons donc beaucoup parlé de cela, Prince et moi ; puisque miss Summerson, lui disais-je...

— Vous n'avez pas dit miss Summerson, j'espère bien !

— Non, non, s'écria-t-elle le visage tout rayonnant, j'ai dit à Prince, puisque c'est l'opinion d'Esther, je suis décidée à tout apprendre à maman, dès que vous le jugerez convenable ; et je crois qu'Esther est également d'avis que ma position serait plus franche et plus honorable si vous faisiez la même communication à M. Turveydrop.

— Vous aviez raison, Caroline : Esther est complètement de cet avis, répondis-je.

— Vous voyez donc bien ; mais Prince en fut profondément troublé. Non pas qu'il ait le moindre doute à cet égard ; mais il a tant de respect pour son père ! et il craint qu'en apprenant cette nouvelle, M. Turveydrop ne s'évanouisse, ou tout au moins n'éprouve une émotion trop vive ; il a peur que le vieux gentleman ne considère cela comme un acte d'irrévérence et n'en reçoive une secousse trop violente, car M. Turveydrop est, vous le savez, d'une suprême distinction et d'une sensibilité dont rien n'approche.

— En vérité !

— Oh ! mais excessivement sensible ; ce qui fait que ce cher enfant... Je n'avais pas l'intention d'employer cette expression devant vous, Esther, dit-elle en rougissant, mais c'est ainsi que je nomme Prince habituellement. »

Je me mis à rire, elle en fit autant, devint pourpre et continua :

« Ce qui lui a causé une...

— À qui donc ? lui demandai-je.

— Oh ! que vous êtes ennuyeuse, dit-elle en riant et le visage tout en feu ; à ce cher enfant, puisque vous y tenez absolument ; ce qui lui a causé plusieurs semaines d'inquiétude, et lui a fait remettre de jour en jour son entretien avec M. Turveydrop. Enfin, m'a-t-il dit, si vous pouviez obtenir de miss Summerson, qui est en grande faveur auprès de mon père, qu'elle voulût bien être là quand j'aborderai ce sujet, il me semble que j'aurais plus de courage ; je lui promis de vous le proposer, et je pensai, d'ailleurs, que si vous y consentiez, je vous prierais ensuite de venir avec moi chez ma mère ; c'est là ce que j'avais à vous demander, et si vous croyez pouvoir le faire, chère amie, nous vous en serons bien reconnaissants.

— Je ferais, lui dis-je, bien autre chose pour vous être agréable, si c'était en mon pouvoir ; disposez de moi quand vous voudrez, je suis entièrement à votre service. »

Caroline fut transportée de joie en entendant cette réponse ; la moindre preuve de bienveillance ou d'affection touchait son cœur ; et, après avoir fait un second tour de jardin, pendant lequel elle mit une paire de gants tout neufs et se rendit aussi resplendissante que possible pour faire honneur au dernier gentleman, nous nous rendîmes à Newman-street.

Nous trouvâmes Prince dansant avec une petite élève de peu d'espérance, au visage rechigné, à l'air stupide, à la voix creuse, accompagnée d'une mère inanimée, paraissant peu satisfaite des progrès de sa fille, dont la mauvaise grâce et l'inintelligence s'augmentèrent nécessairement de la confusion dans laquelle notre arrivée plongeait son professeur. La leçon terminée, la petite fille changea de chaussures, fit disparaître sa robe de mousseline blanche sous un grand châle et partit avec sa mère. Nous échan-

geâmes quelques mots préparatoires, et nous nous mîmes à la recherche de M. Turveydrop, que nous trouvâmes groupé avec son chapeau et ses gants sur le canapé de sa chambre, la seule pièce confortable de toute la maison ; il s'était habillé à loisir en prenant une légère collation, et son nécessaire, ses brosses, ses flacons, tout cela d'une grande élégance, se trouvait encore sur la table de toilette.

« Mon père, miss Summerson et miss Jellyby.

— Enchanté de leur visite, dit le gentleman en se levant et en nous saluant des épaules. Veuillez vous asseoir, poursuivit-il en baisant le bout des doigts de sa main gauche. Transporté de joie, ajouta-t-il en fermant les yeux et en les roulant sous ses paupières. Mon humble retraite devient un paradis. Vous nous retrouvez, miss Summerson, exerçant notre art et cherchant toujours à polir la jeunesse ; le sexe, dont l'approbation nous stimule, vient nous récompenser en daignant nous accorder quelques instants de son aimable présence. Et dans le temps où nous sommes (nous avons terriblement dégénéré depuis l'époque où brillait Son Altesse Royale le prince régent, mon noble patron, si j'ose parler ainsi) ; oui, dans ces temps douloureux, c'est beaucoup d'avoir la preuve que la grâce et le maintien ne sont pas complètement foulés aux pieds par de vils artisans, et qu'ils peuvent encore, chère madame, se ranimer au sourire de la beauté. »

Le silence me parut être la seule réponse convenable en pareil cas, et le gentleman puisa dans sa tabatière avec toute la grâce dont il était capable.

« Mon cher enfant, dit-il à Prince, vous avez quatre cours cette après-midi ; je vous recommande de manger un sandwich à la hâte.

— Merci, mon père, je suis sûr d'être exact. Mon cher père, oserai-je vous demander de préparer votre esprit pour ce que j'ai à vous dire ?

— Bonté divine ! s'écria le modèle de tournure avec effroi lorsqu'il vit Prince et Caddy s'agenouiller devant lui en se tenant par la main ; qu'est-ce cela signifie ? est-ce de la démence ?

— Mon père, j'aime cette jeune personne, et nous nous sommes promis de nous épouser, répondit Prince avec une entière soumission.

— De vous épouser ? reprit M. Turveydrop en s'appuyant sur le sofa et en portant la main à ses yeux ; une flèche m'est lancée au cœur et par mon propre enfant !

— Il y a déjà quelque temps que nous avons pris cet engagement, balbutia Prince ; et miss Summerson, l'ayant su, nous a donné le conseil de vous en informer ; elle est assez bonne pour venir se joindre à nous dans la présente occasion. Miss Jellyby a pour vous, mon père, le plus profond respect. »

M. Turveydrop laissa tomber un gémissement.

« Oh ! mon père, ne le prenez pas ainsi ; mon père ! miss Jellyby vous respecte, et son plus vif désir est de contribuer à votre bien-être. »

M. Turveydrop se mit à sangloter.

« Oh ! mon père, ne vous désolez pas !

— Enfant ! il est heureux que cette angoisse ait été épargnée à votre sainte mère ; frappez, monsieur, frappez au cœur et soyez sans pitié !

— Mon père ! ne parlez pas ainsi, répondit Prince d'une voix suppliante et en fondant en larmes. Je vous jure que notre intention la plus ferme est de songer avant tout à votre bonheur ; Caroline et moi, nous ne négligerons rien pour que vous soyez heureux ; c'est notre devoir et nous ne l'oublierons pas ; nous l'avons dit souvent ensemble et si vous y consentez, mon père, nous n'aurons d'autre soin que de vous rendre la vie agréable.

— Frappé au cœur, murmura le gentleman qui me parut néanmoins prêter quelque attention aux paroles de son fils.

— Mon père, nous savons à quel confortable vous êtes habitué ; nous connaissons le bien-être auquel vous avez droit. Ce sera notre pensée constante de songer aux moyens d'y pourvoir et notre orgueil de parvenir à satisfaire vos besoins. Si vous êtes assez bon pour nous donner votre consentement, nous attendrons sans nous plaindre qu'il vous plaise de fixer l'époque de notre mariage ; et quand nous serons mariés, vous resterez toujours le premier objet de nos soins, le chef de cette maison, mon père ; nous sentons qu'il faudrait être dénaturés pour manquer à ce devoir, et pour ne pas faire tout ce qui dépendrait de nous afin de vous être agréable. »

Le vieux gentleman parut soutenir à l'intérieur un violent combat ; puis, se redressant tout à coup sur le canapé, les joues gonflées, la cravate roide, modèle achevé de suprême élégance et de tournure paternelle :

« Mon fils, dit-il, je ne puis résister plus longtemps à votre prière ; enfants, soyez heureux ! »

Je n'ai rien vu de plus saisissant que la bénignité avec laquelle il releva sa future belle-fille et tendit la main à son fils, qui s'empressa de la baiser avec autant d'affection que de respect et de gratitude.

« Mes enfants, continua-t-il en mettant la main droite sur la hanche, et en passant paternellement son bras gauche autour de la taille de Caroline, qu'il fit asseoir à côté de lui, mon fils et ma fille, votre bonheur sera mon unique souci ; je veillerai sur vous ; je ne vous quitterai jamais ; vous vivrez avec moi (voulant dire : je vivrai avec vous). Cette maison sera désormais la vôtre ; et puissions-nous la partager longtemps ! »

Heureux effet d'une tournure élégante ! Elle eut sur les deux fiancés une influence si puissante, qu'ils restèrent accablés sous le poids de leur gratitude, comme si, au lieu de se mettre à leur crochet pour le reste de ses jours, le vieux gentleman avait au contraire fait les plus grands sacrifices en leur faveur.

« Quant à moi, mes enfants, poursuivit-il, je suis arrivé à l'arrière-saison où les feuilles commencent à jaunir ; et il est impossible de prévoir combien de temps les dernières traces de la suprême élégance et de la distinction des manières se maintiendront chez un être parvenu à cet âge où l'on décline. Mais aussi longtemps qu'elles me resteront fidèles, je remplirai mes devoirs envers la société, et je me montrerai comme à l'ordinaire aux endroits les plus fréquentés de la ville ; mes besoins sont aussi simples qu'ils sont peu nombreux. Mon petit appartement tel que le voici, les quelques objets indispensables à ma toilette, mon dé-

jeuner frugal et mon dîner, voilà tout ; je m'en rapporte à votre affection, à votre cœur si profondément pénétré de ses devoirs pour qu'il soit pourvu à ces quelques besoins : je me charge du reste. »

Les deux amants furent subjugués de nouveau par tant de générosité.

« Quant aux avantages dont vous êtes dépourvu, mon fils, continua le gentleman, quant au maintien et à la distinction des manières, don précieux qu'un homme reçoit de la nature, que l'on peut développer en les cultivant, mais qu'on ne saurait faire naître où ils n'existent pas, comptez sur moi, mon fils ; je suis resté fidèle à mon poste depuis le temps où vivait Son Altesse Royale le prince régent, soyez sûr que je ne le désertai jamais. Et vous Prince, dont la nature est si différente de la mienne (tous les hommes ne peuvent pas se ressembler, et il serait malheureux qu'il en fût autrement), travaillez, soyez actif, laborieux, gagnez de l'argent, et multipliez vos relations afin d'augmenter vos élèves.

— Vous pouvez être assuré, mon père, que je m'y appliquerai de toutes mes forces.

— Je n'en doute pas, répondit M. Turveydrop ; vos qualités ne sont point brillantes, mon cher enfant, mais elles sont solides ; je ne vous dirai plus qu'un mot, cher fils et chère fille, au nom de la sainte femme sur le sentier de laquelle j'ai eu le bonheur de faire briller un rayon lumineux, rappelez-vous toujours les exigences de votre profession, n'oubliez pas mes simples besoins et soyez bénis à jamais. »

Le vieux gentleman devint après cela d'une telle galanterie, en l'honneur de la circonstance, que je m'empressai de rappeler à Caroline que nous ferions bien d'aller tout de suite chez sa mère, si nous voulions pour cela profiter de mon séjour. Nous partîmes donc après un tendre adieu échangé entre les deux amants, et pendant tout le trajet que nous avions à faire, Caroline se montra si heureuse et si remplie d'admiration pour le vieux gentleman, que je n'aurais voulu pour rien au monde lui dire un mot qui pût affaiblir l'opinion qu'elle en avait conçue.

La maison de Thavies-Inn était à louer ; elle me parut plus sombre et plus sale que jamais ; le nom de M. Jellyby avait figuré sur la liste des banqueroutiers deux ou trois jours auparavant ; et nous trouvâmes ce pauvre homme dans la salle à manger où il était enfermé avec deux gentlemen, un tas de sacs bleus, de papiers et de livres de compte, et faisant des efforts désespérés pour comprendre quelque chose à ses affaires. Les enfants criaient dans la cuisine où ils étaient seuls ; nous montâmes dans la chambre de mistress Jellyby. Comme à l'ordinaire, cette dame était au milieu d'un monceau de lettres dont les enveloppes déchirées couvraient le parquet. Elle était si préoccupée qu'elle ne me reconnut pas tout d'abord, bien qu'elle eût tourné vers moi le regard lointain de ses yeux brillants.

« Miss Summerson, dit-elle enfin, pardon, j'étais si loin de penser au plaisir de vous voir ! J'espère que votre santé est bonne, et que M. Jarndyce et miss Clare vont bien ? J'espérai en échange que M. Jellyby allait fort bien aussi.

— Non, ma chère, pas très-bien, répondit-elle avec le plus grand calme. Il a été malheureux dans ses affaires et il en est tout abattu. Heureusement pour moi que je suis trop occupée pour

avoir le temps d'y penser. Nous avons maintenant cent soixante-dix familles, comptant cinq personnes, l'une dans l'autre, qui sont déjà parties ou qui vont partir pour la rive gauche du Niger. »

Je pensai malgré moi à la famille qui restait auprès d'elle, et je me demandais comment mistress Jellyby pouvait être si tranquille.

« Vous avez ramené Caroline, à ce que je vois, dit-elle en jetant un coup d'œil à sa fille ; sa présence est maintenant une chose rare ; elle a presque entièrement abandonné son emploi et m'a forcée de prendre un jeune homme à sa place.

— Mais, maman...

— Vous savez bien, Caddy, reprit sa mère en l'interrompant avec douceur, que j'ai pris un secrétaire (il est maintenant à dîner) ; à quoi bon me contredire ?

— Maman, je ne voulais pas vous contredire ; mais vous n'avez jamais eu l'intention de faire de moi à perpétuité une simple machine à copier.

— Ma chère enfant, dit mistress Jellyby en continuant d'ouvrir ses lettres, et en jetant autour d'elle son regard tranquille et souriant, vous aviez dans votre mère un exemple qui aurait pu vous donner le goût du travail et des affaires sérieuses ; une simple machine ! ah ! si vous aviez la moindre sympathie pour les destinées de la race humaine, vous ne ravaleriez pas ainsi les fonctions qu'il vous était donné de remplir ; mais je vous l'ai dit souvent, Caroline, vous manquez totalement de sympathie et de générosité.

— Oh ! vous avez raison, maman ; je n'aime pas du tout l'Afrique.

— Je le sais bien, Caroline ; et, si je n'avais pas le bonheur d'être aussi occupée, ce serait pour moi un grand sujet de chagrin et d'humiliation, dit mistress Jellyby en cherchant où caser la lettre qu'elle venait d'ouvrir ; mais heureusement que j'ai à penser à tant d'autres choses, que cela m'empêche de songer à mes propres ennuis. »

Caroline tourna vers moi des yeux suppliants, et, pendant que sa mère contemplait au loin l'Afrique par-dessus mon chapeau et toute ma personne, qu'elle avait l'air de regarder sans les voir, je profitai de cet instant favorable pour en venir à l'objet de ma visite.

« Peut-être serez-vous fort étonnée, dis-je à mistress Jellyby, quand vous saurez pourquoi je suis venue vous interrompre.

— Je suis toujours enchantée de vous voir, miss Summerson, répondit-elle en continuant l'examen de sa correspondance ; je souhaiterais seulement que vous prissiez plus d'intérêt à notre projet de Borrioboula-Gha.

— J'ai accompagné Caroline, repris-je, parce qu'elle s'est imaginé que je pourrais l'aider à vous faire la confidence dont elle voudrait vous parler.

— Quelque sottise, probablement, » dit mistress Jellyby en secouant la tête et en poursuivant son travail.

Caroline ôta son chapeau et dit en pleurant : « Je me suis promise en mariage, maman.

— Vous, stupide enfant ! répondit mistress Jellyby d'un air distrait en parcourant la lettre qu'elle tenait à la main ; quel oison vous faites !

— Je me marie avec le jeune M. Turveydrop de l'Académie, continua Caroline en sanglotant ; M. Turveydrop, son père, gentleman très-distingué, nous a donné son consentement et je vous supplie de vouloir bien nous accorder le vôtre, maman ; car je serais bien malheureuse si je ne l'obtenais pas, oh ! oui, bien malheureuse, ajouta la pauvre enfant qui oubliait ses griefs pour ne se rappeler que son affection.

— Vous voyez, miss Summerson, répondit mistress Jellyby avec sérénité, combien il est heureux que j'aie autant d'occupation et que je sois complètement absorbée par les affaires. Voilà ma fille qui épouse le fils d'un maître de danse, qui s'allie avec des gens qui n'ont aucune sympathie pour les destinées de la race humaine, alors que M. Gusher, l'un des premiers philanthropes de nos jours, m'a déclaré positivement qu'il s'intéressait à elle.

— Mais j'ai toujours détesté M. Gusher, maman !

— Comment l'auriez-vous aimé, répondit mistress Jellyby en ouvrant une lettre avec la plus grande sérénité, vous qui êtes totalement dépourvue des sympathies généreuses qui débordent en lui ! Ah ! si mes devoirs envers l'humanité ne remplissaient pas mon cœur, si je n'étais pas occupée d'aussi grandes questions et sur une échelle aussi vaste, ces détails mesquins pourraient m'affliger, miss Summerson ; mais dois-je permettre à la sottise de ma fille (sottise à laquelle j'aurais bien dû m'attendre) de se placer entre moi et la terre africaine ? Non, non ! répéta mistress

Jellyby d'une voix calme et en ouvrant toujours ses lettres avec un agréable sourire. Non, vraiment ! »

Je m'attendais si peu à cette parfaite indifférence, que je ne trouvais pas un mot à répondre. De son côté la pauvre Caddy ne semblait pas moins embarrassée, tandis que mistress Jellyby continuait à ouvrir ses lettres et répétait de temps en temps d'une voix pleine de charme et avec un sourire plein de douceur : « Non, vraiment ; non, vraiment !

— J'espère que vous n'êtes pas fâchée, dit enfin la malheureuse enfant qui pleurait à chaudes larmes.

— Il faut que vous soyez bien absurde, pour me faire une pareille demande, Caroline, après ce que je viens de vous dire des préoccupations de mon esprit.

— Vous nous donnerez votre consentement et vous ferez des vœux pour notre bonheur ? ajouta la pauvre fille d'un ton suppliant.

— Vous n'êtes qu'une folle et qu'une sotte, d'avoir ainsi perdu votre avenir, enfant dégénéré, quand il vous était si facile de vous dévouer aux grandes mesures d'intérêt public ; mais enfin la chose est faite, j'ai pris un secrétaire et il n'y a plus à y songer. Al-lons, dit-elle en éloignant sa fille qui était venue l'embrasser ; ne me retardez pas ; il faut que j'aie parcouru cette énorme quantité de lettres avant l'arrivée du prochain courrier. »

J'allais partir quand je fus retenue par ces paroles de Caroline :

— Vous ne vous opposez pas à ce que je vous l'amène, maman ?

— Allez-vous recommencer ? dit mistress Jellyby qui était retombée dans sa contemplation du Niger. Amener qui ?

— Lui, maman.

— Oh ! mon Dieu, répliqua mistress Jellyby fatiguée d'entendre parler encore d'un sujet aussi peu important ; amenez-le, si vous voulez, un soir où je n'aurai pas de réunion de la société maternelle ou de celle des ramifications, ou des succursales, ou de n'importe quelle autre association ; enfin choisissez votre jour d'après l'emploi de mon temps. C'est bien bon à vous, ma chère miss Summerson, d'avoir prêté votre concours à cette petite sottise ; adieu, chère miss ; quand vous saurez que j'ai reçu ce matin cinquante-huit lettres de familles industrielles qui désirent avoir des détails sur la culture du café en Afrique et sur les indigènes de Borrioboula-Gha, vous comprendrez qu'il me reste peu de loisirs. »

Je le compris à merveille ainsi que l'abattement de la pauvre Caddy, et je ne fus pas surprise des larmes que cette chère enfant versa de nouveau quand nous fûmes en bas de l'escalier, en me disant qu'elle aurait mieux aimé des reproches que cette indifférence, et en me confiant qu'elle ne savait pas comment elle ferait pour s'habiller d'une manière convenable le jour de son mariage, tant sa garde-robe était pauvre. Je la consolai peu à peu en lui montrant tout le bien qu'elle pourrait faire à son malheureux père, une fois qu'elle serait chez elle. Et nous descendîmes ensuite dans la cuisine où les enfants se traînaient sur les dalles, et où nous commençâmes avec eux une partie si animée que je me vis obligée, pour que ma robe ne fût pas mise en pièces, d'en revenir aux contes de fées. De temps en temps un bruit de voix arrivait jusqu'à nous, et les meubles, qu'on remuait violemment dans

la salle à manger, me faisaient craindre que le pauvre M. Jellyby ne se jetât par la fenêtre pour aller chercher ailleurs la solution des affaires qu'il ne pouvait comprendre.

En revenant le soir à Bleak-House, après cette journée d'émotions, je pensai au mariage de Caddy, et je restai convaincue, malgré la charge du vieux gentleman, qu'elle ne pourrait que gagner à changer de position. Il y avait peu de chance, il est vrai, pour qu'elle finît, ainsi que Prince, par apprécier à sa juste valeur l'illustre modèle de grâce et de maintien ; mais qui aurait pu leur souhaiter plus de sagesse et de clairvoyance ? Quant à moi, qui m'en serais bien gardée, j'étais presque honteuse de ne pas prendre au sérieux la suprême distinction du dernier gentleman. Rassurée à l'égard de la pauvre Caroline, je pensai, en regardant les étoiles, à ceux qui parcouraient les mers lointaines, et je demandai au ciel d'avoir toujours le bonheur d'être utile à quelqu'un dans la mesure de mes forces.

Quand j'arrivai au château, ils furent si heureux de me revoir, et me le témoignèrent avec tant d'empressement, que j'aurais volontiers pleuré de joie, si ce n'eût pas été le moyen de leur déplaire.

Chacun dans la maison, du premier jusqu'au dernier, me faisait un si joyeux accueil, et se montrait si content de faire quelque chose qui pût m'être agréable, que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de créature aussi heureuse que moi dans le monde.

Toute la soirée fut employée à causer ; j'avais tant de choses à raconter sur Caroline à propos de son mariage, qu'une fois dans ma chambre, je me sentis presque honteuse d'avoir parlé si longtemps ; comme je songeais à tout ce que j'avais dit, un coup léger

fut frappé à ma porte, et je vis entrer une jolie petite fille, proprement vêtue de noir, qui me fit la révérence.

« Je suis Charley, pour vous servir, me dit-elle d'une voix pleine de douceur.

— Ah ! c'est vrai, lui répondis-je en l'embrassant ; mais comment se fait-il que vous soyez ici, Charley ? du reste, je suis bien contente de vous voir.

— C'est que je suis votre femme de chambre, miss, répondit-elle.

— Comment cela, Charley ?

— C'est un présent que vous fait M. Jarndyce. »

Je pris un siège et passai mon bras autour du cou de Charley.

« Si vous saviez, miss ! dit-elle en frappant dans ses mains tandis que les larmes coulaient sur ses joues à fossettes ; oui, miss ! Tom est à l'école où il apprend si bien ! la petite Emma est chez mistress Blinder qui a tant de bontés pour elle ! et moi, je serais ici depuis longtemps, si M. Jarndyce n'avait pas dit comme ça, qu'il fallait nous habituer peu à peu à n'être plus ensemble, parce qu'ils sont si petits, voyez-vous, Emma et Tom ! il ne faut pas pleurer, miss.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

— Ni moi non plus, miss, reprit Charley ; M. Jarndyce, qui me met à votre service, pense que vous voudrez bien m'enseigner tout ce qu'il faudra que j'apprenne, et il a dit que je verrais mon petit frère et ma petite sœur une fois par mois ; et je suis si heu-

reuse et si reconnaissante, miss ! que je ferai tous mes efforts pour être une bonne femme de chambre.

— Oh ! Charley, n'oubliez jamais tant de bonté.

— Non, miss, jamais ; ni Tom non plus, ni Emma ; c'est vous, miss, qui avez fait tout ça.

— Je ne le savais même pas ; c'est à M. Jarndyce et à lui seul que vous devez tout, Charley.

— Oui ; mais c'est à cause de vous et pour que vous soyez ma maîtresse ; et moi et Tom, soyez-en sûre, nous nous en souviendrons. »

Charley entra immédiatement en fonctions, allant et venant dans la chambre comme une petite femme, pliant soigneusement tout ce qu'elle trouvait sous sa main ; puis se glissant auprès de moi :

« Oh ! ne pleurez pas, miss, je vous en prie, dit-elle.

— Je ne peux pas m'en empêcher, lui répondis-je encore.

— Ni moi non plus, » répéta de nouveau Charley. Après tout, c'était de joie que nous pleurions toutes les deux.

24

Richard communiqua l'état de son esprit à mon tuteur, peu de temps après l'entretien que nous avons eu ensemble. M. Jarndyce parut en éprouver une véritable peine, mais je doute qu'il fût surpris de cette nouvelle détermination. Lui et Richard

eurent, à ce sujet, de longues conférences ; ils passèrent des jours entiers à Londres, allèrent cent fois chez M. Kenge, et rencontrèrent une foule de difficultés excessivement désagréables. Pendant tout ce temps-là, mon tuteur, bien qu'il souffrît beaucoup du vent d'est, fut toujours aussi bon et aussi aimable qu'à l'ordinaire pour Éva et pour moi ; mais il garda une réserve complète sur cette affaire ; et tout ce que nous pûmes obtenir, ce fut l'assurance que nous donna Richard que tout allait parfaitement, et s'arrangerait à merveille, ce qui était loin de nous rassurer.

Nous apprîmes cependant qu'une demande avait été faite au lord chancelier, Richard étant pupille de la cour, ce qui avait fourni au grand chancelier l'occasion de dépeindre Richard, en pleine audience, comme un esprit capricieux qui ne ferait jamais rien. L'affaire, remise de semaine en semaine, avait donné lieu à des référés, à des pétitions, à des rapports sans nombre, au point que Richard en vint lui-même à nous dire que si jamais il entraît dans l'armée, ce serait comme vétéran, après la soixantaine. Enfin, rendez-vous lui fut donné dans le cabinet particulier du grand chancelier, où milord lui reprocha sévèrement de perdre son temps et de ne pas savoir prendre une décision. « Bonne plaisanterie de la part de ces gens-là, nous dit Richard, que de parler de temps perdu et de décision à prendre. » Toutefois sa demande lui fut accordée, son nom fut inscrit à l'état-major des gardes à cheval, pour obtenir une commission d'enseigne ; le prix du brevet fut déposé chez un agent. Richard, suivant sa manière habituelle de procéder, s'enfonça jusqu'aux oreilles dans les études spéciales qu'exige l'état militaire, et se leva à cinq heures du matin pour s'exercer au maniement du sabre.

C'est ainsi que les vacances de la cour succédèrent aux sessions et les sessions aux vacances. Nous entendions dire de temps en temps que l'affaire Jarndyce était rappelée, suspendue, reprise ou ajournée, sans jamais rien savoir de concluant à ce sujet. Richard, qui était alors chez un professeur à Londres, ne venait plus nous voir aussi souvent ; mon tuteur gardait toujours la même réserve ; enfin les mois s'écoulèrent, la commission d'enseignement fut obtenue, et Richard reçut l'ordre de rejoindre son régiment qui était en Irlande.

Il arriva un soir en toute hâte, apportant cette nouvelle, et eut un long entretien avec M. Jarndyce ; plus d'une heure s'écoula avant que ce dernier, mettant la tête à la porte de la chambre où nous étions Éva et moi, nous priât de passer dans son cabinet ; nous y trouvâmes Richard que nous avions quitté plein d'ardeur, et qui, maintenant, s'appuyait sur la cheminée d'un air abattu et chagrin.

« Rick et moi, Éva, ne sommes pas tout à fait du même avis, dit M. Jarndyce. Allons, Richard, montrez-nous un visage plus souriant.

— Vous êtes bien sévère avec moi, monsieur, répondit celui-ci ; cela me paraît d'autant plus dur que vous vous êtes montré plus indulgent sous tous les autres rapports, et que jusqu'ici vous avez été pour moi d'une bonté que je ne pourrai jamais reconnaître ; car, sans vous, monsieur, il m'eût été impossible d'arranger cette affaire.

— Bien ! bien ! dit M. Jarndyce ; mais tout cela ne suffit pas. Ce que je désire surtout, c'est de vous mettre d'accord avec vous-même.

— J'espère, monsieur, que vous voudrez bien me pardonner, reprit Richard avec une fierté mêlée de respect, si je crois être le meilleur juge de ce qui me regarde personnellement.

— J'espère que vous voudrez bien m'excuser, mon cher Rick, répondit à son tour M. Jarndyce d'une voix pleine de douceur et d'enjouement, si je vous fais observer qu'il est naturel que vous pensiez ainsi ; mais qu'il ne l'est pas moins que je sois d'un avis différent ; aussi ferai-je mon devoir, sans quoi, Richard, vous n'auriez plus pour moi la même estime lorsque vous serez de sang-froid ; et je désire que vos sentiments à mon égard restent toujours les mêmes. »

Éva, en entendant ces mots, devint si pâle, que mon tuteur la fit asseoir dans son fauteuil, et prit un siège à côté d'elle.

« Ce n'est rien, chère enfant, lui dit-il ; une petite discussion tout amicale que nous désirons vous soumettre, car vous en êtes le sujet ; que cela ne vous effraye pas, chère fille ! accordez-nous une minute d'attention, et que la petite mère veuille bien en faire autant. Vous vous rappelez l'entretien que nous avons eu tous les quatre, lorsque dame Durden me parla de votre amour.

— Il est impossible que Richard et moi nous l'ayons oublié, cousin John.

— Assurément, dit Richard.

— Il n'en sera que plus facile de nous entendre, continua M. Jarndyce dont tous les traits reflétaient l'honneur et la loyauté de son âme. Éva, ma douce colombe, vous savez que Richard a définitivement choisi la carrière qu'il veut suivre. Tout ce qui lui reste de sa petite fortune va être absorbé par les frais de son équi-

pement ; il n'aura plus ensuite aucune ressource, et le voilà lié à tout jamais par sa propre résolution.

— Il est vrai, dit Richard, que tout ce que j'avais est épuisé ou va l'être ; mais ce faible avoir n'était pas tout ce que je possède.

— Rick, s'écria M. Jarndyce avec une terreur subite et d'une voix altérée ; au nom du ciel ! n'attendez rien de ce qui fut toujours une malédiction pour la famille ; quelle que soit la route que vous parcouriez ici-bas, Richard, détournez vos yeux de l'horrible fantôme qui vous attire ; il vaudrait mieux emprunter ou mendier, il vaudrait mieux mourir que de le suivre ! »

La ferveur avec laquelle M. Jarndyce prononça ces paroles nous fit tous tressaillir ; Richard se mordit les lèvres, retint son haleine et me regarda, car il connaissait ma pensée.

« Chère Éva, poursuivit M. Jarndyce en retrouvant sa gaieté, ce sont là des paroles un peu vives ; mais nous sommes à Bleak-House, et j'y ai vu les résultats de cette maudite influence. Revenons à la question qui nous occupe. Tout l'avenir de Richard est donc maintenant dans la nouvelle carrière qu'il embrasse aujourd'hui, et, par amour pour lui autant que pour vous, Éva, je lui demande de vous quitter avec la pensée qu'il n'existe aucun engagement entre vous deux ; j'irai plus loin : vous vous êtes confiés librement à moi, et je vous parlerai avec franchise, je vous demande d'oublier provisoirement tout autre lien que celui de votre parenté.

— Il vaudrait mieux déclarer tout de suite, monsieur, répondit Richard, que je ne vous inspire aucune confiance, et conseiller à ma cousine de faire la même déclaration.

— Je ne le ferai pas, Richard, parce que c'est loin de ma pensée.

— Vous trouvez que j'ai mal débuté, monsieur, et vous avez raison.

— Je vous ai dit, Richard, la dernière fois que nous en avons parlé, ce que j'avais toujours espéré de vos débuts, reprit M. Jarndyce d'un ton encourageant ; vous n'avez pas encore, à vrai dire, commencé votre carrière ; mais le temps est venu d'y songer sérieusement ; faites donc aujourd'hui ces débuts que nous attendons ; mais jusque-là vous êtes cousin d'Éva, rien de plus, Richard ; c'est quand vous aurez assuré votre avenir, que des relations plus étroites pourront s'établir entre vous, et seulement alors, pensez-y bien.

— Vous êtes cruel à mon égard, monsieur, plus cruel que je ne l'aurais supposé.

— Mon cher enfant, c'est envers moi que je le suis lorsque je vous fais de la peine ; d'ailleurs, votre destinée est dans vos mains. Éva, il vaut mieux pour lui qu'il n'y ait pas entre vous d'engagement prématuré ; pour elle aussi, Richard, croyez-le bien. Allons ! chacun de vous fera, je n'en doute pas, ce qui est dans l'intérêt de l'autre, et nous en serons tous plus heureux.

— Ce n'est pas ainsi que vous nous avez parlé, monsieur, au moment où notre cœur vous fut ouvert.

— Je ne vous blâme pas, Rick ; mais l'expérience est venue. Vous êtes trop jeunes pour prendre un engagement ; je le reconnais aujourd'hui. Allons, chers cousins, laissons là le passé, tour-

nous le feuillet et commencez à écrire votre vie sur la page blanche qui se présente. »

Richard leva des yeux inquiets sur sa cousine.

« J'avais évité de vous en parler, ainsi qu'à Esther, poursuivit M. Jarndyce, afin que nous pussions en causer franchement aujourd'hui, sans parti pris d'avance. Il ne me reste plus qu'à vous renouveler ma prière de regarder le passé comme non avenu. Laissez à votre courage et à votre fidélité le soin de vous réunir. En agissant autrement vous me mettriez dans mon tort, et vous me feriez repentir de vous avoir rapprochés. »

Ces paroles furent suivies d'un long silence.

« Cousin Richard, dit enfin Éva en fixant tendrement sur lui ses yeux bleus, après ce que vient de dire mon cousin John, nous n'avons pas à hésiter. Vous pouvez être tranquille sur mon compte ; vous me laissez aux soins d'un homme qui prévient tous mes désirs et dont la volonté doit être pour moi une loi. Je ne doute pas, cousin Richard, poursuivit-elle un peu confuse, que vous ne m'aimiez beaucoup... je... ne... pense pas que vous puissiez jamais en aimer une autre ; mais rappelez-vous bien ce que je vais vous dire, car c'est votre bonheur que je désire avant tout. Comptez sur moi, cousin Rick ; je ne suis pas du tout changeante ; mais je suis raisonnable, et je ne vous blâmerais pas... Je penserai toujours à vous ; je parlerai de vous souvent avec Esther ; vous penserez quelquefois à moi, n'est-ce pas ? Et maintenant, dit-elle en lui donnant sa main tremblante, nous revoilà seulement cousins, Richard... peut-être pour toujours... mais quoi qu'il arrive, je prierai pour que vous soyez heureux, en quelque lieu que vous puissiez être. »

Il me parut singulier que Richard ne pardonnât pas à mon tuteur d'avoir de sa conduite l'opinion qu'il m'en avait souvent exprimée lui-même en termes bien plus forts : et pourtant j'observai avec douleur que, depuis cette époque, il n'eut jamais avec M. Jarndyce, le même abandon qu'autrefois. Quant à mon tuteur, ses sentiments et ses manières restèrent toujours les mêmes ; ce fut seulement du côté de Richard que vint la froideur, qui s'augmenta chaque jour et qui grandit au point de les séparer complètement.

Les préparatifs du départ et les soins qu'exigea son équipement furent néanmoins pour Richard une distraction puissante, qui lui fit oublier jusqu'au chagrin qu'il avait eu de quitter sa cousine, restée à Bleak-House, tandis que nous étions venus, mon tuteur et moi, passer à Londres une semaine avec lui. Il pensait à elle par accès, fondait en larmes et me confiait tous les reproches qu'il s'adressait alors ; mais, au bout de quelques minutes, il évoquait je ne sais quel plan d'avenir qui devait à la fois leur donner le bonheur et la fortune, et retrouvait toute sa gaieté.

Ce fut une semaine excessivement occupée. Je trottais avec lui du matin jusqu'au soir pour faire emplette d'une foule de choses dont il avait besoin ; je ne dis rien de celles qu'il aurait achetées s'il avait été seul. Il avait pleine confiance en moi, et parlait de ses torts d'une manière si touchante, il m'exprimait ses bonnes résolutions avec tant d'ardeur, et puisait tant de courage, m'assurait-il, dans ces conversations, que j'oubliais aisément la fatigue de ces courses multipliées.

À cette époque il venait tous les jours à la maison, pour faire des armes avec Richard, un ancien soldat qui autrefois avait servi dans la cavalerie. C'était un bel homme, à l'air brave, aux ma-

nières dégagées, que Richard avait déjà eu pour professeur. J'avais entendu non-seulement ce dernier, mais encore M. Jarndyce parler si souvent de lui, qu'un matin je pris exprès mon ouvrage pour aller le voir et m'installai dans la pièce où il était reçu d'ordinaire.

« Bonjour, monsieur Georges, dit mon tuteur qui se trouvait seul avec moi lorsque arriva l'ancien soldat ; M. Carstone va venir. En attendant, miss Summerson sera enchantée de faire connaissance avec vous. Veuillez donc vous asseoir. »

Il prit une chaise, un peu déconcerté par ma présence, et passa plusieurs fois sa main hâlée sur sa lèvre supérieure sans tourner les yeux de mon côté.

« Vous êtes aussi exact que le soleil, lui dit M. Jarndyce.

— Heure militaire, monsieur, répondit-il ; la force de l'habitude ; car c'est pure habitude, ce n'est pas que je sois pressé par les affaires.

— Vous dirigez cependant, m'a-t-on dit, un grand établissement ? reprit M. Jarndyce.

— Un tir au pistolet, mais d'une faible importance.

— Et que pensez-vous de l'adresse de M. Carstone aux différents exercices que vous lui enseignez ?

— Il ne va pas mal, répondit-il en croisant les bras sur sa poitrine ; et, s'il voulait y apporter plus d'attention, il irait même fort bien.

— Mais je suppose qu'il y met toute la bonne volonté dont il est susceptible ? dit mon tuteur.

— C'est ce qu'il a fait tout d'abord, mais pas longtemps, monsieur ; il est distrait. Peut-être a-t-il autre chose dans l'esprit, ajouta M. Georges en me regardant pour la première fois.

— Ce n'est toujours pas à moi qu'il pense, bien que vous ayez l'air de le soupçonner, monsieur, lui répondis-je en riant.

— J'espère, miss, ne pas vous avoir offensée, dit-il en rougissant un peu sous sa peau brune ; excusez-moi, vous savez que je ne suis qu'un troupier.

— Je l'ai pris au contraire comme un compliment de votre part, » lui dis-je.

Il me regarda trois ou quatre fois de suite en me lançant un coup d'œil rapide.

« Je vous demande pardon, dit-il à M. Jarndyce ; mais ne m'avez-vous pas fait l'honneur de me dire le nom de cette jeune lady ?

— Miss Summerson.

— Miss Summerson ! répéta-t-il en me regardant de nouveau.

— Mon nom vous serait-il connu ? lui demandai-je.

— Non, miss, je ne l'ai jamais entendu ; mais je crois vous avoir vue quelque part.

— Je ne me rappelle pas vous avoir jamais rencontré, lui dis-je, et pourtant j'ai la mémoire des figures.

— Moi aussi, reprit-il en me regardant en face. Hum ! d'où peut me venir cette idée-là ? »

Il rougit encore une fois, et mon tuteur, le voyant embarrassé des efforts qu'il faisait pour se rappeler comment il avait pu me connaître, vint à son secours en lui demandant s'il avait beaucoup d'élèves.

« C'est suivant, répondit-il ; leur nombre varie d'un jour à l'autre ; mais c'est en somme bien peu de chose quand il faut vivre là-dessus.

— Et quelles sont en général les personnes qui viennent à votre galerie ?

— Toutes sortes de gens, monsieur ; depuis des gentlemen jusqu'à des apprentis, des Anglais, des étrangers, n'importe qui. J'ai eu des Françaises qui tiraient le pistolet de main de maître ; j'ai eu des fous... mais ces gens-là entrent partout quand la porte est ouverte.

— J'espère, dit mon tuteur en souriant, qu'on ne va pas chez vous avec l'intention de se servir de cible à soi-même ?

— Ça n'arrive pas souvent, monsieur ; mais cependant ça s'est vu. Toutefois ceux qui viennent à la galerie c'est par oisiveté ou pour exercer leur adresse ; moitié l'un, moitié l'autre. Mais ne plaidez-vous pas en chancellerie, monsieur ? Je crois l'avoir entendu dire ?

— C'est malheureusement vrai, dit mon tuteur.

— J'ai eu autrefois au tir un de vos compatriotes, monsieur.

— Un plaideur à la cour ? et comment cela ? demanda M. Jarndyce.

— Le pauvre homme était si malmené, on l'avait tant de fois renvoyé de Caïphe à Pilate et de Pilate à Caïphe, qu'il en avait presque perdu la raison. Je ne crois pas qu'il ait jamais eu l'intention de tuer quelqu'un ; mais il était dans un tel état d'exaspération qu'il venait à la galerie, et, le visage tout en feu, tirait jusqu'à cinquante fois de suite. Un jour que nous étions seuls et qu'il m'avait parlé avec colère de tous les torts dont il avait à se plaindre : « : Camarade, lui répondis-je, l'exercice du pistolet n'est peut-être pour vous qu'une soupape de sûreté, je ne dis pas non ; mais je n'aime point à vous voir si passionné pour le tir dans la situation où vous êtes. Croyez-moi, occupez-vous d'autre chose. » Je m'étais mis sur mes gardes, le sachant fort emporté ; mais il prit au contraire mon avis en bonne part, jeta son pistolet, me donna une poignée de main, et depuis lors il y a toujours eu entre nous une sorte d'amitié.

— Quel homme était-ce ? demanda M. Jardnyce d'un ton plein d'intérêt.

— Avant qu'on l'eût mis en fureur comme un taureau poursuivi par les chiens, il était fermier dans le Shrospshire, répondit M. Georges.

— Gridley, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. »

Nous échangeâmes quelques mots de surprise, mon tuteur et moi, au sujet de cette singulière coïncidence, et j'expliquai à M. Georges, qui pendant ce temps-là m'avait regardé plusieurs fois, comment nous avions connu M. Gridley, ce qui me valut de sa part un beau salut militaire pour me remercier de l'explication que j'avais bien voulu lui donner. « Je ne sais vraiment pas, dit-il

en me regardant toujours, ce qui peut me mettre dans la tête que je vous ai déjà vue ; » il passa la main sur son front comme pour chasser une idée importune, et se penchant un peu en avant, le poing sur la hanche, l'autre sur la cuisse, il regarda le plancher d'un air méditatif.

« J'ai appris avec peine que ce malheureux Gridley s'était encore attiré quelque méchante affaire, et qu'il a été obligé de se cacher, dit mon tuteur.

— Je l'ai entendu dire aussi, répondit M. Georges en regardant toujours le plancher.

— Vous ne savez pas où il est ?

— Non, monsieur, répondit-il en sortant de sa rêverie, je ne peux rien dire à cet égard. Le pauvre Gridley n'en a plus pour longtemps à user sa violence ; quand un homme est fort et robuste il lui faut des années pour lui abattre le cœur, mais un beau matin, il tombe et ne se relève plus. »

L'arrivée de Richard termina la conversation ; M. Georges se leva, me salua militairement, souhaita le bonjour à mon tuteur et sortit de la chambre.

C'était le matin du jour fixé pour le départ de notre enseigne. Nous n'avions plus aucune emplette à faire, j'avais fini tous ses paquets de bonne heure, et nous étions libres jusqu'au moment où il devait partir pour Liverpool afin de se rendre à Holyhead. Ce jour-là même, disait-on, la cour devait s'occuper de l'affaire Jarndyce, et Richard me proposa d'y aller pour voir un peu ce qu'on y ferait. C'était la dernière fois que de longtemps nous sortions ensemble, je n'avais jamais été à l'audience, il brûlait

d'envie de s'y rendre ; et nous partîmes pour Westminster où la cour siégeait alors. Tout le long du chemin nous nous occupâmes de divers arrangements relatifs aux lettres que Richard devait m'écrire, à celles que je devais lui répondre, et nous fîmes de beaux projets d'avenir ; mon tuteur savait où nous allions et c'est pour cela qu'il n'était pas avec nous.

Lorsque nous arrivâmes à la cour, le grand chancelier était à son banc et siégeait dans toute sa dignité ; sur une table drapée de rouge et placée au-dessous de lui, se trouvaient la masse, les sceaux et un énorme bouquet, véritable parterre qui embaumait toute la salle. Au-dessous de la table était une longue rangée de procureurs, ayant à leurs pieds des monceaux de paperasses et non loin d'eux les avocats portant robe et perruque ; les uns éveillés, les autres endormis ; l'un d'eux parlait, mais personne ne l'écoutait ; le lord chancelier était enfoncé dans un excellent fauteuil, le coude appuyé sur le bras coussiné, et le front posé sur sa main ; parmi ceux qui étaient à l'audience, quelques-uns sommeillaient, d'autres lisaient le journal, se promenaient de long en large, ou bien formaient des groupes où l'on causait tout bas ; chacun parfaitement à son aise paraissait n'avoir aucune préoccupation, aucun motif de se presser ou d'agir, mais au contraire mille raisons d'être satisfait de son heureux repos. Quant à moi, cette douce quiétude, ces riches vêtements, toute cette pompe qui se déploie chaque jour, toutes ces formalités qui, dans leur majestueuse lenteur, s'accomplissent ainsi d'année en année ; ce lord chancelier, ces hommes de loi sans nombre qui se regardaient entre eux et tournaient vers l'assistance un front tranquille, comme s'ils n'avaient jamais entendu dire que la justice au nom de laquelle ils se rassemblent n'est pour le pays tout entier qu'une dérision amère, qu'un sujet de mépris, d'indignation ou

d'horreur, une invention si malfaisante que l'on regarderait comme un miracle qu'il en sortît un peu de bien, tout cela, dis-je, formait dans ma pensée un tel contraste avec les inquiétudes, les privations, les vêtements en lambeaux des malheureux plaideurs ; avec les tortures, les défaillances qu'éprouve celui qui attend ; avec la rage que l'espoir trompé met au cœur ; avec la ruine, la folie ou la mort qui résultent de cet appareil judiciaire, que je ne comprenais pas, moi qui suis sans expérience, comment cette contradiction avait pu subsister un seul jour, et que je finissais par douter de mes yeux ou de mes souvenirs. Je m'assis à la place où Richard m'avait conduite et j'essayai d'écouter ; mais rien autour de moi ne me paraissait réel, excepté la pauvre miss Flite qui était sur un banc et qui souriait à la cour.

Elle vint s'asseoir auprès de moi dès qu'elle m'eut aperçue, me fit un gracieux accueil, se félicita de me voir sur ses domaines, et s'empressa de m'en faire connaître tous les agréments. M. Kenge vint aussi nous parler et nous fit les honneurs du lieu avec la modestie pleine de grâce d'un propriétaire. Le jour, nous dit-il, n'était pas bien choisi pour une première visite ; il aurait préféré me voir assister à la séance d'ouverture ; mais ce n'en était pas moins un spectacle fort imposant, même un jour ordinaire.

Il y avait à peu près une demi-heure que nous étions arrivés, quand la plaidoirie dont la cour semblait être occupée s'éteignit subitement sans avoir amené la moindre conclusion, et sans que personne, excepté le pauvre plaideur, en eût attendu autre chose. Le grand chancelier prit sur son pupitre une liasse de papiers qu'il jeta aux gentlemen placés au-dessous de lui, et quelqu'un dit alors : « AFFAIRE JARDNYCE CONTRE JARDNYCE. » À peine ces mots étaient-ils prononcés, qu'un grand mouvement eut lieu

dans l'assemblée ; on se mit à rire, presque tout le monde quitta l'audience, et l'on apporta dans la salle des piles de dossiers et une énorme quantité de sacs bleus qui en étaient également remplis.

Autant que je pus en juger, l'affaire était appelée pour des règlements de compte relatifs aux frais de la cause ; je comptai vingt-trois gentlemen en perruque qui déclarèrent appartenir au procès, et qui ne paraissaient pas y comprendre beaucoup plus que je ne le faisais moi-même ; ils en parlèrent avec le chancelier, s'expliquèrent et se contredirent réciproquement ; quelques-uns proposèrent de lire à la cour d'énormes volumes d'affidavits, plaisanterie qui excita un rire général, mais qui n'eut pas d'autre résultat que d'amuser l'auditoire. Enfin, après une heure environ, pendant laquelle beaucoup de plaidoiries avaient été commencées et interrompues, la cause fut « renvoyée pour le présent, » à ce que nous dit M. Kenge, et les dossiers furent remis en paquet avant qu'on eût fini d'apporter toutes les pièces.

Je regardai Richard et je fus vivement peinée de l'abattement qu'exprimait son visage. « Cela ne durera pas toujours, dame Durden ; nous serons plus heureux la prochaine fois. » C'est là tout ce qu'il put dire.

J'avais vu M. Guppy apporter des papiers et les arranger pour M. Kenge ; il m'avait aperçue et m'avait fait un salut expressif qui me donnait le plus grand désir de m'en aller. J'avais pris le bras de Richard et nous partions quand M. Guppy nous aborda.

« Je vous demande pardon de vous arrêter, nous dit-il ; mais il y a ici une personne de mes amis qui connaît miss Summerson et qui serait heureuse de lui serrer la main. » En même temps je

vis apparaître, comme si elle fût sortie vivante de mon souvenir, mistress Rachaël, la gouvernante de ma marraine.

« Comment vous portez-vous ? me dit-elle ; me reconnaissez-vous, Esther ?

— Oui, répondis-je en lui donnant la main ; vous êtes toujours la même.

— Je m'étonne que vous vous rappeliez encore ce temps-là, poursuivit-elle avec la même dureté d'expression qu'autrefois ; il y a un si grand changement ! c'est égal, je suis bien aise de voir que vous n'êtes pas trop fière pour me reconnaître. » Elle parut cependant un peu désappointée de ce que je la reconnaissais.

« Fière ! mistress Rachaël ; que voulez-vous dire ?

— Je suis remariée, répondit-elle froidement, et je m'appelle aujourd'hui mistress Chadband ; je vous souhaite le bonjour, Esther, et je désire que vous vous portiez bien. »

M. Guppy, qui avait écouté ce dialogue avec beaucoup d'attention, me glissa un soupir douloureux à l'oreille et offrit son bras à mistress Chadband pour lui faire traverser la foule des allants et des venants au milieu desquels nous nous étions arrêtés. J'étais encore sous l'impression que m'avait faite cette reconnaissance inattendue, quand j'aperçus M. Georges qui se dirigeait de notre côté et ne semblait pas nous voir ; il allait droit devant lui, sans s'inquiéter des gens qui se trouvaient sur son passage, et regardait par-dessus leurs têtes en ayant l'air de chercher quelqu'un dans l'intérieur de la cour.

« Georges ! s'écria Richard quand j'eus attiré son attention vers l'ancien militaire.

— Enchanté de vous rencontrer, monsieur, répondit-il, ainsi que vous, mademoiselle ; ne pourriez-vous pas me montrer la personne dont j'ai besoin ? Je ne connais pas du tout cet endroit où je ne suis jamais venu. » Et nous faisant faire place, il s'arrêta dans un coin de la salle, derrière un grand rideau rouge.

« Il y a de ce côté, reprit-il, une petite femme vieille et folle... »

Je lui fis signe de se taire, car miss Flite ne m'avait pas quittée d'un instant, me désignant (à ma grande confusion) aux gens de robe qu'elle connaissait et leur disant tout bas : « Chut ! Fitz Jardnyce est à ma gauche. »

« Vous vous rappelez, miss, notre conversation de ce matin sur un nommé Gridley ? continua M. Georges en me parlant à l'oreille.

— Oui, répliquai-je.

— C'est chez moi qu'il est caché ; je ne pouvais pas vous le dire, je n'y étais pas autorisé ; il est à sa dernière étape, et il lui est venu la fantaisie de voir encore une fois cette petite vieille ; il dit qu'elle ne manque pas de sympathie pour les autres et qu'elle a eu pour lui de grandes bontés quand il venait ici. Je viens donc pour la chercher, car lorsque tantôt j'ai revu le pauvre Gridley, j'ai cru entendre le roulement des tambours drapés de noir.

— Voulez-vous que je le lui dise ?

— Volontiers, répondit-il en jetant sur miss Flite un regard inquiet ; je suis bien heureux de vous avoir rencontrée, miss ; car je ne sais vraiment pas comment sans vous je me serais tiré d'affaire. » Il mit une main sur sa poitrine et attendit que j'eusse fait

part à miss Flite de l'objet de son message. « Mon terrible ami du Shropshire ! presque aussi célèbre que moi-même ! s'écria-t-elle ; certainement, je vais aller le voir et de tout mon cœur, Fitz Jardnyce !

— Chut ! il est caché et demeure dans ce moment-ci chez monsieur, lui dis-je en désignant l'ancien soldat.

— Vrai...ment ! très-fièrre de tant d'honneur ! Un militaire, un général, Fitz Jardnyce ? » me dit-elle à l'oreille.

La pauvre miss Flite éprouva le besoin de témoigner son respect à l'armée anglaise par tant de politesses et de révérences, qu'il devint fort difficile de sortir de la cour. Lorsqu'enfin elle eut fini de saluer et de sourire, elle prit le bras du général, au grand divertissement de quelques oisifs qui regardaient cette petite scène ; et l'ancien militaire, dont l'embarras était visible, me pria si respectueusement « de ne pas désertre, » que sachant d'ailleurs toute l'influence que j'avais sur miss Flite, je consentis à les accompagner. Richard ne demandait pas mieux, et comme M. Georges nous dit que M. Gridley n'avait fait que parler de M. Jardnyce depuis qu'il avait appris l'entrevue du matin, j'écrivis à la hâte quelques lignes à mon tuteur pour l'informer de l'endroit où nous allions et du but de notre visite.

Nous prîmes une voiture et nous nous arrêtâmes dans les environs de Leicester-Square ; de là, nous traversâmes un dédale de petites cours à propos desquelles M. Georges nous fit beaucoup d'excuses, et nous fûmes bientôt arrivés à sa galerie, dont la porte était fermée. Comme il venait de sonner, un gentleman très-respectable, à cheveux gris et en lunettes, ayant un spencer noir, des

guêtres de même couleur, un large chapeau et une canne à pomme d'or, lui adressa la parole.

« Mille pardons, mon ami, lui dit-il ; mais n'est-ce pas ici la galerie de M. Georges ?

— Oui, monsieur, répondit ce dernier en lançant un regard à l'inscription qui était peinte sur le mur en très-gros caractères.

— Ah ! c'est vrai, dit le gentleman en suivant la direction qu'avait prise les yeux du maître d'armes ; je vous remercie ; avez-vous sonné ?

— Oui, monsieur, et d'ailleurs c'est moi qu'on appelle Georges.

— Fort bien ! dit le gentleman ; vous le voyez, je ne me fais pas attendre ; c'est vous sans doute qui êtes venu me chercher ?

— Non, monsieur ; et je ne vous connais pas.

— Alors c'est votre jeune homme qui sera venu me demander. Je suis médecin ; et l'on est arrivé chez moi il n'y a pas cinq minutes pour me prier de venir voir un malade à la galerie de M. Georges.

— Les tambours drapés de noir ! dit l'ancien militaire en se tournant vers nous et en hochant la tête ; c'est juste, reprit-il, donnez-vous la peine d'entrer. »

Un petit homme d'un aspect bizarre, ayant un tablier de serge verte et un bonnet pareil, les mains, la figure et les vêtements noircis, venait d'ouvrir la porte, et nous nous trouvâmes dans un passage qui nous conduisit à un grand édifice en briques dont l'intérieur était garni de pistolets, de carabines, de cibles, d'épées et d'autres objets du même genre. Quand nous fûmes tous dans

la salle, le médecin ôta son chapeau et à la place du médecin qui avait disparu comme par enchantement, fit paraître à nos yeux un personnage d'une espèce toute différente.

« À présent, Georges, regardez-moi, dit-il en se retournant vivement et en frappant de l'index la poitrine du militaire. Vous me connaissez et je vous connais ; je m'appelle Bucket, vous le savez bien ; j'ai un mandat contre Gridley ; vous l'avez caché longtemps, vous y avez mis une adresse qui vous fait honneur. »

M. Georges se mordit les lèvres et secoua la tête.

« Allons, reprit M. Bucket en restant toujours auprès de lui, vous êtes un homme raisonnable ; vous avez des principes ; je ne m'adresse pas à vous comme à un être ordinaire, vous avez servi votre pays et vous savez qu'il faut obéir quand le devoir a parlé ; conséquemment vous ne pensez pas à me faire obstacle ; bien au contraire, vous m'aidez si je réclame votre assistance ; je le sais et n'en doute pas. Phil Squod, ne vous frottez pas comme ça le long du mur ; je vous connais et je vous prie de ne pas bouger.

— Phil ! dit M. Georges.

— Quoi ! go've'neur ?

— Reste tranquille. »

Le petit homme s'arrêta en étouffant un grognement.

« Ladies et gentleman, poursuivit M. Bucket, vous voudrez bien m'excuser s'il y a quelque chose de désagréable dans cette affaire ; je suis inspecteur de la police, et j'ai ici un devoir à remplir. Georges, je sais où est mon homme ; j'étais la nuit dernière sur le toit, et je l'ai aperçu par le vasistas ; vous étiez auprès de

lui, je vous ai vu. Il est là, couché sur un sofa. Il faut que je le voie, pour lui dire de se considérer comme prisonnier ; mais vous me connaissez et vous savez que je n'emploierai jamais contre lui aucune rigueur ; donnez-moi seulement votre parole d'honneur qu'il ne s'échappera pas et je ferai tout ce que vous voudrez.

— Je vous la donne ; mais c'est mal de votre part, monsieur Bucket, répondit l'ancien soldat.

— Mal de ma part ! allons donc, Georges. Quelle blague ! reprit l'inspecteur de police en frappant de nouveau sur la poitrine du maître d'armes et en échangeant avec lui une poignée de main ; est-ce que je vous dis que c'est mal à vous de m'avoir caché mon homme ? Soyez aussi juste envers moi que je le suis à votre égard, mon vieux brave ! Comme il représente bien l'armée anglaise, ladies et gentleman ; quelle tenue, quel air martial ! je donnerais un billet de cinquante livres pour être taillé comme ça ! »

M. Georges, après avoir réfléchi quelques instants, proposa d'aller trouver d'abord Gridley et d'introduire miss Flite auprès de lui ; M. Bucket l'ayant accordé, ils se dirigèrent tous les deux vers le bout opposé de la galerie et nous laissèrent auprès d'une table couverte de pistolets et de carabines ; M. Bucket profita de l'occasion pour causer avec nous ; il me demanda si j'avais peur des armes à feu comme la plupart des jeunes filles ; à Richard, s'il était bon tireur ; à Phil, quelle était la meilleure de toutes ses carabines ; ce qu'elle pouvait valoir toute neuve, etc., etc. ; lui disant en outre qu'il serait bien fâcheux qu'il changeât de caractère, car il avait reçu de la nature une douceur toute féminine.

Quelques instants après, voyant revenir M. Georges, il se dirigea vers l'endroit où gisait son prisonnier, et Richard et moi nous nous disposions à partir, quand l'ancien militaire s'approcha et nous dit que le malade nous verrait avec plaisir. À peine ces paroles étaient-elles prononcées que la sonnette se fit entendre et que mon tuteur parut dans la salle, « heureux, dit-il, de pouvoir faire quelque chose qui pût être agréable à un homme dont il partageait l'infortune, » et nous nous rendîmes tous les quatre auprès du pauvre Gridley.

La petite pièce, ou plutôt le cabinet où on l'avait caché, n'était séparé de la galerie que par une cloison de huit ou dix pieds de haut ; ce réduit n'était pas plafonné et s'éclairait par la toiture où se trouvait le vasistas qui avait permis à M. Bucket de découvrir le malheureux qu'il cherchait ; le soleil allait se coucher ; ses derniers rayons qui jetaient une teinte embrasée au-dessus de nos têtes n'arrivaient plus au fond de la petite pièce que l'ombre commençait à envahir ; sur un canapé recouvert d'une mauvaise toile, gisait l'homme du Shropshire, vêtu à peu près comme la première fois que nous l'avions vu, mais tellement changé qu'au premier abord j'eus de la peine à le reconnaître.

Il n'avait pas cessé d'écrire depuis sa réclusion et de s'appesantir sur les griefs dont il avait à se plaindre. Des tronçons de plume, de vieux manuscrits, des papiers de toute espèce couvraient pêle-mêle la table et les planches qui se trouvaient dans le cabinet ; auprès du lit, réunion touchante et douloureuse, était assise la pauvre folle qui tenait la main gauche du malade entre les siennes ; ils se regardaient et nous restâmes près de la porte.

Sa voix, l'expression farouche de son visage, sa colère, sa force, tout s'était évanoui ; l'ombre seule de l'homme du Shrop-

shire apparaissait à nos yeux ; il inclina la tête quand il nous aperçut, et s'adressant à mon tuteur :

« Monsieur Jarndyce, lui dit-il, c'est bien bon à vous d'être venu me voir ; je suis heureux de toucher votre main, monsieur ; oui, vous avez le cœur bon et juste, Dieu sait combien je vous estime et vous honore. »

Mon tuteur lui serra la main d'un air ému et prononça quelques paroles consolantes.

« Peut-être, monsieur, reprit Gridley, trouverez-vous cela bizarre, et pourtant rien n'est plus vrai ; je n'aurais pas voulu vous voir aujourd'hui, si vous ne m'aviez pas connu auparavant ; mais vous savez que j'ai combattu, que j'ai lutté seul contre eux tous, que je leur ai montré ce qu'ils étaient et ce qu'ils avaient fait à mon égard ; il m'est donc indifférent que vous me voyiez à cette heure où je ne suis plus qu'une ruine de moi-même.

— Vous leur avez assez prouvé que vous ne manquiez pas de courage, lui dit M. Jarndyce.

— Oui, répondit-il avec un pâle sourire. Je vous ai dit ce qui arriverait le jour où ma colère s'éteindrait ; voyez, monsieur, regardez-nous tous les deux. »

Il passa la main de miss Flite sous son bras et l'attira vers lui :

« De toutes mes affections, dit-il, de mes travaux, de mes espérances, de ma vie tout entière enfin, voilà ce qui me reste : la sympathie de cette pauvre créature, la seule qui ait avec moi quelque rapport ; de longues années de souffrances nous ont unis ; et c'est, de tous les liens que j'avais sur terre, le seul que la chancellerie n'ait pas rompu.

— Recevez ma bénédiction, Gridley, s'écria miss Flite en fondant en larmes.

— Je pensais avec orgueil, monsieur Jarndyce, qu'ils ne me briseraient jamais ; j'y étais bien résolu ; je croyais pouvoir les défier jusqu'au moment où je mourrais de quelque maladie. Mais je succombe épuisé. Combien y a-t-il que cet épuisement a commencé ? je l'ignore. Il me semble qu'une heure a suffi pour m'abattre. J'espère qu'ils ne le sauront jamais ; que vous leur direz, au contraire, que je suis mort en les bravant, avec la vigueur et la persévérance que j'y ai mises depuis plus de vingt-cinq ans.

— Allons, allons, dit M. Bucket pensant devoir offrir à l'agonisant les consolations que lui suggérait son bon cœur. Ne parlez pas ainsi, monsieur Gridley ; vous êtes maintenant un peu bas ; mais cela nous arrive à tous plus d'une fois dans la vie ; qui est-ce qui n'a pas ses moments d'abattement, moi tout le premier ? Du courage, monsieur Gridley, vous leur direz encore plus d'une fois votre pensée ; j'obtiendrai contre vous une vingtaine de mandats, et je vous pincerai si j'ai de la chance. Ne tournez pas la tête, faites signe que oui, au contraire ; bonté divine ! que de fois déjà nous avons eu affaire ensemble ! ne vous ai-je pas vu bien souvent en prison pour insulte à la cour ? Ne suis-je pas allé vingt fois à l'audience, où je passais l'après-midi tout entière, rien que pour vous voir relancer le chancelier comme un bouledogue ? Et les menaces que vous faisiez aux procureurs deux ou trois fois par semaine, et les mandats qui s'ensuivaient, l'avez-vous oublié ? Demandez plutôt à cette bonne petite dame, elle y était toujours et pourra bien vous le dire. Allons, monsieur Gridley ! du courage !

— Qu'allez-vous faire de lui ? demanda M. Georges à voix basse.

— Je ne sais pas encore, » répondit M. Bucket sur le même ton.

Puis il reprit tout haut :

« Vous dites que vous êtes épuisé, monsieur Gridley ! vous ! après m'avoir fait droguer pendant trois semaines, forcé de courir sur les toits comme un chat, et obligé de me déguiser en docteur pour pénétrer jusqu'à vous ? Ce n'est pas ça de l'épuisement, ou je ne m'y connais pas. Savez-vous ce qui vous manque ? Un peu d'excitation, et voilà tout ; vous y êtes habitué, monsieur Gridley, et ne pouvez pas vous en passer ; moi-même, je ne vivrais pas sans cela. Comme ça se trouve, j'ai précisément un mandat contre vous, obtenu par M. Tulkinghorn, et qui a couru depuis ce temps-là la province à votre poursuite. Que pensez-vous d'une petite promenade avec moi et d'une bonne colère devant les juges, monsieur Gridley ? comme ça vous ferait du bien ! ça vous remettrait en vigueur et vous inspirerait de nouvelles fureurs contre le chancelier. Vous céderiez ?... allons donc ! un homme de votre énergie ne peut pas céder comme ça ; vous ne le devez pas ; vous êtes pour plus de moitié dans le plaisir que l'on trouve à l'audience. Georges, donnez-lui un peu la main, et nous allons voir s'il ne se trouvera pas mieux d'être levé que dans son lit.

— Il est bien faible, dit l'ancien troupier à voix basse.

— Vraiment ? répondit M. Bucket d'un air plein de compassion ; je voulais seulement le remonter ; je n'aime pas à voir une vieille connaissance dans cet état-là. Je suis sûr que rien ne le re-

mettrait comme de venir un peu avec moi ; il pourra se pencher sur moi, à droite, à gauche, comme il voudra. Il sait bien qu'il n'a rien à craindre avec moi ! »

Un cri perçant de miss Flite retentit dans toute la salle et vibre encore à mon oreille.

« Oh ! non, Gridley ! s'écria-t-elle en voyant celui-ci retomber pesamment sur sa couche ; non, ne me quittez pas sans ma bénédiction ; après tant d'années, tant d'années ! »

Le soleil était couché ; la lumière avait peu à peu disparu de la toiture, et l'ombre croissait autour de nous ; mais, pour moi, le triste spectacle de ces deux infortunés, l'un mort, l'autre vivante, jetait une ombre plus triste encore sur le départ de Richard que la nuit épaisse dont nous étions entourés ; et, à travers ses adieux, j'entendais toujours l'écho de ces paroles :

« De toutes mes affections, de mes travaux, de mes espérances, de ma vie tout entière enfin, voilà ce qui me reste : la sympathie de cette pauvre créature, la seule qui ait avec moi quelque rapport : de longues années de souffrances nous ont unis ; et c'est, de tous les liens que j'avais sur la terre, le seul que la chancellerie n'ait pas rompu ! »

25

L'inquiétude s'est glissée dans Cursitor-street, et le noir soupçon a pénétré dans cette région paisible ; la masse des habitants de Cook's-court pourtant n'a rien changé à ses habitudes, elle n'est

ni pis ni mieux ; mais M. Snagsby n'est plus le même, et sa petite femme s'en aperçoit bien.

Tom-all-alone's et Lincoln's-Inn-Field, sous la forme de courriers indomptables, persistent à s'atteler au char fantastique qui poursuit l'imagination de M. Snagsby. M. Bucket les conduit ; Jo et M. Tulkinghorn sont traînés par ces dragons infernaux qui tourbillonnent sans cesse devant les yeux du papetier, dans le magasin, dans l'arrière-boutique, partout ; même dans la petite cuisine où la famille prend ses repas, et où, les voyant courir sur la table, il s'arrête brusquement après avoir coupé la première tranche de gigot aux pommes de terre, et fixe un regard plein d'effroi sur le mur de la cuisine.

Quel rapport avait-il avec toute cette affaire ? c'est là ce qu'il ne peut pas deviner. Il y a quelque part une personne contre laquelle on ourdit quelque chose ; mais qu'est-ce que cela peut être et qu'en adviendra-t-il ? quelle en sera la victime et de quel endroit le coup doit-il partir ? M. Snagsby le cherche en vain ; l'impression que lui ont toujours fait éprouver les robes et les couronnes, les jarretières et les étoiles qui brillent sous la poussière qui les couvre dans l'appartement de M. Tulkinghorn ; sa vénération pour les mystères que dirige l'avoué, sa meilleure pratique, surtout la plus discrète ; le respect que d'un commun accord chacun témoigne au procureur dans Chancery-Lane, et dans tous les Inns de la cour ; le souvenir qu'il a lui-même conservé de l'inspecteur Bucket, de ses manières irrésistibles, de son index, de son titre, le confirment dans la pensée qu'il fait partie d'un secret dangereux dont il ignore la teneur ; et c'est précisément cette ignorance qui rend sa position si affreuse ; car, à chaque instant du jour, à chaque porte qui s'ouvre, à chaque coup de sonnette, à

chaque lettre qui arrive, le secret peut éclater comme une bombe, et faire sauter... qui ?... il n'y a que M. Bucket qui le sache.

Lorsqu'un inconnu entre dans la boutique (comme le font beaucoup d'inconnus) en disant : « M. Snagsby y est-il ? » un violent battement de cœur ébranle la poitrine du papetier ; cette question le fait tant souffrir, que, si elle vient d'un enfant, il se venge en tirant les oreilles du gamin par-dessus le comptoir, et demande à ce vaurien ce qu'il entend par ces paroles et pourquoi il ne dit pas tout de suite le sujet qui l'amène. Il lui semble que tous les chalands s'entendent pour renouveler ses peurs et le terrifier par leurs questions sans nombre ; si bien qu'à l'heure où le coq de la laiterie de Cursitor-street annonce le jour, M. Snagsby se trouve plongé dans un affreux cauchemar et secoué vivement par sa petite femme qui s'écrie :

« Mais qu'est-ce qu'il a donc ? »

Et sa petite femme n'est pas le moindre de ses embarras ; cette nécessité de lui cacher un secret, de se tenir toujours en garde pour ne pas se laisser tirer les vers du nez, donne à M. Snagsby, en présence de son épouse, l'air d'un chien qui a quelque chose sur la conscience, et qui regarde n'importe où pour éviter l'œil de son maître ; signes trop évidents, hélas ! que remarque la petite femme. C'est ainsi que le soupçon est entré dans Cursitor-street ; du soupçon à la jalousie, le chemin est aussi court et aussi naturel que de Cursitor-street à Chancery-Lane, et la jalousie a pénétré dans la maison du papetier ; une fois introduite, et elle n'a pas eu grand'peine, elle éveille chez la petite femme une activité que rien n'arrête ; elle la pousse à l'examen nocturne des poches de M. Snagsby, à la lecture de sa correspondance, à des recherches dans ses livres de compte, dans ses tiroirs, dans sa caisse ; à faire

le guet aux fenêtres, à écouter aux portes et à prendre tout de travers.

Mistress Snagsby est tellement alerte, qu'aux mystérieux craquements du plancher, aux frôlements inexplicables de vêtements invisibles, qui bruissent perpétuellement dans l'ombre, on dirait la maison hantée par des revenants ; les apprentis supposent qu'il faut que jadis il y ait eu quelqu'un d'assassiné par là ; et Guster, rassemblant les atomes dispersés d'une idée qu'elle a recueillis à Tooting, où ils trottaient dans la tête des orphelins, pense qu'il y a dans la cave un trésor gardé par un vieillard à barbe blanche, qui est là depuis soixante-dix mille ans sans pouvoir en sortir, parce qu'il a dit son Pater noster à rebours.

« Qu'est-ce que c'était donc que ce Nemrod ? se demande continuellement la petite femme ; et cette lady... cette créature ? et ce garçon ?... Qu'est-ce que tout ça peut être ?... » Nemrod est mort ; cette lady est introuvable ; il n'y a plus que ce va-nu-pieds avec lequel il faut redoubler de vigilance. « Mais qui est-il ? se répète mistress Snagsby pour la mille et unième fois ; qui peut-il être, mon Dieu ! »

Une inspiration saisit la petite femme ; il est sans respect pour M. Chadband, et ça doit être, d'après tout ce qu'il y a de suspect sur son compte. Le saint homme lui avait dit de revenir demander son adresse afin d'aller le trouver, mistress Snagsby l'a entendu de ses propres oreilles, et ce vaurien n'est pas revenu. Pour quoi cela ? Parce qu'on lui a prescrit de ne pas revenir ; et qui a pu le lui prescrire ?... Ah ! ah ! mistress Snagsby a enfin tout deviné.

Mais par bonheur, M. Chadband a rencontré hier ce vaurien dans la rue, et comme la conversion d'un pareil mécréant serait d'un prix inestimable et ferait les délices d'une congrégation d'élite, M. Chadband a saisi le vaurien et l'a menacé de le conduire à la police, à moins qu'il ne consentît à lui montrer sa demeure, et à prendre l'engagement formel de se présenter le lendemain soir chez le papetier de Cursitor-street. « Demain soir ! répète mistress Snagsby en secouant la tête et en souriant d'un air pincé ; demain soir il viendra, et j'aurai l'œil sur lui et sur quelqu'un. Ah ! vous pouvez garder vos secrets aussi longtemps qu'il vous plaira, dit la petite femme avec dédain ; mais vous verrez que ce n'est pas moi qu'on peut tromper. »

Le lendemain ramène les savoureux préparatifs à l'occasion du révérend ; le papetier, en habit noir, descend au petit salon, où les Chadband arrivent quelques instants après ; et quand le saint homme est rassasié, les apprentis et Guster viennent se joindre à l'auditoire de l'éloquent personnage ; enfin, après eux, l'oreille basse, la tête inclinée, traînant une jambe, poussant une épaule à droite, à gauche, un pied en avant, un pied en arrière, et tournant dans ses mains crasseuses un lambeau de casquette fourrée qu'il épluche comme si c'était un oiseau galeux qui lui fût tombé du ciel et qu'il plumât avec ardeur, avant de le manger tout cru, entre Jo, le Dur-à-cuire que M. Chadband a la prétention de convertir.

La petite femme jette sur lui un coup d'œil attentif ; il a regardé M. Snagsby en entrant, et M. Snagsby l'a regardé ; pourquoi cela ?... Mistress Snagsby le devine... pourquoi M. Snagsby a-t-il un air confus et fait-il entendre derrière sa main une toux d'aver-

tissement ? pourquoi ?... Mais il est clair comme le jour que M. Snagsby est le père de ce drôle-là.

« Que la paix soit avec nous ! dit M. Chadband en se levant et en essuyant l'exsudation huileuse qui couvre son visage. Que la paix soit avec nous ! et pourquoi cela, mes amis ? parce qu'elle n'est pas faite pour endurcir, mais qu'elle est faite pour attendrir ; parce qu'elle ne déclare pas la guerre comme l'oiseau de proie, mais qu'elle vient à nous comme la colombe. C'est pourquoi je vous répète, mes amis : Que la paix soit avec nous ! Avancez, jeune garçon ! »

M. Chadband étend sa main grasse et flasque, et la pose sur le bras de Jo, qu'il retient quelques instants, pendant qu'il cherche où il devra le placer. Jo, qui a peu de confiance dans les intentions de M. Chadband, et qui s'est vu trop souvent empoigné de cette façon pour ne pas redouter les suites d'une pareille étreinte, balbutie entre ses dents : « Lâchez-moi, j'veus ai rin fait à vous ; lâchez-moi donc.

— Non, mon jeune ami, je ne veux pas vous lâcher, répond M. Chadband avec douceur ; et pour quelle raison, mon jeune ami ? parce que je suis un travailleur, un moissonneur ; parce que vous m'avez été envoyé, et qu'entre mes mains vous devenez un précieux instrument. Puissé-je, mes amis, employer cet instrument à votre profit, à votre avantage, à votre bénéfice, à votre bien-être, à votre fortune céleste : ...asseyez-vous sur ce tabouret, mon jeune ami. »

Jo, qui s'imagine que le révérend va lui couper les cheveux, protège sa tête de ses bras et oppose la plus vive résistance aux efforts que l'on fait pour le placer comme il faut. Quand M. Chad-

band est enfin parvenu à l'ajuster comme un mannequin, le saint homme se retire derrière la table et lève sa main huileuse en disant : « Mes amis ! » Ainsi prévenu, chacun, dans l'auditoire, s'établit commodément ; les apprentis se donnent un coup de coude ; Guster ouvre les yeux et la bouche d'un air distrait ; elle est partagée entre l'admiration que lui inspire M. Chadband et la pitié qu'elle éprouve pour l'orphelin dont l'abandon et la misère la touchent profondément. Mistress Snagsby prépare en silence ses batteries ; mistress Chadband se compose un visage de circonstance, elle est auprès du feu et se chauffe les genoux, sensation qui lui paraît éminemment favorable à la réception fructueuse de la parole sacrée.

M. Chadband a pour habitude, lorsqu'il est en chaire, de fixer du regard l'un des membres de son auditoire, et d'entrer en communication particulière avec cet individu qui, cédant à sa propre émotion, laisse échapper à l'occasion un gémissement, un grognement, un bâillement, n'importe quel témoignage sensible d'une impression profonde, témoignage flatteur dont quelque vieille dame se fait l'écho fidèle, et qui, se transmettant de proche en proche aux pécheurs les plus inflammables de l'assistance, remplace les acclamations parlementaires et lance le vaisseau Chadband à toute vapeur. Il résulte de cette habitude, que tout à l'heure, en commençant, le révérend a jeté les yeux sur le pauvre Snagsby, et se prépare à faire de cet infortuné déjà suffisamment confus, le récipient immédiat de son éloquente homélie.

« Nous avons parmi nous, continue M. Chadband, un gentil, un païen, un habitant de Tom-all-alone's, un vagabond sur la terre ; nous avons parmi nous, mes amis, » et le saint homme, qui appuie le fait d'un mouvement expressif de l'ongle du pouce,

envoie au papetier un sourire onctueux signifiant qu'il va décrocher à son adversaire un argument irrésistible dont il sera terrassé. « Nous avons parmi nous un frère, un enfant sans famille, sans parents, sans bercail, dépourvu de toute ressource, n'ayant pas d'or, pas d'argent, pas de pierres précieuses. Et pourquoi, mes amis, vous dis-je qu'il est privé de tous ces biens ? Pourquoi l'est-il en effet ? » M. Chadband adresse cette question au papetier, comme s'il lui proposait une énigme entièrement neuve et qu'il le suppliât de la deviner. M. Snagsby, fort inquiet du regard mystérieux que sa petite femme lui a lancé précisément au mot « sans famille, » répond modestement : « Je ne sais pas, monsieur ; » interruption qui lui attire un coup d'œil flamboyant de mistress Chadband et de la part de mistress Snagsby, un chut ! à la fois énergique et indigné.

« J'entends une voix, répond M. Chadband, une faible voix, il est vrai, car j'espère qu'on n'oserait l'affirmer...

— Ah...! profère Mme Snagsby.

— Une faible voix qui répond : « Je ne sais pas ! » Eh bien ! je vais vous le dire, mes amis : ce jeune frère ici présent est sans or, sans argent, sans pierres précieuses, parce qu'il est privé de la lumière qui rayonne dans l'âme de quelques-uns d'entre nous. Et quelle est cette lumière ? Quelle est-elle ? mes amis, je vous le demande. »

Le révérend se rejette en arrière et fait une pause ; mais M. Snagsby ne se laisse pas tenter une seconde fois et garde le silence ; M. Chadband se penche de nouveau sur la table et pénètre le papetier des paroles qui vont suivre et qu'il appuie du mouvement expressif de l'ongle déjà nommé.

« C'est, dit-il, le rayon des rayons, la lune des lunes, le soleil des soleils, l'astre des astres ; c'est la lumière de la vérité ! »

M. Chadband se redresse et jette un regard triomphant sur le papetier, comme pour lui demander ce qu'il pense de cette définition : « De la vérité, reprend-il en s'adressant toujours au malheureux Snagsby ; et ne me dites pas que ce n'est point la lampe des lampes, car je répondrais que c'est la lumière des lumières ; je vous le répèterais cent fois, un million de fois, que cela vous plût ou non de l'entendre ; et moins vous y consentiriez et plus j'insisterais, et je prendrais un porte-voix, et je vous dirais que si vous vous élevez contre elle, vous serez renversés, flagellés, brisés, broyés, complètement écrasés. »

Ce mouvement oratoire, dont la puissance est fort admirée par les disciples de M. Chadband, n'ayant pas seulement pour effet de mettre le saint homme dans un état de transpiration peu agréable, mais encore de présenter, par hypothèse, l'innocent papetier comme un ennemi de toute vertu, au front d'airain, au cœur de pierre, le malheureux Snagsby, de plus en plus accablé, essaye de rassembler ses forces, qui bientôt vont le trahir, quand M. Chadband lui porte le dernier coup en reprenant son discours, après avoir épongé sa tête fumante avec son mouchoir de poche, qui semble s'allumer au contact, et fume aussi chaque fois que le révérend s'en est essuyé le front.

« Mes amis, dit-il, reprenons le sujet que, dans la mesure de nos faibles moyens, nous cherchons à faire pénétrer dans vos âmes, et demandons-nous, dans un esprit d'amour, en quoi consiste la vérité à laquelle je viens de faire allusion ; car si le médecin du corps me conseille le calomel ou le castoreum, je demande naturellement qu'est-ce que c'est que le castoreum ou le

calomel ; je désire le savoir avant de m'administrer l'un ou l'autre de ces médicaments : cherchons donc, mes amis, ce que peut être la vérité ; examinons d'abord la vérité simple, ordinaire, en costume de travail, en habit de tous les jours. Est-ce l'imposture ? »

Mme Snagsby : « Ah ! ...

— Est-ce la dissimulation ? »

Mme Snagsby tressaille et fait un signe négatif.

« Est-ce le silence ? »

Dénégation prolongée de la part de Mme Snagsby.

« Non, tout cela n'est pas la vérité ; aucun de ces noms ne peut lui convenir ; et quand ce jeune païen... il dort, mes amis ; le sceau de l'indifférence et de la perdition a fermé ses paupières ; gardez-vous de l'éveiller, car il est juste que j'aie à souffrir, à lutter, à combattre pour l'amour de lui... Quand ce païen endurci nous a fait ce coq-à-l'âne d'une lady et d'un souverain, était-ce la vérité ?... Non ! Était-ce du moins la vérité tout entière ?... Non ! mes amis, non ! »

Pour soutenir le regard que sa petite femme plonge au fond de son être et dont elle fouille les replis les plus cachés de son cœur, il faudrait que le papetier fût un autre homme ; aussi, le malheureux ne peut-il que trembler et courber la tête en détournant les yeux.

« Car, mes jeunes amis, continue Chadband en s'adressant à Guster et aux deux apprentis et, en se mettant à la portée de leur faible intelligence, si le maître de cette maison, parcourant les rues de la ville, y voyait une anguille, et que, de retour chez lui,

cet homme, faisant venir la maîtresse de cette demeure, lui dît : « Réjouissez-vous avec moi, Sarah ! car j'ai vu un éléphant, » serait-ce la vérité ? »

Mme Snagsby fond en larmes.

« Ou, qu'ayant vu un éléphant il revînt et s'écriât : « Hélas ! je n'ai vu qu'une anguille ! » serait-ce la vérité ?

Mme Snagsby éclate en sanglots.

« Ou bien encore, poursuit M. Chadband exalté par ces pleurs, supposé que les parents dénaturés de ce païen endormi (car, n'en doutez pas, il a eu des parents), après l'avoir jeté en pâture aux loups et aux vautours, aux chiens sauvages, aux gazelles et aux serpents, fussent revenus à leur foyer, à leurs pipes et à leurs pots, à leurs airs de flûte et à leurs danses, à leurs boissons, à leur volaille et à leur viande, serait-ce la vérité ? »

Mme Snagsby est en proie à des spasmes d'une telle violence, que tous les échos du voisinage retentissent de ses cris ; et, finissant par tomber en catalepsie, elle est emportée dans sa chambre par l'étroit escalier. Après quelques instants de douleurs indicibles, qui produisent une consternation profonde parmi ses invités, on vient dire qu'elle ne souffre plus, mais qu'elle est excessivement faible, ce qui permet à M. Snagsby, plus timide et plus déconcerté que jamais, de sortir de derrière la porte du salon, où il s'était blotti, après avoir été plus ou moins écrasé lorsqu'on transporta sa petite femme à l'étage supérieur.

Pendant tout ce temps-là, Jo est resté à l'endroit où il s'est réveillé ; il plume sa casquette et met dans sa bouche des lambeaux de fourrure qu'il crache ensuite d'un air repentant ; il sent bien

qu'il ne sera jamais qu'un pécheur endurci, et qu'il lui sera toujours impossible de ne pas dormir quand le révérend se met à prêcher, car jamais il n'y comprendra rien. Et cependant pauvre Jo, il s'est accompli sur la terre des actes si touchants pour le salut des hommes, et l'histoire en est tellement simple, que si tous les Chadband s'écartant avec respect, laissaient rayonner jusqu'à toi la lumière qui émane de ce récit, assez éloquent en lui-même pour se passer de leurs discours, tu resterais éveillé, Jo, et tu comprendrais cette parole, car tu serais attendri. »

Jo n'a jamais entendu dire qu'un pareil livre existât ; les évangélistes et le révérend Chadband ne font qu'un à ses yeux ; excepté pourtant qu'il connaît le révérend et pourrait volontiers pendant une heure pour ne pas l'écouter cinq minutes.

« J'ai rin à faire ici, et pas besoin d'attendre, se dit Jo en lui-même ; M. Snagsby n'me dira rin à c'soir. » Et il descend l'escalier.

En bas, il trouve la charitable Guster, appuyée sur la rampe et s'efforçant de lutter contre l'impression qu'ont produite sur elle les cris de mistress Snagsby ; elle tient à la main son propre souper : un morceau de pain et de fromage qu'elle donne à Jo ; et pour la première fois elle s'aventure à lui parler.

« V'là un peu d'quoi manger, mon pauv'garçon, lui dit-elle.

— Merci, m'zelle, répond Jo.

— Avez-vous faim ?

— Un peu !

— Et vos père et mère ? quoi donc qui sont d'venus, hein ? »

Jo s'arrête pétrifié au milieu d'un coup de dent qu'il donnait à son pain, car l'orpheline de Tooting lui a posé la main sur l'épaule et c'est la première fois de sa vie qu'une main décente l'a touché de cette manière.

« J'les connais pas, répond-il ; j'sais rin d'eux.

— Moi non plus, dit Guster ; je n'connais pas les miens. » Elle s'efforce de réprimer l'émotion qui la gagne ; et tout effrayée d'un léger bruit qui se fait entendre, elle s'enfuit et disparaît en un clin d'œil.

« Jo, dit tout bas le papetier.

— Me v'là, m'sieur Snagsby.

— Je ne savais pas ce que vous étiez devenu, mon enfant ; voici une autre demi-couronne, Jo ; vous avez bien fait de ne pas parler de notre course de l'autre soir et de cette lady que nous avons vue ensemble. N'en dites rien, Jo ; il en résulterait quelque malheur.

— J' m'esbigne alors. Bonsoir, m'sieur.

— Bonsoir, Jo. »

Un spectre en camisole et en bonnet de nuit glisse derrière le papetier jusqu'à l'entrée du salon et se dirige ensuite vers l'étage supérieur. Désormais, en quelque lieu qu'il soit, il est suivi d'une ombre qui n'est pas la sienne, mais qui n'est pas moins obstinée ; et qu'il prenne garde aux secrets renfermés dans l'atmosphère où il passe, car sa vigilante petite femme la traverse avec lui, sa petite femme, les os de ses os, la chair de sa chair, l'ombre de son ombre.

On est en hiver, et le matin, regardant avec ses yeux ternes et sa face pâle les environs de Leicester-square, trouve les habitants de cette région peu disposés à se lever ; car pour la plupart ce sont des oiseaux de nuit qui dorment pendant que le soleil brille, et qui s'éveillent pour guetter leur proie dans l'ombre au moment où les étoiles paraissent. Là, au dernier étage, ou dans les greniers, derrière de vieux volets et des rideaux crasseux, cachés plus ou moins sous de faux noms, de faux titres, de faux cheveux, de faux bijoux, de fausses histoires, repose une colonie de brigands, plongés dans leur premier sommeil. Gentlemen du tapis vert, pouvant, d'après leur propre expérience, parler des bagnes étrangers et des cachots nationaux ; espions politiques que la peur fait trembler ; misérables traîtres et lâches de toute espèce : joueurs, bretteurs, escrocs, faux témoins et chevaliers d'industrie, renfermant en eux plus de cruautés que Néron, plus de crimes que Newgate ; car si mauvais que le diable puisse se montrer en blouse et en veste de futaine, il est encore plus infernal et plus noir quand il porte un brillant à sa chemise ; quand il s'appelle gentleman, tient une carte, joue au billard, se connaît en lettres de change et en billets à ordre ; et c'est précisément sous cette forme que M. Bucket est toujours sûr de le rencontrer lorsqu'il juge à propos de parcourir les affluents de Leicester-square.

Mais ce jour d'hiver, en paraissant, réveille M. George et son fidèle serviteur ; ils se lèvent tous les deux, et chacun roule son matelas qu'il remet à sa place. M. George, après avoir fait sa barbe devant un miroir d'une extrême petitesse, va dans la cour, la tête découverte, la poitrine nue, s'approche de la pompe, et revient ensuite la peau luisante à force de s'être savonné, friction-

né, surtout arrosé d'une énorme quantité d'eau froide ; il prend une serviette de grosse toile, et tandis qu'il s'en frotte vigoureusement la tête, le cou et les bras en soufflant comme un plongeon qui sort de la mer, que ses cheveux frisent d'autant plus qu'il les a mouillés davantage, Phil, agenouillé devant le feu qu'il allume, regarde tout ce lavage comme s'il lui suffisait d'en avoir la vue pour être nettoyé personnellement, et de recueillir, pour ranimer ses forces, le superflu de santé dont le maître d'armes se dépouille.

Quand M. Georges est séché, qu'il a fini de se peigner, de se brosser, et que la partie ornementale de sa toilette, promptement expédiée, a complété ses opérations du matin, il bourre sa pipe, l'allume et parcourt la galerie de long en large, en fumant, suivant son habitude, pendant que Phil prépare le déjeuner. Il fume d'un air grave et marche avec lenteur ; peut-être cette première pipe est-elle consacrée à la mémoire de Gridley.

« Ainsi donc, Phil, dit M. Georges, après avoir fait plusieurs fois en silence le tour de la galerie, tu as rêvé cette nuit de la campagne ?

— Oui, gouverneur !

— À quoi ça ressemblait-il ?

— J'sais pas, gouverneur, dit le petit homme, après avoir réfléchi.

— Comment as-tu reconnu que c'était la campagne, alors ?

— J pense que c'est à cause de l'herbe, et pis des cygnes qui étaient dessus, répond Phil après une nouvelle réflexion.

— Des cygnes ! Et que faisaient-ils sur l’herbe ?

— Ils en mangeaient, gouverneur. »

M. Georges reprend sa promenade et Phil ses occupations culinaires ; la préparation du déjeuner, composé simplement d’une tranche de jambon grillé et d’une tasse de café, n’exigerait pas beaucoup de temps ; mais, comme le serviteur du maître d’armes a l’habitude de faire le tour de la salle pour aller chercher tous les objets qui lui sont nécessaires, et qu’il n’apporte jamais deux choses à la fois, cette opération est encore assez longue. À la fin, le petit homme annonce que le déjeuner est prêt ; M. Georges frappe sa pipe contre l’intérieur du foyer, pour en faire tomber les cendres, la pose sur le coin de la cheminée et s’assied pour manger. Une fois qu’il est servi, Phil prend sa part, se place tout au bout de la petite table et met son assiette sur ses genoux, soit par humilité, soit pour cacher ses mains noires, ou tout simplement par habitude.

« La campagne ! dit M. Georges en se servant activement de son couteau et de sa fourchette ; mais tu ne l’as jamais vue, Phil ?

— J’ai vu aut’fois les marais, commandant, répond celui-ci la bouche pleine.

— Quels marais ?

— Les marais, gouverneur.

— Dans quel endroit ?

— J’sais pas l’endroit où c’qui sont ; mais j’les ai vus, commandant, ils étaient plats et puis humides. »

Gouverneur et commandant sont les titres que, dans son respect, Phil donne alternativement à M. Georges, le seul qui, d'après lui, soit digne de les porter.

« Je suis né à la campagne, Phil.

— Pour de vrai, commandant ?

— Oui ; j'y ai même été élevé. »

Phil regarde respectueusement son maître pour lui exprimer tout l'intérêt qu'il prend à la chose, et avale une partie de son café sans quitter M. Georges des yeux.

« Il n'y a pas en Angleterre un chant d'oiseau que je ne connaisse, Phil, continue le maître d'armes ; pas une feuille ou une baie que je ne puisse te nommer ; pas d'arbre auquel je ne puisse encore grimper, si je me trouvais à même de le faire ; j'étais un franc campagnard dans ma jeunesse ; ma bonne mère habitait la campagne, Phil !

— Ça devait être une belle vieille dame, gouverneur, dit le petit homme.

— Il y a trente-cinq ans, elle n'était pas vieille ; mais, en eût-elle quatre-vingt-dix, je parie qu'elle serait encore aussi droite et presque aussi large des épaules que je le suis aujourd'hui.

— Elle est morte à quatre-vingt-dix ans, gouverneur ?

— Non !... chut !... laissons ma mère en paix et que Dieu la bénisse ! Pourquoi diable vais-je penser à tout cela, aux champs, aux petits vagabonds qui se sauvent du toit paternel ? il faut que ce soit ton rêve qui m'y ait entraîné... ainsi donc, tu n'as jamais vu la campagne, si ce n'est en songe ? »

Le petit homme fait signe que non.

« As-tu envie de la voir ?

— N... non, j'sais pas positivement.

— La ville te suffit, hein ?

— Voyez-vous, commandant, j'connais pas autre chose, et j'suis peut-être trop âgé pour aimer les nouveautés.

— Quel âge as-tu ? demande l'ancien militaire en portant à ses lèvres sa soucoupe fumante.

— J'ai un âge qu'y a un huit dedans ; c'est pas quatre-vingt-huit, ni dix-huit ; c'est entre les deux. »

M. Georges remet sa soucoupe sur la table sans y avoir goûté.
« Que diable ! » dit-il en riant.

Mais il s'arrête pour ne pas troubler Phil, qui est en train de compter sur ses doigts.

« Suivant le calcul de la paroisse, dit celui-ci, j'avais juste huit ans quand j'ai parti avec le chaudronnier. On m'avait envoyé en commission et je le vois qu'était assis sous un vieux bâtiment, auprès d'un bon feu, et qui me dit : « Ça te plairait-y d't'en venir avec moi ? j'ai besoin d'un garçon. » Je dis oui que j'y réponds ; et nous v'là partis ensemble pour chez lui à Clerkenwell ; c'était le premier avril ; je savais compter jusqu'à dix ; alors quand c'est que le premier avril a été de retour, j'me dis comme ça : « Mon camarade, t'as huit ans et pis un autre avec ; » le premier avril d'après, j'me dis encore : « T'as huit ans et pis deux avec ; » enfin, j'ai arrivé par la suite à en avoir dix en plus que huit ; et pis

huit avec deux fois dix ; mais arrivé là, c'était trop haut pour moi, je n'ai pu compter ; seulement j'suis sûr qu'il y a un huit dedans.

— Et qu'est devenu le chaudronnier ? dit M. Georges en reprenant son café.

— La boisson l'a mis à l'hôpital, gouverneur, et l'hôpital... l'a fourré dans un grand étui à lorgnette ; j'l'ai entendu dire, ajoute Phil mystérieusement.

— Et tu as monté en grade, tu as pris la suite de ses affaires ?

— Oui, commandant, j'ai pris la suite de ses affaires ; la tournée n'était pas forte, Saffron-hill, Hatton-garden, Clerkenwell, Smithffield ; un pauvre voisinage où c'qui zulent tant leu chaudrons qui n'sont pus raccommoables. Avec ça, les chaudronniers ambulants qui venaient loger cheu nous du temps d'mon maître (c'était le pus clair de son gain) n'vinrent pas loger cheu moi ; c'était pas la même chose. I' savait de bonnes chansons et moi j'en savais pas. I' leu jouait des petits airs sur n'importe quel pot soit en fer ou en étain ; et j'n'ai jamais pu rin faire d'une marmite que d'la raccommoer ou ben d'la faire bouillir, mais pas une note de musique ; et pis j'étais trop laid, et j'déplaisais à leu femmes.

— Qu'est-ce que ça leur faisait ? tu n'es pas plus mal qu'un autre.

— Oh ! si, gouv'neur, au contraire, reprend Phil en secouant la tête ; j'étais passable quand j'ai parti avec le chaudronnier, et pourtant y avait pas d'quoi se vanter ; mais à force de souffler le feu avec ma bouche, et d'me gêter la piau, et d'me griller les cheveux, et d'avalier d'la fumée ; et pis d'être malheureux naturelle-

ment, et de m'attraper à tout ; contre l'fer rouge, l'étain bouillant, n'importe quoi, et d'en garder les marques ; et d'tomber avec le chaudronnier quand il avait trop bu et que je l'ramenais d'loin, c'qui arrivait tous les jours, c'était déjà dans ce temps-là une drôle de beauté qu'la mienne ; et depuis, que j'suis resté douze ans dans une forge où c'que les ouvriers aimaient à rire, et que j'ai été brûlé dans un accident où c'que j'travaillais au gaz ; et, qu'après ça, en faisant des cartouches pour des artificiers, la poudre m'a fait sauter par la fenêtre, j'suis devenu assez laid pour qu'on me montre comme une curiosité. »

Parfaitement résigné à sa laideur, qui ne paraît pas lui déplaire, Phil demande une seconde tasse de café, et la boit en disant :

« C'est après c't accident-là que vous m'avez rencontré ; vous en souvenez-vous, gouverneur ?

— Oui, Phil, tu te promenais au soleil.

— Dites donc que j'rampais contr'un mur.

— C'est vrai, Phil, tu te frottais à la muraille.

— En bonnet de nuit ! s'écrie le petit homme avec animation.

— En bonnet de nuit.

— Et clopinant sur une paire de béquilles, continue Phil de plus en plus animé.

— Sur une paire de béquilles.

— Et qu'vous vous arrêtez pour me dire... vous savez ben, s'écrie le petit homme en posant sur la table sa soucoupe et sa

tasse et en ôtant l'assiette qui est restée sur ses genoux : « Camarade, que vous m'dites, tu as donc fait la guerre ? » Je n réponds pas grand'chose, la surprise m'étouffait ; un homme comme vous, si fort et si fièrement bâti, s'arrêter pour parler à une mauvaise carcasse boiteuse, car j'n'étais vraiment qu'ça. Mais v'là q'vous m'dites, et d'si bon cœur, qu'c'était comme un verre de queuqu'chose de chaud sur l'estomac : « Qu'est-ce qui t'est donc arrivé, mon camarade ? tu es gravement blessé ; voyons, qu'as-tu ? Du courage et conte-moi ça ! » Du courage ! gouverneur, ah ! j'en avais ben r'trouvé, à preuve qu'j'vous dis c'qui en est, et qu'vous m'dites queuqu'autr'chose, et que j'vous réponds, et pis qu'vous me répondez, et qu'en fin de compte me v'là ici, gouverneur, ici, gouverneur ! »

Phil se lève et commence à faire le tour de la salle en se frottant contre le mur.

« Et si un jour, s'écrie-t-il, y avait une cib' qui manque, ou ben si les affaires pouvaient s'en embonnir, laissez-les tirer sur moi ; i' n' gâteront pas ma figure, commandant ! Si la pratique voulait boxer queuques-uns, laissez-la faire, cogner dru sur ma tête, j'y ferai pas attention. S'ils ont besoin d'un boulon pour s'exercer à le lancer, Cornwall, Devonshire ou Lancashire, laissez-les me prendre et me jeter où ils voudront, j'y suis ben habitué, j' l'ai été dans ma vie et d'toutes les sortes de manières. »

Tout en prononçant avec énergie cette improvisation, qu'il accompagne des gestes particuliers aux différents exercices dont il parle, Phil Squod fait trois fois le tour de la galerie en se frottant contre la muraille, et, virant de bord tout à coup, se précipite vers le gouverneur, lui donne un coup de tête destiné à lui exprimer

tout le dévouement qu'il a pour lui, et commence à desservir la table.

M. Georges rit de bon cœur, frappe sur l'épaule du petit homme et l'aide à mettre tout en ordre et à tout disposer dans la salle pour le travail du jour. Il s'exerce avec les haltères, se pèse l'instant d'après, trouve qu'il devient « trop corpulent, » prend un sabre et fait des armes tout seul avec beaucoup de gravité ; pendant ce temps-là, Phil s'est mis à son établi, et, tout entier à sa besogne, visse et dévisse, lime et fourbit, souffle dans le canon des armes, dans leurs moindres petits trous, se noircit de plus en plus et fait et défait tout ce qui peut se faire et défaire quand il s'agit de nettoyer des carabines et des pistolets.

Au bout de quelque temps, le maître et le serviteur sont troublés dans leurs occupations par un bruit singulier qui se fait entendre dans le couloir et qui annonce une visite non moins étrange. Les pas approchent, la porte s'ouvre et donne accès à un groupe tellement bizarre que, de prime abord, on croirait voir la mascarade du cinq novembre. Il est composé d'un affreux personnage porté sur une chaise par deux hommes, et suivi d'une femme étique au visage pincé, qu'on s'attendrait à voir réciter la complainte commémorative de l'heureux temps où l'on espéra faire sauter l'Angleterre avec quelques barils de poudre, si ses lèvres ne restaient serrées avec défiance pendant que les porteurs déposent leur fardeau sur le plancher.

« Seigneur, mon Dieu ! s'écrie l'affreux personnage d'une voix entrecoupée ; je n'en puis plus ; m'ont-ils secoué ! Comment vous portez-vous, mon cher ami ? »

M. Georges reconnaît alors le vénérable M. Smallweed, sorti pour prendre l'air, accompagné de sa petite fille Judy, qui est son garde du corps.

« Monsieur Georges, mon bon ami, comment vous portez-vous ? dit le vieillard en lâchant ses porteurs qu'il tenait par le cou ; vous êtes surpris de me voir, cher monsieur ?

— Presque autant que si je voyais votre ami de la Cité, répond l'ancien soldat.

— Je sors bien rarement ; ça m'est très-difficile, et puis c'est dispendieux. Mais j'avais tant le désir de vous voir, cher monsieur Georges ; comment vous portez-vous ?

— Assez bien, je vous remercie ; et vous, monsieur Smallweed ?

— Vous ne vous porterez jamais trop bien, mon cher monsieur (l'avare lui prend les mains). J'ai amené ma petite fille ; je ne peux guère me passer d'elle, et puis elle désirait tant vous voir !

— Hum ! elle a pourtant l'air assez calme, dit M. Georges entre ses dents.

— Alors nous avons pris un cab et mis une chaise dans la voiture ; arrivés au coin de la rue, ils m'ont sorti du cab, m'ont placé sur la chaise et m'ont porté ici pour que je puisse voir ce cher ami et son établissement. Voici le cocher du cab, poursuit M. Smallweed en montrant l'un de ses porteurs qu'il a failli étrangler en le tenant par la gorge, et qui s'en va en faisant un effort pour se remettre le gosier ; je ne lui donne rien pour m'avoir apporté, c'est compris dans la course ; mais quant à l'autre, c'est différent ; nous l'avons loué au coin de la rue pour une chopine de bière,

c'est-à-dire pour deux pence. Compte-lui deux pence, Judy. Je ne savais pas que vous aviez un ouvrier, monsieur Georges, ce qui m'aurait épargné la dépense d'un second porteur. »

Le grand-père Smallweed jette un regard du côté de Phil, et s'écrie avec effroi : « Miséricorde ! Seigneur, mon Dieu ! » terreur justifiée par les apparences, car le petit homme, qui n'a jamais vu l'affreux avare, stupéfié par cette apparition, s'arrête tout à coup au milieu de son travail, une carabine à la main, et semble vouloir tirer sur le grand-père Smallweed comme sur un oiseau de proie.

« Judy, ma fille, reprend le vieux ladre, donne à cet homme les deux pence que je lui ai promis ; c'est beaucoup pour le peu qu'il a fait. »

Cet homme, l'un des spécimens les plus extraordinaires de ces fungus humains qui croissent spontanément dans les rues occidentales de Londres, porte une vieille jaquette rouge ; il a pour mission de tenir les chevaux et d'appeler les voitures ; il reçoit les deux pence de Judy avec assez de froideur, jette la pièce en l'air, la rattrape sur le dos de sa main et sort de la galerie.

« Mon cher monsieur Georges, dit le grand-père Smallweed, seriez-vous assez bon pour m'approcher de la cheminée ; je me fais vieux et j'ai froid lorsque je suis loin du feu. Miséricorde ! bonté divine ! »

Cette exclamation est arrachée au vieillard par la brusquerie avec laquelle Phil Squod le saisit, lui et sa chaise, et le dépose à côté du foyer.

« Seigneur, mon Dieu ! s'écrie l'avare tout palpitant ; bonté du ciel ! Mon cher ami, comme il est fort, votre ouvrier ! comme il est vif ! Seigneur, mon Dieu ! Judy, recule-moi un peu, j'ai les jambes toutes brûlées ; » le nez des assistants ne peut s'y méprendre, à l'odeur qui s'exhale de ses bas de laine.

« Mon cher ami, dit-il à M. Georges en lui tendant les mains, que je suis heureux de vous rencontrer ! C'est votre établissement ? un délicieux endroit ! un tableau enchanteur. Il n'arrive jamais que par hasard... une de ces armes... parte toute seule ? n'est-ce pas, cher ami, ajoute M. Smallweed qui est fort mal à son aise.

— Non, non ; n'ayez pas peur.

— Et votre ouvrier, miséricorde ! il ne laisse rien partir sans le vouloir ?

— Il n'a jamais blessé personne que lui, répond M. George en souriant.

— Mais ça pourrait lui arriver, répond M. Smallweed ; il paraît s'être blessé fréquemment, et rien n'empêche qu'il n'en puisse blesser d'autre, avec ou sans mauvaise intention ; mon cher ami, voudriez-vous lui dire de ne pas toucher à ces armes infernales et... de s'éloigner. »

Phil obéit à un signe de M. Georges et se retire, les mains vides, à l'autre bout de la salle ; M. Smallweed se rassure et se frotte les jambes.

« Et comment vont les affaires ? dit-il au maître d'armes qui, debout carrément en face de lui, tient son sabre à la main. Grâce à Dieu vous prospérez. »

M. Georges répond froidement d'un signe de tête et ajoute :
« Continuez, monsieur Smallweed, ce n'est pas pour me dire ça que vous êtes venu.

— Toujours gai, toujours plaisant, répond l'avare ; quelle aimable société que la vôtre ?

— Allez, allez, monsieur Smallweed.

— Cher monsieur Georges ! mais vous avez là un sabre qui est terriblement tranchant et qui brille d'une façon... ne pourrait-il pas blesser quelqu'un, par hasard ? je tremble rien que de le voir, monsieur Georges. Maudit soldat ! ajoute l'excellent homme en s'adressant tout bas à sa petite-fille, pendant que le maître d'armes s'éloigne pour déposer son sabre. Il me doit de l'argent et pourrait bien songer à s'acquitter de sa dette en se débarrassant de moi par quelque mauvais coup. Encore si votre furie de grand'mère était ici ! il pourrait au moins lui trancher la tête, Judy. »

M. Georges revient auprès de la cheminée, croise les bras et, du haut de sa grande taille, regarde M. Smallweed qui s'affaisse peu à peu sur lui-même.

« À présent, venons au fait, lui dit-il.

— Oui, oui ! s'écrie M. Smallweed en riant avec malice. Oui, au fait ; mais à quel fait, mon cher monsieur ?

— À celui qui vous amène, » répond l'ancien soldat qui s'assied, prend sa pipe sur le coin de la cheminée, la bourre, l'allume et se met tranquillement à fumer.

Déconcerté par tant de calme et trouvant fort difficile d'aborder le sujet dont il voudrait parler, M. Smallweed finit par tellement s'exaspérer, que, dans sa rage impuissante, il fend l'air de ses griffes sous l'impression du violent désir qu'il éprouve de déchirer le visage de M. Georges ; et comme ce vénérable vieillard a les ongles longs et plombés, les mains décharnées, les yeux gris et vitreux, et qu'il glisse de plus en plus sur sa chaise, il présente un spectacle si affreux, même aux regards de sa petite-fille habituée à son visage, que cette jeune vierge fond sur lui avec plus d'empportement que de tendresse et le tapote, le secoue, le pétrit dans toutes les parties du corps, principalement à la gorge, au point que le vieux ladre en bondit comme la demoiselle d'un paveur en retombant sur la pierre.

Quand, à l'aide de ces différents moyens, Judy est parvenue à l'établir sur sa chaise le vieil avare, qui a le nez glacé, la figure livide, mais qui continue toujours à déployer ses griffes, elle étend son doigt ridé, et frappe M. Georges entre les deux épaules ; tandis que le maître d'armes lève la tête, elle donne un coup pareil à son estimable grand-père, et, les ayant ainsi rapprochés et remis face à face, elle redevient immobile et tourne vers le feu son regard dur et sévère.

« Aye, aye ! oh ! oh ! oh ! euh ! euh ! s'écrie M. Smallweed en étouffant sa rage, mon cher ami !

— Je vous répète, dit M. Georges, que, si vous voulez causer avec moi, il faut dire franc et net ce que vous avez à dire ; je n'entends rien à toutes vos finasseries, je ne suis pas assez habile, et ça ne me convient pas ; quand vous êtes là, m'entortillant de vos phrases qui ne veulent jamais sortir, dit l'ancien militaire en reprenant sa pipe, l'air me manque, il me semble que je suffoque. »

M.. Georges gonfle sa poitrine et respire largement, comme pour s'assurer qu'il n'est pas encore étouffé.

« Si vous êtes venu d'amitié, pour me faire une visite, je vous en remercie et je vous salue ; si vous avez voulu voir ce qu'il y avait dans mon établissement, regardez autour de vous ; si c'est avec l'intention d'emporter quelque chose, prenez-le et partez. »

La charmante Judy, toujours les yeux fixés dans la cheminée, donne à son grand-père un coup de poing, sans détourner la tête.

« Vous le voyez, c'est aussi l'opinion de mademoiselle ; mais pourquoi diable ne s'est-elle pas assise ? dit M. Georges.

— Elle reste à côté de moi pour me servir, mon cher monsieur, répond le grand-père Smallweed. Je suis un vieillard et j'ai besoin de quelques petites attentions ; je porte bien les années, je ne suis pas comme cette vieille tête de perroquet fêlée, ajoute-t-il en cherchant instinctivement son coussin par souvenir de sa femme, mais il faut qu'on me soigne de temps en temps.

— Très-bien, dit le maître d'armes en tournant sa chaise pour être en face de l'avare ; et maintenant ?

— Mon ami de la Cité a fait une petite affaire avec un de vos élèves, monsieur Georges.

— Ah ! j'en suis fâché pour mon élève.

— Oui, dit le vieillard en se frottant les jambes. Oui, monsieur, un beau jeune homme, à présent officier, un appelé M. Carstone ; des amis sont venus, qui ont tout payé fort honorablement.

— Pensez-vous, dit M. Georges, que votre ami veuille écouter un bon conseil ?

— Mais je le suppose, si c'est vous qui le donnez.

— En bien ! qu'il me croie et ne fasse plus d'affaires de ce côté-là ; il y perdrait. Le jeune homme est au bout, halte forcée ; la chose est sûre.

— Non, non, mon cher ami ; non, monsieur Georges ; non, non, monsieur ! dit le grand-père Smallweed, en continuant de se frotter les jambes d'un air rusé. Il ne s'arrêtera pas et l'on n'y perdra rien ; il a de bons amis, il est bon par lui-même, par sa paye, par le prix de son brevet qu'on peut faire vendre, par les chances qu'il a dans un procès, par la dot de la femme qu'il aura... et puis... vous savez, monsieur George, mon ami de la Cité considère que ce jeune homme est bon encore par quelque chose de plus..., dit le grand-père Smallweed en mettant son bonnet noir de travers, et en se grattant l'oreille comme un singe. »

M. Georges, visiblement contrarié des paroles qu'il vient d'entendre, a posé sa pipe sur la cheminée ; l'un de ses bras est appuyé sur le dos de sa chaise, et, du pied droit, il bat la retraite sur le plancher.

« Mais pour passer d'un sujet à un autre, poursuit M. Smallweed, et pour avancer la conversation, comme dirait un plaisant, passons de l'enseigne au capitaine.

— De qui parlez-vous ? demande M. Georges en fronçant les sourcils et en frappant vivement l'ombre de sa moustache.

— De notre capitaine, monsieur Georges ; de celui que vous savez, du capitaine Hawdon.

— Ah ! vous y voilà, dit le maître d'armes qui siffle tout bas en voyant le grand-père et la petite-fille le regarder fixement. Ah !

c'est de lui qu'il s'agissait ; très-bien, parlez ; je ne veux pas suffoquer plus longtemps ; parlez, monsieur, parlez.

— Mon cher ami, reprend le vieillard, on m'a donné hier... Judy, relève-moi un peu... quelques nouveaux renseignements, relatifs au capitaine ; et je suis plus que jamais persuadé qu'il n'est pas mort.

— Ouais !

— Que dites-vous ? cher monsieur Georges, demande M. Smallweed, en mettant sa main derrière l'oreille.

— Ouais !

— Monsieur Georges, vous pouvez juger par vous-même si mon opinion est fondée ; en vous disant les questions qui m'ont été posées et les motifs que l'on avait pour me les faire, vous verrez que j'ai raison ; savez-vous ce que désire l'avoué qui m'a fait ces questions ?

— De gros honoraires, monsieur Smallweed.

— Pas le moins du monde.

— Alors, ce n'est pas un avoué, dit M. Georges en croisant ses bras d'un air profondément convaincu.

— Pardonnez-moi, cher ami ; c'est un procureur et un fameux. Il voudrait avoir quelques lignes de l'écriture du capitaine Hawdon. Il ne demande pas à les garder, mais seulement à les voir afin de les confronter avec des papiers qu'il possède.

— Après ?

— Se rappelant alors l'avertissement qui avait paru dans les journaux relativement au capitaine et aux informations qu'on pourrait donner sur son compte, il est venu me trouver, précisément comme vous êtes venu vous-même, très-cher ami ; une poignée de main en souvenir de ce beau jour ! Qu'il est heureux que vous soyez venu ! Quelle amitié j'aurais perdue sans cela !

— Après, monsieur Smallweed ?

— Je n'ai que sa signature ; pas une ligne de sa main ; que la peste et la famine, la guerre et le meurtre soient avec lui, dit le vieillard en écrasant son bonnet noir entre ses mains furieuses ; j'ai un demi-million de ses signatures ! mais vous, cher ami, dit-il en reprenant tout à coup sa parole douceuse, pendant que Judy replace le bonnet noir sur son vénérable chef, pareil à une tête de quille ; mais vous, cher monsieur Georges, vous avez bien quelque lettre, quelque papier du capitaine ; un rien nous suffirait.

— Quelques lignes de sa main ? dit l'ancien soldat d'un air pensif. Il est possible que j'aie cela.

— Mon ami ! le plus cher de mes amis !

— Il est possible que non !

— Oh !

— Mais, en aurais-je des monceaux, que je n'en montrerais pas de quoi couvrir une cartouche avant de savoir quel usage on veut en faire.

— Je vous l'ai dit, cher monsieur Georges.

— Ce n'est pas assez comme ça, dit l'ancien militaire en secouant la tête. Je veux en savoir davantage et voir si cela me convient.

— Venez alors chez le procureur, mon cher ami ; venez voir ce gentleman, répond l'avare en tirant de ses mains de squelette une vieille montre d'argent ; il est dix heures et demie ; je lui ai dit que probablement je passerais chez lui entre dix et onze, voulez-vous venir avec moi, monsieur Georges ? vous verrez ce gentleman.

— Hum ! ça ne me va qu'à moitié, dit gravement celui-ci ; vous prenez à cela un intérêt qui ne me paraît pas clair.

— Tout ce qui peut jeter sur lui quelque lumière m'intéresse naturellement ; ne nous doit-il pas des sommes considérables ? Si cela m'intéresse ? Mais qui donc plus que moi s'intéressera aux moindres choses qui concernent cet homme ? Non pas, mon cher ami, ajoute le vieillard en baissant la voix, que je veuille vous faire faire quelque trahison, bien loin de là. Venez-vous, cher monsieur Georges ?

— Oui, dans un instant ; mais je ne promets rien ; vous le savez.

— Je le sais, cher ami, je le sais.

— Et vous allez me conduire chez cet avoué, n'importe où il demeure, sans me faire payer la course ? » demande M. George en prenant son chapeau et ses gants.

Cette plaisanterie amuse tellement l'avare, qu'il rit tout bas en regardant d'un œil avide le maître d'armes ouvrir la porte d'un buffet grossier à l'autre bout de la salle, fouiller, çà et là, sur les

planches supérieures, et finalement y prendre un papier qu'il met dans sa poitrine après l'avoir plié. Ce que voyant, Judy et son grand-père se donnent réciproquement une bourrade significative.

« Je suis prêt, dit M. Georges en se rapprochant de la cheminée. Phil, vous allez porter ce gentleman dans sa voiture, et vous ne lui prendrez rien.

— Seigneur, mon Dieu ! un moment ! s'écrie M. Smallweed ; il est si vif ! Mon brave homme, êtes-vous bien sûr de pouvoir me porter sans me faire mal ? »

Pour toute réponse, Phil saisit la chaise et l'avare qu'il emporte, étroitement embrassé par M. Smallweed, devenu silencieux ; et se précipite dans le passage, comme s'il avait reçu l'ordre d'aller jeter au galop le vieux grigou dans le plus prochain volcan ; toutefois sa mission se terminant au cab, il y dépose M. Smallweed ; la belle Judy se place à côté de son grand-père, la chaise orne le dessus de la voiture, et M. Georges monte à côté du cocher.

27

M. Georges n'a pas longtemps à rester assis, les bras croisés, sur le siège de la voiture, car Lincoln's-Inn Fields est leur destination.

« Est-ce M. Tulkinghorn, votre fameux procureur ? demande le maître d'armes.

— Oui, mon cher ami ; le connaissiez-vous, par hasard ?

— J'ai entendu parler de lui, je crois même l'avoir vu ; mais je ne le connais pas. »

Le transport de M. Smallweed s'effectue à merveille avec l'aide de M. Georges ; l'avare est introduit sur sa chaise dans le cabinet du procureur, et déposé devant le feu sur le tapis de Turquie. M. Tulkinghorn est absent, mais va rentrer tout de suite ; l'homme entre deux âges qui remplit les fonctions de clerc et d'huissier les en prévient, attise le feu et retourne à son banc, situé dans l'antichambre, laissant le triumvirat se chauffer tout à son aise.

L'intérieur de ce cabinet excite puissamment la curiosité de M. Georges ; il regarde le plafond, les vieux livres ; contemple les portraits des grands personnages que l'avoué a pour clients ; et lit tout haut les noms qui sont gravés sur les boîtes.

« Sir Leicester Dedlock, baronnet, lit M. Georges d'un air pensif. Manoir de Chesney-Wold ! Hum ! » L'ancien soldat regarde longtemps ces boîtes et revient auprès du feu en répétant : « Sir Leicester Dedlock, baronnet, manoir de Chesney-Wold ! »

— Un vrai Mondor, monsieur Georges, lui dit tout bas M. Smallweed en se frictionnant les jambes. Il est puissamment riche !

— Qui ça ! l'avoué ou le baronnet ?

— L'avoué, l'avoué.

— Je l'ai entendu dire et je sais plusieurs choses qui me porteraient à le croire. La place a l'air d'ailleurs d'être assez bien ravi-

taillée, dit-il en regardant autour de lui ; voyez-vous là-bas ce coffre-fort ? »

L'arrivée de M. Tulkinghorn met fin à cette conversation ; le procureur est toujours le même : vêtu de noir mat, ayant à la main ses lunettes et leur antique étui ; froid et sec dans ses manières, la voix sourde, l'œil au guet derrière un masque impassible, dont l'expression habituelle est peut-être le mépris ; et le peerage pourrait bien avoir, après tout, de plus chauds adorateurs et des fidèles plus sincères que M. Tulkinghorn.

« Bonjour, monsieur Smallweed, bonjour ! dit-il en entrant ; vous l'avez amené, à ce que je vois ; asseyez-vous, sergent. »

Et, tout en ôtant ses gants et les mettant dans son chapeau, il regarde, entre ses paupières demi-closes, du côté où est assis M. Georges et se dit peut-être en lui-même : « Vous ferez l'affaire, mon ami. »

« Asseyez-vous, sergent, répète l'avoué en se mettant à son bureau qui est auprès du feu et en s'asseyant dans son fauteuil. Il fait ce matin un froid pénétrant, dit-il en se chauffant alternativement la paume des mains et le dessus des doigts, et en regardant (toujours derrière son masque) le trio qui forme un hémicycle devant lui.

Monsieur Smallweed, voilà que je commence à me reconnaître ;... vous avez amené, à ce que je vois, notre bon ami le sergent.

— Oui, monsieur, répond l'avare entièrement dévoué à la fortune et à l'influence du procureur

— Et que dit-il de cette affaire ?

— Monsieur est le gentleman dont je vous ai parlé, monsieur Georges, » dit le grand-père Smallweed en montrant l'avoué de sa main tremblante et ridée.

L'ancien militaire salue le gentleman et se redresse immédiatement sans proférer une parole ; son attitude est pleine de roideur, et il est assis sur le bord de sa chaise comme s'il avait encore sur le dos son fournement complet.

« Eh bien ! Georges..., dit M. Tulkinghorn, c'est ainsi que vous vous appelez ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! Georges, que dites-vous ?

— Mille fois pardon, monsieur ; mais je désirerais d'abord savoir ce que vous dites vous-même.

— De la récompense ?

— Mais de tout, monsieur. »

Cette réponse irrite tellement M. Smallweed, qu'il s'écrie avec colère : « Vieille bête ! » Puis se reprenant tout à coup, il demande pardon à M. Tulkinghorn et s'excuse en disant à Judy : « Je pensais à votre grand'mère, ma fille. »

« J'avais cru, dit l'avoué en s'appuyant sur l'un des bras de son fauteuil et en se croisant les jambes, que M. Smallweed vous avait expliqué suffisamment l'affaire ; elle est aussi simple que possible ; vous avez servi autrefois sous les ordres du capitaine Hawdon ; vous l'avez soigné pendant ses maladies et lui avez rendu plusieurs petits services ; je me suis même laissé dire que vous étiez un peu son confident, tout cela est-il vrai, oui ou non ?

— Très-vrai, dit M. Georges.

— D'où il résulte, continue M. Tulkinghorn, que vous devez avoir quelque chose de la main du capitaine ; un compte, une instruction, une lettre, un billet, n'importe quoi ; je désire comparer son écriture avec celle de certains papiers que je possède ; si vous pouvez m'en fournir le moyen, vous serez convenablement récompensé. Trois, quatre ou cinq guinées vous paraîtraient sans doute un assez beau denier ?

— Noble récompense, mon cher ami ! s'écrie M. Smallweed en tordant ses petits yeux.

— Si vous ne la trouvez pas suffisante, poursuit l'avoué, dites combien, dans votre conscience de soldat, vous désirez avoir, et vous serez satisfait. Il n'est pas nécessaire que vous vous sépariez de l'écrit en question, si vous tenez à le garder ; je préférerais toutefois que vous consentissiez à vous en dessaisir. »

M. Georges demeure impassible dans l'attitude qu'il a prise, regarde alternativement le tapis et le plafond, mais ne dit pas un seul mot. M. Smallweed, de plus en plus irrité, déchire l'air de ses griffes.

« Toute la question, continue M. Tulkinghorn avec son flegme habituel, est de savoir : 1 si vous avez de l'écriture du capitaine Hawdon ; 2 ce que vous demandez pour produire cette écriture ; 3 vous pouvez juger par vous-même si elle ressemble à celle-ci, reprend l'avoué en lui présentant tout à coup plusieurs feuilles manuscrites. »

— Vous voulez savoir tout cela ? Eh bien ! oui monsieur, dit M. Georges, répétant machinalement les trois premières questions :

et, les yeux fixés sur M. Tulkinghorn, il continue à regarder l'avoué, sans faire la moindre attention à la pièce qu'on lui a remise et qui appartient au procès Jarndyce contre Jarndyce.

« Eh bien ! qu'en dites-vous ? lui demande l'avoué.

— Je dis, monsieur, répond le sergent en se levant de toute sa hauteur, que je désirerais ne pas me mêler de cette affaire.

— Pourquoi cela ? reprend M. Tulkinghorn complètement impassible.

— Parce que, à l'exception de la consigne et des règlements militaires, je ne connais rien aux choses de ce monde. En fait de civil, je ne suis bon à rien, comme on dit ; je n'ai pas l'esprit aux paperasses, et je serais plus à mon aise sous le feu croisé d'une batterie que sous les questions qu'on m'adresse. Je disais à M. Smallweed, il y a une heure à peine, que, lorsqu'on m'entortille avec des phrases, il me semble qu'on m'étouffe, et c'est la sensation que j'éprouve en ce moment, » ajoute M. Georges en regardant ceux qui l'entourent.

Il fait trois pas en avant pour remettre les papiers qu'il tient sur le bureau du procureur, trois pas en arrière pour revenir à sa place où il reste debout, les mains derrière le dos comme pour s'empêcher de recevoir n'importe quelle autre pièce.

M. Smallweed, exaspéré, a sur la langue les épithètes favorites de son vocabulaire, mais il parvient à se contenir, bégaye quelques monosyllabes et finit par exhorter son cher ami à se montrer plus sage, à faire ce que désire un gentleman si éminent, et à le faire de bonne grâce, bien persuadé que la chose qu'on lui demande est aussi honnête que profitable. M. Tulkinghorn se

contente de laisser tomber de temps en temps quelque phrase comme celle-ci : « Vous êtes meilleur juge que personne de vos intérêts... si vous craignez de faire du mal à quelqu'un... faites comme vous voudrez, vous êtes le maître. » Il prononce ces mots avec une parfaite indifférence, jette un coup d'œil sur les papiers dont sa table est couverte, et se prépare à écrire quelque lettre.

M. Georges regarde d'un air de défiance autour de lui, jette les yeux au plafond, les reporte sur le tapis, du tapis sur l'avare, de l'avare sur le procureur, et de l'avoué au plafond, s'appuyant, dans son trouble, tantôt sur une jambe et tantôt sur une autre.

« Je ne voudrais pas vous offenser, dit-il enfin ; mais je vous assure, monsieur, qu'entre vous et M. Smallweed, ici présent, je suis complètement suffoqué ; j'étouffe mille fois pour une ; je ne suis pas de force à me défendre contre des avocats ; permettez-moi de vous demander seulement, dans le cas où je pourrais trouver quelques lignes de la main du capitaine, pourquoi il vous importe de voir son écriture ?

— Si vous connaissiez les affaires, sergent, répond M. Tulkin-ghorn en secouant la tête avec calme, je n'aurais pas besoin de vous dire qu'il y a, dans la profession que j'exerce, des raisons confidentielles, bien que fort innocentes par elles-mêmes, qui donnent souvent lieu à des demandes de la nature de celle que je vous adresse et qu'il est impossible de divulguer. Mais si vous craignez que cela puisse porter préjudice au capitaine Hawdon, vous pouvez être tranquille, sergent, et n'avoir aucune inquiétude à cet égard.

— Je le crois, monsieur, car il est mort.

— Vraiment ! répond l'avoué qui prend sa plume et commence à écrire.

— Monsieur, dit l'ancien militaire après quelques instants de silence et en regardant au fond de son chapeau d'un air embarrassé, je regrette de ne pas vous répondre comme vous l'auriez voulu ; mais si la chose doit rendre service à quelqu'un, je serais bien aise d'avoir l'opinion d'un de mes amis qui s'entend mieux que moi aux affaires et qui est aussi un vieux soldat. Je... je suis tellement suffoqué, troublé dans ce moment-ci, ajoute M. Georges en passant la main sur son front, que j'ai besoin de consulter une meilleure, tête que la mienne ; j'aimerais mieux ne pas me mêler de cette affaire, et ce serait une grande satisfaction pour moi d'être confirmé dans mon jugement par l'ami dont je vous parle. »

M. Smallweed approuve énergiquement cette résolution et engage le maître d'armes à voir immédiatement son camarade, surtout à lui dire que c'est une question de cinq guinées, peut-être davantage. M. Tulkinghorn continue d'écrire et ne profère pas une parole.

« Je vais, avec votre permission, lui dit M. Georges, consulter mon ami ; et je prendrai la liberté de revenir ce soir vous donner la réponse définitive. M. Smallweed, si vous désirez que je vous descende ?...

— Dans une minute, cher ami, dans une minute ; permettez-vous que je dise un mot en particulier à M. Tulkinghorn ?

— Certainement, monsieur, et ne vous pressez pas pour moi. »

Le sergent se retire à l'extrémité du cabinet et reprend son examen attentif des divers objets qu'il a remarqués en arrivant.

« Si je n'étais pas aussi faible qu'un enfant, monsieur, dit tout bas le grand-père Smallweed en attirant l'avoué par le pan de son habit et en laissant échapper de ses yeux irrités quelques vertes étincelles d'un feu à demi éteint, je lui arracherais l'écrit en question ; il l'a sur lui, boutonné dans son habit, je l'y ai vu placer ; Judy l'a vu aussi ; parle donc, rotin épineux fait pour servir d'enseignement à un magasin de cannes, et dis aussi que tu le lui as vu mettre. »

Le vieillard accompagne cette apostrophe d'un coup si violent à sa petite fille, qu'il glisse de sa chaise en entraînant M. Tulkin-ghorn. Il est heureusement retenu par Judy, qui le rétablit sur son siège après l'avoir bien tapoté.

« La violence ne me va pas, répond froidement l'avoué.

— Non, non, je le sais, monsieur, je le sais ; mais c'est vexant, faut en convenir... c'est encore pis que votre jacasse de grand-mère, dit le vieillard à l'imperturbable Judy qui regarde dans la cheminée. Savoir qu'il possède la chose dont on aurait besoin, et il ne veut pas la donner ! ne pas la donner ! lui !... un vagabond, un va-nu-pieds ! N'importe, soyez tranquille, monsieur. Qu'il fasse le fier aujourd'hui, ça ne durera pas longtemps, j'aurai mon tour ; je le tiens périodiquement dans un étau, moi ! je serrerai la vis et nous verrons ; un bon tour d'écrou, monsieur, il faudra bien qu'il cède... Maintenant, cher monsieur Georges, dit l'avare en lâchant l'avoué avec une grimace hideuse et un clignement d'œil significatif, maintenant je suis prêt à recevoir votre assistance, mon excellent ami. »

M. Tulkinghorn se lève, et, debout sur le tapis du foyer, le dos au feu, ne peut s'empêcher de témoigner, malgré son masque impassible, l'amusement qu'il éprouve à voir l'ordre et la marche de l'enlèvement de M. Smallweed, et répond par un léger mouvement de tête au salut de M. Georges.

Celui-ci trouve plus facile de porter M. Smallweed jusqu'au bas de l'escalier que de s'en débarrasser. L'avare, installé dans son cab, devient tellement loquace, il a tant de choses à dire au sujet des cinq guinées et retient son cher ami d'une manière si affectueuse par le bouton de l'habit, éprouvant le secret désir de voler le précieux papier caché derrière ce bouton, qu'il faut à M. Georges un certain effort pour lui faire lâcher prise ; toutefois, ayant fini par se délivrer de cette étreinte amicale, le sergent s'éloigne et se dirige vers la demeure de son vieux camarade. Il traverse le Temple, Whitefriars, donne un coup d'œil à Hanging-Sword-Alley, qui se trouve à peu près sur son chemin, passe le pont de Blackfriars, prend la route du même nom et arrive dans une rue située au milieu de ce dédale que forment les routes de Kent et de Surrey, avec les rues qui viennent des ponts et qui aboutissent au célèbre Éléphant, dont la locomotive, dragon moderne, a détruit le château et dévoré les mille voitures. L'une des petites boutiques de cette rue appartient à un luthier, ainsi qu'on peut le voir aux quelques violons, aux flûtes de Pan et au tambourin qui en décorent la fenêtre, et c'est vers la maison du luthier que se dirige M. Georges ; il s'arrête à quelques pas de la porte, en voyant sortir de la boutique une femme à l'air martial, qui, sa jupe relevée et rattachée avec une épingle, tient un baquet dans ses bras et se livre, près du ruisseau, à quelque opération ménagère qui fait dire au sergent : « Toujours la même ! toujours à la-

ver des choux ! Je ne l'ai jamais vue, excepté sur un chariot de bagages, sans laver des choux ! »

La personne qui motive cette réflexion est tellement absorbée par les soins qu'elle donne à ses choux verts, qu'elle n'aperçoit M. Georges qu'au moment où, ayant versé l'eau de son baquet, elle se relève et se trouve en face du sergent à qui elle fait un accueil peu flatteur.

« Georges, lui dit-elle, je ne vous vois jamais sans vous souhaiter à cent lieues de chez nous. »

Le sergent ne fait pas la moindre attention à ces paroles et suit la brave femme dans la boutique ; elle lui donne une poignée de main, croise les bras sur le comptoir où elle a posé son baquet, et continue sur le même ton :

« Oui, cent lieues, car je ne suis jamais tranquille pour Mathieu quand vous êtes auprès de lui ; coureur que vous êtes, vagabond qui ne pouvez pas rester en place !

— Je le sais, mistress Bagnet, je le sais, je le reconnais.

— Eh bien, alors, pourquoi ne changez-vous pas ?

— C'est l'acabit de l'animal, répond gaiement l'ancien troupier.

— Une belle réponse que vous me faites là, s'écrie mistress Bagnet d'une voix un peu aiguë ; j'aurai bien de quoi me réjouir, n'est-ce pas, quand l'animal, en raison de son acabit, aura détourné Mathieu de ses affaires pour l'entraîner à la Nouvelle-Zélande ou bien en Australie ? »

Mistress Bagnet est loin d'avoir un extérieur désagréable ; peut-être a-t-elle le grain un peu grossier, la charpente un peu forte, quelques taches de rousseur, et les cheveux tannés et durcis par le vent et le soleil ; mais elle a l'œil brillant, et son visage annonce autant de santé que de franchise. C'est une femme de quarante à cinquante ans, robuste, active et toujours occupée ; courageuse, économe, habillée de vêtements solides, et tellement simples, que son anneau de mariage est le seul ornement qu'elle paraisse posséder : et la mort seule pourra l'en détacher, tant son doigt a grossi depuis l'époque où il y fut passé.

« Mistress Bagnet, répond le sergent, vous avez ma parole ; Mat n'a rien à craindre de moi, vous pouvez y compter.

— Je l'espère ; mais c'est égal, au fond vous serez toujours remuant. Ah ! Georges ! Georges ! si vous vous étiez établi, marié avec la veuve de Joe Pouch, lorsque le pauvre homme mourut en Amérique ; elle vous aurait si bien dorloté.

— C'eût été bien heureux pour moi, répond l'ancien troupier d'un air à demi souriant, à demi pensif ; mais c'en est fait : je ne puis plus espérer de devenir jamais un homme respectable à présent ; la veuve de Joe Pouch m'aurait fait grand bien de ce côté-là ; elle avait du bon... Mais je n'ai jamais pu me décider ; ah ! si j'avais eu le bonheur de rencontrer une femme pareille à celle de Mat ! »

Mistress Bagnet, dont la vertu accepte les compliments d'un camarade, mais sait également y répondre, accueille celui-ci en jetant, à la figure de M. Georges, une feuille de chou ; et emporte son baquet dans l'arrière-boutique.

Sur l'invitation qui lui en est faite, M. Georges entre avec elle dans cette pièce.

« Québec ! ma pouponne, et toi aussi, petite Malte ! venez embrasser votre bon ami, s'écrie-t-il en s'adressant à deux petites filles, probablement baptisées sous d'autres noms, mais que leur famille appelle ainsi de l'endroit où elles sont nées ; toutes les deux sont fort occupées : la plus jeune, âgée de cinq ou six ans, étudie ses lettres dans un alphabet de deux sous ; l'aînée, qui a huit ou neuf ans, fait lire sa sœur, tout en cousant avec assiduité ; elles accueillent M. Georges comme un vieil ami, l'embrassent de tout leur cœur, et, après avoir joué un instant avec lui, apportent leurs tabourets de chaque côté du sergent.

« Et Woolwich, dit M. Georges, comment va-t-il ?

— À propos ! s'écrie mistress Bagnet, en rougissant d'orgueil et en détournant les yeux de sa poêle, car elle est en train de fri-casser le dîner ; vous ne le croirez jamais ! engagé au théâtre, avec son père, pour jouer du fifre dans une pièce militaire.

— Bravo, mon filleul ! répond M. Georges en frappant sur sa cuisse.

— Je crois bien, dit mistress Bagnet ; c'est un Anglais, un vrai Anglais, que mon Woolwich !

— Et Mat va là-bas souffler dans son basson ? vous voilà de respectables civils, continue M. Georges : une famille, des enfants qui grandissent, la vieille mère de Mat en Écosse, et votre vieux père dans son pays ; et vous leur écrivez ; vous les soutenez un peu ; oui, oui... il est certain que je ne vois pas pourquoi on ne me

souhaiterait pas à cent lieues d'ici, car je n'ai rien de commun avec tout ça. »

M. Georges devient rêveur ; il est assis devant le feu dans une petite pièce dont les murs sont blanchis à la chaux, dont le carrelage est couvert de sable, et qui sent comme un parfum de caserne ; on n'y voit rien de superflu, pas un grain de poussière, pas une tache, depuis la figure de Malte et de Québec, jusqu'aux écuelles et aux cafetières rangées sur le dressoir. M. Georges est encore plongé dans sa rêverie, lorsque M. Bagnet et le jeune Woolwich rentrent fort à propos. Le camarade du sergent est un ex-artilleur, grand, sec et droit, avec des sourcils ébouriffés, des moustaches pareilles aux fibres d'une noix de coco, un teint bronzé sous les tropiques, et pas un cheveu sur la tête ; sa voix brève, grave et sonore, a quelque ressemblance avec le son de l'instrument qu'il cultive ; il y a même en lui une certaine roideur, une sécheresse de forme, un certain air métallique, qui le ferait prendre pour le basson d'un orchestre humain ; quant à Woolwich, c'est le type du jeune tambour.

Après un salut cordial échangé de part et d'autre, M. George ayant dit qu'il était venu pour consulter M. Bagnet, celui-ci déclare ne vouloir entendre parler d'affaires qu'après avoir dîné, ajoutant que son ami n'aura les conseils qu'il demande que quand il aura pris sa part du porc bouilli et des choux verts qui composent le repas de la famille ; le sergent accepte ; et, pour ne pas entraver les préparatifs culinaires, lui et M. Bagnet vont dans la rue qu'ils remontent et redescendent en marquant le pas et les bras croisés comme s'ils étaient encore sur les remparts.

« Tu me connais, Georges, dit M. Bagnet, c'est la vieille qui dirige tout ; c'est elle qui a la tête. Je ne l'avouerais pas devant

elle ; il faut maintenir la discipline ; mais attends que ses légumes lui aient passé de l'esprit, nous la consulterons, et fais ce qu'elle te dira ; crois-moi, suis mon conseil, et tu ne t'en trouveras pas mal.

— C'est bien mon intention, Mat ; j'ai plus de confiance en elle que dans un collège de savants.

— Un collège, reprend M. Bagnet par petites notes qu'il détache comme une partie de basson ; et quel collège reviendrait seul de l'autre bout du monde, sans autre chose qu'un parapluie, un manteau gris ; et se retrouverait en Angleterre, comme la vieille le ferait demain, comme elle l'a déjà fait une fois ?

— Tu as raison, dit M. Georges.

— Et quel collège, poursuit M. Bagnet, se tirerait d'affaires avec quatre sous de blanc d'Espagne, deux sous de Tripoli, un sou de sablon, et ce qui reste après cela d'une pièce de dix sous, comme a fait la vieille, et en arriverait où elle a mené sa barque ?

— Ainsi ton commerce va bien ?

— La vieille fait des économies, reprend M. Bagnet avec un signe affirmatif ; elle a quelque part un vieux bas plein d'argent. Je ne l'ai jamais vu ; mais je sais qu'il existe ; crois-moi, attends qu'elle ne pense plus à ses légumes, et fais ce qu'elle te dira.

— C'est un trésor ! dit M. Georges.

— Mieux que ça, dit l'autre ; mais je ne l'avoue pas devant elle ; il faut maintenir la discipline. C'est la vieille qui m'a fait musicien : sans elle, je serais encore dans l'artillerie. J'avais travaillé six ans le violon, dix ans la flûte ; « Jamais ça n'ira, disait-

elle. De bonnes intentions, mais point de flexibilité. » Elle va trouver le chef de musique des carabiniers, lui emprunte un basson. J'étudie dans les tranchées ; ça marche un peu, encore un peu, et ça me fait un gagne-pain.

— Elle est fraîche comme une rose et saine comme une pomme, dit M. Georges.

— C'est tout à fait une belle femme, répond M. Bagnet. Absolument comme un beau jour ; plus elle va, plus elle est belle. Je n'ai jamais vu sa pareille ; mais je ne l'avoue pas devant elle ; il faut maintenir la discipline. »

La conversation continue sur le même ton jusqu'au moment où les deux camarades sont priés, par Malte et Québec, de venir faire honneur au porc et aux choux verts de mistress Bagnet, qui prononce un petit bénédicité avant le repas, et distribue les vivres avec méthode, joignant à chaque portion de viande la ration de choux, de pommes de terre, voire de moutarde, qui revient à chacun. Elle distribue la bière, et, quand elle a pourvu aux besoins des convives, elle se prépare à satisfaire son appétit qui ne manque pas d'une certaine vigueur. Le fournement de la table, si l'on peut s'exprimer ainsi, est principalement composé d'ustensiles de corne et d'étain, qui ont fait campagne dans les cinq parties du monde. Le couteau du jeune Woolwich en particulier, qui ne s'ouvrirait pas plus qu'une huître, sans une charnière assez rude pour taquiner souvent l'appétit du jeune musicien, a, dit-on, en passant par plusieurs mains, fait le tour complet du service d'outre-mer.

Le repas terminé, mistress Bagnet, avec l'aide de ses enfants qui fourbissent leurs propres assiettes, leurs tasses, leurs cou-

teaux et leurs fourchettes, fait briller de nouveau la vaisselle d'étain qu'elle remet sur le dressoir, après avoir balayé toutefois les abords de la cheminée, pour que M. Bagnet et son ami puissent se mettre à fumer. Ces soins de ménage exigent une infinité d'allées et de venues dans la petite cour de derrière, et une énorme quantité d'eau ; un dernier seau est enfin tiré, qui sert aux ablutions de la ménagère. Mistress Bagnet reparait fraîche comme une rose, saine comme une pomme, s'assied avec son ouvrage, et M. Bagnet, supposant qu'elle ne songe plus à ses légumes, dit au sergent d'exposer son affaire.

M. Georges explique alors ce qui l'amène, et discrètement s'adresse à l'artilleur, mais en conservant un œil sur la vieille, ainsi que M. Bagnet le fait lui-même en l'écoutant. Non moins discrète, elle semble ne faire attention qu'à sa couture ; et, lorsque l'affaire est complètement exposée, M. Bagnet a recours à l'artifice qu'il emploie dans les grandes occasions pour sauver les apparences et maintenir la discipline.

« C'est là tout ce que tu avais à me dire, Georges ? demande-t-il au sergent.

— Pas autre chose, répond celui-ci.

— Et tu agiras d'après mon opinion ?

— Complètement, répond M. Georges.

— Eh bien ! la vieille, reprend M. Bagnet, donne-lui mon opinion, tu la connais ; dis-lui ce que je pense. »

L'avis de M. Bagnet, exprimé par sa femme, est que M. Georges doit se méfier de certaines gens qui en savent trop long pour lui, et ne point se mêler d'affaires qu'il ne peut pas com-

prendre ; que la raison commande de ne pas agir dans l'ombre, de ne faire partie d'aucun mystère, et de ne jamais poser le pied où l'on ne voit pas le terrain. Cette opinion soulage tellement l'esprit de M. Georges, dont elle bannit les doutes, qu'il se prépare à fumer une seconde pipe, et se met à causer d'autrefois avec tous les membres de la famille Bagnet, chacun apportant à la conversation les souvenirs que lui permettent son âge et sa propre expérience.

Il en résulte que le temps passe d'une manière fort agréable, et que le sergent ne se lève de sa chaise qu'au moment où le basson et le fifre sont attendus au théâtre ; et, comme il faut encore quelques instants à M. Georges pour prendre congé de Malte et de Québec, pour glisser un schelling dans la poche de son filleul en félicitant le jeune Woolwich de ses succès, il commence à faire nuit quand le sergent se dirige de nouveau du côté de Lincoln's-Inn-Fields.

« Un intérieur, si petit qu'il soit, et une famille, rumine-t-il en marchant, font sentir, à un homme de mon espèce, combien il est isolé. N'importe ; j'ai bien fait de ne pas me marier ; je ne convenais point pour cette évolution. J'ai encore l'humeur si vagabonde, que je ne tiendrais pas un mois de suite à la galerie, si c'était une occupation régulière, ou si je n'y étais pas en camp volant comme un Bohémien. Et puis, je ne déshonore et n'embarrasse personne depuis déjà bien des années ; c'est quelque chose après tout. »

Il siffle pour changer le cours de ses idées, et continue sa route. Arrivé chez le procureur, il trouve la porte close, et tâtonne dans l'ombre, cherchant une serrure, un loquet ou un cordon de

sonnette, quand M. Tulkinghorn, qui monte tranquillement l'escalier, s'écrie d'une voix irritée :

« Qui est là ?

— Excusez-moi, monsieur ; c'est Georges, le sergent.

— Et Georges, le sergent, ne peut-il pas voir que ma porte est fermée ?

— Pardon, monsieur, il fait si noir que je n'y vois pas du tout.

— Êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions ? demanda l'avoué.

— Toujours, monsieur.

— Cela suffit ; vous pouvez partir ; c'est chez vous qu'on a trouvé Gridley ? dit l'homme de loi en ouvrant sa porte.

— Oui, répond le sergent qui s'arrête sur l'escalier qu'il commençait à descendre. C'est chez moi qu'on l'a trouvé ; après, monsieur ?

— Je n'aime pas les gens que vous hébergez ; et vous n'auriez pas vu l'autre côté de ma porte, si j'avais su ce matin que vous étiez l'ami de Gridley : un misérable, un scélérat, un assassin ! »

L'avoué profère ces paroles d'une voix qui ne lui est pas habituelle, entre chez lui et ferme la porte avec violence.

M. Georges est d'autant plus offensé de la manière dont il vient d'être congédié, qu'au même instant monte un clerc qui a entendu les derniers mots du procureur, et qui nécessairement doit les lui appliquer : « Une jolie réputation qu'il me fait là, grommelle l'ancien militaire en laissant échapper un juron éner-

gique, un misérable, un assassin ! » Il lève les yeux et voit le jeune homme, qui, du haut de l'escalier, le regarde attentivement quand il passe auprès de la lampe, ce qui augmente son irritation et le rend de mauvaise humeur pendant au moins cinq minutes. Mais il chasse bientôt cette idée en sifflant une marche accélérée, et reprend le chemin qui mène à la galerie.

(Note du traducteur.)

28

Sir Leicester Dedlock a triomphé de sa goutte héréditaire et se retrouve encore une fois sur ses pieds, au propre comme au figuré. Il est dans son trou du Lincolnshire, où la rivière est débordée ; le froid et l'humidité pénètrent dans Chesney-Wold et morfondent le baronnet jusqu'à la moelle des os. Les grands feux de bois et de charbon, qui flambent dans les vastes foyers et jettent comme un défi, vers l'heure du crépuscule, leurs reflets vacillants sur la futaie morose, attristée sans doute de voir comment on sacrifie ses beaux arbres, ne suffisent pas à chasser l'humidité du château. Les tuyaux d'eau chaude qui montent jusqu'en haut du manoir, les doubles fenêtres, les portes matelassées, les paravents, les épais rideaux ne sauraient suppléer à ce qui manque au foyer et ne réchauffent pas sir Leicester. D'où il résulte que le Courrier fashionable annonce un matin à l'univers attentif que lady Dedlock va revenir à la ville, où elle passera plusieurs semaines.

C'est triste à dire : mais les grands eux-mêmes ont aussi leurs parents pauvres, et souvent plus, qu'une part équitable de ce fléau domestique. Et c'est d'autant plus triste que le beau sang

rouge, première qualité, qui coule dans de pauvres veines, n'en crie pas moins, comme le sang vulgaire, sous la main de l'assassin, et demande obstinément aide ou vengeance. Les cousins de sir Leicester, au degré le plus éloigné, crient vers lui comme autant d'Abel opprimés par leur frère. Il y en a même de si pauvres, qu'on en est à se demander s'il n'aurait pas été plus avantageux pour eux, au lieu d'être rivés par leur naissance, chétifs anneaux de plaqué, à la noble chaîne d'or des Dedlock, de naître tout bonnement d'un métal plus modeste, de fer, par exemple, comme les gens du commun, et de gagner leur vie dans un humble métier.

Appartenant aux Dedlock, dont ils partagent la dignité, ils ne peuvent, hélas ! avoir aucun emploi, si ce n'est certaines fonctions restreintes, plus distinguées que profitables ; et ils passent leur existence à visiter leurs cousins riches, à faire des dettes quand ils le peuvent, à végéter misérablement quand cette ressource leur manque ; à monter dans des carrosses d'emprunt, à s'asseoir à une table qui n'est jamais la leur, sans trouver à se marier ni les uns ni les autres ; fractions infimes d'une somme considérable et dont on ne sait plus que faire.

Toutes les notabilités qui partagent les opinions du baronnet sont plus ou moins de sa famille. Depuis milord Boodle jusqu'à Noodle, en passant par le duc de Foodle, sir Leicester étend partout, comme une glorieuse araignée, les fils de son illustre parenté ; mais s'il est fier de ses liens avec les notabilités, il se montre généreux et bon envers les nullités de son vaste cousinage ; et en dépit du froid humide qui pénètre en ce moment à Chesney-Wold, il supporte la visite de plusieurs cousins de cette dernière catégorie avec la constance d'un martyr.

Au premier rang se trouve Volumnia Dedlock, (jeune demoiselle de soixante ans), doublement bien née ; car elle a l'honneur, par sa mère, d'être l'un des parents pauvres d'une autre grande famille. Comme elle a déployé très-jeune un fort joli talent pour les découpures en papier, qu'elle chantait l'espagnol en s'accompagnant de la guitare, et proposait des énigmes et des charades françaises dans les châteaux, elle a passé vingt ans de sa vie, entre vingt et quarante, d'une manière assez agréable. Commencant alors à dater et à ne plus obtenir le moindre succès avec ses chants et sa guitare, elle se retira dans la petite ville de Bath, où depuis cette époque elle vit maigrement d'une petite rente que lui fait sir Leicester, et d'où elle surgit de temps à autre pour apparaître dans les manoirs de ses cousins. À Bath, elle a un cercle de connaissances fort étendu, composé de vieux gentlemen effrayants, aux jambes grêles enfermées dans de larges pantalons de nankin, et occupe une haute position dans cette morne cité ; mais l'indiscret emploi du rouge, qu'elle pousse jusqu'à la profusion, et un collier de perles suranné qui ressemble à un chapelet d'œufs de petits oiseaux, fait ailleurs redouter sa présence.

Dans un pays sainement administré, Volumnia eût été sans aucun doute inscrite au budget, à l'article pensions ; de louables efforts ont été faits pour arriver à ce but ; et, quand William Buffy entra au ministère, on s'attendait bien à lui voir toucher deux cents livres par an ; mais contre toute prévision, William Buffy trouva que le temps n'était pas venu d'accomplir cet acte d'équité, et ce fut le premier indice qui révéla clairement à sir Leicester que le pays marchait à sa ruine.

L'honorable Bob Stables, un autre cousin pauvre, est à Chesney-Wold en même temps que Volumnia ; il possède, pour faire

l'eau blanche, toute l'habileté d'un vétérinaire consommé ; et la plupart des garde-chasses sont moins bons tireurs que lui. Son vœu le plus cher a été pendant quelque temps de servir son pays dans quelque bonne place, bien rétribuée, où il n'y eût rien à faire entre les repas ; un gouvernement intelligent n'eût pas manqué de satisfaire ce désir, très-naturel de la part d'un gentleman rempli de zèle et appartenant à une si grande famille ; mais lorsque William Buffy arriva au pouvoir, il trouva que ce n'était pas le moment de s'occuper de cette affaire, et ce fut la seconde fois que le baronnet vit clairement que le pays courait à sa perte.

Le reste des cousins de sir Dedlock se compose de ladies et de gentlemen de différents âges et de capacités diverses, qui, pour la plupart aimables et bons, se seraient fait une position dans le monde s'ils avaient pu triompher de leur noble origine ; mais qui, écrasés par elle, se traînent dans la vie nonchalamment et sans but, ne sachant que faire d'eux-mêmes et ne trouvant personne qui pût deviner à quoi ils peuvent servir.

Comme partout ailleurs, milady Dedlock est la reine de cette société de famille ; d'une élégance et d'une beauté accomplies, toute-puissante dans sa petite sphère (petite comme étendue, car malheureusement le monde de la fashion ne s'étend pas d'un pôle à l'autre), elle exerce dans la maison de sir Leicester, malgré la froideur insouciant de sa nature, une influence qui a puissamment contribué au perfectionnement de tout ce qui l'entoure. Les cousins de sir Leicester, même les plus âgés, que son mariage avec le baronnet stupéfia de contrariété, sont devenus ses hommes liges ; et l'honorable Bob Stables se plaît à répéter chaque jour, entre la poire et le fromage, à quelques personnes

de choix, « qu'il n'y a pas dans tout le Stud, de noble coursier mieux soigné que milady. »

Tels sont les hôtes qu'on trouve par cette triste soirée dans le grand salon de Chesney-Wold ; un bruit de pas se fait entendre sur la terrasse du revenant ; peut-être celui que fait en marchant le spectre boiteux d'une ombre glacée. Il est tard, l'heure du sommeil approche ; de grands feux sont allumés dans toutes les chambres, et la flamme couvre les murs et les plafonds de silhouettes grimaçantes. Les bougeoirs brillent sur la table qui est à côté de la porte, à l'autre bout du salon. Des cousins de sir Leicester bâillent sur les ottomanes ; des cousines sont au piano ; des cousins et des cousines entourent le plateau chargé de soda-water ; d'autres cousins se lèvent des tables de jeu, d'autres encore sont rassemblés près de la cheminée. Sir Leicester est au coin de son feu particulier (car il y en a deux dans le salon) ; milady est en face de lui, à côté de sa table particulière. Volumnia, en sa qualité de cousine privilégiée, est assise entre eux, dans un immense fauteuil ; le baronnet jette un regard mécontent sur le rouge et le collier de perles de sa cousine.

« Je rencontre quelquefois dans mon escalier, dit languissamment Volumnia, dont l'esprit s'est peut-être endormi pendant cette longue soirée de conversation à bâtons rompus, je rencontre l'une des plus jolies personnes que je crois avoir jamais vues.

— Une protégée de milady, répond sir Leicester.

— Je l'ai pensé ; j'ai senti qu'un œil supérieur devait avoir découvert cette jeune fille ; c'est vraiment une merveille ; peut-être une beauté un peu insignifiante ; mais parfaite dans son genre,

dit Volumnia, mettant hors ligne comme de raison son propre genre de beauté ; je n'ai jamais vu de pareille fraîcheur. »

Sir Leicester est du même avis, et jette un regard mécontent sur le rouge de Volumnia.

« S'il y a dans cette affaire une supériorité quelconque, dit alors milady, ce n'est pas à moi qu'il faut en faire honneur, mais à mistress Rouncewell, qui a découvert Rosa.

— Je suppose qu'elle est votre femme de chambre ?

— Non ; elle est ma favorite, mon secrétaire ; elle fait mes commissions, une infinité de choses.

— Vous aimez à l'avoir auprès de vous, comme une fleur, un oiseau, un pastel ou un caniche... Non, non, pas un caniche ; mais, dans tous les cas, un objet ravissant, dit Volumnia d'un air attendri ; elle est délicieuse ; et que cette bonne mistress Rouncewell a un air respectable et bien portant ! Elle doit être horriblement âgée ; mais comme elle est encore belle et active ! c'est bien la meilleure amie que je me connaisse. »

Le baronnet trouve qu'il est juste et naturel que la femme de charge de Chesney-Wold soit une personne remarquable ; il a d'ailleurs une profonde estime pour mistress Rouncewell, et il aime à entendre faire son éloge ; aussi répond-il à Volumnia qu'elle a raison, ce qui enchante cette chère cousine.

« Je crois qu'elle n'a jamais eu de fille ? demande-t-elle.

— Mistress Rouncewell ? non, mais elle a un fils ; elle en a même deux. Et c'est un exemple remarquable du désordre où notre siècle est arrivé, du renversement de toute barrière, de la

rupture de toutes les digues sociales, de la confusion des rangs et des classes, ajoute le baronnet avec une sombre dignité ; j'ai appris par M. Tulkinghorn, qu'on avait offert au fils de mistress Rouncewell la candidature au Parlement ! »

Volumnia pousse un petit est aigu.

« Oui, au Parlement ! répète sir Leicester.

— On n'a jamais rien vu de pareil ! Et quel homme est-ce ? dit Volumnia.

— Je crois qu'on appelle ça un... maître de forges, répond sir Leicester, qui n'en est pas bien sûr. »

Volumnia pousse un autre petit cri.

« Si les informations qui m'ont été données sont positives, et je n'en doute pas, M. Tulkinghorn ayant toujours été d'une extrême exactitude dans ce qu'il avance, M. Rouncewell aurait eu au moins le bon sens de décliner cette proposition, continue sir Leicester ; mais cela ne détruit pas l'anomalie du fait, qui, suivant moi, donne lieu à des réflexions aussi étranges que révoltantes. »

Miss Volumnia s'étant levée en jetant un regard vers la table où sont rangés les bougeoirs, sir Leicester va galamment en chercher un dont il allume la bougie à la lampe voilée de milady.

« Je vous demanderai, dit-il à cette dernière, de rester encore quelques instants, car la personne dont il était question tout à l'heure est arrivée ce soir, un peu avant le dîner ; et, dans un billet fort convenable (sir Leicester, avec sa loyauté habituelle, croit devoir insister sur ce point), dans un billet fort convenable et parfaitement tourné, sollicite la faveur d'un entretien avec

vous, milady, ainsi qu'avec moi, au sujet de votre protégée ; comme il semble vouloir partir cette nuit, j'ai répondu que vous le verriez avant de rentrer dans votre appartement. »

Miss Volumnia pousse un troisième petit cri, et s'enfuit en disant : « Oh Dieu ! je vous souhaite un prompt débarras de ce... comment l'appelle-t-on ?... maître de forges ? »

Les autres cousins disparaissent à leur tour, et, quand le dernier a pris son bougeoir, le baronnet tire le cordon de la sonnette : « Présentez, dit-il, mes compliments à M. Rouncewell, qui est chez la femme de charge, et dites-lui que je suis prêt à le recevoir. »

Milady, qui a écouté ces paroles avec une légère attention, regarde M. Rouncewell au moment où il entre. C'est un homme de cinquante et quelques années ; il se présente bien ; il a la voix claire, un front élevé d'où ses cheveux bruns commencent à disparaître, et la figure à la fois pleine de finesse et de franchise ; son aspect est celui d'un gentleman ; il est vêtu de noir, et ne manque pas de dignité, bien qu'il soit aussi actif que vigoureux. Il est naturel dans ses manières et ne paraît pas embarrassé le moins du monde en présence des augustes personnages devant lesquels il est admis.

« Sir Leicester et lady Dedlock, dit-il, je me suis déjà excusé du dérangement que je vous cause ; il ne me reste plus qu'à être bref. »

Les Dedlock ont tourné la tête vers un divan placé entre sir Leicester et milady ; le maître de forges répond à cette muette invitation en s'asseyant avec calme sur le divan qu'on lui désigne.

« À cette époque de travail et d'affaires, reprend M. Rouncewell, où d'énormes entreprises sont en cours d'exécution, les gens comme moi ont tant d'ouvriers, dans tant de lieux différents, qu'ils sont toujours par voies et par chemins. »

Sir Leicester est enchanté que le maître de forges puisse voir qu'au milieu de ce mouvement universel, tout est calme à Chesney-Wold ; que rien ne s'agite au fond de cette ancienne demeure profondément enracinée dans ce parc paisible où le lierre et la mousse prennent le temps de vieillir, où les ormes tordus et calleux, où les vieux chênes couvrent de leur ombre ces couches épaisses de feuilles et de fougère lentement accumulées par les siècles ; où le cadran solaire de la terrasse, immobile et silencieux, marque, depuis tant d'années, ces heures qui furent la propriété des générations éteintes sans avoir laissé de trace ; et le baronnet, gravement assis dans son fauteuil, oppose à l'agitation incessante des maîtres de forges son calme profond et celui de Chesney-Wold.

« Lady Dedlock, continue M. Rouncewell en s'inclinant avec respect, a eu la bonté de placer auprès d'elle une jeune fille appelée Rosa : mon fils est fort épris de cette jeune personne et m'a demandé de consentir à son mariage avec elle, si toutefois il peut convenir à la jeune fille, ce que j'ai lieu de supposer ; je ne connaissais pas Rosa, mais j'avais confiance dans le jugement de mon fils, même en amour ; et j'ai trouvé la jeune personne telle qu'il me l'avait dépeinte ; ma mère, d'ailleurs, m'en a fait le plus grand éloge.

— Elle le mérite sous tous les rapports, dit milady.

— Je suis heureux, lady Dedlock, de vous entendre parler ainsi ; je n'ai pas besoin d'ajouter de quelle valeur est pour moi l'opinion bienveillante que vous venez d'exprimer.

— C'est complètement inutile, répond avec grandeur sir Leicester, qui commence à trouver le maître de forges un peu trop familier.

— Complètement, je l'avoue, sir Leicester Dedlock ; mon fils est très-jeune ainsi que la jeune fille ; il doit, en outre, se faire une position avant de songer à s'établir, et l'époque de son mariage est, quant à présent, hors de question. Mais si je consens aux fiançailles, toujours en supposant que mon fils soit accepté par Rosa, je crois devoir déclarer que j'y mets pour condition, et je suis sûr que vous me comprendrez, sir Leicester et milady, que cette jeune fille ne restera pas à Chesney-Wold ; c'est pourquoi, avant d'aller plus loin, je prends la liberté de vous dire que, si l'éloignement de Rosa soulevait quelque objection de votre part, je laisserais cette affaire où elle en est aujourd'hui, et je détournerais mon fils d'un mariage qui ne saurait avoir lieu. »

Ne pas rester à Chesney-Wold ! en faire une condition ! tous les vieux pressentiments de sir Dedlock relatifs à Wat Tyler et à ces forgerons qui ne font pas autre chose que de courir les rues à la lueur des torches, viennent en foule assaillir son esprit ; et ses cheveux se dressent sur sa tête, ses favoris se hérissent, tant il est indigné.

« Milady et moi devons-nous comprendre, M. Rouncewell, dit-il en faisant intervenir milady, non-seulement par galanterie, mais encore par respect pour le jugement élevé qui la caractérise ; milady et moi devons-nous comprendre que vous

trouvez cette jeune fille déplacée à Chesney-Wold, et que vous considérez le séjour qu'elle fait ici comme pouvant lui être nuisible ?

— Assurément non, sir Leicester.

— Je suis bien aise de vous l'entendre dire, répond le baronnet d'un ton de suprême, hauteur.

— M. Rouncewell, dit milady en interrompant sir Leicester, qu'elle écarte d'un geste de sa belle main comme elle eût fait d'une mouche, expliquez-moi ce que vous avez voulu dire.

— Très-volontiers, milady, car je désire vivement que Votre Seigneurie veuille bien me comprendre. »

Lady Dedlock tourne vers la figure énergique du Saxon un visage impassible, dont le calme étudié ne parvient pas, néanmoins, à dissimuler un intérêt trop vif pour ne pas se trahir, en dépit d'elle-même ; elle écoute avec attention les paroles du maître de forges et fait de temps en temps un léger signe de tête.

« Je suis le fils de votre femme de charge, dit M. Rouncewell, et j'ai passé mon enfance à Chesney-Wold ; ma mère est dans ce château depuis un demi-siècle, et c'est ici qu'elle mourra, je n'en doute pas, lady Dedlock ; elle est un de ces exemples d'attachement et de fidélité domestiques dont l'Angleterre peut à bon droit s'enorgueillir, mais dont il serait injuste d'attribuer le mérite à elle seule, car il prouve autant de qualités chez le maître qu'il en exige de la part du serviteur. »

Sir Leicester s'ébroue un peu en entendant cette déclaration de principes ; mais il a trop d'honneur et de loyauté pour ne pas admettre la justice des paroles du maître de forges.

« Pardonnez-moi, continue celui-ci, de vous entretenir de choses trop connues pour avoir besoin qu'on les rappelle ; mais je ne voudrais pas qu'on pût supposer que je rougis de la position de ma mère, ou que je manque au respect que méritent Chesney-Wold et la famille. J'aurais certainement désiré, milady, qu'après tant d'années de travail ma mère se retirât du service et vînt finir ses jours avec moi ; mais j'ai compris que ce serait briser son cœur que de l'arracher d'ici, et j'ai depuis longtemps abandonné ce projet. »

La fierté de sir Leicester se révolte de nouveau à l'idée de voir mistress Rouncewell quitter sa demeure pour aller finir son existence chez un maître de forges !

« J'ai commencé ma carrière, poursuit l'industriel, par être simple ouvrier ; j'ai vécu pendant longtemps du salaire que me rapportaient mes bras, et il m'a fallu faire mon éducation moi-même. J'ai épousé la fille d'un contre-maître, élevée comme moi, très-simplement ; mais nous avons trois filles en outre du fils dont je parlais tout à l'heure, et pouvant heureusement leur donner l'instruction qui nous avait manqué, nous avons mis toute notre joie et tous nos soins à les rendre dignes de n'importe quelle position sociale. »

Un certain orgueil paternel qui perce dans la voix du maître de forges semble dire qu'il comprend jusqu'à celle de Chesney-Wold parmi les positions que ses filles peuvent atteindre, ce qui fait redoubler sir Leicester de hauteur et de fierté.

« Tout cela, milady, arrive si fréquemment, dans la classe à laquelle j'appartiens, qu'il n'est pas rare de voir parmi nous ce qu'on appelle ailleurs une mésalliance. Un jeune homme apprend

à sa famille qu'il est amoureux d'une jeune ouvrière de la manufacture ; il est possible que le père, autrefois ouvrier lui-même dans quelque usine, soit un peu contrarié tout d'abord ; peut-être avait-il d'autres vues pour son fils ; néanmoins, si la jeune fille est d'une réputation sans tache, il répond au jeune homme : « Je dois avant tout m'assurer que le sentiment dont tu parles est sérieux. L'intérêt de la jeune fille, aussi bien que le tien y est profondément engagé ; c'est pourquoi je vais mettre cette jeune ouvrière dans une pension où elle restera deux ans, dans celle par exemple où l'on élève tes sœurs ; et, lorsque l'éducation l'aura faite ton égale, si vous êtes encore dans les mêmes sentiments, loin de m'opposer à vos désirs, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour assurer votre bonheur ; je connais divers exemples, du fait que j'énonce, et je crois, milady, qu'ils m'indiquent précisément la conduite que j'ai à suivre. »

L'indignation de sir Leicester éclate enfin, terrible dans sa majesté.

« M. Rouncewell, dit le baronnet la main droite passée dans l'habit bleu, attitude de cérémonie dans laquelle le représente son portrait de la galerie des ancêtres, mettez-vous sur la même ligne Chesney-Wold et une... — Il fait un effort pour surmonter quelque chose qui l'étrangle, — et une manu-fac-ture ?

— Je n'ai pas besoin de répondre que ce sont deux situations bien différentes ; toutefois, si l'on envisage le but qu'il s'agirait d'atteindre, je pense qu'on peut établir entre eux un certain parallèle. »

Sir Leicester jette un regard majestueux d'un bout à l'autre du grand salon pour s'assurer que tout ce qu'il entend n'est pas un

rêve, et reprenant la parole :

« Savez-vous, dit-il, que cette jeune personne qui a l'honneur d'être placée auprès de milady, a été élevée à l'école du village ?

— Je le sais parfaitement, sir Leicester ; une excellente école soutenue généreusement par la famille.

— Alors, M. Rouncewell, l'application de vos remarques au fait dont il s'agit est incompréhensible pour moi.

— Vous le comprendrez mieux, sir Leicester, répond le maître de forges, en rougissant légèrement, quand je vous aurai dit que je ne considère pas l'école du village comme pouvant donner l'instruction qu'on doit trouver chez la femme de mon fils. »

De cette attaque à l'école du village, respectée jusqu'à ce jour, aux secousses effrayantes que reçoit la société par le fait de ces gens sans principes (maîtres de forges et autres) qui oubliant leur catéchisme, et sortant de la position dans laquelle ils sont nés, donnent à leurs enfants une éducation qui bouleverse les classes et conduit le peuple au mépris des lois, au renversement des barrières, à la destruction de toutes les digues, etc, etc, sir Dedlock ne voit qu'un pas ; et sa logique héréditaire parcourt le cercle effroyable de tous les maux qui peuvent résulter de la confusion des rangs et de l'ébranlement de cette hiérarchie sur laquelle est fondé l'ordre social.

« Veuillez m'accorder une minute, dit-il à milady, qui annonce l'intention de prendre la parole. M. Rouncewell, reprend sir Leicester, nos idées sur les devoirs et l'éducation des diverses classes de la société, sur tout en général, sont tellement opposées, qu'il est inutile de prolonger plus longtemps une discussion qui

ne peut que blesser vos sentiments et les miens. Cette jeune fille est honorée de l'attention et de la faveur de milady ; si elle veut renoncer à cette faveur, si elle préfère se placer sous l'influence d'une personne qui, d'après ses opinions particulières, permettez-moi de le dire (bien que je reconnaisse que cette personne n'a pas à les justifier devant moi), qui, d'après ses opinions particulières, croit devoir l'enlever à cette faveur, elle est complètement libre de le faire. Nous vous remercions de la franchise avec laquelle vous nous avez parlé ; cette franchise n'influera en aucune manière sur la position de la jeune personne dans le château, si elle désire la conserver. Il ne me reste plus rien à dire à cet égard, et je vous prierai, monsieur, d'être assez bon... pour parler d'autre chose. »

Le maître de forges attend un instant pour donner à milady l'occasion d'exprimer sa pensée ; mais, voyant qu'elle reste silencieuse, il se lève et se dispose à se retirer.

« Sir Leicester et lady Dedlock, permettez-moi, dit-il, de vous remercier de l'attention que vous m'avez accordée ; je vais recommander sérieusement à mon fils de vaincre l'inclination qu'il a pour cette jeune fille ; j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

— Monsieur Rouncewell, dit sir Leicester avec toute la grâce et la dignité d'un gentleman, il est tard, la nuit est sombre ; j'espère que vous n'êtes pas tellement pressé que vous ne puissiez permettre à milady, ainsi qu'à moi, de vous offrir l'hospitalité de Chesney-Wold, au moins jusqu'au matin.

— Je l'espère également, ajoute Sa Seigneurie.

— Je vous suis fort obligé, sir Leicester et milady ; mais il faut que je parte immédiatement afin de ne pas manquer le rendez-vous auquel je suis attendu. »

Le maître de forges s'éloigne ; le baronnet tire le cordon de la sonnette et milady se lève au moment où M. Rouncewell va sortir du salon. Quand elle est rentrée dans son boudoir, elle s'assied pensive au coin du feu ; et, sans faire attention au bruit de pas qu'on entend sur la terrasse, elle regarde Rosa, qui écrit dans la chambre voisine, et finit par l'appeler.

« Mon enfant, lui dit-elle, parlez-moi sincèrement ; est-il vrai que vous aimez quelqu'un ?

— Oh ! milady ! »

Elle contemple en souriant la rougeur et les yeux baissés de la jeune fille.

« Est-ce le petit-fils de mistress Rouncewell ?

— Oui, milady... je ne sais pas si je l'aime... et cependant...

— Et cependant quoi ? chère petite folle ! Savez-vous qu'il vous aime, lui ?

— Je le suppose, milady ; » et Rosa fond en larmes.

Est-ce bien lady Dedlock qui est à côté de cette jeune villageoise, dont elle caresse les cheveux d'une main toute maternelle, et sur qui ses yeux rêveurs se reposent avec un si tendre intérêt ? Oui, c'est bien cette femme ordinairement si fière.

« Écoutez-moi, chère enfant, vous êtes jeune et sincère, et je crois que vous m'êtes attachée.

— Oh ! oui, milady ; je ferais tout au monde pour vous prouver mon dévouement.

— Et je ne crois pas que vous vouliez me quitter aujourd'hui, même pour un amoureux.

— Non, milady ; oh ! non ! Rosa lève les yeux pour la première fois, tout effrayée de cette pensée.

— Ayez confiance en moi, chère enfant ; n'ayez pas peur ; je désire que vous soyez heureuse, et je ferai tout pour cela, si je puis, ici-bas, faire le bonheur de quelqu'un. »

Rosa se met à genoux devant milady et lui baise les mains, qu'elle couvre de ses pleurs ; milady prend la main de la jeune fille, la retient quelque temps entre les siennes, et la laisse échapper graduellement ; ses yeux sont tournés vers la cheminée ; Rosa, la voyant absorbée dans sa rêverie, se retire doucement, et le regard de milady est toujours fixé sur la flamme du foyer.

À quoi pense-t-elle ? Qui sait ? peut-être à une autre main qui n'est plus, qui ne fut jamais, et dont le simple attouchement aurait comme par magie transformé son existence ? ou bien est-ce le bruit de la terrasse qu'elle écoute, en se demandant s'il ressemble au pas d'une femme... ou plutôt si ce n'est pas le piétinement d'un petit enfant qui va toujours..., toujours ?

Une secrète influence agit sur elle ; autrement pourquoi cette femme si fière aurait-elle fermé sa porte et resterait-elle ainsi près de ce foyer où elle est seule ?

Volumnia quitte le lendemain Chesney-Wold, et tous les cousins partent dans la journée ; pas un qui ne soit étonné d'entendre sir Leicester parler tout le temps du déjeuner du morcelle-

ment des propriétés, de la destruction des digues, de la confusion des rangs, du craquement de l'édifice social, affreux désastres dus au fils de mistress Rouncewell ; pas un dans le nombre qui, après l'avoir entendu, ne s'indigne et n'attribue tous ces dangers à la faiblesse que sir William Buffy a montrée dans les affaires, et ne sente plus que jamais le besoin d'avoir une place importante, une pension, quelque chose enfin qui les fasse mordre au budget ! Quant à Volumnia, conduite jusqu'au bas du grand escalier par sir Leicester qui lui donne la main, elle déploie à parler du maître de forges autant d'éloquence et d'ardeur que s'il s'agissait d'une révolution générale dans le nord de l'Angleterre pour la conquête de son pot de rouge et de son collier de grosses perles. Et au milieu d'un fracas de valets et de femmes de chambre, car c'est l'une des exigences de leur noble parenté, que quelle que soit la difficulté qu'ils éprouvent à s'entretenir personnellement, il faut qu'ils entretiennent femmes de chambre et valets, tous les cousins se dispersent aux quatre vents du ciel ; et la bise qui souffle par ce jour d'hiver, fait tourbillonner la dépouille des arbres qui avoisinent le château déserté, comme si tous les cousins s'étaient métamorphosés en feuilles mortes.

29

Chesney-Wold est fermé ; les tapis sont roulés et placés dans les coins de petites chambres inhabitées ; le damas fait pénitence sous la toile brune ; les sculptures et les dorures se mortifient dans l'ombre, et les ancêtres de la famille Dedlock s'évanouissent de nouveau dans les ténèbres ; autour du vieux manoir, les feuilles s'amoncellent ou s'envolent pour retomber en tournoyant

avec une morne lenteur ; que le jardinier les balaye, qu'il les enlève des pelouses, les entasse dans sa brouette et les conduise au loin, elles n'en couvrent pas moins d'une couche épaisse les allées et les pelouses. Le vent hurle et siffle dans les arbres, et vient s'abattre en gémissant contre les murs ; la pluie fouette les vitres, les fenêtres craquent, les cheminées grondent, les nuages couvrent les avenues d'un voile épais, masquent les points de vue, et passent comme un cortège funèbre au-dessus des pelouses ruisselantes. Partout dans le château s'élève une odeur fade et glacée, pareille à celle qu'on respire dans la chapelle, et qui fait naître cette pensée, que les vieux Dedlock se lèvent du tombeau pour venir se promener la nuit dans leur ancien manoir et laissent derrière eux cette vapeur sépulcrale.

Mais l'hôtel de Londres, qui brille ou s'assombrit rarement en même temps que Chesney-Wold, excepté quand un Dedlock vient à mourir, est aujourd'hui dans tout l'éclat de son réveil ; un air tiède et chargé du parfum des fleurs y fait oublier l'hiver ; de moelleux tapis, d'épaisses tentures y interceptent les bruits du dehors ; le tintement des pendules, le pétilllement de la flamme, troublent seuls le silence qui règne partout dans cette demeure somptueuse, et sir Leicester repose avec joie et dignité ses membres transis devant le grand feu de la bibliothèque, parcourant d'un œil protecteur les titres inscrits au dos de ses livres, et honorant d'un regard d'approbation les œuvres d'art qui l'entourent ; car il a ses tableaux anciens et modernes, dont quelques-uns pourraient se cataloguer ainsi, comme un lot d'articles divers : trois fauteuils gothiques, une table préparée pour le repas, une bouteille à long col remplie de vin, un flacon, un costume de femme espagnole, le portrait de miss Jogg (le modèle) vue de trois quarts, et une armure complète renfermant don Qui-

chotte ; ou bien dans le fond une gondole et une terrasse dégradée ; au premier plan un costume de vénitienne, robe de satin blanc richement brodée de perles et d'or ; le portrait de miss Jogg (vue de profil), un magnifique cimenterre, dont la poignée est enrichie de pierreries, un costume mauresque très-étudié, fort rare, avec un Othello.

M. Tulkinghorn vient souvent à l'hôtel, où l'amènent des affaires relatives aux propriétés du baronnet, des baux à renouveler, des quittances à signer et ainsi de suite ; il voit souvent milady ; tous les deux se rencontrent avec le même calme, la même indifférence qu'à l'ordinaire, et ne semblent pas faire la moindre attention l'un à l'autre. Il se peut toutefois que milady craigne M. Tulkinghorn, et qu'il le sache ; il se peut qu'il la poursuive impitoyablement, sans repos ni trêve, comme sans remords ; que sa beauté, sa grâce, la grandeur et l'éclat dont elle est entourée, ne fassent qu'ajouter un intérêt plus vif au complot qu'il médite et le rende plus inflexible. Que ce soit chez lui froideur ou cruauté, amour de la domination, curiosité ardente, volonté ferme de pénétrer le seul secret qui lui reste à connaître ; qu'au fond de l'âme il n'ait que haine et mépris pour cette splendeur dont il est un reflet affaibli, ou qu'il amasse en lui-même les dédains et les offenses que lui prodigue l'amabilité de sa pompeuse clientèle ; que ce soit l'un ou l'autre de ces motifs, ou tous ensemble, il vaudrait mieux pour milady avoir les regards de cinq mille fashionables fixés sur elle, avec toute la vigilance soupçonneuse des gens du monde, que les yeux ternes de ce procureur à la cravate tortillonnée, à la culotte d'un noir mat, liée aux genoux par des rubans assortis.

Sir Leicester est dans la chambre de milady, dans cette chambre où M. Tulkinghorn lut un jour le fameux affidavit dont milady Dedlock remarqua l'écriture ; le baronnet est près du feu et s'abandonne à la satisfaction qu'il éprouve. Milady, comme le jour où M. Tulkinghorn apporta la pièce en question, est assise en face du baronnet, son écran à la main. Sir Leicester est éminemment satisfait, car il vient de trouver dans son journal quelques remarques identiques à sa manière de voir sur la destruction des digues et le renversement de tout ce qui forme la base de l'édifice social ; elles sont d'une application tellement heureuse au fait du maître de forges, que sir Leicester est venu tout exprès de la bibliothèque pour en faire la lecture à milady. « L'auteur de cet article a l'esprit aussi éclairé que judicieux, fait-il observer par manière de préface, en hochant la tête comme si du haut d'une montagne il laissait tomber son regard protecteur sur l'auteur de l'article. »

L'esprit du publiciste, malgré son jugement et ses lumières, a pour effet de causer un ennui mortel à milady, qui, après un languissant effort pour écouter, ou plutôt pour paraître écouter, devient rêveuse et regarde le feu, comme si elle n'avait pas quitté Chesney-Wold et qu'elle fût seule dans son boudoir. Sir Leicester, qui ne se doute pas de cette contemplation mélancolique, poursuit sa lecture à travers son double lorgnon et s'arrête de temps en temps pour exprimer son approbation en ces termes : « Parfaitement vrai ! très-nettement exposé ! J'ai souvent fait cette remarque. »

À chacune de ces observations, il perd invariablement l'endroit où il en est, et parcourt la colonne du haut en bas pour retrouver la ligne à laquelle il s'est arrêté.

Le baronnet est donc en train de lire son article avec une excessive gravité, lorsque, ouvrant la porte, Mercure jette dans la chambre ces paroles étranges : « Milady, le jeune homme appelé Guppy. »

Sir Leicester fait une pause, répète d'un ton écrasant : « Le jeune homme appelé Guppy ! » et, jetant un regard autour de la chambre, aperçoit ledit jeune homme extrêmement embarrassé de lui-même, et ne se recommandant pas le moins du monde par sa tournure et ses manières.

« Que voulez-vous dire, et à quoi pensez-vous d'annoncer avec cette promptitude le jeune homme appelé Guppy ? demande sir Leicester au valet de chambre.

— Pardon, sir Leicester ; milady m'a donné l'ordre d'introduire ce jeune homme dès qu'il serait arrivé, et je ne savais pas que vous étiez chez milady, sir Leicester. »

Mercure, en faisant cette excuse, lance au jeune Guppy un coup d'œil méprisant et indigné qu'on peut traduire de la sorte : « Qu'aviez-vous besoin de venir ici pour me faire avoir cette algarade ? »

« C'est juste, répond milady ; c'est moi qui en ai donné l'ordre ; faites attendre ce jeune homme.

— Pas du tout, milady, puisque vous l'avez fait demander, je ne veux nullement retarder ce que vous avez à lui dire. » Et le baronnet s'éloigne, sans accepter le salut du jeune homme qu'il prend majestueusement pour un cordonnier ou pour quelque intrus du même genre.

Lorsqu'elle est seule avec lui, lady Dedlock toise le visiteur de son regard impérieux ; et, le laissant debout auprès de la porte, lui demande ce qu'il désire.

« Que Votre Seigneurie veuille bien être assez bonne pour m'accorder un instant d'entretien, répond M. Guppy avec un profond embarras.

— C'est probablement vous qui m'avez écrit tant de lettres ?

— Il est vrai, milady ; j'en ai écrit plusieurs avant que Votre Seigneurie ait daigné condescendre à m'honorer d'une réponse.

— Et ne pouviez-vous pas, en continuant de m'écrire, éviter cette visite et la rendre inutile ? »

M. Guppy tourne la tête en proférant des lèvres un « non » silencieux.

« Vous avez été singulièrement importun, reprend milady ; s'il est vrai que vous ayez à me dire quelque chose qui me concerne, et je ne le comprends pas, vous me permettrez de couper court à toute cérémonie, et de vous prier d'en venir au fait. »

Milady fait un geste d'insouciance avec son écran ; et, reprenant la position qu'elle a quittée un instant pour regarder le jeune homme, lui tourne presque le dos.

« Avec la permission de Votre Seigneurie, je vais donc entrer en matière, répond M. Guppy ; hum !... Je suis dans la procédure, ainsi que je l'ai dit à Votre Seigneurie dans mon premier billet. J'ai pris dans cette profession l'habitude de ne rien écrire qui puisse me compromettre ; et c'est pourquoi je me suis abstenu de nommer à Votre Seigneurie l'étude où je travaille, et dans la-

quelle ma position... et je puis dire mes appointements... sont assez satisfaisants. Je puis maintenant confier à Votre Seigneurie que cette étude est celle de Kenge et Carboy de Lincoln's-Inn ; étude que Votre Seigneurie doit nécessairement connaître à cause de ses rapports avec le procès en chancellerie Jarndyce contre Jarndyce. »

Milady commence à devenir attentive et cesse d'agiter son écran qu'elle tient immobile, comme pour écouter.

« Je dirai tout de suite à Votre Seigneurie, poursuit le jeune homme légèrement enhardi par l'attention qu'on lui témoigne, que ce n'est point à l'occasion de Jarndyce contre Jarndyce que j'ai si vivement désiré de m'entretenir avec elle ; désir qui m'a dicté une conduite qui, je le pense, a paru et paraît encore impertinente, je dirai même frisant la grossièreté. » Après s'être arrêté quelques instants pour recevoir l'assurance du contraire, M. Guppy, n'obtenant pas le moindre mot, continue son exposé de l'affaire : « Si le fait en question, poursuivit-il, avait eu un rapport quelconque avec le procès Jarndyce, c'est à M. Tulkinghorn des Champs, le procureur de Votre Seigneurie, que je me serais adressé tout d'abord. J'ai l'honneur de connaître M. Tulkinghorn,... du moins nous échangeons un salut quand nous nous rencontrons ; et si, je le répète, il se fût agi d'un incident judiciaire, je serais allé tout simplement trouver le procureur de Votre Seigneurie. »

Milady tourne la tête et dit au jeune homme : « Vous feriez mieux de vous asseoir.

— Je remercie Votre Seigneurie, » répond M. Guppy en s'asseyant ; il consulte un petit morceau de papier où il a jeté rapide-

ment quelques notes relatives à l'argumentation qu'il doit suivre, et qui paraît le plonger dans une épaisse obscurité, de quelque façon qu'il l'envisage : « Je... ah ! oui..., mon sort est entre les mains de Votre Seigneurie ; si Votre Seigneurie portait plainte de la présente visite à Kenge ou Carboy, ou à M. Tulkinghorn, je me trouverais placé dans une position extrêmement désagréable ; je le dis franchement, et je me fie à l'honneur de Votre Seigneurie. »

Milady fait un geste dédaigneux de la main qui tient l'écran, et assure M. Guppy qu'il ne mérite pas qu'elle fasse une plainte contre lui.

« Je remercie Votre Seigneurie, dit le jeune homme complètement satisfait ; maintenant, poursuit-il, je... où donc en étais-je ? Qu'est-ce que j'ai donc voulu mettre là ?... C'est que, voyez-vous, j'ai couché sur ce papier un ou deux chefs des points que je voulais aborder ; je les ai écrits par abréviations..., et je ne sais plus ce que ça veut dire. Si Votre Seigneurie veut bien m'excuser et me permettre de m'approcher de la fenêtre un instant... je... »

M. Guppy se dirige vers la croisée, tombe au milieu de bengalis auxquels, dans son trouble, il demande mille pardons, ce qui ne contribue pas à rendre ses notes plus lisibles ; il s'échauffe, devient rouge, approche le papier de ses yeux, l'en éloigne et balbutie à demi-voix :

« C. S. ! Qu'est-ce que ces lettres veulent dire ?... Ah ! j'y suis, m'y voilà ; certainement ! » et il revient à sa place n'ayant plus aucun doute.

« Je ne sais pas, dit-il en s'arrêtant à moitié chemin devant milady, si Votre Seigneurie a jamais entendu parler d'une jeune demoiselle appelée miss Summerson. »

Milady le regarde en face.

« J'ai vu l'automne dernier, répond-elle, une jeune fille que l'on nommait ainsi.

— Votre Seigneurie n'a-t-elle pas été frappée de la ressemblance de cette demoiselle avec quelqu'un ? » demande M. Guppy en inclinant la tête et en se grattant le coin de la bouche avec son memorandum.

« Non, répond milady qui le regarde toujours.

— Quelqu'un de la famille de Votre Seigneurie ?

— Non.

— Sans doute que Votre Seigneurie ne se rappelle pas exactement les traits et l'ensemble de miss Summerson.

— Je me les rappelle fort bien. Qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec moi ?

— J'affirme à Votre Seigneurie, qu'ayant l'image de miss Summerson profondément gravée dans mon cœur, ce qui est une confidence, j'ai trouvé, lorsque j'ai eu l'honneur de visiter le château de Chesney-Wold, pendant une courte excursion que je fis avec un ami dans le comté de Lincoln, j'ai trouvé, dis-je, une telle ressemblance entre miss Summerson et le portrait de Votre Seigneurie, que j'en suis resté foudroyé ; au point que je ne me suis pas rendu compte, jusqu'à présent, de ce qui avait pu produire sur moi un pareil saisissement ; et maintenant que j'ai l'honneur de contempler Votre Seigneurie de plus près (j'ai pris souvent la liberté, depuis lors, de regarder Votre Seigneurie dans sa voiture, au parc ou ailleurs, sans qu'elle m'ait remarqué), j'avoue que

cette ressemblance est encore plus frappante que je ne l'avais pensé. »

Il fut un temps, jeune homme, lorsque les ladies habitaient des châteaux forts et avaient à portée de la voix des serviteurs peu scrupuleux, où votre chétive existence n'aurait pas duré une minute, si ces beaux yeux avaient jeté sur vous le regard qu'ils viennent de vous lancer.

Milady s'évente négligemment avec son riche écran, et demande à M. Guppy en quoi il suppose que son goût pour les ressemblances puisse avoir pour elle quelque intérêt.

« J'arrive précisément,... répond l'audacieux en consultant de nouveau ses abréviations ;... maudites notes ! Ah ! oui ! mistress Chadband ! »

M. Guppy approche un peu sa chaise et s'assied. Milady se penche tranquillement sur le bras de son fauteuil ; peut-être y a-t-il dans sa pose un peu moins d'aisance qu'à l'ordinaire ; toutefois, son regard conserve toute sa fermeté. « Une... attendez un instant, continue M. Guppy cherchant toujours à déchiffrer ses notes ; E. S. deux fois ! Oui, oui, c'est bien cela ! Je me rappelle à présent. »

Il roule son morceau de papier pour s'en faire un instrument de démonstration et continue ainsi :

« Un profond mystère plane sur la naissance et les premières années de miss Esther Summerson ; c'est à ma position, je le dis en confidence à Votre Seigneurie, à ma position chez Kenge et Carboy que je dois d'être informé de ce fait. Comme je l'ai dit à Votre Seigneurie, l'image de miss Summerson est gravée dans

mon cœur ; si donc je pouvais éclaircir ce mystère, prouver qu'elle a des parents bien placés, et découvrir, qu'ayant l'honneur de représenter l'une des branches éloignées de la famille de Votre Seigneurie, elle a des droits à se constituer partie dans le procès Jarndyce contre Jarndyce, je pourrais espérer que miss Summer-son voulût bien écouter avec plus de faveur qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent les propositions que j'ai eu l'honneur de lui soumettre et qu'elle est bien loin d'avoir encouragées. »

On voit poindre une sorte de sourire sur le visage irrité de milady.

« Par un de ces hasards singuliers qui se rencontrent quelquefois sur notre chemin, à nous autres hommes de loi (ainsi que je puis m'appeler dès aujourd'hui, car, bien que n'étant pas encore admis, j'ai reçu de Kenge et Carboy mes diplômes, sur l'avance que ma mère a faite de la somme nécessaire pour le timbre, en employant à cet usage une partie du capital qui forme son revenu) ; par un de ces hasards singuliers, j'ai rencontré la personne qui habitait en qualité de servante chez la dame où fut élevée miss Summerson jusqu'à l'époque où M. Jarndyce se chargea de cette jeune fille ; c'était une dame Barbary. »

Est-ce le reflet verdâtre de l'écran qu'elle tient à la main et qu'elle rapproche de son visage qui répand cette pâleur effrayante sur la figure de milady ?

« Votre Seigneurie connaîtrait-elle, par hasard, le nom de miss Barbary ? lui demande M. Guppy.

— Je ne sais pas ; peut-être bien ; je crois que oui.

— Appartenait-elle à la famille de Votre Seigneurie ? »

Les lèvres de milady s'agitent, mais ne profèrent aucun son ; elle fait un signe négatif.

« Pas même alliée ? reprend le jeune homme ; il se peut que Votre Seigneurie l'ignore. Ah ! cela peut être ?... Oui... très-bien. »

Après chacune de ces questions, milady a fait un signe affirmatif.

« Cette miss Barbary, continue l'homme de loi, était d'une réserve extraordinaire, surtout pour une femme, le sexe étant généralement (au moins dans la classe moyenne) fort enclin à la conversation ; et mon témoin n'a jamais pu savoir si elle avait des parents. Une fois, une seule fois, elle s'écarta de la réserve qu'elle avait toujours eue à l'égard de mon témoin, et lui dit que le véritable nom de l'enfant n'était pas Esther Summerson, mais bien Esther Hawdon.

— Ciel ! »

M. Guppy s'étonne ; lady Dedlock est assise en face de lui, son regard est fixe, la pâleur qui couvre son visage est plus sombre, ses lèvres sont entr'ouvertes, ses sourcils contractés ; elle est immobile et comme morte pendant un instant ; peu à peu le sentiment lui revient, un tressaillement imperceptible passe sur toute sa personne, comme une ride à la surface de l'eau, ses lèvres s'agitent, elle fait un violent effort et se rappelle enfin la présence du jeune homme, les paroles qu'il vient de dire ; mais tout cela si rapidement, que son exclamation et sa stupeur se sont évanouies comme les traits de ces cadavres longtemps conservés dans la tombe, qui, lorsqu'on ouvre leur cercueil, tombent en poussière au contact de l'air comme frappés d'un coup de foudre.

« Votre Seigneurie connaissait le nom que je viens de dire ?

— Je l'ai entendu prononcer autrefois.

— Peut-être celui d'un parent, d'un collatéral de Votre Seigneurie ?

— Non !

— J'arrive au dernier point de la cause ; à l'endroit où nous en sommes, les faits se présentent d'eux-mêmes, et je vais les resserrer de plus en plus dans un rapide exposé. Il faut d'abord que j'apprenne à Votre Seigneurie, si toutefois Votre Seigneurie l'ignore, qu'il y a quelque temps un expéditionnaire faisant des copies pour les gens de loi fut trouvé mort dans la plus profonde misère, au second étage d'une maison sise près Chancery-Lane, et appartenant à un marchand nommé Krook ; à la suite d'une enquête, il fut déclaré anonyme, son nom étant demeuré inconnu. Or, j'ai découvert dernièrement que cet infortuné s'appelait Hawdon.

— Et qu'est-ce que cela peut me faire ?

— Ah ! c'est précisément la question. Il s'est passé après la mort de cet homme un fait étrange ; une dame, sous un costume d'emprunt, est venue voir la scène où le drame avait eu lieu, et a visité jusqu'au cimetière où sont les restes du malheureux Hawdon ; elle a été conduite dans ces différents endroits par un petit balayeur des rues que je pourrais produire et dont la déposition viendrait corroborer mon témoignage si Votre Seigneurie le désire ; je puis à toute heure mettre la main sur lui. »

Ce misérable importe fort peu à milady ; elle ne désire pas le moins du monde qu'il soit amené devant elle.

« C'est une étrange histoire, reprend M. Guppy ; et, si Votre Seigneurie entendait ce petit balayeur parler des bagues qui étincelèrent aux doigts de cette lady quand elle ôta son gant, elle trouverait, j'en suis sûr, que l'incident est du dernier romantique. »

Des diamants étincellent aux doigts qui tiennent l'écran ; milady, en jouant avec cette précieuse bagatelle, fait briller d'autant plus ces bagues resplendissantes, et son visage prend de plus en plus cette expression qui, dans le temps jadis, eût été si fatale au jeune M. Guppy.

« On a cru longtemps, poursuit-il, que ledit Hawdon n'avait rien laissé qui pût faire reconnaître son identité ; c'est une erreur ; on a trouvé chez lui un paquet d'anciennes lettres. »

Le regard de milady est rivé sur l'audacieux jeune homme, et, l'écran s'agite de plus en plus.

« Ces lettres ont été prises et conservées en secret ; j'avertis Votre Seigneurie que demain soir elles seront en ma possession.

— Qu'est-ce que tout cela peut me faire ?

— Voici mes conclusions, dit M. Guppy en se levant ; si Votre Seigneurie trouve qu'il y a dans la ressemblance frappante qui existe entre miss Summerson et Votre Seigneurie, fait positif et concluant pour des jurés ; dans la première éducation de cette jeune fille livrée aux soins de miss Barbary ; dans l'aveu de cette dernière que le véritable nom de l'enfant n'est pas Summerson, mais bien Hawdon ; dans la connaissance parfaite que Votre Seigneurie avait de ces deux noms ; dans la mort du copiste et la démarche qui a suivi son décès ; si Votre Seigneurie trouve, en un

mot, dans cet enchaînement de circonstances, un intérêt de famille suffisant pour s'occuper de cette affaire, je lui apporterai les papiers qu'on doit me remettre demain ; je ne les connais pas, je sais seulement que ce sont d'anciennes lettres ; je les donnerai à Votre Seigneurie avant même de les avoir examinées. Maintenant, j'ai dit à Votre Seigneurie quel était le but de ma visite, je lui répète qu'une plainte de sa part me placerait dans une position très-fâcheuse, et que je compte sur son entière discrétion. »

Est-ce bien-là tout ce que s'est proposé M. Guppy ? A-t-il révélé dans toute leur étendue l'objet de sa visite et le soupçon qui l'amène ? Que cache-t-il donc, si ses paroles n'ont pas exprimé toute sa pensée ? Il est digne de lutter de ruse et d'audace avec milady ; elle peut le sonder du regard, il baissera les yeux sur la barre, et, témoin impénétrable, son visage ne laissera rien paraître de ce qu'il ne veut pas dire.

« Vous pouvez apporter ces lettres si bon vous semble, répond milady.

— Sur mon honneur, Votre Seigneurie n'est pas encourageante, dit-il un peu froissé.

— Vous pouvez apporter ces lettres si vous voulez, répète milady avec indifférence.

— Je les apporterai à Votre Seigneurie. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour. »

Une cassette richement ciselée, barrée, verrouillée comme un vieux coffre-fort, est sur la table, auprès de milady ; Sa Seigneurie l'attire à elle en regardant M. Guppy, et en ouvre la serrure.

« Non, l'intérêt pécuniaire est complètement étranger au motif qui me fait agir, reprend le jeune homme ; et je n'accepterai ni argent ni valeur ; je n'en remercie pas moins Votre Seigneurie de ses intentions. »

M. Guppy salue profondément et descend l'escalier ; l'arrogant Mercure est dans l'antichambre, installé près du feu, et ne croit pas devoir quitter son Olympe pour lui ouvrir la porte.

Mais pendant que sir Leicester se chauffe dans la bibliothèque et s'endort sur le journal qu'il tient toujours, n'y a-t-il pas dans sa maison une influence qui devrait l'éveiller, assombrir les portraits des ancêtres, faire frissonner les armures et faire tendre aux arbres de Chesney-Wold leurs bras nouveaux vers le ciel ?

Non ; l'air est trop étouffé dans l'hôtel pour que les sanglots et les cris puissent parvenir jusqu'aux oreilles de sir Leicester ; et pourtant, dans la chambre de milady, une femme est à genoux, égarée par la douleur, et jette à Dieu ces paroles désespérées :

« Mon enfant, mon enfant ! Elle n'était donc pas morte ?... elle vit encore ; mon impitoyable sœur m'a trompée, après m'avoir reniée moi et mon nom. Oh ! mon enfant ! mon enfant ! »

30

Il y avait déjà quelque temps que Richard était parti, lorsque nous eûmes la visite d'une personne qui vint passer quelques jours avec nous, une vieille dame, mistress Woodcourt ; elle avait quitté le pays de Galles pour aller voir mistress Badger ; et M. Jarndyce, ayant reçu d'elle une lettre où elle lui disait que son fils

la priaït de nous donner de ses nouvelles et de le rappeler à notre souvenir, l'avait invitée à venir nous voir à Bleak-House. Elle y resta près de trois semaines, me témoigna une vive affection et m'honora d'une confiance qui, parfois, me rendit bien malheureuse. Je n'avais pas de motif pour souffrir de ses paroles, je le savais à merveille ; ce n'était pas raisonnable, et pourtant ses confidences me désolaient. C'était une petite femme un peu roïde, à l'esprit vif et pénétrant, qui croisait ses mains lorsqu'elle était assise, et dont le regard s'attachait sur moi avec tant d'insistance pendant qu'elle me parlait, que j'en éprouvais comme un certain malaise. J'aimais pourtant sa toilette et sa tenue, qui me paraissaient avoir un cachet d'originalité qui n'était pas sans charme ; ce n'était pas non plus sa physionomie pleine de vivacité, ni ses traits, fort bien encore malgré son âge, qui me déconcertaient ainsi. Je ne puis pas dire ce qui me troublait si fort en elle ; du moins, si je le sais à présent, je l'ignorais alors ; mais peu importe.

Le soir, au moment de nous coucher, elle me priaït d'entrer dans sa chambre, et, s'asseyant dans un grand fauteuil auprès du feu, elle se mettait à me parler de Morgan-Ap-Kerrig jusqu'à ce que mes forces complètement épuisées ne me permissent plus de l'entendre. Elle me récitait des passages entiers de Crumlinwallinwer et du Mewlinnwillinwodd (il est probable que j'écorce ces noms illustres), et s'enflammait d'une noble ardeur en déclamant ces beaux vers que je ne pouvais comprendre, car ils étaient en gallois ; je savais seulement qu'ils faisaient un pompeux éloge de la lignée de Morgan-Ap-Kerrig.

« Voilà, me disait-elle d'un air triomphant, l'héritage de mon fils ; en quelque lieu qu'il soit, il peut se vanter d'appartenir à la

race d'Ap-Kerrig. Il peut être pauvre ; mais il a ce qui vaut mieux que la fortune, c'est-à-dire la naissance. »

Je n'étais pas sûre qu'en Chine ou aux Indes on se souciât beaucoup de Morgan-Ap-Kerrig ; je me gardais bien toutefois d'exprimer un pareil doute, et je répondais que c'était une belle chose que d'avoir une si noble origine.

« Certainement, répliquait mistress Woodcourt ; mais cet immense avantage a ses inconvénients ; par exemple, celui d'imposer des limites fort restreintes au choix que mon fils devra faire d'une épouse ; il est vrai que le même motif impose la même contrainte aux membres de la famille royale. »

Et me frappant légèrement sur le bras, elle caressait ma manche comme pour m'assurer de la bonne opinion qu'elle avait de moi, en dépit de la distance qui existait entre nous.

« Ce pauvre M. Woodcourt, me disait-elle encore d'une voix émue, car, au bout du compte, elle avait un cœur affectueux en dépit de ses prétentions généalogiques, ce pauvre M. Woodcourt descendait d'une grande famille highlandaise, les Mac Coorts de Mac Coort ; il servit son pays et son roi en qualité d'officier dans le Royal-Highlanders et mourut glorieusement au champ d'honneur. Mon fils est le dernier représentant de ces deux anciennes familles, qu'avec l'aide de Dieu il relèvera, je n'en doute pas, en épousant la descendante d'une race non moins ancienne. »

J'essayais vainement de changer de conversation ; j'employais tous les moyens possibles ; par besoin de variété, peut-être aussi... mais à quoi bon entrer dans ces détails. Mistress Woodcourt n'en restait pas moins fidèle à son sujet.

« Vous avez une si haute raison, me dit-elle un soir, vous envisagez le monde avec une supériorité si rare à votre âge, que c'est pour moi un plaisir extrême que de m'entretenir avec vous de mes affaires de famille ; vous connaissez peu mon fils ; mais je crois que vous l'avez assez vu pour ne l'avoir pas oublié.

— Je me le rappelle fort bien, madame.

— Eh bien ! chère miss, que pensez-vous de son caractère ? Je voudrais avoir là-dessus votre opinion.

— Oh ! madame ! ce serait bien difficile.

— Comment cela ? Je n'y vois pas de difficulté.

— Donner son opinion sur...

— Une personne que l'on connaît si peu ? je le comprends. »

Ce n'est pas cela que je voulais dire ; nous avions vu souvent M. Woodcourt ; il avait fini par se lier intimement avec M. Jarn-dyce, et je le connaissais parfaitement ; je le dis à sa mère ; j'ajoutai qu'il paraissait fort habile comme médecin, et que la bonté qu'il avait eue pour miss Flite, son dévouement et sa douceur étaient au-dessus de tout éloge.

« Je vois que vous l'avez apprécié, répondit-elle en me serrant la main ; vous le connaissez à merveille ; Allan est un brave garçon, plein de science et de cœur, et médecin irréprochable ; mais, je dois l'avouer, néanmoins, il n'est pas sans défaut.

— Tout le monde a les siens, répliquai-je.

— Heureusement qu'il pourra se corriger et qu'il se corrigera, poursuivit la vieille dame en secouant la tête avec malice. Je vous

suis tellement attachée, qu'entre nous, je puis bien vous le dire, comme à un tiers complètement désintéressé dans la question : mon fils est l'inconstance personnifiée.

— J'aurais pensé, répondis-je, qu'il avait au contraire fait preuve d'une grande persévérance dans ses études, et qu'il apportait dans sa profession un zèle que rien n'avait pu ralentir.

— Vous avez raison ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Ah ! vraiment ?

— Pas du tout ; je parle de sa conduite dans le monde ; il est avec les femmes d'une extrême légèreté ; entourant les jeunes filles d'attentions banales qu'il leur prodigue indistinctement, et cela depuis l'âge de dix-huit ans ; il n'a jamais aimé aucune d'elles, et ne croit faire aucun mal en agissant ainsi ; affaire de politesse et d'amabilité... toujours est-il que ce n'est pas bien, chère miss.

— Non, répondis-je.

— Vous comprenez que cela pourrait donner lieu à des méprises cruelles.

— Certainement.

— Aussi lui ai-je maintes fois répété qu'il devrait se montrer plus réservé, par égard pour lui-même aussi bien que pour les autres. « Je le ferai, bonne mère, me répond-il ; vous me connaissez mieux que personne, vous savez que je n'ai pas de mauvaise intention : c'est sans y penser. » Ce qui est très-vrai, mais cela ne le justifie pas. Enfin le voilà parti et pour longtemps ; il a des recommandations excellentes, et ne sera présenté que dans de

bonnes familles, ainsi donc ne songeons plus au passé. Mais vous, chère miss ? dit la vieille dame en souriant, parlons un peu de votre chère personne.

— De moi ! mistress Woodcourt.

— Il serait trop égoïste de ne songer qu'à mon fils, parti pour faire fortune et pour trouver une femme. Quand pensez-vous, de votre côté, chercher fortune et trouver un mari, miss Summerson ? Pourquoi rougissez-vous ? »

Je ne savais pas que je rougissais, et la chose importait peu ; je répondis que j'étais si contente de mon sort, que je ne désirais nullement en changer.

— Êtes-vous si bon prophète que vous puissiez le savoir ?

— Oh ! la chose est facile ; vous épouserez quelqu'un de très-riche et du plus noble caractère ; un peu âgé ; vingt-cinq ans peut-être de plus que vous ; et vous n'en serez pas moins une excellente femme, très-aimée, très-aimable et très-heureuse.

— C'est vraiment la bonne aventure, répondis-je ; mais ce ne sera pas la mienne.

— Pourquoi donc ? Il y aurait parfaite convenance, ma chère belle ; vous êtes si active, si bien placée à la tête d'une maison, si parfaitement posée pour un pareil mariage, que je ne doute pas qu'il se fasse, et personne, croyez-le, ne vous en félicitera plus sincèrement que moi-même. »

Chose étrange, ces paroles me causèrent un profond déplaisir ; j'en fus tourmentée une partie de la nuit, et j'eus tellement honte de cette folie, que je ne l'aurais avouée à personne, pas même à

Éva, ce qui augmentait encore le malaise que j'en ressentais. J'aurais donné beaucoup pour ne pas être aussi avant dans la confiance de cette vieille dame ; l'ennui que j'éprouvais à cet égard me donnait de mistress Woodcourt les opinions les plus opposées : tantôt, je la prenais pour une femme qui voulait m'en imposer ; tantôt pour un miroir de vérité ; quelquefois elle me semblait pleine de ruse, et, l'instant d'après, j'avais la plus entière confiance en la droiture et la simplicité de son cœur. Après tout, qu'est-ce que tout cela me faisait ? Pourquoi n'allais-je pas tranquillement causer avec elle au coin de son feu, mes clefs dans mon panier, mon panier à mon bras, comme je l'aurais fait avec une autre, au lieu de m'inquiéter de ses paroles assurément fort innocentes ? J'étais attirée vers elle par une secrète influence, je désirais qu'elle m'aimât, j'étais heureuse de lui plaire ; pourquoi dès lors attacher un sentiment pénible à chaque mot qu'elle me disait ? pourquoi le peser vingt fois dans mon esprit, quelque insignifiant qu'il pût être, et souffrir d'avoir à écouter les confidences qu'elle me faisait chaque soir ; il y avait dans tout cela des contradictions perpétuelles que je ne pouvais comprendre ; ou si parfois... mais j'y reviendrai à l'occasion, il est fort inutile d'en parler à présent.

J'étais à la fois triste du départ de mistress Woodcourt et délivrée d'un grand poids depuis qu'elle avait quitté Bleak-House, lorsque l'arrivée de Caroline vint me distraire de mes préoccupations.

Elle déclara d'abord que j'étais la meilleure conseillère qui eût jamais existé ; ce à quoi Mignonne répondit que ce n'était pas une nouvelle, et moi que c'était une plaisanterie. Elle ajouta qu'elle se mariait dans trois semaines et qu'elle serait la plus heu-

reuse du monde si nous consentions à être ses filles d'honneur. Voilà bien du nouveau ; aussi je crus un instant que nous ne finirions jamais de causer, tant nous avions de choses à nous dire.

Il paraît que la banqueroute de M. Jellyby s'était arrangée à l'amiable ; que ses créanciers avaient eu pitié de lui, et qu'après leur avoir abandonné tout ce qu'il avait (peu de chose, à en juger d'après l'état de son mobilier), il était sorti de ses affaires sans être parvenu à les comprendre ; mais, en laissant à chaque intéressé l'intime conviction qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir ; il fut donc renvoyé honorablement à son bureau pour recommencer une nouvelle carrière. Que faisait-il à ce bureau ? je n'ai jamais pu le savoir ; Caroline prétendait qu'il était directeur de quelque chose à la douane ; et tout ce que je vis clairement dans cette affaire, c'est que, quand il avait besoin d'un peu plus d'argent que d'habitude, il allait aux docks pour tâcher de s'en procurer, et n'en trouvait presque jamais.

Dès qu'il se fut tranquilisé l'esprit en se dépouillant complètement comme un agneau qui se ferait tondre, et qu'il se fut logé en garni dans Hatton-Garden (où je trouvai les enfants, la première fois que j'y allai, occupés à arracher le crin des fauteuils pour s'en gonfler les joues), Caroline lui fit avoir une entrevue avec M. Turveydrop ; et M. Jellyby avait reconnu si humblement la supériorité des grâces et de la distinction du gentleman, qu'ils étaient devenus fort bons amis. Peu à peu, M. Turveydrop, se familiarisant avec l'idée du mariage de son fils, avait amené ses sentiments paternels à envisager cette union comme prochaine, et avait consenti gracieusement à ce que les jeunes gens entrassent en ménage quand bon leur semblerait.

« Et que vous a dit M. Jellyby quand vous lui avez parlé de vos projets ? demandai-je à Caroline.

— Pauvre père ! il a pleuré en disant qu'il espérait que nous serions plus heureux ensemble qu'il ne l'avait été avec maman ; il n'a pas dit ça devant Prince, mais à moi seule ; puis il ajouta : « Ma pauvre fille, on ne t'a pas enseigné à rendre ta maison agréable à ton mari, et, si tu n'as pas la ferme intention d'employer tous tes efforts pour y parvenir, il vaudrait mieux le tuer tout de suite que de l'épouser, si tu l'aimes réellement. »

— L'avez-vous rassuré, Caroline ?

— Vous comprenez qu'il était bien triste de voir papa si malheureux et de lui entendre dire de si terribles choses ; aussi je n'ai pas pu faire autrement que de pleurer avec lui ; mais je lui ai répondu que je m'appliquerais de toutes mes forces et de tout mon cœur à bien tenir ma maison ; que j'espérais qu'il viendrait chez nous tous les soirs ; qu'il y trouverait un peu de consolation et de bien-être, et que Pepy resterait avec moi. Il a recommencé à pleurer, en disant que ses pauvres enfants étaient de véritables sauvages ; et il a dit encore (ici la pauvre fille se mit à sangloter) que le plus grand bonheur qui pût leur arriver serait d'être tués tous ensemble d'un coup de tomahawk.

— M. Jellyby est loin d'être cruel, répondit Éva ; il ne pense pas un mot de ce qu'il disait alors.

— Je sais bien que papa ne voudrait pas voir mourir ses enfants ; mais il veut dire par là combien nous sommes malheureux d'avoir une mère comme la nôtre ; et je vous assure que c'est vrai, bien qu'il paraisse dénaturé de le dire. »

Je demandai à Caroline si mistress Jellyby savait que le jour de son mariage était fixé.

« Je ne pourrais pas vous le dire, répondit-elle ; vous connaissez maman ; chaque fois que je lui en parle, ce que je fais souvent, elle me regarde comme si j'étais un clocher à l'horizon, secoue la tête, me répond doucement que je la tourmente, et continue ses lettres pour Borrioboula-Gha.

— Et votre trousseau, Caroline ?

— Mon Dieu ! chère Esther, je ferai comme je pourrai ; j'ai confiance en Prince ; il est assez bon pour ne pas m'en vouloir de ce que je viens à lui si pauvrement montée ; s'il était question d'équiper un colon pour Borrioboula-Gha, maman s'en occuperait avec ardeur ; mais quand il s'agit de moi, elle ne s'en inquiète pas, et se soucie bien de savoir si j'ai l'indispensable. »

Caroline ne manquait pas d'une certaine affection pour sa mère, et ne faisait en disant ces paroles que mentionner un fait malheureusement avéré. Elle pleurait, pauvre fille ; et nous admirions si sincèrement les qualités qui, chez elle, avaient survécu, en dépit de l'abandon où elle avait grandi, qu'Éva et moi nous lui proposâmes un plan dont elle fut toute joyeuse. C'était de rester avec nous jusqu'à l'époque de son mariage et d'employer ces trois semaines à tailler, à réparer, à inventer et à coudre tout ce que nous pourrions imaginer pour lui faire un trousseau. Mon tuteur ayant approuvé cette idée, nous partîmes le lendemain pour Londres, et nous ramenâmes triomphalement Caroline avec ses cartons et ses caisses et toutes les emplettes que nous avons pu extraire d'un billet de dix livres, que M. Jellyby avait trouvé probablement aux docks et lui avait donné. Je ne sais pas tout ce que

nous aurions eu de mon tuteur si nous l'avions laissé faire ; mais nous pensâmes qu'il devait se borner à la toilette de noces et au chapeau ; il accepta le compromis ; et si jamais Caroline fut heureuse, c'est quand elle vint s'asseoir entre nous pour se mettre à l'ouvrage.

Elle ne savait pas tenir son aiguille, pauvre enfant ! et se piquait les doigts avec autant de verve que jadis elle les noircissait d'encre. Elle rougissait alors, un peu à cause de la piquûre, et un peu plus de se voir si maladroite ; mais elle ne tarda pas à triompher de son inexpérience et fut bientôt bonne ouvrière ; c'est ainsi que nous passions nos journées, travaillant de toutes nos forces avec un plaisir infini, Éva, Caroline, ma petite Charley, une lingère de la ville et moi.

En outre, elle voulut absolument que je lui apprisse à tenir une maison ; bonté divine ! l'idée de vouloir s'instruire auprès d'une personne de mon vaste mérite me parut si plaisante, que je me mis à rire, en devenant toute confuse lorsqu'elle me le demanda ; néanmoins, je lui répondis que je me mettais à sa disposition pour lui apprendre tout ce que je pouvais savoir, et je lui montrai mes livres, lui expliquai mon système, je lui donnai mes recettes, mes méthodes et tous les petits secrets de mon tatillonnage. On aurait dit qu'il s'agissait d'inventions merveilleuses, à la manière dont elle les étudiait ; et si vous aviez vu avec quel empressement elle accourait pour me suivre, dès qu'elle entendait quelque part tinter mon trousseau de clefs, vous auriez pensé que jamais plus grand imposteur que moi n'avait rencontré séide plus aveugle que Caddy Jellyby.

Si bien qu'avec notre travail et les soins du ménage, les leçons de Charley, le trictrac de mon tuteur et les duos avec Éva, le

temps s'envola plus rapidement que jamais. Les trois semaines à peu près écoulées, je ramenai Caroline chez elle pour voir un peu ce que nous pourrions y faire ; Éva et Charley restèrent à Bleak-House pour soigner mon tuteur.

Quand je dis chez elle, je parle de la maison où son père et sa mère étaient logés en garni. On faisait, à l'académie de Newman-Street, certains préparatifs pour le mariage, presque tous destinés à augmenter le bien-être du vieux gentleman et quelques-uns pour établir le jeune couple au meilleur marché possible dans le grenier de la maison ; mais le grand point pour nous c'était de disposer d'une manière décente l'appartement garni de Hatton pour le déjeuner de noces, et d'inculquer à mistress Jellyby quelque notion de la solennité qui allait avoir lieu.

Entreprise difficile, car mistress Jellyby occupait, avec le jeune homme maladif qui lui servait de secrétaire, la pièce principale, située sur le devant de la maison ; cette pièce était jonchée de papiers déchirés et de documents africains, autant qu'une étable mal tenue peut l'être de litière. C'était là qu'elle restait depuis le matin jusqu'au soir, avalant du café, dictant des lettres et donnant à heure fixe des audiences relatives à Borrioboula-Gha. Le jeune secrétaire, qui paraissait décliner chaque jour, prenait ses repas au dehors. Quand M. Jellyby rentrait, il grognait un peu, et descendait à la cuisine, où il mangeait, si toutefois la servante avait quelque chose à lui donner ; après quoi, sentant bien qu'il gênait, il sortait de la maison et se promenait dans la rue au brouillard et à la pluie ; quant aux enfants, ils se traînaient jusqu'en haut de l'escalier, qu'ils dégringolaient ensuite, comme ils avaient toujours fait.

L'impossibilité de produire ces pauvres petits sous un aspect convenable, le jour de la cérémonie, étant hors de doute, je proposai à leur sœur de les reléguer dans leur mansarde le jour du mariage, de les y rendre aussi heureux que possible en l'honneur de la fête, et de concentrer tous nos efforts sur leur mère et sur la salle du festin. Mistress Jellyby exigeait pour sa part beaucoup de soins particuliers, si on voulait qu'elle fût présentable, l'échelle que formait dans son dos le lacet blanc qui retenait son corsage, s'étant considérablement élargie depuis ma première visite, et sa chevelure ressemblant à la crinière d'un cheval de boueur.

Pensant donc que l'exhibition du trousseau de Caroline serait le meilleur moyen d'aborder la question, j'invitai mistress Jellyby, un soir, après le départ du secrétaire, à venir dans la chambre de sa fille, où nous avions étalé toutes nos jolies choses sur le lit.

« Ma chère miss Summerson, répondit-elle en quittant son pupitre avec sa douceur ordinaire, tout cela est du dernier ridicule, bien que l'assistance que vous avez prêtée à ma fille soit une preuve de votre bonté ; mais il y a pour moi quelque chose de si étrangement absurde dans la pensée de voir Caddy se marier !... Caddy, folle et niaise que vous êtes ! »

Elle n'en monta pas moins et considéra tout ce qui était sur le lit avec cet air distrait qui lui était habituel ; puis, secouant la tête, elle me dit en souriant : « Miss Summerson, avec la moitié de ce qu'on a dépensé là, cette folle enfant aurait pu s'équiper pour l'Afrique. »

En descendant, elle me demanda s'il était vrai que cette ennuyeuse affaire dût réellement avoir lieu le mercredi suivant, et, sur ma réponse affirmative : « Est-ce qu'on aura besoin de mon

cabinet ? dit-elle ; chère miss Summerson, il est tout à fait impossible que mes papiers soient mis ailleurs. »

Je pris la liberté de lui dire qu'il était indispensable qu'elle nous prêtât son cabinet, et que je ne croyais pas impossible de placer ailleurs les papiers qui s'y trouvaient : « Fort bien, chère miss ; vous savez cela mieux que moi : seulement, en me forçant à prendre un secrétaire, accablée de besogne comme je le suis, Caddy m'a dérangée au point que je ne sais plus où donner de la tête. Nous avons une séance de la Société de ramification mercredi vers trois heures ; ce mariage est un grave inconvénient.

— Qui ne se renouvellera pas, répondis-je en souriant ; Caddy ne se mariera probablement qu'une fois.

— C'est vrai, ma chère ; faites donc ce que vous jugerez convenable. »

Restait à savoir quelle toilette aurait mistress Jellyby. Rien n'était plus curieux que le regard paisible qu'elle nous jetait de son bureau pendant que sa fille et moi nous discussions cette affaire importante. De temps en temps elle secouait la tête avec un sourire de demi-tolérance, comme un être supérieur qui voulait bien, quoique avec peine, supporter nos discours frivoles.

L'état de sa garde-robe ajoutait encore aux difficultés de l'entreprise ; nous parvînmes cependant à organiser un costume convenable pour une mère de condition moyenne en pareille circonstance.

Sa maison n'était certes pas grande ; mais je suis persuadée qu'eût-elle eu pour logement Saint-Pierre ou Saint-Paul, le seul avantage qu'elle y aurait trouvé eût été d'avoir plus d'espace à

mettre sens dessus dessous ; tout ce qu'on pouvait casser dans la maison était en pièces ; tout ce qu'il avait été possible d'endommager d'une façon ou d'une autre était flétri, souillé, déchiré ; tout ce qui pouvait être sale, depuis les genoux des enfants jusqu'à la plaque de la porte, avait autant de crasse et de boue qu'ils en pouvaient porter.

Le pauvre M. Jellyby, qui parlait bien rarement, et qui, à la maison, restait presque toujours assis dans un coin, la tête appuyée contre le mur, s'intéressant aux efforts que nous faisons pour mettre un peu d'ordre dans tout ce gâchis, ôta son habit et voulut nous aider ; mais quand nous ouvrîmes les cabinets, tant d'objets incroyables s'en échappèrent de tous côtés, débris de pâtés moisies, restes de bouteilles, bonnets à fleurs, monceaux de lettres, cornets de thé, souliers d'enfants, bottes de monsieur, chapeaux de madame, bois de chauffage, pains à cacheter, couvercles de marmites, sucre fondu dans de vieux sacs de papier, tabourets, brosses à tête, morceaux de pain, tartines de beurre, livres dépareillés, bouts de chandelles retournés dans des flambeaux cassés, coquilles de noix, têtes de crevettes, paillassons, café en poudre, gants et ombrelles, etc., qu'il en fut effrayé et sortit de la maison ; mais chaque fois qu'il rentrait, il ôtait son habit, s'asseyait la tête contre le mur, et nous aurait aidés s'il avait su comment faire.

« Pauvre père ! me disait Caddy la veille du grand jour, alors que nous étions parvenus à mettre les choses en ordre, il est cruel de le quitter ; mais qu'aurais-je pu pour lui, quand même je serais restée ? Depuis que je vous connais, chère amie, j'ai essayé plus d'une fois de ranger et de nettoyer ; mais, à quoi bon ? maman et l'Afrique remettent tout à l'envers. Nous n'avons jamais

eu de servantes qui n'aient fini par boire ; maman n'est bonne qu'à tout gâter. »

M. Jellyby n'entendait pas ce que me disait sa fille ; mais il semblait fort triste, et je crus voir qu'il pleurait.

« Mon cœur se brise quand je le regarde, poursuivit Caddy en pleurant à son tour ; et moi qui espère être si heureuse avec Prince, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il fut un jour, comme ce soir, où il espéra de tout son cœur être heureux avec maman.

— Quelle amère déception, ma chère enfant ! » dit M. Jellyby en promenant lentement son regard autour de lui ; c'était la première fois que je lui entendais dire trois paroles de suite. Caddy se leva et courut l'embrasser.

« Ma chère enfant, reprit-il, ne prends jamais...

— Prince ? balbutia Caroline.

— Si, mon enfant, épouse-le ; mais ne prends jamais...

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas que je prenne, cher papa ? dites-le-moi, lui demanda Caddy en lui passant les bras autour du cou.

— Ne prends jamais une mission, mon enfant. »

Il laissa tomber un gémissement, appuya sa tête contre le mur, et c'est la seule allusion qu'il ait jamais faite devant moi à la question africaine. Je suppose qu'il fut un temps où il parlait davantage et où il montrait plus de vivacité, mais l'abattement complet où je le voyais plongé paraissait déjà fort ancien, la première fois que je le vis.

Je crus, ce soir-là, que mistress Jellyby n'en finirait pas de jeter son regard plein de sérénité sur ses paperasses et de prendre du café. Il était plus de minuit quand elle nous abandonna son cabinet ; et le nettoyage dont il avait besoin était si décourageant, que la pauvre Caroline, fatiguée au delà de toute expression, se laissa tomber sur une chaise au milieu de la poussière, et ne put retenir ses larmes. Mais elle reprit bientôt courage, et nous fîmes des merveilles avant d'aller nous coucher. Aussi, le lendemain matin, à l'aide de quelques fleurs et de beaucoup d'eau de savon, le cabinet de mistress Jellyby offrait-il un aspect tout à fait réjouissant ; le déjeuner, quoique très-simple, avait bonne apparence, et la mariée était charmante. Quant à Éva, je ne crois pas qu'il ait jamais existé de figure plus ravissante que la sienne.

Nous organisâmes une petite fête pour les enfants, dans la mansarde où ils couchaient : Pepy occupa la place d'honneur. Caroline vint se faire voir en toilette de mariée à ces pauvres anges, qui frappèrent dans leurs mains en criant hurra ! de toute leur force. Elle se mit à pleurer en songeant qu'elle allait partir, et les embrassa mille et mille fois, jusqu'au moment où Prince vint la chercher ; ce que voyant, je regrette d'avoir à le dire, Pepy se jeta sur son beau-frère et le mordit tant qu'il put. M. Turveydrop attendait Caroline au salon dans toute la pompe de son maintien et de ses grâces ; il lui donna sa bénédiction avec attendrissement et fit entendre à mon tuteur que le bonheur de son fils était son propre ouvrage, et qu'il avait tout sacrifié pour arriver à ce but. « Ils vivront chez moi, disait-il ; ma maison est assez grande pour qu'ils y soient commodément ; et je suis heureux de les abriter sous mon toit. J'aurais désiré, vous le comprenez, cher monsieur, car vous vous souvenez du prince régent, mon illustre modèle, j'aurais désiré que mon fils entrât dans une famille où il y aurait

eu plus de grâce et de tournure ;... mais que la volonté de Dieu soit faite ! »

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre chez mistress Jellyby, les convives peu nombreux s'occupaient exclusivement des intérêts publics. C'étaient d'abord mistress Pardiggle et son mari, gentleman obstiné, avec un habit trop large, une perruque de chiendent, et qui, d'une voix de basse retentissante, parlait continuellement de sa légère offrande, de celle de sa femme et de l'obole donnée par ses enfants ; M. Gusher, avec ses cheveux rejetés violemment en arrière, ses tempes osseuses et luisantes, ne représentant pas le moins du monde un amant désappointé, mais plutôt l'heureux futur d'une lady, sinon jeune, du moins célibataire, mademoiselle Wisk, qui faisait également partie de la fête, et dont la mission, dit mon tuteur, était de prouver au monde que l'homme et la femme n'ont ici-bas d'autre mission que d'aller de meeting en meeting provoquer des résolutions déclaratoires sur tout en général ; puis une dame extrêmement sale, avec son chapeau de travers et un châle où était restée l'étiquette du marchand et dont la maison, à ce que nous dit Caroline, offrait le tableau d'un désert dégoûtant, mais dont l'église ressemblait à une foire d'objets de curiosités. Enfin un gentleman ergoteur qui avait, disait-il, pour mission la fraternité universelle, mais qui semblait fort mal avec toute sa famille, complétait l'assemblée.

Je ne crois pas, quand on l'aurait fait exprès, qu'il fût possible de trouver des gens ayant moins de rapport avec la circonstance qui les réunissait. De toutes les missions, la seule qu'ils ne pussent pas supporter était la vile mission des intérêts domestiques. Miss Wisk alla même jusqu'à nous dire avec indignation, un peu avant de nous mettre à table, que penser que la mission

de la femme se renfermait principalement dans la sphère étroite du foyer était une calomnie outrageante que l'homme, indigne tyran de l'autre sexe, se plaisait à répandre. Une autre singularité qui me frappa, c'est que personne, à l'exception de M. Gusher, dont la mission était, comme je l'ai dit ailleurs, de tomber en extase devant la mission de n'importe qui, ne faisait cas de la mission du voisin. L'unique remède à tous les maux de la société, d'après mistress Pardiggle, était de poursuivre le pauvre, de le saisir et de lui appliquer la bienfaisance comme une camisole de force. Pour miss Wisk, l'émancipation de la femme était la seule chose au contraire qui pût sauver le genre humain ; et tandis qu'elle soutenait cette thèse avec ardeur, mistress Jellyby souriait à la vision lointaine de Borrioboula-Gha.

Mais revenons au mariage de Caroline ; nous nous rendîmes à l'église, où M. Jellyby conduisit la mariée. Venait ensuite le vieux M. Turveydrop, et je n'en dirai jamais assez pour rendre justice à l'air incroyablement distingué avec lequel ce gentleman, son chapeau sous le bras gauche (l'intérieur présenté au ministre comme la bouche d'un canon), les yeux épanouis jusqu'aux bords de sa perruque, le cou roide, l'épaule haute, se tint derrière Éva et moi pendant toute la cérémonie. Miss Wisk, d'un extérieur naturellement peu agréable, écouta les paroles consacrées, si révoltantes à l'égard de la femme, avec le plus profond dédain. Quant à mistress Jellyby, dont le regard et le sourire conservaient leur éternelle sérénité, nul, parmi tous ceux qui étaient là, n'avait l'air aussi complètement étranger au mariage qui se faisait sous ses yeux.

Nous revînmes déjeuner ; mistress Jellyby occupa le haut bout de la table et son mari se plaça vis-à-vis.

Avant d'entrer dans la pièce où le repas avait lieu, Caroline avait couru chez les enfants pour les embrasser de nouveau et pour leur dire qu'elle s'appelait maintenant Caroline Turveydrop ; mais, au lieu de causer une agréable surprise à Pepy, cette information le mit dans une telle colère, que sa sœur m'ayant envoyé chercher pour le calmer, je ne pus faire autrement que de consentir à ce qu'il vînt déjeuner avec moi ; je le pris donc sur mes genoux, et sa mère, voyant alors dans quel état se trouvait son tablier, ne put s'empêcher de lui dire : « Vilain Pepy ! quel petit cochon vous faites ! » Mais elle ne s'en troubla pas autrement. Pepy fut très-sage tout le temps du repas, si ce n'est qu'ayant descendu le Noé d'une arche que je lui avais donnée le matin, il le trempait dans mon verre pour le mettre ensuite dans sa bouche.

Mon tuteur, avec sa bienveillance accoutumée, son esprit plein de tact et sa figure aimable, finit par égayer le repas en dépit des convives dont chacun ne savait parler que de son propre sujet ; et je ne sais pas ce que nous serions devenus s'il n'y avait pas été ; car tous les hôtes de mistress Jellyby, ayant pour les mariés un véritable mépris, et M. Turveydrop se considérant, en vertu de sa suprême distinction, comme infiniment supérieur à toute la compagnie, le cas devenait extrêmement embarrassant.

Enfin, le moment arriva de se séparer ; tous les bagages de Caroline furent attachés sur la voiture qui devait avec son mari l'emporter à Gravesend, et nous fûmes touchés de voir la pauvre enfant donner un dernier regret à ce déplorable intérieur et se suspendre au cou de sa mère avec la plus vive affection.

« J'ai bien du chagrin, lui disait-elle au milieu de ses sanglots, de n'avoir pas pu continuer à écrire sous votre dictée, maman ;

j'espère que vous me le pardonnez aujourd'hui.

— Je vous ai déjà répondu cent fois que j'avais pris un jeune homme à votre place et qu'il n'était plus question de cela, disait mistress Jellyby.

— Vous n'êtes pas fâchée contre moi, maman ? je vous en prie, dites-le-moi bien avant que je parte.

— Vous êtes folle, Caroline ; est-ce que j'ai l'air mécontent ? est-ce qu'il est dans ma nature de me fâcher, et d'ailleurs, est-ce que j'en aurais le temps ?

— Ayez soin de papa jusqu'à mon retour, maman. »

Mistress Jellyby ne put pas s'empêcher de rire : « Petite sottise, enfant romanesque, dit-elle en frappant légèrement sur l'épaule de sa fille ; soyez tranquille et partez ; nous nous quittons fort bien ensemble ; adieu, Caddy, soyez heureuse ; encore adieu. » Caroline alla embrasser son père, appuya sa joue contre la sienne et le berça doucement comme on fait à un enfant malade pour endormir sa douleur ; puis, son père la quitta, prit son mouchoir de poche et alla s'asseoir sur l'escalier, la tête contre le mur ; j'espère que les murailles avaient pour lui quelque consolation secrète, et je le crois réellement.

Prince, prenant alors sa femme par la main avec l'émotion la plus profonde, se tourna vers son père dont le maintien superlatif était vraiment écrasant :

« Merci mille fois encore, dit-il au vieux gentleman en lui baisant la main ; oh ! mon père ! que de reconnaissance pour toutes vos bontés !

— Oh ! oui, murmura Caroline tout en larmes.

— J'ai fait mon devoir, cher fils et chère fille, répondit M. Turveydrop ; et je trouverai dans le regard d'une sainte qui plane au-dessus de nous, comme dans votre constante affection, la récompense de tous mes sacrifices. Vous ne manquerez pas à vos devoirs envers moi, j'en ai la certitude.

— Jamais, mon père, s'écria Prince.

— Jamais, jamais, cher monsieur Turveydrop, ajouta Caroline.

— Cela doit être, continua le vieux gentleman, et j'y compte assurément ; chers enfants ! ma maison est la vôtre ; mon cœur est à vous avec tout ce qui m'appartient. Je ne vous quitterai jamais ; la mort seule pourra nous séparer ; mon fils, je suppose que vous avez l'intention de rester huit jours absent.

— Oui, mon père, d'aujourd'hui en huit nous serons de retour.

— Mon cher enfant, permettez-moi, dans la circonstance exceptionnelle où nous sommes, de vous recommander la plus grande exactitude ; il est de la plus haute importance de conserver vos élèves et les pensions que vous avez ; les habituées du cours pourraient aussi se formaliser d'une absence trop prolongée.

— D'aujourd'hui en huit nous arriverons pour dîner, mon père.

— Très-bien ! mon enfant ; vous trouverez, ma chère Caroline, du feu dans votre chambre et le dîner servi dans mon appartement. Si, si, mon fils, ajouta-t-il en prévenant quelque objection de Prince sur l'embarras que cela pourrait lui causer ; vous seriez

comme dépayés dans votre nouveau logement ; c'est pourquoi vous dînez chez moi le jour de votre arrivée. Et, maintenant soyez bénis, chers enfants ! »

Ils partirent, et je ne sais pas qui des deux m'étonna davantage, de mistress Jellyby ou de M. Turveydrop. Au moment où nous allions monter en voiture, M. Jellyby vint me trouver dans la salle, me prit les mains qu'il pressa dans les siennes, et ouvrit deux fois la bouche sans rien dire ; je crus toutefois comprendre les remerciements qu'il voulait m'adresser. « Je vous en prie, lui répondis-je, ne parlons pas de cela, je serai toujours heureuse de vous être agréable. »

« J'espère que ce mariage tournera bien, tuteur, dis-je à M. Jarndyce en roulant vers Bleak-House.

— Je l'espère aussi, petite femme ; mais, patience, nous verrons cela plus tard.

— Est-ce qu'aujourd'hui le vent est de l'est ? me hasardai-je à lui demander.

— Non, répondit-il en riant.

— Mais peut-être l'a-t-il été ce matin ?

— Non, » répondit-il de nouveau. Non, dit aussi mon Éva en secouant sa jolie tête couronnée de fleurs mêlées à ses cheveux d'or, et qui l'aurait fait prendre pour l'image du printemps. « Et que savez-vous du vent d'est, vilain amour ? » lui dis-je en l'embrassant.

Il y a bien longtemps de cela, et je sais bien que c'était leur affection pour moi qui le leur faisait dire ; mais il faut que je

l'écrive, quitte à l'effacer aussitôt ; j'ai trop de plaisir à me le rappeler encore ; ils répondirent « que le vent d'est ne pouvait pas souffler quand certaine personne était là, et que le soleil et la brise d'été suivaient partout dame Durden. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

31

TOME SECOND.

Il y avait quelques jours seulement que nous étions revenus à Bleak-House, lorsqu'un soir je montai dans ma chambre pour jeter un coup d'œil, par-dessus l'épaule de Charley, sur la page d'écriture qu'elle s'appliquait à faire. En dépit de ses efforts, écrire était pour elle une besogne impossible ; la pauvre enfant paraissait dépourvue de toute influence sur sa plume, qui semblait, au contraire, s'animer entre ses doigts d'une perversité sans égale : elle allait tout de travers, faisait un crochet, s'arrêtait court, élaboussait et se rebiffait comme un âne sur lequel on est monté sans son agrément. Rien n'était plus drôle que de voir faire des lettres si vieilles par des mains si jeunes ; les unes ridées et chancelantes, les autres si potelées et si fraîches. Elle était pourtant d'une adresse peu commune, et avait, pour bien des choses, les doigts les plus agiles qu'il fût possible de voir.

« Eh bien ! lui dis-je en regardant une quantité d'O carrés, triangulaires ou en forme de poires de toute espèce, nous faisons des progrès ; si nous pouvions finir par un O qui fût rond, ce serait très-bien, Charley. »

J'en fis un, Charley en fit un autre ; mais sa plume ne voulut ni rejoindre le point de départ, ni s'arrêter convenablement, et l'O de Charley eut une queue.

« N'importe, lui dis-je, nous y arriverons avec le temps. »

Charley posa la plume, ouvrit et ferma plusieurs fois sa petite main crispée, regarda la page qu'elle venait de faire avec un sérieux où l'orgueil était mêlé de doute, se leva et me fit une révérence en me disant :

« Merci bien, miss ; vous connaissez une pauvre femme que l'on appelle Jenny ?

— Oui ; la femme d'un briquetier, n'est-ce pas ?

— Elle m'a demandé, l'autre jour, si je n'étais pas la petite femme de chambre de la jeune lady ; c'était de vous qu'elle parlait, et j'ai répondu oui, miss.

— Je croyais qu'elle avait quitté ce pays-ci pour aller vivre ailleurs ?

— Oui, miss ; elle était partie ; mais elle est revenue dans sa maison avec une autre femme qui s'appelle Liz ; connaissez-vous Liz aussi, miss ?

— Je crois l'avoir vue ; mais j'ignorais son nom.

— Elles sont revenues toutes les deux, miss, après avoir couru tout le pays.

— Tout le pays, Charley ?

— Oui, miss ; et il y a trois ou quatre jours, cette pauvre femme est venue auprès de la maison dans l'espoir qu'elle vous

apercevrait ; c'est alors qu'elle m'a vue, parce que j'étais sortie, et qu'elle a trouvé que j'avais l'air de votre petite servante, ajouta Charley avec un éclat de rire rempli de joie et d'orgueil.

— Vraiment, Charley ?

— Oui, miss, vraiment. »

Et Charley, après un autre éclat de rire où vibrait la joie la plus pure, reprit le sérieux qui convenait à ses fonctions de femme de chambre.

« Et où as-tu vu Jenny ? lui demandai-je.

— Près de la boutique du docteur, me dit-elle ; et sa figure s'attrista, car la chère petite portait encore ses habits de deuil.

— Est-ce que la pauvre femme est malade ?

— Non, répondit Charley ; c'est quelqu'un qui s'est retiré chez elle, et qui court le pays sans savoir où aller ; un pauvre garçon bien malheureux ; ni père, ni mère, personne au monde ! comme serait mon pauvre Tom, si Emma et moi nous étions mortes après mon père. Et les yeux de Charley s'emplirent de larmes.

— Et c'est pour lui qu'elle allait chercher quelque médicament ?

— Oui, miss ; elle a dit comme ça, qu'une fois il en avait fait autant pour elle. »

Ma petite femme de chambre croisait ses mains avec tant de ferveur, et me regardait d'une manière si expressive, que je n'eus pas grand'peine à deviner sa pensée.

« Je crois, lui dis-je, que nous ferions bien d'aller au cottage, et de voir où en est ce pauvre garçon. »

La rapidité avec laquelle Charley m'apporta mon chapeau et mon voile, s'enveloppa d'un grand châle qu'elle attachait soigneusement, et se déguisa en petite vieille, exprimait assez que j'avais prévenu ses désirs. Nous sortîmes toutes les deux sans rien dire à personne.

Il faisait nuit ; le temps était froid et les arbres frissonnaient sous la bise ; la pluie, qui tombait à torrents depuis plusieurs jours, venait de cesser ; le vent avait chassé les nuages au-dessus de nos têtes ; mais le ciel était sombre, malgré les étoiles qui commençaient à briller ; au couchant, une lueur mourante donnait à l'horizon quelque chose de sinistre, et sur ce fond livide se détachait une ligne de nuées épaisses, qui ressemblaient à une mer frappée d'immobilité au milieu de la tempête ; une teinte rougeâtre flamboyait du côté de Londres ; et cette lumière sanglante, qui ne semblait pas appartenir à la terre, suspendue, entre d'immenses ténèbres, au-dessus de la Cité qu'on ne voyait pas, et de ses habitants sans nombre, formait, avec le pâle reflet du ciel, un contraste d'une grandeur effrayante.

Je ne savais pas assurément ce qui allait m'advenir ; mais je me suis toujours rappelé que quand je m'arrêtai à la porte du jardin pour regarder l'état du ciel, j'éprouvai un sentiment indéfinissable, et je me vis moi-même sous un aspect tout différent de celui que j'avais alors. Cette impression étrange est restée dans mon esprit, associée avec l'endroit et l'heure où je la ressentis si vivement ; avec les rumeurs lointaines de la ville, les aboiements d'un chien, et le bruit d'une voiture qui descendait la colline.

C'était un samedi soir ; la plupart des habitants du hameau vers lequel nous nous dirigeons étaient au cabaret : nous trouvâmes leurs masures plus tranquilles, mais tout aussi misérables qu'à ma première visite ; les foyers étaient allumés et répandaient autour de nous leur vapeur étouffante et leur lumière bleuâtre.

Arrivées au cottage où la lueur d'une chandelle se distinguait à travers les vitres rapiécées, nous entrâmes après avoir frappé à la porte. Un air épais, malsain et d'une odeur particulière, remplissait toute la pièce. La mère du petit enfant que j'avais vu mourir dans cette chambre, était assise auprès d'un feu presque éteint ; en face d'elle, un jeune garçon tout en guenilles, accroupi sur le carreau, s'appuyait au coin de la cheminée ; il portait sous son bras les fragments d'une casquette de fourrure, et tâchait de se réchauffer, car il tremblait au point d'en ébranler la fenêtre et la porte disjointes.

En entrant, j'avais adressé la parole à Jenny, sans écarter mon voile ; au son de ma voix, le malheureux s'était redressé tout à coup, et m'avait regardée avec une singulière expression d'étonnement et de frayeur.

J'étais si évidemment la cause de son effroi, que je restai près de la porte.

« J'veux pas aller au cimetière, murmura-t-il, j'veux pas y aller, je l'veux pas que j'vous dis. »

— Ne faites pas attention, madame, me dit tout bas Jenny ; c'est la fièvre ; mais sa tête lui reviendra. Et se retournant vers le malade : Jo, dit-elle, qu'est-ce qui te prend, mon garçon ?

— J'sais bien pourquoi qu'elle vient, répondit le pauvre Jo.

— Qui ça qu'tu veux dire !

— C'te lady qui vient m'prendre pour aller au ceumetière ; mais j'veux pas y aller, je l'veux pas, que j'vous dis ; elle irait m'y faire enterrer. »

Il eut un redoublement de frisson, et, se replaçant contre le mur, il fit trembler la cabane.

« Depuis ce matin, reprit Jenny avec douceur, il parle de cimetière, de belle dame et de souverain, sans qu'on puisse y rien comprendre. Allons, Jo, c'est milady ; qu'est-ce que tu as à la regarder comme ça ?

— Milady ! répliqua-t-il d'un air de doute en mettant son bras au-dessus de ses yeux brûlants pour mieux m'examiner. Milady ! elle ressemble pourtant ben à l'autre ; c'est pas l'chapeau ni la robe, mais c'est tout comme l'autre. »

Ma petite Charley, qui devait à ses malheurs une expérience prématurée, avait ôté son chapeau et son châle, et, prenant une chaise, y fit asseoir le pauvre Jo avec toutes les attentions d'une vieille garde-malade, si ce n'est que la vieille garde n'aurait pas eu sa figure enfantine, qui parut gagner la confiance du patient.

« Dites-le-moi, vous, reprit-il en s'adressant à elle, c'te lady-là, c'est-i' pas l'autre ? »

Charley lui fit un signe négatif en l'enveloppant avec soin des haillons qu'il portait, de manière qu'il pût avoir moins froid.

« Alors, murmura-t-il, j' s'pose que c'est pas elle.

— Je suis venue pour vous voir, lui dis-je, et pour essayer de vous faire un peu de bien. Qu'est-ce que vous éprouvez ?

— J’suis tout gelé, répondit-il d’une voix rauque, en promenant autour de moi ses yeux hagards ; et j’brûle tout de même ; j’suis comme dans le feu et dans la glace ; j’ai froid et pis j’brûle, et pis j’ai froid. Ma tête est gourde comme si je devenais fou ; et j’ai si soif ! pis, dans mes os, c’est qu’une souffrance.

— Depuis quand est-il ici ? demandai-je à la femme du briquetier.

— Depuis ce matin, répondit-elle ; je l’ai trouvé au coin de la ville. Nous nous étions connus à Londres ; n’est-ce pas, Jo

— Tom-all-Alone’s, balbutia-t-il ; et laissant retomber sa tête sur sa poitrine, il murmura des mots sans suite, comme en rêve.

« Quand est-il arrivé ? demandai-je encore à Jenny.

— J’ai parti de Londres hier, répondit Jo lui-même ; faut que j’aille en queuqu’endroit.

— Où cela, mon pauvre Jo ?

— Queuque part, reprit-il d’une voix plus forte. J’ai été dit d’circuler, encore pus qu’auparavant, d’pis qu’ l’autre m’a donné un souverain. Mistress Sangsby, alle est toujours à me guetter, à me tourmenter à c’tte fin que j’m’en aille. Qué qu’j’y ai fait à elle ? et y sont tous après moi, à m’tourmenter pour m’faire en sauver ; tretous enfin, depis que j’mè lève jusqu’au soir ; eh ben ! j’m’en vas queuqu’part. C’est là que j’vas. Alle m’a dit l’aut’fois dans Tom-all-Alone’s qu’alle était de Stobuns, et j’ai pris la route de Stobuns ; autant c’telle-là qu’une autre. »

Il finissait toujours par s’adresser à Charley.

« Que faire de lui ? demandai-je à la femme en la prenant à part. Il ne peut pas voyager dans l'état où il est, alors même qu'il saurait où aller.

— J'n'en sais pas pus que les morts, répondit-elle en jetant sur Jo un regard de compassion. Et s'ils pouvaient nous le dire, pe't-être ben qu'les morts en sauraient plus long qu'moi. J'l'ai gardé ici par pitié ; j'y ai donné un peu de bouillon et de la médecine que j'ai pris chez l'docteur ; Lize est allée pour voir si queuqu'un voudrait le prendre (mon p'tit est couché là ;... c'est son petit à elle, mais j'parle toujours comme s'il était à moi), et je peux pas l'garder longtemps ; car si mon homme rentrait et qu'il le trouve à la maison, il serait ben assez dur pour le mettre à la porte et pourrait ben le cogner. Écoutez ! c'est Lize qui revient. »

Lize entra précipitamment et Jo se leva de sa chaise, sentant d'une manière confuse qu'il devait s'en aller. Je ne sais pas à quel instant l'enfant s'était éveillé, ni à quel moment ma petite femme de chambre l'avait pris dans ses bras ; toujours est-il qu'elle le promenait en calmant ses cris d'une façon toute maternelle, comme si elle était encore dans le grenier de mistress Blinder, avec son frère et sa sœur.

Lize avait été chez tous ceux qui sont chargés du service de l'hôpital et rentrait aussi avancée qu'auparavant ; le matin, on lui avait dit qu'il était trop tôt pour admettre un malade, et, le soir, que l'heure était passée. Celui-ci l'avait adressée à celui-là qui l'avait renvoyée à tel autre d'où il avait fallu qu'elle revînt chez le premier ; ce qui me fit supposer que ces messieurs avaient été choisis pour leur habileté, non pas à remplir leurs devoirs, mais à les éluder. Elle arrivait tout essoufflée, car elle avait couru tout le long du chemin, et s'écria d'un air effaré :

« Jenny, ton maître est sur la route et va bientôt rentrer ; il est suivi du mien qui n'tardera pas non plus ; que le Seigneur ait pitié de ce garçon ; nous ne pouvons rien pour lui. »

Elles rassemblèrent quelques sous à la hâte, les lui mirent dans la main, et Jo sortit de la maison en les remerciant à peine et sans savoir ce qui le faisait partir.

« Donnez-moi l'enfant, dit la mère à Charley ; merci bien de votre bonté ; bonsoir, Jenny ! Ma jeune dame, si mon maître ne s'en prend pas à moi quand il va être rentré, j'irai regarder dans tous les coins où ce qu'il est possible que ce pauvre gars se soit fourré et je recommencerai demain matin. »

Elle s'enfuit bien vite et l'instant d'après, quand nous passâmes devant sa mesure, nous la vîmes sur sa porte, chantant tout bas pour endormir son enfant qui pleurait, et guettant avec inquiétude le retour de son ivrogne. Je n'osais pas m'arrêter dans la crainte de lui attirer quelque reproche ; mais il était impossible d'abandonner le pauvre Jo et de le laisser mourir. J'en parlai à Charley qui connaissait mieux que moi ce qu'on pouvait faire pour lui ; et sa vivacité naturelle égalant sa présence d'esprit, elle eut bientôt retrouvé notre malade à côté du four à briques.

Je pense qu'il avait emporté de Londres un petit paquet de hardes que sans doute on lui avait volé ou qu'il avait perdu, car il n'avait sous le bras que sa misérable casquette et s'en allait tête nue, bien que la pluie eût recommencé et tombât maintenant à verse. Il s'arrêta quand nous l'appelâmes et parut fort effrayé lorsque je m'approchai de lui.

« Venez avec nous, lui dis-je, nous vous procurerons un logement pour la nuit.

— J'ai pas besoin d'logis, répondit-il ; j'vas me coucher dans le tas de briques chaudes, là-bas.

— Mais vous ne savez donc pas que vous pourriez y mourir ? lui dit Charley.

— On meurt partout, répliqua Jo ; dans une maison tout comme ailleurs ; alle sait ben où, j'y ai montré l'endroit. J'mou-rons par maisonnées dans Tom-all-Alone's ; et si alle n'est pas l'autre, dit-il tout bas à Charley d'une voix râlante, c'est pas non pus l'étrangère ; y en a donc trois, alors ? »

Charley me regarda tout effrayée ; je me sentais moi-même un peu troublée par le regard étincelant que Jo arrêta sur moi. Cependant à un signe que je lui fis, pour l'engager à venir, il n'hésita plus à nous suivre, paraissant obéir à une certaine influence que j'exerçais sur lui. Nous avions peu de chemin à faire, seulement la colline à monter ; mais je craignis un instant d'avoir besoin d'assistance pour gagner la maison, tant la marche de Jo était incertaine et tremblante. Il ne se plaignait pas néanmoins et paraissait pour lui-même d'une étrange indifférence. Quand nous fûmes arrivés, je le laissai dans l'antichambre, où il se blottit dans l'embrasure d'une fenêtre, regardant avec insouciance le confort dont il était environné ; et j'entrai dans le salon pour parler à mon tuteur. J'y trouvai M. Skimpole qui était arrivé par la voiture du soir, ainsi qu'il faisait fréquemment sans avertir et sans jamais apporter le moindre bagage, se réservant d'emprunter ce dont il avait besoin.

Ils vinrent immédiatement avec moi pour examiner Jo ; les domestiques entouraient le pauvre malade. Charley était assise auprès de lui sur une banquette, et lui, il était là tout tremblant

comme un animal blessé qu'on vient de trouver dans un fossé, sur le grand chemin.

« Sa maladie me paraît très-grave, dit mon tuteur après lui avoir adressé plusieurs questions ; qu'en pensez-vous, Léonard ?

— Vous feriez bien de le mettre dehors, répondit M. Skimpole.

— Mais vous n'y songez pas ! répliqua mon tuteur d'un ton presque sévère.

— Mon cher Jarndyce, vous savez, je ne suis qu'un enfant, grondez-moi si je le mérite ; mais j'ai toujours eu pour tout cela une répugnance que je n'ai jamais pu vaincre alors même que j'exerçais la médecine ; vous le trouvez fort malade, vous venez de le dire, et j'ajouterai que c'est une fort mauvaise maladie. »

M. Skimpole était rentré dans le salon, où il nous parlait ainsi avec son aisance habituelle :

« C'est un enfantillage, direz-vous, poursuivit-il en nous regardant avec gaieté ; je ne dis pas non, mais je ne suis qu'un enfant et n'ai pas la prétention qu'on me prenne pour autre chose. Si vous le mettez à la porte, vous ne ferez que le replacer où il était avant ; il n'y sera pas plus mal qu'il n'y était tout à l'heure. Faites plus si vous voulez, donnez-lui six pence, quatre schellings ou cinq livres... vous savez compter, vous autres ; mais débarrassez-en la maison.

— Et que deviendra-t-il ? demanda mon tuteur.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit M. Skimpole en haussant les épaules et en souriant de son agréable sourire ; mais

je ne doute pas le moins du monde qu'il ne devienne quelque chose.

— N'est-ce pas horrible de songer, continua mon tuteur à qui j'avais brièvement raconté les efforts inutiles des deux femmes, que, si ce malheureux était condamné pour n'importe quel crime, l'entrée de l'hôpital lui serait ouverte à deux battants et qu'on l'y soignerait à merveille ?

— Mon cher Jarndyce, reprit M. Skimpole, pardonnez-moi la simplicité de ma question comme venant d'une créature parfaitement ignorante des affaires de ce bas monde, pourquoi ne se fait-il pas condamner ? »

Mon tuteur, qui marchait à grands pas, s'arrêta tout à coup et regarda M. Skimpole avec un visage où l'indignation se mêlait à une certaine envie de rire.

« Notre jeune ami, poursuivit M. Skimpole, ne saurait être soupçonné, je le suppose, d'une délicatesse exagérée ; il me semble qu'il serait plus sage, et en quelque sorte plus honorable pour lui, de montrer un peu de cette énergie mal placée qui le conduirait en prison. Il ferait preuve dans ce cas-là d'un esprit aventureux, et partant d'une certaine poésie.

— Je ne crois pas, répondit mon tuteur en se remettant à marcher avec agitation, qu'il y ait sur terre un second enfant comme vous.

— En vérité ? reprit M. Skimpole ; mais enfin je ne vois pas pourquoi notre jeune ami ne chercherait pas à profiter, dans la mesure de ses moyens, de la somme de poésie qui a été mise à son service. Il a, sans aucun doute, reçu avec le jour un fort bon

appétit ; n'est-il pas naturel qu'à l'heure de son dîner, vers midi, par exemple, notre jeune ami dise à la société : « J'ai faim, soyez donc assez bonne pour avancer votre cuiller et me servir à manger. » La société, qui a pris sur elle l'organisation générale du système des cuillers, et qui professe ouvertement qu'elle en a une pour notre jeune ami, n'avance pas celle qu'il réclame ; notre jeune ami est donc en droit de lui dire : « Vous m'excuserez si je la prends. » C'est là ce que j'appelle un cas d'énergie subversive, où la justice et la raison s'allient au romanesque ; et notre jeune ami m'inspirerait plus d'intérêt comme représentant de ce principe, que comme simple vagabond, sans caractère et sans couleur.

— En attendant, il va plus mal, fis-je observer à mon tour.

— C'est pourquoi, répondit gaiement M. Skimpole, j'insiste pour qu'on se hâte de le renvoyer d'ici, avant qu'il soit plus mal encore. »

Je n'oublierai jamais de quel air aimable il proféra ces paroles.

« Je pourrais bien, petite femme, dit mon tuteur en se tournant de mon côté, obtenir son admission à l'hôpital en y allant moi-même ; c'est un triste état de choses que celui où, dans sa position, cette démarche est nécessaire. Mais il est tard, la nuit est mauvaise, le pauvre garçon est exténué ; la petite chambre qui est au-dessus de l'écurie est très-saine, il s'y trouve un lit ; mieux vaut l'y faire coucher, et demain matin on le conduira, bien enveloppé, à Saint-Alban.

— Est-ce que vous retournez auprès de lui ? demanda M. Skimpole en faisant errer ses doigts sur les touches du piano.

— Oui, répondit mon tuteur.

— Combien j'envie votre organisation, Jarndyce ! Vous ne craignez rien ; vous êtes toujours disposé à tout faire ; prêt à aller n'importe où. Vous avez de la volonté ; moi, je ne sais pas vouloir ; je ne demanderais pas mieux, mais je ne peux vraiment pas.

— Vous ne pouvez pas non plus, à ce que j'imagine, ordonner quelque chose à notre pauvre malade, dit mon tuteur en le regardant par-dessus l'épaule d'un air à demi fâché.

— J'ai remarqué dans sa poche une potion calmante, répondit le vieil enfant, et c'est bien ce qu'il peut prendre de meilleur ; vous pouvez faire jeter du vinaigre dans l'endroit où vous allez le coucher ; recommandez, si vous voulez, qu'on le tienne chaudement et qu'il ait de l'air dans sa chambre. Mais c'est une impertinence de ma part que de vous donner des conseils ; miss Summerson a une telle connaissance de toutes choses, qu'elle n'ignore pas ce qu'il faut faire. »

Nous retournâmes dans l'antichambre pour dire à Jo ce que nous avions décidé à son égard ; Charley le lui expliqua de nouveau lorsque nous eûmes fini, et il reçut cette communication avec la suprême indifférence que j'avais déjà remarquée chez lui, regardant tous les préparatifs dont il était l'objet comme si tout cela eût été pour un autre. Les domestiques, prenant pitié de son misérable état, s'empressèrent de nous aider ; la petite chambre ne tarda pas à être prête, et deux hommes le portèrent, bien enveloppé, de l'autre côté de la cour, y mettant une douceur et une bonté qui faisaient plaisir à voir, et croyant ranimer son courage en l'appelant leur « vieux camarade. » Charley dirigeait les opé-

rations et se multipliait pour porter dans la chambre du malade tout ce que nous pûmes imaginer d'utile ou de confortable ; mon tuteur le vit lui-même avant de se coucher ; et quand il revint au grognoir pour écrire la lettre qu'un messenger devait porter le lendemain matin à l'un des administrateurs de l'hôpital, il me dit que Jo semblait plus tranquille et paraissait vouloir dormir. « On avait fermé sa porte en dehors, ajouta-t-il, au cas où le délire le reprendrait. » En tout cas, les choses étaient arrangées de façon qu'il ne pût pas bouger sans que le moindre bruit fût entendu.

Éva gardait la chambre à cause d'un gros rhume, et M. Skimpole resta seul pendant tout le temps que nous nous occupâmes de notre malade ; il se mit au piano, joua des fragments d'airs pathétiques et chanta quelques morceaux avec la plus grande expression, ainsi que nous pûmes en juger, même à distance. « Il faut, dit-il quand nous rentrâmes au salon, que je vous chante une petite ballade qui me revient dans la tête à propos de notre jeune ami ; ballade qui a pour sujet un pauvre orphelin, errant sur la terre où il n'a pas d'asile, et qui me fait toujours pleurer. »

Il fut extrêmement gai tout le reste de la soirée, avouant avec franchise que rien ne le disposait à gazouiller comme de se voir entouré de gens si admirablement doués pour les affaires. Il but son négus à la santé de notre jeune ami, destiné peut-être, disait-il, à devenir, comme Whittington, lord-maire de Londres. Il ne doutait pas qu'alors, se souvenant d'aujourd'hui, le chef de la Cité ne fondât l'hôpital Jarndyce, l'aumônerie Summerson et n'instituât une corporation chargée de faire tous les ans un pèlerinage à Saint-Alban.

À son dernier rapport, Charley nous avait dit que Jo était plus calme. Je voyais, de ma fenêtre, brûler paisiblement la bougie de

la lanterne qu'on lui avait laissée ; et je me couchai tout heureuse en pensant qu'il allait mieux et qu'il avait un abri.

Je fus réveillée un peu avant le jour par un mouvement inusité dans la maison ; tandis que je m'habillais, ayant regardé par la fenêtre, je demandai à l'un des hommes qui, la veille, avaient montré le plus d'empressement à s'occuper du malade, s'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire.

« C'est ce pauvre gars, miss, répondit-il.

— Est-ce qu'il est plus mal qu'hier ?

— C'est fini, miss.

— Il est mort !

— Non, il s'est sauvé. »

Comment et à quelle heure, c'est ce qu'on ne pouvait savoir ; la porte était close, la fenêtre était fermée, la lanterne à sa place ; il n'avait pu s'enfuir que par une trappe, qui du plancher communiquait avec une remise ouverte ; mais la trappe était baissée et rien n'annonçait qu'on eût passé par là. Toutefois, aucun objet n'ayant été dérobé, nous supposâmes que le malheureux, dans un accès de délire, attiré vers un but imaginaire ou poursuivi par une terreur maladive, s'était enfui, après avoir soigneusement re-fermé la trappe pour détourner les soupçons. Quant à M. Skimpole, loin de partager l'inquiétude que nous causait l'état de ce pauvre Jo, il supposait que notre jeune ami, ayant enfin compris la mauvaise nature de son mal, avait, avec une politesse naturelle digne d'éloges, quitté des hôtes qu'il mettait en danger.

On courut aussitôt dans toutes les directions, fouillant dans tous les coins, visitait les mesures, examinant les fours, questionnant les deux femmes, qui ne nous répondirent que par leur étonnement, dont la sincérité ne pouvait être mise en doute. Il avait plu trop fort pour que la trace des pas fût restée sur le sol ; les fossés, les haies, les murailles, les tas de foin, les meules de blé, tout fut inspecté à plusieurs milles à la ronde, mais rien ne put indiquer la route qu'il avait prise.

Les recherches continuèrent pendant cinq jours, et se prolongèrent probablement au delà, mais mon attention fut détournée de ce qui se passait au dehors par un événement dont ma mémoire a dû garder le souvenir.

Comme j'étais assise en face de Charley qui prenait sa leçon d'écriture, je sentis remuer la table ; et levant les yeux, je vis ma petite femme de chambre qui tremblait de la tête aux pieds. « Est-ce que tu as froid ? lui demandai-je.

— Oui, miss, et je ne sais pas ce que j'ai ; c'est malgré moi que je tremble ; ça m'a pris hier à la même heure ; je crois bien que je suis malade ; nais ne vous inquiétez pas. »

J'entendis la voix d'Éva dans l'escalier et je me précipitai vers la porte que je fermai ; il était temps, car j'avais encore la main sur la clef au moment où elle frappait. Elle m'appela pour lui ouvrir. « Pas maintenant, chérie, lui répondis-je ; allez-vous-en, j'irai bientôt vous rejoindre. » Hélas ! il devait s'écouler bien des jours avant que ma chère fille et moi nous pussions nous retrouver.

Charley tomba malade ; douze heures après elle était au plus mal ; je la transportai dans ma chambre, la couchai dans mon lit

et m'installai auprès d'elle. Je prévins mon tuteur et lui dis pourquoi je désirais avant tout n'avoir aucun rapport avec Éva. Les premiers jours, elle vint souvent à ma porte et me reprocha en pleurant de ne pas lui ouvrir ; je lui écrivis longuement pour la supplier, au nom de la vive tendresse qu'elle ressentait pour moi, de ne pas même approcher de ma chambre, et de s'en tenir à me parler du jardin. Elle venait donc fréquemment sous ma fenêtre, et si j'avais toujours aimé à l'entendre, combien sa voix m'était douce quand je l'écoutais, cachée derrière le rideau que je n'osais pas ouvrir ! combien surtout elle me sembla précieuse pendant ces jours d'épreuve !

On mit un lit pour moi dans notre petit salon ; j'ouvris la porte qui donnait dans ma chambre, et ces deux pièces je n'en fis qu'une, pour avoir plus d'air autour de la malade ; Éva n'habitait plus cette partie de la maison, et, malgré la bonne volonté de nos servantes, qui auraient été heureuses de me seconder auprès de Charley, je pensai qu'il valait mieux choisir une bonne femme du voisinage, qui ne verrait pas Éva, et en qui je pouvais avoir toute confiance.

La maladie de Charley devenait de plus en plus grave, et la pauvre petite fut en danger pendant longtemps ; elle était si patiente et montrait tant de courage, que bien des fois, tandis qu'elle appuyait sa tête sur mon bras, seule attitude où elle trouvât le repos, je demandai à notre Père qui est aux cieux, de ne pas oublier l'exemple que me donnait cette chère enfant.

J'avais d'abord été bien triste en songeant qu'elle serait défigurée ; elle était si jolie avec ses joues à fossettes ! mais cette pensée fit bientôt place à une plus vive inquiétude ; et, lorsque j'écoutais son délire, je me demandais comment je ferais pour ap-

prendre à son frère et à sa sœur que l'enfant qui avait trouvé dans son amour la force de leur servir de mère, était morte.

Quand elle avait sa raison, elle causait de Tom et d'Emma, leur envoyait toute sa tendresse et me disait que bien sûr un jour Tom serait un bon garçon ; puis elle me parlait des dernières lectures qu'elle avait faites à son père afin de le consoler ; du fils unique de la veuve que l'on allait enterrer ; de la fille du centurion qu'une main divine avait ressuscitée ; et ajoutait que, lorsque son père était mort, elle avait demandé au bon Dieu de le ressusciter aussi et de le rendre à ses pauvres enfants ; que si elle venait à mourir, elle pensait que la même prière viendrait à l'esprit de Tom, et qu'alors je veuille bien lui dire qu'autrefois ces personnes-là avaient été rappelées à la vie, seulement pour nous apprendre qu'un jour nous ressusciterons dans le ciel.

Mais, soit qu'elle eût sa raison ou qu'elle fût en délire, jamais sa résignation et sa douceur ne l'abandonnèrent un instant ; que de fois je me rappelai le soir où, plein de confiance en Dieu, son pauvre père invoquait pour elle, avec ferveur, l'ange gardien qui devait veiller sur elle !

Charley ne mourut pas ; elle échappa lentement au péril et fut enfin convalescente ; peu à peu l'espoir qu'elle ne serait pas défigurée gagna plus de consistance, et j'eus la satisfaction de lui voir reprendre sa fraîcheur et ses traits d'autrefois.

Ce fut un grand jour lorsque je pus annoncer à Éva la convalescence de Charley ; et ce fut aussi un beau soir que celui où, tout à fait guérie, la pauvre enfant quitta sa chambre et vint prendre le thé avec moi dans la petite pièce voisine ; mais, ce soir-là, je fus à mon tour saisie par le frisson. Charley était cou-

chée ; elle dormait paisiblement quand je n'eus plus aucun doute sur la nature du mal dont je me sentais atteinte. Le lendemain matin, je me trouvai assez bien pour me lever de bonne heure afin de répondre à Éva, qui était sous ma fenêtre et m'envoyait son bonjour ; mais j'avais un vague souvenir de m'être promenée la nuit dans ma chambre sous l'influence de la fièvre ; et j'éprouvais comme une plénitude intérieure, une sensation bizarre qui me faisait croire à une enflure générale ; enfin, dans la soirée, je devins tellement malade, que je résolus d'en avertir Charley.

« Te voilà tout à fait bien ? lui dis-je.

— Tout à fait, répondit-elle.

— Assez bien pour que je te confie un secret ?

— Oui, miss, » répliqua joyeusement la chère enfant ; mais aussitôt sa figure s'attrista, car elle voyait sur la mienne ce que j'avais à lui dire, et, se jetant dans mes bras, elle s'écria tout en larmes : « C'est ma faute, oh ! mon Dieu ! vous êtes malade à cause de moi ; » et bien d'autres paroles qui s'échappaient de son cœur.

« Maintenant, continuai-je, c'est sur toi que repose toute ma confiance, et, pour ne pas la tromper, il faut que tu sois aussi calme et aussi forte pour moi que tu l'as été pour toi-même.

— Laissez-moi pleurer encore un peu, dit-elle, rien qu'un peu, et je serai bien sage après, chère miss ! »

Les larmes me viennent aux yeux quand je me rappelle avec quelle affection et quel dévouement elle m'embrassa en me faisant cette promesse. Je la laissai donc pleurer comme elle voulut, et cela nous fit du bien à toutes les deux.

« À présent, dit-elle avec calme, si vous voulez me dire tout ce que j'aurai à faire, je vous écoute, chère miss.

— Pour l'instant, c'est peu de chose, mon enfant ; quand le docteur va venir, je lui dirai que je me sens un peu malade et que c'est toi que je prends pour me soigner. »

La chère petite me remercia de tout son cœur.

« Et, poursuivis-je, quand tu entendras miss Éva dans le jardin, si je ne peux pas me lever pour aller à la fenêtre, tu lui diras que je repose, que j'étais lasse et que je me suis endormie ; reste auprès de moi tout le temps ; et surtout, Charley, que personne ne mette le pied dans ma chambre. »

Elle me promit tout cela, et je me couchai, car j'étais accablée ; je demandai au docteur de ne pas annoncer dans la maison que j'étais malade ; il se rendit à ma prière ; la nuit vint et fut mauvaise ; mais au matin je pus encore aller à la fenêtre pour parler à Éva. Le lendemain, elle m'appela comme toujours... Oh ! que sa voix me parut douce ! je priai Charley de lui dire que j'étais endormie (la parole me devenait très-pénible) ; j'entendis Éva lui répondre :

« Ne l'éveille pas, Charley, prends bien garde.

— Quel air avait-elle ? demandai-je.

— Un peu contrarié, répliqua Charley en jetant un coup d'œil à travers les rideaux.

— Mais je suis sûre qu'elle est toujours bien belle, n'est-ce pas.

— Oh ! je crois bien, miss ;... elle est toujours là à regarder votre fenêtre.

« Charley, quand elle saura que je suis malade, elle voudra venir auprès de moi ; empêche-la d'entrer, si tu m'aimes, car je mourrai si elle me regarde un seul instant.

— Elle n'entrera pas, soyez tranquille ; non, non, je vous le promets !

— Bien, Charley, je me fie à toi ; et maintenant viens t'asseoir près de mon lit ; donne-moi ta main, que je la sente ; je ne te vois plus, enfant ; je suis aveugle, Charley. »

32

Il fait nuit dans Lincoln's-Inn, vallée obscure et trouble où, à l'ombre de la loi, les plaideurs ne rencontrent jamais qu'un jour douteux ; les chandelles sont éteintes ; les clercs ont descendu quatre à quatre les vieux escaliers de bois et se sont dispersés par la ville.

Tout est fermé ; il est neuf heures, et le portier de nuit, respectable gardien qui a pour le sommeil une faculté sans égale, est à son poste dans sa loge. Aux fenêtres des paliers, quelques quinquets fumeux et voilés comme les yeux de la justice, servent d'argus pour éclairer les ténèbres, mais au lieu des yeux, qu'Argus étalait sur sa queue, elles n'ont qu'un lumignon blafard qui regarde d'un air d'envie les étoiles du firmament. De petits points lumineux, que çà et là on aperçoit près des combles, dénoncent l'endroit où d'infatigables expéditionnaires travaillent sans relâche à entortiller de vrais domaines dans un réseau de parchemins, consommant, l'un dans l'autre, la peau de dix moutons en

moyenne par arpent, et continuent après l'heure de pâlir sur cette besogne éminemment utile, afin qu'on puisse chaque jour grossir le compte du client.

Dans la cour voisine, où le chancelier marchand de guenilles tient sa boutique de chiffons et de vieilles bouteilles, on se dispose à souper. Mistress Perkins et mistress Piper, dont les fils jouent avec leurs camarades quelques heures à cache-cache dans les recoins de Chancery-Lane, au grand déplaisir des passants, se congratulent réciproquement de ce que les enfants sont couchés, et babillent sur la porte avant de se séparer. M. Krook et son locataire, l'habitude qu'a le premier d'être « continuellement ivre, » et l'avenir testamentaire du jeune homme, forment comme toujours le fond de la conversation ; mais ces dames ont encore bien d'autres choses à se dire ; probablement à propos de la réunion philharmonique des Armes d'Apollon, d'où, par les fenêtres ouvertes, le clapotis du piano arrive jusqu'à elles, avec la voix du petit Swills, qui, après un succès frénétique, adjure ses amis d'un ton sentimental d'écouter en silence « Le père Grégoire en goguette. » Mistress Perkins et mistress Piper se confient leur opinion sur la jeune « sirène, d'un talent éprouvé, » dont le nom tient sur l'affiche une place considérable, et qui, d'après mistress Perkins, serait mariée déjà depuis plus de dix-huit mois, bien qu'on l'appelle « miss Melvilleson » dans la susdite affiche, et qu'on lui porte tous les soirs son poupon en cachette, aux Armes d'Apollon, pour y prendre son repas naturel.

« J'aimerais mieux vendre des allumettes chimiques, s'écrie mistress Perkins avec indignation, que de faire pareille chose ! »

Mistress Piper est du même avis, ayant toujours pensé qu'une condition obscure est préférable aux applaudissements de la

foule ; et elle rend grâces au ciel d'être, ainsi que mistress Perkins, d'une respectabilité qui ne laisse rien à dire.

Sur ces entrefaites, le garçon des Armes d'Apollon apparaît avec une pinte de bière mousseuse ; mistress Perkins la reçoit et rentre chez elle après avoir souhaité le bonsoir à mistress Piper, qui tient à la main la même mesure de liquide, apportée du même endroit par son fils avant d'aller au lit. Un claquement de volets annonce qu'on ferme les boutiques ; une odeur de pipe se répand dans la cour, et la lumière qui brille aux étages supérieurs indique suffisamment que l'heure du repos est arrivée. Le policeman commence à pousser toutes les portes pour voir si elles sont bien fermées, à devenir soupçonneux et à faire sa ronde d'après cette hypothèse, que chacun ici-bas est voleur ou volé.

On étouffe en dépit du froid, qui est humide et pénétrant ; il n'y a pas d'air, et le brouillard se traîne lentement sans parvenir à s'élever ; c'est une de ces nuits que les abattoirs, les industries malsaines, les égouts, les eaux corrompues et les cimetières mettent à profit pour répandre leurs émanations morbides et qui donnent un surcroît de besogne au greffier chargé d'enregistrer les morts. Il faut qu'il y ait quelque chose de particulier dans l'atmosphère ; M. Weevle, autrement dit M. Jobling, se sent mal à son aise ; il a été vingt fois de sa chambre à la porte de la rue depuis que le chancelier a fermé sa boutique ; il ne fait que monter et descendre, aller et venir, coiffé d'une petite calotte de velours, très-bon marché, qui lui serre le crâne et fait paraître ses favoris plus énormes que jamais. Il n'est pas étonnant que M. Snagsby éprouve le même malaise ; car il est toujours plus ou moins oppressé par le secret où il se trouve engagé sans pouvoir le comprendre ; il hante fréquemment la boutique du regrattier, qu'il

croit être la source de cet affreux mystère et qui a pour lui un attrait irrésistible. Ce soir même, où il passe devant les Armes d'Apollon avec l'intention d'aller seulement jusqu'au bout de Chancery-Lane et de revenir, après avoir fait ce petit tour, il s'approche malgré lui du magasin de chiffons.

« Êtes-vous là, monsieur Weevle ? demande le papetier.

— Ah ! c'est vous, monsieur Snagsby !

— Oui, monsieur Weevle ; vous faites comme moi, vous prenez l'air avant de vous mettre au lit.

— Mais il n'y en a guère à prendre ce soir, et le peu qu'il y a ne me semble pas très-pur, dit M. Weevle en lançant un regard d'un bout à l'autre de la cour.

— C'est vrai, monsieur ; et ne remarquez-vous pas, ajoute le papetier en reniflant deux ou trois fois, que... pour dire le mot et parler sans détour, cela sent un peu la graisse.

— J'ai déjà fait cette remarque depuis quelques instants, répond M. Weevle ; une singulière odeur !... Ils font sans doute cuire des côtelettes aux Armes d'Apollon.

— Croyez-vous ? réplique M. Snagsby qui respire fortement pour mieux s'en assurer ; vous avez peut-être raison, monsieur, continue-t-il, mais j'ose dire que la cuisinière les aura négligées ; elles brûlent, monsieur, elles brûlent ; et je ne pense pas... » M. Snagsby renifle de nouveau, crache et s'essuie les lèvres ; « je ne pense pas... à dire le mot, qu'elles fussent bien fraîches quand on les a mises sur le gril.

— C'est probable. Quel temps malsain ! l'air est infect, répond M. Weevle.

— Et accablant, ajoute M. Snagsby.

— Par saint Georges ! il me donne le frisson, réplique M. Weevle.

— C'est qu'aussi vous vivez solitaire dans une chambre écartée, où s'est passé un affreux événement, dit M. Snagsby qui jette un coup d'œil par-dessus l'épaule du jeune homme et fait un pas en arrière pour regarder la maison ; je ne pourrais pas rester seul dans votre chambre, monsieur ; je serais tellement inquiet, agité quand viendrait le soir, que j'aimerais mieux passer la nuit dans la rue que de me coucher là-haut ; il est vrai que vous n'avez pas vu dans cette chambre ce que j'y ai vu moi-même, ça fait une différence.

— Je connais suffisamment cette histoire, répond Tony.

— Histoire peu agréable, n'est-ce pas ? dit le papetier qui tousse derrière sa main en insinuant que M. Krook doit prendre le fait en considération et diminuer le loyer.

— Je le voudrais, mais j'en doute, reprend le jeune homme.

— Vous trouvez que c'est un peu cher, continue le papetier ; les loyers sont fort élevés dans ce quartier-ci ; je ne sais pas comment ça se fait, mais on dirait que la robe augmente le prix de toutes choses ; non pas que j'aie l'intention, ajoute M. Snagsby en toussant une excuse, de dire le moindre mot contre une profession honorable qui me fait gagner ma vie. »

M. Weevle jette de nouveau les yeux d'un bout de la cour à l'autre et regarde le papetier. M. Snagsby, déconcerté par le coup d'œil de M. Weevle, regarde une étoile ou deux ; sa toux exprime l'embarras qu'il éprouve à sortir de cette conversation.

« C'est un fait bien étrange, monsieur, dit-il en se frottant lentement les mains, que cet homme ait pu demeurer...

— Quel homme ? interrompt M. Weevle.

— Le défunt en question, réplique M. Snagsby en levant la tête et le sourcil droit vers le palier du second étage et en frappant son interlocuteur sur le bouton de sa redingote.

— Ah ! j'y suis, répond M. Weevle d'un air à prouver que ce sujet lui est peu agréable ; je pensais que nous avions fini d'en parler.

— Je voulais dire seulement que c'est un fait bien étrange, monsieur, qu'il soit venu habiter cette maison où il travaillait pour moi, et que vous soyez venu, comme lui, demeurer dans cette même chambre, pour y devenir aussi mon expéditionnaire,... ce qui n'a rien de déshonorant, interrompt M. Snagsby craignant tout à coup d'avoir commis une incivilité en appliquant le pronom possessif à la personne de M. Weevle ; j'ai connu des expéditionnaires qui sont entrés dans des brasseries et qui sont devenus des gens fort respectables, monsieur, éminemment respectables, ajoute-t-il avec un certain pressentiment qu'il ne fait qu'embrouiller de plus en plus les affaires.

— C'est, comme vous dites, une étrange coïncidence, répond M. Weevle en regardant encore du haut en bas de la cour.

— Ne dirait-on pas qu'il y a là une destinée ? insinue M. Snagsby.

— Peut-être, dit le jeune homme d'un ton distrait.

— Assurément, réplique le papetier avec sa toux confirmative ; une destinée !... monsieur Weevle !... J'ai bien peur d'être forcé de vous quitter, poursuit-il d'un air triste, bien qu'il n'ait pas fait autre chose que de chercher le moyen de s'échapper depuis qu'il est auprès du jeune homme. Ma petite femme pourrait me chercher si je ne m'en allais pas ; et je vous souhaite le bonsoir. »

Mais la petite femme sait fort bien où trouver son mari, qu'elle n'a pas quitté des yeux, placée qu'elle était près des Armes d'Apollon, elle se glisse derrière lui, son mouchoir sur la tête, et honore en passant M. Weevle et sa porte d'un regard inquisiteur qui fait que le jeune homme se dit intérieurement :

« Dans tous les cas, madame, vous pourrez me reconnaître ; et qui que vous soyez, je ne vous fais pas mon compliment sur votre manière de vous coiffer... Ah ça, le camarade n'arrivera donc jamais ! »

Le camarade, au contraire, s'approche au même instant ; M. Weevle étend la main, attire le visiteur qu'il attend et ferme la porte de la rue. Ils montent l'escalier en silence ; M. Weevle d'un pas pesant, son camarade, c'est-à-dire M. Guppy, avec assez de légèreté ; quand ils sont dans la chambre et que la porte est fermée, Tony prend la parole et s'écrie à voix basse : « Je vous croyais, en vérité, parti pour Jéricho !

— Je vous avais prévenu que je ne viendrais qu'à dix heures ! répond M. Guppy.

— C'est vrai ; mais, à mon compte, il est dix fois dix heures. Quelle nuit ! mon Dieu ! jamais de la vie on n'en a vu de pareille.

— Qu'est-ce qui est donc arrivé ?

— Rien du tout, si ce n'est que j'étais à l'étuve dans cette affreuse baraque, où je suis resté à vous attendre jusqu'au moment où le frisson m'a saisi ; voyez plutôt, dit M. Weevle en montrant du doigt la chandelle qui brûle péniblement sur la table, et qui, coiffée d'un champignon fumeux, laisse traîner un flot de suif autour du chandelier.

— On peut facilement remédier à cela, répond M. Guppy en prenant les mouchettes.

— Pas si aisément que vous le pensez, mon cher ; elle fond ainsi depuis qu'elle est allumée. Elle ne fait que charbonner à la sourdine, sans vouloir flamber.

— Ah çà ! qu'est-ce qui vous prend ? s'écrie M. Guppy en regardant M. Weevle qui s'assied et met son coude sur la table.

— William Guppy, répond l'autre, j'ai du noir dans la tête ; cette chambre est horriblement triste, elle sent le suicide ; et c'est le diable qui est en bas dans la peau du vieux Krook. » M. Weevle repousse du coude le plateau des mouchettes, appuie son front sur sa main, pose les pieds sur le garde-cendres et tourne les yeux vers la cheminée. M. Guppy l'observe attentivement, hoche la tête et s'assied de l'autre côté de la table, dans une attitude pleine d'abandon.

« N'était-ce pas Snagsby qui causait avec vous ? demande-t-il à son ami.

— Oui, et je voudrais que... c'était Snagsby, dit M. Weevle en n'achevant pas sa phrase.

— Qui vous parlait d'affaires, reprend M. Guppy.

— Non pas ; il se promenait par ici, et, m'ayant aperçu, il m'a souhaité le bonsoir.

— Je me suis bien douté que c'était lui ; et, comme j'aimais mieux qu'il ne me vît pas, j'ai attendu qu'il fût parti.

— Nous y voilà ! s'écrie le pauvre Tony en levant les yeux sur William ; toujours le même ! ténébreux et discret. Par saint Georges ! nous aurions fait un crime, que nous n'y mettrions pas plus de mystère. »

M. Guppy affecte de sourire, et, pour changer de conversation, promène un regard admirateur sur la galerie de beautés qui orne les murailles ; il termine cette inspection en s'arrêtant au portrait de lady Dedlock placé au-dessus de la cheminée ; portrait dans lequel milady est représentée sur une terrasse, avec un piédestal sur la terrasse, un vase sur le piédestal, un châte sur le vase, une énorme fourrure sur le châte, l'un de ses bras sur la fourrure et un bracelet à son bras.

« C'est parlant ! dit-il après un instant de silence. — Tant mieux ! grogne Tony sans changer de position ; je pourrai au moins causer de temps en temps avec une personne comme il faut. »

Voyant alors que l'humeur insociable de son ami résiste à ses avances, William change de système, et, prenant un air sérieux :

« Tony, dit-il, je peux faire la part de la tristesse et du découragement ; personne, peut-être, ne connaît mieux ces défaillances de l'esprit qu'un homme qui porte dans son cœur l'image profondément gravée d'une beauté insensible ; mais il y a des bornes quand on est en présence d'une personne qui ne vous a point offensé, et l'on doit savoir se retenir. Je vous le dis donc franchement, Tony, votre manière d'être envers moi n'est ni celle d'un hôte, ni celle d'un gentleman.

— Voilà des paroles bien vives, William Guppy ! répond gravement M. Weevle.

— Peut-être bien, monsieur ; mais si je m'exprime ainsi, c'est que je sens vivement. »

M. Weevle avoue qu'il a eu tort et prie M. Guppy de vouloir bien l'oublier ; toutefois, M. Guppy ne peut pas abandonner la position qu'il a su prendre, sans ajouter quelques reproches à celui qu'il vient de faire.

« Non pas, dit-il ; que diantre ! on ne blesse point ainsi les sentiments d'un homme qui a dans le cœur l'image d'une beauté insensible, et qui souffre dans ces cordes que font vibrer les plus tendres émotions. Vous, Tony, qui possédez tout ce qui charme les yeux et attire la beauté, vous n'êtes pas... fort heureusement pour vous, et je souhaiterais qu'il en fût ainsi de moi-même, vous n'êtes pas de ceux qui suspendent leur âme à une seule fleur. Le jardin vous est ouvert et vos ailes vous y portent de rose en rose. Et pourtant, je me garderais bien, Tony, de blesser sans motifs les sentiments de votre âme.

— Ne parlons plus de ça, William, je vous en conjure ! » dit M. Weevle avec emphase.

M. Guppy consent à oublier un sujet aussi pénible et répond d'une voix dolente : « Ce n'est pas de mon propre mouvement, Tony, que j'aurais évoqué ce douloureux souvenir.

— Et maintenant, pour en venir à ce paquet de lettres, dit M. Weevle en attisant les charbons, n'est-ce pas bien bizarre de la part du vieux Krook d'avoir fixé minuit, l'heure fatale, pour déposer ça entre mes mains ?

— Assurément ! Quel peut être son motif ?

— Est-ce qu'il le sait lui-même ! Il a pris pour prétexte que c'est demain son jour de naissance ; et il a fini par me dire qu'il ne me donnerait les lettres qu'à minuit ; peut-être parce qu'il est ivre en ce moment ; toute la journée il n'a fait que boire.

— Pourvu qu'il n'oublie pas son rendez-vous !

— N'ayez pas peur ; il n'oublie jamais rien. Je l'ai vu ce soir : je l'ai même aidé à fermer sa boutique ; il m'a montré les lettres qu'il avait dans sa casquette ; il les en a tirées après la fermeture du magasin, et s'est assis devant le feu en défaisant le paquet pour l'examiner encore ; je suis rentré dans ma chambre et l'ai entendu bourdonner, à la façon du vent qui gronde, sa chanson du vieux Caron et de Bibo, un ivrogne qui était soûl quand il est mort ; depuis il n'a pas plus bougé qu'un vieux rat dans son trou.

— Et vous descendrez à minuit ?

— À minuit ; mais, comme je vous le disais quand vous êtes arrivé, il me semble qu'il est au moins cent heures.

— Il ne sait pas lire ? demande M. Guppy après avoir réfléchi pendant quelques instants.

— Il ne l’a jamais su et ne le saura jamais ; il est trop vieux maintenant et surtout trop ivrogne. Il épelle ses lettres une à une ; c’est moi qui les lui ai apprises ; mais il n’en sait pas davantage, soyez-en bien certain.

— Comment, alors, supposez-vous qu’il ait pu déchiffrer ce nom que vous savez ? reprend M. Guppy en décroisant et en recroisant ses jambes.

— Il ne l’a pas déchiffré le moins du monde ; seulement, avec la singulière faculté d’imitation dont il est doué, il a copié ce nom, évidemment sur l’adresse de quelque lettre, et m’a demandé de le lui lire ; j’ai répondu, comme de juste, que cela faisait Hawdon, et c’est ainsi qu’il l’a su.

— Vous ne savez pas si l’original est écrit par un homme ou par une femme ? demande encore M. Guppy en décroisant et en recroisant de nouveau ses jambes.

— Par une femme ; et je parierais cent contre un que c’est une lady ; écriture fine et penchée ; le dernier jambage de la lettre n jeté à la hâte et d’une longueur démesurée. »

Pendant tout ce dialogue, M. Guppy a mordillé l’ongle de son pouce en changeant de pouce chaque fois qu’il change de jambe. Au moment où il va renouveler cette manœuvre, il laisse tomber son regard sur la manche de son habit ; quelque chose y attire son attention ; ses yeux s’arrondissent et la stupeur se peint sur son visage.

« Est-ce que le feu est dans la cheminée, Tony ? s’écrie-t-il.

— Pourquoi ? dit M. Weevle.

— Regardez sur ma manche, reprend M. Guppy ; et sur la table ! n'est-ce pas de la suie qui tombe ? Mais quelle suie ! quelle odeur ! on dirait de la graisse noire ! »

Ils échangent un coup d'œil ; Tony ouvre la porte, écoute un instant, monte quelques marches, en descend quelques autres ; revient à sa place en disant que tout est tranquille ; ce n'est toujours, selon lui, que le résultat des côtelettes qu'on fait cuire aux Armes d'Apollon.

« Et c'est alors, reprend M. Guppy en regardant sa manche avec un dégoût inexprimable, que ce vieux ladre vous a dit avoir trouvé ces lettres dans le portemanteau de son locataire ?

— Précisément, répond Tony en caressant ses favoris ; sur quoi j'écrivis un mot à mon cher camarade, l'honorable Guppy, dans le but de l'informer du rendez-vous qui m'était donné pour cette nuit, et de l'avertir de ne pas arriver trop tôt, parce que le diable est un fin matois. »

La légèreté fashionable qu'affecte ordinairement Tony, l'abandonne ce soir. L'émotion lui fait même négliger jusqu'à ses favoris ; il regarde derrière lui par-dessus son épaule et paraît céder tout à coup à un horrible frisson.

« Vous devez prendre les lettres, les apporter ici pour les lire, afin de lui faire connaître ce qu'elles renferment ; n'est-ce pas là ce qui est convenu ? demande M. Guppy en rongéant avec inquiétude l'ongle de son pouce gauche.

— Parlez plus bas, William ! c'est en effet ce qui est convenu entre nous.

— Et vous savez que...

— Parlez plus bas, dit encore M. Weevle. » M. Guppy fait un signe affirmatif rempli de sagacité, avance la tête auprès de celle de Tony et poursuit à voix basse : « Vous savez que la première chose à faire est de fabriquer un paquet de lettres pareil à celui que vous recevrez ; de manière que, s'il vous demandait à les voir pendant qu'elles seront chez moi, vous puissiez lui présenter le faux paquet.

— Et s'il découvre la fraude, ce qui est cent fois plus que probable, avec son œil en tire-bouchon ? insinue M. Weevle.

— Eh bien ! dans ce cas-là, vous lui dites franchement la chose : ces lettres ne lui appartiennent pas, ne lui ont jamais appartenu ; vous l'avez découvert et vous avez remis ces papiers entre les mains d'un juriste de vos amis... pour... plus de sécurité. S'il exige qu'on les lui montre, on les lui produira ; tout ça n'est-il pas clair ?

— S...i, répond M. Weevle avec une répugnance évidente.

— Vous dites ça d'un air étrange, fait observer son ami. Vous ne doutez pas de moi, Tony ; vous ne soupçonnez pas ?...

— Je sais ce que je sais, William, et je ne soupçonne rien, répond gravement Tony.

— Et que savez-vous ? » demande l'autre avec autorité en élevant un peu la voix.

Mais son ami ayant renouvelé sa recommandation de « parler plus bas, » il répète ces mots, en les articulant des lèvres seulement :

« Que savez-vous, Tony ?

— Je sais trois choses : primo, que nous chuchotons en secret comme une couple de conspirateurs.

— Ce qui vaut mieux que d'être une couple de niais, comme nous le serions à coup sûr si nous agissions autrement, car ce serait le moyen de faire avorter l'affaire. Secundo ?

— Qu'il ne m'est pas démontré que cette affaire puisse être profitable. »

M. Guppy jette les yeux sur le portrait de lady Dedlock, et répond à M. Weevle :

« Tony, je vous demande de vous en rapporter à l'honneur de votre ami. Non-seulement l'affaire en question doit lui servir dans les intérêts importants qui ont rapport à ces cordes de l'esprit humain,... cordes... auxquelles il est inutile d'imprimer à cette heure une vibration douloureuse... Croyez-le, votre ami n'est pas un imbécile... Qu'est-ce que c'est que cette heure-là, Tony ?

— Onze heures qui sonnent à l'horloge de Saint-Paul ; toutes celles de la Cité vont lui répondre. »

Ils se taisent pour écouter la voix métallique des vieilles tours échelonnées à distance. Le dernier coup vient de mourir, et le calme profond de la nuit semble plus mystérieux encore. L'un des résultats désagréables d'un entretien nocturne à voix basse est d'évoquer une atmosphère de silence où glissent des ombres de son qui vous font tressaillir : craquements étranges, murmures insaisissables, frôlements d'habits invisibles, bruit de pas effrayants qui ne laissent point de traces sur la grève ou sur la neige. Les deux amis frissonnent ; pour eux, l'air est plein de ces

fantômes, et, d'un commun accord, ils se retournent pour voir si la porte est fermée.

« Et la troisième chose ? alliez-vous dire, reprend M. Guppy en se rapprochant du feu et en continuant de ronger son ongle.

— Tertio, répond Tony, c'est qu'il est peu agréable de comploter contre un mort, dans la chambre même où il mourut, surtout quand c'est vous qui habitez cette chambre.

— Mais ce n'est point un complot ; encore moins contre lui.

— C'est possible ; mais tout ça ne me va pas. Demeurez ici quelque temps, et vous verrez ensuite.

— Quant à des morts, réplique M. Guppy en tournant la question, il n'y a guère de chambre où il n'y en ait pas eu.

— Je ne dis pas non ; mais dans ces chambres-là on ne s'occupe pas des morts, et alors ils vous laissent tranquilles. »

Les deux amis se regardent ; M. Guppy s'empresse de dire que c'est peut-être un service qu'ils rendent au défunt, et qu'il en a presque la certitude. Un silence pénible succède à ces paroles, jusqu'au moment où M. Weevle, en tisonnant tout à coup, fait tressaillir M. Guppy, comme si c'eût été son cœur que M. Weevle eût fouillé.

« Quelle horreur, dit-il, que cette abominable suie ! Ouvrons la fenêtre pour avoir un peu d'air ; on étouffe dans cette chambre. »

Ils lèvent le châssis, et, s'appuyant sur l'allège, ils regardent dehors. La rue est trop étroite pour leur permettre d'apercevoir le ciel ; mais la lumière qui brille çà et là aux vitres graisseuses, le

roulement lointain des voitures et le bruit confus de la cité, qui prouve qu'autour d'eux il y a des hommes qui vont et viennent, leur font éprouver un véritable soulagement.

M. Guppy frappe doucement sur le bord de la fenêtre.

« À propos, dit-il à voix basse et d'un ton dégagé, n'oubliez pas que je n'ai rien dit au vieux Smallweed (désignant ainsi le jeune Bart). Son grand-père est d'une finesse trop pénétrante : toute la famille en serait bientôt informée.

— Je le sais, répond Tony.

— Et pour en revenir au chancelier, reprend M. Guppy, croyez-vous qu'il ait réellement en sa possession quelques autres papiers d'une véritable importance, comme il s'en est vanté auprès de vous ?

— Je ne sais pas, répond Tony en secouant la tête. Si nous pouvons mener à bien cette affaire sans éveiller ses soupçons, il me deviendra facile d'en savoir davantage. Je ne puis en rien dire avant de les avoir vus, puisque lui-même en ignore le contenu. Il s'occupe sans cesse d'épeler quelques mots qu'il retrace à la craie sur la table ou sur le mur ; puis il me les fait lire, et quant à présent tout se borne là ; mais je suis persuadé que tout cela n'est que de méchant papier sans valeur qu'il achète avec ses vieux chiffons. C'est sa monomanie de penser qu'il a entre les mains des documents précieux. Depuis vingt-cinq ans il tâche d'apprendre à lire afin de les déchiffrer, mais sans aucun succès, voilà ce qu'il y a de certain.

— Comment l'idée lui en est-elle venue ? c'est là toute la question, demande M. Guppy après avoir médité quelques minutes et

en fermant un œil. Il est possible qu'il ait trouvé ces papiers dans quelque vieille harde, et qu'il ait supposé, d'après le soin qu'on avait pris de les cacher, qu'ils n'étaient pas sans importance.

— Ou bien qu'on l'ait mis dedans en lui faisant accroire qu'ils avaient de la valeur ; que, troublé par la boisson, il leur ait accordé un intérêt imaginaire, ou qu'à force de fréquenter la cour et d'y entendre parler de documents, il se soit figuré que ces pape-rasses étaient des titres sérieux, » dit M. Weevle.

M. Guppy hoche la tête en pesant dans son esprit toutes ces possibilités, et continue, d'un air pensif, à frapper en cadence l'appui de la fenêtre sur lequel il est assis, lorsque, retirant vivement la main, il s'écrie avec horreur :

« Que diable ça peut-il être ! »

Un liquide jaune et visqueux découle de ses doigts et blesse encore plus l'odorat que la vue et le toucher. Une huile épaisse et nauséabonde, qui leur inspire une répugnance instinctive et les fait frissonner.

« Qu'est-ce que vous avez répandu ? Qu'est-ce que vous avez jeté par la fenêtre ? s'écrie William.

— Je n'ai jamais rien jeté par la fenêtre depuis que je suis ici, répond Tony.

— Cependant voyez ! » poursuit l'autre en apportant la chandelle.

L'odieux liquide tombe lentement goutte à goutte du coin du mur, rampe le long des briques et forme sur l'allège une mare de graisse fétide.

« Quelle horrible maison ! dit M. Guppy en fermant la fenêtre. Donnez-moi de l'eau, que je me lave les mains. »

Il les frotte, les gratte, les racle, les flaire, les refrotte et les relave, tant et tant, qu'il vient à peine de finir le verre d'eau-de-vie dont il s'est restauré, quand minuit sonne enfin à l'horloge de Saint-Paul, et, du haut des vieilles tours, vibre dans les ténèbres et se répète sur tous les tons.

« C'est l'heure fixée, dit M. Weevle quand le dernier coup s'est fait entendre. Dois-je y aller, William ? »

M. Guppy lui fait signe que oui et lui souhaite bonne chance.

M. Weevle descend ; M. Guppy s'installe auprès du feu, dans la pensée d'une longue attente ; mais il ne s'est pas écoulé deux minutes que l'escalier craque sous les pas de Tony, qui rentre précipitamment.

« Vous les avez ? dit William.

— Ah bien oui ! je n'ai seulement pas vu Krook. »

La frayeur qu'il témoigne est si vive, que son ami s'élance vers lui en s'écriant : « Mais qu'y a-t-il ? »

— N'obtenant pas de réponse, j'ai ouvert doucement la porte... C'est de là que vient cette affreuse odeur, la suie, la graisse... Quant à lui,... je ne l'ai seulement pas vu, » ajoute Tony avec un gémissement.

William prend la chandelle ; nos deux amis, plus morts que vifs, descendent l'escalier en se tenant par la main et ouvrent la porte de l'arrière-boutique. Le chat s'est réfugié dans un coin, et, le poil hérissé, montre les dents à quelque chose qui est par terre,

devant la cheminée. Il n'y a presque plus de feu dans la grille ; mais une vapeur suffocante emplit la chambre, et le plafond et les murs sont revêtus d'un enduit visqueux et noirâtre. Les chaises, la table et la bouteille, qu'on y voit presque toujours, sont à leur place ordinaire ; sur le dos du fauteuil, se trouvent la casquette de fourrure et l'habit du vieillard.

« Voyez, murmure le locataire en signalant d'une main tremblante ces objets à l'attention de M. Guppy ; je vous le disais bien ; lorsque je le quittai ce soir, il ôta, pour y prendre le paquet de lettres qui s'y trouvait, sa casquette, qu'il accrocha au dos du fauteuil, où était déjà son paletot, qu'il avait quitté pour fermer la boutique ; et je le laissai feuilletant ces lettres, juste à l'endroit où vous voyez sur le plancher ce petit tas de braise. »

S'est-il pendu quelque part ? Non. Les deux amis lèvent la tête et ne voient rien.

« Tenez, reprend Tony ; au pied de cette chaise, il y a un méchant petit bout de ficelle rouge, de cette ficelle qui sert à lier les paquets de plumes ; c'était ça qui entourait les lettres. Krook l'a défait devant moi, tandis qu'il me regardait en ricanant, et l'a jeté où il est encore ; je l'y ai vu tomber.

— Qu'est-ce que peut donc avoir ce vilain chat ? s'écrie William.

— Il est enragé, et ce n'est pas étonnant dans un pareil repaire. »

Ils font le tour de la pièce en examinant tout ce qui s'y trouve ; le chat reste immobile, montrant toujours les dents à ce quelque chose qui est par terre, entre les deux fauteuils.

« Qu'est-ce que cela peut être ? baissez un peu la chandelle. »

Un petit endroit du plancher est complètement carbonisé ; à côté, sont les restes noircis d'un paquet de papier brûlé ; mais ils n'ont pas cette légèreté qui leur est ordinaire, et l'on dirait qu'ils ont trempé dans quelque chose de gras ; plus loin,... est-ce un éclat de bois brûlé recouvert de cendre, ou un morceau de charbon ?... Horreur ! c'est le vieux Krook ! Cette braise huileuse, d'où s'éloignent en courant les deux amis, qui laissent tomber la chandelle et se précipitent dans la rue, voilà tout ce qui reste du vieillard.

« Au secours ! au secours ! Au nom du ciel, vite au secours ! »

La foule arrive, mais nul secours n'est plus possible. Le lord chancelier de Cook's-Court, fidèle à son titre jusqu'à sa dernière heure, est mort, comme devraient mourir tous les chanceliers des autres cours et toutes les autorités de ces lieux où l'équité sert de prétexte pour commettre l'iniquité. Que Votre Altesse donne à cette mort le nom qu'il lui plaira, qu'elle l'attribue à telle ou telle cause et dise qu'on aurait pu la prévenir de telle ou telle manière, c'est toujours la mort, cette mort innée, semée, engendrée dans les humeurs corrompues du corps vicié lui-même, et pas autre chose,... la combustion spontanée, enfin, et non pas une des autres morts dont on peut mourir.

33

Aussitôt les deux gentlemen, aux parements et aux boutons d'une propreté douteuse, qui assistaient à la dernière enquête que le

coroner fit dans Cook's-Court, reparaissent encore avec une rapidité surprenante, conduits en toute hâte par Mooney (l'actif et intelligent bedeau) ; ils font une perquisition dans toute la cour, s'enfoncent dans le parloir des Armes d'Apollon, et, de leurs petites plumes avides, relatent, sur du papier pelure d'oignon, comment tout le quartier de Chancery-Lane fut plongé, vers minuit, dans la plus vive agitation par l'horrible découverte qu'on va lire ; ils établissent d'abord qu'on n'a pas oublié l'émotion pénible causée naguère, dans l'esprit public, par un cas de mort mystérieuse attribuée à l'opium et arrivée au premier étage de la maison où se trouve situé le magasin de chiffons et de vieilles bouteilles appartenant à un vieillard excentrique, nommé Krook, dont tout le monde connaissait les habitudes intempérantes ; que, par une singulière coïncidence, Krook fut interrogé à l'enquête du coroner qui eut lieu à cette occasion, comme on peut se le rappeler, aux Armes d'Apollon, taverne parfaitement tenue, dirigée par un homme éminemment respectable, M. Georges Bogsby, et qui touche, du côté de l'ouest, à la demeure en question. Après quoi les deux chroniqueurs racontent, le plus longuement possible, que, dans la soirée précédente, une odeur particulière fut observée par les habitants de la cour où s'est produit le tragique événement qui fait le sujet de cet article ; que, pendant un instant, cette odeur fut si forte, que M. Swills, chanteur comique engagé par M. Georges Bogsby, a dit à celui qui nous l'a rapporté, qu'il avait confié à miss Melvilleson (cantatrice remarquable, également engagée par M. Bogsby pour chanter dans une série de concerts qui, sous le nom de soirées musicales et sous la direction de M. Bogsby, se donnent aux Armes d'Apollon, en vertu de l'ordonnance de Georges II), qu'il sentait sa voix sérieusement affectée par l'état impur de l'atmosphère ; et que, suivant son ex-

pression plaisante, « il était comme un moulin après un long chômage, n'ayant pas de son dans son coffre ; » que cette assertion de M. Swills est complètement corroborée par le témoignage de deux femmes intelligentes, toutes deux mariées, mistress Perkins et mistress Piper, qui habitent la même cour et qui ont remarqué ces émanations fétides qu'elles ont supposé provenir de la maison de M. Krook, l'infortuné défunt.

Pendant que cette relation, augmentée de bien d'autres détails encore, est écrite sur les lieux, tous les gamins de la cour, à bas du lit en un clin d'œil, escaladent les contrevents du parloir des Armes d'Apollon pour contempler le sommet de la tête des chroniqueurs noircissant leur papier pelure.

Toute la population de Cook's-Court est dehors, les adultes aussi bien que les enfants ; impossible de dormir et de faire autre chose que de s'emmitoufler chaudement pour se rendre à la maison maudite où la catastrophe est arrivée. Miss Flite est bravement arrachée de sa chambre comme si le feu y avait été ; on lui fait un lit aux Armes d'Apollon, où le gaz ne s'éteint pas de la nuit et dont la porte reste ouverte, car toute émotion publique fait éprouver aux habitants de la cour le besoin de prendre quelque rafraîchissement. Jamais, depuis la dernière enquête, l'Apollon n'a tant débité de grogs et de spiritueux. « La pratique va joliment donner ! » s'est dit le garçon de taverne en roulant ses manches de chemise qu'il relève jusqu'à l'épaule, tandis que le jeune Piper, qui, au premier cri d'alarme, s'est précipité vers le poste de pompiers, revient triomphalement au petit galop, perché sur le Phénix, et reparait au milieu des casques et des torches. L'un des pompiers reste en arrière, après avoir examiné soigneusement toutes les lézardes et les fissures, et se promène

lentement de long en large devant la maison, en compagnie de l'un des deux policemen qui sont probablement chargés de veiller sur cet immeuble. Quiconque a six pence dans sa poche éprouve le besoin d'offrir à cet estimable trio l'hospitalité sous une forme liquide.

M. Weevle et M. Guppy sont dans l'intérieur de la taverne, où leur présence est d'un tel intérêt pour les Armes d'Apollon, que rien ne saurait être épargné pour les retenir. « Ce n'est pas l'heure de regarder à l'argent, » dit M. Bogsby, qui, néanmoins, fait la plus grande attention à celui qu'on dépose sur le comptoir ; « Donnez vos ordres, messieurs, et c'est avec plaisir que l'on vous servira tout ce que vous demanderez. »

Pour répondre à cette invitation, les deux gentlemen (M. Weevle surtout) demandent tant et tant de choses, qu'il leur devient très-difficile de désigner quoi que ce soit d'une manière distincte, bien qu'ils continuent d'informer tous les nouveaux arrivants de ce qu'ils ont vu, dit et pensé depuis la veille. De temps en temps un policeman pousse la porte qu'il entrebâille, et, de l'ombre où il se trouve, jette un coup d'œil à l'intérieur ; non pas qu'il ait aucun soupçon ; mais pour savoir, par curiosité d'état, ce qui se passe dans la taverne.

La nuit s'écoule ainsi, traînant sa marche pesante, et voit les habitants de la cour, à une heure qui ne les a jamais trouvés debout, continuant de se traiter réciproquement et d'agir comme des voisins qui ont retrouvé tout à coup un peu d'argent qu'on ne leur soupçonnait pas. Elle se retire enfin ; et l'allumeur de réverbères, chargé de les éteindre, faisant sa ronde comme le bourreau d'un monarque absolu, fait tomber ces têtes de flammes qui aspiraient à diminuer les ténèbres.

Le jour vient, le jour de Londres, c'est-à-dire brumeux et sombre ; mais il suffit pour reconnaître que les habitants de Cook's-Court ne se sont pas couchés. La brique et le mortier des murailles qui entourent les visages endormis sur les tables, les jambes étendues sur le carreau, ont eux-mêmes un air de fatigue et d'épuisement. Le quartier s'éveille ; et, apprenant ce qui est arrivé, accourt en foule, à demi vêtu, s'enquérir des détails de cette histoire lamentable ; si bien que les deux policemen et le pompier, sur qui l'agitation et l'insomnie ont laissé des traces beaucoup moins visibles que sur le reste de la cour, ont infiniment de peine à garder la porte de la maison.

« Bonté divine ! qu'est-ce que je viens d'apprendre ! s'écrie M. Snagsby en s'approchant d'un policeman.

— La pure vérité, répond l'un d'eux.

— Quand je pense, gentleman, reprend M. Snagsby en faisant un pas en arrière, quand je pense que j'étais là, hier au soir, entre dix et onze, à causer sur cette porte avec un jeune homme qui loge dans cette maison !

— En vérité ? dit le policeman ; eh bien, vous trouverez ce jeune homme dans la maison d'à côté... allons, vous autres, circulez.

— Il n'est pas blessé, j'espère ? demande M. Snagsby.

— Non ; qu'est-ce qui l'aurait blessé ? »

M. Snagsby, incapable de répondre à quoi que ce soit dans l'état d'esprit où il est, se dirige vers les Armes d'Apollon et trouve M. Weevle assis languissamment devant une tasse de thé,

au milieu d'un nuage de fumée de tabac et dans un accablement indicible.

« M. Guppy ! s'écrie le papetier ; lui aussi ! Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! Quelle destinée dans tout cela ! Et ma peti... »

M. Snagsby perd tout à coup la parole en voyant celle qu'il allait nommer entrer aux Armes d'Apollon à cette heure matinale et s'arrêter en fixant sur lui des yeux accusateurs.

« Ma chère, veux-tu prendre quelque chose ? demande-t-il à sa femme dès que sa langue est déliée. Un petit..., pour dire le mot et parler sans détour, un petit grog ?

— Non !

— Mon amour, tu connais ces deux gentlemen ?

— Oui ! »

L'excellent homme ne peut pas supporter un pareil laconisme ; il prend mistress Snagsby par la main et la conduit près d'un tonneau :

« Ma petite femme ! pourquoi me regardes-tu ainsi ? Je t'en conjure, ne me fais pas ces yeux-là !

— Je ne peux pas changer mes yeux, dit la petite femme ; et je ne le voudrais pas, quand bien même je le pourrais.

— Tu ne le voudrais pas ? reprend M. Snagsby en toussant avec douceur. » Il réfléchit un moment, fait entendre sa toux inquiète et dit : « C'est un effroyable mystère, mon amour. » Il est de plus en plus déconcerté par le regard de sa femme.

« Effroyable, en effet ! répond mistress Snagsby.

— Ma petite femme ! dit le papetier d'une voix piteuse ; au nom du ciel, ne me parle pas avec cette amertume et ne me regarde point de cet œil inquisiteur, je t'en supplie ; tu ne supposes pas que j'aie pu vouloir combustionner spontanément quoi que ce soit, cher trésor ?

— Je n'en sais rien, » réplique mistress Snagsby.

L'infortuné papetier, après un rapide examen de sa triste position, ne pourrait pas non plus affirmer qu'il n'est pour rien dans cette mort. Il est tellement mêlé à quelque sombre mystère, il a pris, sans le vouloir, une part si active à quelque chose de ténébreux, qu'il est bien possible qu'il soit impliqué, à son insu, dans ce dernier événement.

« Chère âme, dit-il en s'essuyant le front avec son mouchoir et d'une voix étouffée, n'y a-t-il rien qui puisse t'empêcher de me dire comment il se fait que toi, dont la conduite est généralement d'une circonspection scrupuleuse, tu sois venue dans une taverne avant l'heure du déjeuner ?

— Et vous, pourquoi y êtes-vous ? demande à son tour mistress Snagsby.

— Chère âme, simplement pour savoir la vérité sur le fatal accident qui est arrivé à ce malheureux Krook afin de t'en rapporter les détails, mon amour, pendant que tu aurais mangé ton pain mollet.

— Je n'en doute pas, monsieur Snagsby. Vous me racontez si exactement ce que vous savez !

— Tout ce que je sais, ma peti...

— Je serais bien aise de vous voir revenir à la maison, dit mistress Snagsby avec un sourire sinistre, après avoir contemplé un instant la confusion croissante de son mari ; vous y seriez plus en sûreté que partout ailleurs, monsieur Snagsby.

— Je ne sais pas, mon amour ; mais je suis prêt à partir. »

Le papetier jette un regard consterné autour de lui ; souhaite le bonjour à M. Weevle et à M. Guppy ; leur exprime la satisfaction qu'il éprouve de les voir sains et saufs, et accompagne sa petite femme qui sort de la taverne. Le soir n'est pas arrivé, qu'à la persistance avec laquelle mistress Snagsby le regarde fixement depuis le matin, il ne doute plus de la part de responsabilité qu'il a assumée dans la catastrophe dont s'entretient tout le voisinage ; cette pensée lui cause une telle souffrance, que, par instants, l'idée lui vient d'aller se livrer à la justice et de demander à être jugé pour se voir absoudre s'il est innocent, ou pour subir toutes les rigueurs de la loi s'il est vraiment coupable.

M. Weevle et M. Guppy, ayant fini de déjeuner, vont faire un tour dans Lincoln's-Inn, avec l'espoir que le grand air débarrassera leur cerveau des toiles d'araignées qui l'obscurcissent.

« Nous ne pouvons pas trouver de moment plus favorable que celui-ci pour échanger un mot ou deux sur un point qu'il est important de régler le plus tôt possible, dit M. Guppy après avoir parcouru d'un air pensif les quatre côtés du square.

— William Guppy, répond l'autre en lui lançant un coup d'œil sanglant, s'il s'agit encore d'une conspiration quelconque, ne prenez pas la peine de m'en parler ; j'ai assez de vos complots, et n'en veux pas davantage. Je suis sûr que prochainement nous

vous verrons brûler ou sauter comme une mine dont la mèche a pris feu. »

Cette assertion est tellement désagréable à M. Guppy, que c'est d'une voix tremblante qu'il réplique d'un ton de reproche : « Tony, j'aurais pensé que les événements de la nuit dernière vous auraient servi de leçon, et que désormais vous vous seriez abstenu de toute personnalité.

— J'aurais pensé, William, répond à son tour M. Weevle, qu'après un pareil avertissement vous vous seriez abstenu désormais de toute conspiration.

— Qui conspire ? demande M. Guppy.

— Vous, répond M. Jobling.

— Non ! affirme M. Guppy.

— Si ! retourne M. Jobling.

— Qui ose le dire ? poursuit M. Guppy.

— Moi ! riposte M. Jobling.

— En vérité ? s'écrie M. Guppy.

— Oui, vraiment ! » répète M. Jobling.

Et tous les deux, s'étant échauffés, ils marchent quelque temps sans rien dire, afin de recouvrer leur sang-froid.

« Tony, reprend alors William, si au lieu de l'accuser vous écoutiez votre ami, vous ne tomberiez pas dans de semblables méprises. Mais vous vous emportez et ne réfléchissez pas. Doté par la nature de tout ce qui charme les yeux...

— Oh ! je vous en prie, s'écrie M. Weevle, ne parlons pas de mes charmes, et dites ce que vous avez à dire. »

Cette disposition morose de son ami oblige M. Guppy à refouler en lui-même les sentiments les plus délicats de son âme, dont l'expression ne se trahit plus que par le ton offensé avec lequel il reprend la parole.

« Tony, poursuit-il, quand je disais tout à l'heure qu'il était important d'éclaircir entre nous, et le plus tôt possible, un point auquel je faisais allusion, je parlais d'une chose complètement étrangère à toute espèce de complot. Vous savez que dans toutes les causes qui doivent être jugées, les faits que les témoins ont à prouver sont légalement discutés à l'avance. Est-il ou n'est-il pas convenable que nous sachions sur quels faits nous aurons à déposer dans l'enquête qui va s'ouvrir relativement à la mort de ce vieux gred... de cet infortuné gentleman ? (M. Guppy allait dire gredin : mais il pense que gentleman est plus approprié aux circonstances.)

— Sur quels faits ? demande Tony.

— Les faits sur lesquels portera l'enquête. » 1, dit M. Guppy en comptant sur ses doigts, 1 ce que nous connaissons des habitudes de ce gentleman ; 2 à quelle époque nous l'avons vu la dernière fois ; 3 dans quelle condition il se trouvait alors ; 4 comment nous avons découvert l'événement dont il s'agit, et ce que nous savons à cet égard.

— Oui, répond M. Weevle ; tous ces faits sont relatifs à la cause.

— Notre découverte a eu lieu, continue William, par suite d'un rendez-vous qu'il vous avait donné ; rendez-vous qu'avec la bizarrerie qui lui était ordinaire, il avait fixé à minuit, heure à laquelle vous deviez lui dire le contenu de certains papiers, ainsi que vous l'aviez fait déjà plusieurs fois, ledit gentleman n'ayant jamais su lire. Je passais la soirée avec vous, et j'étais dans votre chambre, lorsque je fus appelé à descendre, etc., etc. L'enquête n'ayant pas d'autre but que d'établir les circonstances dans lesquelles la mort s'est produite, il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. Je suppose que vous êtes là-dessus d'accord avec moi.

— Oui, répond M. Weevle, je le suppose comme vous.

— À moins que vous ne voyiez encore là dedans un complot ? demande M. Guppy d'un air profondément blessé.

— Non, réplique M. Weevle, et je retire l'observation que j'ai faite, si vraiment c'est tout ce que vous désirez.

— Et maintenant je voudrais savoir, poursuit M. Guppy, en prenant le bras de son ami et en ralentissant le pas, si vous avez songé aux nombreux avantages qu'il y a pour vous de continuer à demeurer au même endroit ?

— Que voulez-vous dire ? demande Tony en s'arrêtant.

— La chose est claire : avez-vous réfléchi aux nombreux avantages qu'il y a pour vous à continuer de demeurer au même endroit ? répète M. Guppy en entraînant M. Weevle.

— Là-bas ? » répond Tony en désignant du bout du doigt la direction où se trouve la boutique de chiffons et de vieilles bouteilles.

M. Guppy fait un signe affirmatif.

— Je n’y passerais pas une nuit pour tout au monde, dit M. Weevle en fixant un œil hagard sur son interlocuteur.

— Sérieusement, Tony ?

— Ai-je l’air de plaisanter ? répond M. Weevle en frissonnant de tous ses membres.

— De sorte que la possibilité ou même la probabilité, car c’est ainsi que la chose doit être envisagée, la probabilité de jouir paisiblement des effets qui appartenaient hier encore à un vieillard isolé, n’ayant sans doute aucun parent sur la terre ; et la certitude d’être à même de découvrir ce qu’il avait réellement amassé, ne pèsent rien dans la balance à vos yeux, sous l’empire des événements de la nuit dernière ? demande M. Guppy en rongant son ongle de l’air d’un homme profondément vexé.

— Certainement non ! et je ne comprends pas qu’on parle avec ce calme de faire rester un ami dans une pareille demeure. Habitez-y vous-même ! s’écrie M. Weevle avec indignation.

— Moi, Tony, répond William d’une voix flatteuse, je ne puis pas aller occuper là maintenant un logement que vous avez loué pour vous, et où l’on ne m’a jamais vu résider.

— Vous y serez le bienvenu, répond M. Weevle. Bonté divine ! certainement vous pouvez le prendre et vous y installer comme chez vous.

— Ainsi, dit William, vous renoncez à tout, si je vous ai bien compris ?

— Vous l'avez dit : je renonce à tout, » répète M. Weevle avec une fermeté inébranlable.

Pendant qu'ils s'entretiennent de la sorte, un fiacre apparaît dans le square ; sur le siège est un énorme chapeau qui attire les yeux du public. À l'intérieur, et, par conséquent beaucoup moins visibles pour la multitude, mais suffisamment reconnaissables pour nos deux amis, car la voiture s'arrête précisément à côté d'eux, se trouvent le vénérable M. Smallweed et sa femme, accompagnés de Judy ; toute la famille a un certain air d'animation qui perce dans ses moindres gestes ; et lorsque le grand chapeau qui surmonte M. Smallweed junior, quitte le siège de la voiture, le vieux Smallweed jette la tête hors de la portière en criant à M. Guppy : « Comment vous portez-vous, monsieur, comment vous portez-vous ?

— Qu'est-ce que Small vient faire ici avec toute sa famille ? je voudrais bien le savoir, dit William en faisant un signe de protection à son familier.

— Mon cher monsieur, continue le grand-père Smallweed, auriez-vous l'extrême obligeance, vous et votre ami, de me porter à la taverne de Cook's-Court, pendant que Bart et sa sœur porteront leur grand'mère ? Voulez-vous, mon cher monsieur rendre ce service à un vieillard ?

— À la taverne de Cook's-Court ! répète M. Guppy en interrogeant du regard M. Weevle ; et tous deux s'apprêtent à porter ce fardeau vénérable aux Armes d'Apollon.

— Voilà ce qui vous est dû, cocher, dit le patriarche en faisant une affreuse grimace et en montrant le poing au brave homme ; demandez voire un penny de plus, et je vous attaque en justice !

Mes bons jeunes gens, prenez bien garde, allez doucement, s'il vous plaît ; permettez-moi de vous prendre par le cou, je ferai tout mon possible pour ne pas trop vous serrer. Miséricorde ! oh ! mon Dieu !... mes pauvres os ! »

Il est heureux que la taverne de la cour ne soit point éloignée, car M. Weevle n'a pas fait la moitié du chemin, que sa figure présente un aspect apoplectique ; il accomplit néanmoins sa tâche sans qu'il résulte autre chose de ce symptôme alarmant, que quelques sons gutturaux, indices d'une respiration excessivement gênée ; et le vieux gentleman est déposé, suivant son désir, dans le parloir des Armes d'Apollon.

« Seigneur, mon Dieu ! s'écrie d'une voix étouffée M. Smallweed en regardant autour de lui. Miséricorde ! mes os et mes reins ! Quelle souffrance, oh ! mon Dieu ! Asseyez-vous, vieille tête de perruche sautillante ; asseyez-vous, vieille folle caracolante. »

Cette légère apostrophe est adressée à mistress Smallweed, à propos du penchant qui entraîne la vieille dame, toutes les fois qu'elle est debout, à sauter d'un pied sur l'autre, et à prendre pour vis-à-vis tous les objets qu'elle trouve, en s'accompagnant d'un ramage particulier, comme une sorcière au sabbat. Une affection nerveuse entre probablement, dans ces démonstrations chorégraphiques, pour une part aussi grande que l'imbécillité de la pauvre femme, qui, déposée dans le parloir de la taverne, se livre avec tant d'ardeur à la danse en face d'un fauteuil Windsor, le jumeau de celui qui est occupé par M. Smallweed, qu'on ne peut l'y faire renoncer qu'en l'y asseyant de vive force, pendant que son seigneur et maître lui prodigue les épithètes affectueuses

de « vieille folle et de corneille à tête de cochon, » mille et mille fois répétées.

« Mon cher monsieur, poursuit le grand-père Smallweed en s'adressant à William, avez-vous entendu parler de cet affreux malheur qui est arrivé dans la maison voisine ?

— Entendu parler, monsieur ! mais c'est nous qui l'avons découvert.

— Vous, monsieur ! comment, c'est vous ? Bart, ce sont eux qui ont tout découvert ! »

Les deux jeunes gens fixent des yeux étonnés sur les Smallweed qui, de leur côté, les regardent fixement.

« Mes chers amis ! s'écrie le vieillard en leur tendant les bras, que de remerciements ne vous dois-je pas, pour avoir découvert les cendres du frère de mistress Smallweed ?

— Hein ? dit M. Guppy.

— De son frère unique, mon cher ami, du seul parent qui lui restât. Il n'y avait pas entre nous de relations très-suivies ; je le déplore actuellement : c'est lui qui ne l'a jamais voulu. Cependant, il nous aimait beaucoup ; mais il était si excentrique ! À moins qu'il n'ait fait un testament (ce qui n'est pas vraisemblable), j'entre en possession des biens qu'il a laissés ; je viens jeter un coup d'œil sur la propriété. Il faut qu'on y appose les scellés, qu'on la protège contre les malfaiteurs. Je suis venu pour examiner la maison, répète le vieil avare en griffant l'air de ses dix doigts crochus.

— Small, dit l'inconsolable M. Guppy, vous auriez pu nous apprendre que ce vieillard était votre oncle.

— Vous étiez si réservés tous les deux à son endroit, répond le vieux petit jeune homme dont l'œil brille secrètement, que j'ai cru vous faire plaisir en agissant comme vous ; d'ailleurs je n'étais pas trop fier de la parenté.

— Et de plus, ajoute la sœur de Small, dont l'œil brille également, ça devait vous être fort égal qu'il fût son oncle ou non.

— Il ne m'avait jamais vu : il ne me connaissait pas, continue Small, et je ne vois pas comment j'aurais pu vous le présenter.

— Nous ne nous visitons pas, reprend le vieux gentleman, et je le déplore ; je viens aujourd'hui pour examiner la maison, les papiers, toute la propriété, pour faire valoir mes titres ; l'acte qui établit mes droits est entre les mains de mon avoué, M. Tulkin-ghorn, de Lincoln's-inn-Fields, qui a la bonté de s'occuper de mes affaires ; et je vous assure que celui-là ne s'endort pas. Krook était l'unique frère de mistress Smallweed ; elle n'avait pas d'autre parent que lui ; il n'en avait pas d'autre qu'elle. Je parle de votre frère, vieille sauterelle imbécile, de votre frère qui avait soixante-seize ans. »

Aussitôt mistress Smallweed se met à crier en branlant la tête ;

« Soixante-seize livres et seize schellings ; soixante-seize fois soixante-seize livres ; soixante-seize mille sacs de mille livres, soixante-seize millions de paquets de mille billets de banque.

— Qui veut me passer un pot ou une bouteille ? s'écrie le vieux ladre exaspéré, cherchant en vain autour de lui un objet qu'il

puisse saisir et lancer à sa femme. Qui veut être assez bon pour me donner le crachoir, n'importe quoi de solide et de résistant, que je puisse lui jeter à la tête ; vous tairez-vous, vieille sorcière, chienne aboyeuse, chatte enragée, furie d'enfer ! »

Et M. Smallweed, exalté par sa propre éloquence, jette, à défaut d'autre chose, sa petite-fille à sa femme, et retombe sur son fauteuil, où il ne présente plus qu'une masse informe qui se débat en criant :

« Remontez-moi, s'il vous plaît ; je suis venu jeter un coup d'œil à la propriété. Remontez-moi, je vous en prie, et appelez la police pour que je m'explique relativement à cette propriété ; il y va des galères et de la transportation pour qui oserait toucher à la propriété... la... la propriété, la propriété, » répète-t-il comme un écho tandis que sa petite-fille le redresse à coups de poing, suivant son habitude en pareille circonstance.

Les deux amis se regardent ; M. Weevle a depuis longtemps abandonné l'affaire ; M. Guppy voudrait bien ne pas désespérer ; mais les prétentions du vieil avare ne sont que trop justifiées ; le clerc de M. Tulkinghorn arrive et annonce à la police que l'éminent juriste répond de la validité des titres ; et que les biens du défunt, ses papiers et ses meubles devront être, après accomplissement des formalités légales, délivrés à M. Smallweed qui, en attendant, et comme preuve de ses droits, est admis à faire une visite de sentiment dans la maison mortuaire, et se fait porter jusque dans la chambre abandonnée de miss Flite, où il a l'air d'un ignoble oiseau de proie ajouté à la volière de la pauvre plaideuse.

L'arrivée de cet héritier dont personne ne soupçonnait l'existence se répand bientôt dans la cour où elle excite un puissant intérêt, qui se traduit en beaux deniers comptants pour les Armes d'Apollon.

Mistress Piper et mistress Perkins pensent que c'est bien malheureux pour M. Weevle, si le décédé n'a pas fait de testament, et trouvent qu'en pareil cas on lui doit sur la fortune du défunt une jolie petite indemnité. Le jeune Piper et le jeune Perkins, comme membres de ce cercle juvénile qui fait la terreur des passants dans Chancery-Lane, imaginent un nouveau jeu, qui consiste à simuler la mort du vieux Krook, tantôt derrière la pompe, tantôt sous le grand portail, et à pousser des cris sauvages et des lamentations effroyables sur les cendres du défunt.

Miss Melvilleson et le petit Swills, jugeant qu'en pareille occasion on peut franchir la distance qui sépare les artistes des bourgeois, causent amicalement avec les patrons de la taverne ; M. Bogsby annonce que l'attrait principal de la prochaine réunion du cercle philharmonique sera la Mort du Roi, ballade populaire, avec chœurs, exécutée par tous les membres de la société des concerts. M. Bogsby, ajoute l'affiche, a cru devoir faire exécuter cette ballade, malgré les frais extraordinaires que cela lui occasionne, pour répondre au vœu qui en a été généralement exprimé, ainsi que pour prendre part au triste événement qui vient de causer dans le public une si profonde émotion. Un point important, qui a trait aux funérailles, inquiète surtout les habitants du quartier, à savoir si, dans la circonstance on donnera au cercueil la dimension ordinaire, ayant si peu de chose à y mettre ; sur la réponse de l'entrepreneur des pompes funèbres, qui déclare, vers le milieu du jour, aux Armes d'Apollon, avoir reçu la commande

d'un cercueil de six pieds, la sollicitude générale est délivrée d'un grand poids, et le fait est considéré par tout le monde comme des plus honorables pour M. Smallweed.

En dehors de la cour, l'agitation n'est pas moins grande ; des savants, des médecins et des philosophes viennent en foule visiter l'endroit où l'événement a eu lieu ; et les échos du voisinage entendent ce jour-là plus de discussions profondes sur l'inflammabilité des gaz et sur l'hydrogène phosphoré, que depuis que la cour existe. Quelques-unes de ces autorités (notamment les plus savantes) soutiennent avec indignation que le défunt devait choisir un autre genre de mort ; et, malgré l'objection d'autorités adverses, qui rappellent à leur mémoire un livre anglais fort connu sur la médecine légale, certaine enquête relative à des cas de même nature, consignée au sixième volume des Travaux philosophiques, et la mort de la comtesse Cornélia Bandi, rapportée dans ses moindres détails par un nommé Bianchini, prébendier de Vérone, auteur d'un livre estimé et qui passait dans son temps pour un homme éclairé ; malgré l'opinion de MM. Mère et Fodéré, deux Français qui se sont mêlés d'approfondir ce mystérieux sujet ; malgré le témoignage de leur compatriote, M. Lecat, chirurgien célèbre, qui eut l'impertinence d'habiter une maison où pareil fait se présenta, pour en rendre un compte plus authentique, ces illustres docteurs n'en persistent pas moins à regarder l'entêtement que M. Krook a mis à quitter ce monde par ce chemin peu fréquenté, comme un tort personnel complètement injustifiable.

La cour attentive est d'autant plus enchantée qu'elle comprend moins ces théories savantes, et le plaisir qu'elle y trouve est une nouvelle source de gain pour les Armes d'Apollon.

Bientôt paraît le dessinateur d'un journal pittoresque, avec le premier plan tout prêt et les figures qui se retrouvent dans l'illustration de n'importe quel événement, depuis un naufrage sur les côtes de Cornouailles jusqu'à une promenade dans Hyde Park ou un meeting à Manchester. L'artiste s'établit dans la chambre de mistress Perkins ; et de la fenêtre de cette chambre, désormais célèbre, reproduit sur le bois la maison de l'ex-marchand de guenilles qui prend sous le burin des proportions monumentales ; l'arrière-boutique où l'on introduit ce gentleman grandit, à son tour, dans une telle mesure, que dans la gravure elle n'a pas moins d'un kilomètre de long sur cinquante mètres de haut, ce dont les habitants de la cour éprouvent une satisfaction particulière. Pendant tout ce temps-là, nos deux chroniqueurs officiels vont de maison en maison, se rendent partout, entendent tout, regardent tout, mais finissent toujours par revenir au parloir des Armes d'Apollon, où leurs petites plumes insatiables ne cessent d'écrire sur du papier pelure.

Enfin, arrive le coroner et son enquête, absolument pareille à celle que nous avons déjà vue ; si ce n'est que le magistrat témoigne une sollicitude plus vive pour le cas dont il s'agit, comme sortant de la voie commune, et dit aux jurés dans un aparté qui n'a rien d'officiel : « On serait tenté de croire qu'il pèse sur cette maison quelque chose de fatal, comme un sort que lui aurait jeté la destinée ; nous voyons quelquefois de ces choses-là, gentlemen, et c'est un de ces mystères que nous ne saurions expliquer. »

Après l'enquête on apporte le cercueil dont les six pieds excitent une admiration générale.

M. Guppy ne joue dans tout cela qu'un rôle tellement secondaire, excepté lors de sa déposition, qu'il est repoussé comme tout le monde, réduit à contempler les murs de cette demeure qu'un instant il a cru fouiller de fond en comble, et dont il a la mortification de voir M. Smallweed cadénasser la porte, et l'amertume de se sentir éconduit. Mais, avant qu'on ait terminé toutes ces formalités, c'est-à-dire avant la fin du jour, M. Guppy a quelque chose à communiquer à milady Dedlock.

C'est pour ce motif que, l'âme défaillante et la conscience troublée comme un chien qui se sent en faute, il se présente à l'hôtel vers sept heures et demande à voir Sa Seigneurie ; Mercure lui répond qu'elle va dîner en ville : est-ce qu'il n'a pas vu sa voiture à la porte ? Le jeune homme a bien vu la voiture, mais il faut absolument qu'il parle à milady.

Mercure ne demanderait pas mieux que d'introduire ce jeune homme, ainsi qu'il le déclare à l'un de ses camarades ; mais ses instructions sont positives ; et tout ce qu'il peut faire c'est de le mener dans la bibliothèque et d'aller informer milady de sa présence.

L'énorme pièce est à peine éclairée ; M. Guppy jette de tous les côtés un regard inquiet et soupçonneux. Depuis l'événement il voit partout dans l'ombre un peu de charbon couvert de cendres. Le frôlement d'une robe se fait entendre ; serait-ce ?... Non ; ce n'est pas un spectre ; mais un être vivant en chair et en os, splendidement habillé.

« Je demande à Votre Seigneurie mille fois pardon, bégaye M. Guppy ; c'est une heure peu convenable pour...

— Je vous ai dit que vous pouviez venir à n'importe quelle heure. »

Milady prend une chaise et le regarde fixement comme la première fois qu'il est venu.

« Je remercie Votre Seigneurie... Votre Seigneurie est bien aimable.

— Asseyez-vous, dit-elle d'un air qui ne brille point précisément par l'amabilité.

— Je ne crois pas que cela vaille la peine de m'asseoir et de retenir Votre Seigneurie, car, je... je n'ai pas pu me procurer les lettres dont je lui ai parlé dans la dernière visite que j'ai eu l'honneur de lui faire.

— Vous n'êtes venu que pour me dire cela ?

— Oui, Votre Seigneurie. » Le malaise du jeune homme est considérablement accru par la splendeur et la beauté de milady. Elle connaît parfaitement l'influence qu'elle exerce ; elle l'a trop bien étudiée pour perdre un atome de l'effet qu'elle produit sur tout le monde ; et, pendant qu'elle le regarde avec cette froideur morne qui augmente le trouble du jeune homme, M. Guppy comprend que non-seulement il a perdu le fil qui pouvait le guider dans le labyrinthe des pensées de Sa Seigneurie, mais que chaque seconde recule encore la distance qui les sépare.

« En un mot, poursuit-il de l'air confus et repentant d'un vœu honteux de son crime, la personne qui devait me donner ces lettres vient de mourir subitement ; elle a été brûlée, et... »

Milady finit sa phrase :

« Et ces lettres, dit-elle, ont été détruites par la même occasion ?

— Je le pense, » répond M. Guppy qui voudrait dire le contraire, mais qui ne peut pas mentir.

Et ne découvrant pas sur ce noble visage le moindre éclair de joie, le plus léger indice de satisfaction à cette nouvelle, il balbutie gauchement une excuse maladroite.

« Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ? lui demande lady Dedlock.

— Je le pense, Votre Seigneurie.

— Vous feriez mieux d'en être sûr, car c'est la dernière fois que vous avez l'occasion de m'en donner l'assurance. »

M. Guppy en a la certitude, et d'ailleurs n'a pas le moindre désir de prolonger cet entretien.

« Cela suffit ; je vous dispense de toute excuse. » Et milady sonne Mercure pour qu'il montre la porte au jeune M. Guppy. Mais voilà qu'au même instant paraît, dans ce même hôtel, un vieillard appelé Tulkinghorn ; et que ce vieillard, se dirigeant de son pas discret vers la bibliothèque, ouvre la porte et se trouve face à face avec le jeune homme qui allait en sortir.

Les yeux du procureur et de milady échangent un regard ; le voile tombe un moment, le soupçon ardent et subtil s'allume, mais ce n'est que l'affaire d'un instant et le nuage passe.

« Mille pardons, lady Dedlock, il est si peu ordinaire de vous trouver à l'heure qu'il est dans cette pièce, que je pensais n'y rencontrer personne ; mille et mille fois pardon.

— Restez, je vous en prie, dit-elle avec indifférence ; je sors et je n'ai plus rien à dire à ce jeune homme. »

Ce dernier fait un profond salut, et, d'une voix humble et soumise, exprime l'espérance que M. Tulkinghorn se porte bien.

« Ah ! répond l'avoué en le regardant avec attention, bien qu'un second coup d'œil lui fût parfaitement inutile, n'appartenez-vous pas à l'étude Kenge et Corboy ?

— Oui, monsieur Tulkinghorn, c'est moi qu'on appelle Guppy.

— Certainement, je vous remercie, monsieur Guppy ; je me porte à merveille.

— Enchanté de vous l'entendre dire, monsieur ; vous ne serez jamais trop bien portant pour l'honneur du barreau. »

M. Guppy s'esquive, et M. Tulkinghorn, dont l'accoutrement de forme antique et d'un noir mat fait ressortir la beauté souveraine et l'éclat de Sa Seigneurie, donne la main à milady pour la conduire à sa voiture. Il remonte en se caressant le menton, et continue quelque temps cet exercice auquel il revient souvent dans le cours de la soirée.

34

« Qu'est-ce que cela peut être ? dit M. Georges ; une cartouche à balle ou à poudre ? une simple amorce, ou un bel et bon coup ? »

Une lettre ouverte est le sujet des méditations du troupiér, et semble lui causer une profonde inquiétude. Il tient le papier

d'une main, l'éloigne, le rapproche, le change de main, le lit et le relit en inclinant la tête, contracte ses sourcils et les relève, sans parvenir à dissiper ses doutes. Il pose la lettre sur la table, se promène d'un air pensif et revient de temps en temps jeter un coup d'œil à ce papier qui le tourmente :

« Est-ce à balle ou simplement à poudre ? » se demande-t-il avec anxiété.

Phil Squod est à l'autre bout de la galerie, occupé à blanchir des cibles à l'aide d'une brosse et d'un pot de couleur, et siffle à mi-voix, sur le rythme d'une marche rapide, l'air de : « Et l'on revient toujours à ses premières amours. »

« Phil ! » dit tout à coup le troupier en lui faisant signe de venir.

Le petit homme s'approche, suivant son habitude, en commençant d'abord par faire le tour de la galerie comme s'il allait ailleurs, et fond ensuite au pas de charge du côté du maître d'armes.

« Attention, Phil ! écoute bien, dit celui-ci.

— Oui, commandant !

« Monsieur, permettez-moi de vous rappeler, bien que je n'y sois point obligé par la loi, que le billet à deux mois de date, tiré sur vous par M. Mathieu Bagnet, et par vous accepté pour la somme de quatre-vingt-dix-sept livres quatre schellings et neuf pence, écherra demain, dans la journée, époque à laquelle il vous plaira payer ladite somme à présentation dudit billet.

Tout à vous,

« Que penses-tu de ça, Phil ?

— Malheur, commandant.

— Comment cela ?

— Dame ! répond Phil après un instant de réflexion, je pense que c'est toujours un malheur quand on vous demande de l'argent.

— Note bien, reprend le troupier en s'asseyant sur la table, que j'ai déjà payé, tant pour les intérêts que pour une chose ou l'autre, une somme presque aussi forte que le principal du billet. »

Phil se frotte contre le mur, et la grimace intraduisible que fait son visage de travers exprime assez qu'il ne voit pas que cet incident rende l'affaire moins mauvaise.

« Attends donc ! dit M. Georges avec un geste persuasif, remarque bien qu'il a toujours été entendu que ce billet pourrait être ce qu'ils appellent renouvelé, chose qui a eu lieu nombre de fois ; et maintenant, qu'en penses-tu ?

— Que l'nombre de fois est fini, et qu'c'est la fin de la fin.

— Hum ! c'est aussi mon opinion.

— Josué Smallweed ! mais, n'est-ce pas celui que j'ai porté sur une chaise ?

— Précisément.

— Gouv'neur, dit Phil avec une extrême gravité, c'thomme-là, voyez-vous, est vorace comme une sangsue, dur comme une enclume ; il vous entortille comme un serpent, et vous serre dans ses pinces comme un homard. »

Après avoir ainsi exprimé ses sentiments, M. Squod retourne à ses occupations et se remet à siffler avec plus de verve que jamais, l'air de : « Et l'on revient toujours à ses premières amours. » Le maître d'armes replie sa lettre et se dirige du côté de Phil.

« Gouv'neur, dit celui-ci en le regardant avec finesse, y a un moyen d'arranger vot'affaire.

— C'est de payer, parbleu ; et je voudrais bien le pouvoir.

— Non, commandant, non ; justement tout le contraire, dit le petit homme en faisant un geste significatif de son pinceau, et en étendant une couche de blanc sur la cible qu'il peinturlure. Un mois de prison pour dettes, et vous sortez blanc comme le badigeon.

— Joli moyen, par ma foi ; sais-tu quelle serait alors la position des Bagnet ? Sais-tu qu'ils seraient ruinés pour payer mes folies ? Belle probité que la vôtre, monsieur Phil ! » s'écrie l'ancien troupier avec indignation.

Phil est en train de protester avec ardeur qu'il avait oublié la responsabilité des Bagnet, et que pour rien au monde il ne voudrait faire le moindre tort à aucun des membres de cette brave et digne famille, lorsqu'on entend des pas dans le couloir, ainsi qu'une voix joyeuse qui demande si Georges est chez lui. Phil jette un coup d'œil à son maître, remonte la galerie en clopinant,

répond à la voix que M. Georges est là ; et mistress Bagnet apparaît accompagnée de son mari.

Jamais l'excellente femme ne sort, quel que soit le temps qu'il fasse et dans n'importe quelle saison, sans avoir un manteau gris d'étoffe grossière, un peu râpé mais toujours propre ; le même qui inspire à M. Bagnet un si vif intérêt pour être revenu de l'autre bout du monde en compagnie de mistress Bagnet et d'un certain parapluie, accessoire non moins fidèle de la toilette de la brave dame. Le parapluie de mistress Bagnet, d'une couleur indescriptible, inconnue sur la terre, a pour poignée un morceau de bois recourbé sillonné de rides profondes, ayant au bec une petite plaque de métal, pur objet d'ornement qui ne reste pas à son poste, avec la fermeté qu'on pourrait attendre d'un objet si longtemps à l'école de l'infanterie anglaise si renommée pour sa solidité ; cet estimable parapluie est en outre d'un laisser aller dans sa tenue qui semblerait indiquer une absence de corset, et qui provient peut-être des services à deux fins qu'il rend depuis tant d'années, comme buffet à la maison et comme sac de nuit en voyage. Mistress Bagnet, comptant sur son manteau gris seulement, orné d'un immense capuchon, et qui est imperméable, n'ouvre jamais son parapluie ; elle en use, comme d'une baguette, pour désigner les morceaux de viande ou les tas de légumes quand elle fait son marché, ou pour attirer l'attention du boucher ou du fruitier par un attouchement amical de cet utile instrument. Son panier, sorte de puits en osier avec un couvercle à deux battants, ne la quitte pas davantage ; et c'est pourquoi nous la voyons arriver chez le maître d'armes avec ces trois objets, compagnons indispensables de ses moindres courses.

« Bonjour, vieux camarade ; comment vous portez-vous par cette belle matinée ? » dit-elle à M. Georges en lui tenant la main.

Ayant acquis sur les chariots de bagage et dans une foule de situations analogues la faculté de se trouver bien partout, elle se perche sur un banc, dénoue les brides de son chapeau, qu'elle repousse en arrière, croise les bras et semble parfaitement à son aise.

Pendant ce temps-là, M. Bagnet a échangé quelques poignées de main avec M. Georges et avec Phil, à qui mistress Bagnet fait un signe amical et envoie un sourire de bonne humeur.

« Nous voilà, Georges, dit l'excellente femme avec vivacité ; nous sommes venus, Lignum et moi (c'est ainsi qu'elle appelle son mari, parce qu'il portait au régiment le sobriquet de Lignum-Vitæ, en raison de la sécheresse de son corps et de l'inflexibilité de sa personne), nous sommes venus pour vous voir et mettre tout en règle comme à l'ordinaire, relativement à la garantie que vous savez ; donnez à Lignum le nouveau billet, pour qu'il le signe, Georges, et il le fera bravement.

— J'allais aller chez vous, répond le troupier avec un certain embarras.

— Nous avons bien pensé que vous alliez venir ; c'est pour ça que nous sommes partis de bonne heure, laissant Woolwich, la perle des garçons, pour garder les deux petites ; et nous voilà, comme vous voyez. Lignum est tellement retenu à la maison depuis quelque temps et prend si peu d'exercice qu'une petite promenade lui fera du bien... Mais, qu'est-ce que vous avez, Georges ? Vous n'êtes pas comme d'habitude.

— Pas tout à fait, mistress Bagnet ; je suis un peu tourmenté. »

L'œil vif et brillant de l'excellente femme saisit immédiatement la vérité.

« Georges, reprend-elle en relevant son index, ne me dites pas que c'est à propos de ce billet ; Georges, ne le dites pas, à cause des trois enfants. »

L'embarras du maître d'armes augmente de plus en plus.

« Georges, poursuit mistress Bagnet en se servant de ses deux bras pour donner plus de force à ses paroles, si vous avez compromis la signature de Lignum, si vous le mettez dans l'obligation de payer pour vous, s'il va falloir tout vendre... et je le vois sur votre figure aussi clairement que si la chose y était écrite, c'est une vilaine action que vous avez faite ; et vous nous avez cruellement trompés, Georges, c'est moi qui vous le dis. »

M. Bagnet, toujours immobile et droit comme un pieu, couvre sa tête chauve de sa main droite comme pour la défendre contre une douche et regarde sa femme avec une vive inquiétude.

« Je n'en reviens pas, continue mistress Bagnet ; j'en suis honteuse pour vous ; je n'aurais pas cru, Georges, que vous fussiez capable d'un pareil trait ; j'ai toujours su que vous étiez une de ces pierres qui roulent et qui n'amassent rien ; mais je n'aurais jamais pensé que vous auriez pris le peu de mousse qui devait servir pour coucher Bagnet et les enfants ; vous savez combien Lignum est travailleur et comme il est rangé ; vous connaissez Québec, Malte et Woolwich, vous savez tout ce qu'ils valent ; et je ne pensais pas que vous auriez le cœur de les mettre sur la paille. Oh ! Georges, dit la brave femme en prenant le coin du manteau

gris pour s'essuyer les yeux, comment est-il possible que vous ayez fait cela ? »

Mistress Bagnet ayant cessé de parler, son mari ôte la main qu'il s'était mise sur la tête, comme si la douche était finie, et tourne des yeux désolés vers M. Georges pâle comme un linge, qui regarde avec désespoir le manteau gris et le chapeau de paille de mistress Bagnet.

« Mat, dit-il d'une voix sourde en s'adressant au mari, mais en regardant toujours la femme, je suis fâché de te voir prendre ça tellement à cœur ; je pense que l'affaire est moins mauvaise que tu ne le supposes ; il est vrai que j'ai reçu ce matin la lettre que voici ; mais j'espère que tout peut s'arranger. Quant à être une pierre qui roule, je ne dis pas non, et je n'ai jamais fait de bien aux gens qui m'ont trouvé sur leur chemin ; c'est un fait que j'avoue ; mais il est impossible à un vieux vagabond d'aimer ta femme et tes enfants plus que je ne le fais moi-même, et je suis sûr que tu ne m'en voudras pas ; crois bien que je ne vous ai rien caché ; cette lettre m'est arrivée il n'y a pas plus d'un quart d'heure.

— La vieille, murmure M. Bagnet après un instant de silence, dis-lui mon opinion.

— Pourquoi, répond mistress Bagnet, qui rit et qui pleure en même temps, pourquoi ne s'est-il pas marié dans l'Amérique du Nord avec la veuve de Joe Pouch ! il n'aurait jamais été dans pareil embarras.

— La vieille, reprend M. Bagnet, dit les choses comme elles sont. Pourquoi n'as-tu pas fait ce mariage ?

— Bon, bon, répond le troupier, j'espère qu'elle a aujourd'hui un meilleur mari que moi ; toujours est-il que je ne l'ai pas épousée, et que me voilà ici, vous demandant ce que je dois faire. Tout ce que j'ai vous appartient ; dites un mot et je vendrai jusqu'à la dernière cartouche ; il y a longtemps que je l'aurais fait, si j'avais cru pouvoir en tirer la somme dont j'ai besoin ; ne va pas croire que je te laisserai mettre dans la peine, mon vieux Mat ! je me vendrais plutôt d'abord. Si je pouvais seulement connaître quelqu'un qui voulût acheter un vieux mousquet de hasard tel que moi ! dit le maître d'armes en se donnant dans la poitrine un coup de poing méprisant.

— La vieille, murmure Lignum, dis-lui mon opinion.

— Georges, reprend l'excellente femme, il n'y a pas de quoi vous blâmer absolument, si ce n'est que vous avez eu tort d'entreprendre cette affaire sans en avoir les moyens.

— Je n'en ai jamais fait d'autres, répond le troupier en secouant la tête d'un air contrit ; jamais, vous le savez bien ; et...

— Silence ! interrompt M. Bagnet, la manière dont la vieille te dit mon opinion est exacte ; écoute et tais-toi.

— Vous n'auriez pas dû non plus demander la garantie, Georges ; et à tout prendre on aurait dû vous la refuser ; mais ce qui est fait est fait, il n'en faut plus parler ; vous serez toujours un brave garçon, plein d'honneur et de probité, quoiqu'un peu trop léger ; d'un autre côté, vous pouvez bien admettre qu'il est tout naturel que nous soyons inquiets avec trois enfants sur les bras. Oubliez donc tout ce qui a été dit, Georges, et pardon général pour tout ce qui s'est passé. »

La vieille donne une main à son mari, l'autre au sergent qui prend aussi celle de Lignum, et qui la conserve tout en parlant.

« Je vous assure, dit-il, que je ne reculerais devant aucun sacrifice pour acquitter ce billet. Mais tout ce que je gagne suffit bien juste à entretenir le courant ; nous vivons, Phil et moi, sans faire de grosses dépenses ; mais la galerie ne donne pas tout ce que j'en attendais ; ce n'est pas le Pérou ! j'ai eu bien tort de la prendre ; c'est un fait ; mais j'y ai été poussé en quelque sorte et j'ai cru que ça me rangerait ; qu'une fois établi, je serais plus respectable. Je sais bien que vous avez essayé de m'ôter ces idées-là... bref, je vous suis très-obligé, mais bien honteux de moi-même. » En disant ces paroles, M. Georges secoue la main de ses amis, fait un pas en arrière et se redresse, comme si, après cette confession, il s'attendait à être fusillé avec tous les honneurs militaires.

« Écoute-moi, Georges, dit M. Bagnet en lançant un coup d'œil à sa femme, et toi, la vieille, continue. »

L'opinion de Lignum, toujours exprimée de la même façon, est qu'il faut immédiatement s'occuper de cette lettre ; que M. Georges et M. Bagnet aillent trouver à l'instant même M. Smallweed ; et que la première chose à faire est de mettre à l'abri de toute poursuite Lignum-Vitæ qui est loin d'avoir la somme dont il a répondu. M. Georges partage entièrement cet avis, prend son chapeau et se prépare à marcher vers l'ennemi, accompagné de M. Bagnet.

« Je vous ai parlé un peu vivement, Georges, n'y pensez plus, dit mistress Bagnet en frappant le maître d'armes sur l'épaule ; je

vous confie mon vieux Lignum, et je suis sûre que vous le sortirez de ce mauvais pas. »

Le sergent répond qu'il est touché de cette confiance et qu'il fera tout au monde pour ne pas la trahir ; sur quoi mistress Bagnet, l'œil brillant et la figure joyeuse, retourne chez elle avec son panier, son parapluie et son manteau, pendant que les deux camarades se dirigent vers le Mont-Charmant avec la mission d'aller attendrir le vieil avare.

Il est douteux qu'on puisse trouver dans toute l'Angleterre deux personnes moins faites que M. Georges et M. Bagnet pour amener à bonne fin une négociation avec M. Smallweed ; car, en dépit de leur air martial, de leurs épaules carrées, de leur pas ferme et pesant, ce sont deux vrais enfants, simples et inexpérimentés dans toutes les affaires smallweediennes de ce bas monde ; ils marchent gravement côte à côte, et M. Bagnet, remarquant l'air pensif de son ami, considère comme un devoir affectueux de faire allusion aux dernières paroles de mistress Bagnet.

« Georges, dit-il, tu connais la vieille ; douce comme de la crème ; mais si l'on touche à son mari ou à ses enfants, elle s'empporte comme une soupe au lait.

— Ça lui fait honneur, Mat !

— Je ne le dis pas devant elle, parce qu'il faut maintenir la discipline, Georges ; mais la vieille ne peut rien faire qui ne soit à son honneur.

— Mat, elle vaut son pesant d'or !

— Sais-tu quel est son poids, Georges ? Eh bien ! je m'en vas te le dire : la vieille pèse cent soixante-quatorze livres ; prendrais-je à sa place le même poids de n'importe quel métal ? non ; car le métal de la vieille est autrement précieux que tous les métaux ensemble.

— Tu as raison, Mat.

— Quand elle m'a pris en mariage, elle s'est enrôlée, tête et cœur, pour le reste de ses jours ; et, fidèle à son drapeau, elle court aux armes si l'on touche du bout du doigt à son mari ou à ses enfants ; aussi, Georges, ne fais pas attention quand elle fait feu de toutes pièces ; vois-tu, c'est le devoir qui l'exige : affaire de loyauté.

— Que Dieu la récompense, Mat ; quant à moi, je n'en ai que plus haute opinion d'elle.

— C'est juste, dit M. Bagnet avec un profond enthousiasme, qui néanmoins ne lui fait rien perdre de sa rigidité ; place la vieille aussi haut que le rocher de Gibraltar, et ce sera encore trop bas pour servir de piédestal à son mérite. Seulement, je ne le dis pas devant elle, parce qu'il faut maintenir la discipline. »

Ces éloges les conduisent jusqu'à la maison de M. Smallweed ; la porte leur en est ouverte par l'éternelle Judy, qui, après les avoir examinés de la tête aux pieds avec un mépris venimeux, les quitte un instant pour aller consulter l'oracle sur leur admission, et revient ensuite leur dire qu'ils « peuvent entrer s'ils le veulent. » Les deux amis pénètrent dans le parloir : ils y trouvent M. Smallweed, les pieds dans le tiroir de son fauteuil, où il prend un bain de papiers, et mistress Smallweed cachée par un coussin,

comme un oiseau qu'on met à l'ombre pour l'empêcher de chanter.

« Mon cher monsieur, dit l'avare en tendant les deux bras au sergent, comment vous portez-vous ? Quelle est, cher ami, cette personne qui vous accompagne ?

— C'est Mathieu Bagnet, le camarade qui m'a obligé dans notre affaire, répond sèchement M. Georges, peu disposé à se montrer conciliant.

— Bagnet ? oui, oui, certainement. » Le vieillard se fait un abat-jour de sa main droite et regarde l'ami du sergent. « Monsieur Bagnet, j'espère que vous vous portez bien ; un bel homme, monsieur Georges ; un fort beau militaire ! »

Comme on ne leur offre pas de s'asseoir, M. Georges donne une chaise à Bagnet et en prend une pour lui.

« Judy ! apporte la pipe ! crie M. Smallweed à sa petite-fille.

— Ce n'est pas la peine, dit M. Georges, car je ne suis pas en train de fumer.

— Vraiment ! répond le vieillard ; c'est égal ; Judy, apporte la pipe.

— Le fait est, monsieur Smallweed, que je me trouve ce matin peu favorablement disposé ; il paraît, monsieur, que votre ami de la Cité fait des siennes.

— Miséricorde ! mon cher monsieur, dit le grand-père ; il en est incapable.

— Je suis bien aise de le savoir ; je pensais, au contraire, que c'était un de ses tours ; vous comprenez que je parle de la lettre que voici. »

Le vieux ladre fait un affreux sourire en reconnaissance du papier qu'on lui montre.

« Qu'est-ce que veut dire cette lettre ? demande le maître d'armes.

— Judy, as-tu trouvé la pipe ? Donne-la-moi, crie le vieillard. Ne demandez-vous pas ce que ça veut dire, mon bon ami ?

— Certainement, répond le troupier qui s'efforce de mettre dans sa voix le plus de douceur possible, et qui tient la lettre de la main droite, tandis que son poing gauche est appuyé sur sa cuisse ; vous savez, monsieur Smallweed, que vous avez déjà bénéficié d'une jolie somme ; et vous vous rappelez parfaitement quelles sont nos conventions. Je suis prêt à faire aujourd'hui ce que nous avons toujours fait, et à procéder comme d'habitude. Jusqu'à présent vous ne m'avez jamais écrit de lettre pareille ; et depuis ce matin je suis à l'envers, parce que mon ami Bagnet, que voici, n'a pas, comme vous savez, touché un sou de l'argent que...

— Je ne sais pas ça du tout, dit tranquillement l'usurier.

— Mais que diable... je... je suis sûr de vous l'avoir dit, reprend M. Georges.

— Certainement, répond M. Smallweed ; vous me l'avez dit, mais je n'en sais rien.

— N'importe, dit le troupier en avalant sa colère, moi je le sais, si vous ne le savez pas.

— Ceci, c'est autre chose, réplique M. Smallweed avec douceur ; mais peu importe, comme vous dites ; ça ne change rien à la situation de M. Bagnet.

— C'est justement là ce que je voulais dire, monsieur Smallweed, répond M. Georges en faisant un immense effort pour attendrir l'usurier ; ça ne change rien à la situation de Bagnet ; je le sais bien ; il n'en serait pas moins saisi, qu'il ait reçu l'argent ou non. Mais voyez-vous, c'est un si grand tourment pour son excellente femme et pour moi ! car s'il est bien vrai que j'ai toujours été un hurluberlu, un propre à rien, un panier percé, lui, au contraire, c'est un homme rangé, un bon père de famille, voyez-vous. Et, bien que vous soyez mon ami jusqu'à un certain point, monsieur Smallweed, poursuit le troupier, qui, assez content de la façon dont il conduit cette affaire, reprend confiance en lui-même, je sais que je ne peux pas vous demander que mon ami Bagnet soit quitte de toute obligation.

— Vous êtes trop modeste, cher monsieur ; vous pouvez, au contraire, me demander tout ce que vous voudrez. » (Le vieux ladre est aujourd'hui d'une jovialité d'ogre tout à fait effrayante.)

« Parce que vous pouvez tout me refuser, ou du moins votre ami de la Cité ; ah ! ah ! ah ! »

Le grand-père Smallweed fait écho à M. Georges d'une voix si rude et le regarde avec des yeux si singulièrement verts, que la gravité naturelle de M. Bagnet en est considérablement augmentée.

« Allons, dit le confiant maître d'armes, je suis bien aise de vous voir rire, monsieur Smallweed ; c'est de bon augure pour notre affaire ; terminons-la gaiement, nous pouvons tout arran-

ger ; nous voilà prêts, Bagnet et moi ; renouvelons le billet comme d'habitude, et vous délivrerez Bagnet et sa famille d'un grand tourment, sans parler de votre serviteur.

— Ah ! la bonne farce ! » s'écrie d'une voix perçante et railleuse quelque spectre sans doute ; à moins que ce ne soit la folâtre Judy, qui est redevenue aussi silencieuse qu'auparavant quand le regard des visiteurs se tourne de son côté, mais dont le menton branle encore sous l'impulsion d'un certain mépris moqueur. La gravité de Lignum en devient de plus en plus profonde.

« Ne me demandiez-vous pas ce que la lettre veut dire ? reprend le vieux Smallweed qui tient toujours à la main la pipe de M. Georges.

— Mais, répond celui-ci avec sa franchise ordinaire, je ne m'en soucie plus guère, si tout s'arrange comme la chose est convenue. »

L'usurier vise le sergent à la tête et manque son coup ; la pipe tombe sur le plancher où elle se brise en mille pièces.

« Voilà ce que ça veut dire, mon cher monsieur, ajoute l'avare ; ça veut dire que je vous écraserai, que je vous pilerais, que je vous broierai comme cette pipe, et allez à tous les diables ! »

Les deux amis quittent leur chaise et se regardent ; la gravité de M. Bagnet ne saurait devenir plus profonde.

« Allez au diable ! répète l'affreux vieillard ; je ne veux plus de vos pipes et de vos rodomontades. Ah ! vous faites le fier, l'indépendant ! allez voir mon avoué (vous savez bien où il demeure), allez-y, mon cher, allez ; c'est peut-être une chance qui vous reste. Ouvre la porte, Judy, fais sortir ces bandits ; appelle du se-

cours, s'ils ne veulent pas s'en aller ; mets-les dehors, mets-les dehors. »

Il vocifère ces paroles avec une telle violence que M. Bagnet, prenant son camarade par les deux épaules, le pousse dans la rue avant que ce dernier soit revenu de sa stupeur ; et la porte est immédiatement fermée sur eux par la triomphante Judy.

« Allons, Mat, dit M. Georges quand il revient à lui ; essayons du procureur ; mais que penses-tu d'un pareil coquin ? »

M. Bagnet lance un dernier regard dans le parloir des Smallweed, secoue la tête et répond :

« Si la vieille avait été là, vous auriez vu comme je lui aurais dit son fait à ce gredin-là. » Puis ayant ainsi déchargé sa conscience, il se met au pas et marche en mesure avec son camarade... une, deux.

Lorsqu'ils arrivent chez le procureur, celui-ci est occupé, et il est impossible de le voir. Après une heure d'attente, le clerc revient du cabinet de l'avoué où la sonnette l'avait appelé et ne rapporte aux deux amis que des paroles peu encourageantes ; M. Tulkinghorn n'a rien à leur dire, il est inutile que ces messieurs perdent leur temps, ils feraient mieux de s'en aller. Ces messieurs n'en restent pas moins dans la salle avec une patience toute militaire. La sonnette se fait entendre de nouveau, et le client dont l'audience est enfin terminée, sort du cabinet de M. Tulkinghorn.

Ce client, ou plutôt cette cliente, c'est mistress Rouncewell, la femme de charge de Chesney-Wold ; la bonne dame sort du sanctuaire en faisant une antique révérence et ferme la porte sans bruit ; il est probable que l'avoué a pour elle une certaine consi-

dération, car le clerc quitte son banc pour la reconduire jusqu'à la porte de la salle. Mistress Rouncewell se retourne alors pour le remercier de cette attention et aperçoit les deux amis.

« Pardon, monsieur, dit-elle ; mais ces gentlemen ne sont-ils pas dans l'armée ? »

Le clerc interroge du regard ces deux messieurs, et le maître d'armes étant fort occupé à consulter l'almanach qui est au-dessus de la cheminée, M. Bagnet prend sur lui de répondre :

« Oui, madame, autrefois.

— Je le pensais, j'en étais sûre ; mon cœur a bondi en vous voyant ; ça ne manque jamais lorsque je rencontre des militaires ; soyez bénis, gentlemen ; vous voudrez bien m'excuser : j'avais un fils qui est parti comme soldat, un beau jeune homme, un si bon garçon ! quoi qu'en aient dit certaines gens qui cherchaient à lui nuire dans l'esprit de sa pauvre mère. Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir dérangé. Dieu vous bénisse, gentlemen !

— Dieu vous le rende, madame ! » répond M. Bagnet avec sincérité.

Il y a dans l'émotion de la vieille dame, dans sa voix, dans le tremblement dont tout son corps est agité, quelque chose de bien touchant ; mais M. Georges est tellement absorbé par l'almanach, qu'il n'en détourne les yeux qu'après le départ de mistress Rouncewell.

« Georges, lui dit tout bas Lignum d'un ton de reproche, n'aie donc pas l'air si triste ; nous autres, vieux soldats, nous ne sommes pas des pleurnicheurs ; du courage, mon brave, du courage ! »

Le clerc étant allé dire à l'avoué que ces messieurs l'attendent toujours, et M. Tulkinghorn ayant répondu avec impatience : « Eh bien ! qu'ils entrent ! » les deux camarades sont introduits dans le cabinet où le procureur les attend, debout devant la cheminée.

« Que me voulez-vous ? demande-t-il ; je vous ai dit, sergent, la dernière fois que je vous ai vu, de ne pas remettre les pieds chez moi. »

Le sergent, qui, depuis quelques minutes, se sent profondément troublé, répond qu'il a reçu la lettre que voici ; qu'il a été voir à ce propos M. Smallweed, et que M. Smallweed l'a envoyé chez M. Tulkinghorn.

« Je n'ai rien à vous dire, reprend l'avoué ; quand on fait des dettes, il faut les payer ou en subir les conséquences ; je suppose que vous n'aviez pas besoin de venir ici pour l'apprendre. »

Le sergent est désolé, mais il n'a pas la somme nécessaire.

« Très-bien, dit le procureur ; l'autre payera pour vous, cet homme-là, si c'est lui. »

Le sergent est de plus en plus désolé ; mais l'autre individu n'a pas d'argent non plus.

« Très-bien, reprend encore l'avoué ; vous payerez à vous deux, sinon vous serez poursuivis et condamnés ensemble. Vous avez eu la somme, vous devez la restituer. On ne peut pas empêcher l'argent des autres et sortir de là sans payer son écot. »

M. Tulkinghorn s'assied dans son fauteuil et attise le feu. M. Georges espère qu'il aura la bonté de...

« Je vous répète, sergent, que je n'ai rien à vous dire, poursuit l'avoué ; je n'aime pas les gens dont vous faites votre société, et je n'ai pas besoin que vous veniez ici. La chose dont vous me parlez n'est pas du tout de mon ressort. M. Smallweed est bien bon de m'envoyer cette affaire ; mais je ne m'occupe pas de ça ; allez dans Clifford's-Inn trouver Melchisédech.

— Pardonnez-moi, monsieur, reprend l'ancien sergent, d'insister encore, après ce que vous venez de dire, sur un sujet qui m'est aussi pénible qu'il vous est désagréable ; mais voudriez-vous m'accorder une minute d'entretien particulier ? »

M. Tulkinghorn quitte son fauteuil, et, les deux mains dans les poches, se dirige vers l'embrasure d'une fenêtre.

« Dépêchez-vous, dit-il, car je n'ai pas de temps à perdre. »

Au milieu de la parfaite indifférence qu'il simule, le procureur jette un regard pénétrant sur le troupier, qu'il a eu soin de placer en face du jour auquel il tourne le dos.

« Je me dépêche, monsieur, répond le sergent ; cet homme qui m'accompagne est celui qui est avec moi dans cette malheureuse affaire ; nominalement, toutefois, et rien de plus ; mon seul désir est d'empêcher qu'on ne l'inquiète à cause de moi ; c'est un homme respectable, ayant femme et enfants, un ancien artilleur qui...

— Mon ami, je ne me soucie pas plus de l'artillerie tout entière que d'une prise de tabac, dit le procureur.

— C'est possible, monsieur ; mais il m'importe infiniment que Bagnet, sa femme et ses enfants, n'aient pas à souffrir à cause de moi ; et si je pouvais les tirer de ce mauvais pas en vous donnant

ce que vous me demandiez l'autre jour, monsieur, je n'hésiterais pas à le faire.

— L'avez-vous apporté ?

— Oui, gentleman.

— Sergent, poursuivit l'avoué de ce ton calme et froid bien plus démontant pour l'adversaire que la violence et l'injure, faites attention à ce que je vais dire, car c'est la dernière fois que je vous en parle, souvenez-vous-en bien : vous pouvez, à votre choix, laisser ici pendant quelques jours ce que vous dites avoir dans votre poche, ou le remporter sans me le faire voir, ce sera comme vous voudrez ; seulement, si vous consentez à me le laisser, je rétablirai votre affaire sur l'ancien pied ; je ferai plus, je m'engagerai par écrit à ce que ledit Bagnet, ici présent, ne soit inquiété en aucune façon tant que vous n'aurez pas été d'abord poursuivi à outrance, ce qui, en fait, équivaut à une libération absolue. Êtes-vous maintenant décidé ? »

Le sergent tire un papier de sa poitrine et dit avec un profond soupir : « Il le faut bien, monsieur. »

L'avoué met ses lunettes, s'assied à sa table, rédige l'engagement qu'il vient de souscrire, en fait la lecture, et l'explique à M. Bagnet qui regarde le plafond, met la main sur sa tête chauve pour la protéger contre cette douche verbale et semble extrêmement au dépourvu de n'avoir pas la vieille auprès de lui pour exprimer son opinion. Le sergent pose alors sur le bureau de l'avoué un papier qu'il n'abandonne qu'avec une répugnance évidente.

« Ce n'est, dit-il, qu'une lettre de service, monsieur ; la dernière qu'il m'ait écrite. »

Regardez une borne, monsieur Georges, et vous ne verrez pas plus d'immobilité dans sa physionomie que sur le visage du vieil avoué lorsqu'il ouvre la lettre que vous lui avez remise ; il la parcourt, la replie et la met dans son pupitre avec l'impassibilité de la mort.

Il ne lui reste plus qu'à saluer d'un signe peu courtois ses visiteurs en leur disant d'un ton bref : « Vous pouvez partir, » et à son clerc : « Conduisez-les jusqu'à la porte. »

Une fois sortis, les deux camarades se dirigent vers la maison de M. Bagnet, où ils se rendent pour dîner.

Du bœuf bouilli et des choux verts, voilà le menu : ce n'est plus, comme on voit, du porc bouilli et des choux verts : il faut bien varier un peu. Mistress Bagnet sert la viande et les choux de la même façon que l'autre fois et les assaisonne de la même bonne humeur, étant de cette rare espèce de gens qui reçoivent le bien à bras ouverts sans jamais insinuer qu'il pourrait être mieux, et découvrent toujours un rayon dans les ténèbres qui les environnent. L'ombre est aujourd'hui sur le front de M. Georges ; il est d'un abattement qu'on ne lui a jamais vu ; la vieille compte d'abord sur les caresses de Québec et de Malte pour le réconforter ; mais s'apercevant que les chères petites ont beau faire et que leur bon ami n'est pas pour le quart d'heure dans ses moments d'humeur folichonne, elle licencie d'un coup d'œil cette infanterie légère et donne au vieux camarade le moyen de déployer sa colonne sur le terrain découvert du foyer domestique.

Mais Georges n'en fait rien ; il se renferme en lui-même et conserve sa tristesse ; au coin du feu, où Lignum et lui sont installés pendant que mistress Bagnet et ses filles, montées sur leurs patins, lavent et fourbissent dans la petite cour, il est aussi triste qu'il l'était pendant le dîner, et laisse éteindre sa pipe qu'il a complètement oubliée, portant ainsi le trouble et la désolation dans l'âme de Lignum, en prouvant que le tabac lui-même n'a pour lui nul attrait.

C'est pourquoi lorsque mistress Bagnet revient fraîche et rose s'asseoir à côté d'eux avec son ouvrage, Lignum Vitæ lui fait signe de découvrir le motif de cette préoccupation inquiétante.

« Comme vous avez l'air abattu, Georges ! dit la vieille en enfilant son aiguille.

— Une pauvre société que la mienne, dit-il.

— C'est pas du tout notre bon ami, maman, crie la petite Malte.

— Parce qu'il est malade, n'est-ce pas, maman ? ajoute Québec.

— Il est certain que c'est un bien mauvais signe de ne plus ressembler à votre joyeux ami, dit M. Georges en embrassant les petites filles ; mais... ajoute-t-il en soupirant, l'enfant dit vrai.

— Georges, reprend mistress Bagnet en poussant l'aiguille avec vivacité, si je vous croyais d'un assez mauvais caractère pour penser encore à ce qu'a pu vous dire ce matin la femme d'un vieux grognard, une vieille criarde qui aurait dû se couper la langue avec les dents pour se punir d'avoir parlé, il n'y a pas de

choses que je ne fusse disposée à vous dire pour m'excuser maintenant.

— Chère bonne âme ! répond le troupier ; je vous assure qu'il n'est pas question de ça.

— Parce que, bien vrai, tout ce que j'ai voulu dire, c'est que je vous confiais Lignum, que j'étais sûre que vous le sortiriez de là ; et vous l'avez fait noblement, Georges. — Merci, chère et digne femme ; je suis bien heureux de l'opinion que vous avez de moi. »

Le sergent prend la main de mistress Bagnet, qui la lui donne sans quitter son ouvrage, car elle s'est assise auprès de lui, et la regarde un instant ; puis il tourne les yeux du côté de Woolwich et lui fait signe d'approcher.

« Mon enfant, lui dit-il en passant la main sur les cheveux de mistress Bagnet, tu vois ce large front qui rayonne d'amour pour toi ; le soleil et le vent l'ont un peu bruni pendant qu'elle suivait ton père en prenant soin de ton enfance ; mais il est aussi frais et aussi ferme qu'une pomme avant qu'on l'ait cueillie. »

Le visage de M. Bagnet exprime, autant que le permet sa constitution ligneuse, le plus entier acquiescement aux paroles de son ami.

« Un jour viendra, continue M. Georges, où les cheveux de ta mère blanchiront et où son front sera creusé par les rides ; aie bien soin, pendant que tu es jeune, Woolwich, de pouvoir te dire alors : « Je n'ai pas fait blanchir un seul cheveu de sa tête, je n'ai pas imprimé sur sa figure une seule des rides qui s'y trouvent et que le chagrin aurait rendues si profondes ; » car, de toutes les

pensées de ton âge mûr, enfant, ce sera la plus douce que tu pourras avoir. »

M. Georges se lève, fait asseoir le jeune homme sur la chaise qu'il occupait auprès de mistress Bagnet et sort de la chambre avec une certaine précipitation, en disant qu'il va dans la rue fumer sa pipe un instant.

35

Je restai malade pendant plusieurs semaines, et ma vie ordinaire de Bleak-House ne fut plus pour moi qu'un souvenir ; ce n'était certainement pas l'effet du temps, mais celui du changement apporté dans mes habitudes par la faiblesse et l'inaction. À peine étais-je alitée depuis quelques jours, qu'il me sembla que tout ce qui m'entourait naguère avait fui dans un horizon lointain, où les différentes époques de ma vie se confondaient toutes entre elles. On aurait dit que j'avais traversé un lac funèbre et que tout ce que j'avais éprouvé, tout ce que j'avais connu, était resté sur la rive où j'avais laissé la santé. Mes occupations de ménage, dont l'abandon me causa d'abord une très-vive inquiétude, allèrent bientôt rejoindre les devoirs que j'avais à faire en pension et les après-dînées où je revenais de l'école, mon portefeuille sous le bras, et où je regardais mon ombre avec tristesse en rentrant chez ma marraine. Avant cette époque, je ne savais pas combien la vie est courte et le peu d'espace qui suffit à l'esprit pour la contenir tout entière.

Je souffrais beaucoup de la confusion que les différentes périodes de mon existence apportaient dans mon cerveau malade.

Je me trouvais à la fois enfant, pensionnaire et maîtresse de maison, et je n'étais pas alors seulement accablée par les soucis et les difficultés qu'on rencontre dans ces divers états, mais surtout par l'effort que je faisais sans cesse pour concilier des obligations si contradictoires et pour remédier à l'incohérence qui résultait de cette situation multiple. Je crois qu'il faut l'avoir ressenti pour bien comprendre ce que je veux dire et pour se faire une idée juste de la douloureuse agitation que produit un pareil état.

C'est pour cela que j'ose à peine raconter les tortures que j'éprouvais durant cette longue nuit que me faisait ma cécité, lorsque je m'efforçais de gravir les marches colossales d'un escalier gigantesque, voulant toujours arriver au sommet, et qu'au moment de l'atteindre, j'étais renversée tout à coup par quelque obstacle imprévu et condamnée à recommencer de nouveau cette pénible escalade. Il y avait des instants où je savais à merveille que j'étais dans mon lit, j'en avais même presque toujours le sentiment confus ; mais alors que j'en étais le plus certaine, que je reconnaissais Charley, que je lui parlais et que je sentais sa main, je me surprenais à lui dire : « Toujours cet interminable escalier, Charley ; toujours ces marches de plus en plus nombreuses, qui s'élèvent jusqu'au ciel, » et je continuais à monter.

Mais de toutes ces tortures, la plus cruelle était de me sentir au milieu des ténèbres, enfilée avec d'autres personnes qui formaient un collier de feu, dont j'étais l'une des perles flamboyantes ; et de m'épuiser en supplications inutiles pour échapper à cette effroyable agonie.

Il se peut que j'aie eu tort de parler de ces douleurs indicibles dont le récit n'a rien d'agréable pour celle qui le fait ni pour celui qui l'écoute ; mais si nous connaissions davantage ces hallucina-

tions fiévreuses, nous pourrions probablement en diminuer la force et apaiser les souffrances des malheureux qui les subissent ; pourquoi dès lors ne pas les étudier ?

Peut-être serai-je mieux comprise en parlant du repos qui succéda enfin à cette agitation ; des longues heures d'un sommeil bienfaisant ; de ce calme délicieux qui m'envahissait tout entière, alors que, trop faible pour me soucier de moi-même, j'aurais appris que j'allais mourir sans autre émotion qu'une tendre pitié pour ceux que je laissais sur la terre. J'étais plongée dans cette quiétude infinie, quand je fermai tout à coup les yeux pour éviter la lumière qui tremblait dans les rideaux, et que je reconnus avec une joie infinie que j'y verrais encore.

J'avais entendu mon Éva pleurer jour et nuit à ma porte, me dire que j'étais une cruelle, et que, si je l'aimais, je lui permettrais de me soigner et de ne pas quitter le bord de mon lit ; mais j'avais toujours dit non, quand j'avais pu parler, recommandant bien à Charley d'empêcher Éva de pénétrer dans ma chambre, que je fusse morte ou vivante. Charley avait gardé fidèlement sa promesse, et, de sa petite main et de son grand cœur, avait tenu la porte constamment fermée.

À présent que ma vue s'affermissait et que mes yeux s'accoutumaient chaque jour à une lumière plus vive, je pouvais lire les lettres que ma chérie m'écrivait soir et matin, et les porter à mes lèvres sans crainte de lui faire aucun mal ; voir ma petite garde si attentive et si soigneuse aller d'une chambre à l'autre pour mettre tout en ordre et ouvrir la fenêtre pour causer avec Éva ; comprendre le calme absolu qui régnait dans la maison, preuve touchante de la sollicitude dont j'étais entourée ; et je pleurais de

joie au milieu de cette exquise félicité, aussi heureuse dans ma faiblesse que je l'avais été dans ma force et ma santé.

Peu à peu, sortant de mon immobilité, je pris une part plus active à ce qu'on faisait autour de moi ; je pus me rendre quelques services et je me rattachai à l'existence.

Comme je me souviens encore de cette après-dînée, où, entourée d'oreillers, je me mis sur mon séant pour prendre le thé avec Charley ! Quelle fête et quel bonheur ! la chère petite, envoyée sur la terre pour soigner ceux qui souffrent, était si heureuse ; elle s'arrêtait si souvent au milieu de tous ses préparatifs pour venir poser sa tête sur ma poitrine, pour me combler de caresses et m'exprimer au milieu de ses larmes combien elle était contente, que je fus obligée de lui dire : « Charley, si tu continues, il faudra me recoucher, mon enfant, car je suis plus faible que je ne l'avais pensé. » Elle devint alors aussi paisible qu'une souris, portant, sans mot dire, son visage radieux d'un endroit à un autre, pendant que je la regardais tranquillement glisser de l'ombre de la chambre pour passer dans le rayon de soleil de la fenêtre, et du rayon dans l'ombre. Quand la table, avec sa nappe blanche, ses friandises et ses fleurs préparées d'avance par Éva, fut approchée de mon lit, je me sentis assez forte pour entretenir Charley de quelque chose dont j'étais préoccupée.

Je lui fis d'abord compliment de la manière dont la chambre était tenue ; et vraiment on n'aurait jamais dit que j'y fusse restée si longtemps malade. Charley fut ravie de ces éloges, et ses yeux n'en brillèrent qu'un peu mieux.

« Cependant, lui dis-je en regardant autour de nous, il y manque je ne sais quoi, quelque chose dont j'avais l'habitude... »

La pauvre petite, à son tour, promena son regard dans la pièce et fit un signe négatif.

« Est-ce que tous les tableaux sont à leur place ? lui demandai-je.

— Oui, miss.

— Et tous les meubles, Charley ?

— Certainement ; excepté une ou deux chaises que j'ai ôtées, parce qu'elles embarrassaient.

— Il me manque pourtant quelque chose ; ah ! j'y suis, Charley, c'est le miroir. »

Elle se leva de table, comme si elle avait eu besoin dans la chambre voisine, et je l'entendis qui sanglotait.

J'y avais souvent pensé ; mais je n'en étais pas sûre. Je remerciai Dieu de ne pas en ressentir une impression plus vive ; je rappelai Charley, qui revint en essayant de sourire, mais qui avait l'air bien triste.

« Ça ne fait rien, lui dis-je en la pressant dans mes bras ; j'espère remplir aussi bien mes devoirs avec ma nouvelle figure qu'avec celle d'autrefois. »

Bientôt je fus assez forte pour me lever, m'asseoir dans un fauteuil et même pour aller, avec le bras de Charley, mais non sans vertige, jusque dans l'autre pièce, dont la glace avait également disparu.

M. Jarndyce avait le plus grand désir de me voir ; je ne trouvais plus de motif pour me refuser ce bonheur ; il vint donc un

matin, et, me prenant dans ses bras, ne put dire que ces paroles : « Chère, bien chère enfant ! » Je connaissais depuis trop longtemps sa généreuse tendresse et la bonté de son cœur, pour craindre sérieusement que l'altération de mes traits eût changé ses dispositions à mon égard ; cependant, j'étais bien heureuse d'en avoir la certitude ; il m'avait vue et il m'aimait plus qu'auparavant ; dès lors je n'avais rien à regretter.

« Quels tristes jours nous avons passés, dit-il ; et une petite femme si inflexible !

— N'était-ce pas nécessaire, tuteur ?

— Nécessaire ! répéta-t-il avec tendresse. Enfin, n'en parlons plus ; Éva et moi nous avons été bien malheureux ; la bonne Caroline ne faisait qu'aller et venir pour avoir de vos nouvelles ; tous vos amis étaient au désespoir ; jusqu'à Richard qui a fini par m'écrire, tant son inquiétude était vive.

— Je ne vous comprends pas bien, tuteur ; qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que Richard vous écrive, à vous qui êtes son meilleur ami ?

— Il est bien loin de le penser, petite mère ; il m'a fort bien dit qu'il ne s'adressait à moi qu'en désespoir de cause, parce que c'était l'unique moyen d'avoir de vos nouvelles ; sa lettre, d'ailleurs, est froide, hautaine, presque haineuse ; mais il faut lui pardonner, petite femme ; Jarndyce contre Jarndyce a changé sa nature, et m'a fait perdre la place que j'occupais dans son estime ; j'ai vu souvent de ces choses-là, pis encore. Si deux anges, par malheur, étaient engagés dans cette maudite affaire, je ne doute pas qu'ils n'en vinssent à se haïr un jour.

— Mais ce procès ne vous a pas changé, tuteur ?

— Oh ! que si, dit en riant M. Jarndyce ; combien de fois n'a-t-il pas fait tourner le vent du sud au vent d'est ! Rick éprouve de la défiance, consulte des avoués qui lui apprennent à se défier davantage et à me suspecter de plus en plus. On lui dit que nos intérêts sont opposés, que mes prétentions combattent les siennes, et mille sornettes du même genre. Pourtant Dieu m'est témoin que, si je pouvais sortir de ce procès monstrueux auquel mon nom est fatalement associé ; et, en renonçant à mes droits, anéantir cette montagne de procédure, je le ferais à l'instant même. J'aimerais mieux rendre à ce pauvre Richard l'heureux naturel qu'il avait autrefois, que de palper tout l'argent que les infortunés plaideurs, rompus vifs sur la roue de la chancellerie, ont laissé au grand comptable ; ce qui, pourtant, formerait une somme assez forte pour élever une pyramide en mémoire de la malignité transcendante de la cour.

— Est-il possible, tuteur, demandai-je toute surprise, que Richard ait pu concevoir des soupçons contre vous ?

— Hélas ! ma chère enfant, le poison subtil que renferment de tels abus engendre fatalement cette funeste maladie ; Richard a pris la contagion et ne voit plus les choses sous leur véritable aspect ; il ne faut pas lui en vouloir.

— Mais c'est un affreux malheur !

— Vous avez bien raison ; je n'en connais pas de plus grand. Richard a été entraîné peu à peu à s'appuyer sur ce roseau dont la pourriture entraîne la chute de tout ce qui l'environne ; mais je vous le répète encore, ce n'est pas à lui qu'en est la faute, et ce n'est pas lui qui est à blâmer. »

J'exprimai néanmoins tous mes regrets de ce que sa bonté et son désintéressement avaient eu un si triste résultat.

« Ne nous plaignons pas, dame Durden, répondit-il avec enjouement. Éva est plus heureuse qu'autrefois, et c'est beaucoup. J'avais espéré, il est vrai, devenir l'ami de ces deux jeunes gens, et conserver leur affection en dépit de cette influence maudite ; mais c'était trop demander ; l'ombre de la chancellerie a pesé de trop bonne heure sur le berceau de Richard.

— L'expérience ne lui apprendra-t-elle pas à reconnaître son erreur ?

— Désirons-le, chère fille, et surtout espérons qu'il ne sera pas trop tard ; dans tous les cas, ne soyons point trop sévères. Et comment s'étonnerait-on de ce qui arrive ? Un jeune homme, un enfant, ne peut pas supposer de pareils torts à la justice ; personne ne voudrait le croire, poursuit mon tuteur à demi-voix et comme se parlant à lui-même ; il cherche avec ardeur à s'occuper de ses intérêts, à terminer ses affaires ; la cour le traîne de session en session, le désappointe, l'irrite, le torture, finit par user fil à fil son espoir et sa patience ; il n'en désire que plus passionnément d'arriver à son but ; et, ne rencontrant que l'abîme, l'infortuné se croit trahi de tous ceux qu'il a connus. Mais assez sur ce chapitre, et parlons d'autre chose. »

M. Jarndyce avait passé son bras autour de moi pour me soutenir ; sa tendresse m'était si précieuse que je posai ma tête sur son épaule comme s'il avait été mon père ; et, pendant les quelques instants de silence qui succédèrent à ses paroles, je pris la résolution d'aller trouver Richard dès que j'en aurais la force, afin d'essayer de le rappeler à lui-même.

« Nous avons bien d'autres sujets à traiter, reprit mon tuteur, et surtout plus en harmonie avec l'heureux jour où ma chère fille nous est rendue. J'ai d'abord à m'acquitter d'une commission fort pressée : quand Éva pourra-t-elle vous voir ? »

Je m'étais déjà fait cette question en pensant à la disparition des glaces ; pourtant je connaissais trop bien l'amitié de ma chérie pour craindre qu'elle fût diminuée par l'altération de mon visage.

« Tuteur, répliquai-je, il y a si longtemps qu'elle ne m'a vue... et pourtant je sens bien qu'elle m'est aussi précieuse que la lumière.

— Je le sais, dame Durden, je le sais. »

La pression de sa main exprima tant d'affectueuse bonté, sa voix avait quelque chose de si consolant et de si doux, que je fus quelques minutes sans retrouver la parole.

« Vous êtes fatiguée, me dit-il ; reposez-vous un peu.

— Je l'ai tenue si longtemps éloignée de moi, repris-je enfin, que je préférerais qu'elle ne me vît pas encore. Il vaudrait mieux qu'auparavant je fusse allée quelque part avec Charley, seulement pendant huit jours ; le changement d'air et la pensée de nous revoir ensuite, de nous retrouver tous ensemble, m'auraient bientôt rendu mes forces ; qu'en pensez-vous, tuteur ? »

C'était peut-être une faiblesse de ma part que de vouloir me familiariser un peu plus avec ma nouvelle figure avant de rencontrer les yeux de cette chère Éva ; mais c'est la vérité ; mon tuteur m'avait comprise, j'en étais sûre, et cela ne m'effrayait pas ; si c'était une faiblesse, je savais bien qu'il me la pardonnerait.

« Enfant gâtée, répondit-il, on fera ce que vous voudrez, en dépit des larmes que votre inflexibilité va faire répandre. Et voyez, petite femme, comme on prévient vos moindres désirs ! je reçois une lettre de Boythorn qui, en vrai chevalier, quitte sa maison aujourd'hui même pour la mettre à votre disposition, et jure, par le ciel et par la terre, de la démolir jusqu'à la dernière brique, si vous ne consentez pas à vous y installer. »

Mon tuteur me remit en effet une lettre de son ami, qui débütait par ces mots :

« Je jure, au cas où miss Summerson ne viendrait pas s'établir dans ma maison d'où je pars aujourd'hui à une heure de l'après-midi, etc., etc... » Suivaient les termes les plus féroces que serment ait jamais employés, et dont la violence nous fit bien rire, sans diminuer à nos yeux l'estime que méritait celui qui s'exprimait avec tant de chaleur d'âme. Il fut décidé que je lui écrirais le lendemain pour le remercier d'abord, et pour lui dire que j'acceptais son offre, d'autant plus agréable pour moi, que de tous les lieux auxquels j'avais pensé, Chesney-Wold était celui que je préférais.

« Maintenant, chère petite ménagère, dit mon tuteur en regardant à sa montre, il va falloir que je vous quitte ; je me suis fixé, avant de venir, le temps que je devais passer avec vous, pour ne pas vous fatiguer en m'oubliant, et je n'ai plus qu'une minute ; il me reste cependant à vous dire que miss Flite, ayant appris que vous étiez malade, a fait la route à pied ; pauvre fille ! vingt milles avec des souliers de danse, pour savoir de vos nouvelles. Grâce à Dieu, nous n'étions pas sortis, car elle serait retournée immédiatement à Londres, et par le même moyen. »

Toujours l'ancienne conspiration à qui me rendrait la plus heureuse, et chacun y prenant part.

« Si cela ne vous ennuie pas, continua mon tuteur, de recevoir l'innocente créature un de ces jours, avant d'épargner à Boythorn la peine de démolir sa maison, vous la rendrez plus fière de cet honneur, et lui ferez plus de plaisir que je ne le pourrais moi-même, quoique je m'appelle Jarndyce. »

Il comprenait que la vue de cette pauvre affligée aurait sur mon esprit une influence salubre. J'avais toujours eu pitié des malheurs de miss Flite, mais jamais autant qu'aujourd'hui ; j'avais toujours été heureuse d'alléger ses souffrances, mais jamais cette joie sincère n'avait été si vive qu'à présent. Je dis à mon tuteur combien je serais enchantée de la voir ; et nous convînmes du jour où la pauvre plaideuse prendrait la diligence pour venir dîner avec moi.

Quand je me retrouvai seule, je demandai pardon au Seigneur de m'être exagéré la petite épreuve que j'avais à subir, et d'y avoir attaché trop d'importance, au milieu des bienfaits dont j'étais entourée. La prière que, tout enfant, j'avais faite le jour de ma fête, où j'avais aspiré à devenir bonne, laborieuse et loyale, afin de m'attirer un peu d'amour, me revint à l'esprit, et j'éprouvai un sentiment vague de remords en pensant au bonheur que j'avais toujours eu depuis cette époque, et à la tendresse qui m'était prodiguée. Si j'étais assez faible pour regretter quelque chose, à quoi donc m'avaient servi toutes ces grâces dont je me trouvais comblée ? Je répétais ma prière d'autrefois avec ses paroles enfantines, et je sentis que la paix des anciens jours ne m'avait pas abandonnée.

Miss Flite arriva quelques jours après, comme il était convenu ; elle accourut dans ma chambre et se jeta dans mes bras en criant de tout son cœur : « Chère Fitz-Jarndyce ! » et en m'embrassant vingt fois, oublieuse de toute cérémonie.

« Mon Dieu ! dit-elle en fouillant dans son sac, je n'ai apporté que mes documents ; Fitz-Jarndyce, prêtez-moi un mouchoir. »

Et certes l'excellente créature en avait grand besoin pour essuyer ses larmes ; elle se couvrit la figure de celui que Charley lui donna ; et, s'étant assise, elle pleura près de dix minutes.

« C'est de plaisir, dit-elle pour expliquer ses pleurs ; non de chagrin, Fitz-Jarndyce ; de plaisir de vous retrouver, d'avoir l'honneur d'être admise en votre présence. J'ai pour vous tant d'affection, mon doux trésor ! bien plus que pour le grand chancelier, quoique je suive régulièrement les audiences de la Cour. Mais à propos de mouchoir, poursuivit-elle en se tournant vers Charley qui avait été la chercher à la voiture, et qui, après m'avoir regardée, ne sembla pas du tout désireuse de répondre à cette insinuation ;... trr-ès-bien, très-juste ! reprit miss Flite ; assurément ! C'était fort indiscret de ma part de rappeler cet incident ; mais j'ai peur, chère Fitz-Jarndyce, d'être quelquefois (entre nous, vous ne le croiriez jamais), d'être... vous savez, un peu timbrée, dit-elle en se touchant le front ; mais rien de plus.

— Que vouliez-vous dire ? lui demandai-je en souriant, car elle brûlait d'envie de parler ; vous avez piqué ma curiosité, il faut la satisfaire. »

Elle consulta Charley du regard, et la petite femme de chambre ayant répondu « qu'alors elle ferait peut-être mieux de

le dire, » miss Flite, enchantée, reprit la parole en ces termes et de l'air mystérieux qui lui était habituel :

« Notre jeune amie a infiniment de sagacité, me dit-elle de son air de mystère habituel. Pour être si petite, elle n'en a pas moins de sagacité !... ma chère, c'est une charmante anecdote, rien de plus ; mais charmante. Figurez-vous qu'en descendant de diligence, nous avons été suivies tout le long du chemin par une pauvre femme coiffée d'un très-vilain chapeau...

— C'était Jenny, mademoiselle, interrompit Charley.

— Précisément, répondit miss Flite avec une extrême gravité, c'était Jenny. Et vous ne savez pas ce qu'elle a dit à cette chère petite ? elle lui a raconté qu'une dame voilée était venue à son cottage pour demander des nouvelles de ma Fitz-Jarndyce, et qu'elle avait emporté, comme souvenir, un mouchoir de poche, simplement parce qu'il appartenait à cette chère et tendre amie ! N'est-ce pas charmant de la part de cette dame voilée ?

— S'il vous plaît, miss, répondit Charley que j'interrogeais du regard, Jenny a dit comme ça, que le jour où son enfant est mort, vous l'aviez couvert d'un mouchoir qu'elle avait ramassé et mis de côté avec les petites affaires du bébé ; je crois bien, miss, parce qu'il était à vous, et puis aussi parce qu'il avait été sur l'enfant.

— Elle est toute petite, me dit à l'oreille miss Flite en faisant par ses gestes allusion à l'intelligence de Charley, mais excessivement sagace ; et tant de clarté dans l'exposé des faits ! mon amour, elle est plus claire que pas un des avocats que j'ai entendus jusqu'ici.

— Je me rappelle bien cela, dis-je à la petite bonne ; après ?

— Eh bien ! miss, la dame a emporté le mouchoir ; et Jenny m’a dit de vous dire qu’elle ne l’aurait pas donné pour tout l’or du monde ; mais que la dame l’avait pris sans le demander et avait laissé de l’argent à la place ; Jenny ne la connaît pas du tout, mademoiselle.

— Qui ça peut-il être ? demandai-je toute pensive.

— Mon amour, me dit tout bas miss Flite en me regardant avec mystère, suivant moi (n’en parlez pas à notre petite amie), c’est la femme du grand chancelier ; vous savez qu’il est marié ; il paraît même qu’elle lui rend la vie très-dure. Elle jette les papiers de Sa Seigneurie au feu, quand milord refuse de payer le bijoutier. »

Je ne m’inquiétai pas davantage de cette dame, car l’idée m’était venue que ça devait être Caroline ; d’ailleurs mon attention fut absorbée par miss Flite qui avait froid et qui paraissait avoir faim ; il fallut en outre, au moment du dîner, l’aider à se parer d’une vieille écharpe dont elle se revêtit glorieusement ainsi que d’une paire de mitaines plus vieilles encore et mille fois raccommodées, que la pauvre miss avait apportées avec soin dans un morceau de papier ; enfin j’avais à présider le repas composé d’un poisson, d’un poulet rôti, d’un ris de veau, d’un plat de légumes, d’un pouding au madère ; et j’eus tant de plaisir à voir la jouissance qu’éprouvait miss Flite à savourer notre petit festin, et la dignité avec laquelle cette excellente créature savait y faire honneur, que je ne pensai plus à autre chose.

Quand arriva le dessert, qu’Éva nous avait préparé avec toute la recherche qu’elle avait pu y mettre, miss Flite me parut si heureuse et si en train de causer, que je pensai lui faire plaisir en

l'amenant à raconter son histoire, l'excellente fille aimant en général à parler un peu d'elle. Je commençai donc par lui demander s'il y avait longtemps qu'elle suivait les audiences de la Cour.

« Oh ! bien des années, ma chère, bien des années. Mais j'attends un jugement qui ne saurait plus tarder. »

L'inquiétude qu'elle témoignait en exprimant cet espoir me fit craindre d'avoir eu tort de la mettre sur ce chapitre ; j'aurais voulu maintenant changer de conversation ; mais ce n'était plus possible.

« Mon père attendait le même jugement, poursuivit-elle, mon frère, ma sœur, tous l'ont attendu et je l'espère à mon tour.

— Et ils sont...

— Ou-i, ma chère ; tous morts.

— Ne serait-il pas plus sage, lui dis-je, d'abandonner l'affaire ?

— Oh ! bien plus sage, répondit-elle avec vivacité.

— Et de ne plus assister à l'audience ?

— Assurément, dit-elle encore. Il est si pénible de toujours attendre ce qui n'arrive jamais, si pénible ! Chère Fitz-Jarndyce, voyez comme cela vous use. »

En disant ces mots, elle me montra son bras qui était vraiment d'une maigreur effrayante.

« Mais, reprit-elle avec mystère, que voulez-vous, c'est plus fort que moi. Chut ! n'en parlons point à notre petite amie, quand elle rentrera dans la chambre ; ça lui ferait peur, et avec raison. C'est un pouvoir irrésistible. Vous ne pouvez point vous y sous-

traire : il faut que vous reveniez, il faut que vous attendiez toujours, toujours ! »

J'essayai de lui dire que ce n'était pas aussi irrésistible qu'elle le pensait ; elle m'écouta en souriant avec patience.

« Je sais bien, je sais bien ; vous pensez ainsi, répondit-elle, parce que je divague quelquefois. C'est absurde de divaguer, n'est-ce pas ? d'avoir la tête sens dessus dessous. Mais il y a bien des années que je vais là-bas, et j'ai pu m'en convaincre : c'est l'effet du sceau et de la masse qui sont là sur la table.

— Que pensez-vous qu'ils puissent faire ? lui demandai-je.

— Ils vous attirent, répondit-elle, ils vous attirent malgré vous. Adieu la tranquillité de l'âme, la raison de l'esprit, la chair des membres, la bonté du cœur, jusqu'à la possession de vous-même ; j'ai senti disparaître peu à peu avec le reste le sommeil de mes nuits. Ce sont des démons qui vous éblouissent et vous glacent ! »

Elle me frappa légèrement sur le bras en me faisant un signe de tête affectueux, comme pour me faire comprendre que je n'avais rien à craindre d'elle, malgré les terribles paroles qu'elle venait d'énoncer.

« Avant de les avoir vus, reprit-elle, je brodais au tambour ; ma sœur aussi ; mon père et mon frère étaient architectes. Nous vivions tous ensemble d'une manière très-respectable. Mon père fut d'abord attiré... lentement... lentement. Il n'eut plus d'intérieur. Quelques années après, c'était un homme aigri, méchant, furieux, sans un mot ou un regard de bonté pour personne, lui qui avait été si bon, Fitz-Jarndyce ! Il fit banqueroute, alla en pri-

son pour dettes et y mourut. Alors mon frère fut attiré à son tour... vite... vite... vers l'ivrognerie, les haillons, puis la mort. Après cela, ma sœur, chut ! ne demandez pas vers quoi. J'étais dans la misère et bien malade. On me répéta ce que j'avais souvent entendu dire, que tous ces maux étaient l'œuvre de la chancellerie. Quand je fus mieux, j'allai pour voir le monstre... Et je fus attirée, à mon tour, vers les audiences de la Cour. »

Elle avait dit ces paroles à voix basse, d'un ton bref et contraint, comme si elle était encore sous l'impression des malheurs qui avaient frappé sa jeunesse. Mais lorsqu'elle eut achevé son récit, elle reprit graduellement l'air d'aimable importance qui lui était ordinaire.

« Vous ne me croyez pas, Fitz-Jarndyce, me dit-elle en souriant. Bien, bien ! un jour viendra où vous n'en douterez plus. Je divague un peu, mais je vous le répète, je m'en suis convaincue. J'ai vu bien des figures nouvelles, qui ne s'en défiaient nullement, subir cette influence de la masse et du grand sceau. Elles venaient comme mon père était venu, mon frère, ma sœur, moi-même. J'entendais Kenge et les autres leur dire : « Vous n'êtes jamais venus à la Cour ; il faut qu'on vous présente à miss Flite. » Très-bien ! très-fière assurément d'un tel honneur. Et l'on se mettait à rire ; mais je savais qu'on ne rirait pas toujours, Fitz-Jarndyce. Je voyais avant eux le moment où le charme commençait à agir. Je connais les signes, ma chère. Je les ai vus poindre chez Gridley, et je les ai vus finir. Je les ai découverts, mon amour, poursuivit-elle en baissant la voix, chez notre ami, le pupille de la Cour dans Jarndyce. Qu'on le retienne, ou il sera attiré comme les autres. »

Elle me regarda sans rien dire pendant quelques instants ; puis, comme si elle avait craint de m'avoir effrayée, ou peut-être avait-elle perdu le fil de ses idées, elle reprit d'un air gracieux, en humant son vin :

« Oui, ma chère, comme je vous le disais tout à l'heure, j'attends un jugement qui sera bientôt rendu. Alors, je donnerai la liberté à mes oiseaux, et de beaux domaines à ceux que j'aime. Oui, Fitz-Jarndyce. »

J'étais vivement émue de l'allusion qu'elle avait faite à Richard et du sens qu'elle donnait à ses paroles, dont elle offrait par elle-même une preuve si effrayante. Heureusement pour elle, la pauvre créature avait retrouvé sa gaieté et ne s'étendit pas plus longtemps sur ce triste sujet.

« Mais vous ne m'avez pas fait compliment de mon médecin, me dit-elle en hochant la tête et en posant une main sur la mienne. Pas le moindre mot encore ! »

Je lui répondis que j'ignorais de qui elle voulait parler.

« De mon docteur, de M. Woodcourt, ma chère ; de cet excellent jeune homme qui m'a soignée d'une manière si touchante, bien que ses visites fussent gratuites,... jusqu'au jour du jugement toutefois ; du jugement qui rompra le charme sous lequel me retiennent la masse et le grand sceau.

— M. Woodcourt est si loin, que je ne pensais plus avoir de compliment à vous en faire, répondis-je.

— Est-il possible, reprit-elle, que vous ne sachiez pas ce qui est arrivé ?

— Non.

— Mais tout le monde en parle, Fitz-Jarndyce !

— Vous oubliez que depuis longtemps je n'ai pas quitté ma chambre.

— C'est vrai ! excusez-moi ; mais ma mémoire a été altérée comme le reste. Prodigueuse influence ! Eh bien, ma chère, il y a eu dans la mer des Indes une tempête épouvantable.

— M. Woodcourt a fait naufrage ?

— Calmez-vous, chère amie, calmez-vous. Il en est sorti sain et sauf. Une scène affreuse ; le trépas sous toutes les formes ; des centaines de morts et de mourants ; le feu, la tempête et les ténèbres. Au milieu de toute cette désolation, mon docteur s'est conduit en héros ; calme et brave, en dépit du péril ; a sauvé beaucoup de monde ; a supporté sans se plaindre la faim et la soif ; a donné ses vêtements ; s'est mis à la tête de tous les naufragés : leur a montré ce qu'il fallait faire ; a soigné les malades ; enterré les morts ; déposé les vivants en lieu sûr ; il est adoré, ma chère, de ces malheureuses créatures. Dès qu'elles ont été sur le rivage, elles sont tombées à ses pieds et l'ont béni. On ne parle que de ça dans tout le pays. Mais attendez ! Où est mon sac de documents ? j'ai apporté la relation qui en a été faite. Il faut que vous la lisiez. Il le faut absolument. »

Je pris le fragment de journal qu'elle me tendait, et je lus cette noble histoire avec lenteur, car mes yeux étaient tellement obscurcis par les larmes, que je ne distinguais rien. Enfin, je pleurai si fort, que je fus obligée de suspendre ma lecture. J'étais glorieuse d'avoir connu l'homme qui avait montré tant de courage et

de dévouement. Je me sentais fière de sa renommée, de ses triomphes. J'enviais le sort des infortunés qui s'étaient agenouillés pour le bénir. Je me serais volontiers mise à genoux moi-même pour le remercier d'être si bon et si brave ; et je sentais que ni mère, ni sœur,... ni épouse, ne pouvaient l'honorer plus que moi. Miss Flite me laissa le compte rendu que j'avais essayé de lire, et quand, vers la chute du jour, elle se leva pour retourner à Londres, elle était plus que jamais sous l'impression de ce naufrage, et moi je n'étais pas encore rassasiée d'en avoir entendu répéter tous les détails.

« Ma chère, me dit-elle en pliant sa vieille écharpe et en enveloppant ses mitaines avec soin, mon brave docteur doit être fait comte ou baron, et certainement il le sera ; n'êtes-vous pas de cet avis ?

— Qu'il l'a bien mérité, oui ; mais qu'il le sera, non.

— Et pourquoi pas, Fitz-Jarndyce ? me demanda-t-elle avec une certaine vivacité.

— Parce que, lui répondis-je, ce n'est pas l'usage en Angleterre de conférer des titres aux hommes qui se distinguent par des services civils, quels que soient le mérite et le dévouement qu'ils aient montrés d'ailleurs, excepté pourtant dans le cas où ils ont eu le mérite de faire une fortune considérable.

— Miséricorde ! reprit-elle, comment pouvez-vous dire ça, Fitz-Jarndyce ; quand vous savez au contraire que tous ceux qui font la gloire et l'ornement de la Grande-Bretagne en s'illustrant dans les sciences, la littérature, la poésie et les arts, ou en se faisant un nom par leur humanité, sont immédiatement incorporés à la noblesse ; regardez autour de vous, ma chère, et voyez ! il

faut que votre raison soit dérangée, si vous ne comprenez pas que c'est pour honorer ce genre de gloire que les titres se sont conservés en Angleterre. »

Elle était convaincue de ce qu'elle disait, car, par instants, elle était vraiment folle.

Et maintenant, il faut que j'avoue le secret que j'ai si longtemps essayé de garder. J'avais cru voir quelquefois que M. Woodcourt m'aimait, que, s'il avait été riche, il m'aurait confié ses sentiments avant de partir, et je pensais alors que s'il me l'avait dit, j'en aurais été bien heureuse ; mais combien je me réjouissais aujourd'hui de ce qu'il n'en était rien ; combien j'aurais souffert d'avoir à lui écrire le changement survenu dans ce visage qui avait eu pour lui quelque charme, et de lui rendre la parole qu'il avait donnée à celle qui n'était plus !

Certes, il valait bien mieux qu'il n'eût jamais parlé. Je pouvais, au fond de mon cœur, redire ma prière enfantine et aspirer à m'élancer jusqu'à lui sans avoir à briser des liens si précieux, ou sans qu'il eût à traîner une chaîne que l'honneur lui aurait peut-être imposée. Je pouvais, grâce à Dieu, poursuivre obscurément la carrière du devoir dans mon étroit sentier, pendant qu'il accomplirait la sienne d'une façon toute glorieuse ; et, bien que séparés durant le voyage, espérer, d'un cœur innocent et désintéressé, le bonheur de le rejoindre plus tard, et de reparaître à ses yeux meilleure qu'il ne m'avait laissée.

Mon tuteur ne voulut pas me laisser partir seule avec Charley pour notre petit voyage dans le Lincolnshire, et ne me quitta qu'après m'avoir déposée saine et sauve dans la maison de M. Boythorn. Nous restâmes deux jours en route ; chaque bouffée d'air, chaque fleur et chaque feuille, chaque brin d'herbe, m'apportait une jouissance nouvelle. Jamais l'horizon et les nuages n'avaient eu pour moi cette magique beauté ; jamais la nature ne m'avait paru si splendide. C'était le premier bénéfice que je retirais de ma maladie ; comment penser à ce que j'avais perdu, quand le monde entier m'offrait de pareilles jouissances ?

M. Jarndyce avait l'intention de partir immédiatement ; nous convînmes du jour où ma fille chérie viendrait me retrouver ; je lui écrivis une lettre dont se chargea mon tuteur, et il nous quitta quelques instants après par un beau soir de juin.

Si d'un coup de baguette une bonne fée avait bâti pour moi la maison où je me trouvais alors, on ne m'y aurait pas entourée de soins plus touchants, quand même j'aurais été la filleule favorite de cette marraine puissante. Partout, les témoignages d'une bonté pleine de délicatesse et la preuve qu'on s'était rappelé mes goûts, mes habitudes. J'étais si touchée de cette prévenance affectueuse, que je fus obligée de m'asseoir plusieurs fois avant d'avoir tout visité ; je fis mieux, je montrai moi-même la maison à Charley ; et quand elle eut épuisé tout son vocabulaire d'expressions admiratives, je me sentis aussi calme dans mon bonheur que j'aurais toujours dû l'être. « Esther, me dis-je après avoir pris le thé, je crois que vous êtes maintenant assez raisonnable pour écrire une lettre de remerciements à votre hôte. » Il avait laissé

pour moi quelques lignes chaleureuses où il me souhaitait la bienvenue et me confiait son canari, ce qui était la plus grande preuve d'estime qu'il eût jamais donnée. Je lui écrivis donc pour lui exprimer tout le plaisir que j'avais à me retrouver à Chesney-Wold ; lui disant, en outre, après quelques mots sur l'état du jardin et des arbres, que le plus merveilleux des serins m'avait gazouillé les honneurs de la maison avec une verve toute hospitalière, et qu'après avoir chanté sur mon épaule, au ravissement indicible de ma petite femme de chambre, il était maintenant perché dans un coin de sa cage, mais sans que je pusse dire s'il dormait oui ou non. Ma lettre terminée, je me hâtai de défaire mes paquets et d'envoyer Charley se coucher, en lui disant que je n'aurais pas besoin d'elle avant le lendemain matin.

Car je n'avais pas demandé qu'on me rendît mon miroir, et je ne m'étais pas encore vue dans la glace. Je savais bien que c'était une faiblesse qu'enfin il faudrait vaincre, et je m'étais promis de le faire quand je serais à Chesney-Wold, C'est pour cela que j'avais renvoyé Charley, et qu'une fois seule je me dis à moi-même : « Si le vœu que tu as fait autrefois d'être vaillante et loyale était sincère, tu dois tenir ta parole. » J'y étais bien résolue ; mais d'abord j'allai m'asseoir un instant pour réfléchir à tous les bienfaits dont j'avais été comblée ; je fis ensuite ma prière ; et je méditai encore pendant quelques minutes.

Mes cheveux n'avaient pas été coupés ; je les avais très-longs, très-épais ; je défis mon peigne, et secouant la tête pour qu'ils pussent se déployer, j'approchai du miroir qui était sur la toilette ; un petit rideau de mousseline couvrait ce miroir ; je l'écartai, mais je ne vis rien à travers le voile que formait ma chevelure ; alors je repoussai mes cheveux et je regardai l'image que

reflétait la glace, encouragée par la sérénité du regard qui répondait au mien. J'étais horriblement changée ; si changée que tout d'abord je ne me reconnaissais pas et que j'aurais fui en me cachant la figure, sans l'expression encourageante dont je parlais tout à l'heure. Peu à peu je me familiarisai avec les traits du miroir, et j'envisageai dans toute son étendue l'altération que la petite vérole y avait apportée. Ce n'était pas ce que j'aurais cru ; mais, à vrai dire, je n'avais pas d'idée bien arrêtée à cet égard, et ma surprise ne fut pas excessive.

Je n'avais jamais été ce qu'on appelle une beauté ; mais quelle différence d'autrefois à aujourd'hui ! Grâce à Dieu, les quelques larmes que je versai furent exemptes d'amertume ; et je pus arranger mes cheveux pour la nuit en élevant vers le ciel un cœur reconnaissant.

Quelque chose me troublait néanmoins, et j'y pensai longtemps avant de pouvoir dormir ; j'avais gardé les fleurs qui me venaient de M. Woodcourt. Je les avais fait sécher et je les avais mises dans un livre que j'aimais. Personne ne l'avait su, pas même Éva. Je me demandais si j'avais le droit de conserver ces fleurs qu'il avait envoyées à une autre. Je désirais sincèrement n'avoir rien à me reprocher envers lui, même dans le secret de mon cœur, parce que je sentais que j'aurais pu l'aimer avec un dévouement sans bornes. Je conclus enfin que je pouvais garder ces roses desséchées, si je les considérais seulement comme souvenir d'un passé qui ne reviendrait jamais. J'espère que tout cela ne paraîtra pas frivole ; j'étais si sérieuse et si émue en y pensant.

J'eus soin le lendemain matin de me lever de bonne heure et d'être assise devant la glace quand Charley entra dans ma chambre sur la pointe du pied.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle en tressaillant, vous êtes levée, miss ?

— Oui, Charley, répondis-je avec calme en finissant de me coiffer ; je me porte à merveille et je me sens fort heureuse. »

Je vis aussitôt que j'avais délivré son esprit d'un grand poids ; celui que j'avais enlevé du mien était plus grand encore. Maintenant que je connaissais le mal dans toute son étendue, j'y étais résignée ; je ne cacherai pas, en continuant ce récit, les faiblesses que j'ai eu quelquefois de la peine à surmonter ; mais je suis toujours parvenue à les vaincre, et je n'ai jamais perdu la sérénité de mon esprit.

Ayant le plus vif désir d'être complètement rétablie avant l'arrivée d'Éva, je formai le projet de rester dehors le plus longtemps possible, et nous arrangeâmes nos journées en conséquence. Nous sortions avant le déjeuner, Charley et moi ; nous dînions à midi pour ressortir ensuite ; nous nous promenions dans le jardin quand nous avions pris le thé, et nous nous couchions de bonne heure après nous être promis, pour les jours suivants, de gravir toutes les collines et d'explorer tous les bois du voisinage. Quant aux fortifiants de toute nature, l'excellente femme qui servait de gouvernante à M. Boythorn arrivait continuellement, apportant quelque chose à boire et à manger ; à peine étais-je assise dans le parc ou ailleurs, qu'on l'apercevait, toujours un panier à la main, et qu'on lisait sur sa figure l'importance qu'il y a pour un convalescent de manger beaucoup et souvent. On avait mis à ma disposition un poney à l'encolure un peu courte, à la tête un peu forte, à la crinière épaisse et touffue (elle lui retombait jusque sur les yeux), et qui avait, lorsqu'il le voulait bien, un galop si tranquille et si doux, que c'était un vrai trésor. Au bout de quelques

jours il accourait à ma voix, mangeait dans ma main et me suivait comme un chien. Nous en vîmes à si bien nous comprendre, que, quand il trottnait d'un pas paresseux dans quelque allée ombreuse, il me suffisait de lui dire, en lui frappant doucement sur le cou : « Têtu, mon ami, tu t'endors, galope donc un peu ; tu sais combien j'aime cela, » pour qu'il secouât la tête de la façon la plus originale et se mît à galoper, tandis que Charley, restée en arrière, éclatait d'un rire frais et harmonieux comme le chant d'un oiseau. Je ne sais pas qui l'avait appelé Têtu, mais ce nom lui revenait de droit et lui appartenait tout aussi bien que sa crinière ébouriffée. Un jour, nous l'avions mis à une petite voiture et nous le conduisions triomphalement dans les vertes allées, depuis une heure environ, lorsqu'au moment où nous le portions aux nues, il s'étonna de ne pas sortir du cercle de cousins qui tourbillonnaient autour de ses oreilles, et s'arrêta tout à coup pour y songer ; probablement il en conclut qu'il était inutile de courir, voire de marcher, puisqu'il n'en était pas moins poursuivi par la maudite engeance, car il refusa obstinément d'avancer, malgré toutes mes prières. Impatiente, je remis les rênes à Charley et descendis de voiture pour continuer ma promenade ; alors il me suivit avec une espèce de bonhomie qui lui était particulière, mettant sa tête sous mon bras, se frottant l'oreille contre ma manche, et s'arrêtant tout court sans vouloir faire un pas dès qu'il ne me voyait plus ; il fallut donc me résigner à marcher la première et à le ramener ainsi à la maison, au grand amusement de tout le village.

C'était bien la meilleure population qu'on ait jamais pu voir, que celle de Chesney-Wold ; au bout de huit jours nous connaissions tout le monde, et chacun nous saluait et nous parlait d'un air joyeux. Déjà, lors de notre première visite à M. Boythorn,

j'avais fait connaissance avec beaucoup de ces braves gens et avec la plupart de leurs enfants ; mais aujourd'hui le clocher même commençait à se familiariser avec moi, et à me considérer d'un air affectueux. Dans le nombre de mes nouveaux amis, se trouvait une vieille femme qui habitait une blanche maisonnette couverte en chaume et tellement petite que, lorsque le contrevent était ouvert, il cachait toute la façade de la maison. Cette vieille femme avait un petit-fils qui était marin ; j'avais écrit pour elle à ce petit-fils, et j'avais dessiné en tête de la lettre le coin de la cheminée où elle l'avait élevé et où le tabouret du marmot occupait toujours son ancienne place. Tout le village regarda mon dessin comme le plus merveilleux des chefs-d'œuvre ; mais lorsque, dans la réponse qu'il envoya de Plymouth, le petit-fils annonça qu'il emporterait son tableau jusqu'en Amérique, d'où il écrirait de nouveau, j'eus tout le bénéfice des éloges que l'on aurait dû réserver pour l'exactitude du service des dépêches, et tous les mérites de la poste s'effacèrent devant le mien.

C'est ainsi que presque toujours dehors, jouant avec les enfants, bavardant avec les uns et les autres, donnant des leçons à Charley, écrivant chaque matin à Éva, j'avais à peine le temps de songer à ce que j'avais perdu ; un jour, cependant, je m'y trouvai plus sensible que je ne l'aurais pensé. Un enfant demandait à sa mère : « Pourquoi miss Summerson n'était plus une jolie dame comme elle l'était autrefois ? » et cette question m'attrista ; mais quand le pauvre petit, passant d'un air de tendre pitié sa main sur mon visage, m'eut témoigné plus d'affection que jamais, je me sentis consolée. Et que de fois j'eus l'occasion de voir combien il y a de délicatesse et de générosité dans les bons cœurs pour les disgrâces ou les infériorités des autres ; jamais peut-être je n'en fus plus frappée qu'un matin où je me trouvais à l'église

au moment d'un mariage ; la cérémonie terminée, on présenta le registre aux jeunes gens pour qu'ils eussent à signer ; le marié prit la plume et fit une croix, la mariée vint après et signa de la même façon ; pourtant je l'avais connue l'année précédente, et je savais que non-seulement elle était la plus jolie fille du village, mais encore la plus instruite de l'école, et je ne pus m'empêcher de la regarder avec surprise ; mais elle s'approcha de moi, et les yeux humides : « C'est un si bon garçon ! murmura-t-elle à mon oreille ; je lui apprends à écrire ; il ne sait pas encore... et pour rien au monde je ne voudrais le faire rougir. » Qu'avais-je à redouter pour moi, quand je rencontrais tant de noblesse de sentiments chez la fille d'un ouvrier.

L'air pur qui soufflait autour de nous m'avait rendu des forces, et mon teint reprenait les couleurs qu'il avait eues jadis. Quant à Charley, c'était merveille de la voir si radieuse et si fraîche ; nous nous promenions du matin jusqu'au soir, et nous dormions profondément la nuit. Il y avait dans le parc de Chesney-Wold un banc d'où la vue était magnifique ; j'aimais à m'y reposer, et j'y allais tous les jours ; de ce point élevé on apercevait la terrasse du château, surnommée le promenoir du Revenant ; et la légende, que m'avait racontée M. Boythorn, jetait pour moi sur le paysage un intérêt mystérieux qui en augmentait la beauté ; des violettes sans nombre croissaient alentour, et, comme l'un des plus grands plaisirs de Charley était de cueillir des fleurs sauvages, elle partagea bientôt la prédilection que j'avais pour cet endroit.

Je m'y étais arrêtée, comme d'habitude, après une longue course, pendant que Charley cueillait des violettes à une certaine distance. J'avais regardé longtemps la terrasse en pensant au spectre qui revenait, disait-on, avertir les propriétaires du châ-

teau quand un malheur menaçait la famille, lorsqu'à travers les arbres je crus apercevoir une ombre qui se dirigeait vers moi ; la ramée était si touffue, la feuillée si épaisse, que je fus quelques instants avant de reconnaître lady Dedlock. Elle était seule et marchait avec une précipitation qui ne lui était pas habituelle. Je voulus me lever et continuer ma promenade, elle étendit les bras et je ne pus pas bouger ; quelque chose me retenait à ma place : non pas son geste suppliant, mais un je ne sais quoi dans ses traits, dont j'avais rêvé quand j'étais toute petite, que j'avais désiré de toute mon âme et que je n'avais jamais vu sur une autre figure ; je me sentis défaillir et j'appelai Charley ; milady s'arrêta, et reprenant aussitôt sa physionomie ordinaire :

« Je crains de vous avoir effrayée, me dit-elle en continuant d'avancer, mais lentement ; vous n'êtes pas encore bien forte ; j'ai su que vous aviez été malade, et j'ai pris une part bien vive à vos souffrances. »

Elle me tendit sa main, dont le froid mortel qui contrastait d'une manière effrayante avec le calme de ses traits, augmenta la fascination qu'elle exerçait sur moi.

« Commencez-vous à vous remettre ? me demanda-t-elle avec bonté.

— Il n'y a qu'un moment je me portais à merveille, lui répondis-je.

— Cette jeune fille n'est-elle pas à votre service ?

— Oui, milady.

— Voudriez-vous l'envoyer en avant et me permettre de vous accompagner pendant quelques instants ?

— Charley, prends tes violettes, dis-je aussitôt, et retourne à la maison ; je t'y rejoindrai tout à l'heure. »

Quand Charley fut partie, lady Dedlock vint s'asseoir à côté de moi, et rien ne saurait dire ce que j'éprouvai en reconnaissant entre ses mains le mouchoir dont j'avais recouvert le petit enfant de Jenny. Ma vue se troubla, je n'entendais et je ne respirais plus ; mon cœur battait à se rompre, il me semblait que j'allais mourir ; mais quand elle me pressa sur sa poitrine en me couvrant de ses baisers et de ses larmes ; quand elle se mit à mes genoux en criant : « Oh ! mon enfant, mon enfant ! je suis bien coupable, mais aussi bien malheureuse ; oh ! mon enfant, pardonnez-moi ! » quand je la vis se rouler à mes pieds dans toute l'agonie du désespoir, je sentis au milieu de mon égarement une explosion de gratitude que mon cœur adressait à Dieu pour avoir permis que je ne fusse pas un sujet de honte pour ma mère, en détruisant la ressemblance que j'avais avec elle.

Je la pris dans mes bras en la suppliant de se relever et de ne pas s'humilier devant sa fille ; je lui dis, ou j'essayai de lui dire, que, si jamais j'avais eu à lui pardonner quelque chose, il y avait bien des années que je l'avais fait de tout mon cœur ; que je l'aimais de toutes mes forces et d'un amour que rien ne pourrait changer ; que ce n'était pas à moi de lui demander compte de la vie qu'elle m'avait donnée ; que mon devoir était de la bénir, alors même qu'elle serait repoussée de tout le monde, et que je la suppliais d'accepter mon dévouement.

« Il est trop tard, me répondit-elle en gémissant ; il faut que je continue à suivre seule ma route pleine de ténèbres ; tout est noir autour de moi ; je ne vois pas d'une heure à l'autre et ne distingue

pas même ce qui est à mes pieds. C'est le châtiment qu'ici-bas j'ai attiré sur ma tête ; je le supporte et je le cache. »

En disant ces mots, elle retrouva l'air d'orgueilleuse indifférence dont elle se voilait aux yeux de tous ; mais elle le rejeta bien vite et reprit avec douleur :

« Il faut que mon secret soit gardé, si toutefois il peut l'être. J'ai un mari dont il ferait le déshonneur, misérable que je suis ! »

Elle prononça ces paroles d'une voix étouffée, où l'on sentait plus de désespoir que dans un cri, si déchirant qu'il pût être. Et se couvrant la figure de ses mains, elle s'échappa de mes bras pour retomber à genoux, comme si elle avait voulu m'épargner son contact ; ni mes caresses, ni mes prières ne purent la décider à se relever. « Non, disait-elle, non ; altière et dédaigneuse partout ailleurs, laissez-moi m'humilier pendant le seul instant où je puis être moi-même. »

Elle ajouta qu'elle avait manqué de devenir folle pendant que j'étais malade ; il y avait peu de temps alors qu'elle savait que j'étais sa fille, et avait résolu de venir me trouver pour me parler une fois dans sa vie, rien qu'une fois ; nous ne devons plus nous rencontrer, disait-elle ; nous ne devons plus avoir de rapports ensemble, même indirectement ; elle me remit une lettre qu'elle avait écrite pour moi seule et qu'elle me priait de détruire aussitôt que j'en aurais pris connaissance, moins pour l'amour d'elle, que je devais désormais considérer comme morte, que par respect pour son mari et pour moi-même ; elle avait écrit ces lignes afin que je pusse avoir pitié d'elle, sachant tout ce qu'elle avait souffert ; et c'était la seule chose qu'elle désirât avant de mourir. Elle n'avait plus d'espoir sur la terre ; seule et dans l'ombre, elle

combattrait jusqu'au bout pour défendre son secret ; mais nulle affection ne devait approcher d'elle, car personne ici-bas ne pouvait lui prêter assistance.

« Le secret vous est-il au moins assuré ? lui demandai-je.

— Non, répondit-elle ; on a été dernièrement sur le point de le découvrir, un accident m'a sauvée ; je puis être perdue par un autre, demain, ce soir peut-être.

— Auriez-vous un ennemi ?

— Pas précisément ; c'est un homme trop froid pour aimer ou haïr : le procureur de sir Leicester ; fidèle sans attachement et jaloux du bénéfice et des privilèges que lui donne la possession des secrets de toute l'aristocratie.

— A-t-il quelque soupçon ?

— Beaucoup.

— Mais pas à votre égard ? repris-je tout alarmée.

— Si ! vigilant et rusé, il m'observe sans cesse ; je puis bien le tenir à distance, mais non pas me délivrer de sa personne.

— Est-il donc sans pitié ou sans honte ?

— Comme il est sans colère ; d'une indifférence que rien ne saurait troubler, il marche vers le but qui l'attire sans rencontrer d'obstacle.

— Ne pourriez-vous pas provoquer sa confiance ?

— Je ne l'essayerai jamais ; la voie sombre où je marche depuis tant d'années me conduira je ne sais où ; mais j'irai seule

jusqu'à la fin.

— Chère mère, est-ce là votre dernière résolution ?

— Oui, ma résolution bien arrêtée. J'ai longtemps entassé folie sur folie, orgueil sur orgueil, mépris sur mépris, insolence sur insolence ; je dominerai le péril, et, si je le peux, j'emporterai mon secret dans la tombe ; le danger me presse de toutes parts ; mais je n'en suivrai pas moins la route que j'ai toujours suivie ; je n'en ai qu'une et je ne puis en vouloir d'autre.

— M. Jarndyce... commençai-je.

— Soupçonnerait-il ?... interrompit ma mère.

— Non, répondis-je ; soyez-en bien convaincue ; » et je lui racontai ce que mon tuteur connaissait de mon histoire. « Mais il est si bon, si plein de délicatesse, ajoutai-je, qu'il pourrait peut-être... »

Ma mère mit sa main sur mes lèvres :

« Confiez-lui tout si vous voulez, dit-elle après un instant de silence, je vous en donne la permission ; triste faveur que je vous accorde, mon enfant ; mais ne me dites jamais que vous en avez parlé ; car je ne veux pas rougir. »

En vain essayai-je de lui faire entendre que M. Jarndyce, qui avait été pour moi le meilleur des pères, saurait être pour elle un ami qui l'aiderait de ses conseils ; elle persista dans la réponse qu'elle m'avait déjà faite et me répéta qu'elle continuerait seule de traverser le désert où elle devait marcher ; puis, s'abandonnant à sa douleur :

« Mon enfant, mon enfant ! s'écria-t-elle, un dernier embrasement et un dernier baiser ! Pour parvenir à mon but, il faut que je redevienne ce que j'ai toujours été ; nous ne devons plus nous revoir ; mais quand vous entendrez dire que lady Dedlock est entourée d'hommages, qu'elle est heureuse autant que brillante, pensez à votre misérable mère forcée d'étouffer dans son cœur le seul amour qui s'y trouve ; pensez à ses remords et à son désespoir ; et pardonnez-lui en demandant à Dieu qu'il lui pardonne également, si toutefois c'est possible à sa justice. »

Nous restâmes encore étroitement enlacées pendant quelques minutes, et ma mère, après avoir détaché nos mains qu'elle ramena sur ma poitrine, m'embrassa une dernière fois et disparut bientôt à mes yeux. J'étais seule, en face du vieux manoir qui déployait au soleil ses terrasses et ses tours, et dont le calme et le silence, que j'avais pris autrefois pour une douce quiétude, me rappelaient à présent cet impitoyable guetteur de l'agonie de ma mère.

Encore étourdie par ce que je venais d'entendre, la nécessité d'éloigner tout soupçon vint à mon aide et me rendit un peu de force ; j'eus d'abord beaucoup de peine à réprimer mes larmes, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que je pus songer à reprendre le chemin de la maison ; je revins lentement et je répondis à Charley qui, fort inquiète, m'attendait sur la porte, qu'après le départ de milady, je m'étais laissé entraîner à faire une longue promenade ; que j'étais extrêmement lasse et que j'allais me coucher tout de suite. Enfermée dans ma chambre, mon premier soin fut de lire la lettre qui m'avait été remise ; il y était clairement démontré que ma mère ne m'avait pas abandonnée ; sa sœur aînée, ma marraine, ayant découvert en moi quelques signes de vie au

moment où l'on venait de déclarer que j'étais morte, m'avait élevée en secret, bien que sans nul désir de me voir vivre et seulement poussée par l'austère sentiment du devoir. Elle n'avait jamais revu sa sœur depuis lors ; et ma mère avait toujours cru que j'avais expiré en naissant, et qu'on m'avait enterrée avant même d'avoir pu me baptiser. La première fois qu'elle m'avait vue dans l'église, elle avait tressailli en songeant à sa fille qui aurait eu mon âge et qui m'aurait ressemblé si elle avait vécu ; mais ce fut la seule pensée qui lui vint à l'esprit.

Lorsque j'eus fini de lire cette lettre, je la brûlai soigneusement ainsi que ma mère me l'avait recommandé. Une invincible tristesse s'était emparée de moi ; j'espère qu'on ne m'accusera pas d'ingratitude ; mais il me semblait qu'il aurait été bien plus heureux si je n'avais pas vécu. J'éprouvais comme une terreur de moi-même en pensant que j'étais pour ma mère un danger, dont la honte pouvait rejaillir sur une noble famille ; et je me sentais confuse de vivre, comme si j'avais échappé par la fraude à la sentence qui m'avait condamnée à mourir en naissant.

Je m'endormis épuisée, au milieu de ces tristes réflexions ; le lendemain, en m'éveillant, je pleurai de nouveau à l'idée que je rentrais dans un monde où mon existence était pour les autres un motif d'inquiétude ; j'avais plus que jamais peur de moi-même en pensant à celle que ma vie accusait, à son honneur, au propriétaire de Chesney-Wold ; et je restais frappée du terrible sens de ces paroles qui revenaient sans cesse à mon oreille, comme le gémissement de la tempête aux échos du rivage : « Votre mère fait votre honte ainsi que vous faites la sienne, Esther ! un jour viendra où vous comprendrez ces mots comme une femme seule peut les sentir et les comprendre. » J'entendais encore la voix de ma

marraine ajouter à ces paroles : « Priez, et demandez chaque jour que les péchés des autres ne retombent pas sur votre tête ! » Et dans mon trouble je me croyais à l'heure du châtiment, et je me sentais accablée de cette honte et de cette malédiction qui pesaient sur ma mère.

Une soirée brumeuse remplaça le jour qui fuyait ; je sortis seule, bourrelée de cette douleur contre laquelle je me débattais vainement ; après avoir marché quelque temps dans le parc de Chesney-Wold, regardant les arbres se voiler d'ombre, et suivant des yeux le vol des chauves-souris qui m'effleuraient presque de leur aile, je fus pour la première fois attirée vers le château et je suivis machinalement le sentier qui conduisait de ce côté.

Je n'osai pas m'arrêter et lever la tête pour regarder la façade ; mais je passai devant le parterre aux plates-bandes remplies de fleurs, au gazon de velours, aux larges allées soigneusement entretenues ; je vis combien la pluie, le soleil et les siècles avaient marqué leur empreinte sur les vieilles balustrades et les vastes perrons que le lierre et la mousse recouvraient de leur manteau, et j'entendis le murmure de la fontaine. Puis, l'allée que je suivais tourna tout à coup pour côtoyer de longues rangées de sombres fenêtres entremêlées de tourelles et de portails de forme étrange, hérissées de monstres de pierre montrant les dents au-dessus des écussons qu'ils tenaient dans leurs griffes ; l'allée s'enfonçait sous l'un de ces porches, traversait une cour de service, où je crus entendre des voix sourdes et râlantes, peut-être le bruit du vent dans les masses de lierre qui couvraient la muraille, peut-être la plainte étouffée de la girouette, ou l'aboïement des chiens ; l'allée tournait encore ; je sentis le parfum des tilleuls dont j'entendais bruire le feuillage ; au-dessus de ma tête se trouvait le promenoir

du revenant ; l'une des chambres qui donnaient sur la terrasse était éclairée, probablement celle de ma mère. Le chemin que je suivais était pavé en cet endroit, et mes pas, qui ne faisaient aucun bruit sur la pierre où je marchais, éveillaient un écho sur les dalles du promenoir. Je passai rapidement ; la fenêtre éclairée était déjà derrière moi quand cet écho de mes pas me fit songer à l'effrayante vérité de la légende ; n'étais-je pas celle qui devait répandre le deuil dans cette noble maison, et ne venais-je pas avvertir la famille du malheur dont elle était menacée ? Presque folle de terreur et cherchant à me fuir moi-même, je repris, en courant, le chemin que j'avais suivi et ne m'arrêtai qu'après avoir franchi la grille extérieure, laissant derrière moi la masse funèbre que formait le parc dans l'ombre.

Ce n'est qu'après m'être retrouvée dans ma chambre et y avoir souffert de nouveau mille tortures, que je commençai à comprendre combien il y avait d'injustice et d'ingratitude dans ma douleur. J'avais trouvé, en rentrant, une lettre d'Éva, qui arrivait le lendemain ; et chaque ligne de cette lettre exprimait tant de joie de me revoir, qu'il aurait fallu que je fusse de marbre pour ne pas en être touchée. Une lettre de mon tuteur était jointe à celle d'Éva : une bonne lettre où il me priait de dire à dame Durden, si je la rencontrais par hasard, que tout manquait à Bleak-House, quand elle n'y était pas ; que le désordre était partout et la gaieté nulle part ; qu'enfin la maison n'était plus la même ; que tout le monde s'en plaignait et qu'on parlait de se révolter si dame Durden ne revenait pas bien vite. N'étais-je pas plus aimée, plus heureuse que je ne le méritais ? Je repassai dans mon esprit tout ce qui m'était arrivé depuis mon enfance, et je retrouvai toute ma sérénité. Je voyais bien que, si Dieu avait voulu ma mort, je ne serais pas vivante aujourd'hui, je ne jouirais pas du bonheur au-

quel il semblait au contraire m'avoir destinée ? Que de choses s'étaient réunies pour concourir à mon bien-être ! et, si les fautes des pères retombent quelquefois sur les enfants, ce n'était pas dans le cas où je me trouvais placée. Je me sentais innocente de mon origine, autant qu'une reine de la sienne ; et je comprenais que Dieu ne me punirait pas plus du malheur de ma naissance qu'il ne récompenserait une princesse d'être la fille des rois. Je renouvelai mes bonnes résolutions, je demandai à mon Père céleste de m'y affermir ; et, versant tout mon cœur dans ma prière, je sentis peu à peu ma tristesse se dissiper ; rien ne troubla mon sommeil ; et le lendemain, quand je m'éveillai, pas un nuage n'assombrissait ma pensée.

Ma chère fille devait arriver le soir à cinq heures ; nous ne pouvions pas mieux employer notre temps, d'ici là, qu'à faire une longue promenade sur la route qu'elle devait prendre. Nous fîmes donc seller Têtu, car nous ne l'avions plus remis à la voiture depuis le fameux jour où il m'avait fallu revenir à pied en tête de notre petit convoi, et nous partîmes pour notre expédition. Au retour, nous passâmes une grande revue de la maison et du jardin, où tout nous sembla dans un ordre parfait, et nous sortîmes l'oiseau de sa cage, pour qu'il pût faire à l'arrivante les honneurs du logis. Nous n'avions plus que deux heures à passer ; j'avoue que, pendant ces deux heures, qui me parurent mortellement longues, je fus prise d'une inquiétude nerveuse en pensant à l'altération de mon visage. Quel effet produirait-il sur Éva ? l'y avait-on préparée ? s'attendait-elle à un changement aussi grand ? n'aurait-il pas mieux valu l'y habituer peu à peu ? et cent autres questions qui se pressaient dans ma tête. J'étais bien sûre de voir immédiatement dans son regard si limpide et si franc l'impression qu'elle ressentirait en me voyant ; pouvais-je ré-

pondre de celle que j'en éprouverais à mon tour ? Dans tous les cas, l'attente et l'inaction n'étaient pas faites pour diminuer l'état nerveux où me plongeait cette inquiétude, et je résolus d'aller au-devant de la voiture ; mais je n'avais pas fait deux milles, qu'à chaque tourbillon de poussière qui s'élevait sur la route, je me sentais prise de telles palpitations, que je revins sur mes pas, et que, croyant tout à coup avoir la diligence sur les talons, chose que je savais pourtant impossible, je me mis à courir de toutes mes forces dans la crainte qu'elle ne vînt à me rattraper ; si bien que j'arrivai à la maison hors d'haleine. La belle affaire ! je m'étais tellement échauffée, que j'avais le visage tout en feu. Ce n'était pas le moyen de le faire paraître à son avantage. Enfin je croyais qu'il me restait encore plus d'un quart d'heure avant l'arrivée de ma voyageuse, lorsque j'entendis Charley s'écrier :

« Miss, la voilà ; par ici, par ici ! »

Mais, au lieu de venir du côté où elle m'appelait, je courus bien vite dans ma chambre, et je me cachai derrière la porte, où je restai toute tremblante, pendant qu'Éva montait l'escalier en disant :

« Chère amie, où êtes-vous ? Dame Durden, où êtes-vous donc ? »

Elle entra au moment où j'allais fuir... Oh ! quel bonheur ! Son regard chéri d'autrefois, plein de tendresse et d'émotion joyeuse ! Quel bonheur de la retrouver comme toujours et de lui voir approcher son visage de mes pauvres joues couturées, qu'elle couvrirait de larmes et de baisers en m'appelant des noms les plus doux et en me pressant dans ses bras !

Si le secret qui pesait sur mon cœur n'avait concerné que moi, je l'aurais confié immédiatement à Éva ; mais je n'avais pas le droit d'en parler, même à mon tuteur, à moins d'une circonstance exceptionnelle. Cette réserve que je devais m'imposer, quand j'éprouvais au contraire un si vif besoin d'épanchement, exigeait de ma part un effort d'autant plus grand qu'il fallait même dissimuler toute préoccupation. J'y parvins assez bien tout d'abord ; mais lorsqu'Éva me demanda, le soir en travaillant, s'il y avait quelqu'un au château, j'eus beaucoup de peine à lui cacher mon trouble, surtout quand, après lui avoir répondu que, la veille, j'avais rencontré dans le parc lady Dedlock, elle insista, tout en rendant justice à l'élégance et à la beauté de milady, sur la fierté de ses manières et sur sa physionomie impérieuse et glaciale. Heureusement que Charley vint à mon secours sans le savoir, en disant que milady n'avait passé que quarante-huit heures à Chesney-Wold, et qu'elle était partie le matin même pour faire une visite dans un château du voisinage, où elle resterait quelque temps. Charley justifiait le proverbe : « Aux petits pots les grandes oreilles, » car elle en entendait plus en une journée sur les faits et gestes de tout le monde qu'il ne m'en revenait dans un mois.

Il y avait à peu près huit jours qu'Éva était arrivée, lorsqu'au moment où nous finissions d'arroser les fleurs du parterre, avec l'aide du jardinier, Charley vint à moi d'un air mystérieux et me fit signe qu'elle avait à me parler.

« S'il vous plaît, miss ; on vous demande aux Armes de Dedlock, me dit-elle à voix basse en ouvrant des yeux démesurés.

— Qui ça, Charley ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en avançant la tête et en croisant ses mains sur la bavette de son tablier, comme elle faisait toujours quand elle avait à me confier quelque mystère. C'est un gentleman qui vous envoie ses compliments et qui vous prie d'aller le voir, mais qui n'a pas dit autre chose.

— Où l'as-tu vu, Charley ?

— Je ne l'ai pas vu, miss ; c'est M. Grubble qui a fait la commission.

— Et qu'est-ce que c'est que M. Grubble ?

— Vous ne le connaissez pas, miss ! « Aux Armes de Dedlock, chez Grubble, » reprit-elle en appuyant sur chaque mot.

— L'aubergiste !

— Lui-même. Vous savez bien, le mari de cette petite femme si jolie, excepté qu'elle a eu la cheville cassée et qu'on n'a pas pu la lui remettre. Son frère est le scieur de long qu'on a fourré en prison pour avoir dit je ne sais quoi pendant qu'il était ivre ; mais on espère qu'à force de boire il se tuera bientôt. »

Ne devinant pas qui cela pouvait être, et les moindres choses devenant pour moi un sujet d'inquiétude, je pensai qu'il valait mieux aller tout de suite où j'étais attendue ; je dis à Charley de m'apporter ce qu'il me fallait pour sortir, et je descendis la petite rue de Chesney-Wold, où je me trouvais aussi à mon aise que dans la cour de notre maison.

M. Grubble, en manches de chemise, m'attendait sur sa porte ; il souleva son chapeau à deux mains et me conduisit, par un cor-

ridor sablé, dans le plus élégant de ses deux salons : une chambre proprette avec un tapis, ornée de plantes diverses, d'une gravure coloriée représentant la reine Caroline, de plusieurs coquillages, de plateaux sans nombre, de poissons empaillés mis sous verre, et d'un œuf ou d'une courge quelconque (je ne sais pas lequel des deux) suspendue au plafond. Je connaissais beaucoup M. Grubble de vue : un homme entre deux âges, robuste et de bonne mine, qui ne se serait pas trouvé commodément vêtu au coin de son feu sans son chapeau et ses bottes à revers ; mais qui n'avait jamais rien sur le dos et ne mettait de veste ou d'habit que pour aller à l'église.

Il moucha la chandelle, fit un pas en arrière pour juger de l'opération, et sortit de la chambre au moment où j'allais lui demander quelle était la personne qui désirait me parler. Un instant après, j'entendis plusieurs voix qui m'étaient familières, la porte se rouvrit et Richard se précipita dans la pièce.

« Chère Esther, me dit-il, ma meilleure amie ! que je suis heureux de vous voir ! Toujours la même ! » ajouta-t-il en répondant à ma pensée.

J'écartai un peu mon voile.

« Toujours la même, » reprit-il en me faisant asseoir et en s'asseyant auprès de moi.

Je lui dis alors combien j'étais contente de nous retrouver ensemble, d'autant plus que j'avais à l'entretenir de choses assez sérieuses.

« À merveille, répondit-il ; j'ai, de mon côté, beaucoup de choses à vous dire, et que j'ai besoin de vous expliquer pour être

bien compris.

— Et c'est précisément, lui dis-je, pour vous parler de quelqu'un que vous ne semblez pas comprendre que je désirais vous voir.

— Probablement de M. Jarndyce ?

— Mon Dieu, oui.

— Tant mieux, car c'est à propos de lui que je voulais m'expliquer ; mais seulement auprès de vous, chère amie, de vous seule, entendez bien, car je n'ai de compte à rendre à personne, pas plus au sieur Jarndyce qu'à M. tel ou tel. »

Je fus peinée de la manière dont il parlait de mon tuteur, et je lui en fis l'observation.

« Très-bien, me dit-il ; remettons la chose à demain. Quant à ce soir, donnez-moi votre bras, chère Esther, et allons faire une surprise à ma charmante cousine, du moins si votre fidélité aux ordres de M. Jarndyce vous permet de m'introduire dans la maison que vous habitez.

— Vous savez bien, Richard, que vous seriez parfaitement accueilli dans la sienne, qui redeviendrait la vôtre si vous le vouliez encore ; nous vous recevrons partout avec le même plaisir.

— Voilà qui est parler comme la meilleure des femmes, s'écria gaiement Richard.

— Et l'état militaire, en êtes-vous satisfait ? lui demandai-je quelques instants après.

— Oui, assez, répondit-il ; autant faire ça qu'autre chose, surtout en attendant. Je ne dis pas que j'y resterai quand mes affaires seront réglées ; je vendrai alors mon brevet... Mais ne parlons pas de cela aujourd'hui. »

Si jeune et si beau ! en toute chose l'opposé de miss Flite ; et pourtant je retrouvais dans ses yeux le regard inquiet et sombre qu'avait la pauvre folle en parlant de son procès.

— Je suis à Londres en congé, reprit Richard.

— Vraiment ?

— Il fallait bien voir un peu où en sont mes affaires ; les vacances vont s'ouvrir, et tout cela va si lentement. »

Je secouai la tête d'un air triste.

« Vous avez raison, dit Richard ; c'est un sujet de conversation peu amusant. Au diable pour ce soir les procès et les juges, et parlons d'autre chose. Devinez la personne qui est ici avec moi.

— Je crois avoir entendu la voix de M. Skimpole.

— Justement. De tous les hommes que je connais, c'est lui qui me fait le plus de bien. Quel adorable enfant ! »

Je lui demandai si quelqu'un avait connaissance de leur voyage. Il me répondit que non ; qu'il avait appris, par M. Skimpole, l'endroit où nous étions ; que, sur le désir qu'il avait exprimé de venir nous voir, le vieil enfant avait manifesté l'intention de l'accompagner, ce qui avait eu lieu immédiatement.

« Il vaut cent fois son pesant d'or, me dit Richard, et ses menues dépenses à payer ne sont pas chères en comparaison du

plaisir qu'il vous donne à l'avoir avec soi. Tant de verve et d'entrain, tant de jeunesse et de fraîcheur dans l'âme ! et d'une nature si désintéressée ! »

Je ne voyais pas trop la preuve du désintéressement de M. Skimpole dans l'habitude qu'il avait de faire payer ses dépenses par les autres ; mais au moment où j'allais en faire la remarque, il entra dans la chambre, et la conversation changea naturellement de sujet. Il était enchanté de me voir, disait-il, et n'avait jamais eu de joie plus vive qu'en apprenant ma guérison. Il comprenait maintenant l'heureux mélange de bien et de mal qui existe dans le monde ; et, sans prétendre qu'il entrât dans l'ordre des choses que B eût une jambe de bois précisément pour que D eût plus de bonheur à fourrer son mollet dans un bas de soie, il appréciait mieux la santé quand il voyait quelqu'un de malade.

« Tout n'est qu'opposition dans la nature ; poursuivit-il ; par exemple, notre ami Richard se plaît à évoquer les plus brillantes visions des ténèbres de la chancellerie ; n'est-ce pas d'une poésie délicieuse ? Autrefois, les poètes avaient peuplé les forêts et les vallées de nymphes ravissantes dont les danses imaginaires, au son d'une flûte idéale, charmaient les ennuis des bergers attachés à la glèbe ; notre pastoral ami fait traverser les sombres Inns de la Cour par l'éblouissant cortège de la fortune, aux accords mélodieux d'un arrêt définitif ; ce contraste m'enchanté. À quoi bon les abus ? me dira quelque fâcheux, et pourquoi les défendre ? Je ne les défends nullement, répondrai-je au grognon ; mais laissez-moi profiter du plaisir qu'ils me donnent ; c'est parce qu'ils sont détestables que la transmutation opérée par ce jeune magicien a tant de charme pour moi. D'ailleurs je ne suis qu'un enfant et ne me crois pas responsable des sensations que j'éprouve. »

Richard ne pouvait tomber sur un ami plus dangereux, surtout dans sa position ; et je souffrais beaucoup de voir auprès de lui cet homme séduisant et léger, dépourvu des moindres principes, au moment où l'on devait, au contraire, le raffermir dans la voie qu'il avait à suivre, et le détourner des illusions qui n'avaient sur lui que trop d'empire. Je comprenais à merveille que mon tuteur, forcé de vivre au milieu des tristes affaires qui avaient attiré sur sa famille tant d'infortunes, prît plaisir à écouter les divagations de M. Skimpole et trouvât, dans l'insouciance et dans l'ingénuité de ce vieil enfant, un soulagement aux préoccupations de la vie ; mais je ne pouvais me persuader qu'il y eût, dans la candeur apparente de M. Skimpole, autant d'innocence et d'oubli des choses de ce monde que Richard voulait bien le dire. Je pensais malgré moi que c'était un moyen d'existence comme un autre, et qui permettait à ce soi-disant enfant de satisfaire à la fois ses goûts et sa paresse.

Ils vinrent tous les deux avec moi. M. Skimpole nous quitta près de la porte, et j'entrai dans le salon en disant à Éva que je lui ramenais un gentleman qui était venu pour nous voir. Elle se troubla, rougit ; tout son amour parut sur son visage, et rien n'était plus transparent que le nom de cousin, jeté comme un voile sur l'accueil qu'elle fit à Richard. Quant à lui, je n'osais plus m'en rapporter à moi, car je devenais mauvaise avec tous mes soupçons ; mais je n'étais pas sûre qu'il eût pour elle autant d'amour qu'elle en avait pour lui. Certes il l'admirait passionnément et lui aurait renouvelé avec ardeur les serments qu'ils avaient échangés autrefois, s'il n'avait pas été sûr de la trouver fidèle à la promesse qu'elle avait faite à mon tuteur ; et pourtant quelque chose me disait que l'influence de ce procès maudit s'étendait jusqu'à son amour, dont il remettait l'expression à

l'époque incertaine où Jarndyce contre Jarndyce serait une question jugée. Pauvre ami ! qui peut dire ce qu'il aurait été sans le germe fatal qui empoisonna sa vie ?

« Je ne viens pas, dit-il à sa cousine, vous faire manquer aux conditions que vous avez acceptées de M. Jarndyce, bien qu'à vrai dire vous ayez mis peut-être une confiance trop aveugle à suivre ses conseils. »

Il ajouta qu'il était venu seulement pour nous voir et pour se justifier de la position qu'il avait prise à l'égard de mon tuteur ; et, comme le vieil enfant allait venir, il me pria de lui indiquer le moment où je pourrais l'écouter ; je lui proposai une promenade dans le parc pour le lendemain matin : ce fut une affaire arrangée.

M. Skimpole arriva bientôt et nous égaya pendant une heure ; il voulut absolument voir Charley, qu'il appelait toujours Coavinsse, et lui dit d'un air paternel qu'il avait concouru de tout son pouvoir au bien-être de son père ; que, si l'un de ses frères se dépêchait de grandir et d'entrer dans la même carrière, il espérait également lui fournir de l'emploi ; « car, dit-il en sirotant son grog, je ne sors pas de leurs filets ; poursuivi par les uns, poursuivi par les autres qui voudraient me faire donner une somme que je ne possède jamais, on m'emprisonne, quelqu'un paye ; on me relâche pour me reprendre, et quelqu'un paye encore ; ne me demandez pas qui, je ne saurais vous le dire ; mais je bois à la santé de ce mortel bienfaisant, et je prie le Seigneur de le bénir. »

Le lendemain, j'arrivai la première au rendez-vous, mais Richard ne se fit pas longtemps attendre ; l'air était pur et pas un nuage au ciel ; la fougère, l'herbe et le feuillage étincelaient sous

la rosée ; on eût dit que la nature avait été ce jour-là plus soigneuse encore de sa gloire, que célébraient autour de nous des chants d'oiseaux sans nombre.

« Quel délicieux endroit ! me dit Richard ; comme tout est calme ! on n'y entend pas les grincements de la procédure. Quand mes affaires seront réglées, c'est ici que je viendrai me reposer.

— Ne vaudrait-il pas mieux commencer par là, Richard ?

— Oh ! c'est impossible ; d'ailleurs, je ne peux rien décider quant à présent.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, si vous habitiez une maison qui ne fût pas terminée, et que demain, dans un mois, dans un an, on pût l'abattre de fond en comble, vous ne pourriez pas vous y établir ; c'est ainsi que je me trouve ; aujourd'hui n'existe pas, pour nous autres plaideurs. »

Je pensai aux paroles de miss Flite, et, chose terrible à dire, l'ombre de Gridley passa sur le visage de Richard.

« C'est mal entamer la conversation, répliquai-je tristement.

— Je savais bien que vous diriez cela, dame Durden.

— Et je ne suis pas la seule qui partage cette opinion, Richard ; ce n'est pas moi qui vous ai dit autrefois de ne pas mettre votre espoir dans ce qui fut toujours la ruine de la famille.

— Nous y voilà ! dit-il avec impatience ; toujours le sieur Jarn-dyce ! enfin, tôt ou tard, il fallait bien en parler, puisque c'est

pour cela que nous sommes venus ici. Mais, chère Esther, il faut que vous soyez terriblement aveugle pour ne pas voir qu'étant ma partie adverse, il est de son intérêt que je ne sache rien de ce procès, et que je ne m'en occupe pas ; si je pouvais même oublier que j'ai des droits...

— Oh ! Richard ! est-il possible qu'après avoir vécu chez lui, c'est-à-dire après l'avoir connu, vous puissiez élever de pareils soupçons contre M. Jarndyce ? »

Il rougit extrêmement et reprit à voix basse, au bout de quelques instants :

« Je suis bien sûr, Esther, que vous ne me soupçonnez d'aucun sentiment bas, et la défiance serait à mes yeux un triste défaut chez un homme de mon âge.

— Je n'ai jamais douté de vous, Richard.

— Merci, dame Durden ; cette parole me fait du bien ; j'ai besoin de trouver quelque part un peu de consolation, car c'est une chose douloureuse que les affaires, et celle-là entre toutes.

— Je ne le sais que trop, mon pauvre ami ; toutes ces interprétations, plus ou moins fausses, ne vont pas à votre nature si franche, et vous devez bien en souffrir.

— Allons, chère sœur, quoi qu'il arrive, vous serez juste envers moi. Vous savez que je n'attaque pas la loyauté de M. Jarndyce, en dehors de cette vilaine affaire ; mais ce procès pèse sur lui comme sur les autres ; c'est une influence corruptrice à laquelle rien n'échappe ; vous le lui avez entendu dire cent fois ; pourquoi la contagion l'aurait-elle épargné ?

— Parce qu'il est d'un caractère exceptionnel ; et surtout parce qu'il s'est éloigné de cette fatale influence.

— Parce que, parce que... reprit Richard avec vivacité, la chose est bonne à dire ; mais je ne crois pas du tout qu'il soit sage en pareil cas de négliger ses intérêts ; les gens viennent à mourir, les faits s'oublient, et il en résulte mille inconvénients qu'on aurait évités avec moins d'insouciance. En résumé, chère Esther, vous pensez bien que je ne suis pas venu pour accuser M. Jarndyce auprès de vous, mais pour me justifier ; et je vous dis en somme qu'il a été parfait pour moi, tant que je ne me suis pas occupé de ce procès ; mais qu'à dater de l'instant où j'ai cru devoir songer à mes affaires, ses procédés ont complètement changé ; c'est alors qu'il a découvert la nécessité de me faire rompre avec Éva, et n'a pas craint de m'imposer pour condition à la main de ma cousine l'oubli de mes propres intérêts ; je n'accepte pas un pareil compromis ; je soutiendrai mes droits et ceux d'Éva, que cela convienne oui ou non à votre M. Jarndyce ; je l'en ai prévenu franchement dans une lettre que je lui ai écrite à cette intention, et où le remerciant de la bonne volonté qu'il voulait bien me témoigner, je le priais de ne plus s'occuper de moi ; la route que nous avons à suivre est loin d'être la même ; l'un des testaments contestés m'accorde une part beaucoup plus forte que la sienne ; je ne dis pas que la chancellerie le confirmera, mais enfin c'est possible.

— Je savais que vous aviez écrit à M. Jarndyce, répondis-je ; il m'a parlé de votre lettre et sans irritation contre vous, sans un seul mot de reproche.

— Vraiment ? répliqua Richard en se calmant un peu ; je suis bien aise de vous avoir dit que c'était un galant homme en dehors

de cette misérable affaire ; je n'en ai jamais douté ; je sais que vous n'approuvez pas ma conduite à son égard ; mais si vous aviez examiné ce procès comme je l'ai fait chez Kenge ; si vous saviez toutes les accusations que se renvoient mutuellement les parties, vous trouveriez que je suis fort modéré.

— Peut-être, répondis-je ; mais croyez-vous qu'il y ait beaucoup de justice dans ces accusations, mon pauvre ami ?

— Le bon droit est pourtant quelque part, s'écria-t-il vivement ; et faire d'Éva le prix de mon silence et de mon inaction, n'est pas le moyen de savoir de quel côté il se trouve. L'influence de ce procès m'a changé, dites-vous ; raison de plus pour en finir, Esther, et pour que je fasse tout ce qui dépendra de moi, afin de hâter l'arrêt définitif.

— Croyez-vous que les autres n'aient pas fait tous leurs efforts pour en arriver là ? Pensez-vous que l'inutilité de leurs poursuites vous ait rendu la chose plus facile, Richard ?

— Il faut pourtant bien que cela finisse, répliqua-t-il en s'animent de plus en plus ; je suis jeune et plein d'ardeur ; une volonté ferme a, dans tous les temps, opéré des miracles, et nous verrons ce qu'elle produira cette fois ; les autres ne se sont donnés qu'à demi à cette affaire ; moi, je m'y dévouerai corps et âme ; j'en ferai l'unique objet de ma vie.

— Oh ! non, Richard, ou vous seriez perdu.

— N'ayez pas peur, reprit-il d'un ton affectueux ; vous êtes bonne et prudente, chère Esther ; mais vous avez vos préventions ; et, pour en revenir à M. Jarndyce, sachez bien que

lorsqu'il y avait entre nous de bons rapports, c'est que la situation était fausse.

— Croyez-vous que l'animosité et la discorde soient votre situation naturelle ?

— Ce n'est pas là ce que je veux dire ; seulement l'affaire en question nous divise et rend impossible toute relation amicale ; plus tard, quand tout sera terminé, si je vois alors que je me suis trompé sur son compte, je le reconnaîtrai avec plaisir, et je lui en ferai mes excuses ; quant à présent, je ne souhaite qu'une chose, c'est que vous, qui êtes la meilleure des confidentes, vous fassiez comprendre à Éva que j'ai mes raisons pour agir comme je le fais envers M. Jarndyce ; j'ai voulu que ce fût vous qui le lui expliquiez ; vous aurez pour cela des paroles plus conciliantes ; et puis... je n'aimerais pas, ajouta-t-il en hésitant, à me montrer d'un caractère soupçonneux auprès d'elle qui est la confiance même. »

— Vous avez raison, lui dis-je : c'est ce que vous avez dit de mieux.

— Assurément, dame Durden ; mais je saurai prendre ma revanche quand les affaires me rendront à moi-même ; soyez tranquille, tout ira bien alors.

— C'est là tout ce que vous voulez que je rapporte à Éva ?

— Pas tout à fait, dit Richard ; je n'ai pas de motif pour lui cacher que M. Jarndyce a répondu à ma lettre comme à l'ordinaire, m'appelant comme toujours son cher Rick, et s'efforçant de me faire changer d'opinion, sans que, dit-il, ma persistance dans la voie que j'avais prise doive en rien altérer l'affection qu'il me

porte, etc., etc. Dites en outre à ma cousine que si mes visites deviennent plus rares, c'est que je m'occupe de ses intérêts et des miens, qui sont les mêmes ; que j'espère bien qu'elle n'ajoutera pas foi aux bruits que certaines gens se plaisent à répandre sur ma légèreté ; que je suis au contraire fort sérieux et tout à nos affaires ; qu'étant majeur et n'ayant de compte à rendre à personne, je me regarde comme entièrement libre ; mais que je ne lui demande pas de renouveler l'engagement qu'elle avait pris avec moi, tant qu'elle sera en tutelle ; qu'à sa majorité notre position pécuniaire sera probablement toute différente, et qu'alors nous pourrons aviser. Dites-lui tout cela, chère Esther, avec la persuasion que vous saurez y mettre, vous me rendrez un service qui doublera mon courage ; vous verrez alors avec quelle vigueur je suivrai notre procès, qu'en fin de compte il faudra bien qu'on juge. Vous pouvez, si cela vous convient, en parler à Bleak-House.

— Richard, lui dis-je, vous vous confiez à moi ; mais je crains bien que vous ne suiviez pas mes conseils.

— Comment le pourrais-je, Esther ? du moins quant au sujet dont nous parlons, car sur toute autre chose vous savez que je suis prêt à suivre vos avis. »

Comme s'il existait pour lui d'autre sujet au monde !

« Alors je puis vous faire une question ? lui dis-je.

— Et qui le pourrait, si ce n'était vous ? répondit-il en riant.

— Avez-vous fait de nouvelles dettes, Richard ?

— Certainement, dit-il, fort surpris de ma simplicité. Comment voulez-vous agir sans frais ? vous oubliez qu'Éva et

moi nous héritons d'après les deux testaments : le procès n'est pour nous qu'une question de quantité ; j'escompte l'avenir, il est vrai ; mais pour une faible part, sans atteindre le chiffre qui nous est assuré ; bonne Esther ! ajouta-t-il en riant de ma figure attristée, ne vous inquiétez de rien ; j'en sortirai, soyez-en sûre. »

J'étais au contraire si effrayée de le voir entrer dans cette voie, que j'employai tous les moyens pour tâcher de l'en détourner ; mais, hélas ! il m'écouta patiemment sans tenir compte de mes paroles, et, voyant que la prudence et la raison n'avaient pas sur lui le moindre empire, je résolus de ne rien cacher à Éva, pour essayer de son influence ; je racontai donc à ma chérie l'entretien que j'avais eu avec Richard, et lui montrai l'abîme où il courait aveuglément ; elle ne partagea pas complètement mon effroi, car elle était persuadée qu'il reviendrait de son erreur ; mais elle n'en fut pas moins très-malheureuse, et lui écrivit la lettre suivante :

« J'ai su par Esther la conversation que vous avez eue avec elle ; et je vous écris pour vous supplier de croire à tout ce qu'elle vous a dit. Un jour viendra où vous reconnaîtrez que mon cousin John est la franchise et la générosité même ; vous serez bien triste alors de l'avoir méconnu ; pensez-y bien, Richard, vous qui êtes si franc et si bon.

« Je ne sais pas comment exprimer ce qui me reste à vous dire, mais vous comprendrez ma pensée. J'ai peur que le désir d'avancer nos affaires ne contribue à la détermination que vous avez prise de vous dévouer corps et âme à ce que vous appelez nos intérêts, à votre malheur plutôt... et, par conséquent, au mien ; je vous conjure de ne plus songer à ce malheureux procès qui a tant pesé sur notre enfance ; ne soyez pas fâché contre moi si mes paroles vous déplaisent, mais rappelez-vous que ces tristes

débats ont causé tous nos maux ; que ce sont eux qui nous ont rendus orphelins après avoir abreuvé nos parents de chagrin et d'amertume. Oh ! je vous en supplie, Richard, renoncez-y pour toujours, vous n'y trouveriez que déception et désespoir.

« Il est probable que vous rencontrerez un jour quelqu'un que vous préférerez à votre premier caprice ; vous êtes libre, Richard, je n'ai pas le besoin de vous le rappeler ; mais laissez-moi vous dire que celle que vous aurez choisie aimera mieux partager votre humble fortune en vous voyant, heureux et tranquille, suivre une carrière honorable, que d'acquérir la richesse aux dépens de votre bonheur et des devoirs que votre profession vous impose ; vous me trouverez peut-être bien présomptueuse de parler avec cette assurance, moi qui ne sais rien de la vie ; mais je puise dans mon cœur la certitude de ne pas me tromper.

« Croyez-moi pour toujours votre bien affectionnée cousine,

« *Éva.* »

Cette lettre nous procura immédiatement la visite de Richard, mais n'apporta pas la moindre modification dans sa manière de voir ; il voulait aller jusqu'au bout, disait-il, et nous montrer qu'il avait eu raison. Bref, les tendres paroles d'Éva lui avaient fait plaisir, mais ne l'avaient nullement convaincu. Je voulais en parler à M. Skimpole ; la promenade me fournit une occasion toute naturelle de le faire, et je m'étendis sur la responsabilité qu'on assumait en encourageant ce pauvre Richard à suivre la voie déplorable où il était engagé.

« La responsabilité, miss Summerson, me répondit ce vieil enfant, c'est un mot qui n'est pas fait pour moi ; je n'ai jamais été responsable de rien, et ne pourrai l'être de ma vie.

— Chacun n'est-il pas obligé de répondre de ses actes ? répliquai-je avec un certain embarras.

— Mais tout le monde est obligé d'être solvable, et moi je ne le suis pas, » répondit-il en riant. Puis il ajouta en tirant de sa poche une poignée de petite monnaie : « Vous voyez cet argent, miss Summerson, combien ça fait-il, je n'en sais rien ; je n'ai jamais su compter ; on me dit que cela ne suffit pas pour payer tout ce que je dois ; je le suppose ; je devrai toujours autant qu'on voudra bien me prêter. Voilà, en peu de mots, quel est mon caractère ; si c'est là ce que vous appelez répondre de ses actes, je suis très-responsable de tout ce que vous voudrez. »

L'aisance avec laquelle il me disait ces paroles me fit penser qu'effectivement il ne comprenait pas le mot que j'avais employé. Je n'en persistai pas moins à lui dire que j'espérais lui voir user de son influence sur Richard pour le détourner de la route qu'il voulait suivre, et je lui demandai surtout de ne pas le confirmer dans ses tristes illusions.

« Très-volontiers, répondit-il ; mais, chère miss, la chose est difficile ; j'ignore complètement l'art de feindre, et s'il m'emmène à la Cour en faisant défiler à mes yeux tous ses rêves, et qu'il me dise : « Joignez-vous au cortège, mon excellent ami, » je ferai ce qu'il me dira ; les gens de bon sens agiraient autrement ; mais vous savez que je n'ai pas le sens commun.

— C'est un grand malheur pour Richard, monsieur Skimpole.

— Au contraire, miss Summerson ; supposez-le en compagnie du bon sens, un brave homme, excessivement ridé, horriblement pratique, ayant dans chaque poche la monnaie de dix livres et un memorandum à la main ; bref, quelque chose comme un collec-

teur d'impôts ; notre jeune ami, qui est expansif, chez qui la poésie déborde comme le parfum d'un lis, dit à son respectable compagnon : « J'aperçois une perspective enchanteresse, un horizon magique ; voyez-vous au loin ces nuages d'or que nous pouvons saisir et vers lesquels je bondis à travers la vallée ? — Du tout, répond le brave homme en frappant notre enthousiaste de son livre de compte, il n'y a là-bas qu'honoraires, fraude, perruques et robes noires. » Quelle chute douloureuse pour notre pauvre Richard ! C'est de la raison, j'en conviens ; mais ce n'en est pas moins désagréable, et je ne m'en charge pas ; d'ailleurs, il n'entre pas dans tous les éléments qui composent mon être un seul atome du collecteur d'impôts ; je ne suis point du tout ce qu'on appelle un homme respectable et n'ai pas besoin de l'être ; c'est bizarre, mais c'est comme ça. »

Il était inutile d'insister plus longtemps, et nous rejoignîmes Éva et Richard qui étaient à quelque distance ; la conversation devint générale ; M. Skimpole, qui venait de visiter le château, nous fit la description de tous les portraits de famille : ladies impérieuses en costume de bergères, à la houlette menaçante, avec poudre et paniers, des mouches sur le visage pour terrifier les vilains, comme un chef de peaux-rouges en grande peinture de guerre ; ici, un baronnet sur le devant d'une bataille, avec une mine qui éclate, un fort qu'on assiège, une ville en feu, des canons qui tonnent, des flammes qui dévorent, le tout placé entre les jambes de derrière du cheval monté par ledit baronnet, probablement, pensait notre chroniqueur, pour prouver combien les Dedlock s'inquiétaient peu de ces bagatelles ; enfin, la collection complète de ces illustres personnages, évidemment empaillés de leur vivant, nous dit encore M. Skimpole, et convenablement montés sur leur perchoir respectif ; d'une roideur parfaite sous

leurs perruques variées, et d'une absence de vie..., « Tiens ! s'écria tout à coup notre vieil enfant, je ne me trompe pas, c'est Vholes ! »

Je lui demandai si c'était une connaissance de Richard.

« Son ami et son conseil, répondit-il ; et vous, miss Summer-son, qui désirez du bon sens et une tenue respectable, c'est justement votre homme.

— Nous ne savions pas que Richard eût pris un autre avoué, lui dis-je.

— Quand il fut émancipé, reprit M. Skimpole, il se sépara de Kenge, et s'adressa, ou plutôt je le mis en relation avec mon ami Vholes.

— Vous le connaissiez depuis longtemps ? demanda Éva.

— Comme beaucoup d'autres à qui j'ai eu affaire ; il a toujours été fort poli avec moi ; c'est un excellent homme, qui a une délicatesse de procédés que j'ai souvent appréciée ; il m'a fait arrêter pour je ne sais plus quelle dette que quelqu'un a payée, quelque chose et quatre pence, j'ai oublié les livres et les schellings... ; c'est après cela que j'ai fait faire à notre ami la connaissance de Vholes, qui m'en avait prié ; il m'a même, ajouta M. Skimpole en souriant, donné ce qu'il appelle une commission, un billet de cinq livres et quelque chose... ; oui, cinq livres. »

Il fut interrompu dans ses aveux par Richard, qui revenait tout rayonnant et qui se hâta de nous présenter M. Vholes : un grand maigre d'environ cinquante ans, aux épaules hautes et voûtées, au visage pâle couvert de boutons rouges, aux lèvres froides et pincées ; vêtu de noir des pieds à la tête, et boutonné jusqu'au

menton ; ayant moins de vie qu'un automate et une certaine manière de fixer lentement ses yeux morts sur Richard comme s'il avait voulu le fasciner.

« J'espère, mesdames, que je ne vous dérange pas, dit-il d'une voix creuse et glacée. J'ai promis à M. Carstone de lui faire savoir toutes les fois que la chancellerie s'occuperait de son procès ; et n'ayant été informé qu'après le départ du courrier que l'affaire Jarndyce serait appelée demain à l'audience, j'ai pris la voiture ce matin pour en conférer avec lui.

— Ah ! dit Richard qui triomphait, c'est que nous ne traitons pas les affaires avec la lenteur qu'on y mettait jadis ; il faut que ça marche avec nous. Monsieur Vholes, je vais me procurer n'importe quel véhicule afin d'aller rejoindre la malle, que nous prendrons ce soir même.

— Comme vous voudrez, monsieur, lui répondit l'avoué ; je suis complètement à vos ordres.

— Voyons, dit Richard en regardant à sa montre ; nous avons une heure devant nous ; je puis donc aller à l'auberge, demander une chaise de poste ou un cabriolet, fermer mon portemanteau et revenir prendre le thé. Voulez-vous, chère cousine, et vous, Esther, vous charger de M. Vholes pendant quelques instants ? »

Il partit comme un trait, et disparut dans l'ombre qui commençait à se répandre.

« La présence de M. Carstone est-elle bien nécessaire à la Cour ? demandai-je à l'avoué.

— Elle est complètement inutile, » répondit M. Vholes.

Éva et moi nous exprimâmes tous nos regrets de le voir courir avec tant d'ardeur au-devant d'une déception.

« M. Carstone a établi en principe qu'il veillerait lui-même à ses propres intérêts, nous dit l'avoué ; or, toutes les fois qu'une règle nous est imposée par un client, et que cette règle n'a rien d'immoral en soi, je me fais un devoir de la suivre avec une exactitude scrupuleuse ; mon désir est, avant tout, de mettre de la franchise et de la régularité dans les affaires. Je suis veuf, j'ai trois filles, Emma, Jeanne et Caroline ; et je travaille à leur laisser un nom sans tache... Cet endroit paraît charmant, » poursuivit-il en s'adressant à moi. Je répondis par l'énumération des beautés du pays.

« J'ai le bonheur, reprit M. Vholes, d'être le soutien de mon vieux père, qui habite la vallée de Taunton, et j'ai pour la nature une admiration toute spéciale ; mais j'étais loin de m'attendre à ce que l'on trouve ici.

— Aimeriez-vous habiter la campagne ? lui demandai-je pour entretenir la conversation.

— Ah ! miss, vous touchez là une corde qui m'est bien sensible. Ma santé n'est pas bonne (j'ai la digestion pénible), et c'est aux champs que j'irais me reposer si je ne pensais qu'à moi, d'autant plus qu'absorbé par les affaires, j'ai toujours vécu loin du monde, surtout en dehors de la société des femmes, que j'aurais eu tant de plaisir à voir ; mais avec mes trois filles et mon vieux père, l'égoïsme ne m'est pas permis ; il est vrai que je n'ai plus à soutenir ma grand'mère, qui est morte l'année passée à l'âge de cent deux ans ; mais il me reste assez de charges pour avoir encore besoin d'amener de l'eau au moulin. »

Sa voix morne et sa parole tout intérieure, pour ainsi dire, exigeaient une certaine attention de la part de l'auditeur.

« Excusez-moi, poursuivit-il, de vous parler ainsi de mes filles ; c'est mon côté faible ; et mon vœu le plus cher est de laisser à mes enfants, avec un nom respectable, une petite fortune qui leur assure une honnête indépendance. »

Nous arrivâmes à la maison, où le thé nous attendait ; Richard entra quelques instants après et dit quelques mots à l'oreille de M. Vholes, qui lui répondit : « Vous m'emmenez, alors ? comme vous voudrez, monsieur ; je suis complètement à vos ordres. »

Nous comprîmes que M. Skimpole occuperait le lendemain, à lui tout seul, les deux places qui avaient été retenues la veille et payées par Richard. Celui-ci, dont l'imagination était montée, voyait tout lui sourire et croyait palper d'avance la fortune que lui montraient ses rêves ; nous l'accompagnâmes jusqu'au bout du village où il avait dit qu'on vînt l'attendre. Un homme tenant une lanterne d'une main et de l'autre la bride d'un cheval horriblement maigre, se trouvait au sommet de la colline ; je vois encore les deux voyageurs, assis côte à côte au fond du cabriolet ; Richard, l'œil en feu, le rire aux lèvres, prenant les rênes et agitant son fouet en nous saluant avec ivresse ; M. Vholes, impassible, ganté de noir et boutonné jusqu'au menton, regardant Richard comme le serpent regarde sa proie. J'ai toujours sous les yeux cette nuit sombre et sillonnée d'éclairs, cette route poussiéreuse, enfermée entre deux rangées d'arbres immobiles et noirs, et ce cheval décharné, qui, les oreilles couchées en arrière, l'emportait vers l'abîme. Nous rentrâmes ; Éva, pauvre ange, me dit alors, que ruiné, seul et maudit, Richard aurait plus que jamais besoin d'amour, et qu'il trouverait un cœur fidèle, qui l'aimerait d'autant

plus qu'il souffrirait davantage ; que dût-il ne plus songer à elle au milieu de ses erreurs, elle se souviendrait de lui sans cesse, et qu'elle ne demandait rien en ce monde que de lui consacrer toute sa vie et de se dévouer à son bonheur.

38

Nous arrivâmes à Bleak-House le jour que nous avions fixé ; nous y fûmes accueillis de la manière la plus touchante. J'avais recouvré mes forces ; et quand je repris mes clefs qui tintèrent joyeusement comme le carillon de Noël, je m'écriai en moi-même : « À ton devoir, Esther, à ton devoir ! si tu ne le remplis pas gaiement et avec bonheur jusqu'au bout, je ne t'en dis pas davantage ; mais penses-y bien, Esther ! »

J'eus d'abord tant de choses à faire pendant les premiers jours ; tant de comptes à régler, d'armoires à ouvrir et à fermer, qu'il ne me resta pas un seul moment de loisir ; mais lorsque j'eus remis tout en ordre, je résolus d'aller passer une après-midi à Londres pour exécuter un projet qui m'avait été inspiré par la lettre de ma mère. Le désir de faire une visite à Caroline Jellyby me servit de prétexte ; et je partis un jour de si bonne heure que j'arrivai dans la matinée à l'académie de Newman-Street. Caroline, que je n'avais pas revue depuis son mariage, fut si contente de me voir et me témoigna tant d'affection, que j'eus peur un instant que son mari n'en fût jaloux ; mais il partageait son indulgence à mon égard, et c'était toujours à qui, par sa bonté, m'enlèverait tout le mérite de ce que j'aurais pu faire de bien.

M. Turveydrop était encore couché à l'heure où j'arrivai ; Caroline lui préparait son chocolat, qu'un pauvre petit garçon, l'apprenti de son mari, attendait pour le monter au gentleman. Elle me dit que son beau-père était charmant pour elle, et qu'ils vivaient fort bien ensemble : c'est-à-dire que M. Turveydrop faisait d'excellents repas et logeait dans une bonne et belle chambre, tandis qu'elle et son mari mangeaient comme ils pouvaient et perchaient dans un coin au-dessus des écuries.

Je lui demandai comment allait sa mère.

« Je la vois très-peu, me répondit-elle ; mais j'en ai des nouvelles par mon père ; nous sommes maintenant les meilleures amies du monde ; seulement elle trouve absurde que j'aie épousé un maître de danse ; et peut-être craint-elle, en venant chez moi, de partager mon déshonneur.

— Et votre père, Caroline ?

— Oh ! lui, c'est différent ; il passe toutes ses soirées chez nous, et se trouve si heureux dans son petit coin, qu'il fait plaisir à voir.

— Quant à vous, Caroline, vous êtes toujours fort occupée ?

— Je crois bien, chère Esther ; figurez-vous que j'étudie pour parvenir à enseigner ; c'est un secret que je vous confie. Prince n'est pas d'une forte santé ; il a besoin d'être aidé ; les pensions, les cours, les leçons particulières et les apprentis, c'est vraiment trop de fatigue. »

Je trouvais si étrange ce mot d'apprentis à propos de danse, que je demandai à Caddy s'ils en avaient plusieurs.

« Quatre, me répondit-elle ; un interne et trois externes ; de bons enfants, qui, lorsqu'ils sont ensemble, pensent à jouer plutôt qu'à travailler ; mais c'est de leur âge. On les distribue comme on peut dans tous les coins de la maison ; et pendant que je vous parle, le petit garçon que vous avez vu tout à l'heure valse tout seul dans la cuisine.

— Comment, tout seul ?

— Mais oui, pour s'exercer ; on leur montre les pas, et puis ils vont les étudier en particulier ; puis ils viennent à l'académie prendre une leçon générale, qui, à cette époque de l'année, se donne à cinq heures du matin.

— Quelle vie laborieuse ! m'écriai-je.

— Je vous en réponds, dit-elle en souriant ; quand les pauvres petits nous réveillent le matin (la sonnette est dans notre chambre pour que mon beau-père ne l'entende pas) et qu'ouvrant la fenêtre je les vois à la porte, leurs escarpins sous le bras, je pense toujours aux ramoneurs. »

Caroline s'amusait beaucoup de la surprise que je témoignais en écoutant ces détails, et ajouta gaiement : « Vous comprenez quel avantage ce serait pour nous si je savais jouer du piano et de la pochette : par conséquent, j'étudie ces deux instruments, indépendamment de la danse ; si ma mère avait été comme tout le monde, j'aurais appris la musique ; mais je n'en savais pas la première note, et j'avoue que dans le commencement c'était décourageant. Par bonheur j'ai un peu d'oreille, et grâce à ma mère je suis habituée à piocher ; d'ailleurs, comme dit le proverbe : « Vouloir c'est pouvoir. » Elle ouvrit en disant cela un petit piano criard, et me joua un quadrille avec infiniment d'entrain. Quand

elle eut fini, elle se leva toute joyeuse, et me dit en rougissant :
« Ne riez pas de moi, chère Esther, il y a si peu de temps que j'ai commencé. »

J'avais moins envie de rire que de pleurer ; mais je retins mes larmes et je l'encourageai de tout mon cœur en la louant sincèrement ; car je sentais en conscience que l'aimable industrie qu'elle avait prise valait bien une mission, et qu'il y avait autant de mérite dans le courage et la persévérance qu'elle apportait à ses études, que dans tous les discours des philanthropes.

« Si vous saviez comme vos paroles me font plaisir, me dit-elle ; c'est à vous que je dois tout cela ; quel changement dans ma petite personne ! Vous rappelez-vous la première fois que vous m'avez vue, quand j'étais si maussade et les doigts tout pleins d'encre ? Auriez-vous jamais cru que je deviendrais maîtresse de danse ? »

Prince, qui pendant ce temps-là était allé donner une leçon, venait de rentrer pour s'occuper des apprentis. Je suis à vous si vous voulez sortir, me dit sa femme à qui j'avais parlé d'une course à faire ensemble ; mais il était encore de bonne heure et je me joignis à elle pour figurer dans le quadrille que l'on allait former.

C'étaient bien les plus singulières créatures que l'on pût voir que ces quatre apprentis : une frêle petite fille en robe de gaze, avec un affreux chapeau de tulle, apportant ses souliers de prune dans un vieux sac de velours, râpé jusqu'à la corde ; et trois gamins, que la danse rendait mélancoliques, les poches pleines de ficelles, de billes et d'osselets ; quelles jambières éraillées, quels bas et surtout quels talons ! Je demandai à Caroline quel

pouvait être le motif qui avait engagé leurs parents à leur donner cette profession ; elle me dit qu'elle n'en savait rien, que probablement on les destinait au théâtre, à moins que ce ne fût à l'enseignement. Ils appartenaient tous à de très-pauvres familles ; la mère de l'interne vendait du pain d'épice.

Nous dansâmes pendant une heure avec beaucoup de gravité. Le plus mélancolique des gamins, celui qui, pendant que nous causions, valsait dans la cuisine, faisait des merveilles avec ses pieds et ses jambes, où se révélait une satisfaction intime qui ne dépassait pas la ceinture. Caddy joignait à ce qu'elle avait appris une grâce charmante qui lui était personnelle, et qui formait avec son joli visage un ensemble des plus séduisants. Prince jouait du violon, et la petite fille en robe de gaze, faisant des mines à ces malheureux petits qui ne la regardaient même pas, était vraiment à peindre.

Au bout d'une heure, Prince courut bien vite à une pension où on l'attendait. Caroline alla mettre son chapeau et son châle pour venir avec moi. Quant aux apprentis, deux des externes, après avoir été sur le carré changer de chaussures et tirer les cheveux de leur camarade, du moins à en juger par les récriminations de la victime, revinrent dans la salle où j'étais, leurs souliers boutonnés dans leur habit, exhibèrent un morceau de pain et une tranche de viande froide, et s'installèrent sous une des lyres qui décoraient la muraille ; la petite fille, habillée de gaze, fourra ses chaussons de prune dans son sac et mit une paire de gros souliers éculés. « Aimez-vous la danse ? lui demandai-je

— Pas avec les garçons, » répondit-elle en sortant de la salle avec un air de dégoût et de mépris.

« M. Turveydrop est désolé, me dit Caroline, mais il n'a pas fini sa toilette et ne pourra pas vous présenter ses hommages ; il le regrette bien vivement, car il a pour vous une telle admiration ! »

Je répondis que j'étais très-reconnaissante de la bonne opinion qu'il avait de moi, et je crus inutile d'ajouter que je me dispenserais fort bien de le voir.

« Sa toilette exige de grands soins et lui demande beaucoup de temps, poursuivit Caroline ; vous savez combien il est remarqué ; il a une réputation à soutenir. Vous n' imaginez pas comme il est bon pour mon père ! il lui parle du prince régent pendant des heures entières, et je n'avais jamais vu papa aussi vivement intéressé. »

L'idée de M. Turveydrop déployant toutes les grâces de sa tournure pour M. Jellyby m'amusait énormément.

« Est-ce qu'il parvient à faire causer votre père ? demandai-je à Caroline.

— Oh ! non, dit-elle ; c'est lui qui parle et papa l'écoute avec un plaisir dont vous n'avez pas d'idée. Ils s'entendent à merveille, c'est au point que mon père, qui n'avait jamais pu souffrir le tabac, prend régulièrement une prise dans la tabatière de M. Turveydrop et la respire pendant toute la soirée. »

N'était-ce pas la chose la plus bizarre du monde, que le dernier des gentlemen eût traversé toutes les vicissitudes de la vie pour en venir à délivrer M. Jellyby des amertumes de Borrioboula-Gha ?

« C'était Pépy, surtout, que je redoutais pour M. Turveydrop, poursuivit Caroline ; eh bien ! au contraire ; la bonté du gentleman pour cet enfant est au delà de tout ce qu'on peut dire ; il lui permet de lui apporter son journal, lui donne la croûte de sa rôtie, lui fait faire ses commissions, l'envoie me demander six pence ; bref, je suis la plus heureuse des femmes, et je serais bien ingrate si je n'appréciais pas tout mon bonheur. Où allons-nous, Esther ?

— Dans Old-Street, où j'ai quelques mots à dire à un clerc d'avoué ; la première personne à qui j'aie parlé en arrivant à Londres, et précisément le gentleman qui m'a conduite chez vous.

— Il est alors tout naturel que ce soit moi qui vous accompagne chez lui. » répondit Caroline.

Nous étions encore au bas de l'escalier, que mistress Guppy se précipita hors du parloir où elle nous attendait, et nous pria de monter ; c'était une vieille dame au nez rouge, avec un grand bonnet, des yeux sans cesse en mouvement, et qui souriait toujours. Elle nous introduisit dans un petit salon qui sentait le renfermé, et qui était orné du portrait de son fils, beaucoup plus ressemblant que le fils lui-même, tant l'artiste avait insisté sur les traits de son modèle. Non-seulement le portrait, mais encore l'original était là, habillé de toutes les couleurs et lisant le journal, le front appuyé sur l'index et le coude sur une table.

« Ce salon, miss Summerson, dit-il en se levant, est désormais une oasis. Ma mère, ayez la bonté de donner une chaise et de ne pas vous mettre dans le passage. »

Mistress Guppy alla s'asseoir dans un coin, et, toujours souriante, appliqua son mouchoir de poche sur sa poitrine, en l'y maintenant à deux mains comme une compresse.

Je présentai Caroline ; et m'adressant ensuite à M. Guppy :

« Vous avez reçu, lui dis-je, le billet que je vous ai envoyé ? »

Pour toute réponse, il tira ma lettre de sa poche de côté, la porta à ses lèvres et me salua profondément. Quant à sa mère, elle sourit de plus belle, hocha la tête et donna un coup de coude à sa voisine ; mais ce fut bien autre chose lorsque j'eus demandé au jeune homme s'il pouvait m'accorder quelques instants d'entretien particulier. Je n'ai rien vu de comparable à la gaieté de mistress Guppy, dont la tête roulait sur les épaules au milieu d'un rire muet des plus étranges, et qui, poussant Caroline du coude, éprouva quelque peine, dans l'ivresse de sa joie, à conduire ma pauvre amie dans la pièce d'à côté.

« Miss Summerson, me dit son fils, pardonnez à une mère l'expression un peu vive des sentiments que lui inspire le bonheur de son enfant. »

Je n'aurais pas cru qu'il fût possible d'être aussi rouge que le devint M. Guppy lorsque je levai mon voile.

« Si je vous ai prié de me recevoir chez vous, lui dis-je sans avoir l'air de remarquer son trouble, c'est parce que j'ai pensé qu'il valait mieux venir ici que d'aller chez M. Kenge, me rappelant ce que vous m'aviez dit à Bleak-House.

— Miss Summerson, balbutia le pauvre jeune homme dont l'embarras était au comble, je... veuillez m'excuser... mais dans notre profession la franchise est nécessaire ; vous venez de rap-

peler une circonstance où j'eus l'honneur de... de vous faire une déclaration que... »

Il porta la main à son gosier comme si quelque chose l'étranglait, fit une grimace, toussa deux ou trois fois, essaya vainement d'avaler ce qui le gênait, toussa de nouveau et finit par me dire qu'une « sensation inexprimable, une espèce de vertige venait de la prendre ; je suis un peu sujet à ces sortes de spasmes..., poursuivit-il ; hum... ; je voulais vous faire observer, miss... (quelque chose dans les bronches) hum... vous faire observer que vous aviez repoussé, dans ladite circonstance, la déclaration que je viens d'avoir l'honneur de vous rappeler. Bien que nous n'ayons pas de témoins, ce pourrait être une satisfaction pour vous de...

— Je me souviens parfaitement d'avoir décliné toutes vos propositions, monsieur Guppy, et sans aucune réserve.

— Je vous remercie, dit-il en arpentant la table d'une main tremblante. Cet aveu complet... vous fait honneur. Hum... quelque bronchite, assurément ; hum ! vous ne vous offenserez point si je vous rappelle que... non pas qu'il soit nécessaire de le démontrer à un esprit comme le vôtre, si je vous rappelle ici que la déclaration que je vous fis alors ayant été rejetée, l'affaire ne devait avoir aucune suite, et que...

— C'est ainsi que je l'ai toujours entendu, croyez-le bien, monsieur.

— Et vous ne refuseriez pas de le reconnaître si...

— Je le reconnais au contraire pleinement et librement.

— Merci mille fois ; c'est fort honorable de votre part ; je regrette que l'état de mes affaires, joint à des circonstances que je

ne puis maîtriser, ne me permette pas de vous renouveler cette proposition ; mais j'en garderai le souvenir, qui, pour moi, s'enlancera toujours... aux berceaux de l'amitié !... »

La bronchite de M. Guppy vint heureusement à son secours.

Je profitai de l'occasion pour lui demander si je pouvais enfin lui dire quel était l'objet de ma visite.

« Assurément, répondit-il ; vous tenez pour certain, j'espère, que je ne puis éprouver que du plaisir à recevoir les observations qu'il vous plaira de me communiquer.

— Vous avez eu, repris-je, lorsque vous êtes venu à Bleak-House, la bonté de...

— Pardon, miss ; je ne peux pas admettre que nous revenions sur une affaire complètement terminée.

— Vous m'avez dit alors, continuai-je, qu'il vous était possible de servir ma fortune en faisant certaines découvertes auxquelles, disiez-vous, j'avais le plus grand intérêt ; je suis orpheline, et je présume que vous fondiez cet espoir sur l'isolement où s'est passée mon enfance. Je viens donc vous demander, monsieur, de ne faire aucune démarche pour moi et d'oublier tout ce qui me concerne ; j'y ai beaucoup pensé depuis quelque temps, surtout depuis la maladie que j'ai faite ; et j'ai cru devoir, non-seulement vous prier d'abandonner votre projet de m'être utile, mais encore vous dire que vous vous abusiez ; vous ne pouvez faire aucune découverte qui me soit profitable ; je connais parfaitement tout ce qui m'est personnel, et je puis vous assurer, qu'en vous occupant de moi, vous perdriez votre temps ; il est possible que vous ayez renoncé de vous-même à l'idée que vous aviez eue dans l'ori-

gine ; pardonnez-moi, s'il en est ainsi, de vous avoir dérangé ; mais, si vous y pensiez encore, je vous supplierais, au nom de mon repos, de n'y donner aucune suite.

— Je dois le reconnaître, miss, répondit M. Guppy évidemment soulagé d'un grand poids, vous vous exprimez avec ce tact et cette droiture que j'ai toujours admirés chez vous ; rien n'est plus honorable que de pareils sentiments, et, si j'ai pu me méprendre une seconde sur la nature de vos intentions, je suis prêt à vous en faire mes excuses.

— Permettez-moi, monsieur, de terminer ce que j'avais à vous dire : je suis venue aujourd'hui sans en parler à personne, désirant vous garder le secret relativement à la confidence que vous m'avez faite à Bleak-House ; je sais à merveille que les motifs qui auraient pu m'empêcher autrefois de vous demander une entrevue n'existent plus aujourd'hui ; c'est une raison, n'est-ce pas, pour qu'à ma prière, vous abandonniez ce projet dont vous m'aviez parlé. »

Je dois rendre cette justice à M. Guppy, qu'il avait l'air de plus en plus confus.

« Sur ma vie et sur mon âme, répondit-il chaleureusement : croyez, miss Summerson, que j'agirai selon vos vœux ; je vous en fais le serment solennel ; jamais un de mes pas ne sera en opposition avec vos moindres désirs ; en foi de quoi je déclare, touchant l'affaire en question, dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Je vous remercie, monsieur, » répondis-je en me levant, et j'appelai Caroline.

Mistress Guppy revint avec elle ; et c'est à moi qu'elle adressa cette fois ses sourires et ses coups de coude ; son fils nous reconduisit jusqu'en bas et nous le laissâmes sur la porte où il avait l'air d'un homme qui rêve tout éveillé ; mais il nous rejoignit l'instant d'après, ses longs cheveux flottant au vent et me dit avec ferveur :

« Sur mon âme, vous pouvez compter moi, miss Summerson.

— J'en suis persuadée, répondis-je.

— Pardon, miss, continua-t-il en ne sachant sur quelle jambe se poser ; mais en présence de cette dame, votre propre témoin, ce pourrait être une tranquillité pour vous dont le repos m'est si précieux, de répéter ce que vous avez reconnu si noblement tout à l'heure ?

— Caroline, dis-je en me tournant vers ma compagne, vous ne serez pas étonnée d'apprendre qu'il n'y a jamais eu d'engagement...

— Ni de promesse de mariage quelconque, me souffla M. Guppy.

— Ni de promesse de mariage quelconque, répétai-je, entre ce gentleman...

— William Guppy de Penton-Place, Penton-Ville, Middlessex, murmura-t-il.

— Et moi, ajoutai-je.

— Merci, miss, très-bien ; les nom et prénom de cette dame, s'il vous plaît ?

— Caroline Turveydrop.

— Femme mariée ?

— Oui, monsieur ; autrefois Caroline Jellyby, demeurant alors Thavies-Inn, cité de Londres, extra muros ; et maintenant Newman-Street, Oxford-Street.

— Bien obligé. »

Il s'en alla et revint à nous.

« Touchant l'affaire en question, reprit-il, je regrette sincèrement que l'état de mes affaires, joint à des circonstances sur lesquelles je n'ai aucun pouvoir, ne me permette pas de renouveler cette proposition ; mais, est-ce possible, je vous le demande et je m'en rapporte à vous ?

— Assurément non, répondis-je ; cela ne fait pas le moindre doute ; » il me remercia, s'en alla et revint encore.

« C'est on ne peut plus honorable de votre part, dit-il ; et si, dans le temple de l'amitié, on pouvait élever un autel... Mais, sur mon honneur, comptez sur moi à tous égards, miss Summerson, je n'excepte de mon dévouement que la plus tendre des passions humaines. »

Le combat que se livrait intérieurement M. Guppy, surtout ses allées et venues et ses cheveux d'une longueur démesurée commençaient à produire assez d'effet, dans cette rue fort exposée au vent, pour nous faire désirer de partir en toute hâte ; mais au moment de quitter Old-Street nous jetâmes un coup d'œil en arrière et nous vîmes le malheureux jeune homme, toujours en proie à la même agitation, qui oscillait encore entre sa porte et nous.

Le nom de M. Vholes est inscrit sur le jambage d'une porte de Symond's Inn dans Chancery-Lane ; un pauvre Inn, pâle et maladif, à l'œil vairon et qui rappelle ces coffres à deux compartiments où l'on met les ordures.

On dirait, en le voyant, qu'il a été construit de vieux matériaux naturellement enclins à la vermoulure et à la crasse, afin de perpétuer par sa gueuserie la mémoire de l'avare qui l'a fondé.

Cet écusson crasseux et commémoratif du vieux Symond, est écartelé des panonceaux de M. Vholes, dont l'étude, retirée dans un coin entre deux maisons qui l'écrasent, tire un jour douteux d'une fenêtre qui ne regarde qu'un vieux mur ; un corridor étroit et sombre, au carrelage raboteux, conduit les clients à la porte du procureur ; cette porte peinte en noir est située dans un angle profondément ténébreux, même par la plus belle matinée de juin, formé par la cloison de l'escalier, contre laquelle se heurtent les clients surpris par cette obscurité. L'étude est si petite que l'un des clercs peut ouvrir la porte sans quitter son tabouret, pendant que son camarade, qu'il touche du coude, attise le feu avec la même facilité ; l'odeur de mouton malade qu'on y respire en même temps qu'une senteur de vieille poussière et de moisissure, est due à l'énorme quantité de chandelles qui s'y brûlent, ainsi qu'au froissement du parchemin qu'on remue sans cesse dans les tiroirs graisseux. L'air y est épais, la chaleur étouffante ; on ne connaît plus l'époque où la muraille fut passée à la chaux ; les deux cheminées, qui fument de temps immémorial, ont couvert le plafond et les murs d'une épaisse couche de suie ; et la fenêtre, abominablement sale, ne veut rester ouverte que lorsqu'elle y est

contrainte, ce qui explique l'habitude où l'on est de lui mettre de grosses bûches entre les mâchoires pendant les grandes chaleurs.

M. Vholes passe pour un homme très-respectable ; il n'a pas beaucoup d'affaires ; mais il est très-respectable, de l'aveu même de ses heureux collègues dont la fortune est faite. Il ne manque jamais un bénéfice quelconque et ne se donne aucun plaisir. Il est sérieux, réservé, ce qui est une preuve de plus de son caractère respectable ; ses digestions sont pénibles, chose éminemment respectable ; de plus il écorche les gens pour établir ses filles et soutenir son vieux père dans la vallée de Taunton.

Le principe fondamental de la jurisprudence anglaise est d'entretenir la chicane et d'occuper les gens de loi. C'est la seule chose qui ressorte nettement de ses mille et un détours. Envisagée à ce point de vue, elle forme un ensemble dont les parties s'enchaînent avec logique, et n'est plus ce monstrueux dédale que les profanes supposent. Montrez clairement à tout le monde que la loi n'a pour but que de faire de la procédure aux dépens du public, et chacun cessera de s'étonner et de se plaindre ; mais la masse qui ne fait qu'entrevoir confusément cette vérité et qui souffre dans son repos et dans sa bourse, y met de la mauvaise grâce et murmure énormément ; c'est alors que la réputation respectable de M. Vholes devient contre elle un argument sans réplique. « Abroger ce statut, mon cher monsieur ! dit Kenge à un client irrité, non, jamais ; du moins si l'on me consulte ; savez-vous, monsieur, quel serait l'effet d'une pareille témérité sur toute une classe de praticiens que représente si dignement, permettez-moi de le dire, l'avoué de notre adversaire, le respectable M. Vholes ? Cette témérité, monsieur, aurait pour résultat de faire disparaître complètement cette classe de praticiens hono-

rables ; et nous ne pouvons pas, que dis-je, la société ne peut pas consentir à perdre des hommes comme M. Vholes : actifs, zélés, persévérants, d'une extrême habileté dans les affaires ; je comprends, mon cher monsieur, votre animosité contre un ordre de choses dont vous avez à souffrir, je le confesse ; mais je ne demanderai jamais rien qui puisse porter préjudice à une classe d'individus qui s'honore de compter M. Vholes parmi ses membres. »

La respectabilité de M. Vholes a toujours été produite avec un succès écrasant devant les commissions de la chambre, ainsi qu'il résulte de la déposition d'un juriste éminent consignée dans les rapports-officiels :

« Question 570 869. Demande : Si je vous ai bien compris, ces formalités occasionnent des retards incontestables dans l'expédition des affaires. — Réponse : Quelque délai assurément. — D. Et beaucoup de frais. — R. Assurément il est impossible qu'elles se fassent gratis. — De plus, elles sont très-vexatoires. — R. Je ne puis répondre à cette question à laquelle je ne suis point préparé : tout ce que je puis dire, c'est que moi je n'en ai jamais éprouvé de vexation. — D. Toutefois ne pensez-vous pas qu'en les abrogeant on porterait préjudice à une certaine classe de praticiens ? — R. Assurément. — D. Pourriez-vous me citer quelque représentant de cette classe honorable ? — R. Je n'hésite pas à nommer M. Vholes, qui serait ruiné par cette mesure. — D. M. Vholes n'est-il pas considéré parmi les membres de sa profession comme étant fort respectable ? — R. (Et cette réponse a enterré l'enquête pour plus de dix ans.) Nous le considérons tous comme un homme très-respectable. »

« Où allons-nous ? s'écrient, dans la conversation, des autorisés non moins désintéressées que le précédent juriste. Nous courons vers l'abîme ; tous les jours de nouveaux changements qui sont la ruine des hommes les plus estimables, tels que Vholes par exemple, qui a trois filles et un vieux père à sa charge. Encore un pas dans cette voie et que devient le père de Vholes ? un pauvre vieillard sans asile et sans pain. Et ses trois filles ? des ouvrières ou des institutrices. »

Supposez, maintenant, que M. Vholes soit un chef de cannibales et que l'abolition du cannibalisme étant à l'ordre du jour, un champion de l'état de choses s'écrie avec force : « Abolir l'anthropophagie, mais c'est faire mourir de faim M. Vholes et sa famille ! »

Bref, M. Vholes, avec ses trois filles et son vieux père, remplit les mêmes fonctions qu'une pièce de bois qui sert d'étais à quelque mesure dont les fondations en ruine sont transformées en fondrière dangereuse sur la voie publique ; et la question n'est jamais de savoir si le changement à faire est juste ou non, relativement au bien général, qui n'est jamais en cause, mais s'il est avantageux ou nuisible à cette respectable confrérie de Vholes et consorts.

Dans quelques minutes, le chancelier quittera son siège, et les vacances seront ouvertes. M. Vholes et son jeune client sont rentrés à l'étude accompagnés de plusieurs sacs bleus bourrés à la hâte et déformés par les dossiers, qui en bossuent la toile comme des boas gorgés dont la proie a tuméfié la peau. M. Vholes, toujours impassible comme doit l'être un homme aussi éminemment respectable, se dépouille de ses gants noirs, ôte son chapeau et s'assied devant son pupitre. Le client jette sur le parquet son cha-

peau et ses gants, les pousse du pied sans regarder où ils vont, s'étend dans un fauteuil en laissant tomber un soupir qui équivaut à un gémissement, porte la main à sa tête brûlante et paraît désespéré.

« Rien de fait encore, dit-il, rien, jamais rien !

— Ne dites pas cela, monsieur, répond l'avoué ; ce n'est pas juste, monsieur Carstone.

— Et qu'a-t-on fait ? demande brusquement Richard.

— La question n'est pas là ; elle se divise en deux parties : ce qu'on a fait et ce qu'on est en train de faire.

— Et qu'est-ce qu'on est en train de faire ? » reprend Richard impatienté.

M. Vholes met ses bras sur son pupitre, rapproche les cinq doigts de sa main gauche, en fait autant de la main droite, frappe doucement les deux faisceaux par leur extrémité, regarde son client et répond :

« Beaucoup de choses, monsieur. Nous avons poussé à la roue et la roue s'est mise à tourner.

— Oui, en emportant Ixion. Comment vais-je faire pour attendre la fin de ces quatre mois de vacances ? dit le jeune homme en quittant son fauteuil et en marchant à grands pas.

— Monsieur Carstone, continue l'avoué en suivant Richard des yeux, vous êtes vif, et j'en suis fâché pour vous ; pardonnez-moi si je vous recommande d'être moins impétueux, moins ardent ; si je vous dis qu'il faut avoir de la patience, du calme...

— Faire comme vous, en un mot, n'est-ce pas ? réplique Richard en s'asseyant avec un rire amer et en battant du pied la marche du diable.

— Monsieur, poursuit le procureur de sa voix caverneuse, je n'ai pas la prétention de me proposer pour modèle. Mon seul désir est de laisser à mes trois filles un nom irréprochable. Quant à moi personnellement, je me suis toujours oublié ; mais puisque vous m'attaquez directement, j'avoue que je souhaiterais pouvoir vous communiquer un peu de... ce que probablement vous appelez de l'insensibilité, monsieur Carstone ; eh bien, oui ! de mon insensibilité.

— Je n'ai jamais dit que vous fussiez insensible, monsieur Vholes, répond Richard un peu confus.

— Pardon, je croyais que c'était là ce que vous vouliez dire, continue le procureur avec la même égalité d'âme. Mon devoir m'impose de veiller à vos intérêts avec tout le sang-froid qu'exigent les affaires, et je comprends que ce calme indispensable vous paraisse de l'insensibilité ; mes filles et mon vieux père savent me rendre plus de justice ; mais ils me connaissent davantage, et l'affection est confiante. Non pas que je me plaigne de la défiance naturelle au client, je m'en félicite, au contraire. Je désire que vous examiniez tous mes actes, que vous les contrôliez comme bon vous semble ; c'est un droit que je me plais à vous reconnaître, et j'irai toujours au-devant des questions que vous voudrez bien m'adresser ; mais vos intérêts exigent, monsieur Carstone, que j'aie la tête froide et l'esprit méthodique, et je ne changerai pas, même pour vous être agréable. »

M. Vholes, après avoir jeté un coup d'œil au chat de l'étude, qui guette une souris, fixe de nouveau son regard sur le jeune homme, et continue à parler de cette voix presque inintelligible qui s'échappe à regret de son habit boutonné, comme si l'esprit impur dont il paraît être possédé craignait de se faire entendre.

« Vous me demandez comment vous passerez les vacances, poursuit-il ; je croyais qu'un jeune et bel officier comme vous trouvait toujours le moyen de s'amuser lorsqu'il le désirait. Ah ! si vous m'interrogiez sur l'emploi que je ferai de ces quatre mois de repos, il me serait plus facile de vous répondre, monsieur Carstone. Je m'occuperai de vos affaires ; c'est mon devoir, et je ne connais rien qui puisse m'en détourner. Si, pendant ce temps-là, vous désirez me consulter, c'est ici que vous me trouverez, surveillant vos intérêts comme toujours. Mes collègues s'en vont tous : moi, je reste ; non pas que je les blâme de partir ; je dis simplement que je ne quitte pas mon cabinet. Ce pupitre, monsieur, est votre planche de salut. »

En disant ces mots, l'avoué frappe sur cette prétendue planche de salut, qui sonne creux comme un cercueil, mais dont le son mystérieux, moins funèbre pour le client, relève plutôt son courage.

« Je sais parfaitement, dit Richard, dont la mauvaise humeur a disparu, que vous êtes un homme sur lequel on peut compter, monsieur Vholes, et qu'avec vous il n'y a pas de danger qu'on fasse fausse route ; mais pensez à la position où je me trouve, mettez-vous à ma place, traînant une existence brisée et m'enfonçant chaque jour de plus en plus dans le borbier où je me débats ; n'ayant un moment d'espoir que pour le perdre l'instant d'après, n'attendant rien du lendemain, qu'un mal plus grand

que celui de la veille, et vous verrez la chose en noir, comme cela m'arrive quelquefois. »

— Vous savez que je n'aime pas à donner des espérances, répond M. Vholes, je vous l'ai dit tout d'abord ; surtout dans un procès comme celui-ci, dont la plupart des frais sont couverts par le revenu des biens en litige. Ce serait compromettre ma bonne réputation : on pourrait croire que c'est pour faire traîner les frais à mon profit. Mais enfin vous vous trompez, lorsque vous dites que les choses ne se sont point améliorées ; c'est un fait que je ne puis laisser passer sans contradiction, dans l'intérêt seul de la vérité.

— Comment cela ? demande Richard, dont le visage s'éclaircit.

— Vous avez maintenant, monsieur Carstone, un point d'appui...

— Cette planche de salut, monsieur ? interrompt le jeune homme, qui se rassure de plus en plus.

— D'abord : répond l'avoué en frappant de nouveau sur son pupitre, et c'est déjà quelque chose ; mais je voulais dire que vous avez pour point d'appui la position nettement dessinée que vous avez su prendre, en séparant vos intérêts de ceux de vos cohéritiers et en les confiant à un homme qui vous représente personnellement, ce qui est encore quelque chose. Nous ne laissons pas languir ce procès ; nous le tenons en haleine, et cette puissante impulsion est un nouveau progrès. Ce n'est plus seulement l'affaire Jarndyce dont elle porte le nom ; personne aujourd'hui ne peut plus, comme autrefois, s'approprier la cause, lui imprimer telle ou telle direction, suivant son bon plaisir, et c'est un bien grand pas

— Monsieur Vholes, répond Richard, dont le front se couvre d'une vire rougeur, si quelqu'un m'avait dit, lorsque je vins habiter sa maison, que M. Jarndyce n'était pas l'ami désintéressé qu'il paraissait être alors, et qu'un jour viendrait où j'en aurais la preuve, je n'aurais pas eu de paroles assez fortes pour répondre au calomniateur et je l'aurais défendu contre tous, tant j'avais peu d'expérience ; mais aujourd'hui, je le déclare, il n'est plus pour moi que la personnification du procès ; et plus je souffre, plus je m'indigne contre lui, car il est la cause de ces lenteurs, de ces délais interminables qui font mon désespoir.

— Non, monsieur, non ; vous avez tort de dire cela. Nous devons être indulgents les uns pour les autres ; d'ailleurs je ne dénigre jamais personne, jamais.

— Vous savez pourtant bien, monsieur Vholes, qu'il aurait étouffé l'affaire s'il avait pu.

— Il a manqué d'activité, je le reconnais ; mais peut-être avait-il l'intention de terminer à l'amiable. Qui peut sonder le cœur des hommes, monsieur Carstone ?

— Vous, monsieur Vholes.

— Moi ?

— Assez du moins pour pénétrer ses intentions. Nos intérêts ne sont-ils pas opposés ? dit Richard en frappant sur le pupitre qui sert de base à sa fortune ; répondez, monsieur Vholes.

— Je trahirais votre confiance, répond l'avoué sans changer d'attitude, sans même remuer les paupières, et je manquerais à tous mes devoirs si je disais que vos intérêts sont identiques à ceux de M. Jarndyce ; mais je n'interprète jamais les motifs de

personne. Je suis père, monsieur, et je ne scrute pas les intentions des autres ; cependant je ne reculerai jamais devant un aveu lorsque mon devoir l'exige, alors même que cet aveu mettrait la désunion dans les familles. Ce n'est plus à moi que vous parlez, c'est à votre conseiller légal que vous posez la question ; dès lors je n'hésite plus à déclarer que vos intérêts ne sont pas les mêmes que ceux de M. Jarndyce.

— Je le crois bien ! s'écrie Richard ; il y a longtemps que vous me l'avez démontré.

— Monsieur Carstone, j'ai pour principe de ne jamais parler des absents lorsque c'est inutile. Mon désir est de laisser à mes trois filles, avec un nom sans tache, le peu que je dois à un travail persévérant, et je fais tous mes efforts pour conserver l'estime et l'amitié de mes collègues. Je vous ai dit, lorsque M. Skimpole me fit l'honneur de vous amener chez moi, que je ne pouvais pas vous donner de conseils relativement à vos affaires tant qu'elles reposeraient entre les mains d'un autre, et je vous parlai de Kenge et Carboy dans les termes que m'inspirait la haute estime que je professe pour ces hommes éminents. Vous avez néanmoins jugé convenable de leur retirer votre confiance, et vous m'avez remis vos intérêts, que j'ai reçus avec des intentions aussi droites qu'étaient les vôtres. Aujourd'hui ces intérêts me sont sacrés ; mes fonctions digestives se font mal, comme vous avez pu me l'entendre dire, et le repos me serait nécessaire ; mais je ne me reposerai pas, monsieur, tant que je vous représenterai. Venez quand il vous plaira, vous me trouverez à mon poste ; appelez-moi où vous voudrez, et je m'empresserai de m'y rendre. Je vais employer les loisirs que me laisseront les vacances à étudier votre affaire, à la creuser de plus en plus, à disposer toutes mes

batteries pour remuer ciel et terre, y compris le chancelier, quand la Cour remontera sur son siège ; et lorsque enfin, monsieur, je vous féliciterai d'être entré en possession de votre fortune, et j'ai de bonnes raisons pour croire que ce sera prochainement (je pourrais en dire davantage, mais la prudence m'ordonne de m'abstenir), vous ne me devrez rien, monsieur, en dehors du débet qui se règle officieusement de procureur à client, et en sus des honoraires accessoires que la taxe nous accorde. Quant au reste, monsieur, je ne vous demande que la permission d'agir avec zèle ; de ne pas suivre l'ornière où vos intérêts ont languì jusqu'à présent ; et, mon œuvre conduite à bonne fin, tout sera fini entre nous. »

M. Vholes ajoute incidemment à cette déclaration et par manière de clause additionnelle, que M. Carstone, étant sur le point de rejoindre son régiment, il serait nécessaire qu'il voulût bien lui remettre un bon de vingt livres sur son banquier ou toute autre personne qu'il lui plaira désigner, à compte sur ce qui lui est dû, « car il y a eu, depuis peu, un certain nombre de consultations et de soins relatifs au procès qui m'ont constitué en dépenses, continue l'avoué en feuilletant son mémorial, et je ne puis pas me vanter d'être un capitaliste. Quand vous êtes venu me trouver (j'ai pour principe qu'en affaire, on ne saurait avoir trop de franchise), je vous ai dit que, chez moi, les capitaux étaient rares, et que, si vous teniez à un avoué qui fût riche, il fallait garder Kenge et Carboy. Non, monsieur, vous ne trouverez auprès de moi ni les avantages ni les inconvénients du capital. C'est ici qu'est tout votre espoir, dit Vholes en frappant sur le pupitre, mais rien de plus, monsieur Carstone. »

Richard, dont tout ce verbiage a peu à peu ranimé les illusions, prend une plume et de l'encre et fait le billet demandé ; non sans calculer avec inquiétude la date de l'échéance, pendant que Vholes, boutonné d'esprit et de corps, l'épie comme le chat de l'étude guette la souris qui va sortir de son trou.

Enfin Richard donne une poignée de main à l'avoué, en le conjurant de faire tout au monde pour en finir avec la chancellerie. Le procureur, qui ne désespère jamais, frappe sur l'épaule du jeune homme, et lui répond en souriant :

« Vous me trouverez toujours à mon poste, monsieur, et poussant à la roue. »

Dès qu'il est seul, M. Vholes transporte de son mémorial sur son livre de caisse divers articles pour les besoins les plus pressants de ses filles ; tel un renard ou un ours industriel fait son compte de poulets ou de voyageurs égarés en songeant à ses petits ; soit dit sans injure pour les trois demoiselles maigres et pinçées qui habitent, avec le grand-père Vholes, un cottage bâti en pisai, au milieu d'un jardin très-humide, dans la vallée de Taunton.

Richard, en quittant l'ombre épaisse de Symond's Inn, traverse Chancery-Lane, où, par hasard, le soleil brille, et passe en rêvant sous les arbres de Lincoln's Inn. Combien de rêveurs pareils ont, comme lui, passé lentement sous ces arbres, le front incliné, le regard sombre, la démarche incertaine, et rongant leurs ongles en sentant fermenter et s'aigrir leur nature généreuse. Celui-ci n'est pas encore déguenillé, mais attendons ; la chancellerie, qui ne reconnaît de sagesse que dans la tradition, est riche en

pareils précédents ; et pourquoi celui-ci différerait-il des milliers d'individus qu'elle a couverts de haillons ?

Mais il y a si peu de temps que l'influence maudite s'est appesantie sur Richard, qu'il se croit dans une situation exceptionnelle. Au milieu des soucis qui le dévorent, il se rappelle sa première visite à Chancery-Lane, et la nature des sentiments qui l'animaient alors. C'est que l'injustice engendre l'injustice ; on se lasse de combattre des ombres, de se sentir continuellement vaincu par elles ; on finit par chercher un adversaire qu'on puisse étreindre ; c'est un soulagement, une justification à ses propres yeux de la colère qu'on éprouve, que de se trouver un ennemi ; et Richard avait dit vrai en déclarant à M. Vholes que son inimitié pour M. Jarndyce augmentait en raison de ses tortures.

Était-ce sa faute, ou celle de la chancellerie, dont les nombreux précédents en pareille matière seront cités un jour par l'ange accusateur ?

Au moment où il traverse le square et disparaît dans l'ombre sous le portail du sud, il est aperçu par M. Guppy et M. Weevle, qui causent ensemble, le dos appuyé contre le parapet. Il a passé près d'eux sans les voir, car il a toujours la tête baissée et ne regarde que la terre.

« William, dit M. Weevle en désignant Richard, voici un commencement non pas de combustion spontanée, mais de combustion lente.

— Il s'est jeté à corps perdu dans son procès, répond M. Guppy, et je suppose qu'il a des dettes par-dessus les oreilles. Je ne suis pas très au courant de ses affaires ; il était d'une hauteur inabordable quand il venait à l'étude ; et ç'a été pour nous un fa-

meux débarras lorsqu'il en est parti. Je vous disais donc, poursuit William en reprenant une conversation intéressante, je vous disais qu'ils y passent toutes leurs journées, examinant chaque papier, retournant toutes les guenilles, tous les tessons, et fouillant tous les meubles. À ce train-là, ils en ont au moins pour sept ans.

— Et Small est avec eux ?

— Il nous a quittés en disant à Kenge que les affaires de son grand-père étaient trop fatigantes pour un vieillard et nécessitaient son concours. Il y a eu un peu de froideur entre nous, à cause de la réserve que je lui reprochais relativement à son oncle ; mais il soutenait que c'était vous et moi qui avions commencé ; et comme c'était un peu vrai, j'ai rétabli nos relations sur le même pied qu'autrefois : c'est par lui que j'ai su comment ils passent leur temps.

— Vous n'avez pas été les voir ?

— À vous parler franchement, Tony, je ne me sens pas très-disposé à rentrer dans cette maison, et je n'y suis pas retourné ; mais avec vous c'est différent, et voilà pourquoi je vous ai offert de vous aider à transporter vos effets ; je crois que voilà l'heure. Il est nécessaire, continue William, qui devient d'une éloquence à la fois mystérieuse et tendre, que je vous dise une fois de plus, Tony, combien des circonstances imprévues ont altéré cette image qui était gravée dans mon cœur, et modifié mes projets les plus chers. Cette image est déchirée, Tony ! et l'idole est renversée ; je n'ai plus d'autre désir aujourd'hui, relativement aux papiers qui s'y rattachent, que de les anéantir si je les trouve, et d'en ensevelir la mémoire dans un profond oubli. Pensez-vous, Tony, avec la connaissance que vous aviez du caractère bizarre de

celui qui fut la proie de l'élément igné, pensez-vous qu'il ait pu mettre ces papiers de côté, après vous les avoir montrés sur lui, et que ces papiers aient ainsi échappé à la flamme ? »

M. Weevle réfléchit quelques instants ; il secoue la tête, et ne croit pas que ces lettres aient été sauvées.

« Comprenez-moi bien, Tony, reprend William en se dirigeant vers Cook's-Court ; je puis, sans rien dire de plus, vous répéter que l'idole est détruite, et que mon seul but est d'ensevelir tout ce qui s'y rattache dans un profond oubli ; c'est un devoir que je me suis imposé par respect pour moi-même et pour l'image avariée qui fut autrefois dans mon cœur ; si donc, par un geste, un clignement d'œil, vous m'annonciez que vous avez découvert, dans votre ancienne demeure, les papiers en question, je vous le déclare, Tony, je les brûlerais immédiatement sous ma propre responsabilité. »

M. Weevle fait un signe d'approbation ; et M. Guppy, satisfait de lui-même, et grandi à ses propres yeux par la manière éloquente dont il a dit ces paroles, marche d'un air digne à côté de son ami.

Jamais, depuis qu'elle existe, la petite cour n'a possédé une source de commérages aussi féconde que les faits mystérieux qui s'accomplissent dans l'ancienne boutique du vieux Krook. Tous les jours, à huit heures du matin, le grand-père Smallweed, accompagné de sa femme, de sa petite-fille et de son petit-fils, est apporté dans le susdit magasin, où toute la famille s'installe jusqu'à neuf heures du soir, fouillant, remuant, creusant, défonçant tout ce qu'elle trouve, plongeant au milieu des trésors du défunt, et ne s'interrompant dans ses recherches que pour faire un dîner

aussi peu savoureux qu'abondant, acheté chez le gargotier. Quels peuvent être ces trésors dont le secret est si profondément gardé ? La petite cour en devient folle. Dans son délire, elle ne rêve que de guinées s'échappant de vieilles théières, d'écus entassés dans de vieux pots, et de fauteuils et de matelas rembourrés de billets de banque. Elle se procure un exemplaire de douze sous (avec frontispice colorié) de l'histoire de Daniel Dancer et de sa sœur, un autre de la vie de M. Elwes de Suffolk, et attribue à M. Krook tous les faits rapportés dans ces récits authentiques. Deux fois, lorsque le chiffonnier est venu prendre une charretée de vieux papiers, de cendres et de bouteilles cassées, toute la cour s'est réunie pour fureter dans les paniers qu'il emportait. Les deux gentlemen dont la petite plume avide écrit les faits divers sur du papier végétal rôdent continuellement dans le voisinage, en évitant toutefois de se rencontrer, car leur société est dissoute. Le directeur des Armes d'Apollon exploite avec adresse l'intérêt dominant, pour attirer la foule à ses soirées musicales ; le petit Swills, dont les allusions remplies d'actualité sont faites dans un argot devenu célèbre, est accueilli par de nombreux applaudissements, et improvise, sur le sujet en question, comme un inspiré. Miss Melevilleson elle-même a, dans la mélodie écossaise « Nous dormons tous, » une manière de tourner la tête avec malice vers la maison voisine, en appuyant sur cette phrase : « Les chiens aiment le bouillon, » qui est bissée toutes les fois ; car elle signifie évidemment que M. Smallweed a la passion des écus.

Avec tout cela, personne n'a rien pu découvrir ; et, comme le dit mistress Perkins à l'ancien locataire de M. Krook, dont l'arrivée provoque un rassemblement général, c'est un motif de plus pour qu'on veuille tout savoir.

M. Weevle et M. Guppy, suivis des regards et des vœux de toute la cour, frappent à la porte de la maison du défunt, où leur admission imprévue leur fait perdre immédiatement la popularité qu'ils avaient acquise, et fait suspecter leurs intentions.

Tous les volets sont fermés dans la maison où ils entrent : le rez-de-chaussée est si noir qu'on n'y peut voir sans chandelle. Introduits tout à coup au milieu de cette obscurité, et venant du dehors où le soleil brille, nos deux amis vont quelque temps à l'aveuglette ; peu à peu ils distinguent les objets qui les environnent, et reconnaissent le grand-père Smallweed assis dans un fauteuil près d'un tas de vieilles paperasses où la vertueuse Judy, plongée à mi-corps, tâtonne avec ardeur ; non loin d'elle, mistress Smallweed, assise par terre, disparaît sous un monceau de papiers, qui, probablement, lui ont été lancés à la tête par son gracieux mari ; tous les membres de la famille, sans en excepter Bart, sont couverts d'une poussière noire qui leur donne un certain aspect infernal assez en rapport avec l'endroit où ils se trouvent, plus sale, plus encombré que jamais, et qui porte encore les traces funèbres que le défunt y a laissées.

« Ah ! ah ! croasse le grand-père Smallweed en voyant entrer les visiteurs, dont l'arrivée suspend les recherches de Judy. Comment vous portez-vous, gentlemen, comment vous portez-vous ? Ah ! ah ! vous venez chercher vos effets, monsieur Weevle ? Nous aurions été forcé de les vendre pour payer votre loyer, si vous aviez tardé plus longtemps ; je suis enchanté de vous voir, enchanté, gentlemen ! »

M. Weevle remercie M. Smallweed et regarde autour de lui ; l'œil de M. Guppy suit le regard de M. Weevle, qui revient à son

point de départ sans avoir rien découvert : l'œil de M. Guppy en fait autant et rencontre celui de M. Smallweed.

« Comment vous portez-vous ? répète toujours l'affreux vieillard. Comment vous... »

Il s'arrête brusquement, ainsi qu'une boîte à musique dont le ressort a besoin d'être remonté. Un silence profond succède aux paroles automatiques du vieux ladre, et M. Guppy fait un soubresaut en apercevant en face de lui M. Tulkinghorn, impassible dans l'ombre, et les mains derrière le dos.

« Ce gentleman a la bonté d'agir auprès de moi en qualité de conseiller légal, dit M. Smallweed pour répondre à la surprise que témoigne M. Guppy ; certes, ajoute-t-il, je ne suis pas fait pour être le client d'un juriste de cette importance ; mais ce monsieur est si bon ! »

M. Guppy donne un coup de coude à M. Weevle, pour l'avertir de regarder une seconde fois autour de la chambre, et salue M. Tulkinghorn, qui lui fait un léger signe de tête. L'éminent juriste a l'air d'être complètement étranger à ce qui se passe autour de lui, et de n'y apporter aucun intérêt.

« Vous avez dû trouver beaucoup de choses dans cette maison, monsieur Smallweed ? fait observer M. Guppy.

— Un tas de vieilleries et de guenilles, mon cher ami ; des débris sans valeur. Nous cherchons, Bart, Judy et moi, à faire l'inventaire de ce qui peut être vendu, et nous n'avons pas encore trouvé grand'chose, trou...vé... »

Le ressort est à bout, et M. Smallweed s'arrête.

« Nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps, dit M. Weevle, et nous vous demanderons la permission de monter dans la chambre que j'habitais autrefois.

— Allez, mon cher monsieur, allez où vous voudrez ; faites ici comme chez vous ; cette maison est la vôtre. »

En montant l'escalier, M. Guppy interroge du regard M. Weevle, qui fait un signe négatif. Ils arrivent dans l'ancienne chambre de Tony qui leur paraît affreuse ; les cendres du feu qu'ils firent pendant cette soirée mémorable sont encore dans la grille ; tout ce qu'ils touchent leur inspire une répugnance indicible ; ils se dépêchent d'empaqueter les quelques objets qu'ils sont venus prendre, et ne parlent qu'à voix basse.

« Voyez donc là-bas... cet horrible chat qui vient d'entrer, dit M. Weevle en se reculant avec effroi.

— Horrible bête, en effet, répond William qui se retire derrière une chaise. Small m'a raconté qu'après avoir été toute la nuit dans une fureur inexprimable, elle s'était sauvée sur le toit de la maison, et qu'elle y était restée jusqu'au moment où, maigre comme un os, elle est tombée par la cheminée. Avez-vous jamais rien vu de pareil ? On dirait qu'elle comprend tout ce qui se passe. Elle ressemble au vieux Krook... à chat ! à chat !... hors d'ici, vieux démon ! »

Lady Jane dresse la queue, montre les dents, et n'indique pas la moindre intention d'obéir ; mais M. Tulkinghorn venant à trébucher contre son dos, elle se retourne, crache sur les bas noirs du procureur, et monte l'escalier en jurant avec colère.

« Monsieur Guppy, dit M. Tulkinghorn, pourrais-je vous dire un mot ? »

William est en train de rassembler la collection des beautés de la Grande-Bretagne, qu'il dépose dans une ignoble boîte à rabats.

« Monsieur, répond-il en rougissant, j'ai toujours souhaité d'agir avec courtoisie envers tous les membres du barreau, surtout envers un membre aussi distingué que vous ; néanmoins, je vous demanderai, monsieur Tulkinghorn, de me communiquer ce que vous avez à me dire en présence de mon ami.

— Vraiment ! répond l'avoué.

— J'ai pour cela, monsieur, des raisons qui, sans m'être personnelles, me suffisent amplement pour motiver cette demande.

— Je n'en doute pas, reprend M. Tulkinghorn aussi imperturbable que la pierre du foyer vers laquelle il s'avance ; d'ailleurs la chose dont il s'agit n'a pas la moindre importance, et ne mérite pas que vous posiez des conditions. » Il s'arrête en souriant, et son sourire est aussi terne que l'étoffe de son pantalon. « C'est tout simplement pour vous féliciter que je voulais vous parler ; vous êtes bien heureux, monsieur Guppy.

— Je ne me plains pas, monsieur Tulkinghorn.

— Je le crois sans peine, jeune homme ; des amis haut placés, l'entrée des grandes maisons ; des femmes élégantes qui vous reçoivent ! Mais savez-vous, monsieur Guppy, qu'il y a bien des gens à Londres qui, pour être à votre place, sacrifieraient leurs oreilles.

— Monsieur, répond William qui donnerait peut-être les siennes, rouges comme du feu maintenant, pour être à la place de ces gens-là, si je remplis tous les devoirs qu'exige ma profession, et si Kenge et Carboy n'ont rien à me reprocher, il importe peu à qui que ce soit, même à monsieur Tulkinghorn, que j'aie telle ou telle connaissance ; pardonnez-moi, monsieur, mais je ne suis pas tenu de m'expliquer davantage ; soit dit avec tout le respect que j'ai pour vous, et sans vouloir en rien vous blesser.

— Je n'en doute pas, répond M. Tulkinghorn avec calme ; je vois par ces portraits, ajoute-t-il en s'adressant à M. Weevle, que vous portez un vif intérêt aux personnages du grand monde ; c'est une vertu commune à presque tous les Anglais ; quel est celui-ci ? ah ! lady Dedlock ; très-ressemblant, mais pas assez de fermeté dans la physionomie ; bonjour, messieurs, bonjour ! »

Dès qu'il est sorti de la chambre, M. Guppy se hâte d'enfermer le portrait de milady avec les autres, et d'une voix haletante :

« Dépêchons-nous d'en finir, dit-il à son compagnon tout surpris ; hâtons-nous de quitter ces lieux. C'est en vain, Tony, que j'essayerais de vous cacher plus longtemps qu'il existe entre moi et l'une de ces nobles beautés dont je viens de tenir le portrait, des relations qui n'avaient pas encore été divulguées ; il aurait pu se faire qu'à une autre époque, je vous eusse confié la nature de ces relations, Tony ; mais désormais je n'en parlerai à personne ; j'ai fait serment d'ensevelir dans un profond oubli tout ce qui a rapport à l'idole brisée dont l'image fut autrefois dans mon cœur ; et je vous somme, au nom de l'amitié qui nous unit, et du profond intérêt que vous portez à l'aristocratie, de ne pas me faire de questions, et d'oublier vous-même cette confidence avec tous les faits qui s'y rattachent. »

M. Guppy est dans un état d'exaltation oratoire qui touche à la démence, et qui produit sur M. Weevle, complètement ébloui, une impression dont se ressentent ses longs cheveux, et même ses favoris d'une culture si soignée.

40

L'Angleterre a été dans une situation affreuse pendant plusieurs semaines ; lord Coodle voulait sortir du ministère ; sir Thomas Doodle refusait d'y entrer ; et comme il n'existe dans toute la Grande-Bretagne que ces deux hommes d'État, l'Angleterre n'a pas eu de gouvernement pendant plusieurs semaines. Heureusement que la rencontre, qui devait avoir lieu entre ces deux grands hommes, a pu être évitée ; car si, les deux pistolets ayant porté, Coodle et Doodle s'étaient tués réciproquement, il aurait fallu que l'Angleterre attendît, pour être gouvernée, que le jeune Coodle et le jeune Doodle, actuellement en jaquette, eussent terminé leur croissance.

Par bonheur, avons-nous dit, lord Coodle a préservé son pays de cette effroyable calamité, en découvrant fort à propos que, si, dans la chaleur du débat, il lui était arrivé de dire qu'il méprisait l'ignoble carrière de sir Thomas Doodle, il avait simplement voulu exprimer par là que jamais l'esprit de parti ne l'empêcherait de payer à son adversaire le tribut de son admiration ; tandis que, de son côté, sir Thomas Doodle reconnaissait avoir toujours été convaincu, in petto, que lord Coodle passerait aux yeux de la postérité pour un modèle d'honneur et de vertu.

Toujours est-il que la Grande-Bretagne est restée un mois entier sans pilote pour affronter l'orage, comme l'a judicieusement fait observer sir Leicester Dedlock ; et ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette affaire, c'est que la nation n'a pas paru s'inquiéter de ce désastreux état de choses, continuant de boire, de manger et de se marier comme elle faisait auparavant ; mais Codle, Doodle et toute leur suite ont clairement vu le péril et en ont été si frappés, qu'à la fin sir Thomas Doodle non-seulement a bien voulu consentir à faire partie du ministère, mais encore a mis le comble à son dévouement en y faisant entrer avec lui tous ses neveux, ses cousins et ses beaux-frères ; il y a donc lieu d'espérer que le vaisseau dominera la tempête. Ce n'est pas tout : pour compléter son œuvre, Doodle, ayant pensé qu'il devait obtenir les suffrages de ses compatriotes, se présente, sous la forme d'une pluie d'or et de bière, aux électeurs de maints comtés ; et, pendant que la Grande-Bretagne empoche et avale Doodle sous les deux espèces, en jurant avec rage au nom de son honneur et de sa moralité qu'elle ne fait ni l'un ni l'autre, la saison de Londres se termine brusquement, afin de permettre aux Doodlistes d'aller assister la nation dans ces pieux exercices.

Il en résulte que mistress Rouncewell, la femme de charge de Chesney-Wold, prévoit que sir Leicester ne tardera pas à venir au château accompagné d'une foule de parents et d'amis, de tous ceux qui, d'une façon ou de l'autre, peuvent concourir au grand œuvre constitutionnel ; et que cette vénérable dame, prenant l'occasion par son toupet mythologique, lui fait monter et descendre tous les escaliers, traverser les galeries, passer dans toutes les chambres, pour la prendre à témoin que les parquets sont brillants, les tapis et les rideaux posés, les lits préparés, la cuisine

et l'office nettoyés ; qu'enfin tout est prêt pour recevoir les Dedlock.

C'est par un beau jour d'été que mistress Rouncewell a terminé tous ses préparatifs ; le soleil va bientôt se coucher et fait flamboyer toutes les fenêtres ; il dore la pierre grise qui les enchâsse, et l'ombre des feuilles en jouant sur les portraits des vieux Dedlock prête à leurs visages de singuliers mouvements ; elle fait cligner les paupières d'un épais magistrat, met une fossette au menton d'un général, et s'écarte pour laisser tomber sur la poitrine d'une bergère une vive étincelle qui aurait bien fait d'en réchauffer le marbre il y a quelque cent ans.

Mais le soleil éteint ses rayons ; le jour s'en va ; l'ombre, qui couvre les fleurs du tapis, gagne peu à peu la muraille, et, comme le temps et la mort, fait retomber les aïeux dans l'oubli ; elle s'arrête un instant devant le portrait de milady, qui paraît trembler et pâlir sous le voile dont elle le couvre ; elle s'épaissit, monte encore ; un dernier point rouge se voit au plafond, il passe, et tout s'efface.

Cet horizon si beau et si rapproché, à le voir de la terrasse, s'est éloigné lentement, et n'est plus qu'un souvenir, ainsi que tant de belles choses qu'ici-bas on croit pouvoir atteindre. Un léger brouillard s'élève et retombe en gouttes de rosée ; les fleurs versent tous leurs parfums, dont s'imprègne l'air humide ; et les bois ne forment plus qu'une masse noire et profonde, que traversent bientôt quelques raies lumineuses, glissant derrière le tronc des arbres comme entre les piliers d'une cathédrale immense.

La lune a dépassé les grands chênes ; et le manoir inhabité, plus imposant et plus triste sous les pâles rayons qui l'éclairent, fait songer à tous ceux qui ont dormi dans ces chambres désertes et qu'il a vus mourir. C'est l'heure où tous les angles se transforment en cavernes, où l'ombre d'une marche semble un gouffre béant, où l'on croit voir les vieilles armures tressaillir, et des yeux briller sous la visière des casques ; mais de toutes les ombres que la nuit a répandues sur Chesney-Wold, celle que projettent sur le portrait de milady les branches inflexibles d'un vieux chêne, pareilles à des mains menaçantes levées contre ce beau visage, est la dernière que le jour fera disparaître.

« Non, madame, elle ne va pas très-bien, répond un domestique à mistress Rouncewell.

— Milady est malade ?

— Elle a toujours été souffrante depuis la dernière fois qu'elle est venue au château comme un oiseau de passage, et n'est presque pas sortie de sa chambre depuis son retour à Londres.

— Chesney-Wold la rétablira, Thomas, répond la femme de charge avec une satisfaction mêlée d'orgueil ; c'est l'endroit le plus sain, l'air le plus pur qui existe. »

Le groom a probablement une opinion différente, mais il se garde bien de l'exprimer, et descend à la cuisine, où il se bourre de pâté froid et d'ale.

Thomas est l'humble précurseur qui devance son maître comme le poisson pilote qui précède le requin. En effet, sir Leicester et milady arrivent le lendemain soir, accompagnés de leurs nombreux domestiques, et bientôt suivis d'une myriade de

parents accourus de tous les points de l'horizon ; d'où il résulte que, pendant plusieurs semaines, on voit errer dans tout le pays, surtout dans les endroits où Doodle se répand en pluie d'or et en flots de bière, de mystérieux gentlemen, qui sont tout bonnement des êtres d'une nature remuante, allant partout et ne faisant jamais rien.

C'est en pareille occasion que sir Leicester reconnaît l'avantage d'avoir une famille aussi étendue ; personne ne figure mieux dans un dîner de chasse que l'honorable Bob Stables, et l'on trouverait difficilement des citoyens de la vieille Angleterre plus disposés à courir de comité en comité que les autres cousins du baronnet. Volumnia manque bien un peu d'intelligence ; mais c'est une véritable Dedlock, et certaines gens apprécient encore sa conversation enjouée, ses charades françaises, redevenues nouvelles à force d'avoir vieilli, et considèrent comme un honneur de lui donner la main pour la conduire à table ou pour danser avec elle ; danser est quelquefois une œuvre de patriotisme ; et dans ces occasions solennelles, Volumnia saute constamment pour l'ingrate patrie qui lui refuse une pension.

Milady, toujours souffrante, ne s'occupe pas beaucoup de ses hôtes ; elle ne paraît au salon qu'à une heure avancée ; mais elle anime de sa présence les dîners et les bals soporifiques que l'on donne en ces grandes occasions. Quant à sir Leicester, il lui paraît complètement impossible que quiconque a le bonheur d'être reçu à Chesney-Wold puisse manquer de quoi que ce soit ; et, se renfermant dans une satisfaction pleine de grandeur, il va et vient au milieu de cette nombreuse société où il produit l'effet d'un puissant réfrigérant. Chaque soir, les cousins, qui ont trotté toute la journée, avec gants de peau de daim et fouet de chasse

pour les comtés, gants de chevreau et badine pour les bourgs, lui rapportent ce qu'ils ont appris dans les assemblées électorales ; sur quoi il leur fait une harangue après boire et cause ensuite avec Volumnia de la situation politique, d'où il conclut que cette dernière est une femme plus sérieuse qu'il ne l'avait pensé.

« Comment vont nos affaires ? demande-t-elle au baronnet qui sort de table et rentre dans le salon entouré de ses cousins.

— Passablement, répond-il en allant s'asseoir près de la cheminée, où il y a du feu pour lui, bien qu'on soit en été.

— Rien que passablement ! s'écrie Volumnia d'un air de doute.

— J'ai dit passablement, répète sir Leicester d'un ton ferme et avec un certain déplaisir qui sous-entend : Je ne suis pas un homme ordinaire, et quand je me sers d'un mot, on doit savoir que c'est le mot qui convient.

— Ils ne font pas, du moins, d'opposition à votre candidature ?

— Non, Volumnia ; ce malheureux pays a perdu la raison sur bien des points ; je regrette d'avoir à le dire, mais...

— Il n'est pas encore assez fou pour en arriver là. »

Cette interruption fait rentrer miss Dedlock en faveur ; quant à sa remarque, elle était complètement superflue ; sir Leicester ne pose jamais sa candidature aux électeurs, que comme une commande avantageuse qu'ils doivent exécuter promptement, et se contente, pour les deux sièges moins importants qui lui appartiennent, de désigner les individus qui doivent les occuper, en signifiant à ses fournisseurs « de vouloir bien transformer ces ma-

tériaux en deux membres du parlement, et de les lui envoyer dès qu'ils seront terminés. »

« Je regrette cependant, Volumnia, continue le baronnet, d'avoir à vous dire que, dans beaucoup d'endroits, le peuple a montré un fort mauvais esprit, et que le gouvernement a rencontré, dans les lieux auxquels je fais allusion, une opposition du plus mauvais caractère.

— Les mmi-sé-rables ! répond miss Dedlock.

— Et même, poursuit le baronnet en promenant son regard sur les cousins dispersés autour du salon, dans la plupart des cas où le gouvernement l'a emporté sur les factieux (notons en passant que les Coodlistes sont toujours des factieux pour les Doodlistes, et réciproquement), la bonne cause, je souffre pour l'honneur de l'Angleterre d'être forcé de l'avouer, la bonne cause n'a triomphé qu'au moyen d'énormes sacrifices ; des centaines de mille livres ! » ajoute le baronnet d'un air profondément indigné.

Si miss Dedlock a un défaut, c'est d'être un peu naïve, qualité charmante à quinze ans, mais tant soit peu hors de mise avec le fard dont elle couvre ses joues.

« Et pourquoi faire ? demande-t-elle avec cette naïveté fâcheuse.

— Volumnia ! répond sir Leicester d'un ton de reproche, Volumnia !

— Non, non, je suis stupide ; ce n'est pas là ce que je voulais dire ; c'était : quelle pitié ! s'écrie miss Dedlock avec chaleur.

— Je suis heureux, Volumnia, répond sir Leicester, de vous entendre dire quelle pitié ; c'est en effet une honte pour le corps électoral ; mais puisque, sans le vouloir, vous m'avez demandé dans quel but on avait fait ces sacrifices, je vous répondrai que c'étaient des sacrifices nécessaires ; et je m'en rapporte à votre jugement, Volumnia, pour compter que vous ne reparlerez plus jamais de cela, ni ici ni ailleurs. »

Sir Leicester croit devoir imposer à Volumnia un silence d'autant plus rigoureux à cet égard, qu'on dit tout bas que dans plus de deux cents pétitions, le mot « corruption » aurait été désagréablement appliqué aux sacrifices dont il s'agit ; et qu'il a été demandé par de mauvais plaisants qu'on remplaçât le service officiel de l'Église en l'honneur des membres du parlement, par des prières demandées aux fidèles pour six cent cinquante-huit gentlemen agonisants.

« M. Tulkinghorn a dû avoir terriblement à faire ! reprend miss Dedlock après quelques instants de silence.

— Mais je ne vois pas pourquoi, répond sir Leicester, il n'est pas candidat. »

Volumnia pensait qu'il avait été fort employé : sir Dedlock voudrait savoir par qui ; Volumnia, un peu confuse, insinue qu'il serait possible qu'on lui eût demandé des conseils ; mais le baronnet ne pense pas qu'aucun des clients de M. Tulkinghorn ait eu besoin de son assistance.

Milady, qui est assise près d'une fenêtre, et qui, le bras appuyé sur le rebord coussiné, regarde l'ombre du soir se répandre sur le parc, semble écouter la conversation depuis que le nom du procureur a été prononcé ; un cousin languissant, à moustaches et

de l'extérieur le plus débile, raconte, du sofa où il est étendu :
« Qu'on lui a dit hier que Tulkinghorn avait été appelé pour affaire dans les districts des Forges ; et le procès pour lequel on l'avait fait demander ayant dû se terminer aujourd'hui, ce serait chât-mant s'il apportait la nouvelle que Coodle a été enfoncé. »

Au même instant, Mercure apporte le café et annonce au baronnet que M. Tulkinghorn vient d'arriver, et que, pour le moment, il est en train de dîner. Milady jette un coup d'œil dans le salon, et se retourne immédiatement vers le parc. Volumnia est enchantée de la venue du procureur ; il fait vraiment ses délices ; tant d'originalité, de discrétion et de mystère ! il doit être franc-maçon, chef de loge avec un tablier et une truelle, et siéger comme une idole entourée de flambeaux sans nombre. Miss Dedlock fait ces remarques piquantes du ton léger qu'elle avait dans sa jeunesse, en travaillant à une bourse au crochet.

« Il n'est pas encore venu depuis que je suis arrivée, poursuit-elle ; j'en étais au désespoir ; l'inconstant ! Je croyais parfois qu'il était mort. »

Est-ce la nuit qui s'avance, ou bien une sombre pensée qui couvre d'un nuage la figure de milady ?

« M. Tulkinghorn, dit sir Leicester, est toujours le bienvenu à Chesney-Wold ; c'est un homme de grande valeur, et qui mérite bien l'estime que chacun lui accorde.

— Il doit être énormément riche, insinue le cousin débilité.

— Je le croirais volontiers, répond sir Leicester ; il est fort bien rémunéré de tout ce qu'il fait, et il fréquente la plus haute société, où il est reçu presque sur un pied d'égalité. »

Chacun tressaille, car un coup de feu vient d'éclater à peu de distance.

« Bonté divine ! Qu'est-ce que cela peut être ? s'écrie Volumnia.

— Un rat qu'on vient de tuer, répond milady au moment où M. Tulkinghorn apparaît suivi de plusieurs domestiques apportant des lampes et des bougies.

— Non, non, dit le baronnet ; à moins cependant, milady, que vous ne redoutiez l'obscurité ? »

Milady, au contraire, veut jouir du crépuscule.

« Et Volumnia ?

— Oh ! rien n'est délicieux comme une causerie dans l'ombre !

— Emportez les lampes, dit le baronnet ; je vous demande pardon, Tulkinghorn, comment vous portez-vous ? »

M. Tulkinghorn traverse le salon avec le calme et l'aisance qui lui sont habituels, s'incline en passant devant milady, reçoit une poignée de main de sir Dedlock, et va s'asseoir dans le fauteuil qui est de l'autre côté de la table où sont les journaux de sir Leicester, et où il s'assied toutes les fois qu'il a quelque chose à communiquer au baronnet. Milady étant souffrante, sir Leicester exprime la crainte qu'elle ne s'enrhume en restant auprès de la fenêtre ; milady lui sait gré de son attention, mais elle a besoin d'air ; sir Dedlock va remonter l'écharpe qui couvre les épaules de milady, et vient se remettre auprès du feu ; pendant ce temps-là, M. Tulkinghorn savoure une prise de tabac.

« Et comment l'affaire s'est-elle passée ? demande le baronnet au procureur.

— Vous avez été complètement battus dès le commencement ; pas même de ballottage ; trois voix contre une au premier tour de scrutin. »

Il entre dans la manière de voir de M. Tulkinghorn, et c'est l'une de ses supériorités, de ne posséder aucune opinion politique, aussi ne dit-il pas nous avons été, mais « vous avez été battus. »

Sir Leicester est saisi d'un noble courroux ; jamais Volumnia n'a rien entendu de pareil, et le cousin débilité affirme qu'il en sera toujours ainsi, tant qu'il sera permis à la canaille de voter.

« C'est dans cet endroit-là, vous savez, reprend M. Tulkinghorn, que la candidature avait été offerte au fils de mistress Rouncewell.

— Proposition qu'il a eu le bon goût et le bon sens de repousser, à ce que vous m'avez dit alors, répond sir Leicester ; je ne puis pas dire que j'approuve les sentiments qu'il exprima pendant la demi-heure qu'il a passée dans ce salon ; mais il y avait dans ses manières, dans sa fermeté même, une certaine convenue que je me plais à reconnaître.

— Ce qui ne l'a pas empêché, dit M. Tulkinghorn, de déployer une extrême activité dans les dernières élections. »

Sir Leicester respire bruyamment une ou deux fois avant de pouvoir parler.

« Vous ai-je bien compris, dit-il enfin, et dois-je entendre par vos paroles que le fils de mistress Rouncewell a fait preuve d'activité dans cette dernière circonstance ?

— D'une activité peu commune, sir Leicester.

— Contre qui, monsieur Tulkinghorn ?

— Mais, contre vous, sir Dedlock ; c'est un bon orateur, à la fois éloquent et clair, de plus très-influent dans ses parages, et qui a fait voter, comme il a voulu, tous les industriels de son comté. »

Il est évident pour tout le monde, bien qu'on n'en puisse rien voir, que sir Leicester est plongé dans un étonnement aussi profond que majestueux.

« Du reste, continue le procureur, son fils l'a puissamment aidé.

— Son fils, monsieur Tulkinghorn ?

— Oui, sir Dedlock.

— Celui qui désirait épouser une jeune personne qui est au service de milady ?

— Précisément ; il n'en a qu'un.

— Sur mon honneur et sur mon âme, reprend sir Leicester après un silence effrayant pendant lequel on entend bruire sa respiration oppressée, les digues qui protégeaient la société sont rompues ; le flot déborde et bouleverse toutes les démarcations sociales, brise tout ce qui reliait entre eux les divers éléments dont se compose le pays ! »

Explosion générale des sentiments indignés de tous les parents ; Volumnia trouve qu'il est temps de faire entrer au pouvoir une main puissante qui sache employer des moyens énergiques, et le cousin débilité pense que le pays court au diable... à fond de train.

« Je demande qu'on n'en parle pas davantage, dit le baronnet suffoqué ; tout commentaire est superflu ; quant à cette jeune fille, permettez, milady...

— Mon intention est de la garder auprès de moi, répond celle-ci d'un ton ferme.

— C'est précisément ce que je voulais vous proposer, reprend sir Leicester ; puisque vous l'avez jugée digne de votre patronage, milady, je crois que vous devez employer votre influence pour l'empêcher de tomber entre ces mains dangereuses ; montrez-lui quelle violence serait faite à ses principes, à ses devoirs, si elle entraît dans une pareille famille ; faites briller à ses yeux l'avenir que vous lui réservez ; dites-lui qu'elle ne manquera pas de trouver à Chesney-Wold un mari qui, du moins, ne l'arrachera pas à la religion de ses pères. »

Sir Dedlock a soumis ces observations à sa femme avec toute la déférence et la politesse qu'il a toujours à son égard ; pour toute réponse, elle fait un léger signe de tête ; la lune se lève, et le pâle filet de lumière qui entre dans le salon vient tomber sur le visage de milady.

« Une chose digne de remarque, reprend M. Tulkinghorn, c'est combien ces gens-là ont de fierté.

— De fierté ! répète le baronnet qui ne veut pas en croire ses oreilles.

— Je ne serais pas surpris, continue l'avoué, qu'ils renoncassent volontairement à cette jeune fille, même l'amoureux, plutôt que de la voir rester à Chesney-Wold dans les circonstances où elle se trouve placée.

— Vous croyez, monsieur Tulkinghorn ?

— Je réponds du fait, sir Leicester ; et je puis, à ce propos, vous raconter une histoire... avec la permission de lady Dedlock. »

Milady concède la permission demandée, et Volumnia est ravie.

« Une histoire ! Il va enfin raconter quelque chose ; une légende, avec un revenant.

— C'est au contraire une histoire où il ne s'agit que de personnages très-réels, miss Dedlock, très-réels, répète le procureur avec une certaine emphase greffée sur sa monotonie accoutumée. Il y a peu de temps, sir Leicester, que ces détails me sont connus ; le récit en est court et appuiera les paroles que je disais tout à l'heure. Je supprime les noms, quant à présent, et j'espère que milady ne m'en saura pas mauvais gré. »

À la lueur du foyer, on peut le voir se tourner vers la fenêtre, où l'on distingue, à la clarté de la lune, les traits parfaitement calmes de lady Dedlock.

« Un compatriote de ce M. Rouncewell, continue l'avoué, un homme exactement placé dans la même position, eut le bonheur

d'avoir une fille qui attira sur elle l'attention d'une grande dame ; non pas d'une grande dame par rapport à lui, mais dans toute la force du terme, car c'était l'épouse d'un gentleman qui occupait dans le monde un rang égal au vôtre, sir Leicester. Cette dame, belle et riche, avait pris la jeune fille en affection et la gardait presque toujours auprès d'elle ; mais la grande dame cachait sous sa noble fierté un secret qui s'y était conservé pendant bien des années. Elle avait été promise autrefois à un mauvais sujet, capitaine dans je ne sais plus quelle arme, franc vaurien, dont personne n'a conservé le souvenir. Elle ne l'épousa pas ; mais elle devint mère d'un enfant dont ce capitaine était le père. »

On peut voir, à la flamme mourante du foyer, M. Tulkinghorn se tourner vers la fenêtre, où la lune éclaire le profil pur et calme de lady Dedlock.

« À la mort du capitaine, continue le procureur, la grande dame se crut sauvée ; mais un concours de circonstances imprévues, dont il est inutile de vous entretenir, amena la découverte du secret, dont l'éveil fut donné par une imprudence de cette lady, qui, m'a-t-on raconté, se laissa prendre un jour par surprise, tant il est difficile au plus vigilant d'être toujours sur ses gardes. Je vous laisse à penser quelle fut la colère du mari et quels troubles s'ensuivirent ; mais ce n'est pas là ce qui nous occupe. Lorsque cette découverte parvint aux oreilles du compatriote de M. Rouncewell, il ne permit plus à sa fille de rester sous un patronage qui, à ses yeux, devenait une souillure, et il l'arracha brutalement du château de la grande dame, sans comprendre l'honneur qu'on avait daigné lui faire, absolument comme si cette lady avait été la dernière des bourgeoises. Telle est l'histoire qui

m'a été racontée, et j'espère que lady Dedlock voudra bien me pardonner ce qu'il y a de pénible dans ce triste récit. »

Diverses opinions s'élèvent contre celle de Volumnia, qui n'admet pas qu'une grande dame ait pu mener une pareille conduite, et récuse le fait comme impossible. La majorité pense que cela ne regardait pas le maître de forges, et envoie au diable le compatriote de M. Rouncewell. Quant au baronnet, il se rappelle Wat Tyler, et prévoit une série de cataclysmes qui sont dans le programme de sa politique.

Du reste, la conversation est languissante. Depuis longtemps on se couche fort tard à Chesney-Wold ; c'est la première fois que l'on y passe la soirée en famille, et chacun éprouve le besoin de se reposer. Sir Dedlock prie M. Tulkinghorn de sonner pour qu'on apporte les bougies. Un flot de lumière pénètre dans la pièce. Milady quitte la fenêtre et s'approche de la table, pour y prendre un verre d'eau ; une nuée de cousins, clignant des yeux comme les chauves-souris aveuglées par le jour, se précipitent vers le plateau, pour servir milady, qui, l'instant d'après, gracieuse et calme, traverse lentement le grand salon et se retire après avoir passé auprès de Volumnia, qui est loin de gagner à la comparaison.

41

M. Tulkinghorn remonte dans sa chambre un peu fatigué de la route qu'il a faite, bien qu'il ait voyagé commodément et sans précipitation ; il y a sur son visage une certaine expression de joie intérieure, comme s'il venait d'accomplir quelque tâche difficile.

On ne peut pas dire qu'il triomphe ; ce serait lui faire injure, autant que de le supposer ému d'amour ou coupable d'une tendresse quelconque ; mais enfin il est satisfait. Peut-être même se sent-il grandi en force et en puissance, à voir avec quelle vigueur, les bras derrière le dos, il saisit d'une main son poignet nerveux et se promène sur le tapis qui étouffe le bruit de ses pas.

La lampe est allumée, ses lunettes sont à côté de son pupitre, un fauteuil est placé devant la grande table couverte de papiers, tout annonce qu'il avait l'intention de travailler avant de se mettre au lit ; mais il n'a pas l'esprit aux affaires. Il jette un regard distrait sur les dossiers qui l'attendent, et va continuer sa promenade sur la plate-forme qui règne devant sa fenêtre.

Bien d'autres, avant lui, montèrent sur le haut des vieilles tours, afin de sonder l'avenir en consultant les astres ; mais s'il cherche, parmi tous ces mondes, celui qui préside à sa destinée, ce doit être une étoile bien peu brillante, pour avoir ici-bas un représentant si lugubre.

Tout à coup, au milieu des pensées qui l'absorbent, il est arrêté, en passant devant la fenêtre de sa chambre, par deux yeux qui rencontrent les siens ; en face de lui est une porte dont la partie supérieure est vitrée, et derrière cette porte, qui donne dans le corridor, se tient une femme qui le regarde. Il y a bien des années que le vieux procureur n'a rougi ; mais le sang lui monte au visage quand il reconnaît le regard de lady Dedlock.

Milady ouvre la porte, qu'elle referme derrière elle, et se trouve dans la chambre où l'homme de loi vient de rentrer. Est-ce la crainte ou la colère qui fait briller ses yeux ? se demande le

procureur. Du reste, son visage est calme, et sa démarche est aussi noble, aussi ferme qu'elle l'a toujours été.

« Lady Dedlock ? » dit M. Tulkinghorn.

Elle s'assied dans le fauteuil qui est auprès de la table, et regarde fixement le vieil avoué.

« Pourquoi, lui dit-elle, leur avez-vous raconté mon histoire ?

— Parce qu'il était nécessaire de vous informer que j'en avais connaissance, milady.

— Depuis quand la savez-vous ?

— Il y a longtemps que je la soupçonne, mais peu de jours que les détails m'en sont connus. »

Il est debout derrière elle, une main appuyée sur le dos du fauteuil, l'autre dans son vieux gilet noir, et lui parle avec une extrême politesse ; c'est toujours le même homme, froid et sombre, gardant toujours la même distance respectueuse.

« Avez-vous dit la vérité relativement à cette jeune fille ? »

M. Tulkinghorn penche la tête en avant et a l'air de ne pas comprendre la question qui lui est faite.

« Vous vous rappelez vos paroles ? poursuit milady. Est-ce vrai ? Sa famille sait-elle aussi mon histoire ? chacun en parle-t-il ? est-ce charbonné sur les murs et crié dans les rues ? »

Ainsi la honte, la colère et la crainte, toutes les trois à la fois en lutte dans son cœur ! mais quel pouvoir a donc cette femme, pense M. Tulkinghorn, pour dominer la rage de ces passions déchaînées ?

« Non, milady, répond-il en contractant les sourcils d'une manière imperceptible sous le regard qu'il rencontre ; ce n'est qu'une hypothèse, mais qui deviendrait une réalité, si les parents de cette jeune fille savaient... ce que nous savons.

— Ainsi donc, ils ne savent rien encore ?

— Non, milady.

— Puis-je, avant qu'ils en soient instruits, mettre la pauvre enfant en sûreté ?

— Je n'en sais rien, milady, et ne pourrais vous répondre. »

La force de cette femme est vraiment surprenante, pense le vieux procureur, qui suit tous les mouvements de sa victime avec curiosité.

« Je vais essayer, dit-elle, de m'exprimer plus clairement : je ne discute pas votre hypothèse, je l'admets ; j'ai compris, lorsque j'ai vu M. Rouncewell, que, s'il avait pu savoir la vérité sur mon compte, il aurait considéré la pauvre enfant comme souillée par mon honorable patronage, si distingué qu'il puisse être ; mais je m'intéresse... ou plutôt, car je n'appartiens plus à cette maison, je m'intéressais à elle ; et si vous respectez encore assez la femme que vous tenez sous vos pieds, pour vous rappeler l'intérêt qu'elle portait à cette jeune fille, elle vous en sera reconnaissante. »

M. Tulkinghorn, profondément attentif, repousse d'un geste les paroles de milady, comme n'étant pas fondées.

« Vous m'avez préparée au déshonneur qui m'attend, poursuit-elle ; je vous en remercie. Avez-vous quelque chose à me demander ? quelque renonciation à obtenir ? Puis-je épargner à

mon mari quelque tourment, et l'affranchir de quelque difficulté judiciaire en garantissant par mes propres aveux l'exactitude de votre découverte ? Dicter-moi, je suis prête à écrire ce que vous voudrez. »

Elle le ferait pourtant ! pense-t-il en voyant avec quelle fermeté milady prend la plume.

« Lady Dedlock, je vous en prie, ayez pitié de vous-même.

— Je n'ai besoin ni de la pitié des autres ni de la mienne, monsieur Tulkinghorn ; vous ne me ferez jamais plus de mal que vous ne m'en avez fait ; continuez, monsieur ; faites ce qui vous reste à faire. »

Le ciel est parsemé d'étoiles dont le regard paisible descend jusqu'à eux ; la nuit est calme, tout repose, les bois sont endormis sous la clarté de la lune, et le vieux manoir est tranquille comme la tombe ; la tombe ! Où est le fossoyeur destiné à ensevelir ce secret avec tous ceux que renferme la poitrine de M. Tulkinghorn ? il n'existe peut-être pas encore, et sa bêche n'est peut-être pas encore forgée ? Questions étranges sans doute, peut-être moins étranges sous le regard des étoiles, par une belle nuit d'été !

« Je ne parle point de regrets et de remords, d'aucun de mes sentiments, continue lady Dedlock ; si je n'étais muette à cet égard, vous, vous seriez sourd ; ne parlons pas de ça : ce n'est pas fait pour vos oreilles. »

Il feint de vouloir protester ; mais elle l'arrête d'un geste dédaigneux.

« J'ai à vous dire que mes bijoux sont à leur place ordinaire, ainsi que mes dentelles, mes vêtements, toutes les valeurs qui

m'ont appartenu ; je n'ai sur moi qu'un peu d'argent comptant. J'ai pris d'autres habits que les miens, pour éviter d'être reconnue, et je quitte cette maison où je ne reviendrai pas ; faites-le savoir, c'est là tout ce que je vous demande.

— Pardon, milady, mais je ne suis pas sûr de vous avoir comprise.

— Je pars à l'instant, et personne ne me reverra jamais. »

Elle se lève ; mais lui, toujours impassible et sans changer d'attitude, fait un signe négatif.

« Que je ne parte pas ? dit-elle.

— Non, milady, répond-il avec calme.

— Avez-vous oublié que ma présence est une souillure pour cette maison ?

— Nullement, lady Dedlock. »

Elle se dirige vers la porte sans daigner lui répondre, et va sortir, quand M. Tulkinghorn lui dit sans faire le moindre mouvement, sans même élever la voix :

« Ayez la bonté de m'écouter, lady Dedlock ; avant que vous ayez gagné l'escalier, j'aurai sonné la cloche d'alarme, réveillé toute la maison, et je parlerai devant tout le monde, hommes et femmes, maîtres et serviteurs. »

Il l'a domptée, elle se sent défaillir, elle frissonne et porte la main à son front ; cela serait pour tout autre un signe bien incertain : mais l'œil exercé de Tulkinghorn ne s'y est pas trompé, il a vu son indécision, il triomphe !

« Veuillez m'entendre, lady Dedlock, » poursuit l'avoué en lui désignant le fauteuil qu'elle occupait tout à l'heure.

Elle hésite ; il montre le fauteuil une seconde fois, et milady s'assied.

« Lady Dedlock, nos relations sont d'une nature pénible ; mais comme ce n'est pas de mon fait, je ne chercherai point à vous en faire mes excuses. Ma position auprès de sir Leicester vous est si bien connue, que je ne puis pas supposer que vous n'ayez pas depuis longtemps deviné que c'était moi qui devais naturellement faire cette découverte.

— J'aurais mieux fait de partir, monsieur, répond-elle en regardant à ses pieds, et vous auriez mieux fait de ne pas m'avoir retenue.

— Excusez-moi, lady Dedlock, si je vous demande encore une minute d'attention.

— Approchons-nous de la fenêtre, monsieur, car on étouffe dans cette chambre. »

Le regard inquiet dont il suit ses mouvements trahit un instant la crainte de la voir se précipiter de la plate-forme et se briser la tête sur la terrasse ; mais il se rassure en la voyant rester debout près de la croisée où elle ne s'appuie même pas, et regarder tristement les étoiles qui sont à l'horizon.

« Je n'ai pas encore pu prendre une résolution qui me satisfasse, lui dit-il ; je ne vois pas clairement ce que j'ai à faire, et je vous demanderai, quant à présent, lady Dedlock, de garder votre secret, comme vous l'avez fait jusqu'ici, et de ne pas vous étonner si je n'en dis rien à personne. »

Il s'arrête, mais elle ne répond pas.

« La chose est importante, milady ; vous voulez bien, j'espère, m'honorer de votre attention ?

— J'écoute.

— Merci ; j'aurais dû n'en pas douter d'après ce que je sais de votre force de caractère, et ne pas vous adresser une question complètement inutile ; mais j'ai l'habitude de sonder à chaque pas le terrain sur lequel je m'avance. La seule chose qu'il y ait à considérer dans cette affaire, c'est la position de sir Dedlock.

— Pourquoi alors m'empêchez-vous de partir ?

— Précisément à cause de lui, lady Dedlock ; je n'ai pas besoin de vous rappeler son orgueil et la foi profonde qu'il a en votre honneur ; la chute d'une étoile, milady, le surprendrait moins que la vôtre. »

Elle respire une ou deux fois avec précipitation ; mais elle reste immobile, et sa tête ne fléchit pas un instant.

« Je vous déclare, milady, qu'autrefois j'aurais plutôt essayé de déraciner le plus ancien de tous vos chênes, que de chercher à ébranler la confiance que vous inspirez à sir Dedlock ; j'hésite encore aujourd'hui, non pas qu'il puisse douter, la chose est impossible, mais parce que rien ne peut le préparer à recevoir ce coup terrible.

— Pas même ma fuite ?

— Ce serait perdre l'honneur de la famille, lady Dedlock ; il n'y faut pas songer. »

La fermeté qu'il met dans cette réponse n'admet pas d'objection.

« Quand je parle de votre mari, poursuit-il, je pense aussi à la famille ; la baronnie et Chesney-Wold, les ancêtres et le patrimoine, sont inséparables de sir Leicester, je n'ai pas besoin de vous le dire, milady.

— Continuez, monsieur.

— Il faut donc que le secret ne s'ébruïte pas ; comment faire si, en l'apprenant, sir Dedlock est frappé de mort ou devient fou ? Comment expliquer le changement qui surviendrait dans sa conduite, si, par exemple, je lui disais demain matin quelle était la femme dont je lui parlais hier ? c'est alors que l'histoire s'afficherait sur les murs et se crierait dans les rues, milady ; et ce n'est pas vous seule qui en seriez atteinte, vous que je ne considère nullement dans tout cela, mais votre mari, lady Dedlock, votre mari !

« Autre chose encore, poursuit M. Tulkinghorn sans que rien dans sa voix ou ses gestes trahisse la moindre animation : sir Leicester vous est dévoué jusqu'à l'extravagance ; il peut, même en sachant tout, ne pas être capable de vaincre l'engouement qu'il a pour vous ; je pousse les choses à l'extrême ; mais enfin c'est possible ; dans ce cas-là, mieux vaut son ignorance, et pour moi, et pour le sens commun. Tout ceci demande à être pris en considération, et voilà ce qui rend très-difficile de former un plan quelconque. »

Milady regarde toujours les étoiles qui commencent à pâlir, et dont la froide lumière semble l'avoir pétrifiée.

« L'expérience m'a toujours démontré, continue M. Tulkin-ghorn en mettant ses gants dans sa poche, que la plupart des gens auraient beaucoup mieux fait de rester célibataires ; le mariage est au fond des trois quarts de leurs tourments. Je le pensais déjà quand sir Dedlock s'est marié, et je le pense encore aujourd'hui ; mais revenons à notre affaire : les circonstances décideront de ma conduite ; quant à vous, milady, je vous prierai d'agir comme vous l'avez toujours fait, et je m'en rapporte à vos propres inspirations.

— Ma vie doit-elle donc se traîner jour par jour d'après votre bon plaisir ? demande-t-elle sans détourner la tête.

— J'en ai peur, lady Dedlock.

— Pensez-vous que mon martyre soit nécessaire ?

— Je suis toujours sûr de la nécessité des choses que je recommande.

— Ainsi je dois rester sur ce brillant théâtre où j'ai joué pendant si longtemps mon misérable rôle, et cela pour voir tout crouler à votre premier signal ?

— Non pas sans être prévenue, lady Dedlock ; je ne ferai rien sans vous en avertir.

— Nous nous verrons comme autrefois ?

— Absolument, milady.

— Et il me faudra garder mon secret, comme je le fais depuis tant d'années ?

— Je ne serais pas revenu sur cet article ; mais permettez-moi de vous dire, milady, que votre secret n'est pas plus lourd qu'il ne l'était jadis, et que les choses restent dans le même état. Je sais, il est vrai, ce que j'ai longtemps ignoré ; mais je ne crois pas que nous ayons jamais eu grande confiance l'un dans l'autre. »

Milady, qui a fait toutes ces questions comme en rêve, demeure quelques instants silencieuse, et demande ensuite à M. Tulkinghorn s'il a encore quelque chose à lui dire.

« Je serai bien aise, répond l'avoué en se frottant les mains, de recevoir l'assurance que vous acceptez mes arrangements.

— Recevez-la donc, monsieur.

— Très-bien ; je conclus en vous répétant que la seule chose que j'envisage, au cas où je serais forcé d'en venir à informer sir Leicester, est l'honneur du baronnet et celui de la famille ; j'aurais été bien heureux de pouvoir prendre également les intérêts de Votre Seigneurie en considération ; malheureusement, c'est tout à fait impossible.

— Je pourrai, monsieur, rendre témoignage de votre dévouement et de votre fidélité. »

Milady reste immobile quelques moments encore ; puis elle se retourne et traverse la chambre avec la grâce majestueuse qui ne l'abandonne jamais ; M. Tulkinghorn lui ouvre la porte exactement de la même façon qu'il l'eût fait il y a dix ans, et s'incline jusqu'à terre lorsqu'elle passe devant lui. Un regard étrange répond dans l'ombre au salut du procureur ; la porte se referme, et le vieil avoué se dit à lui-même qu'il a fallu à cette femme une force peu commune, pour s'imposer une telle contrainte. Il le

penserait bien davantage, s'il la voyait parcourir toutes les pièces de son appartement, les cheveux épars, les mains jointes et crispées derrière la tête, et la figure bouleversée par la douleur ; surtout, s'il pouvait savoir qu'elle marchera ainsi jusqu'au matin sans interruption et sans fatigue, suivie du pas fidèle qui retentit sur le promenoir du Revenant ; mais il ferme sa fenêtre, tire les rideaux et s'endort ; et à la lueur blafarde qui remplace les étoiles et pénètre dans sa chambre, il paraît assez vieux pour que le fossoyeur averti, prenne sa bêche et vienne creuser sa tombe.

Cette lueur blafarde qui l'éclaire, s'insinue dans le manoir où chacun rêve encore ; où sir Dedlock, dans un accès de majestueuse condescendance, est en train de pardonner au pays repentant, et les cousins, d'entrer dans les emplois publics, principalement dans ceux où l'on palpe de gros émoluments ; où la chaste Volumnia apporte un domaine de cinquante et quelques mille livres à un affreux général dont les fausses dents ressemblent à des touches de piano, et qui fait depuis longtemps l'admiration de Bath et la terreur des autres rendez-vous de plaisir ; où, dans les mansardes, dans les écuries et la basse-cour, l'ambition, plus modeste, rêve de bonheur dans une loge de garde-chasse, ou dans les liens du mariage avec John ou Betty ; le soleil brille et tout s'éveille : les John, les Betty, les vapeurs matinales, les feuilles et les fleurs, les oiseaux et les insectes, les jardiniers, l'herbe des bois, le velours des pelouses et la flamme du foyer de la cuisine, dont la fumée s'élève et tourbillonne dans l'air ; enfin le pavillon se déploie sur la tourelle où repose M. Tulkinghorn, et proclame gaiement au loin que sir Leicester et lady Dedlock sont au château, et qu'on trouvera l'hospitalité dans cette heureuse demeure.

L'avoué se dérobe aux verdoyantes ondulations des grands chênes pour aller retrouver la chaleur nauséabonde et la poussière de Lincoln's Inn ; le moyen qu'il emploie pour aller et venir de chez lui au manoir du baronnet, et réciproquement, est l'un des mystères qui l'entourent ; il arrive à Chesney-Wold comme s'il demeurait à la porte voisine, et rentre à son étude comme s'il revenait de l'audience ; il ne change pas même d'habit avant de partir, et ne parle jamais de son voyage. Ce matin, il s'est glissé hors de la chambre qu'il occupait dans la tourelle, comme le soir il se glisse dans Lincoln's Inn ; et pareil à un moineau de Londres, au plumage enfumé, cet homme flétri et desséché, vieux sans avoir été jeune, tellement habitué à faire son nid dans les replis et les trous de l'humaine nature, qu'il en ignore la grandeur et la bonté, se dirige vers la maison qu'il habite, en pensant à son vieux vin de Porto.

L'allumeur de gaz court de lanterne en lanterne dans le square de M. Tulkinghorn au moment où ce grand prêtre du silence et des nobles mystères entre dans le vieil hôtel qu'il habite, et rencontre, sur la dernière marche de l'escalier, un petit homme souple d'échine et conciliant par nature.

« Est-ce vous, Snagsby ?

— Oui, monsieur Tulkinghorn ; j'espère que vous vous portez bien ? Ne vous trouvant pas, j'allais retourner chez moi.

— Et quel est le motif qui vous amène, Snagsby ?

— C'est quelque chose, monsieur, dont je voudrais vous parler.

— Pouvez-vous me le dire ici ?

— Oui, monsieur.

— Je vous écoute, dit l'avoué en appuyant son bras sur la rampe, tandis qu'il regarde l'éclaireur allumer le gaz de la cour.

— C'est relativement à l'étrangère, reprend M. Snagsby à voix basse et d'un air mystérieux.

— Quelle étrangère ? demande le procureur étonné.

— Cette Française, si je ne me trompe ; je ne connais pas sa langue, mais, à en juger par son extérieur et ses manières, elle m'a paru Française ; d'ailleurs, c'est la femme qui était chez vous lorsque M. Bucket et moi nous eûmes l'honneur de nous trouver un soir dans votre cabinet avec le balayeur.

— Oui, oui, c'est Mlle Hortense.

— Précisément (M. Snagsby tousse derrière son chapeau) ; je n'ai pas beaucoup l'habitude de ces noms étrangers, mais je suis bien sûr que c'est... »

M. Snagsby essaye vainement de répéter le nom qui lui échappe et tousse de nouveau pour s'excuser.

« Et qu'avez-vous à me dire au sujet de cette étrangère ? demande M. Tulkinghorn.

— Ah ! monsieur, répond le papetier en approchant son chapeau de sa joue pour protéger sa confidence, c'est bien pénible pour moi ; je suis heureux en ménage, très-heureux ; du moins autant qu'on peut espérer de l'être ; mais ma petite femme est tant soit peu jalouse, elle est même, pour tout dire, excessive-

ment jalouse ; et vous comprenez qu'une étrangère, d'une tournure aussi distinguée, venant souvent à la boutique et papillonnant sans cesse... je voudrais pouvoir éviter une expression trop forte, — mais véritablement, monsieur, elle papillonne sans cesse autour de la maison, et vous savez... si... n'est-ce pas ? d'ailleurs... je vous en fais juge, monsieur. »

Le papetier dit ces paroles d'un ton plaintif et tousse vaguement pour compléter ses réticences.

« Qu'est-ce que tout cela signifie ? demande M. Tulkinghorn.

— Vous allez voir, monsieur, répond l'infortuné Snagsby, et vous comprendrez ce que j'éprouve en songeant à quel point ma petite femme est irritable. Cette étrangère, dont vous avez prononcé le nom tout à l'heure avec un accent tout français, a probablement saisi le mien pendant l'instant où elle me vit chez vous, car elle a une promptitude d'esprit extraordinaire, et s'est présentée à la maison au moment du dîner. Gusher, notre servante, qui est timide et surtout épileptique, a eu peur de cette femme qui a l'air dur et une certaine façon de parler bien faite pour effrayer un esprit faible. Au lieu donc de refuser la porte à l'étrangère, Guster s'est sauvée, en dégringolant toutes les marches de l'escalier de sa cuisine, où elle est tombée dans un accès comme on n'en voit qu'à elle. Ce fut heureux d'une manière, en ce sens que ma petite femme, très-occupée en bas, me laissa tout seul au magasin, où l'étrangère put me parler sans témoin ; elle me dit alors que ne pouvant parvenir jusqu'à M. Tulkinghorn, dont l'employé (je suppose qu'elle désignait ainsi votre clerc) lui disait toujours qu'il n'était pas visible, elle viendrait chez moi jusqu'à ce qu'elle vous eût vu ; et depuis ce temps-là, comme je le disais tout à l'heure, elle papillonne sans cesse, mais sans cesse, dans

Cook's-Court. Jugez, monsieur, des résultats de cette conduite ; il n'est pas étonnant qu'elle ait donné lieu aux méprises les plus pénibles de la part des voisins, sans parler des soupçons qu'elle éveille dans l'esprit de ma petite femme. Et pourtant, Dieu sait, ajoute le papetier en secouant la tête, que je n'avais jamais songé à la moindre étrangère, si ce n'est pour me rappeler qu'on en voyait autrefois avec un enfant et des balais dans les bras ; ou, comme aujourd'hui, avec des boucles d'oreilles et un tambour de basque ; mais pas autrement que ça, monsieur, je vous assure.

— Est-ce là tout ce que vous vouliez me dire, Snagsby ? demande M. Tulkinghorn, qui a écouté gravement cette plainte.

— Oui, monsieur, répond le papetier, dont la toux complémentaire signifie évidemment : et c'est bien trop pour moi.

— Je ne sais pas ce que peut me vouloir cette demoiselle, à moins qu'elle ne soit folle, dit le procureur.

— Et quand même elle le serait, répond Snagsby, il n'y aurait pas de quoi se consoler d'avoir une étrangère plantée comme un poignard au cœur d'une famille.

— Certainement non, dit l'avoué ; mais rassurez-vous, on arrêtera tout cela ; je suis désolé de ces ennuis dont j'ai été la cause indirecte ; si elle revient encore, envoyez-la ici. »

Le papetier salue à plusieurs reprises, tousse une dernière excuse et s'éloigne, délivré d'un grand poids. M. Tulkinghorn monte chez lui en se disant à lui-même :

« Les femmes sont créées pour donner de l'embarras et mettre tout à l'envers ; ce n'était pas assez de la maîtresse, voilà mainte-

nant le tour de la servante ; mais du moins avec celle-ci, je n'en aurai pas pour longtemps. »

Il entre dans son cabinet, allume une bougie, tire une petite clef de sa poche et ouvre un tiroir où il prend une autre clef qui ouvre un coffre où se trouve une troisième clef, avec laquelle il se prépare à descendre à la cave, où son vieux vin est enfermé, quand il entend frapper à la porte.

« Qui est là ? dit-il ; ah ! c'est vous, mademoiselle ; précisément on me parlait de vous tout à l'heure. Qu'est-ce que vous désirez ? »

Il pose la bougie sur la cheminée de la salle et donne de petites tapes sur sa joue desséchée avec la clef qu'il tient à la main, tandis qu'il adresse ces paroles à Mlle Hortense :

« J'ai eu bien de la peine à vous trouver, monsieur, répond cette féline créature en fermant la porte et en jetant de côté un regard venimeux sur M. Tulkinghorn.

— Vraiment ! dit l'avoué.

— Je me suis présentée bien des fois, monsieur, et l'on m'a toujours répondu que vous étiez sorti ou occupé ; enfin une chose ou l'autre, bref, vous n'y étiez jamais.

— C'était très-vrai.

— Pas le moins du monde ; de purs mensonges !

— Et maintenant que vous m'avez rencontré, mademoiselle, reprend l'avoué en frappant avec sa clef le marbre de la cheminée, si vous avez quelque chose à me communiquer, dites-le vite, s'il vous plaît.

— Vous vous êtes conduit envers moi comme un cancre, monsieur.

— Hein ? fait l'avoué en se frottant le nez avec sa clef.

— Oui, monsieur, comme un cancre, et c'est moi qui vous le dis ; vous m'avez tiré les vers du nez ; vous m'avez demandé de vous montrer la robe que milady m'avait empruntée un certain soir ; vous m'avez fait venir ici avec ce balayeur ; enfin vous m'avez entortillée, attrapée de toutes les manières. Est-ce vrai tout ce que je dis là ? demande Mlle Hortense avec un mouvement saccadé, comme un ressort qui se détend tout à coup.

— Vipère, » dit en lui-même le procureur, qui la regarde avec défiance et qui lui répond :

« Eh bien ! quoi ! je vous ai payée, coquine.

— Vraiment ! dit l'étrangère d'une voix dédaigneuse ; vous m'avez payée ! Les voilà vos deux souverains ; je ne les ai pas changés ; non, monsieur ; et je n'en veux pas encore. Je les refuse, entendez-vous ? et je les jette. »

Elle lance effectivement sur le parquet les deux souverains, qui rebondissent et vont rouler dans les coins où ils s'arrêtent après avoir tournoyé sur eux-mêmes.

« Ah ! vous m'avez payée ! » reprend Mlle Hortense, dont les grands yeux s'assombrissent de plus en plus. « Mon Dieu, oui ! je le reconnais ; vous m'avez donné de l'or ! »

M. Tulkinghorn se gratte la tête avec sa clef, pendant que Mlle Hortense remplit la salle de son rire sarcastique.

« Il faut que vous soyez bien riche pour jeter ainsi votre argent, ma belle amie, répond l'avoué d'un ton calme.

— Oui, je suis riche ; oui, monsieur, riche de haine ; j'exècre milady ; vous le savez bien, n'est-ce pas ?

— Et comment le saurais-je ?

— Faites donc votre étonné ; vous savez parfaitement que j'étais enragée contre elle quand vous m'avez questionnée.

— Je le savais ? dit M. Tulkinghorn en examinant la clef qu'il tient toujours.

— Sans doute que vous le saviez ; j'y vois clair, peut-être ! Vous ne vous êtes adressé à moi que parce que vous en étiez sûr ; et vous aviez raison. Je la dé-teste, dit Mlle Hortense en croisant les bras et en jetant par-dessus l'épaule ce dernier mot au procureur.

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire, mademoiselle ?

— Je suis toujours sans place ; trouvez-m'en une ; et, si vous ne pouvez pas, employez-moi à la poursuivre, à la traquer, à la déshonorer. Je vous aiderai de tout mon cœur. La déshonorer ! c'est tout ce que vous voulez ; est-ce que je ne le sais pas ?

— Il paraît, mademoiselle, que vous savez beaucoup de choses.

— Pensez-vous que je sois assez bête pour croire que vous m'avez fait venir ici, en présence de ce balayeur, simplement à propos d'une gageure ? répond-elle d'un air à la fois ironique et doux, qui se transforme tout à coup en fureur méprisante.

— Fort bien, dit l'avoué toujours impassible, résumons-nous : Vous êtes venue pour me faire une demande que je trouve excessivement modeste ; mais pourtant s'il m'était impossible de vous contenter, que feriez-vous ? Probablement, vous reviendriez à la charge.

— Et encore, et toujours, répond Mlle Hortense en hochant la tête avec colère.

— Et non-seulement vous reviendriez ici, mais vous retourneriez sans doute chez M. Snagsby ?

— Certes, que j'y retournerais ; et encore et toujours, dit-elle convulsivement.

— Très-bien, mademoiselle ; mais, croyez-moi, prenez la bougie et ramassez vos deux pièces d'or qui sont dans le coin, là-bas, derrière le banc du clerc. »

Elle regarde l'avoué par-dessus l'épaule, et croise les bras en riant avec mépris.

« Vous ne voulez pas ?

— Non, je ne veux pas.

— Vous en serez un peu plus pauvre, et moi un peu plus riche ; voilà tout. Regardez bien cette clef, mademoiselle ; c'est la clef de ma cave. Elle est grosse, n'est-ce pas ? mais la clef d'une prison est bien plus grosse encore. Il y a dans cette ville des maisons de correction, dont les portes sont épaisses et dont probablement les clefs sont énormes. J'ai peur qu'il ne soit désagréable pour une femme de votre humeur et de votre activité d'entendre tourner

sur elle pour quelques années une clef comme celles-là. Qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

— Je pense que vous êtes un misérable !

— Sans doute, répond M. Tulkinghorn en se mouchant ; mais je ne vous demande pas l'opinion que vous avez de moi, je vous demande ce que vous pensez d'une prison.

— Est-ce que ça me regarde ?

— Plus que vous ne croyez, mademoiselle, poursuit l'avoué en mettant son mouchoir dans sa poche et en secouant son jabot : la loi, très-despotique en Angleterre, ne permet pas que les citoyens de ce pays soient troublés chez eux, même par la visite d'une femme dont ils repoussent les importunités ; et, sur la plainte qu'ils déposent à ce sujet, la femme en question est enfermée dans une de ces prisons, et soumise à la discipline la plus sévère. Rien qu'un tour de clef ; tenez, madame, et il en faisait le geste avec celle de sa cave.

— En vérité ! dit Mlle Hortense sur le même ton. C'est bien drôle ; mais enfin qu'est-ce que cela me fait ?

— Revenez encore chez moi, ou retournez chez M. Snagsby, et vous l'apprendrez, ma toute belle, répond M. Tulkinghorn.

— Vous me feriez mettre en prison, vous ?

— Peut-être. »

Un peu plus et l'écume monterait aux lèvres de Mlle Hortense, dont la figure de tigresse contraste singulièrement avec le ton enjoué qu'elle affecte.

« Bref, mademoiselle, continue M. Tulkinghorn, je serais désolé d'être impoli à votre égard ; et pourtant, si jamais vous vous présentiez ici, ou là-bas, sans y être invitée, j'en avertirais la police, dont la galanterie est connue, mais qui a une manière infâme, et tout à elle, d'emmener les gens importuns qu'elle traîne par les rues, attachés sur une planche ; oui, ma belle demoiselle, sur une planche.

— Eh bien ! j'essayerai, dit entre ses dents Mlle Hortense en étendant la main ; et nous verrons si vous oserez me faire prendre.

— Et une fois que vous serez sous les verrous, poursuit l'avoué sans faire attention aux dernières paroles de l'étrangère, vous y resterez longtemps.

— Nous verrons si vous l'oserez, dit-elle encore.

— Ce que vous avez de mieux à faire à présent, c'est de partir, continue l'avoué sans avoir l'air de l'entendre ; et regardez-y à deux fois avant de remettre les pieds ici.

— Et vous à deux cents fois, mon bon monsieur, avant de faire ce que vous dites.

— Votre maîtresse vous a chassée comme étant d'un caractère intraitable, ajoute M. Tulkinghorn en reconduisant Mlle Hortense ; faites-y bien attention, et tenez-vous pour avertie ; pensez à mes paroles et rappelez-vous que je tiens toujours mes promesses. »

Elle le quitte sans répondre, sans même tourner la tête.

M. Tulkinghorn attend qu'elle soit sortie pour descendre à son tour, et remonte l'instant d'après avec une bouteille couverte de toiles d'araignées, dont il savoure le contenu à loisir.

43

Je n'osais ni me rapprocher de ma mère, ni lui écrire, dans la crainte de compromettre son repos. L'idée que j'étais pour elle un danger vivant, ranimait parfois la terreur qui m'avait saisie à Chesney-Wold. J'évitais non-seulement de proférer son nom, mais encore d'entendre parler d'elle, tant je craignais de la trahir ; et, plus d'une fois, il m'est arrivé de sortir brusquement pour dissimuler mon trouble. Mais quand j'étais seule, je me rappelais sa voix, et je m'étonnais de l'avoir connue si tard ; je me demandais si je l'entendrais encore, et je parcourais tous les journaux pour y trouver son nom. Combien j'aimais tout ce qui me rapprochait d'elle ! Une fois, je la vis au théâtre ; elle m'aperçut aussi ; mais nous avions beau nous toucher presque, nous n'en étions pas moins séparées l'une de l'autre par un abîme, en face de tout ce monde réuni. Je crus rêver en pensant que j'étais sa fille. Tout est fini maintenant, et je continue mon histoire, qui est celle de la bonté d'autrui. Mon sort a été si heureux ici-bas, que parler de moi c'est dire combien les autres ont été généreux.

Nous étions installées à Bleak-House, et Richard faisait le sujet de toutes nos conversations. Éva souffrait beaucoup de l'injustice de son ami envers le cousin John ; mais elle l'aimait trop pour avoir le courage de le blâmer même de cela. Mon tuteur, du

reste, l'excusait tout le premier. « Rick se trompe, disait-il ; mais vous l'éclairerez, mon enfant, et il reviendra de son erreur. »

J'appris plus tard qu'il n'avait pas seulement compté sur Éva, mais qu'il avait essayé lui-même d'ouvrir les yeux à Richard ; qu'il lui avait écrit, qu'il était allé le voir et lui avait dit tout ce que l'affection et la bonté peuvent inspirer. Notre pauvre ami était resté sourd à toutes ces preuves de désintéressement et d'amitié. S'il avait tort, disait-il, si vraiment il se trompait, il ne demanderait pas mieux que de le reconnaître un jour ; ses soupçons étaient la conséquence du procès. Raison de plus, ajoutait-il, pour s'en occuper sans cesse, afin d'en presser la conclusion. Cette malheureuse affaire dominait tellement son esprit, que chaque observation qui lui était faite ne servait qu'à lui fournir de nouveaux arguments à l'appui de sa conduite. « Aussi vaut-il mieux, disait mon tuteur, ne pas s'occuper de lui que d'essayer de lui faire des remontrances plus nuisibles qu'utiles. »

Comme nous en parlions un soir, je profitai de l'occasion pour dire à M. Jarndyce toutes les craintes que m'inspirait M. Skimpole, et combien je doutais qu'il fût d'un bon conseil. Mon tuteur se mit à rire en me demandant qui jamais aurait l'idée de consulter un pareil individu.

« Peut-être bien Richard, lui répondis-je.

— Oh ! que non, reprit mon tuteur ; il s'amuse de ses divagations pleines d'originalité ; mais quant à lui demander un avis, c'est autre chose ; rassurez-vous, ce vieil enfant ne sera jamais pris au sérieux par personne.

— Et d'où vient qu'il est ainsi ? demanda Éva, qui venait d'entrer au salon et qui avait entendu les dernières paroles de mon

tuteur.

— Il n'a jamais été que sensation et fantaisie, répondit M. Jarndyce. On attachait trop d'importance autrefois à ces qualités qui plurent dans sa jeunesse ; et, au lieu d'en régulariser l'essor, on en a favorisé le développement au préjudice de la réflexion et du bon sens.

— Il est fâcheux, dit Éva, qu'il se soit lié avec Richard. En supposant qu'il ne lui donne pas de mauvais conseils, il n'en est pas moins pour lui un grand sujet de dépense.

— Vraiment ? reprit mon tuteur avec vivacité. Il faut y mettre ordre ; je ne peux pas souffrir ces choses-là.

— Ce qu'il y a de plus regrettable, dis-je à mon tour, c'est qu'il ait placé Richard entre les griffes de M. Vholes, et cela pour un billet de cinq livres que lui a donné ce dernier.

— Comment, cinq livres ! s'écria M. Jarndyce, dont le visage exprima une vive contrariété. Eh bien ! ceci vous peint l'homme. Pour lui, c'est une chose toute simple et qui n'a rien de répréhensible ; le sens moral lui manque, aussi bien que le sentiment des valeurs. Il conduit Richard à M. Vholes, qui lui prête quelque argent ; il n'en voit pas plus long, et la preuve, c'est qu'il est capable de le raconter à la première occasion.

— C'est par lui-même que nous l'avons su, répondis-je.

— Vous voyez bien ! reprit mon tuteur d'un air de triomphe ; j'en étais sûr. Il ne se doute pas de la gravité du fait, et rend compte de cette action avec autant de simplicité qu'il en a mis à la faire ; mais nous irons le voir un de ces jours, et vous compren-

dreux mieux sa nature. D'ailleurs, il faut que je lui parle, et surtout que je lui recommande de ne rien coûter à ce pauvre Richard. »

Quelque temps après, nous partîmes de grand matin pour Londres, et nous allâmes frapper à la porte de M. Skimpole. Il demeurait dans Somers-Town, où il occupait la même maison depuis plusieurs années, grâce probablement à son ami un tel, qui en payait le loyer, à moins que son inaptitude à comprendre les affaires n'eût rendu très-difficile de l'en mettre dehors. Cette maison était aussi délabrée que nous nous y attendions ; plusieurs barreaux manquaient à la grille extérieure, la gouttière était brisée, le marteau dérangé, la sonnette décrochée ; bref, l'empreinte de pas crottés sur les marches de la porte était la seule chose à laquelle on pût reconnaître que cette demeure fût habitée.

Une grosse fille dégoûtante, dont l'embonpoint semblait vouloir sortir par ses vêtements craqués, entrebâilla la porte, et, reconnaissant mon tuteur, nous fit entrer en nous répondant que M. Skimpole était en haut.

Nous montâmes donc, ne trouvant sur les marches que la boue déposée par les allants et les venants. M. Jarndyce entra sans plus de cérémonie, et nous entrâmes avec lui dans une chambre passablement obscure et malpropre, qui ne manquait pas d'un certain luxe bizarre et misérable dans tout l'ameublement. On y voyait un piano, un canapé, une quantité de fauteuils, de coussins, de tabourets, de livres de musique, de journaux, de crayons, de tableaux et de dessins. L'un des carreaux des fenêtres avait été raccommode à l'aide d'un morceau de papier collé avec des pains à cacheter ; mais, sur la table, se trouvaient une assiet-

tée de raisins, une autre de brugnons de serre, des biscuits et un flacon de vin fin.

M. Skimpole, à demi couché sur le sofa, prenait son café dans une tasse de vieux Sèvres en regardant les fleurs qui garnissaient le balcon. Il vint à nous avec sa grâce ordinaire, et, nous faisant asseoir, chose assez difficile, car la plupart des sièges étaient brisés :

« Vous voyez, dit-il, je suis en train de déjeuner ; on ne saurait être plus frugal. Il y a des gens à qui il faut un aloyau de bœuf ou un gigot de mouton dès le matin ; moi, pas du tout. Que j'aie une pêche, une bonne tasse de café, une bouteille de vieux bordeaux, je n'en demande pas davantage ; encore est-ce moins pour les consommer que pour les voir. Ils me font penser au soleil du midi. Allez donc trouver le moindre souvenir solaire dans un rosbif ou un gigot ? Pure satisfaction animale !

— Cette pièce est le cabinet de consultation de notre ami, ou du moins l'aurait été s'il eût exercé la médecine, dit mon tuteur.

— Oui, c'est la cage où l'oiseau chante, répliqua M. Skimpole. De temps en temps des fâcheux lui arrachent quelques plumes et lui rognent les ailes ; mais la gaieté lui reste, et il n'en chante pas moins, ajouta-t-il en nous offrant du raisin.

— Il est magnifique ! dit mon tuteur. C'est un cadeau ?

— Non pas ; c'est un aimable jardinier qui l'a fait venir et qui le vend à tout le monde. La dernière fois qu'il en apporta, pour suivit le vieil enfant, son garçon me fit demander s'il devait attendre l'argent. C'est tout à fait inutile, lui répondis-je, à moins que vous n'ayez du temps à perdre. Mais je n'oublierai jamais la

journée délicieuse que vous me procurez aujourd'hui, je veux l'appeler désormais la Sainte-Clare et la Sainte-Summerson. Il faut que vous voyiez mes filles ; elles seront enchantées de vous connaître. L'une a des yeux bleus ; c'est ma beauté ; la seconde est une brune sentimentale, et la troisième est l'esprit en personne. »

Il se leva pour les faire avertir ; mais mon tuteur lui demanda auparavant quelques minutes d'entretien.

« Autant que vous voudrez, mon cher ami, répondit-il. Vous savez qu'ici l'on ne s'inquiète jamais des heures. Ce n'est pas le moyen, direz-vous, de réussir dans la vie. Assurément, vous répondrai-je ; mais nous n'avons jamais eu la prétention d'y parvenir.

— C'est à propos de Richard que j'ai à vous parler, reprit M. Jarndyce.

— Le meilleur de mes amis, répliqua M. Skimpole. Je ne devrais pas dire cela devant vous, je sais que vous êtes mal ensemble ; mais ce n'est pas ma faute. Il a tant de jeunesse et de poésie, qu'il m'est impossible de ne pas l'aimer, quand même cela devrait vous déplaire.

— Vous avez raison, dit mon tuteur, et je vous remercie de l'affection que vous lui portez. Aimez-le autant que vous voudrez, Harold, mais épargnez sa bourse.

— Je ne demanderais pas mieux ; mais je ne vous comprends pas, répondit M. Skimpole en trempant un biscuit dans son verre.

— J'entends par là, reprit M. Jarndyce, que lorsque vous allez avec lui quelque part, il ne faut pas permettre qu'il paye pour vous deux.

— Que voulez-vous que je fasse ? Il m'emmène, il faut bien que j'aille avec lui ; et comment payerais-je, puisque je n'ai pas d'argent ? Supposez que je demande à un homme : « Combien cela ? » et qu'il me réponde : « Sept schellings et six pence ; » je ne sais pas ce que cela veut dire, pas plus que si on me parlait arabe. Comment voulez-vous que je m'adresse à quelqu'un dans une langue que je n'ai jamais comprise ?

— Dans ce cas-là, dit mon tuteur, à qui cette réponse ne parut pas déplaire, quand vous voyagerez avec Richard, empruntez-moi l'argent dont vous aurez besoin (sans qu'il le sache, bien entendu), et laissez-lui régler vos comptes.

— Mon cher ami, je ne demande pas mieux que de vous être agréable ; mais tout cela me paraît une formalité superflue, un préjugé. D'ailleurs, je croyais que M. Carstone était immensément riche, et qu'il lui suffisait de transférer quelque chose ou de signer une traite ou un billet quelconque pour faire pleuvoir les guinées et les pence.

— Hélas ! non, dit Éva ; bien loin d'être riche, il est pauvre.

— Vraiment ? répondit M. Skimpole en souriant ; vous m'étonnez beaucoup.

— Et d'autant plus pauvre qu'il nourrit une illusion perfide, ajouta M. Jarndyce en posant la main sur le bras de M. Skimpole. Ayez bien soin de ne pas l'entretenir dans cette idée, qui le mènerait à sa perte.

— Vous savez, mon cher ami, que je ne connais rien aux affaires. Ce n'est pas moi qui l'entretiens dans ses idées ; c'est lui qui m'entraîne à les suivre. Il me parle de son procès et déroule à mes yeux la plus brillante perspective, en me demandant ce que j'en pense. Moi, je ne puis qu'admirer, comme j'admire tout ce qui est séduisant ; mais je n'en sais pas plus long, et je ne le lui cache pas. »

La franchise et la simplicité qu'il mettait dans ses paroles produisirent sur moi leur effet accoutumé. Je ne pouvais croire, en l'écoutant, qu'il fût capable de dissimuler quelque chose ou d'influencer quelqu'un ; et cependant, lorsque je me trouvais seule, toutes mes craintes me revenaient malgré moi, et je souffrais de lui savoir des relations avec une personne que j'aimais.

Aussitôt que M. Jarndyce eut terminé ce que M. Skimpole appelait son interrogatoire, celui-ci nous quitta pour aller chercher ses filles, laissant mon tuteur enchanté de nous avoir prouvé son innocence, et revint bientôt, ramenant les trois jeunes ladies et leur mère, qui avait été fort belle et qui n'était plus maintenant qu'une femme délicate à l'air souffrant et dédaigneux.

« Voici Aréthuse, ma beauté, nous dit M. Skimpole ; elle joue du piano et chante, comme son père, des fragments de toute espèce de musique ; Laura, ma sentimentale, qui touche un peu de piano, mais qui ne chante pas ; et Kitty, ma spirituelle, qui chante et ne joue d'aucun instrument ; nous composons, nous dessinons tous un peu et nous n'avons ni les uns ni les autres aucune notion des chiffres. »

Mistress Skimpole soupira en entendant cette dernière phrase, et je crus voir qu'elle regardait mon tuteur en soupirant

ainsi.

« Il est curieux, continua M. Skimpole, d'observer les bizarreries particulières à chaque famille : dans celle-ci, par exemple, nous sommes tous de grands enfants, et c'est moi qui suis le plus jeune ; il faut qu'il en soit ainsi, puisque c'est dans notre nature ; je suis persuadé que miss Summerson, dont la capacité administrative est surprenante, trouve singulier que nous ne sachions pas comment s'apprête une côtelette ; nous ne savons rien dans cette maison en fait de cuisine, et l'usage du fil et des aiguilles nous est complètement inconnu ; mais nous admirons ceux qui possèdent les qualités qui nous manquent, et nous ne voyons pas pourquoi ils nous chercheraient querelle en échange de notre admiration ; leur lot est la sagesse et le nôtre la sympathie ; n'est-ce pas, mes roses ?

— Oh ! oui, papa, dirent les trois sœurs.

— Aimer et sentir, voilà notre rôle au milieu du tohu-bohu de l'existence ; nous avons la faculté de voir le beau et d'y prendre un puissant intérêt, nous regardons et nous sommes vivement impressionnés, que pouvons-nous faire de plus ? Voilà ma beauté, qui épousa il y a trois ans un enfant comme elle et qui depuis lors a donné le jour à deux anges ; tout cela est mal au point de vue de l'économie politique ; mais c'est fort agréable ; c'est une occasion de se réjouir en famille et d'échanger quelques idées sociales ; un jour, ma beauté vint avec son mari s'abriter sous mon toit ; elle y a fait son nid, et ses hirondeaux y sont nés : le temps arrivera où les deux autres feront comme elle, et nous vivrons sans trop savoir comment ; mais nous vivrons heureux. »

Les trois sœurs étaient le portrait de leur père ; même esprit et mêmes idées, ainsi que nous pûmes nous en convaincre, Éva et moi, en causant avec elle pendant que M. Skimpole, qui avait formé le projet de revenir à Bleak-House avec nous, était allé faire ses préparatifs de départ.

« Vous prendrez bien soin de votre maman, dit-il à ses filles lorsqu'il rentra quelques instants après ; elle est très-souffrante aujourd'hui ; quant à moi, je vais passer deux ou trois jours avec Jarndyce, pour entendre chanter les alouettes et conserver ma belle humeur ; vous savez à quelle épreuve elle serait soumise si je ne m'en allais pas.

— Je crois bien, dit l'une des filles.

— Un si vilain homme ! ajouta Laura, venir faire de pareilles scènes, tandis que le ciel est si pur.

— Et l'air si parfumé, poursuivit Aréthuse.

— Un malotru, nous dit M. Skimpole, une espèce de hérisson qui est boulanger dans le voisinage, et à qui j'ai emprunté une couple de fauteuils dont je me trouvais avoir besoin ; il nous les prête ; c'est à merveille ; un beau jour, il les redemande, on les lui rend ; vous croyez qu'il est content ? pas du tout, il répond qu'ils sont usés ; est-il possible, lui dis-je, qu'à votre âge vous ne sachiez pas que les fauteuils sont faits pour servir, et qu'on ne les emprunte que pour s'asseoir dessus ? Mais c'est un être déraisonnable qui, au lieu de me répondre, s'est livré à des excès de langage tout à fait inconvenants. J'essayai alors, non plus de le persuader, mais au moins de le faire partir ; il fait un temps délicieux, repris-je quand il fut un peu plus calme, l'air est embaumé, le ciel est sans nuage ; quelles que soient nos aptitudes, nous

sommes tous les enfants de la nature, et je vous supplie, au nom de cette fraternité qui nous unit, de ne pas interposer plus longtemps entre les fleurs et moi le tableau ridicule d'un boulanger furieux ; il n'en persista pas moins à se placer devant mon soleil, en me menaçant de revenir, et c'est pourquoi je suis enchanté d'esquiver sa visite en allant jouir de la campagne avec ce cher Jarndyce. »

Quant aux ennuis que sa femme et ses enfants pourraient éprouver de la part du boulanger, il n'y pensa pas une seconde ; et disant au revoir à sa famille avec une tendresse pleine de charme, il nous suivit, complètement libre de toute inquiétude ; et fit preuve de tant de verve et d'esprit pendant tout le voyage, qu'Éva et moi nous en fûmes émerveillées, et que le vent d'est, qui tourmentait mon tuteur quand nous quittâmes Somers-Town, avait tourné franchement au sud avant que nous eussions fait deux milles.

À peine arrivé à Bleak-House, M. Skimpole, qui aimait à changer de place comme un enfant, courut au salon bien avant nous, et je l'entendis jouer du piano, chanter des refrains de barcarolles, des fragments d'airs italiens et de mélodies allemandes, jusqu'au moment où nous allâmes le rejoindre ; il se mit alors à causer, mêlant de temps en temps à la conversation quelques phrases musicales, et nous disant qu'il terminerait le lendemain un dessin qu'il avait commencé deux ans auparavant, lorsqu'on remit une carte à M. Jarndyce, qui lut avec surprise le nom de sir Leicester Dedlock.

J'aurais voulu fuir ; mais j'étais paralysée ; je n'eus pas même la présence d'esprit de me retirer avec Éva dans l'embrasement d'une fenêtre ; mon nom fut prononcé par mon tuteur, qui me

présenta au personnage, et c'est comme en rêve que j'entendis la conversation suivante :

« J'ai l'honneur de venir vous voir, monsieur Jarndyce...

— Tout l'honneur est pour moi, sir Leicester.

— Pour vous dire, continua le baronnet en s'inclinant, combien j'ai regretté qu'un sujet de plainte, quelque vif qu'il puisse être, que j'ai contre un gentleman dont vous avez été l'hôte, vous ait empêché, surtout les jeunes ladies qui vous accompagnaient, de visiter mon château de Chesney-Wold et tout ce qu'il peut offrir d'intéressant à des esprits cultivés.

— Je vous remercie mille fois de votre bonté, sir Leicester, pour mon propre compte et pour celui de mes pupilles.

— Serait-il possible, monsieur, que le gentleman dont j'ai parlé plus haut, et que j'évite de qualifier, m'eût fait l'injure de méconnaître mon caractère au point de vous avoir donné lieu de croire que vous ne seriez pas reçu chez moi avec cette courtoisie que les membres de ma famille ont toujours eue dans tous les temps pour les messieurs et les dames qui se présentaient à leur château ? Dans ce cas-là, monsieur, je vous prierais d'être persuadé du contraire de ce qu'on a pu vous dire. »

Mon tuteur se contenta pour toute réponse de faire un signe négatif.

« J'ai été peiné, monsieur Jarndyce, continua d'un air grave sir Leicester, peiné, je vous assure, d'apprendre, par la femme de charge de Chesney-Wold, qu'un gentleman de votre société, qui semble avoir du goût pour les beaux-arts, ait pu être également, pour le même motif, privé d'examiner les portraits de famille

avec tout le soin et l'attention qu'il aurait peut-être désiré leur accorder, et dont quelques-uns d'entre eux l'auraient dédommagé. »

Le baronnet tira une carte de son portefeuille, et, prenant son lorgnon, lut avec un grand sérieux et un léger embarras :

« Monsieur... Hirrold... Hérald... Harold Skampling... Skumpl... Je vous demande bien pardon ! Skimpole.

— Le voici, dit mon tuteur en présentant le gentleman.

— Je suis heureux de vous rencontrer, monsieur Skimpole, afin d'avoir l'occasion de vous exprimer personnellement tous mes regrets, répliqua sir Leicester ; j'espère, monsieur, que lorsque vous vous retrouverez dans le voisinage, vous voudrez bien examiner à loisir tout ce qui pourra vous intéresser à Chesney-Wold.

— Vous êtes trop bon, sir Leicester, dit à son tour M. Skimpole ; après une invitation aussi gracieuse, je ne manquerai certainement pas de visiter une seconde fois votre superbe manoir ; les propriétaires de semblables résidences sont des bienfaiteurs publics. Quand ils sont assez généreux pour offrir à l'admiration de pauvres gens comme nous de véritables trésors, il y aurait de l'ingratitude à ne pas profiter de leurs bienfaits.

— Vous êtes artiste, monsieur ? demanda sir Leicester, qui parut approuver hautement l'opinion de M. Skimpole.

— Non, monsieur, répondit celui-ci ; un amateur, un oisif dans toute la force du terme. »

Sir Leicester, plus enchanté que jamais des sentiments de M. Skimpole, exprima l'espoir qu'il avait de se trouver à Chesney-Wold la première fois que celui-ci viendrait dans le Lincolnshire ; et ajouta qu'il avait été d'autant plus contrarié de ne pas avoir reçu notre visite, que M. Jarndyce était une ancienne connaissance de lady Dedlock, même un parent éloigné, qui avait toujours inspiré à milady une profonde vénération. Mon tuteur répondit quelques paroles qui m'arrivèrent confusément ; sir Leicester parla, je crois, de notre rencontre avec milady à la loge du garde, ce fameux jour d'orage, toussa pour ne pas entendre une observation de M. Skimpole à propos de M. Boythorn, et prit congé de nous avec beaucoup de cérémonie.

Je courus m'enfermer dans ma chambre, où je restai quelques instants fort inquiète de mon trouble, et je m'estimai fort heureuse, quand je revins au salon, d'en être quitte pour quelques plaisanteries sur l'impression que m'avait faite l'illustre baronnet. Mais la possibilité de me retrouver en face de ma mère, peut-être l'obligation de lui faire une visite, jusqu'aux politesses de son mari pour M. Skimpole, tout cela m'effrayait au point que je résolus de confier mon secret à mon tuteur, ne me trouvant plus assez de force pour me priver de ses conseils ; je quittai donc ma chambre après avoir dit bonsoir à Éva, et j'allai rejoindre M. Jarndyce dans la bibliothèque où il passait une heure ou deux à lire avant de se mettre au lit.

« Puis-je entrer ? lui dis-je.

— Certainement, petite femme. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je voudrais bien vous parler de quelque chose qui me concerne.

— Vous savez alors, chère enfant, avec quel intérêt vous allez être écoutée.

— Je n'en doute pas, et j'ai tant besoin de vos conseils, cher tuteur, surtout depuis la visite que vous avez reçue aujourd'hui.

— Celle de sir Leicester ?

— Oui, tuteur. »

Il croisa les bras, et me regardant avec surprise :

« Je n'aurais jamais cru, dit-il en souriant, que vous eussiez le moindre rapport avec le baronnet.

— Moi aussi, je vous assure ; j'étais loin de m'en douter il y a peu de temps encore. »

M. Jarndyce se leva pour aller voir si j'avais fermé la porte, et vint se rasseoir en face de moi.

« Vous souvenez-vous, tuteur, du jour où nous fûmes surprises par l'orage dans le parc de Chesney-Wold, et où lady Dedlock vous a parlé de sa sœur ?

— Parfaitement.

— Elle vous rappela combien elles avaient toujours différé de caractère, et vous dit, n'est-ce pas, qu'elles avaient même fini par se séparer complètement ?

— C'est vrai.

— Pourquoi se sont-elles quittées, cher tuteur ?

— Je n'en sais rien, mon enfant ; elles seules peut-être pourraient vous l'apprendre ; qui jamais a pénétré les secrets de ces

deux femmes ? Vous connaissez lady Dedlock ; si vous aviez pu voir sa sœur...

— Oh ! je l'ai vue bien des fois.

— Vous, Esther ?... »

Il se mordit les lèvres et s'arrêta un instant.

« Lorsque vous m'avez demandé si Boythorn avait été marié, poursuivit-il, et que je vous répondis qu'il avait perdu sa fiancée, morte pour lui comme pour le monde, saviez-vous quelle était la femme dont je parlais ?

— Non, répondis-je tout effrayée de ce qu'il me faisait entrevoir.

— C'était la sœur de milady, répliqua M. Jarndyce.

— Et pourquoi ne l'a-t-elle pas épousé ? dites-le-moi, je vous en prie.

— Elle ne le confia jamais à personne. Mon pauvre ami, désespéré, en fut réduit aux conjectures, et supposa que, blessée dans sa fierté par l'événement qui l'avait séparée de sa sœur, elle avait pris le parti de ne plus reparaître dans le monde ; car, en lui annonçant qu'il ne la reverrait jamais, elle ajoutait que cette résolution lui était imposée par le sentiment du devoir envers un galant homme, dont elle connaissait la susceptibilité en fait d'honneur, susceptibilité qu'elle partageait, et qu'elle conserverait jusqu'à sa mort. Je ne sais pas si elle vit toujours ; mais elle a tenu parole ; et depuis cette époque, non-seulement il ne l'a pas revue, mais personne n'a même entendu parler d'elle.

— Oh ! mon Dieu, m'écriai-je, que de chagrins n'ai-je pas causés !

— Vous, ma pauvre Esther !

— Bien innocemment, tuteur ; et cependant cette recluse dont j'ai gardé le souvenir...

— Non, non, s'écria M. Jarndyce en tressaillant.

— Celle qui m'a élevée enfin, c'était elle, et sa sœur est ma mère. »

J'aurais voulu lui dire tout ce que contenait la lettre que j'avais brûlée à Chesney-Wold ; mais il refusa de l'entendre au moins quant à présent, et me parla avec tant de sagesse et de bonté, qu'il me sembla que jamais je n'avais encore ressenti pour lui autant d'affection que j'en éprouvais alors. Il me reconduisit jusqu'à la porte, où il m'embrassa ; et je pensai avant de m'endormir que je ne serais jamais assez dévouée, assez utile aux autres, assez oublieuse de moi-même pour lui prouver ma gratitude et ma tendresse.

44

Le lendemain matin, mon tuteur m'appela dans sa chambre, et je lui racontai ce qui me restait à lui confier. Nous n'avions pas autre chose à faire, me dit-il, que de garder le secret et d'éviter, autant que possible, de rencontrer sir Leicester ; il comprenait mes sentiments à cet égard, il les partageait même et se chargea d'empêcher M. Skimpole de retourner au château. Quant à ma

mère, il était impossible de la conseiller ou de la secourir. Si les soupçons qu'elle avait conçus, relativement à ce procureur, étaient fondés, et M. Jarndyce n'en doutait pas, il était presque certain qu'elle serait dénoncée ; il connaissait de vue et de réputation l'avoué de sir Leicester, et il était persuadé que c'était un homme dangereux. « Quoi qu'il arrive, me répéta-t-il avec une bonté pleine de sollicitude, n'oubliez pas que vous en êtes innocente et que vous ne pouvez pas l'empêcher. Soyez même bien convaincue que ce n'est pas votre existence qui aura mis sur la voie de cette découverte.

— J'en suis sûre, relativement au procureur, puisqu'il ne m'a jamais vue, répondis-je ; mais il y a deux autres personnes qui m'inquiètent ; et je dis à mon tuteur ce que m'avaient fait supposer les intentions de M. Guppy, dont toutefois le silence me semblait assuré depuis notre dernière entrevue. J'étais moins tranquille en pensant à l'ancienne femme de chambre de ma mère et aux offres pressantes qu'elle m'avait faites d'entrer à mon service.

— Elle est plus à redouter que le jeune homme, me répondit mon tuteur d'un air pensif ; et pourtant il était naturel qu'elle cherchât à se placer.

— Mais elle avait des manières si étranges !

— Assurément il y eut quelque chose de bizarre dans la façon dont elle ôta ses souliers après cette pluie d'orage ; surtout dans le sang-froid qu'elle mit à faire cette bravade qui pouvait la tuer ; mais il y aurait folie à se préoccuper d'une foule de circonstances qui, pour être inexplicables, n'en sont pas moins insignifiantes. Rassurez-vous, petite femme, et dans l'intérêt même de celle pour qui vous vous alarmez, faites taire votre inquiétude et agis-

sez comme à l'ordinaire. Maintenant que je partage votre secret, je veillerai sur elle autant que les circonstances me le permettront ; et, s'il arrive que je puisse lui tendre la main, ou lui rendre le moindre service, je le ferai, soyez-en sûre, par amour pour sa fille. »

Je le remerciai de tout mon cœur, et j'allais partir quand il me pria de rester encore un moment. Je ne sais quelle expression avait sa figure ; mais il me sembla que je pressentais vaguement ce dont il voulait me parler.

« Je songe depuis longtemps au projet que je désire vous soumettre, me dit-il.

— Quel projet, tuteur ?

— J'aurais quelque difficulté à vous le dire de vive voix ; et, comme il a besoin d'être exposé nettement, besoin surtout d'être bien compris, je vous l'écrirai, si vous voulez le permettre.

— Comme vous voudrez, tuteur ; j'accepterai toujours avec joie tout ce que vous me proposerez.

— Voyons, me dit-il avec son joyeux sourire, suis-je en ce moment comme vous m'avez toujours vu ? Aussi ouvert, aussi brave homme que j'ai l'habitude de l'être ?

— Absolument, répondis-je ; car le premier moment d'hésitation passé, il avait retrouvé toute sa franchise et sa cordialité.

— Je n'ai pas l'air de dissimuler quelque chose, de ne pas dire tout ce que je pense, de...

— Pas le moins du monde, cher tuteur.

— Et vous auriez dans mes paroles une confiance pleine et entière ?

— Absolue, m'écriai-je.

— Donnez-moi la main, chère enfant, dit-il en me regardant avec cette bonté qui avait fait ma maison de la sienne dès l'instant où j'y étais entrée.

— Vous m'avez énormément changé depuis ce jour d'hiver où je vous ai trouvée dans la diligence, reprit-il ; et quel bien, depuis lors, ne m'avez-vous pas fait ?

— C'est moi qui vous dois tout, cher tuteur.

— Ne parlons pas de cela, mon enfant.

— Je ne l'oublierai jamais, tuteur.

— Il le faut cependant, reprit-il avec une douce gravité. Oubliez ce que j'ai pu faire et ne vous rappelez qu'une chose, c'est que rien ne pourra me changer à votre égard. En êtes-vous bien convaincue, Esther ?

— Oh ! oui, tuteur.

— C'est beaucoup. C'est même tout ce que je désire ; mais je ne veux pas vous prendre au mot. Pensez à ce que je vous demande ; et si, après y avoir réfléchi, vous êtes bien sûre que rien ne saurait altérer mes sentiments à votre égard, envoyez Charley, d'aujourd'hui en huit, prendre la lettre dont je vous ai parlé ; mais surtout ne l'envoyez pas si vous avez le moindre doute. »

Il me serra la main ; nous nous séparâmes ; et la semaine s'écoula sans qu'il y eût entre nous la moindre allusion à ces pa-

roles. Le soir du huitième jour, aussitôt que je fus seule, je dis à Charley d'aller frapper à la porte de M. Jarndyce et de lui demander de ma part la lettre qu'il avait écrite. Elle monta quelques marches, en descendit quelques autres, traversa plusieurs corridors, et jamais les zigzags de la vieille demeure n'avaient paru plus longs à mon oreille attentive. Elle revint enfin avec la lettre, qu'elle posa sur la table, et se retira immédiatement. J'allai m'asseoir, et je rêvai longtemps avant de prendre la lettre. Je me rappelai mon enfance, les tristes jours que j'avais passés chez ma marraine, et l'instant où, plus abandonnée que jamais, je m'étais trouvée seule, avec mistress Rachaël, auprès du corps glacé de ma tante. Je me revis un peu plus tard au milieu des amies que j'avais à Greenleaf ; et j'arrivai à l'époque où je rencontrai ma chère Éva, dont la tendresse et la beauté faisaient le charme de ma vie. Je me rappelai ce regard bienveillant qui nous avait accueillis à Bleak-House. L'heureuse existence que j'avais menée depuis lors se déroula devant moi ; et je devais tout ce bonheur à un être excellent dont la figure radieuse m'était représentée par cette lettre.

Je déchirai l'enveloppe et je lus avidement les pages qu'elle contenait. Elles exprimaient tant d'affection et de désintéressement que mes yeux s'emplirent de larmes. C'était bien ce que j'avais supposé ; il me demandait si je voulais être la maîtresse de Bleak-House.

Il ne me parlait pas d'amour, bien qu'on sentît sous chaque phrase l'émotion qui l'avait inspirée. Il s'adressait à moi comme si les rôles avaient été changés, comme si la reconnaissance eût été de son côté et les bienfaits du mien. Il me disait que j'étais jeune et qu'il ne l'était plus. Il insistait sur ses cheveux gris et

m'engageait à réfléchir sérieusement avant de me prononcer. Je n'avais rien à gagner à ce mariage, disait-il ; et surtout rien à perdre en refusant d'y consentir. De nouveaux liens n'augmenteraient pas l'affection qu'il avait pour moi ; et, quelle que fût ma réponse, il était sûr qu'elle serait conforme à la raison ; mais il avait cru devoir m'offrir cette nouvelle position après la confiance que je lui avais faite dernièrement, ne serait-ce que pour donner un démenti à l'anathème qu'on avait jeté sur ma naissance. Puis il songeait à l'avenir ; il prévoyait qu'Éva ne resterait pas longtemps avec nous, et que notre vie serait désorganisée. Mais, ajoutait-il, quand même vous penseriez, aujourd'hui, pouvoir devenir la compagne de mes dernières années, je veux que vous preniez tout le temps nécessaire pour délibérer avec vous-même sur ma proposition, et que vous vous rappeliez, en cas de refus, que je resterai pour vous ce que j'ai toujours été ; de même que vous voudrez bien, je l'espère, conserver ici la place que vous y occupez.

Telle était la substance de cette lettre, écrite avec une dignité affectueuse et l'impartialité d'un tuteur exposant à sa pupille l'offre d'un étranger que sa conscience lui faisait un devoir de discuter avec elle.

Mais ce qu'il ne disait pas, c'est qu'à l'époque où mon visage avait toute sa fraîcheur, il s'était abstenu de me faire cette proposition dont il avait déjà la pensée ; que l'altération de mes traits et la découverte de ma naissance n'avaient pas diminué sa tendresse, et qu'il ne m'avait offert son nom et sa fortune que le jour où, sans beauté, je n'avais d'autre héritage que la honte. Je le savais, moi ; et, dans ma gratitude, il me semblait que de lui dévouer toute ma vie serait encore trop peu de chose pour le remer-

cier de tant de générosité. J'étais heureuse de lui prouver enfin ma reconnaissance, et pourtant je pleurais de tout mon cœur ; non pas seulement par excès d'émotion, non pas de la joie qu'une perspective aussi brillante devait causer à une pauvre fille comme moi ; non, j'étais triste et je pleurais comme si tout ce bonheur me faisait renoncer à quelque chose de vague que je n'aurais pas su définir, mais dont la perte m'occasionnait une vive souffrance.

Lorsque j'eus bien pleuré, je me regardai dans la glace, et mes yeux rouges et gonflés m'adressèrent de tels reproches, qu'il me fallut faire un violent effort pour ne pas verser de nouvelles larmes. « Une fois maîtresse de Bleak-House, me dis-je, il faudra que vous soyez toujours gaie, mon Esther. Vous aurez bien des motifs de l'être ; commencez donc tout de suite. »

Je sanglotai encore un peu, seulement parce que j'avais pleuré ; et je me mis à réfléchir, tout en me coiffant pour la nuit. Me voilà donc heureuse pour toujours, pensais-je ; avec de bons amis, une maison, un chez moi ; le pouvoir de faire beaucoup de bien et l'affection du meilleur de tous les hommes ; je me demandai ce qui serait arrivé si M. Jarndyce eût épousé une autre femme ; et cette pensée me faisait entrevoir mon bonheur sous un nouvel aspect ; j'allai prendre mon trousseau de clefs dans ma corbeille, je le fis sonner joyeusement, et le remis à sa place après l'avoir embrassé.

Quelle ingratitude et quelle folie ! m'écriai-je. C'est bien le cas de pleurer au moment où l'avenir, qui pourrait être si triste, devient si beau pour moi ; et, d'ailleurs, qu'y a-t-il de si étrange à ce que je devienne la maîtresse de Bleak-House, en supposant que ce soit l'étonnement qui me fasse pleurer ? Ne me l'avait-on pas prédit en quelque sorte ? Mistress Woodcourt elle-même... Peut-

être est-ce le nom que je venais de prononcer qui les rappela à ma mémoire ; mais je pensai tout à coup à mes fleurs desséchées. Elles n'étaient plus que le souvenir flétri d'un passé qui ne reviendrait jamais ; et cependant il était mieux de ne pas les conserver. J'allai prendre dans le petit salon qui séparait nos deux chambres le livre où je les avais placées. Comme je revenais chez moi, j'aperçus Éva par la porte entr'ouverte ; elle dormait, et j'allai l'embrasser. Une de mes larmes tomba sur son front, et, dans ma faiblesse, je pris les fleurs que je posai sur ses lèvres ; je pensais à l'amour qu'elle avait pour Richard. Qu'y avait-il de commun entre cet amour et mes fleurs ? Je rentrai dans ma chambre ; j'approchai de la bougie mon pauvre bouquet de roses ; et, l'instant d'après, ce n'était plus qu'un peu de cendres.

Le lendemain matin, lorsque j'entrai dans la salle à manger à l'heure du déjeuner, j'y trouvai mon tuteur, qui m'accueillit avec son visage habituel, et dont les manières, libres de toute contrainte, me mirent complètement à l'aise. Plusieurs fois, dans la matinée, je me trouvai seule avec lui, et je pensai naturellement qu'il en profiterait pour me parler de sa lettre. Cependant il n'en dit pas un mot ; le lendemain, il garda le même silence, et plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il parût se souvenir de ce qu'il m'avait écrit ; je me demandai avec inquiétude s'il attendait une lettre de moi en réponse à la sienne, et j'essayai de lui écrire, sans pouvoir m'exprimer comme j'aurais voulu le faire. J'attendis encore, la semaine passa, puis une autre, et nous étions toujours dans la même position. Enfin, un jour où nous devions sortir à cheval, je m'habillai bien vite et je descendis avant Éva ; M. Jarn-dyce était dans le salon, et regardait au dehors ; il se retourna quand j'entrai, et me sourit en disant : « Ah ! c'est vous, petite

femme ! » Puis il regarda de nouveau ce qui avait attiré son attention. J'étais cette fois bien résolue à parler.

« Tuteur, lui dis-je en tremblant, quand voulez-vous avoir la réponse à la lettre que vous avez remise à Charley ?

— Quand elle sera prête, chère enfant.

— Elle l'est depuis longtemps, répondis-je.

— Est-ce Charley qui doit me la remettre ? demanda-t-il d'un air enjoué.

— Non, tuteur, c'est moi qui vous l'apporte. » Et je lui passai mes deux bras autour du cou.

« Est-ce la maîtresse de Bleak-House qui m'embrasse ? demanda-t-il encore.

— Oui, » répondis-je.

Et rien ne parut changer dans nos manières.

Éva descendit ; nous sortîmes tous les trois, et je n'en parlai même pas à cette bien chère amie.

45

Un matin, après avoir terminé toutes les allées et venues qu'exigeaient les soins du ménage, je me promenais dans le jardin avec Éva, lorsqu'en tournant les yeux du côté de la maison, j'aperçus une ombre qui s'y introduisait et qui me parut être celle de M. Vholes. Comme précisément nous parlions de Richard et qu'Éva

me disait son espérance de le voir bientôt renoncer à ce procès, à cause de l'ardeur même qu'il y avait apportée, je me gardai bien de parler à ma pauvre amie de l'ombre que je venais de reconnaître ; mais il y avait à peine quelques minutes que le procureur était arrivé, lorsque Charley, sautant par-dessus les plates-bandes et glissant au milieu des fleurs, me cria, du plus loin qu'elle m'aperçut :

« Miss, voulez-vous venir au salon pour parler à monsieur ? »

Je dis à Éva que j'allais bientôt revenir, et je demandai à Charley s'il n'y avait pas un gentleman avec M. Jarndyce. La chère enfant, dont la syntaxe faisait peu d'honneur à ma manière d'enseigner, me répondit :

« Oui, miss ; celui qu'a venu à Chesney-Wold avec M. Richard. »

Il était impossible de voir deux êtres plus dissemblables que M. Vholes et mon tuteur. L'un, franc et ouvert, ayant la poitrine large, la voix pleine et sonore, se tenant droit et vous regardant en face ; l'autre, froid et dissimulé, rétréci des épaules et légèrement voûté, ayant la voix creuse et une certaine manière d'articuler ses mots comme un poisson qui bâille.

« Vous connaissez M. Vholes, Esther ? » me dit mon tuteur sans y mettre infiniment d'urbanité.

L'avoué se leva, ganté et boutonné comme à son ordinaire, et se remit sur sa chaise en regardant le parquet à quelques pas devant lui.

« M. Vholes, continua mon tuteur en jetant un coup d'œil de défiance à l'homme noir, ainsi qu'à un oiseau de mauvais augure,

nous apporte de tristes nouvelles relativement à notre infortuné Richard. »

Il appuya sur le mot infortuné, comme s'il avait voulu faire entendre que Richard devait une grande partie de son malheur à ses relations avec M. Vholes, qui, sans bouger le moins du monde, porta son gant noir à sa figure jaune dont il écorcha discrètement les boutons rouges.

« Et comme vous êtes l'amie de Richard, poursuivit M. Jarnyce, je serais bien aise d'avoir votre avis sur cette malheureuse affaire. Voulez-vous être assez bon, monsieur, pour redire une seconde fois ce que vous m'appreniez tout à l'heure ?

— Je disais, miss Summerson, reprit donc M. Vholes, qu'en ma qualité de conseiller judiciaire de M. Carstone, j'avais lieu de connaître que la position pécuniaire de ce jeune homme était fort embarrassée ; moins par rapport au montant de la somme exigible que parce que la dette est pressante et que les moyens de M. Carstone pour en acquitter le total se trouvent assez restreints. J'ai détourné pendant quelque temps les poursuites dont il était menacé ; mais chaque chose a des bornes, et je suis arrivé aux dernières limites du possible. J'ai acquitté de ma poche plusieurs petites créances dont il faut nécessairement que je sois remboursé, car je ne suis pas riche, et, de plus, j'ai un vieux père à ma charge dans la vallée de Taunton, sans parler des devoirs que m'impose l'avenir de mes trois filles. Je ne vois pas que M. Carstone puisse sortir de l'impasse où il est engagé, à moins qu'il n'obtienne la permission de vendre son brevet, ce que, dans tous les cas, j'ai cru nécessaire d'apprendre à sa famille.

— Figurez-vous le malheureux n'ayant même plus sa paye d'officier, me dit mon tuteur ; que deviendra-t-il ? Pauvre enfant ! vous le connaissez, Esther ; jamais il n'acceptera rien de moi ; lui offrir quelque chose serait l'irriter davantage. Voyez-vous un moyen ?

— La remarque de M. Jarndyce est malheureusement d'une exactitude rigoureuse, dit M. Vholes en s'adressant à moi. Je ne vois pas qu'on puisse rien faire pour changer la situation actuelle, et je n'ai pas dit qu'il y eût quelque chose à tenter, loin de là ; je suis venu simplement pour vous informer confidentiellement de la position où se trouve M. Carstone, afin qu'on sache bien où il en est et où il va, ayant pour habitude d'agir ouvertement en affaires, et pour unique désir celui de laisser un nom sans tache à mes filles. Si je n'avais consulté que mes propres intérêts, je me serais abstenu de cette démarche, qui n'a rien d'officiel et qui ne rentre nullement dans mes attributions ; j'ose même dire que je suis personnellement étranger à toute cette affaire, qui ne m'intéresse que comme membre de la société, comme fils et comme père de famille. »

Je ne doutais pas, malheureusement, de la vérité des paroles de l'avoué sur la triste position de Richard ; et, tandis que l'homme de loi, s'approchant du feu, chauffait ses gants funèbres, je proposai tout bas à mon tuteur d'aller trouver notre pauvre ami, afin de voir par moi-même ce qu'il y avait à faire. M. Jarndyce m'objecta d'abord la fatigue du voyage ; mais, comme il ne trouva pas autre chose à m'opposer et que je l'assurai, au contraire, du plaisir véritable que j'aurais à remplir cette petite mission, il répondit à M. Vholes que je verrais M. Carstone, dont nous espérions encore sauver la position.

« Vous devez avoir besoin de prendre quelque chose ? ajouta mon tuteur. Veuillez me permettre, monsieur, de vous faire servir une légère collation.

— Merci mille fois, dit l'avoué en arrêtant le bras que M. Jarndyce étendait vers la sonnette : je ne prendrai rien, pas même un verre d'eau ; j'ai l'estomac fort délabré, et je suis en général un bien triste convive. S'il me fallait manger actuellement, je ne sais pas quelle en serait la conséquence ; et maintenant que je vous ai dit avec franchise ce que j'avais à vous communiquer, je vous demanderai, monsieur, la permission de me retirer.

— Plût au ciel, répondit M. Jarndyce avec amertume, qu'il nous fût permis à tous de nous retirer aussi facilement du malheureux procès où nous sommes engagés ! »

M. Vholes, dont les vêtements noirs fumaient devant le feu en répandant une odeur peu agréable, inclina légèrement la tête.

« Nous autres, monsieur, dit-il, qui n'avons pour toute ambition que de laisser une réputation intacte, nous faisons des efforts incessants pour le triomphe des intérêts que l'on nous confie ; du moins, c'est ainsi que j'ai toujours fait pour ma part, et je veux croire que tous mes collègues n'agissent pas autrement. Vous comprenez, miss Summerson, qu'il ne faudrait pas parler de moi dans l'entretien que vous aurez avec M. Carstone.

— Je vous promets de l'éviter, monsieur, lui répondis-je.

— Je vous en serai fort obligé. Adieu, miss ; adieu, monsieur. »

L'avoué toucha la main de mon tuteur et la mienne de son gant noir, qui ne semblait contenir que les maigres doigts d'un squelette, et emporta son ombre au dehors. Je me la figurai tra-

versant, sur l'impériale de la diligence, le paysage inondé de soleil qui nous séparait de Londres, et glaçant les graines au sein de la terre à l'endroit où elle passait.

Il était impossible de ne pas dire à Éva le motif de mon voyage. Ma pauvre amie fut bien triste quand elle sut la position de Richard ; mais elle ne trouva pour lui que des paroles de tendresse et d'excuse ; et, plus aimante que jamais, elle lui écrivit une longue lettre dont elle me pria de me charger.

Mon tuteur avait désiré que Charley m'accompagnât, bien que ce fût inutile ; et le soir même, trouvant deux places dans la malle-poste du comté de Kent, nous roulions vers la mer à l'heure où d'habitude nous étions dans notre lit. C'était à cette époque, où l'on allait encore en diligence, un voyage qui durait toute la nuit ; mais nous étions seules dans la voiture, et j'étais assez préoccupée de la démarche que j'allais faire pour que la route ne me parût pas trop longue. Richard était-il dans une situation aussi désespérée que le prétendait M. Vholes ? Que lui dirais-je, et comment prendrait-il mes paroles ? Tantôt je comptais bien lui être utile ; tantôt, en y réfléchissant, je ne voyais aucun moyen de le tirer d'embarras. Je passais de l'espoir au découragement ; quelquefois je m'applaudissais de ma détermination, et, l'instant d'après, elle me semblait une folie. Bref, la nuit s'était écoulée sans que je m'en fusse aperçue, lorsque nous entrâmes dans les rues étroites de Deal par une matinée tellement brumeuse, qu'on y voyait à peine à quelques pas devant soi. La place, entourée de petites maisons irrégulièrement construites, et encombrée, en certains endroits, de cabestans, d'ateliers, de bateaux, de palans, de cordages, au milieu desquels se trouvaient de larges espaces où l'herbe couvrait la grève, offrait le plus triste as-

pect qu'on pût imaginer. La mer se soulevait péniblement sous l'épais brouillard qui la voilait à nos yeux ; et rien ne bougeait sur le rivage, si ce n'est quelques cordiers matineux, qui, entourés d'une ceinture de chanvre, semblaient résolus, par ennui de leur vie présente, à se filer eux-mêmes en forme de câble et de cordage, pour changer d'existence ; mais quand nous fûmes installées près d'un bon feu, dans une bonne chambre bien close, et confortablement assises devant un déjeuner appétissant, car il était trop tard pour se coucher, Deal nous parut beaucoup moins triste. Le brouillard se dissipa peu à peu, et, comme un rideau qui se lève, nous laissa voir une quantité de vaisseaux dont jusque-là nous n'avions pas le moindre soupçon. Je ne sais plus à quel chiffre se montait leur nombre suivant ce qui nous fut dit alors, mais quelques-uns me semblèrent d'une grandeur imposante ; surtout un beau trois-mâts qui arrivait des Indes, et qui était dans le port depuis la veille au soir. Enfin, quand le soleil brilla entre les nuages, créant de petits lacs argentés au milieu des flots sombres, quand sa lumière vint éclairer tous ces navires et que les bateaux se détachèrent du rivage pour le service du port, le spectacle animé que nous avions sous les yeux fut vraiment admirable. Une foule de petites barques entourait ce beau navire des Indes, et nous pensions à la joie que devaient éprouver les passagers de se voir enfin au terme de leur voyage. C'était pour Charley une source inépuisable de questions qu'elle m'adressait avec curiosité sur la distance qu'il y avait de Londres à Calcutta, sur la chaleur qu'il y faisait, sur les tigres, les serpents ; et comme elle retenait beaucoup mieux la géographie et l'histoire naturelle que la grammaire, je lui appris tout ce que je savais à cet égard. Je lui dis, en outre, qu'il arrivait souvent que le vaisseau fût brisé par la tempête sur des rochers où l'intrépidité d'un seul homme

parvenait quelquefois à sauver tous les autres ; l'enfant m'ayant demandé comment cela pouvait se faire, je lui racontai le naufrage qui avait eu lieu précisément dans l'océan Pacifique, traversé par ce beau trois-mâts, et dont je devais les détails à la pauvre miss Flite.

J'avais d'abord pensé à faire prévenir Richard, mais je crus qu'il valait mieux le surprendre ; comme il demeurait à la caserne, je craignais que la chose ne fût difficile et nous allâmes reconnaître les lieux ; mais tout était fort tranquille dans la cour, et un sergent auquel je m'adressai me fit conduire par un soldat, qui, m'ayant fait monter quelques marches, frappa discrètement à une porte.

« Qu'est-ce que c'est ? » dit une voix qui m'était bien connue.

Je laissai Charley dans le corridor, et, entr'ouvrant la porte :

« C'est dame Durden, répondis-je ; peut-elle entrer ? »

Richard, au milieu d'un pêle-mêle incroyable d'habits, de livres, de bottes, de brosse, de portemanteaux gisant par terre, écrivait quelques lettres ; il était à demi vêtu, ne portait pas d'uniforme, avait les cheveux en désordre et le visage bouleversé.

Néanmoins il se leva dès qu'il m'eut aperçue et me prit dans ses bras avec effusion. Pauvre Richard ! il fut toujours le même pour moi et me reçut jusqu'à la fin avec quelque chose de son ancienne gaieté.

« Comment c'est vous ? je ne m'attendais guère à vous voir, s'écria-t-il ; et par quel hasard êtes-vous ici, dame Durden ? il n'y a rien de nouveau ? Éva se porte bien ? »

— Parfaitement, Richard ; elle est plus adorable que jamais.

— Ah ! reprit-il en se laissant tomber sur sa chaise ; ma pauvre cousine !... je vous écrivais, Esther. »

Si jeune et si beau, et pourtant si défait et les yeux si hagards, tandis qu'il froissait dans sa main le papier qu'il avait pris sur la table !

« Est-ce avec l'intention de déchirer votre lettre, que vous vous êtes donné la peine de m'écrire ? lui demandai-je.

— Oh ! répondit-il en faisant un geste de désespoir, l'état où vous voyez cette chambre vous en dit bien assez. »

Je l'engageai doucement à ne pas se laisser abattre, et je lui dis qu'ayant appris par hasard qu'il se trouvait dans l'embarras, j'étais venue pour en causer avec lui et pour voir ce qu'il y avait à faire.

« Toujours la même, dit-il, mais vous n'y pouvez rien ; je quitte l'armée aujourd'hui ; j'ai la permission de vendre mon brevet, et dans une heure je serai parti d'ici. Encore une chose tombée dans l'eau. Il ne me reste plus qu'à entrer dans l'Église pour avoir parcouru le cercle des professions libérales.

— Vous n'en êtes pas là, Richard, m'écriai-je.

— Si vraiment ; d'ailleurs mes chefs me voient partir sans regret ; et ils ont bien raison ; car je ne conviens nullement pour faire un militaire ; je n'ai d'intelligence, de cœur et d'activité que pour une seule chose ; et, en supposant que la bombe n'eût pas éclaté maintenant, il aurait fallu rompre tôt au tard avec une carrière qui d'un moment à l'autre pouvait m'envoyer au loin ;

comment partir, quand je sais par expérience qu'il est impossible de se fier même à Vholes, si l'on n'est pas toujours sur ses épaules ? »

Il devina ce que j'allais dire, et prenant ma main dont il me ferma la bouche :

« N'en parlons plus, continua-t-il ; entre nous, vous le savez, dame Durden, il y a deux sujets que nous ne devons pas aborder : l'un est M. Jarndyce ; quant à l'autre, c'est vous qui me l'avez défendu ; appelez ça de la folie, si vous voulez ; je vous répondrai que ce n'est pas ma faute et qu'il m'est impossible d'en guérir ; mais c'est au contraire de la sagesse, et la seule chose dont j'aie à m'occuper. Quel malheur que je me sois laissé détourner de la route que je devais suivre ! et comment pourrais-je y renoncer aujourd'hui après y avoir déjà consacré tant de temps, de soins et de peine ! Je sais bien quelqu'un à qui cela ferait plaisir, mais ce n'est pas un motif pour renoncer à mes droits. »

Je pensai qu'il valait mieux ne pas l'irriter davantage en essayant de le contredire, et je lui remis la lettre qu'Éva m'avait donnée pour lui.

« Dois-je la lire à présent ? » demanda-t-il.

Sur ma réponse affirmative, il en brisa le cachet, la posa sur la table, et appuyant son front sur sa main, il en commença la lecture. Un instant après, il porta son autre main à sa tête pour me cacher son visage ; puis il se leva comme s'il n'y eût pas vu à la place qu'il occupait, et s'approcha de la fenêtre. Quand il eut terminé sa lecture, il revint auprès de moi, et je vis des larmes dans ses yeux.

« Vous savez ce qu'elle me dit ? reprit-il d'une voix plus douce et en baisant la lettre, qu'il tenait toujours.

— Oui, répliquai-je.

— Elle m'offre la petite fortune dont elle jouira bientôt (précisément la somme que j'ai déjà dépensée), afin, dit-elle, que je puisse payer mes dettes et garder mon brevet.

— Je sais, lui dis-je, que votre repos est tout ce qu'elle a de plus cher ; c'est un si noble cœur !

— Oh ! oui, noble et pur ! Que je voudrais être mort ! »

Il retourna près de la fenêtre pour me dissimuler son émotion.

« Et c'est un pareil cœur, reprit-il après quelques instants de silence, que cet homme voulait éloigner de moi ! La pauvre enfant ! ajouta-t-il avec une indignation croissante ; elle me fait cette offre généreuse, de la maison même du sieur Jarndyce, et probablement par le conseil dudit individu, afin de me séduire et d'acheter ainsi la renonciation à laquelle on est intéressé.

— Richard, c'est indigne ! » m'écriai-je à mon tour.

C'était la première fois que je me fâchais contre lui, et ma colère ne dura qu'une seconde.

« Je vous en prie, lui dis-je, ne me parlez pas ainsi, Richard. »

Il reconnut ses torts et me demanda pardon mille fois de la manière la plus franche et la plus chaleureuse ; puis s'asseyant à côté de moi :

« Je n'ai pas besoin de vous dire, poursuivit-il, que je ne puis pas accepter l'offre de ma cousine. D'ailleurs, à quoi bon ? J'ai là

des papiers qui vous donneront la preuve qu'il faut absolument que je renonce à l'uniforme ; et c'est une consolation pour moi, au milieu de tous mes ennuis, de songer qu'en surveillant mes intérêts je servirai ceux d'Éva. Ils sont les mêmes que les miens, Dieu merci ; Vholes ne peut agir en mon nom sans travailler pour elle. Et si je pouvais disposer de sa petite fortune, croyez bien que je n'en détournerais pas une obole pour conserver une carrière à laquelle je ne conviens pas, qui ne m'intéresse nullement et dont je suis dégoûté. Je ferais de son argent un bien meilleur emploi, et qui du moins promettrait un avenir plus brillant dont elle aurait sa part. Ne vous inquiétez pas ; je n'ai qu'une chose dans l'esprit, et je m'y dévouerai complètement. Je ne suis pas à bout de ressources ; une fois libre et possédant le prix de mon brevet, j'amènerai à composition les usuriers qui aujourd'hui ne veulent rien entendre et réclament à toute force le montant de leurs créances. Allons, un peu d'espoir. Vous porterez à Éva une bonne lettre qui la consolera, et soyez bien persuadée que tout ne va pas aussi mal que vous l'avez pensé. »

Je ne dirai pas quelle fut ma réponse ; elle n'offrirait aucun intérêt, car elle n'avait rien de bien remarquable ; mais elle venait du cœur. Il m'écouta patiemment, avec bonté, même avec émotion, et n'en persista pas moins dans les sentiments qu'il m'avait exprimés, et que tous mes raisonnements paraissaient au contraire fortifier de plus en plus. Mon voyage n'avait donc eu d'autre résultat que de me confirmer dans mes tristes prévisions ; et c'est avec la douleur d'avoir fait une démarche inutile que je suivais le bord de la mer avec Charley pour regagner notre hôtel. À quelques pas devant nous, la foule se pressait autour de quelques officiers de marine qui abordaient au rivage, sur une chaloupe du trois-mâts nouvellement arrivé. Ces officiers mar-

chaient avec lenteur et causaient, le sourire aux lèvres, en regardant autour d'eux, comme s'ils avaient ressenti une joie profonde de se retrouver en Angleterre.

« Charley ! m'écriai-je tout à coup, viens vite. »

Je l'entraînai si rapidement qu'elle en fut toute surprise, car dans l'un de ces visages bronzés par le soleil, j'avais reconnu celui de M. Allan Woodcourt, et j'avais peur qu'il ne m'eût aperçue. Je ne voulais pas qu'il me vît ainsi défigurée. Toute ma force, toute ma raison m'avaient abandonnée ; et pourtant quel motif pouvais-je avoir d'éviter M. Woodcourt, et qu'importait ma laideur ou ma beauté aux relations qui existaient entre nous ?

« Esther, me dis-je, ce n'est pas là ce que vous aviez résolu. »

Et me calmant peu à peu, je finis par retrouver mon courage.

Les officiers vinrent à l'hôtel ; je les entendis parler sur l'escalier, je reconnus leurs voix, et parmi elles celle de M. Woodcourt. C'eût été un grand soulagement pour moi de revenir à Bleak-House sans lui avoir parlé ; mais je voulais au contraire surmonter cette faiblesse ; et, relevant mon voile, c'est-à-dire le baissant à moitié, je fis porter au docteur une de mes cartes, sur laquelle j'avais écrit que je me trouvais à l'hôtel avec M. Carstone. Il monta immédiatement, et je lui dis combien j'étais heureuse d'être la première à lui souhaiter la bienvenue.

« Vous avez couru de bien grands dangers, monsieur, depuis votre départ, continuai-je ; mais on ne peut pas dire que ce naufrage ait été pour vous un malheur, puisqu'il vous a fourni l'occasion d'être aussi brave que généreux. Nous avons appris tous ces détails avec le plus vif intérêt, et c'est la pauvre miss Flite, une de

vos anciennes clientes, qui m'en a donné connaissance, après une maladie fort grave que j'ai faite à cette époque. »

Je me sentais maintenant si à l'aise, que je relevai mon voile tout à fait.

« Pauvre miss Flite ? va-t-elle toujours à l'audience ? demanda M. Woodcourt.

— Toujours, répondis-je ; elle a conservé pour vous une gratitude bien vive. C'est une excellente créature, dont j'ai été à même d'apprécier l'affection.

— Vraiment, dit-il, vous l'avez trouvée bonne et affectueuse ? J'en suis bien heureux ! »

Il était si triste pour moi de l'altération de mes traits, qu'à peine s'il pouvait s'exprimer.

« J'ai été, je vous assure, profondément touchée de l'intérêt qu'elle m'a témoigné à l'époque dont je parlais tout à l'heure.

— J'ai appris avec beaucoup de peine que vous aviez été malade.

— Oh ! très-malade.

— Mais vous êtes tout à fait remise ?

— Complètement ; j'ai retrouvé mes forces et ma gaieté. Vous savez, d'ailleurs, combien notre vie est douce avec M. Jarndyce, et quand on n'a rien à désirer, il est facile de recouvrer la santé. »

Il me sembla qu'il avait plus de commisération pour moi que je n'en avais moi-même, et la nécessité où je me trouvais de le rassurer doublait mon courage et m'inspirait un calme nouveau.

Je lui parlai de sa traversée, du séjour qu'il avait fait en Asie, et lui demandai s'il avait le projet d'y retourner.

Il me répondit que la chose était au moins douteuse ; qu'il n'avait pas trouvé que la fortune se montrât plus favorable pour lui aux Indes qu'en Angleterre, et qu'il en revenait simple chirurgien de marine comme il était parti.

L'arrivée de Richard interrompit cette conversation. Mon pauvre ami avait toujours eu beaucoup d'amitié pour M. Woodcourt, et le revit avec un plaisir évident. Malgré cette joie sincère, qui donnait à son visage une expression toute différente de celle qu'il avait eue en causant avec moi, je m'aperçus que M. Woodcourt le regardait fréquemment et l'examinait avec attention, comme s'il avait trouvé dans sa figure quelque chose dont il était inquiet. Richard, qui venait à Londres avec nous, proposa au docteur de nous accompagner ; mais celui-ci ne pouvait partir que le lendemain, et regretta vivement d'être obligé de rester. Toutefois il accepta notre dîner. Il avait repris ses manières habituelles, et je me félicitais d'avoir triomphé de la répugnance que j'avais eue tout d'abord à paraître devant lui. Son inquiétude pour Richard semblait avoir augmenté. Je ne savais pas jusqu'à quel point j'avais le droit de lui raconter franchement la position de M. Carstone, et pourtant je crus nécessaire de lui en dire quelques mots. Profitant donc du moment où Richard faisait charger ses bagages, je lui parlai brièvement de la rupture de notre pauvre ami avec M. Jarndyce, et de la folle ardeur avec laquelle il se livrait à ce malheureux procès.

« Vous l'avez trouvé bien changé ? lui dis-je.

— Extrêmement, » répondit-il en secouant la tête.

Je me sentis rougir tout à coup, mais ce fut l'affaire d'un moment.

« Ce n'est pas, continua M. Woodcourt, qu'il soit précisément changé au physique ; mais ses traits ont une expression étrange qu'ils n'avaient pas autrefois ; et je n'ai jamais rencontré, chez un homme de son âge, le regard que je lui trouve aujourd'hui. C'est un mélange d'anxiété fébrile et de découragement qui fait pressentir un désespoir dont le germe existe et peut se développer d'un moment à l'autre.

— Vous ne pensez pas qu'il soit malade ?

— Non ; il a l'air assez robuste de corps.

— Hélas ! je connais trop les motifs qui ébranlent son moral. N'allez-vous pas à Londres, monsieur Woodcourt ?

— Demain matin, miss.

— Richard vous a toujours aimé. Ce dont il a le plus besoin, c'est un ami. Voyez-le quelquefois, je vous en prie ; soutenez-le de vos conseils ; vous ne savez pas quel service vous nous rendrez. Éva, M. Jarndyce et moi-même nous vous en aurons une bien vive reconnaissance.

— Miss Summerson, reprit-il avec plus d'émotion qu'il n'en avait montré jusqu'alors, je vous promets devant Dieu d'être pour lui un ami sincère, et de veiller sur lui comme sur un dépôt sacré.

— Merci, lui dis-je les yeux mouillés de larmes ; elle a pour lui tant d'amour ! Nous l'aimons tous ; mais Éva bien plus encore. Je lui rapporterai vos paroles, et cette chère enfant vous bénira.

— Woodcourt, dit Richard qui accourait au même instant pour me chercher, lorsque vous serez à Londres, permettez que j'aille vous voir.

— Comment donc ! Je n'y ai plus maintenant d'autre ami que vous, Richard. Où vous trouverai-je ?

— Je n'en sais trop rien. Dans tous les cas, on vous le dira chez Vholes, Symond's-Inn.

— À merveille ; j'irai vous voir aussitôt après mon arrivée. »

Lorsque je fus dans la voiture, au moment où Richard allait y monter, M. Woodcourt posa la main, en tournant les yeux vers moi, sur l'épaule de son nouvel ami ; je compris qu'il me renouvelait sa promesse. Je le remerciai du regard, et, dans celui qu'il m'adressa lorsque les chevaux partirent, il y avait tant de regrets pour ma beauté perdue, que j'en fus heureuse comme un mort qui visiterait les lieux où il vivait jadis, et qui reconnaîtrait qu'on ne l'y a point oublié tout à fait.

46

Les ténèbres couvrent Tom-all-alone's ; grandissant toujours depuis que le soleil a baissé, elles ont fini par envahir tous les vides. Quelques lumières, qui maintenant sont éteintes, ont brûlé d'abord çà et là dans ces bouges, languissant comme la flamme de la vie au milieu de cet air infect et prêtant comme elle leur sinistre clarté à d'horribles créatures. La lune a jeté un regard morne et froid sur cet amas de ruines immondes ; mais elle a passé. Tout est noir, et Tom-all-alone's, profondément endormi,

est immobile sous le poids du plus affreux cauchemar qui soit sorti de l'enfer.

Que de brillants discours n'a-t-on pas faits au Parlement et ailleurs relativement à lui ? Que de disputes violentes au sujet des moyens à employer pour le sortir de la fange ! Est-ce de vive force qu'on le fera rentrer dans la voie commune, ou s'en tiendra-t-on à de simples mesures administratives ? faut-il s'en rapporter à l'Église ou l'abandonner à l'influence des laïques ? sera-t-il exproprié ? l'enfermera-t-on pour l'instruire, ou cassera-t-il des pierres sur les routes ? Et pendant que les théories s'agitent, le vieux Tom croupit dans l'abîme où il s'enfonce de plus en plus.

Mais il a sa vengeance, que les vents eux-mêmes se chargent de répandre. Il n'est pas une goutte de son sang corrompu qui ne porte quelque part la contagion et la mort. Cette nuit, il souillera les veines de quelque illustre famille, et Sa Grâce ne pourra pas dire : « Non ! » ni repousser l'infâme alliance. Il n'est pas un atome de sa bave, pas une molécule de l'air pestilentiel qu'il respire, pas une de ses infamies et de ses douleurs, de ses misères, de ses impuretés qui ne rejaillisse sur tous et n'aille, à travers les différentes couches de l'ordre social, atteindre l'être le plus fier de son rang et de ses titres. Oh ! je vous le dis, Tom all-Alone's est vengé par la souillure qu'il impose, par son ignorance même, sa dégradation et ses crimes.

On se demande s'il est plus hideux la nuit que le jour ? Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, plus on le voit, plus on le trouve repoussant ; et mieux vaudrait, pour l'honneur de la Grande-Bretagne, que le soleil, qui va bientôt paraître, se couchât quelquefois sur les possessions anglaises que de jamais se lever sur une semblable monstruosité.

Un gentleman, qui préfère sans doute errer à l'aventure, plutôt que de compter les heures dans un lit où il ne peut dormir, traverse Tom-all-alone's au point du jour ; il s'arrête souvent et regarde autour de lui avec surprise. Ce n'est pas la curiosité seule qui l'attire, car l'intérêt et la pitié brillent au fond de ses yeux noirs. Il paraît, d'ailleurs, comprendre cette misère, et l'avoir étudiée depuis longtemps.

De chaque côté du cloaque fétide qui forme la rue principale de cet endroit infâme, les maisons délabrées sont silencieuses. Personne ne bouge ; tout dort, excepté lui. Cependant une femme est assise sur les marches d'une porte ; il l'aperçoit et se dirige de ce côté. En s'approchant, il croit voir qu'elle a fait une longue route : ses pieds sont couverts de boue ; l'un d'eux est enveloppé de linges ; elle a près d'elle un paquet et sommeille peut-être, car elle ne paraît pas entendre les pas qui s'avancent. Lorsqu'il arrive auprès de cette femme, Allan Woodcourt la regarde et s'arrête.

« Que faites-vous là ? dit-il.

— Rien, monsieur.

— Vous n'avez donc pas pu vous faire ouvrir ?

— J'attends qu'on soit levé dans c't' autre maison là-bas, un garni, répond-elle avec douceur ; et je suis venue m'asseoir ici pour que le soleil me réchauffe quand il va paraître.

— Vous m'avez l'air bien fatiguée, et je souffre de vous voir dans la rue.

— Merci, mon bon monsieur ; ça ne fait pas grand'chose. »

L'habitude qu'il a de parler aux pauvres et de se montrer simple et bon à leur égard ; d'éviter cet air de protection, de condescendance ou même d'enfantillage que certaines gens croient devoir prendre avec eux, lui a fait gagner immédiatement la confiance de cette femme.

« Laissez-moi voir ce que vous avez au front, lui dit-il. N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal ; je suis médecin. Vous avez reçu un mauvais coup, pauvre femme ; la peau est profondément entamée. Vous devez beaucoup souffrir ?

— Un peu, dit-elle en essuyant une larme.

— Permettez que je vous panse. Ne craignez rien ; mon mouchoir ne peut pas vous blesser.

— J'en suis bien sûre, mon bon monsieur.

— Votre mari est donc briquetier ? dit-il après avoir pris sa trousse dans sa poche et en procédant au pansement de la blessure.

— Comment savez-vous ça ? répond la femme avec surprise.

— La couleur de la terre qui couvre votre paquet et vos vêtements l'indique ; je sais en outre que les briquetiers vont d'un lieu à un autre pour y chercher de l'ouvrage, et qu'ils sont en général assez durs pour leurs femmes. »

La pauvre créature lève les yeux comme pour protester contre cette assertion et faire entendre que ce n'est pas son mari qui lui a donné ce mauvais coup.

« Où est-il à présent ? demande M. Woodcourt.

— Il s'est fait arrêter la nuit dernière, seulement pour vingt-quatre heures, et doit venir me chercher au garni où je vais l'attendre.

— Il pourra bien se faire mettre en prison pour plus longtemps s'il continue à vous maltraiter de la sorte ; mais vous lui pardonnez, pauvre femme, et je ne dirai pas un mot de plus, si ce n'est que j'aurais voulu qu'il fût digne de votre bonté. Avez-vous de jeunes enfants ?

— Non, monsieur ; mais Lize en a un, et je l'aime comme s'il était à moi.

— Demeurez-vous loin d'ici ? demande-t-il encore après avoir terminé son pansement.

— Nous demeurons à Saint-Alban, à vingt-deux ou vingt-trois milles de Londres. Connaîtriez-vous ce pays-là, monsieur ?

— J'en ai beaucoup entendu parler. Mais avez-vous de l'argent pour payer votre garni ?

— Oui, monsieur. »

Elle lui montre effectivement quelques pièces de monnaie, et le remercie de ses soins. Le docteur lui répond qu'il est heureux d'avoir pu lui être utile, et s'éloigne en lui souhaitant le bonjour. Tom-all-Alone's est toujours profondément endormi, et rien ne bouge.

Mais si, voici quelque chose qui remue ! en revenant sur ses pas vers l'endroit d'où il a d'abord aperçu Jenny, Allan voit venir de son côté un individu couvert de haillons qui se traîne le long du mur, les mains en avant, en regardant autour de lui, comme

s'il avait peur que quelqu'un ne le reconnût. C'est un jeune homme, presque un enfant. Sa figure est d'une maigreur excessive, et ses yeux, creusés par la fièvre et la faim, ont un éclat singulier. Il est tellement occupé tout entier de se glisser en cachette le long de la muraille, que l'apparition d'un gentleman dans Tom-all-alone's ne l'arrête même pas ; il se cache le visage derrière sa manche en guenilles, et passe de l'autre côté de la voie fangeuse, où il continue de ramper avec inquiétude. Ses vêtements, dont il serait impossible de reconnaître la forme primitive, pendent en lambeaux autour de lui, comme un paquet de feuilles mortes, pourries au fond de quelque marécage.

M. Woodcourt le regarde et croit avoir déjà vu cette figure. Il ne pourrait pas dire en quel endroit ; mais assurément il a rencontré ce malheureux quelque part ; peut-être à l'hôpital ou dans un lieu de refuge. Et tandis qu'il cherche à rappeler ses souvenirs en s'étonnant lui-même de la persistance qu'il met à vouloir préciser un fait de si mince importance, il entend derrière lui des pas précipités, se retourne et voit le pauvre garçon fuyant à toutes jambes, poursuivi par la femme du briquetier, qui lui crie :

« Arrêtez-le, monsieur, arrêtez-le ! »

Croyant que le misérable a pris à la pauvre femme son argent ou son paquet, le docteur se place devant le fuyard pour lui barrer le passage ; mais celui-ci fait un crochet, se baisse et lui échappe. Allan se met à courir ; il va l'atteindre, lorsqu'un nouveau crochet et un nouveau plongeon sauvent encore le fugitif. La lutte recommence ; elle continue. Dix fois le docteur est sur le point de saisir le malheureux, qui parvient toujours à l'éviter, quand, acculé dans une impasse, le pauvre garçon va rouler au

pied d'une vieille palissade de planches pourries, et, tout essoufflé, regarde en tremblant celui qui vient de le rattraper.

« Vous voilà donc, enfin, malheureux Jo ! s'écrie la femme du briquetier hors d'haleine.

— Jo ! répète M. Woodcourt en le regardant avec attention ; Jo ! mais certainement c'est lui que j'ai vu à l'enquête du coroner.

— Ben sûr que j'veus ai vu à l'encrête, balbutie le pauvre garçon. Quoi qu'veus avez à faire d'un misérab' comme moi ; j'suis t'y pas assez malheureux ? Qué qu'veus voulez que j'fasse et que j'devienne ? I m'ont chassé de partout, les uns après les autres, que j'suis si las, qu'j'en ai pus qu'la peau et les os. L'encrête, mais c'était pas d'ma faute ; j'avais rin fait. Il était bon pour moi, ben bon, seulement ; j'n'avais qu'lui à qui parler sur terre. C'est i'moi qui l'y aurais souhaité du mal ? que j'aurais voulu être péri à sa place ; et j'sais pas pourquoi qu'j'ai pas encore piqué eun'tête dans l'iau, que je n'en sais rin du tout. »

Il prononce ces paroles d'un ton si lamentable, et il y a tant de sincérité dans les pleurs qu'il répand, que M. Woodcourt se sent ému.

« Est-ce qu'il vous a volée ? demande-t-il à Jenny.

— Lui ! oh ! non, monsieur ; il ne m'a jamais rendu que des services, et voilà pourquoi ça m'étonne. »

Allan regarde alternativement Jo et la femme du briquetier en attendant que l'un ou l'autre lui donne le mot de l'énigme.

« Il était chez nous, monsieur, dit Jenny, à Saint-Alban ; et comme il était bien malade, une jeune lady, (Dieu bénisse la

bonne dame pour tout le bien qu'elle m'a fait !) a pris pitié de lui, et l'a emmené chez elle. »

Allan s'éloigne de Jo avec horreur.

« Oui, monsieur, continue la pauvre femme ; elle l'emmène chez elle, afin de le bien soigner ; et lui, comme un ingrat, un vrai monstre, se sauve pendant la nuit, et depuis ce temps-là on ne savait pas même ce qu'il était devenu ; et cette jeune lady qui était si jolie avant ça, mon bon monsieur, a pris sa maladie et perdu sa beauté, qu'on ne la reconnaîtrait pas, n'était sa bonté d'ange, sa jolie taille et sa douce voix ; saviez-vous ça, maudit ingrat ? » demande Jenny avec colère et en fondant en larmes.

Jo, tout étonné de ce qu'il entend, porte ses mains crasseuses à son front, ouvre de grands yeux et tremble de la tête aux pieds.

« Richard m'avait parlé de tout cela, » dit M. Woodcourt d'une voix émue. Il se détourne pour dissimuler son trouble, et s'adressant à Jo quand il a repris son sang-froid : « Vous avez entendu ce qu'elle vient de dire ; c'est la pure vérité ; relevez-vous et répondez, Jo ; êtes-vous revenu ici depuis cette époque ? »

Jo hésite un instant, puis il se lève avec embarras et lenteur, et se tient debout comme le font tous ses pareils, en appuyant son épaule contre la vieille palissade, en frottant sa main droite sur sa main gauche et son pied gauche sur son pied droit.

« Que j'étais pendu si j'ai r'venu à Tom-all-alone's avant c'martin, dit-il d'une voix enrouée.

— Pourquoi y revenez-vous ? » lui demande M. Woodcourt.

Jo regarde autour de lui, sans lever les yeux plus haut que les genoux de son interlocuteur, et finit par répondre :

« J'n'sais rin faire, et j'peux pas trouver queuqu'chose à gagner ; j'suis si pauvre et si malade ! alors j'ai pensé comme ça que j'allais reveni'm'cacher ici jusqu'à c'soir, pendant qui gn'a personne ; et qu'à la nuit j'm'en irais demander queuque petite chose à m'sieur Sangsby ; i'm'a toujours donné, lui ; quoique ma'ame Sangsby, elle est tout comme les autres, et me chasse quand é'me voit.

— D'où venez-vous ? » demande encore M. Woodcourt.

Jo recommence à regarder autour de lui, et s'appuie de profil sur la palissade avec résignation.

« Je vous ai demandé d'où vous venez, répète M. Woodcourt, m'avez-vous entendu ?

— D'traîner sur les routes, dit Jo.

— Et comment avez-vous pu quitter cette maison, où cette jeune lady avait eu la bonté de vous emmener ? »

Jo sort tout à coup de son abattement, et déclare avec irritation qu'il n'a rien su de ce qui est arrivé à la jeune miss, qu'il aurait mieux aimé se faire couper par morceaux que de lui donner sa maladie, et entremêle ses paroles de sanglots.

« Voyons, reprend M. Woodcourt, dites-moi où vous êtes allé en quittant cette jeune lady.

— Mais c'est pas moi qui m'ai en allé ; on m'a emmené de force, et voilà. »

Jo, craignant d'être entendu, regarde partout avec inquiétude, comme si l'objet de sa terreur avait pu se cacher dans les décombres.

« Et qui vous a emmené ?

— J'ose pas l'dire.

— J'ai besoin de le savoir, et je vous le demande au nom de cette jeune lady ; ne craignez rien, je ne le répéterai pas et personne ne pourra nous entendre.

— Que si ! dit Jo en secouant la tête. I' l'saura ben tout de même, lui !

— Mais non ; puisqu'il n'est pas ici.

— Vous croyez ça ; mais il est partout à la fois. »

M. Woodcourt le regarde avec étonnement ; convaincu de la sincérité du pauvre garçon, il attend avec patience une réponse plus explicite ; et Jo, vaincu enfin par la douceur du gentleman, murmure tout bas un nom à son oreille.

« Qu'aviez-vous donc fait ? répond le docteur.

— Rin, m'sieur ; jamais rin pour me faire arrêter ; 'xcepté l'en-criète, et pis qu'j'ai pas circulé ; mais j'circule à présent ; et c'est au cemetière que j'm'en vas.

— Non, mon pauvre Jo ; nous saurons bien l'empêcher. Mais dites-moi, où vous a-t-il emmené ?

— À l'hôpital, où que j'ai resté longtemps ; pis alors i'm'a donné quatre écus, et m'a dit comme ça : « Filez ; on n'a qu'à faire de vous ici ; filez vite, et n'vous arrêtez pas ; circulez, ou sinon vous

verrez ; si j'vous trouve à moins d'quarante milles de Londres, c'est à moi qu'vous aurez affaire, et i'vous en cuira. » Et s'i' m'voyait là ! continue Jo toujours l'air effaré et l'œil inquiet.

— Il est moins ingrat que vous ne l'aviez supposé, dit M. Woodcourt à la femme du briquetier ; ce n'est vraiment pas sa faute ; il avait une raison pour partir.

— Merci, m'sieur, merci ! na, maintenant ! voyez-vous comme vous avez été mauvaise pour moi, dit Jo en s'adressant à Jenny ; mais j'vous en veux pas ; dites seulement à c'te jeune miss ce que le m'sieur a dit et j'serai pas fâché contre vous, car vous avez été bonne pour moi, vous ; et que j'l'ai pas oublié.

— Voyons, Jo, dit Allan, venez avec moi, et je vous placerai dans un endroit où vous serez mieux qu'ici ; n'ayez pas peur ; si je prends un côté de la rue et vous l'autre pour éviter d'être remarqués, me promettez-vous de ne pas vous sauver ? je m'en rapporterai à votre parole.

— Oui, m'sieur ; j'm'ensauv'rai pas, à moins qu'je l'voie.

— Très-bien ; dépêchons-nous ; la moitié de la ville est déjà levée, et dans une heure tout le monde sera réveillé ; bonjour, ma brave femme, bonjour.

— Bonjour, monsieur ; et merci bien de vos bontés.

— Dites ben à la jeune miss que j'voulais pas lui faire du mal, et n'manquez pas d'l'y rapporter aussi ce que le m'sieur a dit ; » répète le pauvre Jo en s'éloignant de la femme du briquetier, après lui avoir dit adieu moitié riant, moitié pleurant. M. Woodcourt traverse la rue, Jo rampe de son côté en longuant la mu-

raille ; et tous les deux se retrouvent en plein soleil dès qu'ils sortent de Tom-all-Alone's.

47

Tout en parcourant les rues, où les flèches des églises se découpent nettement sur le ciel, M. Woodcourt réfléchit à ce qu'il va faire de Jo. « N'est-il pas étrange, se dit-il, qu'au centre du monde civilisé, on soit plus embarrassé d'une créature humaine que d'un chien égaré ? Mais le fait n'en existe pas moins, si étrange qu'il puisse être ; » et le docteur ne voit pas comment il pourra y remédier.

Jo, fidèle à sa promesse, rampe le long des maisons, de l'autre côté de la rue, tournant la tête de temps en temps vers le gentleman, qui se demande toujours où il pourra le conduire. Une laiterie, près de laquelle il passe, rappelle d'abord au docteur ce qu'il y a de plus pressé ; il fait un signe au pauvre Jo qui vient à lui clopin clopant, tournant les os de sa main droite dans le creux de sa main gauche où il pétrit la crasse avec le pilon de la nature, et qui l'instant d'après est en face d'un déjeuner qui doit lui paraître excellent.

Mais le pauvre garçon, après avoir porté la tasse de café à ses lèvres, la repose sur la table en regardant autour de lui, comme un animal effarouché ; il est si malade et si pauvre, que la faim elle-même l'abandonne.

« J' créais, dit-il, qu' j'avais besoin d'manger ; y a si longtemps..., mais j'ai pas l'cœur d'avaler ; ça n'passe pas. »

Et, tout frissonnant, il regarde son pain avec des yeux surpris. Le docteur lui tâte le pouls et met la main sur sa poitrine :

« Respirez fortement, dit-il.

— Ah !... qu’c’est lourd, répond Jo ; aussi lourd qu’une charrette. » Il aurait pu dire que cela faisait le même bruit, mais il se contente d’ajouter :

« Faut que j’circule, m’sieur. »

Allan cherche un pharmacien autour de lui, et n’en trouve pas dans le voisinage ; une taverne qu’il aperçoit fait tout aussi bien son affaire, si ce n’est mieux. Il en rapporte un peu de vin dont il fait boire une ou deux gorgées au pauvre Jo.

« Nous en reprendrons tout à l’heure, dit-il ; en attendant reposez-vous un peu ; nous circulerons ensuite. »

Jo reste dans la laiterie pendant que M. Woodcourt se promène au soleil, et jette de temps en temps un coup d’œil sur lui pour voir ce qu’il fait et comment il se trouve. Il est mieux, sa figure est moins sombre ; il reprend son pain et commence à y mordre. Allan revient auprès de lui ; la conversation s’engage, et le docteur écoute avec étonnement l’histoire de la belle dame au voile, et de ce qui en résulta pour le malheureux Jo ; celui-ci, qui mange tout en parlant, finit son pain en même temps que son histoire. Le docteur ayant pensé à miss Flite pour lui demander conseil relativement à son pauvre compagnon, dit à Jo de le suivre, et se dirige vers la petite cour où demeurait sa cliente ; mais tout est bien changé dans la maison du vieux Krook ; les fenêtres sont fermées ; la vieille fille n’y est plus ; une femme aux traits durs, couverte de poussière, et dont l’âge est un problème,

l'intéressante Judy, en un mot, lui répond aigrement que miss Flite et ses oiseaux demeurent chez mistress Blinder, qui reste dans Bell-Yard. M. Woodcourt se rend immédiatement à l'endroit indiqué, où miss Flite, toujours matinale afin d'arriver la première à l'audience, descend quatre à quatre, les bras ouverts et les yeux baignés de larmes, en s'écriant :

« Mon cher docteur ! le plus généreux, le plus distingué, le plus brave de tous les officiers ! »

Allan, toujours plein de douceur avec elle, écoute avec patience l'expression du ravissement de la vieille fille, et attend, pour lui dire le motif de sa visite, qu'elle ait épuisé tous les transports d'enthousiasme que lui dicte son cœur.

« Où pourrais-je le loger ? dit-il, en montrant Jo, qui frissonne sous la porte. J'ai pensé que vous qui savez tant de choses et qui avez un si grand sens, vous me donneriez un bon conseil. »

Miss Flite, enchantée de cet éloge, réfléchit longtemps avant de rien trouver ; tout est loué chez mistress Blinder ; c'est elle qui occupe la chambre du pauvre Gridley. « Gridley ! s'écrie-t-elle tout à coup ; Gridley !... mais certainement ! cher docteur ! le général Georges va nous tirer d'affaire. »

Et courant aussitôt chercher son pauvre petit châte, son vieux chapeau et son sac de documents, elle vient retrouver le docteur à qui elle raconte, chemin faisant, que le général Georges, qu'elle voit quelquefois, connaît sa chère Fitz-Jarndyce, et lui porte un grand intérêt ; d'où Allan conclut que le général est un excellent homme qui ne peut manquer de leur être utile.

En entrant dans la galerie de tir, qui heureusement n'est pas loin, M. Woodcourt augure à merveille de ce qu'il voit, et surtout de M. Georges qui fume sa pipe en se promenant de long en large, et dont les muscles vigoureux se devinent sous la simple toile qui les couvre.

« Votre serviteur, monsieur ! dit-il en saluant militairement après avoir écouté avec un sourire la présentation pompeuse que miss Flite vient de lui faire.

— Un officier de marine ? ajoute le maître d'armes.

— Je suis fier de la méprise, reprend Allan ; mais je n'appartiens à la marine qu'en qualité de chirurgien.

— Vraiment, monsieur, j'aurais pensé que vous portiez l'habit bleu. »

M. Woodcourt espère que c'est un motif pour que M. Georges lui pardonne sa visite importune, et veuille bien surtout ne pas éteindre sa pipe ainsi qu'il en avait d'abord manifesté l'intention.

« Vous êtes bien bon, monsieur, répond le sergent, et comme je sais que le tabac ne déplaît pas à miss Flite, je vais donc, monsieur, puisque vous le permettez... »

M. Georges complète sa phrase en portant sa pipe à ses lèvres et en continuant de fumer tandis que M. Woodcourt lui raconte l'histoire du pauvre Jo.

« C'est lui ? demande le maître d'armes en regardant la porte d'entrée où Jo examine, bouche béante, les grandes lettres peintes sur le mur, qui ne signifient rien du tout pour lui.

— Oui, monsieur, répond Allan, et je suis fort embarrassé ; je ne veux pas le conduire à l'hôpital, car il n'y resterait pas deux heures, en supposant qu'on voulût bien l'y recevoir ; la même objection s'applique aux maisons de refuge, en admettant que, pour l'y faire entrer, j'eusse la patience de supporter les prétextes et les mensonges qu'on emploierait pour me renvoyer de Caïphe à Pilate, système qui ne me va pas du tout.

— À personne, monsieur, dit le maître d'armes.

— Je suis sûr qu'il ne resterait dans aucun endroit public, poursuit M. Woodcourt, en raison de la terreur que lui inspire un certain individu qui lui a ordonné de quitter Londres, et à qui, dans son ignorance, il suppose la faculté d'être partout et de savoir tout ce qui se passe.

— Le nom de cette personne est-il un secret ? demande M. Georges.

— C'en est un pour ce malheureux qui en a peur, mais c'est tout simplement M. Bucket.

— De la police, monsieur ?

— Précisément.

— Je le connais, répond le sergent après avoir jeté en l'air un nuage épais de fumée ; et le pauvre gars est assez près de la vérité en disant que... c'est un drôle de particulier. »

M. Georges reprend sa pipe d'une manière significative, et regarde miss Flite en silence.

« Je voudrais aussi, continue le docteur, faire savoir à miss Summerson et à M. Jarndyce que l'on a retrouvé ce malheureux,

afin qu'ils pussent lui parler si toutefois ils le désirent ; et c'est pour cela qu'il faudrait, au moins quant à présent, le placer dans une maison décente ; mais ce pauvre Jo n'a jamais eu, comme vous voyez, beaucoup de rapport avec les honnêtes gens, et c'est là ce qui m'embarrasse ; connaissez-vous quelqu'un, dans le voisinage, qui consentirait à le recevoir ; je payerais d'avance son loyer. »

Tandis qu'il fait cette question au maître d'armes, le docteur remarque un petit homme au visage barbouillé de poudre, qui est venu se placer à côté du sergent ; M. Georges tire plusieurs bouffées de sa pipe en jetant un regard de côté au petit homme qui lui répond par un clignement d'yeux affirmatif.

« Monsieur, dit le maître d'armes, je me ferais volontiers casser la tête si cela pouvait être agréable à miss Summerson ; pour moi, c'est un privilège et un honneur que de lui rendre un service, quelque mince qu'il puisse être, et je m'estime fort heureux de pouvoir vous offrir l'asile que vous cherchez ; nous sommes de vrais bohémiens, Phil et moi ; vous voyez notre demeure ; choisissez la place qui vous conviendra le mieux pour y installer votre protégé ; vous n'aurez rien à payer, du moins pour le logement ; quant aux rations, il nous serait impossible de les fournir ; nos affaires ne sont pas florissantes ; on peut, d'un moment à l'autre, nous exproprier et nous chasser d'ici ; mais, en attendant, monsieur, telle qu'elle est, disposez de cette maison qui est entièrement à votre service ; vous me garantissez, toutefois, en votre qualité de docteur, qu'il n'y a rien de contagieux dans la maladie de ce pauvre garçon. »

Allan affirme qu'il n'y a rien à craindre à cet égard.

« C'est que, voyez-vous, reprend M. Georges, nous en avons eu déjà assez comme ça. »

M. Woodcourt partage les regrets du maître d'armes, et, tout en lui assurant de nouveau qu'il n'y a rien de contagieux dans l'affection dont il s'agit, il croit néanmoins devoir lui dire qu'elle est d'une extrême gravité.

« Pensez-vous qu'il puisse en mourir ?

— J'en ai peur, répond M. Woodcourt.

— Raison de plus pour ne pas le laisser dehors ; va le chercher, Phil, et amène-le ici. »

Le petit homme exécute immédiatement l'ordre du maître d'armes, et Jo entre dans la galerie ; pauvre Jo ! il ne vient pas de Tockahoupo ni de Barrioboula-Gha ; ce n'est pas l'un des Indiens favoris de mistress Pardiggle, ou des agneaux de mistress Jellyby ; ce n'est point un sauvage exotique dont les traits sont adoucis par la distance, et qui intéresse par son cachet étranger ; c'est tout simplement un article de fabrique anglaise, affreux et sale, révoltant à la fois tous les sens, informe de corps, païen dans l'âme, tout chrétien qu'il est de naissance ; un être vulgaire qu'on rencontre dans la rue voisine, couvert de la fange natale, dévoré par des poux indigènes ; ses haillons, la crasse qui le défigure, les ulcères qui le rongent, sont des produits anglais ; cette ignorance, qui l'a fait tomber au-dessous de la brute, a germé et grandi sur le sol britannique, et voilà ce qui fait, pauvre Jo, que tu n'intéresses personne !

Il entre lentement dans la salle, et, ramassé sur lui-même, il regarde autour de lui sans oser lever les yeux ; il sent qu'il inspire

un dégoût involontaire, et s'éloigne instinctivement des autres ; qu'a-t-il de commun avec eux ? il n'est ni homme, ni bête : où le classer ? Il n'y a point de catégorie pour lui dans toute la création.

« Jo, lui dit M. Woodcourt, regardez M. Georges, un bon ami pour vous, qui veut bien vous loger. »

Il promène son regard sur le plancher, lève les yeux qu'il baisse immédiatement, et fait un geste de la main, qui est probablement sa manière de saluer ; enfin, après avoir changé plusieurs fois le pied sur lequel il se pose : « Ben obligé, dit-il entre ses dents.

— Vous n'avez rien à craindre ; il ne vous reste plus qu'une chose à faire ; c'est d'être obéissant et de reprendre des forces ; ne manquez pas surtout de bien dire la vérité quand on vous questionnera.

— Que j'sois pendu si j'la dis pas ; j'ai jamais rin fait d'abord que tout c'que j'veus ai dit ; et jamais auparavant j'avais été en peine, excepté que j'ai jamais rin su faire, et qu'j'avais trop grand'faim.

— Je le crois, Jo ; mais écoutez M. Georges qui voudrait vous parler.

— Je voulais seulement lui montrer l'endroit où il couchera, dit celui-ci en conduisant Jo à l'autre bout de la salle, et en ouvrant la porte du petit cabinet. Il y a un matelas, comme vous voyez, continue le maître d'armes ; vous pourrez être tranquille et rester là tant que M. Woodcourt le jugera convenable ; n'ayez pas peur des coups de pistolet que vous entendrez ; c'est la cible qu'on vise et non pas vous, mon garçon. Mais il y a autre chose

que je voudrais vous soumettre, dit M. Georges en s'adressant au docteur ; Phil, viens ici : voilà un homme qui, dans son enfance, a été trouvé dans un ruisseau. Il doit conséquemment s'intéresser à ce malheureux ; n'est-ce pas, Phil ?

— Assurément, gouv'neur.

— Voilà donc ce que je propose, dit M. Georges avec une sorte d'assurance martiale, comme s'il avait donné son opinion devant un conseil de guerre, je propose que Phil emmène ce jeune homme au bain et lui achète divers objets indispensables.

— J'allais précisément vous le demander, » répond le docteur en prenant sa bourse.

Phil Squod et Jo vont immédiatement accomplir cette œuvre nécessaire, et miss Flite, enchantée du résultat de sa démarche, demande la permission de se rendre à la Cour, dans la crainte que son ami le grand chancelier ne soit inquiet de ne pas la voir, ou qu'il ne vienne par hasard à prononcer en son absence le jugement qu'elle espère. « Vous comprenez, général, et vous, mon cher docteur, que ce serait ridiculement malheureux après tant d'années d'attente. »

M. Woodcourt sort avec elle pour aller chercher quelques cordiaux qu'il fait préparer devant lui, et revient bientôt à la galerie où il retrouve M. Georges se promenant de long en large.

« Il m'a semblé comprendre, lui dit le maître d'armes, que vous connaissiez beaucoup miss Summerson.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes peut-être son parent ?

— Non.

— Pardonnez-moi, monsieur, mon indiscretion apparente ; mais j'ai pensé que l'intérêt que vous portez à cet infortuné provenait peut-être de la pitié que miss Summerson lui avait témoignée ; c'est du reste le sentiment que j'éprouve.

— Le mien aussi, monsieur Georges. »

L'ancien militaire jette un regard de côté sur le visage bronzé du docteur, le toise rapidement, et paraît satisfait de son examen : « Pendant votre absence, dit-il, je pensais à l'histoire de ce malheureux enfant, et je suis persuadé que je connais la maison où l'a conduit Bucket. Il n'a pas pu vous dire le nom de l'individu qui l'avait fait venir, mais ce ne peut être que M. Tulkinghorn ; je pourrais dire que j'en suis sûr.

— Tulkinghorn ? répète M. Woodcourt en l'interrogeant du regard.

— Oui, monsieur, je connais cet homme, et je sais qu'il était en rapport avec Bucket, au sujet d'un malheureux qui lui avait dit des injures que sans doute il n'avait pas volées.

— Quel homme est-ce ?

— Au physique ?

— Je le connais de vue ; c'est au moral que je veux dire.

— Eh bien ! monsieur, je vais vous le dire franchement, dit le maître d'armes à qui la colère fait monter le sang au visage ; c'est un homme de la pire espèce ; un être à part, aussi insensible qu'une vieille carabine, un bourreau sans entrailles ; par saint

Georges ! il m'a causé plus d'inquiétude, de peine, de regrets que tous les autres ensemble.

— Je regrette, dit Allan, d'avoir posé le doigt sur une plaie si douloureuse.

— Ce n'est pas votre faute, monsieur ; mais vous allez en juger. C'est lui qui peut m'exproprier d'un moment à l'autre ; le misérable s'en est procuré les moyens, et il en use pour me faire droguer perpétuellement ; impossible de le voir et de s'expliquer ; ai-je un paiement à lui faire, une chose à lui demander ou à lui dire, il me passe à l'ordre d'un certain Melchisédech ou d'un autre qui ne manque pas de me renvoyer à lui ; et je ne fais plus maintenant qu'aller et venir de ma porte à la sienne, où il me tient le bec dans l'eau comme si j'étais du bois dont on l'a fait lui-même ; et pourquoi, je vous le demande ? pour le plaisir de m'irriter, de me torturer... Mais bah !... Pardonnez-moi, monsieur Woodcourt ; c'est un vieillard ; et tout ce que je puis dire, c'est qu'il est bien heureux que je n'aie pas eu la chance de le rencontrer sur quelque champ de bataille, monsieur ; car de l'humeur où il me met toujours..., il y a longtemps que je l'aurais descendu. »

M. Georges est dans un tel état d'excitation, qu'il s'essuie la figure avec sa manche, et que tout en sifflant le *God save the queen* pour dissiper sa mauvaise humeur, il ne parvient pas à réprimer certains mouvements de la tête et de la poitrine, sans parler de son col de chemise qu'il ouvre de temps en temps comme s'il craignait de suffoquer.

Le docteur ne doute plus le moins du monde de ce qui serait arrivé, si M. Georges et M. Tulkinghorn s'étaient rencontrés sur quelque champ de bataille.

Phil vient de ramener Jo et le conduit à son matelas, où il l'aide à s'étendre ; il reçoit les instructions du docteur, qui, après avoir administré lui-même quelques gouttes d'un élixir au malade, retourne chez lui, s'habille à la hâte, déjeune et va trouver M. Jarndyce pour lui faire part de sa découverte. Celui-ci l'accompagne immédiatement chez M. Georges, en lui disant qu'il y a de graves motifs pour que cette aventure, à laquelle il paraît prendre un sérieux intérêt, soit tenue secrète autant que possible. Jo répète à M. Jarndyce tout ce qu'il a dit au docteur, sans varier d'une syllabe. Seulement la charrette qu'il trouvait déjà si lourde, ce matin, sur sa poitrine, est plus pesante encore, et fait un bruit plus caverneux que dans la matinée.

« Laissez-moi rester là ; n'me chassez pas, balbutie le pauvre Jo ; qu'est-ce qui voudrait ben, en passant près de l'endrêt où c'que j'avais coutume de balayer, dire à M. Sangsby, qu'Jo, qu'il a connu autr'fois, circule, circule, comme on l'y a commandé ; et qu'i' lui est ben reconnaissant, et voudrait l'être encore pus, si c'était possible à un misérab' comme lui ? »

Jo parle si souvent du papetier, qu'après avoir consulté M. Jarndyce, le docteur se décide à aller trouver M. Snagsby. Au moment où il arrive chez le papetier, celui-ci est derrière son comptoir ; il a son habit gris, ses manches de lustrine, et collationne plusieurs contrats sur parchemin que l'expéditionnaire vient justement de lui rapporter. Il pose sa plume et salue l'étranger de la toux préparatoire dont il fait en général précéder ses transactions commerciales.

Le cœur du papetier bat violemment, car il est toujours en proie aux mêmes appréhensions ; et c'est tout au plus s'il a la

force de répondre. « Je ne puis pas dire que... et à parler sans détour, je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu.

— Deux fois, monsieur : la première au lit de mort d'un malheureux, et la seconde...

— Ah ! pardon, monsieur, je me souviens parfaitement ; » et le pauvre homme conserve encore assez de présence d'esprit pour conduire le docteur dans l'arrière-boutique dont il ferme la porte.

« Êtes-vous marié, monsieur ? lui dit-il.

— Pas encore.

— Quoique célibataire, seriez-vous assez bon, continue le papetier d'un air mélancolique, pour parler à voix basse ? car je parierais cinq cents livres que ma petite femme nous écoute ; je n'ai jamais eu de secret pour elle, monsieur, et je n'ai pas sur la conscience d'avoir, jusqu'ici, rien caché à ma petite femme ; pour tout dire, je ne l'aurais pas osé ; et malgré cela, je me trouve mêlé à tant de mystères, que la vie m'est devenue un fardeau. »

M. Woodcourt exprime tous les regrets que lui inspire la position du papetier, et lui demande s'il se rappelle un balayeur nommé Jo.

« Après moi, monsieur, répond-il avec abattement, c'est la personne contre laquelle ma petite femme est le plus montée.

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ! s'écrie-t-il en saisissant la touffe de cheveux qui est derrière sa tête chauve ; je n'en sais rien moi-même. Mais vous êtes célibataire, monsieur ; sans cela vous ne feriez pas une pareille question à un homme marié. »

M. Snagsby, après avoir toussé tristement, se résigne enfin à écouter le docteur.

« Encore ! dit-il en pâlisant ; mon Dieu ! où en suis-je ? Il y a une personne qui me recommande instamment de ne parler de Jo à âme qui vive, pas même à ma petite femme ; et voilà, monsieur, que vous venez m'entretenir de ce même Jo, en me recommandant également le secret le plus absolu, surtout à l'égard de la personne en question, et sans que je sache pourquoi ; mais c'est à en devenir fou, monsieur ! »

Néanmoins, comme les choses tournent mieux qu'il ne s'y attendait, et qu'après tout il a bon cœur, il est touché de la position du pauvre Jo, et promet, si toutefois sa femme n'y met pas obstacle, de passer chez M. Georges le soir même, aussitôt qu'il pourra s'échapper.

Jo éprouve une joie profonde en revoyant son ancien ami ; à peine les a-t-on laissés seuls, que le pauvre enfant essaye de dire au papetier combien il le trouve « bon d'avoir venu si loin pour un malheureux comme lui. » Et le brave homme, touché du spectacle qu'il a sous les yeux, pose sur la table son petit écu, panacée infailible, qui, dans son opinion, doit guérir tous les maux.

« Comment vous trouvez-vous, mon pauvre Jo ? lui demande le papetier en toussant de compassion.

— J'suis dans un'fameuse passe, m'sieur Sangsby ; j'ai tout'c'-qu'i m'faut ; si vous saviez comme j'suis ben ! Ah ! m'sieur Sangsby, qu'j'ai de chagrin de c'que j'ai fait ; mais pour sûr j'n'y allais pas pour ça. »

Le papetier pose sur la table un autre petit écu, et lui demande ce qu'il a fait pour avoir tant de chagrin.

« M'sieur Sangsby, j'suis été comm'ça chez une lady, qu'était pas l'autr'que vous savez, mais une lady tout d'même, et j'y ai donné mon mal ; i'n'm'en ont seulement rin dit ; cause qui'sont si bons et moi si malheureux ; all'est venue me voir hier, et qu'elle a dit comme ça : « Mon pauvre Jo ! qu'elle a dit, nous vous croyions perdu. » Et qu'elle s'est assise près de mon lit en m'souriant ; et pas un'parole, pas un regard pour me reprocher c'que j'avais fait ; et qu'alors moi, je m'a tourné cont'le mur, monsieur Sangsby ; et M. Jarndyce s'est r'tourné tout comme moi, et pis M. Woodcot a venu pour me donner queuqu'chose qui m'soulage, comm'y fait jour et nuit ; et quand i's'est penché en m'parlant pour faire l'brave, j'ai ben vu ses larmes qui tombaient sur mon lit, monsieur Sangsby. »

Le papetier dépose un troisième petit écu à côté des deux autres, dans l'espoir que la répétition de ce remède infallible soulagera son propre cœur.

« Alors j'ai pensé comme ça, m'sieur Sangsby, continue Jo, qu'vous saviez p'-t'être écrire ben gros.

— Sans doute, mon pauvre ami.

— Mais là, ben gros, ben gros, répète le pauvre enfant avec chaleur.

— Tout ce qu'il y a de plus gros, mon garçon. »

Jo se met à rire.

— C'est qu'voyez-vous, m'sieur Sangsby, v'là c'que j'veux vous demander : quand j'vas avoir fini d'circuler, et que j's'rai où c'qu'on n'peut pas aller pus loin, vous aurez la bonté, n'est-c'pas, d'écrire ben gros, si gros qu'tout l'monde puisse le voir, comme quoi j'ai eu tant d'chagrin d'l'avoir fait, et qu'j'avais pas été chez elle avec l'idée d'lui faire du mal ; et que je l'savais pas ; et vous mettez qu'j'ai vu M. Woodcot en pleurer ; et qu'j'espère qu'i'voudra ben m'pardonner ; et si l'écrit où qu'vous direz tout ça est ben gros, et qu'tout l'monde puisse le voir, j'suis sûr qu'i'm'pardonnera.

— Je le ferai, Jo ; et soyez tranquille, j'écirai le plus gros possible.

— Ben obligé, monsieur Sangsby ; c'est une grande bonté d' vot' part ; et ça m' fait encore pus ben aise que j'étais tout à l'heure. »

M. Snagsby, dont la toux s'arrête dans le gosier, glisse un quatrième petit écu sur la table, et dit à Jo qu'il reviendra ; mais Jo et lui ne se verront plus sur la terre, car le pauvre vagabond approche du terme de son voyage. Phil, qui travaille dans un coin tout en gardant son malade, tourne souvent la tête pour lui dire quelques paroles encourageantes ; M. Georges s'approche fréquemment de la porte du cabinet, qu'il remplit de ses formes athlétiques, et semble ranimer le pauvre Jo en lui versant un peu de sa vigueur ; M. Jarndyce vient souvent, et M. Woodcourt est presque toujours là, songeant tous les deux à la manière étrange dont le destin a mêlé ce rebut de l'humanité à des existences si opposées à la sienne.

Jo a dormi toute la journée ; peut-être n'est-ce que de la torpeur. Allan, qui est auprès de lui, regarde sa figure décharnée ; M. Georges est debout à l'entrée du cabinet, et Phil a suspendu son travail ; M. Woodcourt, assis au bord du lit comme il l'était jadis sur le grabat de l'expéditionnaire, jette un regard au sergent et fait signe à l'ouvrier d'emporter sa petite table ; quand celui-ci reprendra sa besogne, il y aura une tache de rouille au fer de son marteau.

« Qu'est-ce que c'est, mon pauvre Jo ? n'ayez pas peur, lui dit Allan avec bonté.

— J'croyais, répond Jo tout effrayé, qu'j'étais r'tourné dans Tom-all~alone's. Y n'y a qu'vous, ici, monsieur Woodcot ?

— Oui, Jo.

— Et j'suis pas dans Tom-all-alone's, m'sieur Woodcot.

— Non, Jo.

— Ah ! merci ; j'vous suis ben reconnaissant. »

Il ferme les yeux, et M. Woodcourt, se penchant à son oreille :

« Jo, lui dit-il, savez-vous une prière ?

— Moi, j'sais rin du tout, m'sieur.

— Une bien courte.

— Non, m'sieur ; rin du tout ; j'ai été un'fois chez M. Sangsby avec M. Chadband, qui en faisait un' de prière ; mais i's'parlait comm' à lui-même, pas à moi, et j'ai rin entendu ; il en a venu aussi dans Tom-all-alone's des aut' m' sieurs qui disaient des

prières ; mais c'était tout d'même ; i'criaient cont'le monde et n'nous parlaient pas à nous aut'. »

Jo, dont la parole devient de plus en plus difficile à comprendre, épuisé par l'effort qu'il vient de faire pour répondre à M. Woodcourt, retombe dans sa torpeur, et se réveille quelques instants après en cherchant à sortir de son lit.

« Qu'avez-vous encore, Jo ?

— Il est temps que j'parte, m'sieur, pour aller au cemetière.

— À quel cimetière, Jo ? Restez tranquille et recouchez-vous.

— À l'endret où c'qu'ils l'ont porté, lui qu'était bon pour moi ; faut que j'parte, m'sieur ; il est temps ; qu'j'aille là-bas qu'on m'enterre ; j'demanderai qu'on m'mette à côté d'lui. I'm'disait comm'ça : « J'suis aussi pauv'que toi aujourd'hui, » qu'i'm'disait ; j'vas l'y dire à mon tour, qu'à présent j'suis aussi pauv'que lui, et qu'j'ai venu au cimetière pour êt'couché auprès d'lui.

— Pas encore, Jo, pas encore.

— P't-êt'ben qu'i'n'le feraient pas si j'y allais tout seul ; mais vous viendrez avec moi, et vous m'ferez met'auprès de lui ; est-ce pas, m'sieur Woodcot ?

— Je vous le promets, Jo.

— Merci, m'sieur, merci ben. Faudra qu'ils aillent chercher la clef de la porte avant d'me faire entrer, pa'c'que all'est toujours fermée ; gn'y a un'marche devant, qu'j'avais coutume de balayer... Comm' i' fait noir, m'sieur Woodcot ; y a-t-i' d' la lumière qui va v'nir ?

— Oui, Jo ; elle approche.

— La route est ben rude ; mais v'là qu' j'arrive au bout.

— Jo, mon pauvre ami !

— J'vous entends, m'sieur Woodcot ; mais j'vous vois pas ; j'suis à tâtons ; laissez-moi prend' vot' main.

— Jo, voulez-vous répéter ce que je vais dire ?

— Oui, m'sieur ; car c'est bon pour le sûr.

— Notre Père.

— Notre Père ! Oui, c'est bon, m'sieur Woodcot.

— Qui êtes aux cieux.

— Aux cieux... C'est i'la lumière qui vient ?

— Elle est tout près, Jo. Que votre nom soit sanctifié.

— Sanc-ti-fié. »

La lumière vient dissiper enfin les ténèbres de sa route ; il est mort ! Entendez-vous, Majesté, il est mort ! milords et gentlemen, révérends de toutes les églises, il est mort ! Hommes et femmes à qui le ciel a mis la compassion au cœur, il est mort ! et chaque jour il en meurt ainsi, combien ! autour de nous.

Chesney Wold a fermé toutes ses fenêtres ; la famille est à Londres ; les vieux Dedlock sommeillent dans leurs cadres au fond du Lincolnshire, bercés par le vent qui murmure en traversant la galerie, pendant qu'au soir leurs descendants roulent à la ville dans leur équipage aux yeux de flamme, et que leurs Mercurès, la tête couverte de poudre, peut-être pour figurer les cendres du cilice, en signe d'humilité, passent les matinées aux fenêtres de l'antichambre pour ne pas s'endormir.

Le grand monde, sphère effrayante d'environ cinq milles de tour, est en pleine évolution, et le système solaire gravite respectueusement à la distance qui lui est assignée.

Dans le salon d'honneur, à l'endroit où les lumières brillent le plus, où l'on a rassemblé tout ce qui peut ravir les sens par le charme et la délicatesse, vous trouverez lady Dedlock au centre de la foule ; elle occupe toujours le sommet éblouissant, qu'elle a conquis ; et, bien qu'elle ait perdu la certitude qu'elle se croyait autrefois, de pouvoir tout cacher sous son manteau d'orgueil, et qu'elle ne sache pas si demain tous ceux qui l'entourent ne lui rendront pas mépris pour mépris, elle conserve son attitude altière en face des envieux qui la contemplent ; on dit même que, depuis quelque temps, elle est plus belle et plus fière que jamais. « Elle a de quoi fournir, à elle seule, une pacotille de jolies femmes, » zézaye languissamment le cousin débilité ;... « mais, ce n'est pas une beauté commode,... ni rassurante, elle rappelle cette reine de Shakespeare, dont les courses nocturnes troublent toute la maison. »

M. Tulkinghorn ne dit rien, ne regarde rien ; aujourd'hui comme toujours, la cravate blanche tortillonnée autour du cou, il se tient près de la porte où il reçoit l'accueil protecteur de la pairie sans faire seulement un geste ; de tous les hommes, il est le dernier à qui l'on supposerait la moindre influence sur lady Dedlock ; de toutes les femmes, milady est bien la dernière qu'on soupçonnerait de le craindre.

Il y a longtemps que midi est passé d'après le soleil ordinaire ; mais c'est le matin pour le grand monde ; les Mercures, fatigués de regarder à la fenêtre, ont fini par s'asseoir au fond de l'anti-chambre ; sir Leicester est dans la bibliothèque, et vient de s'endormir, pour le plus grand bien du pays, sur le rapport d'une commission de la chambre. Lady Dedlock est dans le petit salon où elle a reçu M. Guppy ; Rosa est près d'elle et travaille à l'aiguille, après lui avoir servi tour à tour de secrétaire et de lectrice. Il y a quelque temps que milady la regarde en silence :

« Rosa ! » dit-elle enfin.

La jolie fille relève la tête, et son charmant visage exprime l'embarras et la surprise en voyant l'air sérieux de milady.

« Voyez si la porte est fermée.

— Oui, milady.

— J'ai à vous parler, mon enfant ; je sais combien vous m'êtes dévouée ; et je compte sur votre attachement, Rosa ; ne dites jamais rien à personne de ce que je vais vous dire. »

Rosa le promet de tout son cœur.

« Savez-vous, reprend lady Dedlock en lui faisant signe d'approcher, savez-vous bien que je me montre pour vous toute différente de ce que je suis pour les autres.

— Oui, milady ; bien meilleure ; et je me dis souvent qu'il n'y a que moi qui vous connaisse réellement.

— Vous vous dites cela ? Pauvre enfant ! »

Il y a dans ces paroles une certaine amertume qui ne s'adresse pas à la jeune fille.

« Avez-vous pensé quelquefois, reprend milady après être restée longtemps silencieuse et en regardant Rosa d'un air rêveur, que votre jeunesse, votre charmant naturel, votre affection me faisaient trouver du plaisir à vous avoir auprès de moi ?

— Je ne sais pas, milady, j'ose à peine l'espérer ; mais je le voudrais de tout mon cœur.

— Soyez-en persuadée, chère petite ; et croyez bien qu'en vous disant de me quitter pour toujours, c'est pour moi un véritable chagrin, mon enfant ; et que votre départ me laissera bien triste, bien isolée.

— Vous aurais-je offensée, milady ?

— Non, chère enfant ; mais écoutez-moi, poursuit milady en posant la main sur la tête de Rosa, qui est assise à ses pieds. Je vous ai dit combien je désirais votre bonheur ; j'aurais fait tout au monde pour que vous fussiez heureuse ; mais je ne peux pas, et c'est pour cela qu'il faut partir ; des motifs qui vous sont étrangers rendent votre départ nécessaire ; vous ne devez pas rester dans cette maison ; j'ai écrit à M. Rouncewell, qui doit arriver au-

jourd'hui, et c'est par affection pour vous, enfant, que je lui ai dit de venir. »

La jeune fille tout en larmes couvre de baisers la main de milady.

« Que deviendrai-je, dit-elle, quand je ne vous verrai plus ?

— Soyez heureuse, enfant ; soyez aimée, dit sa maîtresse en l'embrassant.

— Oh ! milady, pardonnez-moi cette liberté, mais j'ai pensé quelquefois que vous n'étiez pas heureuse ; le serez-vous davantage quand je ne serai plus ici ?

— Je vous ai dit, enfant, que c'était pour vous et non pour moi que j'avais fait cette démarche ; tout est fini, Rosa ; mes véritables sentiments à votre égard sont ceux que je viens de vous exprimer, non pas ceux que vous verrez tout à l'heure ; ne l'oubliez jamais, n'en dites rien à personne ; et que désormais toute relation soit rompue entre nous. »

Quand un peu plus tard milady sort de sa chambre, elle est plus froide, plus hautaine que jamais, et paraît aussi indifférente que si la passion, la tendresse et la pitié avaient disparu de la surface de la terre avec les autres monstres antédiluviens. M. Rouncwell est au salon, et c'est pour le recevoir qu'elle est sortie de chez elle ; mais avant d'aller trouver le maître de forges, elle désire parler à sir Leicester et se dirige vers la bibliothèque.

« Sir Leicester, j'aurais un mot à... mais vous êtes occupé.

— Du tout, ce n'est que M. Tulkinghorn. »

Toujours lui ! pas une minute de sécurité, un seul instant de repos.

« Mille pardons, lady Dedlock ; permettez que je me retire.

— Ce n'est pas nécessaire, » répond-elle en s'approchant d'un siège.

Le procureur lui avance un fauteuil en la saluant, et va se mettre dans l'embrasement d'une fenêtre, où, placé entre milady et les derniers rayons du couchant, il l'enveloppe de son ombre et répand la nuit devant elle, de même qu'il assombrit ses jours.

La rue sur laquelle donne la fenêtre où s'est retiré M. Tulkinhorn est triste et déserte ; deux rangées de maisons qui se regardent d'un air si glacial qu'on les croirait pétrifiées d'effroi, toutes d'une pièce plutôt que bâties, dans l'origine, avec les pierres isolées qui les composent ; de grands hôtels d'une sévérité effrayante, dont les portes, dans la répulsion que leur inspirent le mouvement et la vie, étalent avec un sombre orgueil la couleur noire de leurs panneaux et la poussière qui les couvre ; et dont les écuries, à l'aspect froid et lourd, semblent avoir été construites pour abriter les chevaux de pierre des nobles statues qui décorent chaque côté des perrons. Dans cette rue solennelle les branches contournées des rampes s'enlacent, et du milieu de cette ramée inflexible, des éteignoirs, destinés à des flambeaux depuis longtemps hors de service, bayent au gaz, ce parvenu d'hier, qui a supplanté les lampes ; de petits cerceaux à travers lesquels de hardis gamins aspirent à lancer les casquettes de leurs camarades (seul usage qu'ils aient aujourd'hui), conservent leur place dans cette feuillée couverte de rouille, en mémoire de l'huile qui n'est plus ; que dis-je ? l'huile elle-même y brûle encore, de loin en

loin, dans de petits pots absurdes, au fond bossu comme une huître, et clignotent maussadement chaque nuit aux lumières modernes, ainsi que le fait à la chambre haute leur maître orgueilleux et arriéré comme eux.

La vue que lui cache M. Tulkinghorn est donc peu attrayante, et pourtant milady jette vers la fenêtre où se tient l'avoué un regard qui semble exprimer que son plus vif désir serait de voir disparaître cette sombre figure.

Sir Leicester demande pardon à milady et lui rappelle ce mot qu'elle avait à lui dire.

« Presque rien ; seulement que M. Rouncewell est en bas (c'est moi qui lui ai dit de passer) ; il faut en finir avec lui au sujet de cette jeune fille ; cette affaire me fatigue et m'ennuie à périr.

— En quoi mon assistance peut-elle vous être utile ? demande sir Leicester avec hésitation.

— Je désirerais qu'il vînt ici ; voulez-vous dire qu'on le fasse monter ?

— Monsieur Tulkinghorn, ayez l'obligeance de sonner ; merci. Priez le... monsieur de forges de venir ici, » dit à Mercure sir Leicester, qui ne se souvient pas du terme commercial par lequel on désigne le fils de mistress Rouncewell.

Mercure va chercher le maître de forges, qu'il introduit, et à qui sir Leicester fait un gracieux accueil.

« Vous vous portez bien, monsieur Rouncewell ? j'en suis enchanté ; asseyez-vous. Milady a quelque chose à vous communi-

quer, monsieur, ajoute sir Leicester, qui d'un geste solennel passe adroitement la parole à sa dame.

— Je serai toujours heureux d'écouter ce que lady Dedlock me fera l'honneur de me dire, » répond le maître de forges.

L'impression que lui fait éprouver milady est moins agréable que la dernière fois qu'il l'a vue ; un air de hauteur indicible répand autour d'elle une atmosphère glacée, et rien dans son attitude ne provoque la franchise.

« Pourrais-je vous demander, monsieur, s'il a été question entre vous et votre fils du caprice qu'il a eu autrefois ? »

Milady ne prend pas même la peine de regarder le maître de forges.

« Si je m'en souviens bien, lady Dedlock, je vous ai dit, lorsque j'eus l'honneur de vous voir, que je conseillerais sérieusement à mon fils d'oublier ce... caprice.

— L'avez-vous fait ?

— Sans doute, milady. »

Sir Leicester incline la tête en signe d'approbation ; le gentleman de forges était tenu de le faire, puisqu'il avait dit qu'il le ferait ; il ne devait y avoir, sous ce rapport, nulle différence entre les vils métaux et le métal précieux de l'aristocratie.

« Et a-t-il fait ce que vous lui avez dit ?

— Je ne puis rien vous répondre de précis à cet égard, lady Dedlock ; mais je ne le suppose pas ; les gens de notre condition appuient en général leurs... caprices sur des motifs qui les em-

pêchent d'y renoncer aisément : il est dans notre nature d'être sérieux et de persévérer dans nos désirs. »

Le baronnet soupçonne quelque intention Wat-Tylérienne cachée sous ces paroles et s'irrite intérieurement ; M. Rouncewell est d'une extrême politesse ; mais il est évident qu'il mesure son langage sur la réception qui lui est faite.

« Je vous le demande, continue milady, parce que j'ai songé à cette affaire qui m'ennuie énormément.

— J'en suis désolé, milady.

— Je partage complètement l'opinion de sir Leicester (le baronnet est flatté), et si vous ne pouvez pas m'assurer que le caprice de votre fils n'existe plus, il vaut mieux pour cette jeune fille qu'elle s'en aille.

— Excusez-moi, milady, mais ce serait faire injure à cette jeune personne, qui ne l'a pas méritée, fait gravement observer le baronnet ; une jeune fille, poursuit-il en étendant la main droite pour présenter l'affaire, comme sur un plateau d'argent, à cette bonne fortune d'attirer l'attention et d'obtenir la faveur d'une éminente lady, et de vivre entourée de tous les avantages que confère une pareille position, avantages incontestablement énormes ; énormes, dis-je, pour une jeune fille de cette classe. Faudra-t-il que, sans motif, elle soit privée de ces précieux avantages et perde la bonne fortune qu'elle avait eue, parce qu'il lui est arrivé de fixer les regards du fils de M. Rouncewell ? (Le baronnet en signe d'excuse incline la tête avec dignité vers le maître de forges.) A-t-elle mérité cette punition ? est-ce bien juste envers elle, et ne sortons-nous pas des termes de notre première conférence ?

— Pardonnez-moi, sir Dedlock, répond le père du fils de M. Rouncewell ; permettez que je simplifie la question, et veuillez pour un instant oublier les avantages que vous venez de signaler. Si vous voulez bien vous rappeler une circonstance aussi peu importante, ce dont je ne me flatte pas, vous savez que ma première pensée fut précisément de m'opposer à ce que cette jeune personne conservât la position qu'elle occupe. »

Oublier un instant la faveur des Dedlock ! Il faut bien que sir Leicester soit tenu de croire au témoignage des oreilles que lui ont transmises une pareille suite d'âieux, pour ne pas douter de ce que les siennes lui rapportent des paroles du maître de forges.

« Il est inutile de discuter plus longtemps à ce sujet, reprend milady avec un redoublement de froideur ; cette jeune personne est une bonne fille ; je n'ai rien à dire contre elle ; mais elle est tellement insensible aux nombreux avantages de sa position, qu'elle s'est éprise de ce jeune homme, du moins elle le croit, pauvre folle ! et n'apprécie pas du tout sa bonne fortune. »

Sir Leicester demande à faire observer que cet incident change tout à fait la question ; il est d'ailleurs persuadé que milady ne peut jamais avoir que d'excellentes raisons pour motiver sa conduite, et se range complètement à l'opinion qu'elle vient d'émettre.

« Ainsi donc, monsieur Rouncewell, poursuit languissamment lady Dedlock, cette jeune fille va partir ; je l'en ai prévenue ; voulez-vous qu'on l'envoie au village, ou aimez-vous mieux qu'elle s'en aille avec vous ?

— Je préférerais, milady, ce qui vous débarrassera le plus vite de l'ennui qu'elle vous donne et ce qui l'éloignera le plus tôt de la

position où elle se trouve.

— Alors, vous préférez l’emmener ? »

Pour toute réponse, le maître de forges s’incline devant milady.

« Sir Leicester, voulez-vous sonner ? »

M. Tulkinghorn s’approche de la cheminée et tire le cordon de la sonnette.

« Je vous remercie, monsieur, je vous avais oublié. »

Il fait son salut ordinaire et retourne auprès de la fenêtre ; Mercure se présente immédiatement, reçoit l’ordre d’aller chercher la jeune fille, s’éclipse, amène Rosa et disparaît.

La pauvre enfant a les yeux rouges, elle est encore bien triste.

Le maître de forges se lève en la voyant entrer, lui donne le bras et se dispose à partir.

« Vous voyez qu’on se charge de vous, reprend lady Dedlock de son air indifférent et fatigué ; vous partez sous une bonne protection ; j’ai rendu bon témoignage de votre conduite ; il n’y a pas là de quoi pleurer.

— Il paraît après tout qu’elle a du chagrin de s’en aller, dit M. Tulkinghorn en faisant quelques pas hors de la fenêtre, les mains derrière le dos.

— C’est une enfant sans éducation, dit le maître de forges avec un peu de vivacité, n’étant pas fâché d’avoir à répondre au procureur, elle n’a pas d’expérience, pauvre petite ! et je suis certain qu’elle eût beaucoup gagné à rester dans cette maison. »

Rosa dit en sanglotant que ça lui fait beaucoup de peine de quitter milady, qu'elle était heureuse auprès d'elle, et se plaisait beaucoup à Chesney-Wold ; qu'elle remercie mille fois lady Dedlock de toutes ses bontés...

« Allons, allons, petite folle, pensez un peu à Wat, si vous l'aimez, lui dit tout bas le maître de forges avec douceur.

— Assez, enfant, assez ; vous êtes une bonne fille, reprend milady avec indifférence et en lui montrant la porte ; mais il faut que vous partiez. »

Le baronnet s'est dégagé de la question, et s'est retiré dans le sanctuaire de son habit bleu à boutons d'or. Quant à M. Tulkinghorn, il a repris sa place devant la fenêtre ; et, dans l'ombre qui commence à se répandre, il semble épaissir les ténèbres qui enveloppent milady.

« Sir Leicester et lady Dedlock, dit M. Rouncewell après quelques instants de silence, veuillez m'excuser de vous avoir dérangés une seconde fois ; je comprends à merveille combien cette affaire a dû ennuyer milady ; j'aurais pu emmener cette jeune fille sans vous en parler ; mais j'ai cru, m'exagérant sans doute l'importance de la chose, devoir vous exposer les faits et m'informer respectueusement de vos désirs ; vous voudrez bien, je l'espère, me pardonner mon ignorance des usages du grand monde. »

Le baronnet, évoqué des profondeurs de l'habit bleu par cette remarque, répond à M. Rouncewell que de part et d'autre il n'y a pas lieu de se justifier, et se lève pour recevoir le salut du maître de forges. M. Tulkinghorn tire le cordon de la sonnette ; Mercure paraît de nouveau, et Rosa quitte l'hôtel avec le père de Wat.

Ce jour-là sir Leicester ne dîne pas à l'hôtel ; il est envoyé à la rescousse du parti Doodle contre la faction Coodle ; et milady se fait servir dans son appartement ; elle est horriblement pâle et ressemble plus que jamais à cette reine de Shakespeare, que citait le cousin débilité.

« Sir Leicester est-il parti ? demande-t-elle à Mercure.

— Oui, milady.

— Et M. Tulkinghorn ?

— Non, milady.

— Que fait-il ? »

Mercure suppose qu'il est occupé à écrire dans la bibliothèque.

« Milady veut-elle le voir ?

— Pas le moins du monde. »

C'est lui qui désire parler à Sa Seigneurie, et qui fait demander la faveur de lui dire un mot ou deux quand elle aura dîné.

Milady consent à le recevoir immédiatement ; il entre quelques minutes après et s'excuse de se présenter pendant le repas de Sa Seigneurie, bien qu'il en ait reçu la permission. Dès qu'ils sont seuls, milady lui fait signe de la main qu'elle le dispense de ce respect dérisoire, et lui demande ce qu'il veut.

M. Tulkinghorn s'assied dans un fauteuil, à peu de distance de milady, et se frotte lentement les jambes en lui répondant qu'il est étonné du parti qu'elle vient de prendre.

« Vraiment ?

— Oui, lady Dedlock ; je ne m’y attendais pas. Je considère cela comme un manque de parole de votre part, qui me met dans une position toute nouvelle, et je suis forcé de vous dire que je n’approuve pas votre conduite. »

Il pose ses mains sur ses genoux et la regarde ; son extérieur est toujours le même ; cependant il y a dans ses manières une certaine nuance indéfinissable de liberté qu’il n’avait pas autrefois, et qui n’échappe point à l’observation de milady.

« Je ne vous comprends pas, lui dit-elle.

— Oh ! que si, parfaitement ; il est inutile de vous en défendre, lady Dedlock ; vous aimez cette jeune fille.

— Après, monsieur ?

— Vous ne l’avez pas renvoyée pour le motif que vous avez donné ; mais simplement pour l’éloigner de vous avant l’éclat dont vous êtes menacée. Excusez-moi de rappeler ce fait qui touche au fond même de l’affaire.

— Après, monsieur ?

— Eh bien ! lady Dedlock, poursuit l’avoué en croisant les jambes et en se caressant le genou, voilà ce que je désapprouve ; c’était inutile, et je considère cette démarche comme dangereuse ; cela ne peut qu’éveiller les soupçons et faire jaser autour de vous ; d’ailleurs c’est une violation de notre traité ; vous aviez promis de rester exactement telle que vous étiez autrefois ; et il est évident, même pour vous, lady Dedlock, que vous avez été ce soir toute différente de vous-même.

— Sachant que mon secret...

— Pardon, ceci est précisément le fond de l'affaire, et l'on ne saurait, en matière de ce genre, s'exprimer trop clairement. Ce n'est plus votre secret, milady, c'est le mien que je garde fidèlement dans l'intérêt de sir Leicester et de la famille ; si c'était le vôtre, lady Dedlock, cette conversation n'aurait pas lieu entre nous.

— Sachant donc que le secret est connu, monsieur, j'ai voulu empêcher que la honte qui m'attend ne vînt à rejaillir sur une jeune fille innocente ; je me rappelais cette histoire que vous avez racontée aux hôtes de Chesney-Wold, et rien au monde n'aurait pu m'ébranler dans ma résolution. »

Milady prononce ces paroles d'une voix ferme et d'un air impassible ; quant à M. Tulkinghorn, il discute le fond de l'affaire comme si la femme qu'il avait sous les yeux n'était qu'un simple instrument en matière de procédure.

« On ne peut plus dès lors, ajoute-t-il, se fier à vous, milady. Vous avez divulgué le fait qui, d'après nos conventions, devait être caché ; on ne peut plus se fier à vous.

— Peut-être vous rappelez-vous, monsieur, que j'avais exprimé quelque inquiétude à cet égard, dans l'entretien que nous eûmes à Chesney-Wold ?

— Oui, répond l'avoué en se levant et en se tenant debout devant la cheminée. Je me rappelle que vous avez fait allusion à cette jeune fille ; mais avant l'arrangement qui termina la conversation que nous eûmes ensemble. Quant à l'épargner, quelle valeur a-t-elle donc ? Lorsque le nom d'une illustre famille est compromis, lady Dedlock, il faut marcher droit au but, sans souci de ce que l'on foule aux pieds. »

Elle lève les yeux et le regarde ; l'expression de la figure de milady est sévère, et ses dents mordent sa lèvre inférieure.

« Elle m'a compris, pense M. Tulkinghorn ; pourquoi épargne-t-elle les autres, puisqu'elle-même ne sera pas épargnée ? »

Lady Dedlock n'a pas mangé, elle a seulement bu trois verres d'eau qu'elle s'est versés d'une main ferme. Elle sort de table et s'étend sur une chaise longue ; elle est sombre et pensive, mais en elle rien n'exprime la faiblesse, rien n'invoque la pitié. « Cette femme est un sujet digne d'étude, » se dit encore M. Tulkinghorn, et tous les deux s'étudient à loisir.

« Lady Dedlock, dit-il enfin, rompant un silence que milady était résolue à garder, il nous reste à traiter la partie la plus pénible de cette affaire ; nos conventions n'existent plus ; une femme de votre intelligence doit comprendre que je rentre par cela même dans toute ma liberté.

— Je m'y attendais, monsieur Tulkinghorn.

— C'est tout ce que j'avais à vous dire, ajoute l'avoué en inclinant la tête.

— Est-ce l'avertissement que je dois recevoir ? Je tiens, dit-elle, à ce qu'il n'y ait point de méprise entre nous.

— Pas précisément, lady Dedlock ; l'avertissement convenu supposerait que nos conditions auraient été remplies ; mais c'est virtuellement la même chose ; il n'y a de différence que dans les termes ; pure distinction de droit.

— Vous n'avez pas l'intention de m'avertir de nouveau ?

— Non, milady.

— Est-ce ce soir que vous parlerez à sir Leicester ?

— La question est directe, répond l'avoué en souriant légèrement ; non, pas ce soir.

— Demain ?

— Tout bien considéré, milady, j'aime mieux ne pas vous répondre. Vous ne me croiriez pas si je vous disais que j'ignore le moment où j'instruirai sir Leicester, et cela ne servirait à rien de vous le dire. Peut-être sera-ce demain ; peut-être un autre jour ; mais vous êtes préparée à tout ; et les circonstances ne peuvent que justifier votre attente. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

— Allez-vous rester quelque temps dans la bibliothèque ? dit-elle au moment où le procureur va sortir.

— Seulement pour y prendre mon chapeau, et je retourne chez moi. »

Quand il est dans l'escalier, l'avoué regarde à sa montre et suppose qu'elle avance d'une minute ; il y a dans le vestibule une horloge magnifique renommée pour son exactitude : « Qu'est-ce que vous dites ? » lui demande le procureur. C'est une horloge d'un grand prix, mais combien ne serait-elle pas plus précieuse encore si elle répondait à ce vieillard : « Ne retournez pas chez vous ! » « Sept heures trois quarts, reprend M. Tulkinghorn ; tiens ! vous êtes plus coupable que je ne pensais, dit-il à sa montre ; deux minutes d'avance ! il paraît que vous êtes pressée de me faire vivre. » Quelle bonne montre, si rendant le bien pour le mal, son tic tac disait au procureur : « Ne retournez pas chez vous ! »

Il est dans la rue, marchant les mains derrière le dos, plongé dans l'ombre des vastes hôtels dont les embarras pécuniaires et autres, les hypothèques, les mystères de toute espèce sont enfermés sous son vieux gilet de satin noir ; il est le confident des murailles ; les hautes cheminées lui télégraphient le secret des familles ; et cependant il ne trouve pas une seule voix sur sa route qui lui dise : « Ne retournez pas chez vous ! » Il va, traversant les rues vulgaires, au milieu du roulement des voitures, du bruit des pas, du bruit des voix ; le gaz des boutiques lance sur lui ses éclairs ; le vent d'ouest l'entoure de ses plaintes, la foule le presse, la fatalité l'entraîne et rien ne murmure à son oreille : « Ne retournez pas chez vous ! » Il arrive dans son cabinet, allume ses bougies, regarde au plafond et voit le Romain de l'allégorie, montrant du doigt, comme toujours, un point vague du tapis ; et rien dans le geste du Romain, dans le battement des ailes du groupe d'enfants qui l'entourent, rien ne lui dit : « Ne restez pas ici. »

La lune vient de se lever, les étoiles brillent, comme elles brillaient au-dessus de Chesney-Wold ; et « cette femme, » ainsi que maintenant il appelle milady, a les yeux fixés au ciel ; son cœur est navré ; elle étouffe dans ces vastes pièces qui lui semblent trop étroites, et veut sortir, pour aller respirer seule dans un jardin du voisinage. Trop impérieuse dans ses volontés pour que ce désir excite la surprise de ceux qui l'entourent, elle s'enveloppe d'un manteau et sort au clair de la lune. Mercure ouvre la porte de la grille, dont il lui remet la clef sur sa demande, et reçoit l'ordre de retourner à l'hôtel. Milady se promènera quelque temps pour apaiser son mal de tête ; une heure, peut-être plus ; elle n'a pas besoin qu'on l'escorte. La grille se referme

avec bruit. Mercure s'éloigne ; et milady reste seule et disparaît sous les arbres.

C'est une belle nuit ; la lune est brillante et les étoiles scintillent. M. Tulkinghorn, pour aller au cellier où repose son vieux vin, traverse une petite cour pareille à celle d'une prison, et remarque, en levant les yeux, combien la nuit est belle, la lune brillante et les étoiles nombreuses.

C'est une nuit paisible entre toutes. On dirait que la lune verse le calme et le silence en même temps que sa lumière, et fait planer une certaine quiétude sur les lieux mêmes où la vie déborde et s'agite. Non-seulement la nuit est calme sur les routes poussiéreuses et sur le haut des collines, sur la campagne endormie, découpant à l'horizon la frange de ses arbres ; sur la rivière, dont le courant étincelle en passant au milieu des roseaux qui soupirent ; et qui, reflétant les arches des ponts et les vaisseaux qui l'assombrissent, fuit entre les maisons pressées pour aller se jeter dans la mer. Non-seulement la nuit est calme sur l'Océan profond, sur le rivage, d'où le guetteur suit du regard le navire qui, les ailes déployées, franchit le sentier lumineux qui semble n'exister que pour lui ; mais encore sur la ville immense où le repos est descendu. À la pâle clarté qui les baigne, ses clochers et ses tours prennent une forme éthérée ; la silhouette de ses toits est moins massive et perd sa trivialité. Les bruits qui montent de la rue s'amortissent ; les pas, devenus plus rares, s'éloignent tranquillement ; et, dans le quartier qu'habite M. Tulkinghorn, dans ces champs où les bergers font entendre des pipeaux judiciaires qui n'ont qu'un son, et où les brebis gardées à coups de houlette sont tondues jusqu'au vif, les bruits légers qui s'élèvent se noient dans le bourdonnement de la Cité qui vibre comme une vaste cloche.

Un coup de feu ! Qui l'a tiré ? d'où vient-il ?

On s'arrête et on regarde autour de soi. Quelques visages paraissent aux fenêtres ; les portes s'ouvrent. La détonation a éclaté vivement et l'écho la prolonge. Tout s'éveille ; les chats, terrifiés, bondissent ; les chiens aboient. L'un d'eux hurle comme un démon. Le bourdonnement des rues grandit tout à coup, c'est un cri général ; l'airain s'ébranle ; mais, avant que dix heures aient fini de sonner à la dernière horloge, tout s'apaise, tout est calme, et la lune verse tranquillement sa lumière au sein de la nuit paisible.

M. Tulkinghorn n'a-t-il rien entendu ? Ses fenêtres sont noires et tranquilles comme si de rien n'était, et sa porte est fermée ? il faudrait, certes, quelque chose de bien extraordinaire pour le tirer de sa coquille ! On ne le voit pas, on ne l'entend pas ; il n'y a donc qu'un coup de canon qui fût capable de faire sortir ce vieillard de son calme impassible ?

Le personnage allégorique du plafond conserve également l'attitude dans laquelle il persiste ; Romain ou Breton, il n'a toujours qu'une idée en tête, il montre toujours avec la même ardeur le point qu'il désigne depuis un siècle, sans que personne pense à lui.

Cependant l'obscurité succède au clair de lune, le soleil à l'aurore ; et, quand on vient chez l'avoué pour faire son cabinet, soit qu'il y ait quelque chose de nouveau dans le geste de l'allégorie, soit que la personne qui entre devienne folle tout à coup, pour avoir levé les yeux et regardé ensuite par terre le point que désigne le Romain, elle se sauve en poussant un cri d'effroi ; d'autres personnes arrivent, regardent, crient et s'enfuient à leur tour, et l'alarme se répand dans le quartier.

Quel peut en être le motif ? Des gens habitués à ces sortes de besogne entrent dans le cabinet de l'homme de loi, dont les fenêtres restent fermées, et transportent quelque chose de pesant dans la chambre voisine. On chuchote, on s'étonne. On fouille tous les coins de l'appartement, on cherche dans tous les meubles. On suit la trace des pas ; on lève les yeux au plafond, et toutes les voix murmurent en parlant du Romain : « S'il pouvait seulement raconter ce qu'il a vu ! »

Il montre sur une table une bouteille de vin presque pleine, un verre, deux bougies qui ont été soufflées tout à coup, peu de temps après avoir été allumées, une chaise vide ; et, par terre, devant cette chaise, une tache que l'on pourrait couvrir avec la main, et qu'il montrera tant que l'humidité, la poussière et les araignées le laisseront subsister. Désormais, son geste a un but qu'il n'avait pas du vivant de M. Tulkinghorn, car le vieil avoué n'est plus ; l'allégorie a vainement désigné la main qui s'est levée contre lui et montre depuis la veille au soir l'endroit où gît le vieillard, la face contre terre, le cœur percé d'une balle.

(Note du traducteur.)

49

Il y a gala dans la maison de M. Joseph Bagnet, surnommé *Lignum vitæ*, ex-artilleur, et maintenant joueur de basson et marchand de musique. C'est un jour de naissance qu'on célèbre en famille ; non pas celui de M. Bagnet : celui-là ne se distingue des autres jours de l'année que par un baiser plus sonore sur les joues des enfants, une pipe de plus après le dîner ; et, dans la soi-

rée, quelques réflexions de Lignum, qui se demande ce que fait sa pauvre mère ; sujet qui prête d'autant plus à l'interprétation, que mistress Bagnet est morte depuis au moins vingt ans. Il y a des hommes qui songent rarement à leur père et semblent avoir transféré le total de leur amour filial au compte de leur mère ; M. Bagnet est l'un de ces hommes ; peut-être le doit-il à son appréciation exaltée des mérites de sa femme, qui va jusqu'à lui faire penser que le substantif dévouement est du genre féminin.

Ce n'est pas non plus le jour de naissance de l'un des trois enfants : il est rare qu'en cette occasion on aille au delà d'un pudding et des souhaits ordinaires ; et si la dernière fois que revint celui de Woolwich, M. Bagnet, après avoir observé combien son fils avait grandi, crut devoir l'interroger sur le catéchisme avec un air d'importance complètement orthodoxe, ce fut un incident particulier, et non pas un trait général appartenant à toutes les solennités de ce genre.

Mais c'est aujourd'hui l'anniversaire de l'heureux jour où naquit mistress Bagnet ; et c'est pour Lignum la plus grande fête de l'année. Il a depuis longtemps réglé le cérémonial qui doit présider au festin ; et, comme il est persuadé qu'une paire de poulets est le nec plus ultra d'un luxe vraiment impérial, l'ex-artilleur ne manque jamais d'aller lui-même, le matin du grand jour, acheter ses deux volailles, de se faire attraper par le vendeur et d'entrer en possession des deux plus vieux coqs de toutes les basses-cours de l'Europe. Il rapporte invariablement ces miracles d'acabit coriace dans un mouchoir de coton à carreaux bleus et blancs, tiré tout exprès de l'armoire, et indispensable à ses projets. À la fin du déjeuner, il invite mistress Bagnet, comme par hasard, à déclarer ce qu'elle préférerait pour son dîner. L'excellente femme

répond, avec infiniment d'à-propos, qu'elle aurait bien envie de manger du poulet. Sur quoi Lignum va tirer les deux coqs de leur cachette, et les produit au milieu de la joie et de la surprise générales. Il exige, en outre, que l'héroïne de la fête, parée de sa plus belle robe, ne fasse rien de la journée, et consente à être servie par tous les membres de la famille, dirigés par lui-même ; comme il est loin d'être un excellent cuisinier, il est probable que cette dernière condition est plutôt pour mistress Bagnet un honneur qu'un plaisir ; toutefois, elle conserve la dignité qu'on lui impose de l'air le plus heureux qu'on puisse imaginer.

À l'heure où nous sommes, M. Bagnet a accompli tous les préliminaires d'usage, et surveille la cuisson des deux poulets, tandis que mistress Bagnet, en grande tenue, voit que les choses vont tout de travers et sent les doigts qui lui démangent.

Malte et Québec mettent la table. Woolwich, sous les ordres de son père, tourne la broche et arrose le rôti.

« Dans une demi-heure tout sera prêt, » dit Lignum.

Mistress Bagnet regarde avec angoisse l'un des poulets qui brûle.

« Ma vieille, reprend l'ex-artilleur, tu vas avoir un repas, mais un repas digne d'une reine. »

La vieille répond à son mari par un sourire ; mais ses yeux expriment un si profond malaise, que le jeune rôtiisseur, inquiet à son tour, la regarde, bouche bée, et oublie tout à fait les poulets qui ne tournent plus du tout. Heureusement que sa sœur devine la cause de l'inquiétude de leur mère et le rappelle à ses fonctions par un coup de poing significatif. La broche est remise

en mouvement, et mistress Bagnet ferme les yeux dans l'ivresse du soulagement qu'elle éprouve.

« Georges arrivera très-certainement à quatre heures et demie précises, dit Lignum. Combien y a-t-il d'années qu'il nous vient voir à pareil jour, sans jamais y manquer ?

— Autant qu'il en a fallu pour faire une vieille femme d'une jeune ; ni plus ni moins, répond mistress Bagnet en riant et en hochant la tête.

— La vieille, répond l'ex-artilleur, tu es aussi jeune qu'autrefois, sinon plus. Chacun peut le voir. »

Malte et Québec frappent dans leurs mains, en s'écriant que leur bon ami apportera bien sûr quelque chose à maman, et cherchent à deviner quel cadeau il lui fera.

« Sais-tu, Lignum, reprend la vieille en faisant signe à Québec de mettre le sel sur la table, et à Malte de ne pas oublier le poivre, sais-tu bien que Georges me fait l'effet de vouloir prendre de la poudre d'escampette ?

— Georges ne désertera jamais, répond l'ex-artilleur. Ne crains pas ça, la vieille. Il n'est pas homme à quitter son vieux camarade et à le laisser dans la peine.

— J'en suis bien sûre, et ce n'est pas ça que je veux dire. Je crois seulement que s'il avait tout payé, il ne tarderait pas à prendre la clef des champs.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il me semble inquiet, ennuyé de sa position. Je ne veux pas dire que ses manières ne soient plus aussi franches ; il

ne serait plus lui-même, s'il avait moins de franchise ; mais il est comme irrité, hors de lui. Enfin, il n'est plus dans son assiette.

— Et c'est bien naturel, avec ce robin qui le persécute et qui ferait damner le diable.

— Je ne dis pas le contraire ; mais ça revient à ce que je dis. »

La conversation est forcément interrompue par la nécessité où se trouve M. Bagnet de veiller au dîner qui est gravement compromis ; les poulets, d'une nature un peu sèche, ne rendent pas le moindre jus, et leurs pattes, excessivement écailleuses, sont un peu plus longues qu'il ne serait désirable ; la perversité des pommes de terre est au delà de ce qu'on peut dire ; elles crèvent tout à coup et tombent en miettes dès qu'on veut les peler ; néanmoins l'ex-artilleur surmonte toutes ces difficultés, et finit par servir le festin : on se met à table ; Mme Bagnet occupe à la droite de l'époux la place d'honneur de l'invitée.

Il est bien heureux pour la vieille qu'elle n'ait par an qu'un seul jour de naissance ; un pareil luxe de volaille qui se renouvelerait plus souvent pourrait être dangereux. Tout ce qu'il y a de tendons et de ligaments dans un poulet ordinaire s'est transformé dans ceux-ci en cordes à guitare, et leurs membres ont jeté de profondes racines dans leur chair, ainsi que les vieux arbres dans le terrain qui les porte ; mais M. Bagnet, qui ne s'aperçoit pas de ces défauts, s'applique de tout son cœur à faire manger à la vieille une énorme quantité de ce rôti luxueux ; et l'excellente femme, qui, pour rien au monde, ne voudrait lui causer le plus petit désappointement, surtout un jour comme celui-ci, compromet vaillamment sa digestion. Elle se demande comment Woolwich peut ainsi nettoyer les pilons sans être de la famille des

autruches ; et tandis qu'elle cherche à le comprendre, les soins du ménage, confiés à ses deux filles, lui font subir une épreuve qu'elle supporte avec le même héroïsme. L'énergie et l'activité dont Québec et Malte, grimpées sur leurs patins, et leurs jupes relevées à l'instar de leur mère, font preuve en balayant la chambre, en lavant la vaisselle, en rangeant la cuisine, donnent les plus grandes espérances pour l'avenir, mais font naître, quant à présent, les plus vives inquiétudes. Enfin, après beaucoup de bruit et de paroles, de l'eau répandue jusqu'à saturation complète des deux sœurs, spectacle trop émouvant pour que mistress Bagnet conserve le sang-froid qu'exige sa dignité, toute la besogne se termine d'une façon triomphante. Malte et Québec changent des pieds à la tête, reviennent dans leurs plus beaux atours ; le tabac et les pipes, une bouteille et des verres sont placés sur la table ; et mistress Bagnet jouit du premier moment de tranquillité d'esprit qu'elle ait encore goûté depuis le commencement de la fête.

C'est alors que s'asseyant à sa place ordinaire, quatre heures et demie allant bientôt sonner, Lignum s'écrie :

« Bravo, Georges ! heure militaire. »

Celui-ci, après avoir présenté ses compliments à mistress Bagnet, qu'il embrasse en l'honneur de la circonstance, souhaite le bonsoir aux enfants et à Lignum, et termine en leur disant qu'il fait des vœux pour leur bonheur à tous.

« Mais Georges, mon bonhomme, répond mistress Bagnet en le regardant avec intérêt, qu'est-ce qui vous arrive donc ?

— À moi ?

— Certainement ; vous êtes si pâle et vous avez l'air si défait ; n'est-ce pas, Lignum ?

— Georges, dit M. Bagnet, raconte à la vieille ce qui t'arrive.

— Je ne savais pas que j'avais si mauvaise mine, répond le maître d'armes en passant la main sur son front ; et je regrette de vous faire une si triste figure ; mais le fait est que la mort de ce pauvre Jo, arrivée hier au soir, m'a beaucoup affecté.

— Pauvre enfant ! dit mistress Bagnet d'un ton de pitié maternelle, pauvre enfant ! il est donc mort ?

— Je n'avais pas l'intention d'en parler, car ce n'est pas un récit à faire un jour de fête ; mais vous avez deviné tout de suite que j'avais quelque chose ; vous êtes si prompte, mistress Bagnet !

— Tu as raison, dit Lignum, aussi prompte que la poudre.

— Et, ce qui vaut mieux que tout ça, c'est qu'elle est aujourd'hui la reine de la fête ; aussi faut-il se l'attacher, répond l'ancien soldat ; voici donc une petite broche, mistress Bagnet, que je vous ai apportée ; un rien, comme vous voyez ; ce n'est qu'un souvenir que je vous offre de bon cœur ; c'est là tout son mérite. »

Le présent de M. Georges est salué des bonds joyeux et des applaudissements de la jeune famille, et accueilli avec une sorte d'admiration respectueuse de la part de Lignum. « La vieille, dit-il, exprime-lui ce que j'en pense.

— Mais c'est une merveille, Georges ; la plus jolie chose qu'on puisse voir, s'écrie mistress Bagnet.

— Très-bien, dit Lignum ; tout à fait mon opinion.

— C'est charmant, Georges, poursuit l'excellente femme en tournant l'épingle de tous les côtés ; vraiment, c'est trop joli pour moi !

— Mauvais, dit Lignum ; ce n'est pas là mon avis.

— Mais, n'importe, mon vieux camarade ; mille remerciements, reprend mistress Bagnet en donnant une poignée de main au sergent ; car bien que j'aie été quelquefois un peu rude envers vous, comme une vieille femme de soldat que je suis, nous n'en sommes pas moins les meilleurs amis du monde ; et maintenant, Georges, attachez-moi votre épingle, ça me portera bonheur. »

Les enfants se pressent autour de leur mère pour voir accomplir cette manœuvre importante ; et M. Bagnet regarde de son côté par-dessus la tête de Woolwich d'un air à la fois si grave et si plaisamment enfantin, que la vieille ne peut s'empêcher de rire en lui disant :

« Mon brave Lignum ! quelle bonne figure tu nous fais là ! »

Mais le sergent ne peut pas en venir à bout ; sa main tremble, il a mal aux nerfs et la broche lui échappe.

« Qui le croirait ? dit-il en ramassant l'épingle ; je suis si peu dans mon assiette, que je ne peux pas même faire la chose du monde la plus simple. »

Mistress Bagnet pense que le meilleur remède à cela est de fumer une ou deux pipes ; et, attachant l'épingle en un clin d'œil, elle installe le sergent à la petite place qu'il choisit d'habitude, et lui présente tout ce qu'il lui faut pour fumer.

« Si cela ne suffit pas, ajoute l'excellente femme, jetez les yeux de temps en temps sur votre joli cadeau, et cela, joint à la pipe, vous remettra complètement.

— Je ne doute pas que vous n'y réussissiez, mistress Bagnet, répond l'ancien soldat ; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, je suis dans mes humeurs noires. Il m'a été si pénible de voir mourir ce pauvre Jo sans pouvoir le secourir !

— Vous avez fait au contraire tout ce que vous avez pu, Georges ; vous l'avez recueilli, vous l'avez...

— C'est vrai, mistress Bagnet ; mais tout cela est bien peu de chose, quand je pense qu'il est mort sans qu'on lui ait appris à connaître sa main droite de sa main gauche !

— Pauvre garçon ! dit mistress Bagnet.

— Et cela m'a rappelé ce pauvre Gridley, poursuit le maître d'armes en passant la main dans ses cheveux ; un autre genre de misère, mais tout aussi affreuse ; et les deux ensemble m'ont fait souvenir d'un vieux coquin plus dur que la pierre ; et, voyez-vous, rien que de songer à cette vieille carabine que rien n'émeut dans son coin, c'est plus qu'il n'en faut, je vous assure, pour faire bouillir le sang d'un honnête homme.

— Raison de plus pour allumer votre pipe, reprend mistress Bagnet ; c'est un calmant, et beaucoup meilleur pour la santé que de se calciner à propos de ce procureur.

— Vous avez raison, mistress Bagnet. »

Et M. Georges allume sa pipe, mais avec tant de gravité, que M. Bagnet remet à un peu plus tard de boire à la santé de la

vieille, ce qu'il accompagne toujours, en pareille occasion, d'un speech d'une excessive clarté. Quelques instants après, les deux sœurs ayant préparé ce qu'il appelle la mixture, et la pipe de M. Georges étant maintenant en pleine activité, Lignum prend son verre et s'adresse à la compagnie dans les termes suivants : « Georges, Woolwich, Malte, Québec, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour de sa naissance. On pourrait faire plus d'une étape, sans trouver sa pareille. Buvons à sa santé !

— À la vôtre, répond la vieille en présentant son verre à chacun des convives, ainsi qu'elle fait toujours en pareille occasion, mais, cette fois, elle s'arrête tout à coup en s'écriant : Voici quelqu'un ! »

Un homme est en effet à la porte du parloir ; un homme à l'œil fin, au regard perçant, et qui produit une vive sensation dans le petit cercle de M. Bagnet.

« Bonsoir, Georges, comment vous portez-vous ?

— Tiens, c'est M. Bucket ! s'écrie l'ancien soldat.

— Mon Dieu, oui, répond l'officier de police en entrant et en fermant la porte ; je descendais la rue, quand je vis par hasard des instruments de musique étalés aux fenêtres de ce magasin ; j'ai précisément un ami qui m'a prié de lui chercher un violoncelle d'occasion et d'une certaine qualité : j'aperçois en même temps qu'il y a du monde au fond de l'arrière-boutique, et je crois vous reconnaître dans la personne du coin ; vous voyez que je ne m'étais pas trompé. Comment vont les affaires, mon brave ami ? Passablement ? tant mieux ; et vous, madame ? Eh ! Seigneur ! des enfants ! s'écrie M. Bucket en leur tendant les bras ; il suffit de me montrer cette petite graine pour faire de moi tout ce que

l'on veut ; embrassons-nous, chers petits anges ; inutile de demander qui sont vos père et mère ; la ressemblance est frappante. »

M. Bucket s'est assis à côté de M. Georges, et prend Malte et Québec sur ses genoux.

« Encore un baiser, mes chères mignonnes ; c'est la seule chose dont je ne puisse me lasser ; quel âge ont-elles, madame ? elles se portent à merveille ; je parierais qu'elles ont de huit à dix ans.

— Vous ne vous trompez guère, monsieur, répond mistress Bagnet.

— Il est rare que je me trompe, répond M. Bucket ; j'aime tellement les enfants ! Un de mes amis en a dix-neuf, madame ; et d'une seule mère qui est restée fraîche et rose comme l'aurore, pas autant que vous, néanmoins ;... comment appelez-vous cela, chère mignonne ? poursuit M. Bucket en pinçant les joues de Malte ; de véritables pêches ? oui, ma foi, belle petite ; et pensez-vous que papa ait un bon violoncelle d'occasion à offrir à l'ami de M. Bucket, chère enfant ? je m'appelle Bucket, un drôle de nom, n'est-ce pas ? »

Cette amabilité gagne immédiatement à l'étranger le cœur de toute la famille, et mistress Bagnet oublie le cérémonial du jour, qui lui interdit les œuvres serviles, au point de bourrer une pipe et de remplir un verre qu'elle offre à M. Bucket en lui disant qu'elle aurait eu certainement dans toutes les circonstances beaucoup de plaisir à recevoir quelqu'un d'aussi aimable que lui, mais qu'elle est d'autant plus heureuse d'accueillir ce soir un ami

de M. Georges, que celui-ci « n'est pas dans son assiette ordinaire.

— Et comment cela ? s'écrie M. Bucket ; mon pauvre Georges, qu'est-ce donc qui vous arrive ? qui peut être cause de ce malaise ? vous n'avez rien qui vous tourmente ?

— Rien de particulier, répond M. Georges.

— J'en étais bien sûr, poursuit M. Bucket ; qu'est-ce qui pourrait vous tourmenter ? et ces chères petites, n'ont-elles rien qui fasse trotter leurs petites têtes ? pas encore ; un jour viendra où elles mettront à l'envers celles de certains jeunes gens, qui en auront dans l'aile ; je ne suis pas grand prophète, mais je prédis cela, madame. »

Mistress Bagnet, enchantée, espère que M. Bucket a lui-même de la famille.

« Eh ! mon Dieu, non, madame ; vous ne l'auriez jamais cru, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est pourtant vrai. Ma femme et une locataire, voilà tout ce qui constitue mon intérieur. Mistress Bucket est, comme moi, passionnée pour les enfants. Elle en désirerait par-dessus tout ; mais non ! les biens de ce monde sont inégalement répartis, et l'homme doit se résigner à son sort... Vous avez là par derrière une petite cour qui me semble assez commode ; a-t-elle une issue au dehors ?

— Non, monsieur.

— Vraiment ! j'aurais pensé le contraire ; je n'ai jamais vu de petite cour qui fût plus à mon goût ; me permettez-vous de la visiter ? En effet, pas de sortie à l'extérieur ; mais elle est parfaitement proportionnée. »

M. Bucket revient s'asseoir auprès de son ami Georges et lui frappe amicalement sur l'épaule.

« Et ce moral, comment va-t-il maintenant ?

— Très-bien, répond l'ancien troupier.

— À la bonne heure ; pourquoi seriez-vous triste ? un homme de votre figure et de votre constitution n'a pas le droit de se démoraliser ; ce n'est pas avec une pareille poitrine qu'on peut se laisser abattre ; n'est-ce pas, madame ? d'ailleurs, vous n'avez rien dans l'esprit qui puisse vous tourmenter, rien du tout, Georges, pas de préoccupations. »

M. Bucket appuie cette phrase d'un regard étrange et la répète deux ou trois fois, en prêtant à la réponse un visage attentif. Mais sa verve de belle humeur reparaît bientôt après cette brève éclipse, et fait de nouveau rayonner sa figure.

« Et ce jeune homme est notre frère, bons petits choux ? reprend M. Bucket en s'adressant à Malte et à Québec ; frère de père, veux-je dire ; il est certainement trop âgé pour être le fils de madame.

— Je suis pourtant bien sa mère, répond en riant mistress Bagnet.

— Vous m'étonnez beaucoup, madame ; et cependant il vous ressemble d'une manière surprenante, quoiqu'il ait aussi quelque chose de son père ; les sourcils, par exemple, ajoute M. Bucket en fermant un œil pour comparer les deux visages. »

Mistress Bagnet saisit cette occasion de lui dire que Woolwich est le filleul de M. Georges.

« Vraiment, répond M. Bucket avec cordialité ; une poignée de main au filleul de ce cher Georges ; filleul et parrain se font également honneur. Et que pensez-vous faire de ce garçon-là, madame ? Montre-t-il des dispositions et du goût pour la musique ?

— Il joue du fifre admirablement, dit tout à coup Lignum.

— Singulière coïncidence ! répond M. Bucket ; vous ne le croiriez pas, madame ; j'ai joué du fifre dans ma première jeunesse ; non pas avec méthode, ainsi que doit le faire ce jeune garçon ; mais d'instinct, par routine : Seigneur Dieu ! quand j'y pense. Grenadiers anglais... » Voilà un air qui vous réchauffe et vous ranime ; pourriez-vous nous le faire entendre, mon jeune ami ? »

Rien ne peut être plus agréable à toute la société que cette flatteuse invitation ; Woolwich se lève immédiatement, va chercher son fifre et se met à exécuter l'entraînante mélodie. M. Bucket bat la mesure avec enthousiasme, et répète le refrain en fausset : Gre-na-diers an-glais. Bref, il fait preuve d'un goût musical tellement éclairé, que Lignum ôte sa pipe de ses lèvres et ne doute pas qu'il ne doive chanter à merveille. M. Bucket avoue modestement que jadis il avait de la voix ; et, pour témoigner sa reconnaissance de l'accueil qui lui est fait, répond au désir que chacun éprouve de l'entendre, par la ballade : Si vos charmes divins, ballade qui fut, dit-il, son plus puissant auxiliaire auprès de mistress Bucket, à l'époque où, jeune fille, elle se laissa conduire à l'autel.

En un mot, l'officier de police brille d'un tel éclat pendant toute la soirée, que M. Georges, qui d'abord l'avait vu entrer avec un certain déplaisir, commence à être fier de sa société. C'est un homme si cordial, si ouvert, qui a tant de ressources dans l'esprit,

que le maître d'armes est bien aise d'en avoir procuré la visite aux Bagnet. Lignum, de son côté, apprécie tellement la valeur d'une pareille connaissance, qu'il prie M. Bucket de vouloir bien les honorer de sa compagnie au prochain anniversaire de la naissance de la vieille. Si quelque chose peut ajouter à l'estime que M. Bucket ressent pour l'aimable société, c'est la découverte qu'il fait du motif qui la rassemble ; il boit à la santé de mistress Bagnet avec chaleur, accepte l'engagement qui vient de lui être offert et l'inscrit sur son memorandum, en exprimant le désir et l'espoir que mistress Bagnet et sa femme seront bientôt comme deux sœurs. « Que serait la vie, ajoute-t-il, sans les liens de l'amitié ? » ce n'est pas dans les fonctions qu'il occupe, dans les emplois publics que l'on trouve le bonheur ; non, c'est dans les joies de la famille, dans les douceurs de la vie intime ; et naturellement il se rapproche encore de l'estimable ami qui lui a procuré des relations où il rencontrera tant de jouissances ; il le regarde avec tendresse et l'attend pour partir ; l'intérêt qu'il lui porte descend jusqu'à ses bottes qu'il observe avec soin, tandis que M. Georges fume, les jambes croisées, au coin de la cheminée.

Le maître d'armes se lève enfin pour retourner chez lui ; M. Bucket se lève également, embrasse une dernière fois Malte et Québec, et s'adressant à l'ex-artilleur :

« Quant à ce violoncelle d'occasion, lui dit-il, que cherche mon ami, croyez-vous, monsieur, pouvoir me le procurer ?

— Par douzaines, répond M. Bagnet.

— Je vous en serai fort obligé, réplique M. Bucket en écrasant la main de Lignum ; ami dans le besoin est un ami certain ;... une bonne qualité de son, ne l'oubliez pas ; c'est pour un virtuose qui

joue Mozart, Haendel, tous les grands maîtres, comme un artiste accompli ; je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Bagnet, ajoute l'officier de police en baissant la voix, qu'il faudra marquer pour vous un chiffre assez élevé ; je ne dois pas permettre que mon ami paye trop cher, mais il faut cependant que vous touchiez une somme assez ronde pour votre commission et la perte de temps qui en résultera. C'est trop juste ; il faut que tout le monde vive. »

M. Bagnet regarde la vieille en secouant la tête d'un air qui signifie : « Quelle précieuse connaissance ! »

« Voyons, poursuit M. Bucket, si je repassais demain matin à dix heures et demie, pourriez-vous me dire le prix de quelques-uns de ces violoncelles ?

— Rien n'est plus facile. » M. et Mme Bagnet s'engagent même à s'en procurer une certaine quantité pour que l'on puisse choisir.

« Merci, répond M. Bucket ; bonsoir, madame ; bonsoir, monsieur ; bonsoir, mes chérubins ; je suis bien touché de votre accueil ; c'est la meilleure soirée que j'aie passée de toute ma vie. »

Les Bagnet, de leur côté, ne sont pas moins reconnaissants du plaisir que leur a donné la compagnie de M. Bucket, et l'on se quitte de part et d'autre en échangeant la promesse de se revoir. « Et maintenant, mon vieil ami, allons-nous-en chez nous, » dit l'officier de police à M. Georges en le prenant par le bras, et en le tenant de si près que Lignum et sa femme, qui sont restés sur le pas de leur porte pour les voir plus longtemps, remarquent avec plaisir combien M. Bucket paraît aimer le sergent.

La rue voisine étant fort étroite et surtout mal pavée, il devient difficile de marcher deux de front en se donnant le bras : et M. Georges propose à son compagnon d'aller seul ; mais M. Bucket, attaché plus que jamais à sa personne, lui répond : « Une minute, cher ami, que je vous parle d'abord, » et le poussant immédiatement dans le parloir d'une taverne dont il ferme la porte.

« Le devoir est le devoir et l'amitié est l'amitié, dit-il ; je désire, autant que possible, les maintenir en bonne intelligence ; j'ai fait ce soir tous mes efforts pour qu'il en soit ainsi, je m'en rapporte à vous ; mais à présent, mon cher Georges, considérez-vous comme prisonnier.

— Prisonnier ! et pourquoi ? demande le maître d'armes foudroyé par cette nouvelle.

— Le devoir et la conversation sont deux choses, répond M. Bucket ; je dois vous avertir que vos moindres paroles pourraient tourner contre vous ; c'est pourquoi je vous conseille, mon cher Georges, de faire bien attention à tout ce que vous direz. N'avez-vous pas entendu dire qu'on ait assassiné quelqu'un ?

— Assassiné quelqu'un !

— Rappelez-vous ce que je viens de vous recommander, Georges, poursuit M. Bucket en agitant son index. Je ne vous demande rien ; toute la journée vous avez été triste, distrait, abattu. Eh bien ! je vous le répète, vous n'avez pas entendu parler du meurtre qui vient d'être commis ?

— Non ; où il y a-t-il eu un meurtre ?

— Écoutez-moi, Georges, et ne vous compromettez pas : on a tué d'une balle, hier au soir, dans Lincoln's-Inn-Fields, un gentle-

man appelé Tulkinghorn, et c'est pour cela que je vous arrête. »

Le sergent se laisse tomber sur une chaise ; une sueur froide coule de son front, et la pâleur de la mort se répand sur son visage.

« Bucket ! dit-il d'une voix faible, il est impossible que M. Tulkinghorn ait été assassiné, et que ce soit moi que vous soupçonnez d'être son assassin ?

— C'est plus que possible, puisque la chose est sûre. Le fait s'est passé hier au soir à dix heures ; quant à vous, vous savez où vous étiez alors, et je ne doute pas que vous ne parveniez à prouver votre alibi.

— Hier au soir, à dix heures ? répète le maître d'armes en cherchant dans sa mémoire. Miséricorde ! s'écrie-t-il tout à coup, mais j'étais à sa porte !

— C'est bien ce que l'on m'a dit, répond M. Bucket ; on ajoute que depuis quelque temps vous rôdiez presque toujours dans ces parages ; que plus d'une fois vous vous êtes querellé avec lui ; je ne dis pas que cela soit, notez-le bien ; mais la chose est possible ; on va même jusqu'à dire qu'il vous aurait traité d'homme dangereux, de scélérat, d'assassin.

M. Georges ouvre la bouche probablement pour reconnaître que tout cela est vrai, mais la parole lui manque.

« Mon désir, continue l'officier de police en mettant son chapeau sur la table, est de faire les choses le plus agréablement possible. Une récompense de cent guinées est offerte par le baronnet sir Leicester Dedlock à celui qui découvrira le meurtrier ; vous et moi nous avons toujours été bons amis, je me plais à le recon-

naître ; mais j'ai des devoirs à remplir ; et, si quelqu'un doit gagner les cent guinées promises, autant que ce soit moi qu'un autre ; je n'ai donc pas besoin de vous démontrer qu'il faut que je vous arrête ; du diable si j'y manque ! Dois-je appeler à mon aide, ou est-ce une affaire faite ? »

M. Georges a recouvré tout son empire sur lui-même : « Al-
lons ! dit-il d'un air martial ; je suis prêt à vous suivre.

— Un moment, continue l'officier de police en tirant de sa poche une paire de menottes de l'air d'un tapissier qui se dispose à garnir de bourrelets une fenêtre ; c'est une accusation grave, mon pauvre Georges, et mon devoir exige que les formalités soient remplies. »

Le rouge monte au front du maître d'armes qui hésite un instant, mais qui bientôt présente ses mains jointes à l'officier de police.

M. Bucket ajuste les menottes en un clin d'œil et demande à M. Georges si par hasard elles ne le gênent pas. « Si elles vous blessent, dites-le-moi ; vous savez que mon dessein est d'allier autant que possible le devoir à l'amitié ; j'en ai là une autre paire dans ma poche, et nous pouvons l'essayer ; » l'officier de police dit ces paroles du ton d'un respectable marchand qui désire satisfaire sa pratique. « Elles vont bien comme elles sont ? tant mieux ; vous voyez, poursuit-il en prenant un manteau qu'il attache au cou du maître d'armes, vous voyez que j'ai pensé à ménager votre susceptibilité en apportant ce vêtement : là ! qui pourrait maintenant se douter de rien ?

— Moi, répond M. Georges, moi seul, et c'est déjà trop. Rendez-moi le service de me rabattre mon chapeau sur les yeux.

— Vraiment ! ce serait dommage.

— Je ne peux pas regarder en face d'honnêtes gens avec ces affaires-là aux mains, répond vivement le maître d'armes. Pour l'amour de Dieu, je vous en supplie, tirez-moi mon chapeau sur la figure. »

M. Bucket se laisse fléchir, abaisse le chapeau du sergent, et, sortant de la taverne, conduit son prisonnier dans la rue. M. Georges marche d'un pas aussi ferme qu'à l'ordinaire, bien que la tête un peu moins haute ; et l'officier de police lui indique, en le poussant du coude, les détours qu'il doit faire et la route qu'il doit suivre.

50

Pendant la visite que j'avais faite à Richard, il était arrivé à mon adresse un billet de Caroline Jellyby, où elle me disait que sa santé, fort délicate depuis quelque temps, était devenue plus mauvaise, et qu'elle serait bien contente si je pouvais l'aller voir ; elle avait maintenant une petite fille dont j'étais la marraine. La pauvre créature était bien chétive, avec son visage ratatiné, qui disparaissait au milieu de la garniture de son bonnet. Elle avait de petites mains et de longs doigts toujours fermés sous son menton, et passait toute la journée dans la même attitude, les yeux ouverts, à s'étonner, je m'imagine, d'être si faible et si petite ; elle criait chaque fois qu'on la touchait ; mais autrement elle était si patiente, qu'elle semblait n'être au monde que pour rester tranquille et pour rêver ; de petites veines marbraient de noir sa figure et ses mains, comme en souvenir des taches d'encre

de la pauvre Caddy ; c'était bien le plus piteux bébé que j'eusse encore vu.

Mais sa mère était habituée à la mine peu flatteuse de son avorton, et trompait les heures qu'elle passait dans son lit, à faire des projets pour l'éducation d'Esther, pour son mariage, pour son âge mûr, voire même pour sa vieillesse. Tous ces projets étaient empreints d'un dévouement si profond à ce malheureux bébé, sa joie et son orgueil, que j'en citerais quelques-uns si je ne me rappelais à temps que j'ai autre chose à raconter.

Pour en revenir à Caroline, elle avait à mon égard une certaine croyance superstitieuse qui s'était développée dans son âme depuis la première visite que j'avais faite à sa mère le soir où elle était venue dans ma chambre, dormir sur mes genoux ; elle était persuadée que ma présence lui était matériellement salutaire ; et bien qu'il n'y eût là qu'un jeu de son imagination, toujours est-il que cette idée acquérait la puissance d'un fait lorsque cette pauvre amie était réellement malade.

Je partis donc en toute hâte le lendemain, et je revins ensuite chaque matin m'asseoir auprès de son lit. Rien n'était plus facile que ce voyage ; il suffisait de se lever un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, de terminer tous mes comptes et de régler mon ménage avant de quitter la maison ; cependant, à mon retour de ma troisième visite, mon tuteur me dit le soir : « Dame Durden, je ne peux pas souffrir cela ; une goutte d'eau qui tombe sans cesse use la pierre qui la reçoit et ces allées et venues continuelles useraient notre petite femme. Nous irons tous à Londres, et nous nous installerons dans notre ancien logement.

— Pas pour moi, cher tuteur, qui ne me fatigue jamais. » C'était la vérité ; j'étais bien trop heureuse d'être utile à quelqu'un.

« Eh bien, ce sera pour moi, répondit mon tuteur, ou pour Éva, si ce n'est pour tous les deux ; d'ailleurs, n'est-ce pas demain le jour de naissance de quelqu'un ?

— Oui, » répondis-je en embrassant Mignonne aimée, qui était à la veille d'avoir vingt et un ans.

« C'est pour cela que ma belle cousine sera beaucoup mieux là-bas qu'ici, répliqua mon tuteur ; sa majorité l'oblige à certaines formalités indispensables pour légaliser son émancipation, et nous irons à Londres, c'est une affaire réglée ; mais dites-moi, comment va Caroline ?

— Pas bien du tout, cher tuteur ; je crains qu'elle ne soit longtemps encore avant de pouvoir se lever.

— Qu'appellez-vous longtemps ? demanda M. Jarndyce d'un air pensif.

— Quelques semaines ; ou du moins j'en ai peur. »

M. Jarndyce fit plusieurs fois le tour de la chambre, les deux mains dans ses poches et comme absorbé par ses réflexions, puis s'arrêtant devant moi :

« Que pensez-vous du médecin qui la soigne ? me dit-il ; croyez-vous qu'il mérite toute confiance ? »

Je n'avais pas de raison pour douter de sa capacité ; cependant je fus obligée d'avouer que Prince avait témoigné le désir de voir l'opinion de son docteur confirmée par un autre.

« Il faut proposer Woodcourt, » reprit vivement M. Jarndyce.

Cette réponse me prenait au dépourvu ; tout ce qui dans mon esprit se rattachait au docteur me revint en ce moment à la mémoire et me rendit toute confuse.

« Auriez-vous quelque objection à faire à ma proposition, petite femme ?

— Pas le moins du monde.

— Croyez-vous qu'il déplaît à la malade ?

— Au contraire, elle aura beaucoup de plaisir à le voir. Elle l'a souvent rencontré chez miss Flite, et je lui ai entendu dire qu'il lui inspirait grande confiance.

— À merveille, reprit mon tuteur ; je le verrai demain et je lui en parlerai. »

Il me sembla, pendant toute cette conversation, qu'Éva se rappelait m'avoir prise dans ses bras en me regardant avec joie le jour où Caddy même m'avait apporté le bouquet de M. Woodcourt ; et je compris qu'en lui cachant plus longtemps que je devais être un jour la maîtresse de Bleak-House, je me rendais moins digne à mes propres yeux de l'amour de M. Jarndyce. Le soir donc, après être remontées dans notre chambre et avoir attendu que minuit fût sonné, pour être la première à lui souhaiter sa fête et à la presser sur mon cœur, je lui fis part de la bonté de son cousin John et de l'heureux avenir qui m'attendait auprès de lui. Si jamais elle me témoigna une vive tendresse, ce fut bien cette nuit-là, et je me sentis dix fois plus heureuse qu'avant de lui avoir tout confié.

Le lendemain nous étions à Londres, installés dans notre ancien logement, qu'il nous semblait n'avoir jamais quitté. M. Woodcourt vint dîner avec nous pour célébrer la majorité d'Éva, et nous fûmes aussi joyeux qu'il était possible de l'être sans Richard, dont l'absence se faisait cruellement sentir en pareille occasion. Je fus ensuite pendant plus de deux mois presque toujours chez Caddy, et c'est à peine si pendant ce temps-là j'eus l'occasion de parler à ma chère fille, car l'état de ma pauvre malade était si douloureux, que j'y passais une grande partie des nuits.

Quelle bonne créature que cette chère Caroline ; si oublieuse d'elle-même, si préoccupée des autres, ne se plaignant jamais ; craignant toujours de causer de l'embarras et songeant sans cesse aux fatigues de son mari et au bien-être de son beau-père ! Je n'ai jamais rencontré personne de meilleur ; je ne puis pas rendre le singulier effet que produisait sur moi cette créature douce et pâle, étendue depuis si longtemps sur un lit de douleur, dans une maison où la danse était la grande affaire de la vie ; où dès le matin le violon se faisait entendre, et où l'apprenti valsait tout seul dans la cuisine pendant toute la soirée.

J'avais, à la demande de Caroline, arrangé un peu sa chambre et roulé son lit à l'endroit le plus clair et le plus aéré de la pièce. Chaque jour, après avoir tout nettoyé, tout disposé autour d'elle, je mettais dans ses bras ma toute petite filleule, et je m'asseyais auprès de son lit pour travailler en causant ou pour lui faire la lecture. C'est dans un de ces moments-là que je l'informai du sort qui m'était réservé.

Nous avions, en outre d'Éva qui venait nous voir tous les jours, un certain nombre de visiteurs ; Prince, le premier de tous,

qui ne manquait pas de venir, entre chacune de ses leçons, jeter un coup d'œil plein d'affectueuse inquiétude sur la mère et l'enfant. Quelque vives que fussent alors ses souffrances, Caddy lui déclarait toujours qu'elle allait beaucoup mieux ; et que le ciel me pardonne ! mais je confirmais le pieux mensonge. Prince en était si content, que parfois il prenait sa pochette et en jouait un petit air pour égayer le bébé, qui n'y paraissait pas fort sensible.

Mistress Jellyby venait de temps en temps savoir des nouvelles de Caroline ; elle s'asseyait d'un air calme en regardant à quelques milles au delà de sa petite fille, comme si elle eût été absorbée, pour le moment, par un négrillon des rives du Niger ; et toujours souriante et sereine, toujours aussi mal attachée qu'autrefois, elle disait de sa voix douce : « Comment allez-vous aujourd'hui, ma chère enfant ? » et sans attendre la réponse, elle commençait à parler du nombre de lettres qu'elle avait reçues depuis peu, ou de la fécondité du sol de Borrioboula-Gha pour le café.

M. Turveydrop, qui, du matin au soir et du soir au matin, était le sujet de précautions incessantes de la part de Caroline et de Prince, venait une fois par jour répandre sa bénédiction sur sa belle-fille ; et dispensait autour d'elle la lumière de sa gracieuse présence, avec tant de bonté protectrice, que je l'aurais pris, si je ne l'avais connu, pour le bienfaiteur de ses enfants.

« Chère fille, lui disait-il en s'inclinant légèrement, dites-moi que vous allez mieux aujourd'hui.

— Merci mille fois, M. Turveydrop ; je vais en effet beaucoup mieux, répondait Caroline.

— J'en suis ravi ; et cette chère miss Summerson n'est-elle pas horriblement fatiguée ? » ajoutait-il en plissant les paupières et en baisant le bout de ses doigts à mon intention, bien que ses attentions à mon égard eussent beaucoup diminué depuis la maladie qui m'avait tant changée.

« Du tout ; je ne sens pas la moindre fatigue, lui répondais-je.

— Charmant, adorable ! il faut soigner cette chère Caroline, miss Summerson ; ne rien épargner pour lui rendre ses forces. Mon enfant, poursuivait-il en s'adressant à sa belle-fille avec une condescendance pleine de grâce, ne vous privez de rien ; satisfaites vos moindres désirs ; tout ce qu'il y a dans cette maison, tout ce qu'il y a dans ma chambre est à votre service, cher trésor. Oubliez même, disait-il quelquefois dans un élan de générosité magnanime, oubliez mon propre bien-être, pour peu que mon nécessaire vous soit utile, ma Caroline ; vos besoins sont plus pressants que les miens. »

Et il avait établi depuis si longtemps les droits imprescriptibles de sa noble tournure, qu'il m'est arrivé plus d'une fois de voir Caroline et son mari fondre en larmes, touchés qu'ils étaient de cet affectueux dévouement, tandis que je pleurais de mon côté ; mais, moi, mon émotion tenait à un tout autre motif.

« Vous le savez, chers enfants, ajoutait-il, j'ai promis de ne jamais vous quitter ; soyez respectueux et tendres avec moi ; je ne vous demande rien autre chose en échange de ma conduite envers vous. Au revoir, chère fille ; je vais prendre l'air au Park. »

Afin de gagner de l'appétit, me disais-je, pour mieux faire honneur au dîner du restaurant français où il allait ensuite. Je ne voudrais pas faire injure au vieux M. Turveydrop ; mais je ne lui

ai jamais connu d'autre dévouement que celui dont je viens de parler. À vrai dire, il s'était pris d'une certaine affection pour Pépy, et l'emmenait pompeusement à la promenade ; toutefois il ne manquait pas de le renvoyer à la maison un peu avant l'heure où il allait au restaurant ; et, à ma connaissance, les largesses du vieux gentleman au bénéfice de son favori ne dépassèrent jamais le petit sou qu'à l'occasion il lui mettait dans la poche ; car il avait fallu, pour que le professeur de grâces et de maintien consentît à lui donner la main, qu'il fût préalablement habillé à neuf des pieds à la tête avec une certaine élégance ; aux frais de Caroline, bien entendu.

Enfin M. Jellyby arrivait tous les soirs, demandait à Caddy comment elle se portait, allait s'appuyer contre le mur et n'en disait pas davantage. S'il me trouvait occupée à quelque chose, il ôtait son habit à moitié comme avec l'intention de m'aider à ce que je faisais ; mais cela n'allait pas plus loin, et il passait toute la soirée en contemplation devant le bébé méditatif ; rien ne m'ôte-ra de l'idée qu'ils se comprenaient mutuellement.

Je ne compte pas M. Woodcourt parmi nos visiteurs, parce qu'il était devenu le médecin ordinaire de Caddy ; je le vis souvent à cette époque, et cependant beaucoup moins qu'on ne pourrait le supposer ; car, sachant combien il était bon pour ses malades, et complètement rassurée pour Caroline pendant qu'il était là, j'en profitais pour m'échapper un instant et pour aller à la maison précisément à l'heure où il devait arriver.

Caroline ayant fini par aller de mieux en mieux, je restai moins longtemps auprès d'elle ; et c'est alors que je crus m'apercevoir d'un certain changement dans les manières d'Éva ; je ne pourrais pas dire que rien de particulier eût appelé mon attention

de ce côté, mais il me sembla qu'elle était moins gaie, moins franche qu'à l'ordinaire ; son amitié pour moi était toujours la même, et cependant elle manquait d'abandon, et je ne sais quel regret ou quel chagrin semblait caché sous sa tendresse. Je cherchai longtemps quelle pouvait en être la cause ; et persuadée que la crainte de m'affliger était le seul motif de son silence, je m'imaginai qu'elle regrettait pour moi... ce que je lui avais dit au sujet de mon avenir.

Je ne sais pas comment cette idée put s'emparer de mon esprit ; toujours est-il que, pour rassurer ma pauvre amie et lui prouver que ses regrets n'étaient nullement fondés, je redoublai d'activité dans mes fonctions de ménagère ; babillant sans cesse et chantant tout ce que je savais de chansons ; toutefois, sans parvenir à dissiper ce nuage.

« Ainsi, petite femme, me dit un soir mon tuteur en fermant son livre, ainsi M. Woodcourt a rendu la santé à Caroline ?

— Oui, répondis-je ; et si vous saviez comme elle lui en est reconnaissante !

— Je voudrais bien qu'il fût riche, poursuivit mon tuteur.

— Moi aussi, répliquai-je.

— Il aurait bientôt la fortune d'un vieux juif, si nous savions comment faire pour la lui procurer ; n'est-ce pas, petite femme ? »

Je me mis à rire en travaillant de plus belle ; et je répondis que, pour ma part, je pourrais bien ne pas m'en mêler ; que j'aurais peur de le gêner par tant de richesses, de le détourner de sa profession, et que bien des gens y perdraient.

« Je ne pensais pas à cela, dit mon tuteur ; mais nous nous entendrions pour lui donner une fortune qui assurât son repos et lui permît de travailler sans préoccupation ; d'avoir un chez lui, ses dieux lares ou tout au moins sa déesse du foyer.

— C'est différent, tuteur ; et je suis tout à fait de votre avis.

— J'en suis convaincu ; j'ai pour M. Woodcourt infiniment d'estime, et j'ai sondé ses intentions ; il est extrêmement difficile d'offrir ses services à un homme indépendant et fier, qui a le sentiment de sa valeur ; et cependant je serais heureux de l'aider en quelque chose, si c'était en mon pouvoir. Il ne semble pas éloigné de s'embarquer une seconde fois, mais c'est vraiment dommage de laisser partir un homme tel que lui.

— Son départ lui ouvrirait un nouveau monde.

— Assurément, petite femme ; et j'ai pensé quelquefois qu'il avait pu éprouver certain malheur, certain désappointement dans celui où nous sommes. Vous ne l'auriez pas entendu dire ? »

Je fis un signe négatif. « Alors, c'est que je me suis trompé, » dit mon tuteur.

Il y eut un instant de silence ; et craignant d'augmenter encore l'anxiété d'Éva, je me mis à chanter l'air favori de M. Jarndyce.

« Pensez-vous que M. Woodcourt ait vraiment envie de partir ? demandai-je à mon tuteur quand j'eus fini de chanter.

— Je n'en suis pas certain, mais je le suppose.

— Dans ce cas, il emportera nos vœux, répliquai-je ; et, bien que cela ne puisse pas l'enrichir, il n'en sera pas plus pauvre. »

J'occupais ma place habituelle à côté de M. Jarndyce, et en regardant Éva qui était en face de moi, je vis de grosses larmes couler sur ses joues. Qu'avais-je à faire, sinon de montrer que j'étais calme et joyeuse ? Cependant en la voyant toujours triste, je lui dis que je la croyais souffrante, et je l'emmenai dans sa chambre. Que je me doutais peu de ce qui pesait sur son cœur !

« Oh ! ma chère et bonne Esther ! me dit-elle quand nous fûmes seules ensemble ; si je pouvais prendre sur moi de tout vous dire, et à mon cousin John !

— Pourquoi ne pas le faire, mon Éva ? »

Pour toute réponse, elle inclina la tête et me serra dans ses bras.

« Vous n'oubliez pas, continuai-je, que M. Jarndyce et moi, nous sommes de bonnes vieilles gens bien faits pour une confidence, et, qu'en particulier, j'ai la prétention d'être la matrone la plus discrète. Quant à celui à qui appartient désormais mon existence, vous connaissez son cœur, vous savez qu'il n'y en a pas de plus noble au monde.

— Certainement non, chère Esther.

— Alors, pourquoi ne pas nous confier ce qui vous attriste ? que craignez-vous, enfant ? vous savez bien qu'on n'y verra pas de mal.

— Pas de mal, Esther ? quand je pense aux années que j'ai passées auprès de vous, à ses soins paternels, à sa tendresse, à nos bonnes relations, à votre chère amitié ; oh ! qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ? »

Je la regardai avec surprise ; mais au lieu de lui répondre, je l'embrassai de tout mon cœur, et je lui rappelai une foule de petites circonstances de notre vie passée pour arrêter sur ses lèvres le secret qui paraissait lui peser si fort. Quand elle fut couchée, j'allai rejoindre mon tuteur pour lui souhaiter le bonsoir. Je remontai quelques instants après, elle s'était endormie.

Son visage était pâle et je ne l'avais pas encore trouvée aussi changée. Les anciens projets de M. Jarndyce sur elle et Richard me revinrent à la mémoire. « Elle est inquiète, pensai-je, elle souffre à cause de lui ; » et je me demandai comment finiraient leurs amours. Plusieurs fois, en revenant de chez Caddy, je l'avais surprise travaillant à quelque chose qu'elle mettait toujours de côté dès qu'elle m'apercevait ; cet ouvrage était dans la commode ; le tiroir n'était pas fermé complètement, et je ne voulus pas l'ouvrir, mais j'aurais bien voulu deviner le mystère. Enfin, en l'embrassant une dernière fois, je remarquai que sa main gauche était cachée sous le traversin. Je m'endormis à mon tour, et, quand je me réveillai, la même contrainte existait toujours dans les manières d'Éva.

51

Le jour même de son arrivée à Londres, M. Woodcourt, fidèle à la promesse qu'il m'avait faite de veiller sur Richard, s'était présenté chez M. Vholes pour lui demander l'adresse de son nouvel ami.

« Justement, répondit l'avoué, M. Carstone demeure tout près d'ici. Veuillez bien vous asseoir. »

M. Woodcourt le remercia en lui disant qu'il n'avait pas autre chose à lui demander que l'adresse qu'il était venu chercher.

« Fort bien, mais je crois savoir, poursuivit l'homme de loi, que vous avez sur M. Carstone une certaine influence.

— Dans ce cas, monsieur, vous en savez plus que moi, répliqua M. Woodcourt.

— C'est l'un des devoirs que ma profession m'impose, reprit gravement l'avoué, d'étudier le caractère de tous ceux qui me confient leurs intérêts ; et je puis dire que c'est l'une de ces obligations à laquelle je n'ai jamais manqué.

— L'adresse, monsieur, l'adresse ?

— Accordez-moi, s'il vous plaît, un moment d'entretien : M. Carstone est engagé dans une partie importante, dont l'enjeu est une valeur considérable ; mais on ne joue pas sans... ai-je besoin de dire le mot ?

— Sans argent, à ce que je présume.

— Pour parler avec franchise (car la franchise est ma règle invariable, soit que je doive y gagner ou même y perdre, ce qui est le cas le plus ordinaire), vous avez dit la chose ; on ne joue pas sans argent. Quant aux chances de gain que peut avoir M. Carstone, je ne saurais me prononcer ; abandonner des droits qu'on a soutenus si longtemps serait peut-être une folie, peut-être un acte de raison ; je n'en sais rien, mais absolument rien.

— Vous oubliez, monsieur, que je ne vous demande pas tout cela, et que vos communications ne m'intéressent nullement, répondit M. Woodcourt.

— Pardonnez-moi, répliqua M. Vholes ; vous vous calomniez, et je ne puis pas souffrir que, dans ma propre étude, vous vous fassiez injure ; non, monsieur, je connais trop le cœur humain pour admettre un instant qu'un gentleman de votre caractère ne s'intéresse pas à ce qui concerne son ami.

— Vous voyez bien, monsieur, que je m'y intéresse, puisque je vous demande son adresse.

— Pour que M. Carstone continue la partie où il est engagé, il faut nécessairement qu'il se procure des fonds ; comprenez-moi bien, monsieur : il a, quant à présent, tout ce qui est nécessaire, mais il faut songer à l'avenir ; à moins toutefois que M. Carstone ne veuille se désister de la cause et perdre les avances qu'il a faites à cet égard ; mais, dans le cas contraire, il lui faudra des fonds ; permettez-moi donc de vous exposer nettement l'état des choses comme à l'ami de M. Carstone : je serai toujours heureux de le représenter à la Cour et d'agir en son nom jusqu'à concurrence des frais garantis par le domaine en litige ; mais pas au delà. Je ne le pourrais pas sans faire tort à mes trois filles et à mon vénérable père dont je suis l'unique soutien ; et c'est chez moi, monsieur, une résolution (appelez-la folie ou faiblesse, comme vous voudrez), mais une résolution bien arrêtée de ne faire tort à personne. »

M. Woodcourt ne peut qu'approuver une semblable détermination, bien qu'il y mette assez de froideur.

« Mon seul désir, poursuit l'avoué, est de laisser après moi un nom sans tache ; c'est pour cela, monsieur, que je saisis cette occasion de vous dire franchement où en est M. Carstone. Quant à moi, vous le savez, toute peine mérite salaire ; des intérêts me

sont confiés, je m'engage à les servir, à les faire avancer, je pousse à la roue, et je gagne ainsi l'argent qui m'est dû ; c'est pour cela que je suis dans cette étude, et que mon nom est écrit sur la porte.

— Et l'adresse de M. Carstone, monsieur Vholes ?

— Je croyais vous l'avoir dite, monsieur ; la maison d'à côté, au second étage ; c'est là qu'il demeure ; il a voulu se placer auprès de son conseiller légal, et je suis loin de l'en blâmer ; je désire au contraire que mes clients surveillent eux-mêmes leurs intérêts. »

Sur ce, M. Woodcourt souhaite le bonjour à M. Vholes et se rendit chez Richard, dont il commençait à comprendre les inquiétudes et le changement de physionomie.

Il le trouva dans une chambre tristement garnie de vieux meubles fanés, un livre devant lui, mais qu'il ne lisait pas ; la porte était ouverte, et M. Woodcourt m'a dit qu'il n'oublierait jamais l'égarement qu'il remarqua sur son visage, et l'affaissement de tout son corps avant qu'il l'eût arraché à ses méditations.

« Woodcourt ! s'écria Richard en tendant les bras au docteur, vous réapparaîsez comme un spectre au milieu d'une vision.

— Le spectre d'un ami qui est heureux de vous retrouver. Comment vont les affaires de ce bas monde ?

— Assez mal, et surtout bien lentement, du moins quant à la part qui m'y est réservée.

— Laquelle, mon pauvre ami ?

— Ce procès que la chancellerie éternise.

— Oh ! répondit M. Woodcourt en secouant la tête, je n'ai jamais rien entendu dire de bon de ce côté-là.

— Ni moi non plus, dit tristement Richard. Tenez, Woodcourt, je ne veux pas que vous vous abusiez sur mon compte, alors même que j'y perdrais dans votre estime ; je ne fais plus rien qui vaille ; mon intention était bonne, et je ne réussis qu'à mal faire ; on vous dira qu'il aurait mieux valu pour moi ne pas me jeter dans le filet d'où je ne peux plus sortir ; cependant je ne le pense pas ; bref, j'étais sans but et c'est là ce qui me manquait ; maintenant j'en possède un, ou peut-être est-ce lui qui me possède ; n'importe, prenez-moi tel que je suis, et tirez-en le meilleur parti possible.

— À charge de revanche, mon bon ami.

— Quelle différence entre nous deux, Woodcourt ! vous aimez votre art, et vous creusez d'une main ferme le sillon que vous avez commencé ; mais, bah ! tout a une fin dans ce monde, nous le verrons bien un jour ; en attendant, prenez-moi tel que je suis et accordez-moi votre amitié. »

Ils se serrèrent la main cordialement.

« Quel bonheur de vous voir ! poursuivit Richard d'un ton joyeux ; figurez-vous que je n'ai vu personne que Vholes depuis que je suis ici. Mais permettez-moi, pour commencer notre traité, de vous faire une confidence sans laquelle vous ne me connaîtriez pas. Peut-être d'ailleurs le savez-vous ; j'aime Éva. »

M. Woodcourt répondit que je le lui avais fait entendre.

« Et n'allez pas croire à présent que je suis un affreux égoïste ; que je me casse la tête et me brise le cœur à propos de cette misé-

nable affaire, en vue de mes seuls intérêts ; pas du tout, ceux d'Éva et les miens sont les mêmes. C'est pour elle comme pour moi que Vholes travaille. Vous sentez que je ne tiens pas à vous paraître plus mauvais que je ne le suis, votre affection m'est trop précieuse ; comprenez donc bien que j'ai besoin de voir rendre justice à Éva, et qu'en soutenant mes droits, ce sont les siens que je revendique. »

Plus tard, quand M. Woodcourt vint à réfléchir à ce qui s'était passé, il fut si vivement frappé de l'inquiétude qu'avait témoignée la physionomie de Richard en insistant sur cette communauté d'intérêts avec Éva, qu'en me rendant un compte général de sa première visite à Symond's Inn, il appuya particulièrement sur ces détails. Son récit raviva les craintes que j'avais déjà depuis longtemps, que le petit patrimoine de ma chère fille ne fût absorbé par M. Vholes, et que Richard ne se montrât si jaloux des intérêts de sa cousine que pour se justifier à ses propres yeux d'être l'instrument de sa ruine.

C'était à l'époque où je soignais Caroline que cet entretien avait eu lieu, et je reprends mon récit à l'endroit où je l'ai laissé à la fin du chapitre précédent, le lendemain du jour où ma pauvre Éva n'avait pas osé me dire ce qu'elle avait sur le cœur. Trouvant donc à cette chère amie la même tristesse que la veille, je lui proposai d'aller faire une visite à Richard, et ne fus pas médiocrement surprise de l'hésitation qu'elle mit dans sa réponse.

« Vous n'avez rien eu avec lui pendant que j'étais absente ? lui demandai-je.

— Non, Esther. »

Pourquoi ces larmes sur son visage où rayonnait tant d'amour ?

« Préférez-vous que j'y aille toute seule ?

— Non, chère amie.

— Voulez-vous y aller sans moi ? »

Elle aimait mieux que je vinsse avec elle, et nous partîmes ensemble. C'était un de ces jours sombres où chaque objet prend une teinte morose et triste ; un de ces jours traversés d'une pluie froide qui tombe par intervalles ; les maisons avaient l'air de nous regarder d'un mauvais œil ; le vent s'élevait contre nous et rabattait la fumée sur nos têtes ; ma belle Éva me semblait déplacée au milieu de ces rues tristes et raboteuses, et nous rencontrâmes, en un moment, plus d'enterrements que je n'en avais encore aperçu en un jour.

Nous ne savions pas où était Symond's Inn, et j'allais m'en informer dans une boutique, lorsque Éva me dit qu'elle croyait que c'était près de Chancery-Lane, où effectivement nous trouvâmes ce que nous cherchions. « C'est la maison qui est à côté de l'étude de M. Vholes, » me dit encore Éva ; mais laquelle ? Je me dirigeai vers celle de droite pendant qu'Éva frappait à l'autre, et c'était elle qui avait encore raison. Nous montâmes l'escalier. Au second étage, le nom de Richard était écrit en lettres blanches sur le fond noir d'une porte ; et, comme je me disposais à frapper, Éva tourna le bouton et nous entrâmes dans la chambre.

Richard était penché sur une table couverte de papiers poudreux où les mots fatals « Jarndyce contre Jarndyce » étaient inscrits à chaque page ; il nous témoigna beaucoup d'affection,

nous fit asseoir et nous dit que, si nous étions venues quelques minutes plus tôt, nous aurions vu M. Woodcourt. « Je ne crois pas qu'il ait jamais existé son pareil, nous dit-il ; un autre, avec moitié de sa besogne, ne trouverait pas un moment pour venir, et lui, il a toujours du temps à donner à un ami. Et puis, il est si gai, si bon, si encourageant, si plein de cœur et de sensibilité, tout ce que je ne suis pas enfin, qu'on dirait que le soleil entre avec lui dans cette chambre, et que l'ombre y revient du moment où il s'éloigne. Il ne partage pas la confiance que M. Vholes et moi nous avons dans cette affaire, reprit-il après une pause, en regardant les papiers dont la table était couverte et en s'adressant à Éva ; mais il n'a pas, comme nous, approfondi la matière et l'on ne peut pas exiger qu'il comprenne rien à un pareil grimoire sans l'avoir étudié. »

Ses regards se reportèrent sur les dossiers, et je fus frappée des progrès qu'avait faits sa maigreur ; de ses yeux caves, de ses lèvres desséchées et de ses ongles rongés !

« Croyez-vous que cette chambre soit saine ? lui demandai-je.

— Chère Minerve, répondit-il avec son ancien rire, on n'est pas ici à la campagne, et cet endroit n'a rien de gai ni de séduisant ; quand le soleil s'y montre, vous pouvez dire qu'il resplendit ailleurs ; mais peu importe, cela suffit pour le moment ; c'est au centre des affaires et à côté de M. Vholes.

— Peut-être qu'un changement de quartier...

— Me ferait du bien, reprit-il en riant encore, mais cette fois d'un rire forcé ; malheureusement il n'y a pour moi que deux choses qui pourraient me permettre de m'en aller d'ici : ou la fin du procès, ou la fin du plaideur ; mais ce sera le procès qui finira

le premier, chère Éva ; nous menons lestement tout cela, croyez-le ; demandez plutôt à Vholes ; avec nous pas un moment de répit : notre homme est admirable ; il connaît leurs tours et leurs détours et les poursuit sans cesse ; nous réveillerons toute cette nichée de dormeurs ; tenez-le pour certain. »

Son espérance m'était depuis longtemps plus pénible que son découragement ; il y avait quelque chose de si violent et de si âpre dans cette détermination d'espérer quand même, et il se mêlait à cet espoir fébrile un sentiment si profond de contrainte, que j'en avais été vivement émue ; mais l'expression du combat que se livrait en lui-même notre pauvre ami n'avait jamais été si navrante qu'aujourd'hui, et je restai persuadée qu'alors même que le procès eût réalisé ses plus brillantes illusions, son visage n'en porterait pas moins jusqu'à sa mort les traces des inquiétudes et des désappointements qu'il avait déjà éprouvés.

« La vue de cette chère petite femme, poursuivit Richard en me regardant, m'est tellement familière, et sa bonne figure toujours la même qu'autrefois...

— Non, non, interrompis-je en souriant.

— Toujours la même, reprit Richard en me serrant la main ; sa bonne figure me rappelle si bien le passé, que je ne pourrais pas dissimuler devant elle ; vous voyez, chère Esther, que j'ai de bonnes raisons pour espérer ; et malgré cela, vous le dirai-je, il y a des instants où le désespoir est près de m'atteindre ; je suis si fatigué ! » dit-il en abandonnant ma main et en s'éloignant de la table ; il parcourut plusieurs fois la chambre de long en large, et se laissant tomber sur le sofa : « Je suis si fatigué ! répéta-t-il d'un air sombre. C'est une œuvre si lente et si pénible ! » Éva

quitta la place où elle était assise, ôta son chapeau, alla s'agenouiller auprès de Richard, dont elle couvrit la tête de ses cheveux d'or, comme d'un rayon de soleil : elle lui passa les bras autour du cou, et tournant vers moi son visage où se peignaient l'amour et le dévouement :

« Esther, me dit-elle, je ne m'en irai pas avec vous. »

Aussitôt ce fut pour moi un trait de lumière.

« Je vais rester avec mon cher époux ; nous sommes mariés depuis deux mois. » Elle inclina son front sur la poitrine de Richard, et il me fut donné de contempler un amour que la mort seule pouvait éteindre.

« Éva, lui dit-il rompant le silence le premier, dites à Esther comment tout cela s'est fait. »

Mais je la pris dans mes bras et la couvris de baisers ; qu'avais-je besoin de l'entendre ? « Pauvre chérie, lui disais-je ; pauvre, pauvre enfant ! » Car ma première impression fut de la plaindre, malgré l'amitié que je ressentais pour Richard.

« Me pardonnez-vous, Esther ? et M. Jarndyce, croyez-vous qu'il me pardonne ?

— En douter un moment, lui répondis-je, ce serait lui faire injure. Quant à moi, chère amie, qu'ai-je à vous pardonner ? »

J'essuyai ses larmes et j'allai m'asseoir sur le sofa, entre elle et son mari.

« Tout ce que j'avais était à Richard, me dit le pauvre ange ; il ne voulait pas l'accepter ; il ne me restait d'autre moyen que de devenir sa femme ; vous comprenez, Esther ?

— Et vous étiez si occupée, dame Durden, reprit Richard, qu'il n'y avait pas à vous parler ; d'ailleurs, l'affaire n'a pas été longue ; nous sortîmes un beau jour et tout fut terminé.

— Que de fois j'ai songé à vous l'apprendre, me dit Éva, mais je ne savais pas comment faire, et j'en étais bien malheureuse. »

Elle tira son alliance de son sein, la baisa et la mit à son doigt ; je me souvins alors de ce que j'avais remarqué la veille, et je dis à Richard que, depuis son mariage, elle l'avait portée toutes les nuits, quand il n'y avait près d'elle personne qui pût la voir. Elle me demanda, en rougissant, comment je l'avais deviné ; je lui dis que j'avais vu sa main cachée sous l'oreiller, que je ne savais pas alors quel en était le motif, mais qu'à présent je le comprenais à merveille. Et ils me racontèrent de nouveau tout ce qui s'était passé. J'étais triste et heureuse à la fois ; je ne sais pas lequel des deux sentiments dominait dans mon cœur. Je les plaignais de toute mon âme, et pourtant j'éprouvais un certain orgueil de leur amour ; mais je me détournai pour cacher mon visage ; je ne voulais pas assombrir leur bonheur.

Le moment où je devais les quitter vint enfin, et ce fut l'instant le plus pénible, car ma pauvre amie, donnant un libre cours à ses larmes, se jeta dans mes bras en m'appelant des noms les plus chers et en me demandant ce qu'elle deviendrait sans moi ; Richard n'était pas moins ému, et j'aurais été la plus faible des trois, si je ne m'étais sévèrement interdit de le paraître.

« Voilà une petite femme qui n'aime guère son mari, dis-je en riant ; allons, Richard, prenez-la, je vous en prie ; je reviendrai demain, après-demain, tous les jours ; ainsi donc je ne vous dis pas adieu ; à quoi bon, quand on doit se revoir le lendemain ? »

Je retenais toujours ma chère fille dans mes bras, et, malgré mon intention de partir, mon cœur se brisait en songeant à la quitter. Je leur dis en plaisantant que j'attendais qu'ils m'encourageassent à revenir les voir ; que, sans cela, je n'étais pas sûre de pouvoir prendre cette liberté ; là-dessus, mignonne aimée releva la tête, sourit doucement au milieu de ses larmes, je pris son front entre mes mains, je l'embrassai une dernière fois et je m'échappai en riant. Mais comme je sanglotai quand je fus en bas de l'escalier ! Ma pauvre Éva me semblait perdue pour toujours ; et je ne pouvais pas me faire à l'idée de ne plus vivre avec elle. Après avoir pleuré longtemps, je finis par retrouver un peu de force, et, prenant une voiture, je revins à la maison. Mon tuteur était sorti pour aller savoir des nouvelles de ce pauvre garçon que j'avais recueilli à Saint-Alban, et qui se mourait chez M. Georges. Il me fit dire qu'il ne rentrerait pas pour dîner ; j'étais donc seule et je me remis à pleurer ; quel vide me laissait ma pauvre Éva ! Je repensais à la manière dont nous nous étions quittées, à la triste chambre qu'elle habitait maintenant, à la vie qu'elle allait mener, aux privations qui l'attendaient, et j'éprouvais un tel besoin de me retrouver auprès d'elle, que je résolus de sortir et d'aller me promener sous ses fenêtres. C'était une folie, je le confesse ; mais peu importe, je trouvai mon projet fort raisonnable alors ; aujourd'hui même je ne saurais m'en blâmer ; et, prenant Charley avec moi, je me dirigeai vers Symond's Inn. Il faisait nuit quand nous arrivâmes à la nouvelle demeure d'Éva, et il y avait de la lumière dans sa chambre. M. Vholes sortit de son étude et leva les yeux vers les fenêtres de Richard. La vue de ce maigre personnage vêtu de noir, et la tristesse des lieux où je me trouvais me firent une vive impression ; je songeais à la jeunesse, à la beauté de ma chère fille, à son amour, à ce trésor enfermé dans cet af-

freux endroit si peu fait pour le contenir. Il n'y avait personne autour de nous ; je me glissai dans l'escalier que je montai bien doucement ; je retins mon haleine pour écouter, et dans le morne silence de cette maison délabrée, je crus saisir le murmure de leurs voix jeunes et fraîches ; enfin montant jusqu'au palier, j'allai poser mes lèvres sur la porte noire où le nom de Richard se détachait en blanc comme sur la pierre d'une tombe.

Je revins plus calme ; cette visite avait en quelque sorte diminué la distance qui me séparait d'Éva ; je sentais mieux que je la reverrais encore ; je n'étais pas consolée, mais j'avais plus de courage.

Mon tuteur était rentré lorsque nous arrivâmes, et se tenait debout près de la fenêtre ; il vint à moi, et me regardant en face : « Vous avez pleuré ! me dit-il.

— Oui, cher tuteur ; ma pauvre Éva... elle est si malheureuse, si triste de... »

Je m'appuyai sur le bras de son fauteuil, et je vis qu'il comprenait le regard que je laissai tomber sur la place vide qu'il y avait entre nous.

« Est-elle mariée, Esther ? »

Je lui dis tout ce que je savais, et que la première parole du cher ange avait été pour demander si le cousin John voudrait lui pardonner.

« Elle n'en a pas besoin, dit-il ; qu'elle soit bénie, chère enfant ; et que Richard le soit comme elle. Pauvre Éva ! pauvre Rick ! »

Nous restâmes quelques instants sans rien dire. « Bleak-House diminue tous les jours, reprit mon tuteur avec un soupir.

— Mais sa maîtresse y est encore, répondis-je à demi-voix, touchée de la manière dont il avait dit ces paroles ; elle fera tout son possible pour qu'on y soit heureux, » ajoutai-je timidement.

Il tourna vers moi son regard paternel, posa sa main sur la mienne, en disant : « Elle y réussira, chère Esther ; et néanmoins, petite femme, Bleak-House diminue tous les jours, »

Je fus triste et comme désappointée de lui entendre redire ces paroles ; je craignais de n'avoir pas été pour lui tout ce que j'aurais voulu être depuis la réponse que j'avais faite à sa lettre.

52

Le surlendemain, comme nous étions à déjeuner, M. Woodcourt arriva en toute hâte pour nous apprendre la terrible nouvelle du meurtre de M. Tulkinghorn, et que M. Georges était accusé de l'avoir commis ; il ajouta que sir Leicester avait promis une forte récompense à qui découvrirait le meurtrier ; je ne compris pas d'abord dans quel intérêt, mais je sus bientôt que la victime était l'avoué du baronnet, et je fus incapable, pendant quelques instants, de penser à autre chose qu'à la frayeur que cet homme inspirait à ma mère. Quelle horrible situation pour elle que d'apprendre une pareille mort et de ne pouvoir en ressentir de pitié ! Peut-être même, dans son effroi, avait-elle souhaité que ce vieillard vînt à mourir, et cette pensée devenait effrayante en face

de l'événement imprévu qui avait précipité le procureur dans la tombe.

Quand j'eus recouvré assez d'empire sur moi-même pour écouter la conversation, M. Jarndyce et M. Woodcourt s'entretenaient de l'accusé avec chaleur ; et l'intérêt que m'avait toujours inspiré M. Georges éveillant toutes mes craintes à son égard, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « N'est-ce pas, tuteur, que vous ne croyez pas qu'il soit coupable !

— Assurément non, chère Esther, répondit-il ; un homme que j'ai toujours vu si franc et si bon ; qui joint à une force athlétique la douceur d'un enfant ; un homme à la fois courageux et sensible, capable d'un tel crime ! Non, non, je ne pourrai jamais le croire.

— Ni moi non plus, ajouta M. Woodcourt ; et cependant, quelle que soit la certitude que nous ayons de son innocence, on ne peut pas se dissimuler qu'il s'élève contre lui des charges d'une extrême gravité. Il ne cachait pas l'irritation que lui inspirait la victime, et s'exprimait à son égard avec une violence dont j'ai moi-même eu la preuve ; il avoue qu'il était seul sur le théâtre de l'assassinat quelques minutes avant l'événement ; je le crois sincèrement innocent, mais l'on ne doit pas s'étonner que le soupçon ait pu l'atteindre.

— Ce serait même lui rendre un fort mauvais service, me dit mon tuteur, que de fermer les yeux sur l'importance de pareils témoignages.

— Mais ce n'est pas un motif pour l'abandonner quand il est dans l'affliction.

— Dieu m'en garde ! répondit M. Jarndyce ; nous ferons pour lui ce qu'il a fait pour les pauvres créatures qu'il a si noblement recueillies. »

M. Woodcourt nous dit alors que l'ouvrier du maître d'armes était venu le trouver au point du jour, après avoir parcouru la ville comme un fou, pour lui dire que l'une des plus vives inquiétudes de M. Georges était que nous pussions le croire coupable ; qu'il l'avait chargé de nous affirmer son innocence de la manière la plus solennelle. M. Woodcourt n'était parvenu à calmer ce pauvre homme qu'en lui donnant l'assurance qu'il s'acquitterait de sa commission, dès qu'il lui serait possible de se présenter chez nous. Il ajouta qu'il nous quittait pour aller voir le prisonnier ; mon tuteur répondit qu'il irait avec lui ; et n'ayant pas même essayé de me contredire lorsque je demandai à les accompagner, nous partîmes tous les trois pour la maison d'arrêt.

C'était une grande prison avec maintes et maintes cours, de nombreux corridors, comme tous les édifices du même genre, et des pavés et des murailles tellement uniformes, qu'il me fut aisé de comprendre la passion qu'inspira parfois un brin d'herbe à de pauvres prisonniers enfermés dans de pareils murs. Le maître d'armes occupait une cellule particulière et s'était levé quand il avait entendu le bruit des clefs et des verrous ; il fit quelques pas vers la porte en nous voyant entrer, et nous salua froidement ; je lui tendis la main, il comprit notre pensée, respira largement, et nous faisant cette fois un salut cordial : « Vous m'ôtez de l'esprit un grand poids, nous dit-il ; et maintenant je me soucie peu de savoir comment cela finira. C'est un endroit moins convenable encore pour recevoir une dame, que ma galerie de tir ; mais je

connais miss Summerson, et je sais qu'elle n'y fera pas attention. »

Il m'offrit la main pour me conduire près du banc de bois qui était au fond de la cellule, et parut très-satisfait lorsque j'y fus assise. « Merci ! dit-il, mademoiselle. »

« Georges, lui dit mon tuteur, de même que nous n'avons pas besoin que vous nous affirmiez votre innocence, j'espère qu'il est inutile de vous assurer de la foi pleine et entière que nous y ajoutons.

— Certainement, monsieur Jarndyce, et je vous remercie de tout mon cœur ; si j'étais coupable, il me serait impossible de vous regarder sans vous avouer mon crime après la démarche que vous voulez bien faire et dont je suis profondément touché ; profondément, je vous assure ; je ne sais pas m'exprimer comme je le voudrais ; mais je suis on ne peut plus sensible à votre visite, ajouta-t-il en posant la main sur sa poitrine avec un geste rempli d'éloquence.

— Voyons d'abord, reprit mon tuteur, si nous pouvons rendre votre position plus confortable.

— Je ne vous comprends pas, monsieur !

— Je vous demande si vous avez besoin de quelque chose qui puisse adoucir pour vous les rigueurs de la prison.

— Bien obligé, monsieur ; mais le tabac n'étant pas admis par la consigne, je ne vois pas qu'est-ce qui pourrait me manquer.

— Pensez-y, Georges ; et si vous désirez quoi que ce soit, veuillez me le faire connaître.

— Merci, monsieur, répondit-il en souriant ; mais un homme qui a couru le monde comme je l'ai fait, s'accommode de tout ce qu'il trouve, même dans un endroit comme celui-ci.

— Et à propos de ce meurtre dont vous êtes accusé, où en êtes-vous ? lui demanda mon tuteur.

— L'interrogatoire va toujours. Bucket m'a fait entendre qu'il reviendrait me questionner de temps en temps jusqu'à ce que l'affaire soit complètement instruite. Je ne vois pas ce qu'ils ont encore à me demander ; mais je suppose que Bucket sait comment cela se conduit.

— Dieu me pardonne ! s'écria mon tuteur, on dirait que cela ne vous regarde même pas.

— Excusez-moi, monsieur ; je suis très-sensible à vos bontés, seulement je ne comprends pas comment un honnête homme pourrait prendre la chose différemment sans se briser à l'instant la tête contre les murs.

— Je ne dis pas non ; mais il ne suffit pas d'être innocent, il faut encore le prouver et se défendre.

— C'est ce que j'ai fait, monsieur. J'ai dit aux magistrats : « Gentlemen, tous les faits qu'on m'oppose sont vrais ; mais je n'en suis pas moins innocent du crime dont on m'accuse ; je n'en sais pas davantage. » Je le répéterai s'ils me le demandent. Que faire de plus, puisque j'ai dit la vérité ?

— Mais la vérité ne suffit pas, répliqua mon tuteur.

— Vraiment, monsieur ? C'est une triste perspective que vous me présentez là, répondit-il avec gaieté.

— Il vous faut un avocat, reprit M. Jarndyce.

— Pardon, monsieur, dit le maître d'armes en reculant de quelques pas, je vous suis très-reconnaissant ; mais je suis bien résolu à ne plus avoir affaire avec tous ces gens-là.

— Vous ne voulez pas de défenseur ?

— Non, monsieur. Merci mille fois ; mais je ne veux pas d'avocat.

— Et pourquoi ?

— C'est une engeance que je n'aime pas. Gridley était comme moi ; et mille pardons, monsieur, mais j'étais persuadé que vous ne les aimiez pas plus que nous. »

Ce fut en vain que nous essayâmes de le faire changer d'avis. Il écouta nos paroles avec cette douceur qui allait si bien à sa figure martiale, mais ne parut pas ébranlé le moins du monde par tous nos raisonnements.

« Monsieur Georges, lui dis-je, ne désirez-vous pas sortir de la position où vous vous trouvez aujourd'hui ?

— Assurément. Tenez, miss Summerson, je voudrais être jugé dès à présent par un conseil de guerre. La chose est impossible, je le sais ; mais veuillez être assez bonne pour m'accorder quelques minutes d'attention : J'ai été pris ; on m'a mis les menottes et conduit en prison ; je suis maintenant un homme déshonoré. La police est chez moi ; elle fouille de fond en comble tout ce qui m'appartenait ; c'est bien, je ne m'en plains pas. Certes, je n'ai pas commis la faute qui m'a fait assigner cette prison pour quartier ; mais cela ne me serait pas arrivé si je n'avais pas fait les

cent coups dans ma jeunesse, et couru autrefois la prétontaine ; à présent il s'agit de faire face à ça. »

Il passa la main sur son front et s'arrêta quelques secondes.

« Je suis si peu au fait de la parole, dit-il, que j'ai besoin de réfléchir pour exprimer ma pensée. M. Tulkinghorn était lui-même un homme de loi. Je ne voudrais pas l'insulter à présent qu'il n'est plus ; s'il vivait encore, je n'hésiterais pas à dire qu'il me menait diablement dur, ce qui ne m'en a pas fait aimer davantage les gens de sa profession. Si je m'étais tenu loin d'eux, je ne serais pas aujourd'hui en prison ; mais ce n'est pas là que je veux en venir. Supposez que je l'aie assassiné ; que j'aie déchargé dans son vieux corps l'un de ces pistolets récemment tirés que Bucket a ramassés chez moi et qu'il aurait pu y trouver tous les jours s'il avait voulu s'en donner la peine ; qu'aurais-je fait dans ce cas-là, en supposant que je me fusse laissé prendre ? j'aurais demandé un avocat, lequel se serait présenté devant la Cour, et, comme je l'ai vu maintes fois dans les journaux, aurait dit à mes juges : « Mon client dédaigne de répondre ; mon client réserve sa défense ; mon client par-ci, mon client par-là. » Fort bien ; il n'est pas dans l'acabit de l'espèce de marcher droit et de parler avec franchise. Dire que je suis innocent et prendre un avocat, c'est donc faire la même chose que si j'étais coupable. Il agira tout comme et n'en dira pas plus ; me fermera la bouche pour ne pas me compromettre ; taira ceci, éludera cela ; me tirera peut-être d'affaire ; mais je vous le demande, miss Summerson, est-ce de cette façon-là que je dois sortir d'ici ? J'aime mieux être pendu et agir à ma guise ! Excusez-moi de parler devant vous d'une chose aussi peu agréable pour une lady. »

Il s'était échauffé en parlant, et n'avait plus besoin de réfléchir.

« Quand je dis cela, il ne faut pas croire que j'aimerais plus qu'un autre à être pendu, poursuivit-il ; je veux seulement exprimer que je dois sortir d'ici blanc comme neige ou pas du tout. Si donc ils élèvent contre moi quelque chose qui est vrai, je les confirme dans leur opinion ; et quand ils me disent : « Prenez garde, il sera fait usage de tout ce que vous direz, » je leur réponds : « C'est pour cela que je vous le dis. » S'ils ne découvrent pas mon innocence au fond de la vérité, comment la trouveront-ils ailleurs ? et y parviendraient-ils, que je n'y attacherais aucun prix. »

Il fit quelques pas dans la cellule, et se rapprochant de la table vers laquelle nous étions :

« Merci mille fois de votre attention, mademoiselle, et vous aussi, messieurs ; merci mille fois plus encore de l'intérêt que vous me portez. C'est là qu'en sont les choses ; du moins pour un ancien sergent dont l'esprit n'a pas plus de fil que le tranchant d'un vieux sabre. Je n'ai jamais rien fait de bon dans ma vie, excepté mon devoir comme soldat ; et si la potence est au bout, je récolterai ce que j'ai semé. Dès que j'ai eu surmonté le premier éblouissement qui m'a pris en me voyant arrêté comme assassin, et pour un homme qui a roulé comme moi et qui en a vu de toutes les couleurs, ça n'a pas été long, j'ai envisagé l'affaire et j'en suis arrivé au point où vous me voyez, et j'y reste. Personne ne sera déshonoré par ma condamnation ; personne n'en souffrira ; c'est là tout ce que j'avais à dire. »

La porte s'était ouverte au moment où le maître d'armes avait pris la parole, et un homme droit et sec, un ancien militaire probablement, était entré dans la cellule en même temps qu'une femme, qui, son panier au bras, les yeux vifs et brillants, la peau brunie par le vent et le soleil, avait écouté M. Georges avec une extrême attention. Le maître d'armes s'était contenté de les saluer d'un regard affectueux, et avait continué son discours ; mais dès qu'il eut terminé tout ce qu'il avait à dire, il échangea une poignée de main cordiale avec les nouveaux venus, et nous les présenta en nous disant que l'un était Matthieu Bagnet, son plus ancien camarade, l'autre sa femme, mistress Bagnet.

« De bons, de véritables amis, ajouta-t-il ; c'est chez eux que l'on m'a pris.

— Avec un violoncelle d'occasion, dit M. Bagnet en hochant la tête avec colère, d'une bonne qualité de son... pour un ami... sans regarder à l'argent.

— Mat, reprit M. Georges, tu as entendu ce que je disais tout à l'heure, et je crois savoir que tu m'approuves ? »

M. Bagnet, après avoir réfléchi un moment, se retourna vers sa femme.

« La vieille, dit-il, réponds à Georges, et donne-lui mon avis.

— Eh bien, non ! il ne vous approuve pas, s'écria mistress Bagnet qui avait tiré de son panier un morceau de petit salé, du thé, du sucre et du pain. Si vous croyez que vous sortirez d'affaire avec ces raisons-là... C'est à en devenir fou rien que de vous écouter ! Qu'est-ce que ça signifie, toutes ces délicatesses qui n'ont pas le sens commun ? Ce n'est rien que de la sottise.

— Ne me traitez pas trop durement ; pensez à mes malheurs, dit M. Georges d'un ton enjoué.

— Au diable vos malheurs, s'ils vous font déraisonner ! Je n'ai jamais de ma vie été aussi honteuse de ce qu'un homme a pu dire qu'en entendant les folies que vous venez de débiter. Des avocats ! et qui pourrait vous empêcher d'en prendre une douzaine, si le gentleman que voilà trouve que c'est nécessaire ?

— Vous parlez d'or, madame, dit mon tuteur, et vous le persuaderez, j'en suis sûr.

— Lui ? Ah ! monsieur, vous ne le connaissez pas. Tel qu'il est, poursuit mistress Bagnet en levant son panier pour désigner M. Georges, c'est bien l'entêté le plus fini qui ait jamais vécu sous la calotte des cieux. Vous pourriez plutôt enlever sur votre épaule une pièce de quarante-huit que de lui ôter de la tête ce qu'il y a mis une bonne fois. Je le connais bien, allez. Oui, je vous connais, vieux Georges, depuis le temps que je vous vois ; il y a assez d'années, j'espère. »

Mistress Bagnet s'était tournée plusieurs fois de mon côté en disant ces paroles, et je comprenais, au jeu de ses paupières, qu'elle aurait désiré me voir faire quelque chose, sans que je pusse deviner ce qu'elle voulait.

« Mais il y a longtemps, continua-t-elle, que je ne vous dis plus rien, et quand les autres vous connaîtront comme moi, ils en feront tout autant et ne se mêleront plus de vos affaires... Êtes-vous aussi trop entêté pour manger un morceau ? reprit l'excellente femme en soufflant sur le petit salé pour en ôter un grain de poussière.

— J'accepte volontiers, et je vous remercie mille fois, répondit M. Georges.

— C'est bien heureux, dit mistress Bagnet d'un air de bonne humeur, et j'en suis toute surprise. Ça m'étonne que vous n'ayez pas dans l'idée de mourir de faim pour agir à votre façon, comme vous voulez vous défendre ; mais peut-être que ça viendra. »

Elle me regarda encore, et je finis par comprendre qu'elle me disait de partir avec ces deux messieurs et de l'attendre à la porte. Faisant donc le même signe à mon tuteur et à M. Woodcourt, je me levai en disant à M. Georges que nous reviendrions le voir, et que j'espérais le trouver plus raisonnable.

« Dans tous les cas, répondit-il, jamais plus reconnaissant.

— Mais plus facile à convaincre, repris-je en m'arrêtant auprès de la porte ; et laissez-moi vous dire que la découverte de ce mystère et du véritable assassin est de la dernière importance, même pour d'autres que pour vous. »

Il m'écouta respectueusement, et m'ayant regardée avec une attention particulière :

« C'est étrange, dit-il, et pourtant c'est une idée qui m'est venue tout de suite. »

Mon tuteur lui demanda ce qu'il voulait dire.

« Quand ma mauvaise étoile me conduisit chez la victime, précisément à l'heure du meurtre, répondit le maître d'armes, j'ai rencontré sur l'escalier une dame enveloppée d'un manteau noir avec une longue frange, et qui ressemblait tellement à miss Summerson, que je fus sur le point de lui parler. »

Un horrible frisson parcourut tous mes membres, et je ne saurais définir ce que j'éprouvai en entendant ces paroles. Toutefois l'obligation que je m'étais imposée, en venant voir M. Georges, de garder mon sang-froid, et la certitude que j'avais de n'avoir aucun motif de crainte me rendirent à moi-même. Nous sortîmes de la prison, et nous nous dirigeâmes vers un endroit retiré que nous aperçûmes à peu de distance : c'est là que mistress Bagnet et son mari ne tardèrent pas à nous rejoindre.

L'excellente femme avait les yeux humides et le visage bouleversé.

« Je ne le lui ai pas dit, s'écria-t-elle en arrivant ; mais il est dans une bien mauvaise passe, notre bon vieux camarade.

— Avec de la prudence et un peu d'aide il en sortira, dit mon tuteur.

— Un gentleman comme vous en sait plus long qu'une pauvre femme comme moi, reprit-elle en s'essuyant les yeux avec le bord de son manteau ; mais je suis bien tourmentée ; il est si peu raisonnable et dit tant de choses qu'il ne pense pas. Les gentlemen du jury ne le connaissent pas comme nous ; et les apparences qui l'accusent, et tous ces gens qui parleront contre lui ; ce Bucket est si habile !

— Avec son violoncelle d'occasion, et son histoire de jouer du fifre quand il était enfant, ajouta M. Bagnet d'un air grave.

— Et je vous le répète, mademoiselle ; quand je dis mademoiselle, je parle en même temps aux gentlemen, poursuivit mistress Bagnet en nous entraînant dans un coin et en dénouant son chapeau pour respirer plus à l'aise. Vous feriez valser la citadelle de

Douvres avant de faire démarrer Georges de ce qu'il a résolu, à moins d'avoir plus de puissance que nous n'en avons tous ; mais heureusement que j'ai trouvé ce qu'il nous faut.

— Vous êtes un vrai trésor, dit mon tuteur.

— Voyez-vous, mademoiselle, quand il dit que sa condamnation ne déshonorerait personne, voulant nous faire croire par là qu'il n'a pas un seul parent, c'est de la blague. Sa famille ne le connaît plus, c'est vrai ; mais c'est pas une raison. Il m'en a dit plus long qu'aux autres, et ce n'était pas pour rien qu'il a parle un de ces soirs à mon Woolwich des rides et des cheveux blancs d'une mère ; je parierais cinquante livres que ce jour-là il avait vu la sienne. Elle vit donc, et il faut l'amener tout de suite. »

L'excellente femme mit immédiatement quelques épingles dans sa bouche et releva sa robe, qu'elle attacha tout autour au niveau de son manteau gris avec une rapidité surprenante.

« Lignum, dit-elle ensuite, tu prendras soin des enfants. Donne-moi le parapluie, mon vieux ; je pars pour le comté de Lincoln, et je ramènerai la mère de Georges.

— Dieu la bénisse ! s'écria mon tuteur en mettant la main à sa poche. A-t-elle seulement de l'argent ? »

Mistress Bagnet tira de son jupon un petit sac de cuir, d'où elle sortit quelques schellings qu'elle compta précipitamment et qu'elle remit dans sa bourse de l'air le plus satisfait du monde.

« Ne vous inquiétez pas de moi, dit-elle, je suis la femme d'un vieux soldat ; les voyages, ça me connaît. Lignum, mon vieux, trois pour les enfants, et un pour toi, ajouta-t-elle en embrassant le vieux soldat ; je pars, et je ne serai pas longtemps. »

Elle nous fit une révérence, s'éloigna d'un pas rapide, tourna le coin et disparut.

« Vous la laissez partir ainsi ? dit mon tuteur à M. Bagnet.

— On ne pourrait pas l'en empêcher, répondit celui-ci. Elle est revenue comme ça au pays, de l'autre bout du monde, avec le même manteau, le même parapluie. Quand la vieille a dit : « Je ferai ça, » soyez-sûr qu'elle le fait.

— Elle est en ce cas aussi franche et aussi honnête qu'elle en a l'air, répliqua mon tuteur, et il est impossible de rien dire qui soit plus à sa louange.

— C'est le porte-drapeau du bataillon sans pareil, dit le vieux soldat en s'éloignant ; on ne trouverait pas son égale ; mais je ne l'avoue pas devant elle ; faut maintenir la discipline. »

53

M. Bucket et son gras index tiennent ensemble de nombreuses conférences relativement au meurtre de M. Tulkinghorn. Toutes les fois que M. Bucket est chargé d'une affaire aussi grave, le second doigt de sa main droite s'élève à la hauteur d'un esprit familier ; il le porte à ses lèvres et ce démon lui recommande le silence ; il le met à son oreille et ce gras lutin lui murmure de nouvelles découvertes ; il s'en frotte le nez et son odorat s'aiguise ; il l'agite devant un criminel, et, fasciné par cet index accusateur, le malheureux court à sa ruine. Bref, quand M. Bucket et son index ont ensemble de fréquents entretiens, les augures du temple de la

police prédisent qu'avant peu la vindicte publique aura donné un exemple terrible de sa toute-puissance.

Observateur attentif de la nature humaine, philosophe bienveillant, plein d'indulgence pour les folies des hommes, M. Bucket parcourt la ville d'un air insouciant, comme un flâneur sans but. D'un caractère facile et d'un esprit joyeux, il a de bonnes relations avec tous ses semblables et trouve l'occasion de boire avec beaucoup d'entre eux. Il est affable, inoffensif dans ses paroles, libéral dans ses actes, mais au milieu de ce calme rassurant s'agite un index rempli de malice.

Rien n'a le pouvoir de l'arrêter dans sa course ; le temps et l'espace n'existent pas pour lui ; arrivé d'hier, parti ce matin, il est de retour avant que son départ ait pu être remarqué. Ce soir il est à Londres et regarde par hasard les éteignoirs de fer qui sont à la porte de sir Leicester Dedlock ; demain, au point du jour, il se promènera sur la terrasse de Chesney-Wold ; quelques heures après il fouillera les tiroirs, le pupitre et les poches de M. Tulkin-ghorn ; et, seul dans le cabinet du défunt, il interrogera l'allégorie du plafond, index contre index.

Il est facile de comprendre qu'une pareille existence doive être incompatible avec la vie de famille ; et, bien que l'officier de police apprécie infiniment la société de mistress Bucket, femme remarquable, naturellement douée d'un esprit d'investigation qui aurait pu accomplir de grandes choses, s'il eût été développé par l'exercice et la méthode, mais qui a dû s'arrêter au niveau d'un talent d'amateur, bien qu'il apprécie, disons-nous, la société d'une compagne aussi rare, M. Bucket ne rentre pas chez lui ; et sa femme n'a d'autre ressource que la conversation de sa loca-

taire, qui est heureusement une femme d'esprit à laquelle elle s'intéresse.

On est au jour des funérailles de M. Tulkinghorn, et la foule se rassemble dans Lincoln's Inn Fields. À vrai dire, il n'y a dans toute cette foule que quatre individus : sir Leicester, lord Coodle, William, Buffy et le cousin débilité, amené là comme appoint ; mais le nombre des équipages inconsolables est immense. La pairie a envoyé au cortège plus d'affliction à quatre roues qu'on n'en a jamais vu dans le quartier ; c'est une réunion d'armoiries à faire croire que le collège héraldique a perdu en un jour et son père et sa mère ; le duc de Foodle est représenté par un splendide carrosse dans le dernier genre, avec essieux brevetés à boîtes d'argent, et trois laquais de six pieds de haut formant à l'arrière un faisceau éploré. Tous les cochers de cérémonie que renferme Londres siègent aujourd'hui vêtus de noir ; et, si le vieux procureur sut jamais apprécier ce que valent de magnifiques attelages, il doit être satisfait.

Impassible au milieu de tous ces mollets en deuil, M. Bucket, assis au fond d'un carrosse désolé dont il écarte les stores, passe en revue la foule qui l'entoure et promène son regard perçant du pavé de la place jusqu'au toit des maisons.

« Ah ! vous voilà, chère partenaire, se dit-il à lui-même en apercevant mistress Bucket, placée par faveur près de la porte du défunt, et votre locataire avec vous ; très-bien, chère âme ; j'espère que votre santé est bonne. »

M. Bucket redouble d'attention jusqu'au moment où l'on apporte dans le corbillard le dépositaire de tant de nobles secrets. Où est-il maintenant ce trésor de secrets qu'on lui avait confié ou

qu'il avait surpris ? l'emporte-t-il dans la tombe, ou bien toutes ces confidences se sont-elles envolées avec son dernier souffle ?

Quel contraste entre M. Tulkinghorn et M. Bucket enfermés chacun dans leur sombre équipage ! Quelle distance incommensurable entre la petite blessure qui, plongeant le premier dans son dernier sommeil, l'a fait placer dans ce corbillard pesamment cahoté sur le pavé des rues, et la tache de sang qui, tenant le second sans cesse éveillé, donne à son esprit une activité qu'exprime tout son être, depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux ! Mais qu'importe à tous les deux ce contraste ? ni l'un ni l'autre ne s'en inquiète guère.

Le cortège se met en marche, et M. Bucket, après s'être installé commodément, tire son mémorandum et prend un signalement détaillé de la voiture où il se trouve, au cas où ces détails pourraient un jour lui devenir nécessaires. Quand arrive l'instant qui lui paraît opportun, il sort doucement de l'équipage et se dirige vers l'hôtel de sir Dedlock, où il entre, comme chez lui, sans sonner ni frapper, car il a une clef de la porte avec la permission d'aller et de venir comme bon lui semble, et à toute heure, ce dont il use amplement.

« Encore une lettre pour vous, monsieur Bucket, » lui dit Mercure en lui remettant un billet arrivé par la poste quelques instants avant. Si le valet reste là dans l'intention de jeter un coup d'œil sur la lettre qu'il apporte, M. Bucket n'est pas homme à satisfaire son imprudente curiosité.

« Avez-vous une tabatière ? » lui dit l'officier de police en le regardant en face comme un point de vue à l'horizon, qu'il aurait

eu plaisir à contempler tout à son aise. Malheureusement Mercure ne prend jamais de tabac.

« Pourriez-vous m'en procurer une prise, n'importe où ; et n'importe duquel ? je n'ai pas de préférence à cet égard, mais je vous serais bien obligé. »

Mercure revient un instant après avec une tabatière d'emprunt où M. Bucket puise largement, et dont il déclare le tabac d'une qualité parfaite ; une prise à une narine, une prise à l'autre ; après quoi il monte l'escalier en emportant son billet. Malgré la quantité de missives qu'il a reçues depuis la veille, M. Bucket écrit fort rarement, et cet excès de correspondance est en dehors de toutes ses habitudes ; il a vu dans sa vie tant de lettres compromettantes se produire au grand jour, qu'à ses yeux il faut être bien jeune pour se rendre l'auteur d'une pareille imprudence ; il ne répond même pas aux lignes qu'on lui adresse et décourage ainsi tous ceux qui seraient tentés de correspondre avec lui.

« Toujours la même écriture, dit-il en posant la lettre sur la table, et toujours ces deux mots. »

Il tire son portefeuille, dont il dénoue les cordons noirs, y prend une lettre qu'il confronte avec la dernière qu'il a reçue, et lit dans chacune d'elles ces deux mots audacieusement tracés : « Lady Dedlock. »

« Très-bien, dit-il ; mais je n'avais pas besoin de ce témoignage anonyme pour gagner les cent guinées promises. »

Il remet les deux lettres dans son portefeuille, qui, pour bien des gens, est le livre du destin ; il se dirige ensuite vers la porte

qu'il avait fermée à double tour et qu'il ouvre juste à l'instant où Mercure lui apporte son dîner avec un flacon de xérès ; M. Bucket a souvent avoué chez ses intimes qu'il aime mieux plein sa dent creuse d'un vieux xérès brun que toutes les bonnes choses qu'on pourrait lui offrir. Il emplit donc son verre qu'il vide en faisant claquer ses lèvres, et va se mettre à table, quand tout à coup une idée lui venant à l'esprit, il ouvre doucement la porte qui communique avec la pièce voisine, où il promène un regard à vol d'oiseau ; la bibliothèque est déserte et le feu est près de s'éteindre ; il s'approche de la table où il aperçoit quelques lettres dont il regarde l'adresse.

« Pas une de l'écriture en question, dit-il ; ce n'est qu'à moi qu'on écrit ; j'en ferai part demain sans plus tarder au baronnet sir Leicester Dedlock. »

Il revient à son dîner qu'il mange du meilleur appétit ; et se réveille à peine du léger somme qu'il vient de faire après boire, lorsque Mercure vient le prier de se rendre au salon, où il trouve sir Leicester en compagnie de Volumnia et du cousin débilité que les funérailles du procureur ont totalement épuisé.

M. Bucket fait trois saluts différents à ces trois personnages : un salut d'homme lige au baronnet ; un salut galant à Volumnia, et au cousin débilité un signe de tête qu'on peut traduire ainsi :

« Vous êtes un particulier qui me connaissez et que je connais.

— Avez-vous appris quelque chose de nouveau, Bucket ? demande le baronnet. Souhaiteriez-vous d'avoir avec moi quelque entretien particulier ?

— Mais, pas aujourd'hui, sir Leicester Dedlock.

— Vous savez que je suis complètement à votre disposition, dans le but de venger la majesté des lois indignement outragée. »

M. Bucket regarde Volumnia et tousse d'un air qui semble émettre cette opinion respectueuse : « Vous êtes charmante, en vérité ; j'ai vu des centaines de femmes qui à votre âge étaient infiniment plus mal que vous. »

La belle Volumnia, qui a peut-être conscience du pouvoir de ses charmes, arrête sa plume au beau milieu d'un billet plié en chapeau à trois cornes et rajuste d'un air méditatif son collier d'énormes perles.

M. Bucket évalue mentalement cet objet décoratif et n'en a pas grande idée, pas plus que de la prose de Volumnia.

« Si je ne vous ai pas adjuré d'employer toutes les ressources de votre esprit pour découvrir l'auteur de cet horrible attentat, poursuit le baronnet avec emphase, je m'empresse de réparer cette omission involontaire. Que la dépense ne vous arrête nullement ; je suis disposé à payer tous les frais. »

M. Bucket s'incline de nouveau pour reconnaître cette libéralité.

« Mon esprit n'a pas goûté le moindre instant de repos depuis ce crime atroce, ajoute sir Leicester avec chaleur ; mais j'éprouve ce soir une indignation plus vive encore, après la douloureuse épreuve qu'il m'a fallu subir de confier à la tombe les restes d'un agent aussi fidèle que zélé pour mon service ; je déclare solennellement, poursuit le baronnet d'une voix émue, avec des pleurs dans les yeux, que je regarderai mon nom comme entaché de flétrissure tant que ce crime épouvantable restera impuni ; un gent-

leman qui m'a voué une partie de son existence, qui m'a consacré le dernier jour de sa vie, que j'ai eu constamment à ma table et qui a dormi sous mon toit, quitte ma demeure pour retourner chez lui, et tombe victime d'un affreux guet-apens une heure après être sorti de ma maison ; peut-être l'assassin l'a-t-il guetté chez moi ; peut-être a-t-il dû sa mort à ses relations intimes avec ma famille, qui ont pu lui faire supposer plus de fortune et plus d'importance que la simplicité de ses manières ne l'aurait fait croire sans cela ! certes je manquerais au respect que je professe pour la mémoire de ce gentleman et à la fidélité que je lui dois, si je n'usais pas de toute l'influence que me donne ma position pour découvrir les auteurs d'un tel crime. »

Sir Leicester, en faisant cette protestation chaleureuse, jette les yeux autour de lui comme s'il parlait à une assemblée imposante. M. Bucket l'observe d'un air grave, mêlé d'une certaine nuance de compassion, si toutefois on peut se permettre d'employer un pareil terme en parlant de l'illustre baronnet.

« La cérémonie de ce matin, continue sir Leicester, en même temps qu'elle a prouvé d'une manière frappante la considération et l'estime dont la fleur du pays entourait mon malheureux ami (le baronnet appuie sur ce dernier mot, car la mort, cette grande niveleuse, efface toute distinction) a augmenté la secousse pénible que m'a fait éprouver ce forfait audacieux ; le coupable serait mon frère, que je demanderais qu'il ne fût point épargné. »

Volumnia fait observer qu'elle avait pour le défunt une profonde affection.

« Vous devez éprouver un grand vide, miss Dedlock, répond M. Bucket ; cet éminent juriste avait bien tout ce qu'il faut pour

emporter de vifs regrets. »

Volumnia donne à entendre à l'officier de police que ses nerfs sont à jamais ébranlés par cette affreuse catastrophe, que désormais elle ne sourira plus ; et termine le billet qu'elle plie en chapeau à trois cornes pour le vieux général qu'elle connaît à Bath, et qu'elle informe de sa douleur.

« Un pareil événement est bien fait pour émouvoir une femme délicate et sensible, répond M. Bucket ; mais avec le temps cette émotion passera. »

Volumnia désire par-dessus tout savoir où en est l'accusation ; qu'a-t-on fait de cet effroyable soldat ? l'a-t-on enfin convaincu ? a-t-il des complices ? et une infinité d'autres questions également intéressantes.

« Il est très-difficile de vous dire cela, quant à présent, miss, répond l'officier de police qui, dans sa galanterie, a presque dit ma chère ; ce n'est pas que je ne sois en mesure de satisfaire votre légitime impatience ; mais le devoir m'oblige à la plus complète discrétion. Le baronnet, sir Leicester Dedlock, sera bientôt instruit de tout ce qui a été découvert, et je souhaite, ajoute-t-il en reprenant un air grave, qu'il en soit satisfait. »

Le cousin débilite espère qu'un individu quelconque « sera exécuté... l'exemple. Avec toutes leurs façons, il sera bientôt plus difficile de trouver un homme à pendre qu'une place de trois cent mille francs de rente. Et pourtant... ne fait pas le moindre doute... pour l'exemple... vaut beaucoup mieux exécuter quelque pauvre diable d'innocent, que de ne pendre personne.

— On voit, monsieur, que vous connaissez le monde, dit l'officier de police avec un clignement d'œil et un geste flatteur ; et vous pourrez confirmer ce que je viens de dire à miss Dedlock ; il est inutile de vous apprendre que j'ai vivement poursuivi l'affaire d'après les renseignements que j'ai obtenus ; vous êtes capable de comprendre tout ce qu'une dame est incapable de connaître,... surtout dans la haute position sociale que vous occupez, mademoiselle... »

M. Bucket devient tout rouge, ayant été plus près que jamais de laisser échapper le mot « ma chère. »

« Cet officier, Volumnia, a parfaitement raison d'être fidèle à son devoir, remarque le baronnet.

— Je suis heureux d'avoir l'honneur de votre approbation, sir Leicester Dedlock, murmure M. Bucket.

— En effet, Volumnia, continue sir Leicester, il n'est pas d'un bon exemple de poser à cet agent les questions que vous lui adressiez tout à l'heure ; responsable de ses actes, il reste le meilleur juge de ce qu'il lui convient de faire ; et il ne nous sied pas, à nous autres qui faisons les lois, de détourner de leurs devoirs ceux qui sont chargés de les faire exécuter, et de venger les outrages que l'on fait à leur autorité. »

Volumnia explique humblement qu'elle n'avait pas la simple intention de satisfaire cette curiosité féminine qu'elle partage avec toute jeune fille ; mais qu'elle meurt littéralement de regrets de la perte de cet excellent homme, et qu'elle prend un intérêt indicible aux moindres choses qui concernent sa mort.

« Et c'est pour cela qu'il faut de la discrétion, Volumnia.

— Sir Leicester, reprend M. Bucket, rien ne m’empêche de dire entre nous à miss Volumnia, que je considère la cause... une cause magnifique, magnifique assurément, comme à peu près instruite, et que j’espère avoir, dans quelques heures d’ici, une certitude complète à l’égard du coupable.

— J’en suis bien heureux, monsieur Bucket, et cela vous fait le plus grand honneur.

— Quand je dis que la cause est magnifique, reprend M. Bucket d’un air grave, c’est à mon point de vue que je parle ; car il arrive presque toujours que de pareils événements font naître des découvertes plus ou moins pénibles ; il se passe dans les familles d’étranges choses que nous mettons au jour, miss Dedlock ; de ces choses dont, par bonheur pour votre âme, vous ne soupçonnez pas l’existence. J’ai eu l’honneur d’être employé dans des familles distinguées, nobles, illustres même, et vous n’avez pas la moindre idée, aussi loin que puisse aller votre imagination, vous n’avez nulle idée, monsieur, du jeu incroyable que l’on y joue. »

Le cousin débilité, à qui s’adressent ces paroles, et qui, accablé d’ennui, a jeté les coussins du divan sur sa tête, bâille un « ...oute pas, » expression abrégée qu’il emploie généralement pour dire qu’il ne saurait en douter.

Sir Leicester, jugeant à propos de mettre un terme à ce discours et de congédier M. Bucket, le remercie majestueusement, et ajoute d’un ton de condescendance :

« Vous n’oublierez pas, officier, que je suis entièrement à votre disposition. »

M. Bucket demande si demain matin il pourra s'entretenir avec le baronnet, dans le cas où il aurait obtenu le résultat qu'il espère. Sir Dedlock sera toujours prêt à le recevoir. M. Bucket recommence les trois saluts qu'il a faits en arrivant, et s'éloigne ; mais revenant sur ses pas :

« À propos, dit-il à voix basse, puis-je demander qui a mis dans l'escalier l'affiche où sont promises les cent livres de récompense ?

— C'est moi qui en ai donné l'ordre, répond sir Leicester. J'ai choisi cet endroit comme étant plus apparent ; j'ai voulu produire une impression profonde sur tous mes gens, leur faire comprendre l'énormité du crime, la résolution de le punir, et l'impossibilité pour le coupable d'échapper au supplice. Néanmoins, si vous avez quelque objection à faire à cet égard... »

Nullement ; M. Bucket pense au contraire qu'il vaut mieux laisser l'affiche où elle est ; il renouvelle ses trois saluts et se retire. Volumnia laisse échapper son petit cri plein d'innocence, et fait observer que ce charmant personnage est un véritable Barbe-Bleue ; tandis que l'objet de cette remarque, usant de la faculté qui le distingue de pouvoir frayer avec toutes les classes de la société, s'arrête dans l'antichambre, où, le dos à la cheminée, devant un excellent feu, il regarde Mercure avec admiration :

« Vous devez avoir six pieds deux pouces, lui dit-il.

— Six pieds trois, répond Mercure.

— Ah ! je ne l'aurais pas cru ; il est vrai que vous êtes si bien proportionné, que vous ne paraissez pas votre taille ; si vous aviez les membres grêles... mais au contraire. Vous êtes-vous ja-

mais fait mouler ? » demande M. Bucket en accompagnant cette phrase d'un coup d'œil et d'un tour de tête de connaisseur.

Mercure ne l'a jamais été.

« C'est un tort qu'il faut réparer ; j'ai un ami qui arrivera certainement à l'académie de sculpture, et qui donnerait beaucoup pour reproduire en marbre des formes comme les vôtres. Milady n'est pas ici ?

— Elle dîne en ville.

— Elle sort probablement tous les jours ?

— Il est bien rare qu'elle dîne à l'hôtel.

— Ce n'est pas étonnant ; une femme si élégante, si gracieuse et si belle fait l'ornement de tous les lieux où elle se trouve, comme une pêche de primeur sur une table. Et votre père était-il au service de quelque grande famille ? »

La réponse est négative.

« Eh bien ! moi, c'est tout le contraire. Mon père fut d'abord page ; ensuite valet de pied, sommelier, intendant, puis aubergiste ; il vécut entouré de l'estime générale, et emporta les regrets de tous ; sa dernière parole fut pour dire qu'il considérait le service en condition comme la partie la plus honorable de sa carrière, et il avait raison ; j'ai un frère et un beau-frère valets de chambre. Milady est-elle d'un bon caractère ?

— Aussi bon que possible.

— Un peu gâtée, un peu capricieuse ? il faut bien s'y attendre quand elles sont si belles : et c'est ainsi, d'ailleurs, qu'elles nous

plaisent davantage. »

Mercure, les deux mains dans les poches de sa culotte fleur de pêcher, allonge symétriquement ses jambes couvertes de bas de soie, de l'air d'un homme trop amateur des femmes pour démentir cette assertion.

Un roulement de voiture se fait entendre, puis un violent coup de sonnette.

« Quand on parle des anges, on en voit les ailes, » reprend M. Bucket.

La porte s'ouvre à deux battants, et milady traverse l'anti-chambre ; elle est très-pâle, vêtue de demi-deuil, et porte de magnifiques bracelets qui attirent l'attention de M. Bucket, à moins que ce ne soit la beauté des bras de Sa Seigneurie qui fixe le regard de l'officier de police.

Elle l'aperçoit et jette un coup d'œil interrogateur au valet qui l'a introduite.

« M. Bucket, » répond celui-ci.

L'officier de police fait quelques pas au-devant de milady en portant son doigt à ses lèvres.

« Attendez-vous sir Leicester ? dit-elle.

— Non, milady ; je viens de le voir.

— Avez-vous quelque chose à me dire ?

— Pas maintenant, milady.

— Avez-vous fait de nouvelles découvertes ?

— Quelques-unes, milady. »

Elle passe sans s'arrêter, et monte seule avec majesté. M. Bucket va se placer au bas de l'escalier pour la voir franchir les marches qui ont conduit, il y a deux jours, M. Tulkinghorn à la tombe, passer devant les groupes de statues, dont les armes meurtrières projettent leur ombre sur le mur, puis devant l'affiche placardée sur la muraille, et disparaître.

« C'est une femme ravissante, en vérité, dit M. Bucket en revenant auprès de Mercure. Toutefois elle a l'air un peu souffrant.

— Elle ne se porte pas très-bien depuis quelque temps ; elle a de fréquents maux de tête, répond Mercure.

— C'est vraiment dommage ; M. Bucket lui conseillerait la promenade.

— Elle en a essayé, dit Mercure, et se promène quelquefois pendant des heures entières, même le soir.

— En êtes-vous bien certain ? lui demande M. Bucket ; mille pardons de vous interrompre ; mais en êtes-vous bien aussi sûr que de vos six pieds trois pouces ?

— Je puis vous l'affirmer.

— Vous êtes si bien proportionné, que je ne vous croyais pas si grand ; il est vrai que ces gardes du corps, qui passent pour être de beaux hommes, sont si mal bâtis en comparaison de vous. Et milady se promène le soir, au clair de la lune ?

— Oui, oui, au clair de la lune surtout.

— Surtout ! Quant à vous, je suppose que vous vous promenez rarement ; le temps vous manque ?

— Oui ; et d'ailleurs je préfère la voiture.

— Vous avez bien raison ; mais j'y pense, dit M. Bucket en se chauffant les mains et en regardant la flamme avec plaisir, elle est sortie le soir du meurtre ?

— Certainement ; c'est moi qui l'ai conduite au jardin.

— Et vous l'y avez laissée ; je vous ai vu.

— Tiens ! Je ne vous ai pas aperçu.

— J'étais pressé, répond M. Bucket ; j'allais voir une vieille tante que j'ai à Chelsea, et qui demeure deux portes plus loin que Bun-House ; une excellente femme de quatre-vingt-dix ans, qui ne s'est jamais mariée, et qui a quelques épargnes ; je passais par hasard au moment où vous refermiez la grille ; quelle heure pouvait-il être ? Dix heures, n'est-ce pas ?

— Neuf heures et demie.

— Vous avez raison, et si je ne me trompe, milady était enveloppée d'un large manteau noir avec une longue frange.

— Précisément. »

L'officier de police a quelque chose à faire qui l'oblige à retourner dans la bibliothèque ; il donne une poignée de main à Mercure pour le remercier du plaisir qu'il a eu à causer avec lui, et l'engage, quand il aura une demi-heure de loisir, à en disposer en faveur de cet artiste de l'Académie royale de sculpture, dont il lui a parlé : ils ne pourront qu'y gagner tous les deux.

Après un sommeil paisible, qui l'a complètement reposé, M. Bucket se lève de bonne heure et se prépare comme pour un jour de bataille. Il met une chemise blanche et se bichonne à l'aide d'une brosse mouillée, qu'il emploie dans les grandes occasions pour lubrifier les quelques mèches de cheveux qui ont résisté à sa vie laborieuse et à ses profondes études. Il s'administre ensuite, comme base de ses opérations, deux côtelettes, des œufs, du thé, du pain et du beurre, de la marmelade en quantité proportionnelle ; consulte un instant son démon familial, et prie Mercure d'informer, sans bruit, sir Leicester qu'il est prêt à lui parler dès que le baronnet voudra bien le recevoir. Sir Leicester lui fait répondre gracieusement qu'il va expédier sa toilette, et qu'avant dix minutes il ira le trouver dans la bibliothèque. M. Bucket va l'y attendre, et, l'index au menton, regarde brûler le feu d'un air méditatif. À l'expression de sa figure, on le prendrait pour un célèbre joueur de whist, moins préoccupé des cent guinées d'enjeu, car il a dans la main tout ce qu'il lui faut pour les gagner, que de la supériorité avec laquelle il doit jouer jusqu'à la dernière carte, s'il veut rester digne de sa réputation. Il est donc pensif, mais calme et confiant en lui-même, et ne trahit pas la moindre anxiété lorsque sir Leicester apparaît au lieu du rendez-vous.

« Je regrette de vous avoir fait attendre, officier, dit le baronnet ; mais je me suis levé un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Je ne me sens pas très-bien. L'indignation et la douleur que j'ai ressenties depuis quelques jours ont ébranlé ma santé. Je suis sujet à... à la goutte ; » sir Leicester se fût servi du mot migraine, s'il eût parlé à tout autre ; mais il est évident que M. Bucket doit tout savoir, et qu'il est inutile de dissimuler avec lui. « Ce triste événe-

ment, ajoute-t-il, m'en a donné comme un léger accès » Il s'assied avec difficulté. M. Bucket se rapproche et se tient debout devant le baronnet, sa large main posée sur la table de la bibliothèque.

« Désirez-vous que nous soyons seuls ? lui demande sir Leicester. Ce sera comme vous voudrez ; mais si vous n'y teniez pas, miss Dedlock serait vivement intéressée par...

— Certes, la présence d'une dame, répond M. Bucket en interrompant le baronnet, et surtout d'une dame dans la position élevée où se trouve miss Dedlock, ne pourrait en toute autre circonstance que m'être excessivement agréable ; mais permettez-moi de vous dire que cet entretien doit se passer entre nous, sir Leicester Dedlock ; qu'il ne sera jamais assez particulier, ce que d'ailleurs vous comprendrez bientôt.

— Cela suffit, monsieur Bucket.

— C'est au point, sir Leicester, que je vous demanderai la permission de fermer la porte à double tour. »

M. Bucket se lève, et posant un genou sur le tapis, ajuste la clef de façon qu'il soit impossible de rien voir par le trou de la serrure.

« Comme je vous l'ai dit hier, sir Leicester Dedlock, il me restait peu de chose à éclaircir, pour trouver le coupable dont la recherche nous occupe. J'ai maintenant recueilli toutes les preuves qui m'étaient nécessaires pour déclarer avec certitude quel est l'auteur du crime.

— Le soldat que vous avez arrêté ?

— Non, sir Leicester.

— Et le criminel est en prison ?

— C'est une femme, sir Dedlock.

— Bonté divine ! s'écrie le baronnet en se renversant dans son fauteuil.

— Maintenant, sir Leicester Dedlock, reprend M. Bucket en confirmant ses paroles du bout de son index, il est de mon devoir de vous préparer à une série de détails qui devront, je dois vous le dire, vous causer une émotion pénible ; mais vous êtes gentilhomme, sir Leicester Dedlock, et je sais de quel courage vous vous sentez capable. Il n'est pas de coup, si terrible qu'il puisse être, qu'un gentleman ne supporte sans fléchir ; et, en face des malheurs qui vous frappent, sir Leicester Dedlock, c'est à la noblesse de votre origine que vous penserez, afin de soutenir l'honneur de votre nom. Vous vous demanderez comment vos ancêtres, depuis Jules César jusqu'à nos jours, sans vouloir remonter plus haut quant à présent, auraient supporté cette épreuve ; et vous montrerez la force qu'ils auraient eue en pareil cas, pour conserver intacte la gloire de vos aïeux. »

Sir Leicester saisit les bras de son fauteuil et semble pétrifié.

« Il ne faudrait pas néanmoins, poursuit l'agent de police, que vous donnassiez à la connaissance que j'ai acquise de cette affaire plus d'attention qu'elle n'en mérite. Je sais tant de choses sur les uns et sur les autres, qu'un détail de plus ou de moins ne signifie absolument rien. Je ne crois pas qu'il y ait sur l'échiquier social un seul mouvement dont je puisse être surpris, pourvu qu'il soit dans une direction fâcheuse, car il rentre dès lors dans toutes les

probabilités. C'est pourquoi, sir Leicester Dedlock, vous ne devez pas vous alarmer si je suis au courant de quelques-uns de vos secrets de famille.

— Je vous remercie des précautions que vous avez cru devoir prendre pour me préparer à ce que je dois entendre, quoiqu'elles soient, j'espère, complètement inutiles, répond sir Leicester ; je ne vous en sais pas moins gré de l'intention ; mais veuillez vous asseoir, monsieur Bucket, et me dire ce que vous avez à m'apprendre.

— J'arrive au fait, sir Leicester ; lady Dedlock... »

Le baronnet se dresse sur son siège et lance un regard terrible à l'officier de police, qui fait intervenir son index comme un calmant.

« Lady Dedlock est universellement admirée, dit-il.

— Officier, répond froidement sir Leicester, je préférerais que le nom de milady ne fût pas mêlé à une semblable discussion.

— Je le préférerais comme vous, sir Leicester Dedlock, mais... la chose est impossible.

— Impossible ?

— Complètement, sir Leicester ; tout ce que j'ai à vous dire concerne milady ; elle est le pivot autour duquel viennent se grouper les incidents de la cause.

— Officier, répond le baronnet dont l'œil est en feu et la lèvre tremblante, vous connaissez votre devoir, faites-le ; mais ayez soin de ne pas l'outre-passer, je ne le souffrirais pas ; prenez garde ; c'est sous votre responsabilité que vous mêlez à cette af-

faire le nom de milady, un nom qu'il n'est pas permis à certaines personnes de prononcer légèrement.

— Je dis ce que je dois dire ; pas un mot de plus, sir Leicester Dedlock.

— Je l'espère, monsieur. Très-bien ; allez, allez, monsieur.

— Je dois commencer par vous dire que M. Tulkinghorn entretenait depuis longtemps des soupçons contre lady Dedlock. »

— S'il avait osé m'en souffler un mot, ce qu'il n'a jamais tenté, c'est moi qui l'aurais tué, s'écrie le baronnet en frappant sur la table ; mais il est arrêté dans sa fureur par le regard malin de l'officier de police, qui remue lentement son index et secoue la tête d'un air patient, mais assuré.

— M. Tulkinghorn était impénétrable, et je ne pourrais pas dire quelle fut à cet égard sa première pensée, reprend M. Bucket : mais je tiens de sa propre bouche qu'il soupçonnait depuis longtemps lady Dedlock d'avoir découvert, à l'écriture de je ne sais quel papier qui lui fut présenté devant vous, sir Leicester, l'existence d'un homme excessivement pauvre, qui avait été son amant avant l'époque où vous lui fîtes la cour, et qu'elle avait dû épouser... ; qu'elle avait dû épouser, répète l'agent de police en appuyant sur ces paroles. Je tiens des lèvres du défunt, que cet homme étant mort, lui, M. Tulkinghorn, avait soupçonné lady Dedlock d'avoir visité le misérable réduit et la tombe plus misérable encore de son ancien amant. Le défunt me chargea de vérifier le compte de Sa Seigneurie, excusez-moi si je me sers du terme que nous employons dans ce cas-là ; et je pus confirmer les suppositions que M. Tulkinghorn avait faites sans que l'ombre d'un doute pût subsister dans mon esprit ; j'ai l'intime conviction

que le défunt poursuivait cette enquête jusqu'à sa dernière heure ; et qu'il avait eu à ce sujet une discussion envenimée avec milady le soir même du meurtre dont il fut victime. Soumettez à lady Dedlock tout ce que je viens de vous dire, sir Leicester, et demandez-lui si, après le départ de M. Tulkinghorn, Sa Seigneurie n'est pas allée chez le défunt enveloppée d'un manteau noir à grande frange, dans l'intention d'ajouter un mot à l'entretien qu'ils venaient d'avoir ensemble. »

Sir Leicester, foudroyé, regarde fixement ce doigt cruel qui lui fouille le cœur jusqu'à la source de la vie.

« Dites-le-lui comme venant de moi, sir Leicester ; et si, par hasard, Sa Seigneurie éprouvait quelque difficulté à se rappeler cette circonstance, ajoutez que c'est inutile, que je sais tout, que je sais qu'elle a passé sur l'escalier à côté du soldat, ainsi que vous appelez cet ancien militaire, et qu'elle le sait aussi bien que moi. »

Le baronnet, qui s'est couvert le visage de ses deux mains, laisse tomber un gémissement et prie M. Bucket de s'arrêter une minute. Quelques instants après, il a recouvré le calme et la dignité qui lui sont habituels ; seulement, sa pâleur est extrême, ses manières sont plus froides et plus hautaines, sa parole est plus lente ; et c'est d'une voix presque inarticulée que, rompant le silence, il dit à l'officier de police qu'il ne comprend pas comment un gentleman qui lui était aussi dévoué que M. Tulkinghorn a pu lui cacher cette découverte dont on parle, si pénible, si accablante, si incroyable.

« Demandez-le à milady, sir Leicester ; mais je serais bien étonné, reprend M. Bucket, si le défunt n'avait pas eu l'intention

de vous en faire part dès que la chose eût été mûre à ses yeux. C'est ce qu'il avait probablement fait entendre à milady ; je vais plus loin, je soupçonne qu'il devait vous en instruire le matin même où j'examinai son cadavre. Vous ignorez encore ce qui me reste à vous dire, sir Leicester ; eh bien ! supposez que je sois frappé de mort à l'instant, vous pourriez aussi bien vous étonner de ce que je ne vous en avais pas parlé, si plus tard vous veniez à l'apprendre. »

Au moment où sir Leicester reconnaît la justesse de cette observation, des voix bruyantes résonnent dans l'antichambre ; l'officier de police écoute, ouvre doucement la porte, écoute encore ; et se retournant vers le baronnet :

« Sir Leicester, dit-il vivement et à voix basse, cette malheureuse affaire est ébruitée, ainsi que je le redoutais ; la seule chance que nous ayons de l'étouffer est d'admettre les gens qui se querellent en bas avec vos valets de pied ; voulez-vous consentir à ce qu'on les introduise ? L'honneur de la famille demande que vous conserviez votre sang-froid, pendant que je vérifierai leur compte ; et vous n'aurez qu'à me faire un signe de temps à autre lorsque je vous interrogerai du regard.

— Faites pour le mieux, » répond sir Leicester. M. Bucket se glisse immédiatement dans l'antichambre et revient, l'instant d'après, suivi de Mercure portant, avec un de ses confrères, également en culotte fleur de pêcher, un fauteuil dans lequel est assis un vieillard impotent. L'officier de police dirige le convoi d'un air aimable, fait poser le fauteuil avec soin, congédie les deux Mercures et ferme de nouveau la porte à double tour, pendant que sir Leicester regarde cette invasion des lieux sacrés où il réside, avec autant de surprise que de hauteur.

« Peut-être me connaissez-vous, messieurs et mesdames, dit M. Bucket aux nouveaux arrivants ; je suis inspecteur de police, et en voici la preuve, ajoute-t-il en tirant de sa poche le petit bâton qui est la marque de son autorité. Vous vouliez voir le baronnet sir Leicester Dedlock ; vous êtes en sa présence ; n'oubliez pas que c'est un honneur qui est réservé à peu de personnes. Vous vous appelez Smallweed, mon gentleman, à ce que j'ai entendu dire ?

— Et c'est pas du mal que l'on vous en a dit, répond le vieillard en criant d'une voix aiguë.

— Vous avez l'habitude de parler à un sourd ? demande M. Bucket d'un air calme.

— Oui, répond M. Smallweed ; ma femme a l'oreille dure.

— C'est pour cela que vous criez si fort ; mais comme elle n'est pas ici, ayez la bonté de baisser la voix d'une octave ; vous en serez plus convenable et nos oreilles vous en seront obligées. Ce gentleman est un prédicateur, n'est-ce pas ?

— M. Chadband, répond l'avare d'un ton plus bas.

— J'ai eu autrefois un ami, un collègue, qui s'appelait ainsi, dit l'officier de police en tendant la main au saint homme ; et j'ai conservé pour ce nom-là une véritable prédilection ; mistress Chadband, probablement ?

— Et mistress Snagsby, ajoute M. Smallweed.

— Dont le mari, papetier du palais, est l'un de mes bons amis ; je l'aime comme un frère. Et maintenant, qu'y a-t-il ?

— Vous voulez parler de ce qui nous amène ? demande M. Smallweed, un peu étourdi de la vivacité de ces paroles.

— Vous savez parfaitement ce que je veux dire ; allons, dépêchez-vous de m'expliquer le motif de cette visite.

— J'étais le client et l'ami de M. Tulkinghorn, répond le grand-père Smallweed après avoir conféré pendant quelques instants avec M. Chadband ; nous faisions de petites affaires ensemble ; il me rendait quelques services et je lui étais utile. Krook étant mort, comme c'était mon beau-frère, le seul parent de ma vieille pie-borgne de femme, mistress Smallweed, j'héritai donc de lui ; j'examinai alors tous ses papiers, tous ses effets que je fis trier devant moi ; il s'y trouvait un paquet de lettres qui avait appartenu à son défunt locataire et qu'il avait caché sur la planche à côté du lit de son chat ; il cachait toutes sortes de choses et dans toute sorte d'endroits ; c'était sa manie au vieux Krook. M. Tulkinghorn voulut avoir ces lettres et il les emporta ; mais moi qui m'entends en affaires, j'avais auparavant jeté un coup d'œil sur le paquet ; c'étaient les billets doux de la bonne amie du locataire ; ils étaient signés Honoria. Miséricorde ! voilà un nom qui est distingué ; n'y aurait-il pas dans cette famille une dame du nom d'Honoria, et qui ait la même écriture ? Oh ! non, bonté divine, est-ce que ça serait possible ? »

Un accès de toux saisit l'avare au milieu de son triomphe et quand il a fini de s'écrier sur tous les tons : « Miséricorde ! Seigneur, mon Dieu ! je suis brisé ! je n'en puis plus ! » M. Bucket le prie d'en venir à ce qui intéresse le baronnet, si toutefois il a quelque chose à dire qui puisse le concerner.

« Bonté divine ! reprend l'affreux vieillard, ça ne l'intéresse donc pas ? Non, non ; il n'a rien à y voir, à ce capitaine Hawdon et à son affectionnée pour toujours et à leur enfant, par-dessus le marché ; c'est moi que ça regarde, et je voudrais bien savoir ce qu'elles sont devenues ces lettres ; je n'entends pas qu'on les fasse disparaître, puisque c'est moi que ça regarde ; c'est à M. Tulkinghorn, mon ami et mon avoué, que je les ai remises, et pas à d'autres.

— Il vous les a payées assez cher pour que vous n'ayez plus à vous en occuper.

— Je m'en moque pas mal ; je veux savoir où elles sont ; je dirai, après ça, pourquoi nous sommes venus. Ce que nous voulons, c'est qu'on cherche un peu mieux l'assassin qui a fait le coup ; est-ce que nous ne savons pas qui est-ce qui avait intérêt à la mort du défunt et quels sont les motifs de son assassinat ! Je vous dis, moi, que vous ne faites pas votre devoir ; si Georges y a prêté la main, c'est seulement comme complice, quelqu'un l'y a poussé ; vous le savez tout comme moi.

— Et je vous dis à mon tour, répond M. Bucket en changeant tout à coup de manière et en communiquant à son index une puissance fascinatrice, que je ne permets à personne de se mêler de cette affaire ; vous voulez qu'on cherche un peu mieux l'assassin, monsieur Smallweed ; croyez-vous donc que cette main que vous voyez ne sache pas où il faut le prendre, et qu'elle hésite à le saisir lorsque le moment sera venu ? »

Il y a dans ces paroles un tel accent de vérité, que M. Smallweed balbutie quelques excuses.

« Suivez mon conseil, reprend l'officier de police en interrompant le vieillard avec son calme ordinaire ; ne vous inquiétez pas de ce meurtre ; c'est moi seul que cela regarde ; vous lisez les journaux, et si vous lisez bien, vous verrez avant peu ce qui résultera de mes recherches. Quant à ces lettres, je ne demande pas mieux que de vous les montrer ; les reconnaissez-vous, monsieur Smallweed ? ajoute M. Bucket en exhibant une petite liasse de papiers qu'il remet aussitôt dans la poche mystérieuse où il l'a prise.

— Et, maintenant, qu'avez-vous à nous dire ? poursuit l'inspecteur de police ; dépêchez-vous et n'ouvrez pas tant la bouche, car vous n'êtes pas beau quand vous bâillez.

— Je veux avoir cinq cents livres.

— Vous voulez dire cinquante. »

Mais, M. Smallweed a bien dit cinq cents livres.

« Je suis chargé par sir Leicester Dedlock, reprend M. Bucket, de traiter cette affaire, toutefois sans rien conclure ; et vous voulez que je prenne au sérieux une demande de cinq cents livres ? allons donc, mais c'est déraisonnable ; deux cent cinquante sont encore plus que ça ne vaut. »

M. Smallweed tient à son premier chiffre.

« Passons, alors, à ce que nous veut M. Chadband ; qu'il y a longtemps, mon Dieu ! que le nom de ce brave camarade a frappé mon oreille ; un excellent homme ; le plus modeste et le plus doux que j'aie jamais rencontré ! »

M. Chadband, ainsi interpellé, s'approche de M. Bucket, lui adresse un gras sourire, et broyant un peu d'huile entre ses mains qu'il frotte l'une contre l'autre :

« Mes amis, dit-il, ma femme Rachaël et moi, nous sommes dans la maison du puissant et du riche. Est-ce parce que nous y sommes invités, mes amis ? parce que le puissant nous a priés de venir partager son festin et ses plaisirs, de venir jouer du luth avec lui et de nous mêler à ses danses ? Non, mes amis. Alors, pourquoi sommes-nous dans cette demeure ? parce que nous nous trouvons en possession d'un coupable secret, et que, pour ne pas le divulguer, nous demandons du blé, du vin, de l'huile ou de l'argent, ce qui est absolument la même chose.

— Vous entendez les affaires, à ce que je vois, répond M. Bucket, et par conséquent vous allez nous dire quel est le secret que vous prétendez nous vendre.

— Disons-le donc, mon frère, dans un esprit d'amour ; avancez, Rachaël, mon épouse, réplique M. Chadband en faisant un signe à sa femme.

— Puisqu'il faut tout vous dire, répond mistress Chadband, je vais donc tout raconter. J'ai élevé miss Hawdon, la fille de milady ; j'étais au service de la sœur de Sa Seigneurie, qui fut tellement sensible au déshonneur que milady avait répandu sur sa famille, qu'elle fit croire, même à Sa Seigneurie, que l'enfant était morte en naissant ; mais, je suis sûre du contraire ; miss Hawdon vit encore, je la connais et je l'ai vue. »

Après ces paroles, mistress Chadband croise les bras et se met à rire en regardant M. Bucket d'un air implacable.

« Vous demandez, je suppose, une vingtaine de guinées environ, dit celui-ci.

— Pourquoi pas vingt sous ? répond avec mépris l'épouse du révérend.

— Et vous, madame, quel est votre jeu ? » dit M. Bucket en s'adressant à la femme du papetier.

Mistress Snagsby, que les larmes et les gémissements empêchent d'abord de parler, finit par faire comprendre qu'elle est la plus malheureuse de toutes les femmes ; que son mari la trompe et l'abandonne en s'entourant de mystère ; qu'elle n'avait d'autre consolation au monde que la sympathie de M. Tulkinghorn, qui lui avait témoigné tant de bonté en venant la voir chez elle pendant l'absence de son époux, qu'elle lui avait, depuis lors, confié tous ses tourments. Chacun, d'ailleurs, conspire contre le repos de mistress Snagsby. M. Guppy, dont le visage était autrefois aussi radieux que le soleil en plein midi, est devenu aussi sombre qu'une nuit sans étoiles sous l'influence corruptrice de cet infâme Snagsby ; M. Weevle, qui habitait la cour, ne dit plus rien, toujours par la même cause ; le vieux Krook, Nemrod et Jo, tous les trois décédés mystérieusement, étaient aussi du complot ; ce qui n'empêche pas mistress Snagsby de savoir que Jo était le fils de son infidèle ; à preuve que son mari est allé le visiter pendant sa maladie, et qu'elle en est bien sûre, car elle l'avait suivi ; elle ne fait plus maintenant que d'être sur les talons de cet infâme Snagsby, et de cette manière elle a rassemblé tant de preuves de l'immoralité de ce parjure, qu'il lui serait facile de le confondre ; et c'est ainsi qu'elle avait mis en relation les Chadband avec M. Tulkinghorn et qu'elle en était venue à causer avec ce bon gentleman du changement qu'on remarquait dans les ma-

nières de M. Guppy et de M. Weevle ; et qu'elle avait aidé à découvrir les faits que la compagnie vient d'entendre et dont elle est prête à certifier la vérité, ce qui après tout n'est qu'un incident ; son principal motif étant de démasquer M. Snagsby et d'aboutir à une séparation de corps et de biens ; car elle n'est poussée par aucun intérêt pécuniaire et n'a pas d'autre mobile qu'une jalousie trop légitime !

« Très-bien, répond M. Bucket dont un coup d'œil a sondé la profondeur transparente du vinaigre de mistress Snagsby. Quant à vous, ajoute-t-il en s'adressant à l'avare et à M. Chadband, je ne parle pas de l'intention que vous avez pu avoir en venant ici, d'extorquer une somme plus ou moins ronde, parce que nous sommes tous des gens trop bien élevés pour cela ; mais je suis étonné du bruit que vous avez fait dans l'antichambre, ce qui ne pouvait que vous compromettre et vous nuire.

— C'est que nous voulions entrer, dit M. Smallweed en s'excusant.

— J'en conviens ; mais n'est-il pas bizarre qu'à votre âge, vous dont l'esprit a dû gagner en finesse toute la vigueur que vos jambes ont perdue, vous n'ayez pas compris qu'il fallait garder le secret sur cette affaire ? Vous vous êtes emporté en dépit de toute raison, ce n'était pas le moyen d'avancer vos affaires.

— Je disais seulement que je ne voulais pas monter sans qu'un domestique eût prévenu le baronnet.

— Vraiment ? dites plutôt que vous vous êtes laissé emporter ; mais une autre fois vous vous posséderez mieux et vous aurez votre argent.

— Quand est-ce qu'on nous en reparlera ? demande mistress Chadband d'un air assez maussade.

— Une vraie femme ! sur ma parole ! curieuse comme l'est toujours son adorable sexe, répond galamment M. Bucket. J'aurai le plaisir de vous voir demain ou après-demain matin, sans oublier M. Smallweed et sa demande de deux cent cinquante livres.

— Cinq cents, reprend l'avare.

— Cinq cents livres si vous voulez, mais seulement en paroles ; dois-je vous souhaiter le bonjour de ma part et de celle du propriétaire de cette maison ? » demande M. Bucket d'un air doux et insinuant.

Personne n'osant dire le contraire, il tire le cordon de la sonnette et chacun descend comme il était monté.

« Sir Leicester Dedlock, baronnet, dit l'officier de police d'un ton grave, c'est à vous de savoir si vous voulez acheter leur silence ; je serais pour moi de cet avis, et je suppose que vous pourrez vous en tirer à bon marché. Avez-vous vu comme cette cornichonne de mistress Snagsby a été exploitée de toutes les manières par ces gens-là ? M. Tulkinghorn, le défunt, savait bien les tenir tous en bride, et il vous les aurait joliment fait marcher. Maintenant qu'il est parti les pieds devant, les voilà tous, de droite et de gauche, qui tirent chacun de leur côté. C'est la vie : « Lorsque le chat n'y est plus, les souris dansent sur la table. » Mais occupons-nous maintenant de la personne qui doit être arrêtée. »

Sir Leicester, qui pendant tout ce temps-là est resté complètement immobile, semble sortir d'un rêve, et regarde attentivement l'inspecteur, qui consulte sa montre.

« Elle doit être à l'hôtel, et je vais l'arrêter en votre présence, sir Leicester. Je vous prierai de ne rien dire, de ne pas même faire un geste ; tout cela se passera sans bruit et ne causera pas le moindre trouble ; je reviendrai ce soir, si cela vous est agréable, pour m'entendre avec vous sur cette affaire et sur le meilleur moyen à prendre pour l'étouffer complètement. Quant à l'arrestation dont vous allez être témoin, n'ayez nulle inquiétude. »

M. Bucket sonne Mercure, lui dit un mot à l'oreille, et se place derrière la porte, où il se tient les bras croisés. Une ou deux minutes après, Mlle Hortense arrive ; elle aperçoit le baronnet, et s'excuse en disant qu'on lui avait assuré qu'il n'y avait personne dans la bibliothèque. Au moment où elle se retourne pour sortir, la porte se ferme vivement, et Mlle Hortense, dont les traits sont agités d'un mouvement convulsif, devient d'une pâleur mortelle en se trouvant face à face avec M. Bucket.

« Cette jeune femme, sir Leicester Dedlock, est chez moi depuis quelque temps en qualité de pensionnaire.

— Et de quel intérêt ça peut-il être pour sir Leicester ? Me le direz-vous, mon ange ? demande la jeune femme d'un air railleur.

— C'est ce que vous allez voir.

— Ah ! vous êtes mystérieux. Êtes-vous ivre, mon bon ?

— Toujours sobre, mon ange.

— Alors expliquez-moi cette mystification ? Votre femme m'amène dans cette maison ; elle me quitte il n'y a pas cinq minutes ; on me dit en bas qu'elle est ici ; je monte pour la rejoindre, et c'est vous que je trouve à sa place ! »

Mlle Hortense se croise les bras avec calme en faisant cette question ; mais sa joue brune a des battements réguliers comme une horloge. M. Bucket se contente d'agiter son index.

« Vous êtes fou, s'écrie-t-elle en secouant la tête et en éclatant de rire ; laissez-moi passer que je m'en aille, gros cochon. En même temps elle frappe du pied et prend un air menaçant.

— Mademoiselle, répond M. Bucket d'un ton froid et décidé, veuillez vous asseoir sur ce divan.

— Je ne veux pas du tout m'asseoir, réplique Mlle Hortense en multipliant les signes négatifs.

— Asseyez-vous, mademoiselle.

— Et pourquoi ça, je vous prie ?

— Parce que je vous arrête sous prévention de meurtre ; il n'est pas nécessaire de vous en dire davantage. Je désire avoir pour vous tous les égards possible, en votre double qualité de femme et d'étrangère ; mais, si vous résistez, je me verrai forcé d'employer la violence. Je vous conseille donc en ami de ne pas vous le faire répéter une troisième fois, et de vous asseoir sur ce divan, sans plus tarder.

— Vous êtes le diable ! murmure Mlle Hortense d'une voix sourde tout en obéissant.

— Très-bien ; je n'attendais pas moins d'une femme d'esprit comme vous ; et maintenant suivez bien mes conseils. Faites attention à vos paroles, ou plutôt ne parlez pas ; on ne vous demande rien quant à présent, et tout ce que vous diriez ne pourrait que fournir des armes contre vous. »

Mlle Hortense trépigne de rage, ses yeux lancent des éclairs ; sa bouche a des mouvements de tigresse affamée, et semble murmurer quelque muette imprécation contre M. Bucket.

« Cette étrangère, aujourd'hui ma locataire, reprend celui-ci en s'adressant à sir Dedlock, était la femme de chambre de Sa Seigneurie à l'époque en question ; naturellement passionnée, sa violence devint de la fureur et sa haine contre Sa Seigneurie n'eut plus de bornes quand elle se vit congédiée.

— C'est un mensonge ; on ne m'a pas renvoyée, c'est moi qui suis partie.

— Pourquoi ne suivez-vous pas mon conseil ? vous vous compromettez, c'est une grave imprudence ; ne dites rien tant qu'on ne vous questionne pas ; ce n'est point à vous que je parle.

— Renvoyée par Sa Seigneurie ? belle Seigneurie, ma foi ! je n'avais pas envie de me perdre de réputation en restant chez une seigneurie aussi infâme.

— Vous m'étonnez de plus en plus, reprend M. Bucket ; j'avais toujours pensé que les Français étaient polis ; et je n'en reviens pas de vous entendre parler ainsi, et devant le baronnet encore, devant sir Leicester Dedlock.

— Pauvre nigaud ! crie Mlle Hortense, tenez ! voilà le cas que je fais de sa maison... de son nom... de son imbécillité ! et à

chaque fois, elle crache par mépris sur le tapis. Ah ! oui ! un fameux homme ! Je lui conseille de s'en vanter. Oh ! mon Dieu... !

— Si bien que cette étrangère, poursuit M. Bucket, se mit également dans la tête qu'elle avait des droits à la protection de M. Tulkinghorn pour être venue chez lui en cette circonstance, bien qu'elle eût été largement payée de sa peine.

— Ce n'est pas vrai, j'ai refusé son argent.

— Vous ne voulez pas vous taire ? prenez garde, vous en subirez les conséquences... Avait-elle déjà l'intention de commettre son crime lorsqu'elle vint loger chez moi ? c'est ce que je ne pourrais affirmer, sir Leicester ; toujours est-il que depuis qu'elle habitait ma maison, elle rôdait continuellement autour de celle de M. Tulkinghorn et persécutait de sa présence importune un malheureux papetier qui faillit en perdre la tête.

— Mensonges que tout cela ! mensonges ! crie Mlle Hortense.

— Le meurtre fut commis, et vous en connaissez les détails, sir Leicester Dedlock. C'est moi qui fus chargé de découvrir l'assassin ; je tenais d'un clerc d'avoué qui demeurait dans la maison de la victime, que Georges s'était querellé plusieurs fois avec M. Tulkinghorn et l'avait même menacé ; d'ailleurs il était sur les lieux au moment où le meurtre fut commis ; et bien que dans mon âme et conscience je n'aie jamais cru qu'il fût coupable, il s'élevait contre lui des charges assez fortes pour que mon devoir m'obligeât de l'arrêter. La soirée s'avancait lorsque je rentrai chez moi, et je trouvai ma locataire soupant avec ma femme ; elle avait toujours témoigné beaucoup d'affection à mistress Bucket ; mais elle se montrait ce soir-là plus empressée que jamais et se confondait en éloges sur cet excellent M. Tulkinghorn dont elle honorait la

mémoire ; j'étais en face d'elle, et, par le Dieu vivant, à la manière dont elle tenait son couteau, l'idée me vint tout à coup qu'elle devait être l'auteur du crime.

— Quand je dis que vous êtes le diable ! murmure l'accusée entre ses dents qui grincent.

— Maintenant où avait-elle passé sa soirée, le jour du meurtre, poursuit M. Bucket ? Elle était allée au spectacle, disait-elle. Et c'était vrai, j'ai depuis constaté qu'elle y était avant l'assassinat et après. Je compris tout de suite à qui j'avais affaire ; et tout en courant, je me traçai un plan de campagne entièrement neuf, et qui devait réussir. Lorsque nous fûmes couchés, la maison étant petite et cette étrangère ayant l'oreille très-fine, je bâillonnai ma femme avec la couverture, de peur qu'elle ne laissât échapper quelque mot d'étonnement, et je lui fis part de ce que j'avais résolu... ayez la bonté de rester tranquille, ma chère, ou je me verrais forcé de vous garrotter les jambes un peu au-dessus de la cheville ; et, ce disant, M. Bucket s'était porté tout doucement vers Mlle Hortense et lui avait appliqué sa lourde main sur l'épaule.

— Qu'est-ce que vous avez ? lui demande-t-elle.

— Ce que j'ai ? reprend M. Bucket, toujours en se servant pour auxiliaire de son index persuasif, n'ayez plus l'idée de vous jeter par la fenêtre. Voilà ce que j'ai. Rasseyez-vous, je vais m'asseoir à côté de vous, prenez mon bras ; vous savez que je suis marié, vous connaissez ma femme ; vous pouvez donc me donner le bras. Très-bien.

— Jamais, sir Leicester Dedlock, jamais nous n'en serions venus à l'évidence que nous avons acquise, sans le concours de mis-

tress Bucket, une femme précieuse, une femme comme il n'y en a pas. « Ma chère, lui avais-je dit tout bas en lui fermant la bouche, peux-tu la surveiller nuit et jour sans prendre une seule minute de repos ; la tromper en lui parlant sans cesse de mes soupçons contre Georges ? Peux-tu promettre qu'elle ne fera rien dont tu n'aies connaissance, qu'elle sera ta prisonnière sans le savoir, qu'elle ne t'échappera pas plus qu'à la mort, que sa vie deviendra la tienne et son âme ton âme, jusqu'à ce que tu saches au juste si ce n'est pas elle qui a commis le meurtre ? » Mistress Bucket le promit et l'a tenu à sa gloire. Pour augmenter la confiance de cette jeune femme et pour qu'elle fût moins sur ses gardes, je ne rentrai plus chez moi ; et à partir de ce moment-là, je communiquai avec ma femme en lui glissant mes instructions dans le pain ou dans le lait qu'on lui apporte chaque jour. Qu'arriva-t-il ? c'est qu'en apprenant que je ne quittais pas votre hôtel, cette femme infernale essaya de rejeter sur une autre les soupçons qui devaient planer sur elle et accusa lady Dedlock. »

Sir Leicester se dresse tout à coup, chancelle et retombe dans son fauteuil.

« Vous pouvez en acquérir la preuve en jetant un regard sur les lettres que voici ; l'une d'elles qui était à votre adresse, sir Leicester, et que j'ai interceptée aujourd'hui même, était plus explicite et ajoutait la qualité d'assassin au nom de Sa Seigneurie. Que dites-vous de mistress Bucket qui, de l'endroit où elle s'était cachée, voyait Mlle Hortense écrire toutes ces lettres de sa belle main ? Que dites-vous de mistress Bucket, dont l'activité a surpris cette jeune femme mettant elle-même à la poste ces gracieux poulets, et qui vient de s'emparer des demi-feuilles de papier correspondant à celles-ci, et de l'encre et des plumes qui servirent à

la coupable ? Qu'en dites-vous, sir Leicester Dedlock ? » s'écrie M. Bucket dans son admiration pour le génie de sa femme, tandis qu'il étreint de plus près le bras de Mlle Hortense qui sent se raréfier de plus en plus autour d'elle l'atmosphère de liberté qu'elle respire encore, et se voit de plus en plus resserrer dans la nasse où elle se débat en vain.

« Lady Dedlock, je le sais, était chez M. Tulkinghorn à l'heure fatale, ainsi que le pauvre Georges, et nul doute que mademoiselle n'ait reconnu Sa Seigneurie ; mais cela ne signifie rien et ne mérite pas qu'on s'y arrête. J'ai trouvé la bourre du pistolet dont le coup tua la victime ; c'était un morceau de la description imprimée de votre château de Chesney-Wold : vous me dites que cela ne signifie pas grand'chose non plus, mais quand vous saurez que ma locataire, se croyant en sûreté, déchira ce qui lui restait de la feuille, et que mistress Bucket ayant ramassé toutes ces parcelles, recomposa la page, où ne manquait absolument que le morceau dont la bourre était faite, voilà qui devient un peu plus explicite.

— Avez-vous bientôt fini de débiter vos mensonges, ou allez-vous parler comme ça jusqu'à demain ? dit Mlle Hortense.

— Ce qui me reste à dire sur cette affaire, sir Dedlock, prouve combien il faut de patience dans l'exercice de notre profession, où trop de précipitation pourrait tout compromettre. Assurément hier aux funérailles, où ma femme l'avait conduite, en regardant mademoiselle, je fus tellement frappé de l'expression de sa figure, et j'avais déjà tant de preuves de sa culpabilité, que, me rappelant sa haine pour milady, je n'aurais pas hésité à m'emparer d'elle, si j'avais eu moins d'expérience. Quand Sa Seigneurie, que tout le monde admire, revint le soir à l'hôtel, et que je la vis,

ressemblant à Vénus sortant des ondes, traverser l'antichambre et monter l'escalier, il était si pénible de penser qu'on l'accusait de meurtre, que je fus sur le point de mettre un terme à cette abominable supercherie. Et pourtant, sir Leicester Dedlock, cette précipitation nous aurait fait perdre l'une des pièces les plus importantes du procès, l'arme avec laquelle le crime fut accompli. Ma prisonnière eut l'idée de proposer à ma femme, comme distraction après les funérailles, d'aller à la campagne pour prendre le thé dans une maison décente, auprès de laquelle est une pièce d'eau. Pendant qu'elles étaient à table, Mlle Hortense éprouva le besoin d'aller chercher son mouchoir qu'elle avait laissé, disait-elle, dans la chambre où étaient déposés les chapeaux ; elle resta dehors plus longtemps qu'il ne fallait pour cette petite opération, et revint cependant tout essoufflée, circonstance que nota mistress Bucket et dont elle me fit part dès qu'elle fut arrivée ; j'envoyai immédiatement deux de mes hommes sur les lieux avec l'ordre de faire draguer la pièce d'eau pendant la nuit, et le pistolet de poche de mademoiselle m'était rapporté cinq ou six heures après. Maintenant, ma chère, ayez la bonté d'avancer le bras et de le tenir un peu ferme ; soyez tranquille, je ne veux pas vous faire de mal. Et d'une, ajoute M. Bucket en mettant les menottes à Mlle Hortense ; à l'autre, s'il vous plaît, et de deux, ma belle. Tout est dit, levons-nous et partons.

— Où est-elle, votre maudite femme ? demande la prisonnière en regardant M. Bucket les yeux à demi fermés.

— À la police, où vous allez la voir.

— Que j'aimerais à l'embrasser ! dit Mlle Hortense, pantelante comme une tigresse.

— Pour la mordre, je suppose ?

— Pour la déchiqueter morceau par morceau, la scélérate !

— Je m’y attendais, mignonne. Vous avez entre vous, dans votre sexe, de ces animosités qui surpassent tout ce qu’on peut dire ; parions que vous n’avez pas pour moi la moitié de la haine que vous inspire ma femme ?

— Oh ! non, quoique vous ne valiez pas le diable.

— Ange et démon tour à tour, répond M. Bucket. Laissez-moi vous arranger votre châle ; ce n’est pas la première fois que cela m’arrive ; j’ai servi de femme de chambre à bien d’autres qu’à vous ; rien ne manque-t-il au chapeau ? non ; eh bien ! descendons ; il y a un cabriolet qui nous attend. »

Mlle Hortense jette un coup d’œil sur la glace en imprimant à son corps un mouvement particulier qui suffit pour ajuster sa toilette en un instant ; et il faut lui rendre justice, elle a vraiment l’air d’une parfaite distinction.

« Écoutez-moi, mon bijou, dit-elle à M. Bucket, vous êtes bien spirituel, mais est-ce que vous ne pourriez pas rendre la vie à cet affreux Tulkinghorn ?

— Pas précisément.

— Voilà qui m’étonne ! voyons, encore une petite question : est-ce qu’avec tout votre esprit vous ne pourriez pas faire une femme honorable de Sa Seigneurie ?

— Pas tant de malice, vous pourriez le regretter.

— Ou rendre à cet homme sa fierté de gentleman ? Oh ! mais regardez-le donc. Pauvre niais !

— Allons, allons, ça se gâte ; finissons-en et partons.

— Vous ne pouvez rien de tout cela, mon ange ; faites donc alors de moi ce que bon vous semblera ; mourir pour mourir, n'est-ce pas ? c'est toujours la même chose. Adieu, vieux caduc, je vous plains et je vous méprise, » et en même temps elle serra les dents comme sous la pression d'un ressort d'acier.

Il est impossible de définir la manière dont s'y prend M. Bucket pour emmener sa captive ; il a une façon tout à fait à lui d'envelopper Mlle Hortense comme un nuage complaisant, et l'entoure ainsi qu'un Jupiter domestique emportant l'objet de ses affections.

Sir Leicester est seul et conserve la même attitude ; il semble écouter encore et suivre attentivement les paroles qu'on a prononcées auprès de lui ; à la fin, il jette un coup d'œil autour de la pièce, et, ne voyant plus personne, il se lève en chancelant, fait quelques pas en se tenant à la table, et s'arrête en regardant au loin. Dieu sait ce que lui montre la vision qu'il aperçoit alors ; des inconnus portent leurs mains sacrilèges sur Chesney-Wold, abattent les vieux chênes, dévastent le noble manoir, outragent les portraits de ses ancêtres ; la police fouille la maison de ses pères et touche sans respect à ce qu'il y a de plus sacré parmi son héritage ; la foule le montre au doigt et ricane en le regardant ; mais une ombre domine ce tableau désolé, comme un triste et doux fantôme que sa voix tremblante appelle encore, et à qui s'adressent son désespoir et ses bras étendus ; celle qui, depuis tant d'années, fait sa joie et son orgueil ; celle qu'il a aimée, ad-

mirée, placée au faite pour que le respect de tous pût monter jusqu'à elle, et qui, au milieu de son existence factice, glacée par l'étiquette, a entretenu dans son cœur une source vive de dévouement et d'amour ; c'est elle seule qu'il aperçoit au milieu de cette horrible vision ; il s'oublie pour ne songer qu'à elle ; et, ne pouvant supporter la pensée de lui voir perdre le rang élevé dont elle faisait l'ornement, il tombe foudroyé par la douleur en proférant quelques paroles de compassion plutôt que de reproche, où le nom seul de milady ressort distinctement au milieu de ses murmures confus.

55

L'inspecteur de police, M. Bucket n'a pas encore frappé le coup suprême dont les détails sont rapportés dans le chapitre précédent ; il se dispose à la journée du lendemain par un sommeil réparateur ; et pendant qu'il dort, une chaise de poste, venant du Lincolnshire, se dirige vers Londres, malgré le vent glacial qui souffle sur la route. Les chemins de fer n'existent pas encore dans cette direction où bientôt pourtant ils lanceront leur fumée et leurs éclairs ; les préparatifs sont commencés, les mesures sont prises, les jalons sont posés, les piles des ponts et des viaducs se regardent tristement comme des couples infortunés dont quelque obstacle retarde encore l'union ; des chariots et des brouettes précipitent leurs torrents de pierres dans les vallées qu'on exhausse ; des pieux s'élèvent à l'endroit où la rumeur publique annonce un tunnel ; tout est bouleversé, fendu, comblé, fouillé, c'est l'image du chaos ; mais la chaise roule par cette nuit glacée, sans se préoccuper du chemin de fer.

Mistress Rouncewell, la digne gouvernante de Chesney-Wold, est dans la voiture, ayant à ses côtés mistress Bagnet avec son parapluie et son manteau. La vieille aurait préféré le siège comme plus exposé à l'air et plus conforme à son mode habituel de voyager ; mais sa compagne est trop attentive à son bien-être pour souffrir pareille chose. Mistress Rouncewell ne peut pas assez témoigner sa gratitude à la femme de Lignum dont elle porte la main rugueuse à ses lèvres, sans s'apercevoir que la peau en est moins douce que le satin.

« Il fallait une bonne mère comme vous, chère âme, lui dit-elle, pour trouver la mère de mon Georges.

— Voyez-vous, madame, répond mistress Bagnet, il a toujours été plus libre avec moi qu'avec les autres. Et quand, un soir, il a dit à mon Woolwich que, de toutes les pensées qui lui resteraient un jour, la plus consolante serait de n'avoir pas mis une ride au front de sa mère, j'ai senti, à n'en pas douter, qu'il vous avait vue le matin, ou qu'il avait eu de vos nouvelles. Je lui avais entendu dire si souvent qu'autrefois il s'était mal conduit envers vous.

— Oh ! jamais, ma chère, jamais, s'écrie mistress Rouncewell en fondant en larmes ; je n'ai pas été une heure sans le bénir ; il a toujours eu tant d'affection pour moi ; il est si bon, mon Georges ! mais il avait l'esprit ardent, aventureux, et s'est engagé comme soldat ; s'il ne nous a pas écrit, c'est parce qu'il attendait qu'il fût monté en grade ; je le sais, madame, je le sais ; puis, voyant qu'il n'arrivait pas à l'épaulette, il s'est cru déshonoré et n'a pas voulu nous faire honte ; car il a toujours eu un cœur de lion, même quand il était tout petit. »

Et les mains de la vieille dame tremblent d'émotion quand elle dit combien son Georges était aimable, gai et spirituel ; que tout le monde à Chesney-Wold l'avait pris en amitié ; qu'il était le favori de sir Leicester ; que les chiens lui faisaient mille caresses ; que tous ceux qui croyaient lui en vouloir lui pardonnèrent dès qu'il avait été parti, « Pauvre Georges ! dire qu'il est maintenant en prison, et que c'est là que je vais le revoir ! » Et la vieille dame se courbe sous le poids de son affliction.

Mistress Bagnet, avec l'instinct des bons cœurs, laisse pleurer sa compagne pendant quelques moments, non pas sans essuyer ses propres yeux du revers de sa main brune ; puis, quand elle voit diminuer les larmes de la pauvre mère, elle recommence à babiller gaiement.

« Pour lors, reprend-elle, je dis à Georges, car il avait été ce soir-là fumer sa pipe dans la rue, ce qui me donna l'occasion de lui parler en allant le chercher pour le thé : « Qu'est-ce qui vous tourmente aujourd'hui ? Je vous ai vu dans bien des passes, à l'étranger comme ici, et jamais vous n'avez eu l'air d'un pareil pénitent. — En effet, mistress Bagnet, et ce n'est pas sans raison. Si je vais un jour en paradis, ce ne sera pas pour avoir été bon fils ; et une femme veuve encore ! » Il continua sur le même ton, et finit par me dire qu'il avait vu chez l'avoué une belle vieille femme qui lui avait rappelé sa mère ; puis il se mit à jaser tant et si bien, qu'il en vint à se trahir en me faisant le portrait de ce qu'elle était jadis ; et comme je lui demandai quel était le nom de cette vieille dame, il me répondit que c'était mistress Rouncewell, femme de charge depuis plus de cinquante ans au château de Chesney-Wold, dans le Lincolnshire ; il m'avait dit souvent qu'il était de ce

pays-là ; et quand il fut parti, je dis à mon vieux Lignum : « Je parierais un billet de mille francs que Georges a vu sa mère. »

— Soyez bénie, chère âme, soyez bénie, répond mistress Rouncwell à mistress Bagnet qui lui a déjà raconté vingt fois la même histoire en quatre heures de temps.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, madame, non, non, non ; c'est vous qui êtes bonne de vous montrer si reconnaissante. Mais la première chose à faire, voyez-vous, c'est d'obtenir de Georges qu'il ne néglige aucune ressource pour faire valoir son droit, et reconnaître son innocence. La justice et la vérité ne suffisent pas, il faut encore qu'il ait pour lui la loi et les avocats, ajoute mistress Bagnet, persuadée que la loi et les avocats ont divorcé depuis longtemps et pour toujours avec la justice et la vérité.

— Il aura tout ce qu'il faut, ma bonne amie, soyez tranquille, je dépenserai jusqu'à mon dernier sou pour le lui procurer. Sir Leicester fera tout au monde pour le tirer d'embarras, milady, toute la famille... je parlerai s'il le faut ; d'ailleurs, je le demanderai pour moi, sa mère, qui ne l'ai pas vu depuis si longtemps, et qui le retrouve en prison. »

L'anxiété de la vieille femme de charge, le trouble extrême de ses manières font une vive impression sur mistress Bagnet qui les attribue à la douleur que la pauvre dame éprouve de la position de son fils ; et qui néanmoins s'étonne de l'entendre murmurer le nom de milady plusieurs fois en se tordant les mains.

L'aurore succède à la nuit et le brouillard à la bise ; la chaise de poste qui roule toujours, pareille à un fantôme que le matin, au lieu de faire évanouir, rend à la réalité, entre dans Londres et

s'arrête ; nos voyageuses descendent : la vieille dame, plus agitée que jamais ; l'épouse du vieux soldat, calme et reposée, comme elle le serait d'ailleurs, si au lieu d'être à Londres, elle abordait, sans plus de bagages, au cap de Bonne-Espérance, à Hong-Kong ou à l'île de l'Ascension. Mais au moment de se mettre en marche pour se rendre à la prison où Georges est enfermé, miss Rouncewell a repris, avec sa robe couleur de lavande, une partie de la dignité qui ne l'abandonne jamais. Vous diriez un beau vase de porcelaine antique, grave, simple, majestueux, si ce n'est que, sous cette froide matière, il y a un cœur qui bat bien fort et qui soulève son fichu avec plus de violence qu'il n'a fait encore depuis le départ de son enfant prodigue.

Elles trouvent la porte de la cellule ouverte : le geôlier va sortir, et mistress Bagnet lui fait signe de ne pas les annoncer. Georges est occupé, il écrit ; la porte se ferme sans qu'il se retourne, il se croit seul et paraît absorbé dans une rêverie profonde ; sa mère le regarde sans faire un geste, sans dire un mot ; ses mains jointes révèlent seules l'émotion qu'elle éprouve ; mais que d'éloquence dans ces vieilles mains tremblantes, qui expriment tant de bonheur, de reconnaissance, de chagrin et d'espoir, tant d'amour pour ce fils préféré dont elle était fière, que les larmes ruissellent sur les joues de mistress Bagnet !

« Georges, mon enfant ! regarde-moi. »

Georges tressaille, se jette au cou de sa mère et s'agenouille devant elle ; est-ce le repentir de ses dernières fautes, ou bien se souvient-il d'autrefois ? mais ses mains se rapprochent comme celles d'un petit enfant qui prie, et les élevant vers sa mère, il incline la tête en pleurant.

« Mon Georges, mon Benjamin, toujours, toujours ! Où as-tu donc été depuis tant de mortelles années ? C'est un homme à présent, un bel homme. Comme il est fort ! C'est bien comme cela que je savais qu'il devait être si Dieu me l'avait laissé ! »

Mistress Bagnet se retourne contre le mur et s'essuie les yeux avec le manteau gris.

« Pardonnez-moi, ma mère, car j'en ai bien besoin, » dit Georges aussitôt qu'il peut parler.

Besoin de pardon ! mais elle ne lui en a jamais voulu, son testament en fait foi ; il y a bien des années qu'elle y a fait écrire que son Georges était toujours son fils bien-aimé. Et si elle fût morte sans le revoir, elle l'aurait béni à son dernier soupir en l'appelant son Georges bien-aimé.

« Mère, j'ai été un bien mauvais fils, et j'ai ma récompense ; j'y ai souvent pensé, surtout depuis quelque temps. Lorsque je vous ai quittée, je ne réfléchissais à rien, mère ; je suis parti comme un sans cœur, et me suis enrôlé comme un fou, en laissant croire que je ne me souciais de personne. »

Le sergent avait essuyé ses yeux et remis son mouchoir dans sa poche ; mais sa voix attendrie et sa parole entrecoupée de sanglots étouffés contrastaient singulièrement avec ses manières habituelles.

« Vous vous rappelez, ma mère, continua-t-il, je vous ai écrit pour vous apprendre que je m'étais engagé sous un autre nom, et que je partais pour les colonies ; arrivé là-bas, je fis le projet de vous récrire au bout d'un an, lorsque je serais dans une meilleure

position ; le temps s'écoula, je remis encore, et d'année en année j'arrivai à me demander pourquoi je vous écrirais.

— Je n'y vois aucun mal, cher enfant ; et cependant quand ça n'aurait servi qu'à tranquilliser ta vieille mère qui t'aimait tant.

— Que Dieu me pardonne ! répond M. Georges en toussant fortement pour chasser l'émotion qui l'étrangle ; mais je n'avais rien de consolant à vous dire. Vous étiez estimée, respectée ; mon frère, dont par hasard j'avais vu le nom dans les journaux, s'était fait une position plus qu'honorable ; à quoi pouvait servir de vous rappeler un pauvre diable comme moi, un vagabond, qui n'était plus même ce qu'il avait été, qui avait perdu tous les avantages de sa jeunesse, et remplacé le peu de science qu'il avait jamais eu, par tout ce qui le rendait incapable de jamais rien faire de bon ? Je me disais combien vous aviez dû souffrir, combien vous aviez versé de larmes, et prié pour votre fils ; mais le plus difficile était passé, le temps avait adouci votre chagrin ; à quoi bon le renouveler ? j'avais tort, mais je croyais avoir raison ; vous m'aimiez toujours et vous m'auriez racheté ; mais comment revenir et vous regarder en face, moi qui n'avais pas même confiance en ma bonne volonté, qui me sentais paresseux, turbulent, désordonné, propre à rien, une fois que je n'étais plus sous les drapeaux ; non, non, me disais-je, ne leur sois pas à charge, comme on fait son lit, on se couche.

Mistress Rouncewell se redresse avec orgueil et regarde sa compagne d'un air qui signifie : « Ne vous l'avais-je pas bien dit ? » Mistress Bagnet partage les sentiments de la vieille dame, et témoigne de l'intérêt qu'elle prend à la conversation, en frappant l'ancien troupier entre les deux épaules avec son parapluie, espèce de manie affectueuse dont les accès se renouvellent fré-

quemment, et que suivent toujours d'abondantes larmes essuyées avec le manteau gris.

« Et j'en vins à penser, continue M. Georges, que pour expier mes torts, ce que j'avais de mieux à faire était de me résigner à mon sort et de mourir oublié ; ce que j'aurais fait, ma mère (bien que je sois allé plus d'une fois vous entrevoir à Chesney-Wold au moment où vous y pensiez le moins), ce que j'aurais fait sans la femme de mon vieux camarade, que je n'ai pu tromper, ce dont je la remercie de tout mon cœur. »

C'est alors que se rappelant tout à coup la position où elle le retrouve, mistress Rouncewell le conjure de se laisser diriger par ceux qui s'intéressent à lui, et d'accepter un avocat, pour l'amour de sa mère dont il est la joie et l'orgueil, et dont il briserait le cœur...

« C'est peu de chose que vous me demandez là, dit-il en embrassant la vieille dame sans la laisser achever. Il est bien tard pour commencer à vous obéir ; mais dites-moi ce que vous voulez que je fasse, et je m'empresserai d'exécuter vos ordres. Mistress Bagnet, vous prendrez soin de ma mère, n'est-ce pas ? »

Un violent coup de parapluie est la seule réponse qu'il reçoive.

« Ayez la bonté de la mettre en rapport avec miss Summerson et avec M. Jarndyce qu'elle trouvera de son avis : ils l'aideront de leurs conseils.

— Mais, Georges, dit la vieille dame, nous allons écrire à ton frère, c'est un homme d'un grand sens et qui, m'a-t-on dit, s'entend parfaitement à conduire les affaires.

— Si j'osais vous demander une faveur, répond le sergent.

— Laquelle, mon fils ?

— Ne lui parlez pas de moi. Que dirait-il en me retrouvant ici ? je n'ai pas le courage d'y penser. Non, non, c'est impossible ; gardez-moi le secret, ma mère ; et surtout que mon frère soit le dernier à l'apprendre ; s'il doit jamais savoir que je suis enfin de retour, je demande à le lui dire moi-même, afin de régler ma conduite sur la manière dont il prendra la chose. Quant au reste, bonne mère, je suis prêt à faire tout ce que vous désirez, même à recevoir un avocat. »

Cette victoire obtenue, et la journée s'avancant, mistress Bagnet parle de se séparer.

« Où conduisez-vous ma mère ? demande Georges après avoir serré longtemps la vieille dame sur son cœur.

— À l'hôtel de sir Dedlock, mon enfant, répond mistress Rouncwell, c'est là que je compte rester ; d'ailleurs une affaire pressante m'y appelle.

— Voudriez-vous prendre une voiture, mistress Bagnet, et accompagner ma mère ? Je ne sais pas pourquoi je vous le demande, car je ne doute pas que vous ne l'eussiez fait sans cela, dit M. Georges. Emmenez-la donc, ma vieille amie, et croyez à ma profonde gratitude. Embrassez pour moi Québec et Malte ; mille amitiés à mon filleul ; une poignée de main à ce bon Lignum, et cela pour vous, mon excellente amie ; je regrette que ce ne soit pas dix mille livres en or, » ajoute l'ancien dragon en baisant avec respect le front tanné de mistress Bagnet... Et la porte de sa celule se referme sur lui l'instant d'après.

Nulle instance, de la part de la bonne femme de charge, ne peut persuader à la vieille de garder la voiture pour se rendre chez elle. Mistress Bagnet saute gaiement du fiacre à la porte de l'hôtel, donne la main à mistress Rouncewell pour l'aider à monter les marches du perron et s'éloigne en toute hâte ; elle se retrouve bientôt dans le sein de sa famille et se met immédiatement à laver des légumes, comme s'il ne s'était rien passé depuis la veille.

Milady est seule dans la chambre où elle reçut la visite de M. Tulkinghorn, et regarde la place où le vieillard l'étudiait à loisir pendant cette dernière entrevue, lorsqu'un léger coup est frappé à sa porte.

« Mistress Rouncewell ! qu'est-ce qui peut l'amener à Londres ?

— Un événement bien triste, une inquiétude affreuse ; milady, puis-je vous demander un instant d'entretien ?

— Asseyez-vous, et reprenez un peu haleine.

— Milady, j'ai retrouvé mon fils, mon Georges, celui que j'avais perdu depuis tant d'années, et il est en prison.

— Pour dettes ?

— Oh ! non, milady, elles seraient déjà payées.

— Alors pourquoi l'a-t-on arrêté ?

— Sous prévention d'un meurtre dont il est innocent, milady ; on l'accuse de la mort de M. Tulkinghorn. »

Pourquoi ce regard suppliant, ces bras tendus vers milady ; et quelle est cette lettre qu'elle tient d'une main tremblante ?

« Milady, chère et bonne lady ! vous aurez pitié de moi, et votre cœur me pardonnera. J'étais dans la famille bien avant votre naissance, et je vous suis toute dévouée ; mais pensez à mon fils !

— Je ne l'accuse pas du tout.

— Non, milady, non ; mais les autres l'accusent ; il est en prison, en danger ; milady, si vous pouvez d'un mot faire reconnaître son innocence, dites-le, je vous en conjure ! »

Quel pouvoir suppose-t-elle donc à la personne qu'elle implore ? quelle illusion se fait-elle ? Milady la regarde avec une surprise mêlée d'effroi.

« Quand cette nuit j'ai quitté Chesney-Wold pour courir près de mon fils, milady, les pas du spectre sur la terrasse étaient plus obstinés et plus lugubres que jamais ; chaque soir depuis longtemps il résonnait dans votre chambre, mais il avait cette nuit un écho plus terrible ; et c'est hier, au moment où il commençait à se faire entendre, que j'ai trouvé cette lettre.

— Quelle lettre ?

— Chut ! milady, chut ! murmure la vieille femme de charge en regardant autour d'elle ; je ne l'ai dit à personne, et je n'en crois pas un mot ; ce n'est pas vrai, j'en suis sûre. Mais la vie de mon fils est en danger, milady, et vous aurez pitié de moi. Si quelque motif secret vous empêche de révéler ce que vous pouvez savoir, en supposant toutefois que vous sachiez quelque chose, pensez à moi, milady, et faites taire vos scrupules ; vous êtes

bonne, je le sais, milady ; mais vous n'êtes pas familière, vous marchez seule dans la voie que vous suivez, et vous restez à l'écart de ceux qui vous admirent. Vous pouvez donc, par mépris ou par fierté, ne pas vouloir confier ce que vous savez sur cette affaire ; s'il en est ainsi, je vous en conjure, pensez à mes services, à ma vieillesse, à ma vie tout entière passée dans votre famille, qui a toute mon affection, et vous sauverez mon fils. Je suis tellement loin de vous dans l'humble position que j'occupe, que vous ne savez peut-être pas, milady, combien j'aime mon enfant ; mais l'amour que j'ai pour lui est si puissant, qu'il m'a donné assez de force et de hardiesse pour venir vous supplier de lui faire rendre justice. »

Lady Dedlock se lève sans répondre, et, prenant la lettre que tient toujours la pauvre mère :

« Vous voulez que je la lise ? demande-t-elle.

— S'il vous plaît, milady ; mais quand je ne serai plus là, et rappelez-vous ce que j'attends de votre bonté.

— Je ne vois pas ce que je puis faire pour votre fils ; je ne l'ai jamais accusé de rien.

— Quand vous aurez lu cette lettre, milady, vous le plaindrez davantage d'être accusé fausement. »

La vieille gouvernante laisse sa maîtresse tenant la lettre à la main. Ce que c'est ! comme on change ! Lady Dedlock n'était pas insensible par nature ; il fut une époque où la vue de cette vieille mère implorant son appui avec tant d'ardeur lui eût inspiré une compassion profonde ; mais elle est accoutumée depuis si longtemps à réprimer toute émotion, à mépriser toute chose ; elle a

vécu tant d'années à cette école destructive qui enferme le cœur sous une enveloppe de glace, comme ces insectes que l'on trouve au milieu d'un morceau d'ambre, qu'elle a su dissimuler même jusqu'alors la surprise qu'elle éprouve de cette étrange communication.

Elle ouvre la lettre ; c'est le récit imprimé du meurtre de M. Tulkingshorn, de la découverte du cadavre, et de toutes les circonstances qui s'y rattachent ; le nom de Sa Seigneurie est au bas, suivi du mot « Assassin. »

Le papier lui échappe ; elle ne sait même pas depuis combien de temps il est par terre, lorsque Mercure lui annonce le jeune homme appelé Guppy ; probablement on le lui a répété plusieurs fois, car les sons vibrent longtemps à son oreille avant de frapper son esprit.

« Qu'il entre, » dit-elle enfin.

Elle ramasse la lettre et cherche à recueillir ses pensées ; aux yeux du jeune homme qui arrive, c'est toujours la même femme à l'accueil hautain et glacial :

« Votre Seigneurie, dit-il, ne sera peut-être pas disposée tout d'abord à excuser la visite d'une personne qu'elle n'a jamais reçue avec plaisir, et je ne m'en plains pas, car je dois avouer qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il en fût autrement ; mais j'espère qu'après avoir entendu le motif qui m'amène, Votre Seigneurie voudra bien m'excuser.

— Et quel est ce motif ?

— Il faut premièrement, dit le jeune homme en s'asseyant sur le bord d'une chaise et en posant son chapeau à ses pieds, il faut

que j'explique à Votre Seigneurie que miss Summerson, dont l'image fut autrefois gravée dans mon cœur, d'où l'effacèrent des circonstances indépendantes de ma volonté, vint me trouver depuis la dernière visite que j'ai faite à Votre Seigneurie, et m'exprima le désir de me voir renoncer à poursuivre toute affaire où il serait question d'elle ; en conséquence, les désirs de miss Summerson étant sacrés pour moi, je ne pensais plus avoir l'honneur de me présenter chez Votre Seigneurie.

— Et cependant vous voilà encore.

— Et cependant me voilà encore ! oui, milady ; mais je viens précisément pour expliquer à Votre Seigneurie le motif qui me ramène auprès d'elle.

— Vous ne le ferez jamais trop brièvement.

— Je prie Votre Seigneurie de vouloir bien remarquer, répond M. Guppy d'un ton offensé, que ce n'est pas pour une affaire personnelle que je viens l'importuner ; et sans la promesse que j'ai faite à miss Summerson, promesse qui m'est sacrée, mon ombre n'aurait pas franchi de nouveau les portes de cet hôtel. »

M. Guppy trouve que le moment est favorable pour relever ses cheveux, qu'il fait tenir debout sur son front.

« Votre Seigneurie se rappelle probablement que je me trouvais face à face, la dernière fois que je vins ici, avec l'un des membres les plus éminents de la profession à laquelle j'appartiens, membre dont aujourd'hui nous déplorons la perte. Depuis cette époque, ce célèbre juriste avait eu avec moi des manières si blessantes, que j'en vins à me demander si, par inadvertance, je n'aurais pas fait quelque chose de contraire à ce que m'avait demandé

miss Summerson. Il est peu convenable, je le sais, de faire son propre éloge ; néanmoins je peux dire que je ne suis pas assez maladroît pour avoir commis une telle faute. »

Lady Dedlock examine d'un coup d'œil sévère le pauvre jeune homme, qui détourne la tête et regarde n'importe où.

« Il devint si difficile de deviner où M. Tulkinghorn voulait en venir, continue M. Guppy, que je fus littéralement enfoncé. Votre Seigneurie, n'ayant jamais fréquenté que le grand monde, ne connaît peut-être pas cette expression, qui est l'équivalent de battu. Small, un de mes amis, que Sa Seigneurie ne connaît pas davantage, devint également d'un mystérieux et d'une fourberie à souffleter. Cependant avec mes humbles moyens et le secours de Tony Weevle, un autre de mes amis, qui a les goûts fort aristocratiques, et dont la chambre est ornée du portrait de Votre Seigneurie, j'ai acquis la certitude qu'il y avait quelque anguille sous roche ; et c'est pour avertir Votre Seigneurie de se tenir sur ses gardes que je me présente devant elle. Que d'abord Votre Seigneurie me permette de lui demander si elle n'a pas reçu aujourd'hui la visite de personnages peu fashionables ; par exemple, l'ancienne domestique de miss Barbary, ainsi qu'un vieillard perclus des membres inférieurs, et qui se fait porter comme un buste ?

— Non.

— Cependant je puis affirmer à Votre Seigneurie que les personnes dont je lui parle se sont présentées ce matin à l'hôtel et y ont été admises ; je les ai vues frapper à la porte et je suis resté au coin de la rue jusqu'à ce qu'elles fussent entrées.

— Je ne vous comprends pas ; qu'ai-je de commun avec tout cela ?

— Je suis venu, comme je le disais tout à l'heure, pour avertir Votre Seigneurie de se tenir sur ses gardes ; il est possible que mes craintes ne soient nullement fondées ; mais, d'après ce que nous avons pu tirer de Small, je soupçonne fortement les lettres que je devais apporter à Votre Seigneurie de n'avoir pas été détruites, comme je l'avais supposé ; et j'ai lieu de croire que les personnes dont je parlais tout à l'heure sont venues ici dans l'intention de les vendre, et que l'affaire est probablement conclue. »

Le jeune homme se lève et ramasse son chapeau.

« Votre Seigneurie sait mieux que moi si au fond de tout cela elle a quelque chose à redouter ; dans tous les cas, j'ai fait ce que m'a demandé miss Summerson ; j'ai renoncé aux recherches que j'avais entreprises ; et si je me suis trompé en venant donner à Votre Seigneurie un avertissement que rien ne motive, j'espère qu'elle voudra bien l'oublier, et recevoir l'assurance que désormais elle n'a plus à craindre aucune visite de moi. »

Quelques instants après le départ du jeune homme, lady Dedlock tira le cordon de la sonnette.

« Où est sir Leicester ?

— Dans la bibliothèque, répond Mercure.

— A-t-il eu ce matin quelque visite ?

— Plusieurs personnes qui sont venues pour affaire. » La description que Mercure donne de ces visiteurs répond parfaitement à celle qu'en a faite M. Guppy.

« C'est bien, vous pouvez sortir. »

Ainsi, tout est fini ! Son nom est dans toutes les bouches ; son mari connaît sa faute ; sa honte est publique, et ce n'est pas assez de la boue qu'on lui jette, il faut qu'elle soit accusée du meurtre de son ennemi.

Que de fois elle a souhaité qu'il mourût ! et c'est de la tombe qu'il la poursuit encore. Cette accusation terrible, n'est-ce pas une nouvelle torture que cet homme lui fait subir ? Et quand elle songe au mystère dont elle s'est entourée pour se rendre chez lui ; quand elle pense qu'elle était à sa porte au moment où il venait d'être frappé, et qu'on peut attribuer le renvoi de sa favorite à la crainte de voir épier ses actions, elle tressaille comme si la main du bourreau la saisissait déjà.

Elle se traîne, les cheveux épars, et vient cacher sa figure dans les coussins qu'elle entasse pour étouffer ses cris ; elle se relève égarée, elle va et vient comme une folle, se rejette de nouveau la face contre terre, et se berce en gémissant. L'horreur qui s'est emparée d'elle est indicible ; eût-elle vraiment assassiné cet homme, elle ne souffrirait pas davantage.

Car elle le voit maintenant, quand elle se disait à elle-même : « Si cet homme pouvait mourir ! » elle appelait de ses vœux, sans s'en douter, l'heure où, de sa main glacée, il lancerait aux quatre points de l'horizon tout ce qu'il savait contre elle et le sèmerait en tous lieux ; elle le comprend, la mort de son ennemi, dont elle osa se réjouir, était la chute de la clef de voûte qui entraînait la ruine de l'édifice dont les débris devaient l'écraser.

Comment échapper autrement que par le suicide à cet implacable ennemi qui se lève du tombeau pour la poursuivre et l'at-

teindre ? Accablée de terreur et de honte, cette force qui la soutenait jadis est emportée par l'orage comme une feuille qui tourbillonne au vent ; pourchassée sans pitié, il faut bien qu'elle se sauve.

Elle écrit en toute hâte les lignes suivantes, qu'elle adresse à son mari, et qu'elle laisse sur sa table après les avoir cachetées :

« Si l'on me recherche pour ce meurtre dont on m'accuse, croyez bien que j'en suis complètement innocente ; mais je suis coupable de tout le reste ; il m'avait annoncé qu'il vous dirait ma faute, et m'en avait informée le soir même de sa mort. Je sortis quelques instants après qu'il m'eut quittée, sous prétexte de me promener dans le jardin, où j'allais quelquefois, mais en réalité pour le rejoindre et le prier de ne pas prolonger davantage mes tourments ; vous ne savez pas depuis combien de temps il me torturait de cette menace ; je voulais lui demander seulement d'être assez généreux pour en finir tout de suite.

« Sa maison était sombre et silencieuse. Je sonnai à deux reprises différentes ; personne ne me répondit, et je retournai chez moi.

« Je n'ai plus d'asile maintenant ; je ne vous imposerai pas plus longtemps ma présence : puissiez-vous, dans votre juste colère, oublier une femme indigne du dévouement que vous lui avez prodigué, et qui vous fuit en vous laissant ce dernier adieu ! »

Elle s'habille, se couvre d'un voile, se dépouille de son argent et de ses bijoux, prête l'oreille, descend l'escalier au moment où l'antichambre est déserte, ouvre la grande porte, qu'elle referme, et s'enfuit par un vent âpre et glacé.

Impassible comme il sied au rang qu'il occupe, l'hôtel Dedlock ne laisse rien transpirer des événements qui se passent entre ses murs ; les carrosses vont et viennent ; les laquais frappent aux portes ; on échange les visites officielles du monde ; d'anciennes enchanteresses au cou de squelette, aux joues de pêche de contrebande, beautés fascinatrices que l'on prendrait, à la clarté du jour, pour la fusion d'un spectre et d'une jeune femme, continuent d'éblouir le regard des hommes ; de magnifiques équipages, moelleusement suspendus, sortent des froides remises, ayant sur leurs sièges de duvet, où ils enfoncent, des cochers à perruques blondes, à jambes courtes, et par derrière d'élégants valets, portant la canne d'honneur et coiffés de chapeaux à trois cornes : c'est un spectacle à ravir les anges. Si l'hôtel Dedlock est toujours le même au dehors, rien à l'intérieur n'a troublé non plus son morne silence, quand la belle Volumnia, sujette au mal contagieux qui règne dans cette noble demeure, est saisie d'un tel accès d'ennui, qu'elle se décide à changer de place et se dirige vers la bibliothèque. Le coup léger qu'elle a frappé n'ayant pas reçu de réponse, elle entr'ouvre la porte, lance un regard dans la pièce et, n'y voyant personne, prend possession des lieux.

On prétend, dans l'ancienne ville de Bath, où l'herbe croît dans les rues, que la sémillante miss Dedlock est extrêmement curieuse ; d'où il résulte qu'elle profite de la circonstance pour jeter un coup d'œil à travers son lorgnon sur les papiers et les lettres de sir Leicester ; et que, sautillant comme un oiseau, de l'un à l'autre de ces documents, elle prend un léger aperçu des affaires du baronnet. Tout à coup elle trébuche contre un objet

qu'elle rencontre, abaisse son lorgnon et voit son noble cousin gisant à ses pieds comme un chêne abattu.

La surprise donne au cri habituel de Volumnia des proportions considérables, et l'hôtel sort immédiatement de sa stupeur ; les sonnettes s'agitent, les valets montent et descendent l'escalier quatre à quatre ; on court chez les médecins, on appelle milady, on la cherche partout ; mais on ne la trouve nulle part ; on découvre bien sur la table de son boudoir la lettre qu'elle a écrite au baronnet ; mais sir Leicester a probablement reçu d'en haut la dernière missive qui doit lui être remise.

On le porte sur son lit ; on le frictionne, on l'évente ; les uns lui frappent dans les mains pendant que les autres lui mettent de la glace sur la tête ; on essaye de tous les moyens possibles pour le rappeler à la vie ; et le jour s'en va, la nuit est venue avant que ses yeux fixes aient eu conscience de la lumière qu'on fait passer devant lui. À la fin cependant un souffle bruyant s'échappe de ses lèvres, et bientôt il fait comprendre qu'il voit et qu'il entend.

Ce matin encore, c'était un beau gentleman à l'air digne, à la taille imposante ; légèrement empêché par la goutte, mais d'un port majestueux et d'un noble visage ; à présent c'est un vieillard à la face amaigrie, une ombre aux yeux caves. Sa voix était pleine et mélodieuse ; il avait depuis si longtemps la conviction de l'importance et du poids de ses paroles pour le genre humain tout entier, que chacune d'elles avait fini par résonner comme si elles avaient au fond signifié quelque chose ; et maintenant il bredouille tout bas des mots que personne ne peut saisir. À côté de lui est sa fidèle femme de charge ; c'est la première personne qu'il remarque, et il en témoigne un plaisir évident. Il essaye de parler, et ne pouvant se faire comprendre, il fait signe qu'on lui donne

un crayon ; mistress Rouncewell a deviné sa pensée et lui apporte une ardoise.

Il réfléchit un instant et trace d'une main tremblante un nom presque illisible : « Chesney-Wold ? »

— Non, sir Leicester ; c'est à Londres que vous êtes, et je remercie Dieu de toute mon âme de m'avoir fait arriver juste au moment où vous aviez besoin de moi. Vous vous trouviez dans la bibliothèque lorsque vous êtes tombé malade ; mais ce ne sera rien, sir Leicester ; demain vous irez mieux ; tous les médecins sont d'accord là-dessus, répond la femme de charge, dont le visage est en pleurs. »

Sir Leicester regarde autour de la chambre avec attention, puis écrit un nom sur l'ardoise.

« Milady n'était pas à l'hôtel quand on vous a trouvé dans la bibliothèque de sir Leicester ; elle n'est pas rentrée et ne sait pas que vous êtes malade. »

Plus on essaye de le calmer, plus son agitation augmente ; il insiste, en le montrant du doigt, sur le mot milady, et comme on paraît ne pas le comprendre, il écrit de nouveau : « Milady, pour l'amour de Dieu, où est-elle ? »

C'est alors qu'on pense à la lettre qui lui est adressée. La femme de charge la déplie et la lui met sous les yeux ; il la parcourt à grand'peine, la lit une seconde fois, la roule dans sa main, où il la conserve, et retombe en gémissant. Une heure se passe avant qu'il reprenne connaissance ; dès qu'il rouvre les yeux, il redemande son ardoise ; mais il ne se souvient pas du mot qu'il veut écrire. Son désespoir et ses efforts sont effrayants à contem-

pler ; on dirait qu'il devient fou entre le désir de ne pas perdre une seconde et l'impuissance qui le paralyse ; il a tracé la lettre B et ne trouve pas ce qui doit suivre ; au comble de la douleur, il parvient à tracer un M. devant l'initiale qu'il désigne. « Bucket ? » suggère mistress Rouncewell ; Dieu soit loué ! c'était le nom qu'il cherchait.

M. Bucket est précisément dans l'antichambre. Qu'il monte et que chacun sorte, à l'exception de la femme de charge. Il est impossible de se tromper ; c'est là ce que veut dire le pauvre malade, et l'officier de police est introduit.

« Du courage ! sir Leicester Dedlock ; je regrette vivement de vous voir dans l'état où vous êtes ; mais j'espère bien que vous allez vous rétablir, et j'y compte pour l'honneur de la famille. »

Le baronnet lui donne la lettre de milady et le regarde attentivement pendant qu'il en fait la lecture. « Je vous comprends, sir Leicester Dedlock. »

Sir Leicester écrit sur l'ardoise : « Pardon complet ; trouvez-la... »

— Oui, sir Leicester, soyez tranquille ; nous la trouverons, mais il n'y a pas une minute à perdre. »

Il suit le regard du baronnet, qui s'arrête sur un petit coffre placé sur la table et saisit immédiatement la pensée du malade.

« Que je l'apporte, sir Leicester ? et que je l'ouvre avec l'une de ces clefs ? n'est-ce pas ?... la plus petite ? ça va sans dire. Que j'y prenne les billets qui s'y trouvent, et que je les compte ? Vingt et trente, cinquante ; et vingt, soixante-dix, et quarante, cent dix ; et cinquante, cent soixante. Que je les prenne ? très-bien ; cela suf-

fira, et je vous en rendrai compte. Que je n'épargne rien et ne regarde pas à la dépense ? Non, assurément. » La rapidité et la certitude des interprétations de M. Bucket paraissent miraculeuses à mistress Rouncewell.

« La mère de Georges, madame ? lui dit-il en se boutonnant pour partir.

— Oui, monsieur, sa malheureuse mère.

— Je l'ai pensé d'après ce qu'il vient de me dire ; ne vous désolerez plus ; il est maintenant hors d'affaire ; ne pleurez pas ; vos larmes vous empêcheraient de veiller sur votre noble maître qui a besoin de tous vos soins. Quant à votre fils, je vous le répète, il est sorti de prison, blanc comme neige, et sans qu'on puisse parler de lui autrement qu'à sa louange, vous pouvez m'en croire ; c'est moi qui l'ai arrêté, et je vous assure qu'il s'est bravement conduit ; un homme superbe et vous une fort belle femme ; la digne mère d'un tel fils ; un couple modèle à montrer aux amateurs. Ne craignez rien, sir Leicester ; je ne m'arrêterai pas que je ne l'aie retrouvée ; soyez tranquille, je lui dirai de votre part tout ce qu'il y aura de plus affectueux ; du courage ! sir Leicester, et vous verrez que tout s'arrangera »

Le premier soin de M. Bucket est de se diriger vers l'appartement de Sa Seigneurie, pour y chercher quelque indice de la route qu'elle a pu suivre.

« Un boudoir qui a dû coûter cher ! dit-il en élevant sa bougie pour regarder autour de lui. Elle a dû avoir bien de la peine à se séparer de tout cela. Quelqu'un qui me verrait là pourrait me prendre pour un cadet du grand monde qui s'apprête à aller briller à quelque rout élégant, ajouta-t-il en fouillant dans les

meubles et dans les coffrets ; je commence à me persuader que je suis un merveilleux sans le savoir, un officier des gardes peut-être. » Et cherchant toujours il découvre au fond d'un double tiroir une petite boîte dont il retire des gants d'une douceur et d'une souplesse inimaginables, sous lesquels se trouve un mouchoir de poche qui n'a rien d'extraordinaire. « Hum ! dit-il en posant la bougie ; regardons cela d'un peu plus près ; qu'avez-vous de si précieux pour qu'on vous mette à part ? Ne seriez-vous pas un souvenir ? vous avez bien une marque, je suppose ? » et M. Bucket lit tout haut le nom d'Esther Summerson.

« Très-bien, se répond-il après avoir porté son index à l'oreille ; je vous emporte avec moi. » Et remettant chaque chose à sa place. M. Bucket se glisse dans la rue, choisit parmi les voitures de la station la plus rapprochée celle qui a le meilleur attelage, et se fait conduire à la galerie de M. Georges.

Il ne s'est pas trompé sur l'ardeur des chevaux qui l'entraînent et brûlent le pavé, ce qui ne l'empêche pas de jeter un regard pénétrant sur toutes les femmes, sur toutes les fenêtres, sur le ciel noir, sur la terre revêtue de neige, car il peut à la rigueur y découvrir quelque chose qui l'assiste dans son entreprise. Il descend de voiture enveloppé d'un nuage de vapeur qui s'exhale de ses courriers fumants.

« Débridez-les une minute pour qu'ils soufflent à leur aise ; je reviens dans un instant, dit-il au cocher.

— M. Georges est en train de fumer sa pipe. Bonsoir, Georges, pas une parole inutile à dire, pas une seconde à perdre ; il s'agit de sauver une femme ; n'est-ce pas miss Summerson qui était ici à la mort de Gridley ? où demeure-t-elle ? »

Le sergent en arrive précisément et donne l'adresse de M. Jarndyce.

« Bonsoir, Georges. »

Il repart au galop. M. Jarndyce est la seule personne qui ne soit pas couchée dans la maison ; il suspend sa lecture en entendant sonner violemment à la porte, et va ouvrir.

« Ne craignez rien, monsieur, dit l'officier de police en entrant ; vous m'avez déjà vu ; je suis l'inspecteur Bucket ; veuillez regarder ce mouchoir, il appartient à miss Summerson ; je l'ai trouvé chez lady Dedlock, où il était soigneusement enfermé dans une boîte. Il n'y a pas un moment à perdre, c'est une affaire de vie ou de mort. Vous connaissez lady Dedlock ?

— Oui, monsieur.

— On a fait ce matin chez elle une découverte ; des secrets de famille : sir Leicester a été frappé d'apoplexie, d'où il résulte qu'on a perdu un temps précieux ; lady Dedlock a disparu en laissant une lettre peu rassurante, vous pouvez en juger.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? lui demande M. Jarndyce en lui rendant la lettre.

— Je ne sais pas, cela ressemble à un suicide, et chaque minute nous en rapproche peut-être ; je donnerais cent livres par heure qui s'est écoulée depuis son départ ; n'importe, j'ai mission de la ramener, de lui annoncer le pardon complet de sir Leicester ; j'ai plein pouvoir et de l'argent, mais j'ai besoin de miss Summerson.

— Besoin de miss Summerson ! répète M. Jarndyce d'une voix troublée.

— Je parle à un homme de cœur, répond M. Bucket, et sous la pression d'événements qui n'arrivent pas tous les jours. Si jamais le retard fut un danger, c'est maintenant, et vous regretteriez toute votre vie celui que vous apporteriez dans mes recherches. Il y a huit ou dix heures, monsieur, que lady Dedlock a disparu, on me charge de la retrouver. Je suis l'inspecteur Bucket ; elle se croit soupçonnée de meurtre ; si elle me voit à sa poursuite, la terreur s'emparera d'elle, et j'aurai précipité la catastrophe que je veux prévenir ; si au contraire je suis accompagnée d'une jeune personne qu'elle aime, elle ne me redoutera plus ; miss Summerson lui parlera, et nous la ramènerons ; le temps fuit, monsieur ; il va être une heure et vous savez si les heures passent vite : chaque seconde qui s'écoule vaut dix fois celle qui l'a précédée. »

Rien n'est plus incontestable : aussi M. Jarndyce va réveiller sa pupille ; au bout d'un instant il rejoint M. Bucket et lui dit que miss Summerson va descendre et l'accompagnera dans tous les lieux où il trouvera bon de la conduire.

M. Bucket exprime son entière satisfaction et attend sa compagne en se demandant de quel côté il dirigera sa route.

Que ne peut-il, en dépliant le mouchoir qu'il remet soigneusement dans sa poche, être transporté tout à coup à l'endroit où lady Dedlock trouva ce précieux trésor ; dans ces lieux où la flamme bleuâtre des fours à brique jette ses reflets livides sur un terrain désolé, où la paille qui sert de toiture aux cabanes est emportée par le vent, où la terre et l'eau des mares sont profondément gelées, où l'on prendrait pour un instrument de torture la

machine que fait tourner dans le jour un vieux cheval décharné ! Une femme traverse, au milieu des ténèbres, cet endroit désolé ; une femme seule, assaillie par le vent et la neige, fuyant le monde qui la rejette, n'ayant plus ici-bas une main qui la soutienne. Oui, c'est bien une femme, à ce qu'il semble, mais vêtue d'habits sordides, et jamais semblables haillons n'ont franchi le seuil de la demeure des Dedlock.

57

J'étais dans mon premier sommeil quand mon tuteur vint frapper à ma porte et me pria de me lever tout de suite, en répondant à mes questions précipitées qu'on avait tout révélé au baronnet ; que ma mère s'était enfuie, que M. Bucket avait mission de la chercher, de l'assurer du pardon complet de sir Leicester, de la ramener, et qu'il venait me prendre pour aller avec lui, dans l'espoir que mes paroles auraient sur milady plus d'influence que les siennes.

Je m'habillai en toute hâte et vins rejoindre M. Bucket ; il me lut à voix basse la lettre que ma mère avait laissée sur sa table, et, dix minutes après mon réveil, j'étais assise à côté de lui dans une voiture qui nous emportait rapidement.

M. Bucket m'expliqua l'importance qu'il attachait à mes réponses ; et après m'avoir demandé si j'avais eu souvent l'occasion de parler à milady, à quelle époque et dans quel lieu s'était passée notre dernière entrevue, comment l'un de mes mouchoirs se trouvait entre ses mains, il me pria de chercher dans mon esprit quelle était la personne qui lui inspirait assez de confiance pour

que l'on pût croire qu'elle fût allée chez elle. Je ne pensai d'abord qu'à mon tuteur ; mais je finis par désigner M. Boythorn, dont je me rappelai tout à coup le respect chevaleresque pour le nom de milady, ses premiers engagements avec la sœur de ma mère, et l'influence mystérieuse que les aventures de milady avaient exercée sur la vie de ce gentleman.

« Je sais maintenant quelle direction nous allons suivre, » me dit Bucket après avoir réfléchi quelques minutes ; je crois même qu'il me parla de son plan ; mais j'étais si troublée que je ne compris pas ses paroles.

Il y avait peu de temps que nous étions partis, lorsque nous nous arrêtâmes dans une rue détournée, devant la porte d'une maison qui me parut être un lieu public, et où M. Bucket m'ayant fait entrer, m'approcha un fauteuil qu'il plaça devant un bon feu ; deux officiers de police en uniforme, très-différents des individus que nous rencontrâmes toute la nuit, écrivaient au milieu d'un calme profond que rien ne venait troubler, si ce n'est de temps en temps un coup frappé à quelque porte souterraine, sans que ni l'un ni l'autre y fît attention. Un troisième agent fut appelé ; M. Bucket lui donna tout bas ses ordres, et il sortit pendant que les deux autres écrivirent le signalement de ma mère, dont on me donna connaissance, et qui était vraiment d'une extrême fidélité. L'un de ces signalements fut donné à un quatrième agent, qui partit comme son prédécesseur ; les deux officiers reprirent leurs écritures ; et bien que tout cela se fût expédié avec une rapidité singulière, personne n'avait eu l'air de se presser.

« Êtes-vous bien enveloppée, miss Summerson ? me demanda M. Bucket en se chauffant les pieds l'un après l'autre. Il fait un froid excessif, et c'est une nuit bien rude pour une femme. »

Je lui répondis que je m'inquiétais peu du froid ; que j'étais d'ailleurs chaudement vêtue.

« Notre course peut être longue, reprit-il ; mais l'important est que nous réussissions.

— Dieu le veuille ! répondis-je.

— Ne vous tourmentez pas, me dit-il en me faisant un signe de tête encourageant ; plus vous serez calme, et mieux cela vaudra pour tout le monde. »

Il était vraiment bon et attentif pour moi, et tandis qu'il chauffait les semelles de ses bottes en se frottant la figure de son index, je me sentis rassurée par sa physionomie pleine de sagacité. Un moment après, j'entendis une voiture s'arrêter à la porte ; il était deux heures moins un quart ; M. Bucket m'offrit son bras et me conduisit à un phaéton attelé de deux chevaux de poste, m'installa dans l'intérieur et monta sur le siège ; l'un des agents lui remit une lanterne sourde qu'il lui avait demandée, il dit quelques mots au postillon et nous partîmes.

Je croyais rêver ; nous allions tellement vite et nous franchissions des rues si tortueuses et qui m'étaient si peu familières, que je ne savais plus où je me trouvais ; tout ce que je puis dire, c'est que nous traversâmes plusieurs fois la Tamise et qu'il me sembla que nous descendions au bord de l'eau, que nous étions entourés de bassins, de ponts volants, d'entrepôts de mâts et de navires ; à la fin, nous nous arrê tâmes dans un endroit vaseux que le vent de la rivière n'avait pas désinfecté. À la lueur de sa lanterne, je vis M. Bucket en conférence avec plusieurs individus, qui ressemblaient à la fois à des agents de police et à des marini ers ; sur le mur auprès duquel se tenaient ces hommes, je distinguai le mot :

Noyés, et je compris l'affreux soupçon qu'avait conçu M. Bucket ; je fis un violent effort sur moi-même et je parvins à conserver mon sang-froid ; mais je n'oublierai jamais tout ce que j'ai souffert dans cet horrible lieu. Un homme, couvert de boue, ayant un chapeau et de grandes bottes de cuir bouilli, vint parler à M. Bucket ; tous les deux descendirent quelques marches glissantes, et reparurent quelques instants après, essuyant leurs mains sur leurs habits, comme s'ils avaient touché quelque chose de mouillé ; grâce à Dieu, ce n'était pas ce que je craignais ; l'inspecteur de police entra dans un bâtiment qui se trouvait là ; je restai seule avec le postillon, qui marchait auprès de la voiture pour se réchauffer, et il me semblait à chaque instant que la marée montante, dont j'entendais les flots venir se briser contre le mur, allait rejeter le cadavre de ma mère sur la boue du rivage. M. Bucket sortit de la maison en recommandant à ses hommes de veiller avec soin, et remonta sur le siège. « Que tout cela ne vous effraye pas, miss Summerson, me dit-il ; je ne suis venu ici que pour voir par moi-même si tout marchait convenablement. » Et les chevaux repartirent avec la rapidité de l'éclair. Nous nous arrê tâmes une seconde à un autre bureau de police, et nous traversâmes de nouveau la Tamise. La vigilance de M. Bucket ne s'était pas ralentie un seul moment depuis notre départ ; mais il me sembla redoubler d'attention quand nous passâmes sur le pont ; il se leva pour voir par-dessus le parapet, descendit pour examiner une femme qui se croisait avec nous, et regarda l'abîme avec un visage qui me fit défaillir ; la rivière était si sombre et si mystérieuse, elle tombait si rapidement entre ses rives, et se gonflait pour soulever tant de formes indécises qui ressemblaient à des cadavres, que je ne l'ai jamais revue depuis cette époque, sans éprouver chaque fois mes impressions d'alors ; pour moi, le gaz

brûle toujours tristement sur les ponts ; le vent glacé tourbillonne autour d'une femme sans asile auprès de laquelle nous passons, le bruit monotone des rues frappe encore mon oreille, et je vois, à la lueur blafarde que projettent les lanternes de la voiture, un pâle visage s'élever au-dessus des flots.

Nous sortîmes de Londres, et je reconnus la route de Saint-Alban qui m'était si familière ; à Barnet les chevaux étaient prêts. Nous relayâmes sans perdre un seul instant ; la campagne était couverte de neige et il faisait bien froid.

« Une de vos vieilles connaissances que cette route, miss Summerson, me dit gaiement M. Bucket.

— Oui, répondis-je ; avez-vous découvert quelque chose ?

— Non, me dit-il ; mais il est encore de bonne heure. »

Il entra dans chaque auberge que nous rencontrions, et descendait aux barrières pour parler aux gardiens ; partout je l'entendais faire servir à boire, donner de l'argent, faire l'aimable et rire avec tous ; mais quand il remontait sur le siège il redevenait sérieux et vigilant, et répétait au postillon d'une voix pressante : « Plus vite, mon ami, plus vite. »

Avec tous ces temps d'arrêt, malgré la rapidité de notre course, il était près de six heures, que nous étions encore à plusieurs milles de Saint-Alban.

« Prenez cela, miss Summerson, me dit M. Bucket en m'apportant une tasse de thé de l'auberge d'où il sortait ; vous vous en trouverez bien ; vous commencez à vous remettre, vous avez d'abord été troublée ; Seigneur, il y avait de quoi ! Mais tout va bien ; elle est sur cette route, et nous allons la rejoindre. »

Un cri de joie fut sur le point de m'échapper ; mais il porta son doigt à sa bouche, et mon exclamation expira sur mes lèvres.

« On l'a vue ici entre huit et neuf ; elle était à pied ; on me l'avait dit au péage d'Highgate, mais je n'en étais pas sûr ; maintenant elle est devant nous, j'en suis certain. Reprenez cette tasse, brave homme, et voyez si de l'autre main vous pouvez recevoir une demi-couronne ; à merveille ! et maintenant, postillon, au grand galop, s'il vous plaît. »

Nous fûmes bientôt à Saint-Alban, où nous descendîmes. Après avoir donné l'ordre de préparer les chevaux, mon compagnon m'offrit son bras, et nous nous dirigeâmes vers Bleak-House.

« Je voudrais savoir, me dit M. Bucket, si, par hasard, elle n'est pas venue vous demander, ce qui serait possible, car elle doit ignorer que vous vous trouvez à Londres, ainsi que M. Jarn-dyce ; vous rappelez-vous qu'un soir vous remontiez cette colline avec votre petite bonne et le pauvre Jo, qu'ils appelaient Dur-à-cuire ?

— Comment savez-vous cela ?

— Vous avez rencontré là-bas un homme que vous avez laissé sur la route.

— Je me le rappelle fort bien.

— C'était moi ; je surveillais précisément ce pauvre garçon, et je revenais de la tuilerie quand je le vis avec vous.

— Avait-il commis quelque délit ?

— Aucun, répondit M. Bucket en ôtant froidement son chapeau ; c'était tout simplement au sujet de lady Dedlock ; il avait jasé plus qu'il ne fallait d'un petit service pour lequel feu M. Tullingham lui avait donné quelque argent, et il était impossible de tolérer pareille chose ; on lui avait enjoint de quitter Londres, et je venais lui dire non-seulement de ne jamais y rentrer, mais encore de ne pas même en approcher.

— Pauvre garçon !

— Pauvre, en effet ; toutes les misères à la fois, répondit M. Bucket ; mais le voir entrer chez vous, c'était trop fort, et je me trouvais collé.

— Pourquoi cela ?

— Parce que chez vous il aurait jasé plus qu'ailleurs, et qu'il avait naturellement la langue un peu trop longue. »

Bien que je me rappelle aujourd'hui cette conversation, j'avais alors la tête si bouleversée, que je l'entendais à peine ; je comprenais seulement que M. Bucket parlait ainsi pour tâcher de me distraire, et que, tout en causant, il n'en poursuivait pas moins ses recherches avec la plus sérieuse attention.

« Il y a du feu de bon matin dans la cuisine de Bleak-House, dit-il, cela fait l'éloge des serviteurs. » Et comme nous nous trouvions en face de la maison, il leva les yeux vers les fenêtres du premier étage, et me demanda, en regardant celles de M. Skimpole, si nous mettions toujours ce vieux jeune homme coucher dans la même chambre.

— Vous connaissez M. Skimpole ? lui dis-je.

— Et son autre nom, reprit-il ; John ou Jacob ?

— Harold, répondis-je.

— Un drôle de pistolet, répliqua M. Bucket.

— Une singulière nature.

— Qui ne connaît pas la valeur de l'argent, mais qui l'empêche à merveille. C'est par lui que j'ai su où était Jo ; je jette une petite pierre dans cette fenêtre où j'aperçois une ombre ; elle s'ouvre aussitôt ; je devine que c'est mon homme ; je cause avec lui un instant, et quand je l'ai bien compris, je lui dis que je considérerais un billet de cinq livres comme parfaitement employé si je pouvais débarrasser la maison du misérable qui est pour elle un danger, toutefois sans faire le moindre bruit. « À quoi bon parler de cinq livres ? dit-il ; je ne connais rien à l'argent. » De plus en plus sûr de mon fait, je roule le billet de cinq livres autour d'une pierre et je le lui envoie. « Mais je ne saurai qu'en faire, me répondit-il en riant : — Vous le dépenserez, » lui dis-je. Et c'est ainsi que le pauvre Jo est retombé entre mes mains. »

Je regardai cela comme une trahison envers M. Jarndyce, et je trouvai que M. Skimpole avait dépassé toutes les bornes de l'enfantillage.

« Permettez-moi, miss Summerson, de vous donner un conseil qui ne vous sera pas inutile lorsque vous serez mariée. Toutes les fois que vous entendrez dire à quelqu'un : « Je suis tellement simple, tellement désintéressé, que je ne connais rien à l'argent, prenez garde à votre bourse ; toutes les fois qu'on vous dira : « Je ne suis qu'un enfant en affaires, » et qu'on déclinera toute responsabilité de ses actes, classez-moi cette personne-là au n 1 des

égoïstes, et vous ne vous tromperez pas ; quand on est de mauvaise foi dans une chose, on l'est tout du long, c'est une règle infaillible. Et sur ce, chère demoiselle, permettez que je sonne à cette porte, et revenons à notre affaire. »

Je ne crois pas qu'elle fût sortie de son esprit un seul instant ; à en juger par l'expression de sa figure, il y pensait tout autant que je pouvais y songer moi-même.

Les domestiques ne m'attendaient pas, et furent très-étonnés de me voir, surtout d'aussi bonne heure et en pareille compagnie ; les questions que je leur adressai augmentèrent leur surprise, mais personne n'était venu à Bleak-House ; leurs réponses ne laissaient pas le moindre doute à cet égard.

« Dans ce cas, miss Summerson, hâtons-nous d'aller au cottage de ce briquetier, reprit M. Bucket ; c'est à vous que je laisse le soin de questionner les gens que nous y trouverons ; faites-le tout simplement ; plus vous serez naturelle, plus nous aurons de chance de découvrir la vérité. »

Le cottage était fermé, personne n'y demeurait plus ; une voisine, accourue au bruit que nous faisions en frappant à la porte, nous dit que les deux femmes que je connaissais habitaient à présent une autre maison située près des fours, à côté du séchoir ; nous y allâmes aussitôt ; la porte était entr'ouverte, je la poussai, et nous entrâmes.

Jenny était absente ; l'enfant de son amie était couché et dormait dans un coin ; sa mère et les deux briquetiers déjeunaient. Liz se leva dès qu'elle m'eut aperçue, et les deux hommes, silencieux et maussades comme à l'ordinaire, me saluèrent d'un signe de tête ; ils échangèrent un coup d'œil en voyant entrer M. Bu-

cket, et je fus étonnée de voir que Liz connaissait l'officier de police. Elle me présenta sa chaise ; mais j'allai m'asseoir sur un escabeau qui se trouvait auprès du feu, et M. Bucket s'installa sur le bout de la couchette. Maintenant qu'il me fallait parler et que je me trouvais avec des gens qui m'étaient peu familiers, je me sentis prise de vertige, et je ne pus retenir mes larmes.

« J'ai voyagé toute la nuit par le froid et la neige, dis-je à la pauvre Liz ; nous cherchons une dame...

— Qui est venue ici, interrompit M. Bucket en s'adressant aux deux hommes aussi bien qu'à la femme ; une lady qui est venue cette nuit dans cette maison, vous savez ce que je veux dire ?

— Qui vous a dit ça, que quelqu'un était venu ici ? demanda le mari de Jenny d'un air rogue et en toisant l'officier de police du regard.

— Un appelé Jackson, qui porte un gilet de velours bleu à boutons de nacre de perle, répondit M. Bucket.

— Y ferait mieux d' s'occuper d'ses affaires que d' se mêler de c'qui n'le regarde pas, grommela le briquetier entre ses dents.

— Il est sans place et n'a, je crois, pour le moment rien de mieux à faire que d'écouter ce que disent les autres, » répliqua l'officier de police pour excuser Jackson.

Liz était restée debout et me regardait avec hésitation ; elle avait certainement quelque chose à dire, et m'aurait parlé si elle l'avait osé, lorsque son mari, frappant violemment sur la table avec le manche de son couteau, lui ordonna de s'asseoir et de se mêler de ses affaires.

« J'aurais bien voulu voir Jenny, repris-je ; elle m'aurait dit tout ce qu'elle savait sur cette dame que j'ai tant besoin de rejoindre ; oh ! vous ne savez pas combien je désire la retrouver ! Où est Jenny ? sera-t-elle longtemps ? dites-le-moi, je vous en prie. »

La femme ne demandait pas mieux que de répondre ; mais son mari lui donna un coup de pied qu'il accompagna d'un juron, laissant à son camarade le soin de nous dire ce qui lui conviendrait.

« J' n'aime pas que l' beau monde vienne cheu moi, répliqua celui-ci après quelques instants de silence ; vous m' l'avez déjà entendu dire, à c'que j'suppose ; j'vas pas dans leu maison, et j'trouve assez drôle qu'i ne puissent pas m' laisser tranquille. Ça serait gentil, si j'allais dans leu château ; j'y ferais jolie figure ; malgré ça, je n' me plains pas de vous voir autant que je m' plains des autres, et j' veux ben vous répondre, quoiqu' ça me déplaie tout d' même d'être traqué comme un blaireau. Vous me demandez où est Jenny ? elle est à Londres ; s'en r'viendra-t-elle bientôt ? mon Dieu ! non ; elle ne r'viendra que d'main.

— Est-ce cette nuit qu'elle est partie ? demandai-je encore.

— C'te nuit même, répondit l'homme d'un ton bourru.

— Mais elle était ici lorsque cette personne est arrivée ; que lui a dit cette dame, et quelle route a-t-elle prise ? Je vous en conjure, dites-le-moi, je suis si inquiète, si malheureuse ! il faut absolument que je le sache.

— Si not' maître voulait me laisser parler... insinua Liz d'un air timide.

— Vot' maître vous cassera le cou si vous vous mêlez de c' qui n' vous r'garde pas, » grommela son mari en ajoutant à ces paroles une violente imprécation.

Après une nouvelle pause, le mari de Jenny se tournant de mon côté, reprit d'un air maussade et comme à regret :

« Oui, Jenny était là quand c'te lady est venue ; et v'là c' que lui a dit c'te dame : « Vous vous rapp'lez de moi, qu'elle lui a dit ; j'suis venue un jour vous parler de c'te jeune miss qui vous était venue voir ; et que j'vous ai donné queuqu'chose de gentil pour un mouchoir de poche qu'elle vous avait laissé. » Jenny s'en rappelait ben et nous tretous aussi. « C'te jeune miss est-elle maintenant à la maison ? qu'elle dit. — Non, » qu'on lui répond. C'te lady voyageait seule ; et si drôle que ça paraisse, elle a demandé de se reposer à l'endroit où qu'vous êtes, et y a resté plus d'une heure ; après quoi elle s'est levée pour partir, il pouvait être onze heures vingt minutes ; peut-être ben davantage ; nous n'avons pas de mont' ni d'horloge pour savoir l'heure au juste. Quant à vous dire où c' qu'elle a pu aller, ma foi ! j' n'en savons rin. Elle est partie comme Jenny, l'une allait à Londres et l'autre en arrivait. C'est tout c' que peux vous dire ; demandez plutôt à c't homme ; i' vous l' dira comme moi.

— Est-ce que cette dame pleurait ? dis-je au briquetier.

— Diablement, répondit-il. Ses souliers et ses habits, c'est là c' qui avait d' pire ; quant au reste, elle n'était pas trop mal, à c' qui m'a semblé voir. »

Liz avait les bras croisés et ne levait pas les yeux ; son mari avait tourné sa chaise en face d'elle, et posé sa large main sur la

table, comme pour se tenir prêt à exécuter sa menace si elle venait à lui désobéir.

« J'espère, lui demandai-je, que vous permettrez à votre femme de répondre à cette question, et de me dire comment allait cette dame.

— Vous l'entendez, cria-t-il en s'adressant à Liz ; répondez vite, et qu' ça finisse.

— Pas bien, répliqua la femme ; elle était pâle, exténuée, toute malade.

— A-t-elle parlé ?

— Pas beaucoup, elle avait la voix enrouée. »

La pauvre femme regardait, à chaque fois, son mari comme pour lui demander la permission de répondre.

« A-t-elle pris quelque chose ?

— Un peu d'eau seulement ; Jenny lui a donné du pain et du thé ; mais c'est à peine si elle y a touché des lèvres.

— Et lorsqu'elle est partie ?...

— Elle est allée drêt vers le nord, interrompit le mari de Jenny d'un air impatienté ; elle a pris la grand'route, demandez-le aux autres si vous n' me croyez pas ; et maintenant tout est dit ; j' n'en savons pas pus qu' ça. »

Je regardai M. Bucket, et voyant qu'il était prêt à partir, je me disposai à le suivre, et pris congé des deux hommes après avoir remercié Liz.

« Milady leur a laissé sa montre, me dit l'officier de police quand nous fûmes sortis du cottage.

— L'avez-vous vue ? m'écriai-je.

— Non ; mais c'est tout comme. Le briquetier n'a-t-il pas parlé de vingt minutes, et ne s'est-il pas cru obligé de dire qu'il n'avait ni montre ni horloge ? Ils n'ont pas l'habitude de compter par minutes et de diviser le temps d'une manière aussi précise ; vous voyez que Sa Seigneurie leur a laissé sa montre, ou qu'ils la lui ont prise ; je pense plutôt qu'elle la leur a donnée ; mais dans quel but ? Si nous avions eu le temps, la seule chose qui nous manque, j'aurais trouvé le moyen de faire sortir cette pauvre Liz et de lui parler ; mais c'est une chance trop mince, en comparaison du temps qu'elle nous aurait fait perdre ; ils la surveillent de près, et chacun sait qu'une pauvre créature battue du matin au soir, couturée et meurtrie des pieds jusqu'à la tête, obéira quand même au mari qui la maltraite ainsi ; mais on nous cache quelque chose, et c'est fâcheux que l'autre femme ne se soit pas trouvée là.

— Je le regrette excessivement, répondis-je, car elle est très-reconnaissante, et je suis sûre qu'elle aurait cédé à mes prières.

— Il est possible, reprit M. Bucket après un instant de réflexion, que milady l'ait envoyée à Londres avec un mot pour vous, et qu'elle ait donné sa montre au mari pour qu'il consente à la laisser partir. C'est loin d'être une chose sûre ; mais enfin c'est possible ; toujours est-il que notre route est vers le nord ; en avant donc ! et tâchons d'être calmes. »

La neige avait commencé au point du jour et tombait à gros flocons ; le ciel était si sombre et cette neige si épaisse qu'on

voyait à peine à quelques pas devant soi ; malgré un froid très-vif, les chemins étaient affreux et les chevaux glissaient dans une boue liquide, demi-glacée, qui craquait sous leurs fers, et où ils enfonçaient au point que nous fûmes obligés de nous arrêter pour les laisser reposer ; l'un d'eux tomba trois fois dans ce premier relais, et avait tant de peine à se soutenir, que le postillon, mit pied à terre pour le conduire par la bride. Je ne pouvais ni manger ni dormir ; la lenteur de notre marche me causait une irritation tellement vive, que j'éprouvais un désir inconcevable de descendre de voiture et de continuer la route à pied. Je me rendis cependant aux observations de M. Bucket et restai à ma place, tandis que, soutenu par l'intérêt de la poursuite, mon compagnon, toujours dispos, s'arrêtait à chaque maison qu'il voyait sur la route, se chauffait à tous les feux, parlait avec tout le monde comme avec d'anciennes connaissances, buvait à chaque auberge, causait avec les charretiers, le charron, le maréchal, le percepteur, ne perdant pas une minute ; et, remontant sur le siège, l'œil au guet, l'air sérieux, disait au postillon d'une voix calme et néanmoins pressante : « Partons, mon ami, partons ! »

Lorsque nous arrivâmes au second relais, il vint à moi en secouant la neige qui couvrait son manteau ; et, enfonçant dans la boue jusqu'à mi-jambe :

« Ne vous désolez pas, me dit-il ; rassurez-vous au contraire ; elle a passé par ici, elle a été vue, j'en suis sûr ; on vient de me dire la manière dont elle est habillée ; c'est on ne peut plus certain.

— Toujours à pied ? demandai-je.

— Toujours ; il est probable qu'elle se dirige vers la maison de ce gentleman dont vous m'avez parlé ; et cependant j'ai des doutes, en songeant qu'il demeure précisément à côté de Chesney-Wold.

— Je suis si peu au fait de ses habitudes, répondis-je, qu'il est très-possible qu'elle connaisse près d'ici quelque personne dont j'ignore l'existence.

— Vous avez raison ; mais, quoi qu'il en soit, ne pleurez pas, chère demoiselle, et faites tous vos efforts pour ne pas vous tourmenter. Allons, postillon, vite, mon ami, vite ! »

Le givre ne cessa pas de tomber pendant toute la journée, et se compliqua d'un brouillard épais qui commença de bonne heure et dura jusqu'au soir. Je n'ai jamais vu de chemins aussi horribles ; je croyais parfois que nous avions quitté la route et que nous nous trouvions dans les terres labourées ou bien dans un marais ; j'avais perdu toute idée de la durée du temps ; il me semblait que j'étais partie depuis une époque dont je n'avais plus le souvenir, et que j'avais éprouvé toute ma vie l'anxiété où je me trouvais alors.

À mesure que nous avançons, je sentais vaguement que la confiance de M. Bucket s'ébranlait de plus en plus. Il conservait sa verve et sa gaieté avec les gens qu'il trouvait sur la route ; mais il reprenait sa place d'un air plus grave, et passa son doigt sur ses lèvres pendant tout un relais avec un sentiment d'inquiétude évidente ; je l'entendais demander aux conducteurs de diligences, aux cochers, aux charretiers, à tous ceux qui venaient à nous, quelles étaient les personnes qui se trouvaient dans les voitures

qu'ils avaient rencontrées, et leurs réponses n'étaient pas encourageantes.

Enfin, quand nous changeâmes de chevaux, il me dit qu'il avait perdu depuis si longtemps la trace de milady, qu'il commençait à en être étonné. Tant qu'il n'avait fait que la perdre un instant pour la retrouver ensuite, il ne s'en était pas inquiété ; mais elle avait disparu tout à coup, et depuis lors il n'avait trouvé personne qui eût même aperçu les vêtements qu'on lui avait signalés. « Toutefois, me dit-il, ne désespérez pas ; il est probable qu'au premier relais nous serons remis sur la voie. »

Mais arrivés à la poste, point de renseignement nouveau. C'était une auberge solitaire et spacieuse, une maison confortable et massive, avec un large portail sous lequel notre voiture était à peine entrée, que l'hôtesse vint avec ses trois filles m'engager à descendre et à prendre quelque chose pendant qu'on préparerait les chevaux. Je ne crus pas pouvoir refuser, et j'accompagnai cette excellente femme dans une chambre située au premier étage, où elle me laissa près d'une cheminée avec un grand feu. Cette pièce, je m'en souviens encore, donnait d'un côté sur la cour où les palefreniers enlevaient les harnais aux pauvres bêtes fatiguées et couvertes de boue, qui nous avaient amenées ; le chemin de traverse sur lequel ouvrait cette cour, s'apercevait par la grande porte où se balançait l'enseigne de l'auberge, et se re-voyait un peu plus loin fuyant vers la campagne ; tandis que, par l'autre fenêtre de la chambre, on découvrait un bois de sapins dont les branches laissaient goutter silencieusement la neige dont elles étaient couvertes. Le jour s'en allait, et la flamme du foyer, en se reflétant sur les vitres, rendait plus lugubre encore, par son contraste, l'ombre qui se répandait partout. Je regardais

ce tapis de neige étendu sous les arbres, miné lentement par les gouttes d'eau que laissaient tomber les feuilles ; je revoyais en même temps la figure maternelle de mon hôtesse qui m'avait accueillie, entourée de ses trois filles, et je pensais à ma mère couchée dans ce linceul de glace, qui sait ? mourant peut-être au fond d'un bois.

J'eus peur ; la bonne hôtesse était auprès de moi, et je me souviens qu'avant de tomber dans ses bras, je fis tous mes efforts pour ne pas m'évanouir. On m'étendit sur un canapé qu'on approcha du feu ; on m'entoura de coussins, et l'excellente femme essaya de me persuader que je devais me mettre au lit jusqu'au lendemain matin ; mais j'éprouvai une frayeur si vive en pensant qu'on voulait me retenir, qu'elle rétracta ses paroles ; et il fut convenu, par une sorte de compromis, que je prendrais seulement une demi-heure de repos.

C'était une bonne créature qui, avec l'aide de ses filles, me prodigua tous ses soins ; je devais prendre un peu de soupe, disait-elle, et manger un blanc de poulet bouilli, pendant que M. Bucket se séchait et dînait dans la grande salle ; mais cela me fut impossible, et je ne pus avaler qu'un peu de vin chaud avec une bouchée de pain grillé ; je n'en fus pas moins récompensée de la complaisance que j'y avais mise par le bien que j'en ressentis.

Au bout d'une demi-heure, la voiture se retrouva sous le portail ; on m'y conduisit bien enveloppée, bien réchauffée, surtout encouragée par la bienveillance dont j'avais été l'objet, et certaine d'avoir la force de continuer ma route. Au moment où nous allions partir, l'aînée des trois sœurs, charmante comme les deux autres, une jeune fille de dix-neuf ans, qui allait bientôt se marier, monta sur le marchepied de la voiture et m'embrassa ; je ne

l'ai pas revue depuis lors ; mais je l'ai toujours comptée au nombre de mes amies.

La lumière qu'on voyait par les fenêtres de l'auberge, et qui brillait au milieu des ténèbres extérieures ne tarda pas à disparaître, et nous roulâmes de nouveau dans la boue et dans la neige. Mon compagnon, que j'avais vu la pipe à la bouche dans la salle de l'auberge, avait, à ma demande, continué de fumer sur le siège de la voiture, et paraissait plus disposé que jamais à parler à tout le monde ; il avait allumé sa petite lanterne, et se retournait souvent pour voir comment j'étais. J'avais laissé ouverte la fenêtre pliante du phaéton ; il me semblait qu'en la fermant, j'aurais chassé toute espérance.

Au relais suivant, je compris à sa figure plus sombre qu'il n'avait rien découvert, ni rien appris d'utile ; mais il revint l'instant d'après, sa lanterne à la main, et s'approcha de la voiture avec un visage rayonnant.

« Est-elle ici ? m'écriai-je.

— Non, non, chère demoiselle ; ne vous faites pas d'illusion ; je n'ai rencontré personne ; mais je sais maintenant la route qu'il nous faut prendre. Ainsi donc ne vous inquiétez pas de celle que nous allons suivre ; vous me connaissez, je suis l'inspecteur Bucket ; ayez confiance en moi, ajouta-t-il en secouant la neige qui s'attachait à ses cheveux et à ses sourcils. Nous avons été trop loin ; mais c'est égal ; rassurez-vous ; voici quatre chevaux qu'on met au phaéton... Vite ! mon ami, vite ! et du côté de Londres.

— Nous retournons à Londres ? m'écriai-je.

— Oui, miss Summerson, et le plus vite possible ; n'ayez pas peur, je la rattraperai, c'est de l'autre que je parle ; n'est-ce pas Jenny que vous l'appellez ? Vite, vite, postillon ! six francs de guides. En route, et dépêchons !

— Pensez à celle que nous cherchons, lui dis-je en lui prenant la main ; vous ne pouvez pas l'abandonner par un temps pareil, la nuit, et dans l'état de désespoir où nous la connaissons.

— Ne craignez rien, chère demoiselle ; soyez tranquille ; mais c'est l'autre qu'il faut suivre à présent. À vos chevaux, postillon ! qu'un courrier parte en avant pour que le prochain relais soit préparé lorsque nous y arriverons, et qu'il envoie un autre courrier à la poste suivante. Ne vous effrayez pas, ma pauvre amie ; tout va bien ; pardonnez-moi d'être aussi familier ; comptez sur ma vieille expérience ; je ne peux pas vous en dire davantage quant à présent ; mais vous me connaissez et vous ne doutez pas de moi. »

Je lui répondis que certainement il savait mieux qu'un autre ce que nous avions à faire ; mais était-il bien sûr de ne pas se tromper ? et ne pouvais-je pas, tandis qu'il irait à Londres, poursuivre ma route vers le nord à la recherche de... ma mère ? lui dis-je, dans ma détresse, en lui prenant une seconde fois la main.

« Je le sais, chère demoiselle, je le sais ; croyez-vous que je voudrais vous tromper, moi, l'inspecteur Bucket ; ne me connaissez-vous pas ? Allons, reprenez courage, et soyez sûre que je tiendrai la promesse que je vous ai faite ainsi qu'au baronnet sir Leicester Dedlock. »

Et nous suivîmes de nouveau la triste route que nous venions de parcourir, broyant le givre et délayant la neige qui rejaillissait

autour de nous comme l'eau battue par la roue d'un moulin.

58

Toujours impassible comme il convient à son rang, l'hôtel Dedlock conserve sa dignité native dans cette rue d'une noblesse effrayante au milieu de laquelle il est situé. De temps en temps, des valets à tête poudrée regardent par les petites fenêtres de l'antichambre cette poudre franche d'impôt qui ne cesse de tomber du ciel, puis ils rapprochent au plus vite leur belle livrée fleur de pêcher de la grande cheminée, où ils oublient le froid piquant dont on souffre au dehors. On dit à ceux qui se présentent que milady est allée à Chesney-Wold et qu'on l'attend d'une heure à l'autre.

Les rumeurs qui vont et viennent ne veulent pas courir après elle dans le comté de Lincoln ; elles se contentent de circuler dans la ville, et de répandre de tous côtés que le malheureux sir Leicester a été indignement trahi, le pauvre homme ! On dit, ma chère petite, des choses horribles, et ces choses horribles font les délices du monde à cinq milles à la ronde. Ignorer le malheur qui est arrivé au baronnet, c'est avouer sa propre nullité et se déclarer soi-même complètement inconnu. Une de ces enchanteresses aux joues de pêche, à la gorge de squelette, connaît déjà les moindres détails de la demande que sir Leicester adressera à la chambre haute pour obtenir le divorce.

Chez Blaze, le fameux bijoutier, chez Gloss et Sheen, les marchands de nouveautés, on ne parle pas d'autre chose ; c'est, pour longtemps, l'événement le plus remarquable du siècle, le trait caractéristique de l'époque. Les patronnesses de ces établissements

ne se doutent guère qu'en dépit de leurs grands airs, elles sont mesurées et pesées derrière le comptoir sans le moindre ménagement.

« Vous connaissez notre monde, monsieur John, dit Blaze à propos du sujet en question ; vous les connaissez tous, de vrais moutons ; où l'un passe, les autres suivent ; vous n'avez qu'à en prendre deux ou trois échantillons, et vous pouvez par là juger du troupeau. »

Gloss et Sheen disent la même chose à leur John ou à leur Will respectif ; et le papetier, M. Sladdery, le principal fermier qui compte dans sa clientèle les plus nobles moutons, dit à ce propos :

« Mais oui, monsieur ; il court certains bruits dans mes hautes connaissances, relativement à milady Dedlock ; il faut bien qu'on parle de quelque chose ; et il suffit de le dire à une ou deux ladies, que je pourrais vous nommer, pour que tout le monde le sache, et que cette histoire ait une véritable vogue ; absolument comme si vous m'aviez apporté quelque objet à mettre à la mode, et que je me fusse reposé sur ces dames du soin de le faire valoir ; avec cela qu'il y avait en jeu une innocente rivalité entre elles et milady Dedlock ; si on eût spéculé là-dessus, on aurait gagné de l'argent ; c'eût été une bonne affaire. Quand je vous disais, monsieur, que j'ai fait une étude approfondie de ma noble clientèle, et que je la remonte comme une horloge suivant mon bon plaisir ! »

La rumeur grandit et s'entête à ne pas quitter la ville ; à cinq heures et demie du soir elle inspire à l'honorable Bob Stables une remarque nouvelle qui éclipse complètement celle qui soutenait sa réputation d'agréable causeur. À savoir : « que bien qu'il eût

toujours reconnu que milady était la femme la mieux pansée de tout le stud, il ne s'était jamais douté qu'elle se dérobat à la course. » Remarque étincelante qui est reçue avec frénésie par les membres du Jockey-Club.

Milady reste encore l'intérêt le plus vif de ces réunions qu'elle a toujours embellies ; l'astre principal du firmament dont elle éclipsait hier encore les plus pures étoiles. « Comment ? qu'est-ce que c'est ? qui donc ça ? quand donc ça ? où donc ça ?... » Ses plus chers amis la vilipendent dans le jargon le plus élégant, de l'accent le plus nouveau, avec la perfection d'une indifférence polie. L'un des traits caractéristiques de ce thème inépuisable, est d'inspirer certaines gens à qui jusque-là on ne croyait nul esprit, et qui ont trouvé à ce sujet de véritables bons mots. William Buffy colporte une de ces piquantes saillies de la table d'hôte où il dîne à la Chambre des Lords, où le chef du parti la fait circuler avec sa tabatière, afin d'empêcher ses hommes de quitter la séance, et où elle produit tant d'effet que l'Orateur, à qui on le glisse à l'oreille par-dessous sa perruque, s'écrie à trois reprises différentes :

« Silence donc au buffet ! » sans obtenir le moindre résultat.

Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que les gens placés sur les confins du grand monde, des gens qui n'ont jamais vu milady et ne la connaissent pas du tout, croient nécessaire à leur réputation de la prendre aussi pour thème de leur conversation, et de la déchiqueter avec le jargon, l'accent, le genre le plus à la mode, l'indifférence polie la plus élégante qui n'en a pas moins de succès dans les régions inférieures des constellations secondaires, quoique ce ne soient plus déjà que des nouvelles de seconde main. Quelle bonne fortune pour un homme de lettres, un savant

ou un artiste, quand il s'en rencontre parmi ces petits revendeurs de vieilles nouveautés, de trouver sur son chemin ces béquilles heureuses pour raviver un peu la marche languissante des neuf sœurs depuis longtemps éreintées et boiteuses !

Et pendant ce temps-là que se passe-t-il au fond de l'hôtel Dedlock ? Sir Leicester a recouvré la parole, bien qu'il s'exprime toujours d'une façon peu distincte et avec une extrême difficulté ; on lui a recommandé le repos et le silence, et on lui a donné quelques grains d'opium pour apaiser ses douleurs ; car la goutte, sa vieille ennemie, le fait horriblement souffrir. Il ne dort pas malgré l'état de somnolence où il paraît plongé ; il a fait approcher son lit de la fenêtre, et regarde la neige qui depuis le matin n'a pas cessé de tomber.

Au moindre bruit qui se fait entendre, il saisit son crayon ; la vieille femme de charge, qui est assise auprès de lui, comprend ce qu'il veut écrire et lui dit à voix basse :

« Non, sir Leicester ; il n'est pas encore revenu ; il était bien tard quand il vous a quitté, cette nuit ; il n'y a pas encore assez longtemps qu'il est parti.

Le baronnet laisse échapper le crayon et reporte ses regards vers la fenêtre jusqu'au moment où, ébloui par la neige qui tourbillonne, il ferme les yeux pour échapper au vertige, et les rouvre quelques instants après. Il est encore de bonne heure ; mais il fait froid, le temps est humide, et il veut que l'appartement de milady soit prêt à la recevoir ; qu'on y fasse de grands feux, et que tous les gens de la maison sachent bien qu'on attend leur maîtresse.

« Je vous en prie, veuillez vous-même à tout cela, » écrit-il sur l'ardoise, et mistress Rouncewell obéit au malade.

Elle a le cœur bien gros, la pauvre femme, « car, dit-elle à son fils qui est en bas dans la salle, j'ai bien peur, mon enfant, que milady ne rentre jamais ici.

— Un triste pressentiment qu'il faut chasser, ma mère.

— Ni à Chesney-Wold non plus, mon fils.

— Pourquoi cela, ma mère ?

— Hier, quand j'ai vu milady, Georges, il m'a semblé voir dans ses traits que le revenant qui la poursuit depuis longtemps avait fini par l'atteindre.

— Allons, chère mère, allons, c'est cette vieille histoire qui vous trotte dans la tête.

— Non, mon enfant, non ; il y a bientôt soixante ans que je suis dans la maison, et jamais je n'ai ressenti de pareilles craintes ; l'ancienne famille des Dedlock va s'éteindre.

— J'espère que non, ma mère.

— Je remercie Dieu d'avoir vécu assez longtemps pour être auprès de sir Leicester pendant cette maladie, et pour le soigner au milieu de son affliction ; car je sais qu'il me préfère à tout autre dans ses moments de souffrance ; mais les pas du revenant ont poursuivi trop longtemps milady ; elle tombera pour ne plus se relever.

— J'espère que vous vous trompez, ma mère.

— Je voudrais te croire, mon enfant ; mais je ne peux pas ; et si mes craintes se réalisent, qui est-ce qui osera lui dire la vérité ?

— Est-ce ici l'appartement de milady, ma mère ?

— Oui, le voici tel qu'elle l'a laissé.

— Je commence à comprendre vos pressentiments et vos craintes, dit le maître d'armes à voix basse, en jetant un regard autour de lui ; quand on voit de si belles pièces si richement meublées, si commodément disposées, et qu'on pense que la personne pour laquelle elles sont préparées est, par un temps pareil, fugitive et sans abri, seule et Dieu sait où ! Ce n'est pas rassurant. »

Il a raison, toute absence fait pressentir l'adieu final ; toute pièce déserte vous murmure ce qu'un jour seront votre chambre et la mienne. Le salon de milady paraît abandonné ; ses vêtements, ses bijoux, les riens qui lui servaient, et qu'on voit çà et là dans le cabinet que M. Bucket fouilla la nuit dernière ; jusqu'à ses glaces habituées à réfléchir son image, tout répand un air de désolation sur ces lieux plus froids et plus sombres par le vide qu'y forme son départ, que mainte cabane dont le toit préserve à peine du vent et de la neige ceux qui s'y trouvent réunis. En vain les domestiques entassent le charbon dans les grilles, et entretiennent la flamme dans le foyer ; il pèse sur ces chambres splendides un nuage sombre que la lumière ne peut pénétrer.

La femme de charge reste avec M. Georges dans l'appartement de milady, jusqu'à ce qu'il soit préparé, et retourne ensuite dans la chambre de sir Leicester, auprès duquel est restée Volumnia, dont le pot de rouge et le collier de perles, d'un si puissant effet dans la petite ville de Bath, ne sont d'aucun soulagement pour le pauvre malade. Miss Dedlock, ne sachant pas de quoi il s'agit, ne trouve rien à dire d'approprié aux circonstances, et, à défaut des paroles qui lui manquent, elle fait de fréquentes allées et venues sur la pointe du pied, elle passe un examen attentif du visage de

son cousin et finit par se dire à voix basse : « Il dort ! » mais à cette remarque superflue sir Leicester écrit d'une main indignée : « Non, je ne dors pas ! »

C'est pourquoi Volumnia quitte sa chaise et la cède à la vieille dame qui reprend sa place à côté du malade ; elle va s'asseoir auprès de la table où elle soupire tristement, tandis que le baronnet regarde toujours tomber la neige en prêtant l'oreille aux pas qu'il attend avec impatience, et que mistress Rouncewell, qui a l'air de s'être détachée d'un vieux cadre pour aider un Dedlock à mourir, entend, au milieu du silence, l'écho de ses propres paroles : « Qui est-ce qui osera lui dire la vérité ? »

Sir Leicester a voulu faire sa toilette et s'est livré aux mains de son valet de chambre. On l'a rendu aussi présentable que possible ; il est soutenu par de nombreux oreillers ; ses cheveux gris sont arrangés comme à l'ordinaire, son linge est dans toute sa fraîcheur, et il est enveloppé d'une magnifique robe de chambre ; il a son lorgnon et sa montre : rien n'y manque. C'est moins peut-être dans l'intérêt de sa dignité que pour l'amour de milady ; il veut qu'elle puisse croire en entrant qu'il est toujours le même et que rien, si ce n'est la goutte, n'a troublé son existence. Les femmes jasant volontiers ; et bien qu'elle soit une Dedlock, Volumnia ne fait pas exception à la règle : aussi le baronnet la garde-t-il auprès de lui pour l'empêcher d'aller jaser ailleurs. Du reste, quoiqu'il soit bien malade, il supporte ses souffrances avec un courage héroïque.

La chère Volumnia, appartenant à la classe de ces beautés sémillantes que le silence expose à toutes les tortures du plus affreux ennui, indique l'approche de ce monstre dévorant par une série de bâillements qu'il lui est impossible de dissimuler.

Comme elle ne connaît pas d'autre moyen pour les réprimer que de se mettre à jaser, elle fait compliment à mistress Rouncewell de son fils ; elle n'a jamais vu de plus belle taille, d'air plus martial, un aussi bel homme en un mot si ce n'est... Chose... un garde du corps, son favori, l'homme de ses rêves, qui fut tué à Waterloo.

Sir Leicester écoute ces éloges avec surprise, et tourne vers mistress Rouncewell un regard si étonné, que la vieille dame croit lui devoir un mot d'explication.

« Miss Dedlock ne parle pas de mon fils aîné, sir Leicester ; mais de celui que j'ai retrouvé, de mon plus jeune qui est enfin revenu.

« Georges, mistress Rouncewell ? Votre fils Georges est de retour ? s'écrie le baronnet.

— Oui, sir Leicester, » répond la femme de charge en s'essuyant les yeux.

Cette découverte imprévue, ce retour inopiné d'une personne que depuis longtemps on croyait morte, ne viennent-ils pas confirmer son espoir ? « On la retrouvera, se dit-il ; on me la ramènera saine et sauve ; il y a quelques heures seulement qu'elle est partie ; et il y avait tant d'années que Georges était perdu ! »

On veut l'empêcher de parler, on le supplie de se taire, mais on ne peut pas l'obtenir ; les paroles se pressent sur ses lèvres, presque inarticulées, il est vrai, mais néanmoins intelligibles.

« Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, mistress Rouncewell ?

— C'est hier seulement que je l'ai retrouvé, sir Leicester, je ne vous croyais pas assez bien pour vous entretenir de pareille chose ; mais je vous l'aurais appris certainement dès que vous auriez été mieux.

— Et où est-il ? » demande le baronnet.

La vieille dame, effrayée de cette infraction aux ordres du docteur, répond qu'il est à Londres.

« À quel endroit ? » dit encore sir Leicester.

Il faut bien avouer qu'il est dans la maison.

« Qu'on le fasse monter, qu'il vienne tout de suite. »

La vieille dame est forcée d'obéir et va chercher son fils ; le baronnet regarde le givre et la neige en écoutant si quelqu'un ne revient pas ; on a jonché la rue d'une couche de paille si épaisse, dans la crainte que le bruit ne lui fasse mal, que la voiture de milady pourrait être à la porte sans qu'on l'eût seulement entendue.

Il est toujours dans la même attitude, lorsque rentre la vieille dame accompagnée de son fils.

« Bonté divine ! c'est bien lui, s'écrie sir Leicester. Georges, vous souvenez-vous encore de moi ?

— Il faudrait que j'eusse une bien pauvre mémoire, sir Leicester, pour vous avoir oublié.

— En vous regardant, Georges Rouncewell, continue le baronnet avec difficulté, je retrouve quelque chose de l'enfant que j'ai connu à Chesney-Wold, et que je me rappelle si bien. »

Il regarde l'ancien militaire jusqu'au moment où ses yeux s'emplissent de larmes, et les détourne alors pour voir si la neige tombe toujours.

« Pardon, sir Leicester, reprend l'ancien sergent ; voudriez-vous me permettre de vous relever un peu ? vous seriez plus à votre aise.

— Volontiers, Georges. »

Le maître d'armes le prend dans ses bras comme un enfant, le remonte doucement dans son lit, et lui tourne le visage un peu plus vers la fenêtre.

« Merci, Georges ; vous joignez à une grande force toute la douceur de votre mère. »

Il lui fait signe de ne pas s'éloigner, et lui demande pourquoi il est resté si longtemps sans donner de ses nouvelles.

« C'est que, voyez-vous, sir Leicester, je n'avais pas de quoi me vanter ; et même à présent, si vous n'étiez pas indisposé, ce qui ne durera pas, je l'espère, je vous demanderais la faveur de rester inconnu. Cela m'épargnerait des explications inutiles, qui ne seraient peut-être pas en ma faveur.

— Mais, vous avez été bon soldat, fidèle à votre drapeau, n'est-ce pas ?

— Quant à cela, sir Leicester, j'ai rempli mon devoir, et n'ai jamais manqué à la consigne ; c'était bien le moins que je pusse faire.

— Vous me retrouvez bien souffrant, Georges, reprend le baronnet dont le regard se fixe avec plaisir sur le visage du maître

d'armes.

— J'en suis profondément affligé, sir Leicester.

— Je n'en doute pas, Georges ; en surcroît de mon ancienne maladie, j'ai été pris subitement d'une attaque assez grave ; comme une paralysie... »

Georges fait un signe respectueux et sympathique ; les années qu'ils ont passées ensemble à Chesney-Wold, à une époque où l'un était presque un enfant et l'autre encore un jeune homme, se dressent devant eux et les attendrissent l'un et l'autre.

Sir Leicester évidemment a quelque chose à dire, et fait un effort pour se relever davantage ; le maître d'armes le prend de nouveau dans ses bras, et le met dans la position qu'il désire.

« Merci, Georges, vous me devinez à merveille ; vous m'êtes un autre moi-même. Vous rappelez-vous qu'autrefois vous portiez mon fusil de rechange quand vous étiez enfant et que j'allais à la chasse ? Je vous reconnais bien. Au milieu des circonstances étranges où je me trouve, je ne vous en reconnais pas moins, comme si c'était hier. »

Le sergent a posé sur son épaule le bras de sir Leicester, et le baronnet l'y laisse longtemps appuyé, avant de songer à le retirer.

« Je voulais ajouter, relativement à cette attaque, reprend sir Leicester, qu'elle s'est malheureusement produite en même temps qu'un léger malentendu entre moi et milady ; je ne veux pas dire qu'il y ait eu entre nous la moindre discussion, au contraire ; c'est tout simplement à propos d'une circonstance peu importante qu'elle a cru devoir faire ce petit voyage, et cela me prive de l'avoir auprès de moi ; mais j'ai la certitude qu'elle va

bientôt revenir ; entendez-vous ce que je dis, Volumnia ? je ne prononce pas les mots aussi facilement que je voudrais. »

Volumnia l'entend à merveille ; et à vrai dire il s'exprime beaucoup plus distinctement qu'on ne l'aurait cru possible quelques instants auparavant ; sa figure trahit l'effort qu'il fait pour être intelligible, et l'importance du but qu'il veut atteindre peut seule lui faire vaincre la difficulté qu'il éprouve.

« C'est pourquoi, Volumnia, poursuit-il, je déclare devant vous, ainsi qu'en présence de mistress Rouncewell, mon ancienne femme de charge et mon amie, dont la loyauté ne pourrait être mise en question, et en présence de son fils Georges, qui paraît à mes yeux comme un souvenir de ma jeunesse, et du temps que j'ai passé avec lui dans le château de mes ancêtres, je déclare solennellement, afin que vous puissiez en témoigner, dans le cas où je viendrais à mourir, ou à perdre complètement la faculté de m'exprimer, je déclare, dis-je, que milady et moi nous sommes ensemble dans les meilleurs termes ; qu'elle ne m'a jamais donné le moindre sujet de plainte ; que j'ai toujours eu pour elle l'affection la plus vive, la plus profonde ; et que je la lui conserve dans toute sa puissance ; dites-le bien à tout le monde et surtout à elle-même. Si vous alliez altérer mes paroles ou en diminuer la force, ce serait de votre part envers moi une trahison préméditée. »

Volumnia promet d'une voix tremblante d'accomplir à la lettre les instructions qu'il leur donne.

« Milady est dans une position trop élevée ; elle est trop belle, continue le baronnet, trop supérieure sous tous les rapports, à la plus accomplie des femmes qui l'entourent, pour n'avoir pas

des envieux et des ennemis ; qu'ils sachent donc, ainsi que je vous le déclare, qu'étant sain d'esprit, possédant toute ma mémoire, tout mon jugement, je ne révoque rien des dispositions que j'ai prises en sa faveur ; que je ne retranche rien à la part que je me suis plu à lui donner ; et que, tout en me sentant la faculté et le pouvoir de le faire, si tel était mon bon plaisir, je n'abroge aucun des actes que j'ai passés pour assurer sa fortune et son bonheur. »

Le tour pompeux qu'il a toujours donné à ses paroles a pu faire sourire autrefois ; mais à cette heure il y a dans cette pompe même quelque chose de sérieux et de touchant. L'ardeur qui l'anime, la généreuse protection dont il couvre celle qu'il aime, oubliant sa douleur et faisant taire son orgueil offensé pour ne songer qu'à elle, sont la preuve d'un grand cœur aussi loyal que sensible ; vertu éclatante, également digne de nos éloges soit qu'elle se rencontre chez le mieux né des gentilshommes, ou chez le dernier des artisans.

Épuisé par cet effort, le baronnet ferme les yeux et laisse retomber sa tête sur l'oreiller ; mais une minute s'est à peine écoulée, qu'il reporte ses regards vers la fenêtre et recommence à écouter le moindre bruit. Les petits services rendus par Georges, et acceptés par le baronnet, ont fait du sergent un familier maintenant nécessaire ; c'est une chose bien entendue, sans qu'on ait eu besoin de le dire. Le troupier se tient seulement un pas ou deux en arrière, pour se dissimuler et monte la garde derrière la chaise de sa mère.

Le jour commence à décliner ; le brouillard et le givre, qui ont remplacé la neige, s'épaississent peu à peu, et la flamme du foyer jette une clarté plus vive ; l'ombre s'étend, le gaz s'allume, et les

petites lampes qui s'obstinent à brûler sur ce noble terrain avec une huile figée, moitié gelée, moitié liquide, jettent des lueurs intermittentes, clignent et meurent comme des poissons enflammés sortis de leur élément. Le beau monde qui est venu faire rouler ses voitures sur la paille étendue devant la porte, et tirer la sonnette pour demander des nouvelles du baronnet, rentre chez soi, s'habille pour le dîner, et jase de la manière la plus agréable sur le compte de cette chère milady.

Sir Leicester va plus mal ; il est très-agité et souffre horriblement ; Volumnia, qui est prédestinée à faire toujours quelque chose d'agaçant pour les autres, allume une bougie qu'on la prie d'éteindre aussitôt, parce qu'il ne fait pas assez nuit. Elle renouvelle sa tentative ; sir Leicester lui dit encore de souffler sa bougie ; la nuit ne sera pourtant pas plus profonde qu'elle ne l'est à présent ; mistress Rouncewell devine la première qu'il veut se faire illusion et se persuader qu'il est encore de bonne heure.

« Sir Leicester, mon très-cher et très-honoré maître, lui dit-elle à demi-voix, permettez que, pour votre bien, je prenne la liberté de vous supplier de ne pas rester ainsi dans les ténèbres, qui ajouterait à ce que l'attente a de pénible ; laissez-moi tirer les rideaux et allumer les bougies ; l'horloge n'en marchera pas plus lentement, et milady n'en arrivera pas plus tard.

— Je le sais, mistress Rouncewell ; mais je suis si faible ; et il y a si longtemps que M. Bucket est parti.

— Non, sir Leicester ; il n'y a pas encore vingt-quatre heures.

— Mais c'est bien long vingt-quatre heures ; oh ! oui, bien long ! » répond-il avec un sanglot qui brise le cœur de la vieille dame.

Ce n'est pas le moment d'apporter de la lumière ; elle le comprend ; les larmes du maître sont trop sacrées pour être vues même par sa vieille femme de charge ; aussi va-t-elle se rasseoir en silence et dans l'ombre ; puis elle se lève doucement, attise le feu, s'approche de la fenêtre, et regarde au dehors. Sir Leicester recouvre enfin son empire sur lui-même et l'appelle. « Vous avez raison, lui dit-il ; cela n'aggrave pas les choses d'en convenir ; il est tard et ils ne sont pas revenus ; allumez les bougies, mistress Rouncewell » Et son oreille est d'autant plus attentive, qu'il ne sait plus le temps qu'il fait au dehors. Mais quel que soit son abattement, on observe que son front s'éclaircit toutes les fois qu'on fait naître l'occasion d'aller voir si le feu va bien dans l'appartement de milady et si tout est préparé pour son retour ; si pauvre que soit le prétexte qu'on lui donne alors, ces soins qui prouvent qu'elle est toujours attendue soutiennent son espérance.

Minuit arrive ; et rien encore. Les voitures sont rares dans cette rue peu fréquentée ; le soir, aucun bruit ne se fait entendre dans le voisinage de l'hôtel, à moins qu'un ivrogne nomade, s'égarant dans cette zone glaciale, ne vienne à beugler en longeant les murailles. Mais cette nuit d'hiver est si calme qu'on éprouve, en prêtant l'oreille au milieu de ce profond silence, la même sensation qu'à plonger ses yeux dans les ténèbres ; si par hasard un son lointain arrive jusqu'à celui qui écoute, il produit l'effet de l'éclair dans la nuit ; et le silence, un moment troublé, redevient plus morne et plus triste qu'auparavant.

On a envoyé tous les domestiques se coucher ; mistress Rouncewell et M. Georges restent seuls dans la chambre du baronnet. La nuit se traîne lentement, on dirait qu'elle s'arrête dans son

cours. Entre deux et trois heures, sir Leicester veut absolument savoir le temps qu'il fait ; M. Georges, qui va régulièrement toutes les demi-heures surveiller le feu de milady, étend sa ronde jusqu'à la porte de la rue et revient avec le rapport le plus satisfaisant qu'il puisse imaginer à propos de la plus affreuse des nuits ; le grésil tombe toujours ; même sur le trottoir, on enfonce jusqu'à la cheville dans une neige fondue mêlée de verglas.

Volumnia est dans sa chambre, une toute petite pièce écartée dans le corridor au bout de l'escalier, à gauche en tournant le coin du palier où s'arrêtent les dorures et les sculptures ; une chambre de parent pauvre, ornée d'un avorton de portrait de sir Leicester relégué là pour ses crimes, et donnant sur une cour plantée d'arbustes desséchés qui ressemblent à des spécimens de thé noir fossile. Volumnia est en proie à mille terreurs ; elle se demande avec effroi ce qui adviendrait de son petit revenu, si le malheur voulait qu'il arrivât quelque chose à sir Leicester ; désignant par ces mots la seule chose qui l'occupe, et la dernière qui puisse arriver à un baronnet quelconque.

Ces terreurs ont pour effet d'empêcher Volumnia de se mettre au lit, ou de rester au coin de son feu ; et de la pousser, enveloppée dans son manteau, et la tête couverte d'un châle, à parcourir la maison comme un fantôme ; surtout à visiter l'appartement élégant et bien chauffé de milady. Or, comme la solitude n'est pas tolérable en pareille circonstance, Volumnia est suivie de sa femme de chambre qu'elle a réveillée tout exprès pour cette promenade nocturne qui n'a rien de fort agréable. Aussi, grelottant et bâillant, contrariée plus que jamais d'être placée chez une cousine sans fortune, elle qui s'était promis de ne jamais servir

moins de dix mille livres de rentes, elle en éprouve un surcroît de mauvaise humeur qui ne rend pas sa physionomie plus aimable.

Cependant les visites périodiques de M. Georges rassurent un peu la maîtresse et la servante et leur rendent cette veillée moins pénible. Dès qu'elles entendent le pas de l'ancien sergent, elles se drapent dans leurs châles et se préparent à le recevoir.

« Comment va maintenant sir Leicester, monsieur Georges ? demande Volumnia en ajustant son capuchon.

— Toujours la même chose, miss ; il est bien bas ; il a même du délire par instants.

— M'a-t-il demandée ?

— Je ne crois pas, miss ; du moins je ne l'ai pas entendu.

— Il fait un temps épouvantable, monsieur Georges.

— Oui, miss ; ne seriez-vous pas mieux dans votre lit ?

— Certainement que mademoiselle y serait beaucoup mieux, » ajoute aigrement la servante.

Mais Volumnia répond que la chose est impossible ; on peut la demander, avoir besoin d'elle d'un moment à l'autre ; elle ne se pardonnerait jamais de n'être pas là, si quelque chose arrivait ; elle refuse d'expliquer à la servante, qui en fait l'observation, pourquoi, voulant être là, elle persiste à rester chez milady plutôt que de retourner dans sa chambre qui est plus près de celle de sir Leicester ; et déclare formellement qu'elle n'abandonnera pas son poste.

Mais lorsque quatre heures ont sonné, la constance de Volumnia faiblit, ou plutôt miss Dedlock envisage la question sous un autre point de vue ; son devoir exige qu'elle retrempe ses forces pour le jour qui va suivre ; on aura très-certainement besoin d'elle ; et pour être à son poste demain matin, il faut, quant à présent, qu'elle se résigne à le quitter. Aussi lorsque M. Georges reparaît, et lui dit de nouveau : « Ne seriez-vous pas mieux dans votre lit, miss Dedlock ? » Elle répond à sa femme de chambre, qui appuie cette motion plus aigrement que jamais : « Eh bien ! emmenez-moi, et faites de moi ce que vous voudrez. »

M. Georges croit convenable de lui offrir le bras jusqu'à la porte de sa chambre, et reprend ensuite la ronde qu'il avait commencée.

Le temps est toujours aussi affreux ; des corniches, des piliers, du perron jusqu'au toit dégoutte la neige fondue qui ruisselle le long des murs ; elle rampe, comme pour s'y abriter, sous le linteau de la grande porte ; elle s'insinue dans les rainures des fenêtres, dans les plus petites crevasses, d'où bientôt elle s'écoule ; et sur le toit, sur le vitrage de l'escalier, même à travers ce vitrage, elle tombe : drip, drip, drip, avec la régularité des pas du spectre sur le promenoir du revenant.

M. Georges, à qui cette vaste demeure rappelle Chesney-Wold et son enfance, remonte lentement l'escalier en regardant autour de lui ; il pense à tout ce qui lui est arrivé depuis quelques jours ; à ce vieillard assassiné dont l'image est si vivante dans sa mémoire ; à celle qui a disparu et dont il retrouve les traces récentes à chaque pas qu'il fait dans l'hôtel ; au maître de cette maison et aux paroles de sa mère : « Qui donc osera lui dire la vérité ? » Il regarde çà et là, prêt à mettre la main sur le premier objet dou-

teux qu'il croira découvrir ; mais rien dans l'ombre qu'il traverse, rien que le vide et le silence.

« Tout est prêt, n'est-ce pas, Georges ? le feu va toujours bien ? »

— Parfaitement, sir Leicester.

— Et pas de nouvelles ? »

Le sergent secoue la tête.

« Pas de lettre oubliée par mégarde ? »

Il sait bien que la chose est impossible, et repose sa joue sur l'oreiller sans attendre de réponse.

Georges continue de le veiller pendant les dernières heures de cette longue nuit d'hiver ; attentif à ses moindres gestes, il le soulève, le place dans une meilleure position ; et comprenant sa pensée, il éteint les bougies, tire les rideaux et rouvre les volets dès que la nuit commence à se dissiper. Le jour paraît enfin ; un jour pâle, indécis, glacé comme un fantôme, il se fait précéder d'une lueur livide et semble dire : « Regardez ce que je vous apporte, vous qui veillez ici. Qui de vous osera lui dire la vérité ? »

(Note du traducteur.)

59

Il était trois heures du matin quand nous nous retrouvâmes au milieu des rues de Londres. Nous étions retenus par des chemins beaucoup plus mauvais qu'à notre départ : le givre et la neige

n'avaient pas cessé depuis la veille ; mais l'énergie de mon compagnon ne s'était pas démentie un seul instant et nous avait été d'un secours immense. Les chevaux s'arrêtaient épuisés, à mi-côte, en montant les collines ; ils avaient eu de véritables torrents à traverser sur la route, et glissant dans la neige, ils étaient tombés plus d'une fois en s'embarrassant dans leurs traits. M. Bucket et sa petite lanterne s'étaient toujours trouvés là ; et quand le mauvais pas avait été franchi ou l'accident réparé, j'avais toujours entendu sa voix calme dire aux postillons : « En route, mes amis, en route ! »

Je ne m'expliquais pas la confiance ou plutôt la certitude qu'il semblait avoir pendant cette dernière partie de notre voyage ; pas un moment d'hésitation, pas une minute d'arrêt, même pour adresser une question ; un mot recueilli çà et là en toute hâte paraissait lui suffire ; et c'est ainsi qu'entre trois et quatre heures nous arrivâmes à Islington.

Il est inutile de dire tout ce que je souffrais en pensant que nous nous éloignions de plus en plus de ma pauvre mère ; j'essayais de me persuader que nous avions raison de suivre la femme du briquetier, et j'espérais que le résultat de notre poursuite serait heureux ; mais l'incertitude me torturait ; je cherchais vainement à comprendre l'utilité de cette démarche ; à quoi nous servirait d'avoir trouvé Jenny ? qu'arriverait-il ensuite ? et cela compenserait-il la perte de temps que nous occasionnerait cette recherche ? Telles étaient les questions que je ne cessais de me poser, lorsque nous nous arrêtâmes devant une place de fiacres. M. Bucket paya nos postillons qui étaient couverts de boue comme si on les eût traînés sur la route ; et leur indiquant brièvement où ils devaient conduire le phaéton, il m'en fit descendre et

me porta dans une voiture de louage qu'il venait de choisir parmi les autres.

« Comme vous êtes mouillée, » me dit-il en me prenant dans ses bras. Je ne m'en étais pas aperçue ; la neige avait pénétré dans la voiture ; d'ailleurs j'avais été forcée de descendre deux ou trois fois lorsqu'un cheval était tombé, et le givre fondu avait transpercé mes vêtements. Je lui répondis que ce n'était rien ; qu'il ne fallait pas s'en occuper ; mais le cocher n'en persista pas moins à courir à son écurie d'où il revint avec une brassée de paille sèche dont ils m'entourèrent les pieds, qu'elle eut bientôt réchauffés. « Maintenant, chère demoiselle, me dit M. Bucket en mettant la tête au vasistas après avoir fermé la portière, nous allons à la recherche de cette femme ; cela sera peut-être un peu long ; ne vous en inquiétez pas ; soyez bien persuadée que j'ai un motif pour agir comme je le fais. »

Je ne me doutais guère de ce motif, et j'étais loin de penser que je regretterais bientôt de trop bien comprendre le sens de ses paroles ; je lui répondis néanmoins qu'il avait toute ma confiance.

« Vous pouvez me la donner sans crainte, me dit-il ; et d'ailleurs si vous m'accordez la moitié de celle que j'ai en vous, après tout ce que je viens de vous voir faire, c'est plus que suffisant. Bonté divine ! pas embarrassante le moins du monde ; je n'ai jamais vu de jeune fille, quelle que soit la classe de la société à laquelle elle appartînt, se conduire comme vous l'avez fait depuis l'instant où je suis allé vous réveiller ; vous êtes vraiment exemplaire, ajouta M. Bucket avec chaleur, vraiment exemplaire. »

Je lui dis que je me félicitais de n'avoir pas été pour lui une cause d'embarras et que j'espérais qu'il en serait de même jusqu'à la fin.

« Quand une jeune fille est aussi courageuse qu'elle est douce, reprit-il, c'est tout ce que je demande et beaucoup plus que je n'espère ; elle devient alors une véritable reine et c'est précisément ce que vous êtes, chère demoiselle. »

En disant ces paroles encourageantes, il monta sur le siège et nous partîmes aussitôt. Où allions-nous ? Je ne le savais pas alors et ne l'ai jamais su depuis ; nous avions l'air de rechercher les rues les plus étroites et les plus affreuses de Londres. De temps en temps nous débouchions dans une rue plus large et nous nous arrêtions devant quelque maison mieux éclairée et plus grande que les autres, où M. Bucket s'entretenait avec plusieurs personnes ; quelquefois il descendait au coin d'une rue ou à côté d'une porte voûtée, montrait la lumière de sa lanterne, qui en attirait de semblables du fond des ténèbres, comme ces nuées d'insectes qui aiment à venir se grouper autour de la flamme ; et une nouvelle consultation avait lieu. Le cercle de nos recherches se rétrécissait peu à peu ; de simples agents de police pouvaient maintenant dire à M. Bucket ce qu'il voulait savoir et lui indiquer où il devait aller.

« Miss Summerson, me dit-il enfin, après avoir causé assez longtemps avec l'un d'eux, rassurez-vous, nous avons découvert la trace de la personne que nous cherchons ; j'espère vous inspirer assez de confiance pour n'avoir pas besoin de vous en dire davantage et pour que vous consentiez à descendre et à marcher un peu, surtout si j'ajoute que cela pourra nous être utile. »

Je sortis de la voiture immédiatement et je pris le bras de M. Bucket.

« Il n'est pas facile de vous suivre, me dit-il ; calmez-vous, chère demoiselle, ne vous pressez pas tant.

— Ne sommes-nous pas dans Holborn ? lui demandai-je.

— Oui, répondit-il ; connaissez-vous la rue où nous allons entrer ?

— On dirait Chancery-Lane.

— Précisément, chère demoiselle. »

Nous y entrâmes, et tandis que nous longions ses murailles, les pieds dans la neige à demi fondue, l'horloge sonna cinq heures et demie ; nous marchions en silence, pressant le pas autant que possible, lorsque nous rencontrâmes sur l'étroit pavé un gentleman enveloppé d'un manteau et qui se détourna pour nous laisser passer ; j'entendis au même instant un cri de surprise et mon nom que prononçait M. Woodcourt dont je reconnus la voix.

Je m'attendais si peu à cette rencontre, et l'émotion que j'en éprouvai fut si vive, en le retrouvant après cette course fiévreuse et au milieu de la nuit, que je ne pus retenir mes larmes. C'était comme si j'avais entendu sa voix en pays étranger.

« Miss Summerson, vous dehors à cette heure et par un temps pareil ! »

Il savait par M. Jarndyce qu'on était venu me chercher pour une affaire importante et s'empressa de nous le dire pour nous dispenser de toute explication. Je répondis que nous venions de

descendre de voiture et que nous allions... je fus obligé de regarder celui qui me conduisait.

« Nous allons dans la rue voisine, répondit mon guide. Je suis l'inspecteur Bucket. »

M. Woodcourt, sans vouloir écouter mes remontrances, avait ôté son manteau et me le posait sur les épaules.

« Une bonne idée, reprit M. Bucket en l'aidant à me l'attacher, une excellente idée.

— Puis-je aller avec vous ? demanda M. Woodcourt.

— Certainement ! » s'écria M. Bucket.

Et ils me placèrent entre eux, enveloppée du manteau.

« Je viens de quitter Richard, me dit M. Woodcourt ; j'ai passé la nuit auprès de lui.

— Est-ce qu'il est malade ?

— Non, mais il n'est pas bien portant ; vous savez comme il est tourmenté, abattu par moments ; hier au soir il était plus accablé que jamais. Éva me fit demander ; j'étais sorti, je trouvai son billet en rentrant et je courus aussitôt chez eux ; il était à peu près dix heures. Richard se mit à causer, s'anima peu à peu ; et comme cette chère Éva, dans sa joie de le voir ainsi, m'attribua le mieux qu'il éprouvait, je suis resté auprès de lui jusqu'à ce qu'il fût complètement endormi ; j'espère qu'Éva ne dort pas moins profondément. »

Pouvais-je séparer dans mon esprit l'affection et les soins dont il les entourait, la confiance qu'il leur avait inspirée, les consola-

tions qu'il donnait à ma chère fille, de la promesse qu'il m'avait faite ? et n'aurait-il pas fallu que je fusse bien ingrate pour oublier ces paroles qu'il m'avait dites à son retour, lorsque, tout ému de l'altération de mon visage, il m'avait répondu en me parlant de Richard : « Je l'accepte comme un dépôt sacré. »

« Monsieur Woodcourt, lui dit M. Bucket au moment où nous quitions Chancery-Lane pour entrer dans une rue fort étroite, nous avons affaire chez un papetier qui demeure ici, un certain M. Snagsby... Mais vous le connaissez bien, ajouta-t-il ; un coup d'œil lui avait suffi pour le deviner immédiatement.

— Je le connais un peu, répondit M. Woodcourt, je suis même allé chez lui.

— Vraiment, monsieur ? Voudriez-vous avoir la bonté, continua-t-il, de rester un instant avec miss Summerson ; j'ai un mot à dire à ce papetier. »

Le dernier agent de police à qui M. Bucket avait parlé nous avait suivis en silence et se trouvait derrière nous ; je ne m'en étais pas aperçue et ne m'en serais pas doutée, si à l'observation que je fis sur des pleurs que je croyais entendre, il ne m'avait répondu :

« Ne vous effrayez pas, mademoiselle ; c'est la servante de M. Snagsby.

— La pauvre fille est sujette à de certains accès, ajouta M. Bucket ; celui de cette nuit est plus violent que les autres, et c'est bien fâcheux dans la circonstance où nous sommes, car j'ai besoin d'un renseignement qu'elle seule pourrait me donner ; il faut

absolument que d'une façon ou de l'autre on lui fasse retrouver la raison.

— Après tout, ce n'est pas un si grand mal, reprit l'agent de police ; sans l'accès qu'elle a maintenant, ils seraient encore au lit chez le papetier, mais son accès lui a duré presque toute la nuit.

— C'est vrai, répondit M. Bucket. Ma lanterne n'a plus de bougie ; faites briller la vôtre un instant. »

L'agent obéit ; son inspecteur, entouré du cercle lumineux projeté par la lanterne, se dirigea vers la maison d'où partaient les cris et frappa à la porte ; on lui ouvrit, et il entra nous laissant dans la rue.

« Miss Summerson, me dit M. Woodcourt, si je puis rester auprès de vous sans devenir importun, permettez-moi de le faire.

— Vous êtes bien bon, j'accepte, lui répondis-je ; vous sauriez déjà ce qui nous occupe si cette affaire ne concernait que moi ; mais c'est le secret d'un autre. »

Un instant après, le cercle lumineux brilla de nouveau et M. Bucket s'avança vers nous d'un air empressé : « Veuillez entrer, me dit-il, et vous asseoir auprès du feu. Monsieur Woodcourt, si je ne me trompe, vous êtes médecin : voudriez-vous examiner cette fille et voir si on peut lui donner quelque chose qui la fasse sortir de l'état où elle est ? On lui a remis une lettre qu'il me faut absolument ; je ne la trouve pas dans sa boîte ; elle doit l'avoir dans sa poche ; mais la malheureuse est tellement repliée sur elle-même, qu'il est difficile de la toucher sans lui faire mal. »

Nous entrâmes tous les trois dans la maison, où l'air était épais et étouffant en dépit du froid qu'il faisait au dehors. Der-

rière la porte d'entrée se tenait un petit homme effrayé, dont la figure annonçait la tristesse et qui me parut d'un caractère doux et poli.

« En bas, s'il vous plaît, monsieur Bucket, dit-il ; cette dame voudra bien nous pardonner de la recevoir dans la cuisine ; c'est la pièce qui nous sert de salon dans la semaine. Le cabinet qui est par derrière est la chambre de la bonne ; elle y est en ce moment, la pauvre créature, et s'y débat d'une manière épouvantable. »

Nous descendîmes, suivis de M. Snagsby ; car j'appris bientôt que ce petit homme était le papetier lui-même. Auprès du feu de la cuisine était Mme Snagsby, les yeux rouges et la figure sévère.

« Ma petite femme, lui dit son mari en entrant, suspendons une minute les... pour dire le mot et parler sans détour, les hostilités, cher trésor ; et permets que je te présente l'inspecteur Bucket, M. Woodcourt et cette dame. »

Mistress Snagsby tourna vers nous la tête d'un air fort étonné, ce qui était assez naturel, et fixa sur moi des regards peu bienveillants.

« Ma petite femme, continua le papetier en s'asseyant au coin de la porte, comme s'il avait pris, en recevant des étrangers, une liberté qui ne lui fût pas permise ; ma petite femme, tu vas sans doute me demander pourquoi l'inspecteur Bucket, M. Woodcourt et cette dame viennent chez nous à l'heure qu'il est ; mais je n'en sais rien, absolument rien, chère amie ; on voudrait me le dire, que, dans l'état où je suis, je ne le comprendrais peut-être pas : j'aime autant ne pas le savoir. »

Il avait l'air si malheureux, et l'on me recevait d'une manière si peu encourageante, que j'allais offrir des excuses à la maîtresse de la maison, quand M. Bucket prit lui-même la parole.

« Monsieur Snagsby, dit-il, ce qu'il y aurait de plus pressé pour le moment serait de conduire M. Woodcourt auprès de votre pauvre Guster.

— Ma Guster ! s'écria le papetier. Ah ! monsieur Bucket ! encore un témoignage qu'on va mettre à ma charge.

— Vous tiendrez la chandelle, poursuivit l'officier de police sans rétracter ses paroles ; vous tiendrez cette fille elle-même, si la chose est nécessaire ; en un mot vous vous rendrez utile, car il n'y a personne au monde de plus obligeant que vous, monsieur Snagsby. Vous avez tant d'urbanité, de douceur, et une âme si compatissante ! Monsieur Woodcourt, ayez la bonté de voir cette malheureuse ; et si vous pouvez vous procurer cette lettre, veuillez me l'apporter immédiatement. »

Dès qu'ils furent sortis de la cuisine, M. Bucket me fit asseoir au coin du feu et me pria de défaire mes souliers, que, tout en causant, il dressa contre le garde-cendres pour les faire sécher.

« Ne vous troublez pas, chère demoiselle, des regards peu hospitaliers que Mme Snagsby vous adresse, me dit-il ; cette chère dame est sous l'empire d'une erreur qu'elle reconnaîtra bientôt, et qu'une femme comme elle, habituée à réfléchir sérieusement et à n'avoir que d'excellentes pensées, regrettera, je n'en doute pas, dès que je lui aurai prouvé qu'elle se trompe. »

Il se leva ; et tenant à la main son chapeau et son plaid horriblement mouillés, transpercé lui-même jusqu'à la moelle, il tour-

na le dos au feu, et s'adressant à Mme Snagsby :

« La première chose que j'aie à vous dire, à vous qui possédez assez de charmes... « Croyez-moi, si tous ces attraits, etc... » Vous connaissez la chanson, car vous n'ignorez rien de ce qu'on sait dans la bonne société... À vous donc qui possédez assez de charmes pour qu'ils puissent vous donner confiance en vous-même, je n'ai qu'à vous rappeler ce que vous avez fait jusqu'à présent. »

Mistress Snagsby, que ces paroles effrayèrent, se radoucît un peu et balbutia quelques mots pour demander ce que M. Bucket voulait dire.

« Ce que je veux dire ? répéta-t-il en prêtant une oreille attentive à ce qui se passait dans l'autre chambre relativement à la lettre, dont j'entrevois maintenant toute l'importance ; je vais vous l'expliquer, madame. Allez voir jouer Othello ; c'est la tragédie qui vous convient. »

Mme Snagsby demanda pourquoi.

« Parce que vous en viendrez là si vous n'y faites pas attention, répondit M. Bucket. À présent même votre esprit n'est pas libre ; cette jeune dame vous préoccupe. Faut-il vous dire qui elle est ? Voyons ! vous êtes ce qu'on appelle une femme d'intelligence, vous me connaissez ; vous vous rappelez où vous m'avez rencontré la dernière fois que nous nous sommes vus, et de quoi il s'agissait. Eh bien ! cette jeune lady dont on parlait, vous la voyez devant vous. »

Mistress Snagsby parut comprendre beaucoup mieux que moi l'allusion qu'on faisait à ma personne.

« Dur-à-cuire, comme vous le nommiez, ou plutôt Jo, était dans cette affaire, ainsi que Nemo, le copiste : quant à votre excellent mari, il n'en savait là-dessus pas plus que votre grand-père ; il s'y trouvait mêlé seulement par feu M. Tulkinghorn, sa meilleure pratique. Il n'y avait plus dans l'affaire que ces gens dont vous avez vu s'échauffer la bile mal à propos là-bas ; voilà tout. Et une épouse douée de vos charmes ferme les yeux à la lumière, ses yeux brillants, dirai-je, et s'en va frapper contre un mur son front si délicat ! J'en suis honteux pour vous ! (Pendant ce temps-là, j'espérais que M. Woodcourt aurait mis la main sur cette lettre.) »

Mistress Snagsby secoua la tête et porta son mouchoir à ses yeux.

« Et ce n'est pas tout, poursuivit M. Bucket en s'animant. Voyez ce qui en résulte : Une autre personne également mêlée à cette affaire, une femme dans un état misérable, vient ici cette nuit pour parler à votre servante ; elle lui remet un papier (je donnerais cent guinées pour l'avoir). Que faites-vous, mistress Snagsby ? Vous vous cachez pour les guetter, et vous fondez tout à coup sur votre servante, sachant bien à quelle maladie elle est sujette, et combien il faut peu de chose pour lui donner un accès ; vous vous montrez donc subitement et vous la traitez avec tant de dureté, que la pauvre fille tombe en convulsions et perd la tête au moment où la vie d'une personne dépend de ce qu'elle doit dire ! »

Il prononça ces paroles d'une manière tellement significative que je croisai les mains et que je vis tourner tous les objets qui se trouvaient dans la cuisine ; mais ce vertige ne dura qu'un instant.

M. Woodcourt sortit de la chambre de Guster, remit un papier à M. Bucket et retourna près de la malade.

« Maintenant, reprit l'officier de police en jetant un coup d'œil rapide sur la lettre, maintenant, mistress Snagsby, la seule réparation que vous puissiez faire et que je vous demande, c'est de me permettre de dire un mot en particulier à cette jeune dame ; et si vous pouvez aider M. Woodcourt à rappeler à elle la pauvre Guster, je vous saurai un gré infini de vous y employer immédiatement. »

En un clin d'œil elle fut sortie de la cuisine, et M. Bucket eut fermé la porte.

« Chère demoiselle, me dit-il, vous êtes bien sûre de vous-même ?

— Complètement, répondis-je.

— Quelle est cette écriture ? »

C'était celle de ma mère ; quelques lignes au crayon sur un chiffon de papier déchiré, taché, plié grossièrement en forme de lettre, et qui portait mon adresse.

« Vous savez qui a écrit ces lignes ? me dit M. Bucket. Si vous vous sentez assez forte pour me les lire, faites-le, je vous prie, sans en passer un mot. »

Ce billet avait été tracé à différentes reprises, et contenait les lignes suivantes :

« Je suis venue au cottage dans un double but : je voulais voir encore une fois celle qui m'est si chère... seulement la voir ; je ne lui aurais pas parlé ; je ne lui aurais même pas fait connaître que

j'étais si près d'elle. ; puis je voulais éluder les poursuites et faire perdre mes traces. Ne blâmez pas Jenny pour l'aide qu'elle m'a donnée ; elle ne l'a fait, pauvre femme, qu'après avoir reçu de ma part l'assurance la plus formelle que c'était pour le bien du cher ange. Vous vous rappelez le petit enfant qu'elle a perdu ? J'ai acheté le consentement des hommes ; mais elle, elle a donné le sien librement. »

— « Je suis venue, » dit M. Bucket. Elle a écrit ces lignes pendant qu'elle se trouvait là-bas. C'est bien cela ; je ne m'étais pas trompé. »

L'autre partie du billet avait été écrite plus tard ; elle était ainsi conçue :

« J'ai marché longtemps ; je suis allée bien loin, et je sens que je vais mourir. Ces rues !... Je n'ai pas d'autre pensée que la mort. Quand je suis partie, j'en avais de plus coupables. J'ai été sauvée du suicide, et je n'ajouterai pas ce crime à tout le reste. Le froid, la neige et la fatigue sont des causes de mort bien suffisantes pour expliquer la mienne ; mais ce n'est pas cela qui me fait mourir, bien que je souffre et que je sois épuisée. Il est juste que toutes les choses qui m'ont soutenue jusqu'à présent m'abandonnent à la fois, et que je sois tuée par le remords et la terreur. »

— Courage, » me dit M. Bucket.

Les quelques mots qui me restaient à lire dataient d'un autre moment ; et, selon toute apparence, ma mère les avait tracés dans l'obscurité.

« J'ai tout fait pour qu'on ne puisse plus me retrouver ; on m'oubliera bien vite, et je serai pour lui un moins grand sujet de honte. Je n'ai rien sur moi qui puisse me faire reconnaître ; je vais donner ce papier à quelqu'un, et tout sera fini. J'ai souvent pensé à l'endroit où je vais me reposer une dernière fois, si du moins je peux me traîner jusque-là. Adieu et pardon. »

M. Bucket me soutint dans ses bras et me posa doucement sur ma chaise.

« Du courage, me dit-il, et ne m'accusez pas d'abuser de votre courage, chère demoiselle ; mais dès que vous en aurez la force, remettez vos souliers et tenez-vous prête à partir. »

Je fis ce qu'il demandait ; mais il me laissa longtemps seule à prier pour ma malheureuse mère. Il était allé retrouver cette pauvre fille auprès de laquelle était toujours le docteur. À la fin celui-ci rentra dans la cuisine avec M. Bucket, en disant que le seul moyen d'obtenir de la malade ce qu'on voulait savoir, était de lui parler avec une extrême douceur. Elle était maintenant assez bien pour répondre ; mais il fallait ne pas l'effrayer pour qu'elle pût rassembler ses souvenirs.

« Comment ce papier lui a-t-il été remis ? Que lui a dit la personne qui le lui a donné, et où allait cette personne ? Voilà ce qu'il nous faudrait savoir, » me dit M. Bucket.

M'efforçant de recouvrer mon sang-froid et de bien me pénétrer de ces questions, j'allai trouver la malade. M. Woodcourt voulait rester à l'écart ; mais, à ma prière, il nous suivit dans la chambre de la malade. La pauvre fille était assise par terre où on l'avait déposée lors de son terrible accès. Elle n'était pas jolie et avait l'air faible et misérable ; toutefois sa figure, douce et plain-

tive, exprimait la bonté. Je m'agenouillai à côté d'elle et j'attirai sa tête sur mon épaule ; elle me passa l'un de ses bras autour du cou et se mit à fondre en larmes.

« Guster, lui dis-je en appuyant mon front contre le sien, car je pleurais aussi ; ma pauvre Guster, il est cruel de vous tourmenter dans un pareil moment ; mais si vous saviez de quelle importance est pour nous d'avoir quelques détails relativement à cette lettre ! »

Elle commença à déclarer piteusement « qu'elle n'avait pas eu l'intention de faire du mal, pas du tout, du tout, mistress Snagsby.

— Nous en sommes bien persuadés, lui répondis-je ; mais dites-moi comment vous avez eu cette lettre ?

— Oui, ma chère dame, je vas vous le dire ; je n' dirai qu' la vérité, mistress Snagsby.

— J'en suis bien sûre, lui dis-je encore ; mais comment la chose s'est-elle passée ?

— J'étais en commission, ma bonne dame, y avait déjà longtemps qu'i faisait noir ; c'était tout à fait sur le tard ; et comme j' r'venais, v'là que j' trouve une personne du commun, qu'était toute mouillée, toute crottée, et qui r'gardait not' maison. Quand elle voit que j' m'approche de la porte, la v'là qui m'appelle et qui m' demande comme ça si c'est là que j' demeure. Oui, que j' dis ; alors elle me dit qu'elle connaissait un ou deux endroits par ici, mais qu'elle s'était perdue et n' pouvait pas r'trouver son chemin. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! y n' vont pas m' croire ! et pourtant

elle ne m'a rien dit d' mal et je n'y en ai pas dit, mistress Snagsby. »

Il fallut absolument que sa maîtresse la rassurât ; ce qu'elle fit, je dois le dire, avec une sincère contrition.

« Elle ne pouvait pas retrouver son chemin ? lui demandai-je.

— Non, répondit Guster en secouant la tête ; la pauv' femme était perdue ; et elle était si faible ! toute boiteuse et si misérable, que, si vous l'aviez vue, monsieur Snagsby, vous y auriez donné un petit écu.

— Oui, Guster, oui, ma fille, répondit celui-ci, ne sachant pas trop ce qu'il devait dire.

— Et qu'elle parlait si bien pourtant, qu' ça faisait saigner l' cœur, reprit Guster en ouvrant de grands yeux pour me voir ; puis alors elle m'a demandé si j' savais le chemin pour aller au cimetière ; et j' lui ai demandé quel cimetière qu'elle voulait dire ; et elle a répondu qu' c'était le cimetière des pauvres. C'est suivant la paroisse, j' connais ça, que j' lui dis ; j'ai été moi-même dans les pauvres lorsque j' suis venue au monde. Le cimetière que je veux dire, qu'elle me dit, est un cimetière qui n'est pas loin d'ici ; qu'on y arrive par un passage et qu'y a une grille en fer avec une marche devant. »

Je regardai M. Bucket dont la figure me parut s'assombrir et témoigner une vive inquiétude.

« Miséricorde ! s'écria Guster en se pressant la tête de ses mains ; que vais-je faire ? que vais-je faire ? L'endroit qu'elle voulait dire, c'est le cimetière où c' qu'on a enterré l'homme qui avait bu de la drogue à faire dormir ; que vous êtes revenu à la maison

nous conter ça, monsieur Snagsby, et que ça m'a tant effrayée, mistress Snagsby. Oh ! j'ai peur ! tenez-moi ; j'ai peur encore.

— Vous êtes maintenant bien mieux, lui dis-je ; continuez, je vous prie ; dites-moi ce que vous savez.

— Je l' veux bien, ma bonne dame ; mais n' soyez pas fâchée contre moi, de c' que j'ai été si malade. »

Fâchée contre elle, pauvre fille !

« Eh bien donc, reprit Guster, elle m'a demandé si je pouvais lui dire où ce qu'était le cimetière, et je lui ai dit où ce qu'il était ; elle m'a regardée avec des yeux, comme si elle avait été presque aveugle, et elle chancelait sur ses jambes comme si elle n'avait pas pu se tenir ; alors elle a tiré la lettre et elle me l'a montrée en me disant que si elle la jetait dans la boîte, ça effacerait l'adresse et qu'elle n'arriverait pas ; que si j' voulais la prendre et l'envoyer, on payerait le commissionnaire à la maison où c' qu'il irait. J'y ai dit qu' je l' ferais, s'y avait pas d' mal à ça. Elle a dit qu'il n'y avait aucun mal ; alors j'ai pris la lettre ; elle a encore dit qu'elle n'avait rien à me donner. J'ai répondu qu'étant pauvre moi-même, j'avais pas besoin d'être payée. Elle a dit alors : « Dieu vous bénisse, » et puis elle est partie.

— Et elle est allée...

— Oui, s'écria Guster, prévenant la fin de ma question ; elle a suivi l' chemin que j'y avais montré. Alors j' suis rentrée à la maison ; et mistress Snagsby est venue par derrière moi sans que j' l'entende ; elle m'a pris par le bras ; et qu' j'ai eu si grand'peur ! »

M. Woodcourt détacha de moi la pauvre fille ; M. Bucket me couvrit de son manteau, et l'instant d'après nous étions dans la

rue. M. Woodcourt hésitait à nous suivre :

« Ne me quittez pas, » lui dis-je.

M. Bucket ajouta :

« Il vaut mieux que vous veniez avec nous ; vous pouvez nous être fort utile ; mais ne perdons pas une minute. »

Cette course ne m'a laissé que des impressions confuses ; je me rappelle que nous marchions à la lueur d'une clarté douteuse ; le jour commençait à poindre, mais le gaz brûlait encore ; le grésil continuait de tomber et couvrait les rues d'une couche épaisse ; je vois toujours les quelques individus transis qui passèrent auprès de nous ; je me rappelle les toits humides, les gouttières engorgées et débordant tout à coup ; les tas de neige et de glace noircies que nous fûmes obligés de franchir, et les cours étroites par lesquelles nous passions. Mais je me rappelle qu'en même temps je croyais toujours entendre le récit de la pauvre fille ; je la sentais encore appuyée sur mon bras ; les maisons ruisselantes prenaient une face humaine pour me regarder fixement ; de vastes écluses semblaient s'ouvrir et se fermer dans ma tête ; et cette vision était plus sensible à mes yeux que la réalité même.

Nous nous arrê tâmes enfin sous une voûte sombre et d'un aspect misérable, où une lampe brûlait au-dessus d'une grille ; derrière cette grille était le cimetière, un lieu horrible d'où la nuit se retirait avec lenteur, et où j'entrevis un amas confus de pierres et de fosses déshonorées, entourées d'ignobles maisons laissant apercevoir aux fenêtres quelques chandelles fumeuses ; d'abominables bouges dont les murailles étaient couvertes d'une humidité épaisse qui suintait comme d'un ulcère fétide. Sur la marche

où s'ouvrait la grille, plongée dans l'effroyable fange de ce terrain immonde, gisait une femme, Jenny, la mère de ce pauvre petit enfant.

Je jetai un cri d'horreur et m'élançai vers elle ; M. Woodcourt m'arrêta, me suppliant avec des larmes d'écouter M. Bucket avant d'approcher de cette malheureuse.

« Miss Summerson, comprenez-moi bien, disait M. Bucket. Elles ont échangé leurs vêtements au cottage.

— Leurs vêtements ! répétais-je sans qu'aucune de ces paroles dont je ne comprenais que le sens littéral, éveillât aucune autre pensée dans mon esprit.

— Et l'une est revenue à Londres, poursuivit M. Bucket, pendant que l'autre se dirigeait vers le nord afin de déjouer les poursuites. Vous savez que nous y avons été trompés. Cette dernière prit ensuite à travers champs, pour rentrer au cottage : comprenez-vous, chère demoiselle ? »

Je n'entendais rien, je ne voyais que cette femme étendue sur la pierre, entourant de son bras l'un des barreaux de la grille. Cette femme qui venait de parler à ma mère, qui avait apporté sa lettre, qui pouvait me conduire où était celle que nous avions à sauver, elle était là, et ils me retenaient ! Je vis sur la figure de M. Woodcourt son regard de pitié solennelle ; je le vis faire reculer M. Bucket et se découvrir avec respect, malgré le froid et la neige... Mais je ne comprenais pas.

J'entendis enfin qu'ils se disaient :

« Faut-il la faire approcher ?

— Oui ; mieux vaut que ce soit elle qui la touche la première ; ses mains y ont plus de droit que les nôtres. »

J'avancai vers la grille et je me baissai. Je soulevai cette tête pesante, j'écartai les cheveux noirs qui en couvraient le visage. C'était ma mère, morte et déjà glacée.

60

Je trouvai de telles consolations dans la bonté de ceux qui m'entouraient que je ne puis y penser, même aujourd'hui, sans être émue. J'ai déjà tant parlé de moi-même, et il me reste encore tant de choses à dire, que je ne m'arrêterai pas à ma douleur ; je fus malade ; mais peu de temps, et je n'en parlerais même pas si je pouvais faire taire le souvenir que m'a laissé leur touchante sympathie. Je passe donc à d'autres événements.

Nous étions restés à Londres, et mistress Woodcourt était venue demeurer avec nous, sur l'invitation de mon tuteur. Lorsque je fus assez bien pour causer comme autrefois, je repris mon ouvrage et ma place à côté de M. Jardnyce. Un jour, il me pria de venir le lendemain dans son cabinet, à une heure qu'il avait fixée lui-même. Je m'y rendis ; nous étions seuls.

« Dame Durden, me dit-il en m'embrassant au front, soyez la bienvenue dans le grognon où je suis heureux de vous retrouver. J'ai un plan que je désire vous soumettre ; je songe à rester six mois à Londres, peut-être plus, peut-être moins : bref, à m'y établir pour quelque temps encore.

— Et que deviendra Bleak-House ?

— Ah ! chère fille, il faut que Bleak-House apprenne à se passer des autres et à se soigner toute seule. »

Je crus remarquer dans sa voix une certaine nuance de tristesse, mais le plus aimable sourire éclairait son visage.

« Bleak-House est trop loin d'Éva, reprit-il gaiement, et le cher ange a besoin de nous.

— Toujours le même, lui dis-je ; que vous êtes bon d'avoir songé à cela !

— Ne vantez pas ma vertu, je suis beaucoup moins désintéressé que vous ne le croyez, chère fille ; car enfin si vous êtes toujours en route, vous serez rarement près de moi. D'ailleurs, j'ai besoin de voir par moi-même où en est la pauvre enfant, comment elle va ; il me faut de ses nouvelles ; et non pas seulement des siennes mais encore de ce pauvre Richard.

— Avez-vous vu M. Woodcourt aujourd'hui, tuteur ?

— Je le vois tous les matins, dame Durden.

— Que dit-il de Richard ?

— Toujours la même chose ; il ne lui trouve aucune maladie, et pourtant il est inquiet.

— Pauvre Rick ! cher et malheureux ami ! quand s'éveillera-t-il de sa triste illusion.

— Je ne crois pas qu'il en prenne le chemin, répondit mon tuteur ; plus il souffre, plus il est exaspéré contre moi, parce que je représente à ses yeux la principale cause de ses douleurs.

— Quelle folie !

— Hélas ! y a-t-il autre chose dans ce malheureux procès ? folie à la base, au sommet, au cœur de l'affaire ; iniquité et folie depuis le commencement jusqu'à la fin, si jamais elle doit en avoir une. Comment ce pauvre Rick aurait-il fait pour y puiser du bon sens ? On ne cueille pas plus aujourd'hui qu'autrefois du raisin sur les chardons, et j'imagine que le grand chancelier et toute sa cour seraient plus surpris que personne s'ils trouvaient cette folle merveille chez un pauvre plaideur. Pour moi, je ne m'en étonnerais pas moins que de voir ces doctes gentlemen faire naître des roses de la poudre qu'ils sèment dans leur perruque. »

Il s'arrêta au moment où il allait regarder par la fenêtre de quel côté soufflait le vent ; et revint s'appuyer, au contraire, sur le dos de mon fauteuil.

« Allons, petite femme, reprit-il, allons ! abandonnons au temps et au hasard cet écueil de notre famille ; tâchons seulement d'empêcher la pauvre Éva d'aller y briser son existence. N'en parlons pas, surtout devant le pauvre Rick ; j'ai prié Woodcourt, je vous le demande également, de ne jamais lui en toucher le moindre mot ; dans huit jours ou dans un an, tôt ou tard enfin, ses yeux se dessilleront ; il me reverra tel que je suis ; j'ai de la patience et je peux attendre. »

Je fus obligée d'avouer que nous avions discuté plusieurs fois là-dessus, Richard et moi ; et que j'avais des raisons de croire que M. Woodcourt en avait fait autant.

« Il me l'a dit, répliqua mon tuteur ; et, de son côté, dame Durden m'ayant fait son aveu, il n'y a plus à s'en occuper ; passons à autre chose. Que pensez-vous de mistress Woodcourt ? vous plaît-elle ? »

Un peu troublée par cette question imprévue, je répondis que je l'aimais beaucoup ; d'autant plus qu'elle me paraissait maintenant plus aimable qu'autrefois.

— « Je le trouve aussi, répondit M. Jarndyce. Elle parle moins de sa généalogie, de Morgan-ap..., etc. »

C'était précisément ce que j'avais voulu dire, j'en convins ; tout en reconnaissant que cette excellente femme n'en était pas moins bonne au fond, dans le temps où elle s'occupait davantage de Morgan-ap-Kerrig.

« Je ne dis pas non, reprit mon tuteur ; cependant elle a bien fait de le laisser dans ses montagnes ; et, puisque nous sommes du même avis à cet égard, ne croyez-vous pas, dame Durden, que je ferais bien d'inviter mistress Woodcourt à rester avec nous ?

— Oui, tuteur ; et cependant... »

M. Jarndyce me regarda, comme s'il attendait la fin de ma phrase ; mais je n'avais rien à dire, ou du moins rien que je pusse exprimer ; seulement une vague idée qu'il aurait mieux valu ne pas installer cette vieille dame chez nous.

« Cette pensée m'est venue, dit mon tuteur, parce que Woodcourt a souvent l'occasion de venir par ici ; qu'il pourrait alors voir sa mère autant qu'il le voudrait, sans se déranger beaucoup ; d'ailleurs, elle est aimable et me paraît avoir pour vous une sincère affection. »

Tout cela était incontestable ; je n'avais rien à dire contre un arrangement que je ne pouvais qu'approuver ; et cependant j'avais l'esprit inquiet : « Pourquoi donc cela ? » me disais-je... Il fallut bien pourtant finir par répondre

« Vous avez raison, dis-je à M. Jarndyce ; vous ne pouvez pas mieux faire.

— Bien sûr, petite femme.

— Assurément.

— Tant mieux, reprit mon tuteur ; mon projet passe donc à l'unanimité ?

— À l'unanimité, » répétai-je en reprenant mon ouvrage, une tapisserie que je faisais pour la table de sa bibliothèque ; je la lui montrai, il l'admira hautement ; et lorsque j'en eus fait valoir le dessin dans ses moindres détails, que j'eus montré l'effet merveilleux qu'en produirait l'ensemble, je crus pouvoir renouer la conversation et la remettre sur le même sujet.

« Ne m'avez-vous pas dit, il y a déjà longtemps, demandai-je à mon tuteur, que M. Woodcourt pensait à repartir de nouveau pour les contrées lointaines ? lui en avez-vous parlé ?

— Oui, petite femme ; très-souvent.

— Pense-t-il toujours à ce voyage ?

— Je ne crois pas.

— Peut-être une autre perspective s'est-elle ouverte devant lui ?

— Peut-être. On doit créer d'ici à quelques mois une place de médecin des pauvres dans un coin du Yorkshire ; l'endroit prend chaque jour une nouvelle importance, il est bien situé, il réunit tous les avantages de la ville et de la campagne ; des rues et de l'eau courante, des moulins, des champs et des bois. C'est un

poste qui peut lui convenir. Un homme de son mérite aurait le droit peut-être d'être plus ambitieux ; mais il est de ceux à qui tous les postes conviennent dès qu'ils fournissent l'occasion de se rendre utile.

— Croyez-vous qu'il puisse obtenir la place dont vous parlez ?

— Comme je ne suis pas un oracle, je ne puis pas vous l'assurer, petite femme ; mais je l'espère, dit mon tuteur en souriant. Il jouit d'une haute réputation dans le pays ; plusieurs personnes du Yorkshire étaient avec lui sur le vaisseau qui a fait naufrage, et cette fois, chose étonnante, c'est l'homme qui a le plus de droits au succès, qui a le plus de chances de réussir. N'allez pas croire que c'est le Pérou, c'est une affaire très-médiocre ; beaucoup de besogne et peu d'argent ; mais c'est une position d'avenir, et je ne doute pas qu'avant peu elle ne soit excellente.

— Les pauvres du pays auront lieu de bénir le choix qu'on aura fait, s'il tombe sur M. Woodcourt.

— Assurément, petite femme. »

Et nous passâmes à autre chose, sans parler toutefois de Bleak-House et de l'avenir qui lui était réservé.

Je recommençai mes visites quotidiennes à ma chère fille qui habitait toujours le coin obscur de Symond's-Inn. En général c'était le matin que j'allais la voir ; mais toutes les fois que j'avais une heure à moi dans le courant de la journée, je mettais mon chapeau et je courais à Chancery-Lane. À cette heure-là, Richard était presque toujours absent ; le matin, je le trouvais écrivant ou feuilletant les papiers dont sa table était couverte ; parfois je le rencontrais dans le voisinage, attendant à la porte de M. Vholes

en mordillant ses ongles ; ou bien errant dans Lincoln's-Inn, où je l'avais vu pour la première fois. Qu'il était changé depuis cette époque !

Je savais que tout l'argent qu'Éva lui avait apporté fondait avec les chandelles que je voyais brûler dans l'étude de M. Vholes. La somme n'avait jamais été bien forte ; Richard avait des dettes lorsqu'il s'était marié, et il était facile de comprendre que tout allait bon train, à voir M. Vholes pousser à la roue avec tant d'ardeur. Éva conduisait on ne peut mieux son petit ménage et tâchait d'économiser le plus possible ; mais je voyais bien qu'ils s'appauvriisaient de jour en jour.

Elle rayonnait dans cette misérable demeure qu'elle éclairait de sa beauté ; plus pâle et plus sérieuse qu'autrefois, elle conservait néanmoins une sérénité si parfaite, que je la croyais aveuglée par son amour au point de ne pas voir la ruine dont ils étaient menacés.

Un jour surtout que j'étais allée dîner avec eux, j'étais tout entière à cette pensée. J'avais, en entrant dans Symond's-Inn, rencontré miss Flite qui en sortait ; elle venait de faire une visite aux pupilles de la cour et avait éprouvé la joie la plus vive de cette pompeuse démarche. Éva m'avait déjà raconté que tous les lundis, à cinq heures, l'excellente fille allait lui rendre ses devoirs, ayant au bras ses plus nombreux documents et à son chapeau un nœud d'une blancheur exceptionnelle, qui disparaissait après la cérémonie.

« Miss Summerson ! avait-elle dit en m'apercevant ; je suis enchantée de vous rencontrer. Comment vous portez-vous ? Que je

suis heureuse ! Vous allez faire une visite à nos intéressants pupilles. Notre beauté est chez elle, et sera charmée de vous voir.

— Richard n'est pas rentré ? lui dis-je ; car je craignais de me faire attendre.

— Non, pas encore ; l'audience a duré très-longtemps ; je l'y ai laissé avec son avoué. J'espère que vous n'aimez pas ce M. Vholes ! Un homme dangereux.

— Vous voyez Richard à la cour plus souvent qu'autrefois ? lui demandai-je

— Tous les jours, ma chère ; et depuis le commencement jusqu'à la fin. Vous savez ce que je vous ai dit de l'attraction de la table du chancelier. Après moi, c'est le plus assidu, le plus constant des plaideurs à la cour. Il commence à divertir notre petit cercle ; une jolie petite société, n'est-ce pas ? Bref, ma très-chère, me dit-elle en se penchant vers moi d'un air mystérieux et protecteur, il faut que je vous dise un secret : je l'ai fait mon exécuteur testamentaire. Je l'ai nommé, désigné, constitué par testament en bonne forme.

— Vraiment ? lui dis-je.

— Oui, chère belle ; mon délégué, mon ayant-cause (termes de chancellerie, mon amour). Je me suis dit qu'au moins après ma mort, il surveillerait mes affaires et pourrait attendre ce jugement. »

Je ne pus m'empêcher de soupirer.

« J'avais songé autrefois à désigner ce pauvre Gridley, poursuivit-elle en répétant mon soupir. Très-assidu également, chère

amie ; d'une exactitude exemplaire, je vous assure. Mais il n'est plus ; et j'ai dû lui substituer un successeur. N'en parlez pas : je vous le dis en confidence. »

Elle entr'ouvrit son réticule et me montra un papier soigneusement plié, qui était, disait-elle, un acte de constitution établissant les droits de M. Carstone.

« Encore un secret, chère amie ; j'ai augmenté ma collection d'oiseaux.

— En vérité ? » lui dis-je, sachant combien elle aimait à voir ses confidences accueillies avec intérêt.

Elle hocha la tête et son visage devint triste.

« J'en ai ajouté deux, répondit-elle, que j'ai nommés : Pupilles-dans-Jarndyce. Oui, ma chère. Ils sont en cage avec les autres ; avec Jeunesse, Joie, Espérance, Paix, Repos, Vie, Cendres, Poussière, Désordre, Besoin, Ruine, Désespoir, Fureur, Trépas, Ruse, Folie, Paroles, Perruques, Haillons, Parchemins, Dépouilles, Arrêt, Jargon, Épinards et Trictrac. »

Elle m'embrassa d'un air troublé que je ne lui avais jamais vu et s'éloigna rapidement. La manière dont elle avait débité les noms de ses oiseaux, comme si elle eût craint d'entendre les mots qui s'échappaient de ses lèvres, m'avait serré le cœur. J'arrivais donc assez triste ; et je me serais bien passée de la compagnie de M. Vholes que Richard amena précisément pour dîner avec nous. Bien que ce fût sans façon, Éva et son mari nous quittèrent un instant pour faire quelques préparatifs ; et M. Vholes profita de la circonstance pour entamer avec moi une conversation à voix

basse. Il s'approcha de la fenêtre où je me trouvais assise, et jetant les yeux dans Symond's-Inn :

« Pour quiconque n'est pas dans la procédure, c'est un endroit bien triste que celui-ci, me dit-il en salissant la vitre avec son gant noir, sous prétexte de la rendre plus claire.

— Il n'y a pas grand'chose à voir, répondis-je.

— Ni à entendre, miss Summerson ; parfois un orchestre ambulante s'égare jusque dans ces parages. Mais nous autres, gens de loi, nous ne sommes pas musiciens, et nous renvoyons bien vite les joueurs de vielle ou de tout autre instrument. J'espère que M. Jarndyce est aussi bien portant que ses amis peuvent le souhaiter ? »

Je le remerciai et répondis qu'il allait à merveille.

« Je n'ai pas le plaisir d'être du nombre de ses amis, répliqua M. Vholes ; je sais d'ailleurs qu'il ne voit pas d'un fort bon œil tous ceux qui appartiennent à la magistrature. Notre devoir, néanmoins, est de procéder avec franchise, quelle que soit l'opinion que l'on ait conçue à notre égard, je dirai même le préjugé ; car nous sommes victimes de bien des erreurs. Et comment trouvez-vous M. Carstone ?

— Mais, pas bien : il a l'air horriblement inquiet.

— C'est vrai, » dit M. Vholes qui se tenait derrière moi, avec sa longue figure habillée de noir, et touchait presque au plafond de cette chambre peu élevée, caressant les boutons enflammés qui ornaient son pâle visage, comme s'il les prenait pour un enjolivement, et s'exprimant d'une voix calme et intérieure, comme si l'émotion n'avait jamais eu de prise sur sa nature insensible.

« M. Woodcourt ne vient-il pas voir régulièrement M. Carstone ? reprit l'avoué.

— M. Woodcourt est son ami, répondis-je.

— Mais c'est comme médecin que je veux dire.

— La médecine est impuissante, quand c'est l'esprit qui souffre.

— Assurément, » répondit M. Vholes avec la même froideur.

Il me semblait que Richard s'éteignait peu à peu sous l'influence de cet homme impassible et décharné qui avait quelque chose du vampire.

« M. Carstone a fait là un bien triste mariage, » reprit-il en frottant l'une contre l'autre ses mains gantées de noir, comme s'il n'y avait pas eu pour son tact glacé de différence entre la peau de chevreau et la sienne.

Je lui demandai la permission de n'être pas du même avis.

« Ils s'aimaient depuis longtemps, continuai-je, et s'étaient promis de s'épouser à une époque où l'avenir était moins sombre, où Richard n'avait pas encore cédé à la malheureuse influence qui pèse maintenant sur lui.

— Très-bien, dit M. Vholes ; mais, regardant comme un devoir de poser nettement les faits, je persiste à dire, miss Summerson, que ce mariage est regrettable. Je dois non-seulement à la famille de M. Carstone de m'exprimer sans réserve ; mais cette franchise m'est encore et surtout commandée par le soin que je dois prendre de ma réputation, qui m'est précieuse comme à tout homme respectable ; précieuse à mes trois filles, dont je tiens à

préparer l'avenir ; précieuse à mon vieux père, que j'ai le privilège de soutenir.

— Ce serait bien le plus heureux et le meilleur de tous les mariages, monsieur Vholes, si on pouvait persuader à Richard d'abandonner ce procès fatal.

— Cela peut être, miss Summerson, » répliqua l'avoué après avoir toussé, ou plutôt bâillé sans bruit derrière son gant et incliné la tête, comme s'il eût été de mon avis. « J'admets sans réserve que la jeune femme à qui M. Carstone a donné son nom d'une manière aussi inconsidérée (vous ne contesterez pas le fait et me passerez l'expression), d'une manière, dis-je, aussi inconsidérée, est une jeune femme de la plus haute distinction. Les affaires m'ont toujours empêché de voir le monde ; toutefois, je le connais assez pour me prononcer à cet égard et pour comprendre que mistress Carstone est extrêmement distinguée. Quant à la beauté, je ne pourrais en juger par moi-même ; je n'ai jamais fait nulle attention à ces choses-là depuis l'époque où je suis entré dans la carrière ; mais j'ose dire qu'à ce point de vue, cette jeune femme est également fort remarquable ; c'est du moins l'opinion des clercs de l'Inn, dont la compétence, en pareille matière, ne saurait être contestée. Pour en revenir aux intérêts de M. Carstone...

— Ses intérêts, monsieur Vholes !

— Pardon, mademoiselle, reprit l'avoué conservant toujours la même impassibilité. M. Carstone a certains droits en vertu d'un testament, contesté il est vrai, sur certains domaines dont ce procès est appelé à régler la possession. Je vous ai dit la première fois que j'eus l'honneur de vous voir, miss Summerson (et j'en

suis sûr, car j'ai pris note de mes propres paroles sur mon mémorandum que je puis produire à toute heure), je vous ai dit que M. Carstone avait posé en principe qu'il tenait à surveiller lui-même ses propres intérêts, et que toutes les fois qu'un de mes clients établissait une règle qui n'avait rien d'immoral (c'est-à-dire rien d'illégal), mon devoir m'obligeait à ne point m'en départir. C'est ce que j'ai fait, et c'est ce que je continuerai de faire. Mais je ne dissimulerai pas la vérité à la famille et aux amis de M. Carstone. Je vous le dirai franchement, comme je l'ai dit à M. Jarndyce, malgré tout ce qu'un pareil aveu a de pénible. Suivant mon opinion, les affaires de M. Carstone prennent une fort mauvaise tournure ; lui-même est dans un état fort inquiétant, et je regarde son mariage comme l'un des plus irréfléchis et des plus tristes qu'on puisse voir... Oui, monsieur, je suis toujours là, répondit-il à Richard qui entra, en ce moment, dans la chambre ; oui, monsieur, et j'ai avec miss Summerson une conversation fort agréable dont je vous suis redevable. »

C'est ainsi qu'il coupa court à notre conversation, en voyant entrer Richard, me donnant un échantillon de la franchise scrupuleuse dont il se piquait dans l'exercice respectable de ses devoirs et de sa fidélité envers ses clients ; échantillon qui n'était pas fait pour diminuer mes craintes.

Nous nous mîmes à table ; Richard, dont il ne détournait pas les yeux, était pâle, amaigri ; négligé dans sa toilette jusqu'à la malpropreté, distrait dans ses manières, faisant de temps à autre un effort pour dire quelques paroles et retombant aussitôt dans un morne silence. Son regard, autrefois si joyeux et si vif, était inquiet et morne, ou, s'il perdait parfois sa langueur, c'était pour briller d'un éclat fébrile. Je ne peux pas dire qu'il eût vieilli ; la

jeunesse a des ruines qui ne ressemblent pas à celles des années. Mais la beauté de Richard, sa verve, sa gaieté juvéniles, tout avait disparu.

Il mangea peu, avec indifférence, et poussa l'irritation jusqu'à s'impatienter contre Éva. Par instants, néanmoins, la grâce de son esprit et sa vive insouciance reparaissaient au milieu de sa tristesse : à peu près comme en certains moments, je retrouvais dans mon miroir quelque chose de mon ancien visage. Son rire ne l'avait pas complètement abandonné ; mais l'écho affaibli d'un son joyeux est toujours plein de tristesse. Il me témoigna néanmoins la même affection qu'autrefois ; il parut content de m'avoir auprès de lui, et nous causâmes du passé avec plaisir ; ce n'était pas un sujet de conversation bien intéressant pour M. Vholes, qui, pourtant, à l'occasion, bâillait d'une certaine manière qu'on pouvait prendre, si l'on voulait, pour un sourire. Il se leva quelques instants après le dîner et demanda la permission de retourner à son étude.

« Je vous reconnais là, s'écria Richard, toujours le même et tout entier aux affaires.

— Oui, monsieur, avant tout l'intérêt des clients ; c'est l'unique pensée d'un homme de loi comme moi, qui tient à conserver l'estime de ses collègues et à mériter celle des gens respectables. La privation que je m'impose, en renonçant à la société de ces dames, n'est pas étrangère à vos propres intérêts, monsieur Carstone. »

Richard lui en exprima sa gratitude et le reconduisit jusqu'au bas de l'escalier. Quand il revint, il nous répéta plusieurs fois que M. Vholes était un excellent avoué ; rempli de zèle, de probité, de

franchise ; et mit tant d'insistance à nous prouver la bonne foi de cet honnête homme, qu'évidemment il commençait à en douter lui-même.

Accablé de fatigue, il se jeta sur le divan. Lorsque nous eûmes tout rangé, car ma pauvre chérie n'avait qu'une femme de ménage, Éva se mit au piano et chanta les romances favorites de Richard ; nous avons porté la lampe dans la pièce voisine parce qu'il s'était plaint de ce que la lumière lui faisait mal aux yeux ; j'allai m'asseoir à côté de ma chère fille, et je sentais l'émotion me gagner en écoutant sa douce voix. Richard aussi était ému ; et j' imagine que c'est pour cela qu'il avait fait emporter la lampe.

Éva chantait depuis quelque temps, lorsque entra M. Woodcourt. Il se plaça auprès de notre pauvre ami ; et, se mettant à causer d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, il finit par lui faire dire comment il se trouvait et ce qu'il avait fait dans la journée. Enfin il lui proposa une courte promenade, l'engageant à profiter d'un temps magnifique et d'un beau clair de lune. Richard accepta avec empressement et je restai seule avec Éva.

Elle était toujours au piano et j'avais gardé ma place auprès d'elle. Quand ces messieurs furent partis, je passai mon bras autour de sa taille ; elle mit sa main gauche dans la mienne et de l'autre continua d'effleurer les touches d'ivoire mais sans les faire parler.

« Je ne suis jamais plus tranquille, et Richard n'est jamais plus heureux, me dit-elle enfin, rompant le silence la première, que lorsqu'il est avec M. Woodcourt ; et c'est vous qu'il faut en remercier, dame Durden. »

Je lui dis qu'elle se trompait ; que M. Woodcourt les avait connus chez M. Jarndyce en même temps que moi ; et que c'était à l'affection qu'ils lui avaient inspirée qu'ils devaient tous ses soins.

« Je sais bien, reprit-elle, qu'il a toujours été bon pour Richard ; mais c'est égal, chère amie, c'est à vous que nous devons son dévouement sans bornes. »

Je pensai qu'il valait mieux ne pas la contredire et je répondis quelques paroles insignifiantes.

« Chère Esther, reprit-elle, j'ai de grands devoirs à remplir ; je veux être une bonne épouse, une bonne femme de ménage, vous me l'apprendrez, n'est-ce pas ? »

Je compris à l'agitation nerveuse de la main qui courait sur le clavier, qu'elle avait autre chose à me dire et que je ne devais pas prendre la parole.

« Quand je me suis mariée, poursuivit-elle, je connaissais la position de Richard et l'avenir qui l'attendait. J'étais heureuse auprès de vous ; j'ignorais l'embarras, l'inquiétude ; vous aviez pour moi tant affection et de bonté ; mais je connaissais le danger qui le menaçait, chère Esther.

— Je le sais, cher ange.

— Et puis j'avais l'espoir de le faire revenir de son erreur ; je me disais qu'une fois marié, il envisagerait les choses sous un autre point de vue et comprendrait mieux ses intérêts en même temps que les miens ; mais je n'aurais pas eu cet espoir, que j'aurais également épousé Richard, oui, chère Esther, je l'aurais également épousé.

La fermeté avec laquelle ces mots furent prononcés ne me laissait pas le moindre doute sur leur sincérité.

« Ne croyez pas, chère Esther, que je sois aveugle et que je ne partage pas les craintes que vous pouvez avoir ; je connais Richard et je le comprends mieux que personne ; l'expérience la plus clairvoyante n'aurait pas la pénétration de mon amour. Je suis près de lui dans ses plus mauvais moments ; je le guette pendant son sommeil, je saisis le moindre nuage qui passe sur son front et je vois combien il est changé. Mais, lorsque je me suis mariée, j'étais bien résolue, avec l'aide de Dieu, à ne pas augmenter ses chagrins en lui montrant la peine que me faisait sa conduite. Je ne veux pas qu'il y ait d'inquiétude sur mon visage, quand il rentre à la maison ; et, quand il me regarde, je veux qu'il retrouve ce qu'il aimait en moi ; c'est avec cette pensée que je suis devenue sa femme, et c'est elle encore qui me soutient. »

Elle tremblait ; j'attendis qu'elle reprît la parole et je crus deviner ce qu'elle allait dire.

« Il y a encore autre chose qui soutient mes forces, chère Esther. » Elle s'arrêta une minute ; sa main continua de courir sur le clavier.

« D'ici à quelque temps, il m'arrivera sans doute une aide bien puissante. Quand alors Richard tournera ses yeux vers moi, peut-être y aura-t-il dans mes bras quelque chose qui lui parlera, d'une manière plus éloquente que je n'ai jamais su le faire, et qui lui montrera mieux que moi sa véritable route. »

Elle se jeta dans mes bras et je la serrai sur mon cœur.

« Et si, par malheur, continua-t-elle, le pauvre ange ne devait pas réussir plus que nous, je regarde au loin, par delà bien des années, et je songe à l'époque où je serai vieille, peut-être morte ; alors sa fille, heureuse et charmante femme, sera son orgueil et sa consolation. Ou bien, je me représente un beau jeune homme plein d'ardeur et de générosité, comme l'était Richard autrefois, et qui, rayonnant de bonheur, se promènera au soleil avec lui, honorant ses cheveux blancs, et se disant en lui-même : « Je remercie Dieu de me l'avoir donné pour père. Un héritage fatal l'avait ruiné ; et c'est moi qui lui ai tout rendu. »

Chère Éva ! quel cœur pur et dévoué que celui qui battait si fort en ce moment contre ma poitrine !

« Cet espoir ranime mon courage, bonne Esther ; et pourtant il s'évanouit parfois devant la crainte qui me saisit quand je regarde Richard. »

J'essayai de la rassurer et lui demandai ce qu'elle redoutait.

« Qu'il ne voie pas son enfant, » répondit-elle en fondant en larmes.

61

Jamais l'époque où je visitais ma chère fille dans ce misérable réduit qu'elle éclairait de sa présence ne s'effacera de ma mémoire. Je ne suis pas retournée dans cet affreux endroit depuis qu'elle en est partie, et ne désire pas le revoir ; mais pour moi il est entouré d'une lugubre auréole qui rayonnera toujours dans mon souvenir.

J'allais donc chaque matin chez Éva, et souvent j'y retournais dans la soirée. Au commencement j'y avais rencontré deux ou trois fois M. Skimpole, jouant négligemment du piano suivant son habitude et causant avec sa vivacité ordinaire. Non-seulement il était probable que cette liaison était onéreuse à Richard, mais encore il me semblait que l'insouciant gaité de M. Skimpole avait quelque chose de douloureux et de blessant pour Éva, dont la vie était si profondément triste. Je m'aperçus bientôt que ma chère fille partageait mes sentiments à cet égard ; et je résolus, après y avoir mûrement réfléchi, de faire une visite au vieil enfant, et de tâcher de m'en expliquer avec lui. C'était mon affection pour Éva qui me donnait tant d'audace.

Je partis donc un matin pour Somers-Town, en compagnie de Charley.

Quand je fus près de la maison, j'eus envie de retourner sur mes pas ; car je sentais que c'était une folle entreprise que de vouloir raisonner avec M. Skimpole et que probablement j'éprouverais un échec. Cependant, puisque j'avais tant fait que d'en venir là, je voulus aller jusqu'au bout. Je frappai à la porte d'une main tremblante ; et je puis bien dire de ma main, car le marteau n'existait plus ; enfin, après de longs pourparlers avec une Irlandaise qui, au moment où je frappai, était dans la cour, brisant le couvercle d'un baquet pour en faire du feu, je parvins à pénétrer dans la maison.

M. Skimpole était dans sa chambre, étendu sur le divan ; il jouait de la flûte et fut enchanté de me voir. « Par qui voulez-vous être reçue ? me demanda-t-il. Laquelle préférez-vous de mes trois filles pour maîtresse des cérémonies ? Sera-ce la Beau-

té, l'Esprit ou le Sentiment ? à moins que vous ne désiriez les réunir pour en faire un bouquet. »

Je répondis, un peu troublée, que c'était à lui seul que je désirais parler, s'il voulait bien le permettre.

« Avec joie, » dit-il en approchant son fauteuil de celui où j'étais assise. « Ce n'est pas d'affaire, j'imagine, que vous avez à m'entretenir, miss Summerson ? » ajouta-t-il en souriant de la manière la plus séduisante.

— Pas précisément, répliquai-je ; néanmoins la chose est sérieuse et n'a rien d'agréable.

— N'en parlez pas alors, chère miss, reprit-il avec la plus franche gaieté. Pourquoi s'occuperait-on de ce qui est désagréable ? pour ma part, je me garde bien d'y faire même allusion. Vous êtes, sous tous les rapports, bien plus aimable que moi ; si donc, malgré mon imperfection relative, je ne parle jamais de ce qui est déplaisant, ne devez-vous pas à plus forte raison vous abstenir de le faire. »

Quoique je fusse très-embarrassée, je repris assez de courage pour lui dire que néanmoins je désirais entamer le sujet peu agréable qui m'amenait auprès de lui.

« Je croirais à une méprise, si la chose était possible de votre part, dit-il en riant avec grâce.

— Monsieur Skimpole, repris-je en levant les yeux sur lui, je vous ai souvent entendu dire que vous étiez complètement étranger aux affaires ?

— Relativement aux trois banquiers L., S., D., et à savoir qui des trois est l'associé junior, vous avez parfaitement raison ; je n'en ai pas la moindre idée.

— C'est pour cela que vous me pardonnerez la liberté que je prends aujourd'hui. Mais j'ai cru nécessaire de vous dire sérieusement que Richard est plus pauvre qu'il n'a jamais été.

— Moi aussi, chère miss, du moins à ce que l'on dit.

— Ses affaires sont extrêmement embarrassées.

— Absolument comme les miennes, dit-il encore d'un air joyeux.

— Éva en éprouve nécessairement une profonde inquiétude ; et, comme je pense que, dans sa situation, les visites augmentent sa tristesse et rendent les ennuis de Richard plus pénibles, j'ai cru devoir, comme je le disais tout à l'heure, prendre la liberté de vous dire... que... s'il était possible... vous feriez bien... »

Je ne savais comment aborder ce point délicat, lorsqu'il me saisit les deux mains et finit ma phrase en s'écriant du ton le plus enjoué :

« De n'y pas retourner ? Mais certainement ; soyez tranquille, miss Summerson. Quand je vais quelque part, c'est afin de m'amuser. Je ne vais jamais au-devant des ennuis ; ce sont eux qui viennent me trouver quand ils ont besoin de moi. Je suis né pour le plaisir ; et, entre nous, j'en ai eu fort peu la dernière fois que j'ai été voir Richard ; votre sagacité en a trouvé le motif. Nos jeunes amis, perdant cette poésie de la jeunesse qu'ils possédaient naguère à un si haut degré, commencent à se dire en me voyant : « Voilà un homme qui a besoin d'argent. » Ils ont

raison ; je n'en ai jamais et il m'en faut toujours ; non pas pour moi, comprenez-le bien, mais parce que ces gens de commerce veulent absolument que je leur en donne ; et puis, nos jeunes amis, devenant intéressés, se disent encore : « Voilà un homme qui nous a emprunté quelques écus. » Ce qui est très-vrai ; j'en emprunte toujours. D'où il résulte que nos jeunes amis, en étant réduits à la prose, ce qui est infiniment regrettable, ont perdu la faculté qu'ils avaient de m'amuser. Dès lors, pourquoi irais-je les voir ? ce serait absurde. »

Un air de bienveillance souverainement désintéressée et vraiment étonnante perçait à travers le brillant sourire dont il accompagnait ce raisonnement.

« D'ailleurs, poursuivit-il d'un ton à la fois convaincu et dégagé, si j'évite les lieux où j'éprouverais de l'ennui, ne serait-ce pas une chose monstrueuse que d'y aller avec l'intention d'y être une cause de peine ? ce que je deviendrais évidemment pour Éva et pour Richard, si je les visitais dans le fâcheux état d'esprit où ils se trouvent maintenant ; l'idée seule m'en serait désagréable. Ils pourraient se dire : « Voilà un homme qui a eu notre argent et qui ne peut pas nous le rendre, » ce qui est hors de doute. L'amitié d'accord avec les convenances me commande de ne plus les revoir, et c'est ce que je ferai, soyez-en sûre. »

Il termina ces mots en me remerciant et en me baisant la main. Il avait fallu, me dit-il, toute la délicatesse de tact de miss Summerson, pour l'éclairer sur son devoir en cette circonstance.

J'étais on ne peut plus déconcertée : mais je finis par me dire que si le point principal était gagné, peu importait la manière dont M. Skimpole interprétait les motifs. Et puisque la glace était

rompue, j'en profitai pour lui parler de quelque chose qui ne me paraissait pas prêter à une réponse aussi facile.

« Avant de terminer cette visite, lui dis-je, permettez-moi, monsieur Skimpole, de vous exprimer combien j'ai été surprise d'apprendre, et cela de bonne source, que vous aviez su dans le temps avec qui ce pauvre Jo avait quitté Bleak-House ; et que même à cette occasion vous aviez accepté quelque argent ; je n'en ai rien dit à M. Jarndyce, parce que je craignais de le blesser inutilement ; mais, je vous le répète, j'en ai été bien étonnée.

— Vraiment, chère miss ? répondit-il en relevant les sourcils d'un air interrogateur.

— Excessivement étonnée.

— Pourquoi, miss Summerson ? vous savez quel homme je suis, un véritable enfant. »

J'éprouvais quelque répugnance à traiter cette question plus en détail ; mais comme il était curieux de savoir pourquoi j'étais surprise, et qu'il me pria de le lui dire, j'essayai de lui faire comprendre, en me servant des termes les plus doux que je pus trouver, qu'il semblait avoir oublié, dans cette circonstance, certains devoirs que nous impose la morale.

« Pas possible ! » dit-il avec simplicité, paraissant prendre un vif intérêt à mes paroles et s'en amuser prodigieusement.

« Vous savez que je ne prétends pas répondre de mes actions. C'est une chose qui a toujours été au-dessus de moi, peut-être au-dessous, je n'en sais rien, poursuivit-il ; toutefois, comme je comprends à quel point de vue miss Summerson a placé l'affaire dont

elle me parle, je suppose que c'est tout simplement la question d'argent qui l'occupe ? »

Je fis instinctivement un signe affirmatif.

« Ah ! c'est là, dit-il en secouant la tête, ce que je désespère de comprendre. »

J'insinuai, en me levant pour partir, que ce n'était pas une raison pour tromper la confiance de mon tuteur, en se laissant corrompre.

« Chère miss Summerson, répondit-il en riant d'un rire plein de candeur qui n'appartenait qu'à lui, je suis de ces gens que personne ne peut corrompre.

— Pas même M. Bucket ? lui dis-je.

— Pas même ; comment voulez-vous que ce soit possible ? je n'attache aucune valeur à l'argent ; je ne me soucie pas d'en avoir, je ne l'aime pas, je ne sais pas m'en servir. Qu'est-ce qui pourrait me corrompre ? »

Je lui laissai voir que je n'étais pas du même avis, bien que je ne fusse pas capable de discuter la question.

« Je suis au contraire dans cette position exceptionnelle que la corruption ne peut atteindre, répondit M. Skimpole ; je me trouve à cet égard au-dessus des autres hommes ; en pareille circonstance, je me conduis en véritable philosophe, n'étant pas emmailloté dans mes préjugés comme un enfant du Midi dans ses langes. Libre comme l'air, je me sens à l'abri du soupçon, autant et plus que la femme de César. »

L'impartialité avec laquelle il semblait se convaincre lui-même de cette opinion, et l'aisance qu'il mettait à jouer avec ses arguments, comme avec une plume, ne s'est jamais rencontrée chez personne.

« Observez les faits, miss Summerson : un enfant est malade, on le recueille dans une maison, où je n'approuve pas qu'on le reçoive. Un homme arrive, précisément à point, qui demande l'enfant à l'admission duquel je m'étais opposé. L'homme produit un billet de banque pour appuyer sa demande ; Skimpole accepte le billet présenté par l'homme qui veut avoir l'enfant. Tels sont les faits. Pourquoi Skimpole refuserait-il le billet ? Il répond à Bucket : « À quoi bon ? je ne sais pas ce que cela vaut ? cela ne m'est d'aucun usage ; que voulez-vous que j'en fasse ? » Bucket insiste pour lui faire prendre cette misère. Pourquoi Skimpole, dont le préjugé n'a pas altéré la nature, ne prendrait-il pas ce que Bucket le supplie d'accepter ? Il se dit en lui-même : « Voici un homme intelligent, un officier de police, un lynx apprivoisé d'une pénétration particulière, qui retrouve nos amis et nos ennemis lorsqu'ils se sont enfuis, nos valeurs quand on nous a volés ; qui venge confortablement notre mort quand on nous a assassinés ; il a, pendant un long exercice de son art, acquis une foi profonde dans le pouvoir de l'argent, qui lui est fort utile et qui ne l'est pas moins à toute la société ; irai-je ébranler la foi de Bucket, émousser l'une de ses armes, le paralyser dans ses découvertes, sous prétexte que je ne partage pas sa croyance ? Mais, en supposant que Skimpole soit blâmable d'avoir accepté ce billet, Bucket l'est davantage de le lui avoir offert ; car il n'a pas, lui, l'excuse d'être innocent comme un enfant, et Skimpole désire avant tout avoir bonne opinion de Bucket, c'est essentiel au bon ordre ; l'État lui

commande de se fier à ses agents, c'est précisément ce qu'il a fait. »

Je n'avais rien à répondre à cette explication, et je me retirai immédiatement. Toutefois M. Skimpole, qui était de fort belle humeur, ne voulut pas me laisser partir seule avec la petite Coavinses ; il m'accompagna jusque chez mon tuteur, continuant à causer tout le long du chemin de la manière la plus brillante sur les sujets les plus variés, et me quitta en disant qu'il n'oublierait jamais le tact avec lequel j'avais deviné pour lui la position de nos jeunes amis.

Ce fut la dernière fois que j'eus l'occasion de le voir. Autant donc vaut ici terminer son histoire. Un refroidissement eut lieu entre lui et mon tuteur, à propos du sujet dont il vient d'être question, et surtout du peu de compte qu'il avait tenu des prières de M. Jarndyce relativement à Richard. Quant aux sommes assez rondes qu'il devait à mon tuteur, elles n'entrèrent pour rien dans les motifs de leur séparation. Il mourut environ cinq ans après, laissant un journal de sa vie et des Mémoires, où il se posait en victime d'une odieuse combinaison de la part du genre humain contre un aimable enfant. La lecture en était, dit-on, amusante et la publication eut un certain succès ; quant à moi, je n'y ai lu que cette phrase sur laquelle je tombai par hasard : « Jarndyce, comme la plupart de tous les hommes que j'ai connus, est l'égoïsme incarné. »

Passons maintenant à une partie de ce récit qui me touche de très-près, et à laquelle j'étais bien loin d'être préparée. Quels que soient les souvenirs qui de temps à autre se réveillaient dans mon esprit, associés à feu mon visage, ils ne se ranimaient que comme l'image d'un passé qui ne devait plus revenir. Je n'ai pas caché

mes nombreuses faiblesses à cet égard, et je les ai écrites aussi fidèlement que ma mémoire me les a retracées ; j'espère continuer ainsi jusqu'à la fin de ces pages dont la dernière est prochaine.

Les mois s'écoulaient, et ma chère fille, soutenue par l'espérance, brillait toujours du même éclat dans son misérable coin. Richard, plus inquiet et plus hâve de jour en jour, continuait de hanter la chancellerie ; il y passait des journées entières, alors même qu'il savait bien n'avoir aucune chance d'entendre appeler sa cause, et devenait à son tour l'un des piliers du palais. Je me demande si, parmi les gentlemen de la cour, il y en avait un seul qui se souvînt alors de ce qu'il était la première fois qu'il avait mis le pied à l'audience.

M. Woodcourt était la seule personne qui parvînt à le distraire de son idée fixe et à le tirer de cet engourdissement de corps et d'esprit qui nous donnait tant d'inquiétude, parce qu'il s'aggravait tous les jours. Ma chère fille avait raison de dire que, s'il poursuivait cette affaire avec tant de désespoir c'était surtout pour elle. Je ne doute pas que son désir de recouvrer tout ce qu'il avait perdu ne s'augmentât du chagrin qu'il en ressentait pour sa jeune femme, et que ce ne fût devenu pour lui une monomanie de joueur.

J'étais donc chez eux presque à toute heure du jour ; quand il faisait nuit, je revenais en voiture avec Charley, ou bien mon tuteur me donnait rendez-vous dans le voisinage et nous rentrions à pied.

Un soir nous étions convenus que je le rejoindrais à huit heures. Je travaillais pour Éva, j'avais encore quelques points à faire pour terminer ce que j'avais entrepris, et l'heure était son-

née depuis quelques minutes quand je fermai mon panier à ouvrage et qu'après avoir embrassé ma chère fille, je me précipitai au bas de l'escalier ; comme il faisait nuit, M. Woodcourt m'accompagna.

Mon tuteur ne se trouvait pas au lieu du rendez-vous ; nous l'attendîmes à peu près une demi-heure en nous promenant de long en large ; il ne se montra pas davantage ; et, pensant qu'il n'avait pas pu venir, ou qu'il s'était lassé d'attendre, M. Woodcourt me proposa de me reconduire à la maison.

C'était la première fois que je me promenais seule avec lui, excepté les quelques pas que nous avions faits souvent ensemble pour aller de chez Éva à l'endroit où m'attendait M. Jarndyce. Nous parlâmes tout le temps de Richard et de sa femme ; je ne le remerciai pas en paroles de ce qu'il faisait pour eux ; j'appréciais trop sa conduite pour le lui exprimer par des phrases ; mais j'espérai qu'il n'était pas sans comprendre la vive reconnaissance que j'en éprouvais.

Arrivés à la maison, nous montâmes dans le cabinet de M. Jarndyce ; mon tuteur était dehors, ainsi que mistress Woodcourt. Nous nous trouvions dans la pièce où j'avais conduit ma chère Éva toute rouge d'émotion, le jour où elle était venue dire au cousin John que Richard était l' élu de son cœur ; dans cette pièce où M. Jarndyce et moi nous les avions vus s'éloigner tous les deux environnés de lumière et dans toute la fraîcheur de leur amour et de leur espoir.

Nous étions debout auprès de la fenêtre ouverte et nous regardions dans la rue, lorsque M. Woodcourt m'adressa la parole. J'appris alors en un moment qu'il m'aimait ; que l'altération de

mon visage n'existait pas pour lui ; que le sentiment que j'avais pris pour de la pitié était, au contraire, un amour dévoué, généreux, fidèle. Et il était trop tard pour l'apprendre ! cette ingrate pensée fut la première qui me revint à l'esprit : « Trop tard, trop tard ! »

« Lorsqu'à mon retour, dit-il, moi qui revenais aussi pauvre que j'étais parti, je vous retrouvai, relevant à peine de votre lit de douleur et ne songeant déjà plus qu'aux autres, sans aucune pensée pour vous-même...

— Oh ! je vous en prie, monsieur Woodcourt ; je ne mérite point ces louanges ; à l'époque dont vous parlez, j'avais au contraire bien des pensées qui n'avaient que moi pour objet.

— Dieu sait que mes éloges ne sont que la vérité ; vous ne savez pas, ô vous ma bien-aimée, tout ce que voit dans Esther Summerson chacun de ceux qui l'approchent ; combien de cœurs elle a touchés ; quelle sainte admiration, quel universel amour elle a su conquérir.

— Oh ! c'est une belle chose que de se faire aimer, une bien belle chose, m'écriai-je. Oh ! oui, j'en suis heureuse autant que fière, et vos paroles me font pleurer de joie en même temps que de douleur ; mais je ne suis pas libre, monsieur Woodcourt, et je ne peux pas songer à votre amour. »

Je proférai ces derniers mots avec courage ; car, en écoutant les louanges qu'il m'avait adressées, j'avais senti, au frémissement de sa voix, qu'il était sincère, et j'aspirais à me rendre digne de son estime ; pour cela du moins il n'était pas trop tard ; je pouvais y travailler toute ma vie ; c'était à la fois pour moi une consolation et un mobile ; et je sentais naître en moi une dignité

nouvelle, qui me venait de lui, quand je pensais à devenir meilleure pour mériter ses louanges. Il rompit le silence de nouveau.

« Après vous avoir entendu dire que vous n'êtes pas libre, ce serait bien mal vous prouver la confiance que j'ai en vous, dit-il, en vous qui m'êtes si chère et qui me le serez toujours autant qu'aujourd'hui, si j'insistais sur mon amour. Laissez-moi vous dire seulement, chère Esther, que le tendre souvenir que j'avais emporté de vous sur les mers devint à mon retour, pour mon cœur, un culte divin. J'espérais toujours vous l'avouer ; j'attendais que ma position fût meilleure, car je craignais de vous en parler inutilement. Ce soir, mon espérance et mes craintes sont fixées. Je vous attriste, n'en parlons plus, Esther. »

Quelque chose de l'ange qu'il avait cru voir en moi sembla passer en effet dans mon âme ; je ressentais un profond chagrin de la perte qu'il avait faite et j'essayai de l'aider à supporter sa douleur.

« Cher monsieur Woodcourt, lui dis-je, je suis profondément touchée de votre générosité, et j'en garderai le souvenir comme un précieux trésor jusqu'à ma dernière heure. Je sais combien mes traits sont altérés ; je sais que vous connaissez mon histoire, et je comprends tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans un pareil amour ; vos paroles m'ont beaucoup plus émue qu'elles n'auraient pu le faire venant d'une autre bouche ; il n'y en a pas au monde qui eût pu leur donner autant de prix ; et je vous assure qu'elles ne seront pas perdues, elles me rendront meilleure. »

Il porta la main à ses yeux et détourna la tête. Comment pourrais-je jamais être digne de ses larmes !

« Et si, continuant de soigner ensemble Éva et Richard, et de nous voir comme nous l'avons fait jusqu'à présent, poursuivis-je, si vous trouvez en moi quelque chose de plus et de mieux que par le passé, n'oubliez pas que c'est à vous que je le devrai ; et que ce sont vos paroles d'aujourd'hui qui en auront été la source. Croyez bien que je garderai toujours la mémoire de cette soirée, cher monsieur Woodcourt ; et que je resterai sensible, tant que battra mon cœur, à la joie et à l'orgueil d'avoir eu votre amour.

Il prit ma main qu'il baisa. Tout son calme lui était revenu, et je me sentis plus de courage.

« Tout me porte à croire, repris-je, que vous avez réussi dans vos démarches.

— Oui, répondit-il ; vous connaissez trop bien M. Jarndyce pour que j'aie besoin de vous dire combien il m'a aidé là dedans ; à vrai dire, c'est à lui que je dois tout mon succès.

— Que Dieu l'en récompense et qu'il vous bénisse en tout, dis-je à M. Woodcourt en lui donnant la main.

— Ces vœux m'aideront puissamment à remplir mes nouveaux devoirs, que je regarderai désormais comme un autre dépôt sorti de vos mains, miss Summerson.

— Et Richard ! m'écriai-je involontairement, qu'est-ce qu'il deviendra lorsque vous serez parti ?

— Je ne suis pas forcé de quitter Londres tout de suite ; et je ne l'abandonnerais pas, soyez-en sûre, alors même que je serais

obligé de me rendre immédiatement à mon poste. »

J'avais encore à lui parler d'autre chose avant de nous séparer. Je me serais crue moins digne de son amour si je le lui avais caché.

« Vous serez content, je n'en doute pas, lui dis-je, d'apprendre par moi-même que c'est un avenir brillant que celui qui m'est réservé, un avenir qui me rendra heureuse et qui aujourd'hui ne me laisse rien à ambitionner. »

Cette nouvelle lui faisait, en effet, beaucoup de plaisir, répondit-il.

« J'ai toujours été, depuis mon enfance, ajoutai-je, l'objet de l'inépuisable bonté du meilleur de tous les hommes ; et j'ai pour lui tant d'affection et de reconnaissance, que ma vie tout entière ne suffira pas à lui exprimer les sentiments qu'il m'inspire.

— Et que je partage, dit-il ; car vous parlez de M. Jarndyce.

— Vous connaissez toutes ses vertus, lui dis-je ; mais peu de personnes ont été à même d'apprécier autant que moi la supériorité de son caractère ; c'est précisément dans la manière dont il a préparé cet avenir qui doit me rendre si heureuse, que la grandeur de son âme m'a été complètement révélée : si votre respect et votre admiration ne lui étaient pas acquis depuis longtemps, vous les lui accorderiez pour l'amour de moi, j'en suis sûre, en recevant l'assurance de la noblesse dont il a fait preuve à mon égard. »

Il me répondit avec chaleur que je ne devais pas en douter. Et lui donnant la main de nouveau : « Bonsoir, lui dis-je, et adieu.

Bonsoir, jusqu'à demain. Adieu pour toujours à ce rêve de votre cœur. »

Il me laissa ; je restai à la fenêtre, regardant au dehors. Toute ma force m'avait abandonnée depuis son départ, et les larmes qui ruisselaient de mes yeux me voilèrent bientôt la vue de la rue qu'il avait prise en me quittant.

Mais ce n'était pas de chagrin que je pleurais ; non. Il m'avait appelée sa bien-aimée ; il m'avait dit que je lui serais toujours aussi chère qu'à présent ; et il me semblait que mon cœur ne pourrait jamais contenir la joie triomphante que j'éprouvais de ces aveux. Non, il n'était pas trop tard pour les entendre, car il n'était pas trop tard pour en être heureuse, reconnaissante et meilleure. Combien la voie que j'avais à suivre était plus douce et plus facile que la sienne !

<references /

62

Ce soir-là je n'eus le courage de voir personne ; je n'eus pas même celui de me regarder ; j'avais peur des reproches que mes larmes pourraient m'adresser. Je montai dans ma chambre, je fis ma prière et je me couchai sans y voir ; je n'avais pas besoin de lumière pour lire la lettre de M. Jarndyce, car je la savais par cœur. C'est là que je la pris, dans mon cœur où je l'avais serrée : j'en fis la lecture à la clarté de l'amour loyal et pur qui y éclatait à chaque mot, et, avant de m'endormir, je la mis avec moi sur mon oreiller.

Le lendemain, je me levai de bonne heure et j'appelai Charley pour aller faire un tour de promenade. Nous rapportâmes des fleurs pour embellir le déjeuner ; nous les arrangeâmes avec soin, tout en nous dépêchant le plus possible ; et comme il nous restait encore beaucoup de temps avant qu'on se mît à table, je proposai à Charley de lui donner une leçon. La chère enfant, chez qui l'article grammaire était toujours très-défectueux, accueillit ma proposition avec joie, et nous y apportâmes toutes les deux autant d'application que d'empressement.

Mon tuteur, en entrant dans la salle à manger, s'écria que j'étais aussi fraîche que mes roses ; et mistress Woodcourt nous récita, puis traduisit, pour notre intelligence, un passage du Mewlinwillinwodd, où il était question d'une montagne surmontée du soleil : c'était moi qui étais la splendide montagne, selon cette chère dame.

Tout cela était si gracieux, que j'en ressemblai d'autant plus à la montagne rougie par les premiers feux du jour. Après le déjeuner, je guettai le moment où mon tuteur se retrouva dans son cabinet (la pièce où nous avons passé, M. Woodcourt et moi, la soirée précédente) ; j'entre-bâillai la porte, il était seul ; et, m'excusant d'entrer avec mon trousseau de clefs, je m'approchai de la table où il répondait en ce moment à plusieurs lettres que le facteur venait de lui apporter.

« Dame Durden, me dit-il, vous avez besoin d'argent ?

— Non vraiment, tuteur ; j'en ai encore les mains pleines.

— Il n'y a jamais eu pareille petite femme pour l'ordre et l'économie, » répliqua M. Jarndyce. Il posa sa plume et s'étendit dans son fauteuil en me regardant. J'ai souvent parlé de sa figure

rayonnante, mais je ne crois pas lui avoir jamais vu l'air si bon et si radieux. Il y avait sur son visage l'expression d'un bonheur si élevé, que je me dis en moi-même : « Il a fait ce matin quelque belle action. »

« Non, jamais, continua-t-il en souriant, jamais on ne trouvera semblable petite femme pour faire durer l'argent !

— Tuteur, lui dis-je, j'aurais besoin de vous parler. Avez-vous à me reprocher quelque négligence ?

— À vous, Esther ?

— Ai-je bien été ce que j'avais l'intention d'être, depuis... que je vous ai remis la réponse à votre lettre, tuteur ?

— Vous avez été tout ce que je pouvais désirer, mon enfant.

— Je suis bien heureuse de vous l'entendre dire. Vous m'avez demandé alors si c'était la maîtresse de Bleak-House qui apportait la lettre, et j'ai répondu : Oui. »

Mon tuteur avait passé son bras autour de ma taille, comme pour me protéger contre quelque chose, et me regardait toujours en souriant.

« Depuis lors, repris-je, vous ne m'avez parlé qu'une seule fois de Bleak-House. »

— Et pour vous dire qu'elle diminuait rapidement ; ce qui est bien vrai, mon Esther.

— Cher tuteur, je sais combien vous avez pris part à mes derniers chagrins et quels égards vous avez eus pour moi en cette occasion comme en toute circonstance. Mais comme il y a déjà

longtemps que ce malheur est arrivé, et que c'est aujourd'hui seulement que vous avez dit que vous me trouviez tout à fait remise, peut-être attendez-vous que je vous reparle du sujet de la lettre, et il est possible que ce soit à moi de le faire. Je serai la maîtresse de Bleak-House quand vous voudrez, tuteur.

— Voyez, répondit-il gaiement, la sympathie qui existe entre nous. Je n'ai que cela dans la tête, avec ce pauvre Rick pourtant, dont la position m'est toujours présente à l'esprit ; j'y pensais lorsque vous êtes entrée. Eh bien ! quand donnerons-nous sa maîtresse à Bleak-House, petite femme ?

— Quand vous voudrez.

— Le mois prochain ?

— Si vous voulez, cher tuteur.

— Ainsi donc le jour où j'accomplirai l'acte le meilleur et le plus heureux de ma vie, où je serai le plus fier, le plus à envier de tous les hommes, le jour enfin où je donnerai à Bleak-House sa petite maîtresse, est fixé au mois prochain, » dit mon tuteur.

Je lui passai les bras autour du cou et je l'embrassai comme je l'avais fait le jour où je lui avais apporté ma réponse.

On annonça au même instant M. Bucket, ce qui était parfaitement inutile, car il était entré dans le cabinet en même temps que le domestique. « Miss Summerson et monsieur Jarndyce, nous dit-il tout essoufflé, en s'excusant du dérangement qu'il nous causait, voulez-vous me permettre de faire monter une personne qui est sur le palier et qui craint, en y restant, d'éveiller l'attention ? Vous consentez ? Merci, monsieur... Ayez la bonté de mon-

ter ce digne homme et sa chaise et de l'apporter ici, » dit M. Bucket en se penchant par-dessus la rampe de l'escalier.

À la suite de cette singulière requête on vit entrer un vieillard impotent, coiffé d'un bonnet noir, et que deux hommes déposèrent dans la chambre. M. Bucket renvoya immédiatement les deux porteurs, ferma la porte et la verrouilla mystérieusement. « Monsieur Jarndyce, dit-il en ôtant son chapeau et en agitant son mémorable index par manière d'exorde, vous savez qui je suis et miss Summerson me connaît ; ce gentleman, que l'on appelle Smallweed, me connaît également. L'escompte est sa principale affaire ; c'est ce qu'on appelle un négociant en billets. N'est-ce pas là votre métier ? » continua M. Bucket en se baissant un peu et en s'adressant au gentleman qui avait l'air de se défier beaucoup de lui.

M. Smallweed allait repousser la qualification qui lui était donnée, lorsqu'il fut saisi d'un violent accès de toux.

« C'est de votre faute, lui dit M. Bucket ; si vous ne cherchiez pas à me contredire lorsqu'il n'y a pas de motif, cela ne vous arriverait pas. J'ai déjà été chargé de plusieurs négociations avec ce gentleman pour le baronnet sir Leicester Dedlock, monsieur Jarndyce ; et, d'une manière ou de l'autre, je suis allé le trouver plusieurs fois ; j'ai souvent fréquenté les lieux qu'il habite, à savoir la maison occupée jadis par Krook, le marchand de guenilles et d'objets maritimes que vous avez connu, si je ne me trompe.

— Oui, monsieur, dit mon tuteur.

— Il faut vous dire, reprit l'officier de police, que ce gentleman a hérité de la propriété du vieux Krook, un fameux Capharnaüm,

je vous assure ; et, entre autres choses, d'une immense quantité de vieux papiers hors d'usage qui ne peuvent servir à personne. »

L'œil plein de finesse de M. Bucket, et la supériorité avec laquelle, sans dire un mot, sans faire un geste que pût contester son auditeur, il sut nous faire comprendre ce dont il s'agissait, nous enleva tout le mérite de deviner qu'il préludait à quelque arrangement relatif aux papiers que possédait M. Smallweed, et qu'il aurait pu nous en dire beaucoup plus long sur ce vieillard, s'il l'eût jugé convenable.

« Dès qu'il fut mis en possession de l'héritage, reprit M. Bucket, ce gentleman commença naturellement à fouiller parmi tous ces monceaux de vieux papiers.

— À quoi faire ? cria d'une voix aiguë M. Smallweed qui était aussi sourd que soupçonneux.

— À fouiller, répéta M. Bucket. N'êtes-vous pas un homme prudent par nature, accoutumé aux affaires, et n'avez-vous pas cherché à débrouiller immédiatement tous les papiers qui vous étaient échus ?

— Certainement, répondit M. Smallweed.

— Certainement, répliqua M. Bucket, et vous auriez été blâmable si vous ne l'aviez pas fait. C'est ainsi que vous avez trouvé (M. Bucket se baissa en regardant M. Smallweed d'un air de gaieté railleuse que celui-ci ne partageait aucunement), que vous avez eu la chance de trouver un papier portant la signature Jarndyce ; vous savez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? »

M. Smallweed nous jeta un regard troublé et fit un signe affirmatif de l'air le plus maussade.

« Et lorsque vous avez lu cette pièce, dans vos moments de loisir et à votre aise, car vous n'étiez pas curieux d'en savoir le contenu, n'est-ce pas ? cela vous était bien égal, qu'avez-vous découvert ? que ce papier sans valeur n'était autre chose qu'un testament ; c'est là le plus joli de l'affaire, » ajouta M. Bucket du même ton plaisant, comme pour rappeler la joie que cette découverte avait causée à son auteur qui, maintenant, tout penaud, ne semblait pas le moins du monde goûter cette plaisanterie.

« Je ne sais pas si c'est un testament ou autre chose, » grommela M. Smallweed en glissant dans son fauteuil où il ne présentait plus qu'une masse informe.

M. Bucket eut l'air un instant de vouloir fondre sur lui, sans doute pour le relever ; mais il se retint et continua de s'incliner vers le vieillard avec la même grâce, en nous regardant toujours du coin de l'œil.

« Cependant cela vous préoccupa quelque peu, reprit M. Bucket, parce que vous avez l'âme tendre.

— Qu'est-ce que j'ai naturellement ? demanda M. Smallweed en se mettant la main derrière l'oreille.

— L'âme tendre.

— Bien, bien ; continuez, dit M. Smallweed.

— Et comme vous aviez beaucoup entendu parler d'un célèbre procès en chancellerie, à propos d'un testament portant la même signature ; comme vous saviez que le vieux Krook était un malin pour acheter toutes sortes de vieilleries, entre autres de vieux papiers dont il n'aimait pas à se dessaisir et qu'il tâchait de déchiffrer, vous vous êtes dit, et jamais vous n'avez été plus sage : « Mi-

nute ! Si je ne fais pas attention à moi, ce testament peut me mettre dans l'embarras. »

— Et comment l'avez-vous su, Bucket ? Voyons ! cria le vieillard évidemment inquiet et tenant toujours la main derrière l'oreille. Parlez, Bucket ; n'est-ce pas un de vos misérables tours ? Relevez-moi, que je vous entende. Oh ! Seigneur, je suis tout brisé ; mon Dieu ! mon Dieu ! je n'ai plus de souffle ! je suis encore pis que cette vieille sorcière, cette satanée babillarde qui est à la maison. Seigneur Dieu ! »

Il est vrai que M. Bucket avait mis à le relever autant de vigueur que de promptitude. Aussitôt que la toux et les exclamations de M. Smallweed lui permirent de se faire entendre, l'officier de police reprit la parole avec la même affabilité qu'auparavant.

« Comme j'avais l'habitude de fréquenter votre maison, dit-il, vous m'avez mis dans la confiance, et voilà comment je l'ai su. N'est-ce pas cela ? »

Je ne crois pas qu'il soit possible d'admettre un témoignage de plus mauvaise grâce que M. Smallweed n'en montra en cette occasion, prouvant bien, jusqu'à l'évidence, que l'officier de police était certainement la dernière personne qu'il eût prise pour confident s'il avait pu s'en dispenser.

« Une fois mêlé à cette affaire, que nous examinâmes ensemble et qui nous fit passer des moments fort agréables, je vous confirmai dans vos craintes et ne vous cachai pas que vous feriez infiniment mieux, dans votre intérêt, de ne pas conserver ce testament entre vos mains ; d'où il fut convenu que vous le remettiez à M. Jarndyce, que voici ; et cela sans aucune condition,

vous fiant à sa générosité s'il arrivait que ce testament fût valable. Ne sont-ce pas là nos conventions ?

— Oui, monsieur, répondit le vieillard toujours de fort mauvaise grâce.

— Par suite desquelles, reprit M. Bucket en changeant tout à coup de manière et de langage, vous avez pris sur vous ledit testament qui se trouve à cette heure dans votre poche ; et la seule chose qui vous reste à faire est de l'en tirer immédiatement. »

M. Bucket, après nous avoir lancé un regard du coin de l'œil et s'être frotté le nez triomphalement avec son index, riva ses yeux sur le vieillard et tendit la main pour prendre le testament et le présenter à mon tuteur. Ce ne fut pas sans beaucoup de répugnance que M. Smallweed consentit à exhiber la pièce qui lui était demandée, et sans avoir déclaré à plusieurs reprises qu'il n'était qu'un pauvre homme, obligé de vivre de sa petite industrie, et qu'il s'en rapportait à l'honneur de M. Jarndyce qui ne voudrait pas abuser de sa probité pour lui faire perdre ce qui lui était dû. Peu à peu il tira lentement d'un portefeuille qu'il avait sur la poitrine un papier jauni et taché, roussi à l'extérieur et brûlé sur les bords, comme si jadis on l'avait jeté au feu et retiré subitement des flammes. M. Bucket, avec la dextérité d'un prestidigitateur, fit passer en un clin d'œil le précieux papier des mains de M. Smallweed dans celles de M. Jarndyce, et dit tout bas à ce dernier, en le lui remettant :

« Ils ne se sont pas entendus sur le chiffre qu'ils voulaient en avoir ; ils se sont même querellés : j'ai offert cinq cents francs pour en finir. Là-dessus le petit-fils, qui n'est pas moins avare que son grand-père, a reproché à celui-ci de vivre trop

longtemps ; vous jugez du tapage ! Ils se vendraient tous dans la famille réciproquement, pour une couple d'écus, excepté la grand'mère ; et cela parce qu'ayant perdu la tête, elle a l'esprit trop faible pour conclure un marché.

— Quelle que soit la teneur de ce papier, monsieur Bucket, répondit M. Jarndyce, je vous suis infiniment obligé de la démarche que vous venez de faire ; et s'il a vraiment quelque importance, je veillerai, vous pouvez m'en croire, à ce que M. Smallweed soit convenablement rétribué.

— Non pas selon vos mérites, ajouta M. Bucket en s'adressant à l'avare ; n'ayez pas peur, mon cher ami, mais selon la valeur de ce papier.

— C'est ainsi que je l'entends, répondit M. Jarndyce. Vous remarquerez, monsieur Bucket, poursuivit-il, que je m'abstiens d'examiner moi-même le contenu de cette pièce. J'ai renoncé, depuis bien des années, à m'occuper de ce procès ; et, à vrai dire, tout ce qui s'y rattache me soulève le cœur. Mais nous allons immédiatement, miss Summerson et moi, remettre ce titre entre les mains de mon avoué, qui, aussitôt, en signifiera l'existence à toutes les parties intéressées.

— M. Jarndyce ne peut pas mieux dire, fit observer M. Bucket à M. Smallweed ; et maintenant que vous êtes assuré que les droits de chacun sont garantis, ce qui, je n'en doute pas, est pour vous une satisfaction réelle, nous pouvons vous reporter à votre domicile. »

L'officier de police tira le verrou, fit entrer les porteurs, nous souhaita le bonjour en nous adressant un regard significatif, et partit en nous saluant d'un crochet de son index.

Nous nous dirigeâmes vers Lincoln's-Inn en toute hâte. M. Kenge était libre, et nous le trouvâmes dans son cabinet poudreux, au milieu de ses piles de papiers et de ses livres monotones. M. Guppy nous avança des sièges ; M. Kenge nous témoigna sa surprise et sa satisfaction de la visite de M. Jarndyce ; il ne manqua pas de tourner, en parlant, ses doubles lunettes entre ses doigts, comme je le lui avais toujours vu faire, et fut plus que jamais Kenge le beau diseur.

« Je suppose, dit-il en s'inclinant devant moi, que c'est la douce influence de miss Summerson qui aura amené M. Jarndyce à oublier un peu de son animosité contre une cause et contre un tribunal suprême qui se placent, j'ose le dire, au premier rang dans la majestueuse perspective des piliers de notre profession.

— Tout me porte à croire, répondit mon tuteur, que miss Summerson connaît trop bien les désastreux effets de la cause et du tribunal dont vous parlez, pour exercer son influence en leur faveur. Néanmoins, c'est à l'occasion de ce procès que je suis venu vous trouver, monsieur Kenge. Mais, avant de vous remettre le papier que je vous apporte pour ne plus avoir à m'en occuper, laissez-moi vous dire comment il est tombé entre mes mains. »

M. Jarndyce raconta en peu de mots ce qui venait de se passer et le fit avec autant de clarté que de laconisme.

« Il était impossible, dit M. Kenge, d'exposer plus nettement cette affaire, la loi même ne serait pas plus claire.

— Connaissez-vous un seul article de la loi anglaise qui soit clair et d'une signification précise ? demanda M. Jarndyce.

— Oh ! monsieur ! » fit le beau diseur.

Il n'avait pas semblé d'abord attacher beaucoup d'importance au papier que lui apportait mon tuteur ; mais lorsqu'il le vit, il parut s'y intéresser davantage et tomba des nues aussitôt qu'il l'eut ouvert et qu'il en eut parcouru les premières lignes.

« Monsieur Jarndyce, s'écria-t-il, avez-vous lu cette pièce ?

— Non, répondit mon tuteur.

— Mais mon cher monsieur, répliqua M. Kenge, c'est un testament d'une date plus récente que pas un de ceux qui sont acquis au procès ; un testament olographe, en bonne forme et dûment attesté, dont les atteintes qu'il a subies par la flamme ne sauraient altérer l'incontestable valeur, un document parfait, une pièce irrécusable.

— Que m'importe ? dit mon tuteur.

— Monsieur Guppy, cria M. Kenge ;... je vous demande pardon, monsieur Jarndyce.

— Voilà, monsieur, dit le jeune homme en paraissant à la porte.

— Chez M. Vholes de Symond's-Inn : mes compliments : Jarndyce contre Jarndyce. Je voudrais en causer avec lui. »

M. Guppy disparut.

« Que vous importe, dites-vous, monsieur Jarndyce ! Mais si vous aviez jeté les yeux sur ce document, vous auriez vu, monsieur, qu'il diminuait considérablement la somme que vous attribuaient les testaments antérieurs, tout en vous accordant encore,

néanmoins, un legs d'une assez grande importance, dit M. Kenge en agitant la main d'une manière à la fois persuasive et gracieuse. Vous auriez vu, en outre, combien la part de M. Richard Carstone et de miss Éva Clare, épouse Carstone, s'est accrue par cette dernière volonté du testateur.

— Kenge, répondit M. Jarndyce, je serais heureux que toute la fortune que ce procès a mise en question devant cette odieuse cour, pût échoir à mes deux jeunes parents ; mais ne vous flattez pas de me persuader jamais qu'il puisse sortir le moindre bien de ce monstrueux procès.

— Préjugé ! monsieur Jarndyce, préjugé ! C'est un grand pays que le nôtre, mon cher monsieur, un grand pays ; et son système judiciaire est un grand système, croyez-le, un admirable système. »

Mon tuteur ne dit plus rien et M. Vholes arriva.

« Comment vous portez-vous, monsieur Vholes ? Ayez la bonté de venir vous asseoir à côté de moi et de jeter un coup d'œil sur ce papier. »

M. Vholes, humblement dominé par la supériorité professionnelle de M. Kenge, alla s'asseoir près de son collègue, et parut lire mot à mot le document en question, sans toutefois se départir du calme glacial qui ne l'abandonnait jamais. Quand il eut terminé sa lecture, il se retira dans l'embrasure de la fenêtre avec M. Kenge, et abritant ses lèvres de son gant noir, il eut un assez long entretien avec son éminent confrère. M. Kenge ne tarda pas à contester ce qu'il lui disait, et je n'en fus pas surprise, car je savais que jamais deux personnes n'avaient pu tomber d'accord dans l'affaire Jarndyce contre Jarndyce. Mais enfin il eut l'air

d'avoir convaincu M. Kenge dans une conversation, qui ne se composait plus guère que des mots : « Receveur général, inspecteur général, report, domaines et frais de toute espèce. »

Quand ils se furent entendus, ils revinrent près de la table de M. Kenge et reprirent la parole à haute voix.

« Ce document est fort remarquable, monsieur Vholes, dit M. Kenge.

— Très-remarquable.

— Et d'une extrême importance, monsieur Vholes.

— Assurément.

— Et comme vous dites, monsieur Vholes, quand, à la session prochaine, on appellera Jarndyce contre Jarndyce, ce document sera l'un des traits les plus inattendus et les plus intéressants de la cause, » reprit M. Kenge en regardant mon tuteur avec un certain orgueil.

M. Vholes éprouvait la satisfaction d'un praticien secondaire cherchant à conserver sa réputation d'homme respectable, et qui voit son opinion confirmée par une telle autorité.

« Et quand la session prochaine s'ouvrira-t-elle ? demanda mon tuteur en se levant après une pause, durant laquelle M. Kenge avait fait sonner son argent, et M. Vholes écorché les boutons de sa figure.

— Le mois prochain, monsieur Jarndyce, dit M. Kenge. En attendant, nous allons procéder à toutes les mesures que provoque l'existence de ce nouveau document, et recueillir les témoignages nécessaires y relatifs ; d'ailleurs nous aurons soin, comme à l'or-

dinaire, de vous adresser notre notification lorsque la cause devra être appelée devant la cour.

— Et vous pourrez voir que j'y ferai exactement la même attention qu'à l'ordinaire, répondit mon tuteur.

— Toujours disposé, mon cher monsieur, dit l'éminent avoué en nous reconduisant jusqu'à la porte du carré, toujours disposé, malgré votre esprit éclairé, à vous faire l'écho d'un préjugé populaire. Nous sommes une nation prospère, monsieur Jarndyce, très-prospère ; un grand peuple, monsieur Jarndyce, un très-grand peuple ; et vous voudriez qu'un aussi grand pays eût un petit système judiciaire ! voyons ! est-ce possible, monsieur, est-ce possible ? »

Il prononça ces paroles du haut de l'escalier, en agitant sa main droite avec grâce, comme il eût fait d'une truelle d'argent dont il se serait servi pour étendre le ciment de son éloquence sur l'édifice judiciaire afin de le consolider pour mille siècles encore.

63

La galerie de tir de M. Georges est à louer ; tout le matériel a été vendu ; et le maître d'armes habite Chesney-Wold où il accompagne sir Leicester dans ses promenades à cheval, et surveille attentivement la monture du baronnet, car la main qui la guide est maintenant bien incertaine. Mais aujourd'hui M. Georges n'est pas auprès de sir Leicester Dedlock. Il est en voyage, et se dirige vers les districts du nord où l'on travaille le fer.

À mesure qu'il avance de ce côté, les grands bois disparaissent ; et la houille, les cendres, les hauts fourneaux et les briques rouges, la verdure malade, les feux dévorants, et un épais nuage de fumée d'où ne sort jamais d'éclairs, caractérisent le paysage.

Le sergent passe au milieu de tout cela et continue sa route en regardant autour de lui, comme s'il cherchait à découvrir l'endroit vers lequel il se dirige.

Arrivé sur la rive noircie d'un canal qui traverse une ville active où le cliquetis du fer est plus assourdissant, la fumée plus noire et les flammes plus ardentes que notre voyageur ne les a encore trouvées sur son passage, il arrête son cheval et demande à un ouvrier s'il connaîtrait par hasard un nommé Rouncewell.

« Ah ! ben, mon maître, répond l'ouvrier, demandez-moi plutôt si j' me connais moi-même.

— Il est donc bien connu dans ces parages ?

— Rouncewell ! j' crois ben.

— Et où demeure-t-il ? demande M. Georges en jetant un regard devant lui.

— Est-ce la banque, l'usine ou la maison qu' vous voulez dire ? demande l'ouvrier à son tour.

— Hum ! Rouncewell est un si grand seigneur, à ce qu'il paraît, murmure le sergent en se frappant le menton du bout de sa cravache, que j'ai bien envie de retourner sur mes pas. Je ne sais trop que faire. Croyez-vous que je trouve à cette heure-ci M. Rouncewell à l'usine ?

— C'est pas toujours facile de savoir où c' qu'il est ; mais à ce moment-ci d' la journée vous l' trouverez à l'usine ou ben son fils ; toutefois s'il est en ville, car c'est ben souvent qu'il est dehors.

— Et quelle est son usine ?

— Vous voyez ben ces cheminées-là ?

— Les plus hautes ?

— Oui, c'est ça. N' les quittez pas des yeux ; allez tout drêt ; quand vous s'rez au bout, tournez à gauche, vous trouverez un grand mur qui fait tout un côté d' la rue ; c'est l'usine Rouncewell. »

Le sergent remercie l'ouvrier, et continue sa route en regardant de tous les côtés. Il ne retourne point sur ses pas, et met son cheval à une auberge où dînent en ce moment des ouvriers de Rouncewell, à ce que lui apprend l'aubergiste. C'est l'heure où les forgerons vont dîner, et la ville tout entière paraît avoir été envahie par ceux de M. Rouncewell, tous hommes robustes, vigoureux et noirs comme la suie.

M. Georges suit l'indication qui lui a été donnée ; il trouve une grande porte au grand mur, s'en approche, regarde, et ne voit que du fer autour de lui, à tous les étages et sous toutes les formes : en barres, en lingots et en feuilles ; en cuvettes, en essieux, en rails et en chaudières ; en alluchons, en roues et en manivelles ; du fer et encore du fer ; tordu et brisé de mille façons ; rouillé par l'âge, bouillonnant dans sa jeunesse au milieu de la fournaise ou jaillissant sous le marteau en gerbes d'étincelles ; montagnes de ferraille et débris de machines ; fer rouge et fer noir ; odeur et sa-

veur de fer ; bruits stridents et bruits sourds ; une Babel de bruits de fer.

« C'est à y gagner le mal de tête, dit l'ancien troupier en cherchant le bureau des yeux. Qui vient là ? tout à fait mon portrait quand j'étais à son âge ; cela doit être mon neveu, s'il est vrai que la ressemblance soit une preuve de famille. Votre serviteur, monsieur.

— Le vôtre, monsieur. Demandez-vous quelqu'un ?

— Pardon ; mais vous êtes probablement monsieur Rouncewell le jeune ?

— Oui, monsieur.

— C'est à monsieur votre père que je désirerais parler ; j'aurais un mot à lui dire. »

Le jeune-homme répond que le moment est bien choisi, car son père est précisément à l'usine ; et il dit à l'étranger de le suivre. « Tout à fait mon portrait, à son âge ; tout à fait ! » pense le troupier en suivant le jeune Rouncewell. Ils arrivent à un bâtiment situé dans une cour ; le bureau est au premier ; à la vue du gentleman qui s'y trouve, l'ancien troupier rougit excessivement.

« Quel nom dirai-je à mon père ? » demande le jeune homme.

M. Georges, dont le fer occupe entièrement l'esprit, et que cette question a pris au dépourvu, répond qu'il se nomme Steel, nom sous lequel il est immédiatement présenté. Le jeune homme se retire, et M. Georges reste seul avec le gentleman qui est assis à sa table, ayant devant lui des livres de comptes et diverses feuilles de papier couvertes de chiffres et de figures bizarres. La

pièce où il se trouve est nue, sans rideaux aux fenêtres, et n'a d'autre perspective que le fer dont nous avons parlé ; sur la table se trouvent pêle-mêle des échantillons de métal et différentes pièces de machines brisées à dessein pour en essayer la résistance ; partout une poussière de fer qui couvre chaque objet ; à travers les vitres on voit la fumée tourbillonner en sortant des hautes cheminées et mêler leurs colonnes noirâtres à la Babylone vaporeuse qui surmonte la ville bruyante.

« Je suis à vos ordres, monsieur Steel, dit M. Rouncewell dès que son visiteur eut pris une chaise.

— Monsieur, répond Georges, se penchant en avant, le bras gauche sur son genou et le chapeau à la main, cherchant surtout à éviter le regard de son frère, je crains que ma visite, loin de vous être agréable, ne vous soit importune. J'ai servi autrefois dans les dragons, et l'un de mes camarades pour lequel j'avais un certain faible, était, je crois, votre parent. N'avez-vous pas eu un frère qui fut le tourment de sa famille, et qui partit un beau jour, n'ayant jamais rien fait de bon dans sa vie que de ne jamais reparaitre ?

— Êtes-vous bien sûr, dit le maître de forges d'une voix troublée, êtes-vous bien sûr que vous vous nommez Steel ? »

Le sergent balbutie et regarde son frère, qui se lève en l'appelant par son nom et lui saisit les deux mains.

« Tu es trop fin pour moi, s'écrie M. Georges dont les larmes jaillissent aussitôt. Comment vas-tu, mon vieil ami ? Je n'aurais jamais cru que tu fusses aussi content de me voir. Comment vas-tu, mon vieil ami ? comment vas-tu ? »

Ils se serrent les mains et s'embrassent mille et mille fois ; Georges ne cessant d'accoupler à sa phrase « comment vas-tu, mon vieil ami ? » la protestation qu'il n'aurait jamais cru que son frère fût à moitié aussi content de le revoir.

« J'étais même si loin de le penser, dit-il après avoir raconté comment il est venu, que j'avais dans l'idée de ne pas me faire reconnaître ; je pensais à t'écrire dans le cas où tu aurais écouté mon nom avec indulgence ; mais je n'aurais pas été surpris si tu n'avais pas voulu entendre parler de moi.

— Tu verras tout à l'heure, Georges, quel accueil on fait chez moi à ton nom et avec quelle joie on y apprend de tes nouvelles. C'est aujourd'hui grande fête à la maison, et tu ne pouvais pas, vieux soldat bronzé, arriver un meilleur jour. Ce soir, je promets à mon fils Watt, que d'aujourd'hui en un an il épousera la plus jolie fille et la meilleure que tu aies jamais vue dans tes voyages. Elle part demain pour l'Allemagne avec une de tes nièces, afin de terminer son éducation ; et nous avons, pour célébrer les fiançailles, une petite fête dont tu seras le héros. »

Cette pensée confond tellement M. Georges, qu'il repousse de toutes ses forces l'honneur qu'on lui propose ; mais vaincu par son frère et par son neveu, et protestant toujours qu'il n'aurait jamais pensé qu'on fût si content de le voir, il se laisse conduire à une maison élégante, où se remarque, à l'intérieur, un heureux mélange des habitudes de simplicité du père et de la mère, et de celles que l'éducation et la fortune ont données à leurs enfants. M. Georges est de plus en plus troublé par la grâce et la distinction des filles de son frère ; par la beauté de Rosa, sa future nièce, l'accueil affectueux et empressé que lui font ces jeunes demoiselles, et qu'il reçoit comme en rêve ; tandis que les manières res-

pectueuses et touchantes de son neveu lui rappellent son propre passé et lui rendent la conscience de n'avoir jamais été qu'un vaurien.

Cependant, l'entrain qui préside à la fête et les bons cœurs dont la société se compose triomphent du trouble de M. Georges, qui s'engage, d'un air franc et martial, à être de la noce et à conduire la mariée, engagement qui est accueilli avec acclamations. L'instant du repos arrive, et l'ancien maître d'armes, couché dans le lit d'honneur de la maison de son frère, est pris de vertige en se rappelant tout ce qui s'est passé depuis quelques heures : il revoit, en esprit, ses nièces, que, frappé de respect, il admira toute la soirée dans leur mousseline flottante, exécuter toute la nuit, sur sa courte-pointe, des valse allemandes.

Le lendemain matin, dès qu'ils sont levés, les deux frères s'enferment dans la chambre du maître de forges, où celui-ci expose, avec sa clarté habituelle, la manière dont il songe à employer les services de l'ancien troupier dans son usine, lorsque ce dernier l'arrête en lui serrant la main :

« Frère, dit-il, je te remercie un million de fois pour ton accueil plus que fraternel ; et un million de fois plus encore pour tes intentions pleines de délicatesse et de générosité ; mais j'ai mon plan ; avant de le confier à personne, je désire te consulter sur une affaire de famille. Comment faut-il s'y prendre pour obtenir de ma mère qu'elle consente à m'effacer ? ajoute l'ancien dragon en croisant les bras et en regardant son frère avec une invincible fermeté.

— Je ne te comprends pas bien, Georges, répond M. Rouncewell.

— Je demande comment on pourra obtenir de ma mère qu'elle veuille bien m'effacer ; il faut absolument l'y amener d'une façon ou d'une autre.

— Est-ce de son testament que tu veux être rayé ? je crois du moins que c'est là ce que tu veux dire.

— Certainement, répond l'ancien maître d'armes d'un air plus résolu que jamais, il le faut et j'y tiens.

— Est-ce que c'est indispensable, mon brave Georges ?

— Tout à fait ; je n'aurais pas commis la bassesse de revenir sans y être bien décidé. Jusque-là, vois-tu, je ne serai pas à l'abri d'une nouvelle escapade. Je ne me suis pas faufilé au bercail pour te dépouiller et enlever à tes enfants ce qui leur revient naturellement. Il y a longtemps que j'ai perdu tous mes droits ; et pour que je reste et que je puisse relever la tête, il faut absolument qu'elle me raye de son héritage. Voyons, toi qui es connu pour ta pénétration et ton intelligence, tu m'indiqueras bien un moyen d'y réussir.

— Au contraire, Georges, dit M. Rouncewell d'un ton délibéré ; ma pénétration ne servira qu'à te prouver une chose, c'est que tu dois renoncer au but que tu veux atteindre ; regarde notre mère, rappelle-toi l'émotion qu'elle a éprouvée en te revoyant. Crois-tu qu'il y ait au monde une seule considération qui puisse la déterminer à faire ce que tu désires ? Crois-tu, alors même que la chose serait possible, qu'il y aurait à hésiter entre le sacrifice que tu veux me faire et la blessure qu'elle en ressentirait, cette chère et tendre vieille femme ? tu aurais tort d'y penser ; non, Georges ! renonce à ton idée, prends-en ton parti et reste sur son

testament ; d'ailleurs tu peux atteindre ton but, à peu près aussi bien que si la chose était faite. »

Le maître de forges sourit en regardant son frère qui, tout désappointé, réfléchit profondément.

« Et comment cela ? dit enfin M. Georges.

— Puisque tu tiens absolument à être déshérité, tu peux disposer, à ton tour, de la part qui te reviendra, quand tu auras le malheur de la recevoir.

— C'est vrai ! » dit l'ancien maître d'armes, réfléchissant toujours : puis mettant la main sur celle de son frère :

« As-tu l'intention de parler de cela dans ta famille ? lui demande-t-il.

— Pas du tout.

— Merci, frère. Seulement tu ne refuseras peut-être pas de leur dire que, tout vagabond que je suis, je n'ai été, après tout, qu'une mauvaise tête, mais sans faire de bassesses.

Le maître de forges réprime un sourire et fait un signe affirmatif.

« Merci, mon frère. C'est un grand poids de moins sur mon cœur, répond M. Georges en respirant largement et en décroisant les bras ;... j'aurais pourtant bien voulu être rayé de ce testament, » ajoute-t-il en posant les mains sur ses genoux.

Les deux frères sont assis face à face, et leur ressemblance est frappante, en dépit de l'absence d'usage et d'une sorte de simplicité massive qui caractérise l'ancien dragon.

« Maintenant, dit M. Georges, parlons une fois pour toutes de mes projets. Tu as la générosité de vouloir me retenir auprès de toi et de me proposer une place dans l'industrie que ton travail et ta persévérance ont créée, je t'en remercie de tout mon cœur. C'est plus que fraternel, comme je te l'ai déjà dit, et j'en suis profondément touché. Mais vois-tu, frère, la vérité est que je suis une espèce de mauvaise herbe, et qu'il est trop tard pour me planter dans un jardin régulier.

— C'est à moi d'en juger, mon bon Georges, répond M. Rouncewell en concentrant son regard profond sur l'ancien militaire ; laisse-moi essayer, » ajoute-t-il en souriant avec confiance.

Georges secoue la tête : « Tu y réussirais, je n'en doute pas, si la chose était possible, mais il ne faut pas la tenter ; non mon frère, non. D'ailleurs, il se trouve que je suis de quelque utilité à sir Leicester Dedlock, depuis la maladie que lui ont valu certains chagrins de famille ; je lui rends quelques services, des bagatelles ; mais enfin il aime mieux les recevoir du fils de notre mère que de tout autre.

— Très-bien, Georges, répond M. Rouncewell dont la figure ouverte s'assombrit légèrement ; si tu préfères servir dans la brigade privée de sir Leicester Dedlock...

— Précisément, frère, s'écrie l'ancien dragon en interrompant le maître de forges, précisément ; l'idée de servir te déplaît, mais pour moi c'est autre chose ; tu n'es pas habitué à être commandé, moi je le suis ; tu maintiens l'ordre et la discipline autour de toi, j'ai besoin qu'on s'en occupe à ma place et qu'on m'impose une règle. Nous ne portons pas les choses de la même main et ne les voyons pas du même point de vue. Je ne dis rien de mes ma-

nières de garnison, parce que hier au soir je me suis trouvé à l'aise, et qu'ici on n'y ferait pas attention. Mais Chesney-Wold me convient encore mieux ; il y a là-bas plus d'espace ; une mauvaise herbe de plus y est moins déplacée ; la vieille mère d'ailleurs a besoin d'être heureuse, et c'est pour cela que j'accepte la proposition du baronnet. Quand je viendrai l'an prochain pour conduire la mariée, ou même avant, j'aurai soin de laisser à l'écart la brigade privée de sir Leicester Dedlock, et de ne pas la faire manœuvrer sur ton territoire. Je te remercie encore une fois ; et je suis fier de penser à la maison des Rouncewell dont tu seras le fondateur.

— Tu te connais, Georges ; et peut-être, dit le frère aîné en répondant avec chaleur à l'étreinte de la main du sergent, peut-être me connais-tu mieux que je ne le fais moi-même ; suis la voie qui te convient, mais que désormais nous ne soyons plus perdus l'un pour l'autre.

— Ne crains rien de ce côté-là, répond l'ancien sergent. Mais avant de te quitter, frère, je voudrais te prier d'être assez bon pour jeter un coup d'œil sur une lettre que j'ai écrite. Je l'ai apportée avec moi pour l'envoyer d'ici ; le timbre de Chesney-Wold pourrait être pénible à la personne qui doit la recevoir. Je n'ai pas une grande habitude de la correspondance, et je tiendrais particulièrement à ce que cette lettre fût conçue en des termes à la fois précis et délicats. »

En disant ces mots, M. Georges présente à son frère une lettre écrite avec de l'encre un peu pâle, mais d'une écriture ronde, serrée et correcte, et où le maître de forges trouve les lignes suivantes.

« L'inspecteur Bucket m'ayant parlé d'une lettre à mon adresse qu'il a trouvée dans les papiers d'un certain individu, je prends la liberté de vous dire que ce billet contient seulement quelques lignes écrites, de l'étranger, par une personne qui me priait de remettre à une jeune et charmante lady, non encore mariée, une lettre qui s'y trouvait jointe, ce que j'ai fait religieusement.

« Je prends la liberté de vous dire, en outre, que ce billet ne me fut demandé que pour confronter l'écriture, sans quoi rien ne m'en aurait fait dessaisir ; et que le croyant plus en sûreté entre mes mains qu'entre celles de tout autre, on ne me l'aurait arraché qu'avec la vie.

« J'ajouterai, de plus, que si j'avais pensé que le malheureux gentleman fût encore de ce monde, je n'aurais eu ni repos ni trêve que je n'eusse découvert sa retraite et partagé avec lui mon dernier liard, ce que j'aurais fait par devoir comme par inclination. Mais on avait dit officiellement qu'étant à bord d'un navire, il était tombé à la mer pendant la nuit et s'était noyé dans un port d'Irlande quelques heures après son arrivée des Indes occidentales ; je l'avais moi-même entendu confirmer par des officiers et des hommes de l'équipage.

« Je prends enfin la liberté de vous exposer humblement, comme il convient à un simple membre de l'armée, que je suis et serai toujours votre très-dévoué et très-respectueux admirateur ; et que j'ai, pour les qualités que vous possédez à un degré supérieur à toute autre personne, plus d'estime que les limites de cette dépêche ne me permettent de l'exprimer.

« J'ai l'honneur d'être, votre très-obéissant,

« *Georges.* »

« C'est un peu cérémonieux, dit le frère aîné en repliant la lettre de l'air d'un homme qui n'y comprend pas grand'chose.

— Mais du moins, il n'y a rien, n'est-ce pas ? qu'on ne puisse adresser à la plus parfaite des jeunes demoiselles ? demande l'ancien sergent.

— Rien du tout, » répond le maître de forges.

La lettre est cachetée et déposée sur la table de M. Rouncewell, pour être jetée à la poste avec la correspondance du jour. Ceci terminé, M. Georges dit un adieu cordial à tous les membres de la famille et se dispose à partir, lorsque son frère ne voulant pas encore le quitter, lui offre de le conduire en voiture découverte, à l'endroit où il doit coucher, d'y rester avec lui jusqu'au lendemain matin, et de faire monter le vieux gris de Chesney-Wold par un domestique, pendant cette première partie du voyage. Cette proposition, joyeusement acceptée, est suivie d'une course fort agréable en tilbury, puis d'un dîner et d'un déjeuner qui ne le sont pas moins, le tout entremêlé de conversation et d'épanchements fraternels. Enfin, après force poignées de main échangées une dernière fois, ils se séparent, le maître de forges tournant son visage du côté de la fumée et des fournaies, le sergent du côté de la verte campagne ; et de bonne heure encore, dans l'après-midi, le bruit étouffé de son trot pesant se fait entendre sur le gazon de l'avenue qu'il franchit sous les vieux ormes, accompagné du cliquetis imaginaire de l'équipement militaire qu'il croit porter encore.

Peu de temps après la conversation que j'avais eue avec mon tuteur, il me remit un papier cacheté en me disant : « C'est pour le mois prochain, Esther. » J'y trouvai deux cents livres.

Je commençai donc tranquillement à faire les préparatifs qu'exigeait la circonstance ; et, réglant mes achats d'après le goût de mon tuteur qui m'était bien connu, je composai ma garde-robe à son goût, j'eus lieu de croire que j'avais complètement réussi. Je fis tout cela sans en parler à personne, car j'avais bien encore quelques appréhensions de la peine que ce projet d'union avait semblé faire autrefois à Éva ; et d'ailleurs mon tuteur lui-même avait l'air de ne s'occuper de rien. J'avais toujours pensé que notre mariage se ferait sans bruit et le plus simplement possible ; que j'irais dire à Éva : « Voulez-vous venir me voir marier demain matin, chère mignonne ? » c'est du moins ce que je préférais, si le choix m'était laissé.

Je ne m'écartai du silence que je m'étais imposé qu'envers mistress Woodcourt ; je lui dis que j'allais me marier avec M. Jarndyce, à qui je m'étais promise depuis déjà longtemps. Elle m'approuva beaucoup, et me témoigna une excessive tendresse ; ses manières avaient bien changé à mon égard depuis l'époque où elle était venue pour la première fois à Bleak-House ; il n'y avait pas de bontés, de prévenances qu'elle n'eût pour moi ; et elle se serait mise en quatre pour m'être utile ou agréable.

Ce n'était pas assurément l'occasion de négliger mon tuteur, et je ne pouvais pas davantage délaisser ma chère fille ; si bien que j'étais extrêmement occupée, et j'en étais ravie. Quant à Charley, son bonheur consistait à s'entourer de corbeilles, de paniers à ou-

vrages, de travaux d'aiguille qui la rendaient invisible ; à faire peu de besogne, mais à ouvrir de grands yeux, et à se figurer avec délice qu'elle allait finir à elle seule tout ce qu'il y avait à faire.

Je dois dire que pendant ce temps-là nous étions en discussion mon tuteur et moi ; je ne pouvais pas être de son avis au sujet du testament ; et je concevais de grandes espérances sur Jarndyce contre Jarndyce ; du reste, nous allions bientôt savoir qui de nous deux avait raison. La découverte du testament avait redoublé l'agitation de Richard et lui avait rendu l'activité qu'il avait autrefois ; mais il semblait avoir perdu la faculté d'espérer, même alors qu'il en avait le plus de motifs, et ne paraissait plus conserver que son inquiétude fébrile. Un jour que nous en parlions avec mon tuteur, je compris à quelques paroles de M. Jarndyce que notre mariage n'aurait lieu qu'après l'ouverture de la cour ; et je me réjouis en pensant qu'Éva et Richard seraient plus heureux à cette époque.

La session devait s'ouvrir très-prochainement, lorsque mon tuteur s'absenta pour aller dans le Yorkshire, où l'appelaient les affaires de M. Woodcourt. Je revenais de chez Éva, et j'étais assise au milieu de mon trousseau, regardant un peu rêveuse tous les objets dont j'étais entourée, quand on me remit une lettre de M. Jarndyce. Il me priait d'aller le rejoindre, m'indiquait la voiture que j'avais à prendre, à quelle heure je devais partir, et ajoutait, en post-scriptum, que je ne serais pas longtemps éloignée de ma chère Éva.

Je ne m'attendais certainement pas à voyager dans ce moment-là ; toutefois je m'apprêtai en moins d'une demi-heure, et je partis le lendemain matin, suivant les instructions que j'avais reçues. Je voyageai toute la journée, et toute la journée je me de-

mandai pour quel motif M. Jarndyce me faisait venir ; supposant tantôt une chose, tantôt une autre, mais sans pouvoir jamais, jamais deviner la vérité.

Il faisait nuit quand j'arrivai ; mon tuteur était là pour me recevoir, ce qui me délivra d'un grand poids ; car, dans la soirée, j'avais fini par craindre qu'il ne fût tombé malade, d'autant plus que sa lettre, excessivement brève, avait l'air de me dissimuler quelque chose.

Il était là, néanmoins, aussi bien portant que possible ; et quand je revis sa figure ouverte, plus radieuse que jamais, je me dis à moi-même : « Il aura fait encore quelque belle et bonne action ; » chose, après tout, qui n'était pas difficile à deviner, puisqu'il n'était venu dans le Yorkshire que pour obliger quelqu'un.

Le souper était préparé à l'hôtel ; quand nous fûmes à table et qu'on nous, eut laissés seuls :

« Voilà, dit-il, une petite femme qui, j'en suis sûr, est bien curieuse de savoir pourquoi je l'ai fait demander.

— Mais, répondis-je, sans être une Fatime et vous une Barbe-Bleue, j'avoue que ma curiosité est passablement éveillée.

— Dans ce cas, ma chère, pour que vous puissiez dormir tranquille, je n'attendrai pas jusqu'à demain, et je vais vous le dire tout de suite. Il y a longtemps que j'éprouvais le besoin d'exprimer au docteur combien sa conduite envers le pauvre Jo m'avait ému ; combien je suis touché des soins qu'il donne à Richard ; enfin de lui témoigner l'affection et l'estime qu'il nous inspire à tous. Il me vint donc à l'esprit, quand il fut décidé à s'établir ici, de le prier d'accepter quelque maisonnette, où il pût convenable-

ment reposer sa tête. Une excellente occasion s'est justement offerte ; je me suis empressé de la saisir et d'accommoder cette petite demeure à son usage. Mais avant-hier, au moment où l'on vint me dire que tout cela était prêt, je ne me sentis pas assez bon maître de maison pour juger par moi-même si chaque chose était comme il faut, et s'il n'y manquait rien. J'ai donc fait venir la meilleure ménagère qu'il soit possible de voir, pour lui demander son avis et prendre ses conseils. Et la voilà ! » dit mon tuteur en riant et en pleurant à la fois. Il était si bon, si admirablement bon ! J'essayai de lui dire tout ce que je pensais de sa bonté, mais je ne pus articuler un seul mot.

« Allons, allons, reprit-il ; vous donnez à cela plus d'importance que cela ne vaut, petite femme. Mais, quoi ! vous pleurez, dame Durden !

— C'est de joie et de reconnaissance, tuteur.

— Bien, bien ; je suis enchanté que vous m'approuviez ; je le supposais d'ailleurs, et je pensais bien que ce serait une agréable surprise pour la petite maîtresse de Bleak-House. »

J'essuyai mes yeux et j'allai l'embrasser. « Eh bien ! je le savais, lui dis-je ; il y a longtemps que je l'avais vu sur votre figure.

— Quelle petite femme habile à déchiffrer un visage ! » s'écriait-il en riant.

Il se montrait si aimable et si gai, que je ne pus faire autrement que de m'égayer aussi ; mais une fois dans mon lit, je dois l'avouer, mes larmes coulèrent de nouveau. J'espère que c'est de plaisir ; cependant je n'en suis pas tout à fait sûre, et je me répétai deux ou trois fois les paroles de sa lettre.

Le lendemain matin, après le déjeuner, mon tuteur me donna le bras et nous partîmes, par le plus beau temps du monde, pour aller voir la maison sur laquelle j'étais appelée à donner mon avis. Nous entrâmes dans un jardin par une porte latérale dont M. Jarndyce avait la clef ; la première chose qui me frappa, fut que les plates-bandes et les fleurs étaient disposées de la même manière que les miennes à Bleak-House.

« Vous voyez, me dit mon tuteur en examinant mon visage, que, ne pouvant mieux faire, j'ai suivi les plans que vous avez adoptés. »

Nous traversâmes ensuite un joli petit verger, où les cerises étaient nichées dans les feuilles vertes, et où l'ombre des pommiers jouait sur l'herbe des pelouses ; nous arrivâmes à la maison ; un véritable cottage rustique, composé de chambres de poupée, mais situé dans un endroit si tranquille et si doux, entouré d'une campagne si fertile et si riante ! un ruisseau serpentait à quelque distance, étincelant entre les arbres dont ses bords étaient couverts, et faisant tourner un moulin ; dans la prairie qui se déployait à côté de la ville, on voyait des joueurs de paume rassemblés en groupes joyeux, et une tente surmontée d'un drapeau dont la brise faisait flotter les plis. Nous entrâmes dans le cottage ; et là, depuis la porte d'entrée jusqu'aux moindres petites chambres, comme dans le parterre et sous la galerie de bois tapissée de chèvrefeuille et de jasmin, je retrouvai dans les tentures des murailles, dans la couleur des meubles, dans l'arrangement des plus petites choses, le souvenir de mes goûts, de mes inventions, et jusqu'à celui des méthodes et des manies dont ils avaient coutume de rire tout en les approuvant.

Je ne pouvais assez exprimer combien j'admirais tout cela ; mais je me demandais en moi-même s'il en serait plus heureux. N'aurait-il pas mieux valu pour son repos que je n'eusse pas été ainsi rappelée à sa mémoire ? car il m'aimait ; et sans me flatter d'atteindre l'idéal qu'il croyait trouver en moi, tout cela ne ferait que lui faire regretter davantage ce qu'il croyait avoir perdu. Je ne désirais certainement pas qu'il m'oubliât, et peut-être n'avait-il besoin d'aucune aide pour se souvenir de moi ; mais ma route était plus facile que la sienne, et je me serais résignée, même à son oubli, s'il avait dû en être plus heureux.

« Maintenant, petite femme, dit mon tuteur que je n'avais jamais vu si rayonnant et si fier, maintenant, il ne nous reste plus à connaître que le nom de cette maisonnette.

— Comment la nommez-vous, tuteur ?

— Venez voir, chère enfant. »

Il m'emmena vers le portail que jusqu'alors il avait eu le soin d'éviter, et s'arrêtant tout à coup : « Enfant, me dit-il, est-ce que vous ne devinez pas ?

— Non, » répondis-je.

Nous franchîmes la porte, et il me montra le nom de Bleak-House gravé sur la façade.

Puis me conduisant à un banc caché au milieu du feuillage, et s'asseyant à côté de moi :

« Chère fille, me dit-il en me prenant la main, depuis que je vous connais, j'ai toujours éprouvé pour vous une vive sollicitude, et j'espère vous l'avoir témoigné ; quand je vous écrivis

cette lettre, dont vous m'avez apporté la réponse, je pensais beaucoup trop à mon bonheur ; mais je songeais toujours au vôtre. J'avais rêvé plusieurs fois, quand vous étiez enfant, de vous prendre un jour pour ma femme, et je ne sais plus à quelle occasion cet ancien rêve me revint à la pensée ; toujours est-il que j'écrivis ma lettre et que vous y avez répondu... Vous m'écoutez, mon enfant ? »

J'avais froid et je tremblais de tous mes membres, mais je ne perdais pas une seule de ses paroles ; je le regardais fixement ; les rayons du soleil, qui, en traversant la feuillée, descendaient sur sa tête, me paraissaient l'entourer d'une céleste auréole. « Écoutez-moi, cher ange, et ne parlez pas, me dit-il ; peu importe à quel moment je me suis demandé si la détermination que j'avais prise était bien celle qui dût vous rendre heureuse ; Woodcourt vint à la maison et tous mes doutes cessèrent. »

Je me jetai dans ses bras, et, posant ma tête sur sa poitrine, je me mis à fondre en larmes. « Appuyez-vous avec confiance sur mon cœur, me dit-il en me pressant contre lui ; je suis votre tuteur, votre père, mon enfant. »

Il continua ainsi, d'une voix douce et caressante comme le murmure du vent dans les feuilles, et apaisa mon trouble sous l'influence de sa parole vivifiante.

« Comprenez-moi bien, chère fille, reprit-il, je ne doute pas qu'auprès de moi vous n'eussiez été contente de votre sort ; vous êtes si bonne et si dévouée ; mais je découvris bientôt celui qui vous rendrait plus heureuse. Que j'aie pénétré ce secret avant vous, cela n'a rien d'étonnant ; quant à Woodcourt, il y a longtemps que j'étais dans sa confidence, bien qu'il ne soit dans la

mienne que d'hier seulement, de quelques heures avant votre arrivée. Mais je ne voulais pas qu'un seul des mérites de ma chère fille fût inconnu, et je n'aurais pas consenti pour tout l'or des montagnes du pays de Galles à voir admettre par tolérance mon Esther dans la descendance de Morgan-ap-Kerrig et de son illustre lignée. »

Il me baisa au front et mes larmes coulèrent de nouveau, car ses louanges me causaient plus de bonheur que je n'en pouvais supporter.

« Allons, petite femme, ne pleurez pas ; c'est un heureux jour que celui-ci ; j'y pense depuis bien longtemps, s'écria-t-il d'une voix triomphante. Quelques mots encore, dame Durden, et j'aurai dit tout ce que j'avais à vous dire. Étant donc bien résolu à voir apprécier jusqu'au moindre atome de la valeur de mon Esther, je pris à part mistress Woodcourt : « Madame, lui dis-je, je m'aperçois et je sais d'ailleurs que votre fils aime ma pupille ; je suis très-sûr en outre que ma pupille aime votre fils ; mais qu'elle sacrifiera son amour au devoir qu'elle s'est imposé, et qu'elle le fera si complètement, si religieusement que vous ne le soupçonneriez même pas, alors que vous la verriez sans cesse. Je lui confiai ce qui avait eu lieu entre nous et je la priai d'habiter notre maison. « Venez, lui dis-je, voyez ma chère fille à toute heure ; comparez après cela tout ce que vous aurez vu avec sa généalogie (car j'aurais dédaigné de lui cacher votre naissance), et quand vous y aurez longuement pensé, vous me direz où est la vraie noblesse et la véritable légitimité. » Mais honneur à son vieux sang gallois, dame Durden ! s'écria mon tuteur avec enthousiasme ; je crois en vérité que le bon cœur qu'il vivifie ne bat pas avec moins

de chaleur et ne sent pas pour mon Esther moins d'admiration ni d'amour que celui-là qui bat dans ma poitrine. »

Il me releva tendrement la tête et m'embrassa plusieurs fois d'une manière toute paternelle.

« Un mot encore, ajouta-t-il : quand l'autre soir, Allan Woodcourt vous fit part de ses sentiments, chère fille, je le savais et j'y avais consenti ; mais je ne lui avais donné aucun espoir ; la surprise que je voulais vous faire à tous les deux était ma seule récompense et j'étais trop avare de ce bonheur pour vouloir en perdre la moindre parcelle. Il vint ensuite me dire tout ce qui s'était passé, comme nous en étions convenus. J'ai tout dit, chère fille. Allan Woodcourt s'est trouvé au lit de mort de votre père, au lit de mort de votre mère : voici Bleak-House je lui donne aujourd'hui sa petite maîtresse, et devant Dieu, c'est le plus beau jour de toute ma vie. »

Il me releva ; nous n'étions plus seuls ; mon mari (il y a maintenant sept années révolues que je l'appelle ainsi), mon mari était à mes côtés.

« Allons, lui dit mon tuteur, recevez de ma main la meilleure épouse qu'un homme ait jamais eue. Je sais que vous en êtes digne et c'est le plus grand éloge que l'on puisse faire de vous. Acceptez la maison qu'elle vous apporte ; vous savez quel charme elle saura y répandre ; Allan, vous vous rappelez ce qu'elle a fait de l'homonyme de cette demeure. Laissez-moi partager quelquefois la félicité qu'on y trouvera et je n'aurai rien perdu. »

Il m'embrassa de nouveau et ajouta d'une voix plus douce avec des pleurs dans les yeux :

« Esther, mon enfant, après tant d'années passées ensemble, c'est une espèce de séparation. Je sais que la méprise que j'ai faite vous a causé quelque chagrin ; pardonnez à votre vieux tuteur en lui rendant l'ancienne place qu'il occupait dans votre affection, et oubliez l'instant où il s'était trompé. »

Il s'éloigna sous la voûte de feuillage, se retourna comme il venait d'en sortir, et nous regardant, tout inondé de lumière : « Vous me retrouverez d'un côté ou de l'autre ; je serai dans les environs, dit-il. Le vent est de l'ouest, petite femme, tout à fait de l'ouest. Surtout qu'on ne pense plus à me remercier ; car je reprends mes anciennes habitudes ; et si quelqu'un venait à oublier cette recommandation, je m'enfuirais et je ne reviendrais plus. »

Quel bonheur que le nôtre pendant toute cette journée ! que de joie, d'espérance et de gratitude ! quelle félicité parfaite !

Nous devions nous marier avant la fin du mois ; mais l'époque à laquelle nous devions prendre possession de notre maison dépendait de Richard et d'Éva.

Le lendemain nous partîmes tous les trois pour Londres. Dès que nous fûmes arrivés, Allan courut à Symond's Inn pour voir Richard et lui porter la bonne nouvelle ainsi qu'à ma chère fille. J'avais moi-même l'intention d'aller passer quelques minutes auprès d'Éva, malgré l'heure avancée ; mais je revins d'abord à la maison, pour faire le thé de mon tuteur et reprendre à côté de lui mon ancienne place que je ne pouvais me résoudre à quitter sitôt.

On nous dit, en arrivant, qu'un jeune homme était venu trois fois dans la journée pour me voir, et qu'ayant fini par apprendre à la troisième fois que je ne rentrerais pas avant dix heures du soir, il avait laissé un mot pour dire qu'il repasserait de nouveau

à cette heure-là. On nous remit ses trois cartes ; elles portaient le nom de M. Guppy.

Comme je cherchais naturellement à deviner le motif de ses trois visites et que, dans ma pensée, quelque chose de risible s'associait toujours au souvenir du visiteur, il advint qu'en riant de ce pauvre jeune homme, je racontai à M. Jarndyce l'ancienne proposition qu'il m'avait faite et la rétractation qui avait eu lieu plus tard. « Après cela, dit mon tuteur, nous ne pouvons pas nous dispenser de recevoir ce héros ; » et à peine l'ordre était-il donné de le faire entrer dès qu'il se présenterait, que M. Guppy sonnait à notre porte.

Il fut très-embarrassé lorsqu'il vit M. Jarndyce auprès de moi ; mais, se remettant bien vite, il lui demanda comment il se portait.

« Et vous, monsieur ? répondit mon tuteur.

— Assez bien, monsieur, je vous remercie. Voudriez-vous me permettre de vous présenter ma mère, mistress Guppy d'Old-Street-Road, et mon ami particulier M. Weevle, c'est-à-dire M. Jobling, car Weevle n'est pas son véritable nom. »

Mon tuteur les pria de s'asseoir, ce qu'ils firent tous les trois.

« Tony, voulez-vous exposer la cause ? dit M. Guppy en s'adressant à M. Jobling après un silence assez embarrassant.

— Faites-le vous-même, » répondit aigrement M. Jobling. M. Guppy réfléchit un instant et prit la parole en ces termes, à la grande satisfaction de sa mère qui poussa M. Jobling du coude et me lança un clignement d'œil des plus significatifs : « Monsieur Jarndyce, dit-il, je m'attendais à voir miss Summerson toute

seule, et je n'étais nullement préparé à votre honorée présence. Mais peut-être miss Summerson vous a-t-elle informé de ce qui s'est passé entre elle et moi dans de précédentes entrevues.

— Miss Summerson, répondit mon tuteur en souriant, m'en a dit en effet quelque chose.

— Ceci rend plus facile l'exposition des faits, répliqua M. Guppy. Je viens, monsieur, de terminer mon stage et d'obtenir mes diplômes chez Kenge et Carboy, et, j'ose le dire, à la satisfaction de toutes les parties. Je suis maintenant (après avoir subi un examen d'une stupidité exaspérante sur un tas de balivernes qu'il est inutile de connaître), je suis maintenant, dis-je, inscrit sur la liste des procureurs ; j'en ai le certificat ; je pourrais le produire si c'était pour vous une satisfaction de le voir.

— Je vous remercie, répliqua mon tuteur ; je ne fais nulle opposition, je crois me servir d'un terme légal, nulle opposition à admettre ledit certificat. »

Sur cette assurance, M. Guppy se désista de tirer quelque chose de sa poche et continua ainsi :

« Je ne possède rien de mon propre chef ; mais ma mère jouit d'une petite propriété, sous forme de rente, et les quelques livres à déboursier pour le roulement des affaires ne manqueront pas dans ma caisse ; elles seront, en outre, libres d'intérêt, ce qui, ajouta M. Guppy d'une voix émue, est un grand avantage.

— Certainement, dit mon tuteur.

— J'ai quelques relations du côté de Walcot-Square, reprit M. Guppy, et j'ai loué, par ce motif, une maison située dans ce quartier ; maison que d'après l'opinion de mes amis, j'ai obtenue pour

moins que rien (des impôts presque nuls, des glaces, des tablettes et autres agencements compris dans le chiffre du loyer) et c'est là que je vais immédiatement ouvrir mon cabinet. »

Mistress Guppy, dont la joie s'était déjà manifestée lorsqu'il avait été question de sa petite rente, n'y tint plus en entendant les dernières paroles de son fils, et, prise d'un véritable délire, roula sa tête sur ses épaules avec une verve effrayante, en souriant d'un air malin à tous ceux qui la regardaient.

« Cette maison, poursuivit M. Guppy, se compose de six pièces, sans compter la cuisine, et constitue, suivant l'opinion de mes amis, une habitation fort commode. Quand je parle de mes amis, je fais principalement allusion à mon ami Jobling, qui me connaît depuis ma première adolescence, » ajouta M. Guppy d'un air sentimental.

Assertion que M. Jobling confirma par un mouvement des deux jambes.

« Mon ami Jobling m'assistera en qualité de clerc, et vivra dans la maison, continua M. Guppy ; ma mère également viendra vivre chez moi à l'expiration de son présent terme dans Old-Street-Road ; par conséquent la société ne fera pas défaut. Mon ami Jobling a, par nature, des goûts aristocratiques, et, connaissant d'autre part tous les mouvements des cercles supérieurs, il me soutient et m'appuie dans les intentions que je suis en train de développer.

— Certainement, dit M. Jobling en s'éloignant un peu du coude de la mère de M. Guppy.

— Je n'ai pas, monsieur, puisque vous êtes dans la confidence de miss Summerson, je n'ai pas besoin de vous dire (je voudrais bien, ma mère, que vous restassiez tranquille), de vous dire que l'image de miss Summerson fut autrefois gravée dans mon cœur, et que je lui fis alors des propositions de mariage.

— C'est ce que j'ai appris, répondit mon tuteur.

— Certaines circonstances, complètement indépendantes de ma volonté, continua M. Guppy, affaiblirent à une certaine époque l'impression que m'avait faite cette image, époque à laquelle la conduite de mistress Summerson fut, dois-je le dire, des plus nobles et des plus magnanimes. »

Mon tuteur, que tout cela paraissait beaucoup divertir, me frappa sur l'épaule en souriant.

« Je suis maintenant, monsieur, dans une disposition d'esprit où cette conduite magnanime éveille en moi le besoin d'y répondre avec réciprocité ! s'écria M. Guppy. Je veux prouver à miss Summerson que je puis m'élever à une hauteur que peut-être elle ne me croyait pas capable d'atteindre. Je sens que l'image autrefois gravée dans mon cœur, et que j'en croyais effacée, y est restée profondément empreinte ; son influence sur moi est toujours effroyable ; et, cédant à sa puissance, je renouvelle, au mépris des circonstances que personne ne pouvait dominer, je renouvelle à miss Summerson la proposition que j'eus l'honneur de lui adresser autrefois, et je mets à ses pieds la maison de Walcot-Square, mon titre, mon diplôme et ma personne, en la priant de vouloir bien les accepter.

— Votre conduite, monsieur, est en effet très-magnanime, répondit mon tuteur.

— C'est mon plus vif désir, monsieur, que de me montrer magnanime, répliqua M. Guppy avec sincérité. Je ne considère pas, d'ailleurs, la proposition que je fais à miss Summerson comme désavantageuse pour moi, loin de là ; c'est également l'opinion de mes amis. Néanmoins certaines circonstances ont amené certains changements qui peuvent être mis en balance de mes désavantages et rétablir à peu près l'équilibre.

— Je prends sur moi, monsieur, de répondre, au nom de miss Summerson, à la proposition que vous voulez bien lui faire, répliqua mon tuteur en dirigeant sa main vers le cordon de la sonnette. Elle est très-sensible à vos bonnes intentions ; elle vous souhaite le bonsoir et fait des vœux pour votre prospérité.

— Que voulez-vous dire par là, s'il vous plaît ? monsieur, demanda M. Guppy d'un air incertain. Est-ce un rejet, une acceptation, ou seulement une prise en considération ?

— Un rejet absolu, monsieur, répondit mon tuteur.

— Vraiment, monsieur ! Et vous, Jobling, si vous étiez l'ami sincère que je suppose, vous donneriez le bras à ma mère pour l'emmener d'ici, au lieu de souffrir qu'elle restât plus longtemps dans un endroit où l'on n'a pas besoin d'elle. »

Mais mistress Guppy refusa positivement de partir et ne voulut pas en entendre parler.

« Sortez vous-même, dit-elle à mon tuteur. Qu'est-ce que ça signifie, votre rejet absolu ? Est-ce que mon fils ne la vaut pas ? N'êtes-vous point honteux ? Sortez, vous-même.

— Ma chère dame, il est peu raisonnable de me prier de sortir de chez moi, répondit mon tuteur.

— Je m'en soucie bien que ce soit raisonnable ou non ! reprit mistress Guppy. Si vous ne trouvez pas que nous valions assez pour vous, allez chercher quelqu'un qui vaille mieux. Allez, allez le chercher.

J'étais loin de m'attendre à la rapidité avec laquelle mistress Guppy avait passé de la joie la plus expansive au ressentiment le plus profond. Rien ne paraissait l'indigner et l'étonner autant que de nous voir rester à notre place.

« Mais allez donc ! s'écria-t-elle ; allez chercher quelqu'un d'assez huppé pour vous ? Pourquoi n'y allez-vous pas ? qu'est-ce qui vous retient ici ?

— Ma mère, lui dit son fils, qui tâchait de la pousser dehors et de se placer devant elle, ma mère, vous tairez-vous, enfin ?

— Non, William, non ; je ne me tairai pas avant qu'il soit sorti. »

Cependant William et son ami Jobling finirent par entraîner mistress Guppy, qui devenait fort insolente, et dont la voix montait d'un degré à mesure qu'on lui faisait descendre une marche, en continuant d'insister pour que nous sortissions immédiatement, afin d'aller chercher quelqu'un d'assez huppé pour nous.

65

La session était rouverte, et mon tuteur avait trouvé à son retour du Yorkshire un papier où M. Kenge lui notifiait que la cause serait appelée dans deux jours.

Comme je fondais assez d'espoir sur le testament pour que cette nouvelle me causât une certaine émotion, nous convînmes, Allan et moi, de nous rendre à l'audience le jour indiqué par M. Kenge. Richard était extrêmement agité ; sa faiblesse était si grande, bien qu'il ne fût malade que d'esprit, que ma pauvre amie avait un grand besoin d'être entourée et soutenue. Cependant elle portait, comme elle me l'avait dit, ses regards sur un avenir prochain, sur l'aide puissante qu'elle attendait bientôt, sans se laisser abattre un seul instant.

C'était à Westminster que la cause devait être appelée. C'était bien pour la centième fois déjà et toujours sans résultat ; mais je ne pouvais m'ôter de l'esprit que nous touchions enfin à l'arrêt définitif. Nous partîmes aussitôt après le déjeuner, pour arriver de bonne heure à Westminster, et nous suivîmes les rues vivantes qui nous y conduisaient, tout surpris et tout joyeux de les parcourir ensemble.

Tandis que nous marchions sans rien voir, faisant des plans pour Éva et pour Richard, j'entendis quelqu'un s'écrier :

« Esther ! ma chère Esther ! »

C'était Caddy Jellyby, qui, la tête à la portière d'une petite voiture qu'elle prenait pour aller donner ses leçons (elle avait maintenant tant d'élèves !), semblait vouloir m'embrasser à distance. Je lui avais écrit un mot pour lui dire tout ce que mon tuteur avait fait ; mais je n'avais pas trouvé le moment d'aller jusque chez elle. Nous revînmes sur nos pas ; et, dans sa joie de me revoir et de me rappeler la soirée où elle m'avait apporté les fleurs que j'avais attribuées à Prince, elle parut tellement décidée à m'écraser la figure, y compris mon chapeau qu'elle prenait à deux

main, à m'appeler des noms les plus tendres et à raconter follement que je lui avais rendu je ne sais plus quels services, que je me vis obligée de monter dans sa voiture pour lui laisser débiter là tout ce qu'elle voulut bien dire. Allan, resté debout à côté de la portière, n'était pas moins ravi que Caroline, et j'étais moi-même aussi enchantée qu'eux. Je m'étonne d'avoir pu m'éloigner, comme je finis par le faire ; me sauvant toute rouge, ne pouvant m'empêcher de rire, passablement décoiffée et regardant Caroline, qui, de son côté, resta la tête à la portière aussi longtemps qu'elle put nous voir.

Cet incident nous avait retardés au moins d'un quart d'heure, et l'audience était commencée lorsque nous arrivâmes. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que, par extraordinaire, la foule était si grande, que la salle était comble, et qu'il nous fut impossible de voir ou d'entendre ce qui se passait à l'intérieur. Apparemment que c'était quelque chose de très-drôle, car, de temps en temps, des rires et le mot « Silence ! » arrivaient jusqu'à nous. C'était toujours quelque chose d'intéressant et qui réjouissait fort les membres du barreau, car, lorsqu'un des avocats en favoris et en perruque qui se trouvaient parmi la foule redisait aux autres ce qu'il venait d'apprendre, ils mettaient leurs mains dans leurs poches, se tordaient à force de rire, et, n'en pouvant plus, frappaient du pied sur les dalles.

Nous demandâmes à un gentleman, qui était à côté de nous, s'il savait de quelle affaire on s'occupait actuellement. Il nous répondit que c'était de Jarndyce contre Jarndyce. Nous lui demandâmes encore s'il savait à quel point en était la discussion. Il nous répondit que personne ne l'avait jamais su ; mais, qu'autant qu'il pouvait le comprendre, l'affaire était finie.

« Pour aujourd'hui ? m'écriai-je.

— Pour de bon, » répondit-il.

Pour de bon !

Nous nous regardâmes, pouvant à peine en croire cette réponse inattendue. Était-il possible que le testament eût rétabli tous les droits, fait cesser tous les doutes, et qu'Éva et Richard fussent à la veille d'être riches ? C'était trop beau pour être vrai.

Notre incertitude ne dura pas longtemps. La foule rompit bientôt ses rangs pressés, et ses flots s'écoulèrent, entraînant avec eux l'air fétide qui régnait dans la salle. Tout ce monde-là avait la figure animée et réjouie ; on aurait dit plutôt des gens sortant d'un théâtre de la foire que les graves habitués du sanctuaire de la justice. Nous nous étions mis à l'écart, guettant quelque personne de connaissance. Devant nous passaient d'énormes liasses de papiers, les unes enfoncées dans des sacs, les autres trop grosses pour y entrer ; papiers de toutes formes et papiers informes, sous lesquels trébuchaient les porteurs, qui les jetaient pêle-mêle sur le carreau pour en aller chercher d'autres. Jusqu'aux clercs qui riaient aussi. Nous lançâmes un coup d'œil sur ces dossiers, et, y voyant les mots Jarndyce contre Jarndyce écrits partout, nous demandâmes à un gentleman, qui avait l'air d'appartenir à la robe, s'il était vrai que le procès fût terminé.

« Mon Dieu, oui ! répondit-il. À la fin des fins, c'est donc fini ! » et il éclata de rire.

Au même instant, nous aperçûmes M. Kenge sortant de la cour avec cette dignité affable qui le caractérisait. Il prêtait

l'oreille à M. Vholes, qui lui parlait d'un air respectueux et qui portait lui-même son sac de dossiers.

« Voilà miss Summerson et M. Woodcourt, dit celui-ci.

— Oh ! vraiment ? répondit M. Kenge en soulevant son chapeau avec une politesse raffinée. Comment vous portez-vous ? Enchanté de vous voir ! M. Jarndyce n'est pas ici ?

— Non ; vous savez qu'il n'y vient jamais, lui rappelai-je.

— Il vaut autant qu'il n'y soit pas venu aujourd'hui, reprit M. Kenge ; cela aurait peut-être encore augmenté la force... dois-je le dire en l'absence de cet excellent ami, la force de son invincible préjugé. C'eût été déraisonnable ; mais l'effet n'en eût pas moins été produit.

— Que s'est-il donc passé ? lui dit Allan.

— Ce qui s'est passé ? répéta M. Kenge ; mais rien ; on n'a pas fait grand'chose. Nous avons été arrêtés, désarmés subitement.

— Pouvez-vous, du moins, reprit Allan, nous apprendre si le testament est considéré comme valable ?

— Je le ferais volontiers, si la chose était possible, dit M. Kenge ; mais nous n'avons pas examiné ce document.

— Nous ne l'avons pas examiné, répéta M. Vholes, dont la voix creuse fit écho.

— Rappelez-vous que ce fut une grande cause, monsieur Woodcourt, fit observer M. Kenge d'un ton persuasif ; une cause dont la durée fut considérable et les complications sans nombre.

C'est à juste titre que l'affaire Jarndyce contre Jarndyce a été appelée un monument de pratique judiciaire.

— Monument surmonté de la statue de la Patience, dit Allan.

— Très-bien, retourna M. Kenge avec un certain rire de condescendance. Très-bien ! Rappelez-vous, en outre, monsieur, poursuivit-il en revenant à une dignité sévère, rappelez-vous que les nombreuses difficultés, contingences, et formes de procédure qu'a renfermées cette grande cause, ont exigé des études profondes, infiniment d'éloquence, d'habileté, de savoir et d'intelligence ; que, pendant des années, la fleur du barreau, et le... un... les fruits automnaux, veux-je dire, les fruits du sac de laine dans leur maturité, ont été prodigués dans l'affaire Jarndyce contre Jarndyce. Si donc le public jouit des bienfaits, si le pays recueille la gloire de cette collection de lumières, il faut que ces avantages soient rémunérés en argent ou en valeurs quelconques, monsieur Woodcourt.

— Excusez-moi, monsieur Kenge, le temps nous presse, dit Allan subitement éclairé ; dois-je comprendre que la succession tout entière se trouve absorbée par les frais ?

— Hum ! je le crois, répondit M. Kenge. Qu'en dites-vous, monsieur Vholes ?

— Je le crois, répliqua celui-ci.

— Et que la cause s'évanouit faute d'argent pour la poursuivre, dit Allan.

— Probablement, répondit M. Kenge.

— Probablement, dit M. Vholes.

— Ceci va briser le cœur de Richard, » me dit tout bas Allan. Sa figure exprimait une anxiété si vive ; il connaissait si bien notre pauvre ami, dont moi-même j'avais suivi le dépérissement graduel, que les paroles prononcées par ma chère fille, dans la clairvoyance de son amour, me revinrent à l'esprit et résonnèrent à mon oreille comme un tintement funèbre.

« Dans le cas où vous chercheriez M. Carstone, dit M. Vholes en nous rejoignant, vous le trouverez près de la cour. Je l'y ai laissé tout à l'heure, prenant un peu de repos. Bonjour, monsieur, bonjour miss Summerson. » Il dirigea vers moi ce regard de fascination lente des reptiles qui lui appartenait en propre, bâilla en nouant les cordons de son sac, comme s'il eût avalé le dernier morceau de son client, se hâta de rejoindre M. Kenge, dont il semblait craindre de perdre l'ombre bénigne ; et sa personne, malsaine, vêtue de noir et boutonnée jusqu'aux lèvres, franchit la porte basse qui était au bout de la salle.

« Cher ange, me dit Allan, retournez bien vite avertir M. Jarn-dyce, et rendez-vous chez Éva, pendant que je vais m'occuper de celui que vous avez confié à mes soins. »

Je pris une voiture et je fus bientôt arrivée. J'annonçai graduellement à mon tuteur les nouvelles que je rapportais.

« Chère fille, me dit-il sans témoigner la moindre émotion pour son compte, la fin de ce procès qui nous délivre de la chancellerie est un bienfait plus grand que je n'osais l'espérer. Mais ces pauvres enfants ! »

Nous nous occupâmes d'eux toute la matinée ; examinant et discutant tout ce qu'il était possible de faire, et tout ce qu'on pouvait leur proposer. Dans l'après-midi, mon tuteur vint avec moi

jusqu'à Symond's-Inn. Il me quitta à la porte d'Éva, et je montai seule chez elle. Quand ma pauvre amie entendit le bruit de mes pas dans l'étroit corridor, elle vint me trouver et se jeta dans mes bras ; mais elle réprima bientôt son émotion et me dit que Richard m'avait demandée plusieurs fois. Allan, continua-t-elle, l'avait trouvé assis dans un coin de la salle où il paraissait pétrifié. Quand il fut réveillé de sa torpeur, il avait éclaté en reproches amers contre les juges ; mais le sang qui avait rempli sa bouche dès les premières paroles l'avait empêché de continuer, et son ami l'avait ramené.

Lorsque j'entrai dans la chambre, il était couché sur le divan, et paraissait dormir. Sur la table se trouvaient des fortifiants ; la pièce était aussi aérée que possible, et tout y était calme et parfaitement en ordre. Allan était à côté de lui et le regardait d'un air grave. Sa figure me sembla d'une pâleur absolue ; et, pour la première fois, je sentis combien il était épuisé ; son visage était pourtant d'une beauté que je ne lui avais pas vue depuis longtemps.

Je m'assis auprès de lui en silence. Il ouvrit les yeux quelques instants après, et me dit d'une voix faible, mais avec son ancien sourire :

« Dame Durden, embrassez-moi. »

La gaieté semblait lui être revenue autant que le permettait sa faiblesse. Il pensait à l'avenir et se montrait plus heureux de notre mariage qu'il ne pouvait l'exprimer. Mon mari, disait-il, avait été son ange gardien comme celui d'Éva. Il nous bénissait, nous souhaitait tout le bonheur que cette vie peut donner, et je

crus un instant que mon cœur allait se briser, quand je lui vis prendre la main d'Allan et la retenir sur sa poitrine.

Nous parlâmes de diverses choses ; nous fîmes des projets. Il assisterait à notre mariage, disait-il, pour le peu que ses jambes voulussent bien le lui permettre. Éva trouverait toujours le moyen de l'y conduire.

« Certainement, » répondit-elle. Mais en dépit de la sérénité que montrait son doux visage, pauvre amie ! je savais bien... je savais bien...

Il ne fallait pas qu'il parlât, et nous gardâmes le silence. Comme il avait l'habitude de me plaisanter sur la manie que j'avais d'être toujours occupée, j'allai prendre mon ouvrage, qui me servit de prétexte pour ne plus rien dire. Éva s'appuya sur son oreiller, et il posa la tête sur le bras du cher ange. Il sommeillait continuellement et n'ouvrait pas les yeux sans demander tout d'abord : « Où est Woodcourt ? où est-il ? »

Vers le soir, j'aperçus, en levant les yeux, mon tuteur qui était debout dans la petite pièce d'entrée. « Qui est-ce, dame Durden ? » me dit Richard. La porte se trouvait derrière lui ; mais il avait deviné à ma figure qu'il y avait là quelqu'un.

Je regardai Allan, pour lui demander conseil. Il inclina la tête, me faisant signe que oui. Je me penchai vers le malade et lui dis qui c'était. Pendant ce temps-là, mon tuteur, qui s'était approché de moi, posa sa main sur celle de Richard. « Oh ! monsieur ! que vous êtes bon, que vous êtes bon ! » dit celui-ci en fondant en larmes.

M. Jarndyce prit ma place, et, conservant toujours la main de Richard dans la sienne :

« Mon cher Rick, dit-il, les nuages se sont dissipés et la lumière s'est faite. Nous avons tous été plus ou moins égarés ; qu'importe, maintenant que nous voyons clair autour de nous ? Comment cela va-t-il, mon pauvre ami ?

— Je suis bien faible, monsieur ; mais j'espère reprendre bientôt mes forces ; j'ai à me créer une carrière.

— Très-bien pensé, dit mon tuteur.

— Et je ne suivrai pas le même chemin qu'autrefois, reprit Richard avec un triste sourire ; la leçon a été rude, monsieur ; mais vous pouvez être sûr que j'en ai profité.

— Très-bien, dit mon tuteur d'une voix encourageante, très-bien, mon enfant, très-bien !

— Je pensais tout à l'heure, continua Richard, que rien ne me ferait plus de plaisir que de voir leur maison,... celle de dame Durden et de Woodcourt. Si je pouvais y aller dès que je vais être un peu mieux, il me semble que je m'y rétablirais bien plus promptement qu'ailleurs.

— C'est précisément ce que nous disions ce matin, répondit mon tuteur ; Esther et moi nous n'avons pas parlé d'autre chose pendant tout le déjeuner. J'imagine que son mari n'y mettra pas obstacle. »

Richard sourit et tendit la main à Allan, qui se trouvait derrière lui.

« Je ne parle pas d'Éva, dit-il, mais je pense à elle, j'y pense toujours. Voyez-la, près de moi, inclinée pour me soutenir, quand elle-même aurait tant besoin de se reposer ; pauvre ange ! pauvre amour ! »

Il la serra dans ses bras au milieu du plus profond silence, puis ses bras se détendirent peu à peu. Elle nous regarda, leva les yeux vers le ciel, et ses lèvres s'agitèrent.

« Quand j'irai à Bleak-House, reprit Richard, j'aurai beaucoup à vous dire ; et vous, monsieur, vous aurez beaucoup de choses à me montrer ; vous viendrez, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mon cher ami, sans doute.

— Merci, dit Richard, toujours le même, toujours ! Ils m'ont dit comment vous aviez arrangé tout cela ; poussant la bonté jusqu'à vous ressouvenir des moindres habitudes, des moindres goûts d'Esther. Je croirai revenir à l'ancien Bleak-House.

— Vous y reviendrez aussi, je l'espère bien, Rick. Je vais y être tout seul, et ce sera une charité que de venir me voir, ajouta-t-il en passant la main sur les cheveux blonds d'Éva et en portant à ses lèvres une de leurs mèches soyeuses. Il me sembla deviner en ce moment qu'il se faisait à lui-même la promesse de lui servir d'appui.

— Ce fut un bien mauvais rêve ! s'écria Richard en serrant tout à coup les deux mains de mon tuteur.

— Rien de plus, mon pauvre Rick.

— Et vous seriez assez bon pour avoir pitié du rêveur, pour lui pardonner quand il s'éveille, et pour l'encourager ?

— Moi-même n'ai-je pas rêvé ? répondit mon tuteur en lui serrant la main.

— Je vais commencer une nouvelle existence, » dit Richard, dont les yeux rayonnèrent.

Allan se rapprocha d'Éva et fit un geste solennel pour avertir mon tuteur.

« Quand partirai-je de cet endroit obscur ? poursuivit Richard ; quand partirai-je pour retourner où nous étions autrefois, pour revoir cette campagne où je retrouverai la force de dire tout ce qu'Éva fut pour moi, où je reconnaitrai mon aveuglement et mes fautes, et où je me préparerai à devenir le guide et le soutien de mon enfant qui va naître ? Quand partirai-je ?

— Dès que vous le pourrez, mon cher ami, répondit mon tuteur.

— Éva, mon ange ! »

Il essaya de se soulever un peu. Allan le prit et le plaça de manière qu'il pût la serrer sur son cœur ; c'était ce qu'il désirait.

« J'ai eu bien des torts envers toi, ma bien-aimée, lui dit-il ; j'ai répandu l'ombre sur ta route, qui aurait dû être si belle ; en t'épousant, je t'ai unie à l'inquiétude et à la pauvreté ; j'ai pris ton avoir et l'ai dispersé à tous les vents ; me pardonnes-tu, mon Éva, me pardonnes-tu le passé, avant que je recommence une nouvelle carrière ? »

Elle s'inclina et l'embrassa. Un sourire éclaira le visage de Richard ; il posa lentement sa figure sur la poitrine de sa femme, l'étreignit une dernière fois ; et, jetant un dernier soupir, il entra

dans cette vie nouvelle où sont réparés tous les maux qu'on a soufferts en ce monde.

Quand tout fut calme, à une heure assez avancée de la nuit, la pauvre miss Flite vint pleurer avec moi, et me dit qu'elle avait rendu la liberté à ses oiseaux.

66

Le silence règne partout à Chesney-Wold et couvre de son voile les derniers événements qui se passèrent dans la famille. On dit que sir Leicester a acheté la discrétion de plusieurs personnes qui, sans cela, auraient parlé ; mais c'est un on dit boiteux qui se traîne en chuchotant et qui meurt au moindre signe de vie qu'il essaye de donner.

On sait, à n'en pouvoir douter, que la belle lady Dedlock repose dans un mausolée situé au fond du parc, sous la voûte épaisse des vieux chênes, où le hibou fait retentir chaque nuit ses cris lugubres ; mais de quel endroit on l'apporta aux échos de ce lieu isolé et comment elle mourut, c'est toujours un mystère.

Il y a bien parmi ses anciennes amies, ces beautés décharnées aux joues de pêche, au cou décharné, quelques-unes de ces anciennes enchanteresses qui, en jouant avec leur éventail comme de pauvres fantômes réduits à coqueter avec la mort, après avoir perdu leur dernier adorateur, s'en vont répétant tout bas dans le monde que les cendres des Dedlock renfermées dans le mausolée du parc, doivent se soulever contre cette profanation ; mais les

ombres des anciens Dedlock le prennent fort tranquillement, et n'ont pas, que l'on sache, fait à cet égard la moindre observation.

Du creux de la ravine, couverte de fougère, monte, parfois, jusqu'à ce lieu isolé, un bruit de pas qui suivent l'allée tournante cachée parmi les arbres. On voit alors sir Leicester, courbé, impotent, presque aveugle, mais noble encore, monté sur un vieux cheval dont un homme robuste, qui chevauche à côté de lui, surveille attentivement la bride. Quand ils arrivent devant la porte du mausolée, le cheval de sir Leicester s'arrête de lui-même ; et le baronnet, découvrant ses cheveux blancs, reste immobile pendant quelques minutes avant de songer à s'éloigner.

La guerre existe toujours entre sir Dedlock et l'audacieux Boythorn, mais seulement par intervalles ; tantôt faisant rage et tantôt s'éteignant, comme la flamme inconstante d'un feu mal entretenu. On dit qu'à l'époque où sir Leicester vint habiter Chesney-Wold pour ne plus en sortir, M. Boythorn manifesta l'intention d'abandonner ses droits et d'accepter l'ultimatum du baronnet ; mais que sir Leicester, comprenant que c'était une concession à ses malheurs et à son état maladif, en avait été si profondément blessé, que M. Boythorn s'était trouvé dans la nécessité de commettre un flagrant délit pour rendre le calme à l'esprit de son voisin. Il continue donc ses effroyables menaces qu'il placarde lui-même (toujours avec son oiseau sur la tête), jurant d'aller assaillir le baronnet jusque dans le sanctuaire du foyer domestique, plutôt que de renoncer au droit de passage qu'il revendiquera jusqu'à la mort. Mais on dit tout bas que, plus il se montre féroce envers son vieil ennemi, plus il a pour lui de considération et de respect ; et que sir Leicester, dans sa dignité d'homme implacable, ne se doute pas de quels égards on entoure sa faiblesse. Il

ne sait pas davantage que le sort des deux sœurs crée entre lui et son antagoniste un lien sympathique de commune souffrance. M. Boythorn le sait bien, lui, mais il n'est pas homme à le lui dire ; et la querelle continue à la satisfaction des deux parties.

La loge que l'on aperçoit du château, celle que regardait milady un jour où le comté de Lincoln se trouvait submergé et d'où elle voyait sortir l'enfant du garde, est maintenant occupée par Georges Rouncewell. Quelques armes, qui faisaient jadis partie du matériel de la galerie, sont appendues aux murailles ; et leur entretien constitue le plus grand plaisir d'un petit homme boiteux qu'on voit sans cesse à la porte de la sellerie, toujours occupé, toujours polissant un étrier, un mors, une gourmette, une bossette de harnais, tout ce qu'enfin on peut fourbir et nettoyer, car il ne vit que pour le polissage ; un petit homme ébouriffé, avarié, ressemblant quelque peu à un vieux chien mâtiné que toute sa vie on a repoussé à coups de pied, et qui répond au nom de Phil.

C'est un spectacle touchant que de voir la vieille femme de charge, à présent tout à fait sourde, aller à l'église appuyée sur le bras de son fils, et d'observer les relations qui existent entre eux et le baronnet. Au reste il y a peu de monde aujourd'hui pour en faire la remarque ; car il ne vient presque personne maintenant à Chesney-Wold. Cependant, à l'époque des grandes chaleurs, on entrevoit parmi les feuilles un manteau gris et un parapluie jadis inconnus dans ces lieux ; deux petites filles folichonnent alors dans la fosse des scieurs de long et dans les coins les plus retirés du parc, tandis qu'à la porte du sergent, la fumée de deux pipes déploie ses spirales dans l'air embaumé du soir, pendant qu'au fond de la loge un fifre fait entendre l'air inspirateur de Grena-

diers anglais, et que, vers la fin de la soirée, une voix sèche dit ces mots d'un ton inflexible : « Mais je ne l'avoue pas devant la vieille : faut maintenir la discipline. »

Le château est presque entièrement fermé ; et désormais on ne le montre plus à personne. Néanmoins sir Leicester se tient toujours dans le grand salon, où il occupe sa place accoutumée en face du portrait de milady. Quand vient le soir, on n'éclaire entre les paravents où il se trouve que la partie qu'il occupe ; et la lumière, diminue graduellement jusqu'à l'heure où elle n'existera plus. Quelque temps encore et toute clarté s'éteindra pour sir Leicester ; quelque temps encore, et la porte humide du mausolée, qui ferme si bien, s'ouvrira pour le recevoir.

Volumnia, dont le rouge devient plus foncé et le teint plus jaune à mesure que s'enfuient les années, fait la lecture au baronnet pendant les longues soirées d'hiver ; et de tous les artifices dont elle use pour dissimuler ses bâillements, l'introduction du collier de perles entre ses lèvres roses est le plus efficace et le plus fréquemment employé. Le fond de ses lectures se compose de longues tartines sur la question Boodle et Buffy, où il est démontré que Buffy est immaculé et Boodle un scélérat ; que le pays court à sa ruine en se déclarant pour Boodle et non pas pour Buffy ; ou que l'État serait sauvé si le gouvernement donnait la préférence à Buffy et non à Boodle (il faut absolument que ce soit l'un des deux, car nul autre ne peut rien pour le pays).

Sir Leicester s'inquiète peu du sujet et ne paraît pas suivre les débats avec beaucoup d'attention. Toutefois il s'éveille dès que Volumnia se hasarde à suspendre sa lecture, et répétant le dernier mot d'une voix sonore, il lui demande avec un certain déplaisir si c'est qu'elle est fatiguée. Mais Volumnia, qui, tout en sau-

tillant, furète au milieu des papiers de son cousin, a découvert un certain memorandum qui la concerne et qui lui assure, au cas où il arriverait « quelque chose » à son illustre parent, une compensation suffisante aux lectures les plus longues et les plus fastidieuses ; compensation qui va même jusqu'à tenir en respect le dragon dévorant de l'ennui qui l'assiège.

Les cousins s'abstiennent, pour la plupart, de se montrer à Chesney-Wold, dont la tristesse les effarouche ; ceux qui viennent encore n'apparaissent plus que dans la saison des chasses ; à cette époque les plantations retentissent de coups de fusil et les gardes avec quelques rabatteurs vont attendre au rendez-vous habituel deux ou trois parents ennuyés. Le cousin débilité que l'aspect lugubre de ces lieux débilite plus encore, tombe dans un affreux accablement dès qu'il rentre au château, et gémit sous les oreillers des sofas couverts de housses, en assurant « que cette vieille geôle infernale n'est bonne qu'à enterrer les gens. »

L'unique solennité que Chesney-Wold procure maintenant à Volumnia ne se présente plus que de loin en loin, à l'époque où il s'agit de faire quelque chose pour le pays en daignant embellir un bal public de sa présence. Dans ces grands jours, la sylphide, revêtue d'une toilette juvénile, franchit avec joie, escortée de ses cousins, les quatorze milles qui la séparent de la salle des élections, transformée en salle de danse après avoir été, pendant les trois cent soixante-cinq jours des années ordinaires, une sorte de garde-meuble rempli de tables et de chaises à l'envers, la tête en bas, les pieds en l'air. Et vraiment, cette chère Volumnia captive tous les cœurs par sa condescendance, sa vivacité naïve et ses grâces toujours aussi légères qu'à l'époque où le hideux général, dont la vieille mâchoire est aujourd'hui rajeunie par un râtelier

complet, n'avait pas encore acheté ses dents au prix de deux guinées la pièce. Nymphé de bonne maison, elle chasse et déchasse, balance et tourbillonne à travers les quadrilles avec autant de plaisir que de succès, se montrant tour à tour bienveillante et cruelle pour les bergers de l'endroit qui viennent lui offrir du thé, des sandwiches et de la limonade accompagnés de leurs hommages respectueux. Il existe une singulière ressemblance entre sa beauté surannée et les lustres de cristal dont la pièce est décorée ; vieux ornements qui, avec leur maigre tige, leurs petites pendeloques devenues rares, leurs bobèches dégarnies, leurs rameaux dépouillés de viroles et de godets, surtout avec leur faible rayon de lumière vacillante et prismatique, ressemblent à autant de Volumnias.

Mais à part ces festivals exceptionnels, le Lincolnshire n'offre à la cousine du baronnet qu'un vaste manoir antique et solitaire, au milieu de grands arbres qui soupirent, se tordent les bras, courbent la tête, et, dans cette attitude désolée, jettent leurs larmes sur les vitraux assombris ; un pompeux labyrinthe, dont les propriétaires véritables sont maintenant une famille d'échos retentissants que le moindre son fait sortir de leurs sépulcres ; un dédale de corridors et d'escaliers où personne ne passe ; un désert où le peigne d'écaille qui, par hasard, tombe le soir sur le parquet, fait courir le bruit de sa chute à travers tout l'édifice et le renvoie jusqu'au faite ; un lieu maudit où l'on a peur de rôder seul, où la cendre qui glisse du foyer arrache un cri de terreur à la nouvelle servante, qui, de frayeur en frayeur, tombe dans le marasme, donne congé et s'en va.

Tel est maintenant Chesney-Wold, presque entièrement abandonné au vide et aux ténèbres, presque aussi triste quand le soleil

d'été brille que lorsque les nuages couvrent le ciel d'hiver. Plus de drapeau flottant pendant le jour, plus de rangées de fenêtres lumineuses étincelant dans la nuit, plus de famille, plus de visiteurs pour animer ces chambres glacées, plus de mouvement, plus de vie nulle part. La grandeur hautaine et l'orgueil même n'y frappent plus les yeux de l'étranger ; ils se sont retirés de l'antique domaine des Dedlock pour céder la place à un morne repos.

67

Il y a maintenant plus de sept années que je suis la maîtresse de Bleak-House. J'aurai bientôt fini les quelques lignes que j'ai encore à écrire, et alors il ne me restera plus qu'à me séparer de l'ami inconnu pour qui j'ai pris la plume ; mais je lui conserverai un affectueux souvenir, et j'espère que de son côté il ne m'oubliera pas.

Ils placèrent ma chère fille dans mes bras, et je passai de longues semaines sans la quitter une minute. Le petit enfant qu'elle attendait vint au monde avant que l'herbe fût poussée sur la tombe de son père. C'était un garçon, et mon tuteur, mon mari et moi, nous lui donnâmes le nom de Richard.

Le secours efficace sur lequel ma pauvre amie comptait lui arrivait enfin ; mais la sagesse éternelle avait disposé les choses autrement qu'elle ne l'avait rêvé. C'était pour consoler la veuve, et non pas pour faire le bonheur de son père qu'il était envoyé ; et quand je vis la puissance de cette petite main si faible, dont l'atouchement guérissait le cœur de sa mère et ranimait l'espoir

éteint dans son cœur, j'en conçus un sentiment plus profond de la bonté du Créateur.

L'enfant prit de la force, la mère se rétablit ; peu à peu je vis ma pauvre amie rester plus longtemps dans mon jardin, et s'y promener avec son fils dans les bras. J'étais mariée alors, et la plus heureuse des femmes.

Lorsqu'elle fut tout à fait remise, mon tuteur vint nous rejoindre, et lui demanda à quelle époque elle reviendrait à la maison.

« Vous êtes chez vous dans les deux Bleak-House, lui dit-il ; mais l'ancienne a le droit de priorité et le réclame ; dès que vous serez assez bien pour voyager, ainsi que mon petit Richard, venez donc, chère enfant, prendre possession de votre demeure.

— Cousin John... lui dit Éva.

— Non, répondit-il, c'est tuteur qu'il faut dire à présent. »

Il était celui du Bébé, et voulait rester celui de la mère. Ce titre d'ailleurs se rattachait à un ancien souvenir ; depuis lors elle l'appela donc tuteur ; et les enfants ne lui connaissaient pas d'autre nom. Je dis les enfants, parce que j'ai deux petites filles.

On croira difficilement que Charley, dont les yeux sont toujours ronds et l'orthographe vicieuse, est mariée au meunier du village ; pourtant rien n'est plus vrai, et, en ce moment même, de la table où j'écris, près de ma fenêtre, je vois tourner son moulin. J'espère que son mari ne la gâtera pas, quoiqu'il en soit très-épris, et que Charley se montre un peu vaine d'avoir fait un si beau mariage. Il est vrai que le meunier est bien dans ses affaires : aussi se voyait-il très-recherché des mamans qui avaient

des filles à marier. Pour en revenir à ma petite femme de chambre, je pourrais croire que le temps s'est arrêté depuis six années, comme son moulin vient de le faire depuis un moment, car Emma, la sœur de Charley, est exactement maintenant ce qu'était Charley avant elle. Quant à ce pauvre Tom, je n'oserais pas parler des bévues qu'il fit un jour à l'école dans son calcul : il faut dire qu'il s'agissait de fractions décimales. Quoi qu'il en soit, il est apprenti meunier chez son beau-frère ; c'est un excellent garçon, fort timide, toujours amoureux de quelque jeune fille, n'osant jamais le dire, et ne sachant pas plus le cacher.

Caroline Jellyby a passé les dernières vacances avec nous, meilleure et plus charmante que jamais ; dansant perpétuellement avec les enfants, comme si la danse n'était pas son métier. Elle a maintenant une voiture et demeure du côté de l'ouest, à deux milles de Newman-Street. Elle est obligée de travailler cruellement, son mari, devenu boiteux, n'étant plus capable de grand'chose ; mais elle est toujours contente de son sort et fait sa besogne de tout son cœur. M. Jellyby va passer toutes ses soirées chez elle, et appuie sa tête contre le mur de la nouvelle maison, comme il faisait dans l'ancienne. J'ai entendu dire que mistress Jellyby avait gémi profondément de l'ignoble mariage de sa fille et de son indigne profession ; mais j'espère qu'elle a fini par oublier cette pensée mortifiante. Elle a eu des désappointements cruels dans la question africaine. Le roi de Borrioboula-Gha, ayant éprouvé le besoin de vendre pour un peu de rhum tous les colons qui avaient résisté au climat, la colonie est à vau-l'eau ; mais Mme Jellyby s'est rattachée à la question des droits politiques de la femme, et Caroline m'a dit que cette mission donnait lieu à une correspondance encore plus volumineuse que celle de Borrioboula-Gha. J'allais oublier la pauvre petite fille de

Caroline ; elle a grandi et pris de la force, mais elle est sourde et muette. Je ne crois pas qu'il ait jamais existé de meilleure mère ; et dans ses rares instants de loisir, Caddy apprend une foule de notions à l'usage des sourds-muets, afin d'adoucir le malheur de son enfant.

Pépy est employé à la douane et se conduit à merveille. Le vieux M. Turveydrop, chez qui l'apoplexie est de plus en plus imminente, exhibe toujours les grâces de sa tournure dans les endroits les mieux fréquentés ; il continue à jouir de lui-même ; il inspire toujours une foi profonde à son fils et à sa belle-fille ; et conservant son patronage distingué à Pépy, il fait entendre qu'il lui léguera une pendule française d'un goût élégant qui est dans son cabinet de toilette... et qui ne lui appartient pas.

Nos premières économies furent employées à la construction d'un petit grognoir, exclusivement destiné à mon tuteur, et que nous inaugurâmes avec toute la pompe imaginable. Je m'efforce d'écrire tout cela gaiement ; mais, en dépit de moi-même, j'ai le cœur gros de voir que je touche à la fin de mon récit, et quand je parle de M. Jarndyce, il faut absolument que je laisse couler mes larmes.

Je ne le regarde jamais sans entendre encore notre pauvre Richard s'extasier trop tard sur sa bonté. Il est pour Éva et pour son fils le plus tendre des pères, et pour moi ce qu'il a toujours été ; quel nom donner à cela ? Il est à la fois le meilleur ami de mon mari, le favori des enfants, l'objet de notre amour et de notre vénération la plus profonde. Et cependant, tout en le considérant comme un être supérieur, je suis tellement familière, tellement à l'aise avec lui, que j'en suis presque surprise. Je n'ai perdu aucun

de mes anciens noms : dame Durden, petite mère, petite femme, et je répons : « Oui, tuteur, » absolument comme autrefois.

Je n'ai plus entendu parler du vent d'est, depuis le moment où il m'amena devant la façade de notre maison pour me faire lire le nom qui s'y trouvait gravé. Je lui en ai fait la remarque, et il m'a répondu qu'en effet le vent d'est avait depuis lors disparu complètement.

Éva est plus belle que jamais ; la douleur que son visage exprima pendant longtemps, mais qui aujourd'hui est effacée, a donné à sa physionomie, déjà si pure, un caractère plus élevé, plus divin pour ainsi dire. Quand mon regard la rencontre et que je la vois si belle dans ses habits de deuil qu'elle conserve toujours, et donnant une leçon à mon petit Richard, j'éprouve un plaisir indéfinissable à penser que peut-être elle n'oublie pas sa chère Esther dans ses prières.

Si j'appelle son enfant mon petit Richard, c'est qu'il dit qu'il a deux mamans, et j'en suis une.

Nous ne touchons pas de gros intérêts à la banque ; mais nous vivons à notre aise, et nous n'en demandons pas davantage. Je ne sors pas avec mon mari sans l'entendre bénir ; je ne vais pas dans une maison, riche ou pauvre, sans qu'on me fasse son éloge, ou qu'on le regarde avec des yeux reconnaissants. Je ne me couche pas un seul jour, sans savoir qu'il a soulagé quelque douleur et secouru des malheureux. Je sais qu'à leurs derniers moments, ceux qu'il n'a pu guérir l'ont souvent remercié de sa bonté patiente et de ses soins généreux.

N'est-ce pas là être riches ?

Ils vont même jusqu'à m'estimer infiniment en ma qualité de femme du docteur ; ils me témoignent tant d'affection et me placent si haut dans leur considération, que j'en suis toute confuse. C'est à lui, mon orgueil et mon bonheur, à lui que je dois tout cela. Ils m'aiment à cause de lui, comme de mon côté je fais tout pour l'amour de lui.

Il y a deux ou trois jours, après avoir fait mes petits préparatifs pour recevoir mon tuteur, Éva et son enfant, qui nous arrivent demain, j'étais assise devant le portail, ce cher portail à jamais mémorable, quand Allan revint à la maison.

« À quoi pensiez-vous là, chère petite ? me dit-il.

— Curieux que vous êtes ! lui répondis-je ; j'ai presque honte de vous le dire, mais c'est égal : eh bien ! je pensais à ma figure d'autrefois.

— Et qu'est-ce que vous en pensiez, ma diligente abeille ?

— Je pensais, lui dis-je, qu'il aurait été impossible que vous m'eussiez aimée davantage, même si je l'avais conservée...

— Telle qu'elle était jadis ? demanda-t-il en riant.

— Justement, répliquai-je.

— Dame Durden, me dit Allan en m'offrant son bras, vous regardez-vous quelquefois dans la glace ?

— Vous le savez bien, car vous m'y prenez quelquefois.

— Ne voyez-vous pas alors que vous êtes plus jolie que vous n'avez jamais été ? »

Je ne le savais pas, et je ne suis pas bien sûre que ce soit vrai ; mais je sais que mes petites filles sont charmantes, que mon Éva est très-belle, que mon mari est d'une beauté pleine d'élégance et de distinction, que mon tuteur a la figure la plus radieuse et la plus bienveillante qu'on puisse voir, et qu'il leur est inutile que je sois jolie... même en supposant que...

FIN.

Sources et licence

Texte : <https://fr.wikisource.org/wiki/Bleak-House>. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.